

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
RARY OF THE
VERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DIXIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1880

SOMMAIRE.

MONTRÉAL :
CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL
1880

Society for the Propagation of the Faith, Quebec

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1880.

(NOUVELLE SERIE)

DIXIÈME NUMÉRO.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1880



COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1879.

(43ème année.)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique et N.-Dame de la Garde	$ 317 70
Archevêché	10 00
Grand Séminaire	14 45
Petit Séminaire	20 50
Hôtel-Dieu	27 75
Dames Ursulines	38 57
Hôpital Général	36 08
Sœurs de la Charité	8 00
Sœurs du Bon Pasteur	8 00
Porté	$ 481 05
Rapporté	$ 481 05
St Patrice	19 00
St Laurent du Hâvre	25 00
Faubourg St. Jean	280 95
St Roch	541 59
St Sauveur	284 14
Soldats	7 25
Ecole Normale	11 90
Asile des Aliénés	12 00
Porté	$1662 88

CAMPAGNES.

Rapporté	$1662 88
Agapit St	27 25
Agathe Ste	29 64
Alban St	29 00
Alexandre St	13 00
Ambroise St	69 52
Anastasie Ste	3 00
Ancienne Lorette	91 40
André St	24 78
Ange Gardien	52 15
Anges SS. de la Beauce	4 25
Anne Ste de Beaupré	43 00
Anne Ste de Lapocatière	100 00
Anselme St	68 00
Antoine St	39 30
Antonin	12 50
Apollinaire St	16 85
Aubert St	5 00
Porté	$2291 52
Rapporté	$2291 52
Augustin St	219 88
Basile St, (2 ans)	28 50
Beaumont	43 84
Beauport	267 00
Bernard St	33 10
Berthier	9 50
Buckland	7 75
Cajetan St d'Armagh	8 02
Calixte St. de Somerset	69 00
Cap Santé	29 60
Cap St Ignace	101 85
Casimir St	34 00
Catherine Ste	10 00
Charles St	73 00
Charlesbourg	54 20
Chateau-Richer	17 00
Claire Ste	29 00
	$3321 26

Rapporté	$3321 26
Collége de Ste Anne	$ 9 00
Côme St	2 00
Croix Ste	20 35
Couvent de Jésus Marie	5 00
Cyrille St	4 00
David St	58 50
Denis St	20 00
Deschambault	35 50
Ecureuils	3 65
Edouard St de Frampton	
Edouard St de Lotbinière	6 10
Eleuthère St	1 50
Elzéar St	22 00
Emmélie Ste	
Ephrem St	8 00
Etienne St	2 25
Eugène St	1 80
Evariste St	6 70
Famille Ste	37 00
Félix St du Cap Rouge	7 00
Ferdinand St	13 10
Ferréol St	9 25
Flavien St	26 50
Foye Ste	35 95
François St de Beauce	17 00
François St I. O.	18 00
François St R. d. S.	46 00
Frédéric St	13 00
Georges St	15 00
Germaine Ste	2 00
Gervais St	45 35
Gilles St	
Grondines	68 00
Hélène Ste	16 75
Hénédine Ste	9 30
Henri St	68 10
Honoré St	8 83
Inverness	22 00
Isidore	58 00
Ile aux Grues	46 35
Islet	110 50
Jean Chrysostôme St	30 00
Jean St Deschaillons	44 17
Jean St I. O.	225 50
Jean St Port Joly	80 00
Jeanne Ste	41 25
Joachim St	46 75
Joseph St de Beauce	37 75
Joseph St de Lévis	59 00
Julie Ste	24 18
Justine Ste	3 00
Kamouraska	33 00
Porté	$4845 19

Rapporté	$4845 19
Lambert St	20 00
Lambton	
Laurent St	100 00
Laval (2 ans)	12 65
Lazare St	34 40
Léon St	5 13
Lévis	229 17
Lotbinière	89 00
Louise Ste	7 00
Magloire St	2 03
Malachie St	10 85
Marguerite Ste	
Marie Ste	24 55
Michel St	81 40
Mont Carmel	1 00
Narcisse St	3 00
Nicolas St	52 20
N. D. du Portage	22 25
Onésime St	3 00
Pacôme St	13 00
Paschal St	88 00
Patrice St de Beaurivage	
Paul St de Montminy	2 58
Perpétue Ste	2 00
Pétronille Ste	24 00
Philippe St. de Néri	13 60
Pierre-Baptiste St	
Pierre St de Broughton	13 50
Pierre St I. O.	128 76
Pierre St R. de S.	28 00
Pointe aux Trembles	55 00
Portneuf	31 00
Raphael St	11 00
Raymond St	29 90
Rivière du Loup	30 40
Rivière Ouelle	8 50
Roch St des Aulnets	47 03
Romuald St	127 02
Sacré-Cœur de Jésus et Sacré-Cœur de Marie	8 70
Sébastien St	
Sévérin St	11 50
Sillery	32 00
Sophie Ste	9 00
Stoneham	4 33
Sylvestre St	23 20
Thomas St	101 40
Tite St	8 35
Ubalde St	6 50
Valcartier	5 00
Valier St	50 00
Victor St	7 15
	$6457 64

Montant de la recette des paroisses	$ 6457 64
Resté sur les allocations de l'année précédente	669 03
Dons et intérêts	574 45
Arrérages perçus	140 00
Total de la recette de 1879	$ 7841 12

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1*er Octobre* 1879 *et finissant le* 1*er Octobre* 1880.

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque	$ 1060 00
Annales françaises et anglaises	400 00
Pour vases sacrés, ornements, etc	450 00
Missions du Saint Maurice	400 00
Missions des Naskapis	600 00
Montant mis à la disposition de Mg de Chicoutimi	1000 00
Chapelle de St Adrien	200 00
" d'Inverness	60 00
" de Laval	25 00
" de St Narcisse	50 00
" de St Pamphile	100 00
" de St Samuel	100 00
" du Sacré Cœur de Marie	100 00
Missionnaire de St Adolphe par Stoneham	60 00
" de St Adrien	100 00
" de Ste Anasthasie	100 00
" de St Côme	50 00
" de Ste Eleuthère	150 00
" d'Inverness	150 00
" de Ste Justine	180 00
" du Lac Beauport par Laval	50 00
" de Laval	100 00
" de St Léon	50 00
" de Leeds par Inverness	25 00
" de St Magloire	120 00
" de St Marcel par St Cyrille	50 00
" de St Martin par St Georges	50 00
" de St Narcisse	50 00
" de N. D. de Batiscan par St Ubalde	100 00
" de N. D. de Lourdes par Ste Julie	25 00
" de St Pamphile par Ste Perpétue	100 00
" de St Paul de Montminy	100 00
" de Ste Perpétue	40 00
" de St Philémon par St Paul	25 00
" de St Pierre-Baptiste par Inverness	25 00
" du Sacré-Cœur de Marie	100 00
" de Stoneham	100 00
" de Tewkesbury par Valcartier	50 00
" de St. Tite	100 00
" de St. Ubalde	100 00
" de Valcartier	100 00
Montant alloué	$6795 00

RÉSUMÉ.

Total de la recette de 1879	$ 7841 12
En caisse de l'an dernier	5005 00
Total	$12846 12
Montant alloué pour 1879-80	6795 00
Reste en caisse	$ 6051 12

H. TÊTU, Ptre, *Aumonier*.

Québec, 30 décembre 1879.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1879.

Argent en main au 31 *Décembre* 1878, *pour faire face aux besoins de* 1879............$4351 30.

Payé.

Au Miss. de Ste. Marguerite....................$	125 00
Au Miss. de St. Théodore.	100 00
Au Miss. de St. Hypolite..	100 00
Eglise de St. Hypolite.....	100 00
Au Miss. de St. Michel des Saints.................	100 00
Au Miss. de St. Côme.....	125 00
Au Miss. de St. Damien..	125 00
Au Miss. de St. Donat....	125 00
Eglise de St. Donat.......	200 00
Au Miss. de Rawdon.....	75 00
Au Miss. d'Ormstown	100 00
Au Miss. de St. Emmélie..	125 00
Eglise de St. Emmélie....	100 00
Au Miss. de Ste. Béatrix...	100 00
" d'Hinchinbrooke.	150 00
" de St. Calixte...	50 00
" de Dundee......	100 00
" de St. Colomban.	175 00
Porté.........$	2075 00
Rapporté........$	2075 00
Au Miss. de Ste. Lucie....	125 00
" de B. Alphonse..	100 00
" de Lachute.....	150 00
" de Caughnauwaga	200 00
Aux RR. PP. Oblats.....	800 00
Au Miss. de Ste. Sophie...	75 00
Aux Missions Nord-Ouest, "Sœurs Grises".......	150 00
Aux Missions Madawaska.	50 00
Mgr. de Sherbrooke......	150 00
Œuvre des Tabernacles..	100 00
Impressions des Annales et frais d'expédition.....	228 53
Contrat de l'emplacement de Ste. Lucie..........	7 75
Société de Colonisation du Diocèse...............	40 50
Abonnement au *Métis*....	6 25
$	4258 03

Avoir ....$	4351 30
Dépenses..	4258 03
Balance...................................$	93 23

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1879.

Ville.

St. Pierre	$526 85
Legs de M. Berthelet	480 00
St. Jacques de Montréal	180 60
Notre-Dame de Grâce	127 00
Legs de Mde Laroque	120 00
Cathédrale	103 80
Legs de M. Brassard	50 00
" McKay	24 00
Eglise St. Joseph	21 50
" du Sacré Cœur	10 00
" de Ste. Brigide	10 00
Legs de M. Beaudry	8 10
Constitut	8 00
Hochelaga	4 40
	$1674 25

Campagnes.

St. Cyprien (1878-1879)	$264 10
Verchères "	209 00
Varennes "	175 95
St. Barthélemi "	136 25
Epiphanie (1879)	94 00
Mascouche "	88 48
Ste. Thérèse "	84 45
St. Rémi "	81 67
St. Jacq. de l'Achi. (1879)	79 25
Laprairie (1879)	73 13
Terrebonne "	71 00
Ste. Rose "	67 00
St. Roch "	62 32
Berthier (1878)	57 00
St. Alexis (1879)	55 31
St. Constant "	54 34
Ile du Pads "	54 00
Coll. de Mont. "	53 00
Ste. Geneviève	51 00
Pte aux Trembles (1879)	50 44
St. Ls. de Gonzague "	50 15
Ste. Anne des Plaines	50 00
St. Lin "	39 50
Coll. de l'Assomption "	38 50
Longueuil "	36 35
Couvent de Lachine "	36 00
Lachine "	35 75
St. H. des Tanneries "	34 00
Lavaltrie "	33 52
Lachenaie "	29 15
Porté	$2244 62

Rapporté	$2244 62
St. Hubert (1878-1879)	26 75
St. Elizabeth (1879)	26 00
St. Thomas "	25 00
Ste. Martine "	24 00
Slt. au Récollet "	23 25
Ste. Ann, B. de l'Ile (1879)	21 34
St. Sulpice	21 30
St. Jean Dorchester	20 90
St. Jérôme	20 23
St. Sauveur	19 85
Coll. Ste. Marie	19 60
St. Etienne	18 00
Ile Perrot	18 00
St. Ambroise	17 92
St. Timothée	16 00
St. Bruno	15 00
St. Paul l'Ermite	15 00
Ste. Julienne	14 08
St. Urbain	14 00
St. Clet	13 68
St. Cuthbert	13 00
St Hermas	13 00
St. Placide	12 10
St. Laurent	11 75
Hemmingford	11 44
Coteau du Lac	11 00
St. Calixte	11 00
Riv. des Prairies	10 65
Grand Séminaire	10 55
Porté	$2738 81

Rapporté	$2738	81
St. Janvier (1879)	9	30
St. J. Chrysostome "	8	95
Ste. Mélanie "	8	50
Châteauguay "	8	00
Ste. Julie "	8	00
Ste. Justine "	6	15
Couv. de Longueuil	6	00
Les Cèdres	6	00
St. Théo. de Chertsey	5	10
St. Félix de Valois	4	50
Vaudreuil	3	55
Porté	$2812	86
Rapporté	$2812	86
Ste. Adèle (1879)	3	50
St. Norbert "	3	22
St. Télesphore "	2	50
Ste. Scholastique	2	50
Ste. Dorothée	2	00
Ste. Béatrix	2	00
Ste. Agnès	2	00
St. Jean de Matha	0	96
St. Damien	0	52
Lachute	0	50
	$2832	56

RÉCAPITULATION.

Recettes de la ville	$1674	25
Recettes des campagnes	2832	56
Intérêts	99	50
Balance du dernier exercice	93	27
En caisse au 31 décembre 1879, pour les besoins de 1880	$4699	58

H. MOREAU, V. G.,
Administrateur.

Par ordre,

JOS. VAILLANT,
Prêtre.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Recette de la Propagation de la Foi pour 1879.

Balance en caisse au 31 Déc. 1878	$35 21
Ste. Monique de Nicolet	220 00
L'Immaculée Conception des Trois-Rivière	162 82
St. Antoine de la Baie	136 60
St. Joseph de Maskinongé	100 00
St. Antoine de la Rivière du Loup	99 37
St. Léon de Grand Pré	78 00
St. J.-Bte. de Nicolet	77 00
Ste. Anne d'Yamachiche	72 58
St. Grégoire	63 60
Ste. Anne de Lapérade	62 90
La Visitation de Champlain	52 55
St. Médard de Warwick	52 41
St. Thomas de Pierreville	50 20
St. Justin de Maskinongé	46 37
Ste. Gertrude de Bécancourt	40 00
St. Félix de Kingsey	40 00
St. Zéphirin de Courval	31 19
Ste. Angèle de Laval	30 56
La Nativité de Bécancourt	29 65
St. Stanislas de Batiscan	27 00
St. Guillaume d'Upton	26 15
St. François-Xavier de Batiscan	24 00
St. François du Lac	23 00
St. Pierre les Becquets	23 00
St. Pierre de Durham	21 15
St. Barnabé	21 00
St. Maurice du Cap	20 67
St. Edouard de Gentilly	20 00
Ste. Géneviève de Batiscan	19 50
Ste. Ursule	19 00
St. Christophe d'Arthabaska	18 40
St. Michel d'Yamaska	18 25
St. Germain de Grantham	14 00
Ste. Sophie de l'Evrard	14 00
St. Cyrille de Wendover	13 00
Porté	$1793 13

Rapporté	$1793 13
St. Boniface de Shawenegan	11 75
St. Etienne des Grés	11 04
St. Emmélie de Stanford	11 00
St. David	10 00
St. Norbert d'Arthabaska	3 50
St. Bonaventure d'Upton	0 20
St. Sévère d'Yamachiche	8 76
St. Prosper	8 00
St. Narcisse de Champlain	7 61
Ste. Brigitte des Saults	7 00
N. D. du Mont Carmel	6 77
St. Léonard	6 05
Ste. Victoire d'Arthabaska	4 45
Ste Hélène de Chester	2 70
St. Patrice de Tingwick	2 50
Séminaire de Nicolet	2 35
St. Valère de Bulstrode	1 50
St. Jean de Wickham	1 50
St. Pie de Guire	1 00
La Visitation de la Pointe du Lac	0 00
Ste. Perpétue de Nicolet	0 00
St. Luc de Champlain	0 00
St. Célestin	0 00
St. Frédéric de Drummondville	0 00
St. Tite de Batiscan	0 00
Ste. Flore du Cap	0 00
St. Fulgence de Durham	0 00
St. Albert de Warwick	0 00
Ste. Elizabeth Warwick	0 00
Ste. Clothilde de Worton	0 00
St. Elie de Caxton	0 00
St. Paulin de Hunterstown	0 00
St. Wenceslas d'Aston	0 00
Ste. Magdelaine du Cap	0 00
St. Louis de Blandford	0 00
St. Aimé de Kingsey	0 00
St. Alexis de Hunterstown	0 90
Ste. Eulalie d'Aston	0 00
St. Paul de Chester	0 00
Total	$1915 81

Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi du Diocèse des Trois-Rivières pour 1879.

Diocèse de Sherbrooke	$450 00
Impression et voyages	220 00
Annales de la Propagation de la Foi	150 00
Missions du St. Maurice	80 00
Ste. Clothilde de Morton	80 00
St. Alexis de Hunterstown	70 00
St. Jean de Wickham	70 00
Ste. Eulalie d'Aston	70 00
St. Louis de Blandford	70 00
St. Aimé de Kingsey	00 00
St. Félix de Kingsey	00 00
Ste. Brigitte dss Saults	00 00
St. Eugène de Grantham	00 00
St. Elie de Caxton	00 00
Aides a quelques prêtres	55 00
St. Paulin	50 00
St. Valère de Bulstrade	40 00
St. Etienne des Grès	40 00
Feu M. Vervais—pension	40 00
Ste. Sophie de l'Evrard	25 00
Ste. Angèle de Laval	25 00
St. Cyrille de Wendover	25 00
Objets de piété pour les prisonniers	8 00
Discomptes sur billets de banque	3 25
Appropriation totale	$1801 15
31 Déc. 1879, Balance en caisse	14 56
Montant de la recette	$1915 81

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1879.

St. Antoine	$ 125 00	Rapporté	$1054 60
St. Denis	108 00	St. Hilaire	15 75
St. Hyacinthe	101 25	St. Robert	15 00
Belœil	85 00	Roxton	15 00
N. D. de St. Hyacinthe, 1878 ... $45 00		St. Pie	13 75
N. D. de St. Hyacinthe, 1879 ... 36 90	81 90	St. Mathias	12 00
		St. Charles	10 00
		St. George	10 00
St. Césaire	59 56	Upton	10 00
St. Alexandre	51 00	Stanbridge	9 70
St. Sébastien	43 00	St. Marcel	8 70
St. Jean-Baptiste	40 00	N. D. de Richelieu	8 50
Ste. Rosalie	38 00	St. Jude	8 00
Sorel	37 00	Ste. Anne	7 11
St. Athanase	35 28	St. Damase	5 70
St. Simon	34 50	St. Louis	4 33
St. Ours	33 72	St. Barnabé	4 18
St. Théodore	32 00	Granby	4 00
St. Dominique	31 22	Ste. Victoire	4 00
St. Marc	30 00	St. Valérien	4 00
St. Grégoire	29 72	St. Paul	1 94
St. Hugues	24 95	Dunham	1 50
Milton	17 00	Ste. Hélène	1 31
St. Roch	16 50	St. Joachim	1 00
Porté	$1054 60		$1230 07

Dépenses.

Annales	$ 49 35
Impressions	185 68
Visite Pastorale	9 35
Voyages	14 75
Contrats	2 90
Au Diocèse de Sherbrooke	893 04
A M. Gill (St. Joachim)	75 00
	$1230 07

L. A. GRAVEL, V. G.

Recettes de l'Œuvre de St. François de Sales.

St. Hyacinthe......... $60 60		
Séminaire 11 00	71	60
Ste. Marie..................	64	00
St. Césaire..................	64	00
L'Ange Gardien	50	00
St. Pie......................	46	61
Roxton	40	00
St. Sébastien................	35	05
St. Antoine..................	35	00
St. Damase...................	35	00
St. Denis....................	33	00
St. Hugues...................	31	75
Ste. Rosalie.................	30	00
St. Marc.....................	30	00
St. Jude.....................	30	00
St. Barnabé..................	27	45
Belœil.......................	26	00
St. Simon....................	25	00
St. Alexandre................	20	24
St. Athanase.................	20	20
St. Charles..................	20	00
Acton 6 70		
Couvent 12 10	18	80
Sorel........................	18	40
St. Damien...................	17	00
St. Hilaire..................	16	50
St. Ours.....................	16	15
St. Marcel...................	15	75
St. Roch.....................	14	50
Ste. Pudentienne.............	13	25
Milton	13	00
Ste. Hélène..................	12	13
St. Georges..................	12	00
St. Dominique................	12	00
N.-D. Richelieu..............	11	60
St. Robert	10	00
St. Mathias..................	10	00
Ste. Angèle..................	8	50
St. Paul.....................	8	00
Ste. Brigide.................	7	73
Stanbridge...................	6	80
St. Louis....................	6	57
St. Grégoire.................	6	20
Upton	6	10
St. Jean-Baptiste............	6	00
St. Valérien.................	6	00
St. Liboire	5	00
St. François-Xavier..........	5	00
Ste. Anne....................	2	60
Adamsville...................	1	75
Dunham	1	50
St. Ignace...................	1	26
St. Joachim..................	0	45
	$1025	44

Dépenses.

Impressions..	$ 9	55
Objets de culte......................................	15	04
A l'Eglise de St. Armand.............................	268	75
" St. Alphonse......................................	50	00
A M. Bélanger..	100	00
" Lessard	100	00
" St. Onge...	100	00
" Rivard	100	00
" Beaudry..	50	00
" Charbonneau	50	00
" Bertrand...	50	00
Ecole d'Adamsville...................................	25	00
Œuvre des bons livres................................	20	00
	$938	34

En caisse.............................. $87 10

L. A. GRAVEL, V. G.

DIOCÈSE DE CHICOUTIMI.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1879.

Octroi de l'Archi-diocèse de Québec	$1000 00	Rapporté	$1233 29
Baie St. Paul	22 05	N. D. du Lac St. Jean	2 00
Chicoutimi	44 85	Petite Rivière St. François.	6 22
Eboulements	11 75	Ste. Agnès	4 73
Escoumins	10 90	Ste. Alphonse	3 60
Hébertville	15 05	St. Alexis	2 50
Isle aux Coudres	54 48	Ste. Anne	5 00
Malbaie	50 21	St. Fulgence	5 37
N. D. de Laterrière	24 00	Ste. Irénée	8 80
		Tadoussac	1 00
Porté	$1233 29		$1272 51

Compte des Dépenses.

Au Miss. de St. Pierre	$150 00	Rapporté	$ 975 00
" St. Fulgence	200 00	Au Miss. des Montagnais	50 00
" l'Anse St. Jean.	150 00	A la chapelle de St. Prime.	100 00
" Tadoussac	200 00	" d'Alma	25 00
" des Escoumins	50 00	Au presbytaire de St. Cyriac	25 00
" de Mille-Vaches.	100 00	Achat d'ornements et Annales	125 00
" St. Siméon	75 00		
" la Ste. Trinité.	25 00		
" St. Capien	25 00		$1300 00
Porté	$ 975 00		

Recettes	$1272 00
Dépenses	1300 00
Déficit	$ 28 00

Captivité et Délivrance de Mgr Ridel

de la Société des Missions-Etrangères, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée.

XII

(suite et fin.) (1.)

Le 10 juin, on me remit des habits neufs de mauvaise toile, en me disant que, le lendemain, je devais quitter la capitale. Le soir, assez tard, quelques satellites du tribunal de droite vinrent avec leur chef Ni : "—Tu vas retourner dans ton pays, me dit-il ; par conséquent, tu n'auras plus besoin de livres coréens ni de livres chinois que personne ne comprend chez toi. Nous avons l'ordre du préfet de police de retirer tous ces livres de tes caisses et de les brûler ici en ta présence." Je voulus protester, mais ce fut bien inutilement ; c'était l'ordre du préfet de police. On ouvrit donc de nouveau mes caisses, on mit de côté les livres écrits en caractères chinois, ou en caractères coréens, même les livres européens où se trouvaient quelques caractères chinois ou coréens. Tous nos manuscrits, tous nos travaux sur la langue y passèrent. Heureusement, j'avais laissé en Chine un exemplaire de nos livres les plus importants. Il y avait cependant quelques ouvrages nouvellement traduits et dont il n'existait pas d'autres exemplaires. Lorsque le triage eut été fait, on jeta pêle-mêle dans les caisses la plupart des autres objets ; je dis la plupart, car, ce soir là, on eut soin encore d'en faire disparaître quelques-uns sur lesquels certainement ne se trouvaient ni caractères chinois, ni caractères coréens. Quoique extrèmement fatigué, je voulus refaire un peu les caisses ; mais on s'y opposa.—" Comment, dis-je, vous laissez en un tel désordre ces caisses à demi-pleines ! Au bout du voyage,

(1) Pour ce qui précède, voir les Nos. 8ème et 9ème de la présente série.

tout sera brisé, gâté, perdu." Pour toute répouse, les satellites se mirent à rire. On ferma les caisses qu'on cacheta de nouveau, puis on les entoura de corde de paille. Dans la cour on alluma un feu où furent jetés les livres qu'on venait de retirer. On m'invita à assister à ce spectacle; je refusai, restant assis dans un coin de la chambre, au milieu des cris, des vociférations, des rires de tous ces êtres qui ne disparurent que fort avant dans la nuit.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et il fallait me lever de grand matin. Il pleuvait, j'avais chaud, j'avais froid et je me sentais de plus en plus affaibli. Je me plaçai avec amour dans le cœur de Notre-Seigneur, qui avait éprouvé de si grandes angoisses au jardin des Oliviers; je me recommandai à la sainte vierge, lui confiant mes missionnaires, mes chers enfants que j'allais quitter et tous mes chrétiens. Combien il y a longtemps que cette belle mission de Corée vit dans les catacombes? que de persécutions elle a endurées! elle semble toujours à l'agonie! elle gémit dans la douleur et les larmes. Que de ruines! quel long martyre! et voilà que je suis encore forcé de m'éloigner. Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite tout entière! Conduisez-moi de la manière qu'il vous plaira; je suis tout à vous et pour toujours à vous, disposé à endurer de plus grandes souffrances, à boire le calice d'amertume jusqu'à la lie pour votre plus grande gloire et pour votre amour.

Je m'endormis dans ces pensées. Le lendemain, 11 juin, nous fûmes debout de bonne heure. Il nous fallut attendre longtemps les porteurs et les chevaux. Enfin, on m'annonce qu'on va partir; déjà un grand nombre de personnes sont réunies dans la cour du tribunal pour me voir. Ceux qui me connaissent me souhaitent un bon voyage. Je m'assieds dans la chaise où l'on me renferme comme dans une cage, en ayant soin de rabattre les rideaux. Deux porteurs soulèvent la chaise; on part. A travers le treillis, qui sert de porte, je puis voir la grande rue que nous suivons. C'est un véritable boulevard se plongeant à perte de vue; de chaque côté se trouvent des maisons en terre, couvertes de paille, si petites, si basses, qu'on se demanda si ce ne sont pas des habitations de castors. A la capitale, on est si accoutumé à

voir passer de tels cortéges, que personne ne fit attention à nous. Bientôt nous franchissons la porte de la ville ; plusieurs satellites nous quittèrent, et, continuant notre route, nous nous trouvâmes dans la campagne où nous fîmes une halte. Je pus sortir un instant pour examiner le personnel de notre caravane. Un petit mandarin à cheval nous avait rejoints ; on me dit qu'il m'accompagnerait jusqu'à la frontière, escorté de deux satellites se relevant de station en station. Après nous être reposés un instant, je remontai en chaise, et nous continuâmes notre route. Assis les jambes croisées, mollement bercé, je pouvais me recueillir tout à mon aise, je pouvais aussi respirer l'air salubre de la campagne et purger mes poumons de tous les miasmes infects que j'avais respirés durant cinq mois. Les environs de Séoul sont d'un aspect charmant : des collines légèrement ondulées ; dans le fond, de hautes montagnes parmi lesquelles le Sam-Kaksan ; partout des champs, partout de la verdure, puis des bois, des forêts, de grands arbres. Nous entrons dans un défilé creusé dans les rochers qui, couverts d'arbres, s'élèvent à pic de chaque côté. C'est la grand'route que la nature seule se charge d'entretenir, comme à peu près toutes les routes de ce pays. Vers le milieu du jour, nous entrons à Ko-yang, petite ville distante de 40 lis (4 lieues) de la capitale ; le mandarin vient me voir et bientôt toute la population de la ville le suit. L'après-midi, nous faisons encore 40 lis, et nous nous arrêtons à la ville de Pa-tjyou pour y passer la nuit.

Je n'ai pas l'intention de vous conduire ainsi de station en station ; ce serait un voyage trop monotone ; je me contente de relater les principaux incidents. En arrivant à Pa-tjyou, nous trouvâmes les prétoriens qui s'exerçaient au tir de l'arc. Tous vinrent me voir ; ils avaient tant de choses à dire et à me demander, que nous ne pûmes nous coucher que très tard. Le lendemain on me servit de l'eau dans un bloc de granit, creusé en forme de vase, ayant, à la partie inférieure, un orifice pour laisser échapper l'eau. Ce système est très commode ; un seau est placé à côté, et, sur le bord, une petite tasse pleine de sel pour se nettoyer la bouche et les dents, ce que les Coréens ne manquent pas de faire chaque matin. On me servit un déjeuner assez copieux. Je dois

dire ici que, sur toute la route, j'ai été bien traîté et que j'ai toujours eu abondamment de quoi me nourrir. Le menu comprenait ordinairement une tasse de riz accompagnée d'un bouillon, plusieurs petits plats d'œufs, de viande de bœuf et de porc, des herbes, des assaisonnements de choux ou de navets; des confitures de piment et d'autres préparations que je ne connaissais pas.

Ce jour-là, je fus émerveillé par la vue de deux statues gigantesque. Ce sont deux rochers qui s'élansent perpendiculairement sur le flanc d'une montagne. On les a taillés en forme de statues. L'artiste a été assez habile ; vues d'une certaine distance, elles offrent un ensemble pittoresque. L'une taillée à gros traits, a la figure des anciens Coréens ; l'autre, tout aussi gigantesque, mais avec des formes plus arrondies, représente, dit-on, la femme du premier. On les appelle les géants ; leur véritable nom est Pa-tjyou-mi-ryek, ce qui veut dire ; Fô en pierre du district de Pa-tjyou. Elles remontent au temps de la dynastie des Kaoli ou Kori, d'où est venu le nom de Corée.

Nous arrivâmes à un village-citadelle bâti sur un coteau ; c'est le fort de Im-Ajin, donnant son nom à la rivière qui s'étend à ses pieds. Une muraille haute et épaisse défend cette position et la route de la capitale. Les grandes jonques peuvent remonter la rivière que nous passâmes en bateau. De l'autre côté, il y a un petit village.

Le soir, nous devions aller coucher à Syong-to ou Kaiseng, capitale de la Corée sous la dynastie des Kaoli (1). Bientôt, en effet, nous rencontrâmes sur la route de grands tombeaux, des ponts en pierre dont les ruines attestent la splendeur de l'ancienne capitale des Kaoli. C'est encore la ville la plus

(1) Au XIVe siècle, la chute de la dynastie mongole en Chine entraîna par contre-coup celle de la dynastie vassale en Corée (la dynastie Kaoli). Tai-tso, que les histoires chinoises nomment Li-tan, protégé par la dynastie Ming, qui venait de supplanter les Mongols, s'empara du pouvoir en Corée, l'an 1392; et fonda la dynastie actuelle, dont le nom officiel est Tai-taien (Tyosyen). Les nouveaux empereurs de Chine profitèrent de cette révolution pour étendre leurs droits de suzeraineté, et c'est alors que fut imposé aux Coréens l'usage de la chronologie et du calendrier chinois. Tai-tso, affermi sur le trône, quitta la ville de Syong-to (Kai-seng) où avaient résidé ses prédécesseurs, et établit sa capitale à Ha-niang (Séoul). Il partagea le pays en huit provinces, et organisa tout le système de gouvernement et d'administration qui se conserve aujourd'hui." *Histoire de l'Eglise de Corée*, par M. Dallet; introd., p. XIII.)

commerçante de Corée, et les habitants de Syong-to sont réputés pour leur instinct mercantile, ce qui les faits mépriser de leurs vainqueurs, de la dynastie des Tyos-yen, actuellement au pouvoir. Cenx-ci dédaignent tout ce qui commerce et négoce, n'estimant que les emplois du gouvernement et aussi l'agriculture fort en honneur dans le pays. Du reste, les habitants de Syong-to leur rendent bien leur mépris, et ils attendent patiemment l'heureux jour où la capitale sera de nouveau transférée de Séoul dans leur ville.

En entrant, nous suivons une longue rue de la ville marchande où, de chaque côté, sont exposés les objets les plus divers de l'industrie coréenne, les produits des huits provinces, et tous les objets de commerce venus de l'Europe par la Chine. Dans cette rue, et je pourrais dire dans cette ville, toutes les maisons sont des magasins, tous les passants sont des colporteurs, chantant, sur un ton différent, pour vendre leurs marchandises. Nous traversons ce quartier sans être remarqués ; mais, dès que nous sommes arrivés à la porte de la ville murée, l'éveil est donné ; en un instant la nouvelle se propage, et, de toutes parts, accourt nne foule de curieux. Nous pouvons à peine avancer ; les satellites et les soldats du pays arrivent pour nous ouvrir un passage au milieu de cette multitude curieuse, mais nullement hostile. Les habitants paraissent de caractère doux. Tous sont proprement et même richement vêtus. Des groupes, aux couleurs les plus variées, perchés sur les murailles, ou entassés sous les pavillons des portes, attendent mon passage.

Enfin nous voici entrés dans une maison du gouvernement ; il semble que nous allons y être tranquilles ; point du tout : la position est enlevée d'assaut, et en un instant, tout est envahi. Je sors une fois, deux fois pour contenter l'envie qu'ils ont de me voir. "—Tiens ! disent-ils, mais c'est un homme comme nous ; s'il voyageait sans qu'on le sût, qui pourrait le reconnaître ?" Les plus rapprochés me faisaient une foule de questions, et voulaient m'entendre parler. Ici surtout, on me demandait quel commerce j'étais venu faire en Corée ; ils ne pouvaient comprendre que j'eusse fait tant de voyages, que je me fusse exposé à tant de dangers, simplement pour prêcher une doctrine. C'est à Syong-

to que j'appris la mort de la reine Ksm-tai-hpi, décédée à Séoul le 11 juin, 11e jour de la 5e lune, le jour même de mon départ. C'était la femme du roi Tchyeul-tjyang, prédécessur immédiat du roi actuel.

XIII

Le lendemain, 13 juin, nous partons d'assez grand matin; nous quittons la province de Kieng-keui pour entrer dans la province Houang-hâi. Le soir, nous passons la rivière de Tot-nye-oul (passage du parc) pour aller coucher à Apyeng-san. Sur la route, j'eus occasion de rencontrer plusieurs mandarins. L'un d'eux vint me voir dans la grande chambre où l'on m'avait logé, et nous eûmes, en présence de tout un auditoire, une longue et sérieuse conversation. J'étais sur le point de me coucher, lorsqu'il revint. "—J'ai eu tant de plaisir, me dit-il, que je désirerais encore vous entendre. " Je le reçus le plus poliment possible, et je profitai de l'occasion pour lui exposer les principes, les preuves, la morale de la religion chrétienne. "—Comment! c'est là leur religion! Mais elle est vraiment belle! dirent les assistants; c'est un homme juste; tous ces européens, et les chrétiens, leurs disciples, sont ainsi. Ce n'est pas étonnant; leur religion leur défend de se mettre en colère, de se battre, de faire tort à autrui, de voler, de dire des injures, de s'enivrer, de prendre la femme des autres, etc." Je demandai si l'on arrêtait les chrétiens; "— Non, me répondirent-ils, ici, on n'en a jamais arrêté, il n'y en a pas dans le district; mais dans le voisinage il y en a plusieurs."

Quelques courtisanes vinrent se mêler au groupe de curieux. En les apercevant, ils se rangèrent pour les laisser passer, afin qu'elles pussent me voir de plus près. Remarquant que je ne faisais aucune attention à elles, ils me dirent: "— Regarde donc ces courtisanes qui viennent te voir· —Non, je ne veux pas les regarder, leur place n'est pas ici. Des personnes sages et modestes n'entreraient pas dans cet appartement. Vous-mêmes, laisseriez-vous vos femmes, vos filles entrer de la sorte dans une chambre où il n'y a que des hommes?" Ils n'avaient rien à répondre; les plus sages se détournèrent et dirent: "— Sortez! sortez!" Et ces pauvres

créatures se retirèrent. Alors ils me dirent : "—Les femmes d'Europe sont-elles aussi jolies que les femmes de Corée ? —Une femme qui est ornée de toutes les vertus est toujours jolie ; de plus, une femme, eût-elle toute la beauté du monde, est laide si elle n'est pas vertueuse." Le mandarin s'empressa d'approuver la réponse : " — Quelle belle et profonde parole ! dit-il. " Le lendemain, dans un autre district, un prétorien disait : " — Oh ! on ne peut pas le nier, c'est vraiment un grand homme ! Hier, on lui a amené des courtisanes vêtues de leurs plus riches habits ; eh bien ! le croiriez-vous ? il n'a pas voulu les voir, il n'a pas jeté sur elles un seul regard. Personne ne peut le nier, c'est vraiment un grand homme. "

Dans toutes les préfectures on entretient de ces pauvres créatures qui sont formées aux usages du monde et aux arts d'agrément. Elles sont polies ; quelques-unes mêmes sont extérieurement pleines de modestie et décemment habillées. J'en ai vu une, qui pouvait avoir de douze à quatorze ans, vêtue d'une longue robe traînante en mousseline blanche, un long voile de même étoffe sur la tête ; on eût dit une première communiante. Je me rappelle avoir entendu citer ce fait. A la capitale, en 1868, au moment où l'on exécutait un grand nombre de chrétiens, une courtisane, entendant parler de cette persécution, demanda ce que c'était que la religion chrétienne. Lorsqu'elle l'eut appris, elle s'écria : " — Cette doctrine est très-belle ; moi aussi, je veux la suivre, je veux être chrétienne." Elle fut arrêtée, et, quelques jours après, mise à mort en haine de la foi.

Mais hâtons-nous de sortir de cette ville et, en continuant notre route, examinons le pays. Ce sont toujours des montagnes dont quelques-unes très-boisées ; dans les vallées, des rivières fertiles ; çà et là, des villages et des hameaux. Nous suivons la grande route ; les relais de poste sont nombreux, les hôtelleries assez rapprochées ; nous ne nous y arrêtons qu'un instant, pour prendre un repas ou pour donner aux porteurs le temps de se reposer. Au-delà de Pong-san, nous côtoyons une montagne, en suivant la route qui fait mille détours. C'est un endroit dangereux ; deux ou trois voyageurs n'oseraient s'y aventurer seuls ; on se réunit en cara-

vane pour se défendre des tigres. Au bas de la montagne, plusieurs personnes se réunissent à nous. Au sommet, se trouve une maison servant d'auberge et une petite pagode dédiée au diable du tigre. Je vois un homme qui s'approche de la pagode ; il récite une prière en s'inclinant fréquemment et en se frottant les mains ; il priait pour tout le monde ; chaque voyageur eut sa prière spéciale, j'eus aussi la mienne, et je ne fus pas peu surpris en l'entendant dire : "— Faites que Pak-myeng-i traverse heureusement le défilé ; préservez-le du tigre, accordez-lui un bon voyage, sans accident, ô vous, protecteur des voyageurs ! Faites." Nous descendons la montagne sous l'ombrage d'arbres de toutes sortes, parmi lesquels on distingue le pin et le sapin. Peu à peu la forêt devient plus touffue ; nous en sortîmes sans aucun accident.

J'avais fait toute la traversée à pied, pour me délaisser les jambes et aussi pour soulager mes pauvres porteurs. Malheureusement, je n'avais pas de chapeau ; on n'avait pas voulu m'en donner à la capital. Ce fut, sur la route, le sujet d'une foule de questions, car ordinairement personne ne voyage sans chapeau. J'eus même une insolation, à la suite de laquelle je souffris beaucoup de la tête, et je fus pris de la dyssenterie. Ce qui m'incommodait le plus, c'était l'encombrement de la chambre où l'on me déposait le soir. Après une journée de voyage, j'étais assailli par la foule qui restait si avant dans la nuit, que je n'avais pas le temps de dormir suffisamment.

Le dimanche, 16 juin, nous étions à Tiyoung-hoa la première ville de la province de Hpyeng-an, à cinquante-deux lieues de Séoul. Dans cette province, le langage est un peu différent de celui de la capitale et du sud de la Corée. Le lendemain nous devions arriver à Hpyeng-yang, capitate de la province, grande ville entourée de murailles et posée gracieusement sur la rive droite du fleuve Tai-tong-kang (grande réunion d'eau). Ce fleuve est navigable et les grandes barques de Séoul viennent décharger leurs marchandises sous les murs de la ville. Les habitants de Hpyeng-yang sont tapageurs et audacieux. Ce sont eux qui ont mis le feu à la petite goëlette américaine, échouée sur la rive du fleuve et qui en ont massacré l'équipage. Ce sont eux qui se sont pré-

sentés pour chasser les Français de Kaug-hoa. Le commerce y est actif.

Après avoir parcouru une vaste plaine coupée de montagnes, nous arrivons sur les bords du Taï-tong-kang que nous traversons sur de longues barques plates. Bientôt nous sommes à l'autre bord et nous entrons dans la ville en passant sous une porte épaisse et sombre.

Dès qu'on m'eut reconnu, ce fut un bruit, un brouhaha indescriptible; la foule devint bientôt si compacte, que les porteurs ne pouvaient plus avancer. J'étais toujours caché aux regards: "—Il faut le voir! il faut le voir! découvrez la chaise," criait-on de tous côtés. En un instant les rideaux sont enlevés, et la foule se presse de plus en plus. Le mandarin crie, mais sa voix ne peut dominer le bruit; les porteurs font tous leurs efforts, les satellites, armés de bâtons, frappent à droite et à gauche. On me conduit dans un tribunal, la foule m'y accompagne; on me conduit dans un autre lieu, tous s'y précipitent; la bataille dure bien trois heures, et l'on est obligé de m'enfermer dans une chambre retirée où bientôt je suis assiégé. "—Pourquoi le renvoyer? on eût bien mieux fait de le mettre à mort. Que pense donc notre gouvernement? il n'y a donc plus de braves à la capitale! Ile faudrait le tuer.—Comment! mais c'est l'ordre du Fils du Ciel de le renvoyer, il a même ordonné de le bien traiter c'est un homme qui a du renom dans son pays, et, en Chine, c'est un grand personnage.—C'est l'ordre de l'empereur de Chine?—Oui, certainement, il a envoyé un courrier exprès pour le réclamer." Cette dernière parole calma un peu l'émeute, tant est grand en Corée le prestige de l'empereur de Chine. Les satellites, qui avaient reçu des ordres très-précis du gouverneur pour me protéger contribuèrent à ramener le calme. On s'arrêta une demi-journée à Tjyang-hoa. Notre mandarin devait revêtir des habits de deuil pour la mort de la reine Kim. La soirée se passa plus tranquillement, et plusieurs personnes vinrent me voir. Le lendemain il fallut partir; dans la rue, ce fut la même affluence.

Enfin, vers onze heures, lorsque notre mandarin eut accompli les rites à je ne sais quel tribunal, nous sortîmes de la ville. Bientôt nous fûmes sur la grande route qui, depuis

Tjyoung-hoa jusqu'à la frontière de Chine, est fréquentée par des chariots, chose rare en Corée. Ces chariots sont énormes et grossièrement fabriqués ; le joug est fixé au brancard qu'il suffit d'abattre et de poser sur le cou du bœuf, sans qu'on ait besoin d'autres harnais. Nous rencontrions souvent les courriers du gouvernement qui font le service entre la capitale et la frontière. Montés sur de petits chevaux, ayant pour selle un tapis auquel sont fixés des étriers en paille soutenus par des courroies également en paille de riz, ils vont toujours au galop et font la route en trois jours, bien qu'il y ait 1,096 lis (109 lieues). Les bœufs de Corée sont d'une belle race, grands, forts, et généralement bien nourris ; les chevaux sont petits, mais forts et durs à la fatigue. Pour nous, nous allions à petites journées, faisant huit lieues par jour, quelquefois dix et même une fois douze.

Un jour, au passage d'un cours d'eau, un cheval s'abat. L'enfant qui le conduisait, trop faible pour le maintenir et pour le relever, est saisi de peur ; il crie, pleure, tremble, car il voyait des coups de bâton à la suite du naufrage, et lui-même se sentait emporté par la force du courant, rapide en cet endroit. Son compagnon, arrivé à l'autre rive, le contemplait, riant niaisement de son embarras, sans même songer à le secourir ; il fallut qu'un des porteurs se détachât pour aller relever le cheval et le conduire jusqu'à la rive. On ouvrit les caisses. Depuis longtemps porteurs et satellites se demandaient ce qu'elles pouvaient bien contenir. Aussi, avec quel plaisir s'approchèrent-ils pour contempler ces richesses, croyant apercevoir de l'or, de l'argent et mille choses précieuses. Stupéfaction générale ! quelques livres d'Europe, quelques ornements, toutes choses inutiles et sans prix pour un Coréen. "—Il n'a vraiment pas fait fortune dans notre pays," disaient-ils, En somme, je n'étais pas fâché de l'accident, car depuis longtemps j'entendais répéter les choses les plus absurdes sur le contenu des caisses.

Après le bagage venait ma chaise portée par deux hommes, auxquels deux autres prêtaient main forte dans les endroits difficiles. Je m'y tenais assis, et j'avais toute facilité pour parler avec les porteurs qui me faisaient toutes sortes de questions et me racontaient mille histoires. Les satellites,

ordinairement, prenaient part à la conversation. Le mandarin monté sur un petit cheval fermait la marche et surveillait la çaravane. Les premiers jours il fut froid, taciturne, mais peu à peu il se dérida, et bientôt nous fûmes amis. Trop éloigné, il ne pouvait suivre la conversation ; mais, quand il entendait les porteurs rire un peu trop fort, il demandait invariablement : "—Qu'a-t-il dit ? " Un porteur se détachait, allait lui rapporter mot pour mot le sujet de l'entretien et de l'hilarité commune. M'étant aperçu que notre mandarin n'était pas cavalier, je lui offris ma chaise ; il refusa d'abord, mais il vint ensuite de lui-même me demander si vraiment je voulais accepter son cheval. Me voici donc à mon tour monté sur un petit cheval coréen, comme un mandarin en mission. Les porteurs disaient: "—Quand l'Européen est à cheval, personne ne le reconnaît, et il y a beaucoup moins de curieux."

An-tjyou est une grande ville près du fleuve Tchyeng-tchyen (eau limpide): les barques y viennent déposer les produits des proviuces du Sud, ainsi qu'à la ville de Paktchyen, distante de 40 lis et située non loin de la rivière Tjin-tou (tête du passage), qui coule dans un lit vaseux. A Ka-san commence la grande montagne qui, taillée à pic d'un côté, se prolongne jusqu'à Eui-tjyou, à trente lieues de distance ; on l'appelle Sâi-pyel-ryeng (la chaîne de montagne de l'étoile du matin). Nous traversons Tyeng-tjyou, ville fortifiée, puis Koath-san où nous passons la nuit. A mesure qu'on approche de la frontière, les fortifications deviennent plus nombreuses et les villes ont toutes des murailles. Je citerai les deux forteresses de Tong-rin et de Sey-rim, ou forêt de l'est et forêt de l'ouest, situées sur les montagnes, dans des passages difficiles pour en défendre l'accès. Ce sont de hautes et fortes murailles dont les portes à plein-cintre sont en pierres de taille ; d'immenses forêts aux arbres gigantesques les entourent de tous côtés. Lorsque nous traversions ces pays, on disait que des navires de guerre japonais étaient venus au port de Ouen-son, sur la côte orientale, et menaçaient le royaume. Toute la population était en émoi ; on s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de quelque bataille.

XIV

Un jour, au sommet d'une colline, j'allais examiner les statues d'une pagode, l'orsque je vis sortir d'une maison où nos porteurs étaient entrés pour se rafraîchir un bon vieillard à cheveux blancs : " —Comment ! il est ici, s'écriait-il; mais c'est un salut ! Moi qui, depuis si longtemps, désire voir un de ces hommes ! " Puis, m'apercevant, il accourt vers moi aussi vite que ses jambes le lui permettent ; il me presse les mains : "—Oh ! dit-il, j'ai entendu parler de vous. Comme je désirais voir votre visage ! Un grand bonheur m'était réservé sur mes vieux jours ; je puis mourir maintenant, j'ai vu la figure d'un de ces hommes vénérables qui ont tout quitté, qui s'imposent mille peines, mille fatigues pour venir nous enseigner une belle doctrine. Ce sont des saints ; j'ai vu la figure d'un saint." Se tournant vers les porteurs, il ajouta : " — C'est un homme comme il n'y en a pas chez nous ; il n'est pas venu ici, comme le prétendent quelques-uns, pour s'emparer de notre pays ; lui et ses disciples n'ont d'autre but que de nous instruire, Et nous autres, Coréens, nous les maltraitons. A la capitale, on les a pris, on les a mis à mort. Quel malheur pour notre pays que de tuer ainsi des hommes qui ne veulent que notre bien ! Quelle fureur, quelle injustice ! Jamais ils n'ont fait de mal à personne ; il sont ornés de toutes les vertus. Oh ! que notre gouvernement est cruel et aveugle ! "

Il me dit qu'il était né à l'ile de Mjinto, au sud-ouest de la Corée, où il avait autrefois vu des moines européens : que, depuis quelques années, il avait émigré et habitait ce pays, Il avait soixante et douze ans et désirait connaître la religion.

"—La doctrine que nous annonçons, lui dis-je, est la seule véritable ; elle nous apprend à connaitre Dieu, notre Père, à l'honorer, à faire le bien et à éviter le mal, et elle nous procure la vie éternelle. Je ne puis vous instruire ; mais cherchez, vous trouverez des hommes qui la connaissent et vous l'enseigneront, car Dieu veut vous sauver. Je ne suis pas libre, le gouvernement m'a arrêté et me chasse du pays ; je suis forcé de m'en aller sans pouvoir travailler à faire le bien que je voudrais."

"—Oh ! quel malheur pour notre pays ! dit-il, les larmes aux yeux. Quelle fureur a donc notre gouvernement de rejeter ainsi ce qui pourrait faire notre bonheur !.... Venez, entrez un instant dans ma maison ; ce sera pour moi, pour ma famille, une bénédiction ; j'ai un peu de vin, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir."

"—Je ne bois pas de vin ; de plus voilà notre mandarin qui arrive ; je serais désolé d'être la cause d'un malheur pour vous. Soyez calme et tranquille, je vous ai vu, vos paroles m'ont fait du bien, au milieu des maux qui m'accablent. Je ne vous oublierai pas et je prierai Dieu pour vous." Faites en sorte de trouver des chrétiens qui vous instruisent.

Le mandarin arrivait ; je dus m'écarter pour ne pas compromettre cet homme qui ne cessait de faire mon éloge, bien qu'il ne me connût pas ; mais il avait depuis longtemps entendu parler de la religion, de nos confrères, de nos martyrs. Cette rencontre me consola de bien des peines et en même temps augmenta ma tristesse, car il me fallait quitter ce pays où il y avait tant d'âmes si bien disposées.

Sur la route, je n'ai pas rencontré de chétiens. D'ailleurs, je n'aurais pu les distinguer dans la foule, et la prudence les aurait empêchés de se faire reconnaître. J'ai considéré de loin les hautes montagnes où était notre collége et où pouvait être encore M. Robert ; dans les environs, il y a plusieurs villages chrétiens. Je vis aussi, d'un autre côté, la haute montagne du Kou-ovel (montagne de la neuvième lune) où je supposais que devant être caché M. Doucet. J'envoyai une bénédiction à ces chers et bons missionnaires, tous jeunes et exposés déjà à tant de peines, de privations et de dangers.

Après avoir passé les districts de Syen-tchyen et de Tyel-san, nous arrivons à Nyong-tchyen où nous rencontrons deux interprètes pour le chinois, qui nous attendaient depuis trois jours. Ils vinrent me voir dès mon arrivée, et m'annoncèrent que le gouvernement coréen les avaient envoyés pour me conduire jusqu'en Chine et me remettre entre les mains des autorités chinoises. Ils me parlèrent de Péking, qu'ils connaissaient parfaitement, accompagnant chaque année comme interprètes les ambassadeurs coréens.

Il nous restait neuf lieues avant d'arriver à Ei-tiyone, la dernière ville du territoire coréen. Nous nous mîmes en route. Le soir, du haut des montagnes, nous aperçûmes le fleuve qui sert de limite à la Corée, puis le territoire et les montagnes de la Chine. Nous fûmes bientôt à la porte de la ville. Le mandarinat où nous allions était à l'autre extrémité. Nous entrons d'abord assez transquillement; mais bientôt, malgré les précautions prises, je suis reconnu. Alors c'est un flot de population qui court, se précipite, pousse des cris, et que plus de trente satellites sont occupés à maintenir. Le mandarinat, où nous sommes enfin entrés, est même envahi. Tout les employés supérieurs s'empressèrent de me faire visite; le mandarin vint en personne s'informer de ma santé.

Ei-tjyone est une grande ville placée sur le versant d'une colline. D'un côté, elle est protégée par des montagnes couvertes de hauts sapins; de l'autre, par le fleuve Am-no ou Ap-nok-kang, en chinois Ya-lou-kiang (fleuve du Canard-vert). C'est à Ei-tjyone que nos courriers avaient été arrêtés, et j'ai su, par un des interprètes, que trois chrétiens s'y trouvaient encore en prison.

Le lendemain, je vis le mandarin qui m'avait accompagné depuis la capitale et dont la mission était terminée. Je le remerciai des soins qu'il m'avait donnés en route, nous nous souhaitâmes toutes sortes de bonheur, et nous nous séparâmes bons amis. Le mandarin de la ville vient aussi me demander si j'avais bien dormi pendant la nuit et me souhaiter un bon voyage. Je lui souhaitai la paix et la prospérité, lui promettant de conserver un excellent souvenir de mon passage dans sa ville et de ne jamais oublier la Corée.

Nous nous mettons en marche. On attendait notre sortie, et, comme la veille, la foule était compacte. Les satellites, armés de bâtons, se mettent en devoir d'écarter tout le monde. Je m'empressai de dire au mandarin: "—Tous ces gens désirent me voir; empêchez les satellites de les frapper. —Ne frappez pas, ne frappez pas, dit aussitôt le mandarin; l'Européen ne veut pas qu'on frappe le peuple." Nous avançons ainsi au milieu de la foule qui nous accompagne; nous traversons la plage et nous montons dans de grandes barques plates. C'était un spectacle curieux que tout ce peuple éche-

lonné sur la grève. Les enfants se mettent à l'eau, pour me voir de plus près; il entourent notre bateau et, souriant amicalement, nous montrent deux belles rangées de dents blanches D'autres se sont élancés dans des pirogues formées d'un seul tronc d'arbre; ils les manœuvrent avec grâce et agilité. Tout ce peuple, c'est mon peuple, ce sont mes enfants. Notre Seigneur, par l'entreprise du vénéré pontife Pie IX, me les a confiés, me les a donnés, et je les abandonne!

Nous faisons tranquillement cette traversée et nous abordons à la première île; de grandes barques coréennes montent et descendent la rivière; de l'autre côté de l'île, dans l'autre bras du fleuve, on aperçoit des jonques chinoises très-nombreuses. Descendu à terre, je me retourne pour contempler encore une fois ce beau pays, ma chère mission. Quel magnifique coup d'œil! quel panorama! C'est comme un sourire de la Corée. Embrassant tout le pays du fond de mon cœur, je lui envoyai ma plus tendre bénédiction en disant; Au revoir! Dieu veuille que ce soit bientôt!

XV

Après cette île, il y a encore au autre île, de sorte qu'il nous fallut suivre trois branches de la même rivière. La seconde île est habitée par des Chinois; les Coréens y circulent; ils vont même y faire du bois et y couper des herbes. Le pays que nous traversons est récemment habité; il y a quelques années, c'était un grand désert qui séparait la Chine de la Corée. Le gouvernement chinois a vendu les terres; et aujourd'hui on voit partout de petites habitations nouvellement bâties; les habitants, après avoir coupé, abattu et et brulé les arbres, ont défriché ce pays qui bientôt sera riche.

Comme il n'y a pas encore d'auberges, ont avait eu soin d'emporter les provisions pour le dîner; après six lieues de marche, nous arrivâmes à Syck-sen où le gouvernement coréen a une maison qui sert de pied-à-terre pour se rendre à Pyen-men. Nous nous y arrêtâmes et le mandarin m'étala toutes ses petites boîtes de conserves, en m'invitant à manger; j'acceptai sans me faire prier; ce dîner froid me parut

délicieux. Le soir, nous fîmes encore six lieues; il était nuit lorsque nous arrivâmes à Pyen-men où les Coréens ont un grand établissement; c'est là que nous passâmes la nuit, à plus de cent vingt lieues de la capitale, le lundi soir, 24 du mois de juin, après quatorze jours de voyage. Il y avait là une foule d'employés du gouvernement, de courtiers, de marchands. La maison me parut être un grand magasin de marchandises venant de Péking et destinées à la Corée. La ville chinoise de Fon-hoang-chang. où l'on devait me remettre entre les mains des autorités chinoisee, est à trois lieues de ce poste; on m'y conduisit le lendemain avec le même cortége. La route se fit facilement, et nous descendîmes à l'auberge. J'eus tout le temps de parler avec notre mandarin, en attendant la décision des autorités chinoises toujours lentes en pareil cas. Quelques Chinois nous regardaient; tous me prenaient pour un dignitaire coréen.

Enfin, vers midi, les deux interprètes, qui étaient allés traiter mon affaire, revinrent. Ils me dirent que les mandarins chinois allaient me recevoir et qu'on allait me conduire à Moukden où je trouverais des Européens à qui l'on me remettrait. Nous allâmes donc au ya-men, toutes les formalités furent remplies et les papiers signés de part et d'autre. J'étais passé sous l'autorité chinoise. Le moment de se séparer était arrivé. On me fit force compliments et souhaits de prospérité; j'y répondis de la mailleure grâce possible. Les interprêtes me donnèrent rendez-vous pour l'automne à Péking; je ne pus le promettre. J'eusse bien voulu faire quelques largesses à mes porteurs, mais je n'avais pas une sapèque. Je demandai au petit mandarin chinois, qui devait m'accompagner, de me prêter quelques ligatures; je ne pus les obtenir.

Les Chinois me déposèrent dans une sorte de chambre où, aussitôt, je m'occupai de me métamorphoser. J'abattis mon toupet coréen pour m'en faire une tresse à la chinoise, je revêtis une petite soutane noire que j'avais pu retirer du bagage, et j'attendis qu'on vint m'apporter à manger, car je n'avais rien pris depuis le matin. Mon attente fut vaine. Je m'adressai à un Chinois qui me parut être le gardien de mon domicile; il me dit que l'heure du dîner était passée

et il se mit à jouer du violon de manière à faire gémir tous les chats du quartier. Je m'adressai à un autre, puis à un autre. On me dit qu'il n'y avait rien à manger. Un enfant, marchand de petits gâteaux, se présente; mais comment acheter? J'avaïs cinq sapèques coréennes; je lui en donne trois, il me remet trois gâteaux de la grosseur du pouce, puis, me voyant les manger avec tant d'appêtit, il m'en donne, par-dessus le marché, cinq autres que je finis par accepter. Le soir, j'attends en vain mon suoper; on me dit qu'on m'avait oublié, qu'on ne savait pas qui était chargé de me nourrir. Je demandai à voir le mandarin auquel j'avais été remis et qui devait m'accompagner; mais où le trouver? Enfin heureusement, pendant que le joueur de violon continuait à s'exercer, arriva un autre employé: "—Comment, dit-il, il n'a pas mangé? Mais que peut-on trouver à cette heure? Qu'est-ce que le grand homme peut manger?—Donnez-moi ce que vous voudrez; vous trouverez au mons des gâteaux de farine. —Oh! si ce n'est que cela, c'est facile." Il alla m'acheter trois petits pains chinois qui me restaurèrent, puis je m'endormis.

Le lendemain, je monte en chariot, le mandarin en fait autant; et nous partons accompagnés d'une dizaine de soldats. Je n'ai pas l'intention de décrire ce voyage à travers les montagnes; la chaleur était accablante, et le mouvement saccadé du chariot sur les rochers n'était pas de nature à me délasser.

Cinq jours après, le dimanche 30 juin, nous arrivions à Moukden. Les pourparlers furent encore assez longs. J'attendais dans le chariot, au milieu de la rue; bientôt une foule paisible m'entoura. J'avais beau protester que j'étais Français, on voulait à toute force que je fusse Anglais. Dans la foule se trouvait un jeune Coréen expatrié qui me servit d'interprête. Enfin nous entrons à l'auberge. Le mandarin s'approche, me tend la main en me disant: "—Yes?" Nous nous donnons une poignée de main à l'anglaise; puis, montrant ses doigts un à un, pour me me faire voir sa science, il prononce en anglais: "—One, two, three, four, five, six, seven. Vous êtes Anglais, ajouta-t il? —Non, je suis Français. Il y a ici une église catholique, il doit y avoir un missionnaire, je désirerais le voir." On envoya chez le mission-

naire ; celui-ci vint à l'auberge. On me conduisit dans la chambre où il se trouvait et je reconnus M. Chevalier que j'avais vu quelques années auparavant à Notre-Dame des Neiges. Quelle joie aussi pour lui de me revoir ! Il ne pouvait en croire ses yeux ; on avait, paraît-il, annoncé ma mort. Le mandarin lui dit : "—Connaissez-vous ce missionnaire ? —Est-il Français ?—Mais oui, Français comme moi.—Pouvez-vous vous charger et répondre de lui ?—Certainement, avec le plus grand plaisir.—Eh bien, vous pouvez l'emmener." Et il me remit entre ses mains. C'était la liberté, après six mois de captivité. Nous nous rendîmes, en chariot, chez M. Chevalier.

Ce soir-là, j'appris la mort de Pie IX et l'élection de Léon XIII, la mort de Mgr Verrolles, de Victor-Emmanuel, etc. J'eus aussi des nouvelles de nos confrères de Corée, qui étaient vivants et toujours à leurs postes. Je passai trois jours à Moukden pour me remettre un peu. Les bons soins qui m'y furent prodigués ramenèrent bientôt mes forces. J'eus l'insigne bonheur d'y faire mes Pâques ; il y avait si longtemps que j'étais privé du saint sacrifice ! La mission possède en cette ville un bel établissement ; j'admirais surtout la magnifique église que M. Chevalier vient d'y construire C'est un beau monument dont les deux tours dominent tout le pays.

Cependant il me tardait de me rendre à Notre-Dame des Neiges. Je partis le 4 juillet, et, le soir, j'allai à Cha-ling surprendre M. Boyer. Le lendemain, je me rendis à Niou-tchouang où ma présence causa la même surprise à M. Riffard. Le 6, nous nous mettons en route, M. Riffard à cheval et moi en chariot. A quelque distance de Ing-tsé, M. Riffard prend les devants et va porter la nouvelle de mon arrivée. Les missionnaires montent à cheval et viennent à ma rencontre ; j'entrais dans la ville, lorsque je vois la cavalcade à laquelle prenaient part quelques négociants européens. Impossible de décrire la surprise et la joie générales. Douze ans auparavant, j'arrivais, presque dans les mêmes circonstances, sur les côtes de Tchefou, le 6 juillet, veille de l'anniversaire de ma naissance et de la fête de saint Félix de Nantes, mon patron. Le soir M. Dubail, supérieur de la

mission de Mandehourie, annonça une bénédiction solonnelle du saint-sacrement pour remercier Dieu de ma délivrance. Avec quel bonheur, je bénis l'assistance, tenant en mes mains notre divin Sauveur, et comme je pensais à mes parents, à mes amis ! Je renonce à décrire les témoignages d'affection et les congratulations que me prodiguèrent mes confrères et grand nombre de résidents européens, sans oublier les bonnes religieuses de la Providence de Portieux.

Je restai trois jours au port de Ing-tsé et, le 10 juillet, accompagné de MM. Dubail, Raguit et Lalouyer, je me rendis à Yang-kouan. M. Richard averti par une lettre envoyée de Niou-tchouang, s'était empressé de venir à ma rencontre. Le lendemain je pars en compagnie de M. Richard, et, le 12, nous arrivons à Notre-Dame des Neiges. A deux kilomètres du village, nous rencontrons un cortége, des chariots chargés d'enfants tenant des étendards à la main, des cavaliers avec fusil en bandoulière, etc. Un petit chariot était préparé pour me recevoir; j'y monte et la procession se déroule au son de la musique au milieu de la foule des païens. A l'entrée du village, je revêts le rochet et la mosette, et la procession, organisé par MM. Mutel et Liouville, se rend à l'église aù l'on chante un *Te Deum* en actions de grâces; puis je bénis l'assistance pieusement prosternée.

Ainsi se termine le voyage. J'avais été violemment séparé de mes quatre missionnaires restés en Corée; ici, j'en trouvais trois autres tout disposés à aller porter secours à leurs frères, lorsque le moment de la Providence sera venu. J'avais changé de lieu, non de famille; car tous les missionnaires de Corée ne forment qu'une famille et continueront toujours de vivre dans l'union et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur, gloire et amour dans les siècles des siècles ! Amen.

Que ces quelques notes soient pour vous et pour tous un motif de glorifier Dieu, de le remercier et de l'aimer davantage; comme aussi de prier beaucoup pour nos chrétiens, pour mes chers missionnaires et pour moi, le chef indigne de cette belle et infortunée mission !

✝F.-C. Ridel, év., vic, ap. de Corée.

Notre-Dame-des-Neiges, 20 octobre 1878.

LÉGENDES AMÉRICAINES

IDENTIFIÉES A L'HISTOIRE DE MOISE ET DU PEUPLE HÉBREU.

Le R. P. Petitot, missionnaire au Mackenzie, a fourni au journal, *Les Missions Catholiques*, une étude très intéressante qui a ému le monde savant ; notre missionnaire, dans ce travail, tend à prouver que les principales tribus ou grandes familles indigènes de l'Amérique septentrionale, n'ont point d'autre connaissance de la divinité ni d'autre tradition religieuse que celles tirées de la bible, tout comme la plupart des autres peuples barbares de l'univers.

C'est un fait aujourd'hui à peu près prouvé par la science, que presque toutes les légendes religieuses des divers peuples non-chrétiens du globe entier, sont tirées de la Bible ; on l'a prouvé pour plusieurs nations tant de l'Asie que de l'Afrique ; le Père Petitot vient aujourd'hui faire la même chose pour les peuplades les plus importantes de l'Amérique septentrionale.

Nos lecteurs liront avec intérêt et avec plaisir, quelques fragments du travail ethnographique du savant missionnaire, et seront surpris, certainement, de trouver tant d'analogie entre les croyances religieuses des Peaux rouges de nos forêts du Nord, et la vérité révélée dans la Bible.

Avant d'entrer dans son sujet le Rév. Père présente au lecteur quelques observations que nous croyons devoir reproduire en entier comme introduction aux fragments que nous donnons de son grand travail.

On ne doit pas attacher une trop grande valeur à l'ordre suivi par les Indiens dans leurs légendes, à la chronologie qu'elles semblent donner, ainsi qu'aux noms des localités et des héros qui s'y rencontrent. Les traditions des Peaux-Rouges abondent en anachronismes autant qu'en synchronismes. Les faits notoires et historiques y sont délayés dans une foule de détails puérils ou ridicules; des faits d'une origine évidemment très-reculée sont liés avec d'autres beaucoup plus récents. De plus, certaines légendes attribuent à tel personnage les actions qui, dans une tribu voisine, présentées comme les faits et gestes d'un autre héros. Les anciens agissaient de la même manière, et la mythologie des Grecs et des Romains est pleine de ces sortes de quiproquo. Le même héros reçoit aussi différents noms dans différentes peuplades. Enfin, on remarque entre ces légendes le même phénomène que nous offrent les dialectes d'une même idiome peau-rouge, à savoir : que l'accord s'est fait par la compulsion de toutes les versions de la même fable, de sorte qu'on ne peut ni avoir la suite des faits ni posséder parfaitement une tradition quelconque, si l'on ne réunit les diverses variantes qui s'en font dans chaque peuplade.

Mais, par contre, voici des particularités intéressantes que l'étude et la comparaison des légendes indiennes nous révèlent. Il est constant que plus on se rapproche de l'extrémité nord-ouest du continent américain, plus les traditions deviennent claires, simples, exemptes de détails puéril ou fabuleux, et, par conséquent, qu'elles revêtent une forme plus archaïque et plus vraisemblable.—Ce sont les peuplades les plus douces et les plus sociables, quelque reculées qu'elles puissent être, qui possèdent les traditions les plus satisfaisantes.—Les légendes des Dènè-dindjié, et même d'autres nations peaux-rouges, non-seulement se rapprochent des faits véritables que nous ont légués les livres historiques ou prophétiques des Hébreux ; mais encore elles contiennent des paroles, des sentences et des proverbes qu'on dirait avoir été calqués sur la Bible, et qui sont comme stéréotypés dans la mémoire des sauvages. Quelquefois ces phrases sentencieuses sont accompagnées de chant, ou prononcées dans une langue dont ils ont, disent-ils, perdu l'intelligence —Dans

chaque tribu, les Indiens racontent les faits mentionnés par leurs traditions, comme s'ils s'étaient passés sur leur propre territoire, c'est-à-dire dans le pays et sur le continent qu'ils occupent actuellement. Et toutefois, par une contradiction qui s'explique, ces traditions font une mention constante d'un autre continent situé à l'ouest de l'Amérique et d'où ils tireraient leur origine ; ou bien, les narrateurs ajoutant que, à l'époque où leur histoire eut lieu, la terre se trouvait dans une position et dans un état différents de ceux où elle est aujourd'hui. On voit par là l'erreur dans laquelle est tombé le savant abbé Brasseur de Bourbourg, l'orsqu'il a mis l'opinion que l'Egypte, avec sa civillisation et ses mythes, est sortie du Mexique. Le dotte américaniste s'est laissé fourvoyer par les traditions des Mexicains et des Yucatègues, qui, comme celles des Dènè, des Dindjié, des Algonquins, etc., font de leur patrie le théâtre des événements qu'elles racontent. L'amour-propre et la vanité sont travers communs à tous les fils d'Adam. Il est naturel que chacun des anciens peuples, qui furent en relation avec les Hébreux ou qui ouïrent les merveilles notoires que Dieu accomplit en eux, se sentit incliné à se les attribuer. Il ne faut pas oublier, de plus, que tous les événements relatés dans le Pentateuque, depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples à Babel, ne sont pas seulement l'histoire du peuple hébreu, mais qu'ils convviennent à tous les peuples du globe. Qu'y a-t-il d'étonnant que tous en aient conservé un souvenir plus ou moins vicace ? Si donc l'abbé de Bourbourg avait su que la généralité des Peaux-Rouge et même de Kanaka s'approprie les mêmes héros et les mêmes traditions bibliques, il ne serait pas tombé dans une erreur aussi manifeste. M. de Charencey nous dit que, en Cœlésyrie, les faits ayant rapport à Noé sont très-fréquents et sont présentés comme s'étant passés sur les lieux mêmes. Ainsi en fut-il chez les Grecs, au rapport de Bérose ; chez les Egyptiens, d'après Hérodote ; chez les Chinois, les Hindouse et les Tartares.

On ne saurait nier qu'il n'existe, dans beaucoup de détails apparement puérils de ces traditions, un sens emblêmatique reposant sur des jeux de mots, sur des termes à signiffcation double ou prêtant à l'équivoque, dont le *sensus obius* cache,

à l'intelligence de quiconque n'est pas initié à l'argot des jongleurs, un fait important. Il nous est difficile de ne pas reconnaître, dans l'esprit qui présida primitivement à la composition de ces légendes, une symbolique cabalistique analogue, sinon identique, à celle du Talmud. Le lecteur en jugera.

Nous avertissons aussi notre bienveillant lecteur que la tradition du héros lunaire, que nous allons donner et expliquer, est possédée également par les Esquimaux, qui le nomment *Tatkrem-Innot;* par les Pieds-Noirs, qui le nomment *Kokoyé-Natus ;* par les Algonquins, qui l'appellent *Mustaté-Awasis.* Voilà donc quatre grandes familles américaines, les Esquimaux, les Dènè-dindjié, les Algonquins et les Sioux-Dakotas, qui partagent la même croyance sur un point fort important de leurs théogonies respectives. Toutefois ces quatre peuples sont parfaitement distints et divisés d'esprits, de langue, de coutumes et de mœurs. Les savants ne seront donc pas étonnés de voir la nation des Creeks et celle des Mayaquiché en possession de la même croyance et tradition, ou plutôt de nous voir assimiler la légende de Votan et celle des Chaktas-mustkogulche à la tradition du Sa-Wéta ou Tan des Dènè et des Dindjié, peuples hyperboréens du même continent. Ils les y retrouveront, dans une forme si primitive que nous nous attendons bien à exciter l'incrédulité et le doute dans l'esprit de plus d'un savant. Quelques lecteurs sera tenté de considérer ces traditions comme une réminiscence confuse des récits des missionnaires. Nous répondrons à cela que nos Indiens ne nous possèdent que depuis tout au plus quinze ans ; que nous avons été leurs premiers apôtres ; que nous leurs avons prêché Jésus-Christ et non point Moïse, Abraham ou Samson ; qu'il nous est bien difficile de leur faire retenir et de graver dans leur mémoire les rudiments les plus essentiels de notre religion et de nos dogmes ; à plus forte raison serait-il difficile d'obtenir d'eux qu'ils se souvinssent de longues narrations, telles que celles que nous allons rapporter ; que c'est justement de la bouche des vieillards, c'est-à-dire des personnes dont nous trouvons la mémoire la plus ingrate et la plus fermée à nos enseignements, que nous tenons ces traditions que les jeunes générations tendent à oublier de plus en plus et à regarder comme

des fables. Enfin nous espérons que la critique que nous donnons de ces différentes traditions, et l'accord qui se manifestera dans les diverses tribus, apporteront la conviction dans l'esprit des plus prévenus.

I.

LÉGENDE DU LÉGISLATEUR–DIEU DES CHIPPEWAYANS OU MONTAGNAIS.

§ 1er. BÉTSUNÉ–YÉNALCHIAN (*l'enfant élevé par sa grand'mère.*)

1° Voici la tradition des Montagnais du grand Lac des Esclaves.

" Alors longtemps avant le Grand-Père (le Noé des Chippewayans) et les deux frères (Abraham et Loth), il y eut une grande famine. Tous les caribous (rennes) s'enfuirent loin de notre terre, et nous y mourrions de faim. Alors les hommes (*dènè*) quittèrent leur patrie et descendirent pour habiter le long de la mer, dans le désert sans arbres, dans la terre étrangère, afin d'y arracher leur vie.

" Alors un jour qu'on était en marche, une vieille femme, qui ne pouvait suivre les guerriers que de loin, entendit des cris d'enfant au bord de l'eau. Elle chercha avec soin et trouva, au milieu de la bouse des bœufs musqués, un tout petit enfant, qui lui dit : " Grand'mère, recueille-moi ; je suis " venu sur la terre pour faire du bien aux hommes, mes " frères." La vieille femme ramassa le petit enfant, elle l'éleva soigneusement, et c'est pourquoi on appela celui-ci *Bétsuné-Yenetchian* (sa grand'mère l'a élevé.)

" Lorsque Bétsuné-Yénelchian devint un peu grand, il s'absentait chaque soir et ne reparaissait plus que le lendemain matin. Dans les commencements, la vieille s'inquiétait beaucoup de ces absences, puis elle finit par s'y habituer. On ne savait où il allait ; mais lui, par la vertu de la magie, car il était très puissant, se métamorphosait en renne ; puis s'en allait parmi les rennes, il les attirait à lui, leur touchait le museau de sa baguette (car c'est au moyen d'une baguette

qu'il opérait des prodiges), et aussitôt les caribous tombaient morts. Alors il rentrait au camp, ayant la ceinture pleine de langues de caribous qu'il rapportait comme un trophée de sa chasse. C'est pourquoi la vieille ainsi que ses parents adoptifs vivaient dans l'abondance.

" Un jour, cependant, Bétsuné-Yénelchian dit à la vieille qui l'avait élevé : " — Mère, dites ceci à mes frères : Si vous " voulez me donner en tribut le bout de toutes les langues " des rennes que vous tuerez, je vous promets de ne vous " jamais laisser manquer de viande. Je vous procurerai des " caribous en abondance et demeurerai longtemps parmi " vous." La vieille rapporta aux hommes les paroles de l'enfant puissant, et les hommes consentirent à ce traité. Aussitôt les rennes commencèrent à abonder, et la viande à devenir très grasse. Pendant longtemps les Dènè furent fidèles à payer leur tribut à l'enfant ; mais il arriva un temps où ils l'oublièrent, et les bouts de langue ne lui furent plus donnés : " —C'est fini, je ne demeurerai pas plus longtemps avec ces " ingrats, dit Bétsuné-Yénelchian devenu homme ; on m'ou- " blie parce que j'ai été trop bon ; si le tribut n'est pas payé, " je partirai."

" La vieille pleura, elle supplia ; mais ce fut en vain.

" —Mes frères m'oublient, lui répondit le puissant ; eh " bien, je m'en vais. Toutefois je ne les abandonnerai pas " entièrement. Quand ils m'appelleront à leur secours, je " viendrai à eux. Pour vous, tâchez de me suivre."

" Il dit, et disparut au milieu d'un grand troupeau de bœufs musqués. La vieille suivit bien ses traces pendant quelque temps, mais ce lui était bien pénible, à son âge, de tracer son chemin à l'aide de raquettes. Elle ne put jamais arriver au bout.

" Depuis ce temps-là, quand le caribou manque et que nous sommes menacés de la famine (*tan*), nous allons dans le désert qui borde la mer Glaciale. et nous appelons Bétsuné-Yénelchian et les bœufs, dans lesquels il s'est incarné. Ils entendent notre voix ; nous en tuons quelques-uns, et nous échappons ainsi à la disette et à la mort."

2° Voici la version des Dènè Mangeurs de caribous, du bout du lac Athabaskaw.

" Un jour, dans le désert où vivent les rennes, une jeune fille trouva un tout petit enfant couché dans la mousse, au bord d'un fleuve (*nilĩn*). Elle eut pitié de lui, le recueillit, l'enveloppa d'une peau de caribous et l'éleva elle-même. Cette fille vivait seule et fort pauvrement de racines et de baies sauvages. Un jour qu'elle se lamentait à la vue de son extrême misère, le petit enfant lui dit : " — Ne te lamente " pas ; je sais où il y a du poisson ; suis-moi." Et aussitôt il la conduisit vers un grand lac poissonneux où ils firent une pêche très abondante.

" Le petit enfant lui dit encore : " — Bientôt mes frères " ne seront plus malheureux ; ils auront des rennes en abon- " dance. Mère, fais-moi des raquettes." La pauvre fille, qu'il appelait sa mère, lui ayant fait des raquettes et l'en ayant chaussé, il s'en fut et disparut aussitôt dans les steppes. De la nuit il ne parut pas.

" Le lendemain, quand Bétsuné-Yênelchian rentra dans la tente de la pauvre fille, il la trouva seule, étendue à terre, sans feu et presque glacée par le froid. Il l'éveilla, la consola car elle l'avait cru perdu et mort de froid, et il lui donna quantité de langues de rennes.

" Le lendemain et les jours suivants, l'enfant puissant agit ainsi : il s'en allait parmi les rennes, les touchait au museau et les tuait par son seul attouchement. C'est pourquoi ses parents adoptifs vécurent très bien pendant longtemps.

" Etant devenu homme, Bétsuné-Yénelchian continua à être le bienfaiteur de son peuple. Un jour cependant, il monta sur un rocher élevé, et dit : "—C'en est fait ; je ne " vivrai pas longtemps désormais ; mais tous ceux qui s'a- " dresseront à moi dans le besoin seront exaucés. Je leur " enverrai des caribous en abondance."

" En ce moment on vit sortir de toutes les issues de la forêt des ours blancs, des ours jaunes et des ours noirs, (*sas*), qui tous vinrent droit à Bétsuné-Yénelcian. "—Allons c'est " le moment de la séparation, dit-il à ses frères ; une grande " nation m'attend au-delà de la mer. Il faut que j'aille à elle ; " partons !" Ce disant, il s'élança au milieu des ours, et on " ne le revit jamais plus."

3° Ecoutons maintenant la version des Dènè Couteaux

Jaunes, qui habitent entre le grand Lac des Esclaves et la rivière du Cuivre.

" Un jour, dans le désert qui borde la mer, la disette (*tan, dan*) de viande régnait parmi les Dènè. On était donc en quête de rennes, mais vainement. C'était très-pénible.

" Alors, on entendit comme les vagissements d'un enfant au bord de la rivière du Cuivre. Il y avait là beaucoup de jeunes filles. Elles se mirent à la recherche de la voix, mais sans succès. Survint une vieille femme, qui trouva bientôt un tout petit enfant, merveilleusement beau, couché dans l'empreinte du sabot d'un renne. Elle le prit, l'éleva avec amour; c'est pourquoi on l'appela Bétsuné-Yénelchian. Quoique tout petit, il parut bientôt qu'il était très-puissant par la vertu de son ombre.

" Un jour Bétsuné-Yénelchian dit à la grand'mère : " — Les hommes, mes frères, sont bien malheureux; je veux " aller les trouver. Ils ont faim, je veux aller leur procurer " de la viande." Alors la vieille pleura ; elle le lui défendit ; mais lui l'en pressait plus vivement encore. Enfin elle le laissa partir, et il s'en alla vers les Dènè ses frères.

" Lorsque l'enfant magique revint à la tente de la grand'-mère, elle était étendue inerte, sans feu et la tête glacée. Il la tira de sa léthargie : " — Mère, voyez," dit-il, et défaisant sa ceinture, il en laissa tomber quantité de bouts de langues de renne : " — Mes frères vivront à leur aise maintenant, dit-" il, pourvu qu'ils se souviennent de moi."

" Il demeura, en effet, longtemps parmi ses frères, et le caribou ne leur faisait jamais défaut. Un jour, dans le désert sans arbres, on chassait péniblement, car il n'y avait point d'eau. Nous mourions donc de soif : " — Attendez," dit l'enfant puissant devenu homme ; et, ayant fabriqué une flèche magique, il la ficha en terre, et il jaillit aussitôt de cet endroit de l'eau en abondance.

" Enfin, étant devenu vieux, il gravit une montagne : " — Je vais bientôt mourir, dit-il à ses frères ; mais je ne vous " abandonnerai pas. Quand vous serez dans la détresse, invoquez-moi, et je viendrai à votre secours. " Alors il se fit dresser en ce lieu élevé une loge de médecine (*chunsh*), et, y étant entré, il évoqua son esprit ou ombre. Comme il n'en

sortait plus, on s'aventura dans le pavillon pour voir ce qu'il était devenu ; mais il n'y était plus. Depuis ce temps, on ne sait ce qu'il est devenu."

§ 2. Oltsintrédh (*Opérant-bâton*).

Voici la tradition des Dènè Couteaux Jaunes.

" *Oltsintrédh* (Opérant-bâton, c'est-à-dire celui qui opère par la verge) était un homme fort puissant. Il opérait des prodiges au moyen d'un bâton ; c'est pourquoi nous l'appelons ainsi.

" Un jour le Grand Ennemi lui enleva ses deux sœurs : " — Tu n'es pas un homme, lui dit quelqu'un, puisque tu te " laisses ravir tes parents." Alors il se fâcha contre son adversaire ; il le frappa, et, sans le vouloir, il le tua. Après ce coup, il se leva et dit : " — Il faut que je délivre mes deux sœurs." Aussitôt il partit avec son frère, pour se mettre à leur recherche. Comme ils cherchaient chacun de leur côté, ils avaient convenu d'un signal pour se retrouver ; car ils vivaient parmi leurs ennemis, les Eyunné. Oltsintréth suspendait donc une crécelle à la cime d'un arbre, et, quand le vent l'agitait, la crécelle était entendue par les deux frères, qui s'en revenaient camper en ce lieu.

" En cherchant leurs sœurs, les deux frères arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne se nourrissaient que d'une gomme blanche. Ils ne purent séjourner en ces lieux ; car ce mets les écœurait.

" Etant partis de là, ils vinrent dans un pays dont le peuple se nourrissait de grives. Lui-même, Oltsintrédh, tendit pour ces gens-là ses filets, et d'un seul coup il en prit des quantités prodigieuses. Mais, comme il ne trouva pas ses deux sœurs en ce lieu, il passa au delà.

" Oltsintrédh arriva alors dans une contrée dont les habitants étaient comme des lièvres ; ils vivaient dans une obscurité profonde et dormaient sans cesse. Pour eux il produisit la lumière ; puis il les changea en hommes. Mais il ne demeura pas longtemps en ce pays.

" Enfin, il parvint à une vaste tente, à la tente du Grand Ennemi, le chef des Eyunné (les femmes). Là, ses deux sœurs

se désolaient dans la captivité. Comme ce jour-là leur mari était à la chasse, Oltsintréth lui reprit ses deux sœurs et se sauva avec elles, ainsi que son frère qui l'accompagnait. Lorsque le Grand Ennemi revint de la chasse et qu'il ne vit plu ses deux femmes esclaves, il entra en colère et se mit aussitôt à leur poursuite. Comme il était lui-même un magicien puissant, il dressa des embûches aux fugitifs.

" Un matin donc, en s'éveillant, ceux ci se trouvèrent au fond d'un précipice, dans une crevasse de rochers très profonde : " — Ne vous épouvantez pas, dit Oltsintrédh à ses " sœurs ; confiez-vous à moi ; recouchez-vous et dormez." Aussitôt elles se recouchent, et lui, par la puissance de sa baguette, les tire hors de l'abîme en en faisant monter le fond au niveau du sol environnant.

" La seconde nuit étant arrivée, ils campèrent dans le désert ; mais, à leur réveil, ils se trouvèrent au milieu des eaux, sur une petite île déserte. Les deux sœurs se désolaient : " — Ce n'est rien, dit leur frère ; couchez-vous et " dormez. " Ce disant, il fit surgir une chaussée de castors entre l'île et la terre ferme, pendant leur sommeil, de sorte que, à leur réveil, ils traversèrent fort bien le lac à pied sec.

" A la fin de la troisième nuit de bivouac, ils se trouvèrent enterrés dans un grand marais bourbeux. Les deux sœurs n'en pouvaient plus. Le Grand Ennemi était si mauvais ! que faire ? " — Recouchez-vous encore et dormez, " dit Oltsintrédh avec confiance. Aussitôt, par sa puissance, il se forma à travers le marais un sentier de sable dur et sec, sur lequel les sœurs traversèrent les eaux fangeuses.

" Enfin, le Grand Ennemi, voyant qu'il ne pouvait venir à à bout d'Oltsintrédh, le laissa partir en paix ainsi que ses deux sœurs. Alors lui-même dit à son frère : " — Viens avec " moi, je vais tuer tous les hommes ennemis, après quoi je " les ressusciterai. " Il se dirigea vers une haute montagne qu'ils gravirent tous deux. Il y tonnait affreusement. Au milieu de la foudre, Oltsintrédh ramassa deux pierres plates, des pierres de tonnerre, et, les ayant jetées parmi ses ennemis, ils tombèrent au même instant sans mouvement et sans vie. Il descendit alors de la montagne. Arrivé en bas, Oltsintrédh trouva sa vieille mère affolée, sa vieille mère qui

l'avait élevé. Elle chantait, la vieille, elle dansait : " — Mes chants sont nombreux, disait-elle ; je connais beaucoup d'hymnes." Ce disant, elle dansait comme une folle. Or, cette vieille, c'était un renard. Oltsintrédh la frappa à la tête et la renversa sans vie.

"Oltsintrédh vécut fort longtemps. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout."

IDENTIFICATIONS.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué les nombreux points de ressemblance que cette version présente avec l'histoire de Moïse et les pérégrinations des Israélites dans le désert. On y retrouve même des traits qui font ressouvenir de quelques particularités de la vie du Sauveur. Ces points de ressemblance n'ont point échappé aux sauvages eux-mêmes ; mais il n'entre pas dans notre plan de les faire ressortir ici. Nous voulons mettre seulement en relief le parallèle qui existe entre les traditions susdites et l'histoire du législateur du peuple hébreu.

Une grande famine oblige les Dènè à quitter leur patrie, pour se diriger vers les déserts du littoral, afin d'y chercher leur vie. — Une grande famine ayant désolé le pays de Chanaan, qu'habitaient les fils de Jacob, ceux-ci émigrèrent dans les plaines de l'Egypte, au bord de la Méditerranée.

Le héros chippewayan fut trouvé, au bord d'un fleuve (*Nilin*), par une troupe de jeunes filles, dont une l'éleva et l'adopta pour son fils. — Moïse, enfant, fut trouvé, au bord du Nil, fleuve d'Egypte, par les filles d'honneur de Thermutis, qui l'éleva, l'adopta et essaya même de le faire passer pour son fils et de le pousser au trône des Pharaons.

Le héros chippewayan, ainsi que Moïse, était merveilleusement beau.

Une vieille femme est dite ailleurs avoir élevé l'enfant, de même que ce fut la vieille Egypte qui initia Moïse à ses sciences à ses arts et à son antique civilisation.

Le héros dènè, comme Moïse, reçut son nom des circonstances qui accompagnèrent son enfance. L'un et l'autre furent puissants et opérèrent des merveilles à l'aide d'une

baguette et d'un bâton ; l'un et l'autre furent les bienfaiteurs de leurs compatriotes qu'ils appelaient avec amour leurs frères.

Bétsuné-Yénelchian promet aux Dènè d'être leur protecteur et leur pourvoyeur à jamais, pourvu qu'ils lui paient un tribut de bouts de langues. Moïse fait, au nom de Dieu, la même promesse aux Hébreux, pourvu qu'ils soient fidèles aux préceptes de la loi et à la circoncision. (Exode, xxiv, 3.)

Les Dènè, comme les Hébreux, acceptent le pacte. Les Dènè, du moins ceux de l'extrême nord, pratiquent la circoncision.

Le héros chippewayan vient sur la terre pour y faire du bien à ses frères. Ailleurs, il est dit qu'il délivra ses deux sœurs de la captivité, dans laquelle les retenait le Grand Ennemi, chef de la nation des *Eyunné*, car ce mot signifie *femmes* dans les dialectes dènè du Nord. — Moïse reçoit de Dieu l'ordre d'aller délivrer ses frères de la servitude des Pharaons. Les Israélites furent plus tard divisés en deux maisons : celle de Juda et celle d'Israël, que le prophète Jérémie appelle souvent les deux sœurs. " N'avez-vous point vu ce qu'a fait la rebelle Israël ? Elle s'en est allée, etc. (Jerem., iii, 6.) Et la perfide Juda, sa sœur, voyant que j'avais répudié la perfide Israël, etc. (Id., 8.)—Allez donc trouver la rebelle Israël et criez vers le Nord, où elle est maintenant, etc. (Id., 11.) En ce temps là, la maison de Juda ira trouver maison d'Israël, et elle retourneront de la terre de l'Aquilon." (Id., 18.)

Ainsi que Moïse, le héros dênè tue un homme ennemi, qui insultait au malheur des siens. — Ainsi que lui, il fait jaillir une source d'eau vive en frappant le rocher. Mais ils le frappent, l'un d'une baguette, l'autre d'une flèche.

Oltsintrédh et son frère travaillent de concert à la délivrance de leurs sœurs, comme le firent Moïse et Aaron, relativement aux deux maisons de Jacob et de Joseph.

Le Grand Ennemi s'opposa au départ des deux sœurs, et, par la vertu magique, leur suscita des embûches. — Le Pharaon se refusa également à laisser partir les Hébreux et tenta de déjouer par la magie les prodiges que Moïse et Aaron

opéra pour le contraindre. Oltsintrédh demeura vainqueur dans cette lutte, ainsi que le fut Moïse.

Le héros dènè fait traverser à pied sec par ses sœurs un grand lac d'abord, une eau fangeuse ensuite.—Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, traversent à pied sec la mer Rouge. Plus tard, ils renouvellent le même prodige au passage de Jourdain. Le Nil est appelé eau bourbeuse par l'Ecriture. (Jos. XIII.)

Oltsintrédh délivre ses sœurs du fonds d'un précipice en faisant monter l'abîme au niveau des terrains environnants. —Moïse opéra la même merveille aux sources du torrent d'Arnon, ainsi qu'aux puits des Moabites. "Alors Israël chanta ce cantique : — Que le puits monte! Et ils chantaient tous ensemble :—Que le puits monte!..." (*Num.*, XXI, 15-20.)

Les sœurs d'Oltsintrédh campèrent longtemps dans le désert avant de revoir la patrie; toutefois la tradition ne fait mention que de quatre bivouacs.—Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert d'Egypte avant de parvenir dans la terre du partage.

Oltsintrédh traverse un désert dont les habitants se nourrissaient d'une gomme blanche. — Pendant quarante ans, Moïse nourrit son peuple de la substance blanche de la manne. Les uns et les autres en furent dégoûtés.

Oltsintrédh parcourt ensuite une contrée ou l'on ne se nourrissait que de grives dont il prit une grande quantité. —Moïse procure aux hébreux, par deux fois, une grande abondance de cailles. Certains rabbins ne nomment pas la caille, mais font seulement mention d'oiseaux très gras.

Oltsintrédh vécut ensuite parmi des hommes-lièvres, qui vivaient au milieu de ténèbres épaisses. Il leur procura la lumière et en fit des hommes.—Les hébreux, captifs sous les Pharaons, avaient la timidité du lièvre. D'affreuses ténèbres pesèrent sur toute l'Egypte, sous Moïse, tandis que les Israélites vivaient dans la lumière. Eux-mêmes, dans le désert, vécurent sous la nuée, comme le dit saint Paul. Enfin Moïse fit des hommes de ses frères, en les constituant en nation, en relevant leur courage et en les envoyant à la conquête d'une patrie.

Oltsintrédh gravit une montagne au milieu du tonnerre ;

il y ramasse deux pierres plates qu'il lance dans les rangs de ses ennemis, et, ce faisant, il les foudroie.—Moïse reçoit la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Il descend de la montagne avec les deux tables de la loi et les jette au milieu des Israélites, à la vue de leur prévarication; 23,000 hommes périrent par le glaive des lévites, à la suite de cette action.

En descendant de la montagne, Oltsintrédh aperçoit sa vieille mère qui dansait et qui chantait comme une folle. Cette vieille était un renard. Il la frappa à la tête et la renversa sans vie.—En descendant du Sinaï, Moïse est transporté de courroux, à la vue de la nation d'Israël dansant et chantant follement autour des dieux de la vieille Egypte, le bœuf Apis, c'est-à-dire Sérapis. Le Seigneur dit d'Israël qu'il est un peuple à la tète dure ; ailleurs, le Saint-Esprit le représente comme rempli de duplicité, d'astuce et de fourberie. Moïse brisa l'idole d'Apis et la réduisit en poudre.

Enfin, devenu vieux, le héros dènè gravit une montagne pour y mourir, ainsi que le fit Moïse. (Deut., XXXIV.)

Avant de mourir, le bienfaiteur des Chippewayans leur promet de ne les abandonner jamais et de les secourir quand ils recourront à lui.—Moïse promet le secours de Dieu aux Israélites, pourvu pu'ils lui soient fidèles. (Deut., XXVIII.)

Le héros chippewayan s'écrie qu'un grand peuple l'attend au delà des mers.—Moïse prédit les grandeurs futures du peuple hébreu, et dit qu'il peuplera la terre d'un pôle à l'autre. (Deut., XXXIII.)

Bétsuné-Yénelchian disparut tout à coup et nul d'entre les Dènè Chippewayans ne sait ce qu'il devint.—Les Hébreux ignorèrent toujours le lieu de la sépulture de Moïse. (Deut., XXXIII.)

Toutefois, plusieurs Chippewayans s'accordent à dire, avec les Dènè du Mackenzie, que leur héros partit pour la lune, dans laquelle il réside sous le nom de *Sa-Khè-Dènè* (Astre-dans-homme) ; ce nom n'offre-t-il pas quelques rapports avec *Sakia-Muni* du Bouddha ? Nous retrouverons cette version beaucoup plus claire ailleurs. Il est bon de noter ici que le monosylla *sa*, en dènè, signifie à la fois soleil et lune, comme le *samech* des hébreux et le *sin* des Assyriens. Mais, outre le

mot astre, le monosyllable *sa* signifie aussi la beauté et la bonté : *sa* bien, bon, *san* bonté ; la racine *S* convenant à tout ce qui caractérise le bien, le beau et le bon, soit moraux, soit physiques, tel que l'ordre *sè*, la joie *san*, les ajustements *sun*, la rondeur et la ligne circulaire *son*, etc. Dire que Bétsuné-Yénelchian est parti pour l'astre des huits (*sa*), ne serait-ce donc pas une manière énigmatique et peut-être cabalistique d'exprimer qu'il est allé rejoindre l'Être beau, bon et parfait par excellence, c'est-à-dire Dieu ?

Quant à ceux qui le font incorporer à l'ours, qui représente toujours la divinité dans les traditions dènè, il nous est impossible de ne pas voir dans cette version un quiproquo causé probablement par l'homonymie que présentent le nom de l'ours (*sas* en dènè, *s'a* dans les autres dialectes, *siè* en dindjié) et celui de la lune (*s'a* en dènè, *s'iè* en dindjié), Quoi qu'il en soit, nous devons noter ici en passant les deux exemples de croyance à la métempsycose et aux incarnations successives que nous offre cette tradition montagnaise. Nul n'ignore que cette théorie parvint dans l'Inde par l'Egypte, et que les juifs eux-mêmes en furent entachés.

Bétsuné-Yénelchian, appelé aussi Oltsintrédh ou la verge opérante, et enfin Sa-Kkè-Dènè ou l'habitant de l'astre Astarté, s'incarne ici dans le bœuf musqué, dans la bouse duquel il fut trouvé, et ailleurs on l'identifiera avec le soleil, puis avec la lune. N'avons-nous pas, dans ce triple caractère, le mythe antique d'Osiris, ou le soleil, appelé aussi *Amon*, émigrant après sa mort dans le bœuf *Apis* et renaissant dans son fils *Osar*, dieu mâle lunaire, appelé également *Da.Khons-ou Khons*, lune ? En tous cas, on peut prendre note de la conformité qu'offrent les noms d'*Osar*, de *Sa-kia-Muni*, de *Sa-Khé-Dènè*, de *Sa-Mana-Khodom* et de *Sa-Mana-Kutama*, héros que nous avons plus d'une raison de croire identiques, comme les chapitres suivants pourront le prouver. Mahéthon donne à Moïse le nom d'*Osar-Siph* ou le dieu lunaire Taupe, d'après Guérin du Rocher. Nous verrons plus loin que les Dènè-dindjié septentrionaux appellent leur héros la taupe ou la musaraigne, dont le nom, en chippewayan, est *dan* ou *tan* monosyllabes qui, joints aux particules-articles *dènè* O ou WO, forment le nom de *Odan* ou *Wotan*, le héros tzendale.

II

HISTOIRE LÉGENDAIRE DU DIEU MALE LUNAIRE DES DÈNÈ PEAUX-DE-LIÈVRE DU BAS MACKENZIE

§ 1er. NI-OTTSINTANÉ (*l'enfant de la mousse*). — ETSÉNULLÉ (*le bien-aimé*).—SA-WÉTA (*l'habitant de la lune*).

" Au bord d'un fleuve (*Niliné*), on entendit pleurer un tout petit enfant. Plusieurs jeunes filles le cherchèrent en vain ; mais une vieille femme s'étant mise à sa recherche avec elles, elle le trouva et le recueillit. Il était couché tout nu dans un nid de mousse (*ni*). C'est pourquoi on l'appela *Ni-Ottsintané*, l'enfant-mousse. Alors la vieille le donna à une des jeunes femmes pour qu'elle le nourrit ; après quoi elle l'adopta pour son fils.

" Quoique tout petit, l'enfant-mousse faisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule, et il procurait à sa mère adoptive, en vertu de sa magie, un grand nombre de rennes.

" Lorsque l'enfant-mousse fut devenu un peu plus grand, il dit à sa mère : "—Mère, dites à mes frères : Séparez pour " moi l'épaule et l'estomac des animaux que je vous procu- " rerai." La vieille obéit à son ordre, mais elle n'éprouva que des refus de la part de ceux dont l'enfant était le bienfaiteur. Aussi l'enfant se coucha-t-il attristé et sans prendre de nourriture. Sa mère s'en alla donc de tente en tente, disant à tous : "—Mon fils, si bon et si puissant, vous a " demandé comme un tribut l'épaule et l'estomac des cari- " bous qu'il tue pour vous ; pourquoi les lui refuser ? C'est " bien mal d'agir si durement envers lui. " Mais on ne l'écouta pas. Un vieillard, un grand chef, trés-puissant et grand magicien, appelé *Tratsan-éko* (le Corbeau-qui-court), répondit : "—Ne lui donnez pas. Ce petit étranger-là est " par trop prétentieux. " L'enfant-mousse se coucha donc en colère.

" Cependant les hommes (dènè) avaient tué un grand nombre de bœufs musqués et de caribous. On les avait dépecés ; on en avait boucané et fait sécher la viande, comme

de coutume, et leur viande était suspendue sur des échafaudages. Tout à coup afin de punir ces ingrats, Ni-Ottsintané se prit à réfléchir, sur le minuit, afin de faire de la magie : "—*Nonna tamine! nonna tamine!*" répétait-il. Ce que ces paroles signifient, nous ne le savons plus. Mais, au même instant, la viande se mit à bruisser et à pétiller ; les morceaux se rejoignirent, elle se ranima entièrement, et les bœufs musqués, ayant pris vie, s'échappèrent dans le désert ; de sorte qu'il y eut la famine (*ton*) dans tout le camp.

"—C'est ce petit méchant enfant-mousse qui a fait le "coup," se dirent les hommes. On voulut s'emparer de lui, mais il s'échappa de leurs mains on ne sait comment, et disparut. La nuit venue, l'enfant était de nouveau couché auprès de sa mère adoptive ; celle-ci, à son réveil, sentit son cœur glacé. Elle avait le cœur glacé ainsi que la tête.

" Le lendemain, les hommes prirent dans leurs lacs un bon nombre de rennes ; mais l'enfant-mousse fit encore la magie, et, tous ces animaux ayant disparu, la famine régna de nouveau dans le camp. On n'en pouvait plus : "—Quel " méchant garçon! se disait-on ; pourquoi veut-il nous " détruire par la faim (*ton*)?" Mais lui, se rappelant que ces gens-là avaient fait périr ses parents, n'avait pas déposé sa colère.

" Le jour suivant, l'enfant-magicien, réveillant de nouveau sa grand'mère, la trouva encore la tête froide et le cœur glacé. Sa-wéta lui dit : "—Mère, je veux aller trouver " le Corbeau." Or, ce Corbeau était, comme nous l'avons dit, un grand chef fort puissant et très méchant. Il avait épousé malgré elles deux sœurs, et il habitait, non pas dans une tente, mais bien dans une jolie maison de bois, au fond de laquelle on apercevait ses jolies coupes, ses jolis plats travaillés également de bois. Quand l'enfant dit à la vieille qu'il voulait aller trouver le Corbeau pour lui reprocher sa dureté, elle s'épouvanta : "—Que vas-tu faire chez cet " homme? lui dit-elle. Tu sais combien il est malin et puissant." Mais lui : " N'importe ; il faut que j'y aille."

" Ni-Ottsintané, que nous appelons aussi *Etsenullé* (le bien-aimé) et *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), se rendit donc chez le Corbeau-qui-court. Il pénétra en colère jusqu'au fond de

sa demeure ; il renversa de fond en comble tous ses vases et ses coupes ; il répandit tout autour un liquide inflammable, et les détruisit par le feu. Le Corbeau étant absent, sa femme qui survint, s'écria : "—Pourquoi fais-tu cela, méchant petit tabou de bouse (*kofwéné tsanné*) ? "

" Sa-Wéta se cacha toute la nuit ; mais il opérait dans l'ombre.

" Le jour suivant donc, lorsque le Corbeau s'éveilla, il trouva sa maison toute remplie d'un duvet blanc magique, que l'enfant-mousse avait fait tomber de la lune, durant la nuit. Le Corbeau indigné lui dit : "—Enfant, pourquoi " agis-tu ainsi sans cesse avec nous ? " Mais Ni-Ottsintané faisait semblant de dormir.

" Cependant les hommes s'étaient dit les uns aux autres : "—Marchons sur l'ennemi ; poursuivons-le dans sa marche." On partit donc pour la guerre. Le Corbeau et tout son peuple se mirent à la poursuite de leurs ennemis, les Dènè. Ni-Ottsintané les laissa partir ; ensuite il dit à la vieille grand'mère : "—Moi aussi, je veux aller avec les guerriers ; " laissez-moi donc partir.—Que dis-tu là ? s'écria la vieille. " Toi, si petit, tu vas périr de froid et de misère." Il ne répondit rien ; mais, la nuit, il disparut, et rejoignit le Corbeau et ses guerriers. Avant de se présenter devant le grand chef des ennemis, il ramassa et cacha sa chevelure, car ces hommes se rasaient la tête et portaient des cheveux d'autrui. Lorsque le Corbeau aperçut l'enfant-mousse, du seuil de sa tente il lui dit : "—Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? —Je suis venu pour combattre," répondit l'enfant magicien. On partit.

" Cependant Sa-Wéta, après avoir rejoint les guerriers, n'alla pas plus loin. Il ne les suivit pas, il ne tua personne ; mais il se recueillit, ainsi qu'il faisait toujours avant d'opérer des prodiges. Ensuite il prit une petite chienne blanche, il lui coupa le bout du nez (*inron*), la saigna, la tua, et de son sang en frotta la tente. Cela fait, il se recoucha et fit semblant de dormir ; mais, en réalité, il se joua toute la nuit avec un enfant magique. Alors, à minuit, un grand cri retentit dans tout le camp. Tous les ennemis étaient transpercés de ces flèches invisibles. Il y avait du sang et des

morts partout. Durant toute la nuit, à mesure que le sang de la chienne blanche coulait, le sang humain coulait, aussi par tout le camp ennemi. De toutes parts, on n'entendait que ces paroles : "—Hélas ! il y a du sang dans la mai-" son. Mon fils perd tout son sang. Le mets tabou le " châtie." C'était donc excessivement pénible. Le Corbeau-qui-court ne savait plus que penser. Il prononça ce peu de mots d'un air sombre : "—On a blasphémé la grande mon-" tagne. Il a mangé notre fétiche, l'animal dieu (*elloûné*)."

" Cependant Ni-Ottsintané, disparaissant, était retourné auprès de la grand'mère. Il la trouva, comme auparavant, étendue à terre sans feu, et le cœur glacé. Le lendemain, il lui dit : "—Je pense que mes frères n'ont plus rien à man-" ger, laissez-moi donc partir. Faites-moi un gâteau de " viande et de graisse, afin que je leur porte." La vieille lui obéit, parce qu'elle lui obéissait toujours. Elle fit donc le gâteau et le plaça en dehors de la loge, afin que l'enfant lunaire pût le prendre ; car, durant la nuit, il avait disparu, selon son habitude. Mais sa vieille mère ne s'inquiétait plus de ces absences, elle y était accoutumée. Alors Sa-Wéta apparut tout à coup. Il avait tué une hermine (*zoé*) ; en marchant il en avait répandu le sang autour de la tente ; il le répandit aussi le long du sentier et sur le gâteau lui-même. Il fit cette opération magique au bord d'un grand lac, où il demeurait. Alors au même moment, le grand lac s'entr'ouvrit d'une rive à l'autre ; le lit du lac apparut à sec, et tout au fond on aperçut d'immenses quartiers de viande empilés. C'était là que se trouvait cachée toute la viande qu'il avait fait disparaître du camp de ses ennemis. C'est ainsi que, par la magie du sang versé et du gâteau de viande, il procura à ses frères une grande abondance de viande.

" Longtemps après cela, il arriva que les frères de l'enfant-mousse tendirent leurs rets aux poissons du grand lac ; mais ils ne pouvaient rien prendre. Le poisson manquait absolument. L'enfant magique se rendit donc au bord de la mer, et ne dit que ces mots en soupirant : "—Quoi donc ! " j'aurais conduit en pure perte mes frères jusqu'au Pied-du-" Ciel, leur patrie ! Pourquoi donc maintenant le grand lac " est il infructueux pour eux ?" Aussitôt le poisson abonda.

"Pendant longtemps l'enfant-mousse, devenu homme, agit ainsi. Il opérait sans cesse de nouvelles merveilles, et cependant il demeurait toujours seul et dressait son pavillon loin du camp. Un jour qu'il avait procuré une grande abondance de viande, il leur dit de nouveau : " — Séparez-moi " l'épaule et les entrailles des victimes que vous ferez." Alors le Corbeau, lui tout seul, répondit : " — Non, non, ne " les lui donnez pas ; cet enfant est par trop vain." Ni-Ottsintané se retira en colère comme la première fois, et se coucha sans manger : " — Mère, dit il à la vieille, c'en est " fait ; ces hommes sont mauvais et ingrats ; il faut que je les " détruise et que je m'en aille ailleurs. Déjà j'ai habité le " soleil, mais sa lumière était trop brûlante, et c'est pour-" quoi je suis descendu sur cette terre pour faire du bien aux " hommes ; maintenant donc que les hommes ne veulent " plus de moi, je m'en retourne là-haut ; mais j'habiterai la " lune. C'est là que ceux qui me haïssent me verront. Cette " nuit liez solidement la tente, et ne sortez pas. Quant à moi, " je m'en vais d'où je suis venu ; mais je ne vous abandon-" nerai pas. Quand vous serez dans le besoin, criez vers moi, " et je viendrai à vous." Et comme sa vieille mère et ses parents adoptifs se désolaient : " — Allons, dit-il, ne pleurez " pas ; il n'y a rien, en ce que je vous dis, qui puisse vous " désoler. Dormez et campez encore une nuit et une autre " nuit ; tendez vos lacets aux rennes et vos filets aux poissons " entre chaque nuitée ; et c'est ainsi que vous parviendrez à " me suivre dans la lune." Il se ceignit la tête d'un bandeau, et ajouta :— "Le soleil agira de même ; lorsque " l'homme mourra, l'astre pâlira." C'est pour cette raison que, en temps de famine (*ton*), lorsque nous mourrons de faim, s'il arrive que le soleil pâlisse s'entoure d'un halo, nous disons :— " L'astre combat pour nous."

" Après avoir ainsi parlé, Ni-Ottsintané disparut et ses parents se couchèrent après avoir soigneusement fermé les tentes. Au milieu de la nuit, un vent effroyable parcourut le camp et y fit d'affreux ravages. Le Corbeau, épouvanté, s'écria :— " Il a trempé la touffe d'herbe dans le sang, et " l'esprit est venu dedans." Alors tout le camp se leva comme un seul homme. On courait ahuri à travers les

tentes, et un grand nombre de personnes gisaient mortes et tuées par le Grand Esprit de la mort (*Ettsonné*).

" Quant à l'enfant puissant, il était parti pour la lûne, où on peut le voir encore. On l'appelle maintenant *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), *Ebœ-ekhon* (épée et bouclier), *Klo-datsoté* (rat rouge au museau pointu, c'est-à-dire musaraigne), *Edzé*, (le cœur), et enfin *Ettsonné* (le génie de la mort).

" C'est pourquoi, presque à la fonte des neiges, au troisième mois et au renouvellement de la lune, nous célébrons la fête de Sa-Wéta, appelée le Passage funèbre à travers les tentes (*Kon tra non-exèlé tsatéli*). A cette fin, on cuit de la viande sous terre à l'étuvée, dans des vases de racine tressée, puis on en remplit des gibecières. Alors les jeunes gens, leurs gibecières pleines sur le dos, les reins ceints et un bâton à la main, se réunissent à minuit dans une tente. Puis ressortant, ils courent à travers les loges en chantant de temps à autre vers la lune : "*—Ouf! sé-dha! Klo-do-tsolé èl'è-*" *kkè-tra nondratalè! ttsu-chiw yéen!* " c'est-à-dire : " Holà! " souris rouge au museau pointu, hâte-toi de passer par-" dessus terre en forme de croix. Montagne du bois, arrive!" —Pourquoi donc la lune disparait-elle comme si elle allait tomber du ciel? pensons-nous. L'astre est sans doute en souffrance, et de peur qu'on ne le tue, nous crions et chantons. Après quoi, on fait un repas nocturne sous les tentes. C'est ainsi que nous obéissons aux ordres mêmes de Sa-Wéta : " — Au troisième mois, quand la lune passera, nous " dit-il jadis, vous ferez un repas à minuit et vous passerez " la nuit dans la neige et en plein air. "

" Depuis ce temps-là, quand un homme désire prendre beaucoup de rennes ou bien qu'il désire se défaire de ses ennemis, il prend un petit enfant, il l'enveloppe dans une peau de renne garnie de son poil et le lie par huit cordes, dont quatre partent du cou et quatre autres des pieds de l'enfant; et, au moyen de ces lanières, il le balance en chantant et en criant. C'est la magie appelée l'Enfant lié ou le Jeune homme bondissant. Pendant longtemps on le balance ainsi et on s'en joue. Après quoi, l'on fait un festin. Et si quelqu'un survenant entend ce bruit dans une tente, il ne manque pas de demander au magicien : "—Ton jeune homme

" magique ne me tuera pas, sans doute ? " Et, si celui qui se livre à cette magie est animé de bonnes dispositions envers le passant, il lui répond négativement, du fond de sa tente. Alors le passant peut entrer ; sinon, il faut qu'il s'éloigne au plus vite.

" Il ne faut pas parler inutilement et sans respect de Sa-Wéta, car c'est parler de l'Esprit de la mort. C'est lui que les magiciens chassent du corps des malades sous la forme d'un serpent (*Nàh-tuwè*) par la magie nommée le Passage sous les eaux (*tru-yié-tsédété*). Pour faire cette magie curative, trois jongleurs sont requis, et ils doivent coucher avec le malade durant trois jours et trois nuits d'un jeûne absolu. Après qu'ils ont obtenu de lui l'aveu sincère de ses fautes et jeté au feu de la viande et des vêtements en l'honneur d'Ett-sonné, ils en font sortir cet esprit de mort, à moins que celui-ci n'aime trop le malade et ne tienne à s'en emparer."

§ 2.—KOTSIDATRÈH (*opérant-bâton*).—ETSIÉ-DEKFWOR. (*le Grand'père Jaune*).

" Un géant des Têtes-rasées avait volé deux sœurs et les avait emmenées en captivité dans son pays.— " Je ne " demande qu'une tête," avait-il dit. Mais, parce qu'on lui avait refusé cette âme, il avait agi ainsi. Il avait conduit ces deux femmes dans le pays des Hommes-chiens, et là il les retenait en esclavage.

" Alors un homme appelé *Kotsodatrèh*, c'est-à-dire celui qui opère par la baguette, partit pour aller délivrer ses deux sœurs.

" Chemin faisant, il arriva d'abord dans un pays dont les habitants ne se nourrissaient que d'ortolans des neiges et de gélinottes blanches. Il demeura quelque temps dans cette contrée, et, ayant pourchassé ces oiseaux, d'un seul coup de filet, il en prit un très-grand nombre. Mais là n'étaient pas ses sœurs. Ce n'étaient pourtant pas des Hommes-chiens qui demeuraient exclusivement en cette contrée.

" Etant parti de là, il arriva dans un désert dont les habitants se nourrissaient d'une gomme blanche. Il y demeura jusqu'au printemps suivant.

" Au printemps, il parvint à une grande tente habitée par des Fils-de-chiens. Il entra dans la loge ; mais il y régnait une nuit très-obscure, on ne pouvait y distinguer personne. Alors Kotsidatrèh jeta au feu des yeux de lièvre, et le jour se fit aussitôt. Dans la tente des Fils-de-chien, il trouva ses deux sœurs captives. Leur ravisseur, le géant ennemi, était absent. Kotsidatrèh alla donc vers ses sœurs et leur dit :— " Mon beau-frère votre mari est sans doute à la chasse. " Hâtez-vous donc de me suivre. Voilà que je viens pour vous " délivrer." Après quelques difficultés de leur part, par suite de la crainte que leur inspirait le chef des Têtes-pelées, elle se levèrent, abandonnèrent les enfants qu'elles avaient eus du chien-géant et suivirent leur libérateur et frère.

" La nuit venue, on campa. Mais le géant, outré de colère à la vue de la disparition de ses deux esclaves, fit la magie contre eux durant la nuit. Lors donc que le jour parut, les fugitifs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne. Les deux femmes se prirent à se lamenter, mais leur frère leur dit :— " Recouchez-vous et confiez-vous à moi." Elles se rendormirent. Alors, par la puissance de sa verge de saule, Kotsidatrèh aplanit le terrain et le rendit d'un abord facile et commode.

" La seconde nuit arrivée, ils bivouaquèrent de nouveau, mais ce fut pour s'éveiller le jour suivant dans une île perdue sur la mer.— " Rendormez-vous," dit encore Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors il fit naître pour elle une grande chaussée au milieu des eaux, de sorte qu'elles traversèrent le grand lac à pied sec.

" La troisième nuit, ils campèrent encore, et alors le géant ennemi envoya contre eux des foudres, et des tonnerres terribles. Mais le libérateur, ayant fait une boucle à sa baguette de saule, captura les oiseaux de tonnerre et les détruisit.

" Après la quatrième nuit, les deux sœurs virent tout à coup une immense nappe d'eau s'étendre devant elles à perte de vue. Elles s'enfoncèrent dans la mer et y disparurent. Mais Kotsidatrèh les tira de l'eau avec sa verge, et les deux sœurs échappèrent à la mort.

" Ayant campé une cinquième fois, lorsque le matin arriva, ils se trouvèrent emportés par un rapide effrayant

vers un abîme sans fond. Mais Kotsidatrèh, se levant, fit surgir l'abîme et se rabaisser la terre. Et ainsi ils ne furent pas engloutis.

" Le sixième jour, ils se fit une obscurité très-épaisse. On ne se voyait pas à deux pas. Les deux sœurs fondirent en larmes : — " Ce géant veut notre perte," s'écrièrent-elles. Mais leur frère :— " Recouchez-vous." Et aussitôt le jour se fit.

" Etant parvenus encore plus loin, ils campaient une septième fois pour passer la nuit, lorqu'elles entendirent tout à coup les rugissement d'un monstre mangeur d'hommes.— " Faites silence, ne dites rien," dit Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors nous ignorons ce qu'il fit au monstre ; mais il l'étendit sans vie à ses pieds.

" Le huitième jour, l'eau leur manqua complètement. Elles pleuraient. C'était très pénible. Mais lui, fichant aussitôt une de ses flèches sur la pente d'une montagne, en fit sortir une source limpide et abondante à laquelle elles se rafraîchirent.

" Enfin ils arrivèrent dans une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau fraîche appelées les Eaux jaillissantes. Là ils plantèrent leur tente, là ils demeurèrent. En ce lieu ils aperçurent trois personnes, un bon vieillard et ses deux femmes.— " Quelles gens êtes-vous ? " leur dit le vieillard ; et, comme ils ne répondaient pas, le vieillard ajouta :— " Ma mère me disait jadis qu'un méchant géant " des Têtes-rasées avait enlevé deux sœurs pour en faire ses " esclaves ; seriez-vous par hasard ces deux sœurs ?—Justement, répondirent elles, c'est nous-mêmes."

" C'est ainsi que Kotsidatrèh délivra, au commencement, ses deux sœurs de l'esclavage des Hommes chiens.

" Nous invoquons Kotsidatrèh, appelé aussi le Grand-Père jaune, afin de nous procurer une grande abondance d'animaux. On l'invoque également pour obtenir le pouvoir de faire des merveilles. Kotsidatrèh en opérait à l'aide d'un bâton blanc. De son bâton il frappait la terre et les eaux. Quand on fait cette magie, on ne blasphème pas, on ne se dépouille point de ses vêtements, on se contente de se promener en chantant et en donnant du bâton de-ci, de-là.

" Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, demeure maintenant au Pied-du-ciel, où il conduisit ses frères. Avec son bâton il faisait des prodiges et détruisait les animaux malfaisants. Voici encore quelques-unes des merveilles qu'il opéra.

" Une fois, un Na-ay, un mangeur d'hommes au long nez et aux petits yeux, accourut vers une femme sans mari qui demeuraient abandonnée au bord de la mer.— " C'est pour " moi qu'elle travaille, qu'elle apprête ses repas," se disait le monstre. Elle était sans défense à sa merci.— " Kosidatrèh, s'écria-t-elle, toi si bon et si puissant, accours et défends-moi du monstre." Alors tout à coup un feu sort de la terre qui s'entr'ouvre, et du milieu de ce feu bondit l'homme à la baguette. Il en frappe les eaux de la mer ; il les divise de part en part ; dans les eaux, il ouvre un passage, il y pourchasse le Na-ay et l'y noie.

" Un autre jour, au milieu d'un lac mis à sec, on entendit gronder le tonnerre. On accourut pour voir ce que c'était. Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, dansait là dans la mer desséchée. Sa tête était toute blanchie par l'âge. Il donna aux Dènè deux sabots de renne, et par ce présent il leur fit tuer un nombre incalculable de caribous.

" Une autre fois, Kotsidatrèh arriva vers une tente dans laquelle pleurait un petit enfant. Il était tout seul et exposé à la véracité d'un géant cannibale qui avait déjà dévoré sept personnes. Kotsidatrèh saisit le géant à bras-le-corps et lutta avec lui toute la nuit sans pouvoir en venir à bout. A la fin cependant il lui tira le nerf de la jambe, le rendit boiteux et le renversa à terre. Puis il le ressaisit de nouveau, lui guérit le pied et le renvoya, sain et sauf. Mais enfin, se ravisant une troisième fois, il se remit à sa poursuite, le frappa de son bâton blanc et le renversa par terre pour jamais.

" Une fois encore, Kotsidatrèh rencontra sur le sentier un Etira-Kotcho, monstre gigantesque qui conviait les passants à la fornication. Mais le Grand-Père jaune accourut vers cette bête affreuse, il lui arracha la mâchoire inférieure, et, l'en frappant, il renversa le monstre, et l'acheva avec son bâton.

" Enfin, un autre jour, comme les frères de Kotsidatrèh

(car il appelait tous les hommes ses frères) étaient à bout de nourriture, il se hâta, dans sa bonté, de faire à leur insu un ballot de viande sèche et boucanée et de la déposer secrètement au milieu de leur camp. Mais, à la vue de la viande, ces ingrats, loin de remercier leur bienfaiteur, se répandirent contre lui en injures. Le Grand-Père jaune, *Etsiè-dèkfwoe*, s'irrita tout d'abord; mais, comme sa colère n'a jamais d'effet fâcheux, elle s'apaisa vite.— " Ils veulent de la viande fraîche," se dit-il ; et aussitôt il s'en alla sur un lac, prit un castor, le dépeça, en fit rôtir la chair et l'apporta à ses frères sans la manger. Il en mangea toutefois la graisse, après l'avoir grillée. Il divisa ensuite le feux en deux parts et se coucha au milieu des flammes sans qu'elles le brûlassent. Par cette magie, Kotsidatrèh procura à ses frères beaucoup de viande. Puis il leur dit :— " N'oubliez pas ce que je vais " vous dire. A l'avenir, quand vous tuerez un animal quel- " conque à la chasse, observez ceci : vous placerez le sang " de l'animal d'un côté et sa chair de l'autre."

IDENTIFICATIONS.

Le lecteur, s'il a été assez patient pour lire tout au long les deux traditons qui précèdent, a dû demeurer convaincu qu'elles sont, à peu de chose près, identiques à celles des Chippewayans, mentionnés dans le premier chapitre. Les personnages principaux y sont les mêmes, les noms seuls sont changés. Aux identifications qui précèdent, nous allons donc joindre ici celles que nous fournissent les présentes traditions.

I.—Le héros peau-de-lièvre est appelé l'Enfant-Mousse, parce que il fut trouvé tout petit au bord d'un fleuve (*Nilinée*) dans la mousse, pâture des rennes. Moïse, dont le nom arabe est Moussa, est trouvé dans une corbeille de jonc au bord du *Nil*, fleuve d'Egypte.

Devons-nous considérer comme fortuit le jeu de mots qu'offrent *mousse* et *moussa ?* Mais alors pourquoi le même héros ou dieu lunaire est-il aussi appelé taupe, musarigne, rat rouge au museau pointu, alors que le rat, dont le nom est *mus* (prononcez *mous*) en latin, et *mouse* en anglo-saxon, s'appelle (*moun*) en grec, mot qui caractérise la lune dans

même la langue anglo-saxonne? Pourquoi ce nom de la taupe, de la musaraigne ou rat des sables (*mus* et *arena*), en égyptien, *siphneus*, est-il appliqué par l'historien Manéthon à Moïse, qu'il appalle *Osar-siph?* Ne faut-il y voir qu'une bizarrerie du hasard? N'est-il pas plus rationnel d'admettre, avec l'auteur de l'*Histoire veritable des temps fabuleux*, que le nom de taupe ou rat rouge (*siphneus*) ne fut appliqué à Moïse par les Egyptiens qu'afin de dissimuler le miracle si notoire et si honteux pour leur nation que le libérateur des Hébreux accomplit sur les eaux de la mer Rouge (en égyptien *suph?* Nous avons donc ici le fait d'une sorte de symbolisme cabalistique semblable à celui qu'employaient les Egyptiens, et non un arrangement fortuit de consonnances semblables. Mais bien plus, c'est que l'exemple est absolument le même et appliqué, comme on le voit, au même héros, et cela, non-seulement en Egypte comme en Amériqua, mais encore dans l'Hindoustan, contrée qui a dû servir de lieu de transition au même mythe. En effet, l'*Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne* nous apprend que, dans l'Inde, Yama, dieu de la mort, prend la forme de taupes, de souris, de rats, etc. Or, le héros lunaire des Peaux-de-lièvre, Sa-Wéta, appelé aussi Klodatsolé (taupe, musaraigne, rat rouge), est identifié par ces Indiens à Ettsonné, le géni de la mort, ainsi qu'on l'a vu dans la première des deux traditions.

Nous croyons donc que cet accord si parfait entre les Egyptiens, les Hindous et les Dénè américains, sur un point de croyance si notoire, est un exemple frappant et convaincant de l'identité du héros qui en est l'objet.

L'enfant-mousse demande qu'on sépare pour lui l'estomac, puis les entrailles, ainsi que l'épaule des animaux qu'il procurera à ses frères. — Moïse ou Moussa donne les mêmes ordres, de par Dieu, aux Israélites ses frèrés. Il demande de plus à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert.

Le Corbeau, grand chef des ennemis, dont le nom est Lennènè ou la nation des femmes, refuse à Mousse sa demande. —Pharaon refuse également à Moïse de laisser partir les Hébreux. Dans l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, le corbeau signifie maître, chef, roi.

La nation des Lénnènè avait fait périr les parents de l'en-

fant-mousse ;—comme les Egyptiens détruisaient les enfants des Hébreux afin de les anéantir en tant que nation.

Pour se venger du refus du Corbeau autant que du trépas des ses proches, Mousse opère divers prodiges avec sa baguette.—Moïse fait fondre sur l'Egypte les dix plaies pour obtenir du Pharaon le départ des Israélites.

Mousse fait fuir tous le animaux capturés par le Lénnènè. —Moïse détruit par la peste et par la grêle tous les animaux des Egyptiens.

Après chacune des sorties nocturnes de Mousse, sa vieille mère adoptive avait la tête et le cœur glacés.—Après chacun des prodiges opérés chaque jour par Moïse, l'Egypte et le Pharaon demeuraient froids et endurcis.

Mousse était aussi appelé le Bien-Aimé.—Moïse fut appelé le plus doux d'entre les hommes.

Mousse va trouver le Corbeau jusque dans sa demeure pour tirer vengeance de lui.—Moïse va menacer le Pharaon des vengeances de Dieu jusque dans sa demeure. N'ayant plus l'idée d'un palais, nos sauvages ont cependant conservé un souvenir des splendeurs des Pharaons. La demeure qu'ils lui prêtent, au lieu d'être une pauvre tente de peau comme les leurs, est une jolie maison de bois, où se montrent des coupes et des vases, toutes choses qui leur sont étrangères dans leur état présent de sauvagerie. Où donc ont-ils puisé ces idées, si elles ne sont des souvenirs du passé ?

Mousse détruit les coupes et les vases du Corbeau.—Moïse enlève les vases précieux des Egyptiens. Il y a similitude jusque dans ces détails minimes.

Pendant la nuit, le héros lunaire fait tomber de l'astre auquel il préside un duvet blanc et magique.—Moïse fait tomber du ciel la manne qui était blanche. En hébreu *manhu*, nom de cette substance, veut dire *qu'est-ce;* en peau-de-lièvre, *mèni* signifie *qui est-ce.*

Le Corbeau et son peuple se mettent à la poursuite des Dènè.—Le Pharaon et son peuple poursuivent les Israélites sortant de l'Egypte.

Les compatriotes du Corbeau se rasaient la tête et portaient de faux cheveux.—Les Egyptiens se rasaient également et portaient des perruques.

L'enfant-mousse, combattant pour son peuple, immole pendant la nuit une chienne blanche, il teint de son sang la tente en y trempant une touffe d'herbe ; et, dans cette même nuit, les ennemis des Dènè sont détruits par les traits invisibles de Mousse, identifié pour cette raison à l'enfant magique bondissant ou génie de la mort, avec lequel il s'était joué toute la nuit.—De même, Moïse, par l'immolation de l'agneau pascal, livra les premiers-nés des Egyptiens au glaive d'Asmodée, l'ange de la mort ou ange exterminateur, qui bondit et passa à travers l'Egypte pour les détruire. Moïse asperge les poteaux des portes du sang de l'agneau pascal (*sè* en hébreu), au moyen d'un bouquet d'hysope (en hébreu *èzob*.) N'y aurait-il pas ici un nouveau jeu de mots dans la tradition dènè ? Un agneau, un paon, un veau s'appellent *siè* en peau-de-lièvre ; un petit enfant *sè*, en chippewayan ; et l'hermine blanche immolée par Mousse, dans une occasion semblable, a nom *zoë* ou *èzoë*.

Le grand chef des Dènè explique la mort merveilleuse de ses compatriotes par ces mots : "—On a blasphémé la montagne ; Mousse a mangé notre fétiche. Ce mets-tabou nous châtie."—Le massacre des Egyptiens par l'ange exterminateur eut pour cause formelle la résistance blasphématoire de Pharaon aux ordres de Dieu, qui désirait qu'on lui sacrifiât sur le mont Sinaï ; et pour cause efficiente la mort et la manducation emblématiques de l'agneau, un des nombreux fétiches qu'adorait l'Egypte.

Mousse demande à sa vieille grand'mère de le laisser aller vers ses frères malheureux.—Moïse fait la même demande à l'Egypte.

Mousse fait faire un gâteau sur lequel il verse le sang d'une hermine. Ce sang, il le répand également autour de sa tente et sur le chemin, au moyen d'un bouquet d'herbes.—Moïse, dans la dédicace du tabernacle, arrose ce pavillon, les victimes, l'autel et le peuple du sang des victimes, offertes avec des gâteaux. (Exod., XII, 22.)

Mousse entr'ouvre un grand lac d'un rivage à l'autre.—Moïse ouvre un passage aux Hébreux dans la mer Rouge.

Mousse demeurait toujours seul et à l'écart, malgré son extrême bonté.—Moïse demeura quarante jours seul sur le

Sinaï, et fit ensuite sa demeure près de Dieu, en dehors du commerce des hommes.

Mousse, appelé aussi Sa-Wéta, annonce son départ de ce monde, et prédit que le soleil pâlira à la mort de l'homme.—Moïse prédit aussi sa fin et les maux qui fondront sur les Israélites rebelles.

Sa-Wéta apprend à ses parents de quelle manière ils parviendront à la suivre dans la lune.—Moïse apprend aussi aux Juifs que leur patrie véritable n'est point en ce monde.

Les Dènè disent que parfois le soleil combat pour eux.—Le soleil combattit pour les Hébreux, sous Josué, en prolongeant son séjour sur l'horizon et en leur donnant ainsi le temps de tailler en pièces leurs ennemis.

Ni-Ottsintanè procure à son peuple une grande quantité de poissons.—Le nom de Moïse signifiant " tiré des eaux," et ce législateur ayant fait passer son peuple au milieu de la mer, il est facile de comprendre qu'il soit question de poissons dans la légende dènè. Le nom du poisson en hébreu est *noun* ; en dènè, la loche ou lotte se nomme *noun-thé.*

Sa-Wéta conduisit les Dènè, ses frères, jusqu'au Pied-du-ciel, leur patrie.—Moïse conduisit les Israélires, ses frères, jusqu'à l'entrée de la terre promise, de la terre sainte, de laquelle Jacob avait dit, étant à Béthel, qu'elle était la maison de Dieu et la porte du ciel.

Sa-Wéta ordonne à son peuple de célébrer au troisième mois, lors de la nouvelle lune, une fête nocturne nommée : Passage funèbre à travers les tentes.—Cette fête est une imitation frappante de la Pâque des Juifs ou fête du passage de l'ange exterminateur à travers l'Egypte.

II.—La seconde tradition, celle du Grand-Père jaune ou Kotsidatrèh, qui paraît calquée sur la légende chippewayane d'Oltsintrèdh, nous fournit les rapprochements suivants.

Le grand chef des Têtes-rasées retenait en esclavage deux sœurs qu'il avait enlevées.—Le Pharaon, roi des Egyptiens, peuple à la tête rasée, retenait dans la captivité les deux maisons de Jacob et de Joseph.

L'homme à la baguette, dit aussi le Grand-Père Jaune, se

dispose à délivrer ses deux sœurs de la tyrannie des Têtes-rasées.—Moïse, qui opérait des prodiges à l'aide d'une baguette, reçoit la mission divine de délivrer les Hébreux de la captivité des Egyptiens.

Kotsidatrèh arrive dans un désert dont les habitants se nourrissaient d'ortolans-des-neiges et d'autres oiseaux blancs. Moïse nourrit son peuple, dans le désert, de la manne, qui était blanche ; puis, de cailles, que la version des Septante appelle ortolans.

Kotsidatrèh, arrivant dans le pays de Têtes-pelées, il y régnait une obscurité très-épaisse. Il y produisit la lumière en jetant au feu des yeux de lièvre.—Moïse fit peser sur l'Egypte des ténèbres épaisses, tandis que les Israélites, alors timides comme des lièvres, demeuraient dans la lumière.

En quittant le pays des hommes à tête pelée, Kotsidatrèh et ses sœurs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne.—En quittant l'Egypte, Moïse et les Israélites habitèrent les abords du Sinaï, sur lequel le premier résida quarante jours.

Kotsidatrèh fait traverser à ses sœurs la mer à pied sec.—Moïse opère la même merveille en faveur des Israélites.

Kotsidatrèh, sur la montagne, capture les foudres dirigées contre lui.—Moïse vit Dieu sur le Sinaï, au milieu de la foudre, et il n'en mourut point.

Kotsidatrèh délivre ses sœurs d'une horrible et épaisse obscurité.—Les Hébreux ne souffrirent pas des ténèbres qui pesaient sur l'Egypte.

Ainsi que Moïse, Kotsidatrèh fait jaillir une source de la pente d'une montagne.

Kotsidatrèh, emporté avec ses sœurs par un torrent vers un abîme, fait monter l'abîme et s'abaisser la terre.—Sous Moïse, les rochers où sont les sources du torrent de l'Aron sont abaissés, et les puits de Moab élèvent leurs eaux. Num., XXI, 15-18.

Les fugitifs arrivent enfin à une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau vive.—Les Hébreux campèrent à Elim, où se trouvaient douze sources et soixante-dix palmiers, emblème des douze tribus d'Israël et des soixante-dix per-

sonnes de la maison de Jacob. Pour rendre le rapprochement plus frappant, les Dènè font intervenir ici un vieillard et ses deux femmes, père des deux sœurs captives, et qui représente le patriarche Abraham ou bien Jacob.

Kotsidatrèh réside au Pied du ciel, où il conduisit ses frères.—Moïse mourut à l'entrée de la terre sainte, au pied des montagnes de la Palestine, appelées les montagnes de Dieu.

Kotsidatrèh délivre une femme abandonnée de la dent d'un monstre, en noyant celui-ci dans la mer qu'il entr'ouvre d'un coup de sa baguette.—Moïse délivre la nation abandonnée d'Israël en attirant et en noyant dans la mer Rouge l'armée des Egyptiens. Le Pharaon est comparé au crocodile par Ezéchiel. Cet apologue rappelle les fables de la délivrance d'Andromède par Persée, et d'Hémione par Thésée. N'est-il pas probable qu'elles ont la même origine ?

Kotsidatrèh est surpris dansant au bord de la mer desséchée. Il donne au Dènè deux sabots de renne, ce qui leur procure une grande abondance de vivres.—Moïse surprend les Israélites, au sortir de la mer Rouge, dansant devant le veau d'or. Il jette alors au milieu d'eux les deux tables de la loi et fait massacrer 23,000 hommes.

L'épisode de la lutte de Kotsidatrèh avec le géant meurtrier de sept personnes, nous semble être un apologue qui résume en peu de mots l'histoire de la nation israélite. Israël, ce géant fort contre Dieu même, comme l'indique son nom, détruisit sept peuples plus nombreux et plus puissants que lui, dit le Deutéronome, (Deut. VII, 7), à savoir les Hétéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Cananéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens. L'ange de Dieu, représenté ici par Kotsidatrèh, lutta avec Israël toute la nuit, à son départ de Mésopotanie, et il ne put en venir à bout qu'en lui desséchant le nerf de la cuisse et en le rendant boiteux. Il le laissa ensuite partir en paix vers le pays de Chanaan et le bénit même. Mais enfin il le poursuivit dans ce pays et le renversa pour toujours, à cause de ses prévarications. L'enfant que le géant s'apprêtait à dévorer représentait alors le Christ enfant, cause de la ruine du peuple juif. Cette fable paraît fort claire ainsi expliquée et elle dénonce une science et

des connaissances historiques dont les sauvages sont maintenant absolument dépourvus.

L'autre épisode, celui du monstre qui conviait les passants à la fornication, et que Kotsidatrèh tua de sa propre mâchoire, après la lui avoir arrachée, ne rappelle-t-il pas le fait de Samson tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne ? Le monstre, que les Dènè représentent comme un ruminant gigantesque, conviendrait parfaitement au Minotaure, dans lequel les savants s'accordent à voir une image des nations orientales adoratrices de Baal à qui l'on offrait des victimes humaines. De son côté, la sainte Ecriture caractérise toujours l'idolâtrie de fornication. Nous avons donc ici une réminiscence de la fable de Thésée tuant le Minotaure. Toutefois, les détails convenant évidemment à Samson, on peut croire que les deux apologues ont été empruntés à l'histoire de ce héros israélite.

Si l'on nous demande comment il se peut que Samson ait été confondu avec Moïse, je réponds : " 1° que, si Moïse fut identifié, comme nous le verrons plus loin, avec le serpent, Samson était de la tribu de Dan, dont l'emblème était le serpent ; 2° que, si Moïse est dit, par les Dènè, avoir eu des rapports avec le soleil et avec la lune, le nom hébreu de Samson signifie lui-même soleil. Que faut-il de plus pour opérer la confusion entre deux personnages si antiques ?

III

LÉGENDE DU DIEU LUNAIRE DES DINDJIÉ OU LOUCHEUX DE L'ALASKA.

§ 1er. SIÉ-ZJIÉ-DHIDIÉ (*l'habitant de la lune*)—KLAG-DATHA (*la souris jaune*).

" Une vieille femme trouva au bord de l'eau un tout petit enfant pas plus long que le doigt. Elle l'éleva. Lorsqu'il fut grand, il était très puissant par la magie de la bouse de vache musquée dont on l'avait frotté. Toutes les nuits il disparaissait, et le lendemain on trouvait une foule de rennes pris au lacet. Par sa magie, il tuait ces rennes et les rendait fort gras.

" Un jour Sié-xjié-dhidié dit à ses parents adoptifs : "—Sé-" parez pour moi la graisse des intestins de tous les animaux " que vous capturez.—Non," lui répondit-on. Alors l'enfant puissant pleura. Il pleura de loge en loge ; mais on fut sans pitié. Ce que voyant, il se mit en colère et résolut de punir ces gens-là de leur ingratitude. Plusieurs nuits durant, il disparut pour reparaître le matin. Finalement il dit à sa vieille mère adoptive : "—Mère, cette nuit consolidez et fer-" mez bien votre tente, suspendez le sang de cette martre " blanche (*siègu*) au-dessus de la porte, dans une vessie, et " liez la chienne en dehors de la maison." En même temps, il déchira ses mitasses de peau de martre et les suspendit au faîte de la tente.

"—Mère, dit-il encore, cette terre est habitée par des gens " trop mauvais ; c'est pourquoi dans un bref délai ils vont " tous périr. Mes parents adoptifs sont trop durs pour moi. " Quant à moi, je m'en vais et je me rends là-haut dans la " lune. C'est là que ceux qui me haïssent me verront. Tai-" sez vous ; il n'y a rien là qui puisse vous porter à vous " lamenter. Suivez seulement ces prescriptions. Quand vous " voudrez manger, vous prendrez une épaule de renne, vous " la ferez rôtir, vous la découperez, vous la dépouillerez de " toute sa chair. Mais prenez bien garde d'en jamais rompre " les os. Après en avoir mangé, si vous placez cette épaule " pour moi en dehors de la tente, comme un tribut et une " offrande, vous ne manquerez jamais de rennes."

" Ainsi dit l'enfant puissant.

" On obéit de point en point à Sié-zjié-dhidié. La nuit venue, on ferma soigneusement la tente avec des cordes ; le sang de l'animal tué fut renfermé dans une vessie et suspendu au-dessus de la porte. On fit rôtir et on découpa l'épaule de renne, sans en rompre les os ; on la mangea rôtie. Et, sur le seuil, en dehors de la tente on lia la chienne. Cela fait, on vit s'élever tout à coup du faîte de la tente une colonne de fumée épaisse; la lune pâlit, l'enfant puissant disparut, et un vent formidable parcourut tout le camp. Alors tous les ennemis furent emportés à la cime des arbres ou brisés contre les rochers. Leurs cadavres gisaient partout. Tous leurs animaux périrent également.

“ Mais l'enfant lunaire, prenant la vessie de sang, la peau de martre déchirée et la petite chienne blanche, s'en fut dans la lune, où tout le monde peut le voir. Après son départ, ses parents ne mangèrent pas autre chose que l'épaule magique. Ils en découpaient la chair sans en rompre les os, la mangeaient, puis, exposant l'os ainsi dépouillé en dehors de leur tente, comme une offrande à la lune, le lendemain ils la retrouvaient encore intacte et toute garnie de sa chair. Pendant longtemps ils agirent ainsi, et toujours l'épaule renaissait. Mais, à force de manger de la viande d'épaule, ils finirent par s'en fatiguer. A la fin, ils brisèrent les os de l'épaule, et n'offrirent plus celle-ci en sacrifice. Ce fut fini; l'épaule de renne ne repoussa plus.

“ Toutefois, comme l'habitant de la lune fut toujours bon pour nous, dans le désir de lui plaire et par ce moyen de nous procurer beaucoup de viande, nous célébrons à la nouvelle lune du troisième mois une fête nocturne, appelée *Kron tra naxatsètœtalc* (le passage furtif à travers les tentes). Nous prions alors la *Klag-datha* (souris jaune), car c'est le nom de l'enfant puissant; et la souris jaune nous entend et nous exauce. Puissions-nous refaire encore ce qu'il fit jadis ! pensons-nous. Puisse-t-il lui-même redescendre sur terre ! Alors nous l'imitons, nous obéissons à ses ordres, afin de nous procurer beaucoup de viande.

“ Le soir donc, à la nuit tombante, on coupe fort menu de la viande de faon de renne (*sié*), et on en fait des fardeaux. Chacun s'étant chargé d'un de ces paquets, on commence à circuler en rampant autour des tentes, à la manière du serpent. Tout à coup on entre furtivement dans une tente; on la parcourt à la hâte, on mange, en courant, de la viande de ceux qui entrent. Tout le monde en mange. Puis, étant ressortis en se cachant, on entre dans la loge voisine; et ainsi de suite, par tout le camp. En même temps on heurte des flèches en les croisant deux par deux ou quatre par quatre. C'est ce que nous appelons: *Randja Kkékraw tchitchitandja*. Ces flèches sont rouges, et on les heurte en chantant: O souris jaune, par-dessus terre, passe (ou saute) promptement en forme de croix (*aexouha*).

§ 2. ETSIÉGÉ (*la bouse de bœuf musqué*).

" Etsiégé, c'est-à-dire bouse, est ainsi nommé parce que, étant tout petit, il fut frotté avec de la bouse de bœuf musqué, afin de recevoir l'esprit magique. Il fut trouvé au bord de l'eau, dans une auge de bois, par une vieille femme de la nation des *Dhœnan* (femmes publiques), qui l'éleva et l'adopta pour son fils.

" Lorsqu'il eut grandi, Etsiégé devint très-puissant, tout en demeurant le plus doux des hommes. Il ne se fâchait jamais contre les hommes, qu'il appelait ses frères ; et si par fois ils l'excitaient à la colère, celle-ci n'avait pas de suite fâcheuse pour eux. Mais le pouvoir d'Etsiégé n'était pas de la nature de celui dont se vantent nos jongleurs. Eux sont mauvais. C'était une puissance dont nous ignorons la nature. Il produisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule ou d'une ramure de renne.

" Or en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelions la nation des Dhœnan. Ce peuple était riche ; il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux, mais il voulait notre destruction. Comme ces gens-là allaient nus et qu'ils faisaient leurs délices de la chair du chien, nous nous moquions d'eux. Ils nous forçaient de manger de cette horrible nourriture. Toutefois Etsiégé ne voulut jamais y consentir. Ils se rasaient la tête et portaient des cheveux faux. Nous étions si malheureux parmi les Dhœnan, que nous ne pouvions rire que dans un péricarde de renne ou dans une vessie, de crainte d'être entendus de nos persécuteurs, car ils s'imaginaient toujours qu'on les tournait en dérision.

" Etsiégé ayant donc rassemblé les Dindjié ses frères, il les forma en armée et résolut d'aller combattre les Dhœnan, puis de s'enfuir dans le désert qui borde la mer Glaciale. Il arma ses raquettes de deux cornes, il quitta la vieille grand'-mère qui l'avait élevé, il abandonna sa femme, sa tente et tout ce qu'il possédait dans la terre des Dhœnan ; et il se dirigea vers le lieu où se trouvaient ses frères. Comme il y allait, Etsiégé rencontra un homme très-beau et se dit : "—Je

vais le tuer." Il marcha donc de conserve avec lui, puis il le frappa tout à coup d'une motte de terre qui lui brisa l'épine dorsale, et il l'étendit roide mort. "—Puisque tu as fait cela, lui dirent ses parents, " tous les Dhœnan te tueront ; sauve-toi." La vieille qui l'avait élevé lui ayant reproché le meurtre du beau jeune homme, il la renversa d'un coup sur le front, et elle git encore sur le sentier.

" Après cela, Etsiégé entra de nuit chez ses frères. Il les trouva habitant parmi la nation des Dhœnan, assis et mangeant au milieu d'un peuple ennemi. Ayant pénétré dans le village où demeuraient, son frère et sa sœur, il trouva celle-ci en deuil, car les Dhœnan avaient tué son fils unique. Elle avait donc la tête saupoudrée de vermillon et de duvet de cygne, comme les personnes qui sont en deuil. Outré de colère, Etsiégé, procéda toute la nuit à la magie qui devait tuer nos persécuteurs. C'est l'*akreyanschiw* (le jeune homme magique). Au milieu du village, un jeune homme, lié par l'Esprit de la mort, bondissait de ci de là à travers les tentes. Dès qu'Etsiége vit le jeune homme bondissaut, il chaussa ses raquettes armées de cornes affilées par devant et par derrière, et s'élança sur lui en croupe. Le jeune homme magique le transporta à travers les tentes des ennemis ; il courait et sautait en tournoyant, emportant Etsiégé dans sa course. Celui-ci massacra de ces cornes tous le Dhœnan. Cette même nuit, une grande clameur retentit dans le pays des Deœnan. La vieille gran'mère se désolait sur le chemin, en criant : "—Ah ! si mes fils vivaient, si mes fils vivaient " encore! Cette nuit leur frère cadet, le jeune homme ma-" gique les a tous tués."

"Toutefois Etsiégé n'avait pas combattu. Il avait immolé une petite chienne blanche, avait frotté de son sang les tentes de ses frères, et pendant la nuit le sang avait coulé dans le camp ennemi.

" Après ce coup de main, Etsiégé s'enfuit du pays des Dhœnan, accompagné de son frère. Il avait une femme ; il la laissa. En fuyant, ils aperçurent sur un échafaudage de belles peaux de chèvre. Etsiégé les prit, en fit un paquet et les emporta. Alors tous s'en furent vers le pays où ils avaient habité primitivement. Mais, avant de partir et pendant le

sommeil des Dhœnan, Etsiégé et ses frères leur enlevèrent un butin magnifique. Malheureusement on partit un peu tard, ce qui donna au grand chef des Dhœnan le temps de poursuivre les Dindjié.

" Comme on était en marche, ayant la mer devant soi et l'ennemi derrière: "—Qu'est-ce qui arrive là-bas, sur "mer?" se dit-on. C'est un grand vent qui se lève et qui partage la mer; des vagues hautes comme des sapins surgissent, et l'eau tout entière s'élève de part et d'autre; elle monte en laissant le fond à sec. "—Par ici, par ici, prenez terre, pre-" nez terre, mes frères," s'écria Etsïégé. Ils le suivirent tous et il leur fit traverser la mer à pied sec. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive et prirent terre. Alors lui, seul au bord de la mer, promène de nouveau son bâton et en frappe la terre. Aussitôt l'étançon qui la soutient tombe, la terre s'affaisse, l'eau remonte et, recouvrant toute la terre, elle fait périr le reste des Dhœnan.

" Le soir arrivé, Etsiégé dit à ses frères: "—Notre patrie " est encore bien éloignée; mais, prenez courage, je vais la " faire se rapprocher." A ces mots, il prit un faon de renne (*siè*), le saigna, l'immola, et, lui arrachant le nerf de la jambe : "—Vous ne mangerez pas ceci," dit-il à ses frères. Par la la vertu de cette opération magique, la terre de leurs ancêtres se rapprocha un peu. Au crépuscule, elle n'était pas fort loin. Etsiégé retourna vers ses frères, qui lui dirent: "—Les " enfants n'ont point de viande, et les hommes faits sont sans " provisions." Il y avait là une foule immense campée sous la tente, et cette foule n'avait rien à manger.

" Or, c'était *Nâh-thadœd* (le serpent) qui privait ainsi les Dindjié de leur subsistance. Ce serpent affreux habitait dans une caverne, où il gardait tous les poissons. Il les avait convertis en pierres; ils étaient durs comme des rochers. "—Je " détruirai le serpent ", se dit Etsiégé. Cependant, il ne savait où était son repaire, et il se coucha pour faire la magie inquisitive.

" Pendant que tout dormait dans le camp, un enfant magique apparut à Etsiégé, qui lui dit: "—Où donc est le che-" min qui conduit à la terre des serpents?" Alors l'enfant magique: "—Le sentier passe par là", répondit-il. Etsiégé,

saisissant le bois à l'aide duquel il opérait des prodiges, ce bois si léger pour son bras et pour celui auquel il le confiait, mais si lourd à tout autre, suivit l'enfant magique et se rendit à la terre des serpents. L'île s'étend au loin sur les eaux, c'est une terre immense, pleine de poissons exquis ; on les mange crus, ces poissons, et ils ont un goût délicieux. Mais le grand serpent de la mort et de la famine (*Etan*) les garde dans son antre.

" Etsiégé arrive à l'entrée de la caverne des serpents, et, pour attirer le grand serpent de la mort, il plante un poteau devant l'orifice et le surmonte de son couvre chef (*tsaa*). Quant à lui il se tint en arrière, armé de sa verge magique.

" Alors on entendit gronder le monstre, on le vit sortir de la caverne. Etsiégé brandit sont bâton et, en frappant le grand serpent sur la tête, il la lui écrasa et le laissa mort à terre. Puis, pénétrant dans la caverne, il remplit de poissons sa couverture en peau de chèvre et s'en retourna au camp. "—Là-bas j'ai tué ce chien maudit, dit-il à ses frères, " je l'ai foulé aux pieds et je lui ai écrasé la tête." Depuis lors, les Dindjié ne manquèrent plus de nourriture.

" Dans le désert aride où nous habitions sous des tentes de mousse, on fit la rencontre d'une autre nation d'hommes puissants. Ils portaient pour coiffure des bonnets de bois semblables aux forcines de nos sapins, et sur leur poitrine un vêtement composé de cailloux agglutinés. Un grand bouclier pendait de leur épaule gauche, et ils portaient des couteaux formés d'une pierre liée au bout d'une perche. Il n'était donc point facile de se défaire d'eux. Cependant les Dindjié partirent pour les combattre ; mais, à la vue de leur grand nombre, ils furent effrayés et dirent à Etsiégé : "—Toi " seul parle, Etsiégé, et nous verrons ce qui se passera par "en bas." Car, comme il ne pouvait combattre à cause de son grand âge, il s'était fait transporter par ses deux fils au sommet d'une haute montagne. Etsiégé dit donc à ses deux fils : "—Placez-moi dans mon chariot et précipitez-moi sur " les ennemis." Ils lui obéirent. Lorsque son traîneau se se prit à rouler sur la pente rapide, il en sortit un bruit terrible tel que celui de plusiéurs tonnerres. Le traîneau d'Etsiégé tonnait et foudroyait les ennemis en roulant. La nation

aux casques de bois prit la fuite, et les Dindjié les poursuivant en firent un grand carnage.

" Etsiégé avait un frère cadet; c'était un jeune homme magicien nommé *Nèdhœvé hig ti-hi* (celui qui est revêtu de l'habit blanc magique). De concert avec Etsiégé, il massacrait nos ennemis, quoique sans combattre. Revêtu d'un long habit d'hermine blanche, il balançait sans cesse un instrument suspendu par une lanière. Il le balançait en parlant, mais nous ne savons plus ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. La première fois que nous vous avons vus balancer vos encensoirs en parlant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien, par cette parole et par ce balancement, Nédhœvé hig ti-hi massacrait nos ennemis.

" Un jour, entre autres, il s'en ressembla une grande foule. C'étaient des Esquimaux. Il y en avait tant, qu'on en fut dans l'épouvante. Néanmoins, nous nous mîmes en défense ; mais nous avions le dessous et commençions à fuir. Lorsque Etsiégé aperçut la tournure que prenait la bataille ; il monta sur la montagne et s'y tint, en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère cadet, revêtu de l'habit blanc en hermine, balançait son instrument en parlant tout bas. Tout à coup Etsiégé se prit à sauter et à passer en forme de croix d'une épaule à l'autre de son frère, en prononçant chaque fois ce seul mot : *iseh !* Et, chaque fois qu'il le proférait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier, car toute la journée les deux frères ne firent, l'un que balancer son instrument en priant, l'autre que passer pardessus son frère, en forme de croix. C'est pourquoi, dans la fête que nous célébrons au renouvellement de la lune, le troisième mois de l'année, en l'honneur d'Etsiégé, nous le prions de passer par-dessus la terre en forme de croix, afin qu'il renouvelle la merveille qu'il opéra jadis, et qu'il nous procure par la mort de nos ennemis un grand nombre de rennes ; car autrefois nous étions des rennes et nos ennemis étaient des hommes qui nous tuaient ; mais, grâce à Etsiégé, les rôles ont été changés. Nous sommes redevenus des hommes, et nos ennemis ont été changés en animaux.

" De tous ces ennemis on n'épargna qu'un vieillard. Il était si âgé, si malheureux ! On ne le tua point. "—Vat'en, " lui dit Etsiégé, et toi et tes pareils ne revenez jamais plus " par ici." Il s'en alla ; mais, honteux de sa défaite, le malheureux s'étrangla avec la corde de son arc. Quant à Etsiégé, nul ne put jamais le tuer. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout."

§ 3. IDENTIFICATION.

Il devient, ce semble, superflu de continuer à établir le parallèle entre ces traditions et l'histoire de Moïse et du peuple hébreu dans le désert. L'identité est évidente. Nous nous contenterons de mettre en relief les traits qui diffèrent de ceux que présente la même tradition chez les Chippewayans et les Peaux-de-lièvre, et qui ajoutent un caractère de similitude de plus à ceux qui ont été déjà fournis.

I.—L'habitant de la lune demande à ses parents en tribut la graisse des intestins. — Moïse fait la même demande aux Israélites, relativement aux animaux qui doivent être offerts en sacrifice. Moïse demande au Pharaon aussi d'aller sacrifier.

Les parents adoptifs de l'enfant, ainsi que le Pharaon, opposent à cette demande un refus formel.

Après ce refus, l'enfant magicien, tour à tour suppliant et irrité, apparaît et disparaît plusieurs fois. — Moïse fait maintes instances auprès du Pharaon, toutes accompagnées de menaces et de prodiges.

Le héros lunaire entreprend alors le massacre de ces hommes ingrats. — Moïse résolut de tuer tous les premiers-nés de l'Egypte.

Le héros dindjié ordonne à sa mère de faire rôtir et de manger pendant la nuit une épaule de renne, sans en rompre les os, de suspendre le sang d'une martre blanche (*siègu*) au-dessus de la porte, de s'enfermer chez eux, en laissant la chienne dehors. — Moïse ordonne à la nation israélite d'immoler un agneau sans tache (*se*) sans en rompre les os, et de le manger rôti pendant la nuit, après avoir teint de son sang les portes des maisons. Il laisse dans l'ignorance de cette

opération mystérieuse, et partant sans défense, l'Egypte, fille de Cham, figurée ici par la chienne. De nos jours encore, l'épithète de chien est, en Orient, synonyme de païen et d'incirconcis ; et les Chananéens sont traités de chiens par le Christ lui-même.

Le héros lunaire disparut sans qu'on l'ait jamais revu depuis. — On ignora toujours où repose le corps de Moïse.

Une colonne de fumée épaisse s'éleva du faîte de la tente de Sié-zjié-dhidié. — Une colonne de nuée couvrait le pavillon où se retirait Moïse.

Tant qu'ils furent fidèles aux prescriptions de leur législateur, les Dindjié vécurent très bien. — Ainsi en fut-il des Israélites, tant qu'ils obéirent aux ordres de Moïse.

La fête équinoxiale du *Passage* est pour les Dindjié une bénédiction, comme l'était pour les Israélites celle du *Phase*. Les uns comme les autres la célèbrent en commémoration de leur délivrance des mains de leurs ennemis et au troisième mois de l'année.

La chair de l'épaule ne tarissait pas.—Il en était de même de la manne.

L'épaule magique ne vient à manquer que lorsque les Dindjié, s'en étant dégoûtés, en brisèrent les os. — Sous l'ancienne loi, l'épaule était la part du prêtre. Le sacerdoce israélite ne disparut que lorsque les Juifs déicides eurent mis à mort Celui dont leur sacerdoce n'était que la figure.

II.—En liant à cette tradition si curieuse celle d'Etsiégé, qui ne l'est pas moins, nous obtenons l'histoire presque complète et très-claire de Moïse. Elle est si claire, que nous croyons inutile d'établir le parallèle tout au long. Nous trouvons en effet, dans la tradition d'Etsiégé, le souvenir des cornes qui ornaient le front de Moïse, du berceau dans lequel il fut exposé sur le Nil, de l'ange exterminateur, représenté par le jeune homme magique bondissant à travers les tentes et exterminant les Dhœnan. Nous y voyons le meurtre de l'Egyptien par Moïse et sa fuite dans le désert, le départ des Hébreux, le passage de la mer Rouge et la défaite de l'armée des Egyptiens. Il n'y a pas jusqu'à des détails infimes, tels que les peaux de chèvre,

le butin enlevé aux Egyptiens, cette nudité d'une nation exécrée sous le nom de Dhœnan, ce peuple à tête rasée et portant perruque, qui ne s'y trouvent fidèlement mentionnés. Nous retrouvons Aaron dans le frère cadet d'Etsiégé, et, particularité frappante, voilà des sauvages, relégués aux confins de la terre, qui ont conservé le souvenir de l'encensoir, de la prière, du blanc et long vêtement des prêtres israélites. Où trouver une preuve plus formelle d'identité ? Les Dindjié nomment la famine *etan*, et c'est justement dans le désert d'*Etan* que les Israélites furent exposés à la mort cruelle par la famine et que Moïse fit tomber du ciel la manne, dont le goût exquis et multiple a fourni matière à l'apologue dindjié des poissons blancs qui se mangent crus et qui ont un goût délicieux. Et que dire de cette description si pittoresquement exacte de la nation aux casques de bois ? Nos Indiens ne connaissent ni l'usage du casque, ni celui de la cuirasse, du bouclier et de la lance. Et cependant voyez comme ils en ont conservé le souvenir, après une période de siècles si considérable.

Dans la même tradition, ne voyons-nous pas aussi Moïse priant les bras en croix sur la montagne et procurant par ce moyen la défaite des Amalécites ? A la vérité Etsiégé, le Moïse dindjié, ne tient pas les bras en croix, mais il passe les bras en croix par-dessus les bras de son frère ; et chaque fois prononçant le mot *isch*, un ennemi mord la poussière. Qu'on veuille bien le remarquer, le mot *Isch* est le monogramme du Christ, et, par un très-léger changement, il signifie en grec " poisson." C'est le poisson qu'Etsiégé procure à son peuple comme nourriture et qu'il arrache au grand serpent de la mort. N'aurions-nous pas, dans cette apologue, un reste de la symbolique judaïque ? Dans la primitive Eglise, le poisson était l'image et l'emblème du Christ. De plus *isch* est le commencement du nom de l'*ichneumon*, l'ennemi du crocodile, par lequel les Egyptiens représentent le démon ; de l'ichneumon, emblème et nom du dieu égyptien Toth, dieu cornu, le sauveur de son peuple, le législateur, le prophète et le bienfaiteur. Encore une fois, il devient impossible de ne pas reconnaître Moïse dans cette tradition.

Dans l'enfant magique, dont Etsiégé recevait les visites

nocturnes et qui guidait le héros dindjié vers la terre des serpents, nous reconnaissons l'ange qui guidait le peuple de Dieu vers la terre de Chanan. Comme Moïse, Etsiégé passe sa vie dans le désert aride ; l'un et l'autre se servent de leur bâton pour opérer des prodiges, résident sur la montagne et défont leurs ennemis à l'aide de la prière. Dans cette tradition dindjié, ne figure pas le Pied-du-ciel, bien qu'il se trouve dans d'autres récits. Par contre, cette légende fait mention d'une terre des serpents et de la caverne des serpents, dont nous ne retrouvons le souvenir que chez les peuplades à peau rouge de la Nouvelle-Espagne. Qu'est-ce donc que cette fable, et pourquoi la voyons-nous ici figurer parmi tant de vérités historiques rapportées sans aucun déguisement ?

La fable du grand serpent de la mort (Nah-tadhœd), détenteur de tous les poissons qu'il avait changés en durs rochers, et de la manière dont Etsiégé l'attira hors de la caverne des serpents par un signe qu'il éleva sur un poteau, après avoir été conduit dans la terre des serpents par un enfant merveilleux, nous semble être un récit énigmatique de plusieurs des actes de Moïse. Nous avons ici une de ces images vives, fortes et poétiques, que les prophètes d'Israël proposaient à leur peuple pour son instruction. Nous trouvons, dans l'Ezéchiel, l'apologue suivant dont le prophète se sert en parlant de l'Egypte. Que le lecteur juge s'il n'y a pas identité de figure et d'idée. " Je viens à vous, Pharaon, roi de l'Egypte, grand dragon qui vous couchez au milieu de vos fleuves, et qui dites :—" Le fleuve est à moi et c'est moi-" même qui me suis fait." Je vous mettrai un frein aux mâchoires, j'attacherai à vos écailles tous les poissons de vos fleuves (c'est-à dire tout votre peuple) et je vous entraînerai du milieu de vos fleuves, et tous vos poissons demeureront attachés à vos écailles et périront comme vous, car je vous jetterai dans le désert avec tous les poissons de votre fleuve." (Ezéchiel, XXIX, 3.) Cette parabole ne serait-elle pas l'origine de la fable du grand serpent de la mort, qui réside dans le désert entouré d'eau, dans l'île ou terre des serpents, et des poissons innombrables dont il est le maître et qu'il a changés en rochers ?

De plus, David, le roi-prophète, nous apprend, au psaume 104, que non seulement Moïse changea en sang les eaux de l'Egypte, mais qu'il tua tous les poissons de l'Egypte. L'une et l'autre citation conviennent à l'Etsiégé des Dindjié.

Que le désert parcouru par Moïse et ses frères pendant quarante ans soit appelé la terre des serpents et que ce seul souvenir soit demeuré dans la mémoire des Dindjié, il n'y a là rien que de très-compréhensible, si l'on se rappelle que c'est dans le désert que les Israélites trouvèrent ces serpents, ou plutôt ce serpent, ainsi que s'exprime le livre saint, dont les morsures brûlaient comme le feu et qui fit périr un si grand nombre d'Hébreux. Moïse en vint à bout en plantant, comme Etsiégé, un signe sur un poteau, et ce signe fut une image en bronze du serpent lui-même. Il est vrai que les Dindjié disent que Etsiégé plaça sur ce poteau son couvre-chef (*tsaa*, *tsadè*) ; or tsadé, dans la cabale, est l'emblème du serpent, et *tsau*, signifie crocodile, figure du démon chez les Egyptiens. L'épisode des serpents du désert et du serpent d'airain manquait absolument dans les traditions précédentes. Celle-ci, en comblant cette lacune, nous procure la certitude la plus irréfragable que c'est bien de Moïse que parle la légende des Dènè et des Dindjié.

Dans la tribu des Peaux-de-lièvre, le grand législateur Kotsidal ou Sa-wéta, le même que Etsiégé et Sié-zjié-dhidié, est bien identifié au serpent ainsi qu'au génie de la mort sous le nom d'Ettsonné ; mais les Indiens n'ont pas pu nous apprendre la raison de cette identification. Nous la trouvons ici, de sorte que la tradition des Loucheux complète sur ce point celle de leurs frères, les Peaux-de-lièvre. De même que, en nous disant que Etsiégé reconduisit ses frères vers le pays où ils habitaient avant d'être retenus captifs par les Dhænan, la tradition des Dindjié nous apprend ce qu'est le Pied-du-ciel des Peaux-de-lièvre. L'une et l'autre contrée s'identifient avec la terre promise, la terre de Chanaan ; de même que la nation des Dhœnan devient évidemment le peuple égyptien. Si donc d'autres nations peaux-rouges américaines parlent, dans leurs traditions, de Pied-du-ciel, de terre ou de caverne des serpents, de nation des Femmes et d'un héros astronomique, nous aurons toutes espèces de rai-

sons pour identifier leurs traditions à celle des Dènè-Dindjié, et les unes et les autres à l'histoire de Moïse et du peuple de Dieu. Notre conclusion sera, ce semble, rationnelle et logique.

On demandera peut-être pourquoi le héros lunaire des Dènè-Dindjié, assimilé au serpent chez les Peaux-de-lièvre, devient le vainqueur du serpent chez les Loucheux. La réponse est facile. Si Moïse guérit ses frères de la morsure des serpents du désert de Sin, ce fut par la vertu du serpent d'airain. Moïse a donc bien pu être considéré, par un peuple malheureusement trop enclin à l'idolâtrie, tantôt comme le dieu de la mort sous la forme du serpent, et tantôt comme le dieu de la vie et de la santé, sous la forme du héros vainqueur du serpent par le bois et la croix. Et ainsi nous avons, dans le grand héros et le grand législateur Moïse, le point de départ et l'origine d'un mythe que possédèrent l'Egypte, la Grèce, Rome païenne, la Gaule celtique et la Scandinavie d'une part ; la Chaldée, l'Inde, la Tartarie, la Chine, d'autre part ; et qu'il n'est donc point merveilleux de retrouver en Amérique.

Nous avons vu que les actions de Moïse conviennent parfaitement à Toth ou Tauth, le dieu cornu des Egyptiens, le vainqueur du crocodile, figure du démon, par le bois et la croix ; et dont le symbole est la croix ansée, clef de vie et du temple de santé qui nous rappelle, dit M. de Charency, la clef bouddhique et celle des sculptures de Palenqué. Ce *Toth* n'est autre que le *Tautus* des Babyloniens et le *Teut* ou *Teutanès* des Celtes.

C'est donc encore Moïse que nous représente l'Esculape des Grecs, le dieu de la santé, revêtu des attributs d'Apollon pythien ou tueur de serpents, et cependant adoré sous l'emblême du serpent lui-même. Esculape devenait le sauveur de l'humanité par le bois que mord vainement le serpent. Il était, de plus, revêtu des mêmes attributs que le dieu solaire Apollon. De son autel on voyait sortir un serpent mystérieux qui allait goûter aux offrandes de ses fidèles adorarateurs en signe d'acceptation. Le bois d'Esculape nous rappelle la verge de Kotsidatrèth et d'Etsiégé, celle d'Oltsintredh, de Sa-wéta et de Sié-zjié-dhidié, et enfin la verge ou sceptre jaune du Bouddha vivant. Qui ne voit, dans tous les

héros précédemment cités, le même personnage, identique de tous points au Moïse des Hébreux ?

Si l'on nous demande pourquoi il est question de la caverne des serpents dans la présente tradition, nous répondrons que le culte du serpent s'est toujours exercé dans des antres ou cavernes, parce que le serpent était chez les anciens peuples, particulièrement chez les Aryas, l'emblême du dieu infernal Pluton, dont le nom se rapproche du serpent fabuleux Python. En effet, les prêtresses, inspirées par ce dieu et en même temps par le dieu soleil ou Apollon, affectaient d'habiter dans des antres du fonds desquels elles rendaient leurs oracles énigmatiques. Le culte idolâtrique de Moïse s'étant uni et identifié à celui du serpent d'airain, qui persévéra parmi les Israélites jusqu'au temps du roi Ezéchias, il dut revêtir les formes de l'ophiolâtrie et s'exercer dans des cavernes et des grottes, lesquelles abondent dans la Judée. Nous ne prétendons pas pour cela que le fait de l'érection en croix du serpent d'airain ait été le point de départ de l'ophiolâtrie. Ce culte fétichiste est bien plus antique ; il remonte aux premiers âges du monde. L'Egypte le connaissait, et nous trouvons le serpent vert sur tous ses monuments, uni à la figure du soleil infernal ou Sérapis, le Pluton des Egyptiens, dont il était l'emblême. En Chaldée, le serpent était identifié avec Baal ou le soleil.

Après ce qui précède, nous doutons qu'on puisse nier la parfaite identité de la tradition du héros lunaire des Dènè-Dindjié avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

AFRIQUE EQUATORIALE. (1)

LETTRE DU R. P. LIVINHAC

De la société des missionnaires d'Alger, supérieur de la mission du Lac Victoria Nyanza dans l'Afrique Equatoriale.

KADOUMA, sur les bords du Victoria Nyanza,
le 2 juin 1879.

Monseigneur et très vénéré Père,

La lettre que Votre Grandeur a eu la bonté de nous écrire, en date du 24 août, nous a été remise, le 20 avril, plus d'une année après notre départ d'Alger. C'était la première fois, depuis que nous avions quitté la côte, que nous recevions des nouvelles du monde civilisé. Je n'essayerai pas de vous dire avec quelle joie et quel religieux respect nous avons lu ces pages dictées par le cœur de celui que nous sommes heureux de regarder comme notre vénéré père et le représentant de Dieu auprès de nous. Nous les garderons précieusement et en ferons de temps en temps le sujet de notre lecture spirituelle. Puissions-nous suivre toujours les sages avis que Votre Grandeur daigne nous donner.

Je vais chercher, Monseigneur, à les mettre dès aujourd'hui en pratique, en vous donnant quelques détails sur la

---

(1) Nous faisions connaître dans notre No. de Février de l'an dernier, l'œuvre si hardie des Missionnaires d'Alger, entreprenant d'aller porter l'évangile au cœur de l'Afrique, sur la ligne équatoriale, où n'avaient pu pénétrer encore, au prix de leur vie, qu'une couple de téméraires explorateurs ; nous avons donné quelques détails sur l'organisation et sur le début de cette fameuse mission, et avons suivi les vaillants missionnaires durant la première partie de leur course.
Nos lecteurs seront bien aise d'avoir des nouvelles de ces hommes qui ont étonné le monde par leur courage, d'apprendre que le ciel a béni leurs efforts et que l'Œuvre de la Propagation de la Foi vient d'accomplir par le ministère des Missionnaires d'Alger, une des entreprises les plus glorieuses pour l'Eglise catholique.

dernière partie de notre long voyage et sur les premiers temps de notre séjour au bord du lac Nyanza, centre de notre immense mission.

J'enverrai, du reste, prochainement à Votre Grandeur le journal détaillé tenu par les missionnaires ; il complètera ce que je ne pourrai pas dire dans une lettre.

C'est le lundi, 11 novembre, jour de la fête de S. Martin de Tours, l'apôtre de notre France, que nous nous sommes séparés, quatre mois après avoir quitté ensemble Zanzibar, de ceux de nos confrères qui prenaient la route du lac Tanganyka pour y former une mission nouvelle. Nous sommes partis de Tabora pour le lac Nyanza, au nombre de cinq : les PP. Girault, Barbot, Lourdel, le F. Amance et votre indigne serviteur, honteux de se trouver à la tête de ses frères et ne craignant qu'une seule chose, de compromettre le succès d'une telle œuvre par son peu de vertu.

Notre voyage de Tabora au lac Nyanza a duré quarante jours. Partis le 11 novembre, nous sommes arrivés le 31 décembre au village de Kadouma, sur le lac Victoria, entre le deuxième et le troisième degré de latitude sud, au même lieu où Stanley l'avait atteint lui-même, et en face des îles d'Oukéréwé, où périt depuis, il y a deux ans environ, l'infortuné Semiths, membre de la mission anglaise.

Je n'entrerai pas ici, Monseigneur, dans le récit des misères et des souffrances de notre second voyage ; ce sont les mêmes privations, les mêmes fièvres, les mêmes embarras que dans le premier. Dieu nous a donné la grâce de les supporter pour son amour. La Providence paternelle n'a cessé non plus de veiller véritablement sur nous, et nous sommes arrivés, tous les cinq après un voyage qui avait duré plus de six mois depuis notre départ de Bagamoyo, sans avoir perdu un cheveu de notre tête. Que Dieu, que Notre-Dame d'Afrique soient mille fois bénis de nous avoir sauvegardés ! Qu'ils soient bénis plus encore de ce qu'ils nous ont jugés dignes de souffrir un peu pour l'expiation de nos fautes et pour le salut des âmes !

Dans cette lettre, Monseigneur, je chercherai surtout à grouper les observations que nous avons pu faire jusqu'à ce jour sur notre immense mission, remettant à plus tard d'au-

res récits plus personnels. Ce qui importe surtout, c'est que vous puissiez vous faire une première idée de notre œuvre.

1° Le pays que nous avons parcouru entre Tabora et le lac Victoria est habité par une population vraiment homogène, car elle se ressemble par la langue et par les usages. Elle est, en général, naïve et simple. Elle vit dans de petits villages, qui sont eux-mêmes reliés ensemble par une sorte de confédération qui forme une véritable tribu. Les villages sont le plus souvent des tembés semblables à ceux que nous avions trouvés dans l'Ugogo et jusqu'à Tabora, c'est-à-dire de grandes habitations carrées, divisées à l'intérieur en compartiments séparés, et laissant au milieu une grande cour ou place vide pour y placer les bestiaux et les instruments de travail. A mesure, cependant, qu'on approche du lac Nyanza, les villages sont surtout composés de huttes coniqnes, séparées les unes des autres par des ruelles le plus souvent boueuses et dégoûtantes. Ces villages sont entourés de grandes estacades formées de branchages ou de haies très épaisses, qui leur font comme des fortifications naturelles. A la tête de chaque village, est placé un chef ou *manangona*, lequel reconnaît lui-même l'autorité du chef de la tribu, qui porte le nom de *Mtémi*, ce que les Arabes traduisent par *Sultan*.

Ces tribus sont en général de peu d'importance et elles comprennent chacune quelques villages seulement. Le malheur est qu'elles sont presque perpétuellement en guerre les unes avec les autres, ce qui les constitue comme dans un état d'anarchie permanente.

A chaque instant, on rencontre des villages brulés, tristes preuves de ces dissensions acharnées. Quelquefois même nous avons trouvé sur notre route de nombreux ossements humains, preuve de la fureur qui peut animer ces pauvres nègres les uns contre les autres. Nous avons même vu les tembés de quelques *mtémis* couronnés des crânes de leurs ennemis tués à la guerre. Au milieu de ces tribus indépendantes et hostiles, qui s'étendent du Tanganyka jusqu'au Nyanza, sur un pays d'une étendue double de celle de la France, le seul royaume de Mirambo forme une exception ; ce prince noir semble avoir jeté les bases d'un royaume qui s'étend chaque jour par la terreur qu'il inspire.

Malgré cet état de guerre perpétuelle et de malheurs qui la suivent, le pays que nous avons traversé, paraît en général, assez riche. Les troupeaux y sont nombreux et de belle apparence. Le moutama, le maïs, le riz lui-même y sont cultivés. On y voit des courges, des haricots, des pois. Les bananiers y sont communs, les patates abondantes, et le terrain presque partout d'une fertilité extrême. Seulement la paresse des nègres n'en tire qu'un bien faible parti.

La vue générale du pays est fort belle. De grandes forêts, d'un aspect enchanteur, des collines, des ruisseaux répandent sur le paysage une variété et un charme particulier.

La chaleur est presque partout tolérable. Au bord du lac Nyanza, elle ne dépasse presque jamais 29 degrés, et elle descend jusqu'à 19. On sent bien moins la chaleur, dans ce pays, que dans le Sahara, et même que dans certaines plaines de l'Algérie, durant l'été. L'eau seule laisse à désirer presque partout. Elle est chargée de matières en décomposition, même celle du lac Nyanza, quoiqu'elle paraisse limpide. Et c'est de là, je pense, que viennent la plupart des fièvres qui sévissent sur les Européens.

Le ciel est presque toujours splendide. Les orages sont rares, mais terribles, et le vent d'une impétuosité telle que nos tentes et les cabanes que nous habitons sont souvent enlevées.

Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, de dangers à courir de la part des bêtes féroces. Ce n'est pas qu'elles manquent dans ce pays. Dans nos promenades sur les bords du Nyanza, nous voyons, de temps en temps, des crocodiles qui se chauffent au soleil, sur les rochers de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Ces crocodiles ne sont pourtant pas aussi terribles qu'on pourrait le croire. Tous les jours les nègres se baignent dans le lac ; pas un n'a été dévoré. D'autres animaux sont beaucoup plus incommodes malgré leur petite taille. La cabane dans laquelle nous sommes installés à Kadouma a été envahie à plusieurs reprises par les petites fourmies noires. Ces fourmies, très communes dans ces régions, sont souvent en voyage. Elles suivent un petit sentier large d'un pouce environ. Si une hutte se trouve sur leur passage, au lieu de la tourner, elles y pénètrent par les

fentes de la cloison. Durant le jour et quand la hutte n'est pas trop obscure, elles suivent la même ligne et sortent du côté opposé. Mais pendant la nuit, elles ne tardent pas à s'égarer et à se répandre partout. Malheur alors à ceux qui dorment dans la hutte ; en un instant ils sont couverts de myriades de fourmies, qui les pincent à qui mieux mieux et dont ils ont toute la peine du monde à se débarrasser. Pour nous, lorsque nous sommes réveillés à temps, nous allumons une bougie, et les insectes, qui quelquefois commencent déjà à grimper sur nos lits, rentrent peu à peu dans leur étroit sentier et nous laissent dormir en paix.

Voilà, Monseigneur, quelques-unes des observations que nous avons pu consigner dans notre journal et que vous y retrouverez, avec beaucoup d'autres, au point de vue de la constitution physique du pays.

2° *La guerre.* — La guerre peut être considérée comme le fléau principal de l'Afrique équatoriale. C'est d'elle que viennent tous les maux des noirs, même et surtout celui de l'esclavage, le plus horrible, hélas ! de tous. Le plus grand bienfait que l'on puisse porter à ces populations infortunées serait celui d'une autorité forte et bienfaisante qui les forçât à vivre en paix.

Nous nous sommes trouvés, à plusieurs reprises, dans le cours de notre voyage et depuis que nous sommes arrivés sur les bords du grand lac, au milieu de ces combats. La plupart, à la vérité, n'étaient pas terribles, et il ne faudrait pas croire que les massacres dont j'ai parlé tout à l'heure se reproduisent dans chacune de ces guerres. L'Afrique serait depuis longtemps dépeuplée. Souvent tout se borne, et c'est déjà trop, à brûler les villages, sans qu'on se fasse même une égratignure. Des cris, le tambour, le bruit constituent le fond des combats.

Un jour, le 7 décembre, dans la tribu des Machenibas, tandis que nous étions occupés à la pénible besogne de faire lier et délier *mitoumbos* (charges des nègres porteurs), toutes les voix se taisent soudain dans la caravane. Les Ounyamonézi prêtent l'oreille ; puis, poussant le cri de *vita ! vita !* (la guerre ! la guerre !), ils laissent là nos ballots et se dirigent au grand galop vers l'endroit où leur oreille fine a distingué

le bruit de la fusillade. L'Ounya monézy est toujours sur le pied de guerre ; il ne sort jamais de sa cabane sans être armé de deux lances et sans avoir dans la main son arc et ses flèches, s'il n'est assez riche pour se procurer un fusil. Aussi nos pagazis n'ont pas besoin de repasser dans leur village : ils peuvent aller droit sur le champ de bataille.

Mais pourquoi cette déclaration de guerre ? Quel est l'agresseur ? Personne ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tribu est attaquée ; on ne peut nous donner d'autres renseignements. Nous nous hâtons de faire rentrer nos bagages dans l'intérieur du tembé par nos askaris et ceux du pagazis engagés à Konihara qui nous restent encore. La caravane arabe fait de même. Le *mougui-mgui* ou *mangouana* a entouré sa tête d'une pièce d'étoffe blanche, il s'est armé de sa longue lame, et, la frayeur peinte sur le visage, il va, il vient, mais il est assez sage pour ne pas exposer sa noble personne, et, tandis que tous ses hommes volent au combat, il reste prudemment renfermé dans l'enceinte de son village. Quelques nègres ont grimpé au sommet de la tour et sont en observation devant l'ennemi s'il vient à paraître. C'est la première fois que nous nous trouvons en pays de guerre, et nous nous demandons, non sans anxiété, quel va être le dénouement de la terrible tragédie qui vient de commencer. Mais nous avons la confiance que la divine Providence, qui veille avec tant de soin sur les missionnaires, nous préservera de tout danger.

Nous faisons appeler les chefs d'une caravane arabe pour savoir ce qu'ils pensent de la situation. Ils nous disent que l'ennemi, quel qu'il soit, se gardera fort bien d'attaquer un village qu'il sait être protégé par les fusils de deux fortes caravanes. Défense est faite, par suite, à tous nos soldats d'aller prendre part au combat ; et, en effet, aucune attaque n'est faite contre le village.

Les nègres de Kadauma où nous résidons en ce moment, sont en guerre avec ceux de Mouanza. Il y a quelques jours, le cri de guerre retentissait de tout côté ; le tambour annonçait l'arrivée des ennemis. C'étaient les nègres de Mouanza qui venaient attaquer un village voisin. Le *manangona* court avec ses hommes au devant de l'ennemi.; il nous envoie

plusieurs messagers pour nous demander des munitions. Les ennemis, paraît-il, sont très nombreux. Nous lui donnons un peu de poudre, quelques balles et quelques capsules. Les askaris d'une caravane arabe qui nous suit vont, drapeau en tête, prendre part au combat. Le *manangona* nous envoie un exprès pour nous prier de lui envoyer les nôtres. Ils courent tous sur le champ de bataille. L'ennemi étant tout près du village où nous habitons, nos bagages courent le plus grand danger ; car si les gens de Mouanza viennent jusqu'ici, ils mettront le feu à notre hutte aussi bien qu'aux autres.

Au coucher du soleil, les guerriers reviennent. On nous dit qu'il a été tiré un grand nombre de coups de fusils, mais il n'y a eu de soldats tué ni d'un côté ni de l'autre. Véritable guerre d'enfants !

Il est vrai que les jours suivants elle ne reste pas aussi inoffensive. Un grand nombre de villages deviennent la proie des flammes, des troupeaux de bœufs sont enlevés, les cadavres jonchent le sol. Ces nouvelles nous ont été rapportées par deux guerriers de Soukouma, qui, ayant été assez heureux pour faire mordre la poussière à plusieurs ennemis, viennent recevoir, dans leur village, les honneurs du triomphe. Joie extraordinaire ! On apporte tous les tambours, petits et grands ; plusieurs nègres les frappent à coups redoublés. Le bruit qu'ils font imite assez bien celui que ferait un escadron de cavalerie galopant sur un plancher. Les deux guerriers gambadent et gesticulent avec leurs armes. Tout le monde est sur pied : hommes, femmes, enfants se pressent autour des tambours et exécutent une danse des plus bizarres. Le *manangona* et sa femme prennent part à la fête. Cette dernière ouvre un pot de beurre et en jette des poignées sur le dos des triomphateurs. Puis, ne se possédant plus de joie, elle oublie la gravite qui convient à la dame du chef du village, se coiffe du chechia rouge, et se mêle à la foule des danseurs. Ce bruyant manège dure plus de deux heures, après quoi les guerriers vont se reposer à l'ombre de leurs lauriers.

Cependant nous avons pu constater que malgré cet amour pour les combats, les noirs se rendent compte du mal qu'ils commettent en se livrant ainsi au meurtre dans leurs batailles perpétuelles.

Un jour nous avons reçu la visite d'un Ounyamonézi qui portait au bras une sorte de manipule fait d'une lanière de peau de chèvre coupée sur l'épine dorsale depuis la tête jusqu'à la queue inclusivement. Lui ayant demandé pourquoi il portait cet ornement, il me répondit qu'il avait tué un homme à la guerre et que, comme c'était une mauvaise chose de tuer son semblable, il avait dû faire une *doana* (remède, pratique superstitieuse), laquelle consiste à tuer une chèvre, à manger sa chair, et à se faire de sa peau le manipule en question.

La guerre ouverte n'est pas, malheureusement, le seul genre de combat affectionné par les noirs. Ils pratiquent le vol à main armée, surtout au détriment des caravanes. Votre Grandeur se souvient que nous avons été attaqués, en sortant de l'Ougogo, par une troupe de brigands qui nous ont enlevé une partie de nos bagages. Quelque temps après, un anglais accompagné de quatre cents porteurs, a été attaqué dans la même forêt. Moins heureux que nous, il a été massacré, et toute sa caravane pillée et dispersée. Deux fois, durant notre voyage de Tabora au lac Victoria, nous avons été l'objet d'attaques semblables : une première fois le 23 novembre, et une seconde fois le 13 décembre, près du village de Toumbé.

Ce jour-là nous arrivions dans un fourré, où nous cheminions entre deux fortes haies de hautes broussailles. Tout à coup des cris menaçants retentissent à quelques pas derrière nous. Nous courons en toute hâte, le P. Girault et moi, vers l'endroit d'où partent ces cris, et nous voyons une bande de nègres bien armés, sur le point d'en venir aux mains avec les trois ou quatre askaris qui marchaient avec nous à l'arrière-garde : *rouga ! rouga !* des voleurs ! des voleurs ! nous crient nos soldats ; ils veulent s'emparer de nos biens, ils viennent de Samoui ! Me recommandant intérieurement à Marie et à mon bon ange, je vais droit à celui qu'on me dit être le chef des brigands, et qui couchait déjà en joue l'un de nos soldats. Je détourne son fusil, et me mets à crier que les *msoungous* (blancs) sont les amis du sultan de Samouï, que nous voulons la paix et non la guerre. De son côté, le P. Girault s'efforça de pacifier les esprits. A l'instant, dépo-

sant leur air féroce, les brigands crient qu'ils n'attaqueront pas la caravane des *msoungous*, et qu'ils vont rester derrière nous. Puis, se groupant autour de leur chef, ils tiennent conseil. Frappés d'un changement si inattendu, le P. Girault et moi rendons grâces à Dieu pour la protection visible dont il vient de nous couvrir. Les voleurs nous rejoignent au bout de quelque temps et nous assurent que nous n'avons rien à craindre d'eux. Comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se tiendront en arrière. Ils ajoutent que, si nous sommes attaqués par d'autres brigands, ils prendront notre défense.

Mais les vols principaux ne se commettent pas à main armée. Ils se font surtout par les *hongos* (tribus), qu'exigent, quelques fois avec arrogance, toujours avec une rare cupidité, les roitelets de quelques tribus.

On nous avait dit qu'on n'en exigerait point de nous sur le chemin du Victoria Nyanza. Mais nous n'y avons pas été moins rançonnés que nous ne l'avions été depuis la côte.

3° La population de l'Ounyamonézi et du Nyanza est moins sauvage que celles de quelques tribus que nous avons traversées, surtout dans l'Ougogo, et cependant elle est encore bien loin d'être civilisée. Tous les enfants, les jeunes gens et presque tous les hommes plus âgés sont absolument nus. Pour les femmes, de quelque âge qu'elles soient, elles sont plus ou moins couvertes. Leur habit le plus ordinaire consiste en une ou plusieurs peaux de bœuf ou de chèvre. Ces peaux, serrées à la ceinture, servent à retenir le petit enfant sur le dos de sa mère, son unique berceau. Elle le porte ainsi toute la journée, soit qu'elle travaille, soit qu'elle aille au marché ou à la danse. Le petit bébé, secoué de toutes les façons, souvent gêné, loin d'être contrefait, deviendra un homme droit et vigoureux.

Quelques-uns des nègres ont un aspect dur et féroce ; mais, dans la plupart des villages, ils sont d'une simplicité et d'une naïveté extraordinaires. Ils nous regardaient avec une admiration visible, comme s'ils n'avaient jamais vu de blancs. Nos chapeaux excitaient surtout leur surprise, et lorsqu'ils voyaient comment nous nous mouchions, ils se tordaient tous de rire.

Ceux de Kadouma se sont bien vite apprivoisés avec nous.

Maintenant, du plus loin qu'ils nous aperçoivent, ils nous appellent et nous saluent comme des amis.

Le *manangoua*, ou chef de village, dont il porte le nom, selon un usage presque général, nous a, en particulier, pris tout à fait en amitié. Malheureusement il a un grand vice : il affectionne démesurément le *pombé* (liqueur fermentée des nègres). Dernièrement, il nous a demandé des perles, dont il s'est servi pour acheter sa liqueur favorite. Le soir, il est venu nous voir. La grossière boisson avait produit son effet; et le chef respectable du village, renonçant à sa gravité habituelle, se mit à nous jouer une sorte de pantomime dans laquelle il nous représenta l'hippopotame sortant de l'eau, mangeant les tiges de *moutama*, puis mis en fuite par lui et rentrant dans le lac. Les nègres ont, en effet, un talent particulier pour singer.

Un grave évènement qui s'est passé dans la famille du *manangua*, nous a permis récemment de nous initier à l'un des actes les plus solennels de la vie d'un prince noir, le mariage.

Kadouma a un fils appelé Téfou, qui est revenu naguère d'un voyage dans l'Ouganda. Le peuple, d'une commune voix, a jugé qu'il était en état de se marier. Voici comment les choses se sont passées.

Les grands du village, que l'on désigne ici sous le nom de *mampouas* se réunissent devant la hutte du *manangoua* et le prient de donner une épouse à Téfou. Comme tous les voyageurs, Téfou est censé avoir acquis beaucoup d'esprit en courant le pays ; aussi fait-il l'admiration de tout le monde, surtout quand il est revêtu des habits dont il a fait cadeau dans le royaume de Mtéça et qu'il se promène fièrement dans les villages. Le *manangoua* déclare qu'il acquiesce au désir de ses conseillers et qu'il va chercher à Téfou une femme digne de lui. Aussitôt de grands pots d'*ougari* (bouillie de moutama) sont apportés au milieu de la couronne de *mampouas*, qui les vident en un clin-d'œil. Chacun va ensuite se présenter devant la femme du *manangoua*, qui lui verse sur la tête une cueillerée de beurre, en poussant un cri trémolo très strident : *Houhouhou !* Je n'ai pu savoir au juste ce que signifiait cette cérémonie ; elle veut dire, je suppose, que le mariage est décidé.

Ce baptême de beurre, symbolisant le mariage, est étrange tout au moins.

Le *manangoua* nous dit, à cette occasion, que, chez eux, les femmes ne sont pas achetées. Le père du jeune homme se contente de faire au père de la jeune fille un cadeau de bœufs proportionné à sa fortune ; s'il est riche, il donne jusqu'à vingt bœufs ; s'il est pauvre, il n'en donne que cinq ou six. Le jeune homme se rend chez la jeune fille et y passe plusieurs jours au milieu des réjouissances : il l'amène ensuite dans son village, où l'on fait une seconde fête. Il est d'usage que le père du jeune homme fasse plusieurs cadeaux à sa belle-fille : étoffes, perles, bracelets, etc. On lui en fait aussi à lui-même.

Pour fêter l'union de Téfou, le P. Barbot composa donc un chapelet de perles variées, afin d'en faire cadeau au manangoua. Ce chapelet, réunion symétrique de perles de toutes les formes, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, ne pouvait que faire plaisir à un nègre qui aime tout ce qui brille. Aussi, à peine Kadouma l'a-t-il vu qu'il est ravi d'admiration et manifeste le désir de recevoir sans retard le précieux objet. Nous le lui faisons désirer longtemps, afin de lui faire estimer davantage le présent qui, au fond, a peu de valeur. Enfin le P. Barbot le lui passe au cou et lui présente un miroir pour qu'il puisse bien juger de l'effet. Il est ravi, se contemple, s'admire pendant près d'un quart d'heure. Puis il se met à parler de la France où l'on confectionne de si belles perles... Il faut qu'à tout prix Téfou aille visiter un si beau pays... Il nous prie de le prendre avec nous quand nous retournerons en France ; et comme nous lui disons qu'il y fait trop froid, que Téfou ne pourrait y vivre : " Il faudra bien, répond-il, qu'il meure un jour ; qu'importe qu'il meure dans un lieu ou dans un autre ! " Téfou ira en France.

Du reste, pour vous donner une idée du degré de confiance que nous accorde notre chef noir, je vous dirai qu'il est venu me prévenir dernièrement que, devant partir pour un voyage, probablement pour chercher la femme de son fils, il me constituait moi-même, pendant son absence, chef du village et me chargeait d'apaiser les disputes qui pourraient s'élever.

En retour, nous sommes envers lui d'une générosité qui le charme. Outre son chapelet à perles, il a eu l'envie irrésistible d'un vieux bonnet de nuit, en coton, qu'il avait aperçu dans notre garde-robe. Nous lui en avons fait cadeau, et avec un rare empressement il en a couvert son chef respectable et est allé ensuite avec fierté se montrer à ses sujets. paré de cette couronne royale d'un nouveau genre.

Un dernier trait pour vous montrer les idées que Kadouma se fait, à son tour, du prestige que la barbe, inconnue ou à peu près chez les nègres, donne aux Européens. Nous lui montrions les gravures du journal les *Missions Catholiques.* Il les considéra avec le plus grand intérêt. Le portrait d'un missionnaire qui avait une barde extraordinairement longue, l'intrigua d'une manière particulière. Il l'examina longtemps avec soin, puis il finit par nous demander : " *Niama gani ?* Quelle est donc cette bête ? "

Mais quittons ces sujets profanes, quelqu'intéressants qu'ils puissent être pour peindre les mœurs d'un peuple de vrais enfants, que cette naïveté même semble prédisposer à l'Evangile : *Talium est enim regnum Dei.* Où en sont, sous le rapport des idées religieuses, les nègres au milieu desquels nous nous trouvons ? C'est là ce qu'il nous est surtout utile de savoir.

4° Plusieurs voyageurs ont affirmé que les nègres de l'Afrique Equatoriale n'ont aucune espèce d'idée d'une Etre supérieur. Il est vrai que nous n'avons pu reconnaître de pratique d'un culte proprement dit parmi eux. Mais ils ont une foule d'idées superstitieuses qui ne peuvent s'expliquer que par la croyance à un monde surnaturel et à des êtres supérieurs.

En voici plusieurs traits entre beaucoup d'autres.

Un jour que, durant notre voyage, nous faisions demander à un chef nommé Gambaëta, deux hommes pour nous accompagner jusqu'au village voisin, il nous fit répondre qu'il ne pouvait venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortiléges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre pour avoir un heureux voyage, et que d'ailleurs, ce jour-là était un jour néfaste.

Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu

des Wasouri, qui habite à l'Est de Kadouma sur les bords du lac, fait des sortiléges pour faire tomber la pluie. Il entretient, nuit et jour, un petit feu avec des crottes de chèvres ; autour du feu sont rangés plusieurs pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause.

Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyageurs, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilège. Durant un ouragan très fort qui eut lieu au mois d'avril, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au manangoua pourquoi on avait battu les tambours ? " *Daona ia hacidi*, nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête. "

Nous avons vu, dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient au son de cet instrument, une sorte de procession autour du *tembé*, en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers et leur obtenir la victoire.

Aussi, dans toutes les tribus de l'Ounyamonézi, le tambour joue-t-il le rôle le plus important. Il annonce l'approche de l'ennemi et appelle les guerriers au combat ; à la fin de la guerre il fête le retour des combattants et célèbre le triomphe des braves qui ont terrassé quelqu'ennemi. Pas de fête, pas de deuil, sans le son du tambour ; c'est l'expression des joies et des tristesses publiques.

Mais ces superstitions qui prouvent, je le répète, la croyance à un monde surnaturel, sur quoi reposent-elles ?

Vous nous avez donné dans vos instructions écrites, Monseigneur, une charge intéressante : celle de recueillir avant que les nègres n'aient pu être en contact avec les Européens, toutes les traditions qui existent actuellement parmi les sauvages du centre de l'Afrique, sur l'origine du monde, sur la religion primitive, sur la création de l'homme, le déluge, etc. Nous étudions avec ardeur la langue du pays pour nous mettre à même d'accomplir cette mission, dont nous comprenons tout l'intérêt, au double point de vue de la religion

et de l'histoire des peuples. Déjà nous commençons à comprendre et à parler l'idiôme de nos nègres de Nyanza, et j'ai voulu avoir le cœur net au sujet des idées religieuses de notre vieux manangoua.

Je lui demande d'abord si quand un homme meurt, tout est fini avec lui. Il me répond que tout est fini. Je lui dis qu'il est dans l'erreur ; que nous n'avons pas seulement un corps, mais une âme immortelle ; et que, lorsque cette vie finit, il y en a une autre qui commence. Il a l'air d'ajouter foi à mes paroles, et déclara qu'il désirerait être instruit un peu.

Plusieurs fois je lui ai entendu prononcer le mot *mongou*, qui, en kisahouéli, veut dire Dieu. Je lui demande s'il sait ce que c'est que *Mongou*. Il répond qu'il n'en sait trop rien, que les Ounyamouézi ne le connaissent pas. Je lui fais connaître en quelques mots, le créateur de toutes choses, et j'ajoute que ce mtémi tout-puissant récompense les bons après leur mort, et punit les méchants. *Mongou mbaïa*, me dit-il, "alors Dieu est méchant." Je m'efforce de lui faire comprendre que, loin d'être méchant, il est infiniment bon, puisque c'est Lui qui donne aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et qu'il les comble de biens après leur mort, s'ils ont été bons. Il finit par avouer que Dieu est bon. Mais les grandes vérités que je viens de lui découvrir ont l'air de lui être complètement inconnues. Pour aller plus avant, je le répète, il faut posséder à fond la langue.

Mais si nous ne pouvons encore commencer notre apostolat par la parole, il est déjà commencé par la prière. Tous les jours, dans notre humble chapelle, nous offrons le saint sacrifice pour le salut de ces pauvres peuples ; tous les jours nous demandons à la Mère de miséricorde de préparer les cœurs à la divine semence pour le moment prochain où nous allons pouvoir, grâces à Dieu, commencer à la répandre.

Voilà, Monseigneur, quelques-uns des détails que j'ai pensé pouvoir satisfaire un peu au désir que me témoigne Votre Grandeur de connaître le pays où le bon Dieu nous a envoyés pour accomplir son œuvre. Je vous demande pardon du décousu de ma lettre ; mais elle est écrite à bâtons rompus, au milieu de dérangements de tout genre, dans une hutte dont il est impossible d'interdire l'accès aux nègres.

Je ne veux cependant pas la terminer, sans vous dire quelques mots du voyage que nos deux confrères, le P. Lourdel et le F. Amance, viennent de faire dans l'Ouganda, auprès du roi Mtéça.

Notre intention est d'établir dans ce royaume notre premier centre de mission et d'en fonder ensuite, si nous le pouvons, avec le concours des confrères que nous attendons, deux autres dans les îles d'Oukéwé et dans le royaume de Karagon. Les populations y sont très denses, et, à ce qu'on nous dit, très bien disposées.

Quant à l'Ouganda, nous en avons aussi de très bonnes nouvelles. Le roi Mtéça vient de nous envoyer des barques, en nous priant de nous rendre auprès de nos confrères qui sont dans ses états, et en nous assurant qu'il nous recevra avec bonheur. Ceux qui conduisent ces barques nous disent toute espèce de bien de Mtéça et de son royaume. Ce prince noir désire voir les Européens s'établir autour de lui. Il est vrai que c'est surtout pour faire apprendre à ses sujets les métiers utiles de l'Europe et particulièrement la fabrication de fusils.

On a aussi annoncé à Mtéça que nous étions chargés par Votre Grandeur de lui faire présent des vêtements royaux achetés par elle à Paris. Ces vêtements nous avaient été volés par nos askaris, au moment où nous arrivions au lac Nyanza. Mais ils ont été retrouvés par le *Wali* de l'Ounyanyembé, qui nous les a renvoyés fort honnêtement et a fait mettre aux fers les voleurs qu'il a expédiés au sultan de Zanzibar.

Nous allons donc nous embarquer pour aller rejoindre le P. Lourdel, qui a conquis, à ce qu'il nous écrit, toute la faveur de Mtéça. Malheureusement ce prince est malade en ce moment, et il passe presque toutes ses journées au lit. Puissions-nous le guérir, et encore plus guérir son âme et celles de ses sujets !

Nous osons implorer pour cela, Monseigneur, le secours de vos prières et de celles de nos bons confrères de la Mission, et prosternés en esprit à vos pieds, nous vous demandons de loin, pour vos enfants blancs et noirs de l'Afrique équatoriale, votre bénédiction paternelle.

Léon Livinhac,

Prêtre de la société des missionnaires d'Alger.

NORD-OUEST.

COUVENT DES SS. ANGES, ATHABASKA, 22 Déc. 1879.

Ma Très-Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

"—Depuis quelques jours l'on ne parle que de rendez-vous des différents exprès du Nord, dont tous doivent se rencontrer ici, au plus tard le premier de l'an, les nombreuses arrivées grossissant notre petite population, la font sortir de sa tranquillité habituelle. Chacun va et vient d'une demeure à l'autre avec son répertoire dont les nouvelles sont maintes et maintes fois données sous des formes variées.

—Au milieu de Juillet, l'eau était excessivement basse alors, depuis longues années, dit-on, on avait vu si peu d'eau, plusieurs rivières étaient à sec. Nous en avons bien souffert aussi nous pour le besoin de la cuisine et les lavages. On tenta bien des essais d'amélioration, mais rien ne réussit; il fallut se résigner à faire usage d'une eau morte et bourbeuse remplie d'animalcules. Le thé avait si mauvais goût qu'il faisait bondir le cœur. Nous avens eu un temps superbe tout le mois d'Août, point de fortes chaleurs ni de gelées accoutumées, et surtout très peu de maringouins, mais des fruits en abondance, tels que bluets et poires que nous avons fait sécher pour mêler à la patisserie.

—La récolte a surpassé notre attente ; 500 barils de patates et quoique les étourneaux aient fortement endommagé notre blé, nous en avons moissonné 25 barils; n'ayant qu'un petit moulin à manivelle pour moudre ce grain, notre cher frère Reygnier (meunier), aura bien des tours à donner avant que tout soit en farine. Notre petit champ d'orge a donné une trentaine de barils, il y a là de quoi faire de la soupe pour tout notre monde pour longtemps.

—L'automne ayant été long, les sauvages purent venir plusieurs fois à la mission ; ils viennent tour à tour chercher leurs avances, soit au Fort, soit à la Mission, et ne quittent jamais le Père sans lui demander un journal sur lequel au moyen de quelques hiéroglyphes, les dimanches et fêtes chômés sont indiqués. Un bon vieillard trop malade pour venir lui-même, envoya sa femme à sa place en lui recommandant bien de ne pas oublier de demander un journal, et de prier le Père de lui marquer le jour de sa mort. Notre chère vieille s'acquitta consciencieusement de sa commission et fut fort étonnée d'entendre le Père, lui dire que le bon Dieu seul connait le jour de notre mort.

—Parmi les enfants sauvages, il y en a qui sont d'une naïveté charmante. En faisant le catéchisme à un petit garçon à peine âgé de 6 ans, le Rév. Père lui demanda où était le bon Dieu ?—Tiens, en l'air répondit mon sauvageon.—Et toi, reprit le Père, si tu vis comme il faut où iras-tu ?—En l'air aussi répliqua le petit bonhomme.—Mais si tu fais mal où iras-tu ?—En l'air quand même, rien qu'en l'air je veux aller, parce que par là, on dit qu'il fait toujours bon.

—Un mot des santés avant de clore ce petit journal. Depuis quelques jours notre chère sœur Brochu éprouve un malaise au genou, elle craint d'y avoir mal comme autrefois, la dyspepsie la fatigue moins. Notre bonne sœur Fournier est la plus heureuse des créatures, à part quelques migraines, elle se porte à merveille, il en est de même de notre bonne vieille Eugénie, mais Marie Buteau, souffre continuellement des douleurs dans les jambes, elle se montre bien courageuse et tient à l'ouvrage tant qu'elle peut. Quant à moi, je ne vaux pas grand'chose, la névralgie me maltraite un peu............"

Sœur St. Michel des Saints.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SÉRIE)

ONZIÈME NUMÉRO, JUIN 1880

SOMMAIRE.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 35, RUE ST. GABRIEL

1880

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1880

(NOUVELLE SERIE)

ONZIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1880

MISSIONS D'ASIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CORÉE.

Les lecteurs de nos *Annales*, en suivant l'émouvant récit des souffrances de Mgr Ridel (1), ont pu se demander avec anxiété ce que, au milieu de la tourmente, devinrent les missionnaires associés aux périls et à l'apostolat du vénérable confesseur de la foi. Bien souvent, nous l'avons vu, oublieux de lui-même, l'illustre prélat reportait toutes ses pensées sur ses dignes collaborateurs et, lorsque, cédant à la force, il prenait de nouveau le chemin de l'exil, ses regards se dirigeaient vers ces montagnes où les missionnaires devaient s'être réfugiés. Alors ses yeux se mouillaient de larmes et levant les mains vers le Ciel, il conjurait le Père des miséricordes de les protéger au milieu des périls, et de les conserver au troupeau confié à sa sollicitude pastorale.

Tandis que les événements dont nous avons publié le récit se passaient à la capitale, les quatre missionnaires qui avaient réussi à pénétrer en Corée ayant été nommément dénoncés furent, plusieurs mois, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves. Dieu seul sait ce qu'ils ont eu à endurer, sans ressources, sans asile, pendant un hiver rigoureux ; obligés sans cesse de fuir ; n'ayant bien souvent que le Ciel pour abri ; souffrant de la faim, du froid; toujours exposés à tomber entre les mains des satellites, ou à devenir la proie des bêtes sauvages ; accablés de tristesses et d'inquiétudes ; l'âme abreuvée d'amertume à la pensée des maux qui menaçaient leur père vénéré et leurs chers néophytes. Mais Dieu veillait sur eux, ils échappèrent à toutes les recherches et à tous les dangers ; aujourd'hui, ils profitent du calme qui a succédé à la tempête pour continuer leurs travaux auprès des chrétiens.

---

(1) Voir les numéros 8, 9, et 10.

Après avoir raconté les souffrances de Mgr Ridel, nous allons faire connaître les épreuves auxquelles ont été soumis ses courageux missionnaires. Nous publions le journal que M. Robert a adressé à sa famille, et dans lequel il passe en revue les principaux événements qui se sont produits depuis son entrée en Corée.

" Corée, le 9 mars 1878.

" Bien chers parents,

" C'est du lieu de mon exil que je vous adresse ces quelques pages, incertain si elles pourront arriver jusqu'à vous ; car je vous ai écrit trois fois déjà, et, peut-être, aucune de mes lettres ne vous est parvenue. Le courrier envoyé en Chine par Mgr Ridel, maintenant en prison, a été arrêté ; nos lettres ont été saisies, et la persécution, jusqu'alors un peu ralentie, sévit avec plus de fureur que jamais.

I.

" Je me reporte à Notre-Dame des Neiges (Mandchourie), où je passais tout l'été de 1867. Vers la fin du mois d'août, Mgr Ridel m'ayant averti que je devais l'accompagner avec mon confrère M. Doucet je me disposai aussitôt à le suivre, et je me préparai, par la retraite et la prière, à entreprendre un si périlleux voyage. Trois jours avant de partir, nous commençâmes un *Triduum* en l'honneur de la sainte Vierge, patronne de la Corée.

" Le 10 septembre, au matin, Mgr Ridel bénit une dernière fois les chrétiens accourus pour lui faire leurs adieux, puis nous montâmes à cheval, et nous nous dirigeâmes vers la Corée.

" Je ne vous raconterai pas en détail les petites misères de notre voyage. Il fallut alors faire l'apprentissage de cette vie de souffrances à laquelle j'avais aspiré dès ma plus tendre jeunesse. D'ailleurs, nous fûmes bientôt dédommagés par le bonheur que nous éprouvâmes en contemplant notre patrie d'adoption et en mettant le pied pour la première fois sur cette terre de Corée, que tant de martyrs ont arrosée de leur sang.

“ Avant d’entrer dans notre mission, nous dûmes revêtir l’habit de deuil des nobles Coréens. Cachés tous les trois, Mgr Ridel, M. Doucet et moi, dans un taudis de 2 mètres de long sur 1 mètre de haut et 1 de large, l’opération n’était pas des plus faciles ; nous ne savions comment nous tirer d’embarras. Nous réussîmes cependant à opérer notre transformation et à nous habiller. Mais quel habillement ! Je ne pouvais m’empêcher de rire en voyant Mgr Ridel et M. Doucet ainsi accoutrés. Un pantalon avec des jambes si larges qu’on pourrait facilement se loger dans chacune d’elles ; le gilet est à l’avenant. En revanche, les bas sont si petits et si étroits que je pus à peine y mettre le bout des pieds ; il fallut les agrandir. Tout l’assortiment est en grosse toile de chanvre. Pour compléter le tableau, ajoutez des souliers de paille et les cheveux relevés au-dessus de la la tête en forme de toupet, et vous aurez une idée de notre costume.

II.

“ Arrivés en Corée, nous dûmes, M. Doucet et moi, quitter Mgr Ridel, qui se rendait à la capitale, et nous fixer dans un petit village de chrétiens, pour y étudier ensemble la langue coréenne. Chemin faisant, nous récitions notre rosaire.

“ Les maisons coréennes sont des plus primitives. Quelques pièces de bois superposées et crépies avec de la boue ; une ouverture de 1 mètre de haut sur 70 centimètres de large servant tout à la fois de porte et de fenêtre ; un peu de paille au-dessus, afin d’empêcher la pluie de pénétrer dans l’appartement ; en dehors, une espèce de four sur lequel on place une chaudière pour cuire le riz ; et, sous la maison, deux ou trois conduits pour donner passage à la fumée et pour chauffer la chambre. En hiver on y gèle, en été on y étouffe. Les Coréens sont ordinairement de petite taille ; c’est pourquoi leurs maisons sont très-basses ; M. Doucet et moi, nous ne pouvions nous tenir debout. De plus, les Coréens sont toujours couchés ou assis sur la natte, et nous avons dû nous habituer à faire comme eux.

“ Lorsque nous fûmes installés dans notre chambre, les chrétiens du village, ravis de nous voir au milieu d’eux,

vinrent nous y saluer. Nous étions non moins heureux de nous trouver enfin dans cette chère mission de Corée ; nos vœux les plus ardents se trouvaient accomplis.

" Notre première pensée fut de remercier Notre-Seigneur, qui nous avait protégés d'une manière si admirable dans notre long et périlleux voyage. Après une petite collation, nous prîmes quelque repos. Pour moi, dévoré par les cancrelas, je dormis peu. Le matin, en me levant, j'avais les pieds et les mains tout enflés. C'est alors que je vis pour la première fois cette espèce de vermine inconnue dans notre pays. Les maisons coréennes en sont remplies. Outre les cancrelas, toute la vermine de l'univers y pullule. Les murs de notre chambre en étaient tapissés ; c'était une vraie fourmilière. Nous en étions littéralement dévorés.

" De grand matin, nous construisîmes un petit autel dans la partie la plus élevée de notre chambre, et bientôt nous eûmes la consolation de célébrer le saint sacrifice. Notre première messe fut une messe d'actions de grâces pour remercier la sainte Vierge de sa protection.

" Le lendemain, 22 septembre, nous nous mîmes avec ardeur à l'étude de la langue ; mais nous n'avions avec nous aucun livre coréen, aucun dictionnaire, et les Coréens n'ont aucune méthode pour enseigner. Notre professeur, quoique très-versé dans l'étude des caractères chinois, ne savait par quel bout commencer sa leçon. Il nous fallut le questionner ; mais comment interroger quelqu'un dont on ne connaît pas la langue ? Nous nous décidâmes à lui montrer du doigt les objets qui nous environnaient. Souvent il ne nous comprenait même pas et nous récitait des histoires à n'en pas finir et auxquelles nous n'entendions rien. Plus d'une fois, le découragement s'empara de nous. Mais j'offris toutes mes peines à Notre-Dame des Douleurs. Je sentis alors mon courage renaître, et je me mis de nouveau à recueillir quelques mots coréens.

" Un mois et demi s'était à peine écoulé que je reçus une lette de Mgr Ridel. Vu les circonstances et surtout le péril qu'il y avait pour nous à séjourner deux ensemble, notre vicaire apostolique m'ordonnait de partir pour la province de X..., à vingt lieues plus loin, au milieu des montagnes

ardues, déjà couvertes de neige. Arrivé là, je devais administrer le village qui me donnerait l'hospitalité, les chrétiens des villages voisins et, en outre, deux autres chrétientés situées l'une à 180 lys et l'autre à 120 lys plus loin. Enfin, j'avais à fonder un collége dont Mgr Ridel me nommait supérieur.

" Juger de ma surprise en recevant cette lettre. Je ne savais si c'était un rêve ou la réalité. Moi, si jeune et si inexpérimenté, me séparer de mon confrère et vivre ainsi au milieu des montagnes, connaissant à peine les mots les plus usités de la langue de mes chrétiens. En outre, instruire de jeunes enfants, leur enseigner le latin, leur apprendre la pratique de toutes les vertus nécessaires à un prêtre, et les conduire jusqu'au sacerdoce, lorsque moi-même j'aurais eu si grand besoin d'un maître pour m'instruire et me diriger. Comment ne pas être effrayé et même découragé ? Mais, d'un autré côté, étais-je venu en mission pour faire ma volonté ? Bien loin de là, aimer, souffrir et mourir, telle avait été ma devise en quittant mes parents et mon pays. Aimer Dieu, souffrir pour Dieu et mourir pour Dieu, n'est-ce pas la pensée qui entre dans le cœur du missionnaire, lorsque, pour la première fois, il tourne ses regards vers ces pays lointains où tant d'âmes se perdent faute de prêtres qui les instruisent et les confirment dans la foi ? Bien que dépourvu de toutes les qualités exigées par la charge qui m'était imposée, cependant, sur l'ordre de mon vicaire apostolique, je me préparai à me rendre à ma nouvelle destination.

" Quelques jours après, huit de mes chrétiens vinrent me chercher. Je fis mes adieux à M. Doucet, que je ne devais revoir que sept ou huit mois plus tard. Au moment de la séparation, je sentis mon cœur se gonfler malgré moi. Ni l'un ni l'autre, nous ne pûmes parler. Mais notre silence exprimait bien la tristesse de notre âme.

III.

" Je partis à trois heures du matin en grand équipage, c'est-à-dire en chaise, car, cette fois, j'étais un noble coréen. Quatre chrétiens me portaient à tour de rôle. Deux autres me précédaient ; ils s'étaient chargés d'une partie de mon

bagage et avaient pour mission de faire éloigner les passants, parce que, en Corée, un noble en deuil ne doit être vu de personne. Un autre chrétien se tenait à mes côtés ; c'était mon servant. Il était porteur d'une longue pipe, censée la mienne. Enfin un néophyte formait l'arrière-garde avec ordre de ne pas laisser approcher les voyageurs et les personnes qui nous suivaient.

" Jamais je ne m'étais vû en pareil équipage ; mais jamais je n'avais tant souffert. J'étais assis sur mes jambes répliées ; après un quart d'heure dans cette posture, je n'en pouvais plus. J'aurais préféré mille fois marcher, moi qui ai de si bonnes jambes ; mais l'impérieuse nécessité me força de rester ainsi douze heures entières et sans prendre de nourriture.

" Le soir, je couchai dans une auberge païenne ; je contrefis si bien le noble coréen que je n'éveillai aucun soupçon. Mon rôle était facile ; il me suffisait de me cacher la figure, le plus soigneusement possible, avec une sorte d'éventail en toile de chanvre. Je soupai avec appétit, et, le lendemain, à trois heures du matin, après avoir pris une tasse de riz, mes chrétiens se préparèrent de nouveau à partir et je dus me remettre dans la terrible chaise. Il ne nous restait que huit lieues à faire pour arriver aux montagnes ; je les trouvai plus longues que les douze lieues de la veille. A deux heures de l'après-midi, je descendis de chaise pour gravir la montagne à pied.

" C'était le 26 novembre. Le temps était clair ; mais il faisait froid. Un bâton à la main, des souliers de paille aux pieds et un chapeau de paille sur la tête (1), je me mis à la suite de mon servant. Je n'avais pas fait dix pas que mes pieds étaient déjà tout mouillés par la neige qui nous venait jusqu'à la cheville. Si j'avais souffert en chaise, ce n'était rien en comparaison de ce que j'eus à endurer en gravissant ces montagnes à pic, sans chemin, à travers les rochers et les buissons, tantôt dans la neige, tantôt dans l'eau, car ici les ponts sont inconnus. Lorsqu'il s'agit de traverser les torrents, il faut sauter de pierre en pierre, et, si vous avez le

(1) Ce chapeau ressemble à une ruche d'abeilles, mais il est un peu plu petit.

malheur de glisser, ce qui arrive lorsque les pierres sont couvertes de verglas, vous voilà à l'eau, peu profonde, mais glacée. J'avais mal aux jambes. La chaise à porteurs me les avait tellement brisées qu'elles me refusaient leur service. Je me reposais à chaque instant, assis sur la neige; puis je me mettais de nouveau en route. Enfin, après trois heures de marche, j'arrivai, plus mort que vif, à la maison qui m'avait été préparée. Je fis apporter de l'eau chaude et je pris un bain de pieds, ce qui me délassa un peu. Je reçus ensuite les chrétiens, tous accourus pour me saluer. Grand était leur bonheur de me voir au milieu d'eux, et leur joie me fit bien vite oublier tout ce que j'avais souffert.

" Presque en même temps que moi, arriva ma chapelle que j'avais envoyée six jours auparavant. Comme, à cette époque de l'année, les satellites parcourent le pays pour empêcher la contrebande avec les Chinois, voici quelle précaution j'avais prise pour transporter mon bagage de messe. J'avais fait découdre une couverture et j'avais placé, entre les deux toiles, mes trois chasubles, une aube et un peu de linge; je l'avais fait recoudre, de sorte qu'on ne pouvait soupçonner, dans cette mauvaise couverture, la présence de quelque objet de valeur. Un chrétien portait sous son gilet ma pierre d'autel; un autre avait placé mon missel sous ses habits; enfin, un troisième chrétien avait logé, dans un petit sac suspendu à sa ceinture, mes chandeliers démontés, une bouteille de vin de messe et mon pupitre. Pour moi, je portais dans les manches de mon grand habit de deuil, avec mon bréviaire et mon chapelet, mon calice et ma boîte aux saintes huiles.

" Mes chrétiens se mirent tout de suite à monter un autel, et, pour cela, il leur suffit de placer une planche contre le mur et de tapisser avec du papier blanc le devant et le dessus de l'autel. Je soupai ensuite; mais extrêmement fatigué, j'avais peu d'appétit. Les chrétiens assistaient à mon repas. Riz, viande, pommes de terre, châtaignes, poires, vin de riz, rien ne manquait. Ils furent chagrinés de me voir laisser de côté ces mets qu'ils avaient apprêtés avec tout leur savoir-faire. Les Coréens ne comprennent pas comment les missionnaires peuvent vivre en mangeant si peu. En Corée,

on prépare ordinairement les mets à l'huile de ricin; ce qui les fait digérer rapidement. On mange aussi du riz et toujours du riz, ou, à défaut de riz, des pommes de terre et du millet; ce régime n'est pas très-fortifiant. Ajoutez-y des navets et des herbes sauvages. Voilà toute la nourriture, je ne dirai pas de toute la Corée, mais du pays que j'habite. Il y a même des provinces où l'on vit plus pauvrement, comme j'aurai l'occasion d'en parler plus loin.

" Après mon souper, je récitai mon chapelet, je fis ma prière du soir et je me couchai. Je dormis sur ma natte, mieux peut-être que si j'eusse été dans un bon lit.

" Dès le lendemain, je me mis de nouveau à l'étude de la langue. Cette fois les difficultés étaient moins grandes qu'au commencement. La langue coréenne n'est pas facile. Les terminaisons des verbes varient à l'infini; un seul verbe en compte jusqu'à huit cents. De plus, le langage change de forme suivant la dignité de la personne à qui l'on parle. Langage entre égaux, langage d'un supérieur à un inférieur, d'un inférieur à un supérieur, d'enfants aux parents, langage familier; je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les différentes nuances de cette langue, nuances que j'ignore moi-même. Mais Dieu proportionne toujours son secours aux difficultés que l'on rencontre. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis mon entrée en Corée, que je commençais l'administration de ma chrétienté.

IV.

" L'adminitration des sacrements, en Corée, est faite de la manière suivante :

" Les chrétiens se rendent au lieu de réunion, qui est la maison du prêtre. Deux d'entre eux sont placés comme sentinelles à quelque distance du village afin d'avertir lorsque des païens arrivent. Les autres se rangent tous en cercle. Le catéchiste donne au missionnaire une liste sur laquelle sont écrits les noms et prénoms, l'âge et la condition des chrétiens qui devront venir se confesser dans l'après-midi. Assisté de son servant et de son catéchiste, le missionnaire les interroge sur les sacrements de baptême, de pénitence, d'eucharistie et de confirmation.

“ Après l’examen, qui dure ordinairement jusqu’à onze heures du matin, les confessions commencent. A midi et demi, le missionnaire prend son repas ; ensuite il continue d’entendre les confessions jusqu’à quatre ou cinq heures en hiver. Alors il récite son bréviaire et achève ses exercices de piété qui durent jusqu’au souper. Le soir, s’il y a des baptêmes à administrer, il réunit de nouveau les chrétiens.

“ A ce moment-là, nous ne courons aucun danger de la part des païens ; ceux-ci ne voyagent pas la nuit à cause des tigres, très-nombreux en Corée, surtout dans les montagnes du Nord, où chaque année, ils font un grand nombre de victimes. Le lendemain, avant le jour, le missionnaire célèbre la messe et distribue la sainte communion ; puis l’examen recommence comme la veille.

“ Durant l’administration de cette petite chrétienté, la piété de mes Coréens me procura de grandes consolations. Plusieurs avaient fait 30 lieues dans la neige jusqu’à mi-jambes pour venir recevoir les sacrements. “ —En France, leur “ disais-je, il y a 50,000 prêtres et partout des églises :—Que “ les Français sont heureux ! me répondaient-ils. Avec quelle “ ferveur ils doivent prier Dieu et le remercier de les avoir fait “ naître dans un pays où il est si facile de sauver son âme, “ où ils peuvent assister à la messe tous les jours et s’appro- “ cher des sacrements chaque fois qu’ils le désirent ! Nous “ autres, pauvres malheureux, poursuivis et pourchassés “ partout comme des bêtes fauves, nous ne savons parfois “ de quel côté diriger nos pas. Il y a treize ans que nous “ n’avons vu de Père ; pendant tout ce temps, nous avons “ été privés du bienfait des sacrements. Aujourd’hui que “ nous avons le bonheur d’être régénérés par le baptême et “ la pénitence, et que nous avons reçu le pain des forts, nous “ sommes trop heureux ; mais ce bonheur durera-t-il long- “ temps ? ”

“ Je me remis à l’étude de la langue et des caractères chinois dont la connaissance m’était nécessaire à cause de ma charge de supérieur de collége. Quelques jours après, Mgr Ridel m’envoya mes deux premiers élèves. Ils portaient les noms des apôtres Pierre et Paul. Je leur fis la classe, et,

pendant le temps très-court qu'ils passèrent avec moi, je remarquai en eux d'excellentes dispositions. Pieux, obéissants, studieux et s'aimant comme deux frères, ils se conformaient en tout aux avis que je leur donnais. Je les conduisis deux fois en premenade à la montagne.

" Au retour de la seconde de ces promenades, j'appris que Mgr Ridel avait été arrêté, le 28 janvier, avec six chrétiens, et, le soir du même jour, un autre courrier m'apportait une lettre qui m'ordonnait de fuir au plus tôt. Quels ne furent pas mon étonnement et ma douleur ! Il y avait quatre mois à peine que Mgr Ridel était rentré dans sa mission, et déjà il était dénoncé et jeté en prison.

" Quelle était la cause de ce triste événement (1) ? En Corée, comme dans les autres vicariats, les missionnaires ne peuvent pas vivre sans communiquer avec le dehors. Il faut que la Congrégation des Missions-Etrangères soit tenue au courant de leurs travaux et leur fasse parvenir les secours dont ils ont besoin. Mgr Ridel fixa les époques auxquelles il enverrait un courrier sur les frontières de Corée. De son côté, M. Richard, procureur de la Corée, résidant en Mandchourie, expédie aux mêmes époques un courrier chinois. Le jour de la rencontre étant désigné à l'avance, les courriers se reconnaissent à certains signes convenus, et, tout en ayant l'air de faire du commerce, ils échangent les lettres dont ils sont porteurs. Jusqu'au mois de janvier 1878, tout s'était parfaitement passé. Mais, à cette époque, les courriers de Mgr Ridel furent arrêtés à leur retour ; on les fouilla, et le paquet de lettres fut saisi. A la vue de l'écriture européenne, les satellites bondirent de joie et comprirent tout de suite l'importance de leur capture. Ils conduisirent les trois chrétiens au mandarin qui leur demanda d'où venaient ces lettres et à qui elles étaient adressées. Les chrétiens ne firent point de réponse ; malheureusement une lettre écrite en caractères coréens et envoyée par un Coréen, chargé d'enseigner sa langue à nos confrères en Chine, révéla tout : le lieu de la

(1) Je dois faire remarquer que je n'ai appris plusieurs détails que par les Coréens, et leur imagination féconde les entraîne parfois dans de singulières exagérations. Il faudrait donc distinguer entre ce que je raconte comme l'ayant vu moi-même et ce que j'écris d'après les on-dit des Coréens.

retraite de M. Doucet, que j'avais quitté depuis quelque temps, la maison de M. Deguette et de Mgr Ridel. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer la persécution et nous perdre tous.

" Le mandarin expédia aussitôt des satellites à Séoul afin d'avertir le roi que des étrangers avaient pénétré dans le royaume et que leur chef se trouvait à Séoul chez un tel. S'il n'y avait pas eu de Judas, il eût été difficile de trouver Mgr Ridel ; car, beaucoup de noms coréens se ressemblent ; mais, en Corée, comme partout, les Judas ne manquent pas, et bientôt l'un d'eux se chargea de conduire les satellites. Le 28 janvier, Mgr Ridel fut arrêté. Les chrétiens de Séoul prirent aussitôt la fuite. On envoya des courriers à tous les missionnaires pour les avertir de se cacher.

" J'étais bien tranquille à K..., lorsque je reçus le courrier qu'on m'avait dépêché. Je dus donc me préparer à fuir ; mais il fallait auparavant cacher mes effets et me débarrasser de mes élèves. Mes chrétiens déposèrent dans de grands vases en terre mes livres et mes objets de piété ; je ne me réservai que le strict nécessaire pour célébrer la sainte messe ; puis ils portèrent le tout à la montagne où ils enfouirent mon bagage et le leur dans des trous qu'ils avaient creusés.

" Je confiai l'un de mes élèves à un chrétien pour le conduire chez son frère, païen il est vrai, mais sympathique aux chrétiens ; l'autre élève partit avec le courrier. Le lendemain, à deux heures du matin, je célébrais une dernière fois le saint sacrifice auquel assistèrent tous les chrétiens en pleurs. Après avoir reçu leurs adieux et pris un peu de riz, je partis, déguisé en valet avec un paquet derrière le dos ; mon servant et deux autres chrétiens m'accompagnaient.

" Il y avait deux mois à peine que je m'étais fixé à K..., et déjà je m'étais tellement attaché à mon petit troupeau que, en le quittant, je ne pus retenir mes larmes. Ces pauvres chrétiens, qu'allaient-ils devenir ? Neuf ans auparavant, fuyant la persécution, ils avaient trouvé un refuge au sein de ces montagnes jusqu'alors inhabitées. Ils avaient coupé les bois, défriché la terre et y avaient vécu paisiblement jusqu'à ce jour, pratiquant fidèlement tous les devoirs de

notre sainte religion, se contentant pour toute nourriture de pommes de terre et de navets, mais heureux de pouvoir louer et honorer Dieu loin du tumulte et des superstitions des païens. Quant à moi, si j'étais arrêté, je risquais d'être martyr ; n'est-ce pas ce que j'avais désiré dès mon enfance ? tandis que mes chrétiens, tout en considérant le martyre avec la foi la plus vive, ne laissaient pas de penser à leurs femmes et à leurs enfants. C'était pour eux une bien grande tentation, tentation capable de les vaincre et de les faire apostasier, bien qu'ils fussent tous frères et enfants de martyrs. Comme moi, ils allaient être obligés de fuir ; mais où se réfugier, sans argent, n'ayant pour toute fortune que des enfants, la plupart encore à la mamelle. J'avais comme un poids sur le cœur ; j'aurais voulu les mettre tous en sûreté avant mon départ ; la chose n'était pas possible. Je ne pouvais que prier pour eux, et je le fis avec toute la ferveur dont je me sentais capable.

V.

“ En quittant ces infortunés, j'eus à gravir les montagnes, dans la neige jusqu'aux genoux, par un froid de 17°. A peine arrivé au sommet de la première, je dus me reposer un peu, car je n'en pouvais plus. Jusque-là, nous avions suivi les pas des tigres qui abondent en ces lieux, et mes gens n'étaient pas trop hardis. S'ils n'avaient pas été avec un missionnaire, ils n'auraient jamais voulu se hasarder à voyager la nuit. Ils se figurent que sa présence suffit pour épouvanter et faire fuir ces terribles animaux.

“ Après une courte halte, je me remis en route ; cette fois nous n'avions qu'à descendre, mais pour remonter bientôt, et ainsi de suite. A trois heures de l'après-midi, exténué de faim et de fatigue, je m'assis sous un sapin. Mon servant se rendit dans un village, acheta pour deux sous de riz, tout ce qu'il put trouver à cette heure, et me l'apporta. Nous partageâmes ce peu de nourriture, et je continuai ma route en me reposant de temps à autre.

“ Sur le soir, il me fallut coucher à l'auberge et, pour cela, faire le malade. Je l'étais en effet, tant je souffrais des

pieds, des jambes et par tout le corps. On nous demanda d'où nous venions et où nous allions par un si mauvais temps. Mon servant, qui a la parole facile, répondit de manière à n'éveiller aucun soupçon. Il me fit passer pour son parent. Le lendemain, à la pointe du jour, nous recommençâmes à monter et à descendre par des chemins impossibles à décrire. Nous avions eu soin de mettre un peu de riz dans nos mouchoirs. A midi, nous mangeâmes, bien que le riz fût tout gelé.

“ Le soir, nous arrivâmes à la chrétienté de K*..., où tout le monde fut surpris de nous voir en cet équipage. J'avais les pieds meurtris et les mains rouges de sang, par suite des chutes que j'avais faites sur la glace. Je rassurai de mon mieux les chrétiens et je les invitai à se préparer promptement à recevoir les sacrements. Dès le lendemain, je me mis à confesser, à baptiser et à remplir toutes les autres fonctions de mon ministère. Pendant ce temps, j'envoyai un courrier à K*..., pour me tenir au courant de ce qui se passait. Un autre partit pour m'acheter une maison dans les montagnes les plus désertes de la Corée, où je me retirerais avec quelques chrétiens, s'il y avait danger pour moi de séjourner à K*... Quelques jours après, le premier courrier revint, m'apportant la nouvelle que les chrétiens de K... avaient tous pris la fuite et que ma maison, ainsi que celle de mon domestique, avaient été brûlées. Toutes les provisions que j'avais faites étaient perdues. Arrive ensuite mon second courrier ; il avait acheté et payé comptant deux maisons, l'une pour moi, l'autre pour les chrétiens qui m'accompagneraient. Elles étaient situées à dix lieues de là, au milieu des montagnes les plus sauvages, où il n'y avait pour toute nourriture que des pommes de terre. J'abandonnai ces maisons parce qu'elles se trouvaient à proximité de plusieurs maisons païennes.

“ L'administration de la chrétienté de K*... terminée, j'envoyai un courrier à P*... pour inviter les chrétiens à se préparer à recevoir les sacrements. Jugez de la joie de ces chrétiens ; la plupart n'avaient pas vu de missionnaire depuis treize ans. Ils se hâtèrent de tout préparer pour me recevoir. Mais la veille de mon départ, après avoir baptisé

un païen de trente-cinq ans, à qui je donnai le nom d'Augustin, je reçus un courrier de Séoul. Il venait m'annoncer que le roi avait expédié des satellites par tout son royaume pour arrêter les missionnaires; que ces satellites étaient déjà descendus à la ville de K**... et à P..., où ils avaient livré aux flammes la maison qui avait servi de résidence à M. Doucet et à moi, lors de notre arrivée en Corée ; qu'ils avaient déjà arrêté plusieurs païens portant les mêmes noms que les chrétiens de ce village, et qu'enfin je devais fuir.

" A cette nouvelle, je dus me résoudre à fuir de nouveau. Où me réfugier ? On me conseilla d'aller à P*... " — Mais, " répondis-je, si les satellites sont descendus à P..., où il n'y " a que cinq maisons de chrétiens, n'iront-ils pas à P*..., où " il y en a vingt ? Et, de plus, ne convient-il pas que les " chrétiens ignorent complètement le lieu de ma retraite ? " J'ordonnai alors à mes gens de se préparer à partir pour la province de H..., où se trouvaient seulement trois maisons de chrétiens. Le soir, j'entendis les confessions de deux malades atteints de la peste, puis des chrétiens ; cela dura jusqu'à deux heures du matin. A trois heures, je célébrai la sainte messe, après laquelle on enfouit de nouveau toute ma chapelle, et je me disposai à partir. Comme à K..., c'était une désolation extrême ; on pleurait, on criait, et je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes aux larmes de mes pauvres chrétiens.

" Ce nouveau trajet dura deux jours. Je souffris de la fatigue, de la faim et du froid. Interrogé à l'auberge sur la cause d'un si long voyage dans ces montagnes où il n'y a que de la neige pendant sept mois de l'année et des tigres qui faisaient un grand nombre de victimes, mon servant répondit qu'il allait chercher une femme pour son fils. On n'en demanda pas davantage.

VI.

" J'arrivai le 14 février à K***, où demeuraient les chrétiens chez qui je venais demander l'hospitalité. J'étais à demi-mort de fatigue ; ce jour-là, nous avions fait 100 lys (10 lieues), qui, à cause de la difficulté des chemins, valaient

certainement vingt lieues de France. Ainsi, depuis quatre mois à peine que j'étais en Corée, j'avais traversé ce royaume dans toute sa largeur (65 lieues), non pas pour prêcher et pour instruire, mais pour échapper aux satellites.

“ Le lendemain de mon arrivée, les chrétiens de K*** voulurent recevoir les sacrements. J'entendis leurs confessions ; j'administrai le baptême à six adultes, je suppléai les cérémonies du sacrement à trois autres et je donnai la confirmation à huit chrétiens. Je ne pus leur donner la communion, n'ayant pas ma chapelle. Ils m'édifièrent beaucoup par leur piété et leur ferveur. L'année dernière, une femme de ce village, enceinte de sept mois, avait fait dix-huit lieues de chemin pendant l'hiver, dans la neige à mi-jambe, pour être baptisée, et elle était arrivée après le départ de M. Blanc, de sorte qu'elle avait dû s'en retourner sans avoir reçu le baptême. Mais Dieu a tenu compte de sa foi, et aujourd'hui, fuyant devant la persécution, je me réfugiai précisément dans la maison de cette courageuse catéchumène. Jugez de son bonheur et du mien.

“ A K*, j'avais été témoin d'un fait à peu près semblable. Au mois de février, une femme, âgée de 60 ans, était venue de 20 lieues pour recevoir le baptême. A cette époque, il y a quelquefois deux pieds de neige dans les montagnes. Je la trouvai trop ignorante des vérités de la foi, et elle fut obligée de s'en retourner sans avoir été baptisée. Très-affligée de mon refus, elle me dit : “ — Que le Père m'impose une “ longue et pénible pénitence, des peines et des prières “ autant qu'il voudra, mais qu'il me baptise.” Je la consolai en lui disant que, si je la baptisais alors qu'elle était si peu instruite, je pécherais moi-même et qu'elle ne retirerait du baptême aucun avantage spirituel. “ — Mais, ajouta-t-elle, si “ le Père est pris par les satellites, que deviendrai-je ! — Ne “ te chagrine pas, lui répondis je, je ne serai pas pris cette “ fois, et, l'année prochaine, je te baptiserai et je te donne- “ rai le nom de Madeleine. Madeleine était une grande “ pécheresse ; mais, par ses larmes et sa pénitence, elle “ devint une grande sainte. — Oh ! dit cette pauvre femme, “ dès aujourd'hui je vais prier sainte Madeleine de veiller “ sur le Père et de le protéger ; et j'apprendrai si bien mon

“ catéchisme que, l’année prochaine, il ne pourra me refu-
“ ser la grâce du baptême, dont je ne suis, sans doute, pas
“ digne aujourd’hui.”

“ De semblables exemples de la foi la plus vive ne sont pas rares en Corée. Si l’on obtenait un peu de liberté, les Coréens, avides de connaître la vérité, se convertiraient en foule ; mais ils sont enchaînés par la peur et la crainte de la mort. Car, en Corée, un chrétien est regardé comme l’ennemi déclaré du royaume, et, s’il est connu, il est sûr d’aller au Ciel par le plus court chemin ; la mort est son partage.

“ Il faut dire, en passant, que le peuple coréen est très-malheureux. Il est écrasé par les impôts, pillé par les satellites, volé par les brigands nombreux dans le pays ; depuis le roi jusqu’au dernier employé du royaume, tous s’entendent pour opprimer le peuple. C’est à qui fera le plus d’exactions, qui sera le plus habile et, par ce fait, arrivera à de plus hautes dignités. Le peuple, n’osant pas même élever la voix pour se plaindre, de peur d’être mis à mort, tâche d’imiter ceux qui le gouvernent et de se dédommager à son tour.

“ Les chrétiens, malgré la persécution, voulurent me fêter à leur manière. Comme on était à la veille du carnaval, c’était une raison de plus pour se payer le luxe de manger un peu de viande, car ils n’ont pas l’habitude d’en prendre pendant tout le carême. Ils achetèrent donc deux gros chiens pour 2 fr., et les apprêtèrent à la sauce coréenne. Les Coréens préfèrent la viande de chien à celle du faisan ; pour eux, elle n’a pas d’égale. Aux grandes fêtes, ils auraient sur leur table tous les ragoûts du palais royal, ils croiraient ne rien avoir, s’ils n’avaient pas un plat de chien. On m’apporta donc deux écuelles de cette viande, pensant me procurer le plus grand plaisir. Je n’en eus pas plutôt senti l’odeur que j’en perdis l’appétit. Je fis éloigner le tout bien vite, au grand étonnement de mes gens qui me demandèrent aussitôt si je n’étais point malade. “ — Non, leur répondis-je, ce n’est
“ qu’une petite indisposition causée par le fumet de la viande
“ que vous m’avez apportée ; car, dans mon pays, on ne
“ mange pas de chien. — Comment ! s’écrièrent-ils, les Fran-
“ çais ne mangent pas de chien ? Il faut avouer qu’ils sont

" bien délicats, nous qui ragardons cette viande comme une
" vraie gourmandise ! "

" En attendant la fin de la persécution, fin que je croyais proche, je me remis à l'étude des caractères chinois. Seul dans une petite chambre obscure, d'où je ne pouvais jamais sortir, parce que les païens passaient sans cesse devant la maison, je m'ennuyai plus d'une fois. Mais la volonté de Dieu avant tout. Ma position était encore préférable à celle de mon vicaire apostolique, qui gémissait dans les fers. Le 5 mars, trois voleurs passèrent la nuit dans la maison qui me servait de cachette. Jugez si, les chrétiens et moi, nous pûmes dormir un instant. Cependant nous en fûmes quittes pour la peur. On les régala de pommes de terre, seule nourriture du pays, et on les congédia bien poliment.

" Aujourd'hui, 9 mars, le temps est magnifique, du moins autant que je puisse voir à travers ma petite fenêtre de papier. Le ciel est pur ; le soleil éclaire les pics situés autour de ma cabane. Leurs sommets couverts de neige et reflétant la lumière offrent un éblouissant spectacle.

" Combien je désirerais sortir ! mais ce n'est pas possible ; il ne m'est plus permis de contempler les beautés de la nature. J'en fais le sacrifice, et je l'offre de tout mon cœur à mon divin maître...... Une autre pensée m'agite : où sont mes confrères ? Sans doute, comme moi, dans une pauvre cabane au fond des montagnes. Et mon vicaire apostolique, que fait-il dans sa prison de Séoul ? Ah ! peut-être, est-il plus heureux que ses missionnaires ; car j'ai entendu dire qu'il a remporté la palme du martyre. Je le souhaite et le redoute tout à la fois. S'il en est ainsi, quelle joie dans le Ciel ! mais quel deuil pour l'Eglise de Corée privée du meilleur des Pères ! Moi aussi, je désire marcher sur ses traces et verser mon sang pour Celui qui a répandu le sien jusqu'à la dernière goutte afin de nous délivrer de la mort et de nous donner la vie éternelle. Mais suis-je digne de mourir pour mon Dieu ? Non. Je n'ose espérer un si grand bonheur. Du moins, mon divin Sauveur, faites-moi supporter avec patience et résignation les peines et les misères de cette vie mortelle, afin que je mérite d'aller jouir de la vie immortelle que vous avez promise à ceux qui auront combattu jusqu'à la fin vos

saints combats. Je m'efforcerai donc, en tout et partout, de me conformer aux desseins impénétrables de votre divine Providence. Et quel ne sera pas mon bonheur si, après avoir rempli dignement et fructueusement ma carrière apostolique, je puis répéter ces belles paroles : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi.*

VII.

12 mars.

" J'apprends que Mgr Ridel a été mis à mort et que les dix-huit chrétiens détenus avec lui ne reçoivent, comme nourriture, que le strict nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Deux d'entre eux ont été appliqués à la torture. Le premier servant de Mgr Ridel fut interrogé par les ministres du roi. On lui demanda le nom de l'endroit où se trouvait le missionnaire qu'on avait vu, deux mois auparavant, avec le vicaire apostolique. " — En Corée, où sévit " toujours la persécution, répondit-il, deux missionnaires ne " peuvent résider ensemble ; et, si on en a vu un chez l'évê- " que, il n'y était que de passage, il a dû aussitôt repartir " pour faire l'administration. J'ignore de quel côté il s'est " dirigé. " Le second servant n'était âgé que de dix-sept ans. Sa jeunesse faisait craindre que la violence des tortures ne lui arrachat quelques paroles compromettantes. Mais, sommé d'apostasier et de dénoncer la retraite des missionnaires, il répondit avec fermeté : " — La religion catholique nous " défend d'apostasier et de dénoncer ceux qui n'ont pas craint " de s'exposer à la mort pour venir nous instruire. "

" Le même courrier m'annonce que la plupart de mes chrétiens de K... sont allés se réfugier dans les montagnes et que mes objets, enfouis depuis plus d'un mois, ont été transportés par quatre néophytes dans une chrétienté où on les a de nouveau enterrés. Point de nouvelles de M. Doucet, ni de mes autres confrères. Je sais seulement qu'ils n'ont point encore été arrêtés.

" Mes chrétiens me disent qu'il m'est impossible de séjourner longtemps chez eux, parce que, si les satellites viennent à rentrer à K..., je serai certainement découvert et pris.

J'envoie deux chrétiens me préparer une nouvelle cachette dans les montagnes du nord, où il y a de la neige jusqu'au mois d'août et des tigres en abondance. Je leur ordonne de m'acheter deux maisons : l'une dans la partie la moins habitée de la montagne, pour moi, mon servant, son fils et sa femme ; l'autre, à quelque distance de la première, pour une famille de chrétiens qui, s'il venait des païens dans ces parages, les empêcheraient de monter plus haut. Au milieu de ces montagnes, il n'y a rien à manger. " — Que deviendra " le Père ? me disent mes chrétiens.—Soyez sans crainte ; je " mangerai, comme vous, des pommes de terre et de l'avoine. " Ici j'ai un peu de riz, des gâteaux de pommes de terre et " de farine d'avoine, puis, pour désert, de l'ail et des oignons " sauvages. Là-bas, si je n'ai pas de riz, je n'en mourrai " pourtant pas, puisqu'il y a, dit-on, beaucoup de pommes " de terre. "

20 mai.

" Mes chrétiens partirent. Quinze jours après, ils revinrent tout joyeux. Ils avaient acheté deux maisons : l'une, avec deux champs de pommes de terre, coûtait 7 fr. ; l'autre, plus petite, entourée d'un hectare de terre labourable, coûtait 4 fr. Ces deux maisons, situées sur le penchant de la plus haute montagne de la province, montagne dont le bois n'a jamais été coupé, avaient été abandonnées des païens à cause des tigres qui avaient fait plusieurs victimes parmi leurs enfants. Chaque nuit, on entend hurler ces animaux. Les habitants des environs ferment, par prudence, leurs portes et leurs fenêtres au moyen d'énormes troncs d'arbre qu'ils roulent devant, dès que le soleil se couche, pour ne les ouvrir que le lendemain au lever du soleil. Plusieurs fois, des tigres sont venus en plein jour prendre leurs porcs sous leurs yeux. C'est là que j'allais passer l'été.

" Par prudence, je me procurai, pour 11 fr. un fusil coréen, que je donnai à mon servant. Les fusils coréens sont très lourds et, pour en faire usage, il faut y mettre le feu avec un charbon allumé, de sorte qu'on risque fort de se blesser.

" Avant de me rendre à ma nouvelle résidence, je reçus

un courrier de Séoul qui m'apprit plusieurs choses. — Les satellites, en parcourant les environs de K... avaient fait beaucoup de dégâts, mais aux dépens des païens. Ces derniers, s'étant emparés des objets des chrétiens en fuite, avaient été traités de voleurs par les envoyés du roi et frappés à coups de rotin ; à leur tour ils avaient été obligés de fuir. — On parle beaucoup d'une guerre prochaine avec le Japon ; mais on ne peut rien savoir de certain. — Le roi de Corée, s'entretenant avec ses ministres, leur aurait dit : " — Jusqu'ici la loi du royaume punit de mort tout étranger " qui ose s'aventurer dans notre pays. Si l'on abolissait cette " loi et que l'on renvoyât l'évêque dans sa patrie ; que vous " en semble ? " L'un des ministres aurait répondu : " — Le " langage du roi me paraît étrange ; c'est la première fois " que j'entends prononcer de telles paroles. Comment ren- " voyer dans sa patrie un homme qui, au mépris des lois de " notre pays, s'est introduit furtivement en Corée pour en- " seigner à votre peuple une doctrine perverse ? Si le roi " renvoie l'évêque, les satellites, expédiés à la recherche des " quatre autres Européens, s'efforceront-ils de les prendre ?" A ces paroles, le roi aurait ordonné seulement de ne pas maltraiter l'évêque. — Enfin trois satellites, chargés de découvrir les missionnaires, ayant été tués par des voleurs, la persécution sévirait avec plus de violence que jamais dans le midi de la Corée.

" Le 3 avril, après avoir administré le sacrement de pénitence à tous ces pauvres chrétiens que j'allais quitter peut-être pour ne jamais les revoir, je partis accompagné de mon servant et de deux autres chrétiens. Il ne faisait pas très froid, mais le vent soufflait avec violence. Il avait plu la veille, les chemins étaient détrempés, et nous avions quelquefois de l'eau jusqu'à mi-jambe. En nous dirigeant vers le nord, nous rencontrâmes bientôt la neige.

" Cette journée de marche me coûta plus que toutes les autres réunies. Durant ces deux mois d'exil, j'avais perdu une grande partie de mes forces par suite de la mauvaise nourriture du pays. Vers midi, n'en pouvant plus de lassitude, je m'assis au pied d'une haute montagne. Je pris un peu de la nourriture que nous avions apportée avec nous.

Mes chrétiens, voyant mes pieds écorchés et tout enflés, me dirent : " — Père, il faut avouer que le chemin du Ciel est " difficile.—Mais aussi, répondis-je, quelle récompense après " cette vie si courte comparée à l'éternité et quels horribles " tourments si l'on meurt en état de péché mortel !" Je me remis en route pour me reposer de nouveau quelques instants après et ainsi de suite jusqu'au soir où j'arrivai à mon logis plus mort que vif. Mais j'étais chez moi et bien résolu à n'en pas sortir avant la fin de la persécution.

" Le lendemain de mon arrivée (4 avril), j'examinai la position topographique du lieu, et après bien des recherches et des informations, je pus m'orienter. Cette montagne est la plus haute de toutes les montagnes environnantes ; elle appartient à la chaîne qui traverse la Corée dans toute sa longueur. Les arbres y abondent : sapin, bouleau, cèdre, etc. ; cependant il n'y a point de chênes ni de hêtres. Dans les parties non boisées, s'élèvent à perte de vue d'énormes rochers à pic qui servent de repaires aux tigres. La veille de mon arrivée on a entendu ces animaux rugir plus fort et plus longtemps que d'habitude. " — Sans doute, disaient " mes gens, ils rugissent pour la dernière fois ; car, aussitôt " le Père arrivé, ils n'habiteront plus ces parages." La chose pourra paraître invraisemblable ; cependant, depuis un mois et demi que je suis ici, on n'en a pas entendu un seul. Les païens qui habitent le bas de la montagne ont vu leurs porcs et leurs chiens emportés en plein jour et sous leurs yeux, tandis que, mes chrétiens et moi, nous n'avons encore rien vu ni rien entendu. Ne pourrions-nous pas reconnaître là un effet de la protection de la Providence ?

" Par un nouveau courrier, j'appris, le 15 avril, qu'aucun de mes confrères n'avait été arrêté, mais que plus de cinquante chrétiens du midi de la Corée étaient enfermés dans les prisons de Séoul et que plusieurs y étaient morts de misère. Le massacre de trois satellites par les voleurs a beaucoup aggravé la persécution dans le sud du royaume. Partout les chrétiens s'enfuient, laissant leurs maisons, leurs champs et leurs bestiaux pour ne sauver que leur misérable existence. Des bandes de voleurs parcourent le pays. La peste a fait aussi son apparition, et le nombre des victimes

est considérable. Dans un village de chrétiens où il n'y a que douze maisons, neuf personnes sont mortes. Enfin, les tigres font de grands ravages. Dans un seul village voisin de la capitale, cinquante personnes ont été dévorées en quelques semaines. Le temps est mauvais ; toujours de la neige ; il est fort à craindre que cette année ne soit une nouvelle année de famine.

" Les desseins de Dieu sont impénétrables. Que réserve-t-il à ce royaume de Corée, où tant de généreux martyrs ont confessé leur foi par l'effusion de leur sang ? En voyant de si nombreux fléaux désoler leur pays, les païens n'ouvriront-ils pas enfin leurs cœurs à la voix de l'Evangile ! Je ne veux pas aller chercher bien loin la cause de tous ces événements ; elle est, à mon avis, dans l'obstination du roi et des mandarins à verser le sang innocent des chrétiens. On rend la liberté aux voleurs et aux assassins ; mais, les chrétiens, on les égorge sans pitié. Le peuple, lui-même, saisi d'horreur en voyant le sang humain répandu sous de tels prétextes, se demande quel est le crime de ces gens qui lui paraissent les plus honnêtes du pays. Prions Dieu qu'il daigne, dans sa miséricorde, pardonner à nos persécuteurs ; car, semblables aux Juifs, qui crucifièrent N.-S. Jésus-Christ, ils ne savent ce qu'ils font.

" Depuis plus d'un mois, je n'ai pas de nouvelles. Dans le creux de cette montagne déserte, je suis comme abandonné, n'ayant pour nourriture qu'un peu de riz qu'il faut aller chercher à huit lieues, quelques pommes de terre gelées, et des herbes sauvages en guise de légumes : fougères, orties, ronces, etc., sans huile et sans aucun assaisonnement. Les huit chrétiens qui m'accompagnent vont peut-être mourir de faim ; car on ne trouve plus rien à acheter. J'ai encore quinze doubles mesures d'avoine ; mais, après cela, que mangeront-ils ? Dieu y pourvoira ; que son nom soit béni ! J'attends avec impatience la fin de cette persécution. Faute d'une nourriture assez substantielle, j'ai perdu toutes mes forces. Toutefois, je suis rempli de confiance. Je ne suis pas venu en mission pour prendre mes aises, mais pour me conformer à la sainte volonté de Dieu. Je me donne tout entier à vous, ô mon Dieu ! et j'accepte de tout mon cœur les afflic-

tions et les misères de cette vie, en expiation de mes fautes, heureux de souffrir pour Celui qui n'a pas dédaigné de verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour le salut des hommes.

VIII.

12 juin.

" L'été est commencé. Voilà cinq mois que la persécution a débuté par l'arrestation de Mgr Ridel, et notre vicaire apostolique est toujours en prison.

" Les satellites expédiés à notre poursuite sont rentrés à Séoul, sans avoir pu trouver un seul missionnaire. Ils ont donné pour excuse au roi que, dans le midi de la Corée, les chrétiens étaient trop nombreux et que, si on les arrêtait, la culture du riz deviendrait impossible. Faut-il ajouter foi à cette parole, qui m'a été rapportée de Séoul la semaine dernière ? J'hésite à le croire ; il paraît cependant que les arrestations ont cessé.

" J'ai envoyé un courrier à la recherche de mes deux élèves afin de leur faire la classe ici où je suis à peu près en sûreté. Je dois néanmoins prendre beaucoup de précautions pour n'éveiller aucun soupçon chez les païens.

" Ces jours derniers, j'ai failli être découvert, voici comment. N'ayant plus de nourriture ni pour moi, ni pour mes gens, je chargeai deux chrétiens de m'acheter cinq boisseaux de riz et trente boisseaux de millet. Ils allèrent jusqu'à six lieues de ma résidence m'acheter ces provisions, et louèrent trois bœufs pour me les rapporter. Les païens du voisinage, qui ne vivent que de pommes de terre, d'avoine et de navets, voyant toutes ces provisions se diriger du côté de la montagne que j'habite, furent bientôt en émoi. Ils se rassemblèrent, délibérèrent, crièrent, disant qu'une famille riche était venue s'établir parmi eux. " — Peut être est-ce un noble ? " ajoutèrent-ils ; qu'allons-nous devenir ? Etant d'une condi- " tion plus élevée que nous, il va nous mépriser, peut-être " nous vexer dans la suite. " En Corée, c'est le privilége des nobles et des riches d'opprimer ceux qui sont au-dessous d'eux. Ils délibérèrent ainsi plusieurs jours pour savoir ce qu'ils auraient à faire et invitèrent même les villages voisins.

Mon servant, étant allé payer des navets chez des païens des environs, fut instruit de ce qui se passait et me répéta ce qui se disait. J'envoyai aussitôt deux chrétiens pour rassurer les païens sans toutefois nous compromettre, chose assez difficile à cause des superstitions qui se font à certaines époques de l'année et auxquelles tous les gens du même village doivent contribuer pécuniairement.

“ Mes chrétiens partirent et, après un jour de délibérations, ils réussirent à satisfaire tout le monde. Il fut convenu qu'ils donneraient chaque année douze ligatures d'impôt. Quant à l'argent des superstitions, ils le refusèrent nettement, faisant remarquer que, à cause de leur éloignement du village, ils aimaient mieux vivre seuls et faire tout ce que leur cœur leur suggèrerait pour marcher sur les traces de leurs ancêtres. Un païen insista beaucoup ; il serait mieux, disait-il, que tous d'un commun accord, sacrifiassent à leurs parents défunts et au génie de la montagne. Mais, nos chrétiens persistant dans leur refus, un païen respectable ajouta que, pour les choses matérielles, on pouvait bien forcer les hommes à agir d'une manière uniforme, mais que, lorsqu'il s'agissait du culte des ancêtres et du dieu de la montagne, on ne pouvait contraindre personne, et que chacun était libre de faire tout ce que lui inspireraient sa piété filiale et son amour pour la divinité. “ Ainsi, conclut-il, ces hommes, “ devenus nos voisins, consentant à payer, comme nous, les “ impôts au mandarin et à notre village, sont parfaitement “ libres de faire tout ce qu'ils voudront ; pour le reste qu'on “ les laisse donc tranquilles ! ”

“ Le lendemain, deux autres païens ayant entendu dire qu'une famille riche était venue s'établir parmi eux, arrivèrent à la pointe du jour jusqu'à ma maison, pendant que je célébrais le saint sacrifice. Sans mon chien, j'étais pris. Mon servant sortit aussitôt pour recevoir ces hôtes importuns, les fit entrer dans une baraque voisine que j'avais fait construire en cas d'accident, et put, par le charme de sa conversation, les retenir jusqu'à la fin de la messe, après laquelle les chrétiens se retirèrent doucement, fermèrent ma porte et s'en allèrent, en faisant semblant de ramasser des légumes. Les deux païens venaient demander à emprunter.

de l'argent. Mon servant leur répondit qu'il avait apporté avec lui toute sa fortune, qui consistait en une centaine de ligatures ; mais que, ayant été obligé d'acheter des vivres et des semences de pommes de terre, il ne lui restait que fort peu de chose. " Je vais, ajouta-t-il, vous faire donner à " chacun une tasse de millet, et, après avoir déjeuné avec " nous, vous pourrez reprendre le chemin de votre demeure " et nous laisser désormais tranquilles." Ce petit incident est venu nous distraire à un moment où je m'ennuyais de n'avoir pas de nouvelles de mes confrères et de mes chrétiens.

" Le courrier que j'avais envoyé à la recherche de M. Doucet m'apporta enfin une lettre de lui, la première depuis le commencement de la persécution. Obligé de se cacher après avoir administré la chrétienté de K***, M. Doucet s'était retiré dans une baraque, à quelque distance de cette chrétienté, sur le versant d'une montagne, où il avait eu à endurer beaucoup de misères. Il avait même passé une nuit, en plein mois de février, dans une caverne. Comme il était très exposé dans cet endroit et qu'il n'y avait de refuge pour lui que chez nos chrétiens de P* ou de K*, à 500 lys de là, je l'avais invité à venir me rejoindre dans l'une de ces deux chrétientés, afin de pouvoir nous confesser. Il me répondit qu'il lui était impossible de faire 500 lys en pays païen et de satisfaire, pour le moment, le vif désir qu'il avait de se confesser lui-même. Je dus donc me résigner à la volonté de Dieu et lui offrir ce sacrifice, le plus pénible de tous, car les circonstances me forçaient à enfreindre le règlement de notre Congrégation, qui fait un devoir aux missionnaires de se confesser tous les quinze jours ou au moins tous les mois. M. Doucet, qui avait reçu le courrier de Chine, m'apprit que la Russie avait vaincu la Turquie, que le roi d'Italie était mort après avoir reçu les sacraments, et que Dieu avait rappelé à lui le bien-aimé Pie IX. Voilà toutes les nouvelles d'Europe que j'ai reçues depuis bientôt un an. Que font mes parents, mon pauvre père, qui a offert si généreusement à Dieu le fils qu'il aimait tendrement ? Et ma bonne mère ? Oh ! elle pleure ; elle pleure son enfant qu'elle croit perdu pour toujours, tandis qu'il est plein de vie et de santé. Mais,

bien chère mère, à quoi vous serviront tant de larmes versées sur celui qui a été pour vous pendant si longtemps l'objet de tant de peines ? Ne vaudrait-il pas mieux prier pour lui qui a tant besoin de prières ? Plusieurs fois déjà, j'ai mêlé mes larmes aux vôtres, de regret non de vous avoir quitté, mais de vous avoir si peu aimée pendant le temps que j'ai passé avec vous.

" Au retour du courrier que j'avais expédié à M. Doucet, j'envoyai mon domestique chercher mes deux élèves, l'un, aux environs de Séoul, l'autre à P..., chez son frère. Il ne les trouva ni l'un ni l'autre. L'élève de P... était parti avec un de ses parents pour aller s'établir à 800 lys plus loin, aux confins de la province de K... Ne voulant pas que cet enfant passât l'été chez des païens, j'envoyai mon domestique avec ordre de ne revenir qu'avec lui.

" Sur ces entrefaites, je reçus un courrier de M. Blanc, le premier qui me parvînt depuis la persécution. M. Blanc me disait de me rapprocher de M. Doucet, afin d'avoir l'occasion de nous confesser. Trois chrétiens partirent aussitôt pour chercher ce confrère, à qui je fis préparer une maison dans une de mes chrétientés, à 100 lys seulement de mon habitation. J'envoyai à M. Blanc, sur sa demande, mon bréviaire, un fer à hosties et deux bouteilles de vin de messe, car il avait tout perdu lors de l'arrestation de Mgr Ridel. Enfin, M. Blanc me prescrivait quelques prières, que, mes chrétiens et moi, nous aurions à réciter pour demander à Dieu la délivrance de notre vicaire apostolique et la fin de la persécution.

" Pendant ces six mois, je n'ai pas perdu mon temps. Outre les deux chrétientés que j'ai administrées, j'ai appris un peu la langue coréenne, quelques caractères chinois et surtout la manière de vivre des chrétiens et des païens. Au commencement de la persécution, jeune et sans expérience, je fus obligé de m'en tenir aux avis des catéchistes et de mon servant, et souvent les choses ne tournèrent qu'à mon désavantage. Abusant de mon ignorance des usages coréens, mes gens ne m'écoutaient pas. A la nouvelle de l'arrestation de Mgr Ridel, je voulais rester à ma résidence de K..., et, de fait, les satellites n'y sont pas entrés ; mais les chrétiens me

racontèrent une foule d'histoires pour me prouver que la position n'était pas tenable. Il faut vous dire, en passant, que les Coréens sont fort peureux. Dès qu'on prononce le mot de persécution, ils se le répètent et se préparent à fuir à la moindre alerte. Maintenant je les connais, et, si la persécution reprend, je suis décidé à ne fuir que lorsque je serai vraiment en danger. J'attends M. Doucet ; aussitôt qu'il sera arrivé à K**, je partirai pour cette chrétienté.

IX.

10 juillet.

" Mgr Ridel est parti, le 11 juin, pour la Chine. Quel bonheur ! C'est la première fois que l'on agit de cette façon en Corée, la loi portant que tout étranger trouvé dans le royaume doit être mis à mort. C'est sur l'ordre formel de l'empereur de Chine que l'on a renvoyé notre vicaire apostolique ; mais autrefois on s'inquiétait fort peu de la Chine quand on mettait à mort les missionnaires. Espérons que Dieu daignera enfin abaisser ses regards de miséricorde sur cette terre de Corée, arrosée du sang de tant de martyrs. Maintenant que notre évêque et notre père a été mis en liberté, il ne nous reste, à nous, ses enfants, qu'à remercier Dieu d'un si grand bienfait et à le prier de toucher le cœur du roi de Corée, afin que bientôt la lumière du christianisme brille de tout son éclat dans ce pays.

" Je partis le 29 juin pour K*, à 100 lys de ma résidence. Il faisait une chaleur tropicale, et je faillis mourir en gravissant les hauts pics de H... Je fus surpris par un violent orage à un quart d'heure de la chrétienté de M..., où j'arrivai, trempé jusqu'aux os. C'eût été bien le cas de dire :

L'attelage suait, soufflait, était rendu,

car il ne manquait que la mouche de La Fontaine pour m'exciter et m'aider à escalader les monts.

" A K*, je rencontrai M. Doucet que je n'avais pas vu depuis six mois. Je me jetai dans ses bras, et j'oubliai bien vite les fatigues du voyage. Pendant cinq jours, nous nous

encourageâmes mutuellement, et nous résolûmes les petites difficultés que nous avions rencontrées dans l'administration des chrétiens. Notre première pensée avait été de faire une retraite ; mais, ayant trop de choses à régler, nous la remîmes à un mois et demi plus tard, époque où M. Doucet viendra chez moi au fond des montagnes de H... Nous pourrons nous recueillir plus facilement ; car ici je vis en vrai solitaire, n'ayant pour toute distraction que le croassement des corbeaux et le cri des cerfs. Fortifié par la grâce du sacrement de pénitence et par les exhortations de mon confrère, je repris gaîment le chemin de mon logis où j'arrivai le samedi soir, 6 juillet, afin de célébrer la messe le lendemain.

30 septembre 1878.

" Le 14 juillet, mes deux élèves arrivèrent, et dès lors je m'occupai de leur enseigner les éléments de la langue latine. Ce fut difficile et pour le maître et pour les élèves, car nous manquions absolument de livres. Je me mis à écrire une petite grammaire coréenne-latine, bien incomplète il est vrai, suffisante néamoins pour leur apprendre les déclinaisons et les verbes. J'ai oublié l'ordre et l'enchaînement des règles ; c'est pourquoi je serai obligé de m'arrêter là, si, l'année prochaine, de nouveaux missionnaires ne viennent pas en Corée.

" Après avoir fait la classe depuis le 15 juillet jusqu'au 25 septembre, je reçus de M. Blanc l'ordre d'aller m'établir à deux journées de Séoul. Je partis avec tous mes gens pour la chrétienté de K*..., en attendant qu'on m'ait préparé à S..., à 200 lys (20 lieues) de la capitale, une maison où j'irai m'établir à la deuxième lune.

" J'ai administré la chrétienté de K*..., ces jours derniers, et j'ai été beaucoup édifié de la ferveur de mes chrétiens. La semaine prochaine, je partirai pour faire l'administration de deux autres chrétientés où j'espère éprouver les mêmes consolations. Je confierai, pendant ce temps, mes élèves, au nombre de trois, à un maître chinois qui leur apprendra les caractères coréens et l'écriture coréenne.

" Mes confrères sont occupés à faire l'administration. Leur

ministère est fécond en fruits de salut. Que Dieu en soit béni ! Les chrétiens rentrent peu à peu au bercail. Espérons que Dieu se laissera enfin toucher par les prières de tant d'âmes ferventes qui s'intéressent à notre chère mission et ouvrira les yeux de ces infortunés Coréens à la lumière de l'Evangile.

" La persécution est sinon éteinte, du moins assoupie. Depuis quelques mois, plus d'arrestations et surtout de vexations de la part des satellites. Tout est calme. Les satellites sont à la recherche des voleurs, très nombreux à cette époque. Les pauvres chrétiens, arrêtés en même temps que Mgr Ridel, ne sont plus que quinze dans les prisons de Séoul. Ne recevant, pour toute nourriture, que deux cuillerées de riz par jour, la plupart sont morts de faim ; d'autres sont morts de maladie, et quelques-uns, dit-on, ont été tués.

" Je termine ici ce journal, écrit, au fond de ma retraite, dans ma petite chambre, sans autre table que mes genoux, avec une seule plume trouvée dans ma poche. Vous aurez sans doute beaucoup de difficulté à le lire. Priez pour moi, chers parents ; vous le voyez, j'ai grand besoin du secours de vos prières pour supporter les fatigues et les misères de la vie apostolique.

" A. ROBERT,
De la Société des Missions Etrangères,
Miss. Apost. en Corée."

MISSION CHEZ LES NASKAPIS.

N. D. DE BETSHIAMITS, 18 avril 1880.

M. H. TÊTU, Ptre, Aumônier de l'Archevêché, Québec.

Mon cher Monsieur Têtu,

Je viens d'avoir la bonne fortune de mettre la main sur un fragment de journal de voyage du R. P. Lacasse. Il le dédiait à sa bonne mère et, comme vous le verrez, il ne le destinait pas à la publicité ; il entre dans les détails les plus intimes et les raconte avec la simplicité la plus charmante. J'espère faire plaisir aux lecteurs des *Annales* en jouant ce petit tour au cher Père Lacasse. Il aimait tant sa bonne mère que le bon Dieu vient de lui ravir, qu'il ne m'en voudra pas, je l'espère, d'avoir rendu public ce qu'il écrivait spécialement pour elle.

Tout à vous *in Christo Jesu,*

CH. ARNAUD, O. M. I.

NOTRE-DAME DES NEIGES, 28 Septembre 1879.

Ma bonne Mère,

Vous vous plaignez toujours que je ne vous parle pas assez de mes misères. Que voulez-vous ? Je n'en ai pas, et je ne puis en faire. — Pour me rendre à vos désirs, j'ai tenu le journal suivant que je vous envoie. Je parle à toute la famille. Après l'avoir lu, votre cœur maternel ne trouvera pas que le fils qu'elle aime tant, lui cache quelque chose. —Vous m'excuserez d'entrer dans bien des détails et des redites, mais la bonté que vous avez toujours eue pour votre petit Zach., n'étant pas encore épuisée, vous voudrez bien attribuer cela au désir de vous plaire.

JOURNAL DE VOYAGE A TRAVERS LA FORÊT.

---

19 *Juillet.* — Nous embarquons dans notre canot à 10 hs. a. m., en face de notre chapelle de Notre-Dame des Neiges ; nous nous dirigeons vers le détroit d'Hudson, en passant par les terres. Mes Sauvages ne connaissent que la moitié du chemin, mais je dois rencontrer des Sauvages des terres qui me conduiront plus loin, vers leurs frères. Nous passons par un autre chemin que celui que j'ai suivi l'an dernier. Nous allons remonter la rivière Mestshibo qui a peu de portage, ce qui nous permet cette année d'apporter un peu de provisions.

Notre canot d'écorce a un peu plus de 11 pieds de long et 2 pieds et 4 pouces dans sa plus grande largeur. Nous avons 80 lbs. de farine, 20 lbs. de lard, un fusil, de la poudre, du plomb, un rêts, chaudière, hache, aiguilles, fils et même chacun un couteau. J'ai de plus une tente et une chapelle. Nous sommes au comfortable. Faites la connaissance de mes deux hommes. Voyez mon Abraham sur l'avant du canot, jeune homme de 25 ans aux traits d'Hercule, souple, vif, obséquieux, intelligent jusqu'aux ongles, catholique avant tout, un peu superstitieux ensuite. C'est mon servant de messe, j'étais pour dire mon quasi-vicaire. Ses longs cheveux noirs pendent nonchalamment sur ses épaules arrondies. Je ne crois pas que les maringouins puissent pénétrer à travers l'épaisseur de sa chevelure qui a pris sous sa protection une nombreuse colonie ; si oui, il y aura lutte et le nombre des combattants des deux côtés sera légion. 25 ans de possession constante et paisible paraissent un titre suffisant de propriété aux habitants du domaine en question et ils paraissent vouloir s'abreuver de sang avant de céder de leurs droits. Ce guide tient en main un aviron qu'il manie avec une dextérité proverbiale ; près de lui est son fusil, son "beau" fusil rouillé, qu'il regarde peut-être avec un peu trop de complaisance, mais que voulez-vous ? chacun a son faible, et bien tirer du fusil est son fort. Demandez à tous les

Sauvages que vous rencontrez s'ils sont habiles au tir, ils vous répondront : après Abraham je suis le meilleur ; ce qui fait 200 seconds pour un premier.

Au gouvernail se dessine une figure qui n'est pas belle, mais qui est empréinte d'un éternel sourire. Sam Mani, propriétaire unique de cette figure, est mon second compagnon. Ses yeux n'annoncent pas autant d'intelligence que ceux d'Abraham, mais peut-être plus de bienveillance. Il est jaune sans être blanc, et je défie le romancier de trouver de l'albâtre dans le long cou qu'il déploie devant vos yeux étonnés. Il aime à rire et surtout à parler. Quelle aubaine pour votre fils ! Le premier coup d'aviron est donné. Les chapeaux bas, les Sauvages à genoux prient pour un bon voyage ; je les bénis une dernière fois. Tous ensemble, nous adressons nos vœux à "l'étoile de la mer" et puis... adieu. Les fusils font vibrer l'air sous l'effet de multiples détonations. C'est le salut du Sauvage : comme il n'a pas de mouchoir à agiter dans l'air, il agite l'air de son fusil. Le commis du poste hisse son pavillon. Sa bienveillance me donne un pain qui attire les regards de la foule, puis le calme se fait et l'on n'entend plus que le bruit de 3 avirons qui battent l'eau en cadence, plus les battements d'un cœur qui dit : ta bonne maman est bien loin, mais le bon Dieu est bien près.

Nous longeons le fond de la Baie des Esquimaux, et dans quatre heures, Dieu aidant, nous serons à l'entrée de la Mestshibo. Le temps bas d'abord, se rehausse, le soleil à 45 minutes p. m., risque un œil à travers les nuages, puis se cache, puis reparaît, puis nous réchauffe enfin. Une petite brise nous menace au moment où j'écris ces lignes.

2. h. p. m. — Le vent nous a arrêtés à la Pointe de Sables, à trois lieues du point de notre départ. Notre canot a une voie d'eau. Ne craignez rien, maman ; un peu de gomme va réparer l'accident. Nous allons faire une visite à la croix que je plantai en ces lieux, il y a bientôt deux ans. Nous demandons de nouveau bon voyage et succès dans notre future mission. Le premier soin de mes Sauvages est de regarder sur le sable, pour y découvrir quelques pistes d'animaux sauvages.

—Père, crie Abraham, quel est l'oiseau qui a fait ses pistes sur le sable ?

—Une perdrix blanche, je suppose.—Mes Sauvages éclatent de rire.—Oh! non, père, c'est un oiseau de la même grosseur que la perdrix blanche, mais celle-ci est blanche et le corbeau qui a passé ici est noir. Tu vois que ce n'est pas pareil.—Je savais depuis longtemps que le blanc et le noir n'étaient pas pareils, mais j'ignorais qu'on put les découvrir à la piste.

20 *Juillet.* — Gros vent et toujours à la Pointe de Sables; une journée et demie de perdue ce soir. On lit, on chante des hymnes, on prie et on dort; à 5 h., le vent change. Malgré la houle, on part; on fait le chemin des écoliers. On se dirige vers le fond de la Baie des Outardes, où la houle est moins forte et on va coucher à al cabane de Louis l'iroquois, sauvage de St. Régis, qui est chassant dans ses endroits-ci depuis 18 ans. Il me parle de Montréal, des cages qu'il a "sautées" dans les rapides. Il a surtout une histoire qu'il raconte à tout le monde, une histoire dont il est le héros, ce qui fait sa gloire, dit-il; écoutez-bien : Il arrive à Québec, où son bourgeois le paie pour avoir piloté sa cage. Il reçoit 80 piastres; c'était un Crésus. Il achète aussitôt des cigares, s'en va au premier hôtel où vont les messieurs, dit-il, et là, il tire un cinq piastres de sa poche, y met le feu à l'aide d'une allumette, en allume son cigare, puis foule à ses pieds le reste de ce cinq piastres à demi-brûlé. Tous les assistants, ajouta-t-il, ont dû se dire : " voilà un monsieur bien riche. " Oui! père, s'écria-t-il, je puis dire que j'ai été monsieur une fois dans ma vie!—Pauvre iroquois!!

21 *Juillet.* — Pluie battante dans la matinée. On laisse cependant notre bon Louis au billet de cinq piastres, à 8 heures moins 20 minutes. Après un quart-d'heure d'aviron, on prend le portage pour tomber dans la rivière Mestshibo.—Oh! père, me dirent mes Sauvages, c'est un beau portage tout court.—Comme je suis accoutumé à leur " tout court," je ne fus pas surpris de marcher pendant 3½ heures. Que ma petite chapelle me parut pesante, quand on passa à travers un marais où l'une de mes jambes me parut tellement rebelle qu'elle se refusa de suivre l'autre plus longtemps, en sorte

que je fus obligé de faire le reste du portage sur une seule jambe. Pauvre jambe cassée, elle se plait quelquefois à me jouer de petits tours. Au bout du portage, on tombe dans un petit ruisseau qui donne ses eaux à la Mestshibo. Belle brise ; par intervalle, temps chaud, orage, tonnerre. La Mestshibo est une rivière qui me rappelle l'Outaouais. On couche dans une vieille cabane, et ma bonne mère, votre fils s'endort ce soir sans se faire bercer.

22 *Juillet.* — Je fête Notre-Dame de Bon-Secours ; je dis la messe pour mes bienfaiteurs, prie pour une bonne mère, un bon père, pour des frères et des sœurs. A 10 h. p. m., arrêtés par le vent en face de la chûte du Manito. Impossible de faire le tour de la Baie qui est devant nous. Notre canot d'écorce n'a que trois pouces hors de l'eau. Il est bon d'être prudent comme vous voyez. Mes Sauvages se couchent sur le sable et ronflent. Je marche sur le rivage, me ronge le doigt, m'endors au soleil et me réveille dans les mouches. La brise augmente ; encore une journée de perdue. Ne disons rien cependant, la Ste. Vierge doit avoir quelque vue. Je suis vraiment fâché, ma bonne mère, que mon crayon se refuse de décrire le coup-d'œil qui s'offre à mon regard : à mes pieds la vague vient battre le rivage et augmente le bruit de la chûte. Quelle belle chûte ! d'une vingtaine de pieds de hauteur sur une largeur d'environ trois arpents ! Un gros mamelon vert isolé se pose à ses pieds comme pour servir de contraste. Il est là impassible, immuable, regardant passer l'eau tourbillonnante qui gémit à ses pieds. Au loin se dessine une échelle de montagnes dont le sommet se perd à l'horizon et qui sert de fond au tableau ; puis à vos côtés, des éboulis qui attestent le travail des temps, des débris entraînés par le courant. Donc, maman, ici comme ailleurs, on a devant soi l'image de la mort, ici comme ailleurs, le temps passe, la goutte d'eau ne s'arrête pas, la feuille séchée ne reverdit plus. Entendez la goutte d'eau qui vient frapper le rivage, elle vous dit dans son langage : je fais nécessairement mon devoir, fais librement le tien ; je vais à l'océan pour lequel j'ai été créée, et toi, frère Zacharie, où dois-tu aller ? .... Je m'aperçois que je suis à vous faire l'oraison du

missionnaire ; et bien, offrons pour bouquet spirituel, cette pensée : et nous, maman, où devons-nous aller ? et je prends pour résolution d'être bon garçon toute la journée. St. François de Sales trouverait peut-être la résolution un peu générale, mais par le temps qui court c'est déjà quelque chose de spécial que d'être bon garçon.

Abraham est en train de converser.—Tiens, père, vois-tu cette montagne là-bas ? J'y ai tué seize caribous l'an passé. Il y en avait un qui avait eu la patte cassée.—Il s'arrêta là, ne voulant pas faire de rapprochement à mon détriment, mais ses yeux contemplèrent longtemps ma jambe "écourtée," en ayant l'air d'ajouter : " comme la tienne."

—Vois-tu là-bas, continua-t-il, ce mamelon isolé ; il y a un génie qui le hante. Il n'y a que trois hommes qui l'ont gravi jusqu'à son sommet, deux en sont morts et le troisième n'a résisté que parce qu'il était jongleur. Il y a vu des os de loup-marins. Tu sais que les esprits se nourrissent de loup-marins ?

—Non, je ne le sais pas, mon enfant, mais je sais que l'aigle qui plane au-dessus de ce mamelon, doit y avoir son nid, ce qui explique tout.

Malgré mes explications, j'ai cru qu'il lui restait des doutes dans l'âme, car il ajouta :—Je ne voudrais toujours pas y monter, car je craindrais de mourir dans un hiver et un jour, c'est-à-dire un an et un jour.—Ne voyez-vous pas ma mère que les histoires de fées sont pareilles partout ?—Nous profitons de notre repos pour faire cuire un pain sous la cendre.

A 5½ h. p. m., on part et on rame jusqu'à 9 heures, à l'exception d'un portage que nous fîmes vers 7 heures. Quel portage ! C'est une montagne qu'il s'agit de monter et descendre. Je l'ai montée tranquillement, mais j'en ai descendu une partie par occasion.

Je dis comme toujours mon chapelet en route, puis mon bréviaire quand il ne pleut pas toute la journée.

Dans les entr'actes, Abraham ne tarit pas d'histoires de chasse ; chaque branche d'arbres paraît lui rappeler une perdrix tuée ou un porc-épic assommé.

23 *Juillet.*—Belle matinée, mais pas de soleil et fort vent contraire. On avance à la cordelle le long du rivage. 10 h. a. m. Mes sauvages tirent leur canot à terre et me laissent. Où vont-ils ?—je n'en sais rien. Abraham a son fusil à l'épaule. Il aura vu quelque chose. Quand reviendront-ils ? Ils reviendront-z-à Pâques ou la Trinité... mais la Trinité se passe et Abraham ne revient pas. Je suis pourtant pressé, mais il n'y a rien à dire. Patience et disons notre bréviaire. Enfin deux figures se dessinent à travers les aunes. Quatre canards sont le fruit de la chasse. Un repas de plus. J'avais donc tort de murmurer.

2½ h. p. m., on prend les rapides. Il n'y a plus de sable sur le rivage, nous sommes maintenant dans les roches ; à 5 h. le canot fait une voie d'eau et les nuages font comme lui, ce qui fait que nous sommes trempés, la peau et les os. On ne peut trouver un bon site pour la nuit. On dort comme on peut.

24 *Juillet.*—Temps couvert. Départ 4¼ h. Il n'y a rien de mieux que de ne pas dormir pour se lever matin.—Encore dans les rapides, les maringouins, les roches et les branches. Mes Sauvages tuent une loutre, un vison, etc. La pluie nous fait camper de bonne heure. Nous sommes pesants ce soir et bien fatigués. L'eau de la rivière est haute, le courant fort. On ne sera pas probablement avec mes Sauvages des terres avant le 15 d'août. Peut-être que lassés d'attendre, ils sont partis ?...... Ma bonne mère, vous le dirai-je, mon âme est anxieuse ce soir. Que je voudrais être petit oiseau ! Mais, que dis-je, n'ai-je pas mon bon ange ? Oh ! cher petit ange, va dire aux Sauvages des bois qu'il y a un prêtre en chemin et qu'il ne fait que rêver à eux. Et toi, grand St. Jacques, dont je viens de réciter l'office, ne peux-tu rien pour eux ?.....

25 *Juillet.*—Temps couvert ce matin encore. San Mani se dit malade. Il a la tête brûlante et les yeux abattus. On part cependant, vu que je veux bien remplacer le malade, à la cordelle ; des rapides, des rapides, des roches, des roches, des branches, des branches. C'est l'histoire ancienne. A midi, au moment où j'écris ces lignes, la pluie nous menace. Abraham qui vient de tomber à l'eau me dit de ne pas tant

rire, que bientôt nous serons tous mouillés de la même manière. Vers 4 h., on arrive à la rivière Manahi où l'on campe. La rivière Manahi, de la largeur de celle de L'Assomption, se jette dans la Mestshibo. Nous faisons sécher nos habits ce soir. On frissonne, pas de maringouins, mais mon doigt coupé me fait mal et mes jambes sont roides ; cependant je mange bien, et je ne suis point malade du tout, maman. Je vous parle de mes petites fatigues pour vous faire plaisir, non pour vous troubler, car le seul résultat de ces fatigues est de m'ouvrir l'appétit. Je vous ferai même un aveu : Je crois que je suis porté à la gourmandise ; ce soir, mon repas fini, j'aurais encore désiré manger pendant une demi-heure.

26 *Juillet.* — Bonjour, chère mère, mes Sauvages ronflent encore, parlons donc tout bas. Si je fêtais hier avec les gens de St. Jacques, aujourd'hui, je fête avec Domitille et Philomène ; ma pensée est à Lachine et je suis allé communier avec Marraine ce matin. Je l'ai priée de nous protéger tous. Elle nous donne un beau jour, du moins espérons-le, mais se refuse à nous montrer le soleil. Le courant de la rivière n'est pas fort aujourd'hui. Mon pied ne me fait presque plus mal. Je croyais que je me l'étais foulé hier sur les roches, en tirant à la cordelle ; ce matin, je vois que je me suis trompé de membre, j'ai pris le pied pour la jambe, ce qui vous montre que le mal n'est pas à craindre. On passe une île au site enchanteur. — Comment appelles-tu cette île, Abraham ?

—Elle n'a pas de nom.

—Eh bien ! on va l'appeler l'île Ste. Anne. Mes Sauvages sont enchantés du nom. Ils ne font que parler de l'île Ste. Anne. On s'arrête en sa présence ; on récite cinq *Pater* et cinq *Ave* et plusieurs invocations à Ste. Anne, pour celles qui ont donné ces beaux scapulaires ! !... En écrivant cette note en face de l'île, il me vient une idée que je vous prie de communiquer à Philomène. Quelle belle maison de campagne pour une communauté ! Quel site ! Quelle vue ! ! De l'eau, du poisson, des lièvres, des ours, des loups, des caribous, des porc-épics, de l'air, de l'espace et de la solitude.

C'en est fait, je lui cède mes droits de découverte à condition que quand je passerai ici, Marraine me fera manger de la bonne truite. On couche au pied d'un éboulі ; on n'est pas fatigué ce soir ; croyez-m'en, maman, je ne vous cache rien. Mes Sauvages sont bien gais et moi je ne suis pas triste. Vive Ste. Anne, et comme disait mon grand père : on est certain de trouver le bout à la fin.

27 *Juillet.* — Enfin, oh ! soleil ! tu te montres ; que tu es beau après tant de jours d'absence ! pas un nuage à l'horizon. Le croirez-vous ! des hirondelles volent au-dessus de nos têtes et saluent notre départ. Elles ont leur nid au milieu de cet inaccessible montagne de sable que le pas de l'homme ne peut franchir. Cependant, hirondelle, ne crains rien : les Sauvages ont une tradition qui te protége. Ils ne disent pas à leurs enfants que les vaches ne donneront plus de lait, mais que celui qui tue une hirondelle a assez mauvais cœur pour tuer un homme. San Mani est bien mieux ce matin et reprend sa place. La rivière est tortueuse, je marche à travers le bois pour couper les détours, pendant que mes Sauvages luttent contre le courant des rapides ; puis fatigué, je me repose sur une hauteur qui domine la rivière, en attendant les Sauvages. Je les aperçois suer sang et eau. Ils ont un passage difficile à faire. Grand Dieu ! que vois-je ! Ils crient en désespérés. L'eau du rapide vient frapper la pince du canot qui menace de venir en travers. Il prête le flanc à la vague. Mon Dieu ! Il va verser ! Vierge Marie, à leur secours, vos Sauvages, ma bonne mère ! L'eau se précipite dans la frêle embarcation. La cordelle est retenue entre deux roches et se rit des efforts d'Abraham. Une voix, oh ! maman, quelle voix parvient à mon oreille ! La voix de San Mani qui voit la mort devant lui : " Père ! père ! " La corde casse, le canot tourne au courant qui entraine canot et San Mani...... sur le rivage. *Deo Gratias !* San Mani tremble de tous ses muscles, Abraham vide le canot, je les rejoins, nous remercions qui de droit, puis on pleure de joie, puis on rit.

Cette petite aventure nous fait craindre davantage le dangereux remou qu'on doit passer dans quelques heures. L'eau est bien haute, il peut y avoir un danger réel. Mais en

avant. Je me rappelle, ma mère, le mot que vous me dites lorsque je vous annonçai, un soir au coin du foyer, que je partais le lendemain pour me faire religieux : Va où Dieu t'appelle, mon fils, tu ne m'appartiens qu'à moitié, ce n'est qu'au ciel que tu m'appartiendras complètement, car là, je sais que je ne te perdrai plus. Ces paroles ont pénétré comme un trait dans mon cœur ;. elles y sont ; il les garde pour se retremper dans les moments de défaillance.

8 h. p. m.—On entend mugir le rapide. On arrive au fameux remou. Un coup d'aviron mal donné et vous êtes au fond en tournoyant. Les doigts se cramponnent aux roches, on avance... on y entre... on ne parle pas... on ne respire plus... on passe... on est passé. Trois soupirs longtemps comprimés l'annoncent aux montagnes d'alentour. On campe à l'heure même et c'est en face de ce fameux remou que je vous écris ces lignes, ce qui sans doute doit l'honorer beaucoup. Tout le monde est fatigué. Mon asthme me trouble. San Mani fait la cuisine et a l'air de s'en promettre. Je crains cependant que les maringouins en mangent une partie avant nous. Bonsoir.

28 *Juillet.*—Je viens de réciter l'office de St. Nazaire, ce qui m'a transporté à Lachine. J'ai fêté avec Marraine. J'ai baptisé le remou du nom de mon cousin parce que, comme lui, il remue toujours sans jamais se reposer. Ce matin on frissonne, pas de mouches, tant mieux puisque le bon Dieu le veut et quand elles dégèleront, ce sera tant mieux encore, puisque le bon Dieu le voudra. On avance tranquillement, la rivière n'est pas trop difficile aujourd'hui, à midi ; il fait un soleil à frire les roches, qui donne sans miséricorde sur notre tête. Quel changement depuis le matin ! Je ne vous parle pas de l'aspect des terres que nous traversons. C'est toujours la même chose : des épinettes, des sapins, des rivières, des montagnes et des vallées. Il y a en certains endroits des baies où il y a beaucoup de foin plat. Les légumes pourraient mûrir par ici, sur le sable, car je ne vois que roches et sable. Le bois est trop petit pour faire chantier, mais il y de l'or dans les montagnes, chose qui vous intéresse bien peu, ainsi que moi qui me contenterais d'avoir de l'argent pour payer mes dettes. A 10 h. a. m. on entre dans le beau

lac de Winokopao. Comme il fait calme, on en profite; on marche la nuit, car le vent pourrait nous retarder trois à quatre jours sur le lac. A 11 h. du soir, on dépose l'aviron. Il est temps de se coucher et je crois que nous avons assez fêté la St. Nazaire. Les maringouins plus persévérants que nous, n'ont pas encore fini leur concert.

29 *Juillet.*—On part tard, 7 h., soleil brûlant. Je ne suis pas bien ce matin; pied douloureux, boyaux en désordre, mais le cœur bat encore et la tête paraît saine comme une balle, n'est-ce pas le principal? San Mani a le bras fatigué et il croit s'être démis quelque chose dans l'épaule, il m'offre la place de capitaine que j'accepte. Si, ce midi, ma bonne mère, vous trouvez que j'écris mal, vengez-vous sur mon aviron. Vous voyez que je ne vous cache rien, mais aussi je veux que vous me croyiez quand je vous dirai que je suis bien gros et gras. On vient de tuer quatre canards des lacs et vite mes Sauvages mettent pied à terre... pour les faire cuire?—pas tout-à-fait—pour les manger. N'oublions pas de vous dire, tandis que j'en ai le temps, que j'ai eu le bonheur de dire la messe ce matin. Mon autel était bien petit, cependant vous y avez trouvé place.

Le soleil était trop brûlant, il nous fallait un orage, nous l'avons eu; le tonnerre est venu réveiller la solitude de ces lieux. Que d'échos dans ces montagnes! Je n'ai rien entendu encore de plus terrible. San Mani tremblait de tous ses membres, Abraham me tenait par le bras; j'attendais battre son cœur et moi, je...... comme je m'endors, je n'ai pas le temps de finir. Bonsoir.

30 *Juillet.*—Pluie dans la matinée, vent contraire, on continue la route, mais l'eau déferle dans le canot, on tue deux loutres et un castor. J'ai gagné les bonnes grâces d'Abraham. San Mani étant sur l'avant du canot tira deux coups et manqua; Abraham grinça des dents. J'achevais de charger le fusil, quand le castor se montra près de la cabane. Je le mis en joue et lui brisai la tête au moment où il allait disparaître. Le tout fut l'affaire de deux secondes; Abraham me félicite de ma célérité et un gros éclat de rire annonça

aux montagnes d'alentour que pour un canadien, je ne tirais pas trop mal. Un bon repas et demi de plus.

2 h. p. m.—Arrêté par le vent sur une île, dans la rivière, je lui donne le nom de Céline, car elle est toute petite, et a l'air bonne comme elle. Je n'ai encore donné votre nom à aucune objet, ma bonne mère. J'ai essayé de baptiser de ce nom un petit ruisseau à l'eau limpide et aux rives enchanteresses, mais quand je partis, " la Marguerite " ne voulait pas me suivre. Je lui enlevai son nom ; je ne pourrai me déterminer à donner votre nom qu'à un objet que je pourrai apporter avec moi, que je pourrai placer sur mon cœur, car, voyez-vous, si une mère peut également aimer tous ses enfants, il n'y a cependant qu'une maman, une seule pour son fils. Celui-ci cherche de tous côtés et toujours son cœur lui fait la même réponse : ce n'est pas maman. On vient de parler longuement de vous ; San Mani veut savoir si vous vivez encore, si vous marchez à la raquette, si vous pouvez repasser une peau de caribou, si vous êtes capable de gouverner un canot d'écorce dans les rapides et mille autres questions de cette sorte. Il désire connaître si papa tire bien du fusil, si c'est un grand marcheur à la raquette, etc., etc.

31 *Juillet.*—Départ à 4 h. moins ¼.—Apparence de beau temps ; à 5 h. on voit un caribou qui nage dans la rivière. Mes sauvages l'aperçoivent, le canot " vole " sous l'effort des avirons. On traverse la rivière et Abraham suit le rivage, pour approcher le caribou qui, confiant dans sa solitude, se prépare à se faire sécher aux premiers rayons du soleil. Tout-à-coup, un soubresaut de l'animal annonce qu'il a flairé le chasseur ; il part avec la rapidité de l'ouragan. Quelques secondes de plus, et les montagnes retentissent d'une double détonation de fusil et des gémissements du caribou, agonisant sur le rivage. Quel beau coup de fusil, papa ; du coté droit, les balles n'ont fait qu'une ouverture à la 2me côte, non loin de l'épaule ; du coté gauche, la 3me et la 6me côte étaient brisées. On le dépèce et on se hâte de se rendre à la grosse montagne, où nous attend le plus difficile portage qu'on doit rencontrer dans le voyage.

10 h. a. m.—Nous sommes à la montagne. Mes Sauvages

font sécher la viande du caribou et préparent la peau, en sorte que nous ne partirons que demain ; une demi-journée de perdue pour ce cher caribou. Ne nous plaignons pas cependant, car il n'y avait pas de poisson hier dans le rêts et mes sauvages parlaient déjà de la faim. On m'appelle pour dîner, c'est fait. Mes sauvages viennent de me dire que le caribou va peser dans le portage demain. Pour ma part, je crois que s'ils continuent à manger ce soir, comme ils l'ont fait à midi, il leur pèsera plus dans l'estomac que sur les épaules. Ils font une cachette de cette viande dans un morceau de terre à demi dégelée comme elle l'est encore ici dans les endroits bas. Ils veulent la manger au retour.

Nous avons un orage ce soir, vent N. O. et froid. J'entends San Mani dire à son compagnon :—Je savais qu'on verrait un caribou ; l'œil m'a papilloté deux fois ce matin en me levant ! Qui soutiendra maintenant que les sauvages ne sont pas de notre espèce ?

1er *Août.*—Enfin ; il est fait ce cher portage ! ! Les Sauvages ont raison de le redouter. Il faut gravir la fameuse chaîne des Laurentides. J'ai mis une heure à la gravir avec mon bagage dont j'avais pourtant diminué la pesanteur. Une fois au haut de la montagne, le portage est beau pour parvenir au lac qu'on traverse pour faire de nouveau un portage.

8 h. du soir.—Nous avons tant fait de portage aujourd'hui que je n'ai pu tenir mon crayon. Que ma chapelle et ma tente étaient pesantes au onzième portage que je viens de faire ! En ce moment je comprends un peu toute la fatigue que vous avez dû subir pendant si longtemps que vous avez travaillé pour moi ?

2 *Août.*—On monte encore la rivière qu'on a laissée à la grosse montagne. Ici mes guides sont dans l'inconnu, ils se dirigent suivant les instructions qu'ils ont reçues à leur départ, d'un vieux sauvage. Quels cuisiniers que mes sauvages ! Que de poils pour assaisonner le caribou ! Vent N. temps couvert ; les mouches sont gelées. Bien souvent on croit manquer le chemin, puis on le retrouve toujours. Quelle belle rivière que celle que nous remontons ! Elle a près de

deux milles de large, le poisson abonde ici, je n'ai jamais vu tant de poissons blancs à l'entour d'un canot! On passe près de plusieurs cabanes sauvages, cabanes d'hiver; ce qui indique que les sauvages des terres sont venus chasser ici cet hiver.

Ce midi, en faisant la cuisine, je me suis écrasé le doigt entre deux roches dont l'une pesante voulait me résister; je voulus faire l'homme: Crac! me voilà à crier comme un enfant. Tout ce qui part d'un mauvais principe, nous retombe toujours plus tard ou sur le nez ou sur les doigts. Ça ne vaut guère la peine de parler d'un bobo, mais vous voulez que je vous dise tout, et bien! supportez-en les conséquences. Coûte que coûte, c'est un marché convenu, vous me suivrez jusqu'aut bout.

Nous voilà arrêtés encore une fois; San Mani vient de briser son aviron dans un rapide, je lui passe le mien; cinq minutes plus tard, Abraham casse aussi le sien; ont-ils fait exprès?—Je n'en sais rien. Ils parlent de ne plus trouver le chemin, ils prononcent les mots de famine, de mort et que sais-je? Je mets fin à la conversation de mes grands enfants: —prends ta petite hache et fais-en un autre; Père, j'ai perdu mon couteau croche: eh! bien, prends ton couteau de poche et vite, mon enfant. Il s'exécute sans paraître trop gai. Que de contretemps! Je prépare quelques instructions sauvages. On se remet en route après 2½ heures de retard seulement. Le temps change et annonce de la pluie, calme plat. Les mouches dégèlent et comme je me couche, elles unissent leurs murmures à ceux de mes sauvages.

3 *Août.*—On part au jour; mes sauvages ne sont pas bavards ce matin. Il ne faut pas les contrarier, d'autant plus qu'ils rament de leur mieux. On arrive à un lac parsemé d'îles; où aller? On croit le chemin perdu. Tout-à-coup, on arrive à une rivière; ce n'est certainement pas la nôtre. On va gravir une montagne pour reconnaître les lieux; on voit au loin de petites épinettes, ce n'est certainement pas ce que nous cherchons. On retourne à notre canot, on embarque et mes sauvages s'éclatent de rire, c'est bon signe. On récite le chapelet et puis je crie à mes compagnons: " en avant toute la journée et demain si nous ne trouvons pas

le lac de sable, nous réunirons notre conseil." On avance ; la rivère tourne vers le Nord-Est, ce n'est pas notre course ; anxiété. Mes sauvages ne font plus que tremper leur aviron à l'eau. Je m'impatiente trois fois en moins de deux minutes. Vous pouvez juger au moyen d'une règle de trois, combien cela fait de fois dans l'année. Tout-à-coup sans que rien ne nous y ait préparés, une immense étendue d'eau se présente en face de nous, de l'eau au nord et à l'est presqu'à perte de vue. C'est le lac de sable ! Ka Nekaonekao ! Ka Nekaonekao ! répète-t-on en cœur. Avoir cherché si longtemps pour trouver un nom si baroque ! ! Nous nous dépêchons de camper, car un orage nous menace, on court, on se heurte, on dresse la petite tente, on met le bagage sous le canot, tout cela, l'affaire de 10 minutes, puis le tonnerre, les éclairs, le chapelet, tout cela en même temps, enfin le tonnerre commence à s'éloigner, les paupières à se fermer et les mouches à nous manger.

4 *Août.* — Temps couvert, mais on espère avoir le beau temps ; quel beau lac, sauf le nom, que Nekaonekao. Il est rempli d'îles. Il y a beaucoup de gibier. Les huards nous appellent de tous cotés, les becsies volent au-dessus de nos têtes et il y a ici de jeunes outardes d'un an qui sont à refaire leurs aîles, qu'elles perdent comme vous savez la deuxième année. Nous en tuons quatre. On va donc laisser le poisson de côté pour ce soir, je ne parle plus du caribou et pour cause, il n'y en a plus. Les Sauvages auraient-ils réellement un estomac de caoutchouc ?

Le lac traversé, on tombe de nouveau dans la rivière. Ici le courant est rapide. On grimpe de roche en roche. Tiens ! je viens de casser mon aviron. C'est juste, c'était à mon tour. A quelque chose malheur est bon. Je ne ramerai plus et vais avoir le temps de vous parler à mon aise. Laissez-moi d'abord affiler mon crayon. Bien, c'est fait ! ! Abraham est de bonne humeur. Quelque chose l'inquiète cependant, où veut-il en venir ? écoutez-bien :

—Ton père tire bien du fusil, n'est-ce-pas ?

—Oui, répondis je ?

—A-t-il un fusil à deux coups ?

—Non, mais il a un fameux mousquet.

—Peut-il faire passer deux balles dans le même trou ?

Il y est enfin. Il veut un compliment que j'ai toujours tenu en réserve, sur la manière habile avec laquelle il a tué l'autre jour un caribou. Il prend un chemin detourné, mais il arrive au but. N'est-ce pas, maman, que l'humanité souffrante est la même partout? Aux impies qui me diront que les sauvages viennent d'un singe, je leur répondrai que ce singe a dû manger de la même pomme que notre bon père Adam.

Le vent nous retarde encore. Je m'éloigne pour faire boucherie. Comprenez-vous? Mes instruments sont mes ongles qui servent de massue. Le nombre des ennemis est légion. Ils meurent en braves, répandant leur sang et le mien qui ne font plus qu'un, par tous les pores. En voulant les meurtrir, leur nombre me meurtrit les ongles. Je n'ai encore pu me décider à les détruire comme font les sauvages entre leurs dents, mais je dois dire que je me perfectionne tous les jours. Comme eux maintenant, je mange avec ma fourchette à cinq fourchons, solidement fixée au poignet.

Ne bougez-pas, chère mère, silence...... boum...! Encore un gibier qui culbute. Abraham finira par croire que je tiens de papa pour tirer du fusil. Mais je me suis fait bien mal à mon doigt écrasé, le fusil était trop chargé et la détente est venue me serrer l'ongle contre la garde.

Nous nous dirigeons maintenant vers le Nord, et dans dix-huit jours, je serai à Ungava. Quelle solitude autour de moi! Que je suis loin de mes frères èn religion! Que je suis loin de vous, maman! Cependant mon Ange doit aller de temps à autre vous porter un télégramme. Au revoir à tantôt, j'ouvre mon bréviaire.

Demain, quelle belle fête! Notre-Dame des Neiges, patronne de ma paroisse! de ma paroisse dans laquelle je marche depuis si longtemps et dont je n'aperçois pas encore le milieu. Demain, je dirai la messe. Oh! j'irai fêter avec nos bons novices de Lachine. Je comprends maintenant pourquoi cette fête avait tant de charme au Noviciat pour moi: c'était un avant-goût de la Baie des Esquimaux. Bonsoir, le soleil se couche et nous sommes comme les poules.

(à continuer.)

MISSION MONTAGNAISE DU LAC ST. JEAN.

N. D. de Bethsiamits, Janvier 1880.

M. H. Têtu, Ptre, Aumonier de l'Archevêché, Québec.

Mon cher Monsieur Têtu,

Vous me demandez un rapport sur la mission montagnaise du Lac St. Jean ; mais que dire sur ce sujet, qui puisse intéresser les lecteurs des *Annales ?*

Peikuagamiu. C'est sous ce nom que nos Sauvages désignent le lac. Je ne sais quel fut le missionnaire qui lui donna le nom de Lac St. Jean, car il n'y a pas de doute que ce sont encore les bons Pères Jésuites, de Chicoutimi, (ou mieux Shekotimiu, comme l'écrivent encore nos montagnais), qui, allant à la recherche des infidèles, pénétrèrent les premiers sur ses bords. Il me semble les voir, le printemps à la fonte des neiges, ils ont hâte que la débâcle se fasse, que les grandes eaux qui se déchargent dans le Saguenay, aient diminué ; ils prennent alors avec leur léger canot d'écorce la route de la Grande décharge ou de la rivière Chicoutimi.

Dans chaque baie, chaque portage, ils rencontrent quelques familles, plusieurs sont peut-être déjà chrétiennes, ou ont entendu parler de la sainte prière et des robes noires qui l'annoncent.

Ces rencontres forcent les missionnaires à s'arrêter ; ils ont peut-être des vieillards, des mourants à régénérer, mais ils ont à coup sûr à instruire.

C'est ainsi en allant à petites journées, instruisant ceux qui se trouvaient sur leur chemin, qu'ils durent arriver au Lac St. Jean, vers la fête du St Précurseur, Jean-Baptiste.

Les missionnaires avaient coutume, comme ils l'ont encore aujourd'hui, d'assigner un jour, une époque, pour le rendez-vous ; il n'y a pas de doute qu'ils assignèrent la fête de St

Jean-Baptiste aux Sauvages du Lac comme époque où ils rencontreraient la robe noire. C'est encore aujourd'hui l'époque de la mission.

Les Sauvages qui habitaient les bords du Lac St. Jean, étaient alors infidèles pour la plupart ; ces derniers ne rendaient aucun culte à la Divinité, comme font encore toutes les tribus errantes dans nos vastes forêts ; toute leur religion consistait dans quelque sortilége ou jonglerie ; battre du tambour en prononçant quelque parole inintelligible pour les auditeurs, mais auxquelles l'incantateur attachait toujours beaucoup d'importance.

Mais depuis que les missionnaires s'établirent sur les bords du Lac, où ils érigèrent un petit *Sacellum* ou oratoire en l'honneur de St. Charles, le règne du diable disparut, les jongleurs se convertirent ou se retirèrent plus loin dans les forêts voisines de Mist-Assini comme le rapporte la tradition sauvage.

Le petit oratoire était sur les bords de la rivière Metapetshuan.

L'emplacement qu'occupe le poste de la compagnie de la Baie d'Hudson fut défriché et arrosé des sueurs des premiers missionnaires qui pénétrèrent en ces lieux.

En 1853, je fus envoyé au Lac pour y faire la mission. Je cherchai mais en vain les traces du petit *Sacellum*. Je rencontrai, cependant, au pied du petit plateau, sur le haut duquel je plaçai la chapelle, des restes de fondation qui doivent subsister encore.

A l'exemple de ces intrépides pionniers de la civilisation, nous nous mîmes à l'œuvre pour y débarrasser un lieu pour notre chapelle, le cimetière, et un campement pour nos Sauvages.

C'est le plateau qui domine d'un côté le lac et de l'autre le bassin de la rivière Metapetshuan. Le voyageur, en passant, n'y reconnaît plus rien, la chapelle a été transportée ailleurs ; une croix, blanche et noire, s'élève à travers quelques arbres qu'on a pas encore abattus, et marque la place où reposent du sommeil des justes les chasseurs montagnais qui ont terminé là leur vie errante.

Que le Lac était beau alors, avec ses grands ormes, ses

pins gigantesques et ses frênes aux feuillages touffus, qui mariaient leur ombrage sur la surface limpide du lac !

Dans les anses, sur chaque pointe du lac, on rencontrait des familles; c'est là que le montagnais dressait sa tente, jetait ses filets, tendait ses piéges pour le castor et la loutre.

Les environs du Lac étaient peuplés d'orignaux ou élans. C'est surtout sur les bords de la rivière Ashuapmashuan que se faisait cette chasse comme l'indique le nom sauvage. A la Pointe Bleue Netetishiu, ils y tuaient l'ours et s'y rassemblaient pour y faire leur festin.

Au grand et au petit Uiatshuan-uiatshuanish, ils se réunissaient l'automne pour faire provisions de poissons blancs appelés en leur langue attikmek-uts; ce poisson avec le lièvre était la nourriture quotidienne de ceux qui ne pouvaient suivre les chasseurs dans la forêt, tels que les veuves, les vieillards et les infirmes.

Pendant la belle saison de l'été, des miriades de tourtes ou pigeons ramiers venaient s'abattre sur les coteaux couverts alors de graines sauvages.

Mais depuis que la civilisation y a pénétré, tout a changé d'aspect, le feu et la hache du bûcheron ont fait disparaître la forêt et converti en terre fertile des pays jusqu'alors incultes.

Nos Sauvages ont conservé les précieux enseignements qu'ils avaient reçus des premiers missionnaires, ceux qui sont venus ensuite n'ont eu qu'à entretenir le feu sacré. Le regretté père Durocher, dont ils conservent tous le meilleur souvenir, a fait beaucoup de bien auprès de ces Sauvages. Depuis l'ouverture du Saguenay, ce bon père fut attaché à cette mission. C'est à Chicoutimi qu'il commença à exercer le saint ministère parmi les montagnais. Tandis qu'il était à la Baie de Ha ! Ha ! pendant plusieurs hivers de suite, il chaussait ses raquettes, traversait la Grande Savane, ou prenait le chemin de Kinokomi et de là au Lac St. Jean, pour visiter ses chers montagnais. Lorsque la neige ou la nuit le surprenait, il campait à la belle étoile ou à l'abri de quelque rocher, partageant son temps entre la prière et la méditation, tout en réchauffant ses membres fatigués auprès d'un feu pétillant.

A cette époque reculée, le Lac St. Jean était si loin !... les difficultés pour s'y rendre si grandes !... que personne n'avait jusqu'alors pensé à aller s'y établir.

D'ailleurs, n'était-ce pas le pays des jongleurs, comme le rapportait la renommée ?... rien que cette pensée était un épouvantail pour bien des personnes. La triste perspective de se trouver en contact avec des Sauvages, qui pourraient scalper le malheureux imprudent qui s'y aventurerait, en retenait plusieurs.

Tout paraissait mystère dans ces lieux, l'étendue du Lac, les rochers escarpés, les montagnes qui se perdaient dans l'horizon bleu du ciel, les sombres vallées avec leurs majestueux sapins, leurs cèdres odoriférants et tous les arbres dont les feuillages revêtent toutes les couleurs, tout était fait pour saisir l'âme.

Mais l'élan était donné ; à la suite des missionnaires, quelques hardis colons pénétrèrent ; ils s'émerveillèrent à la vue des beautés des sites et de la fertilité du sol. Bientôt arrive M. Hébert à la tête de ses intrépides colons... le pays est ouvert... une nouvelle province va surgir !...

Nos Sauvages ont subi l'influence de la civilisation, avec ses bienfaits ; elle leur a apporté aussi beaucoup de misères. La chasse et la pêche ont presque disparu entièrement. Ils sont à présent obligés de cultiver la terre pour vivre.

Le gouvernement leur a donné une réserve à la Pointe Bleue (netetishiu), c'est là qu'a été transportée la mission et où a été bâtie leur nouvelle chapelle.

Ils ont à leur tête un agent, Monsieur L. Otis, homme très respectable sous tous les rapports, et aussi intelligent que bon ; c'est lui qui veille à leurs intérêts et dirige leurs travaux d'agriculture. Il aime les Sauvages comme ses enfants, en retour il en est aimé et rien ne le prouve mieux que l'influence qu'il exerce sur eux.

Les fièvres rouges qui ont fait tant de ravages parmi nos bons montagnais de Betshiamits, ont fait aussi apparition au Lac St. Jean, mais la maladie a été vaincue par la prudence et les soins de l'agent qui n'a jamais voulu permettre aux traiteurs de leur donner une goutte de leur boisson de feu. La fièvre n'étant pas attisée comme à N. D. de Betshiamits

par les alcools, a pu facilement être maîtrisée ; c'est à peine si on a pu constater la mort d'un seul comme victime de la fièvre, tandis qu'à N. D. de Betshiamits le nombre des morts s'est élevé à 67.

Nos montagnais du Lac se montrent très-zélés à assister aux offices ; ils sont dociles comme des enfants, et font la consolation et la joie du missionnaire.

Chaque dimanche, lorsque tous les chasseurs sont de retour du bois, ils se réunissent dans leur petite chapelle pour prier et chanter, chacun paie alors son tribut de louange à Dieu. Celui qu'ils appellent aiami-cu-otshimau préside, le tout se passe avec le plus grand ordre et la plus religieuse décence.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de leur respect pour les morts, ni de leurs autres pratiques. Ce sera pour une autre fois.

Tout à vous,

Ch. Arnaud, O. M. I.

P. S.—Comme dans ma lettre il se trouve quelques noms sauvages dont vos lecteurs ignorent peut-être la signification vous me permettrez de leur en donner une explication pure et simple, telle que je la connais. Je donnerai aussi l'explication de plusieurs autres noms.

Tadoussac-Tatoushak-Tatoustak,—à l'endroit où la glace est brisée. A cet endroit on ne voit jamais de glace stable. Voilà le port d'hiver de la province désigné par les Sauvages. Il est bon de vous faire remarquer que les Sauvages donnent toujours un nom qui marque la qualité de l'objet ou qui dépeint les lieux, ou ce qui attire le plus leur attention.

Saguenay, francisé de Shagahnen-hi—la glace est percée, trouée. Les eaux du Saguenay étaient autrefois peuplées de loups-marins ; dans le courant de l'hiver ces animaux y entretenaient des ouvertures pour y respirer. Après avoir pris leurs ébats dans l'eau, ils en sortaient pour se réchauffer au soleil. C'est sur la glace qu'ils déposaient leurs petits, dans les mois de mars et d'avril. Ces soupiraux cachés étaient toujours dangereux aux voyageurs qui s'aventuraient sur la glace, en remontant ou en descendant le fleuve. Les premiè-

res années que j'exerçais le saint ministère, nous faillîmes, mes compagnons et moi, tomber dans ces piéges d'un nouveau genre ; un de mes compagnons, moins heureux que les autres, fut bien près d'y rester, nous ne pûmes l'en retirer qu'avec peine.

Escoumains-Escoumin-Eskomin—il y a encore des graines. Les environs des Escoumains ont toujours été renommés pour la grande quantité de graines sauvages, surtout les bleuets et graines rouges appelées par les montagnais uishatshimin, graines sûres, qui passent l'hiver sous la neige et se conservent vermeilles jusqu'au printemps. C'est sans doute cette circonstance qui a fait donner le nom à la place et que les Canadiens auront francisé, en écrivant : Escoumains, comme ils ont francisé Tadoussac, Saguenay, etc., etc.

Stadacona, statakostnen, tatagushtnen, Statakona—endroit où l'on passe sur des morceaux de bois comme sur un pont.

Probablement avant l'arrivée des français, les Sauvages qui faisaient le trajet de Sillery à l'embouchure de la rivière St.Charles, soit pour la chasse soit pour la pêche, pour passer le cap blanc au pied duquel les eaux du fleuve venaient battre, étaient obligés de le passer sur un ramassis de bois de marée que les courants tenaient collés contre le cap; de là, Stadacona.

Hochelaga, oshelaka, oshinaka, oshinakano—l'endroit où l'on surprend quelqu'un dans une embuscade, et où l'on s'en moque ; il est tourné en dérision. Ceux qui sont familiers avec l'histoire des Sauvages peuvent nous dire si le lieu qu'ils appellent Hochelaga a été le théâtre de quelque cruauté ou ambûche de la part des Sauvages.

Ottawa, ottaouais, ottaouets—selon l'ancien montagnais que parlent encore certains de nos naskapis et dont la prononciation est presque celle d'ottaouais, veut dire : (au locatif), l'endroit où l'eau est en ébullition comme dans une chaudière et s'élève en gonflant.

Les Sauvages qui remontaient ou descendaient le fleuve, disaient : Je l'ai vu..., j'ai campé..., nous nous sommes rencontrés à Ottauuets (au locatif), que les voyageurs plus tard ont francisé en disant : Ottaouais par corruption. Ottawa, ottauoua—jettes-le dans l'eau chaude, fais-le bouillir ; ce nom ne semble guère propre à désigner la capitale du Dominion.

Le mot assik ou assuk, chaudière, chaudron, etc., n'a été ajouté, je pense, que pour faire comprendre que c'est à cet endroit seul que l'eau est ainsi en ébullition comme dans une marmite, et non en flots comme dans les rapides et cascades.

D'ailleurs les personnes qui sont sur les lieux peuvent aisément vérifier la chose si cela leur plaît; par la suite on a appelé Ottaouais les sauvages des environs ou ceux qui en sont partis pour aller s'établir ailleurs, par rapport aux autres nations c'étaient des ottaouais, ottaouets.

Canada, Kanata, Kanatak, Kanatats—(la lettre D manque en sauvage, elle est remplacée par t, tantôt doux ou fort). Ce mot veut dire celui qui va voir, visite, explore; on se sert encore de cette expression pour désigner un parti qui va à la chasse, celui qui doit approcher le premier l'ours, le caribou, etc. Kanatak.

Les Sauvages, autrefois, toujours en guerre et toujours sur le qui-vive, poussaient le cri d'alarme en apercevant l'ennemi: Kanatats, les voilà qui s'approchent. Ce mot devenait pour eux un cri de joie et de bonheur lorsqu'ils reconnaissaient des amis. Ainsi, supposez qu'ils assistent à la réunion qui doit avoir lieu le 24 juin, ils diraient pour désigner tous ceux qui s'y rendent: *Kanatats.* C'est ainsi que Jacques-Cartier a pu être salué du nom de Kanata; comme aussi en demandant par interprètes ou signes: qui sont tous ceux-là; on lui répond: Kanatats.

De là le nom de Canada donné à Québec.

Uapistikaian—uapistikoiats (au locatif), à Québec, traduit littéralement, signifie cap blanc, promontoire blanc, mont blanc.

La montagne sur laquelle est bâtie Québec c'est Uapistikoiats. Statakona serait le lieu où ils passaient l'eau sur des troncs d'arbres, probablement, le cul-de-sac, où se trouve présentement le marché Champlain.

De là Kanata, Statakona, noms donnés par Jacques-Cartier pour désigner Québec.

Manikuagan—lieu où les Sauvages enlèvent l'écorce pour les canots; il est à remarquer que cette écorce ne se trouve qu'en certains endroits.

Mataouan, Matawan—endroit où deux rivières se réunissent pour n'en former plus qu'une.

Metapetshuoan (au lac St. Jean)—endroit où le courant de la rivière rencontre les eaux du Lac.

Betshuoan (près Mingan) Petshuoan—endroit où le courant de la mer rencontre celui de la rivière.

Mingan; Minkan, Maïkin—où il y a des loups.

Uiatshuoan, Uiatshuoanish, francisé en Ouitshoian-nis—(ces deux rivières sont au Lac St. Jean), flots, cescades, rapides à bouillons blancs.

Betshiamu (au locatif), Betshiamits—l'endroit où il y a des lamproies ; c'est une sorte d'anguille de mer qui remonte la rivière.

Papinachoix, Papinashuts—les sauvages rieurs.

Cacauna, Kakona—où il y a des porcs-épics.

Chicago, Shikako—où il y a des bêtes puantes.

Il faut remarquer que bien des places ont pu être transformées, ce qui les rend à présent méconnaissables, quoique les noms soient toujours les mêmes.

Peikuagamiu (Lac St. Jean)—les abords en sont plats.

Shekotimiu, Chicoutimi—les eaux sont profondes, comparées aux autres rivières.

Kinokomiu, Konokomi—lac long, et les eaux profondes.

Quelques personnes font dériver le nom de Québec d'un verbe mic-mac, qui signifie *bouché*, *fermé*, *rétréci*. Je pense que c'est à tort. Il est à remarquer que lorsque les français arrivèrent dans le pays, ils ne trouvèrent pas la nation des mic-macs établie à Québec, mais celle des montagnais qui occupaient tout le parcours de la côte depuis Betshiamits et jusqu'au-delà des Trois-Rivières. Les mic-macs n'avaient peut-être jamais été à Québec, et d'ailleurs, l'eussent-ils vu, qu'il ne leur serait jamais venu à la pensée d'appeler : *bouché*, *rétréci*, un fleuve d'un mille et demi de large.

Jacques-Cartier avait appelé Stadacona, Canada, le lieu où il mit pied à terre ; deux mots qu'il a du entendre répéter souvent sans les comprendre. Je les ai déjà expliqués.

Après de longues années, il me semble voir Champlain arrivant en face du Cap, au pied duquel se trouve Stadacona, Statakotna. Tous les sauvages, à la vue de la petite flotille,

avaient poussé le cri de Kanata, Kanata, les voici ! ils arrivent ! pour eux ce sont des amis. Ils sont réunis sur le bord de l'eau dans la surprise et l'admiration de voir venir ceux dont ils avaient entendu parler...

Champlain, peut-être hésitant à la vue de cette foule, ne débarquait pas assez vite au gré de leurs désirs, c'est alors qu'ils crient : Kæpek ! Kœpek ! Kanatats, Kanatats (au pluriel). Débarquez, débarquez ! amis ! amis !

Rien de surprenant que quelques sauvages eussent été à bord du bâtiment de Champlain et qu'en désignant Statakotna comme l'endroit propice au débarquement, ils eussent répété : Kæpek ou Kępek.

Le verbe montagnais Kæpan ou Kepan, veut dire : débarquer, aller à terre, etc. 2 pers. impératif Kæpek ou Kepek.

Kæpek ou Kepek montagnais, comme Québec français, n'est point bouché, ni fermé, ni rétréci ; mais il est ouvert et tend les bras à tous ses amis et aux voyageurs étrangers qui le visitent.

Le 24 juin 1880, c'est-à-dire 272 ans après sa fondation, la bonne cité de Champlain pourra redire avec un noble orgueil : Canadiens ! Canadiens ! soyez les bienvenus !... Je suis encore Stadacona l'hospitalière... Je vous reçois encore sur mes ponts flottants comme je reçus vos pères en 1608 au cri de : Kanata ! Kanata ! Kœpek ! Kœpek !

Canada ! Canada ! Quebec ! Quebec !
Amis ! amis ! débarquez, débarquez, venez à terre.

Voici encore deux noms d'origine montagnaise :

Batiscan, pathiskan ou patiscan, patshiskan—vapeur, nuée légère. C'est aux gens de la place à savoir si aux environs il s'élèverait quelque vapeur ou brume, plus fréquente qu'en d'autres lieux. Comme je ne connais pas la place, je ne sais si la vapeur ou brume se trouve sur l'eau ou à terre ferme.

2e explication.—Le même mot signifie aussi *viande sèche pulvérisée*, *os broyés* qu'on fait bouillir ensuite pour en retirer la graisse dont on compose le pemikan montagnais. Dans ce cas ce serait en cet endroit que les Sauvages se réunissaient à leur retour de la chasse pour faire leur festin avant de se séparer.

Cataraqui, Katarakue. (Imp. dubitatif.)—ils y sont probablement cachés, en parlant d'un parti ennemi.

L'endroit où l'on se cache—dans ces lieux on doit trouver quelques retranchements ou redoutes, soient naturels ou faits de mains d'hommes.

Il est bon de remarquer que dans la langue montagnaise, *a. e.* se prennent souvent l'un pour l'autre ainsique *o. u.*

B. P. ont la même prononciation, ainsi que *D. T.*

c. g. k. q. ont la même consonnance, il n'y a à proprement parler que *k.* Les lettres *c. g. q.* ont été employées pour adoucir la prononciation dans certains mots.

s. j. se confondent, il en est de même des lettres *l. r. n.* qu'on emploie indistinctement les unes pour les autres, ainsi on peut très bien dire :

Maskualo
Maskuaro
Maskuano } pour désigner le même mot. — La queue de l'ours.

Kanata, Canada.

Kæpek, qœbek, qebec.

Iroquois, *Hurons*, *Algongins*,—Champlain qui a entendu ces noms pour la première fois de la bouche des montagnais, ses alliés, comme il les appela, et avec lesquels il voyageait dans ses découvertes, les a appliqués aux nations dont on lui parlait et a francisé ces noms :

Iroquois, irnokué en montagnais, homme redoutable, homme à craindre. Je vous ai déjà fait observer que les lettres *l r n* se confondent et qu'on peut très bien dire *irokue :* pour homme terrible, redoutable. Cette nation était redoutable en effet à toutes les autres.

Algongins ou Algoumekuins comme les appellent Champlain dans son premier voyage.

Algoumekuins — les montagnais disent: Alkoumekuots, ceux qui se vermillonnent, se peignent en rouge.

Hurons, urons — du verbe uroin ou uruin, qui signifie mugir, crier, vociférer, etc.

Niagara, niaka, nekara, nekala. On se sert de ce mot pour marquer une habitude, une continuation ; ainsi Niagara, urons-là où le mugissement est continuel ; nom donné sans doute par opposition aux autres chûtes qui ne se font pas

toujours entendre, et par extension le nom de Urons ou Hurons donné aux Sauvages qui habitaient les lieux voisins de Niagara, urons-là où l'on entendait un bruit, un mugissement continuel.

On pourrait m'objecter que ces endroits ne sont pas dans le pays qu'habitaient les montagnais. Mais je réponds que Champlain et les Pères Jésuites voyagèrent d'abord dans tous ces lieux avec des Sauvages ou guides pris soit à Québec soit à Trois-Rivières, et que ces Sauvages parlaient la langue montagnaise. Rien de surprenant si Champlain ou les voyageurs entendant nommer ces places ou les peuplades par les montagnais, leur aient donné les noms par lesquels ces Sauvages les désignaient.

Ch. Arnaud, O. M. I.

Missions du Diocèse de Rimouski.

Il n'est peut-être pas de partie du pays où l'ouverture des terres et les nouveaux établissements fassent des progrès plus réguliers.

Voici des renseignements sur les principales missions :

S. Edmond du lac à Saumon. — Cette mission située sur le chemin de Matapédiac renferme une population de 322 âmes. On y trouve aussi 22 protestants.

Les familles arrivées dans l'année venaient de la Pointe-Lévis, de Ste. Luce, de la Rivière-du-Loup (en bas) et du Lac Témiscouata.

On y soutient deux écoles élémentaires. Une chapelle en bois renfermant 25 bancs suffit aux besoins actuels. Mais les effets du culte sont bien pauvres ; un seul ornement blanc et rouge, assez détériorée, avec le linge strictement nécessaire, le calice et le ciboire, voilà toute sa richesse.

Le curé de S. Moïse, chargé de cette mission, y a fait donner une retraite qui a produit les fruits les plus consolants.

S. Laurent de Matapédiac.—La population catholique est de plus de 100 âmes ; le missionnaire n'a pu donner un recensement complet, parce qu'il avait encore deux endroits à visiter. Les protestants sont au nombre de 50. Une partie de la population vit dans les chantiers de bois tout en s'occupant un peu de culture. Sur ces familles quatre sont canadiennes-françaises et douze irlandaises.

Les parents font des efforts inouïs pour donner à leurs enfants l'avantage de profiter de l'école qui y est établie.

Cedar Hall. — Voici ce que le curé de S. Moïse, chargé de cette mission, écrivait dernièrement à Mgr l'Evêque de Rimouski : " Cette mission, qui faisait partie sous mes pré-
" décesseurs de la mission de S. Edmond, a l'avantage
" aujourd'hui d'avoir, grâce à la bienveillante hospitalité de
" l'agent de l'*Intercolonial*, une ou deux messes sur semaine
" chaque fois que je me rends à S. Edmond pour l'office

" divin. Je suis heureux de constater l'empressement et la " ferveur avec lesquels on se présente à chaque fois. Cette " mission a été gratifiée d'une petite retraite de deux jours, " à laquelle tous se sont rendus et nous ont consolés par leur " piété. Pour comble de bonheur, un mois et demi plus tard, " les habitants de cette localité avaient encore le bénéfice " d'entendre des instructions à l'occasion du Jubilé. Il a été " évident que nos travaux dans cette mission comme dans " toutes les autres où la retraite et le jubilé ont été prêchés, " ont été abondamment bénis de Dieu par le retour à la pra- " tique des devoirs religieux d'un certain nombre qui étaient " auparavant indifférents et apathiques.

" La population est de 150 âmes, formant 13 familles toutes " occupées à la culture de la terre.

" Le besoin d'une chapelle et d'au moins une école se fait " sentir; cette localité est appelée à faire une belle, bonne et " et grande paroisse. J'ai pu faire communier neuf enfants, " bien préparés, grâce au zèle de M. C. Trottier."

J. J. Pérusse, Ptre.

S. Jacques de Causapscal. — " La mission de S. Jacques est " desservie régulièrement tous les deux mois et plus souvent. " Je constate, dit le missionnaire, de la régularité pour la " réception des sacrements: la plus belle harmonie règne " au milieu de cette jeune population. Là, comme à *Cedar* " *Hall*, le besoin d'écoles se fait sentir: jusqu'à présent les " familles ont été trop disséminées pour espérer d'en profiter. " Mais il y a une étendue de terres suffisante; de nombreux " colons s'y établiront sans doute. La population n'est encore " que de 56 âmes.

" La mission se donne, comme par le passé, dans la mai- " son de M. David Riley. L'inventaire est facile à faire, deux " ornements, un blanc et un violet, une aube, un cordon, la " pierre sacrée et le linge. Il n'y a point de calice ni de " ciboire. Il faut constamment transporter les effets d'une " mission à l'autre. J'ai l'espoir de réussir auprès d'une " Dame charitable pour aider les habitants dans la conctruc- " tion d'une chapelle: le projet paraît lui sourire."

J. A. Pérusse, Ptre.

Canton Tessier.—Cet établissement, tout nouveau, est situé en arrière de Matane et renferme déjà 351 âmes. Le curé voisin, ou son vicaire, s'y rend tous les mois pour leur donner la messe, entendre les confessions, catéchiser les enfants, etc. Il a eté ouvert une école qui est déjà fréquentée par 42 enfants. Les colons ont acquis une terre pour l'église.

S. Martial de la Rivière à la Marte et *Marsoins* sont deux petits établissements à deux lieues l'un de l'autre et desservis par le curé de Ste. Anne des Monts. Ils renferment 161 âmes, et ne prendront un accroissement plus considérable qu'après l'ouverture des terres de Ste. Félicité à Ste. Anne. Dans cette dernière paroisse, les habitants sont tous sur le bord de l'eau, ce qui permet au curé de s'occuper plus facilement de ces missions, quoique la première soit à six lieues de Ste. Anne.

On bâtit actuellement, à la Rivière à la Marte, une maison d'école qui est désirée depuis longtemps ; elle ne pourra être ouverte que dans un an.

" Quand il y aura un prêtre à la Magdeleine, a écrit M. " Auger, le curé de Mont-Louis pourrait facilement desser- " vir *Marsouis* et la *Rivière à la Marte*, quoique les colons " trouvent plus commode de s'adresser à moi. Il s'écoulera " encore bien du temps avant qu'ils puissent avoir un prêtre " résident, ce dont aujourd'hui on ne semble pas souffrir du " tout. Dieu les préserve, et tout le monde se sauve facile- " ment dans ces missions loin des scandales et des occasions " du péché. Jusqu'à présent personne n'est mort sans sacre- " ment dans ces postes. "

S. Damase. — En arrière de l'Assomption de McNider, il s'est formé un établissement prospère sur des terres avantageuses. On y compte déjà 455 âmes, et une chapelle assez spacieuse y a été bâtie. Seize nouvelles familles sont venues s'y fixer depuis un an. On se prépare à y ouvrir une école.

S. Clément, dans le township *Denonville.* — Cette mission possède déjà un prêtre résident : aussi sa population est-elle de 465 âmes ; trois écoles ont été organisées. Une retraite a été donnée à ces nouveaux colons en juillet dernier. Le missionnaire dessert aussi *S. Cyprien* (sur le chemin Taché), dont la population est de 182 âmes, et *S. Jean François Regis*, comprenant le canton de rapatriement du township Hocquart.

Ici l'on trouve 120 âmes. Les chefs de famille se sont mis en mesure d'avoir un édifice où ils puissent se réunir pour la sainte messe, quand le missionnaire les visitera.

S. Hubert, dans le township *Demers*, sur le chemin *Taché*.— D'après le recensement fait par le curé de St. François-Xavier, qui est chargé de cette mission, elle renferme déjà une population de 317 âmes. Une école a été mise en opération dans cette localité cet automne. Une chapelle temporaire a été construite ; les exercices du Jubilé y ont été donnés au mois d'août, à la grande joie des fidèles.

Chemin du lac, *Témiscouata.* — Le curé de S. Modeste, qui est chargé de cette mission, donne les détails suivants : " La " population est de 44 âmes. J'ai été donner la messe deux ' fois en cet endroit depuis le 1er janvier ; ces pauvres gens " se sont montrés bien dévoués. J'ai un autel très propre : " tous les ornements je les prends à S. Modeste. Plusieurs " familles se proposent de monter dans les environs de cette " mission ce printemps pour y cultiver."

MISSION DE LA RIVIÈRE-BLEUE.

Cette mission est située dans la partie Sud-Ouest du township d'Escourt, comté de Témiscouata. M. Ed. Roy qui réside à S. Eleuthère, dans le diocèse de Québec, a bien voulu se charger, il y a deux ans, des familles établies sur la rive gauche de la Rivière S. François. Cette colonie est formée de personnes venant des paroisses voisines et de Madawaska. Les familles résidantes sont au nombre de quatre, dont une protestante. " Plusieurs colons, écrivait dernièrement le " missionnaire, s'y rendaient à la course, mais l'absence de " communication par terre est un obstacle insurmontable à " l'avancement de la colonisation dans cette partie du pays. " Que le gouvernement fasse pratiquer un chemin et on " verra surgir plusieurs belles paroisses dans cette région. " La terre est excellente, la position avantageuse, puisqu'elle " se touve rapprochée du Nouveau-Brunswick et des Etats-" Unis ; enfin tout porte à croire qu'ons'y rendrait en foule de

" tous les côtés. Le gouvernement du Nouveau-Brunswick " devrait s'unir à celui de Québec pour rendre facile l'accès " à ce riche territoire.

" Pour le moment la population est de 36 personnes que " j'ai visitées six fois depuis deux ans. Deux enfants ont fait " leur première communion : ils savaient leur catéchisme, " ce dont je me suis assuré dans mon séjour au milieu de ce " groupe isolé. J'ai fait un baptême, un mariage et une " sépulture dans l'endroit même ; deux autres enfants sont " morts depuis. On les aura probablement inhumés auprès " de l'autre ; je bénirai le lieu de leur sépulture quand on " viendra me demander pour la mission. Un de ces enfants, " âgé de sept ans, a été administré.

" J'ai été bien touché, Monseigneur, de la confiance et de " la bonté que vous m'avez témoignées en me confiant cette " petite mission, et en m'accordant des pouvoirs particuliers, " comme de bénir les médailles, chapelets, etc."

MISSION DE CLORIDORME.

15 Octobre 1879.

MONSEIGNEUR,

J'ai dû faire le tour par Gaspé pour me rendre à Cloridorme.

La chapelle est dans l'état où Votre Grandeur l'a trouvée à sa visite : de l'ancienne, moins le plafond, on a fait la sacristie. Pour qu'elle soit habitable l'hiver, il faut des réparations dont je me suis occupé. Ne pouvant songer à dire la messe dans la chapelle pendant les grands froids, je la dirai avec votre permission dans la sacristie. Le printemps prochain, on posera le lambris extérieur de cette chapelle.

Il n'y a pas encore de baptistère ni de fonds-baptismaux : faute de mieux, je suis obligé de conserver l'eau baptismale dans une bouteille. Devant le S. Sacrement nous n'avons qu'une lampe portative.

Pour m'assurer un peu de tranquillité et de recueillement,

je fais pratiquer dans la sacristie une petite chambrette, qui sera ma cellule.

Mon premier soin sera ensuite de faire terminer la sacristie et la chapelle, y compris les bancs.

Votre Grandeur me promettait du loisir pour étudier ; j'y compte bien ; mais il y a tant de choses à organiser qu'il ne me faudra pas perdre de temps. Le missionnaire est ici à la fois bedeau et sacristain, et de plus mendiant pour la chapelle et pour lui. Car la contribution des fidèles est en morue, qu'il faut aller recueillir de porte en porte, quitte à la vendre, comme on peut, à ses frais et périls. Mais ne parlons pas de cela ; Dieu merci, ce sont d'autres soucis qui m'ont amené ici.

Je me suis mis à l'œuvre, et après les offices, je fais une classe de plain-chant, qui est un peu fatigante pour mes poumons ; mais enfin, Dieu aidant, je formerai un petit chœur, et peu à peu la position deviendra plus facile sous tous les rapports.

Jos. C. Bérubé, Ptre.

Il y a dans cette mission 365 âmes : aucun protestant.

MISSION DU LABRADOR.

Phare des Sept-Iles, 23 septembre 1879.

Monseigneur,

Voici le compte-rendu de ma mission : J'ai d'abord fait le tour de l'Ile d'Anticosti. A la *Baie des Anglais*, on a construit une chapelle nouvelle, et les habitants ont à cœur d'y travailler encore cet automne. J'ai visité l'école, et j'ai trouvé que les enfants avaient fait beaucoup de progrès.

A l'*Anse aux fraises*, on a élevé aussi une chapelle ; on m'assure que je pourrai y dire la messe cet automne. L'école de cet endroit se maintient, et j'ai été content des enfants.

Sur les postes de la terre ferme, je vais vous rapporter ce qui mérite une mention.

La chapelle de *Magpie* est levée ; au moyen des contribu-

tions recueillies, nous pourrons rendre l'édifice passable. Ici j'ai reçu l'abjuration d'une Irlandaise protestante.

A *Sheldrake*, on doit sortir le bois d'une chapelle l'hiver prochain. En cet endroit, j'ai eu la consolation d'admettre dans l'église un Jersiais de 23 ans en montant et un autre de 50 ans en descendant. Avec la grâce de Dieu j'espère que que les conquêtes de la foi ne s'arrêteront pas là.

Quant à *Moisie*, il ne paraît pas que la Compagnie des Mines doive reprendre ses opérations. Je regrette de dire que la chapelle érigée dans cette localité se détériore toujours ; les gens voudraient la transporter du côté ouest de la rivière.

Dans mes missions, tout le monde s'est approché des sacrements ; j'en bénis Dieu bien sincèrement.

La pêche en général a été meilleure que l'année dernière, surtout à la *Baie des Anglais*.

Je vous assure, Monseigneur, que j'ai eu beaucoup de fatigue, et que les étrangers m'ont donné autant d'ouvrage, sinon plus, que les habitants de la côte.

Je me levais généralement à 4 h. pour dire la messe de bonne heure à cause des pêcheurs, et après avoir travaillé toute la journée, je devais souvent consacrer encore la veillée aux affaires jusqu'à minuit et au-delà.

J'ai été bien éprouvé depuis le commencement de cette mission, ayant d'abord pris la fièvre de la picotte qui m'a rendu bien malade ; ensuite est survenue une révolution de bile, et enfin une inflammation d'intestins qui a failli me faire mourir. J'ai donc été obligé par la force de la maladie d'interrompre quelquefois plusieurs jours le travail; mais assisté de la Divine Providence j'ai pu me rendre au bout. Les gens ont été inquiets à mon sujet. Je me repose un peu au phare des Sept-Iles.

Je me propose de traverser de nouveau à l'*Anticosti* et visiter les principaux postes, puis de continuer les missions en bas de la *Pointe aux Esquimaux*.

N'oubliez pas dans vos prières, je vous en conjure, Mgr, vos pauvres missionnaires. Bénissez celui qui a l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre obéissant serviteur,

R. Beaumont, Ptre.

MISSION DE NATASKOUAN.

22 Août 1879.

Monseigneur,

Les principaux postes où l'on voudrait avoir des chapelles sont la *Tabatière*, la *Tête à la Baleine* où il a été levé une charpente du temps de mon prédécesseur, et au sujet de laquelle il existe des difficultés, et enfin la *Baie du Saumon* (Salmon Bay), endroit moins central, il est vrai, mais qui conviendrait mieux suivant moi sous d'autres rapports. Ce poste, comme vous le savez, est à deux milles de *Bonne Espérance*. Là sont établis deux Irlandais à l'aise, qui offrent d'aider de leur mieux à cette entreprise : ils ont à leur service bon nombre de pêcheurs catholiques de *Terreneuve*, qui m'ont déclaré être prêts à contribuer généreusement. L'un de ces braves catholiques m'a montré un appartement de sa résidence assez vaste pour servir de chapelle, et qu'il a l'intention de mettre à la disposition du missionnaire que Votre Grandeur y placerait.

Il y a quelques jours que je suis de retour de mes missions du côté de *Blanc Sablon ;* je n'y ai certainement pas eu la fatigue que je m'attendais d'y souffrir. Ma santé n'a pas cessé d'être assez bonne, Dieu merci. J'ai été bien accueilli partout.

J. A. Chalifour, Ptre., Miss.

Le rapport de M. Chalifour se complète par le recensement de quelques postes importants. A la Tabatière, à la Baie des Moutons et au Blanc Sablon, il a trouvé 311 âmes ; à la Tête à la Baleine et autres postes voisins, 144 âmes ; à la Pointe à la Croix et Nampissipi, 76 âmes.

(*à suivre.*)

DIOCESE DE RIMOUSKI.

LES QUARANTE HEURES

A l'époque que la sagesse du premier Pasteur a fixé les Quarante-Heures pour nos diverses paroisses et missions, chaque semaine voit les ministres de l'autel s'assembler pour répandre les grâces de réconciliation, préparer la table sainte et y faire asseoir les pécheurs convertis. Epoque bénie où le Père céleste retrouve ses enfants prodigues, où les Made leines repentantes viennent arroser de larmes les pieds de leur Sauveur, où le pécheur voit ce Jésus que ses crimes ont transpercé lui tendre les bras, lui ouvrir son cœur, l'y presser tendrement, et couvrir de son amour éternel cette pauvre âme, morte dans le péché. L'écrivain inspiré disait que l'amour est fort comme la mort, mais Jésus-Christ nous montre bien que l'amour est plus fort que la mort. *Ubi est, mors, victoria tua ?*

Ces époques de grâces ont aussi leurs difficultés.

Et quelles difficultés !

Tantôt ce sont des paroisses que traversent des baies ou des rivières, comme Douglasstown, Barachois, Grande Rivière, Pabos. Aujoud'hui la glace nous offre un pont solide, capable de porter tout un régiment sans fléchir ; demain vous n'y passez qu'au risque de votre vie.

Tantôt notre climat inconstant vient, au lendemain d'un beau jour, bloquer de neige bois et montagnes. Il est triste, mais edifiant, de voir alors les pauvres, mincement vêtus, parcourir à pied de longues distances, braver et surmonter la rigueur des éléments par l'énergie de leur foi.

Et, dans plusieurs de nos églises, quelquefois on souffre beaucoup de froid ; d'autres fois, les vents déchaînés tordent d'une manière effrayante ces charpentes trop faibles et mal

jointes. Vos nerfs sont secoués par des craquements incessants qui chassent la dévotion et inspirent la peur. On croirait voir à l'œuvre les démons qui s'acharnaient autrefois contre Saint Antoine en prière.



SAINT PIERRE DE MALBAIE.

En décembre, la paroisse de Saint-Pierre de la Malbaie (appelée ordinairement le Barachois,) eut les exercices de la Neuvaine de saint François-Xavier.

Depuis deux jours, une pluie torrentielle et incessante avait changé les chemins en bourbiers, chevaux et voitures se perdaient dans la vase. Des deux curés voisins, celui de Douglasstown dût faire une partie du chemin à cheval, et l'autre partie à pieds ; le Curé de Percé, appelé dans sa mission de l'Ile Bonaventure, y fut cloîtré toute la semaine par la tempête qui rendait la traversée impossible.

Malgré ces désavantages, il y eut assez bonne assistance. Avec son zèle énergique, le curé de Douglasstown adressa la parole deux fois par jour, en anglais et en français. Et grand nombre se réconcilièrent avec Dieu.

Peinturée à neuf et complètement finie à l'extérieur, l'Eglise du Barachois présente une apparence assez riante. C'est la troisième que cette population a construite en divers endroits, mais toujours sous le même patron.



SAINT GEORGE DE MALBAIE OU CHIEN-BLANC.

Ce petit paradis terrestre du missionnaire avait ses Quarante-Heures le 7 janvier. Quatre prêtres s'y trouvaient réunis.

Les exercices furent ouverts par une instruction sur les bienfaits de Dieu, et la reconnaissance qui lui est due. Les paroles du prédicateur tombaient dans des âmes bien disposées, bonne terre pouvant rendre au centuple. Puis on eut

la consolation de voir chacun à son poste, c'est-à-dire à la table sainte.

L'église du Chien-Blanc est perchée sur un côteau élevé, à l'entrée de la Baie de Gaspé, ayant en face les hautes falaises de la Grand'Grave ainsi que les montagnes du Cap-Rosier et du Petit Gaspé : sa position est des plus pittoresques. Son extérieur est complètement terminé et d'une éclatante blancheur. Elle a un clocher svelte et coquet qui semble regarder au-dessus de la forêt en arrière, et en face au loin sur les flots.



SAINT MAJORIQUE DU NORD-OUEST.

Sept jours après les Quarante-Heures du Chien-Blanc, la même fête se célébrait dans la mission de St. Majorique du Nord-Ouest.

Les habitants de St. Majorique ont conservé les mœurs simples et paisibles des anciens Canadiens.

Je dis *paisibles*, ce qui n'empêche pas que sous une impulsion énergique, ils puissent faire beaucoup. En quelques mois, une jolie église à été levée, boisée, couverte et mise en état de service. Tant de zèle leur valut de grands éloges de la part de leur premier pasteur, lors de sa visite en 1878.

Et le Curé zèlé qui avait été au travail et au labeur avec ses chères pauvres gens, eut la consolation de leur laisser son patron, saint Majorique, pour vocable et protecteur.

Pour la première fois, les gens de cette mission avaient la belle cérémonie des Quarante-Heures. Avec quelle ardeur ils s'y portèrent en dépit du froid intense !

O âmes ferventes, que vous fûtes bienheureuses lorsque Jésus-Christ est entré en vous ! Quels délices pour ce bon Sauveur lui-même !



SAINT MARTIN DE LA RIVIÈRE AU RENARD.

Nous voici au chef-lieu de la côte Nord-Est de la Gaspésie.

Le premier curé, M. Blouin, doué dénergie, d'éloquence et de zèle, fit construire, non plus une chapelle, mais une

jolie église de 96x46 pieds avec une sacristie de 36x40 pieds. Elle est complètement finie à l'extérieur, et attire, par la beauté de sa position et de ses formes, l'attention de tous les navigateurs qui longent cette côte.

Dans les grandes solennités, on regrette vivement l'absence de la compagnie de la milice volontaire qui, en ces occasions solennelles, aimait à assister sous les armes aux saints offices. Espérons qu'elle se réorganisera, et, comme auparavant, sera fière de figurer partout où la religion et l'honneur le demanderont.

L'intérieur de l'église est solidement lambrissé. Pour les Quarantes-Heures, les décorations étaient disposées avec goût, et les adorateurs ne manquèrent pas. Le missionnaire du Cloridorme s'y trouvait réuni à ses frères du sanctuaire, et, au sein de l'amitié, se dédommageait des ennuis de la solitude. Qui peut penser sans compassion, sans serrement de cœur, à cet isolement d'un jeune missionnaire, seul en face des difficultés du saint ministère, enviant le sort de ceux qui souvent, très souvent, éprouvent le bonheur de se réunir, de savourer à longs traits le *jucundum habitare fratres in unum!* Sans doute que Dieu lui reste, et Dieu c'est plus que tout le reste. Mais c'est bien Dieu aussi qui a inspiré cette parole: le frère est soutenu par un frère, *frater a fratre levatur.*



NOTRE-DAME DE LA GRANDE-RIVIÈRE.

Voici le chef-lieu religieux du Comté: ici réside le Vicaire-Forain. C'est aussi de beaucoup la paroisse la plus populeuse, et le nombre des communiants y dépasse 1100.

Complètement finie à l'extérieur, plâtrée à l'intérieur par Quigley de Québec, cette église pourrait, pendant de longues années encore, faire honneur à la paroisse qui l'a élevée à Dieu, n'était l'accroissement rapide de la population qui s'y presse et s'y entasse avec peine.

Pendant les Quarante-Heures, comme elle inspirait la dévotion avec son maître-autel chargé de lumière et de fleurs, ses superbes lustres en cristal étincelants sous les rayons de

lumière qui s'y viennent réfléter de toutes parts ! Ajoutez musique et chants qui vont au cœur, communions à rangs pressés, et par-dessus tout, ces nombreux adorateurs faisant cour assidue à leur Sauveur exposé solennellement !

Un éloquent sermon sur l'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avait remué tous les cœurs à la messe d'ouverture. Et quand le *Te Deum* vint clore ces splendeurs, un commun sentiment s'exprimait par ces paroles :

Jours heureux, jours de vrais plaisirs,
Faut-il les voir si tôt finir.



SAINT PATRICK DE DOUGLASSTOWN.

Les fidèles de Douglasstown sont toujours eux-mêmes, toujours dignes de leurs pères. Ils avaient la belle cérémonie des Quarante Heures huit jours après la Grande-Rivière. Et ils ont montré alors le même empressement à préparer pour Dieu un temple spirituel en leur âme qu'à bâtir un temple matériel de leurs mains et de leur argent.

Les exercices furent ouverts par un sermon bien approprié à la circonstance : Jésus-Christ tel que jugé et traité par ses ennemis, par les indifférents, par ses fidèles serviteurs. Et on voyait facilement à la ferveur de ces bonnes âmes, à leurs ardentes prières, qu'ils voulaient traiter Jésus-Christ en bons et fidèles serviteurs.

L'église décorée avec goût prêtait à la dévotion. Et à voir ses fervents adorateurs, immobiles des heures entières et absorbés dans la douce contemplation du Sauveur, on se demandait si, par miracle, ce n'était pas les anges du sanctuaire rendus visibles à nos yeux.

La paroisse, comme un seul homme, *cor unum et anima una*, s'approcha des sacrements. Et quand Jésus-Christ rentra dans la prison d'amour de son tabernacle, bien des châtiments avaient été détournés, bien des crimes pardonnés et réparés, bien des grâces obtenues. L'atmosphère spirituelle était pure et sereine, et les âmes respiraient à l'aise dans le sourire de Dieu.

***

SAINT ALBERT DE GASPÉ.

L'édifice qui frappe davantage en entrant dans la belle baie de Gaspé, c'est l'église, à présent complètement terminée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tout y est si bien proportionné, si décent, si propre, que les Protestants eux-mêmes se sentent attirés et portés à la dévotion. Souvent ils l'ont dit à cœur ouvert.

L'ornementation, sans être somptueuse, est complète et plaît à l'œil. En grande partie elle se compose de dons dûs à la libéralité de la famille Leboutillier et de quelques généreux visiteurs. Voyez ce beau lustre, au centre de l'église, et ce chemin de croix aux cadres brillants de dorure, ces deux grands tableaux représentant des scènes de la Passion du Sauveur, et cette belle statue de St. Albert surmontant le maître-autel.

Et dans les grandes occasions, alors que ce beau temple se revêt de tous ses ornements, que les fleurs et les lumières disposées avec goût changent l'autel en un trône d'amour pour le Sauveur, que la musique et les chants harmonieux ravissent les âmes des frères séparés eux-mêmes ; oh ! alors, on ne peut s'empêcher de s'écrier : *C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du Ciel.*

Les Quarantes-Heures de cette année ont vu l'église de St. Albert resplendir sous une parure virginale. Des mains aussi pieuses qu'habiles avaient jeté partout de légers festons de verdure qui forment des guirlandes et vont hardies se rattacher à la voûte elle-même, semblant vouloir relier la terre au ciel. Les communiants se pressent à la table sainte, et des mains et du cœur du Sauveur s'épanchent d'abondantes bénédictions. Le visage Pâle et le visage Cuivré s'unissent dans une même adoration, dans un même banquet spirituel. Enfants d'une même mère, lavés du même Baptême, ils trouvent tous place entre ses bras et dans son sein. *Non est distinctio, Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum.* Il n'y a point de distinction entre les Chrétiens, parce qu'ils n'ont tous qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. (Rom. X. 12.)

Récit de Makrena Mieczyslawska,

Abbesse des Religieuses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou Histoire d'une persécution de sept ans, soufferte pour la foi par elle et ses Sœurs.

Le récit que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi a de quoi les surprendre et les épouvanter. L'on croirait lire les actes des martyrs sous Dèce ou Dioclétien, au lieu d'un épisode de l'histoire de Russie au XIX[me] siècle. Quelque incroyables que paraissent les faits rapportés par la sœur Mieczyslawska devant la commission nommée par le St. Père (Grégoire XVI) pour l'interroger, ces faits sont cependant parfaitement authentiques.

I

Expulsion de Minsk, Prison et persécution à Witebsk.

(1838–1840.)

Pendant l'été de 1838, Siemaszko (évêque apostat) nous invita, à trois reprises différentes et par écrit, à passer au schisme. Dans ses diatribes impies, il donnait à saint Basile le nom de schismatique ; il disait que la règle de l'ordre des Basiliens n'était qu'une erreur grossière, à laquelle il avait enfin renoncé par la grâce de Dieu ; et qu'après avoir reconnu que la vérité n'existait que dans la religion soi-disant orthodoxe (grecque schismatique), il nous engageait, en qualité de pasteur, nous, ses brebis, à nous détacher de l'Eglise romaine, et à abandonner la règle de saint Basile.

Ce blasphème de Siemaszko contre saint Basile et sa règle nous parut d'autant plus étrange que les schismatiques eux

mêmes vénèrent saint Basile comme saint, et que dans leurs monastères ils observent sa règle, mais défigurée, il est vrai, par bien des erreurs. Ce qui explique la haïne de SIEMASZKO contre saint Basile et la rage si ostensiblement manifestée dans tout le cours de la persécution exercée contre la religion grecque-unie, c'est que les catholiques se servent, comme d'un bouclier invincible contre le schisme, de la doctrine et de la règle de ce Père de l'Eglise, règle que les Basiliens et les Basiliennes observent dans toute son intégrité.

SIEMASZKO exigeait que nous missions au bas de la fatale invitation qu'il nous avait envoyée ces paroles : *Nous l'avons lue ;* ce qui aurait été pour lui l'équivalent de celles-ci : *Nous l'avons acceptée.* Après le premier et le second refus, il insista fortement ; après le troisième, il nous menaça.

Se présentant en personne, et pour la première fois après son apostasie, il me demanda avec colère :

" Pourquoi n'as-tu pas signé l'écrit que je t'avais adressé par trois fois ?—Parce que dans cet écrit j'ai découvert des mensonges infâmes.—Que veux-tu dire par là ?—Je veux dire que si, étant Basilien, tu as eu le malheur d'apostasier, c'est une preuve qu'après avoir reconnu l'ivraie parmi le bon grain, saint Basile l'a rejetée, ou bien que toi-même, te reconnaissant indigne de te trouver au nombre de ses enfants, tu les as abandonnés par une double apostasie."

A ces paroles, il grinça des dents et s'écria :

" Tais-toi, hydre infernale ! — Ne m'appelle pas hydre infernale, mais plutôt hydre de la vérité.—Qui est-ce qui te donne l'audace de me tenir un pareil langage ?—Dieu lui-même.—Qui est-ce qui te l'a appris ?—L'Esprit-Saint.—Sais-tu à qui tu parles ?—A un apostat.—Ne savez-vous pas que j'ai été votre évêque, votre pasteur, et que je suis à présent plus qu'évêque, plus que pasteur ?—Oui, il est vrai, tu as été notre pasteur ; mais maintenant tu es le loup dévorant de ton troupeau."

Voyant le même courage dans toutes nos Sœurs, il s'écria :

" Arrête, et redeviens ce que tu as toujours été ; je t'ai toujours connue bonne et douce comme un ange, et maintenant tu me parais être un démon.—Tant que tu as été ange, je t'ai traité comme un ange ; mais, depuis que tu es devenu

démon, je te traite comme je dois traiter un démon.—Je te pardonne en faveur de la bénignité de l'empereur, qui veut bien vous accorder trois mois pour réfléchir ; si vous reconnaissez la vérité, vous jouirez de vos biens et vous mériterez la grâce de Sa Majesté ; mais si vous vous obstinez dans votre résistance, je vous annonce tout ce que vous pouvez vous figurer de plus affreux.—Dans ce qu'il y a de plus affreux, nous choisirons le pire pour souffrir davantage ; mais nous n'abandonnerons jamais notre sainte foi catho lique. apostolique et romaine."

Après le départ de Siemaszko, nous nous informâmes si les couvents voisins avaient eu à subir une semblable épreuve. Nous apprîmes que Siemaszko avait adressé de pareilles invitations par écrit, même à des religieuses du rit latin.

Le troisième jour après cette scène commençait à peine, lorsque Siemaszko, accompagné du gouverneur civil de Minsk, Uszakoff, et d'une troupe armée, força, à cinq heures du matin, les portes du couvent, et y entra au moment même où nous sortions de nos cellules pour nous rendre au chœur. Les soldats se jetèrent sur les portes de nos chambres pour nous en défendre l'entrée. A la vue du danger, toutes les Sœurs se groupèrent autour de moi. (C'était un vendredi.)

" Où allez-vous ? nous demanda brusquement Siemaszko. —A la méditation.—A la méditation, à la méditation," dit-il en souriant ; puis il ajouta : " Par ordre de Sa Majesté, je vous avais accordé trois mois ; mais je viens dès le troisième jour, car le mal pourrait empirer. Voilà donc le dernier moment de liberté qui vous reste ; vous êtes encore libres de choisir entre les richesses que vous possédez, jointes à celles que la magnanimité de l'empereur est prête à y ajouter, si vous passez à la *religion orthodoxe*, et les travaux forcés et la Sibérie, si vous persister dans votre refus.—De ces deux choses, nous choisissons la meilleure, c'est à-dire les travaux forcés et cent Sibéries, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ et son vicaire.—Attendez un peu ; l'orsqu'à force de verges je vous aurai enlevé la peau dans laquelle vous êtes née, et qu'une autre peau aura recouvert vos os, vous deviendrez plus traitables."

Toutes mes Sœurs poussèrent un cri d'indignation, et j'en-

tendis distinctement la voix de ma Sœur Wawrzecka qui lui dit : “ Enlève notre peau, enlève notre chair, brise nos os ; mais nous resterons fidèles à Jésus-Christ et à son vicaire.

A ces mots, Siemaszko donna l'ordre aux soldats de nous chasser ; il blasphémait horriblement, et, enragé de colère contre moi, il s'écria : “ O sang de chien polonais ! sang de chien varsovien ! je t'arracherai la langue ! ”

Lorsque nous fûmes près de la porte de l'église, je me jetai aux pieds, non de Siemaszko, mais du gouverneur, en lui demandant avec un accent de douleur indicible la permission de faire nos adieux à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Siemaszko me dit une nouvelle injure ; mais le gouverneur accéda à ma demande. Nous nous précipitâmes dans l'église en sanglotant, et, prosternées devant le Saint-Sacrement, nous priâmes ensemble pendant un instant. “ Seigneur, dîmes-nous, nous voulons ce que vous “ voulez ; accompagnez-nous, fortifiez-nous, apprenez-nous “ les mystères de votre Passion, pour que nous ayons la soif “ et le courage de mourir pour vous.”

Nous étions trente-cinq, et, lorsque les soldats reçurent l'ordre de nous chasser de l'église, trente-quatre se levèrent ; la trente-cinquième était restée morte devant le Saint-Sacrement : son cœur s'était ouvert de douleur et d'amour. Cette bonne Sœur s'appelait *Rosalie* Lauszecka, religieuse depuis trente ans ; elle était âgée de cinquante-sept ans.

Au sortir de l'église, je me jetai de nouveau aux pieds du gouverneur, en le suppliant de nous laisser emporter un crucifix, pour que la vue de notre Sauveur crucifié nous apprit à porter notre croix. Siemaszko s'obstinait à ne pas nous le permettre ; on avait même arraché de nos mains le crucifix contenant les reliques de saint Basile, qui était en argent et enrichi de pierres fines ; mais le gouverneur nous permit au moins de porter devant nous celui qui était en bois, et dont on se servait dans les processions. Je le portai tout le long du chemin, l'appuyant sur mon épaule gauche. Ah ! que de consolations il nous donna dans toutes les peines de notre marche forcée, depuis Minsk jusqu'à Witebsk ! Il était bien lourd, il est vrai, mais bien plus doux encore ! il nous mettait devant

les yeux toute la Passion de Notre-Seigneur. Ah! qu'elle est profonde la plaie de l'épaule gauche, sur laquelle notre Sauveur appuya la croix en la portant! trois os décharnés en sortaient, teints de ce sang préciex qui sauva le monde(1)!!

Lorsqu'on nous eut chassées, nos enfants s'éveillèrent en sursaut, et coururent après nous en se lamentant et en criant: "On a enlevé nos mères! on a enlevé nos mères!" C'étaient nos orphelines, au nombre de quarante-sept, et nos autres élèves, au nombre de soixante environ. Aux cris des enfants, les habitants de la ville s'éveillèrent aussi, et les plus courageux et les plus zélés se joignirent à elles.

Ces bonnes âmes nous atteignirent à notre première halte, près d'une auberge nommée Wygodka, à une lieue environ, où l'on nous arrêta pour nous attacher deux à deux et nous mettre les fers aux pieds et aux mains.

Entourées de baïonnettes, nous ne pouvions donner que des pleurs à nos chères enfants et aux bons fidèles, qui demandaient à genoux notre bénédiction, malgré les coups de crosse dont on les accablait.

Enfin on écarta et chassa le peuple, et on nous fit aller à marche forcée, sans égard à ce que beaucoup d'entre nous saignaient de la bouche et du nez à force de fatigue. On relevait celles qui tombaient en les frappant à coups redoublés.

Après nous avoir enchaînées, on nous donna à chacune la valeur de 5 francs, nous promettant que tous les mois nous toucherions une pareille somme pour notre entretien; mais jamais depuis on ne nous donna ni argent ni nourriture; et les 5 francs à peine distribués nous furent aussitôt enlevés par l'officier commandant, qui s'était chargé d'être notre économe, et qui, une fois seulement, nous acheta du pain, du lait et de la bière.

Les plus zélés d'entre les habitants de Minsk nous suivirent de près pendant plusieurs heures; mais on ne leur permit pas de nous offrir ni soulagement ni aumône quelconque.

Le premier jour, on nous fit faire environ quinze lieues;

---

(1) On sait qu'en Allemagne et dans les pays slaves les pieux catholiques honorent par une dévotion spéciale la plaie qu'ils supposent avoir été faite à l'épaule de Notre-Seigneur par le poids de la croix que ses bourreaux l'obligèrent de porter, avant de l'y attacher.

nous passâmes la nuit dans un village où nous fûmes logées dans des cabanes de paysans, dont quelques-uns nous disaient des injures, et d'autres s'apitoyaient sur nous et nous offraient même leur souper ; mais chacune de nous avait deux soldats qui ne permettaient pas qu'on nous offrît quelque chose de cuit.

Après sept jour d'une pareille marche, nous arrivâmes à WITEBSK. La croix de Jésus-Christ fut notre force et notre soutien. Ce cher crucifix était sur mon épaule jour et nuit, et ma tête reposait continuellement sur les pieds de mon Maître ! Oh ! que ce Maître est doux !...

A WITEBSK, on nous mit sous le commandement d'un PROTOPOPE, supérieur d'une espèce de couvent de religieuses schismatiques nommées CZERNICE (1), auxquelles on avait livré, six mois avant notre arrivée, le couvent des Basiliennes de WITEBSK ; ce couvent, comme tous ceux des Basiliennes en Lithuanie, était sous l'invocation de la très-sainte Trinité. Les czernice, qui encombraient déjà ce couvent, y avaient été transportées du DON et du gouvernement d'IAROSLAFF ; c'étaient des femmes grossières et pour la plupart veuves de soldats russes : nous ne les avons jamais vues prier ni travailler Leurs journées étaient employées à chanter des chansons obscènes, à s'injurier, à se battre jusqu'au sang, et à se traîner par les cheveux. A la suite de pareilles scènes, leur abbesse ou *Igumena*, portant une espèce de crosse en main, allait sur les lieux, et condamnait pour l'ordinaire les deux parties à des prosternations nombreuses devant elle, et à une amende en argent destinée à acheter de l'eau-de-vie dont elles buvaient toutes jusqu'à s'enivrer. Ces orgies de tous les jours se terminaient par des chansons et des *hurras* en l'honneur de l'empereur NICOLAS. C'est ainsi que les czernice s'acquittent de l'obligation qu'elles ont de prier pour l'empereur et sa famille, en échange de leur entretien et de la pension de 7 roubles en argent qu'elles perçoivent chaque mois du gouvernement.

Telles étaient les czernice que nous trouvâmes à WITEBSK dans le couvent des Basiliennes, dont la persécution avait

(1) Les *Dames noires, à cause de leur costume.*

commencé six mois avant la nôtre. Chassées de leur maison, nos bonnes Sœurs avaient été entassées dans une seule pièce froide et humide, placée dans la cour des animaux, et là, dépouillées de tout, elles étaient condamnées aux travaux les plus vils pour le service des czernice. Au moment de cette catastrophe, la communauté des Basiliennes de Witebsk était composée de dix-huit Mères et Sœurs, sous une sainte abbesse nommée *Eusébie* Tyminska, avancée en âge. Nous ne l'avons plus trouvée ; elle avait déjà succombé avec quatre autres aux tourments et aux mauvais traitements dont on les accablait. Au moment de notre entrée dans ce lieu de douleur, l'officier qui nous y avait amenées, en nous déposant entre les mains du protopope, qui lui promit de remplir exactement les ordres de Siemaszko à notre égard, voulut aussi lui rendre le restant du peu d'argent qu'on nous avait distribué près de Minsk, et dont il s'était fait l'administrateur ; mais le *protopope* lui dit de le garder pour lui. " Dieu vous le donne, ajouta-t-il, pour récompenser la fidélité avec laquelle vous avez accompagné ces prisonnières." On nous ôta ensuite les fers qui nous attachaient deux à deux, et on nous mit à chacune des chaînes aux pieds, que nous gardâmes nuit et jour, durant les sept années que durèrent nos tourments. Aussitôt que nous entrâmes dans la pièce qui devait nous servir de prison, les treize Basiliennes que nous y trouvâmes se jetèrent à mes pieds tout en pleurs, et s'écrièrent : " Nous avons perdu notre mère, nous voilà orphelines ; adoptez-nous pour vos enfants, ô ma mère ! et nous rendrons ensemble gloire au Seigneur."

Les popes, les czernice et les gardiens cherchaient à les détourner de cette effusion de cœur par des coups et autres mauvais traitements ; mais ils ne réussirent pas : nous pleurâmes ensemble, nous unîmes nos prières, et Dieu nous consola.

Tous les matins, avant de nous rendre au travail, j'exhortais mes Sœurs en leur disant : " Nous voulons ce que Dieu veut ; que sa sainte volonté soit faite ! Allons gaiement au travail et aux souffrances, et n'en voulons pas à ceux qui nous martyrisent, car c'est la volonté de Dieu ; c'est pour Dieu que nous allons souffrir, c'est pour Dieu que nous allons travailler."

La semaine d'après, nous étions déjà entre les mains et sous les ordres du malheureux Père *Ignace* Michalewicz, Basilien, notre ancien aumônier, autrefois très-zélé et très-exemplaire.

Lorsque naguère la nouvelle de l'apostasie de trois évêques grecs-unis, et des persécutions qu'ils commençaient, nous avait frappées et abattues, ce bon Père nous encourageait et nous soutenait dans la fidélité à la foi avec une admirable ardeur. Séparées de lui, nous l'appelions de nos vœux les plus sincères, et voilà qu'au bout de huit jours de notre détention à Witebsk sa figure nous apparaît, mais avec une barbe postiche (1); sa bouche s'ouvre, mais pour vomir le blasphème et le mensonge en langue moscovite, lui qui nous parlait toujours notre chère langue polonaise, et qui nous enseignait l'amour de Dieu et de la vérité. Ah ! qui pourrait comprendre notre douleur !

" Vous étiez notre Père, lui dis je toute en pleurs, vous sauviez nos âmes, et vous voulez à présent les perdre ! Où sont donc vos enseignements et vos exemples ?—Mes enfants, lorsque je vous prêchais la fidélité à l'Eglise romaine j'étais insensé, j'étais aveugle ; mais à présent Dieu m'a ouvert les yeux."

Et après nous avoir débité la doctrine de Siemaszko, il dit : " Me voilà donc apôtre !—Apostat ! apostat ! s'écrièrent toutes mes Sœurs, et non pas apôtre ! ! ! "

Cette scène se renouvelait sans cesse, car ce malheureux était toujours à nos côtés, surveillant les travaux forcés auxquels nous étions assujetties, et sa présence nous fut bien plus pénible que les coups terribles et multipliés dont il nous accablait. Il nous menaçait des tourments les plus horribles, et parlait même de nous écorcher toutes vives. Nous lui répondions : " Ecorchez-nous ; nous sommes prêtes à suivre l'apôtre saint Barthélemy, mais nous ne suivrons jamais un apostat."

Nous fûmes astreintes aux services les plus vils et les plus durs auprès des czernice. Avant six heures du matin il nous fallait balayer toute la maison, la chauffer, préparer le bois, le

(1) Dans les pays slaves, la barbe est le signe distinctif des prêtres schismatiques.

porter, tirer de l'eau, la distribuer, et rétablir l'ordre et la propreté après les orgies de la veille.

A six heures on nous conduisait aux travaux forcés, qui variaient selon la saison. D'abord on nous fit tailler des pierres et les transporter dans des brouettes auxquelles on nous enchaînait. Depuis midi jusqu'à une heure, repos; depuis une heure jusqu'à la nuit, travaux forcés; après quoi on nous employait, soit dans la cuisine, soit aux soins des bestiaux, soit à préparer le bois et l'eau pour le lendemain. Les czernice cherchaient tous les moyens de nous rendre ces services plus difficiles et plus pénibles; elles salissaient exprès la cuisine et la maison, versaient par terre l'eau que nous apportions, et à tout moment elles nous grondaient et nous frappaient impitoyablement.

Les travaux de la journée terminés, on nous enfermait dans notre prison sans ôter nos fers. Dans cette prison, il n'y avait pour tout ameublement qu'un peu de paille pour nous servir de lit; mais l'ornement de notre demeure, la douceur de nos cœurs, la force de nos âmes, c'était notre cher crucifix apporté de Minsk; c'était notre église, notre autel, notre Maître, c'était notre Père, notre Tout! A ses pieds nous passions les nuits à veiller et à prier. Nous commencions par les prières et les exercices de notre règle, que nous n'avions pas eu le loisir de faire pendant le jour; nous prenions à peine deux heures de sommeil: tel fut notre régime durant les sept années de notre martyre. Nous commencions toujours nos prières en nous prosternant la face contre terre pour demander à Dieu la conversion de l'empereur Nicolas.

La nourriture qu'on nous accordait était si misérable, que souvent la faim nous forçait à nous nourrir de l'herbe des champs pendant l'été, et à partager la nourriture des vaches et des cochons pendant l'hiver, malgré les coups et les menaces des czernice, qui nous disaient brutalement: " Vous ne méritez pas la nourriture de nos cochons."

En hiver, malgré les rigueurs excessives du froid dans ce pays, on nous refusait le chauffage; nos membres étaient souvent gelés et nos plaies en devenaient plus sensibles.

Au bout de deux mois environ (1838), commença le sup-

plice de la flagellation, qu'on nous faisait subir deux fois par semaine ; l'ordre de Siemaszko portait trente coups de verges, mais Michalewicz en ajoutait vingt de son propre chef.

Il y avait des semaines où la flagellation ne devait point avoir lieu ; mais bientôt, à l'instigation de Michalewicz, Siemaszko ordonna que ce supplice devînt plus fréquent, pour nous punir de notre fidélité à la sainte Eglise.

Dans chaque circonstance je me faisais présenter les décrets de Siemaszko, et je les lisais à haute voix pour les faire connaître à toutes mes Sœurs.

Nous nous préparions à la flagellation en méditant sur celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; sa Passion était notre force, notre soutien, notre consolation et notre remède, dans tous les genres de martyres dont on éprouva par la suite notre fidélité et notre constance.

On nous flagellait dans la cour, sous une espèce de hangar découvert de tous côtés, en présence de Michalewicz, des czernice, des popes, des diacres, des chantres, des enfants, et de tout ce qui vivait et blasphémait dans cette maison consacrée à la retraite et à la piété des épouses de Jésus-Christ !

Après la lecture du décret, j'allais la première me prosterner pour recevoir les coups; il ne fallait point nous tenir ; la croix de Jésus-Christ nous tenait assez pour empêcher de remuer sous les coups qui meurtrissaient les corps. Pendant tout le temps que durait ce supplice, il nous semblait voir Notre-Seigneur flagellé, et cette vue nous ôtait tout sentiment de douleur. Nous n'en avions qu'une seule, c'était celle de nous voir flageller toutes nues !... Mais, cette douleur, nous l'unissions aux douleurs de Notre-Seigneur.

“ O Jésus, sauvez mon âme par votre Croix et votre Passion ! ” C'était le seul gémissement qu'on entendit à chacun des coups qui venaient déchirer de plus en plus nos corps meurtris. Et, pour aggraver ce supplice, on avait la cruauté de nous forcer à voir la flagellation de chacune d'entre nous, tandis que les czernice se réjouissaient, blasphémaient, frappaient des mains à la vue de notre sang qui ruisselait.

La flagellation terminée, nous entonnions le *Te Deum*, et nos bourreaux nous ramenaient aux travaux forcés, sans

nous donner de repos. La trace de nos pas était marquée par notre sang, et souvent nous apercevions sur notre corps des lambeaux de chair déchirée par les verges. Lorsque les plus faibles tombaient épuisées de fatigue, on les forçait à se relever, à coups de bâton. Ce fut après une semblable flagellation qu'une de nos sœurs, *Colombe* GORSKA, tomba évanouie en allant aux travaux. MICHALEWICZ la fit revenir à elle en la frappant rudement ; elle se traîna jusqu'à sa brouette, la chargea encore : mais, au premier effort qu'elle fit pour la conduire, elle expira.

Baptiste DOWNAR fut brulée vive dans un grand poêle où les czernice l'enfermèrent, après l'avoir envoyée pour allumer le feu.

Népomucène GROTKOWSKA mourut d'un coup terrible dont l'*Igumena* des czernice (c'est-à-dire leur abbesse) lui fendit la tête en la frappant d'une bûche, et cela pour avoir osé se servir d'un couteau pour gratter une tache de goudron sur le plancher, n'ayant pu l'enlever autrement.

Bientôt après, de nouvelles flagellations terminèrent le martyre de deux autres de nos Sœurs, *Suzanne* RYPINSKA et *Colette* SIELAWA ; cette dernière mourut le jour même du supplice, à la suite d'une scène que je vais raconter.

Nous étions tourmentées par la faim ; mais, de temps à autre, Dieu nous nourrisait en inspirant à de pauvres gens de nous jeter les restes de leur pain. La Sœur *Colette*, s'en étant aperçue ce jour-là, s'avança pour recueillir cette aumône ; mais une czernice l'ayant vue se jeta sur elle avec un bâton, (car ces malheureuses ne se séparaient jamais de leur bâton, qu'elles portaient toujours en guise de sabre à leur côté, et dont elles nous frappaient en toutes rencontres). Après l'avoir assommée, elle lui donna des soufflets, lui déchira les joues, la saisit par les cheveux, et la jeta si violemment contre une pièce de bois qu'elle en eut une côte brisée. La bonne Sœur n'opposa aucune résistance, car nous n'en faisions jamais, et la nuit même elle expira sur mes genoux.

Nous étions arrivées depuis quelques mois à WITEBSK (1839) : après bien des épreuves et des tourments que MICHALEWICZ nous a fait endurer sans succès, SIEMASZKO le réprimanda de ce qu'il n'avait point encore su vaincre notre

constance et nous forcer à apostasier. MICHALEWICZ effrayé écrivit à SIEMASZKO que nous étions prêtes à embrasser le schisme, et que nous étions devenues entre ses mains comme de la cire molle. En attendant l'arrivée de SIEMASZKO il fit redoubler les tortures, afin d'obtenir en réalité ce qu'il avait faussement annoncé à SIEMASZKO ; et, pour mieux réussir, il nous divisa et nous enferma dans quatre cachots différents. Celui où j'étais avec huit de mes Sœurs était une cave froide, sombre, humide, et remplie de vers qui nous couvraient de la tête aux pieds, et entraient dans nos yeux, dans notre bouche et dans nos narines.

Sans nous être concertées, nous commençames le jour même une neuvaine, les unes pour les autres, afin d'obtenir la grâce de la persévérance. Les trois divisions dont nous étions séparées eurent pour nourriture, pendant les deux premiers jours, une livre de pain de son et une pinte d'eau ; cette ration fut depuis réduite à la moitié. A nous, on ne nous donnait ni pain ni eau ; nous mangions les restes de légumes pourris que l'on avait déposés dans la cave et que les vers n'avaient pas tout à fait rongés.

Nous passâmes dans cette nouvelle prison des moments fort heureux, je dirai même fort gais. Notre prière était continuelle, et nous improvisâmes un cantique qui fut notre délassement et notre consolation.

" Mon Dieu, c'est par ta volonté que nous portons ces fers ; agrée nos souffrances et soutiens-nous toujours.

" Chassées de ta maison où le travail nous fut si doux, vers qui porterons-nous nos plaintes contre les crimes de ces traîtres ?

" Mon Dieu, en vrai bienfaiteur, ah ! change en joie notre tristesse ; éloigne le schisme de notre patrie : c'est là notre unique prière.

" Souffrons, esclaves du Seigneur ! Ah ! si nous combattons pour lui, un jour il tarira nos larmes, en faisant triompher la foi.

" Alors nous briserons nos chaînes, nous franchirons toute barrière. Que ta volonté soit bénie ; tu nous couronneras au ciel."

MICHALEWICZ allait tous les jours de prison en prison avec un papier destiné à recevoir notre apostasie. " Pourquoi " résistez-vous inutilement ? disait-il ; toutes vos Sœurs ont " déjà renoncé à l'église romaine : voilà la formule qu'elles " ont signée ; elles sont maintenant libres et contentes, et

“ *prennent leur café.* Allons, mes enfants, signez ; *le café*
“ *vous attend.*” Puis s'adressant à moi : “ Eh bien, madame
“ l'Abbesse, ne vaut-il pas mieux redevenir abbesse que de
“ se laisser ainsi manger vivante par les vers ? Allons, signez ;
“ vos autres enfants ont déjà signé.”

C'est ainsi qu'il assayait de nous tromper. Nous tremblions les unes pour les autres ! Enfin j'entendis une voix qui me dit : “ *Arrache ce papier.* ” Je le pris des mains de l'apostat, je l'ouvris... il était tout blanc !

“ Ah ! traître, Judas, menteur, envoyé de Lucifer !...... reviens à ton maître ! ”......

Il n'avait pas de bâton sur lui ; il se contenta de remplir ma bouche de vers et de pourriture, et s'en alla tout honteux.

Aussitôt la neuvaine terminée, on ouvrit les portes de nos prisons et on nous fit sortir pour nous remettre aux travaux forcés.

Lorsque nous nous trouvâmes *toutes* aux brouettes, nous nous saluâmes les unes les autres avec une joie indicible. “ Notre Mère ! s'écrièrent nos Sœurs, vous êtes donc avec nous ?—Je suis avec Dieu, leur répondis-je.—Nous aussi, nous sommes avec Dieu....” Et toutes, nous nous jetâmes à genoux pour remercier Dieu d'une nouvelle victoire, et nous entonnâmes le *Te Deum.* Après quoi je dis à mes Sœurs : “ Nous nous sommes bien reposées, mes enfants ; tâchons maintenant de bien travailler. Au travail ! au travail ! ”

Siemaszko ne tarda pas à se rendre à l'invitation de Michalewicz. Les cloches annonçant sont arrivée retentirent pendant une heure. Les czernice coururent au-devant de lui ; nous l'attendions dans notre prison. Siemaszko vint à nous avec Michalewicz, accompagné de son clergé. Après nous avoir saluées avec douceur, il nous dit :

“ Je suis bien aise de vous voir.—Nous aussi nous bénissons votre présence, si vous venez à nous en bon évêque et en bon pasteur. Mais si vous vous présentez de nouveau comme apostat, retirez-vous de nous !.......”

Il nous répondit qu'il se rendait à notre invitation ; que cette invitation, jointe à la déclaration d'adhérer à la foi *orthodoxe*, avait dilaté son cœur ; qu'il me nommait *Mère générale*, et qu'en signe de ma nouvelle dignité il m'apportait

une crosse superbe ainsi qu'une décoration, comme preuve de la bienveillance toute particulière de Sa Majesté l'empereur.

Nous crûmes d'abord que Siemaszko était fou ; mais en même temps une frayeur involontaire nous saisit... Nous craignions de compter un traître parmi nous... Mes Sœurs se regardaient les unes les autres avec stupeur ; mais enfin tous les yeux se portèrent sur moi. " Infâme !... qu'as-tu dit ? m'écriai-je ; qui t'a appelé pour venir nous tenter encore ?... C'est toi-même, me dit-il. A ces mots, mes Sœurs poussèrent un cri de détresse... puis le silence le plus morne succéda... Une douleur inexprimable m'oppressait... J'arrachai d'entre les mains de Siemaszko la prétendue supplique, je l'ouvris en présence de mes Sœurs, et nous y vîmes la signature de Michalewicz en gros caractères ; mais la main du traître avait tremblé.

" Ah ! c'est donc toi, monstre infernal, qui trompes même ton maître Satan !... " Et je jetai avec indignation le funeste papier...

L'infâme osa répondre par un nouveau mensonge :

" Sang de chien polonais ! vous m'avez toutes léché les pieds, en me demandant en grâce de faire en votre nom cette très-humble supplique.—Et tu ne crains pas Dieu que tu offenses par un mensonge aussi effronté ! Tu sais mieux que personne que nous ne craignons ni le martyre ni la mort ; comment donc aurions-nous pu te prier de nous amener ton complice, celui que tu reconnais, toi, pour ton archevêque, et qui pour nous n'est qu'un apostat comme toi ? " Puis m'adressant à Siemaszko : " Cette croix que tu m'apportes de la " part de l'empereur, suspends-la sur ta poitrine qui en est " déjà si richement décorée ; anciennement on attachait les " brigands sur les croix, mais maintenant je vois les croix " attachées sur un brigand. Va, tu tenteras en vain les servan-" tes de Dieu."

Siemaszko parut surpris, mais il ne changea pas de ton, voulant cette fois nous gagner par la douceur. Dès qu'il fut sorti, des larmes de joie coulèrent de nos yeux ; nous remerciâmes le Seigneur de la grâce qu'il venait de nous accorder, et mes Sœurs se pressèrent autour de moi, en donnant un libre essor

aux sentiments que la présence de l'évêque apostat avait si longtemps comprimés.

Le même jour, SIEMASZKO chargea un pope russe, nommé ANDRIANOW, de faire l'enquête pour découvrir la vérité au sujet de la supplique signée par MICHALEWICZ ; il vit notre constance et nous menaça des plus grands supplices, et même de la mort. Rien ne put ébranler notre courage ; Dieu lui-même nous soutenait, et il s'en alla en vomissant contre nous mille injures.

Le lendemain, SIEMASZKO nous fit flageller sous ses fenêtres, et pour prix de sa visite il a eu notre sang. Il partit, après avoir maltraîté MICHALEWICZ, qui s'en vengea sur nous, en devenant de plus en plus cruel. Il ne se contentait plus de nous battre, il nous jetait des pierres, les czernice aussi, et jusqu'aux enfants de chœur nous poursuivaient et nous maltraîtaient, armés de bâtons pliés en deux, en forme de *knout*. On employait tous les moyens possibles pour aggraver le travail dont on nous accablait ; j'en citerai un exemple entre mille. Les czernice nous faisaient porter de l'eau de rivière pour le thé à l'eau-de-vie qu'elles prenaient plusieurs fois par jour ; nous portions cette eau dans des cruches de cuivre extrêmement pesantes, et le bras tendu, afin que, disaient-elles, *l'esprit polonais ne passât point dans l'eau.* La distance était grande, surtout en hiver, car il fallait faire un long détour pour arriver jusqu'à la rivière. Si, exténuées de fatigue, nous approchions la cruche de nous, aussitôt les czernice, qui nous accompagnaient partout, se jetaient sur nous, arrachaient la cruche d'entre nos mains et la renversaient sur nos têtes ; il fallait alors recommencer jusqu'à quatre ou cinq fois de suite. Un pareil bain, pris en hiver, nous entourait de glace pour toute la journée ; les coups de bâton seuls nous réchauffaient, et nous n'en manquions pas.

Au bout de quelques mois (1839), SIEMASZKO revint de nouveau pour consacrer, à sa manière, notre ancienne église, destinée désormais au culte schismatique. On avait voulu nous forcer à y travailler, mais nous préférâmes nous exposer à la colère de nos persécuteurs plutôt que d'y mettre la main.

SIEMASZKO vint lui-même nous inviter à assister à la céré-

monie; il osa même prononcer les mots de confession et de communion. Nous lui répondîmes: " Dieu lui-même " nous prêche, et il aura pitié de nos âmes sans ton absolu- " tion ; toi, apostat, tu as cessé d'être notre pasteur ; ne t'em- " barrasse donc plus de nos âmes, mais pense, si tu veux, " à nos corps ; donne-nous à manger, car nous mourons " de faim." SIEMASZKO s'en alla irrité ; il se plaça à la porte de l'église, et donna ordre de nous y faire entrer par force.

Alors une nuée de toute espèce de gens se jeta sur nous ; une grêle de coups nous assaillit. Toutes nos Sœurs furent dans cette marche glorieuse, décorées de plaies sanglantes ; j'avais la tête fendue. Au moment où nous approchâmes de l'église, notre sang ruisselait de toutes parts. Je m'écriai dans un transport de force surhumaine : " Mes Sœurs, au nom de Jésus-Christ, portons nos têtes sous la hache !" Dans ce moment la Sœur WAWRZECKA jeta une bûche aux pieds de SIEMASZKO. Je saisis une hache qu'un ouvrier effrayé venait de laisser tomber. Toutes mes Sœurs se jetèrent à genoux ; et moi, à leur tête, un seul genou en terre, d'une voix forte, j'adjurai SIEMASZKO. " Tu as été notre pasteur, sois à présent " notre bourreau !... Semblable au père de sainte Barbe, " assomme tes enfants ! Prends cette hache, prends-là, tran- " che nos têtes !... Les voilà, fais-les rouler dans ton temple, " car nos pieds n'y entreront jamais !... Prends cette hache, " tranche nos têtes, je t'en conjure, tranche nos têtes ! !..."

Je ne me rappelle pas les expressions, mais je me souviendrai toujours du feu divin qui m'animait lorsqu'à plusieurs reprises je répétai : " Tranche nos têtes ; voilà la hache, voilà nos têtes."

SIEMASZKO avec un coup de poing fit sauter d'entre mes mains la hache, dont le tranchant allait frapper la jambe de ma Sœur *Hortolane* JAKUBOWSKA et lui fit une plaie profonde. Ensuite, en me souffletant terriblement, il me cassa une dent. Je la pris et je la présentai à SIEMASZKO : " Tiens, monstre ! con- " serve ce souvenir de la plus belle action de ta vie ; mets " cette dent au milieu des diamants qui couvrent ton cœur " de pierre ; elle y brillera plus que tous ces joyaux pour " lesquels tu as vendu ton âme !..."

Alors SIEMASZKO eut une sorte de défaillance ; il dit : " Elles

m'ont fait mal." Et il tomba entre les mains de ses popes, qui lui présentèrent à boire.

Nous entonnâmes le *Te Deum* en retournant aux travaux. Chemin faisant nous pansâmes nos plaies, qui nous étaient bien douces !

Siemaszko se consola de sa défaite dans une orgie avec les czernice, qui dura toute la nuit, car toute la nuit des *hurras* bruyants en l'honneur de l'empereur et de Siemaszko vinrent se mêler aux chants d'actions de grâces dont retentissait notre prison. Michalewicz se vengeait de Siemaszko jusque sur le misérable chaudron dont nous nous servions pour faire chauffer la *braha* (1) que quelques Juifs charitables nous donnaient de temps en temps : il le brisa d'un coup de son talon ferré, et nous priva ainsi de la seule nourriture chaude que nous pussions nous procurer, jusqu'à ce que le bon Jankiel, l'un de nos bienfaiteurs, nous eût fourni un nouveau chaudron.

Cependant la persécution devenait de jour en jour plus violente. Michalewicz, sans cesse ivre depuis son apostasie (lui qui jamais auparavant ne prenait une goutte de liqueur forte), portait habituellement une bouteille d'eau-de-vie dans sa manche. Un jour, en sortant de chez nous, il glissa, tomba la tête la première dans une mare d'eau et y expira. Dieu, ayez pitié de son âme !... (1840.)

Des czernice, en apprenant cette nouvelle, nous menaçaient en nous disant : " Vous êtes bien heureuses que cet accident " soit arrivé le jour et non pas la nuit ; car nous vous en au- " rions accusées, et vous auriez été fouettées à mort." Depuis ce temps nous passâmes sous les ordres du pope Iwanow, qui nous maltraita plus cruellement encore, et nous répétait sans cesse : Je ne suis pas un Michalewicz.

(*à continuer.*)

---

(1) Marc de l'eau-de-vie de grain.

Conversion du Chef d'une peuplade sauvage et d'une partie de ses sujets.

Dans une lettre toute récente du P. Fourmond, des Oblats de Marie, nous lisons les intéressants détails qui suivent sur la conversion d'un chef indien et d'une partie de ses sujets.

Ce chef indien appartient à une tribu sauvage, établie au-delà du Canada, dans les parages d'un grand lac, dit lac des Canards. La peuplade s'appelle les *Cris des Saules ;* Petit Barbet, tel est le nom que les sauvages donnent à leur chef.

C'est au commencement de 1879 que le Petit Barbet a fait sa soumission aux missionnaires. L'été précédent, il était encore adonné à toutes les erreurs du paganisme. Alors, dans le but d'obtenir bonne chasse pour lui et pour ses compagnons, il avait recours aux superstitions en usage dans ces contrées du Nord. Il s'agenouillait devant des têtes de buffalos encore armés de leurs longues cornes et de leur épaisse crinière ; il leur adressait dans sa langue, de pieux et éloquents discours, et leur offrait les plus belles pièces d'étoffe et toutes les verroteries qu'il avait achetées des européens, en échange de ses fourrures.

Le premier acte de la conversion du Petit Barbet, ou plutôt l'acte préparatoire à cette conversion, fut l'adhésion de ce chef indien au baptême de sa femme. Cette pauvre femme, qui avait assisté aux instructions des Pères Oblats, et n'avait pas tardé à céder aux inspirations de la grâce, sollicitait depuis longtemps cette faveur. Pour réaliser son désir, non seulement il lui fallait le consentement de son mari, mais encore elle devait obtenir l'approbation du grand conseil de la tribu : telle est la législation chez ces Indiens. Ces deux formalités doivent être remplies pour que les princesses puissent accomplir un acte d'une importance tant soit peu considérable.

Petit Barbet, vaincu par les sollicitations de sa femme et touché, lui aussi, par la grâce, se chargea de faire réussir le pieux dessein de la princesse. Il convoqua lui-même les con-

seillers en séance extraordinaire. Cette séance s'ouvrit, selon l'usage, par la cérémonie du calumet. Ce préambule achevé, le chef proposa solennellement à l'assemhlée la grosse question pour laquelle il l'avait réunie. Telles furent à peu près ses paroles : " Vous savez que j'accueille favorablement tout ce qui me parait bon et beau ; et j'espère que vous ne pensez pas autrement que moi, vous tous, mes parents et mes amis. Or, votre sœur, qui est mon épouse, a le désir d'embrasser la religion du Grand Esprit que nous a apportée le Père. Ce désir me parait sage ; j'y souscris volontiers, et je pense que, comme moi, vous allez vous y associer, et que nul de vous ne s'opposera à ce qui doit faire le bonheur de votre sœur."

Ces paroles du Petit Barbet firent une grande impression sur les auditeurs. Un seul excepté, tous donnèrent leur assentiment au projet de la princesse.

La demande du Petit Bardet en annonçait une seconde qui ne se fit pas beaucoup attendre. Quand son épouse vint demander le baptême au missionnaire, il l'accompagna et sollicita la même faveur. " Mais, ajouta-t-il, avac une admirable humilité, ce n'est pas pour l'heure présente, car moi, je suis un grand pécheur ; il m'est souvent arrivé, soit par ignorance, soit par la malice de mon cœur, de fâcher le Grand Esprit. Il me faut donc du temps pour faire pénitence, et me préparer à recevoir une aussi grande grâce. Aussi je veux commencer tout d'abord par faire au Père la confession de tous les péchés de ma vie."

Avec le chef indien, une partie de ses sujets se disposa au baptême. Depuis ce moment, la tribu des Cris des Saules, qui avait longtemps désolé les missionnaires, est devenue un sujet d'édification pour toute la chrétienté. Chaque dimanche, bien qu'ils soient fort éloignés de l'église, on les voit arriver, leur chef en tête, pour assister à la sainte messe. A l'issue de la cérémonie, le Petit Barbet ne manque pas de repasser, avec sa troupe, l'instruction faite par le Père ; et ceux des religieux Oblats qui l'ont entendu pérorer en cette circonstance, ne peuvent s'empêcher d'admirer, non seulement l'exactitude de ses expressions, mais encore la merveilleuse facilité avec laquelle il commente et développe les

paroles du prédicateur. Impossible de ne pas reconnaître que Notre Seigneur lui donne une intelligence toute spéciale de notre sainte religion.

Telle fut l'allocution du Petit Barbet, le jour de Noël 1878 : " Voyez, mes amis, combien ce que le Père nous a dit, à l'église, est beau et capable de toucher nos cœurs ! Ce petit enfant dont il nous a parlé, avez-vous bien compris qu'il n'est pas un enfant ordinaire comme les nôtres, quoique naissant plus pauvre et plus misérable qu'eux. Tout petit, tout pauvre qu'il est, c'est cependant le Fils du Grand Esprit, *Kiemanito*, qui a fait toutes choses, qui nous a faits nous-mêmes et nous conserve la vie tous les jours. Il est venu sur la terre pour prendre en pitié tous les hommes, pour les sauver du grand feu que le péché a allumé et qui brûle toujours.

" Ne pensez pas, mes amis, que ce Dieu si bon que les blancs adorent et que nous, pauvres Indiens, nous ne faisons encore que commencer à connaître, ne soit venu que pour eux et non pas pour nous. C'est ce que nous pensions autrefois, et cette pensée nous éloignait malheureusement de la bonne prière qui, maintenant, commence à s'élever de nos cœurs. Non, ce n'est pas seulement pour les blancs qu'il est venu en cette bienheureuse nuit, mais pour tous les hommes. Or, nous aussi, ne sommes-nous pas des hommes, les créatures de ses mains adorables et, par conséquent, l'objet de cet amour qu'il nous témoigne aujourd'hui ? Aimons-le donc nous aussi, et tâchons de nous rendre dignes d'être bientôt ses enfants en nous efforçant de mériter l'eau sainte de la prière qui lave les âmes et leur donne une nouvelle naissance, comme nous l'a enseigné bien des fois le Père."

C'est dans le courant de Mars ou d'Avril 1879 que les *Cris des Saules* durent recevoir cette grâce avec leur chef. La lettre du P. Fourmond faisait pressentir cette heureuse nouvelle. Elle se terminait par cette consolante remarque : " Vous le voyez, présentement, la conversion de ces pauvres Indiens est en bonne voie et nous avons bon espoir de les voir bientôt entrer dans le bercail du divin Pasteur."

L'Œuvre des Missionnaires d'Alger en Kabylie

Elles sont nombreuses, (écrit un de ces Missionnaires d'Alger), les âmes charitables de France qui ont témoigné en mille circonstances le plus vif et en même temps le plus généreux intérêt à la mission de Kabylie. Quelques-unes nous ont adressé directement de généreuses aumônes pour nos différentes stations. Là ne s'est pas arrêtée la charité. Beaucoup ont fait à nos confrères l'accueil le plus bienveillant quand ceux-ci, dévorés de la soif des âmes, foulant aux pieds le respect humain, sont allés tendre la main dans les palais des grands, afin de procurer à une âme le bonheur de connaître un jour le don de Dieu.

J'ai dû exercer moi-même cette ingrate mission de quêteur. Que de fois, ne songeant pas à surnaturaliser cette action si pénible à la nature, je plaçais volontiers la quête au nombre des peines canoniques dans l'Eglise.

J'étais tenté de demander au bon Dieu des richesses pour échapper aux avanies qui m'assaillaient ; et, frappant à une seconde porte, je m'apercevais bientôt que sous des lambris dorés, on versait souvent des larmes ; je sortais encouragé et plus déterminé que jamais à remplir jusqu'au bout mon mandat de pauvre de Jésus-Christ.

Ni mes confrères ni moi nous ne voulons être des ingrats, et nous nous faisons un devoir de venir, aujourd'hui, témoigner toute notre reconnaissance à nos bienfaiteurs en leur disant le bien que leurs aumônes nous ont permis de faire. Que dis-je ? le bien qu'ils ont fait eux-mêmes à ces pauvres Kabyles. Nous n'avons été entre les mains de Dieu que les instruments de sa miséricorde et de sa bonté.

Dans les quarante premières années de la conquête d'Alger, on sait combien d'obstacles furent placés sur la route du missionnaire pour l'empêcher de dire aux vaincus que le vainqueur avait aussi une religion, un Dieu.

Que de taquineries mesquines, que de vains prétextes,

l'esprit voltairien n'employa-t-il pas pour défendre au prêtre de dire à ces âmes délaissées qu'il venait leur apporter la paix et la vérité. Nos pauvres Kabyles auraient vu dans cet homme de Dieu le dépositaire de cette doctrine dont ils avaient gardé quelques lambeaux dans la mémoire.

Mais le silence était imposé, la guerre était sourdement déclarée à l'Évangile. Le Coran pouvait à son aise étendre son règne, favorisé par des hommes, hélas ! pour leur confusion, revêtus du caractère de chrétien.

La croix était donc reléguée dans la nuit de l'oubli.

Ce système de persécution à la sourdine avait déjà fait mourir un évêque. Le second évêque d'Alger, dévoré du même mal, marchait rapidement vers la tombe : elle s'ouvrit bientôt. Le bon Dieu se hâta de lui choisir un successeur ; Mgr Lavigerie fut appelé à continuer l'œuvre régénératrice de l'Afrique. L'ouvrier du Seigneur était à la hauteur de sa difficile mission.

Nous avons en ce moment sous les yeux la noble et courageuse réponse qu'il fit à cette époque au gouverneur de l'Algérie lui annonçant qu'il était préposé au siège d'Alger : " Je n'ai accepté l'épiscopat que comme une œuvre de dévouement et de sacrifices, vous me proposez une mission pénible, laborieuse, un siège épiscopal qui entraîne avec lui l'exil, l'abandon de tout ce qui m'est cher, vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre... Un évêque catholique, Monsieur le maréchal, ne peut répondre qu'une seule chose à une semblable proposition : J'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert."

Le vénérable prélat avait choisi la croix, elle ne lui fit pas défaut, il rencontra plus d'une épine sur son chemin.

L'heure choisie par Dieu pour permettre à son envoyé de faire autour de lui tout le bien qu'il désirait n'était pas encore sonnée.

Elle ne tarda pas. Une famine épouvantable vint décimer les pauvres Arabes, et le digne archevêque d'Alger put dès lors se montrer impunément charitable.

Mais cette âme d'apôtre n'était pas encore satisfaite. La défense faite aux prêtres en Kabylie de faire des courses dans les villages " sous couleur de charité " n'était pas

encore levée. L'aurore de meilleurs jours allait enfin luire, la barrière dressée en Algérie entre le Missionnaire et le Kabyle allait enfin être brisée.

Le vice-amiral comte de Gueydon venait d'être nommé gouverneur général de l'Algérie. Le nouveau gouverneur avait passé sa vie sur mer, mais sa foi n'avait pas fait naufrage. Quelques jours après son arrivée, il disait à Mgr l'archevêque d'Alger ces paroles qui font à elles seules l'honneur de sa vie : " J'ai passé ma vie à protéger les missions catholiques sur toutes les mers ; tant que je serai gouverneur d'Alger, on ne dira pas qu'elles ont été persécutées sur une terre française."

Ses actes prouvèrent la sincérité de ses paroles. Loin d'enchaîner la main de la charité, il la favorisa pour distribuer ses bienfaits.

Dans les premiers mois de l'anné 1873, trois missionnaires gravissaient péniblement les montagnes escarpées de la Kabylie, ils n'apportaient pour tout bagage que leur bréviaire et une petite caisse contenant les choses nécessaires pour l'oblation du saint sacrifice. Epuisés de fatigue, les trois voyageurs plantèrent leurs tentes aux abords du premier village qu'ils rencontrèrent. La première station des missionnaires venait d'être fondée. L'un de ces missionnaires était le T. R. P. Deguerry, aujourd'hui supérieur général de la Société ; il avait pour confrères les Pères Feuillet et Prud'homme : le premier, épuisé par les fatigues de l'apostolat, est descendu dans la tombe à l'âge de vint-neuf ans.

Je ne dirai rien des souffrances de ces trois premiers apôtres, Dieu les aura pesées au poids de sa justice ; je dirai seulement que pendant trois mois il ne connurent d'autre lit que la terre nue, et, contre les intempéries d'une saison rigoureuse, ils eurent pour abri la voûte du ciel. Mais le premier jalon des Missionnaires était posé en Kabylie, et cette pensée seule rendait les souffrances agréables. D'ailleurs il ne demeura pas longtemps seul et, quelques mois après la fondation du poste de Tagne-mount-Azous, deux autres stations vinrent aussi s'asseoir au pied du Jurjura. Celle des Beni-Arifs, perchés sur l'une des collines qui avoisinent Tizi-Ouzou, celle des Ouadhia, placée au cœur même de la Kabylie.

A ces trois premières ne tardèrent pas de venir se joindre celles des Beni-Menguellach, des Beni-Ismaïl, et la plus récente de toutes, celle de Tazmalt. Combien d'autres stations pourraient s'établir dans cette grande Kabylie. Maintes fois ces vigoureux montagnards ont envoyé à Monseigneur, notre vénéré fondateur, des députations pour obtenir de Sa Grandeur un établissement de ses Missionnaires sur le territoire de leur tribu. La réponse a été négative, les ressources faisant défaut.

Les trois missionnaires de Tague-mount-Azous ne demeurèrent pas longtemps sans abri, une âme généreuse vint à leur secours pour leur permettre d'élever une maison. Les trois Pères se mirent aussisôt à l'œuvre, ils y travaillèrent de leurs mains; le supérieur se fit maçon et après lui les deux manœuvres, ses confrères, montaient à leur tour à l'autel pour offrir l'auguste sacrifice; c'est là qu'ils puisaient le courage nécessaire pour supporter les misères de cette précaire installation.

Deux ans plus tard, ce bâtiment construit par des mains inhabiles prenait une direction très prononcée vers le ravin. Une pluie torrentielle vint hâter la catastrophe, le P. Feuillet n'eut que le temps de chercher un refuge sous une table pour n'être pas enseveli sous les décombres, pendant que le P. Chardron, armé d'une sorte de hallebarde, soutenait le seul pan de mur qui tenait encore debout, mais bientôt tout s'écroula entraînant le Père dans sa chute et la demeure ne présenta plus qu'un monceau de ruines.

L'épreuve est le creuset où se forment les grandes âmes. Si le bon Dieu envoie à ses ouvriers des épreuves, il sait aussi leur ménager des consolations.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DOUZIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1880

SOMMAIRE.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

1880

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1880

(NOUVELLE SERIE)

DOUZIÈME NUMERO

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1880



Permis d'imprimer :

† Edouard Chs., Ev. de Montréal.

Récit de Makrena Mieczyslawska

Abbesse des Religieuses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou Histoire d'une persécution de sept ans, soufferte pour la foi par elle et ses Sœurs.—Suite et fin. (1)

II

DÉPART POUR POLOCK ET SÉJOUR A SPAS

(1840-1043.)

Vers la fin de l'automne 1840, deux ans après notre arrivée à Witebsk, nous aperçumes des soldats dans la cour. On nous mit des fers aux pieds et aux mains, en nous attachant deux à deux comme la première fois, et on nous fit marcher sans nous dire où nous allions.

Ah ! comment exprimer la douleur qui perça nos cœurs lorsqu'on arracha de mes mains le cher crucifix qui nous accompagnait depuis Minsk, et qui nous avait si bien gardées à Witebsk. On nous l'arracha, notre bien-aimé, en disant : " Vous n'êtes pas dignes de porter le Christ !... "

C'était un vendredi : nous marchâmes deux jours en pleurant notre crucifix ; le dimanche après midi nous arrivâmes à Polock. On nous fit d'abord arrêter sur une place publique. Le bon peuple de cette ville cherchait à pénétrer jusqu'à nous, à travers les baïonnettes, pour nous offrir secours et consolations ; les coups de crosse ne le découragèrent pas, jusqu'au moment où on nous fit continuer notre marche, devenue triomphante.

Le soir même on nous déposa au couvent des Basiliennes, occupé déjà par des popes russes et des czernice. Nous y fûmes au pouvoir du protopope *Iwan* Wierowkin, qui toujours ivre, nous poursuivait une corde nouée à la main pour nous en frapper en toutes rencontres. Nous trouvâmes dans

(1) Voir le No. 11, juin 1880.

notre prison dix Sœurs basiliennes, débris de la communauté de POLOCK, composée de vingt-cinq Sœurs avant la persécution, qui avait commencé à la même époque que celle des Basiliennes de WITEBSK, c'est-à dire six mois avant la nôtre. Par suite de cette persécution, quinze d'entre elles avaient péri avant notre arrivée ; la Mère abbesse, nommé *Honorine* ROZANSKA, infirme et très-avancée en âge, succomba une des premières (nous ne trouvâmes plus que dix Sœurs et un cadavre ! !). Au moment de notre entrée en prison, les dix Sœurs qui s'y trouvaient se jetèrent à mes pieds, comme l'avaient fait celles de WITEBSK, et, en prononçant les mêmes paroles, me prièrent d'être leur mère et m'offrirent leur obéissance. Nous nous embrassâmes en pleurant ; je bénis mes nouvelles filles et nous rendîmes gloire au Seigneur.

Parmi nos Sœurs de POLOCK nous en trouvâmes deux atteintes d'aliénation mentale par suite d'un ébranlement du cerveau, occasionné par les coups et les tourments de tous genres qu'on leur avait fait subir. Malgré cela, elles furent chargées de chaînes comme les autres ; on les attachait aux brouettes, et on leur imposait les travaux forcés comme à nous. La première, *Elisabeth* FILIHAUZER, mourut bientôt après notre arrivée : elle expira sur mes genoux, ayant les poumons déchirés et plusieurs os brisés. La seconde, nommée *Thérèse* BIENIECKA, vécut encore avec nous environ six mois ; sa folie avait quelque chose de touchant : elle s'acquittait de son service auprès des czernice sans faire paraître le moindre signe d'aliénation ; mais, dès qu'on l'avait attachée à sa brouette, elle entrait dans une espèce d'extase, frappait sa brouette comme on frappe un tambour, et, son petit crucifix à la main, elle chantait avec un accent indicible des vers qu'elle avait composés depuis sa folie, bien qu'auparavant elle n'eût jamais eu aucun goût pour la poésie. Elle élevait son crucifix, le serrait contre son cœur, et jamais les popes ni les czernice ne parvinrent à le lui arracher. Elle terminait en prononçant majestueusement ces paroles de l'Evangile : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Alors elle se tranquillisait, mais un instant après elle recommençait. Un jour, en rentrant dans notre prison, nous y trouvâmes notre chère fille morte toute ensanglantée.

On voit qu'elle avait expiré sous les coups des bourreaux ; paix à son âme !

Nous perdîmes ces deux Sœurs, non au couvent des Basiliennes où nous les trouvâmes en arrivant à POLOCK, mais dans une maison nommée SPAS, qui signifie *sauveur*, située à une lieue environ de la ville, sur une hauteur couronnée par une église ; cette église, d'abord grecque-unie, avait appartenu ensuite aux Jésuites, et avait été enfin profanée par le culte schismatique. Près de cette église, il y a une maison spacieuse avec un enclos : non loin de là s'élève une colline nommée LYSA GORA. Ce fut là qu'on nous transféra du couvent des Basiliennes, quelques jours après notre arrivée, ainsi que tout ce qui habitait cette maison. On nous y plaça d'abord pour nous éloigner de la ville, dont les habitants nous jetaient du pain par dessus les murs, puis pour nous y employer aux travaux forcés qui nous y attendaient On commença par nous faire transporter les meubles et les provisions des czernice dans leur nouvelle demeure : ensuite on nous employa à niveler la montagne sur laquelle nous devions bâtir un palais à SIEMASZKO.

Pendant l'hiver (1840-1841) nous fûmes visitées deux fois par le ci-devant évêque grec-uni de POLOCK, nommé LUZYNSKI, l'un des trois évêques apostats. On voyait qu'il était déchiré de remords ; les seules paroles que nous lui entendîmes prononcer furent celles-ci : *Comment vous portez-vous ?* Puis en partant il nous disait : *Portez-vous bien.* Il paraissait honteux de son apostasie. Pendant qu'on lui lisait la liste des Sœurs, il avait souvent les larmes aux yeux. SIEMASZKO le dénonça comme atteint d'aliénation mentale, parce qu'il avait refusé d'ajouter de nouvelles tortures à celles que nous endurions déjà.

Les czernice de POLOCK nous traitèrent de la même manière que celles de WITEBSK, avec la différence que, comme elles étaient plus nombreuses, elles nous faisaient souffrir davantage ; nous avions plus d'occupations auprès d'elles et plus de coups de bâtons.

Quant aux travaux forcés, le plus pénible était de casser les pierres ; les outils nous manquaient, il fallait les briser avec une autre pierre ; la fatigue que nous éprouvions était

si grande que les os de nos bras en étaient déboîtés ; il sortaient de leurs jointures, et nous nous trouvions dans l'impossibilité d'agir jusqu'à ce que nous nous les fussions remis mutuellement à la place. Nos cous et nos têtes se couvraient de glandes très-douloureuses ; nos mains enflaient et se fendaient, le sang en coulait ainsi que des autres parties de notre corps, quelquefois avec tant d'abondance que nos vêtements en étaient imprégnés et qu'il se répandait jusqu'à terre. A chaque instant nous sentions nos forces défaillir et nous croyions expirer...Cette souffrance était si grande, notre corps dans une agitation si continuelle et si douloureuse, nos os étaient tellement brisés, qu'il n'y avait pas moyen de nous coucher ni de fermer l'œil à cause des douleurs de tête que nous éprouvions. Nous passions les nuits assises, adossées l'une à l'autre. Cependant le bon Dieu donnait de nouvelles forces à ses ouvrières, qui travaillaient toujours de très-bon cœur. Les travaux dont on nous surchargeait étaient évidemment au-dessus de nos forces. Par surcroît de cruauté, jamais on ne permettait aux Sœurs de s'entr'aider : nous souffrîmes de cette défense surtout en travaillant à la construction du palais de SIEMASZKO.

Beaucoup de nos Sœurs moururent en cette occasion : dans l'espace de huit jours nous en perdîmes trois de la manière suivante :

Il fallait tirer jusqu'au troisième étage des sceaux remplis de chaux. Ces sceaux étaient extrêmement lourds,et on ne mettait à cet ouvrage qu'une seule Sœur à la fois. Après en avoir enlevé deux ou trois, les forces manquaient ; le sceau, par sa pesanteur, arrachait la corde des mains de celle qui n'en pouvait plus, tombait sur la tête de la pauvre Sœur et l'écrasait. Elle expirait ainsi sans douleur... Mais quelle était celle qui nous déchirait lorsque nous voyions emporter les corps de nos Sœurs sur une brouette, pour les jeter je ne sais où, sans qu'on nous permît d'embrasser ces restes précieux et de leur rendre les derniers devoirs.

Voici les noms vénérables de nos trois Sœurs qui moururent ainsi : *Rosalie* ILGOCKA, *Gertrude* SIECIECKA, *Népomucène* LAUDANSKA.

Pendant le même été (1841), cinq de nos Sœurs furent

ensevelies dans une excavation qu'elles faisaient pour extraire de la terre glaise. La fosse était déjà très-profonde, et de larges crevasses menaçaient d'un éboulement prochain. On en avertit les popes, mais ils répondirent : " Que la terre les engloutisse ! " Le jour même, leurs dépouilles mortelles y reposèrent sans avoir été souillées par la main des bourreaux, et leurs âmes sont dans le ciel !... Voici leurs noms : *Euphémie* GURZYNSKA, *Clémentine* ZEBROWSKA, *Catherine* KORYCKA, *Elisabeth* TYZENHAUZ, *Irène* KWINTA.

Peu d'heures après neuf autres Sœurs périrent encore, et voici comment :

A la veille de terminer le troisième étage du palais de SIEMASZKO, cinq d'entre elles travaillaient sur l'échafaudage et quatre dessous : j'étais moi-même sur les planches lorsque ma Sœur *Rosalie* MEDUNIECKA, occupée à passer le gravier, m'appella et me dit : " Ma Mère, je n'en peux plus ! " J'étais la seule qui fût autorisée à échanger mon ouvrage contre celui sous lequel succombaient mes Sœurs. Je descendis à l'instant, et la Sœur Rosalie monta. Mais à peine m'étais-je éloignée de quelques pas qu'un bruit terrible fit trembler la terre sous mes pieds ; je lève les yeux... le mur auquel on travaillait venait de s'écrouler, et mes neuf Sœurs avaient disparu sous les décombres !

Oh ! comment ai-je pu survivre à cette catastrophe ?... Que votre volonté soit faite, ô seigneur ! Pourquoi donc m'avez-vous frappée si fort ? Mais que votre volonté soit faite ! Et je tombai sans connaissance sur le gravier. Puis, revenant à moi, je priai à haute voix pour me faire entendre jusque dans le ciel ; je me plaignais à Dieu du mal qu'il m'avait fait et je l'en remerciais pourtant de tout mon cœur ! Mais nos gardiens n'aimaient pas la prière : ils me traînèrent à l'écart, et là je reçus le prix de ma sensibilité par trop grande ; on me flagella cruellement, puis on me poussa au travail en disant : " Va travailler ; tu périras aussi comme un chien ; " Dieu te tuera de la même manière pour te punir de ton " opiniâtreté. " Les czernice étaient là, battant des mains et blasphémant.

Voici les noms de ces nouvelles martyres :

1. *Rosalie, princesse* MEDUNIECKA ;—2. *Geneviève* KULESZA ;—

3. *Onuphre* Sielawa ;—4. *Josaphate* Grotkowska ;—5. *Calixte* Babianska ;—6. *Joséphine* Gurzynska ;—7. *Casimire* Baniewicz ;—8. *Clotilde* Tarnowska ;—9. *Cléophe* Krysztalewicz.

Les cinq premières se trouvaient sur l'échafaudage, les quatre autres dessous.

Après une perte aussi considérable d'ouvrières, on fut obligé de suspendre la bâtisse, et on nous employa à battre les pierres, à bêcher, à transporter le bois, la terre, etc. Au bout de quelques semaines nous reprîmes les travaux : on se hâtait de les terminer, Siemaszko devant arriver sous peu de jours.

L'église destinée au culte des schismatiques fut ornée à leur manière. Un matin on y trouva l'inscription suivante en vers russes :

Ici, au lieu de monastères
La Sibérie et les galères.

On nous accusa de l'avoir faite, et on nous flagella deux fois dans la journée, si cruellement que deux de mes Sœurs en moururent. Elles expirèrent sur mes genoux : *Onuphre* Glebocka le soir même, et *Mariancelle* Siemniszek le lendemain matin.

Le protopope Wierowkin écrivit à Siemaszko que, saisies d'effroi à la vue de la mort d'un si grand nombre de nos Sœurs, nons étions prêtes à passer à la *réligion orthodoxe*. Ce rapport hâta l'arrivée de l'évêque apostat, occupé à fermer et à sceller les églises catholiques de cette province.

Il arriva en automne 1841, un an après notre translation à Polock Il nous salua pai ces paroles : "Comment allez-vous ? " Ensuite il témoigna son contentement de ce que, terrassées par la colère de Dieu, qui s'était manifestée sur nous, disait-il, nous renoncions à notre ancien entêtement, et étions prêtes à accepter les *bénéfices* de la *religion orthodoxe*. Je répondis : "Qui t'a prié de venir nous tenter encore ?—Toi-même.—Comment, moi ?—Si ce n'est toi, ce sont donc tes Sœurs qui l'ont demandé. Lesquelles ? "

A ces mots toutes mes Sœurs poussèrent un cri d'indignation, et moi, me tournant vers Siemaszko, je lui dis :

" Apostat ! tu veux nous surprendre pharisaïquement ;

mais tu n'y réussiras pas ; car nous sommes, et, Dieu aidant, nous serons toujours prêtes à mourir pour la foi comme sont mortes nos Sœurs.—Tu oses me parler encore de la sorte ! Ne sais-tu donc pas a qui tu parles ?—Oui, je le sais : à un apostat, à un traître à l'Eglise et à Jésus-Christ. "

Siemaszko me frappa sur la joue. " Notre Seigneur, lui dis-je, nous ordonne de présenter l'autre joue, lorsqu'on nous a frappé sur la première ; la voilà, frappe si tu oses..." Il osa... C'est en me souffletant de la sorte, presqu'à chacune de ses visites, qu'il me cassa neuf dents.

" Je te ferai voir qui je suis, me dit-il d'un ton menaçant ; je te ferai voir que l'empereur et moi c'est la même chose."

Alors il tira de sa poche un papier qu'il déplia soigneusement, et, le mettant entre mes mains, il m'ordonna de lire à haute voix, pour que toutes les Sœurs l'entendissent, l'*ukase* de l'empereur, conçu à peu près en ces termes :

" Tout ce que l'archi-archi-archirey (c'est-à-dire trois fois archevêque) Siemaszko a fait, et tout ce qu'il fera pour la propagation de la *religion* orthodoxe, je l'approuve, le confirme et le déclare saint, saint, trois fois saint, et j'ordonne que personne n'ose en rien lui résister ; j'ordonne aussi qu'en cas de résistance quelconque les autorités militaires, à la simple réclamation de l'archi-archl-archirey Siemaszko, à toute heure et partout, lui fournissent autant de force armée qu'il en demandera, et cet ukase, je le signe de ma propre main. " Signé, Nicolas 1er "

Pendant que je lisais cet ukase, Siemaszko applaudissait du geste et me répétait : " Lis bien, vois bien, regarde de tes " deux yeux et non pas d'un œil et demi ; regarde bien avec " tes deux yeux. "

Dès que j'eus terminé, il nous montra la pétition que nous avions fait passer à l'empereur lors de notre arrivée à Polock, et dans laquelle nous protestions que nous abandonnions au gouvernement et nos biens et la pension qui nous avait été promise en quittant Minsk, mais qui ne nous était pas payée (cette pension devait être de 3 sous environ par semaine). Nous renoncions, dis-je, à tout, pourvu qu'on nous laissât mourir libres dans notre sainte religion.

Siemaszko déplia la pétition comme il avait déplié l'ukase, et, de la même main dont il tenait ce papier, il m'asséna un

coup de poing si violent sur la figure que, pendant près d'un an, je ne pus parler distinctement, les cartilages de la partie supérieure de nez ayant été grièvement offensés. " Je vous apprendrai, nous disait-il en nous menaçant encore, je vous apprendrai à écrire à l'empereur ! "

Nous reconnûmes notre pétition, et nous lûmes ces paroles, qui avaient été mises à la marge : *Leur demande sera exaucée, si elles changent de religion.*

" Tu vois bien maintenant, ajouta l'apostat, que l'empereur et moi c'est la même chose ; " et il me frappa de nouveau si rudement que j'en fus toute couverte de sang. Il me saisit ensuite par les épaules, me jeta à terre et me foula aux pieds.

A cette vue mes Sœurs se lamentaient hautement, et mon assistante, la Sœur Wawrzecka, me dit : " Ma mère, permettez-moi de le mettre à la raison. " Je lui ordonnai de ne rien faire et elle m'obéit. Siemaszko assouvissait sa rage sur moi seule, n'osant frapper la Sœur Wawrzecka. quoiqu'elle se mit en avant pour parer ses coups et les provoquer contre elle. Enfin, fatigué de me battre, il me demanda :

" Qui a écrit cette pétition ?— Moi, répondis-je.—Nous toutes, répondirent les Sœurs.—Qui vous a donné du papier timbré ?—Des pauvres nous en ont acheté.—Qui l'a composée ?—Nous mêmes."

Sa rage allait au-delà de toute expression.

" Lorsque je vous aurai fait écorcher par trois fois, que je vous aurai ôté trois peaux, une que vous avez reçue de Dieu et les deux autres de l'empereur, c'est-à-dire celles qui reviendront après, vous me direz la vérité."

Puis il s'en alla en blasphémant, après avoir donné ordre de nous appliquer à la question. On nous flagella donc sans compter les coups jusqu'à la nuit, demandant toujours qui nous avait fourni le papier, qui avait composé la pétition,etc. Cette nuit même, la Sœur *Basilisse* Holynska mourut des suites de ce supplice : comme tant d'autres, elle expira sur mes genoux. On ne put rien apprendre, et on nous jeta, baignées de sang, dans notre prison jusqu'au lendemain à midi, qu'on nous remit aux travaux forcés.

Depuis ce jour, et pendant bien longtemps, on éloigna de

nous les pauvres, et on nous priva ainsi de la consolation de partager leur pain. Sans les Juifs, que les popes et les czernice redoutent parce qu'ils leur doivent toujours de l'argent pour l'eau-de-vie, sans les Juifs, dis-je, qui nous donnaient de temps en temps la *braha*, c'est-à-dire le marc de l'eau-de-vie faite avec le blé, nous serions peut-être morte de faim.

SIEMASZKO revint le lendemain ; le son des cloches qui retentirent pendant une heure nous annonça son arrivée. Aussitôt mes Sœurs m'entourèrent toutes tremblantes, à genoux, en pleurant ; elles me dirent : " Ma mère, nous vous en supplions, ne répondez rien à ce monstre, car il vous tuera et nous resterons orphelines.— Qu'il me tue, mes enfants, qu'il me tue ! Pourvu que ce soit pour Dieu que je meure, il ne vous laissera pas orphelines, il sera votre père et votre mère."

SIEMASZKO vint à nous ; comme à l'ordinaire, il nous exhorta à l'apostasie, nous menaça, nous maudit, et voulut absolument savoir qui avait composé la pétition et qui avait fait les vers trouvés dans l'église profanée dont j'ai parlé plus haut. Ce soir-là, il ne me donna que trois soufflets pour le nom d'apostat dont nous l'appellions toujours. Fatigué de notre fermeté il nous quitta, disant à WIEROWKIN : "Tourmente-les, tourmente-les toujours davantage ; je saurai en venir à bout."

Notre misère s'aggravait donc de plus en plus ; nos travaux étaient plus durs, nos tourments plus multipliés, notre faim plus cruelle. On ne laissait plus parvenir les aumônes. Une des czernice, touchée de nos souffrances, nous donna des pois crus. Les autres l'ayant vue se jetèrent sur nous comme des enragées, arrachèrent d'entre nos mains le sac qui contenait ces pois et nous en frappèrent sur la tête. Ensuite on fit une enquête pour savoir quelles étaient nos relations avec cette bonne czernice, que nous avions vue alors pour la première et la dernière fois. Enfin, pour prix de ces pois, dont on nous priva, on nous donna trente coups de verges à chacune.

L'hiver qui suivit fut plus cruel que les précédents (1841-1842).

Au retour du printemps (1842), les travaux forcés et les

flagellations recommencèrent par ordre de SIEMASZKO, qui nous opprimait toujours impitoyablement. Il nous envoyait sans cesse de nouveaux popes, qui recommençaient auprès de nous leurs sermons ordinaires, mais toujours sans succès Sur leurs dénonciations réitérées, on nous flagella deux fois par semaine, cinquante coups à la fois et avec beaucoup de cruauté.

A la flagellation nous perdîmes trois Sœurs ; *Séraphine* SZCZERBINSKA, âgée de soixante-douze ans, mourut la première. Au trentième coup le nom de Jésus ne s'échappa plus de ses lèvres ; son âme était déjà au ciel. Vingt coups restaient encore pour l'exécution du décret : on les frappa sur le cadavre...

La seconde, *Stanislas* DOWGIAL, expira sur mes genoux, deux heures après la flagellation, invoquant aussi à tout moment le doux nom de Jésus, et en nous disant : " Ne pleu-
" rez pas sur moi, mes souffrances vont finir ; mais pleurez
" sur les maux qui vous attendent encore. "

La troisième, *Nathalie* NARBUT, prolongea son agonie jusqu'à la nuit Couchée par terre, la tête sur mes genoux, elle me regardait avec une expression de douleur indicible, en serrant son crucifix contre son cœur et sur ses lèvres ensanglantées. Elle répétait sans cesse ces touchantes paroles : " O mon Jésus ! viens me consoler, car je t'aime de tout mon cœur." C'est en prononçant ces mots : *Je t'aime de tout mon cœur*, qu'elle expira.

Après une sixième flagellation semblable, lorsque la nouvelle s'en répandit dans la ville, la femme du général russe commandant la force militaire se jeta aux pieds de son mari et nous recommanda à sa charité : le respectable vieillard arriva au moment où le supplice allait recommencer ; à la vue de tout cet appareil, la femme du général (une Polonaise) s'évanouit ; son mari, tout ému s'approcha du protopope WIEROWKIN, arracha d'entre ses mains l'ordre de SIEMASZKO, et lui dit :

" Que fais-tu, malheureux pope ? Es-tu donc un bourreau pour tourmenter ainsi ces filles innocentes ?—J'exécute le décret de l'archi-archi-archirey.—Si tu exécutes l'ordre de ton apostat, je te ferai pendre. L'empereur ne connaît pas les

horribles tourments que vous faites endurer à vos victimes, et lorsqu'il apprendra que je t'ai pendu, il pensera peut-être : Le bon vieillard a perdu la tête ; mais toi, tu n'en seras pas moins pendu."

Il jeta le décret, nous fit ramener en prison, et nous laissa 100 roubles d'aumône (valeur de 100 francs), avec lesquels Wierowkin nous acheta seulement un peu de pain et du sel, conservant sans doute le reste de l'argent en compensation des soins qu'il nous donnait

On cessa les flagellations ; mais la compassion du général tourna à notre plus grand bien, sans doute, car elle fut l'occasion de plus cruelles souffrances encore : il ignorait que Siemaszko agissait avec les pouvoirs de l'empereur. Aussitôt que l'évêque apostat eût appris la conduite du général à notre égard, il s'enflamma de colère et nous fit ressentir tout le poids de sa vengeance.

Arrivé à Polock (1842) pour visiter son palais que nous avions terminé, et pour consacrer l'église, il nous aborda d'un air menaçant et nous dit : " A quoi avez-vous pensé en " profitant de l'appui que le général vous a donné ? Je lui " apprendrai, et à vous aussi, à respecter les ordres de l'em- " pereur. Il menaçait Wierowkin de le faire pendre, et pré- " tendait que Sa Majesté dirait seulement : *Le vieillard a perdu* " *la tête* ; et moi je vous dis qu'il avait perdu la tête au " moment où il vous disait cela. C'est moi qui ai le pouvoir " de le faire pendre, ce malheureux. Ah ! ah ! il a dit que " l'empereur ne savait rien de ce que je faisais ! Comment " a-t-il osé parler de la sorte ? " Puis, montrant de nouveau l'ukase par lequel l'empereur reconnaissait pour *saint et très saint* tout ce que Siemaszko avait fait et ferait encore, etc., etc... " Et cela, ajouta-t-il, qu'en dites-vous ?... Je vous ferai pendre cent fois par jour."

—" Pends-nous, pends-nous mille fois ! s'écrièrent toutes " les Sœurs ; fais avec notre corps ce que tu voudras, mais " tu n'auras pas de prise sur nos âmes ; tu ne parviendras " jamais à nous faire entrer dans le temple que tu profanes."

Il s'en alla tout confus et nous envoya son suppôt Wierowkin, qui nous menaça à son tour de nous faire brûler vives à l'instant sur des bûchers préparés dans la cour. A

le chapelain pour la jeunesse catholique. C'était le seul qui fût resté à POLOCK après l'expulsion des Franciscains et des Bernadins de cette ville. Vendu au schisme, il était devenu l'âme damnée de SIEMASZKO : nous l'ignorions entièrement.

A la vue d'un prêtre catholique, nos cœurs tressaillirent de joie, dans l'espoir d'une confession et d'une communion. Oh ! que nous étions heureuses d'une visite aussi inespérée ! Cependant il nous parut étrange que le Père KOTOSKI, tout en compatissant à nos souffrances, ne nous dit rien pour consoler nos âmes ; il se contenta de nous donner de l'argent, du pain et du lard. En partant il nous promit de fréquentes visites ; aussi ne tarda-t-il pas à revenir. Notre intention, cette fois, était de commencer par lui demander de nous entendre en confession ; mais il prit le premier la parole, et nous dit : " Voilà encore de l'argent et des vivres ; mais c'est " surtout de vos âmes que je veux m'occuper aujourd'hui." Et, nous présentant deux livres, il continua : " Je déplore " votre misère, mais plus encore votre ignorance ; vous vous " obstinez sans savoir à quoi. Ecoutez bien. L'Eucharistie " sous une ou sous deux espèces, n'est-ce pas la même chose ? " Voilà pourquoi l'Eglise grecque unie et l'Eglise latine n'en " font qu'une. Donc, et à bien plus forte raison, l'Eglise " grecque unie et l'Eglise orthodoxe sont une même chose."

Après nous avoir lu, dans un des livres qu'il nous apportait, un passage à l'appui de ce qu'il avançait, il reprit :

" Si l'union et l'orthodoxie sont une même chose, donc le " désir de SIEMASZKO que, sous un même monarque, il n'y " ait qu'une seule religion, est le plus saint des désirs ; et " vous, vous étiez folles de vous opposer à ses vues en vous " obstinant dans un sentiment contraire ; si vous y persévé- " rez, vous serez coupables devant Dieu. Moi, votre Père, " moi, bon catholique, je ne désire en tout cela que le salut " de vos âmes."

Nous restâmes stupéfaites à ces paroles. Les Sœurs me regardèrent, je m'écriai :

" Ah ! qui t'envoie ?—Dieu m'envoie vers vous pour sauver vos âmes, que par votre opiniâtreté et votre résistance vous avez mises dans l'enfer.—Ah ! Judas, si nos âmes sont dans l'enfer, va-t-en, retourne à ton ciel."

A ces mots, il leva sa main sacrilége pour me frapper. Nos Sœurs, en le voyant, se jetèrent spontanément vers lui; WAWRZECKA (1) le saisit, par les épaules, et, aidée par les autres, le mit à la porte : cela se fit dans un clin d'œil. Je me mis sur la porte pour empêcher qu'il ne fût poursuivi, et je lui jetai les livres impies qu'il voulait nous laisser. Nous ne l'avons plus revu.

Ce fait passa d'abord inaperçu : l'argent, le pain et le lard nous étaient restés; nous les conservâmes dans la cheminée pour les préserver des chiens, des rats et des czernice, qui avaient l'habitude de voler nos provisions pour les donner aux chiens. Mais, quelques mois après, il paraît que ce fut à l'instigation de KOTOSKI que SIEMASKO ordonna qu'on nous enfermât pendant six jours sans nous donner à boire, n'ayant pour toute nourriture qu'un demi-hareng salé par tête. Les deux premiers jours, ce supplice nous parut insupportable ; un feu dévorant nous brûlait les entrailles ; nous avions la peau de la langue et du palais enlevée par la fièvre. Mais la Passion de Jésus-Christ nous redonna la vie ; nous méditâmes la soif de Notre-Seigneur sur la croix, et nous ne voulûmes plus satisfaire d'autre soif que celle du salut des âmes. Nous pensâmes aussi à la soif des âmes du Purgatoire : " Si celle qui nous brûle est si terrible, disions-nous, et " cependant elle pourrait être éteinte par un seul verre d'eau, " oh ! quel doit être le feu qui dévore les âmes du Purga- " toire, si leur soif ne peut être éteinte que par la possession " d'un Dieu tout entier !" Et nous tombâmes la face contre terre, offrant à Dieu nos souffrances pour leur soulagement. Le Seigneur eut pitié de nous : depuis ce moment nous ne sentîmes plus ni faim ni soif. Lorsque, le septième jour au matin, on ouvrit la porte de notre prison pour nous envoyer aux travaux forcés, nous promîmes à Dieu de passer encore ce septième jour sans boire, en l'honneur des sept douleurs de la sainte Vierge.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, WIEROWKIN nous avait visitées plusieurs fois, accompagné de deux popes,

(1) La sœur WAWRZECKA, douée d'un caractère fort énergique, se disdinguait aussi par une force physique très-grande.

pour nous menacer de nouveau tourments si nous persistions dans notre refus. Voyant notre persévérance, un des popes poussa un profond soupir et sortit ; on dit même qu'il pleura, et il ne revint plus.

Wierowkin, étonné qu'après de pareilles souffrances nos santés ne parussent pas plus altérées, disait quelquefois dans un transport de colère : " Voyez ! chacune d'elle a un démon dans le corps qui souffre pour elle."

Nous passâmes encore l'hiver et le printemps (1842-1843) suivant à Polock, employés aux mêmes travaux : nos Sœurs aveugles tricotaient ou cardaient la laine.

III

SÉJOUR A MIADZIOLY.—PRISON ET ÉVASION.

(1843–1845.)

Vers la fin du printemps 1843, nos gardiens nous firent sortir dans la cour ; aussitôt la Sœur Wawrzecka, apercevant au loin des soldats, nous dit : " Mes Sœurs, nous allons " voyager ; on va nous parer, voilà nos bracelets. " En effet, on nous enchaîna deux à deux comme de coutume, on nous entoura de baïonnettes et on nous fit marcher sans nous dire où on nous conduisait. L'idée nous vint que nous allions être transportées en Sibérie. " Tant mieux, nous souffrirons " davantage ! " s'écrièrent nos Sœurs, et nous entonnâmes un hymne en l'honneur de l'archange saint Michel.

Wierowkin nous accompagna jusqu'au passage de la Dzwina, que nous traversâmes sur une barque ; il y descendit avec nous ; son air inquiet nous fit sourire, et la Sœur Wawrzecka lui dit : " Tu as perdu l'esprit, si tu crois que " nous allons nous jeter dans l'eau ; la Dzwina n'est pas le " ciel pour que nous y sautions. "

Après dix ou douz jours de marche, nous arrivâmes à Miadzioly, petite ville située dans le gouvernement de Minsk. Là on nous remit au pouvoir du protopope *Danilo* Skrypin, supérieur de czernice, dont une multitude avait envahi le couvent des Carmélites qui venaient d'en être expulsées.

Au même moment, les popes et les czernice nous entourèrent et nous dirent : " Comme vous vous portez bien ! comme vous êtes grasses et fraîches ! Vous n'avez donc rien souffert, vous n'avez donc pas travaillé ? Attendez un peu ; nous saurons bien vous faire perdre votre embonpoint. Bravo ! Bravo ! nous avons des servantes, nous avons des ouvrières ! " Et elles frappaient des mains. Nous fûmes employées de suite à leur service et aux travaux les plus dégoûtants.

Pour notre honte et notre malheur, nous trouvâmes dans cette maison deux apostats basiliens, Wasilewski et Komorowski, qui furent la cause et les instruments d'un surcroît de souffrances : ils volaient le linge que nous blanchissions pour la maison, et le mettaient en gage chez les Juifs pour avoir de l'eau-de-vie. Nous étions accusées et battues cruellement.

A la vue des mauvais traitements dont on nous accablait, deux novices, arrivées récemment de Pétersbourg, après avoir fait d'amers reproches aux popes et aux czernice, partirent en leur disant : " Votre maison n'est pas un monastère, c'est une Sibérie ; " nous vous quittons et Dieu vous punira. "

Les popes nous battirent terriblement, nous accusant d'avoir été la cause du départ de deux riches héritières qu'ils tenaient à conserver ; ils s'en vengeaient surtout sur la Sœur Wawrzecka qui avait parlé français avec elles, et leur avait fait connaître les détails de la persécution que nous endurions.

Siemaszko arriva vers l'automne de la même année (1843). Cette fois, il ne vint pas chez nous, mais il nous fit conduire chez lui, moi et mon assistante, la Sœur Wawrzecka ; là, en présence d'une foule de czernice et d'un certain nombre d'enfants russes schismatiques dont on était censé faire l'éducation dans cette maison, il nous exhorta avec douceur et en polonais (ce qu'il fit pour la première et dernière fois depuis son apostasie). " Que gagnerez-vous, nous dit-il, à per-
" sister dans votre opiniâtreté ? Vous avez perdu un grand
" nombre de vos compagnes ; ne vaut-il pas mieux pour vous
" profiter de la bonté de l'empereur ? Votre obéissance

“ serait récompensée et Dieu vous bénirait. Voyez-vous ces “ enfants ? Je suis disposé à confier à vos soins ces âmes “ pures et innocentes.” Et, indiquant un petit paquet sur une table, il ajouta : “ Voilà de plus une récompense toute “ prête, pourvu que vous embrassiez la religion orthodoxe.— “ Vous avez déjà éprouvé que nous ne craignions ni les “ tourments ni la mort pour Jésus-Christ ; car c'est unique- “ ment pour lui que nous vivons et que nous voulons mou- “ rir. C'est lui que nous voulons servir, ainsi que notre “ prochain, à cause de lui. Nous ne consentirions jamais à “ élever des schismatiques, à moins que ce ne fût pour les “ amener à la religion catholique.”

Alors du milieu des czernice s'éleva une voix perçante : “ Elles sont maudites, elles sont maudites ! ”

Siemaszko nous menaça des verges, et la Sœur Wawrzecka lui dit :

“ C'est justement ce que nous voulions vous demander.— Vous faites tort à votre respectable famille que vous désolez par votre opiniâtreté ; craignez l'enfer, si vous persistez.—A qui parles-tu d'enfer, toi qui en viens pour nous tenter ?— Et toi, qui oses-tu tutoyer de la sorte ?—Toi-même, quoique tu ne le mérites pas ; cette manière de parler est par trop noble pour toi, car nous nous en servons même en parlant à Dieu ; ainsi nous lui disons : “ Dieu ! que tu es miséricordieux et “ patient, puisque tu souffres en ta présence un pareil apostat !”

A ces mots, des cris tumultueux se firent entendre de toutes parts, et Siemaszko nous chassa en nous maudissant.

Après son départ, nous fûmes obligées de purifier par l'eau et par le feu l'endroit où il nous avait reçues ; car les czernice disaient que nous étions *le maudit sang polonnais.*

Pour adoucir ce sang, Siemaszko ordonna de nous plonger dans le lac sur le bord duquel était située Mradzioly.

Après la lecture du décret qui portait cette ordre, on nous fit mettre à toutes, excepté aux aveugles, des espèces de chemises en toile semblable à celle dont on se sert pour les sacs à blé. Une seule manche réunissait les deux bras et en empêchait les mouvements. On nous passa ensuite de grosses cordes au cou et nous traversâmes ainsi la ville.

Une foule de Juifs nous accompagna en pleurant. De petites barques nous attendaient au bord du lac : nos bourreaux s'y placèrent deux à deux ; les malheureux apostats Wasilewski et Komorowski étaient du nombre ; ce dernier fut le plus cruel.

D'abord le protopope Skrypin nous dit : " Si vous n'acceptez pas notre religion, je vous ferai noyer comme de petits chiens —Nous n'abandonnerons pas Jésus-Christ, et toi, démon, fais exécuter tes ordres. "

On nous tira donc après les barques qui avançaient ; chaque bourreau traînait par la corde une victime.

L'orsque nous eûmes de l'eau jusqu'à la hauteur de la poitrine, on s'arrêta. Le protopope nous fit les mêmes menaces et reçut de nous les mêmes réponses. On nous traîna jusqu'à une grande profondeur. Le poids de notre chemise grossière et l'inaction forcée de nos bras rendaient presque inutiles tous les efforts que nous essayions de faire pour nous soutenir sur l'eau et pour aider nos voisines ; la corde avec laquelle nous étions traînées nous étranglait ; nos cous en conservent encore les traces. De temps en temps les barques se rapprochaient du rivage ; nous respirions un instant dans une eau moins profonde ; on nous répétait les mêmes exhortations à l'apostasie ; nous les interrompions en criant :

" Noyez-nous ! noyez-nous !..." Alors nous étions plongées de nouveau, et Skrypin, écumant de rage, disait aux popes : " Noyez-les ! noyez-les comme de petits chiens ! "

Les Juifs sanglotaient, les popes riaient, et les czernice, du haut du monastère, battaient des mains. La première fois, ce supplice dura a peu près trois heures. Une seule d'entre nous s'était évanouie. Réveillée à coup de pieds, elle put encore se traîner jusqu'à sa prison. Les Juifs nous reconduisirent en pleurant ; ils nous jetaient des aumônes que nous ne pouvions recueillir, ayant les mains embarrassées dans la manche unique de nos chemises. Une femme juive, plus hardie, passa au cou d'une de nos Sœurs un cordon, an bout duquel étaient attachées des provisions qu'elle porta jusqu'à la prison. Là nous gardâmes notre vêtement glacé ; le sol de notre cachot, inondé de l'eau qui découlait

se changea en boue. Le froid, l'humidité nous pénétraient et nous firent grelotter toute la nuit; nos plaies s'envenimèrent, et il s'en forma des nouvelles sur notre corps. Plusieurs de nos Sœurs en contractèrent de graves infirmités.

Le premier bain de ce genre eut lieu un samedi; le second, le mardi suivant; le troisième, le samedi de la même semaine; le quatrième, le mercredi suivant; le cinquième, le samedi de la même semaine; le sixième et dernier, le lundi suivant.

Dans le troisième bain, deux de nos Sœurs se noyèrent, une, hélas! à mes côtés, sans que je pusse la secourir. Elle se nommait *Joachim* Woiewodzka. L'autre, *Augustine* Romanowska.

A la vue de çes deux morts, les Juifs poussèrent des cris, et firent des lamentations comme si le jour du jugement dernier arrivait pour eux.

Lorsque la première de mes Sœurs se noyait, je m'écriai: "Sauvez-la! sauvez-la!" Et l'apostat Komorowski, qui la tirait par la corde, répondit: "Qu'elle crève!......" Il la traîna morte jusqu'à terre.

Tandis que les popes riaient et blasphémaient, que les czernice battaient des mains, et que les Juifs nous plaignaient en se lamentant, nous remerciâmes le bon Dieu et nous lui recommandâmes nos Sœurs défuntes.

On les enterra au bord du lac; puis on vint nous insulter dans notre prison, en disant: "Nous avons enseveli vos Sœurs; payez-nous, donnez-nous pour boire."

La nuit même, les fidèles enlevèrent les corps de nos Sœurs pour leur donner une sépulture chrétienne; les popes et les czernice dirent que le démon les avait emportées.

Au quatrième bain, la sœur *Hortholane* Jakubowska tomba en défaillance. Cette fois-ci, nous pûmes la sauver encore; mais au cinquième bain elle succomba et mourut dans l'eau.

Le sixième bain fut le dernier. L'eau commençait à geler, et les Juifs, par leurs lementations et leurs injures contre les popes, réussirent à faire cesser ce genre de tourment. Les Juifs se sont toujours montrés pleins de charité à notre égard. Que Dieu les illumine et les sauve!

L'hiver, qui ne tarda pas à arriver (1843-1844), fut bien

cruel pous nous : nos plaies, ouvertes par le contact de l'eau glacée, et nos infirmités s'aggravèrent considérablement. On nous permit alors d'aller prendre du bois dans la forêt ; mais la fatigue que nous occasionnait une marche très longue au milieu de la neige nous fit souvent tomber sous le poids de notre charge, d'autant plus que nous étions sans cesse entravées par les chaînes, que nous ne quittions ni jour ni nuit. Le froid était si vif dans notre prison que nous étions entourées de glaçons. Le mauvais poêle qui s'y trouvait la remplissait tellement de fumée, qu'une de nos sœurs, *Marthe* BALINSKA, en fut asphyxiée.

Telle est l'histoire de cet hiver et de celui qui suivit, lequel fut encore plus dur. Sept de nos Sœurs devinrent tout-à-fait infirmes. Voici leurs noms :

1. *Anicette* BROCHOCKA ;— 2. *Vincente* BROCHOCKA, sa sœur ; — 3. *Dorothée* JANUSZEWSKA ;— 4. *Régine* SADKOWSKA ;—5. *Cornélie* JATOFT ;— 6. *Cajetane* KOSZIEL ;— 7. *Cunégonde* KRYNIEWICZ.

Ajoutons à ce nombre les huit aveugles auxquelles on avait arraché les yeux dans l'horrible scène de Polock.

1. *Justine* SZLEGEL ;— 2. *Alexandrine* PIECZORA ;— 3. *Salomée* BOTWID ;— 4. *Apollonie* DOMEYCO ; — 5. *Bonaventure* GEDYOFT ; — 6. *Norberte* JURCEWICZ ; — 7. *Christine* HUWALD ;— 8. *Praxède* ZAYKOSKA.

Malgré l'état déplorable où nous nous trouvions, on nous surchargeait de travail ; celles qui ne pouvaient plus marcher étaient employées à des ouvrages manuels ; les aveugles continuaient à tricoter pendant le jour pour les czernice, et pendant la nuit pour les Juifs qui nous donnaient à manger.

A la fin du second hiver (1844-1845) nous n'étions plus que quatre qui pouvions soigner les aveugles et les infirmes. En allant chercher du bois dans la forêt pendant ce dernier hiver, la sœur *Stéphanie* PRZEJALGOWSKA avait eu les membres gelés, et était morte asphyxiée la nuit suivante dans la prison. On nous menaçait toujours de la Sibérie, et on nous assura même que l'ordre de l'empereur pour nous transporter était déjà donné.

Ce fut alors (1845) que Dieu nous inspira la pensée de

prendre la fuite, dont une excellente occasion se présenta bientôt.

Pour célébrer la fête du protopope Skrypin, tous les popes, diacres, chantres, gardiens et czernice s'enivrèrent pendant trois jours de suite: des tonneaux d'eau-de-vie furent placés dans la cour ; chacun y puisait à volonté, et le plus souvent tombait à côté dans un état complet d'ivresse. Le dernier jour, les habitants de la maison étaient tellement ensevelis dans l'ivresse qu'il n'y avait plus personne pour apprêter à manger; au reste, rien n'eût été plus inutile; de nouvelles libations d'eau-de-vie étaient la seule chose qui interrompit pour de courts instants le profond sommeil de nos gardiens. Nous profitâmes de ce moment de repos pour ôter nos fers et prendre la fuite de la manière suivante.

Pendant la nuit qui suivit le troisième jour de cette orgie, nous avions adossé au mur de la prison un tronc d'arbre fort long, à l'aide duquel nous atteignîmes le haut de la muraille. Je montai la première : arrivée au sommet, qui correspondait au troisième étage, je contemplai un instant la distance effrayante qui me séparait du sol ; je demandai encore une fois à Dieu si c'était sa volonté, et après avoir invoqué la très-sainte Trinité, en faisant le signe de la croix, je me précipitai au nom et à la garde de Dieu... Le Seigneur avait donné sa bénédiction et je tombai sur la neige sans me faire aucun mal.

La sœur *Eusébie* Wawrzecka me suivit de la même manière. Vint ensuite la Sœur *Clotilde* Konarska, qui avait eu un œil arraché à Polock ; la quatrième, *Irène* Pomarnacka, se fit attendre longtemps. L'inquiétude commençait à nous saisir; mais enfin nous l'entendîmes en l'air prononcer ces paroles : “ Loué soit le Seigneur ! ” et elle tomba comme nous sur la neige. Elle se leva lestement et nous salua, vêtue d'un manteau qu'elle avait pris à un gardien russe ivre mort, pendant que nous l'attendions, effrayées de son retard.

Tout cela arriva vers minuit du 31 mars au 1er avril de l'année courante 1845.

Dieu l'a voulu ainsi.

Il prendra donc soin de nos pauvres Sœurs aveugles et infirmes que nous avons abonnées sans les prévenir ; car si

elles nous avaient demandé de rester avec elles, nous n'aurions pas eu le courage de les quitter, et cependant il a fallu fuir, Dieu l'a voulu.

Il m'a été dit que deux de nos Sœurs infirmes moururent peu de jours après, et que toutes les autres furent placées dans un hôpital, après une longues résistance de la part de SIEMASZKO, qui ne voulait le permettre que si elles consentaient à communier une fois au moins de la main d'un pope schismatique. Ne pouvant pas l'obtenir de nos Sœurs, il exigea des gardiens de l'hôpital la promesse que jamais un prêtre catholique ne leur serait amené.

Après avoir secoué la neige qui nous couvrait, nous allâmes sur les ruines d'une chapelle voisine réciter en commun les prières de la nuit; nous invoquâmes le secours de la très-sainte Trinité et la protection de la sainte Vierge; nous nous recommandâmes à nos anges gardiens et à nos saints patrons; nous nous embrassâmes en pleurant et nous nous séparâmes afin d'échapper plus facilement aux poursuites de la police, et pour que l'une d'entre nous au moins pût avoir le bonheur de parvenir jusqu'aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et d'y déposer les gémissements d'un peuple martyrisé pour la foi, d'un peuple qui demande à grands cris le retour de ses prêtres, mourant dans les prisons, gelant dans les glaces de la Sibérie, et persécutés en haîne de la sainte Eglise romaine, d'un peuple demandant à grands cris le rétablissement de ses sanctuaires détruits, ou, ce qui est plus triste encore, profanés par le schisme.

Après avoir erré pendant trois mois environ dans les forêts de la Lithuanie, souffrant du froid, de la faim et de la soif, espionnée, poursuivie, et toujours préservée de tous ces dangers par la divine Providence, j'ai traversé la Prusse, la France, et je suis heureusement arrivée à Rome, où, par ordre exprès du Saint Père, je viens de faire le récit de tout ce que j'ai pu me rappeler des événements qui se sont passés pendant les sept années où nous avons eu le bonheur de souffrir pour la foi.

Je demande en grâce qu'on ne donne point publicité à rien de ce qui pourrait attirer de nouvelles persécutions sur les âmes charitables qui, de temps à autre, nous portèrent

des secours. Que Dieu les bénisse, qu'il les récompense, non-seulement du bien qu'elles nous ont fait (malgré les dangers auxquels elles s'exposaient), mais encore de celui qu'elles avaient le désir de nous faire pour l'amour de Dieu.

Enfin qu'en tout, partout et pour tout, le nom de la TRÈS-SAINTE ET TRÈS-AUGUSTE TRINITÉ soit loué et glorifié dans tous les siècles des siècles,

AMEN.

Je dois ajouter un mot sur notre respectable et chère Mère générale la princesse *Euphrosine* GIEDYMIN, descendante des grands ducs de Lithuanie. Sa piété, son esprit de pénitence et sa charité étaient exemplaires. Outre les grandes richesses qu'elle avait apportées à l'ordre de Saint-Basile, elle nourrissait tous les jours quarante pauvres à sa table. L'esprit de Dieu, dont elle était remplie, se manifestait dans toute sa conduite, et elle le communiquait à l'ordre entier confié à ses soins.

Lors de mon entrée en religion, il y a trente-huit ans, elle était déjà abbesse générale, et habitait ORSZA, résidence ordinaire des supérieures générales.

Agée de plus de quatre-vingts ans lorsque la persécution commença à sévir, elle soutint et anima ses Sœurs par son exemple. Les tourments qu'on leur fit souffrir diminuèrent bientôt le nombre de ses filles. Envoyée en Sibérie avec celles que la mort avait épargnées, elle succomba pendant la route, qu'elles faisaient à pied et enchaînées. C'est elle sans doute qui, du Ciel, a obtenu par ses prières la grâce de la persévérance au corps entier de l'ordre des Basiliennes, persécuté sous le sceptre de l'empereur Nicolas. Les deux cent quarante cinq religieuses qui composaient cet ordre ont toutes, sans en excepter une seule, scellé de leur sang leur attachement inviolable à la foi et à l'Eglise, et leur fidélité à Jésus-Christ et à son vicaire.

DIEU SEUL SOIT LOUÉ.

MAKRENA MIECZYLAWSKA.

Nous soussignés, déclarons avoir lu la présente déposition de la Mère Macrine, écrite en sa présence, et nous certifions qu'elle est entièrement, et dans tous ses détails, conforme à ce que nous avons entendu de sa bouche.

S. Maximilien Ryllo, Recteur de la Propagande.
L'abbé alexandre Jelowicki, Recteur de Saint-Claude.
L'abbé Aloys Lietner, élève en Thé. de la Propagande.

MISSION DE TÉMISKAMING.

Témiskaming, 25 avril 1880.

M. H. TÊTU, PTRE
Archevêché de Québec.

Révérend et cher Monsieur,

Prié par mon supérieur de vous donner un petit compte rendu de mes missions du St-Maurice, je me fais un plaisir de vous envoyer quelques notes qui feront voir aux associés de la propagation de la foi le bien que procure leur petite obole.

Parti de Témiskaming le 22 mai après-midi, j'eus occasion, dès le 23 au matin, d'exercer mon saint ministère auprès d'une famille sauvage à l'entrée du lac Kipawe. Le soir du même jour, je me trouvais au milieu de 4 familles, heureuses de recevoir la visite du missionnaire. Le 24 au soir j'avais le bonheur de me trouver avec un bon nombre de voyageurs, heureux de faire leur jubilé avant de commencer leur drave de billots. Le 25 je me trouvais au Grany Lake avec la plupart des sauvages de la Kipawe. Malgré ma bonne volonté, je ne pus leur consacrer qu'une nuit et une petite matinée. Je les consolai en leur disant qu'ils pouvaient à leur gré se rendre auprès des missionnaires résidents à Témiskaming. Le 26, je venais surprendre trois familles au pied du lac du Moine auxquelles je dis la sainte messe le lendemain matin; quelques heures plus tard, je m'arrêtai dans une autre ferme sur le même lac. J'aurais voulu m'y arrêter encore une nuit pour leur dire la sainte messe. Mais ce fut impossible pour moi, j'étais encore à 60 milles du Grand Lac où m'attendaient au-dessus de 200 sauvages et, qui plus est, je craignais de n'avoir pas même le temps de m'en occuper comme il faut avant de partir pour le poste suivant; aussi je dus, à mon grand regret, quitter cette bonne famille qui se

recueillit un instant pour se réconcilier avec le bon Dieu. Enfin, le 29 mai, j'arrivai au Grand Lac.Je craignais de n'avoir pas le temps de leur faire la mission vu que j'étais arrivé si tard. Mais je fus surpris de n'y trouver que quelques familles. Les autres étaient encore retenues par la chasse, quelques-unes étaient occupées à planter leurs patates ; en un mot, tout était sens dessus-dessous, tandis que tous auraient dû y être pour profiter de la mission. Le pauvre missionnaire dût s'armer de patience pour attendre les retardataires. Au lieu de partir au 1er de juin, pour me rendre à Wasswanipi, je retardai mon départ jusqu'au 5, et malgré tout, à peine pus-je voir la moitié des sauvages ; je vis à peu près tous les sauvages des frontières, c'est-à-dire les mieux instruits du poste, mais je vis à peine trois ou quatre familles des sauvages de l'intérieur, et je fus surtout désappointé de ne pas revoir mon vieux Pasaan, c'est-à-dire le vieux sauvage qui voulait se faire baptiser et qui aurait eu aussi ce bonheur sans la faute d'une de ses femmes qui s'y est opposée entièrement. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de quitter ces pauvres vieux encore loin de Dieu, selon les apparences. Je priai bien fort pour que le bon Dieu eut pitié de ces infortunés. Enfin il fallait se résigner et partir sans avoir vu la moitié de mes pauvres sauvages. Je dis donc adieu à ceux qui étaient présents et leur promis de leur donner encore huit jours à mon retour du St-Maurice ; je les priai surtout d'engager les sauvages de l'intérieur à se rendre pour mon retour.

Le 5 juin, je m'embarquai donc dans mon petit canot d'écorce, et vers les trois heures de l'après-midi, je rencontrai sept familles qui se dirigeaient vers le poste. Nous campâmes ensemble, et j'eus le bonheur de leur faire faire leur jubilé et de baptiser deux pauvres petits enfants. Cette halte de quelques heures fit beaucoup de bien et à la Robe Noire et à ces pauvres enfants. Mais nous étions encore loin de Wasswanipi où les sauvages s'appareillaient à descendre à la Baie d'Hudson avec leurs pelleteries. Je me hâtai de quitter mon campement pour ne pas m'exposer à trouver celui de Wasswanipi déserté par ses habitants.

Le 6 juin, je dis donc adieu aux derniers sauvages du Grand Lac, et le 15 au matin, je débarquai à Wasswanipi

Je craignais de les voir dejà partis, mais je fus heureux de voir le rivage bordé d'une bonne ceinture de sauvages. Autant je fus peiné en quittant les quelques sauvages du Grand Lac, autant je fus heureux d'en trouver un si bon nombre à Wasswanipi. Ces derniers commençaient à s'inquiéter de ne pas voir arriver leur missionnaire. Ils avaient peur de descendre sans avoir reçu leurs provisions de voyage. En un mot, nous étions heureux, et comme c'était un dimanche, je fus content d'avoir jeûné quelques heures pour avoir le bonheur de dire la sainte messe à ces pauvres exilés. Je n'ai pas besoin de vous dire que tous s'empressèrent de se rendre à l'appel du missionnaire, qui les trouva même plus réguliers que d'ordinaire. Au lieu d'une mission d'une couple de jours, je fus agréablement obligé de passer 10 jours avec ces bonnes gens. La raison est que 5 ou 6 familles étaient encore absentes, et le commis du poste, M. McLeod, ne voulait pas partir sans avoir reçu sa pelleterie, résultat de son dévouement pour la Compagnie. Ce qui acheva de mettre de l'entrain dans la mission, ce fut l'arrivée des sauvages de Mékiskan, qui se réunirent presque tous à Wasswanipi vers le 20 de juin. Enfin, les quelques retardataires arrivèrent le soir du 23, et la journée du 24 fut un grand jour pour la place. Les sauvages avaient fait bonne chasse, et les derniers surtout avaient apporté beaucoup de graisse d'ours et de viande de castor. Aussi, cette journée fut un jour de festin pour ces pauvres affamés, car plusieurs n'avait pas grand'chose à manger depuis leur arrivée. Après avoir festoyé à leur gré, tous se rendirent aux exercices de la mission, où l'on chanta des cantiques d'actions de grâces de ce que tout le monde avait pu participer au banquet du Seigneur. Le 25, on se serra la main avec bonhenr, et on se promit d'être fidèle encore au rendez-vous le printemps prochain. Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette mission, sinon que les mariages mixtes de l'année précédente semblaient resserrer de plus en plus l'union entre nos catholiques et les protestants. Dieu en soit béni !

Partis le 25 de Wasswanipi, nous arrivâmes le 29 à Mékiskan, où nous ne fûmes pas surpris de ne pas trouver grand monde ; à part le commis et sa famille, tous protes-

tants, nous y trouvâmes une pauvre femme avec ses petits orphelins. Cette pauvre veuve était aussi heureuse de revoir la Robe Noire que si toute la tribu s'y était trouvée. Elle eut le bonheur de se confesser et de recevoir le Dieu qui a fait l'éloge de la veuve de l'Evangile, et qui récompense aussi, j'en suis sûr, la foi vive de cette pauvre veuve de Mékiskan. J'y serais resté plus longtemps, mais l'on m'a dit que trois sauvages du St. Maurice y étaient venus pour me rencontrer et m'avaient attendu 5 jours. Enfin, ils étaient partis parce qu'ils n'avaient plus rien à manger et qu'ils ne trouvaient plus rien à Mékiskan. En effet, le commis et les autres n'avaient pas une bouchée à nous offrir en arrivant, je fus moi-même obligé de nourrir ces affamés pendant le peu de temps que je restai avec eux. Oh ! oui, cher Monsieur, si les associés de la propagation de la foi n'étaient pas aussi zélés pour les pauvres missionnaires, il faudrait abandonner les missions et les pauvres sauvages. J'espère toujours d'avoir quelque chose en réserve, parce que je m'attends toujours à trouver quelques misérables presque mourant de faim.

Le 30, je laissai Mékiskan pour essayer de rejoindre au plus vite mes sauvages du St. Maurice, qui m'avaient attendu si longtemps au prix de tant de privations. Nous les vîmes environ à 4 heures après-midi la même journée. Des trois hommes, deux avaient perdu leur femme depuis la dernière mission, et le troisiéme était le père de la dernière des femmes qui était morte depuis trois semaines. Il était accompagné de son épouse et de deux petits enfants ; l'un d'eux étant orphelin de quelques jours. Dire que tous ces gens avaient à peine pris deux poissons depuis la veille qu'ils étaient partis de Mékiskan. Aussi, furent-ils joyeux de voir leur missionnaire, qui les aida à retourner chez eux. Mais ce qui les rendait heureux n'était pas tant les quelques bouchées qu'ils recevaient que les consolations qu'ils goûtaient dans leur affliction.

Une autre chose qui leur faisait beaucoup de peine, c'était tout ce qui se passait dans le temps à Kikendate et à Wemontaching. Hélas ! me dirent ils, mon père, ton cœur aura du chagrin quand tu arriveras au Saint-Maurice. Tu

y trouveras de la boisson et tu verras probablement beaucoup de sauvages en boisson. C'est beaucoup pour cela que nous sommes partis. Plusieurs sont morts ce printemps ; je crois que le Bon Dieu est fâché contre nous autres, et cependant, on continue à l'offenser.

Vous devez vous le rappeler, Monsieur, sur le dernier rapport qui a paru dans vos annales, je vous dépeignais sous de sombres couleurs le triste état de la mission, surtout depuis que les traiteurs font opposition à la compagnie de la Baie d'Hudson en voulant débaucher les pauvres sauvages par la boisson. Vous nous rendriez un grand service, Monsieur, si par vos rapports avec les Messieurs de la Chambre, vous pouviez obtenir qu'on mit fin à cette vente de boisson parmi les sauvages ; nous voyons que le gouvernement dépense tant pour la police (montée) à cheval à la Rivière Rouge, pourquoi ne ferait-il pas quelque chose pour sauver nos pauvres sauvages du Bas-Canada, nos plus proches voisins de Québec, en un mot, ceux que les missionnaires avaient coutume de désigner sous le nom de bons sauvages du St-Maurice. Je les quittai avec beaucoup de peine dans l'été de 1878 à cause de cette malheureuse boisson, et voilà qu'avant de toucher les rives du St-Maurice, l'on vient m'apprendre que la boisson roule encore en plein, que faire ? Avancer ? retourner ? Hélas ! prions, en attendant que les hommes de loi fassent leur devoir en faisant exécuter ce qu'ils se donnent la peine de décréter. Oui, prions, dis-je à mes sauvages, peut-être le bon Dieu aura-t-il pitié des autres, prions surtout pour que, au jour de sa colère, ils ne soient pas exterminés sans avoir le temps de se repentir.

Absorbés dans ces pensées nous continuons notre marche vers le St-Maurice ; le 2 juillet nous arrivions à Kikendate. Le premier qui s'offre à mes regards, c'est justement un de ces malheureux qui vendait de la boisson. Oh ! que n'ai-je trouvé le moyen de le faire partir pour ne plus le revoir, avec cette maudite boisson. Inutile de vous dire que je pris tous les moyens pour arrêter ce commerce par des entretiens privés et publics. Oh ! pauvres sauvages, quand vous leur parlez, ils semblent que vous les avez gagnés. Mais hélas ! vraies girouettes, si le diable lui-même leur parlait, il me semble

presque qu'ils se jetteraient aussi vite dans ses bras. On a raison de dire, cher Monsieur, que les sauvages sont comme des enfants, et que la loi les traite comme des mineurs. J'avoue qu'ils sont comme des enfants et qu'on devrait les traiter comme les mineurs, mais on ne le fait pas. On veut les ruiner, les exterminer, voilà tout. Voilà pourquoi on laisse les marchands de boisson rôder parmi eux sans se donner la peine de les arrêter. S'il y avait réellement de la loi, et si les Représentants du peuple faisaient leur devoir, ils ne tolèreraient pas de pareils abus. J'espère encore une fois, Monsieur, que vous userez de votre influence envers qui de droit, si vous voulez que votre aumône et nos fatigues servent à quelque chose. Oui, c'est triste, et bien triste. Voilà presque uniquement ce que je puis dire cette année de la mission du St-Maurice. Je passai la journée du 3 juillet à Kikendate pour essayer de les préparer à faire une bonne mission, et je partis le 4 pour tout préparer à Wemontaching. Là encore, nouveau sujet de tristesse; presque personne ne s'empressait de voir le missionnaire, presque tous se sentaient coupables, les uns avaient les yeux pochés, d'autres étaient estropiés. L'un d'eux s'est fait presque enlever le poignet à coup de couteau. Quel bien voulez-vous faire avec de pareils gens? Je leur rappelai mes derniers avis de l'année précédente, et je leur fis voir de leurs propres yeux l'état où ils étaient. Tous en convenaient, tous étaient bien peinés, du moins en apparence. Tous en général et chacun en particulier m'ont fait les plus belles promesses. Aussi ai-je consenti à les admettre à peu près tous aux sacrements. Mais encore n'était-ce pour ainsi dire qu'en tremblant.

En effet, ce n'est guère encourageant quand, après vous avoir fait les plus belles promesses comme on m'en fit avant de partir de Kikendate, on vous dit au bout de trois jours: O mon Dieu! que c'est affreux ce qui a eu lieu le soir même après votre départ. Il y a eu un gros *spree*, comme on dit. Il y a un pauvre jeune homme de 16 à 17 ans qui s'est tellement enivré qu'on a cru qu'il allait en devenir enragé. Il est devenu fou à lier. On a été obligé de l'attacher toute la nuit et de le garder; encore faisait-il entendre des rugissements effrayants de sorte que tout le monde en eut peur.

Inutile de vous dire que tous eurent honte de cet accès de folie; mais, après tout, à quoi bon ces paniques, quand immédiatement après on est prêt à recommencer. On m'a encore dit que durant la mission de Wemontaching, quelques-uns des sauvages sont venus à Kikendate pour canoter les provisions. Auriez-vous cru qu'alors même ils se seraient laissés aller à la boisson au point de gaspiller presque toute la charge. Non, Monsieur, je ne vois guère de remède à ce mal extrême qu'un bon sergent de police qui viendrait en prendre quelques-uns pour les mettre au violon pendant un temps assez considérable pour y réfléchir.

Je ne vous parlerai point de procession cette année. J'ai été assez mécontent de mon monde que je leur ai dit qu'ils ne méritaient pas d'avoir des processions. Corrigez-vous d'abord et ensuite vous aurez droit de faire une démonstration publique de votre foi et de votre piété. Oui, c'est le cas de dire : *O tempora, o mores !* Il y a loin de là au temps où l'on disait : Wemontaching est le paradis de nos missions. Ne devons-nous pas dire, aujourd'hui, que c'est un véritable enfer. Oh ! qui nous délivrera de cette maudite boisson pour nous aider à travailler au salut de nos pauvres sauvages déjà si abandonnés ! Celui qui vendait de la boisson m'a promis de ne plus en vendre aux sauvages ; malheureusement il ne m'a pas promis de ne plus en monter. Les sauvages aussi m'ont dit qu'ils aimeraient bien ne point voir de boisson. Mais hélas ! disent-ils, si nous en voyons, il sera difficile que nous n'en prenions pas. Ainsi donc, cher Monsieur, il serait très important d'obtenir du gouvernement qu'il empêche un pareil commerce qui a des effets si déplorables.

Depuis mon départ, j'ai su qu'il y en a deux ou trois qui sont partis pour monter avec de la boisson en dépit de toutes les remontrances ; on dirait qu'ils veulent se moquer du gouvernement. Enfin espérons que le bon Dieu aura pitié de nous et de nos pauvres sauvages en mettant fin à ces désordres. En attendant, laissez-moi vous dire que je quittai Wemontaching le 23 juillet ; je retournai le lendemain soir à Kikendate où je passai encore un jour pour procurer les derniers secours religieux à ceux qui n'avaient pu se rendre à la mission.

Le 26 je dis un dernier adieu à ceux qui m'avaient fait tant

de peine, les conjurant au nom du bon Dieu de vouloir bien être sages. Je me mis en route pour la Barrière où j'arrivai le 3 d'août. Depuis notre départ de Wemontaching jusqu'à la Barrière, nous avons eu deux journées de beau temps. Il a plu tout le reste du temps ; c'était comme pour nous laver des souillures du St. Maurice. Mais peu importe qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, pourvu que l'œuvre du bon Dien se fasse. Au moins notre mission de huit jours à la Barrière fut-elle une consolation pour nous. Les sauvages semblaient faire tout en leur pouvoir pour nous faire plaisir ; aussi étaient-ils fiers de pouvoir se dire : nous autres, nous n'avons pas bu depuis l'été dernier, nous n'avons pas vu de boisson par ici, et nous en remercions le bon Dieu ; je pense que le Seigneur les aura comblés en retour de ses grâces et de ses bénédictions. Ces pauvres sauvages sont vraiment actifs et zélés pour la maison du bon Dieu. Tous les ans ils améliorent leur chapelle ; les blancs eux-mêmes seraient fiers d'en avoir une pareille. Mais, hélas ! quel sacrifice, quelles privations de toutes sortes pour réussir ainsi ! Oh, mes chers associés, si vous voyiez le goût, l'amour du bien qu'ont ces pauvres sauvages quand ils sont éloignés de la boisson, je suis certain que vous redoubleriez de sacrifices pour venir en aide à ces malheureux.

Les sauvages de la Barrière eux aussi voudraient pouvoir organiser une petite procession. Mais, hélas ! que faire ? Eh bien, ils ont une petite bannière, représentant l'image de la Sainte Vierge, et nous avons le bonheur d'avoir un pauvre petit ostensoir et un encensoir qu'on jetterait dans quelque coin de vos sacristies. J'ai prié Notre Seigneur d'avoir pitié de ces enfants pauvres qui voulaient lui témoigner extérieurement leur amour et leur respect. La congrégation s'est rangée sur deux lignes, précédée de leur petite bannière et accompagnant le Très Saint Sacrement en faisant retentir les airs de leurs plus beaux cantiques.

Le lendemain, 11 août, je me mis en route pour le Grand Lac. J'avais hâte d'y arriver, car le bon Dieu avait visité cette place depuis mon départ ; sept sauvages étaient morts dans l'espace à peine de trois semaines ; mes deux vieux sauvages païens étaient du nombre, mais du moins j'eus la

consolation d'apprendre qu'ils avaient reconnu la main de Dieu et qu'ils avaient prié le chef de leur donner le baptême. Ce qu'il fit avec bonheur. L'un de ces vieux mourut au poste de la Compagnie et se sentit heureux après avoir été régénéré dans l'eau sainte du baptême; il ne cessait de dire à ses enfants d'aimer la prière et d'écouter la robe noire. L'autre vieux tomba malade à environ vingt mille du Fort, et envoya aussi chercher le chef avant de mourir pour recevoir le saint baptême. Mais à côté de ces beaux traits de la grâce, il y eut aussi des scandales. Un jour, un pauvre jeune homme tombe malade, et les bons sauvages du Grand Lac de se rendre auprès de lui pour prier et engager ses parents à prier le bon Dieu en faveur de leur fils. Le croiriez-vous, le père du jeune homme devint furieux et renvoya tous ces priants. Il aimait mieux s'adresser au diable et faire toute espèce de jongleries. On voulut le reprendre, et le commis lui-même tâcha de lui faire honte de toutes ces manœuvres diaboliques, mais le père n'en tint aucun compte. Pour toute réponse, il sortit furieux de la maison, prit son enfant dans sa tente et ordonna au reste de sa famille d'aller camper loin du Fort où personne ne viendrait les troubler. Le diable dut en rire et se dire : Eh bien, je gagne après tout. Mais toutes ces jongleries n'empêchèrent, pas le jeune homme de mourir, et ses parents en furent quittes pour leur honte. Depuis ce temps-là, leur pouvoir de jongleur est tombé en discrédit, et pour comble de malheur, le père lui-même est tombé bien malade, et s'est fait transporter dans le bois. Probablement avait-il peur de se faire gronder par la robe noire, voilà pourquoi il s'est sauvé: pourtant cet homme est baptisé. Preuve qu'on peut abuser de la grâce de Dieu, comme les deux premiers sont des preuves qu'on ne doit jamais désespérer de la conversion de personne.

A mon retour au Grand Lac, j'ai trouvé presque tous les sauvages réunis, et surtout les sauvages de l'intérieur, excepté donc le vieux jongleur que je n'ai pas vu à la mission depuis deux ans. Les autres m'ont donné assez d'occupation pendant les huit jours que je suis resté au Grand Lac. Tous voulaient apprendre à lire, étudier leur catéchisme, connaître

la prière. En un mot, si ces pauvres sauvages ne savent pas grand'chose, du moins ont-ils l'air de vouloir connaître et servir le bon Dieu. *Deo Gratias.*

Si vous aimiez, Monsieur, à savoir si la terre est cultivable dans ces parages, je vous dirai que nos sauvages commencent à cultiver, et la terre, loin de se montrer ingrate, répond abondamment à leurs efforts. S'ils étaient plus persévérants, vous seriez surpris de voir une belle colonie, même dans ces pays sauvages. Entre la Barrière et le Grand Lac, il y a deux belles fermes où j'ai fait deux missions pour donner une chance à ces sauvages *cultivateurs.*

Il est temps, Monsieur, de revenir sur nos pas si nous voulons hiverner encore dans notre résidence du Témiskaming.

Mais avant d'arriver à Témiskaming il y a plusieurs fermes échelonnées le long de la rivière Kipawe, et ces voyageurs souhaitent ardemment de revoir le missionnaire. Ainsi donc à cette heure nous disons adieu aux sauvages pour visiter les blancs.

Parti le 19 d'août du Grand Lac, le 21, vers minuit, nous arrivions à la première ferme sur la rivière Kipawe, là où nous avions rencontré les draveurs au mois de mai. Cette fois il n'y avait pas un seul catholique à la ferme. Le lendemain 22, nous arrivions à la ferme de M. O. Latour où nos voyageurs ont reçu avec bonheur la visite du prêtre. Le 23 nous étions au Bois Franc où il y a trois ou quatre fermes; nous y avons passé le dimanche pour donner une chance à ces divers habitants de faire une petite mission; une visite dans ces fermes est une vraie fête pour tous ces gens, catholiques ou protestants, et une consolation pour le missionnaire.

Enfin le 25 août, j'arrivai à Hunter's Lodge, poste de la compagnie sur le lac Kipawe, où j'eus le bonheur de revoir presque tous mes sauvages. Ils avaient été à la mission de Témiskaming, et à mon retour, ils n'avaient pas grand'chose à manger; aussi n'insistèrent-ils pas pour me retenir plus longtemps. Les quatre murs de leur chapelle sont levés, mais ils ne sont pas assez riches pour avancer davantage; si quelqu'un ne vient à leur aide, ils resteront encore longtemps sans chapelle. Ils me prièrent seulement de vouloir bien les

confesser une dernière fois avant de partir pour le bois : ce que je fis avec le plus grand plaisir. Le lendemain, je me rendis au milieu des habitants établis à 7 ou 8 milles du poste. Ils furent heureux de recevoir la visite du prêtre au milieu de leur récolte. Tous répondirent à l'appel, et le lendemain, 28, le missionnaire put diriger son embarcation sur un autre côté du lac où une dizaine de jeunes gens attendaient avec impatience le bienfait de la mission. Le 29 au soir, je couchai sur le lac Témiskaming, à la gueule de la rivière Kipawe, à l'endroit nommé rapide Kipawe, sur le lac Kipawe. Là il y a une vieille irlandaise, Mme Burns, avec deux de ses garçons et un de ses neveux et un homme engagé. Il était presque nuit lorsque je vins les surprendre, mais leur joie n'en fut pas moins grande, et tous se firent un bonheur de se préparer à recevoir les dernières bénédictions du jubilé, qui devait se terminer ici à la fin d'août.

Enfin le 30 août, je revoyais ma chère résidence de Témiskaming où je pus me reposer pendant quelque temps de ce voyage parmi mes pauvres sauvages.

Dans le mois de septembre, je fus appelé à visiter un malade à 25 milles à la tête du lac Témiskaming : c'était un vieux canadien du faubourg Saint Antoine de Montréal, nommé James Coy, connu sous le nom de James King. Depuis plus de 60 ans qu'il travaille pour la compagnie de la Baie d'Hudson. Quoique seul parmi les protestants et au milieu des ministres, et marié à une sauvagesse protestante, il a su cependant conserver sa foi pure et intacte ; il a essayé d'élevertous ses enfants dans la religion catholique. Plusieurs d'eux étaient déjà grands lorsque le R. P. Laverlochère est allé faire entendre sa parole ardente dans la Baie d'Hudson. Quelques-uns avaient suivi le protestantisme, mais le bon vieux avait toujours prié le bon Dieu d'avoir pitié de lui, et de le conserver jusqu'au moment où il pourrait venir se reposer dans un cimetière catholique. Ses vœux ont été exaucés, il a eu le bonheur d'être assisté par le prêtre à ses derniers moments. Il a eu aussi le bonheur de voir sa femme et ses enfants se faire catholiques, et quelques instants avant de mourir il a eu la consolation d'entendre dire qu'une de ses brues voulait elle aussi se réunir au reste de la famille

Il l'a vue recevoir le saint baptême, et il a vu bénir son mariage et, quatre heures plus tard, il allait recevoir la récompense de ses travaux dans le ciel. Tous ses enfants s'écrièrent : puissions-nous vivre et mourir comme notre père !

Veuillez, Monsieur, prier pour celui qui a l'honneur d'être votre très humble serviteur.

J. P. Gougeon, O. M I.

Mission chez les Micmacs de Ristigouche.

Ste Anne de Ristigouche, 28 août 1880.

RÉV. H. TÊTU, PTRE,
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Mon cher Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre demandant un rapport sur la mission des sauvages Micmacs de Ristigouche. Ce rapport sera court cette fois, et les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont guère agréables, car la mission traverse des temps bien critiques. Les sauvages de Ristigouche sont encore tous catholiques, mais ils ont besoin de la présence du prêtre pour ne pas tomber dans l'indifférence et dans la négligence à remplir leurs devoirs religieux. Entourés d'ennemis qui ne demanderaient pas mieux que de profiter de leur manque de ferveur pour leur tendre des piéges et les faire tomber dans l'apostasie, les Micmacs ont besoin que Ste Anne veille sur eux d'une manière toute spéciale, et c'est aussi à cette puissante patronne de la mission que le missionnaire attribue les quelques succès qu'il rencontre dans l'exercice de son pénible ministère. Grâce à Dieu, les sauvages ont conservé pour cette grande sainte une dévotion véritable et une confiance sans bornes, ce qui, je l'espère, les préservera des mille dangers qui les entourent. La diminution de ferveur que l'on remarque en général chez les Micmacs n'est pas dûe seulement au voisinage des protestants, mais surtout à la nécessité où ils sont de s'éloigner de la mission pendant des temps notables et d'aller travailler avec les blancs qui, j'ai honte de le dire, sont loin de leur donner bon exemple.

Autrefois, le Micmac de Ristigouche vivait de chasse et de pêche, ne s'éloignait que très rarement du reste de la tribu, et encore c'était avec les siens. Aujourd'hui, ces deux manières de vivre n'étant plus suffisamment lucratives, sont

presque complètement abandonnées. Le seul moyen de subsistance qui reste aux sauvages, si l'on excepte quelques familles qui peuvent vivre de la culture de la terre, c'est de passer l'hiver dans les chantiers, et l'été de conduire sur la rivière les étrangers qui viennent goûter pendant quelque temps le plaisir de la pêche. Ce dernier emploi est assez lucratif, ne tient pas le sauvage absent pendant longtemps et ne l'éloignerait pas non plus de ses devoirs religieux, si de malheureux vendeurs de boisson n'allaient pas à leur rencontre pour leur donner ce qui est vraiment un poison mortel pour ces pauvres enfants des bois. Une fois sous l'influence de la boisson, le sauvage peut se rendre coupable des plus grands désordres, et après s'être laissé enlever souvent tout son argent, il revient n'ayant rien à donner à sa famille.

Si, à Ristigouche, on avait, comme ailleurs, le moyen de faire respecter la loi qui protége les sauvages d'une manière toute particulière contre la vente des boissons enivrantes, on mettrait vite fin à ce fléau, le plus terrible de tous, et qui ruine et détruit, corps et âme, la tribu d'ailleurs si paisible des sauvages de Ristigouche.

Voilà les dangers contre lesquels il faut que le prêtre garde les sauvages qui sont au nombre de quatre cents âmes. C'est un ministère pénible et difficile ; cependant, le Seigneur, plein de miséricorde et d'amour, a toujours des consolations à donner au missionnaire au milieu de ses épreuves ; il lui donne des jours de joie ; tels sont ces jours de grandes fêtes où l'on dirait que la grâce ranime la foi et la ferveur de ses ouailles d'une manière vraiment extraordinaire, et ces jours encore où il assiste quelque pauvre sauvage à ses derniers moments. Là encore la grâce abonde, et rien n'est plus consolant que de voir la résignation et la joie du mourant qui quitte cette terre où il a été si peu favorisé pour aller dans un monde meilleur, où sont bienheureux ceux qui ont été pauvres et ceux qui ont souffert.

Bien à vous,

Oct. Drapeau, Ptre.,
Missionnaire.

Missions du diocèse de Rimouski.

(*Suite*)

Ces missions du Nord, commencées plus régulièrement en 1640, réussirent très bien. A la nouvelle de l'arrivée des missionnaires, les tribus circonvoisines sortaient des grandes forêts et venaient entendre les instructions. Elles s'en retournaient consolées et portant dans leur cœur cette semence salutaire. Plusieurs ne laissaient pas que de regretter l'obligation de revenir au chef-lieu pour continuer à se pénétrer de la doctrine chrétienne. Le Père Charles Lalemant ayant fait connaître ses légitimes plaintes à la duchesse d'Aiguillon, protectrice insigne des missions, fournit de quoi entretenir les Pères toute une année. En arrivant au milieu des sauvages, en 1643, les Pères apprirent qu'ils avaient choisi parmi eux un jeune homme venu de Sillery depuis peu. Ce sauvage, fort bon chrétien, avait été établi maître de prières. Le matin et le soir il les assemblait tous dans une grande cabane pour y prier Dieu publiquement. Le chef, dans sa naïveté, lui mit même un grand fouet de corde à gros nœuds entre les mains, afin qu'il s'en servît comme de moyen pour faire respecter son autorité, et lui traça une couronne ou tonsure pour lui donner ce caractère de ressemblance avec les missionnaires. Le nouveau pédagogue mit du zèle dans l'exercice de ses fonctions, et enseigna aux néophytes les prières et en particulier la manière de réciter le chapelet.

Le Père, en arrivant, confirma le jeune homme dans son autorité, tout en le privant de la tonsure. Il rassembla ensuite tous les enfants pour leur conférer le saint baptême, commença à entendre les confessions, et accorda la communion à ceux qui étaient suffisamment instruits et dont la vie était édifiante.

Les adultes auxquels l'on différait le baptême, s'en affli-

geaient : un fameux sorcier en exprimait sa plainte au Père : " Je vois que c'est à dessein, disait-il, que tu diffères toujours " mon baptême ; vous vous défiez de mes dispositions, vous " croyez que je ne suis pas sincère et veux demeurer dans " mes mauvaises habitudes et coutumes. N'importe, différez " encore, si vous le voulez, éprouvez-moi tant qu'il vous " plaira ; je ne perdrai pas courage, j'espèrerai toujours et " vous importunerai jusqu'à ce que je sois exaucé."

Ces sentiments méritaient des encouragements, mais par prudence le Père porta le délai du baptême jusqu'à l'automne. En attendant, il le conféra à deux hommes et deux femmes, dont les enfants étaient tous baptisés et qui vivaient fort paisiblement. Plusieurs autres également bien disposés furent admis à la même faveur. Il faut citer surtout le fait d'un vieillard qui était à l'agonie depuis plusieurs jours, quand un chrétien, arrivé quelques jours avant le Père de Quen, lui demanda s'il voulait être baptisé. " C'est ce que j'attends et ce que je désire pour partir de ce monde, répon dit le moribond." Son désir fut exaucé, et incontinent après il expira, allant sans doute au ciel puisqu'il était purifié de toute souillure.

Dans le même temps, un enfant fut guéri pour ainsi dire miraculeusement. Immédiatement après son baptême, il fut pris de la fièvre et fut bientôt à l'extrémité. Son père adonné aux songes et aux superstitions, aimait tendrement ce fils et appela le Père de Quen qui fit des prières sur le petit malade, mais inutilement. Un néophyte qui accompagnait le missionnaire et connaissait l'attachement du vieil infidèle à ses superstitions, lui fit livrer des instruments qu'il avait cachés soigneusement. Alors tous ensemble se mirent à genoux, on pendit un crucifix au-dessus de la tête de l'enfant et les prières furent récitées avec ferveur. La fièvre commença dès lors à diminuer et disparut entièrement le lendemain. Les parents transportèrent leur cher fils à l'église et promirent d'embrasser la foi.

La Relation de 1648 rapporte les paroles de certains sauvages qui auraient fait honneur à de vieux chrétiens nés dans le sein de l'Eglise.

Il s'en trouva un doué d'une excellente volonté mais d'une

mémoire si courte qu'il ne pouvait retenir les articles du symbole. " Si je savais, disait-il, comment il faut parler " à Dieu, je lui demanderais de l'esprit. Vous autres, qui savez " les prières qu'il faut faire, que ne le dites-vous pour moi " afin que je sois baptisé avec vous ? Je veux aimer Dieu et " je ne le puis : car je ne saurais retenir ce qu'il lui faut " dire : mon cœur lui veut parler, mais ma bouche demeure " muette, parce qu'elle ignore le langage qu'il faut employer. " Je crains l'Enfer et encore plus les péchés qui nous y mè- " nent, et peut-être que n'ayant pas d'esprit je ne pourrai les " éviter."

Quelle admirable humilité ! quel sentiment de componction et d'amour de Dieu ! Ils sont bien capables de faire rougir tant de chrétiens de nos jours, jouissant en abondance de tous les secours de la religion et cependant remplis d'orgueil et ne répondant que par la tiédeur aux bienfaits de la religion.

On trouve aussi une admirable défiance de lui-même dans le fait suivant d'un néophyte. Il venait d'être lavé dans les eaux sacrées du baptême. Montant en canot pour s'en retourner en son pays, il adressa les paroles suivantes au missionnaire de Tadoussac :

" Mon père, redouble tes prières, tu m'as donné de la " crainte avec le baptême : j'ai peur que le démon ne me " ravisse les grands biens que je remporte avec moi. Ce " méchant m'attaquera bien plus fortement quand il me " verra seul. Il me semble que je ne le crains pas auprès " de toi, et qu'il redoute la maison de la prière ; mais lors- " que je serai dans le fond des forêts, parmi des gens atta- " chés à leurs superstitions, qui se moqueront de moi lorsque " je ferai mes prières, c'est alors que le démon joindra ses " railleries aux leurs. Je tâcherai de tenir ferme, mais aide- " moi, mon Père, tant que tu pourras auprès de Dieu."

N'est-il pas touchant de voir comment ces barbares, une fois convertis à la foi, pratiquaient les enseignements qu'ils avaient reçus ? Ils se mettaient à genoux ensemble : l'un d'eux prononçait les prières fort distinctement et tous les autres répétaient posément et avec une dévotion touchante. Les premières prières achevées, ils récitaient en commun

trois dizaines de leur chapelet : le dimanche et les jours de fêtes, ils prolongeaient de beaucoup leurs prières.

La foi s'étendit bientôt davantage : en 1649, elle pénétra chez les Oumamiouek, qui habitaient les terres voisines de l'Ile d'Anticosti. Les chefs vinrent presser les missionnaires de Tadoussac de les suivre dans leurs vastes forêts pour baptiser et confesser les nations qui le désiraient. Le Père Gabriel Druillettes consentit à les accompagner par un chemin nouveau, mais affreux. "Je vis, dit le Père à son re-" tour, tant de ferveur dans ces bons néophytes à mon pre-" mier abord, que les fatigues d'un voyage, pourtant épou-" vantable, me semblèrent bien douces."

En effet, le trajet s'était fait en canot par une rivière dangereuse : sitôt qu'ils arrivèrent à un grand lac où la tribu les attendait, les sauvages accoururent vers les rives, et ayant reconnu le missionnaire, exprimèrent leur joie. Ils se jetèrent à genoux ; les petits enfants environnèrent le Père et le caressèrent de tous côtés. Les malades s'écrièrent qu'ils ne craignaient plus la mort, puisqu'ils avaient le moyen de se confesser. Puis aussitôt on délégua quelques canots pour avertir les sauvages voisins ; en attendant, on dressa une petite chapelle.

L'un d'entre eux, qui avait l'habitude de faire les prières publiques et d'instruire les catéchumènes, fit rendre des actions de grâces à Notre-Seigneur ; petits et grands chantèrent des cantiques avec tant de piété et de dévotion que le Père en fut attendri. Il apprit que le savage faisant les fonctions de catéchiste, visitait les malades tous les jours et priait pour eux, en sorte que plusieurs païens, touchés de ces exemples, demandaient le baptême, et quelques-uns disaient tout haut que ces prières les avaient guéris de leurs maladies.

Un des exemples les plus touchants fut celui d'un vieillard d'environ quatre-vingts ans, qui fut touché de la bonne vie des chrétiens. Pour s'instruire, il venait deux fois le jour à la chapelle, et écoutait comme un enfant l'enseignement de la doctrine. Comme sa mémoire était rebelle, on le voyait souvent se promener en des lieux écartés, répétant les prières qu'on lui avait apprises, pour les graver plus avant dans son cœur.

Un brave et généreux catéchumène voulut accompagner le Père Druillettes à son retour, mais il le fit passer par son pays, où, ayant assemblé ses compatriotes, il demanda le baptême avec grande ferveur. " Je renonce, dit-il, à toutes " mes superstitions, je désire être baptisé devant mes frères, " afin qu'étant témoins de la foi que je professe, ils soient " mes accusateurs si je n'obéis pas à tout ce que la loi de " Jésus-Christ me commande. Je les invite et les conjure de " me rendre service. Je te conduirai, mon Père, chez d'au- " tres nations auxquelles j'ai appris les vérités de l'Evangile. " Baptise-moi donc, Père, nous les irons voir tous deux " ensemble l'été prochain."

Le missionnaire ne put se refuser à des instances si vives et parties d'un cœur si généreux.

L'année suivante, ce fut le Père De Quen qui fit cette mission ; il se jeta dans un petit canot d'écorce, et, malgré les vents et les tempêtes, se rendit à quatre-vingts lieues plus bas que Tadoussac. Plusieurs l'avaient attendu, mais d'autres avaient été obligés de se retirer dans les bois. Le Père baptisa les enfants qu'on lui présenta très volontiers, et y confessa quelques chrétiens qui depuis six ou sept ans avaient reçu le saint baptême à Tadoussac, mais n'avaient pu y retourner depuis ce temps-là. Il employa son temps à donner des instructions sur la foi, promettant à tous une nouvelle visite au printemps suivant. " Ce sont, écrivait le Père à son " supérieur, peuples d'une simplicité fort innocente, qui " écoutent très volontiers la parole de Dieu, qui sont aisés à " gagner à la foi : mais aussi il est difficile à nous de les " chercher et à eux de venir jusqu'à nous."

LES SEPT ILES.

Sous le nom de Sept-Iles était compris, du temps des Français, une partie de la côte nord du St. Laurent où, de fait, l'on voit sept îles qui ne sont composées que de rochers fort stériles et couverts seulement de méchants arbrisseaux. La plus grande n'a pas deux lieues de tour et la plus rapprochée de la côte n'est pas à une lieue. Il y a deux siècles, les sauvages, après avoir chassé dans les forêts, se rendaient à une

rivière assez voisine pour y trafiquer avec les Français. On les appelait alors *Oumamiois*; leur langue se rapprochait de celle des sauvages de Tadoussac, quoiqu'elle eût beaucoup de mots et d'idiomes différents. (1)

Bons et traitables, ces sauvages acceptèrent facilement le catholicisme. Leur premier missionnaire fut le Père Louis Nicolas, S.J.

Mais le premier qui hiverna au milieu d'eux fut le père Boucher, S. J. (1677-78). " L'opposition qu'il a trouvée, dit la Relation (1), à l'occasion des projets qu'il avait faits pour l'instruction de ces sauvages pendant l'hiver, nous font juger que le démon s'y est opposé dans la crainte de perdre ce qu'il avait gagné, ayant non seulement fait quitter la prière à quelques-uns, mais même les ayant fait retourner à leurs anciennes superstitions, jusqu'à faire des festins, qui sont une espèce de sacrifice au démon. Le Père voyant toutes ses mesures rompues par l'infidèlité de ceux qui devaient le conduire au lieu de l'assemblée des sauvages, ne laissa pas de se mettre en chemin, quoique fort abattu d'une longue indisposition et d'une grande disette de vivres qu'il avait eu à souffrir pendant plus de trois mois. Ce fut dans le plus rude de l'hiver, sans vivres et sans écorces pour se mettre à l'abri pendant la nuit, après huit jours de fatigues qu'on ne peut concevoir sans l'avoir expérimenté, qu'il arriva sur le lac où il y avait quelques cabanes de sauvages.

" Aussitôt qu'on sut son arrivée, ceux qui n'en étaient qu'à douze ou quinze lieues s'y rendirent incontinent. La ferveur des anciens chrétiens, le regret de ceux qui avaient failli, et la bonne disposition de plusieurs infidèles pour le baptême lui firent bientôt oublier les fatigues passées. Il demeura le reste de l'hiver avec eux à les instruire et à leur administrer les sacrements, et en est retourné avec la consolation de voir parmi eux les commencements d'une nouvelle église, et l'espérance de la voir augmenter tous les jours."

---

(1) Relation de 1673-4, publiée par le Père Martin, S. J.

MISSIONS DU NORD-OUEST.

LETTRE DE LA RÉVDE SŒUR CHARLEBOIS, ASSTE, A LA RÉVDE MÈRE SUPÉRIEURE DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL.

Asile Youville, St-Albert, 14 Janvier 1880.

Très Honorée et bonne Mère,

Je vous avais promis, à mon départ, un résumé de mon voyage aussitôt que j'en aurais le loisir : je le fais aujourd'hui, avec toute la simplicité que vous me connaissez. Ce fut le 25 août dernier que je vous fis mes adieux pour m'embarquer pour St-Boniface avec ma chère petite sœur Derome, destinée pour notre maison vicariale. Vous comprenez, ma très honorée mère, combien il m'en a coûté de vous quitter. J'avais fait un pareil sacrifice, il y a neuf ans, quand j'allai, pour la première fois, visiter nos missions du Nord-Ouest. En embrassant notre regrettée mère Slocombe, alors supérieure, j'ignorais la cruelle épreuve qui m'était réservée à mon retour : cette bonne mère étant alors si bien portante. Cependant, il était arrêté, dans les décrets éternels, que je ne devais plus la revoir ici-bas. Elle mourut en effet avant mon retour à la maison-mère. Au moment de vous faire mes adieux, je me rappelai ce triste événement, non sans éprouver de vives appréhensions à votre sujet, l'état de votre santé étant si peu rassurant. Puis, devais-je retrouver toutes mes chères sœurs à mon retour, et, pour mon propre compte, reverrais-je jamais ma communauté chérie ? tristes pensées que je m'efforçais de refouler au fond du cœur au moment de me séparer de vous, ma très-chère mère, et de toutes mes sœurs.

Parties de Montréal le 25 août, nous arrivâmes à St-Boniface le 29 du même mois, à 10 heures du soir. Quelle amé-

lioration depuis 1871 ! Nous fîmes en quatre jours le même voyage qui, à cette époque, avait été de trois longues semaines. Nos sœurs de Saint-Boniface ne nous attendaient que le lendemain. Sa Grâce, Monseigneur Taché, qui se trouvait à Montréal au moment de notre départ, avait télégraphié que nous arriverions à St-Boniface le 30 au soir. Mais Sa Grâce, qui devait faire route avec nous, ayant changé quelque peu son itinéraire, il se trouva que nous arrivâmes un peu plus tôt, ce qui donna lieu à une plaisante aventure. Comme je frappais à la porte du Couvent, la Supérieure, ouvrant une croisée, demanda ce que l'on voulait. " Nous sommes deux sœurs de Montréal, lui dis-je : " Toute stupéfaite, elle reprit : —"Mais Monseigneur nous a informées que vous n'arriveriez que demain.— Qu'importe, lui répliquai-je, puisque nous sommes arrivées ce soir, ouvrez-nous." Nous nous sommes beaucoup amusées de cette déception qui dérangeait le programme arrêté pour notre réception. Je passai 18 jours à St-Boniface, pour attendre l'arrivée de Mgr Grandin qui revenait de France, afin de continuer ma route avec Sa Grandeur. Pendant cet intervalle j'eus le temps d'aller visiter nos sœurs de St-Norbert qui habitent maintenant une maison assez spacieuse que leur a fait bâtir le bon M. Ritchot, curé de St-Norbert. Sa Grâce, Mgr l'Archevêque, conjointement avec le généreux curé, leur a aussi fait don, non-seulement du terrain où elles sont bâties, mais encore d'une autre terre qui les mettra en moyen de faire plus de bien. Enfin, l'arrivée de Monseigneur Grandin et de tous ses missionnaires nous fit refaire nos malles. La caravane s'organisa le 15 septembre. Elle se composait de Monseigneur Grandin, des Révérends Pères Leduc, Lecoq et Rappé, de huit frères Convers, de notre guide, (M. Boyer), et de deux hommes engagés pour le voyage. Enfin on se mit en route pour St-François-Xavier. Comme le cortége allait bien lentement, je ne me rendis que le lendemain à ce poste où difinitivement commença le long trajet vers l'extrême nord.

La caravane se composait de 5 wagons, 11 charettes, tous très chargés et traînés par des bœufs. Ma sœur Hamel, Supérieure-vicaire de nos maisons du Nord, m'avait accomgnée jusqu'à St-François-Xavier et, de là, à la Baie St-Paul,

où nous nous rendîmes le lendemain 17, à 8 heures, pour entendre la sainte messe dite par Sa Grandeur, Mgr Grandin, arrivé à ce poste la veille. Le bon curé, M. St-Pierre, nous reçut chez lui avec la plus grande cordialité. Cet excellent prêtre a fait bâtir une jolie église avec un presbytère très convenable à ses propres frais et dépens, sans contracter aucune dette. Nous eûmes le plaisir de rencontrer à la Baie le Révd. Père Gasté, du Lac Caribou, une des plages les plus reculées du Nord. Ce zélé missionnaire venait rencontrer son Evêque. L'entrevue ne fut pas longue, mais nul doute que ce digne Oblat de Marie n'ait éprouvé beaucoup de consolations auprès de son supérieur qui lui donna pour compagnon le Rév. Père Lecoq. Nous nous souhaitâmes de part et d'autre un heureux voyage. Une autre séparation devait avoir lieu après le diner. La bonne mère vicaire retourna à St-Boniface et je dus, pensive et silencieuse, suivre la caravane, n'ayant pour compagne qu'une petite orpheline âgée de 13 ans.

Maintenant, ma très Honorée Mère, me voici rendue au début de mon itinéraire dans les vastes plaines du Nord d'où je ne sortirai qu'après deux longs mois de marche. Le programme d'une journée est celui de toutes les autres : se lever ordinairement à quatre heures, souvent plus tôt encore, afin de profiter du beau temps ; camper très tard pour la même raison ; faire halte trois fois par jour pour faire reposer les animaux et préparer nos repas ; prendre en patience tout ce qui advient sur la route : accidents de l'équipage, mauvais pas, rivière à traverser à gué, côtes escarpées, intempéries de la saison, etc., etc. Les diverses étapes donnent lieu à des incidents plus ou moins intéressants par les distractions qu'elles échangent avec la monotanie d'une longue route et ensuite par les connaissances qu'elles font acquérir et l'espérance qu'elles font concevoir du bien que fera la civilisation déjà en progrès dans ces déserts autrefois sans limites. J'ai revu avec une grande satisfaction plusieurs endroits aussi silencieux que la tombe il y a 8 ans. Ces lieux offrent aujourd'hui un spectacle de vie et d'activité étonnant. Ces missions, autrefois si pauvres, peuvent aujourd'hui rivaliser avec quelques-unes de nos paroisses du Canada.

Les nombreuses notes de mon journal fourniraient des pages interminables, mais le charme des récits disparaîtrait bientôt sous l'ennui de la redite des mêmes choses ; je ne m'arrêterai donc qu'à quelques faits qui peuvent édifier nos chères sœurs, celles surtout qui nourrissent dans leurs cœurs la vocation pour les missions.

Il y avait un mois que je voyageais, offrant à Dieu des jours qui ressemblaient aux jours qui les avaient précédés, c'est-à-dire les jours froids, pluvieux, etc., cependant toujours heureuse sous le regard de Dieu, quand, enfin, nous arrivâmes au Lac Canard : il était midi. Le Révd. Père Fourmond, missionnaire de cette place, ne nous attendait pas ; il se disposait à prendre son diner avec deux hommes qui travaillent avec lui à la construction de son église. Au bruit de la caravane, le bon Père sort de son pauvre logis, tout couvert de chaux et de poussière ; sa soutane laissait à deviner sa couleur. Le vénérable vieillard, devenu maçon et charpentier, nous reçut très cordialement, et nous invita à partager son frugal repas, la table étant toute dressée. Or, cette table était mise, non pas comme celle du curé de l'une des riches paroisses de France, où le nom du Rév. Père Fourmond vivra longtemps dans le souvenir de ceux qui furent autrefois ses paroissiens, mais bien à la mode de nos pauvres sauvages qui n'ont aucun meuble dans leurs huttes ou cabanes. La table était donc tout simplement dressée par terre ; trois assiettes et trois gobelets, le tout en ferblanc, ainsi que deux chaudières, l'une pour le thé et l'autre pour les patates, faisaient tout le service ; à côté, comme plat principal, un *sac de pémikan ;* pas d'entremets ni de dessert : ce luxe est inconnu dans ces parages.

Après avoir pris notre repas avec le bon Père Fourmond, nous partîmes pour St-Laurent où nous ne tardâmes pas d'arriver, les deux missions étant voisines. La cloche s'ébranla à notre arrivée, et nous entrâmes à l'église où Mgr Grandin donna le salut et la bénédiction du très St-Sacrement. Les Révds Pères Lestanc, Leduc, Moulin, André Fourmond, Legoff et Rappé, les uns venant de leurs missions éloignées, les autres faisant partie de notre caravane, chantèrent le salut et firent la réception la plus respectueuse à leur Evêque

bien-aimé qu'ils étaient venus recontrer sur la route. C'était vraiment touchant de voir ces bons missionnaires jouissant, pendant quelques instants, du bonheur de se revoir.

Je fus agréablement surprise de voir la mission de Saint Laurent si prospère. Quand j'y passai, il y a huit ans, il n'y avait ni Eglise ni maisons ; nous n'y voyions que quelques tentes de familles métisses venues de la Rivière Rouge. Aujourd'hui on y compte mille habitants. Ces bonnes gens demandent avec instances des religieuses pour instruire leurs enfants. C'est le cas de répéter les paroles de notre divin maître : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* On dit que, dans dix ans, le Nord ne sera plus reconnaissable ; les progrès de tous genres marchent de pair avec l'immigration. Mais que vont devenir les pauvres sauvages ? Le buffalo s'éloigne de plus en plus et ces pauvres enfants des bois nous arrivent jusqu'à quinze et vingt-cinq par jour, pour demander à manger : qui peut y suffire ? Personne, pas même le gouvernement. D'ailleurs, sachant qu'ils ont droit à quelques rétributions, ils seront exigeants. Vous me direz peut-être : qu'ils travaillent. Les sauvages actuels ne pourront jamais s'astreindre à la culture ; c'est un état trop contraire à leur manière de vivre. Pour les rendre aptes au travail, il faut commencer par les enfants, les instruire et les former au devoir et à la vertu. J'ajouterai qu'il faut pour cela du dévouement et des ressources pécuniaires. Pour ma part, il me semble que si la Divine Providence m'envoyait un mille piastres par année en y ajoutant le travail et l'industrie de nos sœurs missionnaires, je vous assure, ma très honorée mère, que je ne mettrais pas grand temps à recevoir tous ces pauvres petits enfants infidèles, et j'en ferais de bons citoyens et de vertueuses mères de familles.

Notre chère sœur St-Michel, partie du Lac Labiche, en septembre dernier, pour se rendre à Montréal, où elle est présentement, n'aura pas manqué de vous dire la consolation que nous avons eue de nous rencontrer dans le voyage. Pauvre petite sœur, comment est-elle depuis son retour ? Elle suit probablement un bon traitement de la part d'un oculiste. Il me tarde d'avoir de ses nouvelles.

Nous avons aussi rencontré sur la route un homme qui

venait de St-Albert; nous nous sommes hâtées de lui demander s'il avait entendu parler d'une sœur malade dans cette mission. " Oui, répondit-il, elle est morte et enterrée." Nous nous préparions à cette triste nouvelle,car nous avions appris, quelque temps auparavant, que notre chère sœur Alphonse était dans un état de faiblesse qui laissait peu à espérer. Mon désir d'arriver auprès de nos chères sœurs de St-Albert ainsi éprouvées redoubla, la route me devenait de plus en plus longue. Le Rév. Père Leduc, devant prendre les devants pour aller chercher des secours d'animaux et de provisions pour la caravane, je demandai à le suivre avec ma petite compagne. Monseigneur me le permit bien volontiers, vû que, la saison étant déjà si avancée, le froid et la neige nous empêchaient de monter nos tentes et qu'en conséquence il fallait coucher à la belle étoile auprès d'un grand feu, au risque de périr de froid. J'arrivai enfin à St-Albert le 14 novembre, et Monseigneur et sa suite n'arrivèrent que le 20, harrassés de fatigue et de misères. Je n'entreprendrai pas de décrire la scène touchante de mon arrivée : la joie, la tristesse se partageaient les sentiments. Nos sœurs étaient sans doute heureuses de me revoir, mais leurs visages se baignaient de larmes au souvenir de la chère compagne qui n'était plus ! Nous nous consolâmes mutuellement par des pensées de foi et d'espérance.

J'ai été très satisfaite de la visite de cette mission. J'ai trouvé que leurs élèves avaient fait beaucoup de progrès. J'ai assisté à un examen qui m'a agréablement surprise. Ces enfants ont très bien répondu en anglais et en français sur les différentes branches qu'on leur enseigne. Pour m'assurer encore davantage de leur savoir faire, j'allai plusieurs fois les surprendre à la classe ; je les faisais lire, calculer, j'écoutais la récitation de leurs leçons, et j'ai toujours été satisfaite de l'application de ces enfants.

Nos sœurs ont à faire la cuisine chaque jour pour 125 personnes, et elles n'ont à cette besogne qu'une fille canadienne aidée de quatre orphelines du pays. Au dehors du couvent on estime beaucoup les enfants ainsi formées à la cuisine et à la tenue du ménage. Aussi, plusieurs de nos petites filles sont avantageusement placées, et un certain nombre sont à la tête de familles chrétiennement élevées.

Je ne manquerai pas de vous dire, ma bonne mère, combien je suis édifiée de voir la charité, la douceur, et le dévouement avec lesquels nos sœurs soignent les pauvres sauvages et leur donnent à manger, malgré le grand nombre qui les assiégent. On ne peut pas les astreindre à venir à une heure fixe. Ils viennent à toute heure et quelquefois dans le temps où elles sont le plus occupées; néanmoins elles n'en paraissent jamais importunées. Que de choses j'aurais à vous mander, mais cette lettre est déjà trop longue. Je pense partir pour le Lac Labiche au commencement de mars; j'aurai alors terminé ma visite ici. Je ne songe pas à ce voyage sans quelques appréhensions : l'hiver est si froid, et le dortoir si vaste, puisque nous n'aurons d'autre abri que le firmament. Le trajet de St-Albert au Lac Labiche se fera probablement en dix jours. Je me ferai accompagner par ma sœur Ste-Geneviève qui reverra une dernière fois probablement sa chère sœur Lemay qui est dans cette mission, attendant le moment du départ pour Athabaska.

Adieu, ma très honorée mère. Permettez-moi de saluer bien cordialement toutes nos sœurs en agréant le profond respect avec lequel je me souscris,

Votre respectueuse et toute dévouée fille en N. S.,

SŒUR CHARLEBOIS, ASSTE.

EXTRAITS DE LETTRES DES SŒURS DES MISSIONS DE LA RIVIÈRE MACKENZIE ET DU LAC ATHABASKA A LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL.

Hopital Général de la Providence, 20 juin 1879.

Ma très honorée Mère,

Dieu soit béni ! tout va mieux ici, notre dévouée supérieure ne souffre plus de ses douleurs rhumatismales depuis le mois de mai ; cependant sa digestion laisse beaucoup à désirer. Ma sœur Brunelle est à son office. La faiblesse de

ses yeux est si grande qu'elle ne peut rien faire qui demande de l'application; elle met à profit ce temps de repos forcé pour nous confectionner des bouquets. La voilà de nouveau fleuriste! Nos petits enfants s'extasient devant ces fleurs et font des exclamations sur tous les tons imaginables............

....

Toutes nos semences étaient terminées vers le 24 mai. Nous nous réjouissions que tout fut fini si tôt, lorsque le Révérend Père Lecorre vint nous annoncer que des milliers de chenilles se répandaient dans nos champs d'orge. Elles y paraissaient le soir vers 10 heures et se retiraient dans la terre au lever du soleil. Elles ont dévoré toute l'orge de deux champs, dans l'un desquels nous avons semé des patates, la saison étant trop avancée pour y semer de l'orge une seconde fois.

Le Rév. Père Lecorre a commencé les exercices d'un *Triduum* à St-Joseph, afin que ce bon Père nous délivre de ce triste fléau.

Le blé et les patates ont belle apparence et nous promettent une moisson abondante. Nous craignons d'être obligées de renvoyer quelques-uns de nos enfants, car le poisson paraît vouloir déserter nos lacs et nos rivières, l'eau étant extraordinairement basse; mais nous espérons contre toute espérance. Ne sommes-nous point à la Providence?

Nos bons sauvages sont arrivés depuis quelques jours pour la mission du printemps. Presque en même temps nous avons eu la douleur de voir arriver l'Evêque Anglican, qui fera tous ses efforts pour pénétrer dans le bercail, et malheureusement, nos pauvres enfants des bois, peu fermes encore dans la foi, et bien matériels, se rendront facilement à celui qui ira les trouver avec la bible d'une main, et une livre de thé ou une couverture, etc., etc., de l'autre. Que le Sacré-Cœur de Jésus ait pitié d'eux! et qu'il ait égard aux peines et aux sacrifices de son missionnaire qui se donne tant de sollicitude pour eux......

SŒUR WARD.

Couvent des Saints Anges, Athabaska, 15 juillet 1879.

Ma très honorée Mère,

Le 2 juin, la barge de la mission, guidée par le Rév. Père Laity, partait pour se rendre au petit fort McMurry, afin de rencontrer la barge du Lac Labiche qui charroie les pièces des missions de ce bord-ci. Douze jours plus tard, nous avions l'agréable surprise de voir revenir cette même barge sur laquelle notre digne Evêque Faraud avait pris place, quoique nous fûssions prévenues que Sa Grandeur n'arriverait qu'à la mi-juillet. Nous avons été heureuses de revoir Monseigneur en si bonne santé. Devant pousser sa course jusqu'à Good-Hope, Sa Grandeur ne pouvait pas s'arrêter ici longtemps. Ell repartit après huit jours .....

Les champs ont une bien chétive apparence, voire même les patates, dont une bonne partie n'a pas même levé. La sécheresse est si grande que tout s'en ressent. Les jardinages ne promettent pas davantage. Nous avons eu le plaisir de voir lever quelques citrouilles, et la douleur aussi de les voir raser par les souris, excepté une qui a été respectée jusqu'aujourd'hui, et que nous surveillons, pour ainsi dire, jour et nuit. Notre chère vieille Eugénie ne se possède pas de joie quand elle regarde ses deux pieds de melons qui sont les objets de sa prédilection. Malgré toutes les peines, les troubles et les soucis que s'est donnés notre chère sœur Fournier pour ses fleurs, elles n'ont point levé, excepté quelques capucines, que notre chère fleuriste n'aura pas probablement la consolation de voir fleurir......

La disette de vivres se fait sentir un peu partout, mais ici plus qu'ailleurs, d'après les nouvelles courantes.

Si nos moissons de blé et d'orge, aussi bien que la récolte des patates, n'avaient pas été si abondantes l'été dernier, je ne sais trop comment nous nous serions tirées d'embarras, puisque dans tout le cours de l'année, nous n'avons eu qu'un seul orignal et deux caribous. La divine Providence est toujours là, il est vrai. Du reste, si le bon Dieu étend ses soins jusqu'au moindre brin d'herbe, n'aura-t-il pas encore plus de sollicitude pour ses enfants!

Quoique nous soyons réduites à manger du poisson sec, nos santés n'en sont nullement altérées; au contraire, on dirait qu'elles se refont, puisque nous ne nous sommes jamais si bien portées les unes et les autres que maintenant, tant i est vrai de dire que, quand Dieu retire d'un côté, il donne de l'autre......

SŒUR ST MICHEL DES SAINTS.

COUVENT DES SAINTS ANGES.

Athabaska, Nord-Ouest, 26 décembre 1879.

Ma très honorée Mère,

" Au mois de Juillet, le retour des étourneaux nous faisant appréhender de voir nos moissons dévastées comme l'an passé, nous eûmes l'inspiration d'instaler St-Joseph sur un monticule donnant vue sur le champ cultivé, et tous les soirs nous y conduisons nos enfants pour y réciter les sept Allégresses. Ce pieux stratagème semble avoir déjoué le plan de nos oiseaux dévastateurs, lesquels, tout en planant ici et là, n'ont réellement causé nul dommage. Encouragées par ce premier essai, nous avons dressé un charmant bosquet non loin de St-Joseph, et la Madone, vénérée sous le titre " *Mater Amabilis*, " était à son tour instalée sur une colonne disposée à cet effet dans le dit bosquet. Elle est belle, Marie, notre bonne mère, partout où nos regards la découvrent; mais sur son trône de verdure, qu'Elle est aimable ! Il restait encore un désir à satisfaire, c'était de posséder une croix sur l'un des rochers circonvoisins : notre désir se réalisa bientôt, et une superbe croix fut élevée sur le rocher le plus escarpé, qu'on appelle aujourd'hui " *Mont Ste-Croix*." Cette croix lumineuse, dominant ainsi toutes les hauteurs, se laisse apercevoir de très-loin.

Ces lieux de dévotion contribueront peut-être à encourager la piété de nos catholiques, dont quelques-uns profitent des jours de dimanches et fêtes chômées pour visiter ces petits sanctuaires champêtres. Nos enfants aiment beaucoup à

aller y prier : les en priver est la plus forte pénitence qu'on puisse leur infliger. Puissent la divine Croix, Marie et Joseph nous prêter un perpétuel secours, et agrandir le règne de Dieu dans les cœurs de nos chers Indiens.

Lors de notre arrivée, il n'aurait pas été facile de décider nos sauvages à nous confier leurs enfants ; aujourd'hui le contraire a lieu. C'est un enthousiasme général, c'est à qui nous les donnerait. Le père de l'un de ces enfants disait, en voyant mourir sa petite nièce, qui était ici depuis une couple d'années : " *Quand bien même ça serait mon enfant, je serais content ; car ici on meurt bien, on nous parle du bon Dieu, on doit aller droit au ciel.*" Que d'enfants nous pourrions recueillir si notre logement n'était pas si petit, et par là même, que de jeunes cœurs nous pourrions préserver de la contagion du vice. On parle de lever notre future bâtisse au printemps ; elle aura 50 pieds de long sur 30 pieds de large, à double étage, avec double galerie. Tout le monde paraît disposé à donner debons coups de mains ; la plupart semblent comprendre qu'il y va de l'intérêt de leurs enfants. Le manque de vivres pourrait peut-être faire traîner les travaux en longueur. Espérons que la Divine Providence y pourvoira .....

Nos récoltes ont été minimes : 26 barils de blé, 25 d'orge, 395 de patates, 1 baril de pois. Quant aux jardinages, le tout se résume en une quarantaine de betteraves, une trentaine de choux, un demi baril d'oignons, cinq ou six barils de carottes. Les vivres sont assez rares pour le moment. La viande fraîche se fait impatiemment attendre ; pour ne pas en perdre le goût entièrement, nous avons assommé un de nos bœufs dont les dernières bouchées ont été consommées le saint jour de Noël ; mais notez bien que pour faire durer cette viande domestique assez longtemps, nous étions au poisson sec et frais soir et matin, alternant quelquefois avec la viande sèche...

Voici à peu près ce que nous avons à confier au présent courrier, vous réitérant l'expression du respect profond et de l'affection avec lesquels je suis toujours, ma très honorée mère,

Votre très humble fille en N. S.

SŒUR ST-MICHEL DES SAINTS.

CARMEL DE MONTRÉAL.

LETTRE DE LA MÈRE SUPÉRIEURE DU COUVENT DE MONTRÉAL, A LA SUPÉRIEURE DES CARMÉLITES AU MONASTÈRE DE REIMS [FRANCE].

Ma Révérende et Très-Honorée Mère,

Paix et très-humble salut en N. S J. C. qui vient d'affliger sensiblement nos cœurs, en ajoutant une nouvelle et douloureuse épreuve à celles que sa main paternelle a voulu imposer à cette pauvre petite fondation, si récente encore et qui, cependant, a déjà tant souffert !

Le divin Maître vient d'appeler à Lui notre chère et bien-aimée Sœur Hermine Angèle de l'Eucharistie, Professe du Carmel de Reims (France), âgée de 32 ans 2 mois et quelques jours et de religion 12 ans 7 mois et quelques jours Notre petit nombre, les besoins d'une fondation à peine au berceau et les qualités précieuses de notre chère enfant, tout contribue à nous rendre cette perte extrêmement sensible. Mais enfin, Dieu le veut !... et ce qu'il veut et ce qu'il fait, c'est toujours pour le plus grand bien de ses enfants. Cette pensée nous soulage et laisse notre âme dans la paix douloureuse de la résignation.

Ma Sœur Marie Angèle, née dans le diocèse de Soissons (France) perdit sa bonne mère à l'âge de huit ans. Elle fut confiée à une pieuse demoiselle qui l'entoura de soins affectueux et vraiment maternels et qui s'appliqua surtout à former son jeune cœur à la piété et aux vertus solides.

Ce fut un grand bonheur pour cette pauvre petite de rencontrer une éducation aussi sage, et le Seigneur la conduisit sans doute lui-même, vers celle qui devait préparer les voies à la vocation sainte où Il l'appellerait un jour.

Extrêmement vive, gaie, espiègle, d'un extérieur très-agréa

ble, le monde aurait pu exercer sur cette enfant une influence dangereuse, mais la pieuse maîtresse veillait à tout et sut la préserver des périls qui pouvaient menacer son innocence.

La jeune élève aimait et respectait sa chère maîtresse, dont les vertus éminentes ne se sont jamais effacées de son souvenir; ce souvenir fut souvent pour elle un stimulant pour franchir quelque pas difficile.

Malgré son enjouement, malgré sa légèreté apparente et les aimables et nombreuses petites malices qu'elle faisait subir à ses compagnes, Hermine néanmoins réfléchissait sérieusement : ainsi à l'âge de 12 ans elle se consacra à la Très-Ste-Vierge qu'elle aima, toujours comme une enfant chérit la plus tendre des mères. Ce fut sans doute sa fidélité à cette première grâce, ce fnt ce premier élan de son jeune cœur vers Marie, qui lui mérita la protection de celle qu'on n'invoque pas en vain et qui la rendit victorieuse dans la lutte que lui livra le monde.

Bientôt commencèrent à poindre dans son âme les premiers germes de la vocation religieuse ; pendant une retraite qu'elle suivit avec ferveur, la chère enfant se determina sans retour. Elle sera religieuse, elle sera Carmélite... le besoin d'une vie complètement séparée du monde, d'une vie de pénitence et de prière fixa son choix : c'est au Carmel qu'elle rencontrera ce que son cœur désire.

Un obstacle cependant l'arrêta un instant : elle aimait les missions étrangères, elle aurait voulu y consumer et ses forces et sa vie...or, au Carmel on n'est pas missionnaire : les filles de Ste-Thérèse ne vont point instruire, ne vont point évangéliser les petites sauvagesses, soigner, exhorter, assister les malades, les moribonds des peuplades sauvages... faut-il donc songer aux filles de St-Vincent de Paul? Non! son attrait est prononcé, sa vocation positive, c'est le Carmel qui possède toutes ses affections. Elle sera donc Carmélite...et, si elle ne peut se transporter à l'extrémité du globe pour y exercer son apostolat, elle a compris que le Carmel est, lui aussi, un ordre apostolique, un ordre missionnaire, sinon par la parole, du moins par la prière et par le sacrifice. Elle ne se doutait pas alors, la chère enfant, qu'un jour elle viendrait au Canada donner sa vie aux âmes de sa patrie adoptive.

Admise au Carmel de Reims, elle parut d'abord extrêmement timide. Peu à peu, elle se développa et se montra très-intelligente, adroite, d'un jugement droit, s'acquittant avec soin des offices qui lui furent confiés, spécialement celui de seconde portière : sa bonne Mère Prieure avait pour elle beaucoup d'estime et lui témoignait une grande confiance.

Douée d'une foi vive, d'une piété tendre et affectueuse, d'une dévotion toute spéciale envers l'Eucharistie dont elle était heureuse de porter le nom béni, elle connut peu les épreuves de la vie spirituelle. Elle s'appliquait facilement à l'oraison dans un profond recueillement, et savait trouver Dieu et sa sainte présence au milieu de ses occupations. Souvent, très-souvent elle s'entretenait avec sa bonne Mère du ciel, avec son Ange Gardien qu'elle aimait aussi beaucoup.

Sa santé, sans être des plus robustes, lui permit toujours cependant d'observer exactement toute la Règle du Carmel, et quand quelque souffrance lui était envoyée, elle savait la porter avec courage. Pendant son postulat elle se brula le pied d'une manière effrayante, elle n'en dit rien et continua tout le jour à assister à tous les exercices de communauté, Matines. etc... Le lendemain il lui fut impossible de poser le pied par terre, et au reproche qu'on lui fit de n'avoir pas réclamé les soins que demandait son état, elle répondit qu'elle avait craint de contrister la sœur qui avait été la cause involontaire de cet accident. Les suites en furent si graves qu'elle dut rester au moins six semaines à l'infirmerie pour se guérir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de la vie religieuse de notre bien-aimée Sœur ; calme et paisible, appliquée à ses devoirs et au travail de sa sanctification, aimant la prière et jouissant avec bonheur de la grâce de sa chère vocation.

Cependant un grand évènement se préparait, Dieu avait résolu la fondation du Carmel en Canada et la Providence disposait de loin toutes choses pour l'accomplissement de ses desseins.

La jeune canadienne qui en fut le premier instrument, sollicitait notre concours et nous pressait vivement de passer en Canada pour y établir le Carmel, dont elle voulait être la première pierre vivante.

Sur nos refus réitérés, elle prit elle-même le chemin de la France et vint bientôt frapper à la porte du Monastère de Reims, accomplissant un immense sacrifice avec le courage et l'énergie d'une âme héroïque : sa course ne fut pas longue, mais elle fut pleine et l'on peut lui appliquer la parole de l'Ecriture : qu'en peu de temps elle a fourni une longue carrière. Le Seigneur la trouva sans doute mûre pour le ciel et se hâta de cueillir cette petite fleur, à peine éclose, et portant déjà le doux parfum d'une sainteté avancée.

Après la mort de ma Sr-Thérèse de Jésus, les négociations pour la fondation canadienne se renouèrent plus sérieusement que jamais. Elles réveillèrent chez ma Sr Marie Angèle tous ses anciens désirs des missions étrangères. Parlait-on du Canada, on la voyait rayonnante de bonheur, et si la lecture d'une lettre annonçait l'avancement de l'œuvre, ses yeux s'illuminaient alors comme deux étoiles... la seule vue d'une lettre, dont elle ignorait encore le contenu, la mettait toute en joie et en ferveur.

Ce fut long, bien long ; le Carmel de Reims refusait, les difficultés surgissaient et le projet demeura longtemps douteux. La petite missionnaire priait, priait encore, priait toujours, en même temps, nous le supposons, que la petite Fleur du Carmel, de son côté, priait au ciel.

Dès ce temps là, le cœur de ma Sr Marie Angèle vivait en Canada : elle s'occupait beaucoup devant Dieu, des jeunes personnes que sa bonté dirigerait vers nous, et elle disait à l'une de ses compagnes de voyage : " Ma Sœur, prions beau-
" coup pour les petites canadiennes qui nous attendent là-
" bas : ces chères enfants, comme nous les aimons, comme il
" nous tarde de les connaître ! "

Enfin les obstacles s'aplanirent, la fondation fut acceptée, le voyage fixé, et quelques mois plus tard le départ se réalisa. Notre bien-chère Sœur sentit vivement, comme nous toutes, le sacrifice de la séparation. Quitter son cher berceau religieux, quitter une mère chérie, des sœurs bien-aimées pour ne les revoir qu'au Ciel, c'était dur pour son cœur, c'était rude pour tous nos cœurs !... enfin Dieu le voulait !... Peu avant de partir, la chère enfant disait à sa compagne : Ma Sœur, ne perdons rien de notre sacrifice, faisons-le avec

toute la pureté d'intention possible, afin de rendre plus de gloire à N. S.

La traversée fut assez difficile; plusieurs d'entre nous souffrirent beaucoup du mal de mer, ma Sr Marie Angèle fut la moins maltraitée. Elle était heureuse de soigner les pauvres malades, de concert avec ma Sœur l'infirmière, qui pouvait, elle aussi, vaquer un peu à son office.

Enfin après trois longues semaines de voyage, dont 15 jours sur mer, on aborda à Québec, qui nous apparut comme une vraie terre promise, après 40 ans dans le désert............ Ce fut le 6 mai, jour de l'Ascension, 1875.

On fit une petite halte chez les excellentes Mères Ursulines, qui nous firent l'accueil le plus fraternel, et nous offrirent la plus gracieuse hospitalité. Il fallut trop tôt se quitter, mais les cœurs demeurent unis dans la charité de J. C. Notre-Seigneur.

On partit enfin pour Montréal, et l'arrivée fut saluée par un affreux orage : un tonnerre effrayant, le ciel tout en feu, une pluie torrentielle, les éléments semblaient conjurés contre nous.

Nous arrivâmes saines et sauves à l'Hôtel-Dieu vers dix heures et demie du soir. Les bonnes Mères de cette pieuse communauté avait sollicité à l'avance la faveur, disaient-elles, de nous posséder chez elles jusqu'à notre installation. Elles nous reçurent avec la charité la plus cordiale et nous conduisirent au chœur pour rendre grâces à Dieu et à la Très-Sainte Vierge. Après une légère collation, nous nous retirâmes dans les chambres qu'on nous avait préparées et l'on essaya de prendre un peu de repos que les excessives fatigues du jour rendaient si nécessaire.

Nous passâmes un mois dans cette sainte Maison : nous nous y trouvions en famille, et les exemples édifiants, l'esprit religieux que nous trouvâmes dans cette fervente communauté se sont gravés dans nos cœurs avec le souvenir des soins affectueux dont nous fûmes l'objet de la part de nos bonnes Mères. Les relations les plus amicales n'ont cessé d'exister entre nous, et se continueront à l'avenir, nous en avons la douce confiance.

On nous préparait cependant un petit logement provisoire,

bien pauvre, bien étroit, c'était le petit Bethléem du Carmel Canadien. On nous y conduisit en procession, avec le St-Sacrement qui devait être déposé dans notre petite, toute petite chapelle.

Quand tout le monde se fut retiré et que la porte fut refermée sur nous, comme le cœur était à l'aise de se retrouver en clôture ! Nous étions là, seules avec notre Jésus......Jésus tout près de nous, Jésus pour nous, uniquement pour nous, ses six pauvres petites épouses......ce fut un moment de bonheur inexprimable.

Notre bonne Sr Marie Angèle se mit alors à l'œuvre avec tout son cœur. Elle était si contente ! Comme dans les commencements de toute fondation, elle eut lieu de se dépenser dans les différents emplois qui lui furent confiés. Elle était dépositaire, elle répondait au tour, puis n'ayant alors de sœur converse, elle se chargea du soin de la cuisine. Le tour surtout était difficile, elle dut trouver dans cet office une source abondante de mérites. Etrangères, éloignées de la ville environ d'une lieue, ne connaissant ni les personnes, ni les usages du pays, nous nous trouvions exposées à bien des méprises, à bien des embarras. La divine Providence nous vint en aide par quelques personnes, qui voulurent bien s'intéresser à nous.

Notre chère enfant fut fort souffrante pendant tout l'été: elle subit sans doute l'influence du changement de climat; des vomissements réitérés et d'autres indispositions la fatiguaient souvent.

Les sujets se présentèrent bientôt nombreux, très nombreux. Pour nous mettre en état de les recevoir, il fallut songer à ajouter une aile au petit bâtiment que nous habitons, en attendant qu'on pût nous construire un Carmel régulier.

Sur ce grand nombre de jeunes filles, sept furent choisies et entrèrent au Carmel dans les premiers jours de novembre. —Les pauvres enfants n'avaient aucune idée de notre genre de vie, tout leur sembla bien nouveau, bien étrange. Elles s'apprivoisèrent cependant et quatre d'entr'elles prirent l'habit. Sur les sept premières postulantes une seule néanmoins est Professe aujourd'hui, avec quelques autres qui vinrent la rejoindre plus tard.

Nous n'étions, hélas! qu'au commencement de nos épreuves......une série de souffrances et d'angoisses allait s'ouvrir devant nous et des circonstances navrantes, que nous sommes forcées de taire, mirent la fondation à deux doigts de sa perte.

Ce sont des faits si extraordinaires que les détails en paraîtraient incroyables, s'il nous était possible de les raconter. Ce que nous pouvons dire, c'est que tout cela s'est passé avec d'indicibles angoisses pour nous, d'une part, et de l'autre, avec la reconnaissance la plus vive envers Dieu, pour les soins providentiels de sa bonté, qui a fait pour nous de véritables miracles.

Oui, ma révérende Mère, Dieu a fait pour nous des miracles......... et sans un miracle nous coulions inévitablement à fond.—Je le disais un jour à nos sœurs dans un moment de terrible détresse : " Mes enfants, c'est fini, sans un miracle la fondation croule......" et ce miracle, Dieu l'a fait quand tout semblait perdu!

En toutes ces rencontres notre bien-amée sœur conservait son inébranlable confiance en Dieu et souvent, quand nous lui parlions de nos soucis, de nos craintes pour l'avenir, nous admirions cette énergie de sa foi, qui la faisait espérer contre toute espérance : c'était plus que l'espérance, c'était presqne la certitude.

Nous l'avons dit, ma Révérende Mère, on forma le projet de nous construire un Monastère adapté à nos besoins, à nos usages......les travaux commencèrent en effet. Des circonstances fort graves vinrent entraver l'entreprise, il fallut suspendre, dans l'espoir toutefois de continuer plus tard.

Mais il n'en fut rien : il fallut céder à l'exigence de la situation et renoncer à un projet, caressé depuis longtemps et devenu désormais impossible : il fallut renoncer à un magnifique terrain, donné pour l'établissement du Carmel, sacrifier des sommes considérables, dépensées déjà à pure perte ; songer enfin à dresser sa tente ailleurs... où ?... comment ?... on n'en savait rien, c'était le secret de Dieu...

Nous étions là, seules, abandonnées, sans secours humain, sans ressources, sans conseil, et comment entreprendre d'en donner en pareil cas ?... Nous priions, nous faisions en même

temps des démarches : toutes les portes restaient fermées... une terrible crise financière qui, depuis plusieurs années pèse sur le Canada, rendait notre situation plus difficile, plus désespérante encore, si le chrétien, si l'âme religieuse surtout, pouvait jamais désespérer.

Nous nous voyions sur le point d'être forcées de rendre à leurs familles nos chères petites novices et Dieu sait avec quelle douleur et pour elles et pour nous !... Nous-mêmes, que ferions-nous ?... reprendrions-nous le chemin de la France ou demanderions-nous à la charité de nous accorder un asile ? nous n'en savions rien.

Nous en étions rendues à cette extrémité, ma Révérende Mère, quand apparut dans le lointain l'étoile du salut.—Une pieuse dame, qui voulait bien s'intéresser à nous, nous avait dit, quelque temps auparavant, qu'elle possédait un petit terrain qu'elle mettrait bien volontiers à notre disposition, mais qu'il avait peu d'étendue, qu'à peine osait-elle en parler.—Je ne donnai aucune suite à ceci ; nous avions dans le moment d'autres vues qui échouèrent ; nous nous rappelâmes alors le petit terrain en question, et nous fîmes prier cette dame, que nous connaissions à peine, de vouloir nous accorder quelques moments d'entretien.

Dès que nous entrâmes en conversation, je découvris un cœur, mais un cœur d'or...... un intérêt, une sympathie, un dévouement admirables. C'était l'ange consolateur que la Providence envoyait à notre secours, c'était l'intrument des miséricordes divines sur ce pauvre petit Carmel...... On examina, on mesura bien, en tous sens, on aurait tant désiré trouver quelques pieds de plus ! Enfin, un second ange du Bon Dieu vint au secours du premier... le frère de cette dame, Ecclésiastique pieux et instruit, nous offrit sur son propre jardin, une bande de terre pour la construction de l'Eglise et des sacristies : leur main généreuse nous arrachait au naufrage, nous étions sauvées !... Cette excellente dame daigna ajouter à la donation du terrain, les frais de la construction de notre Eglise, dont elle veut bien se charger elle-même ; nous sentons ainsi s'augmenter au double notre dette de reconnaissance.—Qu'il nous soit permis ici, ma très-Révérende Mère, de faire appel à la charité de tous nos chers

Carmels, pour nous aider à nous acquitter envers cette respectable famille, car nous nous sentons trop impuissantes pour le faire nous seules. Nous demandons à chacune de nos bien-aimées sœurs une dizaine de chapelet et une intention dans une communion pour nos chers Bienfaiteurs et pour leur pieuse mère, qui est très-âgée et bien bonne aussi pour nous. Elle est affligée depuis plusieurs années d'une cécité complète qu'elle supporte avec tout le courage d'une fervante chrétienne.

Veuillez de plus, ma Révérende Mère, nous accorder un souvenir devant Dieu, afin qu'il daigne achever son œuvre, et nous faire trouver les ressources nécessaires, pour couvrir les lourdes dettes auxquelles il nous reste à satisfaire pour les constructions du Monastère.

Déjà de nombreux fidèles ont bien voulu y contribuer et se rendre ainsi participants des prières et des bonnes œuvres du Carmel. Envers eux aussi, nous avons une dette de profonde gratitude que nous osons encore confier à votre cœur. Qu'ils veuillent bien ici recevoir nos remerciements profondément sentis, pour le bien qu'ils nous ont fait, et être persuadés que notre chère défunte portera leur souvenir devant Dieu ; je le lui ai recommandé moi-même quelques moments avant sa mort.

Mais, ma Révérende Mère, malgré toute la bonne volonté des pieux Canadiens, la crise financière qu'ils traversent ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudraient : veuillez donc demander à St-Joseph, notre tendre Père, qu'il continue à se rendre notre céleste Pourvoyeur, et que, pour sa gloire, il achève ce qu'il a si heureusement commencé.

Et maintenant, nous l'habitons, ce cher Carmel, dont chaque pierre est un monument de la bonté de Dieu, et redit par sa seule présence, un magnifique et continuel *Deo gratias !* C'est de ce Carmel béni que, la première, notre chère fille, a pris son vol vers la Patrie, comblée des grâces de son Dieu, purifiée par la souffrance, par l'amour, par la grâce des sacrements et celle du Jubilé ; puisse-t-elle n'avoir pas mis d'intervalle entre le dernier acte d'amour sur la terre et le premier que son cœur a produit en arrivant au ciel !

Nous vous avons entretenue longuement, trop longuement

peut-être, ma bien chère Mère, des épreuves et des douleurs, des joies et des consolations dont le Bon Dieu a parsemé les quatre années de notre séjour en Canada.

Les voies que la Divine Providence nous a fait suivre, ma sœur Marie-Angèle les a parcourues avec nous, elles font donc partie de sa vie, elle s'y est sanctifiée. Puis, ma Révérende Mère, il nous semblait que ces détails vous intéresseraient ; nous savons qu'un grand nombre de nos chers Monastères aiment le Canada, désirent connaître ce qui concerne la fondation du Carmel, et quand je dis, quelques-uns de nos Monastères, pourquoi ne dirai-je pas tous? Vous nous pardonnerez donc, ma bonne Mère, d'avoir épanché notre âme avec tant d'étendue. Mais revenons à la maladie de notre chère défunte.

Depuis longtemps, une toux opiniâtre, des oppressions, un affaiblissement progressif, et tous les symptômes d'une maladie de poitrine nous donnaient de vives inquiétudes sur l'état de notre bien-aimée sœur. Les efforts, essayés pour arrêter le mal, demeurèrent impuissants : nos prières, nos supplications ne purent obtenir cette guérison si vivement désirée. La chère enfant s'unissait bien volontiers à nous ; elle eût été heureuse de recouvrer la santé pour travailler encore et se dévouer, pendant de longues années, à cette chère fondation qu'elle aimait tant!

Le Seigneur en avait ordonné autrement: c'est sans doute au ciel qu'elle va continuer son œuvre chérie et devenir notre Médiatrice, pour l'affermissement et le développement de notre grande entreprise.

Elle lutta contre le mal avec beaucoup de courage, ne s'arrêtant qu'à l'extrêmité, assistant même à Matines quoiqu'elle pût à peine s'y soutenir.

Toujours gaie, toujours aimable, elle était si animée à la récréation, qu'on ne pouvait guère supposer l'état de souffrance qui lui était habituel. Peu à peu il fallut retrancher tantôt un exercice, tantôt l'autre: Elle nous disait avec tristesse : " Ma Mère, vous m'enlevez tout! " ......

Elle vint à Vêpres jusque vers la fête de Notre-Dame du Mont Carmel; quant à la Messe, elle y assista encore la veille de sa mort, et le jour même, pendant *qu'elle était à l'agonie,*

elle nous pria de lui permettre de s'y rendre : or elle mourut vers neuf heures et demie du matin.

Notre chère sœur put continuer presque jusqu'à la fin toutes ses communions, malgré la soif ardente dont elle était consumée : elle ne garda jamais le lit une journée entière, seulement, après qu'elle eut été administrée, elle y demeura quelques heures, disant : " Je suis si bien dans mon petit lit où j'ai reçu tant de grâces, je ne puis me décider à le quitter."

Depuis deux mois environ, elle maigrissait beaucoup, les progrès du mal étaient sensibles. La semaine avant sa mort nous exposâmes nos inquiétudes à M. notre Médecin qui les partagea et nous conseilla de ne pas tarder à la faire administrer. Elle vint elle-même au parloir, malgré nos instances, ne se trouvant pas assez malade pour laisser entrer le docteur : bel exemple de son amour pour la règle jusqu'à la mort !

Nous crûmes un instant que Ste. Anne allait peut-être nous rendre notre chère enfant, mais cet espoir ne dura pas longtemps. Le lundi 4 août, elle reçut tous les sacrements avec la piété, la foi, la ferveur, qui l'avaient animée pendant toute sa vie. Dès sept heures du matin, elle s'était habillée pour venir à la messe ; elle pensait se remettre ensuite au lit pour la cérémonie. Elle ne savait comment exprimer le sentiment de bonheur que lui apporta cette grâce ; son visage était radieux et la douce joie qui brillait dans ses traits, semblait laisser entrevoir une âme pénétrée de la présence de son Dieu et goûtant déjà dans son sein un avant-goût de la paix du ciel.

Nous ne pouvions croire que notre bien aimée Sœur dût nous quitter si tôt, elle paraissait encore si pleine de vie : cependant quelques petites crises nous alarmaient de temps en temps, mais elle se remettait assez vite.

Mercredi 6, elle vint encore communier à jeun au chœur, (qui est en haut) et aprés la messe, elle assista jusqu'au bout à la cérémonie de Profession de notre cinquième petite novice canadienne.

Enfin, Vendredi 8, sans autres symptômes précurseurs, elle fut prise du râle vers quatre heures du matin. Elle

assurait qu'elle ne souffrait pas, qu'elle se trouvait mieux que la veille ; la chère petite conservait toute sa présence d'esprit, elle remarquait tout, elle se rappelait de tout. Nous profitâmes de son admirable présence d'esprit pour lui proposer de recevoir de nouveau le saint Viatique : c'était mettre le comble à ses désirs.

Monsieur notre Aumônier si bon, si dévoué, le lui apporta vers 6 heures avec tout l'empressement de sa charité. Le bonheur de notre heureuse enfant était complet, le nôtre aussi, je vous l'avoue, ma Révérende-Mère, malgré notre douleur...... Jésus venait chercher lui-même l'âme de sa petite épouse.... elle allait rendre le dernier soupir pendant qu'il reposait encore dans son cœur !... Le divin Sauveur n'aura-t-il pas purifié dans son sang les légères souillures qui pouvait lui rester encore à expier ? n'aura-t-elle pas paru au redoutable tribunal toute couverte des mérites de son Jesus !... enfin nous nous berçons du doux espoir qu'il l'aura déposée au ciel... c'est là que nous la trouvons,.... c'est dans le sein de Dieu que nous aimons à venir la chercher. Elle était si bien préparée ! elle nous avait dit quelques instants avant de recevoir le saint Viatique avec une expression que nous n'oublierons jamais : " O ma Mère, que Jésus vienne dans mon cœur pour y faire *tout*... tout ce qu'il voudra ! "

Elle était tout occupée de son Dieu, " Ma Mère, (nous dit-elle) " il me semble que j'ai des ailes pour m'en aller : mais quand le bon Dieu voudra, oh ! oui, tout comme il voudra !"

Nous lui avions donné à boire et elle nous priait d'en ajouter un peu : sur le champ elle reprit : " oh ! non, ma Mère, s'il vous plaît, je ne veux rien demander, je ne veux plus avoir de volonté. Un peu plus tard nous lui présentâmes deux petites cuillerées d'eau. A la seconde elle dit : " Je prends deux cuillerées pour honorer les deux natures de Notre-Seigneur. "

Elle renouvela ses saints vœux avec tant d'expression que nous en étions toutes émues, elle répéta trois fois avec un ton qui ne s'exprime pas : Et ce jusqu'à la mort ! ...... et ce...... jusqu'à la mort !...... et ce jusqu'à...... la mort..... puis elle ajouta : " c'est en votre nom très-sainte, très-aimable, très-adorable Trinité que j'ai répété trois fois : et ce jusqu'à.... la mort......

Elle suivait, elle achevait seule les aspirations que nous lui suggérions, et s'unit très-bien aux prières de la recommandation de l'âme. Elle aperçut près de son lit une de nos postulantes et lui dit avec effusion : " O ma Sœur Anne-Marie, " comme il fait bon mourir au Carmel " ! Elle conservait sa gaieté jusque dans les bras de la mort, se grondant elle-même de l'envie de dormir qu'elle ne pouvait dominer— " C'est-il honteux ! (dit-elle) de dormir comme cela, grosse paresseuse, il faudra me donner la discipline pour me réveiller."…. Pauvre enfant, c'était le repos de l'éternié qui allait commencer pour elle !

Elle offrit le sacrifice de sa vie pour la Ste. Eglise et son chef vénéré, pour notre pauvre France, pour le Canada sa patrie adoptive ; elle nous promit de ne pas oublier au ciel notre Saint Ordre et spécialement son bien-aimé Carmel de Reims ; elle se souviendra aussi de tous nos chers et généreux Bienfaiteurs.

Nous voudrions, ma bonne Mère, vous rapporter en détail toutes les paroles édifiantes que nous avons recueillies, ce serait trop long, il faut nous borner : mais ce que nous ne pourrons jamais rendre c'est l'expression avec laquelle elles tombaient des lèvres ou plutôt du cœur de notre chère mourante.

Peu à peu elle perdit la parole, mais non la connaissance, nous serrant la main à plusieurs reprises. Depuis longtemps déjà elle était dans cet état, quand, tout-à-coup, sans même ouvrir les yeux, elle dit très-distinctement : " Mon Dieu…… Mon Dieu…… je vous donne mon cœur…… Mon Dieu ….. je vous donne tout mon cœur, " ajouta-elle- en pesant fortement sur chaque mot ; puis elle dit encore, d'un ton pénétré : " Quoi donner à Jésus ? " C'était un moment sublime….Cinq minutes après, elle ajouta : " Je vais donc mourir ! " ce furent les dernières paroles, la respiration baissa bientôt et elle remit sa belle âme entre les mains de son divin Époux, sans effort, calme et paisible comme l'enfant qui s'endort dans les bras de sa mère ; c'était le vendredi 8, vers 9 heures et demie du matin, toute la communauté et nous présentes. Elle semblait sourire encore et l'on aimait à prier auprès d'elle.

Nous avons la douce et triste consolation de conserver dans le caveau du nouveau Monastère la dépouille mortelle de nos bien-aimées défuntes ; il semble, en quelque sorte, qu'elles ne s'éloignent pas de nous, nous irons souvent prier sur cette tombe chérie .....

L'absoute a été chantée par Sa Grandeur, Monseigneur Taché, Archevêque de St. Boniface, en présence d'un nombreux clergé.

Nous avons la douce confiance que notre chère fille est déjà en possession de son Dieu, néanmoins, les jugements du Seigneur sont rigoureux et il exige une pureté bien parfaite des âmes qu'il a choisies pour en faire ses épouses...... Nous vous prions donc, ma Révérende Mère, de vouloir bien faire appliquer, le plus tôt possible, les suffrages de l'Ordre à notre chère sœur. Veuillez ajouter une communion de votre Ste. Communauté, une journée de bonnes œuvres, l'indulgence des 6 *Pater*, du *Via Crucis* avec quelques invocations aux S.S. C.C. de Jésus et de Marie, à St. Joseph, à notre Ste. Mère et aux saints Anges objects de sa spéciale dévotion.

C'est au pied de la Croix que nous vous prions d'agréer nos respects et de nous croire bien affectueusement,

Ma Révérende et très-honorée Mère,

Votre humble sœur et servante en N.S.

SR. MARIE SÉRAPHINE DU DIV. CR. DE JÉSUS.
R. C. I.

De Notre Monastère de N.-D. du Sacré-Cœur, sous le patronage de St. Joseph, de Ste. Thérèse et des Saints Anges, des Carmélites de Montréal, (Canada,) le 11 *Août* 1879 .

N.—Les suffrages de l'Ordre ont déjà été réclamés.)

MISSIONS D'ASIE.

CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE DE M. DEGUETTE (1)

De la Société des Missions Etrangères, Missionnaire en Corée.

JOURNAL DE M. DEGUETTE.

Notre-Dame-des-Neiges, (Mandchourie), 21 Novembre 1879.

Hélas ! je ne suis plus en Corée. Aussi, vous dire tout ce qui se passe en ce moment dans mon cœur, vous dire ma tristesse, le regret, l'amertume que j'éprouve en pensant à mes confrères, à M. Blanc et aux autres, en pensant à ces chers chrétiens que j'aimais tant, et loin desquels, je me suis vu si vite et si cruellement exilé ; vous peindre, en un mot, toute ma désolation, est une chose à laquelle je renonce, ou plutôt je pleure pour vous la mieux exprimer. Chère Corée, chers amis, s'ils savaient comme je pense à eux !

Le 15 mai 1879, au matin, (il pouvait être quatre heures, et j'étais encore au lit), je fus réveillé par un bruit étrange, et entendant tout à coup ces cris répétés :—" Tiens ! le voilà qui saute par-dessus la haie. Attention ! le voilà qui s'échappe" ; surpris, je revêts aussitôt mes habits, et je me dispose à sortir pour voir ce qu'il y a. Mais, au même instant, la porte s'ouvrit. Deux hommes entrent tout effarés et me disent :

"—Est-ce bien toi qui t'appelle *Tchoi Simpou* (le P. Tchoi) ?

"—Oui, c'est moi, répondis-je avec calme" ; et comprenant alors à qui j'avais affaire, je présente les deux mains en disant :

---

(1) Voir les Nos. 8, 9, 10 et 11.

" Saisissez-moi, faites tout ce qu'il vous plaira, je suis votre prisonnier ! "

" —Oh non, reprend le chef des satellites, nous ne voulons rien te faire. Il est vrai, nous sommes venus pour te prendre ; mais le gouvernement nous ayant donné l'ordre de te bien traiter, nous ne pouvons et nous ne voulons te faire aucun mal. Rassure-toi donc ; je t'affirme même qu'après deux ou trois mois, on te renverra dans ton pays, comme on l'a fait l'année dernière pour l'évêque."

Ce disant, il donne ses ordres, et aussitôt les autres satellites arrivent. Tous mes gens sont saisis ; la maison est livrée au pillage. Pendant quelques heures, ce fut une scène impossible à décrire, une confusion, une agitation qu'il faut voir soi-même pour s'en faire une idée juste. En entendant leurs cris, leurs disputes, les injures qu'ils s'adressaient entre eux, on eût dit autant de bêtes féroces qui se disputaient leur proie : c'était à qui en emporterait le plus.

On ne toucha pas cependant à ma chapelle. On en prit note et le tout fut mis de côté. Mon argent, mes livres furent également ramassés avec soin,

" —On te remettra tout cela plus tard," disaient-ils. L'un d'eux encore, apercevant ma montre suspendue à la muraille, et la regardant d'un œil d'envie :

" —Et cela, cette montre, mets-là dans ta poche ; elle te servira pendant la route."

Je crois qu'il eût mieux aimé la mettre dans la sienne. Quoi qu'il en soit, l'ayant prise lui-même, et après l'avoir examinée attentivement, il me la remit en ajoutant : " *Myohata !* " (C'est merveilleux.)

Pendant ce temps-là, on avait également saisi les chrétiens qui se trouvaient dans le villege. Tous, hommes, femmes et enfants, pris et enchaînés, furent amenés chez moi. On nous enferma dans la même chambre, et un satellite nous garda à vue. Quelques-uns, il est vrai, avaient réussi à s'échapper. Mon servant était du nombre ; et c'est ce qui m'explique aujourd'hui les cris que j'avais entendus d'abord ; un instant il avait pu fuir, mais, rejoint bientôt par un valet des satellites plus alerte et plus fort que lui, il ne tarda pas à revenir. Il fut battu et accablé d'injures, puis on le fit entrer avec nous.

Pauvres chrétiens ! Ils étaient réunis ainsi dans la même chambre qui nous servit un instant de prison, dans cette chambre où, la veille encore, nous avions tous, d'un cœur libre et joyeux, participé au saint sacrifice ! La tristesse était peinte sur tous les visages. Stupéfaits et comme interdits, nous nous examinions les uns les autres. Nous considérions avec attendrissement les fers, les liens qui nous retenaient captifs ; nous regardions les satellites ; les satellites nous regardaient : personne ne parlait. Mais que ce silence disait de choses ! Quelles réflexions, quelles pensées en chacun de nous ! Surtout quelle douleur pour moi en ce moment ! Enfin, c'était fait. Notre-Seigneur ayant permis tout cela, nous n'avions qu'une chose à dire : " *Fiat voluntas tua !* " qu'une chose à faire : accepter tout avec amour, nous résigner et faire généreusement notre sacrifice.

Aussi chacun prit vite son parti.

" — Père, me dirent ces chers chrétiens, hélas ! il n'y a pas à s'y tromper ; tous, nous devons mourir ; veuillez donc prier pour nous ; veuillez nous donner une dernière absolution. "

Profitant alors d'un instant libre où nos gardiens, surtout préoccupés par leurs désirs de larcin, s'étant peu à peu relâchés de leur surveillance, je pus m'entendre secrètement avec eux et satisfaire leur pieuse demande. Je profitai aussi de cette bonne circonstance pour enlever toutes mes lettres et mes autres papiers compromettants. Je pus même, sans qu'on s'en doutât le moins du monde, soustraire quelques lingots d'argent que je remis à une des femmes de la maison, chose qui a parfaitement réussi, puisque cette chrétienne, un instant enchaînée avec tous les autres, fut remise en liberté dès le jour même, à cause de son grand âge et de ses infirmités.

Entre neuf et dix heures, les satellites nous apportèrent à manger. Ils avaient eux-mêmes préparé le riz. Tous nous prîmes quelque peu de nourriture. Quand nos gardiens se furent également rassasiés, ils me demandèrent si j'avais du vin, du vin européen bien entendu. Il y a longtemps qu'ils connaissent le vin de messe, et je vous assure qu'ils le trouvent fort bon. Comme il m'en restait encore une bouteille,

je la tirai aussitôt de ma caisse et la leur fais présenter; mais le chef me la renvoyant à son tour :

" — Bois-en un peu toi-même, dit-il, cela te fera du bien."

Je bus et je fis passer la tasse à mes chrétiens.

Enfin, tout était réglé, on donna le signal pour partir. Nous sortîmes dans la cour enchaînés deux à deux et reliés tous ensemble par une longue corde que tenait un des satellites. Moi seul, j'avais les mains libres et de plus on m'avait lié séparément. Un soldat me conduisait et je marchais à la suite des chrétiens. En sortant de la cour, il nous fallut traverser une foule immense de curieux, païens du voisinage, accourus à la fois pour me voir et pour acheter ou voler les objets qui nous appartenaient. Ces païens, qui n'avaient jamais vu d'étranger, me considérèrent beaucoup, et naturellement je fus l'objet de tous les rires, de toutes les conversations. Leur attitude cependant fut bonne : aucun d'eux, que je sache, ne proféra la moindre insulte. Ils semblaient même regarder avec un certain sentiment de compassion les chrétiens dont ils étaient pour la plupart les amis, ou du moins qu'ils connaissaient, avec lesquels ils s'étaient trouvés autrefois en rapport. Nous défilâmes devant eux.

En tout nous étions quatorze, sans parler des petits enfants qui nous suivaient et qui ne voulaient pas abandonner leurs mères. Pauvres enfants ! Ne valait-il pas mieux pour eux, en effet, mourir de la main du bourreau que d'être vendus et de tomber au pouvoir des païens, pour devenir ensuite les esclaves du démon ? " Allez-vous-en bien vite, leur disaient sans cesse les satellites en les frappant; allez-vous-en bien vite ! " Et toujours ces petits suivaient en pleurant. Les satellites évidemment, tout cruels et inhumains qu'ils sont, en avaient pitié ; mais ils auraient dû comprendre ce que leur disait une de ces mères chrétiennes en rappelant son enfant et en l'invitant à la suivre : " Cessez donc ; car enfin où voulez-vous qu'ils aillent ? Que voulez-vous qu'ils deviennent, ces petits infortunés ? En les privant de leur mère et de tout, ne voyez-vous pas que vous les mettez dans l'impossibilité de vivre ? " Et ce disant, les larmes aux yeux, elle prend sa petite fille par la main. Ces paroles, prononcées sur un ton ému, firent impression, je crois ; toujours est-il qu'elles res-

tèrent sans réplique ; et les enfants purent nous suivre jusque dans la prison.

Ce jour-là, nous devions aller à Kong-tjyou, capitale de la province où se trouvait alors ma résidence. La route à parcourir était seulement de trente *li* (trois lieues) ; mais à cause des jeunes enfants et de quelques vieillards, nous dûmes marcher très lentement. Le soir, en entrant dans la ville, nous fûmes peu remarqués. On nous prenait sans doute pour des criminels ordinaires, pour des voleurs. On ne savait pas surtout que j'étais là, qu'il y avait un étranger. Mais quand la chose fut divulguée, quand ce bruit vint à se répandre, vous ne sauriez croire quelle agitation et quel tumulte ce fut aussitôt En un instant, toute la populace accourut et envahit la préfecture de police. Il y eut un tel mouvement et les inconvenances furent portées à ce point que les prétoriens, pour me mettre un peu à l'abri et sauvegarder leur autorité, furent obligés d'employer les moyens de rigueur. Force à eux cependant fut de céder bientôt, et finalement ils laissèrent faire. Alors tout le monde de venir, et je fus assailli de toutes parts. Chacun voulait voir, parler, interroger à sa façon, toucher même, si je leur avais permis, un homme en qui tout paraissait extraordinaire.

Le mandarin lui-même, aussi enfant que les autres, voulut se donner le même plaisir. Il me fit comparaitre devant lui, et, après m'avoir considéré à son aise, demandé mon nom, mon âge, etc., m'ayant fait les questions d'usage, il me renvoya en disant sur un ton aimable : " *Hpjeng-an-i soui-e.* " Repose en paix). Mes chrétiens furent aussi interrogés chacun en particulier et à peu près dans le même sens. Là je les quittai, et nous nous séparâmes sans pouvoir échanger une parole de mutuelle consolation. Je regagnai le prétoire et ils furent conduits à la prison des voleurs.

La nuit venue, on m'apporta la table de riz ; je mangeai peu. Quelque temps après, ressentant un grand mal de tête, fatigué surtout de la journée, pour couper court à toutes les questions ennuyeuses, plus ou moins absurdes et souvent obscènes des mes visiteurs, je demandai à être seul et manifestai le désir de me reposer. On finit par me laisser tranquille. J'essayai donc de dormir ; mais ce fut en vain, j'avais

le cœur malade et l'imagination encore tout empreinte des incidents du jour ; je pensais continuellement à mes chrétiens, à mes trois confrères et aux suites désastreuses de la nouvelle persécution.

Ainsi absorbé, une heure s'était à peine écoulée, que j'entendis un grand bruit à l'extérieur. Quelqu'un s'approchant alors de moi me dit, en me touchant de la main : " Lève-toi vite et suis-moi." Nous nous dirigeâmes du côté de la rue. Là étaient une trentaine de soldats en attente, rangés sur deux lignes et tenant tous à la main une longue torche enflammée. Deux d'entre eux me prennent par les habits, et, sans rien dire, m'invitent à marcher. Où allions-nous ? Que voulaient-ils faire ? C'était pour moi une énigme. Bien vite donc j'élève mon cœur vers Dieu, je m'adresse à la sainte Vierge, et, prêt à tout évènement, je remets mon corps et mon âme entre ses mains.

Les soldats faisaient grand bruit ; riant et causant entre eux, ils avaient des gestes qui paraissaient menaçants. Après cinq minutes de marche, la troupe s'arrête un instant. Nous étions en face d'un grand portail. La porte s'ouvre ; nous passons ; je me trouvais dans une vaste cour. Mes conducteurs alors, faisant aussitôt volte-face, forment un cercle autour de moi. Au nom de tous, l'un d'eux s'approche, et, d'un air de plus en plus hostile, me prenant par la barbe, sans toutefois me faire mal, m'adresse différentes questions. Mais j'écartai sa main et je ne crus pas devoir lui répondre. Où voulaient-ils en venir ? C'était toujours ce que je me demandais. Un instant, je crus qu'ils allaient me mettre à la torture ; mais tout à coup, à un signal donné, le le cri de plusieurs voix s'étant fait entendre, une autre porte s'ouvre, et on nous donne l'ordre d'entrer. Mon interlocuteur, me saisissant alors avec violence par les cheveux, me conduit, ou plutôt me traîne au pas de course dans une autre cour, qui fesait suite à la première.

Arrivé à un certain endroit, s'arrêtant tout à coup :

" — Mets-toi à genoux, dit-il, fais la prostration ; " et de peur que je n'obéisse pas, je vous assure qu'il me la fit faire d'une singulière façon, en me pressant sur la tête. Prosterné ainsi jusqu'à terre, je restais dans cette position,

pensant bien qu'on allait m'appliquer quelques coups de planche sur le dos.

" — Redresse-toi ;" ajouta-t-il aussitôt en me secouant rudement. Relevant la tête, je regardai en face et autour de moi.

Je me trouvais de nouveau en présence du mandarin. Il y avait là une foule immense, tout un monde de spectateurs. Au fond, le tribunal, le juge et tous les assistants ; à droite et à gauche, deux haies de soldats, et, à côté de moi, un homme chargé de me transmettre les paroles du mandarin. La salle du tribunal, éclairée avec de grandes lanternes rouges, présentait un aspect solennel, imposant, quelque chose qui de prime-abord était de nature à terrifier. Grâce à Dieu, je n'avais pas peur : mon cœur était calme, et je m'attendais à tout.

Le juge me posa ces questions :

" Ton nom, ton âge ; quand et comment, avec qui es-tu venu ? Chez qui et où as-tu habité pendant trois ans ? Qu'est-ce que tu veux faire en Corée ? Ceux qui sont venus avec toi, les autres Européens, où sont-ils ? Combien y en en a-t-il ? Quels sont les chrétiens avec lesquels tu t'es trouvé en relation ?... Leur nom, leur habitation, etc., etc. ?" Autant de choses sur lesquelles il voulait une réponse. Mais, vous le pensez sans peine, à ces questions je répondis ou ne répondis pas, suivant que la prudence ou la charité me l'ordonnait.

Voyant qu'il ne pouvait arriver à son but :

" Si tu ne veux pas répondre, me dit-il, on trouvera bien le moyen de te faire parler...; te sens-tu de force, par exemple, à endurer la bastonnade, à souffrir de cruelles tortures ?"

" — Fais tout ce que tu voudras, lui répondis-je ; quand même je devrais mourir mille fois au milieu des supplices, je ne consentirai jamais à dire des choses où mon honneur et ma foi, l'intérêt et le salut du prochain sont engagés !... La charité et la justice me le défendent ! C'est impossible ! "

A ces mots, voyant qu'il n'y avait rien à faire, content du reste de m'avoir vu et parlé, c'était le seul but, je crois, qu'il se proposait ; m'éprouver d'abord, puis rire et s'amuser un peu avec ses amis ; car, de sa propre autorité, il ne pouvait rien, il ordonna de me renvoyer. Je me relevai donc, et,

comme la première fois, je fis l'exercice avec mon soldat. En quelques instants, nous eûmes traversé la cour. Rentré au corps de garde, je me couchai et je dormis tranquillement pendant la nuit.

Le lendemain, de très bonne heure, pour éviter la foule des curieux, nous nous mîmes en marche ; nous prîmes la route de Séoul : c'était là, en effet, que le roi avait ordonné de me conduire. On m'ôta mes chaînes et on me fit monter en chaise à porteurs.

Ce voyage de Kong-tjyou à la capitale, qui dura quatre jours, se passa assez bien. Généralement, l'attitude des populations était bonne. On accourait, sans doute, de toutes parts pour me voir ; mais on n'insultait pas. Quelques individus, il est vrai, voulurent bien élever la voix plus que les autres ; mais les satellites leur lancèrent des pierres et ce fut vite fini. Ceux-ci, du reste, en apparence continuaient de me bien traiter.

Chemin faisant, nous causions ; à l'auberge, nous mangions ensemble, et j'étais servi comme eux. Ils me donnaient du tabac, et, tout en fumant tranquillement la pipe, je leur parlais de différentes choses, de la France, des inventions européennes, telles que chemins de fer, bateaux à vapeur, etc. ; ils semblaient prendre beaucoup de plaisir à ces conversations.

" — As-tu encore tes parents ? me demandaient-ils. Quel âge ont-ils ? As-tu des frères et sœurs ? Dans ton pays, jusqu'à quel âge vit-on généralement ? D'ici la France, quelle distance y a-t-il, etc. ? Puisque ta mère existe encore, dis-tu, comment se fait-il que tu l'aies abandonnée pour venir si loin ? Est-ce que tu ne l'aimes pas ? etc., etc. "

Je répondais à tout.

Voyant leurs bonnes dispositions, je leur parlai un peu de religion, de l'existence de Dieu, de l'âme, des dix commandements, du Ciel et de l'enfer.

" — Bonne doctrine, disaient-ils ; mais elle est impraticable ! Le gouvernement, du reste, l'ayant défendue sous peine de mort, qui oserait jamais songer à l'embrasser ? "

Je les priai de me remettre mon bréviaire. Ils me le donnèrent sans faire aucune difficulté, ne soupçonnant pas quel

précieux trésor et quelle source de consolations il devait être pour moi dans la suite. A partir de ce moment, en effet, et pendant les quatre mois de ma prison, tous les jours j'ai pu le réciter. " — Ne t'inquiète pas ! " Bien qu'ils ne se lassassent pas de me repéter cela sur tous les tons, ajoutant sans cesse qu'on ne me ferait pas de mal..., qu'on me renverrait en Chine, je n'y croyais pas. Au contraire, je me rappelais la lettre du roi de Corée en réponse aux Japonais ; il y était dit que si jamais les quatre Européens qui étaient dans le royaume, tombaient au pouvoir du gouveruement, ils devaient certainement s'attendre à subir toute la rigueur des lois. Je m'attendais donc à mourir. Aussi, chemin faisant, et quand j'étais livré à moi-même, n'avais-je pas d'autre pensée que celle-là. Je méditais, songeant toujours à Notre-Seigneur ; de nouveau, je lui faisais le sacrifice de ma vie, en le priant de me donner force et courage, une charité patiente et généreuse, une foi vive, toutes les dispositions nécessaires pour confesser son saint nom. Je demandais aussi les mêmes grâces pour mes compagnons de captivité. Ils n'étaient pas alors avec moi : mais, quoique séparés et enfermés dans une autre prison, ils devaient avoir à subir les mêmes épreuves et partager le même combat. Je priais enfin le divin Maître d'agréer notre sacrifice et de mettre fin à la persécution.

Caché dans ma chaise, je passai ainsi mon temps donnant libre cours à mes larmes, et absorbé par mille pensées diverses. Je voyais déjà notre chère mission si souvent et de nouveau soumise à une cruelle épreuve ; partout les chrétiens dispersés, poursuivis et chassés comme des bêtes fauves ; de tous côtés, je voyais les satellites de province lancés à leur poursuite ; et sur leur passage, des lâchetés sans nombre, des infamies, des atrocités de toutes sortes.

Je vous l'ai dit plus haut, au moment de mon arrestation, j'avais chez moi des lettres, des écrits coréens qui pouvaient nuire à la sûreté de plusieurs. Tout d'abord, j'avais pu les enlever furtivement, les mettre dans mes poches et entre mes habits. C'était bien, mais ce n'était pas assez ; il fallait m'en défaire ; car, supposé qu'on les vît, qu'on les remarquât de la sorte, naturellement ils devaient encore exciter de plus grands soupçons. J'adoptai donc un moyen qui ne fut

pas très expéditif, mais enfin qui me réussit. Prenant toutes ces lettres une à une, je mâchai le papier de manière à en faire de petites boulettes que je laissais tomber à terre par un trou de la chaise, ayant toujours pour cela l'œil au guet, remarquant si on ne m'apercevait pas. Ce petit stratagème m'a occupé presque pendant toute la route.

Quand je fus pris, j'ignorais complètement la cause de mon arrestation, ne pouvant même m'expliquer comment les satellites étaient arrivés à trouver ma résidence, alors peu connue des chrétiens, puisque je ne l'habitais que depuis quinze jours. J'étais loin de soupçonner surtout que j'avais devant les yeux, parmi eux, un misérable traître. Plus tard, j'ai su toute la chose.

Ce malheureux, du nom de Tchoi, est originaire de Moktchyen. Catéchumène, ou du moins affirmant qu'il voulait étudier, furieux, dit-on, de ce que j'avais refusé les sacrements à une de ses parentes, sous prétexte de vouloir recevoir lui-même le baptême, il s'informa exactement du lieu où je pouvais être. Or, il se trouva que celui à qui il s'adressa était mon portefaix, un Kim Pierre, le seul de son village, avec le catéchiste, qui connût ma maison. Kim Pierre, brave homme mais trop peu défiant, lui indiqua tout. Muni alors de renseignements aussi précis, le traître alla droit à la capitale me dénoncer au juge criminel, pour revenir ensuite me prendre, en dirigeant les satellites.

Tel est le récit que m'a fait M. Robert dans sa dernière lettre. M. Blanc aussi serait de son avis. Il me parle des mêmes circonstances, ajoutant de plus que ce misérable, " descendu en Tjen-la-to, s'est montré beaucoup plus furieux et méchant que les satellites, il répandait partout le bruit que, s'il ne prenait pas les autres Européens, il y allait de sa vie. C'est pourquoi il y a mis tant de zèle. Grâce à Dieu, ses projets diaboliques ont échoué en partie. " Cette nouvelle, donnée par mes deux confrères, est-elle vraie ? Je le crois. Toutefois, il y a une autre version.

D'après un des satellites, auquel j'ai moi-même demandé des renseignements, le traître en question serait un autre individu, du même nom, mais chrétien, et dont les antécédents sont excessivement mauvais. Ancien traître, il conti-

nuerait toujours son abominable métier. M'ayant rencontré, dit-on, pendant que je me rendais à la chrétienté de Myeng-tang-i (An-syeng), il serait revenu quinze jours après en compagnie des satellites. Quelques chrétiens du village, entre autres ce Kim cité plus haut, pris et battus, soumis à de cruelles tortures, auraient tout révélé. Est-ce vrai ? Je n'en sais trop rien. Quoi qu'il en soit, il est très certain que, cette fois encore, nous avons été victime de la trahison. Les chrétiens n'ont rien de plus à craindre que ces misérables, ces scélérats, qu'on regarde à bon droit comme le plus grand obstacle à la religion en Corée. Le mal qu'ils ont fait jusqu'ici est immense !

Durant le voyage à la capitale, je fis une rencontre qui me causa beaucoup de peine. Sur la route, se trouvait une pauvre femme ; elle avait avec elle deux petits enfants, deux petites filles, dont l'une pouvait avoir sept ans et l'autre dix ou onze. Fatiguée, elle avait déposé son bâton par terre, et elle était assise ; les coudes appuyés sur ses genoux, elle tenait sa tête entre ses deux mains : tout indiquait en elle une personne soucieuse, et elle semblait chercher un moyen de subsistance pour elle et pour ses enfants. Je la pris pour une mendiante. Nous passions. Mais, jetant un dernier regard, pendant qu'elle levait elle-même la tête pour voir notre cortège, je la reconnus aussitôt : c'était une de mes chrétiennes, elle habitait à deux lieues de là, dans les montagnes, en un village où j'avais donné les sacrements quelques semaines auparavant. Sa présence en cet endroit fut pour moi toute une révélation. Cette infortunée était en fuite, et son village devait avoir été saccagé. Pauvre femme ! Mais que va-t-elle devenir ? Sans maison, sans vêtements, sans riz, sans argent, sans ressource aucune, avec ses deux enfants et au milieu des païens, comment vivre ? Que de chrétiens cependant en sont là !

Le 19 mai, nous fîmes notre entrée à la capitale. Comme j'étais en chaise ouverte, il n'y eut pas de bruit. On me conconduisit directement au corps de garde, dépendant de la préfecture de gauche. Là encore je fus bien reçu.

Le soir du même jour, un peu avant dans la nuit, le préfet de police me fit appeler. Je comparus devant lui ; mais cette

fois, ce fut un interrogatoire très simple. Il n'y avait rien de cet appareil qu'on avait déployé pour Monseigneur et que j'avais vu moi-même à Kong-tjyou. Le juge me parut être un brave homme. Ses paroles étaient bonnes, simples, pleines de douceur, et il semblait m'affectionner. Aussi, je me mis bien vite à l'aise avec lui. Ce fut une vraie causerie, un peu dans le genre de celles que nous faisons avec nos chrétiens. Comme il me traitait bien, du reste, j'avais toujours soin dans mes réponses d'employer les formules honorifiques, point sur lequel les Coréens sont si chatouilleux. Cela lui fit plaisir...

" — Si on te renvoyait dans ton pays, me dit-il, cela te serait-il agréable ?

" — Non, répondis-je. Etant venu ici pour faire connaître Dieu et prêcher la religion, pour aider les chrétiens de Corée à sauver leur âme, je n'ai pas du tout le désir de m'en retourner.

" — Mais cette religion que tu prêches, nous n'en voulons pas ; le roi la défend sous peine de mort !

" — Que le roi la défende, c'est un fait ; mais il n'en a pas le droit ; que vous ne vouliez pas étudier la religion, reconnaître et adorer Dieu, c'est possible ; aussi, vous en subirez les conséquences un jour ; vous ne pouvez pas, du moins, vous opposer à ceux qui seuls sont sages, parce qu'ils reconnaissent un Etre suprême et travaillent à sauver leur âme. De ces hommes qu'on appelle chrétiens, il y en a beaucoup ici, et c'est pour eux principalement que je suis venu."

Finalement je lui dis :

" — De deux choses l'une : ou vous voulez me mettre à mort, ou bien vous avez l'intention de me renvoyer dans mon pays. Si vous voulez me mettre à mort, j'y consens très volontiers, et je vous assure d'avance que je n'aurai pour vous ni haine, ni animosité dans le cœur. Si, d'après vos lois, vous voyez en moi un criminel digne de la peine capitale, bien que devant Dieu, le Maître du monde, l'action d'être venu chez vous ne me rende coupable d'aucune faute ; bien qu'aussi cette loi inique de *mettre à mort les étrangers* soit inconnue dans les autres pays, faites-moi mourir ; mais, de

grâce, déchargeant toute votre colère sur moi, que je sois la seule victime. Epargnez tous les chrétiens qui ont été pris avec moi ; cessez de poursuivre les autres, et ne tuez pas inhumainement des hommes innocents et auxquels vous ne pouvez reprocher ni vol, ni injustice, ni aucun autre crime. Si, au contraire, renonçant à votre passé, mus par des sentiments humains, vous voulez m'accorder la vie sauve, si vous consentez, dis-je, à pardonner à un homme qui vous est tout à fait étranger, et qui, de plus, selon vous, est digne de mort, à combien plus forte raison, je vous le demande, ne devez-vous pas avoir compassion de ceux qui sont vos frères, et pardonner aux propres sujets du roi, qui sont même les plus dévoués, les plus soumis, les plus fidèles ? Pouvez-vous, en effet, leur reprocher une désobéissance à la loi, une soustraction aux impôts, une trahison, un crime de lèse-majesté ? Encore une fois, faites-moi mourir à leur place ; mais, à eux, ne faites aucun mal ; vous n'en avez pas le droit ! "

Je me retirai sans réponse.

Reconduit à mon poste, je passai là quinze jours, et c'est le temps où j'ai eu le plus à souffrir pendant ma captivité, non pas, remarquez-le, que j'eusse à endurer de mauvais traitements, puisque chaque jour, sur l'ordre du mandarin, on m'apportait une bonne nourriture ; on ajoutait même très souvent que si j'avais besoin de quelque autre chose, il fallait le demander sans façon, qu'on me l'achèterait aussitôt ; mais fatigué par le voyage et peu accoutumé, il est vrai, à ce nouveau genre de vie, excessivement affaibli surtout par une longue administration, je n'avais alors ni force, ni appétit, impossible de manger ! Naturellement je tombai malade, crachant le sang, le vomissant même à tel point que deux ou trois fois je faillis mourir. Le mandarin informé de la chose conseilla les remèdes ; je pris trois, quatre médecines, mais inutilement ; j'allais toujours m'affaiblissant de plus en plus. Le local, très petit, du reste, était on ne peut plus défavorable à ma santé. J'étais privé d'air et je ne pouvais dormir, continuellement réveillé par les allées et venues des soldats qui, durant la nuit, à tour de rôle se succédaient au corps de garde, et qui tous, bien entendu, voulaient faire connaissance avec le nouveau venu.

Par bonheur, on me fit passer dans un autre appartement. Je fus conduit à la préfecture de police. Je trouvai là un local vaste, spacieux, magnifique... trois chambres et une belle cour à ma dispesition ! C'était toujours, sans doute, le même régime ; mais là du moins, je pouvais circuler, prendre l'air et me promener à mon aise. La surveillance était beaucoup moins sévère. Je suis resté en cet endroit trois mois et demi à peu près ; et, pendant ce temps, la santé, les forces revinrent peu à peu, et je passai une vie assez tranquille. Là encore je me trouvais en compagnie des satellites, soldats et autres employés du gouvernement, Mangeant et buvant avec eux, couchant journellement avec eux dans la même chambre, nous causions ensemble, nous parlions tranquillement d'affaires et d'autres, peu de religion, il est vrai, car je m'aperçus bientôt que c'était inutile.

Il y a parmi eux, sans doute, d'assez braves gens, des hommes à propos desquels on se demande intérieurement pourquoi ils ne sont pas chrétiens, et comment il se fait qu'en entendant parler de Dieu, ils ne veulent pas étudier la religion. Cependant, quoique aimables et complaisants, ils sont excessivement corrompus, très-peu sérieux, menteurs au dernier degré. Leurs conversations, leurs gestes, sont quelque chose de dégoûtant. Il faut donc de la patience ! Oui, et avec une patience soutenue, en fermant les yeux sur tout cela, avec un peu de douceur et de charité, on arrive même à s'en faire des amis.

" —Mgr. Ridel, me disaient-ils souvent, quel homme juste ! Comme il est bon ! Comme il est équitable !

" — Tous ces étrangers en sont là, reprenait un jour quelqu'un ; moi, j'ai connu autrefois l'évêque un tel, et j'étais du nombre de ceux qui l'ont pris ; j'ai connu tel et tel Père ; eh bien ! tous sans excption étaient, comme celui-ci (il me montrait du doigt), des hommes fort honnêtes ; pour tout au monde, ils n'auraient pas fait tort d'une sapèque ! Ah ! vraiment cette Europe doit être un beau pays ! "

Pauvres malheureux ! Pauvres âmes déchues et esclaves du démon ! ils sont coupables, je le sais ; et ils sont d'autant plus coupables qu'ils refusent toujours d'ouvrir leur cœur à la voix de l'Evangile. Dans sa miséricorde, le bon Dieu

daigne leur envoyer des pasteurs ; et, avec un orgueil sans pareil, ou ils les tuent, ou ils les chassent de leur pays ! Mais quelle ignorance digne de compassion ! Quelle différence surtout, si, tout païens qu'ils sont, on vient à les comparer à nos mauvais chrétiens d'Europe, à nos libres-penseurs qui, eux aussi, veulent proscrire notre sainte religion et lui font une guerre impie !

Un mois, deux mois se passèrent ainsi dans ma prison et j'en étais toujours au même point. Les satellites, mes amis, ne se lassaient pas de me répéter : " Patience ! encore quelques jours et on te renverra certainement." Mais pas la plus petite nouvelle officielle. Je n'espérais donc pas ; ils m'avaient même habitué depuis longtemps à croire tout le contraire de ce qu'ils disaient. J'étais là attendant les desseins du bon Dieu. On semblait m'avoir complètement oublié pour ne songer qu'aux Japonais. Enfin, un beau jour, on m'apporta des habits. Trouvant la chose très extraordinaire, je crus que c'était l'indice d'une prochaine délivrance. Mais pas du tout ; le temps de partir n'était pas encore venu. C'était tout simplement une gracieuseté du grand mandarin. Les vêtements que je portais alors, en effet, étaient très sales, et on jugea à propos de m'en faire changer.

Voyant la tournure des choses et ennuyé de tous ces délais, je finis par dire à ceux qui m'entouraient : " Mais, si l'on veut me mettre à mort, pourquoi ne pas le faire dès maintenant ? Si, au contraire, vous voulez me renvoyer, eh bien ! faites-le sans hésiter ; faites-le généreusement ; car pourquoi me faire souffrir ainsi sans but et sans utilité ? Dans toute hypothèse, si on veut prolonger ma captivité, très-bien ; mais alors donnez-moi mes livres ; qu'on me permette de travailler ! " Je demandais une chose raisonnable ; je cherchais un petit soulagement ; mais, comme toujours, belles promesses, et rien au bout. Ce fut l'occasion d'un nouveau sacrifice.

Pendant tout ce temps là, qu'étaient devenus mes chrétiens ? Là-dessus impossible d'avoir le plus petit renseignement. J'en parlais souvent ; j'interrogeais à dessein ; mais les satellites ne me répondaient pas, ou me trompaient toujours ; si bien que je suis resté trois longs mois sans savoir

qu'ils etaient tout à côté de moi, enfermés dans la prison de gauche, là où Mgr Ridel avait passé quelque temps de sa captivité. Sur la fin de juillet seulement, j'appris que nous étions voisins. Cette nouvelle m'encouragea beaucoup à supporter mes peines avec plus de patience. Ma croix, en effet, mes souffrances, qu'étaient-elles en comparaison des leurs ? Et quand je songeais à toutes leurs privations, comme j'aurais voulu partager avec eux mon abondance ! mais impossible de les voir ; impossible de briser leurs fers, même à prix d'argent ; impossible de les soulager, de les consoler, de leur envoyer un peu de ce bon riz que je mangeais.

J'ai vu moi-même la quantité de nourriture qu'on leur donnait journellement. Quand j'y songe encore aujourd'hui, je ne puis maîtriser en moi un sentiment d'indignation profonde. Je ne sache pas qu'on les ait battus, ces chers chrétiens, du moins officiellement ; mais quelles sonffrances ! Quelles tortures endurées par la faim ! Quels ennuis, quels dégoûts dans ces prisons infectes, au milieu des grandes chaleurs de l'été, privés d'air, toujours les fers aux pieds, et sans cesse mangés par la vermine qui abonde en ces lieux et qui, dit-on, est le plus rude supplice !

Quel beau et quel long martyr que celui-là ! Et par suite, quels mérites devant Dieu ! Mais j'ajoute aussi, à ces martyrs qu'il faut de foi, de patience et de résignation ! Quelle vertu solide ils doivent avoir pour ne pas se relâcher dans la prière, pour se maintenir toujours simples, toujours charitables, chastes, résignés, pour ne pas se laisser aller au murmure et omporter par le découragement !

Un jour, je les ai vues, ces victimes de la faim ; mais dans quel état, grand Dieu ! ! Je reculai épouvanté ! Ce n'étaient plus des hommes ; c'étaient de vrais squelettes, autant de cadavres ambulants que la misère, la faim, la gâle, une lèpre affreuse avaient entièrement défigurés ! Ce jour-là, par hasard, on avait fait sortir tous les prisonniers, afin de leur faire prendre l'air ; et mon œil plongeant à l'intérieur par une petite ouverture pratiquée à la porte de ma chambre, je vis et je distinguai très bien, quoiqu'avec peine tout d'abord, quelques-uns des chrétiens pris avec moi, entre autres Ni Léon, le père de mon servant. Je dis quelques-uns, car les

hommes seulement étaient venus à la capitale. Les femmes, les enfants, étaient restés en province, et on les avait enfermés dans les prisons de Kong-tjyou. J'ignore aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. J'ai appris seulement que deux des hommes, ayant pu briser leurs fers, s'étaient échappés à la faveur de la nuit.

Ceux qui m'avaient suivi à Séoul étaient donc peu nombreux. En tout ils étaient quatre et un autre chrétien de Pyeng-taik qu'on avait saisi peu de temps après. Je les vis sans qu'eux-mêmes pussent m'apercevoir ; et après avoir considéré leur visage avec émotion, croyant leur mort prochaine, je leur donnai bien vite, *sub conditione*, une dernière absolution. Quelques jours après, on m'apprenait que deux d'entre eux, puis trois, puis quatre, n'existaient plus. Le dernier certainement n'a pu survivre.

Ainsi s'est écoulé le temps de ma prison. Le 6 septembre, vingt de la septième lune, jour du départ des Japonais, deux employés de la préfecture, au nom du gouvernement, m'annoncèrent que le lendemain, je partirais de bonne heure pour la Chine. En conséquence, liste en main, ils me remirent, objet par objet, tout ce qn'on avait trouvé dans mes caisses, lors de mon entrée à la capitale. Il y avait bien, sans doute, plusieurs choses qui manquaient à l'appel. Cependant je dois dire qu'on me rendit très exactement ce qui servait au culte, ornements, linges d'autel, pierre sacrée, calice, saintes huiles, etc. Quant à mes livres coréens et chinois, ils ne voulurent pas me les donner. Ils prirent également mon surplis et tout mon argent.

Le 7 septembre, accompagné d'un petit officier, suivi et précédé de quelques soldats, après avoir dit adieu à mes gardiens, je partais pour le nord. En quittant la préfecture, j'étais monté en chaise découverte et je traversai ainsi les rues de la capitale, au su et vu de tout le monde, sans toutefois donner lieu à aucune démonstration hostile. Je n'entendis rien de désagréable.

“ Tiens ! ” disait-on de toutes parts, en me voyant passer, “ voilà l'Européen ! ” et c'était tout ; on regardait.

“ *Tchoi Simpou ! Tchoi Simpou !* le père Tchoi ! le père Tchoi ! — Voilà Tchoi Simpou qui s'en va, ” disaient les

gamins en sautant et en criant devant ma chaise! ils semblaient tous contents de me voir.

Ici, je ne m'arrêterai pas à faire une description de ce long et pénible voyage. Ce serait du reste une répétition. Généralement parlant, j'étais bien accueilli, bien reçu, bien traité. Les mandarins avaient pour cela des ordres particuliers ; et à chaque ville, à chaque étape de la route, à chaque village où on s'arrêtait, c'était toujours le même assaut de curieux, des questions, une causerie sans fin. J'étais très fatigué, très-ennuyé de cela ; mais vraiment il était impossible de l'éviter. Comme Mgr Ridel aussi, en passant dans la province de Pyeng-yeng-to, j'ai été témoin de faits et de plusieurs scènes regrettables. Dans cette contrée, je crois, l'esprit serait plus mauvais et les populations beaucoup plus turbulentes.

A Kenm-tchyen, tout près de la ville, je fis la rencontre d'un certain nombre de chrétiens. Comme ils m'étaient complètement inconnus, j'allais sans faire trop attention à eux ; mais figurez-vous que ces braves gens, postés sur la route et me voyant seulement à quelques pas d'eux, se mirent à faire un grand signe de croix ! Héles ! je compris; mais je pâlis de peur ! Quel malheur si les satellites s'étaient aperçus de la chose ! Je leur souris un peu et je continuai ma route. Ces chrétiens, au nombre de sept ou huit, habitaient une poterie, à une lieue de là.

Arrivé à Foung-hoang-tcheng, première étape chinoise qui se trouve à douze lieues de Tui-tjyou, les Coréens me quittèrent après m'avoir remis aux autorités chinoises ; et en se séparant de moi, m'ayant souhaité mille prospérités, ils me donnèrent un paquet de gâteaux ; n'était-ce pas m'inviter à retourner chez eux ? je m'aperçus même que plusieurs étaient fort émus.

Livré aux mains des Chinois, il se présenta pour moi une nouvelle difficulté. Ne sachant pas leur langue, et ne comprenant absolument rien à ce qu'ils me disaient, j'ignorais où on allait me conduire et ce qu'on voulait faire de moi. Chemin faisant, par bonheur, je rencontrai un jeune homme que j'avais vu autrefois en passant à In-tze. C'était un ancien élève du collége. Il fut le premier à me reconnaître. Comme il parlait le latin, nous pûmes nous entendre, et alors je le

priai de m'accompagner. C'était à Mouk-den (Mandchourie) qu'on me conduisait, et là, me dit-il, je devais trouver un confrère, M. Chevalier, qui pourrait me rendre beaucoup de services. André, c'était son nom, monta avec moi en chariot et nous nous dirigeâmes vers la capitale de la Mandchourie, dont nous étions éloignés seulement de deux journées de chemin. Sur le point d'arriver, je l'envoyai en avant, porteur d'un petit billet à M. Chevalier. Ce cher et bon confrère s'employa aussitôt et se mit en quatre pour hâter ma délivrance. On voulait me conduire à Péking; mais, grâce à lui, grâce à ses efforts suprêmes, le vice-roi consentit à me remettre entre ses mains, et je recouvrai ainsi la liberté! C'était le 2 octobre.

Après avoir passé deux jours délicieux à Mouk-den, remis un peu de mes fatigues, je quittai mon cher compatriote pour me rendre directement à In-tze, en traversant Niou-tchouang, où je fus très heureux de renouveler connaissance avec M. Riffard. A In-tze, j'eus le bonheur et l'agréable surprise de trouver notre cher évêque, Mgr Ridel, qui venait du Japon. Je me jetai dans ses bras. Monseigneur lui-même, très-ému, me bénit, remerciant Dieu de ma délivrance. Sa Grandeur me dit que la légation de Péking avait contribué beaucoup à ce succès. Quoi qu'il en soit, en tout et pour tout, à jamais, *Deo gratias !*

Le surlendemain, nous montions à cheval, et, d'étape en étape, je suis arrivé à N.-D. des Neiges. C'est là que je me trouve maintenant, en compagnie de mes confrères, MM. Richard, Liouville et Mutel. Chassé et expulsé violemment de ma mission, mais très désireux de retourner à mon poste, je n'attends pour cela que les ordres de mon évêque et la volonté de la Providence.

Deguette,
Missionnaire de Corée.

MISSIONS D'AFRIQUE.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE CANADIEN FRANÇAIS DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Khartoum, 28 juin 1880.

Au mois de novembre dernier, je me suis mis en route pour la Terre de feu. Après six semaines d'un voyage bien pénible, je suis arrivé à Khartoum, capitale du Soudan, et résidence principale de notre mission, qui est tout simplement deux fois plus grande que l'Europe, et contient 100,000,000 de nègres. Il est impossible de se faire une idée des privations et des dangers auxquels nous sommes exposés dans ces voyages à travers le Soudan, surtout, durant la traversée du fameux désert des Biskaris, de Sanakim à Berben. Nous avons mis quatre jours à traverser le terrible désert, perchés sur ces affreuses bêtes qui s'appellent chameaux, et sous un soleil de feu. Imaginez que dans quinze jours nous avons trouvé de l'eau trois fois. Je dis de l'eau, car je ne connais pas de nom pour qualifier cet affreux liquide vert rempli de grenouilles et de bêtes immondes. Outre le courage qu'il faut pour ingurgiter cette liqueur dégoûtante, il y a à compter avec les douleurs atroces qu'elle cause. C'est à se rouler sur le sable du désert, jamais de ma vie je n'ai tant souffert, cela dépasse toute imagination.

Nous avions avec nous six religieuses ; Dieu seul connaît les sacrifices de ces âmes courageuses au milieu des maux qui nous accablaient. En voici une preuve. Un jour que nous étions au beau milieu du désert, brûlés par le soleil et sans jamais apercevoir la moindre petite plante qui pût nous donner un peu d'ombre, une des religieuses perdit connaissance sur son chameau. Aussitôt je fis arrêter la caravane

et agenouiller le chameau qui portait la pauvre malade. Au moyen de caisses et de couvertures, nous parvînmes à faire un peu d'ombre pour soulager cette pauvre sœur que je crus mourante. Nous étions tous là, la regardant se débattre sur le sable, pleurant toutes les larmes de notre âme. Elle reprit pourtant vigueur, et nous voyant dans l'affection elle dit :

" Vous perdez votre temps si vous pleurez pour moi ; je ne me tourmente pas le moins du monde ; que la volonté de Dieu soit faite." Puis elle demanda un peu d'eau. Comme le cœur me faisait mal lorsque je me vis obligé de lui dire que nous n'en avions pas même une goutte, car le chamelier doutions pas que Dieu allait nous imposer un nouveau sacrifice. Le dimanche 28 décembre, un de nos pères, car nous étions trois prêtres dans la caravane, jeune homme de 25 ans à peine, d'une vertu et d'un talent à toute épreuve, s'est avisé à notre insu de prendre un bain dans le fleuve, notre barque étant arrêtée par le vent contraire. J'étais sous la *récouba* (espèce de chambre) occupé à réciter mon bréviaire, lorsque j'entendis crier : le père Victor est à l'eau ! D'un bond je fus dehors, et n'eus que juste le temps de donner la sainte absolution à ce bon père que j'aimais tant, et que je vis disparaître emporté par un énorme crocodile dont le Nil abonde. Je laisse à votre imagination de se faire

que j'avais envoyé en avant pour prendre de l'eau ne devait revenir que le matin du jour suivant, et qu'il n'était que trois heures de l'après-midi. La bonne religieuse répondit alors : " Ne vous tourmentez pas ; Notre Seigneur n'a pas eu d'eau sur la croix pour étancher sa soif ; et il souffrit alors pour moi ; ce n'est que justice que je souffre un peu pour lui." Elle demanda ensuite à se confesser, et après avoir reçu l'absolution, elle me fit ses recommandations pour sa bonne mère. J'étais là sur le sable, assis près d'elle, le cœur navré de douleurs et admirant tant de courage et de vertu. Enfin Dieu entendit les prières que nous lui adressâmes pour notre pauvre religieuse, et le lendemain elle était en état de continuer le voyage.

Nous n'étions plus qu'à trois jours de Khartoum, où nous attendaient tous les missionnaires. Nous étions si jouyeux d'arriver après un voyage long et pénible, que nous ne nous

une idée de ma douleur. Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite, mais pardonnez-moi si je suis tenté de dire que le cœur fait trop mal !

Nous étions quinze de notre caravane dont j'étais le supérieur : trois prêtres, six frères coadjuteurs et six religieuses. Depuis six mois à peine que nous sommes arrivés dans le Soudan, un prêtre, deux frères et deux religieuses ont reçu la récompense céleste. Dieu sait combien il en restera après la saison des fièvres qui va commencer le mois prochain. Malgré tous les dangers, je ne me trouble pas le moins du monde, ma vie est si peu précieuse que ce ne sera pas une grande perte pour la mission. J'ai déjà choisi l'endroit du cimetière où je désire être enterré, à côté d'un père, mon ancien supérieur à Vérone, et qui, à peine arrivé ici, est mort de la fièvre dont presque tous les Européens meurent au Soudan. Nous allons voir maintenant ce qu'elle va faire à l'égard des canadiens. J'espère surmonter tous les périls du climat de Soudan, car je me sens toujours fort, et me suis fait sans peine à la nourriture du pays, à laquelle les étrangers ont tant de misère à s'habituer. Trois jours après mon arrivée, je ne me rappelais plus d'avoir été dans l'hbitude de manger du pain, et maintenant je ne ferais pas un pas pour m'en procurer. Voilà six mois que je m'en passe, et je me porte aussi bien que les négociants de Khartoum qui font venir du Caire un pain qui arrive ici aussi dur que la pierre, et qui se vend au poids de l'or. On croira peut-être que les missionnaires du Soudan sont des hommes extraordinaires ou des saints pour faire de tels sacrifices. Malheureusement nous sommes obligés de dire que les hommes du monde en font plus pour un peu d'or que nous pour Dieu. Si comme moi on était témoin du nombre d'Européens qui meurent ici, on verrait combien la soif de l'or est une terrible maladie. La semaine dernière, j'ai été appelé trois fois auprès d'Européens frappés de la fièvre pestilentielle. Un seul a eu le temps de se confesser et de recevoir l'absolution, les deux autres sont morts francs-maçons, et ennemis jurés du catholicisme.

Prions beaucoup pour la conversion des habitants de l'Afrique. Hélas ! combien de missionnaires y laisseront leurs os avant que cette conversion soit opérée. Le récit des

faits de notre mission étant de nature à intéresser mes compatriotes, j'ai résolu de les tenir au courant de ce qui s'y passe, leur donnant des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis journellement en rapport, sur leurs traditions plus ou moins extravagantes. Je pourrais aussi faire une histoire de l'ésclavage en ce pays barbare. J'ai pensé qu'en publiant ces lettres dans un journal de Québec, ce serait un excellent moyen d'avoir le chemin du cœur et de la bourse de quelques personnes charitables qui se feraient des trésors de mérites en donnant ainsi à notre pauvre mission les moyens de racheter quelques esclaves, et de faire venir de nouveaux ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur. J'ai un confrère autrichien qui, sans être un écrivain brillant, fait publier une relation dans son pays et reçoit des sommes considérables pour se maintenir lui et un bon nombre de noirs qu'il a rachetés. Il espère l'année prochaine pouvoir bâtir une chapelle...

A. Bouchard, prêtre,
Missionnaire-Apostolique.

DURAZZO.—(ROUMELIE.)

Mgr Raphaël d'Ambrosio, des Mineurs Réformés, archevêque de Durazzo, signale, dans une lettre du 30 juillet, les progrès obtenus depuis trente-trois ans dans sa mission, grâce aux secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

" Lorsque je pris possession de mon siége épiscopal, le 23 février 1848, il n'y avait dans mon diocèse que 13 églises, 10 chapelles qui, en grande partie, menaçaient ruine et dont quelques-unes étaient couvertes en paille. Maintenant, on compte 22 églises, 2 oratoires paroissiaux et 23 chapelles rurales, toutes solidement construites en pierre, à l'exception de deux des anciennes églises qui sont en briques de terre non cuites.

" Je trouvai, ajoute l'évêque, 12 bresbytères, 3 résidences de missionnaires franciscains, ayant besoin de réparations ; à présent, nous avons 16 presbytères, y compris l'habitation épiscopale et sept résidences de religieux, et ces bâtiments sont solides et commodes.

" Le clergé, à mon arrivée, se composait de 10 prêtres du pays, presque tous avancés en âge, et parmi eux aucun élève de la Propagande, et de 4 missionnaires européens ; pas une école populaire. Présentement, nous avons 14 prêtres indigènes, presque tous jeunes, dont 9 élèves de la Propagande ou du collége pontifical albanais, 4 élèves du pays, 10 missionnaires européens et 7 écoles élémentaires.

" On comptait, en 1848, 6,716 catholiques répartis en 12 stations, et bon nombre d'entre eux portaient des noms turcs et vivaient en chrétiens occultes. Le gouvernement local ottoman ne permettait pas aux églises situées dans la plaine de sonner des cloches. La population catholique actuelle est de 10,000 âmes, répartie en 24 stations dans lesquelles sont comprises les villes de Valona, Privesa et Janina, stations heureusement fondées en 1854.

" Les catholiques ont une entière liberté pour leur culte ; tous portent un nom chrétien, et dans toutes les églises et chapelles on sonne les cloches qui sont au nombre de 43, tandis qu'en 1848 il n'y en avait que 15. A Privesa et à Janina seulement, la sonnerie des cloches reste interdite.

" Tout cela à la gloire de Dieu et de son Eglise. "

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

TREIZIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1881

SOMMAIRE.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL

1881

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1881.

(NOUVELLE SERIE)

TREIZIÈME NUMÉRO.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

Permis d'imprimer :

† Ed.-Chs, Evêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

***Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans l'Archidiocèse de Québec, pour l'année* 1880.**

(44me année.)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique et Notre-Dame de la Garde	$178	33
Archevêché	10	00
Grand Séminaire	18	61
Petit Séminaire		
Hôtel-Dieu	27	75
Dames Ursulines	38	13
Hôpital-Général	32	00
Sœurs de la Charité	8	00
Porté	$312	82
Rapporté	$312	82
Sœurs du Bon Pasteur	8	00
St Patrice		
St Laurent du Havre	16	00
Faubourg St Jean	232	00
St Roch	518	73
St Sauveur	268	81
Ecole Normale	12	18
Asile des Aliénés	28	90
Porté	$1397	44

CAMPAGNES.

Rapporté	$1397	44
Agapit St	36	00
Agathe Ste	40	21
Alban St	34	00
Alexandre St	20	00
Ambroise St	85	31
Anastasie Ste	3	12
Ancienne Lorette	80	44
André St	20	20
Ange Gardien	47	00
Anges Sts de la Beauce	5	40
Anne Ste de Beaupré	38	00
Anne Ste de la Pocatière	108	50
Anselme St	60	00
Antoine St	42	00
Antonin St	15	00
Apollinaire St	20	38
Aubert St	8	00
Augustin St	218	37
Basile St	24	60
Beaumont	40	43
Beauport	313	40
Bernard St	24	51
Porté	$2682	31
Rapporté	$2682	31
Berthier	45	37
Buckland	5	90
Cajetan St d'Armagh	1	45
Calixte St de Somerset	77	00
Cap Santé	32	66
Cap St Ignace	90	55
Casimir St	36	00
Catherine Ste	20	50
Charles St	80	65
Charlesbourg	47	30
Chateau-Richer	5	00
Claire Ste	42	50
Collège de Ste Anne	10	00
Côme St	5	06
Croix Ste	21	00
Couvent de Jésus Marie	5	00
Cyrille St	4	30
David St	64	30
Denis St	23	58
Deschambault	73	27
Ecureuils	15	00
Edouard St de Frampton	5	00
	$3393	70

Rapporté	**$3393 31**
Edouard St de Lotbinière	14 00
Eleuthère St	
Elzéar St	21 25
Emmélie Ste	23 36
Ephrem St	
Etienne St	2 35
Eugène St	3 00
Evariste St	13 11
Famille Ste	35 50
Félix St du Cap Rouge	6 63
Ferdinand St	10 65
Ferréol St	8 48
Flavien St	22 75
Foye Ste	21 00
François St de Beauce	20 11
François St I. O	17 30
François St R. d. S	48 35
Frédéric St	34 75
Georges St	28 00
Germaine Ste	
Gervais St	55 45
Gilles St	5 27
Grondines	64 90
Hélène Ste	15 00
Hénédine Ste	9 86
Henri St	68 75
Honoré St	10 10
Inverness	45 04
Isidore St	50 40
Ile aux Grues	39 09
Islet	79 00
Jean Chrysostôme St	29 50
Jean St Deschaillons	35 26
Jean St I. O	215 00
Jean St Port-Joly	83 00
Jeanne Ste	38 00
Joachim St	36 65
Joseph St de Beauce	71 00
Joseph St de Lévis	80 00
Julie Ste	31 63
Justine Ste	1 20
Kamouraska	41 00
Lambert St	46 00
Lambton	
Laurent St	100 00
Laval et Lac Beauport	13 56
Lazare St	27 57
Léon St	8 00
Porté	$5024 52

Rapporté	**$5024 52**
Lévis	217 13
Lotbinière	86 00
Louise Ste	13 75
Magloire St	
Malachie St	6 68
Marguerite Ste	7 20
Marie Ste	23 20
Michel St	94 00
Mont-Carmel	
Narcisse St	3 80
Nicolas St	45 00
N. D. du Portage	16 50
Onésime St	3 25
Pacôme St	15 00
Pascal St	83 00
Patrice St de Beaurivage	
Paul St de Montminy	3 45
Perpétue Ste et St Pamphile	4 00
Pétronille Ste	30 00
Philippe St de Néri	21 00
Pierre Baptiste St (avec Inverness)	
Pierre St de Broughton	14 40
Pierre St I. O	122 67
Pierre St R. du S	27 00
Pointe-aux-Trembles	45 70
Portneuf	31 00
Raphaël St	17 51
Raymond St	30 07
Rivière du Loup	20 00
Rivière Ouelle	16 00
Roch St des Aulnets	43 35
Romuald St	130 00
Sacré-Cœur de Jésus	6 03
Sacré-Cœur de Marie	4 30
Sébastien St	3 00
Sévérin St	7 80
Sillery	25 00
Sophie Ste	5 50
Stoneham	4 75
Sylvestre St	33 34
Thomas St	119 60
Tite St	4 10
Ubalde St	3 00
Valcartier	4 00
Valier St	45 00
Victor St	8 30
	$6468 90

Montant de la recette des paroisses	$6468 90
Dons et intérêts	304 75
Total de la recette de 1880	**6773 65**

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec pour l'année commençant le 1er Octobre 1880, et finissant le 1er Octobre 1881.

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque	$ 1060 00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi	1000 00
Annales françaises et anglaises	450 00
Pour vases sacrés, ornements, etc	542 85
Miss ons du Saint Maurice	400 00
Missions des Naskapis	600 00
Mission de l'Afrique Centrale	100 00
" de Saint Adrien	349 40
" d'Inverness	63 00
" des Hurons de Lorette	69 52
" de La Patrie	100 00
" de Leeds	40 00
" de St Magloire	50 00
" de N. D. de Lourdes	125 00
" de N D. de Montauban	150 00
" du S. C. de Marie	100 00
" de St Pamphile	130 00
" de St Samuel	100 00
Missionnaire de St Adolphe par Stoneham	60 00
" de St Adrien	100 00
" de Ste Anastasie	100 00
" d'Ashford par St Onésime	60 00
" de St Côme	25 00
" de St Eleuthère	150 00
" d'Iverness	50 00
" de Ste Justine	180 00
" du Lac Beauport par Laval	50 00
" de Laval	150 00
" de Leeds par Inverness	25 00
" de St Magloire	120 00
" de St Marcel par St Cyrille	100 00
" de St Martin par St Georges	25 00
" de N. D. de Lourdes par Ste Julie	25 00
" de N. D. de Montauban	100 00
" de St Pamphile	75 00
" de St Paul de Montminy	100 00
" de Ste Perpétue	200 00
" de St Pierre Baptiste par Inverness	25 00
" de St Philémon par St Paul	45 00
" de St Samuel par St Sébastien	30 00
" du Sacré-Cœur de Marie	200 00
" de Stoneham	100 00
" de Tewkesbury par Valcartier	50 00
" de St Tite	100 00
" de Valcartier	100 00
" de Watford par Ste Germaine	50 00
Montant alloué	$7824 77

RÉSUMÉ.

Recette de 1880	$6773 65
En caisse de l'an dernier	6051 12
Total	$12824 77
Montant alloué pour 1880-81	7824 77
Reste en caisse	$5000 00

Québec, 30 Décembre 1880.

H. TETU, Ptre, *Aumônier*.

ENTRÉ APRÈS LA CLOTURE DES COMPTES :

Basilique	$10 00
Ste Germaine	1 20
St Patrice de Québec	25 00
St Magloire	1 20

Membres du Comité de Régie de l'OEuvre de la Propagation de la Foi à Québec :

Errol Boyd Lindsay, Ecr, *Président*,
Vital Têtu Ecr, *Vice-Président*,
Alex. Lemoine, Ecr, *Secrétaire*,
Henri Têtu, Ptre, *Trésorier*,
Mgr C. F. Cazeau,
G. M. Muir, Chev. de St Grégoire,
L'Hon. Thomas McGreevy,
L'Hon. P. Garneau,
François Vézina, Ecr,
Théophile Ledroit, Ecr.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1880.

Argent en mains au 31 *Decembre* 1879, *pour faire face aux besoins de* 1880.................... $4699.58

Payé.

Au Miss. de Ste Marguerite.	$125 00
" de St Théodore ..	100 00
" de St Hippolyte..	100 00
Eglise de St Hippolyte....	100 00
Au Miss. de St Michel des Saints	125 00
Au Miss. de St Côme	125 00
" de St Damien ...	125 00
" de St Donat.....	125 00
Egliise de St Donat	200 00
Au Miss. de Rawdon	75 00
" d'Ormstown.....	100 00
" de Ste Emmélie..	125 00
Eglise de Ste Emmélie....	100 00
Au Miss. de Ste Béatrix...	100 00
" de Hinchinbrooke	150 00
Porté..........	$1775 00
Rapporté.....	$1775 00
Au Miss. de St Calixte	75 00
" de Dundee......	100 00
" de St Colomban..	200 00
" de Ste Lucie	125 00
" du B. Alphonse..	100 00
" de Lachute......	100 00
" de Caughnawaga.	200 00
Aux RR. PP. Oblats......	800 00
Aux Miss. du Nord-Ouest.	100 00
" de Madawaska.	50 00
" de St Zénon ...	56 00
Mgr de Sherbrooke	150 00
Œuvre des Tabernacles ..	100 00
Impression des Annales ..	312 20
	$4243 20

Avoir	$4699 58
Dépenses	4243 20
Balance	$456 38

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1880.

Ville.

Notre-Dame (2 ans)	$814 60
St Pierre	450 00
Cathédrale	112 50
St Joseph à Montréal	110 07
St Jacques à Montréal	95 35
Hôtel-Dieu	71 55
Collége de Montréal	10 00
Couvent d'Hocelaga	7 85
Grand Séminaire	6 85
Legs de Dame Perrin	50 00
Int. du legs de M. Bertholet	240 00
Int. du legs de Dame Larocque	120 00
Int. du legs de M. McKay	24 00
Constitut de M. Beaudry	8 00
	$2120 77

Campagnes.

L'Assomption (2 ans)	$315 81	Rapporté	$2061 18
St Barthélemi	148 00	St Hubert	23 50
Verchères	107 00	St Cuthbert	20 00
L'Epiphanie	98 00	St Etienne	20 00
St Isidore (2 ans)	83 00	Ste Théodosie	19 60
Mascouche	82 10	Ste Martine	18 00
Laprairie	78 93	St Michel	17 00
St Jacques de l'Achigan	78 00	Pointe-aux-Trembles	15 85
Berthier	73 00	St François de Sales	15 00
Sœurs de Ste Anne (2 ans)	72 00	St Ambroise	14 95
Ste Rose	71 00	Rivière des Prairies	14 00
St Constant	70 45	St Paul l'Ermite	13 00
St Roch	64 00	St Zotique	13 00
Terrebonne	61 55	St Urbain	12 00
Ile Dupas	59 25	Les Cèdres	10 50
Joliette	55 00	St Eustache	10 20
St Alexis	53 80	Côteau du Lac	10 00
Contrecœur	51 60	St Calixte	9 50
Ste Geneviéve	50 00	Chateauguay	9 00
St Louis de Gonzague	46 40	St Félix de Valois	9 00
Longueuil	41 82	Vaudreuil	8 60
Sault-au-Récollet	38 47	Ste Justine	8 00
Lanoraie	35 00	Ste Melanie	7 50
Lavaltrie	34 00	Ste Monique	6 35
Ste Elizabeth	30 00	St Lin	6 09
St Thomas	30 00	St Placide	5 52
Collége de L'Assomption	28 35	Ste Julienne	5 11
St Sulpice	28 00	St Patrice	4 70
St Jacques le Mineur	27 40	St Clet	3 50
Ste Philomène	25 00	St Jean-Chrysostôme	3 50
Repentigny	24 85	St Jérôme	2 17
Porté	$2061 18	Porté	$2396 32

Rapporté..........$2396 32	
St Télesphore............ 2 15	
St Norbert................ 2 10	
Hemmingford............ 1 82	
Ste Béatrix.............. 1 75	
Ste Agnès de Dundee..... 1 50	
Porté.........$2405 64	

Rapporté......$2405 64	
St Damien................ 1 00	
St Gabriel de Brandon.... 0 44	
St Jean de Matha 0 44	
Ste Agathe 0 34	
$2407 86	

Recettes de la Ville	$2120 77
Recettes de la Campagne	2407 86
Intérêts	152 00
Balance du dernier exercice	456 38
En Caisse au 31 décembre 1880 pour les besoins de 1881	$5137 01

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Recette de la Propagation de la Foi pour 1880.

Ste Monique de Nicolet.....	$211	33
L'immaculée Conception des Trois-Riviéres.........	161	63
St Antoine de la Baie........	140	53
St Joseph de Maskinongé...	130	00
St Antoine de la Rivière du Loup	97	37
St Léon le Grand.................	91	00
St Jean-Baptiste de Nicolet	71	00
Séminaire de Nicolet.........	1	61
St Gregoire le Crand.........	67	74
La Visitation de Champlain	60	05
St Maurice........................	59	77
St Médard de Warwick.....	55	58
Ste Anne d'Yamachiche...	54	00
St Thomas de Pierreville..	53	00
Ste Anne de Lapérade.....	50	00
Ste Gertrude.....................	45	00
St Edouard de Gentilly.....	44	30
St Justin	43	72
St Guillaume d'Upton.......	37	00
St Frs-X. de Batiscan......	33	00
La Nativité de Becancourt	31	55
St Félix de Kingsey.........	30	00
St François du Lac............	25	00
Ste Angèle de Laval.........	25	77
St Zéphirin de Courval......	24	26
St Pierre les Becquets......	23	50
St Barnabé........................	22	50
St Pierre de Durham........	22	50
St Germain de Grantham...	22	00
Ste Geneviève de Bastiscan	20	57
Ste Ursule........................	19	60
Ste Sophie de Levrard......	17	50
St Cyrille de Wendoner.....	16	00
St Michel d'Yamaska........	15	75
St Etienne des Grès.........	15	02
St Norbert d'Arthabaska...	12	50
St Boniface de Shawenegan	12	35
La Visitation de la Pointe du Lac......................	10	71
St David...........................	10	25
Porté............................	$1884	96

Rapporté........................	$1884	96
Ste Brigitte des Saults......	10	00
St Didace..........................	9	00
St Narcisse........................	8	79
St Sévère..........................	7	53
St Stanislas........................	7	50
St Fréderic de Drummondville......................	7	00
N.-D. du Mont-Carmel......	6	36
St Célestin........................	5	00
St Christophe d'Arthabaska	4	20
Ste Hélène de Chester......	3	48
St Pie de Guire.................	3	00
St Paul de Chester...........	2	77
St Patrice de Tingwick.....	2	45
Ste Victoire d'Arthabaska.	2	30
St Paulin...........................	2	00
St Eusèbe de Stanfold.......	0	00
St Prosper........................	0	00
Ste Perpétue.....................	0	00
St Luc................................	0	00
St Tite...............................	0	00
Ste Flore..........................	0	00
St Léonard........................	0	00
St Fulgence de Durham....	0	00
St Albert et Ste Elisabeth de Warwick.....................	0	00
Ste Clothilde de Horton....	0	00
St Elie de Caxton............	0	00
St Bonaventure................	0	00
St Wenceslas....................	0	00
Ste Marie Magdeleine du Cap	0	00
St Louis de Blandford......	0	00
St Jean de Wickham........	0	00
St Valère de Bulstrode.....	0	00
Ste Eulalie........................	0	00
St Alexis de Hunterstown..	0	00
Ste Thècle........................	0	00
St Eugène.........................	0	00
Forges St Maurice...........	0	00
Par don de succession......	100	00
Total.............................	$2066	34

Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi en 1880, pour le Diocèse des Trois-Rivières.

Diocèse de Sherbrooke	$410 00
Impressions, effets et voyages	220 00
Annales de la Propagation de la Foi	150 00
Aides à quelques prêtres	100 00
Missions du St Maurice et Mikinac	100 00
" St Albert et Ste Elizabeth	90 00
" Ste Clothilde de Horton	80 00
" Ste Thècle	80 00
" St Aimé de Kingsey-Falls	80 00
" St Alexis de Hunterstown	70 00
" St Jean de Wickham	70 00
" Ste Eulalie d'Aston	70 00
" St Louis de B andford	70 00
" Ste Brigitte des Saults	70 00
" St Eugène de Grantham	70 00
" St Elie de Caxton	60 00
" St Paulin	50 00
" St Valère de Bulstrode	40 00
" St Etienne des Grès	40 00
" Ste Sophie de Lévrard	30 00
" Ste Angèle de Laval	30 00
" St Félix de Kingsey	30 00
Appropriation totale	$2010 00
Balance en caisse le 31 Décembre 1880	70 90
Montant de la Recette	$2080 90

Balance de l'année précédente	$14 56
Recette propre de l'année 1880	2066 34
	$2080 90
Appropriation pour 1881	2010 00
Balance en caisse le 31 Décembre 1881	70 90

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recette de la Propagation de la Foi pour 1880.

St Antoine	$ 109 00	Rapporté	$1101 64
St Denis	108 00	Roxton	15 00
St Aimé	103 00	St Robert	14 00
St Hyacinthe	100 20	St Roch	14 00
Belœil	82 00	Upton	13 00
St Cesaire	48 00	St Hilaire	12 10
St Jean-Baptiste	42 21	St Jude	12 00
Ste Rosalie	42 00	St Mathias	11 00
St Alexandre	40 00	Ste Brigide	7 83
St Simon	39 00	St Barnabé	6 50
Sorel	38 45	St Valérien	6 00
St Ours	38 37	N.-D. de Richelieu	5 70
St Sébastien	35 10	Ste Victoire	5 00
St Grégoire	35 00	Farnham	5 00
St Théodore	32 00	Ste Angèle	4 00
St Dominique	30 55	St Louis	3 95
St Hugues	27 50	St Joachim	3 75
St Marc	26 50	St Damase	3 16
N.-D. des Anges	21 00	St Paul	2 62
St Athanase	20 66	St Frs-Xavier	2 50
Laprésentation	19 50	Adamsville	2 00
St Pie	17 15	St Marcel	1 72
Milton	16 00	Ste Hélène	1 29
St Georges	15 45	Dunham	1 00
St Charles	15 00		
		Total	$1254 76
Porté	$1101 64		

Dépense.

Annales	$ 49 17
Impressions	262 95
Contrats	22 94
Visite Pastorale	15 50
Au Diocèse de Sherbrooke	904 20
	$ 1254 76

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

ŒUVRE DE ST-FRANÇOIS DE SALES.

Recette pour 1880.

En caisse, l'an dernier......$	67 10	Rapporté.........	$892 82
St Césaire..........................	60 00	St Dominique	13 36
St Aimé	54 00	St Mathias.......................	13 10
Ste Marie	51 35	St Barnabé.......................	13 05
St Hyacinthe	50 58	N.-D. de Richelieu	13 00
St Pie	50 19	St Alexandre	13 00
St Damien	45 00	Acton	12 75
St Denis	39 60	St Ours	12 01
St Damase	34 40	St Paul	10 30
St Antoine	34 00	St Robert	10 00
Ste Rosalie........................	31 00	St Georges.......................	10 00
Ste Victoire	30 10	Ste Angèle	9 40
St Sébastien......................	29 65	Ste Hélène	7 71
St Hugues	29 60	Ste Brigide.......................	7 23
St Simon............................	27 00	St Athanase......................	6 00
Laprésentation	27 00	St Grégoire......................	6 00
Farnham............................	25 00	St Jean-Baptiste	6 00
N.-D. des Anges	24 00	Granby	6 00
St Jude	22 10	St Frs-Xavier...................	5 50
Belœil	20 00	Upton	4 20
St Charles	20 00	Waterloo..........................	4 00
Roxton	20 00	St Joachim.......................	3 75
St Marc..............................	18 80	Knowlton.........................	3 25
Ste Madeleine	18 00	St Valérien.......................	3 00
St Hilaire	17 15	St Louis	2 30
Ste Pudentienne	17 00	Adamsville......................	2 10
St Roch..............................	15 70	Dunham	1 00
Milton	14 50		
		Total..............	$1090 83
Porté..............	$892 82		

Dépense.

Objets de culte..$	21 50
Eglise de N.-D. des Anges	64 50
" St Armand	28 00
Erection de paroisses...	36 00
Couvent de Granby...	100 00
Ecole de St Frs-Xavier..	25 00
" St Ignace	25 00
M. Leduc..	150 00
M. Petit	150 00
M. Rivard	150 00
M. Lessard	100 00
M. Gill	75 00
M. Beaudry..	50 00
M. St Louis..	50 00
M. Bertrand..	50 00
Total..$	1075 00
En caisse...$	15 83

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

Recette de la Propagation de la Foi pour 1878, 1879, 1880.

	1878	1879	1880
Notre-Dame du Lac		$2 40	
St Louis du Ha-Ha		0 50	$3 03
St Honoré		1 00	0 87
St Modeste	$3 20	2 00	3 05
L'Epiphanie	5 75	3 75	3 63
St François-Xavier		0 43	3 50
St Georges de Cacouna	14 00	26 68	18 50
St Arsène	31 60	20 00	15 00
St Jean-Baptiste de l'Ile Verte	28 00	30 00	31 00
N.-D. des Sept-Douleurs, Ile Verte	3 00	4 00	2 10
St Paul de la Croix	1 30	0 86	
St Clément			
St Eloi	9 66	8 00	11 64
N.-D. des Neiges, Trois-Pistoles	41 60	47 66	48 51
St Jean de Dieu	0 95	2 18	1 75
Ste Françoise		3 02	0 87
St Matthieu		5 32	8 50
St Simon	17 00	16 40	15 90
St Fabien	26 47	16 00	10 40
Ste Cécile du Bic	39 00	26 50	20 25
N.-Dame du Sacré-Cœur	9 94		1 30
St Germain de Rimouski	58 85	78 56	72 90
Grand Séminaire		3 33	3 54
Ste Blandine de Macpès		1 00	
St Anaclet	10 15	9 50	11 80
St Donat			
Ste Luce	8 65	5 24	9 67
St Gabriel			2 50
Ste Flavie	31 05	16 05	31 25
St Joseph de Lepage			4 65
Ste Angèle de Mérici	2 50		0 64
St Moise			
St Octave de Métis	8 70	20 70	6 14
L'Assomption de McNider	7 15	6 10	6 50
St Ulric			
St Jérôme de Matane		27 15	37 10
Ste Félicité			3 00
St Norbert du Cap Chat		10 50	3 00
Ste Anne des Monts	3 25	2 50	2 00
St Maxime de Mont Louis	3 00		12 00
Ste Madeleine			5 00
St François-Xavier de la Grande Vallée			1 32
Ste Cécile de Cloridorme			
St Martin de la Rivière au Renard		3 44	
St Alban du Cap Rosier			
St Albert du Bassin de Gaspé	6 50	2 15	8 00
Porté	$371 27	$402 92	$420 81

	1878	1879	1880
Rapporté............	$371 27	$402 92	$420 81
St Patrice de Douglastown............		3 50	3 50
St Georges de Malbaie............	3 51	3 60	
St Pierre de Malbaie............		0 86	0 70
St Michel de Percé............	10 00	20 74	8 00
St Joseph du Cap d'Espoir			
L'Assomption de la Grande Rivière...	7 77	5 25	2 25
Ste Adélaïde de Pabos............			
St Dominique de New Port............			
St Georges de Port Daniel............	13 50	4 00	1 25
St Godefroi			
La Purification de Paspébiac............			1 30
St Bonaventure	21 97	5 50	28 00
St Charles de Caplan............		2 55	2 50
SS. Anges Gardiens de Cascapédiac..		0 45	
Ste Brigitte de Maria		6 20	5 39
St Joseph de Carleton	8 75	25 15	21 40
St Jean l'Evangéliste............		4 34	9 91
Ste Anne de Ristigouche			1 00
St Alexis de Métapediac	23 43		
Sault au Cochon			1 77
Notre-Dame de Betsiamits............	4 00	5 00	2 00
St Pierre de la Pointe aux Esquimaux			
Notre-Dame de Natoskouan............		5 00	
Total............	$464 20	$495 06	$509 78

DEPENSE.

A curés et missionnaires............	$360 00
A vases et ornements, etc	170 00
A Annales............	25 91
A Sœurs de la Charité (ouvrage)............	5 36
A lot de chapelle............	2 00
	$563 27
Balance en caisse............	2 40
	$565 67

DIOCÈSE DE CHICOUTIMI

Recette pour 1880.

Achevêché de Québec	$1000 00
St Alexis	1 60
Anse St Jean	4 34
Baie St Paul	37 00
Chicoutimi	22 62
Eboulements	18 57
St Fidèle	20 00
Hébertville	10 00
Porté	$1114 13
Rapporté	$1114 13
St Irénée	10 00
N. D. de Laterrière	19 72
Malbaie	29 00
Mille Vaches	5 08
Petite Rivière St François	7 05
Tadoussac	2 65
St Urbain	3 20
	$1190 18

Dépense.

Au Missionnaire de St Prime	$ 50 00
A la Chapelle de St Prime	100 00
Au Missionnaire de St Fulgence	175 00
" " Anse St Jean	150 00
" " Tadoussac	200 00
" " Escoumins	16 00
" " Mille-Vaches	100 00
" " St. Siméon	110 00
" " St Capien	25 00
" " Sauvages	50 00
A la Chapelle d'Alma	25 00
Pour vases sacrés, etc	100 00
Pour les Annales	18 00
Déficit de l'année présédente	36 00
	$1155 00

Recette	$1190 18
Dépense	1155 00
Balance en mains	$ 35 18

ETATS-UNIS—NÉBRASKA.

Nous empruntons aux Annales de la Propagation de la Foi de Lyon la lettre suivante, que Mgr O'Connor, vicaire apostolique du Nébraska, Etats-Unis, écrivait. le 13 décembre 1879, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

" Omaha, 13 décembre 1879.

" Messieurs,

" Le 19 juin, accompagné d'un père Jésuite, je quittai Héléna Montana, pour faire une visite à la mission des Têtes-Plates de Saint-Ignace dans la partie occidentale du territoire de Nébraska.

" En deux heures, nous atteignîmes à cheval la chaîne principale des Montagnes Rocheuses, qui distribue ses eaux d'un côté aux affluents de l'Atlantique, de l'autre à ceux du Pacifique.

" Il faisait un temps suberbe et nous gravîmes à pied la montagne sur une longueur de cinq milles (environ huit kilomètres). Parvenus près des neiges perpétuelles, nous pouvions, en attendant l'arrivée de la diligence, jouir de la fraîcheur de la brise et admirer le sublime spectacle qui s'offrait de tous côtés à nos regards.

" Durant un mille, nous avançâmes péniblement sur un plateau de glaise épaisse et de sable, puis nous commençâmes à descendre les pentes du côté de l'Océan Pacifique. D'abord, nous marchâmes lentement et avec précaution à cause des dangers de la route ; mais ensuite nous prîmes une allure rapide jusqu'à la rivière des Petits-Pieds-Noirs, dans la vallée inférieure. A une hutte abandonnée que nous rencontrâmes, se rattache une histoire de sang et de vengeance comme on en entend raconter souvent en voyageant dans ces montagnes.

" Cinq milles plus loin, nous arrivâmes à la station où nous devions changer de chevaux et où nous attendait un confortable diner.

" Dans l'après-midi, nous reprîmes notre course le long de la rivière des Petits-Pieds-Noirs à travers des vallées profondes sur un chemin bordé de gazon et de fleurs. Nous devions souvent laisser la voiture et gravir des rampes qui auraient mis à l'épreuve les pieds même d'une chèvre ; d'autres fois, remontés dans la diligence, nous descendions des pentes que des enfants téméraires n'auraient pas osé affronter. Le soir, après avoir gravi un monticule escarpé, nous aperçûmes tout à coup Deer Lodge et sa magnifique vallée. Au milieu, la rivière de Deer Lodge roule ses eaux, cachées par un bois de cotonniers. Au delà, le sol présente une vigoureuse végétation s'étendant jusqu'aux forêts de pins qui couvrent les flancs des montagnes. Plus haut se dressent des rochers aux proportions gigantesques ; et comme couronnement à cet imposant panorama, le mont Powel, et les sommets neigeux de la chaîne de Deer Lodge. L'apparence générale de ces crêtes est celle de la mer agitée par une violente tempête ; mais les flots de l'Océan ne sont qu'une miniature auprès de ces puissants soulèvements de l'écorce terrestre.

" La transition du sublime au rédicule est souvent brusque et facile. Moins d'une heure après ce ravissant tableau, nous étions profondément enfoncés dans la boue de la vallée. Il fallait nous en tirer pourtant et gagner la terre ferme. La pelle, cet indispensable instrument des voitures qui circulent dans les Montagnes Rocheuses, est mise alors à réquisition. On ouvre un passage devant les roues embourbées ; le conducteur remonte sur son siège et nous montre de quoi sont capables dans les difficultés de la route, ici surtout, les gens de sa profession. L'attelage est agacé et excité, le cocher prend les rênes promptement, parle à ses chevaux avec douceur, les appelle par leurs noms, les encourage, les presse. Ceux-ci tirent, mais par secousse, et s'enfoncent jusqu'au poitrail. Enfin, après quelques excitations plus énergiques, un cri sauvage et une bonne distribution de coups de fouet, les chevaux se jettent ensemble sur le collier et sortent du bourbier, essoufflés, mais triomphants.

" A Deer Lodge, nous passâmes la nuit dans le petit hôpital des Sœurs de la charité, où, deux mois plus tard, les blessés de la bataille de Bey-Hole trouvèrent du repos, un refuge et les tendres soins prodigués dans ces asiles.

" Le lendemain matin, nous continuâmes notre voyage. Nous fûmes durant cette journée et la suivante à la merci de conducteurs ivres. Maintes fois nous échappâmes comme par miracle à une mort imminente. Je ne mentionnerai qu'un fait.

" A trente milles à l'est de Missoula, nous rencontrâmes un monticule escarpé qu'il fallait gravir à pied. Nous étions dans un chariot découvert; car la veille, en versant, la diligence s'était brisée. L'eau-de-vie, nous dit-on, n'avait pas été étrangère à l'accident. Nous remontâmes dans le chariot, et nous étions à peine assis que le conducteur fouetta ses chevaux et se mit à descendre d'une allure furieuse. Le chemin était juste assez large pour notre véhicule. D'un côté un mur de rochers; de l'autre un précipice presque perpendiculaire, au fond duquel coule la rivière de Deer Lodge grossie par des pluies récentes. J'ordonne au conducteur de serrer le frein, mais il était trop ivre pour m'entendre. Un de ses camarades assis à côté de lui et dans le même état, nous répond qu'il n'y a pas besoin de serrer le frein en descendant, mais qu'il faut au contraire aller plus vite. Ainsi point de remède, nous devons rester où nous sommes, nous cramponner aux côtés du chariot et prier. A chaque nouvelle pente de la route, et il y en avait beaucoup, les chevanx prenaient le galop. Nous allons ainsi jusqu'à notre arrivée dans la vallée.

" Nous passons le reste du jour à marcher lentement sous un soleil de feu; le thermomètre marque 90 degrés Farenheit (33° Réaumur); pas un souffle d'air; des nuées de moustiques nous tourmentent jusqu'à 7 heures du soir, heure où nous atteignons Missoula, le dernier endroit civilisé du nord-ouest.

" Nous rencontrons là deux Pères jésuites, l'un de la mission de Sainte-Marie dans la vallée de Bitter-Root, l'autre de la mission de Saint-Ignace. Nous passons la nuit dans un hôpital tenu par les Religieuses de la Providence.

“ Le lendemain, de bonne heure, nous partons pour arriver à notre destination. Après avoir parcouru à cheval douze milles dans la vallée de Missoula, nous nous engageâmes dans un *canon* (passage étroit). Il n'y avait place que pour la route et le lit du torrent de la montagne, aujourd'hui petit cours d'eau, mais qui, dans la saison des pluies, coule avec impétuosité. Nous fîmes péniblement l'ascension de ce *canon*, et nous parvînmes à un plateau tout émaillé de fleurs, planté de pins, et environné de montagnes gigantesques. De légers nuages formaient pour ainsi dire une voûte qui reliait entre eux les sommets opposés, et la vallée présentait l'aspect d'une vaste salle ou d'un temple, mais d'un temple qui n'est pas fait de la main des hommes. Sur la lisière des bois, à notre droite, étaient quelques huttes, et, dans la prairie, les Indiens creusaient la terre pour chercher des racines amères, leur nourriture favorite. La recherche des plantes amères, hélas ! combien dans ces beaux pays sont occupés de ce soin !

“ C'était la première fois que je voyais les Indiens chez eux, et privés de toutes relations avec les blancs. La tête nue, enveloppés dans des couvertures de couleurs voyantes, ces hommes qui allaient et venaient dans les hautes herbes recueillant une nourriture misérable au milieu d'une solitude sublime et remplie d'attraits, firent sur moi une impression profonde et pénible. C'étaient des hommes ; mais qu'ils ressemblaient peu aux autres. C'étaient des sauvages, dont la triste condition avait été rendue insupportable par la civilisation qui les entourait. Eux, les maîtres du sol, ils en avaient été chassés par une cupidité sans pitié et sans remords. Pouvait-on voir sans être ému de compassion et sans être indigné contre leurs oppresseurs ces malheureux remuer une terre qui, sans l'injustice des blancs, aurait rapporté de riches moissons. Telles étaient mes pensées en traversant ce magnifique pays qui confine au territoire des Têtes-Plates.

“ Une course d'environ cinq milles nous conduisit à la vallée de Jocko, l'une des plus belles du Montana. Elle peut avoir quinze milles de long sur environ quatre de large ; elle est entièrement entourée par de hautes montagnes dont les pics neigeux s'aperçoivent d'une distance de plus de 30 milles.

“ Au loin à droite, nous voyons les bâtiments de l'Agence et au nord quelques cabanes et des huttes occupées par les Indiens. Nous nous arrêtâmes pour dîner à l'Agence, où nous reçûmes la plus cordiale hospitalilé de M. Ronau, tout récemment nommé à ce poste.

“ Laissez moi maintenant vous donner quelques renseignements sur les agents pour les Indiens. Ces fonctionnaires sont désignés par le président des Etats-Unis avec l'agrément du Sénat. Leur charge dure quatre ans, et leur traitement annuel est de 1,500 dollars (7,550 fr). Leurs attributions, telles qu'elles ont été définies par les statuts révisés des Etats-Unis, sont de diriger et de surveiller dans le ressort de l'Agence les relations avec les Indiens. Ces statuts disent en outre que, à l'exception des crimes dont le châtiment a été l'objet de réserves expresses, les lois générales des Etats-Unis doivent être appliquées dans tout le territoire indien. Les Indiens doivent vivre dans les réserves qu'ils ont choisies ou dans lesquelles ils ont été relégués : ils ne peuvent pas les quitter, pas faire de commerce, ni avoir des relations avec les blancs, ou avec d'autres Indiens, sans la permission de leurs agents.

“ Il résulte de ces statuts que les pouvoirs des agents forcément vagues et illimités deviennent, dans la pratique, complètement arbitraires. Quel recours en effet a l'Indien contre un abus d'autorité de la part de l'agent ?...L'expérience a déjà donné la réponse. La loi ne soumet les actes de l'agent qu'à un contrôle inefficace : il est seul avec sa tribu et se trouve littéralement le maître absolu de ceux qu'ils surveille. Il y a bien sans doute dans la réserve un médecin, un interprète, des fermiers, des industriels ; il peut y avoir des maîtres d'école ; mais tous dépendent de lui, ou sont ses amis par leur position, et sont par conséquent plus portés à cacher ses abus qu'à les signaler. Les cas de très graves injustices ou de méfaits très-nombreux peuvent seuls parvenir au ministère ou aux commissaires des affaires indiennes, et même alors quel est le remède ? Tout au plus le rappel de l'agent et la nomination d'un autre qui marchera certainement sur les traces de son prédécesseur. Une autorité ainsi irresponsable qui mettrait fortement à l'épreuve une vertu ordinaire

donne aux hommes sans probité et dépravés, le moyen de commettre toutes sortes d'iniquités. Or, les titulaires sont, sauf un petit nombre, précisément de cette dernière catégorie. Quoi d'étonnant alors qu'ils exercent leurs fonctions dans l'unique but de s'enrichir, et que leur rapacité ingénieuse et impitoyable pousse les pauvres sauvages au plus affreux désespoir ?

" A mon avis, le seul remède à cet état de choses serait de confier entièrement à des militaires l'administration des affaires indiennes. Les officiers de notre armée comprennent l'Indien mieux qu'aucune autre classe d'hommes ; ils apprécient ses bonnes qualités, ont de l'indulgence pour ses fautes, de la sympathie pour lui et ne désespèrent pas de pouvoir l'élever au dessus de sa condition actuelle si dégradée et si abandonnée. J'ai entendu, cet été, un officier supérieur dire que dans les trente-huit années de sa vie militaire, dont la plus grande partie s'était écoulée sur la frontière, les Indiens, selon lui, n'avaient jamais eu tort dans leurs différends avec le gouvernement ou avec les colons. J'ai entendu un autre officier supérieur assurer que, s'il avait été Sitting Bull, il ne se serait jamais soumis, parce que ce chef et les hommes de sa race avaient été atrocement maltraités par le gouvernement et le peuple du pays. Un troisième, qui avait passé huit années dans le Yellow Stone, me dit que, si on l'y autorisait il était sûr de réussir à civiliser les Indiens de cette région en dix ans. Naturellement il faut faire la part des difficultés d'une telle entreprise, et je ne cite son opinion que pour montrer ce que des militaires pensent des Indiens.

" Personne ne met en doute l'intégrité de nos officiers et leur capacité pour administrer efficacement les affaires indiennes. Pourquoi ne pas les leur confier ?

" On permettrait aux Indiens d'occuper la patrie de leurs ancêtres et leurs terres de chasse, ou bien de vivre dans les réserves assignées à une distance convenable des postes militaires, avec des missionnaires de leur choix, et d'après les lois et les coutumes de leur tribu. Des provisions leur seraient fournies par le quartier-maître ; on interdirait aux trafiquants de faire du commerce avec eux ou même de les approcher,

excepté une ou deux fois par an dans les postes et sous la surveillance des officiers locaux. Chaque commandant, comme dans les possessions anglaises, les obligerait à garder la paix entre eux et avec les tribus environnantes, et les protégerait contre les colons blancs. En agissant ainsi, la question indienne recevrait, j'en suis sûr, une prompte, facile et satisfaisante solution.

" Après avoir visité les différents bureaux et ateliers de l'Agence, nous continuâmes notre voyage vers le nord. En quelques endroits le riche sol de la vallée était couvert de sable et de pierres a portées du haut des montagnes par les pluies; mais là encore croissaient des fleurs brillantes. Quand la conversation languissait, j'étais envahi par ce sentiment étrange qu'apporte avec elle la solitude. Le seul bruit que j'entendais était produit par les roues ou par le sabot de nos chevaux. Les seuls êtres vivants dans le paysage étaient un petit troupeau à notre droite au pied d'une colline ; mais il était trop éloigné pour que, même avec une lunette, nous pussions voir si c'étaient des élans ou des animaux domestiques. Par delà ces collines vivent en sûreté et en grand nombre des loups, des chats sauvages, des ours noirs, bruns et gris ; mais aucun de ces animaux ne se montra. Nous n'aperçûmes pas même la gracieuse antilope, qui cherche sa pâture sur les plus grandes routes de l'ouest et qui bondit sous les yeux du voyageur.

" Au milieu de ce panorama sublime, j'étais tenté à tout moment de m'écrier : " Montagnes et collines, bénissez le Sei-" gneur ; louez et exaltez-le sur toutes choses." Ce spectacle, en effet, ne peut inspirer des idées purement mondaines. Audessus de nous, un ciel aussi beau que celui del'Italie ; en bas, une vallée plus ravissante que la vallée de Cachemyr telle qu'elle est décrite par le poète, ou que la patrie imaginaire de Rasselas une eau limpide circulant à travers des prairies émaillées de fleurs ; des vallons sombres et mystérieux ; des cimes de montagnes surpassant en hauteur et égalant en grâce et en beauté les perspectives du Righi, de la Yungfrau et du Matterhorn ; montagnes, torrents, vallées, sans histoire, sans nom, que les touristes n'ont pas parcourus, que les poètes n'ont pas chantés. Sous le charme de cette nature

grandiose, je croyais être complètement en dehors du monde.

“ Sur le point de sortir du Jocko nous rencontrons tout près un poste tenu par un sang-mêlé. Une demi-douzaine de dogues indiens semblent seuls le garder ; ils bondissent autour de nous en aboyant, et grondant avec fureur.

“ Nous entrons dans un défilé obscurci par des pins et obstrué par d'épaisses broussailles. Le passage est si étroit, qu'il y a place à peine pour la route et pour un ravin. Heureusement nos courageux chevaux sont habitués à de telles aventures; aussi nous amènent-ils bientôt à la lumière du soleil et sur un chemin passable.

“ Nous tournons au sud, et bientôt nous apercevons pour la première fois la mission de Saint-Ignace. Ses cabanes en bois,ses huttes, l'église et le presbytère semblent écrasés par le voisinage des imposantes montagnes qui les couvrent de leur ombre.

“ Nous descendons rapidement, et en une demi-heure nous sommes au village. Notre première visite est pour l'église, beaucoup plus belle qu'on ne pourrait l'espérer dans une telle localité. Construite dans le style roman avec des colonnes et une abside, elle a 90 pieds de long sur 40 de de large. Le plan fut tracé par le Père Ravalli et exécuté il y a une quinzaine d'années par les Indiens sous la direction d'un autre Père. Ce temple a des autels latéraux, des statues et des peintures; mais les ornements sont un peu trop éclatants, bien que, par cela, ils soient plus conformes au goût des chrétiens indigènes.

“ Une plate-forme carrée de huit à dix pieds occupe la place de la chaire ; on y voit un crucifix en bois sculpté par le père Ravalli, œuvre d'un rare mérite pour un amateur.

“ Davant la plate-forme dans la nef est un petit coffre qui ressemble à une boîte d'oranges rétrécie à l'une de ses extrémités. On ne peut se méprendre sur sa destination; un corps d'enfant qui va bientôt tomber en poussière y est renfermé, et sa mère la sainte Eglise déposera dans la terre cette épave du désert, aussi tendrement et avec les mêmes cérémonies que si cet enfant était né pour porter une couronne. Après quelques moments passés à contempler le

grossier cercueil, il me sembla que la terre était un peu moins malheureuse et le ciel plus joyeux.

" En sortant de l'église nous rencontrons un Père et une cinquantaine d'Indiens, hommes, femmes et enfants. Ayant appris notre arrivée, ils sont venus voir et saluer la première robe violette qui ait visité leurs montagnes. Je trouve une centaine d'yeux brillants, curieux et francs braqués sur moi, et je m'aperçois que je pose pour mon portrait. Jeunes et vieux se groupent autour de moi, me prennent la main avec des paroles de bienvenue que je regrette d'avoir oubliées. Leur joie est aussi expansive qu'elle est simple et sincère. Tous portent des couvertures de différentes couleurs, des *boggings* et des mocassins. Ils vont nu-tête, leur longue chevelure tombant librement sur leurs épaules. Je suis étonné de leur tenue belle et régulière, de leur port droit et de leur aspect vigoureux.

" Parmi eux, un octogénaire, drapé dans une converture blanche, attire particulièrement mon attention. Seul il porte une coiffure ; c'est un bonnet de velours flottant, bordé de fourrure de castor. Sa taille est courte ; la peau de sa poitrine forme des plis profonds ; il est droit comme une flèche, et sa figure, couleur de pain bis, est toute sillonnée par le jeu des muscles. Le feu de sa jeunesse païenne brille encore dans son regard, mais la foi et la piété chrétienne ont jeté comme une auréole sur son attitude, qui sans cela paraîtrait terrible. Tout en le regardant, je ne pus m'empêcher de me dire : " Que n'auraient pas donné un Rubens et un Van Dyck " pour le voir et le dessiner ? " Parmi les femmes, hélas, aucune n'aurait pu faire une héroïne. Sur leur visage je vois une trace, mais seulement une trace de cette expression d'amère douleur que porte la femme dans tous les pays païens. Ici, il est vrai, elle n'est pas chargée de tous les ouvrages pénibles qui lui incombent suivant les coutumes des tribus ; tous ses droits les plus sacrés sont respectés ; mais ici même elle serait regardée comme un souffre-douleur par ses sœurs plus favorisées dans les Etats de l'Union américaine.

" Les petits enfants, assis sur les épaules de leurs mères, me contemplent avec étonnement ; j'admire leurs yeux

pareils à ceux des gazelles, la beauté et l'innocence de leurs visages. Ce spectacle, nouveau pour eux, leur arrache des exclamations de joyeuse surprise ; ils m'attirent vers eux ; leurs mères prennent plaisir à ces enfantillages, et les hommes rient aux éclats.

" J'adresse aux Indiens quelques remercîments qui sont traduits dans leur langue, le selish, et je me rends à la résidence des Pères. Pendant vingt minutes, la cloche de l'église sonne pour appeler les habitants à la prière. Je me tiens à la fenêtre du parloir pour les voir arriver. Ils viennent de différentes directions, vieux et jeunes, hommes vigoureux, enfants, et les mères portant les plus petits sur leur dos ; ils s'approchent de la croix de mission devant l'église, baisent pieusement ce signe de leur rédemption, et entrent dans le temple.

" Pendant qu'ils font leurs dévotions, on me raconte qu'ils se réunissent tous les matins à 6 heures et demie pour la prière et la messe. Après la messe, on donne une instruction sur le catéchisme qui dure un quart d'heure. Les femmes et les enfants assistent à un entretien du même genre dans la matinée. Le soir, au coucher du soleil, tous s'assemblent dans l'église pour la prière précédée ou suivie d'une troisième instruction. Les dimanches, à 9 heures du matin, grand'messe et sermon ; dans l'après-midi, bénédiction ou chemin de la croix et une instruction. Le plus grand nombre s'approche des sacrements une fois par mois ; beaucoup le font une fois par semaine ou même plus souvent. Parmi les douze cents Indiens de la mission, il n'y en a pas plus de cinq ou six qui négligent leurs devoirs religieux, et encore uniquement parce qu'ils sont retournés à la polygamie. Ils aiment surtout beaucoup à se confesser, et quelques-uns d'entre eux, si on le leur permettait, le feraient plus d'une fois par jour. Un Père me raconta que, pendant qu'il était avec eux à la chasse aux buffles, au milieu de la nuit un Indien scrupuleux le tirait par les pieds et lui demandait d'entendre sa confession. J'ajouterai que beaucoup de croyants de la race blanche ne sont pas accoutumés à en faire autant.

" Cependant, c'est de ces mêmes Indiens que le Père

Point, un de leurs premiers missionnaires, écrivait en 1848 :
" Il n'y a pas un quart de siècle, les Cœurs d'Alène étaient
" si insensibles que, pour les peindre au naturel, leurs pre-
" miers visiteurs leur avaient appliqué justement le nom
" étrange qu'ils portent encore. Leur esprit était si borné
" que, tout en rendant un culte divin à tous les animaux, ils
" n'avaient aucune idée ni du vrai Dieu, ni de leur âme, ni
" par conséquent d'une vie future. En résumé, c'était une
" race d'hommes si dégradés, qu'ils n'avaient conservé de la
" loi naturelle que deux ou trois notions très-obscures, aux-
" quelles bien peu se soumettaient dans la pratique. Cepen-
" dant je dois le dire à l'honneur de la tribu, elle a toujours
" eu dans son sein des âmes d'élite qui n'ont jamais courbé
" le genou devant Baal. Je connais des Indiens qui, depuis
" le jour où le vrai Dieu leur fut prêché, n'ont jamais eu
" à se reprocher l'ombre d'une infidélité." (*Ind. Sketches*, p. 16.)

" La piété n'a diminué en rien la bravoure des Têtes-Plates, la plus belliqueuse peut-être de toutes les tribus des Montagnes Rocheuses ; car, depuis comme avant leur conversion, ils ont conservé leur supériorité sur leurs voisins les Sioux et les Pieds-Noirs.

" De nouveau, je suis à la fenêtre du parloir, attiré cette fois par un chant mélancolique qui vient du dehors. Une procession sort de l'église en chantant ce que je crois être le *Miserere*. Pourtant c'est, m'a-t-on dit, un hymne funèbre dont ces Indiens, avant leur conversion, se servaient pour les funérailles de leurs guerriers ; il a été arrangé par un de leurs premiers missionnaires et adapté au psaume sacré que je viens d'entendre. Les hommes ouvrent la marche, les femmes suivent. Vient ensuite la bière que nous avions vue dans l'église ; elle est soutenue par quatre hommes et couverte d'un voile noir. Derrière la bière, marchent le porte-croix et les acolytes ; l'un d'eux a un vase d'eau bénite ; enfin le prêtre avec sa barrette et sa chape. Ils s'avancent lentement et pieusement vers le cimetière éloigné de 500 pas ; ils chantent tout en marchant jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue. La frêle dépouille étant déposée dans son dernier lit de repos, les Indiens affligés reviennent en groupes ; et, comme la cloche sonne l'*Angelus*, je suis étonné de les voir cesser tout à

coup leurs conversations, prendre une attitude recueillie, et rester immobiles comme des statues jusqu'à la fin de la prière.

" Dans la soirée, j'obtins des Révérends Pères la plupart des détails que je vais donner sur ce peuple. On ignore à quelle époque, par qui et pourquoi ils ont été ainsi appelés Têtes-Plates. L'usage, en effet, d'aplatir le crâne des enfants, en faveur chez les Chinooks et d'autres tribus sur les bords du Pacifique, n'a jamais existé ici. Depuis un temps immémorial, ils occupent le même district qui s'étend depuis le lac des Têtes-Plates, à quarante milles au nord de Saint-Ignace, jusqu'à la vallée de Bitter-Root, à soixante-dix milles au sud de la même mission.

" Ils furent visités par Leevis et Clarck en 1806-1807, et sont mentionnés sous le nom d'Hopilpo. Divisés en dix tribus, dont les principales sont les Pendants d'Oreilles, les Cœurs d'Alène, les Kalispels et les Kootenay, tous parlent au fond la même langue, le selish, avec quelques différences de dialectes.

" Leur conversion au catholicisme date de 1841. Ils avaient réclamé en 1838, à Saint-Louis, des missionnaires ; mais, en route, les délégués furent tous massacrés par les Indiens serpents d'Idaho.

" A la fin de 1840, ils envoyèrent une seconde députation qui atteignit heureusement Saint-Louis, y passa l'hiver et revint au printemps avec le P. de Smet, trois autres Pères et trois Frères coadjuteurs. La première mission fut établie à Sainte-Marie, de la vallée de Bitter-Root ; une seconde, quelques années plus tard, chez les Kalispels, et, en 1854, celle de Saint-Ignace par le R. P. Adrien Hocken. Dans l'intervalle, la nation tout entière s'était convertie, et aujourd'hui elle ne compte pas un seul païen.

" Depuis cette époque, ils ont toujours été les fidèles amis des blancs, dont ils se font gloire de n'avoir jamais versé le sang. De fait, leur bonne conduite leur a mérité à diverses reprises les éloges des officiers du gouvernement. L'honorable Isaac J. Stéphens, gouverneur du territoire de Washington, disait d'eux dans son rapport pour l'année 1854 : " Vous connaissez déjà le caractère des Têtes-Plates. Ce sont

" les meilleurs Indiens des montagnes et des plaines, hon-
" nêtes, braves et dociles. Ils n'ont besoin que d'encourage-
" ment pour devenir de bons citoyens. Ils sont chrétiens, et
" nous sommes assurés qu'ils vivent d'après les principes
" chrétiens. "

" Il y a maintenant douze cents Indiens de différentes tribus, mais principalement des Pendants d'Oreilles, à la mission de Saint Ignace, et cinq cents à celle de Sainte-Marie dans la vallée de Bitter-Root.

" La réserve Jocko, qui mesure soixante-dix milles carrés et renferme la mission de Saint-Ignace, fut établie en 1855. Le traité de Hell-Gate, approuvé le 8 mars 1859, reconnaissait toutes les terres des Têtes-Plates sans aucune restriction de la part du gouvernement ; par là il semblait leur garantir la possession de leurs champs à Bitter-Root. Cependant un ordre du président Grant, daté du 14 novembre 1871, exigea le refoulement des Têtes-Plates dans la réserve Jocko. Par le même traité de Hell-Gate, des allocations anuelles de 6,000 à 3,000 dollars (de 30,000 à 15,000 fr.) devaient être pendant vingt ans accordées à trois tribus ; elles ne leur ont pas été payées ces trois dernières années, mais elles ont été données à l'agent pour être employées par lui dans leur intérêt, de la manière qu'il jugerait la meilleure. Il est à peine nécessaire de dire où l'agent jugea que ces sommes feraient le plus de bien, et que les Indiens n'en ont jamais vu un centime.

" La même année, une annuité de 5,000 dollars fut promise pour dix ans aux Indiens de Bitter-Root qui se fixeraient à l'agence. Huit seulement acceptèrent la proposition et touchent l'annuité. Les autres Indiens ne reçoivent aucune assistance du gouvernement. Ils pourvoient à leurs besoins surtout par la chasse. La chasse au buffle commence en septembre et continue jusqu'à l'hiver ou jusqu'au printemps, selon qu'elle est plus ou moins fructueuse. Le reste de l'année ils chassent le petit gibier pour se procurer de la viande fraîche ; ils pêchent, et au commencement de l'été ils déterrent les *bancas* et des racines amères, font des provisions d'oignons sauvages, de poires et d'autres fruits. Ils font sécher la viande de buffle et renferment une

partie des racines dans une sorte de pâte pour l'hiver. La chasse au buffle a une influence pernicieuse, car elle les met en contact avec les Pieds-Noires païens sur la rivière du Soleil, avec les Sioux sur le Yellowstone, et partout avec des blancs pires que les païens. Quelques-uns cultivent de petites fermes, vendent des pelleteries dans les villages voisins, du bétail et des chevaux. Ils disent qu'ils n'ont pas besoin des secours du gouvernement, et ils ne peuvent souffrir la vue d'un agent.

" Dans le partage des agences entre les Eglises, fait par le gouvernement en 1870, l'agence Jocko fut assignée aux catholiques.

" Il y a en tout soixante-douze agences indiennes. Dans quarante d'entre elles, nous avions eu des missions pendant de nombreuses années ; dans beaucoup d'autres, tous les Indiens chrétiens, ou du moins la grande majorité, étaient catholiques ; dans quelques-unes, les Indiens avaient été catholiques pendant des siècles. En 1870, nos missionnaires avaient la possession presque incontestée de ce pays. Dans les trente-deux autres agences, il y avait quelques catholiques, mais pas de mission permanente. Cependant, sur 72 agences, 7 seulement nous furent assignées, et 80,000 Indiens catholiques furent placés sous la direction spirituelle et temporelle de diverses sectes protestantes.

" Mais comment ont-elles exercé cette direction ? M. J. B. A. Brouillet, du bureau catholique indien, me dit qu'elles ont été jusqu'à interdire l'accès des agences aux prêtres catholiques qui désiraient s'y rendre afin de pourvoir aux besoins des Indiens catholiques, et que le bureau indien a dernièrement approuvé de tels procédés, affirmant son droit d'exclure tout prêtre d'une réserve. On cite comme preuve de cette usurpation, cet exemple d'un prêtre résidant en Californie : sans aucune forme de procès, il a été, il y a quelque temps, chassé d'une réserve. jeté en prison, et frappé brutalement. L'attention du ministère ayant été appelée sur ce fait, les commissaires des affaires indiennes approuvèrent les abus de pouvoir de l'agent.

" Les Osages, dit un rédacteur du *Catholic World*, établis " maintenant dans le territoire indien, sont et ont été long-

" temps presque entièrement catholiques. Mais ils furent " donnés aux Quakers, et l'ami Gibson rendit un édit inter- " disant aux prêtres ou aux instituteurs catholiques la rési- " dence dans les réserves.

" Les Indiens envoyèrent au Président une supplique " demandant que leurs anciens missionnaires et instituteurs " leur fussent rendus ; on ne tint aucun compte de leur péti- " tion. Ils députèrent à Washington une délégation compo- " sée du gouverneur, des chefs et des conseillers des nations " des Grands et des Petits Osages qui, dans un mémoire " adressé au secrétaire-adjoint de l'Intérieur, s'exprimaient " ainsi : " Les missionnaires catholiques ont vécu pendant " plusieurs générations au milieu de notre peuple. La " grande majorité appartient à la religion catholique et la " juge bonne ; notre peuple est redevable aux missionnaires " catholiques de tous les bienfaits du christianisme et de la " civilisation dont il jouit maintenant. Depuis que les Pères " nous ont été enlevés, nous avons fait fort peu de bien et " bien peu de progrès. Toute notre nation est désolée, et " nous avons prié continuellement le Grand Esprit d'inspirer " à notre père le Président la pensée de nous les rendre. " Nous avons confiance qu'il le fera, parce que, en 1865, " quand nous signâmes le traité, les commissaires nous " promirent que, si nous le signions, on nous rendrait nos " missionnaires." Le secrétaire promit de présenter leur " mémoire au Président, mais, malheureusement, M.Gibson " les avait suivis à Washington. Aussi le mémoire disparut " du ministère. Le général Ewing, commissaire du bureau " indien catholique, qui en avait une copie imprimée avec " le certificat du secrétaire, se hâta de l'apporter. Alors une " contre-pétition, que l'on prétendait venir des Osages et de " leur pays même, fut peu après reçue par le commissaire " des affaires indiennes; mais, dit le général Ewing, elle " avait été évidemment fabriquée par des blancs intéressés, " et les signatures des Indiens y avaient été apposées à leur " insu.

" En présentant un troisième mémoire des Osages au " ministère de l'Intérieur, le même général disait : " Leurs " demandes n'ont pas été entendues, et maintenant, en ma

" qualité de représentant des missions indiennes catholiques, " ils me chargent de faire une dernière démarche. La péti- " tion d'un peuple sans défense, pour obtenir simplement " justice, entre les mains d'un grand gouvernement, est le " plus puissant appel que mon esprit et mon cœur peuvent " concevoir. C'est clair et net comme le jour. Vous devez " donner cette agence à l'Eglise catholique, ou bien vous " devez annoncer que le président Grant a changé de poli- " tique et qu'il veut maintenant imposer à chaque tribu " indienne la forme de christianisme qu'il juge la meilleure " pour elle." Mais tout fut inutile. L'ami Gibson gagna " sa cause et, bien que, depuis, il ait été contraint de se reti- " rer de l'agence, elle est encore entre les mains des Quakers."

" Et de telles choses se passent non pas en Prusse, en Russie ou en Turquie, mais ici où l'union de l'Eglise et de l'Etat et la persécution en matière de religion étaient censées avoir cessé avec les colonies et être contraires à un des principes fondamentaux de la constitution fédérale.

" A la mission de Saint-Ignace, les Pères ne reçoivent aucune assistance du gouvernement. Ils se suffisent par leurs fermes, leurs troupeaux et leurs moulins. Ils donnent du travail à vingt Indiens, et beaucoup d'autres s'estimeraient heureux d'être également occupés, s'il y avait de l'ouvrage.

" La communauté se compose de deux prêtres et de quatre Frères coadjuteurs. Les frères travaillent eux-mêmes et surveillent les Indiens employés dans la ferme et dans les moulins. Il y a dans le village un moulin à farine, une scierie mue par un cours d'eau, et une imprimerie. Le P. Giorda prépare la publication d'un dictionnaire de la langue selish, d'environ 800 pages, qui sera imprimé à Saint-Ignace ; une brochure en selish de récits tirés de la Sainte-Ecriture, de 140 pages, sortant de cette imprimerie, me fut offerte à l'occasion de ma visite.

" Il y a aussi à Saint-Ignace un couvent de sœurs de la Providence de Montana, établi depuis une douzaine d'années, avec pensionnat et externat pour les filles. Dans cette école, les branches ordinaires d'une bonne éducation sont enseignées. Les sciences élevées sont, bien entendu, exclues, et

on donne à la broderie une attention particulière. Toutes les élèves sont formées aux occupations du ménage et aux travaux du jardinage ; chacune a une parcelle de terre à cultiver. Elles furent fières de me montrer leurs petits jardins, et insistèrent pour me faire goûter leurs fraises, les plus grosses et les plus délicieuses que j'aie jamais vues et mangées. Quiconque a visité des couvents sait avec quelle propreté ils sont entretenus ; cependant l'ordre de cette maison surpassait tout ce que j'avais vu dans ce genre. En dehors de l'enseignement, les Sœurs visitent les malades dans le village et aux environs et leur fournissent gratuitement les remèdes.

" Les Pères me disent que l'éducation donnée dans cette maison élève les jeunes filles si au-dessus de la condition de leurs familles, que qnelques-unes d'entre elles, rentrées chez leurs parents, prenaient en dégoût leur genre de vie. Ce mal, comme le remarquaient les Pères eux-mêmes, pourrait être évité en donnant aux garçons les mêmes avantages qu'aux filles ; mais, pour le moment, à cause des ressources limitées de la mission, la chose était impossible.

" La mission de Saint-Ignace n'est pas découpée en rues, parce que, m'a-t-on dit, les Indiens insistent pour placer leurs cabanes de façon à voir l'église de leur porte. Pendant le jour, ils y font de fréquentes visites pour prier en particulier ; mais, quand ils n'y vont pas, ils trouvent un grand plaisir à la regarder.

" Où est votre trésor, là aussi est votre cœur."

" Les cabanes, en règle générale, mesurent environ quinze pieds carrés ; bâties avec des poutres de pins tirés des montagnes voisines, elles sont à la fois propres et commodes. A l'exception de un ou deux bois de lit, je n'y ai vu aucun meuble. Les habitants s'asseyent ou plutôt s'accroupissent par terre, ou bien ils s'appuient sur les couvertures ou les peaux qui leur servent de lit. Des images de piété et des crucifix sont pendus au mur, des chaudrons et d'autres ustensiles de cuisine sont sur le foyer, accrochés à des clous ou appuyés contre les chenets. Les huttes sont garnies ou non de la même manière ; seulement le foyer est au milieu de la pièce, et la fumée s'échappe par une ouverture supérieure.

" En dehors d'une des cabanes, des femmes faisaient dessécher sur un petit feu de la viande de bœuf ou de buffle. La viande était désossée, coupée en longues tranches et placée sur des barreaux de bois à deux pieds au-dessus du feu. Chaque cabane et chaque tente avaient son contingent de chiens sauvages qui, connaissant le costume des Pères, les laissaient passer sinon gracieusement, du moins sans les inquiéter.

" Nous visitâmes la prison; en route nous nous proposions de demander la délivrance des captifs, mais elle était vide. C'est un bâtiment carré, composé de pièces de bois solides, avec des trous au plafond; il est partagé en quatre cellules; un passage est pratiqué au milieu.

" Nous étions arrivés à la mission un vendredi soir. Toute la journée du samedi, les Indiens continuèrent d'accourir du pays environnant. Ils entraient par bandes à la résidence pastorale, où ils ont coutume de pénétrer sans y être invités et sans frapper ni à la porte du vestibule, ni à celle de la chambre. Les Pères me dirent qu'ils ne peuvent se garantir de leurs importunités qu'en se fermant chez eux. Sur leur avis, le soir de notre arrivée, je pris cette précaution avant de me mettre au lit. Je fis bien, car, le lendemain à six heures du matin, en sortant de ma chambre, je trouvai un jeune homme, vêtu d'une couverture bleue, appuyé contre le montant de la porte. Si elle n'avait pas été fermée, il se serait, je pense, invité lui-même à assister à ma toilette.

" Parmi les notables qui m'honorèrent d'une visite, je reçus Anteli, le chef local des Kalispels. Il se convertit en 1849. Il a 74 ans; il a l'air triste, il me dit que ses 17 enfants et ses fréres étaient tous morts et déjà dans ce cimetière. Un autre visiteur fut Michelli, chef des Pendants d'Oreilles, un bon homme, mais, m'a-t-on dit, faible et se laissant mener. Ensuite je vis Ignace, chef des Kootenays; il avait fait 70 milles pour me trouver. Son extérieur est noble, il ne ressemblait pas aux autres Têtes-Plates; ses cheveux sont coupés courts. Avec ses mocassins, il mesure environ six pieds. Il est renommé pour sa grande sainteté, et en effet, son beau visage offre l'expression particulière aux personnes adonnées aux méditations spirituelles. Quand il fut élu chef, il trouva sa tribu grandement démoralisée, mais il en a fait l'une des

plus exemplaires de ces montagnes. Il donne à son peuple tout ce qu'il peut économiser.

« Nuit-Rouge, un vieillard de 60 ans environ, d'un extérieur noble, me dit qu'il vivait à l'agence, mais qu'à la nouvelle de ma visite à la mission il était venu pour me voir. Il portait un chapeau blanc et une couverture bleue ; une plume d'aigle pendait à son ceinturon. L'embonpoint lui donnait une tournure disgracieuse, mais je ne crois pas avoir jamais vu une tête et un visage plus beaux ; je pouvais à peine détacher mes regards de lui. Il me rappelait les portraits de Benjamin Franklin, qui nous sont familiers ; mais il l'emportait de beaucoup sur le philosophe par l'éclat de ses yeux noirs. Comme tous ces Indiens, il avait les mains et les pieds d'une petitesse presque disproportionnée. Il me demanda s'il pouvait fumer et, sur mon autorisation, il donna sa pipe à un Indien pour l'allumer. Après avoir tiré quelques bouffées, il passa sa pipe aux sept ou huit autres Indiens qui se trouvaient dans la chambre. Elle fit ainsi le tour plusieurs fois jusqu'à ce que tous fussent satisfaits. Je remarquai que les Indiens traitaient Nuit-Rouge avec respect ; mais ils montraient une grande réserve en sa présence, parce que, me dit-on plus tard, il était l'un des rares Indiens qui avaient quittté la vallée de Bitter-Root pour venir à l'agence.

« Baptiste-le-Maigre, qui était comme un chef assistant d'Anteli et son lieutenant quand il est absent, me dit qu'il venait remercier la grande Robe-Noire de sa visite et lui poser quelques questions. Alors commença le dialogue suivant, qui embrasse, comme vous le verrez, des sujets épineux et que je reproduis d'après des notes prises au moment même :

« Quelques blancs parlent contre notre coutume de fouetter « les Indiens. Notre chef à Bitter-Root nous disait l'année « dernière que nous ne devions pas les punir ainsi, mais les « mettre en prison. Que devons-nous faire ? Tous les chefs « ont abandonné le fouet, mais moi je continue à m'en servir « contre les méchants. Dès le commencement, les prêtres « m'ont appris que cet usage était juste, et je ne m'en départirai pas. Ayant une fois saisi la main de Dieu, je ne la

" laisserai plus. Je suis sûr que les prêtres m'approuvent " là-dessus. J'ai toujours accompli les ordres des prêtres, " même au risque de ma vie, parce que j'aime l'Eglise. Je " n'ai pas peur de mes prêtres. C'est tout.

" — Pour quels crimes punissez-vous du fouet?

" — Pour l'adultère, pour l'abandon d'une femme par son " mari, pour le mensonge, le vol, la diffamation, la mauvaise " tenue à l'église ou pendant les prières, le jeu, l'ivrognerie " et la colère furieuse.

" — Vous ne devriez plus le faire depuis que votre chef " vous l'a défendu.

" — Toutes ces choses ne sont-elles pas des péchés?

" — Oui; mais il n'est pas nécessaire de punir ainsi tous " les péchés.

" — Ces offenses ne doivent-elles pas être punies?

" — Dieu les punira, si les coupables ne s'en repentent pas.

" — Ce châtiment n'est-il pas bon?

" — Oui, quand il est infligé par l'autorité légitime et pro- " portionné à la faute.

" — Puis-je continuer comme par le passé?

" — Non, jusqu'à ce que vous soyez devenu chef, ou que " le chef vous y autorise.

" — Ce châtiment doit donc être abondonné?

" — Oui, si le chef le veut. "

" Baptiste paraît alors triste et il me dit d'un air résigné: " Alors, c'en est fini du fouet." Mais une idée lumineuse lui vient, et il ajoute immédiatement :

" Quand on les mettra en prison, les Indiens diront des men- " songes, ils montreront du regret de leurs fautes; on leur " pardonnera, et ils retomberont dans les mêmes péchés.

" — Eh bien, il ne faudra pas les croire sur parole une " seconde fois.

" — Alors j'abandonnerai le fouet."

" Mais Baptiste a encore un autre argument pour son châ- " timent favori.

" — Dois-je obéir à mon chef et ne pas obéir à Dieu?

" — Quand vous obéissez au chef dans ces cas-là, vous " obéissez à Dieu.

" — Je vous ai ouvert mon cœur; j'ai encore une autre

" question à vous poser. Les deux plus hauts chefs de notre " peuple m'ont dit de ne plus agir comme chef; or, le chef " local ici à la mission veut qu'en son absence j'agisse comme " chef. Auxquels dois-je donc obéir?

" — Aux plus hauts chefs.

" — Mais s'ils s'écartent du droit chemin, faut-il les suivre?

" — Non, quand vous êtes sûr que ce qu'ils vous demandent " dent est un péché.

" — Ils ont mal agi en abandonnant le fouet.

" — Vous vous trompez, car tout le monde sait bien que le " chef est libre d'en faire usage ou non, selon qu'il le juge à " propos.

" — Mais, si on l'abandonne, le peuple deviendra mauvais " et les prêtres seront tristes.

" — Cela peut être ou ne pas être; mais vous devez obéir " à votre chef lors même qu'à votre avis le peuple pourrait " à cause de cela devenir mauvais. On ne doit pas faire le " mal même pour en faire sortir le bien."

" Le code pénal des Têtes-Plates ne comporte que deux genres de punition: le fouet et l'emprisonnement, et cela pour les délits plus hauts mentionnés. Je demandais à Baptiste comment le meurtre était puni dans le tribu. Il fut un moment embarrassé, puis me dit qu'on n'avait jamais amené devant lui d'homicide. Les Pères me dirent que, dans ce cas, les Indiens avaient coutume d'appliquer la loi du talion, ou qu'ils acceptaient des compensations.

" La peine du fouet a existé chez les Têtes-Plates depuis un temps immémorial. Ils la considèrent comme une expiation nécessaire pour les offenses commises, et souvent ils se présentent volontairement au chef et demandent à la recevoir même pour des fautes privées. Quand ils étaient païens, ils croyaient que ce châtiment effaçait la culpabilité de l'action et y satisfaisait pleinement. Longtemps après leur conversion, on avait beaucoup de peine à leur persuader qu'ils étaient obligés de confesser les péchés pour lesquels ils avaient été ainsi punis.

" Dernièrement un Cœur d'Alène prit une femme qui n'était pas au-dessus des défauts de son sexe. Le soir même qu'il l'amena chez lui, elle se trouvait de mauvaise humeur:

car elle commença à se plaindre de la nourriture, la rejeta de sa bouche avec un air de profond dégoût, et lui dit, entre autres mauvais compliments, que, si elle ne l'avait pas accepté, il n'aurait jamais pu trouver une épouse. C'en était trop; l'Indien, quittant sa cabane à l'instant même, s'en alla dans une partie reculée du territoire, épousa une autre femme et vécut avec elle pendant deux ans. Il revint ensuite à la mission, se présenta au chef pour recevoir le châtiment mérité, et alla retrouver sa femme à qui il demanda si elle conservait encore les mêmes idées exprimées par elle le soir de leur mariage. Elle rejeta tout cela bien loin, et ils vécurent depuis très-heureux.

" Quelque temps après cet entretien, Baptiste m'apporta diverses curiosités indiennes, entre autres des pattes d'ours, des amulettes que portaient les Têtes-Plates lorsqu'ils étaient encore païens et deux scalps de Pieds-Noirs enlevés par lui dans une de leurs dernières guerres avec cette tribu.

" La mission a une police composée d'une trentaine d'hommes. Le chef, acccompagné de deux de ses agents, vint me voir dans l'après-midi du samedi. Il m'offrit une escorte pour le retour; mais quand je lui dis que j'avais parcouru 1.700 milles pour venir et que je me proposais d'en faire 1,900 pour m'en retourner; lorsqu'il eut compris ce que signifiaient ces distances, son étonnement fut comique, et il me délara que si quelques-uns de ses hommes m'accompagnaient, ils ne seraient jamais capables de retrouver leur chemin pour rentrer au village.

" Les Indiens peuvent rester fort longtemps sans prendre de nourriture. L'un des Pères me raconta que, il y a quelques années, le chef de la police, revenant d'une expédition au pays des Pieds-Noirs, en qualité d'éclaireur, avait voyagé dans la neige sept jours et sept nuits sans manger; ayant ensuite rencontré un cheval, il l'avait tué, s'était nourri de sa chair crue et avait continué sa route. Un autre Indien du village, encore vivant, avait marché et jeûné toute une semaine, n'ayant pour se soutenir qu'un petit morceau de peau crue trouvé sur la route. Ces deux faits donnent une idée de la force extraordinaire des Indiens pour supporter les privations et de leur supériorité, à ce point de vue, sur les troupes régulières dans les combats sur la frontière.

“ Le soir du samedi, à une heure avancée, on vint de Bitter-Root apporter, en l'exagérant, la nouvelle d'un soulèvement des Nez-Percés dans l'Idaho. Cette nouvelle était évidemment aussi inattendue que désagréable pour les chefs et les autres Têtes-Plates. Ils parlèrent peu, mais parurent pensifs et même tristes. Leur attidude, mieux encore que leurs paroles, me montra qu'ils n'avaient pas eu connaissance d'un projet d'insurrection de la part de leurs amis et alliés et qu'ils ne s'y associeraient pas. L'évènement prouva que je ne m'étais pas trompé; non-seulement ils ne se joignirent pas aux insurgés, mais ils dirent même à celui qui avait apporté la nouvelle et qui se nommait Joseph, que si, en traversant la vallée de Bitter-Root et les environs, il commettait quelques pillage au détriment des blancs, ils aideraient eux-mêmes à le poursuivre. Et Joseph semblait ne pas devoir oublier cette menace.

“ Le dimanche matin, je célébrai la messe de bonne heure dans l'église. Un grand nombre d'Indiens vinrent communier. C'était pour moi un spectacle nouveau que toutes ces mères indiennes s'approchant de la table sainte avec leurs petits enfants sur le dos. Mais après tout, c'était une belle et touchante scène : elle devait plaire à Celui qui disait : “ Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez “ pas d'approcher. ”

“ J'assistai à la grand'messe. Le chant du chœur, exécuté par les Sœurs et leurs élèves, était bon, mais je dois dire que celui des fidèles, bien qu'édifiant pour ceux qui y prenaient part, me choquait. Il me semblait qu'une douzaine de loups dispersés au milieu de l'assistance s'escrimaient de leur mieux à prouver qu'on ne leur avait pas appris inutilement la musique.

“ Je prêchai devant une réunion nombreuse qui ne comptait qu'une quinzaine de blancs. Parmi eux se trouvait le nouvel agent; j'étais heureux de le présenter comme ayant droit par ses antécédents au respect et à la confiance. Mes paroles étaient traduites par le R. P. Baudine, mon interprète dans presque toutes mes relations avec les Indiens.

“ La messe termina cette visite aux Têtes-Plates dont je ne perdrai jamais le souvenir. Aussitôt après le dîner, nous

quittâmes le village accompagné de l'agent et de son interprète. Nous revînmes à Missoula en traversant les mêmes collines, en franchissant les mêmes cours d'eau et en parcourant les mêmes vallées.

" Nous trouvâmes les habitants fort inquiets au sujet des Indiens. Quelques familles de blancs s'étaient déjà réfugiées de Bitter-Root dans la petite ville, et on attendait les autres. Tous cependant furent rassurés en apprenant de nous les dispositions des Têtes-Plates, qu'ils savaient être les plus intimes amis et les alliés des Nez-Percés. Ils craignaient qu'ils ne fussent les premiers à se joindre à eux dans le soulèvement général attendu.

" Le lendemain, de grand matin, nous rencontrâmes les capitaines Rawn et Logan : ils venaient à Missoula et devançaient leurs compagnies. Ils avaient laissé le fort Shaw trois semaines auparavant avec une partie de leurs soldats pour établir un petit poste dans la vallée de Missoula. J'avais fait à Héléna la connaissance du capitaine Logan ; et nous nous arrêtâmes pour lui raconter ce que nous savions de la situation. En prenant congé de nous, il dit :—" Oh ! si les " Têtes-Plates restent tranquilles, nous pourrons, je crois, " nous charger des Nez-Percés." Il ne se doutait guère qu'il devait tomber l'un des premiers dans la première rencontre avec les sauvages.

" Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans une cabane au milieu d'une vallée agréable à mi chemin entre Missoula et Deer Lodge. Notre hôte était visiblement préoccupé par la pensée des dangers qui le menaçaient, lui et sa famille. Il était sombre et abattu. Pour lui-même, me disait-il, il n'avait pas grande inquiétude : ancien soldat, il s'était battu contre les Indiens dans l'Arizona et en d'autres lieux ; il ne les craignait pas ; mais entouré d'une femme et d'enfants à deux journées de cheval seulement des Pieds-Noirs, dans un pays où l'on ne compte pas même vingt blancs sur un espace de cinquante milles, il avait raison d'être inquiet. Nous étions entièrement de son avis, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était un déshonneur pour un gouvernement civilisé d'abandonner, comme il le fait dans les Territoires d'Idaho et de Montana, bon nombre de citoyens à la

merci de sauvages que ses propres agents ont pillés, outragés et poussés au désespoir.

" Un deuxième jour de voyage nous amena à Deer Lodge ; un troisième à Héléna, où nous fûmes accueillis par le peuple le plus hospitalier et le plus cordial que j'aie rencontré dans le Far-West.

" Jacques O'Connor,
Evêque de Dibone, vic. ap. du Nébraska."

CORÉE.

Nous lisons dans *Les Missions Catholiques* la lettre suivante que M. Blanc, provicaire apostolique de la mission de Corée, écrivait de Corée, le 23 septembre 1879, à Mgr Ridel, et qui complète les détails donnés par le vénérable vicaire apostolique et par M. Deguette sur la persécution : (1)

... Au mois de mai dernier, lorsque nous apprîmes l'arrestation de M. Deguette et des gens de son village, l'épouvante fut grande quelque temps. Les satellites semblaient bien renseignés, et il paraissait difficile de leur échapper. Après avoir fait mon sacrifice et m'être abandonné aux mains de la divine Providence, à la vie et à la mort, je quittai immédiatement le village où je faisais ma résidence. M. Doucet en fit autant.

A peine étions-nous un peu loin qu'on nous annonça l'arrivée au district de Tyang-syou d'une vingtaine de satellites de la capitale. Les uns étaient à cheval, les autres à pied. Ils conduisaient avec eux deux ou trois satellites du district, et fouillaient toutes les maisons pour me découvrir.

Laissons-les me chercher et montons à la capitale. M. Deguette, étant maintenant en Chine, pourra vous donner lui-même des détails sur sa captivité. Je ne vous dirai ici que quelques mots des bruits qui coururent alors. Lorsque M. Deguette arriva à Seoul, les préfets de police en avertirent le roi; mais ce dernier aurait manifesté très vivement son mécontentement de ce qu'on s'était lancé dans une pareille affaire, sans l'en prévenir et sans attendre ses ordres, " et, aurait-il ajouté, puisque vous en étiez à prendre les Européens, pourquoi ne les avez-vous pas tous arrêtés ? Tout le monde sait qu'il y en a un qui se nomme Paik et l'autre Tyeng."—" Si Sa Majesté désire qu'on les saisisse tous, c'est

---

(1) Voir les Nos 8, 9, 10, 11 et 12.

chose facile," auraient répondu les préfets.—" Eh bien ! arrêtez-les tous," s'écrie le roi, dans un moment de dépit. En disant cela, il aurait révoqué les deux préfets de police et les aurait congédiés. Les touveaux préfets envoyèrent aussitôt les satellites avec le traître qui avait promis de me livrer.

Quel est le misérable qui fait cet horrible et honteux métier ? Jusqu'ici, on ne le sait pas au juste. On croit communément que c'est un nommé Tchoi. Je suis néanmoins surpris qu'il ait pu donner mon signalement et celui de mes gens.—Les soldats arrivèrent donc à Tyang-syou ; mais les prétoriens de ce district, ayant nié qu'il y eut des chrétiens dans le pays, envoyèrent les satellites de la capitale dans une autre direction. Pendant près d'un mois, les villages eurent à subir une véritable persécution; mais, comme dans la localité où se faisaient les perquisitions, il n'y avait aucun chrétien, les satellites, ennuyés de leurs inutiles recherches, quittèrent le district pour se rendre à Tjin-an; et de là à Ko-san.

Sur leur route se trouvait le village chrétien d'Otoudjai. Quand ils arrivèrent, presque tous les néophytes étaient à travailler dans les champs. Ils ne rencontrèrent donc que la femme du catéchiste et un chrétien qu'ils maltraitèrent. De Ko-san, ils retournèrent à Kong-tjyou. On croyait que ce serait fini par là, lorsque, huit ou quinze jours après, ils reparurent, ayant toujours le traître avec eux. Etant arrivés au grand village de Tarisil, ils fouillèrent plusieurs maisons, et, ne trouvant personne qui eut nom Paik-song ou Pai, ils partirent sans parler de religion. De Tarisil, ils allèrent à la ville de Ko-san pour prendre avec eux des satellites du district, et le lendemain matin, ils se dirigèrent de nouveau sur Otoudjai. Mais les chrétiens, avertis par les païens de la ville, avaient tous pris la fuite, de sorte que personne ne fut arrêté ; il y eut seulement pillage général. Furieux d'avoir été trompés, les soldats se saisirent des païens qui avaient annoncé leur arrivée et faillirent les massacrer.

Un des païens arrêtés à cette occasion a fait l'admiration de tous. Sommé d'injurier le Dieu des chrétiens, il ne l'a jamais voulu, et a enduré toutes les tortures avec le plus

grand courage, disant que de sa vie il n'avait insulté personne, et qu'il n'avait pas de motif de commencer par le Dieu des chrétiens. Daigne le divin Maître le récompenser, en lui accordant le bonheur de parvenir à la véritable foi!

En partant, les satellites dirent qu'ils reviendraient à la 7e lune. Grâce à Dieu, ils n'ont pas reparu, et les chrétiens d'Otoudjai, sur l'invitation de leur mandarin, sont rentrés dans leurs pauvres maisons dont les portes, les fenêtres et le mobilier avaient disparu au milieu du pillage. Ils sont toujours dans la plus grande inquiétude, et attendent la fin de la récolte pour se sauver. Puisse la Providence les protéger jusqu'à ce moment-là.

Tel a été le résultat de cette persécution dans la province. Sauf un village pillé, tout le reste en a été quitte pour la peur. J'ai eu ma part des inquiétudes de tous ; les satellites sont venus une fois passer la nuit à un demi-kilomètre de ma cachette. Mais nous n'avons pas eu le plaisir de faire connaissance.

Hélas ! il n'en est pas de même de T. T. La chrétienté de cette province est, encore une fois, détruite et dispersée. Quoiqu'il n'y ait pas eu d'ordre pour une persécution générale, les misérables satellites de Kong-tjyou et de Hong-tjyou ont fait main basse sur tous les villages chrétiens qu'ils ont pu connaître. On parle d'une trentaine d'arrestations ; mais le nombre des fugitifs ne se compte pas. Des familles entières, dit-on, errent à droite et à gauche, et n'ont d'autres ressources que de mendier et de travailler à la journée chez les païens. Pauvres gens ! comme ils sont à plaindre ! Puissent-ils porter, sans murmurer, la croix que la divine Providence leur envoie, et conserver intact, au milieu de tant de dangers, le précieux dépôt de la foi !

Quel est le nombre des prisonniers pour la religion en province? On ne le sait pas au juste ; on parle, comme je le disais plus haut, de plus de trente, et le bruit court qu'ils ne sont pas trop maltraités. A la capitale, le nombre des détenus, qui était d'abord de 7, n'est plus aujourd'hui que de 5, car 2 sont morts de maladie, il y a quelque temps. On dit qu'ils n'ont pas eu de tortures a endurer et qu'il ne souffrent pas trop de la faim (1). J'ai voulu, comme l'année dernière,

essayer de leur faire parvenir quelques secours ; mais le satellite, qui jadis nous avait servi d'intermédiaire, refuse de s'y employer cette fois, sous prétexte que c'est trop dangereux. Les choses en sont là ; il nous reste encore près de 80 ligatures provenant de la quête de l'année dernière, et destinées au soulagement des prisonniers pour Jésus Christ.

Je viens de passer une quinzaine de jours avec M. Doucet. Ce cher confrère est toujours malade. La pitite vérole lui a fait un mal dont il aura bien de la peine à se remettre complètement. Lors de la visite que je lui avais faite au mois de mai, je l'avais trouvé en bonne voie de rétablissement. Mais les secousses et les péripéties de la nouvelle persécution ont occasionné une rechute, et nous avons failli le perdre. A mon dernier voyage, il a pu recommencer à célébrer la sainte messe et a pris part à une petite retraite de trois jours que nous avons faite ensemble. Mais il n'est pas guéri ; pendant tout le temps que j'ai passé avec lui, il a été souffrant. C'est une espèce de fièvre, tantôt tierce, tantôt quotidienne, contre laquelle les remèdes demeurent impuissants. Cela m'inquiète beaucoup ; il n'y a pas danger pour la vie, mais je crains qu'il ne soit encore quelque temps incapable de tout travail. Comme vous le savez, après avoir terminé l'administration de la province de T. L., je suis allé à la rencontre de M. Robert, et nous avons passé ensemble les fêtes de Pâques. La persécution m'a empêché de revoir ce confrère depuis cette époque. Je me propose d'aviser à cette situation. Si M. Doucet était bien portant, il lui serait facile d'entreprendre le long voyage que j'ai fait au printemps. M. Doucet est celui de nous tous qui est le plus Coréen de visage et de manières ; le séjour dans les auberges ne serait donc pas une difficulté pour lui ; moi, au contraire, je suis vraiment par trop anticoréen. Un jour, ici en T. L., où l'on ne parle pas des Européens, j'entrai dans une petite auberge et, à cause de la chaleur, je me découvris la figure. Un gamin de neuf à dix ans, qui faisait sentinelle à la porte, après m'avoir bien considéré, se mit à crier : "Oh quels yeux !" Je lui donnai aussitôt

(1) D'après des nouvelles plus récentes que M. Deguette a reproduites dans la Relation de sa captivité, les chrétiens arrêtés et détenus avec lui à la capitale sont morts de faim dans leur prison.

quelque chose à manger, et n'eus rien de plus pressé que de me cacher de nouveau le visage.

Il vient de se passer une petite révolution insignifiante. Les trois grands ministres ont donné leur démission, à cause des Japonais. Actuellement, le pouvoir semble devoir tomber entre les mains d'un parent de la reine, gouverneur de Kong-tjyou en 1868. Ce n'est pas un ennemi des chrétiens.

Malgré l'arrestation de M. Deguette, je crois que notre situation est relativement bonne ; la seule chose à craindre, c'est un nouveau judas que l'homme ennemi pourrait bien envoyer. Je suis porté à croire qu'on nous laissera tranquilles et qu'on ne mettra plus de satellites à notre poursuite. Evidemment, si en route nous faisions la rencontre inopinée de MM. les prétoriens, nous serions arrêtés et probablement reconduits en Chine. Mais il n'y aurait pas pour cela de persécution générale.

L'irritation du roi à la nouvelle de la prise de M. Deguette, la manière dont notre confrère a été traité, le fait qu'il n'a pas été une seule fois mis dans la prison des voleurs, tout cela n'indique-t-il pas une transformation dans les idées du souverain, de la cour et du peuple ? Un bruit, qui a couru d'abord, aurait pu nous faire beaucoup de mal. On disait que M. Deguette était un chef des Japonais. Je ne sais du reste à qui l'on doit attribuer la délivrance de notre confrère. D'aucuns prétendent que c'est sur les instances de l'ambassadeur du Japon à Seoul qu'il a été relaché ; d'autres disent que c'est par suite d'un message venu de la Chine (1). Quoiqu'il en soit, M. Deguette quittait Seoul deux jours seulement avant le départ des Japonais. S'il n'avait tenu qu'au premier grand ministre, il y a longtemps déjà qu'il serait en Chine, puisque, dès l'arrivée de notre prisonnier à la capitale, il voulait le faire reconduire en Mandchourie. Un de ses collègues s'y étant opposé, il a fallu envoyer une lettre en Chine et attendre la réponse.

Après y avoir bien réfléchi, je crois donc qu'il n'y a pas

(1) C'est sur les instances de M. Patenôtre, chargé d'affaires de France en Chine, que le gouvernement de Péking est intervenu et a obtenu la mise en liberté de M. Deguette. Peut-être l'ambassadeur japonais a-t-il fait des démarches dans le même sens. Nous ne pouvons l'affirmer.

plus de danger à courir cette année-ci que l'année dernière pour administrer les chrétientés. Nos néophytes, au milieu des maux qui les accablent, ont besoin des secours d'en haut. La grâce des sacrements fortifiera leur foi, accroîtra leur courage, consolera leurs douleurs, et de nouvelles générations de saints et de martyrs sortiront des ruines de cette Eglise désolée. Et puis, si le divin Maître permet que nous tombions entre les mains de nos ennemis, à la garde de Dieu. Mais j'espère que les choses n'en arriveront pas là et, suivant les instructions de Votre Grandeur, mes confrères et moi éviterons avec soin de tenter la Providence et de nous exposer sans motifs au danger.

Mission de l'Afrique Centrale.

MONSIEUR ARTHUR BOUCHARD, MISSIONNAIRE.

Les lecteurs des Annales ont dû voir avec plaisir dans le numéro d'octobre dernier qu'un Canadien-français, M. Arthur Bouchard, se dévouait à la conversion des nègres dans l'Afrique Centrale. Ils n'ont pu lire sans émotion la lettre qu'il écrivait de Khartoun le 28 juin 1880 et dans laquelle il donne des détails si intéressants sur son voyage, sur les travaux des missionnaires et sur le misérable peuple qu'il s'agit d'éclairer et de sauver. Nous croyons rencontrer les vœux de tous en disant quelques mots sur la vie de ce jeune et digne prêtre avant son arrivée en Afrique.

M. A. Bouchard est né le 4 janvier 1845 à St-Denis, comté de Kamouraska, de Mathieu Bouchard, forgeron, et de Félicité Lebel. Ayant perdu sa mère l'année suivante, il fut élevé à la Rivière Ouelle par sa grand'mère, madame Romain Lebel, qui prit soin de sa première enfance. Il n'alla à l'école que très-peu longtemps, fit sa première communion avec une grande ferveur, puis il partit avec son père pour aller demeurer à la Rivière du Loup (Fraserville). A l'âge de 15 ans, le jeune Bouchard était apprenti tailleur; son apprentissage fini, il se fixait à L'Ile-Verte, puis aux Trois-Pistoles. Il ne resta qu'un an à ce dernier endroit, car se sentant appelé par Dieu, il se rendit à Ottawa et demanda aux Rév. PP. Oblats de vouloir bien le recevoir au nombre de leurs Frères convers. Son année de noviciat terminée, il allait prononcer ses vœux quand une terrible maladie vint mettre ses jours en danger; les bons soins le ramenèrent à la vie mais ne purent lui rendre les forces qu'il avait perdues et il se vit contraint bien à regret de laisser cette maison qu'il aimait et où il aurait voulu terminer ses jours, et il descendit à Montréal au Séminaire de St-Sulpice où il s'engagea comme tailleur. Après un séjour de six mois pendant lequel sa

santé s'était un peu rétablie, il crut pouvoir entrer de nouveau chez les Oblats à Lachine. Il y fit aussi son noviciat, mais comme à Ottawa, la maladie l'empêcha de faire ses vœux et le conduisit encore aux portes de la mort. Ayant été forcé de sortir pour réparer encore une fois sa santé presque complètement ruinée, il entra au service d'un marchand d'ornements d'église ; il y faisait l'office de commis et employait tous ses moments de loisir à confectionner lui-même les chasubles et autres habits sacerdotaux. Cependant il n'était pas heureux et il soupirait après le moment où il pourrait encore entrer dans quelque communauté, quand il fit la rencontre à Montréal du Rév. Père Vaughan, supérieur de l'Institut pour la convertion des nègres, à Baltimore ; Mgr Vaughan est aujourd'hui évêque de Salford. M. Bouchard résolut de suite de se dévouer à cette œuvre difficile et si méritoire de la conversion des noirs et, au mois de janvier 1872, il allait à l'Institut de Baltimore.

Comme son instruction était à peu près nulle, son supérieur décida de l'envoyer étudier en Angleterre au collége de St Joseph de Mill-Hill près de Londres, et en mars de la même année il y commença ses études classiques qu'il continua jusqu'en 1877. Jusque là la santé ne lui avait pas fait défaut, mais au commencement de 1877, l'on craignit de nouveau que la maladie n'arrêtât en si bon chemin ce pauvre jeune homme déjà tant de fois éprouvé, et les médecins lui ordonnèrent de passer en France où le climat devait lui être plus favorable.

En effet au mois d'août suivant, il avait repris toutes ses forces et retournait à Mill-Hill où il put continuer ses études jusqu'en février 1878. Alors il tomba encore gravement malade et sur l'ordre de ses supérieurs, il dut changer encore de climat et se rendit à Vérone, en Italie, en mars de la même année. Le six d'avril suivant, il fut ordonné sous-diacre, le 15 juin diacre, et le 11 août, prêtre. M. Bouchard resta à Vérone jusqu'au 1er février 1879, quand il partit pour l'Afrique Centrale où il travaille maintenant avec un zèle ardent au salut de ces pauvres âmes abandonnées qui, comme les nôtres, ont pourtant été rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous croyons que les lecteurs des *Annales* nous sauront gré de publier quelques lettres de ce saint missionnaire avec qui nous avons l'intention d'entretenir une correspondance suivie.

Comme on pourra le voir dans le compte-rendu des déboursés que le bureau de la Propagation de la Foi a autorisés pour l'année 1880-81, une somme de $100.00 a été votée pour la mission de l'Afrique Centrale.

Si les ressources le permettent, le Bureau se propose de consacrer chaque année une certaine somme pour cette œuvre admirable, et désormais, tous les membres de la Propagation de la Foi auront ainsi part aux mérites et aux travaux des missionnaires dans cette partie du monde où il y a tant à faire, pour que le règne de Dieu s'établisse dans les âmes. Si quelques personnes charitables désirent faire des aumônes spéciales pour cette pauvre mission de l'Afrique Centrale, elles sont priées de les faire parvenir à l'aumônier de l'Archevêché de Québec.

MONSIEUR EUSTACHE LEBEL,
Sainte Flavie.

Vérone, Italie, 28 juin 1878.

Mon cher Eustache,

Ne sois pas mécontent si j'ai tant tardé à répondre à ta bonne lettre, mais j'ai à t'apprendre aujourd'hui une nouvelle qui te sera agréable, je l'espère, et qui me fera pardonner ma négligence à t'écrire plus tôt. Je te dirai donc que le 6 du mois d'avril, j'ai été ordonné sous-diacre et le 15 du présent mois, diacre, par Son Eminence le Cardinal de Canossa. Si j'étais resté au Canada, je n'aurais jamais eu l'honneur d'être ordonné par un Cardinal ! Deux fois déjà, j'ai eu le bonheur d'exposer le Très-Saint Sacrement et, bientôt, il me sera donné de monter au saint autel pour offrir la sainte victime. C'est à peine si je puis croire à tant de bonheur et je ne sais comment témoigner ma reconnaissance au

bon Dieu ; aide-moi, mon cher ami, à l'en remercier. Arrêtons-nous un peu à considérer combien Il a été prodigue de miséricorde et de grâce en faveur du plus misérable des hommes. Tu sais à combien de dangers j'ai été exposé, moi, pauvre orphelin, livré à ma propre volonté, au milieu de dangers dont le récit te ferait trembler. Combien de jeunes gens bien meilleurs que moi n'ai-je pas vus tomber misérablement et pour ne plus se relever ! Pourquoi n'ai-je pas eu le même sort ?

—Mystère de la miséricorde du bon Dieu. Ah ! sans doute ma tendre mère a veillé sur moi du haut du ciel et, par ses puissantes prières, elle m'a obtenu plus que je n'aurais jamais osé demander. Encore une fois, mon cher Eustache aide-moi à remercier le bon Dieu et demande-lui qu'il me fasse la grâce de faire quelque chose pour sa gloire, que je puisse sauver quelques âmes et qu'un jour j'aie le bonheur de donner ma vie pour sa sainte religion.

Sans doute, je n'aurai pas le bonheur et la gloire du martyre ; je suis trop indigne d'une telle faveur, mais j'aurai, je l'espère, le bonheur de me consumer sous le brulant soleil de l'Afrique Centrale. Nous ne nous reverrons plus en ce monde, mon cher Eustache, mais nous nous retrouverons dans la Patrie. Il est bien probable que j'y serai avant oi, car l'on ne vit pas longtemps dans l'Afrique Centrale : il y en a peu qui y vivent cinq ans. J'y viverai aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu ; je ne m'occupe pas de la vie présente, car j'ai l'éternité devant moi et cela me suffit. Prions les uns pour les autres, mon cher ami, prions pour tous nos parents et nos bienfaiteurs et faisons en sorte que personne ne manque au rendez-vous dans la patrie céleste.

Je serai ordonné prêtre le 15 août. Prie et fais prier pour moi afin que Dieu me fasse la grâce d'être un bon prêtre et un bon missionnaire. Je ne sais pas quand je partirai pour l'Afrique ; ce ne sera certainement pas avant le mois de novembre et peut-être plus tard, car notre Supérieur, Monseigneur Comboni, nous a écrit que l'Afrique Centrale est désolée par une terrible famine : des villages entiers meurent de faim ; c'est à peine si nos missionnaires peuvent se procurer quelques fruits et un peu de lait pour soutenir leur

existence ou plutôt, comme disent les missionnaires, pour tenir l'âme attachée au corps. Dans de telles circonstances, il est probable que le départ de la caravane sera retardée; non pas que nous ayons peur de mourir de faim, mais parce qu'il est impossible, dans le moment, de se procurer des chameaux pour traverser le désert. J'ai bien hâte de me voir *à cheval* sur un chameau; j'aurai tout le loisir de jouir de cette nouvelle monture, car, soit dit en passant, il faut 5 à 6 mois pour se rendre d'ici à notre mission.

Les missionnaires de l'Afrique portent la barbe; voilà déjà trois mois que je laisse croître la mienne. J'aimerais bien t'envoyer ma photographie, mais je n'ai pas un sou en ma possession.

Comme d'habitude, je compte sur la bonne Providence de Dieu pour pouvoir me procurer un calice, quelques ornements, un bréviaire, et quelques autres objets indispensables pour la mission. Une bonne dame de Montréal doit me donner un bréviaire; un de mes amis qui est prêtre dans le diocèse de St Hyacinthe, m'a promis un calice.

Je sais, mon cher Eustache, que si tu le pouvais, tu me donnerais aussi quelque chose, mais le bon Dieu t'a refusé les biens de ce monde; n'en sois pas triste : Tu as tes prières à donner et c'est beaucoup.

Il y a peut-être à Sainte-Flavie quelques personnes charitables qui aimeraient à faire quelqu'aumône à la plus pauvre des missions et à partager le mérite des missionnaires. S'il en était ainsi, tu ferais une grande charité en t'intéressant pour notre pauvre mission, en la faisant connaître à ces personnes charitables. Tu peux leur assurer que les missionnaires ont la mémoire du cœur et que le plus doux de leurs devoirs est de prier pour leurs bienfaiteurs. Je t'envoie un petit imprimé qui te donnera une juste idée de la mission.

Je m'aperçois qu'il est temps de terminer cette lettre sans suite et écrite à la hâte, excuse le tout comme d'habitude. Ecris-moi bientôt et donne-moi des nouvelles de notre bonne vieille mère, Madame Romain Lebel, et de toute la famille. La pensée de ne plus revoir en ce monde notre vieille mère me déchire le cœur, mais Dieu le veut et je ferai le sacrifice

aussi généreusement que possible. Il ne faut pas oublier d'aller de temps en temps prier sur la tombe de cette pauvre Alphonsine, j'y serai avec toi par la pensée. Pauvre sœur, comme j'ai hâte de la revoir au ciel ainsi que tous les autres qui nous ont devancés !

Adieu, mon cher Eustache, au revoir au ciel ! mais n'oublions pas que ce n'est que par la croix et par une sainte vie qu'on y arrive. Rappelle-moi au souvenir de toute la famille à Ste-Flavie et dans les environs et demande à tous un petit souvenir dans leurs prières pour le pauvre missionnaire africain.

Crois-moi toujours, mon cher Eustache, ton plus sincère ami.

Arthur Bouchard, diacre.

A Madame Veuve Romain Lebel,
Rivière Ouelle, Canada.

Caire, Egypte, 28 février 1879.

Ma vénérée grand'maman,

Je profite du premier moment libre pour vous annoncer mon heureuse arrivée en Egypte, après le plus beau voyage qu'il soit possible d'imaginer. Parti de Vérone avec deux prêtres de la même société, je me suis rendu à Rome où j'ai demeuré une semaine et où j'ai eu le bonheur de me prosterner aux pieds du Saint Père. Je vous assure que le cœur me battait bien fort lorsque je me suis trouvé en présence de ce noble et auguste vieillard, vicaire de Jésus-Christ, qui nous a accueillis avec une bonté vraiment paternelle.

Nous nous sommes agenouillés pour lui baiser le pied, mais il nous a tendu sa main que nous avons saisie avec amour. Après nous avoir donné de sages avis au sujet de la difficile mission que nous allions entreprendre, le Saint Père a daigné s'entretenir familièrement avec nous pendant quelques instants et vers la fin de l'audience, nous lui avons demandé plusieurs pouvoirs et priviléges qu'il nous a libéra-

lement accordés, entre autres une bénédiction spéciale pour tous nos parents, amis et bienfaiteurs. Après avoir été bénis, nous lui avons de nouveau baisé la main et bien à regret nous nous sommes retirés. En sortant du Vatican, nous sommes allés prier au tombeau des saints apôtres et nous avons demandé à Dieu par leur intercession la grâce de remplir fidèlement l'importante mission que le Vicaire de Jésus-Christ venait de nous assigner. Mais je ne vous ai pas tout dit des bontés du Saint Père à mon égard. Comme notre départ de Vérone avait été très précipité, je n'avais pas eu le temps de me procurer un trousseau de missionnaire : autel portatif, ornements, vases sacrés etc.

Le supérieur m'avait dit de me rendre au Caire et qu'il ferait tous ses efforts pour me faire avoir un trousseau. Tout cela me paraissait pouvoir subir des retards regrettables et je résolus de m'adresser au Pape et de lui demander de me faire une part de ses largesses et de sa charité. Je chargeai de cette demande un bon Monsignor qui s'est montré très bon pour moi et qui voulut bien présenter ma supplique. Imaginez mon bonheur lorsque ce digne ecclésiastique me remit le magnifique cadeau du Saint Père : un trousseau aussi complet qu'il fût permis de désirer. Je reçus d'autres personnes des objets d'une assez grande valeur et le Supérieur de la Propagande me fit don d'un splendide calice, de sorte que je partis de Rome bien heureux et bien muni de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire.

De Rome, nous nous sommes rendus à Naples où nous avons demeuré seulement deux jours, puis nous nous sommes embarqués pour l'Egypte.

Adieu belle Italie où j'ai passé de si beaux jours ! adieu Canada ! adieu tout ce qui m'est cher ! il faut me diriger vers une terre inhospitalière pour y vive et peut-être pour y mourir bientôt sous un ciel de feu et au milieu de peuples barbares. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé autant de tristesse et d'angoisse.

Heureusement que ces pénibles moments ne furent pas longs pour moi ; Dieu demande des sacrifices, mais aussi il sait en tempérer l'amertume et il donne les forces pour les faire. D'ailleurs le missionnaire a un compagnon insépara-

ble, son crucifix, qui lui rappelle à chaque instant qu'un Dieu l'a racheté au prix de son sang ainsi que chacune des âmes vers lesquelles il est envoyé. Alors ses peines semblent bien petites, son zèle s'enflamme, et il est prêt à souffrir pour celui qui a tant souffert, il est prêt à marcher courageusement et à travailler pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Nous mîmes quatre jours pour nous rendre de Naples à Alexandrie. Jamais je n'ai vu la mer aussi calme ; nous faisions vraiment un voyage d'agrément. Quelle différence de climat entre l'Italie et l'Egypte ! A mon départ de Vérone, nous avions, je crois, 6 degrés de froid ; à Naples, il n'y en avait que deux ; mais à Alexandrie il nous fallut compter avec 20 degrés de chaleur à l'ombre. Aussi en entrant dans la ville vers midi, je crus entrer dans un four. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au Caire, notre demeure provisoire.

Je suis heureux et content ici, il fait déjà passablement chaud, vous pouvez vous faire une idée de la chaleur que nous aurons au mois de juillet ! Je ne sais pas au juste combien de temps je passerai au Caire, ce qui est certain, c'est que je ne partirai pas avant le mois de septembre. En attendant, j'apprends la langue Arabe qui est hérissée de difficultés; je ferai mon possible et Dieu fera le reste. Comme vous vous en apercevrez, cette lettre est commencée depuis plusieurs jours, cela veut dire que j'ai bien peu de temps à consacrer à la correspondance. Outre l'étude de l'Arabe, qui prend une partie considérable de ma journée, et l'exercice de mes devoirs de prêtre, j'ai aussi à m'occuper de l'administration de la maison et de la correspondance anglaise ; de sorte que si je veux écrire des lettres privées, il me faut le faire le soir ou pendant le peu de récréation que nous avons le midi. Je termine en me recommandant à vos prières : demandez au bon Dieu qu'il me fasse la grâce de faire toujours en tout et partout sa sainte volonté. Je ne sais pas si nous nous reverrons en ce monde, mais nous nous reverrons dans un monde meilleur et pour ne plus nous séparer.

Adieu ! courage ! au revoir dans le beau ciel où vous donne rendez-vous le plus affectionné de vos enfants.

A. Bouchard, Ptre.
Missionnaire-Apostolique.

A SA GRANDEUR MGR ELZÉAR-ALEXANDRE TASCHEREAU,
Archevêque de Québec, Canada.

Khartoum, 8 septembre 1880.

Monseigneur,

Le zèle de Votre Grandeur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'intérêt que vous portez aux missions et surtout le souvenir bien précieux de vos bontés pour moi, semblent excuser la liberté que je prends de venir vous déranger dans vos nombreuses occupations. Bien des fois, j'ai pris la résolution de vous écrire, mais j'ai toujours été retenu par la crainte d'être importun. Il est probable que je garderais encore le silence, si je n'avais à entretenir Votre Grandeur d'un sujet plus intéressant que ma pauvre personne; je veux dire de la mission de l'Afrique Centrale à laquelle vous portez tant d'intérêt. Voilà huit mois que je suis dans cette vigne stérile et désolée que le divin Vigneron daigne protéger et qu'il veut sauver, puisqu'il envoie des ouvriers qui travailleront de leur mieux à lui faire porter du fruit. L'on m'avait dit que c'était une mission difficile, mais j'étais loin de me faire une juste idée des nombreux obstacles qui s'opposent à la conversion de la pauvre Afrique. L'un de ces obtacles est l'esclavage que l'on dit pourtant ne plus exister. Il est bien vrai que la traite des noirs ne se fait plus publiquement, mais elle se fait en secret. La preuve, c'est qu'ici, à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan, nous pourrions acheter des centaines d'enfants. Malheureusement notre pauvreté ne nous permet pas d'en acheter un grand nombre.

De plus, chacun est libre de garder autant d'esclaves qu'il lui plait et de les traiter de la manière la plus indigne. Or, si, sous les yeux du gouvernement, les noirs sont ainsi traités, l'on peut se faire une idée de leur condition dans les endroits plus reculés où il n'existe pas plus de loi que de morale. La dégradation des nègres surpasse tout ce qu'on peut imaginer : ils sont plongés dans les vices les plus honteux et ils n'ont pas la moindre idée de pudeur. Les missionnaires espèrent peu des adultes. Leur espérance repose sur les enfants qu'il

faut presque toujours acheter; alors on peut les élever à la mission, en faire de bons chrétiens, ensuite les marier entre eux et les éloigner de tout contact dangereux, surtout de celui des Musulmans.

La mission possède à El-Obeid, capitale du Cordofan, une colonie agricole à quelques heures de la ville; cette colonie est exclusivement composée de chrétiens élevés à la mission. Il y a déjà un bon nombre de familles qui par leur conduite exemplaire font la joie des missionnaires et donnent de grandes espérances pour l'avenir. Au nombre des difficultés qui nous environnent, il faut mentionner celle de voyager et d'avancer dans le pays: ce qui ne peut se faire qu'à grands frais, avec beaucoup de danger et de fatigues énormes. Ajoutez le climat qui est meurtrier pour les Européens.

Lorsque je suis arrivé ici, il y a huit mois, nous étions quinze de notre caravane; nous ne sommes plus que dix! Un prêtre est mort pendant le voyage, deux religieuses sont mortes au Cordofan et deux frères convers ici à Khartoum. Les autres sont plus ou moins indisposés. Je suis le seul qui aie joui d'une excellente santé. Pourtant je puis assurer à Votre Grandeur que si je manque à la besogne, la besogne ne me manque pas. Monseigneur Comboni, notre évêque, doit venir prochainement d'Europe où il est allé pour recruter des missionnaires et des secours d'argent. Sa Grandeur est déterminée à pénétrer jusqu'aux limites de son immense vicariat, mais elle veut concentrer ses forces dans l'intérieur. Gebel Nouba sera le centre de ses opérations. Nos missionnaires de cet endroit ont déjà obtenu de magnifiques résultats.

Il n'y a pas de musulmans à Nouba ni dans l'intérieur, de sorte que les noirs, ne subissant pas leur pernicieuse influence, sont mieux disposés à recevoir les lumières de l'évangile. Ils sont aussi plus simples et bien moins vicieux que ceux de Khartoum et du Cordofan. Nous avons déjà expédié à Nouba un bon nombre d'enfants surtout les plus vieux et une bonne partie de notre matériel. Khartoum et El-Obeid seront de simples stations. Le climat de Nouba est plus supportable que celui d'ici et de Cordofan. Tout porte à croire que la moisson sera abondante dans l'intérieur; espérons

que Dieu se laissera touché par les efforts et les sacrifices des missionnaires et par les prières que l'on fera pour eux, et qu'il aura pitié de la malheureuse Afrique !

La mission est bien difficile et les croix ne font pas défaut, mais il y aussi de bien douces consolations. Pour ma part, je suis heureux et je ne vois pas au monde une position plus belle que la mienne. Ce serait une exagération de dire que nous avons tout à souhait et que nous ne souffrons pas un peu et même beaucoup quelquefois, mais le bonheur de travailler pour Dieu et pour le salut des âmes fait, sinon oublier les souffrances, du moins les endurer courageusement La chaleur est grande sans doute, mais elle n'énerve pas comme les chaleurs du Canada ; elle n'ôte pas l'appétit, malheureusement elle n'apporte pas les provisions, ce qui la ferait trouver si aimable ! Ici à Khartoum, comme je l'ai déjà dit à Votre Grandeur, il y a peu à faire parmi les adultes ; mais nous donnons nos soins aux enfants et nous les baptisons lorsqu'ils sont en danger de mort. Pour ma part, j'en ai déjà envoyé quelques-uns au ciel. Le jour de l'Assomption, j'ai aussi baptisé une pauvre esclave qui est morte une heure après. Nous avons quelquefois des cas bien extraordinaires et bien consolants. Ce n'est pas sans difficulté, sans user d'industrie, que nous pouvons parvenir jusqu'aux enfants qui sont en danger de mort : quelquefois c'est sous le prétexte de porter des médecines, mais généralement c'est au prix de bagatelles qui plaisent aux noirs qui ne sont que des grands enfants. La moindre babiole a pour eux beaucoup plus d'éloquence que le plus beau discours.

Pour me procurer ces bagatelles qui me donnent entrée chez les noirs, je n'ai que l'argent des messes et malheureusement depuis quelque temps nous avons bien peu d'intentions de messes à la mission, de sorte que sous peu il ne me restera pas un seul sou. N'ayant aucun parent en état de me venir en aide, et ne sachant que faire, j'ose m'adresser à Votre Grandeur pour obtenir quelques intentions de messes, si vous en avez à votre disposition. Je désirerais bien acheter au moins un petit nègre, mais il me faut cent cinquante francs pour un enfant de cinq à six ans. Cent cinquante francs pour moi, c'est une somme énorme et Dieu sait si

jamais je pourrai parvenir à la réaliser. Le moyen de faire parvenir un peu d'argent ici est facile : il n'y aurait qu'à me tre des billets de banque française ou anglaise dans une lettre recommandée. Il y a ici un marchand français qui me changerait ces billets pour de la monnaie du pays et n'exigerait que très peu diescompte, car il est grand ami de la mission. Soyez certain, Monseigneur, que je n'aurais pas le courage d'implorer la charité, si un seul sou devait être employé pour mon usage personnel.

J'ai toujours été pauvre et par conséquent accoutumé à me contenter de peu ; de plus, jouissant d'une bonne santé, ce serait très-mal de ma part de prétendre à plus qu'au strict nécessaire. J'espère que Votre Grandeur voudra bien me pardonner mon importunité en considération de cette œuvre sublime dont le but est d'envoyer au ciel de petits anges qui obtiendront les grâces les plus précieuses pour ceux qui auront contribué à leur bonheur éternel. Si ma reconnaissance pouvait compter pour quelque chose, je pourrais dire à Votre Grandeur qu'elle sera bien grande et durera autant que ma vie et au-delà de la tombe, si Dieu me fait miséricorde.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous offrir trois photographies; une représente les missionnaires de Khartoum, le révérend Père Bononi, Vicaire-Général, le bon Père Antoine, Africain et élève de la Propagande et votre serviteur, avec ce qui nous reste du grand nombre d'enfants que nous avions sous nos soins; l'autre, des religieuses avec leurs élèves; la troisième enfin vous montrera la partie de la maison qui nous sert d'église et de sacristie. Ces photographies m'ont été données par un artiste qui est ici à Khartoum.

J'ose, Monseigneur, recommander à vos saintes prières la mission de l'Afrique Centrale, ses missionnaires et en particulier celui qui a été le diocésain de Votre Grandeur et qui a été déjà l'objet de ses bontés.

Prosterné avec le plus profond respect aux pieds de Votre Grandeur, je vous prie de bénir votre humble et reconnaissant serviteur.

A. Bouchard, Ptre., Missionnaire-Apostolique.

Mission Catholique,
Khartoum, Nubie Supérieure, Afrique (via Egypte).

Diocèse de St-Germain de Rimouski.

La partie la moins connue des missions est certainement la côte nord du St-Laurent, le Labrador et l'Isle d'Anticosti. Il ne sera donc pas sans intérêt de faire connaître les travaux des missionnaires qui se sont succédé, sur cette rive à peu près inculte.

La limite entre le diocèse de St-Germain de Rimouski et celui de Chicoutimi est la Rivière Portneuf : à l'autre extrémité le diocèse du Hâvre de Grâce est séparé de celui de Rimouski par le Blan Sablon, vis-à-vis l'extrémité est de Terreneuve.

Toute cette côte est fréquentés par des sauvages Montagnais, par des pêcheurs venant de toutes les provinces maritimes.

Un certain nombre de ces pêcheurs se sont fixés dans les postes les plus avantageux et y sont retenus par les profits donnés tant par la pêche que par la chasse.

Les Sauvages.

D'après Thevet en 1617 le Père Paul célébra la sainte messe pour la première fois à Tadoussac dans une chapelle qu'il bâtit à l'aide des matelots et du capitaine Morel avec des rameaux et des branches d'arbres. Cette chapelle a subsisté six années entières.

La première mention des tribus de ces parages se trouve dans la Relation des Jésuites de 1635. C'est à l'occasion d'une bonne femme appartenant à la tribu des *Bersiamites* (le Père Paul Lejeune lui donne ce nom). Ce Père, étant aux Trois-Rivières avec le Père Buteux, la baptisa solennellement, le 18 février, dans la chapelle de la Conception. Elle s'appelait dans sa langue *Ouetata Samakheou* et reçut le nom d'Anne. Sa famille l'avait laissée auprès de l'habitation des missionnaires toute malade et couchée sur la terre dure. Les Français forcèrent les sauvages à lui dres-

ser une petite cabane. Les Pères lui portaient tous les jours à manger, et ensuite l'instrusaient. Comme cette femme fut probablement la première de cette tribu régénérée dans les eaux du baptême, le Père Lejeune se plaît à rendre compte des sentiments dont elle était animée.

Quoique le missionnaire lui fit remarquer qu'elle n'était pas obligée de s'accuser des péchés commis avant d'être chrétienne, cette femme ne laissait pas de s'en accuser à haute voix. Mais elle était très curieuse de savoir dans quel état serait son âme après sa mort. " Mon âme aura-t-elle de " l'esprit," demandait-elle au missionnaire ; " quand elle " sera sortie de mon corps, verra-t-elle ? parlera-t-elle ? "— Le Père l'assura qu'elle ne perdrait aucune de ces facultés, qu'au contraire elle les possèderait d'une manière plus parfaite, et que la foi sincère en Jésus-Christ lui procurerait la connaissance de merveilles et la jouissance de très grands contentements.

La pensée de la métempsycose, en laquelle les sauvages infidèles croient généralement, lui vint alors en l'esprit et elle se fit expliquer la résurrection et la vie future. Elle s'inquiétait de ce qu'elle mangerait après sa mort, et de ce qu'elle verrait dans le ciel. Le Père lui donna des réponses qui la satisfirent et l'engagea à prier pour lui.

Et, comme les enfants dans la vie spirituelle ont besoin qu'on leur rende compte de tout, cette femme naïve s'écria : " C'est donc une chose bien bonne d'être là-haut, puisque tu " voudrais bien mourir pour y aller ? " A mesure que le Père dépeignait à cette néophyte le bonheur du ciel, son visage s'épanouissait, et elle dit avec l'accent d'une foi vive : " Je crois, et tu ne me verras jamais craindre la mort : " je la souhaiterai pour aller voir Celui qui a tout fait, je ne " me soucie plus de la vie."—Et en effet le reste du temps qu'elle vécut, cette femme ne laissa pas paraître le moindre indice de la crainte de la mort. Tel est le changement qu'opère l'instruction chrétienne dans une âme bien disposée.

Le Père Paul Lejeune donne la description des tribus qui étaient connues des missionnaires (1).

---

(1) Relation de 1640 p. 34.

" A l'entrée du grand golfe de St-Laurent, du côté du
" Nord, on trouve, dit-il, les Esquimaux, peuple bien barbare
" et grand ennemi des Européens;—suivant le même en
" montant, on rencontre les peuples de Chisedech et les
" Bersiamites, qui ont rapport avec d'autres qui sont à l'in-
" térieur. Ensuite on trouve les sauvages de Tadoussac qui
" ont connaissance avec la nation du Porc-épi, et par l'entre-
" mise de ceux-ci, avec d'autres encore plus retirés."

Comparant ces sauvages avec les Iroquois, le missionnaire disait (1) que " ceux-là sont des agneaux et ceux-ci farouches comme des loups. "......" Nos Nipisiriniens retournés depuis
" peu des Kyristinous qui trafiquent en la mer du Nord,
" ajoute-t-il, nous assurent qu'ils ont trouvé quatre cent
" hommes qui parlent tous Montagnais ; cela monte à quatre
" mille âmes."

Les nouveaux chrétiens de la mission de St-Joseph firent d'abord connaître la foi à ces sauvages, qui s'en moquèrent comme de fables indignes de fixer leur attention ; mais par la grâce de Dieu, ils finirent petit à petit par admirer les articles du symbole, et dès lors leur parti fut pris. Ils montèrent à Québec et demandèrent un missionnaire pour les instruire. Le Père Jean de Quen savait déjà un peu la langue montagnaise, il était à Québec depuis 1635. Il se mit en route avec les sauvages dont le plupart étaient chrétiens. Ceux de Tadoussac vinrent à sa rencontre et lui témoignèrent toutes sortes de bonne volonté (2)

" Ils me dressèrent, dit le bon Père, une cabane à part qui
" servit de chapelle et de maison tout ensemble, j'y célébrais
" tous les jours la sainte messe, où tous les chrétiens assis-
" taient. J'y faisais l'eau bénite ; tous les dimanches j'y ai
" baptisé quelques catéchumènes avec les cérémonies de
" l'église. J'y assemblais les hommes et les femmes, et les
" enfants par diverses bandes à part pour les instruire. Il s'y
" trouva cinquante chrétiens qui se confessèrent à la Pen-
" tecôte."

Les jours de fêtes et de dimanches les sauvages s'assem-

(1) Relation de 1641.

(2) Relation de 1642.

blaient après leur dîner dans la chapelle d'écorce pour réciter tout haut leur chapelet avec le Père, puis ils chantaient une hymne en l'honneur de la Ste-Vierge, composée en leur langue.

Une fois l'hiver venu, ces bons sauvages partaient pour la chasse qui durait jusqu'à l'été. Mais pour reconnaître, comme dit la Relation de 1652, les jours d'honneur et de respect, c'est-à-dire, les jours de fêtes et dimanches, qu'ils gardaient dès lors soignensement, ils demandaient des calendriers, que les missionnaires leur préparaient eux-mêmes d'avance. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui et ce calendrier imprimé dans la langue montagnaise chaque année par le soin des missionnaires, ne les quitte jamais.

En 1652, quatre-vingts sauvages furent baptisés, et furent bien fidèles à la vocation chrétienne. L'Esprit de Dieu, remarque le chroniqueur, est partout saint et partout adorable : mais il n'est pas écouté partout également. Le silence des bois semble plus propre pour recevoir ces impressions, que le grand bruit des palais. Aussi doit-on admirer l'industrie de ces enfants de la forêt pour conserver les fruits du saint baptême. Les dimanches et fêtes, vers l'heure de la messe, ils se mettaient à genoux tous ensemble, récitaient l'oraison qu'on leur avait apprise, examinaient leur conscience, demandaient à Dieu pardon de leurs péchés, et même faisaient leur pénitence. Le missionnaire, qui rapporte cette belle pratique, remarque que personne ne la leur avait enseignée, et qu'on voit facilement quel en était l'auteur.

Il rend aussi témoignage à la grande foi de plusieurs : ainsi un chasseur se voyant, en un hiver où il était tombé peu de neige, exposé à périr de faim, parce que le gibier ne se laissait pas atteindre, se mit à genoux et s'écria : " Toi qui as tout fait, tu es le maître de mon corps et de mon âme : si tu veux que je meurs de faim, j'en suis content. Je mourrai paisiblement : fais ce que tu voudras, mais ne jette pas mon âme avec ces malheureux esprits qui brûlent dans les feux de l'enfer. C'est l'unique chose que je te demande, car tu sais que je t'aime." Là-dessus il se releva, reprit courage, sentit ses forces s'accroître et parvint à tuer du gibier.

Un autre chasseur, placé dans la même extrémité, fit

valoir auprès de Dien l'innocence des bons chrétiens de sa troupe. "Regarde, dit-il à Dieu, ces pauvres femmes et ces enfants qui sont dans la cabane; ils sont bien meilleurs que moi; écoute leurs prières, ils te demandent à manger. Pour moi, il n'importe que je meure, mais aie pitié de ceux qui t'aiment." Cette confiance si admirable fut récompensée par une chasse suffisante.

Ecoutons maintenant le Père DeQuen raconter une de ces missions chez les Onmamioucks, qui habitaient les côtes au-dessous de l'Ile d'Anticosti, à une distance de quatre-vingt lieues de Tadoussac. "Nous descendîmes sur le grand fleuve qui parait comme une mer, voguant sans relache six jours durant. Nous abordâmes une anse, escarpée de hautes montagnes, sur lesquelles étaient un petit nombre de ces peuples qui nous regardaient de loin, pour voir si nous n'étions pas de leurs ennemis...Ils sont en effet poursuivis par les sauvages de Gaspé, qui traversent le grand fleuve pour les aller massacrer. Nous ayant reconnus ils descendirent, et firent paraître par leurs gestes et leurs yeux le plaisir qu'ils prenaient de nous voir.

Chacun de ceux qui accompagnaient le Père, se fit cathéchiste : de son côté le Père s'employa "selon l'étendue de son petit pouvoir, comme il s'exprime lui-même, à cultiver les plantes de cette nouvelle vigne, qui avaient déjà pris quelques racines en la foi, et imprimer dans les autres les premiers éléments du christianisme."

Le missionnaire en trouva une vingtaine capables d'être enrôlés au nombre des enfants de Dieu, et les baptisa, y compris le chef et toute sa famille. Cet homme conjura le père de retourner au premier printemps, l'assurant qu'il ferait part de son bonheur à tous ceux de son pays. Il promit d'en amener bien d'autres qui seraient bien aises de profiter de ses paroles.

Chaque jour le Père débarquait et disait la messe sur ces rivages, afin que Notre-Seigneur bénit son œuvre. "Mes matelots, dit le Père en parlant des sauvages, étaient les sacristains, qui dressaient et qui paraient notre autel avec plus d'amour et de volonté que de gentillesse."

Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I.

A l'Aumônier de l'Archevêché de Québec, sur la visite de Sa Grandeur Mgr Dom. Racine, Evêque de Chicoutimi, à la Mission Montagnaise du Lac St-Jean.

BIEN CHER AUMÔNIER,

Je vous laissai en toute hâte, l'autre jour, pour aller rencontrer Mgr de Chicoutimi qui était en visite pastorale au Lac St-Jean. Le 10 juillet, j'avais le bonheur de rencontrer Sa Grandeur à St-Jérôme et de recevoir sa bénédiction. J'étais en retard, mais Mgr voulut bien avoir pitié de son enfant. Après avoir pris ses instructions, je me dirigeai en toute hâte à ma mission bien-aimée, à la Pointe-Bleue, où m'attendaient mes chers Sauvages. Le long du chemin, j'eus à admirer la foi de nos populations. Non ! notre peuple ne périra point ! Ces braves compatriotes attendaient leur évêque ; voyez-les à l'œuvre : voyes-les nettoyer et blanchir leurs maisons, baliser leur chemin. Les malades sont aux portes, attendant un petit mot de consolation, une bénédiction spéciale, féconde en heureux résultats ; les enfants tendent leurs petites mains pour recevoir une médaille qu'ils conserveront toute leur vie ; et, dans leur vieillesse, une larme dans le regard, ils sauront dire à leurs petits enfants : " C'est le bon Mgr Racine, premier évêque de Chicoutimi, qui m'a donné cette médaille que vous voyez attachée à mon cou ; il m'est quelquefois arrivé de perdre mon portefeuille, dira-t-il, mais cette médaille, jamais ! "

Je trouvai quarante-neuf familles groupées autour de la chapelle des Sauvages de la Pointe-Bleue. Quatre familles algonquines du St-Maurice étaient venues pour voir l'évêque —*Ka tsijeaiamituatset*—" le Grand Priant."

Je me suis mis à l'œuvre et mes Sauvages aussi. Ils voulaient faire les préparatifs d'usage : orner le chemin et la chapelle. Pour moi, qui n'avais que le temps d'orner plus

ou moins leur cœur, je les laissai faire, sachant d'ailleurs que Mgr aimerait leur *sauvagerie*. Ils n'avaient à leur disposition que les arbres et les feuilles de la forêt, plus deux ou trois châles et trois ou quatre mouchoirs que les jeunes gens de la tribu voulaient utiliser sous forme de pavillons. Je vous concède bien volontiers, cher ami, que je n'ai pas le génie de l'invention, mais, j'avais beau réfléchir, je ne voyais pas la possibilité, avec de tels moyens, de faire quelque chose de passable. Rencontrant un de mes Sauvages, je lui fis part de ma crainte; il parut fort surpris de mon aveu: " Nous ne sommes pas si pauvres, dit-il, puisque nous avons toute la forêt à notre disposition. Il y en a, va, de l'épinette et du sapin dans le bois!"

Le 15 juillet, les cloches de la paroisse voisine annoncent, à toute volée, l'arrivée de Monseigneur. Bientôt, notre bon Père, le premier Pasteur de ce diocèse, sera au milieu de nous, dis-je, hâtez-vous.—" Tout est prêt, me dit le chef; tu vas voir, Père, que le Grand Priant va trouver cela beau," car, ajoute-t-il avec un air de confiance: "il doit aimer la forêt."—Oui, dis-je, et surtout il aime beaucoup ses enfants de la forêt, comme vous allez en avoir la preuve.

Le 17 au matin, les chemins étaient bordés d'épinettes, de sapins, de bouleaux...... et que sais-je? Çà et là des arcs rendaient la route presqu'impraticable, mais une surprise attendait Monseigneur et les dignes prêtres qui l'accompagnaient: depuis le chemin jusqu'à la chapelle, distance d'un arpent, un chemin couvert, du plus bel effet, offrant passage aux voyageurs. Des épinettes rouges, au feuillage particulier, mariaient leurs couleurs aux feuilles du bouleau et au vert sapin. Chaque base de l'arc était entourée d'une bottine de fougères. Au-dessus de cette tête, à chaque arc, se trouvait, suspendue à une faible racine, une croix de fougères, se balançant au gré de la brise. Vous ne vous attendiez pas à voir de la fougère en cette affaire; eh bien! ni moi non plus; et surtout, je ne m'attendais guère à voir de si belles choses, avouons-le franchement, avec de si faibles moyens. L'immortelle des champs, parsemée avec discrétion sur tout le parcours de cette allée, rendait le coup-d'œil unique en ce genre d'ornementation. Mes Sauvages se rappelleront long-

temps l'exclamation que la majestueuse simplicité de ces décors arracha à l'âme sensible de Sa Grandeur : " Mes bons enfants des bois, que vous faites de belles choses ! Que c'est beau ! " Sans doute, il y avait dans cet éloge l'expression d'un sentiment de délicatesse que Monseigneur, vous le savez, possède à un si haut degré ; mais les prêtres qui l'accompagnaient me dirent : " Vous pouvez être fier de vos Sauvages ; quelle belle réception ! " et j'ai eu la faiblesse de les croire, avec d'autant plus d'aise que la seule chose qui jurait dans tout ce coup-d'œil, c'était une grande croix de fleurs indigènes que le vent avait toute mutilée : et c'était la seule chose faite par votre humble serviteur.

A cette occasion, j'aime à me rappeler le mot de mon cher *Thomashish*, déjà vieux et insensible aux beautés que crée la main de l'homme : " Le Grand Priant trouve cela beau, n'est-ce pas ? Que dirait-il donc s'il venait dans mon terrain de chasse ? le sapin y est bien plus fort, va ! " Les Sauvages reçoivent la bénédiction de Monseigneur, puis, on entre processionnellement dans notre humble chapelle encore inachevée. Le bon goût de Mme L. E. Otis et de Delle Tremblay avait su cacher ce que la main de l'architecte n'avait pas encore terminé. Aussi, que de travail, de veilles de leur part pour en arriver là !

La messe a lieu et le chant commence. Je ne sais si Sa Grandeur a eu des distractions, mais son oreille juste à dû lui dire, entre deux oraisons, que je n'avais pas accoutumé mes chantres à la mesure. Dans tous les cas, quand ma maîtresse cantatrice faisait un solo, les oreilles étaient attentives et les regards se tournaient involontairement pour voir d'où venait cette voix céleste. Elle ne crie pas à en trembler, comme font les cantatrices du jour, et malgré cela il est très agréable de l'entendre. Elle a certaines notes favorites qui produisent toujours en moi une vive impression.

Nous voici arrivés à la Confirmation. Monseigneur parle à ses bons enfants des bois : il les exhorte à être prévoyant, à ne pas tout dépenser dans les moments d'abondance ; de bien écouter la " Robe noire." S'adressant ensuite aux confirmés, il leur parla de la grande faveur qu'ils allaient recevoir de la part de Dieu, puisqu'il allait leur être donné de rece-

voir les sept dons du Saint-Esprit. J'interprêtai les paroles de Sa Grandeur à mes sauvages qui écoutaient avec la plus scrupuleuse attention. Parmi les confirmés, il y avait beaucoup de vieillards qui n'avaient jamais encore rencontré le " Grand Priant." Ils vinrent tous s'agenouiller devant lui avec une modestie qui frappait tout le monde.

Après la cérémonie de la Confirmation, Monseigneur alla bénir une belle statue du Sacré-Cœur, qui se trouve placée sur une hauteur en arrière de la chapelle où les Sauvages se rendent pour prier chaque jour. On dirait un lieu de pèlerinage.

Pendant que Monseigneur et sa suite recevaient l'hospitalité de M. L. E. Otis, l'agent du gouvernement anglais des sauvages, les canots se préparaient pour aller reconduire Sa Grandeur à Notre-Dame du Lac St-Jean. Monseigneur voulut faire un bien grand plaisir à nos Montagnais en prenant passage à bord de leur frèle embarcation. Six canots s'avancent timidement sur les eaux paisibles du Lac. Monseigneur, de sa voix forte, claire et sonore, entonne l' "Ave maris Stella " que tous continuèrent avec entrain. Nos sauvages chantaient et ramaient de leur mieux. " Eh bien ! mon enfant, dit Monseigneur à l'un d'eux, es-tu fatigué ? " " Oh ! non ! Grand Priant, répondit celui-ci, on ne fatigue pas dans le canot de notre évêque."

Tout à coup, le soleil se cacha ; la surface du lac se ride. Nos sauvages interrogent l'horizon et les avirons frappent l'eau avec force La *houle* grossit et nous voilà ballotis par les vagues. Vingt fois l'eau menace d'entrer dans notre *écorce de bouleau.* Monseigneur, aguerri par de nombreux voyages de ce genre, paraît aussi tranquille que s'il était sur la terre ferme ; encore il n'y a pas de crainte à avoir, ce sont des sauvages qui tiennent l'aviron, et la houle, vingt fois déjouée par leur habileté, prend le parti le plus sage : elle s'aplanit et nous permet de débarquer tranquillement devant le presbytère de M. Lizotte qui nous avait accompagné, et que nos bons sauvages appellent : " *Ka tsi jewatishit* "—celui qui est généreux—car, en l'absence du missionnaire, M Lizotte est un vrai père pour eux.

Il fallait donner un nom à Monseigneur. Nos Sauvages.

baptisent tous les étrangers ; mais, quel nom donner au "Grand Priant" que les blancs appellent Monseigneur Dominique Racine? Il y eut bien des opinions. On propose, "*Ka miloshit*"—celui qui est aimable ;—"*Ka milotagosht*"—celui qui a une belle voix. Mais quelqu'un ayant fait remarquer que tous les "Grands Priants" étaient aimables et chantaient bien, ces appellations ne distinguaient pas le "Grand Priant Racine." Un Sauvage de la forêt pur sang, dit que ce qui l'avait le plus frappé, c étaient les fanons d'or de la mitre.—Quand le "Grand Priant" se tournait, dit-il, le galon d'or se soulevait et semblait prendre son vol comme une plume au vent ; je propose donc qu'on le nomme, *Ka mikuau sholiamit*—la plume d'or—"Le Grand Priant à la plume d'or." L'opinion prévalut, et maintenant, le beau nom de "Racine" est changé en celui de "Plume." Quant à l'or, c'est un qualificatif qui s'adapte aussi bien au premier qu'au second.

Il me reste à vous parler de la visite de Monseigneur à nos chers colons de l'Attikuapée. J'accompagnai Sa Grandeur dans cette visite. Malgré les fatigues de la visite pastorale, Monseigneur voulut bien aller encourager ces vrais Canadiens. Il porte tant d'intérêt à l'œuvre de la colonisation, qu'il ne pouvait se dispenser d'aller faire visite à ces pionniers de la civilisation. Il prend le canot et arrive au milieu de ses enfants. Vous dépeindre la joie de ces bons chrétiens est chose impossible. Ils sont là depuis quatre ans ; pas de chemins, pas de communication et dévorés par les mouches, les mouches de l'Attikuapée dont la renommée est vaste comme le monde. Cependant, la joie qu'éprouvent ces braves leur fait oublier toutes les douleurs passées. Monseigneur avait le cœur ému en serrant la main à tous ces fiers chrétiens qui lui sont si chers. Quelle bénédiction ne répandit-il pas sur les travaux de ces géants de la colonisation ! Les chemins, d'un chantier à l'autre, étaient balisés, les maisons ornées. Il fallut aller dans chaque maison ; manger au moins une bouchée sous chaque tente ; et, chose surprenante, un pain de Savoie, le seul qui soit jamais apparu sur les bords de l'Attikuapée, s'étalait pompeusement sur une nappe d'une blancheur irréprochable. Monseigneur sut trouver un mot heureux pour tous, et fit pleurer ces bonnes gens en

disant que s'il était libre, il choisirait cette colonie pour demeurer avec eux.

Quand le moment du départ arriva, les larmes longtemps comprimées éclatèrent; chacun, entourant Sa Grandeur, lui demandait un souvenir, une prière particulière, une bénédiction spéciale ..... C'était le Père qui se séparait de ses enfants; aussi, Monseigneur ne put leur faire ses adieux qu'avec beaucoup d'émotion. " Ah! me disait-il au retour, quelle belle visite je viens de faire!... Il est de ces choses qui pénètrent tellement dans le cœur qu'elles ne sauraient plus jamais en sortir."

Le lendemain, il fallait partir pour visiter le Canton Normandin. Les colons nous y attendaient. Monseigneur, qui ne compte pas avec la fatigue, fit ce voyage, aller et retour, dans une seule journée. Je ne m'arêterai pas à vous décrire la joie de ces colons; qu'il me suffise de vous dire que ce fut le deuxième acte du beau drame commencé à l'Attikuapée. Monseigneur s'extasiait à chaque instant sur la richesse du sol, sur tout le parcours du voyage. Lorsque, d'une petite hauteur, son œil contempla l'immense vallée de l'Attikuapée et de la Mistassini, il s'écria : " Pourquoi donc parler des Etats-Unis quand on a de si belles terres à défricher! "

C'est qu'en effet, l'empressement d'un grand nombre de Canadiens à déserter notre pays pour se rendre aux Etats-Unis, sous prétexte d'y gagner quelque argent, pour retourner après dans les terres qu'ils ont abandonnées, est un fort mauvais exemple; car, outre que la petite aisance qu'ils ont essayé de se procurer en travaillant quelques années sur la terre étrangère n'a certainement pas profité beaucoup à leurs propriétés, ils ont singulièrement retardé la colonisation des terres voisines des leurs; sans parler ici des mauvaises habitudes que, bien souvent, ils apportent chez nous, après les avoir contractées dans les pays voisins.

Mais je m'aperçois, mon cher monsieur, que je suis bien long pour une simple lettre; je termine en vous promettant, si vous le permettez, de vous envoyer sous peu ce qui doit compléter cette relation sur ma chère mission.

Tout à vous, d'esprit et de cœur.

Z. Lacasse, O.M.I.

MISSION DU THIBET

Protégée par Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Lettre du Père Giraudeau, missionnaire au Thibet.—(Annales de Notre-Dame du Sacré Cœur.)

Yerkalo, le 30 juin 1880.

Mon Révérend Père,

Je viens demander à votre charité de vouloir bien m'aider à acquitter en partie, une immense dette de reconnaissance que je viens de contracter envers Notre-Dame du Sacré-Cœur. Pour cela, il suffira de donner à cette lettre une place dans votre intéressante revue qui publie chaque mois les faveurs de notre bonne Mère du ciel.

Voici le fait : Au commencement de cette année 1880, les trois grandes Lamaseries de Lhassa, qui gouvernent le Thibet, on peut le dire, bien qu'elles n'en soient point légalement chargées, résolurent de se débarrasser, coûte que coûte, des missionnaires et des chrétiens, et de faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la religion du Maître du Ciel, religion dont le voisinage leur cause tant d'alarmes. A cet effet, les lamas de Lhassa préparèrent le terrain en envoyant à toutes les Lamaseries des provinces soumises à la Chine, l'ordre écrit d'avoir à leur prêter main-forte pour l'expulsion ou l'extermination des missionnaires et des chrétiens. Tous les moyens étaient bons pour nous faire disparaître ; la capitale répondait des conséquences, quelles qu'elles fussent. Cet écrit portait les cachets du roi de Lhassa, du Talaï-lama et des trois grandes Lamaseries. Les courriers porteurs de la circulaire devaient accomplir leur mission le plus promptement et le plus secrètement possible. Peu après le départ des courriers, le chef de la milice de Lhassa et les délégués des grandes Lamaseries se mirent en campagne et levèrent des troupes pour faire, disaient-ils, la guerre aux

Saguens (tribut de brigands limitrophe du territoire de Pathang). Grâce à ce mensonge, ils pensaient pouvoir réunir sur la frontière de Pathang une assez nombreuse armée qui, secondée par toutes les Lamaseries prévenues d'avance, tomberait sur nous à l'improviste et balaierait le terrain sans difficulté. Alors on était débarrassé du cauchemar d'avoir des chrétiens si près du roi, et la Terre des esprits rentrait dans son ancienne quiétude. C'est ce que l'on espérait, et le diable avait bien dressé ses batteries pour y réussir. Mais *Notre-Dame du Sacré-Cœur* veillait sur nous. Elle aussi avait pris une petite précaution humaine, si je puis parler ainsi et avait choisi un instrument dont Elle devait se servir, tout en laissant voir sa main dans tous les événements. Cet instrument était un Mandarin chinois, bien disposé à notre égard et doué d'une énergie bien rare dans les enfants du Céleste Empire. Cet homme venait occuper la première place mandarinale de Pathang au moment que Lhassa jurait notre perte. Un jour il apprit qu'un courrier extraordinaire venait d'arriver à la Lamaserie. Connaissant les lamas et les sachant capables de tout, il soupçonna aussitôt un complot. Sur le champ il envoie demander le courrier avec ses lettres et le *Kumbo* (supérieur) de la Lamaserie. Ayant pris connaissance de la circulaire dont j'ai donné le contenu plus haut, il demanda au Kumbo s'il avait l'intention d'obéir à Lhassa. Le bon Lama, sachant que c'était pour lui une question de vie ou de mort, répondit qu'il obéirait au représentant du Grand Empereur et non à d'autres. Cette réponse était bien une sorte d'apostasie, mais on peut affirmer qu'elle était sur ses lèvres et bien loin du cœur. Quoi qu'il en soit, l'aveu était important ; car les 1,800 lamas de Pathang pouvaient à eux seuls exécuter la besogne commandée par Lhassa. Peu après les lamas-soldats étaient à notre frontière. Le Mandarin leur fit savoir qu'ils auraient à lui couper la tête, à lui, avant de mettre la main sur nous et qu'il saurait défendre sa ville. Pathang pouvait donc compter sur l'énergie du Mandarin : mais il n'en était pas ainsi des deux chrétientés de Bongmé et de Yerkalo dont je suis chargé. Pour nous, pas de défense possible ; nous étions à la merci de nos ennemis. Aussi les chrétiens de Bongmé, qui connaissent

par expérience les procédés des *Lhassaoua*, ne tardèrent pas à se réfugier auprès du missionnaire, à Yerkalo, en attendant l'invasion. Quelques-uns de ces pauvres chrétiens, obligés de porter leurs petits-enfants sur le dos et de transporter leurs bagages pendant trois ou quatre jours au milieu de la pluie ou de la neige, m'arrivèrent ici dans un pitoyable état. Enfin je fus averti officiellement que dans deux ou trois jours au plus, l'armée de Lhassa marcherait sur Pathang, tandis qu'un détachement tomberait sur Yerkalo. La situation était grave ; je ne pouvais garder avec moi tous les chrétiens jusqu'à l'arrivée de ces bandits. J'envoyai, à sept ou huit lieues d'ici, dans un village païen du territoire du Yunnan, les femmes, les enfants et un certain nombre d'hommes chargés de veiller à la colonie et à mes bagages. Mais avant de partir, tous les chrétiens voulurent s'approcher des Sacrements ; ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême me prièrent de le leur conférer, afin de pouvoir supporter courageusement la persécution et mourir pour leur foi s'il le fallait. D'autres, trop peu instruits pour recevoir le baptême, voulurent recevoir le catéchuménat. Cependant, l'avenir n'était pas rassurant ; les païens disaient aux chrétiens : " Au Yunnan, on massacre prédicateurs de religion et chrétiens ; si vous fuyez de ce côté, vous n'échapperez pas, et, si vous restez ici, les lamas tombent sur vous." Aux yeux de tout le monde, notre situation était désespérée, la chrétienté de Yerkalo était perdue et, à sa suite, probablement toute la partie Thibétaine de la mission, comptant cinq chrétientés.

Dans de telles circonstances, privé de tout secours humain, seul et sans appui au milieu de tout un peuple qui se soulève contre lui, le missionnaire n'a pas à choisir vers qui se tourner : il lève les yeux vers le ciel d'où il attend tout son secours, et il s'abandonne à la sainte et adorable volonté de Dieu ; mais il espère, il espère envers et contre tout, jusqu'à ce que la ruine soit consommée. Nous n'avions pas attendu l'extrémité pour chercher un secours plus efficace que celui des hommes, desquels, du reste, nous n'avions rien à espérer Dès que le danger fut certain, je fis commencer une neuvaine à Notre-Dame du Sacré-Cœur, patronne de la chrétienté de Yerkalo, et à saint Joseph. Chaque jour j'offrais le Saint-

Sacrifice de la messe pour le salut de la mission. La messe terminée, nous récitions tous ensemble *cinq Pater*, *cinq Ave*, un *Gloria Patri* et trois fois les invocations : Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous, et saint Joseph, sauvez-nous. Les chrétiens dispersés devaient continuer à réciter ces prières, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de décider de notre sort.

Je vous avoue, mon Révérend Père, que j'avais une confiance sans bornes en Notre Dame du Sacré-Cœur, et j'attendais qu'Elle fît un miracle, si le miracle était nécessaire, car ce n'était pas ma cause, mais la cause des âmes qui était en jeu. Plusieurs fois, chaque jour, examinant sur mon toit les routes par lesquelles devait descendre l'ennemi, je disais au fond de mon âme : ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, déjà en 1873, vous avez préservé cette chrétienté de la destruction, alors que toutes les autres étaient incendiées. Eh bien ! sauvez-nous encore une fois, vous le pouvez. J'offrirai plusieurs fois le Saint-Sacrifice en actions de grâces, les chrétiens vous seront reconnaissants et deviendront plus fermes dans la foi. Pour moi, je publierai cette faveur, afin que l'on sache au loin que votre protection s'étend sur toute la terre et que vous embrassez dans votre regard maternel les régions encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, aussi bien que celles qui sont depuis longtemps illuminées du flambeau de la foi. Non, non, ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, Vous ne nous abandonnerez pas, cela est impossible ! Je n'oubliais non plus de demander à cette bonne Mère d'affermir mes pauvres chrétiens dans la foi et de les préserver du malheur de l'apostasie. J'eus bientôt la preuve que cette dernière prière était complètement exaucée. J'aurais à ce sujet des choses bien édifiantes à raconter ; mais ce serait donner à ma lettre une longueur démesurée.

Cependant notre situation ne s'améliorait point ; au contraire. Les lamas, sur le point de venir nous incendier, avaient déjà plusieurs fois jeté les sorts, et les réponses avaient été en notre faveur, il est vrai ; mais enfin les sorts étaient tournés contre nous ; peuple et lamas, consultant le diable à l'envi, s'accordaient à dire que c'en était fait de nous. Tous les chefs, un seul excepté, nous abandonnaient à la merci de Lhassa. Les lamas, prévoyant notre déroute

prochaine, défendaient au peuple de nous loger et de nous vendre ni nourriture, ni quoi que ce fût. Ils faisaient chasser mes chrétiens du village païen, où je les avais envoyés, leur accordant cependant la permission de coucher à la belle étoile, non loin du village, jusqu'à ce que je les eusse rejoints. Les païens de Yerkalo et des environs, fous de frayeur, cachaient leur petit mobilier dans n'importe quel buisson, et chassaient leur bétail aux sommets des montagnes, pour le soustraire à la rapacité des envahisseurs ; car ces pauvres païens étaient compromis aux yeux de Lhassa, pour nous avoir laissé nous établir parmi eux. Bientôt les Lhassaoua arrivent, dit-on, tout est perdu !.... Non, ce ne sont pas les Lhassaoua qui arrivent, mais un de mes confrères de Pathang, qui vient m'annoncer que nous sommes sauvés. Le légat impérial, résidant à Lhassa, a ordonné aux lamas de rebrousser chemin, et ils se retirent. Ils ont stationné un mois à la porte de deux chrétientés sans défense, et n'ont rien osé contre elles. Ce dénouement était tellement inattendu et si peu naturel, que les païens ne voulurent pas d'abord y croire ; ils ne furent convaincus qu'en voyant les chrétiens retourner à leurs demeures. Mais ils ne sont pas encore parvenus à s'expliquer ce mystère. Comment ! Lhassa qui s'impose à tout ce qui est Thibétain, même dans les provinces réunis à la Chine ; Lhassa, qui a des milliers et des milliers de lamas à enrôler, sans compter le peuple qu'elle force à prendre les armes ; Lhassa, qui a annoncé la destruction complète de la religion chrétienne partout où il y a une Lamaserie ; Lhassa la formidable vient d'échouer sans combattre, et les chefs d'expédition se retirent sans piller, sans brûler !... Qu'est-ce que tout cela ?...

Cela n'est pas un mystère pour nous, qui avons le bonheur de voir la main de la Providence diriger tous les événements, et réduire à néant les complots des méchants quand Elle le juge à propos. Mais si cette défaite de nos ennemis n'est pas un mystère, je puis bien dire que c'est un miracle, et c'est le cri que chaque missionnaire a laissé échapper de son cœur, en apprenant l'heureuse nouvelle de notre délivrance.—" Oui, c'est un miracle, et c'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui nous a sauvés !..." Les chrétiens n'en sont

pas moins convaincus, et j'espère qu'ils en seront pour toujours reconnaissants envers Notre-Dame du Sacré-Cœur, notre bonne Mère et aimable Patronne, ainsi qu'à saint Joseph.

Pour moi, mon Révérend Père, j'aime à voir dans cette signalée faveur de Marie un nouveau gage de ses futures miséricordes envers cette pauvre mission du Thibet, et si constamment persécutée depuis sa fondation. Mais j'y vois aussi, en même temps qu'un encouragement, une grande dette de reconnaissance à acquitter ; ce sera, je l'espère, l'œuvre de toute ma vie, et je ne cesserai de dire : Gloire et actions de grâces à Notre-Dame du Sacré-Cœur ! et loué soit saint Joseph !...

Veuillez, mon Révérend Père, agréer, etc.,

P. Giraudeau,
Miss. apost. au Thibet.

CIMBEBASIE (Afrique occidentale).

Le R. P. Duparquet, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, vice-préfet apostolique de la mission de la Cimbébasie, écrivait de la résidence de Kipandeka dans le royaume de Quanhama (17° lat. sud, 16° long. est de Greenwich), le 6 septembre 1879 : (1)

Je vous ai déjà annoncé que l'Ovampo avait dépassé de beaucoup mes espérances. Après un séjour d'un grand mois dans cette admirable contrée, je suis de plus en plus sous cette heureuse impression ; j'ai déjà recueilli tout un volume de notes sur le pays, mais, comme vous pensez bien, il m'est impossible de transcrire un si long travail. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous envoyer une rapide esquisse de mon exploration depuis Olokonda jusqu'à Quanhama, à la résidence du roi Kipandeka.

C'est le mardi 12 août que j'ai quitté Olokonda dans mon wagon, en compagnie de M. Carlson, un négociant de l'Ovampo, qui se rendait aussi auprès du roi Kipandeka. Je dois vous dire d'abord, pour l'intelligence géographique de ces pays, que les diverses tribus ne sont jamais immédiatement contigües les unes aux autres. Toujours elles sont entourées d'une forêt qui les sépare, forêt inhabitée, quoique le sol y soit de la même fertilité, et d'une étendue telle qu'il faut ordinairement deux ou trois jours pour la traverser en wagon. Après quatre heures et demie de marche, nous avons laissé le dernier village de l'Oudonga et sommes entrés dans la forêt. Toute la journée du 16, nous avons dû la parcourir. Comme nous étions à la fin de l'hiver, les arbres se dépouillaient de leurs feuilles et le paysage avait l'apparence de nos bois d'Europe pendant l'automne. Le sol, dans les clairières et même sous les arbres, était couvert d'un

(1) **Emprunté au Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :** ***Les Missions Catholiques.***

beau gazon desséché, mais qui procurait un excellent fourrage à nos bœufs Le jeudi, à six heures, nous avons rencontré le premier village du Quanhama et vers sept heures un quart nous sommes arrivés près d'un large étang entouré de fermes nombreuses. Là nous avons reçu le meilleur accueil du chef de la localité.

Nous avons passé chez lui une partie de la journée, puis nous nous sommes dirigés dans l'après-midi vers le village de la princesse Lhinona, sœur du roi et gouvernante du district d'Oktoudou. Nous devions nous arrêter chez elle pour prévenir le roi de notre arrivée dans son royaume et attendre ses ordres avant de nous rendre à sa·résidence.

La route du village d'Okivera jusqu'à celui de Lhinona est tracée au milieu d'une prairie que l'on appelle ici *Omaramba.* Tout le Quanhama est couvert comme d'un vaste réseau de prairies qui donne à la contrée l'apparence d'un filet, dont le tissu est représenté par les Omarambas, et les espaces intermédiaires, par les champs, les fermes et les forêts.

Pendant la plus grande partie de l'année, ces prairies sont desséchées et recouvertes d'un très-beau gazon. Elles forment alors d'excellentes routes pour parcourir le pays en wagon, car l'Ovampo est une contrée absolument plate, sans la moindre colline, sans un seul rocher. Quand arrivent les pluies, vers le mois de février, les eaux s'élèvent dans le fleuve Cunène, puis débordent dans la contrée et coulent dans toutes les Omarambas. Elles sont claires et limpides, s'avancent lentement et d'une manière pour ainsi dire insensible, entraînant une multitude infinie de poissons. Des légions d'oies et de canards accompagnent cette immigration de poissons et déposent leurs œufs dans les prairies où les indigènes en font une abondante récolte. Mais les oiseaux et les poissons ne sont pas les seuls produits qu'apporte dans la contrée le fleuve bienfaisant; un nombre prodigieux de grenouilles, de la grosseur d'un poulet, commencent aussi à pulluler de tous côtés. Les indigènes et surtout les enfants les poursuivent à coups de flèche et en font d'amples provisions. Quand les eaux se sont retirées, les viviers restent remplis de poissons, et les prairies riches de pâturages pour

l'alimentation des troupeaux. Ils sont si nombreux que la contrée en a reçu son nom, Quanhama signifiant, dans la langue indigène, *lieu de la viande.*

Les ressources provenant du règne végétal ne sont pas moins abondantes. Le pays n'est, en effet, qu'un immense jardin couvert de céréales, de haricots, de citrouilles, d'arbres gigantesques. Impossible de vous donner une idée de la quantité prodigieuse de fruits que produisent ces arbres. Leurs branches couvrent souvent un espace de 40 mètres de diamètre, de sorte que quatre d'entre eux suffiraient pour remplir un hectare. Avec l'un de ces fruits, le mohongo, on fait une excellente boisson qui ressemble assez au cidre.

Les richesses de la contrée pourraient encore être augmentées par l'introduction d'un grand nombre de plantes tropicales, telles que le bananier, le manioc, l'igname, la patate douce, l'oranger, le dattier, le goyavier, le manguier, etc., etc., toutes plantes qui réussiraient fort bien ici, ainsi que le prouvent les essais tentés à Humbé par les négociants portugais de l'autre côté de la rivière. Plus tard, je vous donnerai d'autres détails ; mais ce que je viens de vous dire suffit pour faire voir que cette contrée est une des plus fertiles du monde ; aussi les ressources alimentaires y sont à vil prix. Un bœuf coûte de 20 à 25 francs, une chèvre 2 fr. 50, une poule 0,10 centimes ; quant aux céréales, aux haricots, la quantité suffisante pour nourrir une personne par jour, revient à cinq centimes. Les indigènes avec les céréales fabriquent également une excellente bière, très-salubre, très-rafraîchissante et très-nutritive. Pour me résumer, je ne puis mieux faire que d'emprunter l'expression des premiers voyageurs qui ont visité l'Ovampo et qui le comparent à un paradis terrestre.

Après cette courte digression sur la beauté et la fertilité du pays, je reviens à la partie historique de mon voyage.

Comme je vous l'ai dit, c'est le jeudi 14 août que nous sommes arrivés chez la princesse Lhinona. Elle nous a parfaitement accueillis et a, dès le lendemain, envoyé un courrier au roi, son frère, pour le prévenir de notre visite, et savoir le jour où nous pourrions nous rendre à sa résidence. Dès le samedi, les messagers du roi nous annonçaient que

nous pouvions partir après un délai de trois nuits. De grandes fêtes, qui avaieut alors lieu à la cour, empêchaient de nous recevoir plus tôt.

En conséquence, le lundi 18, dans l'après-midi, nous nous sommes mis en route accompagnés des gens du roi, et le lendemain, dans la matinée, nous sommes arrivés à la résidence de Kipandeka. Il nous a fait installer dans une de ses fermes auprès de son palais, et nous a envoyé sans tarder des vivres en abondance et un nombreux personnel pour nous servir.

Ici, je dois vous dire que le roi est presque invisible aux étrangers. Ces derniers sont ou portugais ou anglais. Les Portugais arrivant de l'ouest sont installés au nord-ouest du palais chez un indigène nommé Ilipondjoua. Les Anglais venant du sud sont établis au sud; on ne souffre même pas qu'ils communiquent facilement les uns avec les autres. Des gardes sont placés pour les surveiller. Il est des négociants qui passent des mois entiers sans pouvoir obtenir audience du roi et même qui partent sans l'avoir vu.

Il y avait donc bientôt six jours que nous étions arrivés et chaque jour le prince nous faisait des présents sans que de mon côté je lui eusse rien offert. Enfin, le lundi 25 août, lendemain de la fête du Saint-Cœur de Marie, il m'envoya un grand pot de bière et me fit adresser ces paroles par son messager: "Tous les jours je t'ai donné des cadeaux, M. " Carlson m'a envoyé aussi un présent en retour, pourquoi " ne m'envoies-tu pas aussi le tien."—Là-dessus je fis répondre au roi: " que, moi aussi, je lui en avais apporté un, que je " n'étais pas venu du reste pour négocier dans le pays, mais " uniquement pour lui faire visite; que je tenais à lui offrir " moi-même ce présent, qu'il n'avait qu'à m'indiquer le jour " et l'heure où je pourrais avoir une audience "

Bientôt après, vers quatre heures du soir, le messager revint et m'annonça que le roi était prêt à me recevoir. Je fis ma toilette en grande hâte pour me rendre au palais avec M. Carlson et son interprète. Ce palais est vaste, quoique d'une architecture primitive. On se perdrait dans le labyrinthe de ses corridors, si on n'avait un guide. Je crois qu'il faudrait bien une demi-heure pour en faire le tour. Après

avoir attendu quelque temps dans une cour extérieure, nous fûmes introduits dans l'appartement du prince. Il était vêtu à l'européenne et nous reçut d'une façon très-affectueuse. Il me fit asseoir à sa droite sur le même siège que lui (un tronc d'arbre) et la conversation s'engagea aussitôt. Il demanda plusieurs fois mon nom, essaya de le répéter, puis il employa le mot *tati* (Père) en m'adressant la parole. Après avoir parlé de choses insignifiantes, on aborda la grande question, celle de l'établissement d'une mission catholique dans le pays. M. Carlson lui exposa que j'étais un missionnaire et lui demanda s'il lui serait agréable de me voir dans son royaume. "—Est-ce sérieusement ou pour plaisanter, répliqua le roi, que vous m'adressez cette question.—C'est très-sérieusement, lui répondis-je, et mon désir est véritablement de m'établir auprès de vous.—Oh ! très-volontiers, dit-il, mon unique crainte, c'est que le Père ne s'en aille et ne veuille plus revenir. Toutes les autres tribus ont des missionnaires, pourquoi ne se fixent-ils pas aussi dans ma tribu qui est la plus puissante. Que le Père vienne, et je lui donnerai une excellente propriété. "

Je lui fis alors demander sa protection pour notre futur établissement, ce qu'il me promit ausitôt. Je lui dis que j'allais retourner à Omaruru pour mettre mes affaires en ordre, mais que je m'empresserais de revenir après la saison des pluies. Enfin, on présenta les cadeaux. Le mien consistait en un beau rifle à deux coups pour la chasse aux éléphants, de la valeur de 250 fr. Le roi, qui est très-grand amateur de fusils, qui en a une collection d'environ 1,500 de toutes les espèces, fut très-content de mon présent.

Avant de prendre congé du roi, je lui dis qu'à mon retour, je ne voulais nullement lui être à charge, et que j'achèterais les vivres dont j'aurais besoin. "—Inutile de parler de ces choses, répondit-il, nous arrangerons tout cela. " Depuis, sa bonté à mon égard ne s'est jamais démentie.

Comme vous le voyez, toutes les portes de l'Ovampo, cette merveille de l'Afrique, s'ouvrent devant nous. Chez tous les rois, la réception sera aussi cordiale. L'Ovampo offre donc de grands éléments de succès pour une mission.

VOYAGE EN CIMBÉBASIE.

(Journal du R. P. Duparquet.)

I

DE WALWICH-BAY A OMARURU.

28 *janvier*, *Walwich-Bay.*—C'est le mardi, 28 janvier 1879, à midi, que j'ai quitté Walwich-Bay, en compagnie du frère Onuphre, dans un wagon qu'avait eu la bonté de me procurer M. Palgrave, commissaire de Sa Majesté la reine d'Angleterre en ces contrées. Ce wagon était traîné par 14 bœufs vigoureux; et le personnel destiné à le diriger se composait de trois indigènes, un Hottentot bâtard, son fils et un Berg Damara.

Cette première journée de voyage a été la plus dure de toutes pour nos pauvres bœufs. Walwich-Bay, en effet, est entouré de dunes de sables et de plaines arides qu'il faut traverser avant d'arriver à la première étape, sur les bords de la Souakop.

Comme on ne rencontre sur ce parcours ni herbe, ni eau, il faut atteindre le plus vite possible la rivière, si l'on ne veut voir le bétail périr de fatigues et d'inanition. On met ordinairement 21 heures à faire ce trajet; mais, comme nous nous étions un peu reposés durant la nuit, nous ne pûmes arriver que dans l'après-midi du 29 janvier.

29 *janvier. Usop Souakop.*—Pendant la nuit, nous avons rencontré dans le désert Nariep le wagon du prince William Kamaherero, héritier présomptif de la couronne du Damara et fils du roi actuellement régnant. Il se rendait au Cap pour visiter cette capitale et y traiter les affaires relatives au protectorat de l'Angleterre sur la contrée.

La station des wagons à Usop n'est pas tout à fait sur le bord de la rivière. Il faut environ une heure et demie pour y arriver. La route est des plus pittoresques, c'est une espèce de gorge ou de défilé entre des rocs énormes, qui doivent offrir,

ce me semble, un grand intérêt pour les géologistes. J'y ai recueilli à tout hasard un bon nombre d'échantillons qui ont augmenté le musée des Petits Frères Maristes au Cap. Jusqu'à ce qu'on atteigne la rivière, la végétation n'est pas abondante; toutefois, elle est loin d'être insignifiante pour la botanique. J'y ai trouvé des arbrisseaux de la famille des térébinthes, des perkensonnia, le cotylédon, le géranium ligneux, et bon nombre d'autres plantes remarquables par la vivacité de leurs couleurs.

Quant au lit de la rivière elle-même, qui est encaissée entre de très hautes montagnes de granit, ce n'est qu'une forêt d'annas et d'ébéniers. La flore des rochers se borne à peu près à des euphorbes gigantesques, à feuilles de cactus, et à des aloès très élevés, dont le tronc, élancé et blanc comme la neige, ressemble de loin à des couleurs de marbre. Sur le haut du plateau, on rencontre le *Weltvitschia mirabilis*, et les dunes de sables sont couvertes de naras et de tamarins.

Quoique l'eau ne se montre pas toujours à la surface du lit de la Souakop, le courant existe d'une manière permanente et il suffit de creuser un peu pour la rencontrer partout en abondance. En certains endroits même on l'aperçoit. Préservée ainsi dans le sable contre les ardeurs du soleil, elle conserve toute sa fraîcheur et sa limpidité au milieu des plus longues sécheresses. Il en est de même pour toutes les rivières de cette contrée. Ce n'est que pendant la saison des pluies que l'eau coule à plein bord; pendant le reste de l'année, le cours des rivières est, pour ainsi dire, souterrain et s'effectue lentement et par l'infiltration. Toutes les rivières sont donc d'immenses réservoirs d'eau renfermée dans de grands bassins de granit sur une longueur qui atteint parfois une centaine de lieues, tel que cela existe pour l'Omaruru et la Souakop. Le sable qui les remplit les préserve d'une trop rapide évaporation et de la putréfaction qui résulterait de leur exposition aux rayons solaires. En outre, on profite de la saison sèche pour convertir le lit de ces rivières en jardins magnifiques; là le froment et tous les légumes d'Europe croissent parfaitement, seulement il faut avoir soin de faire la récolte avant l'arrivée des pluies; autrement le courant impétueux emporterait à la mer clôtures, jardins et récoltes.

Ce que le fleuve toutefois ne saurait entraîner, ce sont les magnifiques annas qui le couvrent de leur ombrage. Cet arbre, qui appartient à la famille des mimosées, est de première grandeur et produit des gousses farineuses qui rappellent le silique du caroubier. Ces gousses sont une excellente nourriture pour le bétail, et constituent à peu près l'unique aliments des bœufs pendant le voyage de l'intérieur à la baie. Mais, un peu plus bas et non loin de la mer, la rivière forme une très vaste lagune remplie de roseaux qui donnent un fourrage d'assez bonne qualité, spécialement pour les chevaux incapables de supporter pendant l'été le climat de l'intérieur.

Les pluies, très rares dans cette zône du littoral, tombent souvent à plusieurs années d'intervalle, et c'est ce qui explique la pauvreté du règne végétal. Mais par contre, elle est douée d'un des plus beaux climats du monde. C'est un printemps perpétuel. On n'y a ni les brouillards du littoral, ni les gelées et les chaleurs du Damara central. On peut facilement y vivre en plein air, sans maisons et sans arbres. Un Anglais, tant soit peu excentrique, en a fait l'expérience, il y a seulement quelques années. Il est venu s'installer au milieu d'une plaine voisine avec une table et un matelas pour tout mobilier et a mené longtemps ce genre d'existence sans aucun préjudice pour sa santé. Je crois qu'il y a peu de pays assez favorisés pour permettre avec impunité ces habitudes des temps primitifs. C'est ainsi, d'ailleurs, que vivent nos bushmen et plusieurs autres tribus dont j'aurai l'occasion de vous entretenir plus tard.

Comme nos bœufs étaient très fatigués, nous avons passé trois jours à Usop, et malgré son aridité, ce lieu n'était pas sans charmes pour moi. Il me semblait que les anciens solitaires de la Thébaïde auraient envié ce beau ciel, ces rochers pittoresques et ces paisibles solitudes.

31 *janvier*.—Le 31 janvier, nous nous sommes remis en route à travers le désert Nariep, et vers minuit, nous sommes arrivés à un endroit nommé Davip; nous avons envoyé les bœufs à la rivière Souakop peu distante de cette localité. Deux autres treks nous ont conduits le jour suivant, l'un à Riet ou Roseau, l'autre à Salem, localités situées dans le lit de la même rivière.

Salem est le premier village qu'on rencontre en se rendant dans l'intérieur. C'est aussi là que commence la zône des pluies. La végétation est moins chétive, et elle devient même assez abondante pour fournir quelques pâturages. Ce village est habité par des Hottentots bâtards qui ont quitté le territoire de la colonie du Cap. Nous retrouverons cette race tout le long de la rivière Souakop. C'est à Salem que j'ai vu les derniers naras. Un missionnaire prussien y avait aussi semé autrefois un dattier qui, aujourd'hui, est chargé de fruits.

3 *février*. *Salem Deep-Dale*.—Le lundi 3 février, nous avons quitté Salem et avons gagné Deep Dale, après deux ou trois heures de marche.

Deep-Dale, ou la vallée profonde, doit son nom à son emplacement au milieu de la rivière Souakop encaissée en cet endroit dans une gorge de rochers extrêmement élevés. Pendant les quatre jours que j'y ai passés, j'ai en vain essayé d'atteindre le plateau supérieur. Après une ascension de trois heures, il m'a fallu redescendre sans avoir pu y parvenir. Les arbres de Deep-Dale ne sont pas aussi beaux que ceux de Salem, ce que j'attribue à la destruction permanente qu'en font les colons, pour agrandir leurs jardins. Par contre, des cultures magnifiques ont remplacé les bois. La moisson du froment était alors terminée; mais les jardins étaient couverts de melons d'Europe et de melons cafres, de pastèques, de citrouilles et de sorgho sucré que les colons nous vendaient à très bon marché. J'en ai rempli mon wagon, et pendant tout le reste du voyage, nous avons pu nous rafraîchir avec ces fruits délicieux qui croissent ici presque sans culture.

Là se trouvait la famille de mon conducteur, Saul Samson. Pendant tout notre séjour dans la localité, ces braves gens ont été aux petits soins pour nous, nous fournissant en abondance de la viande, du laitage et des fruits. Il peut y avoir environ 80 personnes dans ce petit village. Ce sont en partie des Berg Damaras. Ces indigènes sont très pauvres et vivent presque exclusivement de racines et de fruits sauvages. L'un d'entre eux nous apporta une grande corbeille de petites baies jaunes du *Grewia flava*. Elles ont une saveur assez

sucrée, mais sont presque entièrement dépourvues de pulpe. La femme de Samson me prépara aussi du café avec les semences de l'anna, boisson qui me parut avoir un goût assez agréable.

7 *février*.—Le vendredi, 7 février, nous continuâmes notre voyage en gagnant, par le lit de la rivière, une autre petite colonie nommée Oribis.

Cette ferme appartient à un bâtard assez intelligent et très laborieux, Mathieu Mortle. Depuis une dizaine d'années, il habite cet endroit avec sa vieille mère, qui est, dit-on, plus que centenaire, et avec ses enfants et petits enfants. Il possède de vastes champs de froment, de nombreux troupeaux de vaches et de moutons mérinos. Cette famille de Griquas séjournait primitivement dens le Griqualand à la jonction du Vaal de l'Orange. Elle émigra ensuite à Philippolis dans le Free-State, et de là a traversé tout le nord de la colonie du Cap et tout le grand Namaqualand, pour venir se fixer sur les rives de la Souakop. Mais cette contrée lui paraît peu fertile, et un voyage que notre hôte a fait l'an dernier dans les montagnes du Kaoko, près de Cunène, lui donne un vif désir d'entreprendre cette nouvelle pérégrination avec toute sa famille.

8 *février*.—Le samedi, 8 février, trois heures de marche nous conduisirent par le lit du fleuve à un endroit nommé Dor Serafir. Là se trouvait aussi une famille griqua et un grand nombre de Berg Damaras avec des troupeaux de chèvres.

C'était notre dernière étape dans le lit de la Souakop: quatre jours de marche nous restaient encore à faire à travers les montagnes pour atteindre Omaruru, terme de notre voyage.

9 *février*.—Le dimanche, 9 février, nous quittâmes Dor Serafir et voyageâmes toute la nuit à travers une contrée qui n'est qu'un amas de roches granitiques. Le lendemain, 10, nous étions à Hababis d'où nous envoyâmes les bœufs aux fontaines d'Ouvip, à deux lieues environ. De tous côtés, on ne voyait que montagnes ; le sol était couvert de graminées et d'arbustes, mais je n'y ai remarqué aucun arbre de haute futaie.

10 *février*.—Un orage éclata vers midi et la pluie rafraîchit l'atmosphère. Les fourmis blanches se mirent à pulluler de tous côtés, et on m'en apporta comme une véritable friandise. Je les mangeai toutes vivantes et leur trouvai effectivement un goût assez délicat, rappelant avec avantage celui de nos noisettes. Les fourmis blanches occupent une place importante parmi les substances alimentaires de cette contrée.

11 *février*.—Le 11, nous arrivâmes dans la matinée à un endroit où je retrouvai des érythrèmes, et le soir à Raribib, sur la rivière Harokab, tributaire de la Khan, un des affluents de la Souakop.

Karibib est un large village de Hottentots. Leurs huttes arrondies sont construites autour de belles fontaines creusées dans des roches calcaires. Toute la population est vêtue à l'européenne et offre les apparences de la vie civilisée. A Karibib viennent aboutir deux autres routes de Walwich-Bay, l'une partant d'Hykamkop et suivant la rive gauche de la Khan, l'autre de Nonodas et longeant la rive droite de la même rivière. Elles sont plus courtes qu'en suivant le lit de la Souakop, mais ont le grand inconvénient d'être dépourvues d'eau pendant une partie de l'année, ce qui exige alors une traversée très rapide et une marche forcée, si on ne veut s'exposer à voir les bœufs périr de soif et d'inanition.

Ce village est sous la juridiction du prince hottentot Abraham Zwartbooi dont la résidence est à Bockberg. Toute cette population est protestante. Karibib est renommé pour l'excellence de ses pâturages : aussi les Européens d'Omaruru y envoient presque tous leurs troupeaux.

Le même soir, nous quittâmes Karibib, et après avoir parcouru de vastes plaines couvertes de graminées, nous arrivâmes le lendemain à Etiro, première station des Hereros.

12 *février*.—Je retrouvai encore là dans le lit d'une rivière de magnifiques annas, mais évidemmnt la contrée s'élevait insensiblement, car la gelée avait brûlé toutes les jeunes branches de ces arbres. Il y a en cet endroit une curiosité géologique assez remarquable : c'est une ceinture de rochers entassés les uns sur les autres ; ils offrent ainsi l'apparence de murs cyclopéens avec une ouverture qui ressemble à une porte de ville fortifiée. Au premier abord, on serait tenté

de prendre ces immenses murailles pour une œuvre artificielle, si la pensée pouvait venir que les indigènes aient jamais conçu des travaux de ce genre.

13 *février.*—Le 13 février, nous laissions Etiro, et le lendemain dans la matinée nous arrivions enfin à Omaruru, après un voyage de 12 jours, mais qu'on peut, à la rigueur, accomplir en 6, lorsqu'on prend la route de Nonodas.

14 *février.*—Omaruru est la résidence du prince Katchahereni qui gouverne une des plus grandes tribus du Damara. C'est le principal centre de population de toute la contrée. Cette localité doit son importance à une puissante maison suédoise qui monopolise à peu près à elle seule le commerce du pays. Elle a été fondée par un jeune et courageux compagnon du voyageur Anderson, M. Axel Erikson qui, par son travail et son intelligence, a su se créer la position qu'il occupe aujourd'hui. M. Erikson est en effet la plus haute personnalité de ces contrées. Les Indigènes l'appelle Ka rouapa, c'est-à-dire, l'homme blanc par excellence; son influence est souveraine parmi toutes les tribus. J'avais eu la bonne fortune de lui être spécialement recommandé; et sa protection ne nous a jamais fait défaut. Les services qu'il nous a rendus jusqu'ici sont inappréciables. Aussi la mission catholique aimera-t-elle toujours à placer son nom parmi ceux de ses bienfaiteurs.

Omaruru n'existe que depuis une dizaine d'années et est appelé, je crois, à rester le centre commercial de tout le Damara. C'est là que viennent se ravitailler tous les chasseurs du lac Ngami, de l'Okawango, du Cunène et du Kaoko; un service bi-mensuel de wagons, entre la baie et Omaruru, établit des communications régulières avec le cap. Les produits importés sont spécialement de la poudre, du plomb et des armes à feu; les exportations consistent en ivoire, plumes d'autruche et bétail. Ce dernier est conduit par terre à la colonie à travers le grand Namaqualand.

Omaruru doit non-seulement son importance à son commerce, mais encore à sa position privilégiée sur le bord d'une belle rivière et au milieu d'une immense plaine toute entourée de hautes montagnes.

Cette plaine, il est vrai, est, comme le reste du Damara,

trop rocailleuse et trop desséchée pour être propre à la culture, mais excellente pour le bétail. Non-seulement, en effet, les graminées y sont de première qualité, mais les arbrisseaux et les arbres offrent de riches pâturages pour les chèvres et les moutons. Lorsque arrive la saison des pluies, tout le pays n'est qu'un immense jardin émaillé de fleurs. Les rochers eux-mêmes se couvrent alors de verdure.

Un grand nombre de plantes produisent des bulbes alimentaires, telles que l'inchis, l'oxalis, le brushu et plusieurs cucurbitacées. Une autre plante, un tribulus, couvre le sol d'un tapis éblouissant de fleurs jaunes et offre un excellent pâturage pour les animaux; en même temps ses graines et même ses fleurs sont mangées avec avidité par les pigeons et les pintades. C'est à ces graines ainsi qu'à l'inchis qu'on doit, je crois, attribuer la quantité prodigieuse de pintades qu'on rencontre dans le pays. Un chasseur peut, dans une seule journée, en remplir une voiture.

Ajoutez à ce don de la nature celui d'un climat merveilleusement agréable et salubre ; et vous jugerez si les géographes du temps passé qui ont qualifié cette contrée des epithètes de sablonneuse, aride et inhabitable, ont écrit sur ce sujet avec connaissance de cause. La mauvaise réputation faite à ce pays et partant le peu d'intérêt qu'on y porte en Europe, voilà un procès à reviser. J'espère bien que la lumière ne tardera pas à se faire. En ce moment, M. Dufour, un des membres distingués de la Société de géographie de Paris, explore cette contrée en chasseur et en géographe. Je ne doute nullement que la relation de son voyage ne corrige beaucoup d'erreurs. Mais reposons-nous pour le moment à Omaruru ; dans quelques semaines, nous irons visiter nos bons rois de l'Ovampo qui ne sont peut-être guère mieux connus que ceux du Damara.

II

D'OMARURU A OTYOWALUNDU.

3 *juillet*. *Epako.*—C'est le 3 juillet dernier que j'ai quitté Omaruru. Mon wagon n'était attelé que de 12 bœufs ; mais

tous, heureusement, étaient déjà habitués aux longs voyages; ils revenaient du fleuve Okavango.

Notre première étape était fixée à Epako. Nous mîmes cinq heures et demie pour arriver en cet endroit. C'est un lieu très pittoresque, au pied d'une haute montagne. De tous côtés on aperçoit des sommets très élevés.

Un affluent de l'Omaruru prend sa source à peu de distance et fournit de l'eau en abondance à cette localité. Là réside un petit chef hérérо nommé Kaïndé. C'est un des principaux officiers de l'armée indigène. Ses gens nous firent le meilleur accueil et nous apportèrent du laitage.

Comme mes hommes avaient de nombreuses connaissances dans ce village, il fallut y passer deux jours.

5 *juillet. Otyona* ou *Okyona.*—Le samedi 5 juillet, trois heures de marche nous conduisirent à Otyona par un chemin très accidenté, tracé au milieu des montagnes et d'une forêt d'acacias. Les pintades pullulaient dans les bois, et le bouvier en tua plusieurs qui servirent à varier l'ordinaire de notre cuisine. A Otyona, on trouve de l'eau en abondance dans le lit de la rivière. Là j'ai pu admirer de magnifiques omboromborga, arbres gigantesques de la famille des cambrétacées que les Héréros vénèrent comme leurs ancêtres, sans doute parce que cet arbre croît dans le pays d'où ils ont émigré dans les siècles passés. D'innombrables troupeaux venaient boire aux puits creusés dans la rivière; mais, malgré le grand concours des indigènes, je ne pus trouver aucun village aux environs. Ce fait me donna l'explication d'une difficulté soulevée en moi par les récits des voyageurs qui ont écrit sur ce pays.

En lisant Anderson, Bamès et Chapman, j'avais toujours été surpris de ne rencontrer en leurs ouvrages le nom d'aucune ville, et même presque d'aucun village. C'était à croire que le pays était inhabité. Cette déduction serait fausse, mais il est vrai de dire qu'il n'y a pas de villes dans le Damara, et à peine quelques villages. Les populations sont, en effet, essentiellement pastorales, l'agriculture étant impossible dans cette contrée, soit à raison de la nature rocailleuse du sol, soit à raison de la sécheresse du climat. Par suite de ces conditions géologiques et climatériques, les peuplades n'ont pas de rési-

dence fixe. D'un autre côté, l'unique alimentation des Héréros consistant dans le laitage, ils sont obligés de mener une vie à peu près nomade, pour suivre le bétail là où se trouvent les pâturages et les fontaines. Pendant la saison pluvieuse, ils consomment les fourrages qui croissent dans des lieux dépourvus de puits. Ils abreuvent alors leurs troupeaux aux *vlegs*, ou réservoirs formés dans le creux des rochers. Pendant la saison sèche, ils doivent nécessairement se rapprocher des fontaines et du lit des rivières. Les terres sont indivises, et la propriété territoriale n'existe pas ; chaque tribu, néanmoins, a son territoire déterminé.

Les cartes géographiques du Damara ne peuvent donc être remplies par des noms de villes. A celles-ci doivent être substituées les fontaines et les rivières autour desquelles les populations se réunissent nécessairement. Ces fontaines ont l'avantage d'offrir des positions très stables et toujours faciles à reconnaître. C'est là, d'ailleurs, que viennent aboutir tous les chemins du pays. A Otyona, la route de l'Ovampo se bifurque pour se rejoindre de nouveau à Otyowalundu. Chacune de ces deux voies a son avantage. Celle de l'ouest a des sources plus abondantes, mais est très rocailleuse ; celle de l'est est excellente, mais, dans la saison sèche, elle a deux fontaines, éloignées de dix-neuf heures de marche l'une de l'autre, ce qui oblige le bétail de rester une journée entière sans être abreuvé.

Mon bouvier ayant perdu le petit troupeau de moutons réservés pour la nourriture pendant le voyage, il nous fallut passer toute la journée du dimanche à Otyona. Enfin, les moutons furent retrouvés vers le soir, et le lundi 7 juillet, nous partîmes pour Otyouvapa. Même route que les jours précédents, à travers des forêts d'acacias.

7 *juillet. Otyouvapa.*—Nous arrivons l'après-midi à Otyouvapa. Il y a là de l'eau en abondance dans le puits d'Omboromboga. Mon bouvier me perd encore en cet endroit, d'abord un bœuf, et de nouveau les moutons. Il me faut rester deux jours pour chercher ces animaux. Pressentant alors qu'avec un personnel aussi négligent, j'aurais beaucoup d'ennuis durant le voyage, je pris la résolution d'attendre le wagon de M. Gonning, un chasseur, qui se rend aussi du côté de l'Ovampo.

Je dus séjourner ici deux jours. Je consacrai ce loisir à étudier la flore de l'endroit, et particulièrement les racines alimentaires qui forment en grande partie la nourriture des Bushmen et des Berg Damaras. Les différentes plantes bulbeuses que j'ai rencontrées jusqu'ici dans cette région, sont au nombre de neuf, à savoir : l'inchis, le brushu ou mashoua, le kimaka, l'ona, l'omigui, l'omonguidé, un oxalis et une iridée dont j'ignore les noms spécifiques.

L'inchis est une cypéracée qui produit, à l'extrémité de chacune de ses racines, un bulbe de la grosseur d'une petite cerise. On le mange rôti dans la cendre ; le pays en fournit une telle quantité, qu'ils pourraient presque suffire à la nourriture de tous les habitants dans les années fertiles. Ces bulbes sont également recherchés par les pintades et les perdrix.

Le mashoua ou *water root*, appelé aussi brushu par les Betchouanas, est une plante ligneuse et vivace de la famille des apocynées. Quoique cet arbustre soit très petit et n'ait pas plus de deux décimètres, du moins les pieds que j'ai arrachés, il produit un tubercule gros comme la tête d'un homme. Il a à peu près la consistance et la saveur de nos radis, sauf qu'il n'est pas épicé. Cette plante croît dans les endroits les plus arides, au milieu même des rochers ; aussi il nous fallait employer une barre de fer pour l'extraire. Cette racine, en même temps qu'elle désaltère, fournit un bon aliment, et les Bushmen, lorsqu'ils traversent les déserts sans provisions, n'ont souvent pour subsister que ce don de la Providence. Les Européens la mangent aussi avec plaisir. Elle mériterait d'être cultivée.

Le kimaka est une cucurbitacée grimpante. Le fruit, de la grosseur d'une cerise, est vert et rouge, avec des taches blanches. Les racines sont allongées et ressemblent aux ignames de Chine. Nous en avons mis une dans le feu, et lorsqu'on l'a retirée, elle paraissait carbonisée. Toutefois, elle était encore très aqueuse et comme crue. Cette plante est également vivace, et la culture en serait facile.

Je n'ai pas vu la tige de l'ona, mais seulement les racines ; celles que je trouvai étaient très longues ; après la cuisson, elles avaient une saveur rappelant celle du salsifis. Malheureusement, elles sont tellement fibreuses qu'on ne peut guère que les sucer.

Je n'ai vu qu'un tubercule de l'omigui. Il était énorme, égalant en dimension nos grosses citrouilles. La chair en est blanche, marbrée de rose, mais d'un goût assez insipide. C'est le plus gros tubercule que je connaisse.

L'omonguidé est un arbre de moyenne grandeur dont les indigènes recherchent les racines, soit pour en faire une bouillie, après les avoir séchées et écrasées, soit pour en faire du café après les avoir torréfiées. Je pense que c'est le motlapi des Betchouanas.

L'oxalis, dont je fais mention ici, croît dans les montagnes et porte de jolies fleurs violettes. Les feuilles sont également violettes en-dessous. Il produit un tubercule en forme de massue, de la grosseur d'une petite carotte. Il a un goût fort délicat et peut être mangé cuit ou cru.

Le dernier bulbe est de la grosseur et de la forme de nos oignons de crocus. La fleur est bleue et fort jolie. Ce petit oignon a une saveur très agréable. Il doit appartenir aux iridées ou à une famille voisine.

Il y a encore beaucoup d'autres plantes alimentaires dans ces contrées, telles que des pourpiers, des brèdes, des morelles, qui croissent dans tous les pays tropicaux, et d'autres végétaux particuliers au sol, tels que les melons du désert ; mais je n'ai pas eu l'occasion de les étudier suffisamment, et d'ailleurs, je tiens à ne traiter que ce qui concerne cette localité.

Il faisait très froid la nuit pendant notre séjour à Otyouvapa ; l'eau était glacée le matin. Toutefois, cet abaissement de température ne paraissait nullement incommoder les petits bergers héréros dont le vêtement ne dépassait pas la largeur de la main, et ne pouvait en aucune manière les préserver de la rigueur du froid. Ils vivent ainsi sans maisons et sans habits, dans une région où la température descend parfois à huit degrés au-dessous de zéro. Il est évident qu'ils supportent plus facilement que les Européens les alternatives du froid et de la chaleur.

Enfin, le 12 juillet, le wagon de M. Gonning était arrivé : nous quittâmes Otyouvapa, et après une marche de six heures environ, nous fîmes halte, vers l'entrée de la nuit, à une lieue d'Ozongombo.

13 *juillet. Ozongombo.*—A Ozongombo se trouvent deux

puits très profonds dans le lit d'une rivière. Nous étions arrivés dès le matin, mais la multitude des troupeaux à abreuver était si grande qu'il nous fallut attendre jusqu'au soir pour faire boire nos bœufs.

Pendant la journée nous reçûmes la visite de Bonguéhonha, chef de ce district. Il était tout ruisselant de beurre et vêtu d'une très grande quantité de lanières de cuir auxquelles étaient suspendues quelques peaux d'animaux. Il nous fit un excellent accueil et donna les ordres nécessaires pour qu'on nous accordât l'usage des puits.

Pallah fontein ou *Ombakaha*.—Partis d'Ozongombo à huit heures du soir, il nous fallut marcher toute la nuit et le jour suivant, pour n'arriver que le surlendemain à Pallah-fontein où se trouvait un des puits les plus rapprochés. A moitié chemin, nous vîmes bien l'ancienne fontaine d'Otyikango, mais les Damaras, s'étant avisés de la creuser trop profondément, avaient atteint une couche géologique perméable dans laquelle la source a disparu pour toujours.

A Pallah-fontein, appelé aussi par les indigènes Ombakaha, il y a de nombreux puits dans le lit d'une rivière qui passe au nord du mont Brandberg et se jette dans la mer sous le nom d'Ukab par le 21e degré environ de latitude.

En cet endroit nous avions trouvé un Boer avec sa famille. Il s'appelait Dutoit et appartenait à une émigration de fermiers du Transwaal qui viennent de s'établir dans les montagnes du Kaoko, sur la rive sud du Cunène, entre l'Ovampo et la mer. Je vous entretiendrai plus tard de cette nouvelle république qui ne fait que de naître et dont la pérégrination de cinq ans fournirait le sujet d'une épopée. Un grand nombre sont morts de soif en traversant le désert de Kalahari ; d'autres ont succombé à la fièvre sur les bords du Limpopo, du lac Ngami et de l'Okavango. Ils ont dû se frayer un chemin à travers les populations hostiles de l'Ovampo et du Damara, et viennent enfin, après des souffrances et des privations inouïes, d'arriver au terme de leur destination. Cette petite colonie est remplie de noms français. Le premier commandant était un Laurent Duplessis Ce sont les descendants des anciens huguenots qui quittèrent la France après la révocation de l'édit de Nantes. Qui eût pensé que, deux siècles

plus tard, on retrouverait ces familles sur les rives du Cunène, aux frontières de l'Ovampo !

A Pallah-fontein, M. Gonning avait donné rendez-vous à plusieurs de ses chasseurs, et deux ou trois vinrent le rejoindre. Parmi eux se trouvait encore un descendant des huguenots français, nommé Gabriel. Ces chasseurs n'ont point de demeure. Ils se construisent un abri avec quelques branches d'arbres, et cela leur suffit dans ce climat privilégié. Comme on attendait un attelage de bœufs pour conduire M. Dutoit à Omaruru, on dut passer une journée tout entière à Pallah-fontein. Les chasseurs en profitèrent pour poursuivre les autruches, et parvinrent à en prendre une. Toute la chasse aux autruches consiste à les fatiguer jusqu'à ce qu'elles tombent d'épuisement. On ne peut les chasser avec succès que pendant la saison chaude. Lorsqu'il fait froid, il est difficile de les épuiser complètement. Ce bel oiseau est la plus grande richesse de ces contrées. La chair et les œufs sont un excellent aliment, et les plumes un article de commence très recherché. En outre, les autruches se multiplient facilement à l'état domestique et ne coûtent rien pour la nourriture. Dévorant toute espèce de végétaux et de graines, même les feuilles des arbres et des arbustes épineux, elles peuvent vivre dans les régions les plus arides, où l'existence animale paraît presque impossible ; on dirait même que ce sont pour elles des lieux de prédilection. C'est ainsi qu'elles recherchent le désert Kalahari et les côtes abruptes du littoral. Il est regrettable que ces oiseaux, à l'état de domesticité, restent toujours un danger pour la vie des propriétaires. Leur pied est armé d'un ongle redoutable dont un seul coup peut donner la mort. Naguère encore, une autruche du roi Kombondi a tué sept personnes de la tribu. C'est ce qui fait que très peu s'occupent ici de la reproduction de ces oiseaux. Ceux qui en ont les conduisent chaque jour au pâturage avec les troupeaux de chèvres. Lorsqu'elles sont jeunes, d'ailleurs, elles sont très dociles et tout à fait inoffensives.

17 *juillet. Outyo.*—Le 17 juillet, nous sommes partis pour Outyo, belle fontaine dans les montagnes de ce nom. Cette localité est habitée par des Berg-Damaras qui se sont précipités autour de nos wagons. Comme nous venons de traverser trois années de sécheresse, les bulbes et les racines sont

rares dans les montagnes, et ces pauvres gens souffraient horriblement de la faim. Ils étaient d'une maigreur effrayante. Les huttes de leur village ne sont composées que de quelques branches d'arbres qui ne peuvent les protéger ni contre la pluie ni contre le froid. Comme il gelait assez fort, ils se rapprochaient tellement du feu pendant la nuit qu'ils étaient tout couverts de brûlures. Il y avait là de pauvres enfants qui mouraient de faim et que les parents eussent bien voulu me donner; mais j'étais pauvre aussi et n'avais pas les moyens de les nourrir. Quel regret pour moi de ne pouvoir les adopter! Je dus même renvoyer un petit garçon de 12 ans qui s'obstinait à vouloir m'accompagner. Tout ce que je pus faire, fut de lui donner un peu de riz. Ils m'offrirent, de leur côté, de la gomme arabique qui avait un goût sucré, et, me parut supérieure à celle du Sénégal. Je ne sais, toutefois, si on en pourrait recueillir une quantité suffisante pour en faire une branche de commerce.

Le 21 juillet, nous avons quitté Outyo pour nous rendre à Otyomongoundi. En sortant d'Outyo, on entre dans la contrée du banhima, arbre remarquable, qui change l'aspect du pays et qu'on retrouve partout en abondance, jusqu'au 15e degré de latitude sud. Les montagnes d'Outyo sont sa limite sud du côté du Damara. Les épines sont le signe caractéristique de la flore du pays. Toutes les plantes, pour ainsi dire, en sont armées, et même les semences de beaucoup d'entre elles, telles que celles des tribulus et de la plante à grappins. C'est un soin particulier de la Province pour la conservation des arbustes en ces contrées, car, comme tous forment d'excellents pâturages, les animaux détruiraient la végétation si elle n'etait pas ainsi protégée.

A partir de la région du banhima, la quantité des acacias épineux diminue peu à peu; les combretacées et les papillonacées les remplacent en grande partie, jusqu'à ce qu'on atteigne l'Ovampo dont la flore est entièrement différente. Chemin faisant, un Bushman nous apporta une lettre. Elle était adressée à M. Gonning par MM. Carlson et Keanny, qui l'attendaient dans leur wagon avec impatience à Otyowalundu. Ils n'avaient plus de vivres européens et étaient réduits au sorgho, ce qui leur paraissait peu confortable.

(A continuer.)

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

QUATORZIÈME NUMÉRO, JUIN 1881

SOMMAIRE.

PAGES.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1881

(NOUVELLE SERIE)

QUATORZIÈME NUMERO.

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

Permis d'imprimer :

† Edouard-Chs, Evêque de Montréal.

VOYAGE EN CIMBÉBASIE.

(Journal du R. P. Duparquet.) (1)

II

D'OMARURU A OTYOWALUNDU.

(*suite*)

Mardi 22 *juillet*, *Otyomongoundi*.—De très bonne heure nous arrivons à Otyomongoundi, excellente fontaine dans des roches calcaires. Ces terrains paraissent avoir une origine sous-marine, car ces pierres portent les nombreuses empreintes d'animaux marins qui les ont perforées. Cette région est habitée par des Bushmen et des Berg-Damaras. Toujours même végétation. Banhimas et ébéniers en abondance.

Mercredi 23 *juillet*, *Otyowalundu*.—Dès le matin, nous arrivons à Otyowalundu. Là nous rencontrons, non-seulement MM. Carlson et Keanny, mais encore un autre chasseur qui se rend à Okitambi. A Otyowalundu commence la route de Namotanga pour le Kaoko, et vient aboutir la route ouest de l'Ovampo qu'on prend à Otyona. C'est un très bel endroit Il y a là, au milieu de la forêt, de magnifiques fontaines dans des bassins de roches calcaires. Nous y avons rencontré bon nombre de Bushmen et de Berg-Damaras. Ces derniers, exténués par la famine, sont d'une maigreur effrayante. Les chasseurs ayant tué un bœuf, ces pauvres gens vinrent en solliciter le sang et même les végétaux en décompositon dans la panse de l'animal. Ils exprimèrent le suc de ces plantes à moitié digérées et en firent une soupe qu'ils dirent excellente.

A Otyowalundu, M. Gonning dressa une petite tente et y laissa sa femme et ses enfants, tandis que lui-même retourna vers ses chasseurs pour leur porter des grains de l'Ovampo,

(1) Voir treizième livraison, février 1881.

destinés à la nourriture de leurs chevaux. Cette dame devait ainsi rester seule avec ses enfants et quelques domestiques, au milieu de la forêt, pendant plusieurs semaines, ce qui indique la sécurité complète dont jouissent les Européens dans ces contrées.

III

D'OMBIKA A OLOKONDA.

25 *juillet*, *Ombika*.—Après dix heures de marche, nous arrivons à Ombika. Là encore, il y a de très belles fontaines dans des roches calcaires. Nous y rencontrons des Bushmen. Ombika appartient au roi Kombondé et forme ainsi la limite politique entre l'Ovampo et le Damara. Par la même latitude à l'est, se trouvent la fontaine et les montagnes d'Otavi, qui renferment de très riches mines de cuivre. Otavi est réclamé également par le roi Kembondé et les Héréros.

26 *juillet*, *Okokuego*.—Nous repartons dans l'après-midi, et après trois heures et demie de marche, nous arrivons à Okokuego. Là se terminent les montagnes rocheuses et les terrains calcaires du Damara. En quittant Okokuego, on entre dans une plaine immense qui forme l'Ovampo et s'étend, je le crois, jusqu'au Zambèse. Cette plaine est un terrain d'alluvion et paraît occuper le lit d'une ancienne mer desséchée, car, en de nombreux endroits, lorsqu'on creuse le sol, on rencontre de l'eau salée.

A Okokuego, il y a de l'eau en abondance, mais elle forme une espèce de marais, plus ou moins fangeux. Les Bars, qui ont séjourné en cet endroit, y ont creusé des puits; on peut obtenir ainsi une boisson d'une qualité médiocre. C'est un lieu très fréquenté par les chasseurs. Comme il existe sur la lisière d'immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'Ovampo, une foule d'animaux viennent s'y désaltérer dans la saison sèche, et sont tués avec facilité. Là aboutissent trois routes, celle d'Ongangera et d'Ondonga par Kaokama, une autre pour l'Ondonga, par le lac Etosha et Ikouma, et enfin celle d'Otavi. Pour aller dans l'Ondonga pendant la saison sèche, on prend la route de Kaokama; mais, dans la saison pluvieuse, on préfère celle d'Ikouma qui est plus courte.

26 *juillet.*—Nous quittons Okokuego vers deux heures de l'après-midi et nous entrons dans la plaine. On aperçoit, isolés ou en groupes, de nombreux aloès. Nous voyageons presque toute la nuit, et nous arrivons le lendemain matin, à Kaokama, après avoir traversé un très vaste *vleg* alors desséché, mais rempli d'eau salée pendant la saison pluvieuse. Quelques soudes croissent seulement dans ce terrain saumâtre.

27 *juillet, Kaokama.*—A Kaokama, on rencontre de bons puits creusés dans des roches calcaires et qui, toute l'année, fournissent aux voyageurs de l'eau en abondance. De magnifiques pâturages se développent tout autour à perte de vue. Il y a aussi des arbustes et des Banhima qui fournissent du bois à discrétion; mais comme, chaque année, les indigènes mettent le feu à ces herbes, les arbres ne peuvent croître qu'avec difficulté. C'est, je crois, à ces incendies sans cesse renouvelés, qu'on doit attribuer, en grande partie, l'absence d'arbres dans ces vastes plaines. Elles sont, d'ailleurs, remplies d'éléphants, de girafes, d'autruches et d'antilopes qui servent de nourriture aux chasseurs et à leur suite. A Kaokama, il y a un village de Cimbébas, appelé aussi Kaoko-Damaras ou encore pauvres Damaras. Ils ne possèdent pour tout avoir qu'un petit troupeau de chèvres. Un de nos chiens avait tué un chacal, et là était aussi le cadavre d'une vieille hyène, crevée auprès des puits. Les Cimbébas emportèrent l'un et l'autre et en firent un grand festin. Ils sont de la même race que les Héréros, parlent la même langue et portent le même costume. Mais, comme ils ont été réduits à une extrême indigence par les guerres que leur ont faites, soit les Ovampos, soit les Hottentots, soit même les Héréros, ils mènent aujourd'hui une existence très précaire dans les montagnes de Kaoko, où une partie seulement de la tribu subsiste encore. Presque tous les autres ont traversé le Cunène et habitent sur l'autre rive.

28 *juillet.*—Nous quittons Kaokama à une heure de l'après-midi, et, vers le coucher du soleil, nous arrivons à un puits très profond, appelé puits des Bushmen, parce qu'il a été creusé par ces derniers. Un peu plus loin, M. Carlson

poursuit à cheval une immense troupe d'antilopes et en tue trois. Comme ces animaux avaient été abattus à une lieue des vagons, nous les abandonnons et poursuivons notre route pendant une grande partie de la nuit.

29 *juillet, Nohorongo.*—Le matin, nous atteignons Nohorongo, autre station de chasseurs et excellente étape pour les vagons. Là encore de beaux puits, creusés dans un grès très tendre, des arbres splendides, de l'herbe en abondance. Cette contrée serait propre à la culture. J'y ai trouvé de très beaux épis de mil ou *permisetum syphoïdum*, dont la semence avait été répandue par hasard sur le sol. Sans culture, ils avaient pris un magnifique développement. Evidemment, nous approchons des champs fertiles de l'Ovampo.

Nous quittons Nohorongo à deux heures de l'après-midi et voulons parvenir à Olokonda dans la matinée du jour suivant. C'est une longue marche de dix-neuf heures dans un chemin sablonneux, mais tout le monde est pressé d'arriver dans cette ville, impossible de retarder jusqu'au surlendemain.

Les arbres disparaissent de nouveau et l'œil se perd de tous côtés à l'horizon comme sur l'océan. Vers minuit, nous rencontrons un vleg où nous faisons boire les bœufs.

31 *juillet, Olokonda.*—Enfin, dans la matinée apparaissent au loin les palmiers de l'Ovampo, et à midi nous apercevons les premières habitations. Aussitôt une foule d'indigènes nous entourent et s'empressent d'abreuver nos bœufs à leurs puits. Après quelques heures de repos, nous nous mettons en marche à travers les nombreuses fermes dont le pays est couvert. Partout s'offrent aux regards des arbres fruitiers et des champs cultivés. Cette région est comme un immense verger, entremêlé de jardins et de pâturages. Il n'y a pas de réunions d'habitants groupés en villages ; mais chaque famille a sa ferme isolée avec ses puits, ses viviers et ses jardins. Toutes ces fermes sont considérables et forment parfois comme un hameau, car dans chacune d'elles habite toute une famille avec les esclaves et les serviteurs. Le paysage ne ressemble à rien de tout ce que j'ai vu jusqu'ici en Afrique. Les arbres, les maisons, les habitants,

le sol même, tout est nouveau pour moi. Les nombreux palmiers dont le pays est parsemé lui donnent un aspect semi-équatorial, tandis que les arbres fruitiers, surtout lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, pendant l'hiver, rappellent les vergers de la Normandie. Après deux heures environ de marche, nous arrivâmes à Olokonda, où se trouvent la demeure du roi, la mission russe et la factorerie anglaise. Les habitations des Européens sont très confortables; elles sont construites en briques desséchées au soleil et couvertes de toitures en chaume, comme nos fermes européennes. Ces habitations mettent parfaitement à l'abri et de la chaleur du jour et du froid de la nuit. Aussi la santé des Européens se soutient-elle parfaitement, malgré les quelques fièvres occasionnées par l'inondation durant la saison des pluies.

1er *août*.—Dès le matin, je me rends chez le roi d'Olokonda, Kombondé, pour lui présenter mes hommages et l'entretenir du but de mon voyage. La demeure du roi n'est qu'à cinq minutes de la factorerie. Comme toutes les habitations de l'Ovampo, elle a la forme d'un labyrinthe et se compose d'une multitude de petites cours et de cases, auxquelles on arrive par des corridors, affectant les sinuosités les plus capricieuses. Après avoir traversé ainsi plusieurs compartiments, nous entrâmes dans la salle de réception. M. Skoglund, le chef des missions russes, m'accompagnait comme interprète; ces Messieurs de la factorerie anglaise étaient venus aussi pour remettre au prince une lettre et des présents envoyés d'Omaruru par M. Erikson. Le roi ne se fit pas longtemps attendre. C'est un homme superbe; ses traits et sa physionomie n'ont d'africain que la couleur. Il était vêtu à la manière du pays, d'une large ceinture de cuir à laquelle était suspendu par-devant un petit tablier triangulaire, taillé dans la panse d'une girafe. Il me fit un excellent accueil et m'accorda de suite l'autorisation d'établir une mission catholique dans son royaume. Il me dit de choisir le lieu qui me conviendrait le mieux, ajoutant qu'il me le promettait d'avance. Je lui offris un beau fusil, ce qui lui fut très agréable, car il est amateur d'armes européennes; il en possède un grand assortiment, même des plus perfection-

nées. Ces Messieurs, de leur côté, lui présentèrent le chien de race et les machines à cartouches envoyées par M. Erickson. Enfin, on nous apporta une cruche d'excellente bière, qu'on nous distribua dans des verres en bois artistement sculptés. On la puisait dans la cruche à l'aide d'une cuillère fabriquée avec un fruit de calebasse. Cette bière nous fut servie par une dame de la cour, dont le costume était encore plus simplifié que celui du roi. Il se composait d'une ceinture de perles dont les rangées formaient une espèce de draperie par-devant, mais qui, par derrière, étaient réunis et retroussées vers le bas du dos. Elle avait suppléé à cette pénurie du costume par une grande profusion d'huile ou de beurre frais, dont elle était toute ruisselante. Dans toutes les tribus de l'Ovampo, les indigènes portent un vêtement analogue; seulement, les hommes ont, par derrière, une espèce de petite queue, dont la forme bizarre varie selon chaque peuplade et paraît en être comme un signe distinctif. Quant à la coiffure des femmes, elle est très compliquée et change, sans doute, avec les modes. Plusieurs d'entre elles se forment, avec les fibres du palmier, une chevelure artificielle, dont les longues tresses tombent jusqu'au bas du dos. Elles suspendent à ces tresses des morceaux de bois qui, lorsqu'elles marchent, font un petit cliquetis; c'est pour elles le plus haut degré de coquetterie, car il y a ici de la coquetterie comme partout ailleurs ; les femmes vendent jusqu'à leur dernière mesure de grain pour acheter des perles. Quand on eut achevé de boire la bière, le roi prit congé de nous, et ainsi se termina ma première visite. Son résultat avait entièrement répondu à mes désirs.

J'employai les jours suivants à étudier la langue, les mœurs et les usages du pays, et aussi les cultures et les ressources alimentaires, point capital pour les œuvres de la mission.

La nourriture des indigènes se tire, partie du produit de leurs troupeaux, partie de celui des cultures.

Le bétail abonde : bœufs, chèvres et porcs sont de couleur noire et de très petite taille. Les moutons y sont rares et ne semblent pas y prospérer beaucoup. Les chiens sont également recherchés comme un mets délicat, par les Ovampos. En fait de volailles, ils n'ont que des poules d'une très petite

espèce ; mais nul doute que les autres oiseaux domestiques et surtout les canards n'y puissent réussir parfaitement. A ces divers produits, il faut ajouter ceux de la pêche et de la pisciculture qui jouent un rôle très important dans l'alimentation. Non-seulement les indigènes prennent une très grande quantité de poissons, lors de l'inondation périodique, alors que le fleuve couvre de ses eaux presque tout l'Ovampo ; mais ils en conservent et en élèvent beaucoup dans les mares et les puits. Ces poissons, et ce sont principalement des bagres ou silures, atteignent des proportions énormes. La chair en est grasse et se rapproche de celle l'anguille. Pendant la saison sèche, il s'enfoncent dans la vase et y restent de longs mois jusqu'au retour de la puie. Les grenouilles sont également un important article d'alimentation. Elles séjournent dans le sol desséché pendant tout l'hiver et apparaissent subitement après les premières pluies. Elles sont très bonnes à manger et atteignent la grosseur d'un pigeon. Avec la crue du fleuve lorsque l'eau pénètre par les omarambas jusqu'aux extrémités de la contrée, on voit aussi des légions d'oiseaux aquatiques, tels que canards, oies, grues ; les indigènes en tuent une très grande quantité et recueillent les œufs dans les prairies.

Quant aux viviers où l'on conserve le poisson, il y en a de deux espèces, les uns sont ce que nous appelons des mares ou viviers proprement dits. Ils se remplissent, au moment des pluies, mais tarissent ordinairement, pendant la saison sèche, soit par l'évaporation, soit parce que l'eau sert à abreuver les troupeaux. Les indigènes ont un grand nombre de ces mares, qu'ils entourent souvent d'une haie pour la préservation de l'eau et du poisson. Elles sont toujours creusées dans les omarambas et souvent ombragées d'arbres séculaires.

Les autres sont de véritables puits souvent pratiqués à de grandes profondeurs et où l'eau se réunit par infiltration, car une nappe d'eau souterraine se déploie sous tout l'Ovampo. Vous avez beau épuiser ces puits, ils se remplissent de nouveau ; seulement leur niveau descend en même temps que celui de la nappe souterraine. Quand ils sont entièrement desséchés, les indigènes les creusent de plus en plus, souvent

jusqu'à une profondeur considérable, et de cette façon, ils ont toujours de l'eau en abondance. Il leur arrive parfois d'atteindre des couches inférieures où le sol est salé et alors l'eau cesse d'être potable.

Parmi les cultures de l'Ovampo, figurent, au premier rang, les deux graminées, dont l'une est le *sorgho* ou *dourah* et l'autre le mil du Sénégal. Les indigènes mangent le sorgho ou simplement bouilli, ou bien encore réduit en farine. Le petit mil est toujours en farine. Les habitans font, avec ces grains, une excellente bière, aussi rafraîchissante que celle d'Europe.

Après les graminées, vient la culture des haricots, qui se fait sur une grande échelle, ainsi que celle des citrouilles et des melons cafres.

Les arbres fruitiers sont au nombre de sept et produisent une incalculable quantité de substances alimentaires : elles suffiraient, au besoin, pour nourrir une partie de la population, ce qui a lieu effectivement pour les gens pauvres.

On distingue d'abord le palmier appelé *omondonga*. Ce palmier a les feuilles en éventail, tel que le ronnier du Sénégal et porte de longues grappes de fruits violets, dont chacun est de la grosseur d'une orange. La pulpe en est très nourrissante et a la saveur du pain d'épice. Les Européens la font bouillir avec du lait et en fabriquent une espèce de chocolat. Quant à l'amande contenue dans la coque, elle est tellement dure que c'est à peine si le tranchant d'une hache parvient à l'entamer. Elle est blanche et peut remplacer l'ivoire, d'où le nom d'ivoire végétal qui lui a été donné. Les indigènes mangent aussi la partie farineuse du tronc et les jeunes feuilles ou bourgeons, tel que cela se pratique dans les colonies pour le chou palmiste.

Un des plus beaux arbres que l'on rencontre ensuite et qui vient de préférence sur le bord des omarambas est l'*oguandé*. Il égale nos chênes d'Europe, mais son feuillage bien plus fourni est impénétrable aux rayons du soleil. Le fruit ressemble à une petite prune avec trois ou quatre pépins au lieu d'un seul noyau. On mange ces fruits lorsqu'ils sont bien mûrs, ou on les fait sécher pour les conserver. Pendant cinq mois de l'année, de juin à décembre, ils

fournissent aux indigènes une nourriture succulente et très salubre.

L'*ozombé* est aussi un arbre de première grandeur, il ressemble assez à nos ormeaux. Il est couvert d'une multitude de petits fruits, de la forme et de la grosseur des piments, on les appelle *omïché*. Ils sont très sucrés. On peut les manger frais ou en faire des gâteaux qu'on desséche à la manière des dattes. Ces gâteaux ont le goût du miel et se conservent très longtemps.

Le *mohongo* est un arbre immense de la famille des spondiacées. Son feuillage est très beau, passant alternativement du violet à un vert tendre et frais. Ses branches couvrent un espace de 40 à 50 mètres de diamètre. Il produit chaque année une grande quantité de fruits très agréables. On les emploie surtout à faire une espèce de vin enivrant, que les indigènes estiment beaucoup, mais qui paraît peu salubre pour les Européens. Ce vin se fabrique avec la pulpe du fruit. Le noyau contient aussi une excellente noix comestible et oléagineuse. Les Européens l'appellent l'arbre à bière.

Le *mokouyou* est un immense figuier couvrant également un espace de 40 mètres de diamètre. Il est chargé d'une multitude de petites figues jaunes et rouges, qui sont un aliment pour les hommes et pour les animaux. Elles sont loin toutefois d'égaler nos figues d'Europe pour la qualité, quoique j'en aie rencontré de très sucrées. Je crois qu'on pourrait les améliorer par la culture, mais comme les indigènes ne sèment pas ces arbres, les mauvaises variétés se multiplient indéfiniment.

Le *mokété* est de la taille de nos noyers; il a le bois très mou, l'écorce d'un jaune cuivré et brillant, et les feuilles semblables à celles du maronnier d'Inde, mais plus grandes. Son fruit a l'apparence d'une poire et contient un gros noyau. On en mange la pulpe et aussi l'amande, qui est oléagineuse.

Le *mahoni* est un strychnos qui, par sa taille, par la grosseur et la couleur de ses fruits, ressemble à nos orangers, d'où le nom d'orange sauvage que lui donnent les Européens. Il y en a de trois espèces. Deux d'entre elles portent des fruits délicieux, sucrés et acidulés, qui pourraient rivaliser avec les meilleurs que je connaisse. La troisième espèce, appelée

eponaka, est moins délicate et a un goût qui rappelle la pomme canelle.

Comme il ne gèle jamais dans l'Ovampo, je ne doute nullement qu'on ne puisse y cultiver avec succès un grand nombre de productions des tropiques.

Cette contrée est un terrain d'alluvion. Aucune rivière ne s'en échappe, elle reçoit, au contraire, chaque année, les eaux du Cunène qui jouent ici un rôle analogue à celui du Nil en Egypte. Sa fertilité paraît donc inépuisable et s'accroîtra avec le temps. Plus on creuse le sol, et plus il est riche en principes fertilisants; aussi lorsque les Européens pratiquent un puits ont-ils le soin d'en transporter la dernière couche dans leurs jardins pour les féconder. C'est, je crois, à cette épaisseur de terre végétale qu'on doit attribuer la vigueur des arbres fruitiers. Le coton croît partout à l'état spontané, mais les indigènes n'en font aucun usage.

Quant au climat, il est parfaitement salubre pendant la principale partie de l'année ; mais, dans la saison pluvieuse, on est exposé à quelques attaques de fièvre intermittente qui cède, du reste, facilement à l'action de la quinine.

IV

D'OLOKONDA A KYPANDEKA.

12 *août. Départ d'Olokonda.*—Après avoir passé une douzaine de jours à Olokonda, je résolus de poursuivre mon exploration jusque dans le Quamhama, la plus grande des tribus de l'Ovampo. M. Carlson s'y rendait pour son négoce. Je ne pouvais trouver une meilleure occasion, et nous partîmes le 12. Nous mîmes trois jours à traverser la forêt qui sépare les deux tribus. Elle est magnifique, composée principalement de banhimas. Çà et là se trouvent aussi de grands arbres fruitiers, car tous y croissent spontanément et n'ont point été importés d'ailleurs.

14 *août. Okivera.*—Le 14 août, dans la matinée, nous arrivâmes au premier village du Quanhama appelé Okivera, du nom de son chef. Là nous trouvâmes des puits d'excellente eau et de beaux jardins autour du vleg alors desséché. Parmi les arbres de la localité, je remarque un moringa, inconnu,

je le crois, des botanistes. Il égale en hauteur nos plus grands noyers et a les feuilles à peu près semblables. De loin, les fruits ont l'aspect de ceux du boabab. A l'époque de la maturité, les cinq parties qui composent sa silique se recourbent et laissent tomber des graines ailées dont les indigènes extraient une huile, qu'ils estiment beaucoup pour s'oindre le corps.

Nous ne restâmes que quelques heures chez Okivera, et nous continuâmes notre route jusque chez la princesse Shinona, sœur du roi, qui gouverne ce district. Nous suivîmes pour y arriver un omaramba couvert de hautes graminées et ayant l'apparence d'une prairie. Les deux rives étaient parsemées de jardins et de fermes. L'apparition de nos deux vagons excitait vivement la curiosité des indigènes, et nous fûmes bientôt suivis par une procession d'Ovampos qui nous accompagnèrent à de longues distances.

L'aspect du Quamhama est beaucoup plus pittoresque que celui de l'Ondongo. Ce dernier n'offre qu'une immense plaine cultivée et entourée de forêts. Les omarambas y sont assez rares. Le Quamhama, au contraire, les deux Omboudja et l'Okarathie sont sillonnés par un grand réseau d'omarambas qui y apportent les eaux du fleuve et en même temps la fécondité. Ces eaux sont claires, limpides, et s'avancent très doucement sur le gazon en entraînant avec elles une innombrable quantité de poissons. Cette inondation ne fait que fertiliser les prairies sans détruire le gazon, mais semble contraire à la croissance des arbres. Les omarambas apparaissent donc comme des clairières au milieu des forêts et donnent à la contrée l'aspect d'un parc sans fin. Quant aux jardins et aux vergers, ils sont entremêlés de forêts, ce qui n'a pas lieu dans l'Odonga. Comme les arbres fruitiers sont très multipliés dans le Quanhama, l'ensemble du pays a l'apparence d'une forêt, tandis que l'Odonga ressemble à une plaine cultivée. Le Quanhama est d'une fertilité extrême, et les vivres y sont à très bon marché. Un bœuf nous coûtait 15 shellings, une poule 0,10c et une ration de sorgho pour la nourriture quotidienne d'un homme 0,05c. Aussi je fis chez Shinona d'amples provisions pour mes gens.

Shinona fut très bienveillante à notre égard pendant le

séjour assez long que nous fîmes chez elle. Tout voyageur, en effet, qui arrive par cette route d'Odonga, doit attendre en ce lieu l'autorisation du roi pour se rendre à sa résidence. Il nous fallut donc y rester quatre jours et, maintes fois, la princesse nous invita à boire de la bière dans une de ses fermes. Un jour même, elle nous offrit à dîner. Il n'y avait ni plats ni assiettes ; le mari de Shinona, ayant saisi un poulet cuit au beurre, l'écartela avec ses mains, et allait placer un des membres du volatile sur mes genoux, lorsque, heureusement, je fus assez prompt pour interposer mon mouchoir entre ma soutane et le morceau friand. Une dame de la maison, d'un autre côté, roulait entre ses mains une espèce de bouillie dont elle formait des boulettes qu'elle me présentait avec de grandes instances pour y faire honneur. Mais le courage me manqua pour cette dernière friandise, et je m'en tins au poulet, avec la résolution d'être plus réservé à l'avenir pour accepter les dîners indigènes.

La bière, malheureusement, n'était pas la seule boisson dont usait la princesse ; elle venait naguère de faire aussi auprès des Portugais l'acquisition d'un baril de tafia ; elle le consommait avec une rapidité qui souvent la mettait dans un état d'ivresse fort peu convenable pour son sexe et sa position.

18 *août*. *Départ pour Kypandeka.*—Enfin, le 18 août, après avoir reçu l'autorisation du roi et plusieurs de ses gens pour nous accompagner, nous nous dirigeâmes vers sa résidence. La route était toujours dans un omaramba et le pays d'une grande beauté. Ne voulant pas arriver au milieu de la nuit, nous avons dormi à mi-chemin, et nous sommes parvenus dans la matinée à la résidence royale.

19 *août*. *Kypandeka.*—L'habitation de Kypandeka n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit, et la libre entrée en est interdite soit à ses sujets, soit aux étrangers. Ces derniers sont ou Anglais ou Portugais. Le roi a assigné à chacune de ces deux classes de négociants, un quartier distinct, où chacun doit se tenir renfermé, sans chercher à communiquer avec ceux de l'autre nation. Cette mesure paraît quelque peu despotique ; mais il faut bien s'y soumettre, sous peine de s'exposer à de grands inconvénients. Kypandeka ayant,

en effet, surpris un jour quelques Portugais auprès d'un vagon anglais, les poursuivit à coups de flèche, et ils durent chercher leur salut dans la vitesse de leurs jambes.

Les Portugais font venir de l'eau-de-vie de Mossamedès et la transportent à dos d'hommes dans des barils allongés et d'une forme très portative. Leurs factoreries sont à Humbé sur la rive nord du Cunène, et ils mettent environ deux jours pour arriver de là chez Kypandeka. Ils reçoivent en échange, soit du bétail, soit des esclaves ; mais le roi s'empare tout d'abord de l'eau-de-vie, et le paiement se fait attendre souvent fort longtemps. Quant aux Anglais, ils ne vendent jamais qu'au comptant ; ils apportent des fusils, de la poudre, du plomb, des cartouches, des chevaux, et reçoivent en retour du bétail, de l'ivoire et des plumes d'autruche. Le roi ne fait pas le commerce par lui-même, mais par les gens de la cour. Il revendique pour lui seul tout le monopole et place toujours des gardes auprès des vagons pour empêcher les transactions illicites. Toutefois, les négociants savent gagner les sentinelles qui sont loin d'être incorruptibles et qui gardent un silence prudent sur les contrebandes qui se font pendant la nuit. Comme conséquence de ces divers usages, le roi, dès notre arrivée, nous assigna le lieu de notre résidence tout près de son palais, puis nous envoya un nombreux personnel tant pour notre service que pour surveiller le négoce, et enfin nous procura des vivres en abondance.

Le dimanche, 24, fête du saint Cœur de Marie, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe sur le devant de mon vagon, à l'ombre d'un grand arbre. C'était la première fois que l'auguste sacrifice était offert dans cette contrée. Les indigènes y assistèrent avec un profond respect. Enfin, le 25 août, je pus obtenir audience du roi. Tous les jours, il nous avait envoyé des présents, et je ne lui avais encore rien donné en retour. Ce jour-la encore il me fit offrir un grand vase de bière, mais le messager en même temps m'adressa ces paroles de la part du prince : " Je t'envoie souvent des " cadeaux, et M. Carlson m'a déjà fait parvenir les siens ; " pourquoi donc ne m'as-tu rien présenté ? " Là-dessus, je lui fis répondre que moi aussi je lui avais apporté un beau

rifle pour tuer les éléphants, mais que je tenais à le lui offrir moi-même. Quand le roi sera prêt à me recevoir, ajoutai-je, je m'enpresserai de me rendre auprès de lui. Ce que j'avais prévu arriva.

Deux heures après, le messager revint, m'annonçant que le roi nous attendait, M. Carlson et moi. Je fis ma toilette, et nous nous rendîmes en toute hâte au palais. Après avoir traversé plusieurs cours et parcouru le labyrinthe de corridors en usage dans l'Ovampo, on nous fit entrer dans une salle d'attente, attenant aux appartements royaux. Dix minutes après, on nous introduisit auprès de Sa Majesté. Kypandeka était placé au fond d'une cour sur un tronc d'arbre qui lui servait de siége; il nous fit assoir à ses côtés. Tout le reste du personnel se mit à genoux en face de lui. Il était vêtu à l'européenne et me parut encore jeune; cependant il était déjà roi lorsque Galton arriva dans le pays, il y a trente ans environ, ce qui doit lui donner une cinquantaine d'années. Il nous reçut très amicalement et s'informa avec soin de l'endroit où se trouvaient les boers ou fermiers hollandais, dont il paraissait avoir une grande frayeur. Nous le rassurâmes en lui disant qu'ils étaient sur le bord de la mer à 14 journées de chez lui et qu'il n'avait rien à craindre de ce côté pour la sécurité de son royaume. J'abordai ensuite la question de l'établissement d'une mission catholique dans le pays et lui demandai s'il lui serait agréable que je vinsse me fixer dans le Quanhama. Sa surprise fut extrême à cette proposition qu'il hésitait d'abord à prendre au sérieux. Mais, sur mon affirmation réitérée, il me dit de suite qu'il en serait très heureux, qu'il me donnerait un beau terrain et que je pouvais compter sur sa protection. Je lui racontai ensuite que je me trouvais, il y a environ douze ans, sur le territoire portugais au nord du Cunène et que là j'avais connu plusieurs personnages dont il devait se souvenir lui-même, entre autres, M. Brochado, le premier européen qui a visité cette tribu, et M. Mattha, gouverneur de Mossamedès. Le roi me dit qu'il se les rappelait fort bien l'un et l'autre, mais qu'il avait appris naguère la mort du dernier. Je m'informai ensuite s'il y avait quelques Portugais dans son royaume et lui demandai la permission de me mettre en relation avec eux

et de leur confier des lettres pour l'Europe. Il me répondit qu'ils étaient tous partis. On présenta alors les différents cadeaux ; le roi les accepta avec plaisir, et après nous avoir offert un vase de bière, il prit congé de nous.

Nous étions déjà sortis du palais et regagnions notre vagon, lorsqu'il envoya un de ses officiers nous demander si nous aimions le poisson. Sur notre réponse affirmative, il nous fit apporter aussitôt deux beaux silures dont l'un était encore vivant. Puis bientôt, en signe de joie de notre visite et sans doute des présents, les danses et les chants commencèrent et se prolongèrent assez longtemps dans la nuit. De mon côté, je n'étais pas moins satisfait du résultat de ma visite, puisque j'avais obtenu l'objet principal de mon voyage, l'autorisation d'établir une mission catholique dans cette tribu.

Je n'avais eu, d'ailleurs, que quelques jours à attendre cette audience, ce dont je devais beaucoup me féliciter, car le roi affecte de se rendre invisible. Il fait séjourner souvent les négocianis pendant plusieurs semaines avant de les admettre en sa présence, et quelquefois même il ne leur accorde jamais cette faveur.

Dans tout l'Ovampo, c'est un usage que le prince héritier présomptif de la couronne soit toujours désigné du vivant de son prédécesseur, non seulement afin qu'il puisse longtemps à l'avance s'initier à la science du gouvernement, mais aussi afin d'éviter toute compétition à la mort du roi régnant.

Le prince héritier présomptif de la couronne du Quanhama est actuellement un jeune homme nommé Nambadi, qui habite à une journée de Kypandeka. Le roi le redoute comme un prétendant dangereux et ne lui permet pas facilement la traite avec les Européens. Aussi le pauvre prince se trouvait à court de cartouches et d'autres munitions. M. Carlson lui en procura, mais tout dut se faire la nuit et à l'insu du roi.

Comme nous ne pouvions facilement avoir accès auprès de Kypandeka et que ce dernier mettait de grandes lenteurs dans ses opérations commerciales, il nous fallut attendre jusqu'au 30 octobre avant de quitter sa résidence.

J'ai profité de ce temps pour étudier le pays et recueillir

tous les renseignements que j'ai pu sur les tribus voisines. J'ai également fait un herbier de toutes les plantes que j'ai rencontrées en fleur à cette saison de l'année. Je ne vous dirai rien ici de la flore de la contrée que je n'ai encore pu examiner que fort imparfaitement, mais on lira, je le crois, avec intérêt ces quelques notions ethnographiques que j'ai réunies.

V

DE KYPANDEKA A OMARURU.

Le nom d'*Ovampo* sert à désigner, en Europe, l'ensemble des tribus qui habitent la rive méridionale du Cunène depuis le 15e degré de latitude sud jusqu'aux montagnes de Kaoko.

Cette dénomination et cette délimitation me semblent arbitraires et répondent très peu aux données géographiques de la contrée.

Le nom d'Ovampo est complètement inconnu des indigènes qui n'ont aucun mot générique pour exprimer l'ensemble de leurs tribus. Ils désignent chacune par son nom particulier et ce sont seulement les Héréros qui disent Ovambo et Ambo pour distinguer certaines tribus.

Quant aux limites de cette contrée, les Européens les restreignent aux onze tribus comprises dans le territoire indiqué ci-dessus, mais on ne voit pas pourquoi on ne l'étendrait pas à celles qui habitent la rive gauche de l'Okavango jusqu'à Libebé, puisqu'elles appartiennent évidemment à la même race, parlent un dialecte semblable, ont les mêmes usages et sont considérées par les Héréros comme faisant partie de la race Ovampo. Il me semblent donc que, puisqu'on a adopté cette dénomination d'Ovampo, on devrait l'appliquer non-seulement aux peuplades qui occupent la rive gauche de l'Okavango, mais à celles de la rive droite du Cunène qu'on vient de découvrir cette année.

Toutes ces tribus vivent entièrement isolées les unes des autres par des forêts qui entourent chacune d'elles et la séparent de ses voisines. Personne n'habite ces terrains neutres et intermédiaires. Sans cesse en guerre les unes contre les autres, elles cherchent tous les moyens de se voler

réciproquement leurs troupeaux. A cet effet, des bandes de pillards traversent la forêt et se tiennent cachés à l'abord des premières fermes de la tribu voisine. Lorsque la nuit est arrivée, ils s'approchent sans bruit de la clôture où sont renfermés les bœufs, en arrachent les pieux et emmènent le bétail avec célérité. Si le propriétaire se réveille sur ces entrefaites et s'aperçoit du rapt, il poursuit les agresseurs qui, dans cette occasion, abandonnent ordinairement leur proie et prennent la fuite; parfois aussi ils résistent et engagent le combat, s'ils se sentent assez forts pour avoir l'avantage. Mais ce dernier cas arrive rarement, parce que, aux premiers coups de feu, l'alarme est donnée dans toutes les fermes voisines, et tous unissent leurs efforts contre l'ennemi commun.

Quant aux dialectes de la contrée, ils diffèrent plus ou moins, mais appartiennent cependant à une même langue. Elle a beaucoup d'affinité avec le damara, et les indigènes des deux pays se comprennent facilement. Ces dialectes ont également une grande ressemblance avec le flot ou langue du Congo.

Les principales tribus que les géographes réunissent sous le nom d'Ovampo sont au nombre de onze.

1o. L'*Ondonga*, appelé aussi Ovampo par les Héréros, est la première qu'on rencontre en venant du Damara et celle qui occupe la position la plus méridionale. L'Anglais Galton est le premier Européen qui y ait pénétré, aussi l'influence anglaise y est toujours restée prédominante. Lors du voyage de Galton, l'Ondonga était gouverné par le roi Nangoro. A celui-ci a succédé son frère Chypanza, à Chypanza, Chykongo, et à dernier, Kombondé, actuellement régnant. Chykongo avait appelé à son aide contre Chypanza le fameux chef hottentot Jonker Afrikanir qui dévasta une partie de l'Ovampo.

Kombondé est très bon pour les Européens et désire introduire la civilisation parmi son peuple. C'est chez lui que sont établies depuis huit ans environ les quatre missions russes de la contrée. C'est là aussi que se trouve la factorerie anglaise, la seule qui existe dans l'Ovampo.

La population peut s'élever à 15,000 âmes et le roi possède

environ 2,000 fusils. C'est après le Quanhama l'Etat le plus puissant de l'Oyampo.

Kombondé réclame, pour limite sud de son royaume, les fontaines d'Ombika et celle d'Otavi, mais cette dernière, occupée par les Bushmen, est contestée par les Héréros.

2o. L'*Oquambi*. Cet Etat est au nord-ouest du premier et compte une population estimée par les uns à 5,000 et par d'autres à 10,000 âmes.

Son roi actuel est Nihombo. Il désirerait posséder chez lui, comme son voisin, une station de missionnaires.

3o. L'*Ongangera* est à l'ouest de l'Oquambi et est gouverné par le roi Hiombo. Cette tribu a perdu beaucoup de son influence dans ces derniers temps, depuis qu'elle a été pillée par Jonker Africanir et Chykongo. Cependant, sa population est encore de 10,000 habitants. Outre les céréales cultivées dans les autres tribus, les Ongangeras ont aussi le *voundzia subterranea*, espèce de haricot qui croît sous terre.

4o. L'*Oqualudi*, appelé par les Portugais Qualudé et par les Anglais Okaruthie, est au nord-ouest de l'Ongangera, et ne compte pas plus de 6,000 habitants. Cette tribu a pour roi Chykongo et est à l'ouest de tous les autres. Elle n'est qu'à une petite distance des montagnes de Kaoko où vient de s'établir la colonie des Boers dont j'ai déjà parlé.

5o. et 6o. *Les deux Ombandja* (grand et petit). Ces tribus voisines l'une de l'autre, sont situées sur les deux rives d'un omaramba non loin du Cunène, en face à peu près de Humbé et au nord de l'Oquambi. Le roi du grand Ombandja se nomme Ikara et celui du petit Ombandja Otkiroura. La population des deux tribus peut s'élever à 15,000 âmes. Comme elles n'ont pas de terrain pour la chasse aux éléphants, elles ne peuvent faire par conséquent d'autre commerce que celui du bétail.

7o. et 8o. Entre Oquambi, Ongangera et les Ombandja habitent les deux tribus des *Ombalandus*, dont l'une, la plus méridionale, porte le nom de Orim du Komutwé, ou hommes des arbres. Cette appellation lui vient de l'usage où sont ces indigènes de monter sur les arbres pour se défendre en temps de guerre. Cette tribu a adopté depuis peu la forme épub licaine. Son dernier roi, ayant fatigué la population

par son despotisme, fut écrasé par ses propres sujets sous le toit de sa maison; et depuis lors ils ont résolu de se gouverner par eux-mêmes. Ces deux tribus sont très pauvres; souvent attaquées par les autres, elles se défendent vaillamment et ont su jusqu'ici conserver leur indépendance. Le chef actuel des Ombalandus est Ovahila.

9o. Le *Quanhama* ou *Oquanyama*, c'est-à-dire le pays de la viande, est le plus grand et le plus puissant des Etats de l'Ovampo. Il s'étend à l'est d'Ombandja jusqu'au fleuve Okavango; mais la contrée voisine de ce fleuve, appelée Okimboru, n'est habitée que par des Bushmen, chasseurs du roi Kypandeka. On y envoie aussi des troupeaux pour pâturer.

On ne peut évaluer la population à moins de 60,000 âmes. Le sol y est d'une fertilité prodigieuse et pourrait nourrir une nation bien plus nombreuse, car une faible partie seulement est mise en culture. Kypandeka est très redouté de tous ses voisins et même de ses propres sujets sur lesquels il a le pouvoir le plus absolu.

10o. L'*Okafina* ou *Cafina* est une très petite tribu au nord-est de l'Oquanyama. Pour se protéger contre les invasions de Kypandeka, elle vit réunie dans une espèce de forteresse où elle se défend tant bien que mal contre son puissant ennemi. Le nom du roi actuel est Naringué et la population est estimée à 1,500 âmes.

11o. L'*Hali*, *Evalé*, *Avaré* ou *Var*, ainsi que l'appellent les Portugais, est le plus septentrional des Etats de l'Ovampo. Son roi est Nambingua. La population est de 2,500 âmes. Les voyageurs anglais n'ont pas jusqu'ici dépassé cette tribu avec leurs vagons, du moins dans cette direction, car un Irlandais catholique, M. Harisson, a remonté, l'année dernière, le fleuve Okavango jusqu'au-delà du 15e degré de latitude sud.

Handa. Il faudrait encore ajouter, pour avoir une énumération complète, Handa, très petit Etat au nord-est de l'Okafina, puis les diverses tribus qui habitent sur la rive gauche de l'Okavango, telles que celles du roi Basi, de la reine Kapongo et du roi Nangana, tribus depuis quelque temps très fréquentées des chasseurs. Il faudrait enfin y

réunir également toutes les petites peuplades situées sur la rive sud du Cunène, depuis celle du roi Ororé jusqu'à Ombandja. Une d'entre elles porte le nom de Hinga; mais les autres sont encore trop peu connues pour que je puisse en faire la description.

Un grand nombre de Bushmen habitent aussi les terres de l'Ovampo; ils sont appelés par les indigènes Okouangalas, et par les Portugais Mucuancallas. Quant aux Nhembas, placés sur la carte de Petermann d'après les indications portugaises, il m'a été impossible d'obtenir aucune indication à ce sujet. Cette tribu est entièrement inconnue, soit des indigènes, soit des chasseurs qui parcourent continuellement la contrée, où la place le célèbre géographe. Si on tarde encore à la retrouver, je pense qu'il sera convenable de l'omettre sur les nouvelles cartes.

Tels sont les principaux renseignements que j'ai pu obtenir sur l'Ovampo. Comme nous étions arrivés à la fin d'octobre, la saison des pluies allait commencer et nous pressâmes notre départ. Le roi Kypandeka fut, en cette occasion, très-aimable pour moi. Il m'envoya son premier ministre pour me faire ses compliments et me rappeler la promesse de revenir bientôt établir une mission chez lui. Il ajouta qu'une personne de la Cour résiderait toujours avec les missionnaires pour assurer leur sécurité et éloigner d'eux toute espèce de trouble et d'embarras. Sa fille vint également nous faire ses adieux et plusieurs soldats eurent ordre de nous accompagner jusqu'à la frontière.

30 *octobre*. Enfin, le 30 octobre au matin, eut lieu le départ. Nous revîmes de nouveau Shinona, le village d'Okivera et cinq jours après, le 4 novembre, nous étions de retour à Olokonda, où je trouvai un négociant qui se disposait à partir pour le Quanhama.

J'avais une idée suffisante de l'Ovampo et de ses habitants; le but de mon voyage était accompli et j'aurais désiré retourner de suite à Omaruru. Mais l'année avait été très sèche, beaucoup de fontaines étaient taries, les pâturages peu abondants, il fallait attendre la saison des pluies.

Ces pluies ne sont arrivées que vers la fin de novembre; mais, en m'obligeant à prolonger mon séjour, elles m'ont

procuré la satisfaction de voir l'Ovampo dans toute sa splendeur, avec ses arbres couverts de fleurs et ses jardins ensemencés.

Les grenouilles, en même temps, ont quitté leurs retraites souterraines, et, plusieurs fois, ont figuré sur notre table des plats de ces énormes batraciens, dont la chaire est aussi délicate que celle de leurs congénères européens. Ici, vu la taille de l'animal, on le mange tout entier, et non pas seulement les membres postérieurs comme en France. Pour préparer ces grenouilles, les indigènes les saisissent par le dos, leur font une incision longitudinale de la bouche jusqu'aux cuisses et les dépouillent ainsi avec une rapidité extrême. Sans peau et sans intestins, ces animaux peuvent encore nager, ce qui indique chez eux un degré extraordinaire de vitalité.

Leur quantité est si considérable que les indigènes ne les consomment pas toutes lorsqu'elles sont fraîches. En conséquence, ils les font sécher et peuvent ainsi les conserver longtemps. Les enfants sont très adroits à la pêche, ou plutôt à la chasse aux grenouilles qu'ils percent de leurs flèches et recueillent en très grande quantité, sans que ce massacre permanent paraisse en diminuer le nombre dans la contrée.

Les pluies étant tombées en abondance et l'herbe commençant à croître et à assurer pour nos bœufs une nourriture suffisante, nous avons quitté, le 2 décembre, Olokonda, et nous nous sommes dirigés cette fois non sur les fontaines de Nohorongo, mais vers l'omaramba d'Ikouma, qui sort du fleuve Cunène lorsqu'il déborde, pour venir former le lac Etosha, presque au pied des montagnes du Damara. C'est le 5 décembre que nous l'avons atteinte, son courant était encore très faible et l'eau entièrement salée. Le jour suivant, nous avons gagné Itiro, où nous avons retrouvé la même rivière; elle n'était pas seulement salée, mais rouge comme du sang. D'épaisses couches de sel garnissaient les rives. Ce sel était d'une blancheur éblouissante et produisait l'effet de la neige pendant l'hiver sur le bord de nos ruisseaux.

Comme la pluie ne faisait que commencer, il y avait peu d'eau dans la rivière; mais son lit était profond et les rives

écartées, ce qui suppose un torrent considérable dans la saison pluvieuse. A cette époque, l'eau est douce, et on y rencontre du poisson. Là les Bushmen des environs font la chasse aux *sprinkbroks*. Elle consiste à poursuivre le gibier à travers les plaines voisines, à le pousser et à le précipiter dans la rivière ; il est facile alors d'en tuer une très grande quantité.

A l'entrée de la nuit, nous arrivâmes aux fontaines de Katumari dans un endroit très pittoresque où pullulaient de beaux oiseaux, appelés khoran, de la grosseur de nos perdrix.

Le 6, nous quittâmes Katumari, et pendant la nuit, nous contournâmes le lac Etosha qui était encore entièrement à sec, car il n'a d'eau que pendant les pluies. Ce lac ne sert pas de réservoir au fleuve Okavango comme Petermann l'indique sur sa carte. Il n'a aucune communication avec ce fleuve, et l'omaramba, qui le prolonge à l'est par Onondowa, ne va pas jusqu'à Okavango, quoiqu'il atteigne presque l'omaramba Sheshongo. J'ai la certitude qu'il se remplit par la rivière d'Ikouma dont j'ai parfaitement observé la direction. M. Leen, qui connaît très bien cette contrée, m'a assuré que l'omaramba d'Ikouma traverse l'Ongangera et par conséquent doit sortir du Cunène au-dessous d'Ombandja.

Le 7 au matin, nous arrivâmes aux fontaines d'Okondeka où nous passâmes la journée. Il ne nous restait plus qu'une trek pour rejoindre à Okokuego notre première route. Là, nous vîmes des chasseurs qui se rendaient aussi dans le Damara, et çà et là, nous rencontrâmes des négociants, entre autres à Otyomongoundi, M. Videberg, qui arrivait de visiter la nouvelle colonie de Boërs dans le Kaoko. Il nous donna de bonnes nouvelles de ces derniers ; ils avaient fait des jardins, construit des maisons et trouvaient le climat salubre.

Le 2 décembre, nous étions enfin de retour à Omaruru.

(*Fin.*)

Diocèse de St-Germain de Rimouski.

RIVIÈRE-BLEUE.

Cette mission est desservie par M. le curé de St-Eleuthère.

" J'ai visité cet établissement quatre fois depuis le printemps dernier, écrit ce monsieur. Je dis la messe toutes les fois que je visite ce lieu ; j'y reste ordinairement trois jours et je confesse chaque fois les personnes qui le veulent. Il n'y a pas encore d'école ; j'ai trouvé là de pauvres petits êtres de 8, 10 et 11 ans sachant à peine faire le signe de la croix. J'ai emmené avec moi le plus vieux garçon, et lui ai fait apprendre ses prières et le catéchisme. Je pourrai lui faire recevoir la communion, je l'espère, à ma prochaine visite. Il faut espérer que la mère consentira à confier ses autres enfants pendant quelques mois à des familles étrangères pour qu'ils soient instruits des éléments de la religion. D'ailleurs ce sont de bonnes gens.

" La petite mission de la Rivière-Bleue croîtra peu à peu comme les autres Les commencements sont naturellement lents, vu la difficulté des communications ; mais, lorsque le chemin qui doit s'ouvrir jusqu'au Nouveau-Brunswick, suivant la volonté bien exprimée du gouvernement, sera fait, cette mission prendra vite plus d'importance. Ce sera la station centrale entre Madawaska et la province de Québec ; c'est aussi le lieu où les terres paraissent les plus avantageuses, et où les colons se porteront par conséquent plus volontiers."

COTE NORD DU ST-LAURENT ET MISSIONS DE L'INTÉRIEUR.

LES SAUVAGES.

(*Suite*) (1)

Le Père Paul Le Jeune, S. J., résumant les travaux des missionnaires, rapporte les résultats obtenus sur la côte du Labrador.

---

(1) Voir le No 13, février 1881.

" A l'Orient, tirant au Nord, dit-il, (1) le Père Bailloquet a donné jusqu'à l'embouchure de notre fleuve St-Laurent, à cent soixante lieues d'ici ; il y a visité sept ou huit nations différentes, les Papinachois, les Bersiamits, la nation des Monts-pelés, les Oumamioueks, et autres alliées de celle ci. C'est là que les uns ont pressé le père de les baptiser, croyant bien mériter ce bonheur, puisqu'ils avaient appris d'eux-mêmes les prières sans autre maître que le St-Esprit, par la rencontre de quelques sauvages chrétiens ; les autres lui ont présenté leurs enfants pour recevoir le saint baptême de ses mains, ne jugeant pas les leurs assez saintes pour ce sacré ministère ; les autres ont rallumé dans leurs cœurs le feu de dévotion, qui ne s'éteint pas tant par la véhémence du froid et l'abondance des neiges que par l'éloignement des églises et des pasteurs."

En 1670 c'est au tour du Père Albanel de raconter les progrès que la foi avait fait parmi ces peuples :

" La mission des Papinachois, écrivait-il à son supérieur, (2) est en très bon état et la piété y règne autant que jamais. Le Père Henri Nouvel y a fort travaillé il y a peu d'années, et les bonnes impressions qu'il leur a laissées subsistent encore ; de manière que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes contre les promesses qu'ils ont faites à Dieu dans leur baptême, n'a osé paraître ici. J'ai demeuré deux jours en ce lieu-là pour les instruire et les confirmer dans leurs bonnes résolutions, les confesser et leur administrer le sacrement de la sainte Eucharistie, et tous généralement m'ont fort contenté.

" Il y avait déjà cinq ans que nos Pères missionnaires étant occupés ailleurs n'avaient pu visiter la nation des Oumamiois qui sont au-dessous des Papinachois, le long de notre fleuve. Cela me fit prendre le dessein de demander deux Français pour m'accompagner à M. de St-Denis, fort zélé pour la gloire de Dieu, et autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages qu'il l'est pour les intérêts des MM. de la compagnie au nom desquels il est envoyé en ces pays-là.

(1) Relation de 1661.

(2) Relation de 1670.

Il m'accorda volontiers tout ce que je désirais. Je pris encore avec moi deux sauvages de Tadoussac et une chaloupe, avec quoi j'entrepris mon voyage. Le 15 de juin qui était un dimanche, je partis au matin après avoir dit la sainte messe et j'arrivai le matin à la Rivière Noire, où il y avait des sauvages qui m'attendaient depuis un mois, pour faire leurs dévotions et se faire encore plus instruire qu'ils ne l'étaient.

" Le seizième jour du même mois, je les confessai et les communiai tous ; et sur le jour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venaient chercher.

" Le dix-septième jour fut employé à consoler les pauvres abandonnés qui errent toute l'année dans les forêts et à instruire ceux qui se trouvaient présents.

" Le dix-huitième, je partis avec douze Oumamiois, et me rendis à la Rivière Godbout, où ils s'étaient assemblés au nombre de 130 personnes, tant Oumamiois que Ouchessigirinionek.

" Ces bons sauvages, qui avaient fait 200 lieues pour venir se faire instruire, me reçurent comme un ange du Ciel. Ce sont gens bien faits, dociles, paisibles et d'un bon naturel. Ils ont l'esprit bon et aisé, au reste ils sont fort judicieux et vivent très innocemment. La poligamie parmi eux passe pour une chose infâme et ils ont aversion de ceux qu'ils nomment sorciers, qui ont recours au diable pour la guérison des malades. Il y a quelques années, ils tuèrent un de ceux qui en faisaient profession. D'ailleurs ils sont pauvres beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de caribou, matachiées avec art, et enrichies de poils de porc-épics ou de certaines plumes teintes de toutes sortes de couleurs. Les orignaux s'approchent de leur pays : ils ont quelques Caribous et fort peu de Castors, avec quelques poissons pour leur nourriture. Ils n'ont point encore l'usage des armes à feu, mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pêcher, ils se croient fort riches.

" A mon arrivée, les capitaines me régalèrent le mieux qu'il leur fut possible et s'excusèrent s'ils ne faisaient pas mieux sur ce qu'il y avait ~~déjà~~ vingt jours qu'ils m'attendaient, ce qui avait consumé toutes leurs vivres. Après quoi

je leur envoyai de quoi faire festin et leur fis présent d'une rez qui leur servit à faire bonne chair. Je ne parle point des bénédictions qu'ils me donnèrent, me marquant beaucoup plus que toute autre chose l'affection qu'ils ont pour leur salut éternel.

" Dès le lendemain au matin, nous dressâmes une chapelle, que nous couvrîmes de la voile de notre chaloupe ; et tous les sauvages vinrent cabaner auprès de nous. Je dis la sainte messe et leur fis alors la première instruction, après leur avoir expliqué le sujet qui m'avait porté à les venir voir de si loin. Après midi, je pris le nom de tous ceux qui y étaient, je séparai ceux qu'il fallait baptiser, de ceux qu'il fallait confesser, instruire et communier, et je leur fis encore une autre instruction.

" Le vingtième du même mois, je baptisai 2 enfants ; le 21, 8 adultes ; le 23 et le 24, 16 adultes."

" Ils étaient tout le jour auprès de moi pour se faire instruire ; et la nuit même ils ne me donnaient aucun repos. Un bon homme que je voulais instruire à se confesser, me dit à ma grande surprise : " Il y a 16 ans que vous me bap-
" tisâtes à Tadoussac, et que vous m'apprîtes ce qu'il fallait
" croire, éviter et demander pour être sauvé. Depuis ce
" temps-là, j'ai exécuté soigneusement ce que vous m'ensei-
" gnâtes, et je ne sache pas avoir rien oublié."—Il instruisait ses enfants, et sa femme durant qu'elle vivait et avait un soin particulier à ce qu'ils sussent parfaitement leur créance. Il me parcourut toutes les actions de la journée, et me dit : " Voilà ce que je fais chaque jour, voilà ce que je dis à Dieu : " et c'étaient d'excellentes prières. En vérité j'eus de la confusion d'entendre et de voir comme cet homme vivait dans une parfaite innocence. Il m'ajouta que la raison pour laquelle il avait tant souhaité de me voir, était pour communier, et pour m'entendre parler de Dieu et de l'autre vie.

Je ne saurais finir ma lettre par une chose plus consolante.

" Mon R. P., votre très humble et très obéissant serviteur en N.-S.

CHARLES ALBANEL.

En 1672, le Père François de Crépieul, racontait à son Supérieur les difficultés de ces missions.

" J'eus le bonheur de goûter, dit-il (1), les premières incommodités de l'hivernement, causées par le froid, qui était déjà véhément (au commencement de novembre) : par le coucher, n'ayant plus désormais d'autre lit que la neige couverte de quelques branches de sapin ; mais surtout par la fumée, qui fait la grande croix de ceux qui hivernent parmi ces sauvages. Il faut y avoir passé pour concevoir les douleurs que cette sorte de fumée cause aux yeux qui n'y sont pas accoutumés et même à ceux des sauvages, surtout quand on est enfermé, comme nous étions dans une petite cabane d'écorce, où le bois mouillé et demi-pourri qu'on y brûle, l'air humide, les neiges et les vents de certains temps rendent la fumée si piquante. Quoiqu'on s'en défende un peu, se tenant toujours couché le plus bas que l'on peut, on ne laisse pas de perdre presque la vue à force de pleurer : car les larmes coulent incessamment pendant tout le jour ; et des larmes si amères et si cuisantes que le soir on croirait avoir beaucoup de sel dans les yeux.

" J'ai été bien aise de vous expliquer une fois pour toute cette peine parce que nous l'avons soufferte presque tout l'hiver. Pour ne pas se priver de la consolation d'entendre la sainte messe, nos sauvages aimaient mieux chaque jour s'exposer pendant que je la disais, à la rigueur du froid, éteignant le feu qui par sa fumée aurait empêché cette sainte action."

Le Père raconte ensuite une mission de six mois qui se termina au *lac à la Croix* plus au nord que le Saguenay, puis il ajoute :

" C'était le temps d'entreprendre la mission des Papinachois, pour laquelle Notre Seigneur m'avait conservé assez de forces. C'est à 30 lieues au-dessous de Tadoussac, et je m'y trouvai heureusement au temps que ces sauvages y abondent du fonds des bois (à la fin de mai) pour y faire leur petit commerce avec les Français.

" Je donnai les instructions nécessaires à plusieurs de ces

(1) Relation de 1672.

pauvres gens, qui ne nous avaient encore jamais vus : je baptisai 13 de leurs enfants et administrai aux adultes les autres sacrements dont ils étaient capables.

" La bonté divine me parut bien admirable pour le salut de deux femmes âgées de 89 ans, qui avaient autrefois été baptisées par le feu Père Lejeune, et n'avaient point vu aucun missionnaire. L'innocence et la pureté de vie qu'elles ont gardées dans leurs forêts pendant tant d'années, a sans doute mérité la grâce que Dieu leur a faite de se trouver ici avant que de mourir, pour se préparer à cet important passage de l'éternité.

" Voilà, mon R. P., l'abrégé de ce qui s'est passé pendant mon hivernement : la grande grâce que je vous demande est de m'accorder le même bonheur pour l'hiver prochain, pendant lequel j'espère que Dieu me donnera le courage de réparer, par de nouvelles souffrances, les fautes que j'ai pu faire pendant celui-ci."

MISSION DES MISTASSINS (1).

C'est encore au Père de Crépieul que nous devons la relation d'une excursion dans l'intérieur des terres. Il avait pris d'abord la voie de la rivière Papinachois. Au commencement de novembre 1673, accompagné de guides montagnais et de quatre familles d'Outabitibics (2), qu'il avait instruites, le Père entra dans le bois pour y chercher la vie, et aller au-devant d'une grande quantité de sauvages qui devaient descendre le printemps.

" Après avoir heureusement traversé sept rapides, dit le Père (3), les glaces commencèrent à nous boucher le passage, ce qui nous obligea de nous arrêter sur une montagne. Nous construisîmes deux cabanes composées de trente-quatre personnes, que j'instruisais tous les jours en attendant que les neiges fussent assez épaisses pour qu'on pût aller en raquettes.

---

(1) Mise sous le patronage de la Ste-Famille, dès cette époque.

(2) Sauvages algonquins du nord.

(3) *Relations inédites de la Nouvelle-France*, Paris, 1861.

Il faut avouer que si la vie d'un missionnaire est pénible, elle est aussi remplie de bien des consolations. Ce n'en était pas une peu sensible pour moi de voir tous les jours mes instructions recherchées, écoutées et suivies avec une ferveur incroyable par les plus petits comme par les plus grands. En souvenir de notre passage, je plantai une croix dans cette vaste solitude.

" Le 19 novembre, nous allâmes cabaner à une grande lieue de là, en un endroit où la chasse était bonne, mais où le manque d'eau—car la neige fondue n'étanche presque pas la soif—et où la fumée, qui était fort incommode, nous donna grande matière à patience. Nous ne sortîmes de ce lieu que le 6 décembre, parce que les premiers froids furent plus tardifs qu'à l'ordinaire. Nous célébrâmes la fête de St-François-Xavier et celle de l'Immaculée-Conception avec toute la dévotion possible, nous occupant pendant ces jours et pendant leur octave, à chanter des cantiques spirituels en langue sauvage. Ce fut vers ce temps qu'il arriva près de nous un assez grand tremblement de terre. J'eus encore occasion, pendant notre marche, d'observer les étranges ravages de l'épouvantable tremblement de terre qui eut lieu, il y a quelques années, en ces contrés sauvages. On y remarque aussi les traces récentes que de cruels incendies ont laissées dans ces vastes forêts. Les sauvages disent qu'ils se sont étendus jusqu'à plus de 200 lieues.

" Le 15, je baptisai une petite fille qu'on nomma Marie.

" Le 18, nous marchâmes dans un beau pays plat, entrecoupé de rivières et de lacs : nous y choisîmes un endroit pour dresser notre cabane. Les vents furent si violents pendant sept ou huit jours que nous craignions à tous instants qu'ils emportassent notre cabane faite d'écorce, ou qu'ils ne renversassent des arbres qui nous auraient écrasés dans leur chûte.

" Je fus ravi de voir une pauvre fille traîner sa mère, sur les neiges, l'espace de trois ou quatre grandes lieues pour avoir la consolation d'être auprès de nous et de participer aux prières et aux instructions que nous faisions tous les jours. Je confessai et communiai cette pauvre malade selon son désir.

"Le 4 janvier 1674, nous partîmes de ce lieu, après y avoir laissé une belle croix, pour en aller planter une dans un autre endroit où nous arrivâmes bien fatigués.

"Le 13, quelques sauvages arrivèrent et nous apprirent en quel endroit se trouvait le P. Albanel en route pour la Baie du Nord (1). Je voulus aller le voir, et en même temps instruire quelques sauvages qui n'étaient pas éloignés de lui et auprès desquels un mal qui lui était survenu l'empêchait de se rendre.

"Ainsi le 16 janvier, je me mis en chemin avec un capitaine algonquin et des Français...... Enfin, malgré le vent et la neige qui nous donnaient dans le visage, nous arrivâmes à l'endroit où était le P. Albanel. Je trouvai avec lui quatre cabanes de sauvages que j'instruisis. Un pesant fardeau lui était tombé sur les reins et ne lui permettait pas de se remuer.

"A dix lieues de là, j'administrai les derniers sacrements à une femme malade qui me les demanda avec instance et témoigna mourir fort contente. Cette bonne sauvagesse faisait paraître de grands sentiments d'amour envers Dieu et de dévotion et confiance envers la sainte Vierge. Je me rendis ensuite à deux cabanes de sauvages Outabitibecs, qui étaient à environ quatre lieues de distance, et je leur expliquai les vérités du salut. Il n'est pas concevable avec quelle avidité ils écoutèrent mes instructions, et quelle dévotion ils apportèrent aux sacrements de pénitence et d'eucharistie.

"Le 2 février, je rencontrai encore une fois le P. Albanel, et le quittai le 6......

"Cinq sauvages envoyés par le chef des Mistassins vinrent m'avertir de sa part de l'aller trouver pour l'instruire. Il leur avait fort recommandé de m'aider autant qu'ils pourraient pour adoucir les difficultés et la longueur du chemin qu'il y avait à parcourir pour aller jusqu'à lui.

"Je partis avec eux le 26 mars. Nous fûmes obligés de marcher dans l'eau jusqu'à mi-jambes et avec bien de la peine. Nous établîmes notre cabane au haut d'une colline

(1) *La Baie d'Hudson*. Le Père Albanel avait déjà fait, en 1672, un voyage à la mer du Nord.

qui borde la rivière qu'on nomme Emenipemagan, à cause de sa rapidité et de plusieurs îlots dont elle est entrecoupée. Elle est, en outre, très large et très profonde et extrêmement poissonneuse. Elle descend vers le Nord-Ouest, où, perdant un peu de sa largeur, elle prend le nom de rivière des Papinachois...... Nous arrivâmes à la belle rivière de Mauchautraganich. J'y trouvai plusieurs sauvages qui me reçurent avec tous les témoignages de joie dont ils purent s'aviser ; j'admirai les miracles de la grâce qui les avaient préparés à m'écouter. Je me mis à les instruire, en particulier et en public, pendant six ou sept semaines qui me parurent bien courtes. J'en baptisai 102, tant enfants qu'adultes, et entr'autres deux de leurs chefs. Ces bons sauvages me témoignèrent publiquement leur joie et ne savaient de quelle manière me remercier du bien que je leur avait fait en leur conférant le baptême. Quatre vieillards à qui je l'avais différé depuis un an étaient du nombre de ceux qui me reçurent dans cette bourgade : ils déclarèrent par un discours public combien ils s'estimaient heureux, et me convièrent à les instruire plus pleinement et à les revenir trouver, ce que je leur promis.

" Parmi ces sauvages, plusieurs qui étaient descendus de la Baie du Nord, furent fort surpris de voir des français venir de si loin et furent ravis d'entendre les discours que je leur adressais sur la religion. Ils promirent tous de se rendre au printemps prochain à l'endroit où ils apprendraient que je ferais la mission, afin d'être instruits plus à loisir qu'ils ne pouvaient l'être pour lors : ils ajoutèrent même qu'ils s'efforceraient d'amener avec eux grand nombre de leurs compatriotes pour le même dessein...

" Parti le 6 mai, nous fîmes trois grands portages avant que de nous rendre à la rivière des Mistassins et à celle des Papinachois : je visitai quelques pauvres malades et quatre grandes cabanes que je trouvai sur les bords du Manaouni, rivière extrêmement poissonneuse, qui nourrit quantité de brochets d'une grosseur extraordinaire. Après être demeuré quelques jours auprès du grand et profond lac d'Echitagameth, où je baptisai trois personnes, je me remis en chemin, accompagné de 20 canots de sauvages, nous franchîmes heureuse-

ment douze rapides où les eaux étaient si basses qu'il fallut nous mettre à l'eau pour traîner nos canots nous-mêmes, ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine...

" Le 31, je quittai Chicoutimi, accompagné de 12 canots; nous arrivâmes à Québec, et les sauvages allèrent sur le champ rendre leurs respects à M. le Compte de Frontenac qui les reçut avec bien de la bonté, et qui les exhorta fortement à continuer de vivre en véritables chrétiens."

La mission des Mistassins, continuée sans doute pendant plusieurs années par les Pères Jésuites, a été reprise après une longue interruption, en 1867, par le Révd Père Nédelec O. M. I., dont on trouve la relation si intéressante dans le *Rapport sur les missions*. D'après ce missionnaire, la distance de Tadoussac à Mistassini est de 200 lieues. Les sauvages se sont aujourd'hui réunis auprès des postes de *Rupert-house*, la *Grande-baleine* et la *Petite-baleine*, au nombre d'au moins 1500. Auprès du lac *Mistassini*, il n'y avait plus en 1867, qu'environ une centaine de sauvages lorsque le Père Nédelec s'y transporta.

Nous croyons que les Associés de la Propagation de la Foi liront avec intérêt les quelques pages qui suivent, empruntées à un excellent ouvrage publié récemment, et intitulé :

LA LÉGENDE DES AMES

SOUVENIRS

DE

QUELQUES CONFÉRENCES DE ST-VINCENT DE PAUL

PAR

EUGENE ALCAN.

> Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange, et sa grandeur est infinie.
> Tous les âges à venir loueront vos ouvrages et publieront votre puissance.
> Ils publiront la magnificence de la gloire de votre sainteté, et ils raconteront vos merveilles.
> Ils honoreront avec une effusion de cœur la mémoire de votre souveraine bonté et ils tressailleront dans le souvenir de votre justice.
> Seigneur! les yeux de toutes les créatures espèrent en vous et vous donnez à chacun sa nourriture en son temps.
>
> Psaume CXLIV.

Si dans une pensée chrétienne et de stricte justice, il est est de règle, dans la société de St-Vincent de Paul, de ne jamais blesser par des louanges, la modestie qui convient, plus qu'à tout autre, au disciple qui marche sous la bannière du plus humble des saints ; il n'en saurait être ainsi pour celui qui n'est plus.—Si dans le premier cas, le silence est d'or, dans le second, c'est la parole qui revêt ce caractère ; c'est la parole, quand elle peut donner en exemple des actes accomplis par des hommes que l'on peut justement appeler les apôtres de la charité.

Nous avons à parler d'un vaillant cœur qui s'est illustré dans la marine française, du commandant Marceau, capitaine

de frégate, mort à l'âge de quarante-cinq ans, dans les bras de sa mère, à Tours, le 1er février 1851. Homme d'une rare énergie, il ne savait rien faire à demi. Dès qu'il connut Dieu, il se mit à le servir jusqu'à la fin, jusqu'à son dernier soupir.

Il aimait le bon Maître, le divin Maître, le Seigneur Jésus, et sa foi le lui montrait partout.

Il visitait les forçats et cherchait à leur inspirer des sentiments chrétiens. Les œuvres de miséricorde étaient sa vie ; on en a besoin, disait-il, pour ne pas se refroidir dans la charité.

Il aimait les pauvres qu'il appelait les frères et les privilégiés de Dieu ; il avait pour eux en quelque sorte le respect qu'il aurait eu pour la personne du Seigneur Jésus lui-même.

Nous trouvons dans une lettre qu'il écrivait ses sentiments ainsi formulés :

" Je vais souvent à Récouvrance, dans une petite chapelle " de la sainte Vierge où je me trouve, je crois, en très haute " compagnie. Je rencontre là des gens bien recueillis, cou- " verts souvent de haillons, et je suppose que ce sont de " grands amis du bon Dieu. Je lui demande pardon de me " trouver ainsi au milieu de ces braves gens, et j'espère que, " grâce à eux, il voudra bien consentir à écouter mes prières."

Avant son départ pour l'Océanie, il fit un bien immense dans la société de St-Vincent-de-Paul ; il fonda même une conférence à Brest. Il y éprouva de grandes difficultés, elles ne furent qu'un stimulant de plus pour son zèle. Son souvenir est resté vivant dans cette ville. Quelques jours après sa mort, le 17 février 1851, le journal l'*Océan*, qui se publie à Brest, parlait en ces termes de l'illustre commandant :

" Le dernier séjour un peu long de M. Marceau dans nos murs fut d'une année (du mois d'août 1843 au mois de septembre 1844). M. Marceau consacra cette année tout entière à la société de St-Vincent de Paul. Comme tous les hommes d'initiative et de dévouement qui se placent à la tête du mouvement, quelque salutaire et fécond qu'il soit d'ailleurs, M. Marceau se trouva d'abord dans un complet isolement, et pendant trois mois entiers, il n'eut pour coopérateur que

M. de L... Cet isolement fut même tel, dès l'abord, que des hommes animés par les sentiments religieux les plus profonds, tout en applaudissant à ses intentions, lui annoncèrent qu'il n'obtiendrait jamais aucun résultat important. Malgré ces causes de découragement, malgré les attaques violentes et injustes dont il fut constamment l'objet, M. Marceau, à l'exemple de son glorieux modèle, persévéra dans les voies d'abnégation et de dévouement intelligent dans lesquelles il était entré. Ces efforts généreux et persistants furent couronnés de succès. A MM. Marceau et de L... enfin se joignirent peu à peu quelques hommes dévoués comme eux au soulagement des malheureux.

"Ces nouveaux membres de la société fondée par M. Marceau, d'abord au nombre de trois, puis de quatre, de cinq, atteignent aujourd'hui au chiffre de soixante, et cent quarante familles, qui autrefois étaient complètement abandonnées à toutes les souffrances matérielles et morales qu'engendre la misère, sont aujourd'hui visitées, secourues et ramenées dans la voie du bien.

" De plus M. Marceau, avec l'aide de la société de St-Vincent de Paul, a jeté dans cette ville les fondements d'une institution qui, dans un avenir plus prochain qu'on ne le pense, est appelée à rendre à l'humanité des services d'autant plus grands, que bientôt elle sera adoptée dans toutes les parties du monde. Nous voulons parler de la crèche."

Quand M. Marceau partit pour l'Océanie, il ne négligea rien de ce qui pouvait être utile au salut des âmes qu'il allait rencontrer dans ces îles lointaines. Cet homme aux grandes vues devinait, pressentait ce qui pouvait l'aider dans son entreprise. Il avait établi pour son navire des règles invariables, et malgré les règles qu'il s'était imposées, il y faisait exception quand il lui était démontré que l'exception, loin de le détourner de son but, pouvait le favoriser.

Le bien opéré par une de ces exceptions a été tellement considérable, que nous ne résistons pas au désir de le mettre à jour. Il montrera la pénétration du commandant, la profondeur de son regard, en même temps qu'il prouvera la sûreté et l'efficacité de ses décisions.

SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE L'OCÉANIE,

SOUS LE COMMANDANT AUG. MARCEAU, CAPITAINE DE FRÉGATE (1).

En l'an de grâce 1845, une grande œuvre était à la veille de s'accomplir ; le commandant Auguste Marceau allait ouvrir une campagne qui est une des plus belles pages de la Propagation de la Foi. Il s'agissait de conquérir l'Océanie au christianisme et de civiliser les malheureux habitants de ces contrées, qui, en grande partie, étaient livrés à tout ce que l'anthropophagie a de plus révoltant. Tel fut le but du noble commandant de l'*Arche-d'Alliance*, du commandant qui, pendant quatre années qu'a duré cette campagne, a donné à son équipage et aux missionnaires qu'il avait à son bord, l'exemple des plus sublimes vertus, de la plus touchante abnégation.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici cette vie qui a été marquée au cachet de la véritable grandeur ; mais il y a des faits qui s'y rattachent et dont les traits sont assez saillants pour ne pas être ensevelis dans un oubli qui serait regrettable sous tous les rapports.

Ce que nous allons dire, nous l'avons recueilli dans une soirée intime passée avec le médecin du bord, le docteur Montargis qui a fait cette campagne avec le commandant Marceau, et conserve, avec le souvenir de ces grands jours, celui de la bienveillante affection et des nobles vertus du vaillant commandant. Ce souvenir, qui est resté vivant dans son âme et la pénètre de la plus vive émotion, plane sur ses jours, les embellit et les protége.

L'*Arche-d'Alliance* était à la veille d'appareiller ; une âme d'élite, l'âme d'une femme, avait compris la grandeur de l'entreprise : tout lui avait été révélé. Une voix secrète lui avait dit : “ Il y a, au-delà des mers, des îles lointaines, où la terre est triste et désolée ; les bras manquent pour la défri-

(1) Le commandant Marceau, dont il est question dans le récit qu'on va lire, était le neveu du général républicain Marceau, dont le nom mêlé aux terribles combats de la Vendée est resté honoré des vaillants immortels qu'il avait combattus.

cher et les cœurs encore plus. Laisse là ta famille, ta patrie, tes affections, et je te donnerai cette terre qui a si longtemps repoussé le soc émoussé de la charrue. Va, et que rien ne t'arrête : j'aplanirai les difficultés et lèverai tous les obstacles. "

C'est dans ces conditions qu'une femme héroïque, mademoiselle Perroton, très connue de la ville de Lyon, se présenta au commandant Marceau, qui tout d'abord refusa de l'admettre à son bord. Mais une résistance n'était pas faite pour la décourager.

—Commandant, lui dit-elle, je ne viens pas auprès de vous sans avoir réfléchi à la nature de l'entreprise, et ne demande l'hospitalité de votre bord, que jusqu'à la première île que nous rencontrerons dans les mers que nous allons parcourir; là, quelle que soit la peuplade qui l'habite, débarquez-moi. Si les hommes savent se dévouer pour réveiller les âmes endormies dans la mort, pourquoi les femmes seraient-elles exclues de ce sacrifice? La terre de ces pays est ingrate, dites-vous. Est-ce que cela vous arrête, commandant? Est-ce que votre ardeur en est ralentie? Et votre équipage, est-ce qu'il n'est pas prêt à affronter avec vous tous les périls des mers?—Permettez-moi d'ajouter, commandant, que je ne viens pas auprès de vous sans avoir à vous donner des références. Celui qui m'adresse à vous est le Père à qui vous confiez les secrets de votre âme et qui a bien voulu recevoir les miens; c'est lui qui m'envoie vers vous, voyez-le.

Le commandant soupçonna dès lors qu'il avait devant lui une femme capable de suivre une grande entreprise. La réponse ne pouvait donc être douteuse. Le commandant fit une exception à la règle qu'il s'était imposée, et trois jours après il recevait à bord de l'*Arche-d'Alliance* celle qui était destinée à devenir, pour les pauvres sauvages, une source de grâces et de bénédictions.

A peine fut-elle sur le navire que tout l'équipage apprit à connaître le dévouement de cette héroïne de la charité: vénérée du commandant, elle l'était du premier comme du dernier des matelots. Cette noble femme préludait à son apostolat par les soins qu'elle prodiguait à tous. C'est avec émotion qu'en recevant ces soins, on retrouvait au milieu de

l'Océan et loin de la patrie les attentions de la plus tendre des mères comme de la meilleure des sœurs ; et en réalité elle était l'une et l'autre, pour chacun et pour tous.

Dix-huit mois se passèrent ainsi ; on était à trois mille lieues de la mère patrie, quand le commandant annonça une île habitée par des sauvages, qui, il y avait à peine quelques années se livraient encore à l'anthropophagie.

—Voici Wallis, dit le commandant à mademoiselle Perroton, île de laquelle je vous ai entretenue ; voulez-vous y descendre, ou continuer la campagne avec nous ? Le bien que vous avez fait et que vous pouvez faire encore à l'équipage est certain, celui que vous comptez faire dans l'île est douteux. Réfléchissez et choisissez en toute liberté, mais n'oubliez pas qu'il y a quelques années à peine les sauvages de l'île Wallis se dévoraient entre eux. Rappelez-vous comment le P. Chanel, de la Société de Marie, a été massacré dans l'une de ces îles. C'était en 1841, à Futuna.

Rappelez-vous encore que ce noble martyr, dans ses courses apostoliques, vit un jour un objet remuer à terre : c'était la main frémissante d'un enfant qu'on avait, par cruauté, enterré vivant et que le P. Chanel fut assez heureux de rappeler à la vie. Cet enfant fut instruit par le Père, baptisé, et devint un jour un grand chrétien. Là encore, dans une grande partie de ces îles, il faut à ces hommes de sang une hécatombe de victimes, afin qu'ils puissent choisir celle qui leur conviendra le mieux pour leur monstrueux repas. Et ce que je vous dis là est l'exacte vérité : un chef s'est fâché un jour plus que de coutume, parce qu'on ne lui donnait à choisir pour son repas qu'entre quinze insulaires qu'on avait massacrés à cette intention. Toutes les îles de l'Océanie n'en sont pas là, mais il y en a encore un grand nombre.

—Commandant, je vous remercie des sentiments qui vous animent et dictent vos paroles ; mais, appelée de Dieu, pourquoi ne ferai-je pas ce que font de jeunes missionnaires ? Pourquoi n'aimerais-je pas des âmes pour qui notre Seigneur et Maître a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Et d'ailleurs, mon commandant, vous ne pouvez oublier que je n'ai pas quitté ma patrie pour faire mon bon plaisir, mais

pour accomplir une mission que je tiens de Dieu. Débarquez-moi, commandant, et pensez à moi dans vos prières.

Le commandant Marceau s'approcha de l'île, envoya un parlementaire au grand chef pour l'inviter à son bord. Des présents lui avaient été offerts comme gage d'une bonne amitié. Le grand chef, suivi de quelques-uns des siens, vint à bord de l'*Arche-d'Alliance*. On fit grand festin et on le traita avec les honneurs dus au rang qu'il occupait dans l'île. Le commandant lui présenta mademoiselle Perroton, en lui disant :

—Je te présente une des nôtres qui désire habiter parmi les tiens ; tu ne peux te douter du bien que cette femme fera dans ton île, du dévouement qu'elle aura pour toi, ta famille et ta tribu ; mais écoute, grand chef, au nom de notre bonne amitié : promets-moi que tu la défendras et ne la laisseras jamais manger par ceux des tiens qui, en cas de guerre, pourraient retomber dans ce mal.

Le grand chef, avec majestueuse solennité, posa la main sur l'épaule de mademoiselle Perroton en disant :

—Maintenant elle est sacrée, *tapou*, pour tous. Tu peux être certain que tant qu'elle restera sur notre île, nous vivant, rien ne lui arrivera que nous n'avons pu lui éviter.

C'était, en effet, le signe qui la défendait et la protégeait contre tous.

On s'approcha alors de l'île pour y déposer l'envoyée de Dieu.

—Tu sais, frère, dit encore le commandant, celle-ci n'est pas encore accoutumée à prendre son repos à ciel ouvert et sur la terre nue, comme peuvent le faire les enfants de ta tribu

—Je ne puis la recevoir dans ma case avec les miens, dit le grand chef ; aucune fille d'une autre terre n'y est admise mais sois tranquille, fils du ciel, je lui donnerai une de mes filles pour compagne, et elle ne couchera pas sur la terre nue

Il fit un signe, dit quelque mots, et en un instant une case fut construite. On la couvrit de branches et de larges feuilles; une pirogue abandonnée fut montée sur quatre pieds et forma le lit ; une mousse abondante servit de matelas,—mousse que les animaux immondes, et plus ou moins domestiques, disputaient souvent à mademoiselle Perroton.

La case fut achevée et construite dans la forme la plus simple et la plus primitive. Le commandant fut invité, avec une partie de son état-major, pour le lendemain, à partager le déjeuner du grand chef. Mademoiselle Perroton prit possession de sa case. A peine y fût-elle installée, qu'elle vit arriver auprès d'elle une jeune fille d'une taille au-dessus de la moyenne, et à peine recouverte d'un léger tapel. Sous une allure tant soit peu primitive, elle ne manquait pas d'une certaine noblesse, et en plus était remarquablement belle. Son œil noir regardait mademoiselle Perroton avec surprise d'abord, mais un regard de son père lui fit comprendre qu'elle était sous sa protection. Alors, en signe d'amitié, elle se coucha à ses côtés, comme ferait une lionne que l'on aurait domptée.

Avec l'instinct que possèdent quelques natures exceptionnelles de ces contrées, elle semblait avoir tout pressenti. Tout à coup et comme par réflexion, elle leva les yeux sur la divine messagère qu'elle couva de son regard. Silencieuse et sans se lasser, elle la regardait et la regardait encore : son regard animé d'une profonde expression devint touchant et d'une douceur extrême ; elle avait compris qu'il y avait là, devant elle, quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'élança vers mademoiselle Perroton, lui saisit les mains, les porta sur son cœur et lui témoigna la plus vive et la plus sincère affection.

Comme le commandant se disposait à regagner son bord, on entendit de nombreuses voix, qui, lointaines d'abord, se rapprochaient graduellement et faisaient entendre des accents qui émurent et saisirent jusqu'aux profondeurs de l'âme. Mais quelles étaient les intentions de ces masses qui se rapprochaient ? On écoute... ce sont des chants, les chants de la tribu qui venait donner la bien venue à celle qui leur était venue d'une autre terre. Les échos de l'immensité les redisaient et apportaient leur primitive harmonie au cœur de l'envoyée de Dieu. Quand ces chants, qui empruntaient à la situation des lieux, un cachet de sublime grandeur, eurent cessé, le chef de la tribu renouvela le signe qui rendit sacrée pour toujours et pour tous cette fille du ciel qui venait d'une autre terre leur apporter le plus grand et le plus entier dévouement.

Après avoir renouvelé les démonstration d'amitié, le commandant regagna son bord jusqu'au lendemain, où il se rendit à l'invitation qu'il avait reçue, lui et une partie de son équipage.

Le poisson cuit à la manière du pays, c'est-à-dire dans des creux que l'on fait en terre et que l'on recouvre de feuilles et de branches d'arbes auxquelles on met le feu, fit les frais de la plus grande partie du festin. Le lait de coco et la cava servirent de boisson.

Après le repas, le commandant fit encore quelques présents au grand chef et aux principaux de la tribu, souhaita bon succès à mademoiselle Perroton, lui laissant espérer qu'il pourrait bien côtoyer l'île au retour de la campagne; puis l'équipage regagna le bord... Le navire, poussé par un vent favorable, gagna la haute mer, s'éloigna de plus en plus, diminua d'instant en instant, puis disparut aux regards des habitants de l'île, pour aller à la garde de Dieu sillonner l'immensité des mers.

Il est un point à l'horizon, que tout navigateur, pour peu qu'il ait fait une sérieuse campagne, ne peut regarder sans éprouver au plus intime de son âme une vive et irrésistible émotion.

Oh ! si l'on pouvait alors lire dans cette âme !... Si, isolé de tous les vains bruits du monde, on savait écouter !... Si l'on savait écouter, on entendrait comme les sons d'une harpe d'or vibrant sous la main d'un maître, et donnant les accords les plus doux et les plus harmonieux. Ce point de l'horizon est celui où l'on a vu disparaître la cime du mât qui surmontait le navire sur lequel flottait le pavillon de la patrie et l'enseigne sous lequel aussi on a goûté les charmes d'une émouvante et fructueuse campagne.

Ces sentiments si pleins de noblesse et d'élévation animaient l'âme de cette femme héroïque qui avait tout sacrifié pour ne conserver que la croix du Maître au pied de laquelle elle recevait en retour la paix, la joie et une immense consolation. Dans l'île qu'elle habitait avec ses chers sauvages depuis de longs mois déjà, elle l'avait plantée partout, cette croix précieuse, afin d'attirer sur cette terre, que la Providence lui avait donnée à défricher, les grâces nécessaires au

salut des pauvres âmes qu'elle avait adoptées et qu'elle aimait comme les enfants de son âme.

—Un jour.... ô jour d'immense consolation!—au bord de l'Océan où elle avait fait dresser une croix immense, elle était à genoux et elle priait; elle priait et son cœur se sentait ému d'une émotion indescriptible... il batttait violemment dans sa poitrine. Elle interrogea ce cœur qui se sentait attiré vers le lointain espace. Alors, elle leva le regard, le plongea, le fixa plus avant dans l'océan des mers et vers un point extrême de l'horizon... La cime d'un mât y était apparue... le mât grandisssait... la poupe allait sortir de la courbure des eaux... l'enseigne, lui aussi, allait apparaître... Le voici, oui, c'est lui!... c'est son pavillon!... c'est sa blanche bannière décorée de la glorieuse croix et flottant majestueusement sous le souffle de l'aquilon!... Oui, c'est bien là l'enseigne de l'*Arche d'Alliance!* O croix sainte! soyez bénie, c'est vous qui avez été le nautonier qui m'avez conduite vers le port qui m'abrite, qui abrite mes jours contre les écueils d'un monde qui vit dans l'oubli des plus grandes vérités comme des plus sublimes vertus! Je vous salue, ô arche sainte, venez, venez, que je vous voie une fois encore!

Et le navire, poussé par un vent favorable, s'approchait toutes voiles déployées; son pavillon apparaissant alors dans toute son imposante majesté... Les chaloupes sont à la mer; le vaillant commandant avec quelques hommes de son équipage, y compris notre bienveillant ami, le docteur Montargis, aborde dans l'île, et c'est au pied de la croix qu'ils retrouvent celle qu'ils avaient laissée depuis de longs mois déjà, dans cette île où il y avait tant à faire.

Marceau, le grand commandant, s'agenouilla, lui aussi, au pied de cette croix qu'il était si heureux de voir plantée sur ce rivage; puis il salua celle qu'il avait le bonheur de retrouver, entourée des âmes qu'elle était appelée à arracher du sein des ténèbres, du sein de la mort.

Le commandant s'informa d'abord du bien qui avait pu être fait durant son absence.—Dans son humilité, la femme missionnaire répondit:

—Rien, rien encore, commandant; je ne puis apprendre la langue.

Elle croyait n'avoir rien fait, celle qui avait semé, depuis plus d'une année déjà, les germes des plus grandes et des plus sublimes vertus ! Quelques jours encore, et cette terre, fécondée par une bienfaisante rosée et par le soleil des cieux, allait donner les fruits les plus suaves et les plus abondants.

Cependant, ne pas savoir la langue paraissait au commandant un grand obstacle ; il crut devoir proposer encore à mademoiselle Perroton de la reprendre à son bord pour la rapatrier, au retour de la campagne.

—Eh quoi ! me décourager pour si peu de temps ? Non, non ; je sens que Dieu me demande la persévérance ; il a des vues de miséricorde sur moi, sur cette île et probablement sur bien d'autres encore. Un bien immense est à faire, c'e à Dieu de fixer le jour et l'heure, et quand ce jour sera venu, les difficultés s'aplaniront.

—Eh bien ! restez et agissez sous la grâce de Dieu ; quant à moi, il est probable que je ne reviendrai plus dans ces parages.

—Vous y serez toujours, commandant ; vous y serez par vos vœux, vous y serez par l'ardeur de vos prières.

Marceau, le commandant Marceau, qui s'y entendait, sentit qu'il avait devant lui une vaillante femme, capable du plus grand et du plus généreux sacrifice. Il resta quelques jours encore dans l'île pour réparer les avaries du navire, revit le grand chef, le reçut encore à son bord, lui fit quelques nouveaux présents, et le quitta après lui avoir inspiré la plus haute estime pour sa protégée, qu'il laissa, pour toujours cette fois, sous la garde de la divine providence.

Elle ne manqua pas, cette Providence ; Dieu bénit cette mission, et le soleil éclaira le jour que mademoiselle Perroton avait tant désiré et toujours espéré. Les difficultés s'aplanirent, elle apprit la langue de ses chers sauvages comme par enchantement. Le bien s'opéra au delà des prévisions humaines. Quand on sut en Europe ce sublime dévouement, de généreuses femmes suivirent ce grand exemple, et, comme leur devancière, franchirent les mers pour aller rejoindre celle qui, la première, en avait sillonné l'immensité. Bien des jours se sont écoulés depuis, et beaucoup ignorent, même parmi les plus nobles âmes, qu'il y a un coin du monde où

des femmes s'exercent aux plus sublimes comme aux plus héroïques vertus.

Aujourd'hui, dans l'île Wallis, mademoiselle Perroton a tellement été bénie de Dieu, qu'elle se trouve à la tête d'une soixantaine de femmes qui apprennent à toutes les tribus des îles environnantes à aimer et à respecter la créature de Dieu. Dans un très-grand nombre de ces îles, l'anthropophagie n'existe plus que dans la mémoire des malheureux habitants qui y étaient adonnés, et partout, dans ces îles, nos missionnaires, que l'on a si bien appelés les pionniers de la civilisation, sont reçus comme de divins messagers et entourés de respect et de vénération. C'est à notre France, à notre chère France, si éprouvée dans ces dernières années, que nous devons ces grands dévouements.

Gloire à Dieu qui, dans des jours de miséricorde, inspire aux âmes qu'il a choisies, ces sublimes dévouements qui arrêtent son bras et modifient les décrets de sa justice ; ils les modifient en jetant dans la divine balance ce contre-poids, dont le monde ne connaîtra jamais assez la divine efficacité.

Nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous venons d'indiquer et qui en sera comme le résumé.

Les grands sacrifices, qu'ils soient librement choisis ou généreusement acceptés par un vaillant cœur à qui ils sont offerts, pèsent plus dans la balance de Dieu et font plus pour le bonheur d'une nation que bien des armés rangées en bataille.

J'en appelle à la Vierge des batailles elle-même, à notre sublime inspirée, à celle qui comprenait si bien toutes les grandeurs : la grandeur des principes comme la grandeur de la patrie ; écoutons-la : " Jehanne, lui dit-on un jour insi-" dieusement—alors que sous l'inspiration de Dieu elle se " présentait pour délivrer son pays—Jehanne, tu dis que Dieu " veut délivrer le peuple de France : si telle est sa volonté, " il n'a pas besoin de gens d'armes."—" Mon Dieu ! répond-" elle, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la vic-" toire."

Cette sublime réponse, Jeanne l'appuya vaillamment, quand l'occasion répondit à son noble désir, en se jetant au-devant des ennemis de son cher pays, qu'elle mit si souvent

en déroute. Elle savait, la noble vierge, elle savait de science certaine que les succès des méchants ne peuvent être qu'éphémères, que les grandes vertus peuvent seules rendre les nations véritablement grandes, et que ce n'est qu'imprégnées de ces vertus, retrempées par elles, qu'elles sont véritablement fortes, qu'elles sont invincibles.

II

Nous avions l'intention d'arrêter là ce récit, mais des raisons de haute convenance nous ont engagé à le continuer. Nous savions d'ailleurs que des âmes entièrement dévouées au service de Dieu étaient désireuses de connaître l'historique des dernières années de celle que l'on peut si justetement appeler l'héroïne de la charité. Nous sommes heureux, tout en nous rendant aux raisons de convenance, de pouvoir donner satisfaction aux âmes bienveillantes qui ont bien voulu nous manifester leur pieux désir. Ce nous sera d'ailleurs une occasion nouvelle de prouver le respect que nous inspirent toujours la dignité de l'âge et la grandeur des vertus.

En 1845, époque où s'ouvrit cette campagne, l'Océanie était occupée par de saints religieux de la Société de Marie, société de laquelle faisait partie le P. Chanel, qui a conquis la palme du martyre en 1841, à Futuna, comme nous l'avons rappelé déjà. Cet illustre martyr, le premier de l'Océanie, a été déclaré vénérable par le Saint-Siége en 1857.

En rélisant la première partie de ce travail, une crainte nous est survenue, celle d'avoir pu contrister des âmes à qui nous portons un profond respect, en ne parlant pas assez directement du bien qui avait été opéré, avant l'ouverture de cette compagne, par les religieux de la Société de Marie. Y a-t-il eu de notre part omission ou négligence ? Oh non ! il n'en saurait être ainsi.

A Dieu ne plaise que nous ayons eu un seul instant l'intention de méconnaître l'héroïque charité des vaillants missionnaires qui, pendant plusieurs années déjà, avaient porté poids du jour et de la chaleur et fourni une noble et fructueuse campagne !

Nos lecteurs, nous osons l'espérer, n'ont pu se méprendre sur nos intentions. Qui donc pourrait oublier les courses apostoliques, les angoisses, les rudes et terribles épreuves qui ont assailli celui qui, le premier, avait foulé le sol inhospitalier alors de l'île Wallis ?

Qui ne connaît les rudes combats livrés par Mgr Bataillon ? Les travaux de ce grand évêque, et ceux de ses compagnons, sont tellement connus des nombreux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*, que si nous avons omis d'en parler, c'était pour ne pas dire à nouveau ce que l'on a si bien dit avant nous.

Qui ne sait, en effet, combien Mgr Bataillon eut à souffrir alors que tout lui manquait, que Wallis et les îles environnantes étaient en pleine révolte et persécutaient nos premiers missionnaires ? Qui ne se rappelle comment ce grand apôtre fut réduit à disputer aux animaux de la forêt quelques herbes qui lui servaient de nourriture et qu'il ne pouvait chercher qu'à la dérobée et à l'ombre de la nuit ?—" Vingt fois on vou-
" lait le faire périr ; il était traqué comme une bête fauve,
" un être malfaisant. Dans l'extrémité où il se trouvait
" réduit, il crut devoir implorer du chef de l'île la faveur de
" manger avec ses porcs, *car il voulait vivre pour sauver ce*
" *peuple ;* cette faveur ne lui fut point accordée, on avait,
" au contraire, donné l'ordre de le faire mourir de faim ; il
" n'est sorte de privations qu'il n'ait eu à endurer."

L'ordre du grand chef qui défendait, sous les peines les plus sévères, de fournir à l'évêque, à Épikopo, comme il l'appelait, le moindre aliment, s'exécutait.

Tout lui manquait donc, tout, jusqu'au jour où la divine Providence, qui ne manqua jamais à personne, lui envoya le pain quotidien, non par un corbeau, comme au prophète Élie, mais par un ange, sous la forme d'une enfant, d'une petite fille de neuf à dix ans, qui, par la grâce de Dieu, avait compris le dévouement de *Popolagi Épikopo*. Cette chère enfant, cet ange de Dieu, était la plus jeune des filles du grand chef de l'île, la même qui vint plus tard donner une si chaleureuse bienvenue à Mademoiselle Perreton. Tous les matins, comme en se jouant, elle traversait la forêt, et, légère comme une gazelle, elle passait en courant devant la case

de Mgr Bataillon, pour y lancer avec autant de charité que d'adresse l'aliment qu'elle apportait à l'envoyé de Dieu.

Quand une âme est disposée comme était celle de cette enfant privilégiée, quand, semblable à une fleur à peine éclose, elle exhale à l'aurore de ses jours, un parfum de si agréable odeur et de si grand prix, il est permis d'espérer que cette tendre fleur ne manquera pas de donner, à l'heure voulue, des fruits suaves, exquis et abondants.

C'est, en effet, ce qui arriva. Cette enfant, en grandissant, est entrée dans le christianisme, comme on entre dans un élément après lequel on aspire pour y puiser la vie. Elle comprit, une des premières, tous les bienfaits que la véritable religion peut répandre dans les âmes, quand on lui laisse la liberté de ses mouvements, de ses allures et de sa charité.

Ce trait plein de grâce, d'attention et d'angélique prévenance, nous le devons encore au médecin du bord, au docteur Montargis, qui est toujours si heureux de se rappeler les jours qu'il a passés en Océanie, en compagnie de son vénéré commandant, dont le souvenir, après tant d'années écoulées, sait encore l'émouvoir et remuer les fibres les plus intimes de son âme.

Avant de reprendre le récit où nous l'avons laissé, il nous semble utile de donner un aperçu du caractère moral des habitants de ces lointaines contrées ; on prend d'ailleurs un intérêt plus marqué à ceux qui nous ont été présentés, on s'y attache en quelque sorte.

Les Océaniens, depuis leur conversion, ont, avec le sentiment de la justice, une grande éloquence pour faire prévaloir ce sentiment quand il est méconnu. — Dès qu'ils se croient victimes d'une grande iniquité, ils appellent les tribus au combat pour se *purifier* de l'insulte par l'anéantissement du félon qui a forfait à l'honneur. Leur éloquence est alors pleine de figures et d'images.

Quand, dans un de ces moments, un chef tient la parole, on l'écoute dans le plus religieux silence. Sa pose est digne, noble et majestueuse. Cette dignité des Océaniens, qui ont d'ailleurs une très-haute opinion d'eux-mêmes, surprend toujours les Européens et leur cause une véritable émotion ; ils sentent, tout en ne comprenant rien à leur langage, ils

sentent, à leur maintien, à leur regard, à tout leur être, qu'ils sont éloquents.

Le docteur Montargis, avec sa bienveillance accoutumée, nous a raconté un épisode guerrier, qui eut Nouka-Hiva, principale île des Marquises, pour théâtre. Elle a ce cachet que l'on aime à rencontrer, alors que l'on veut étudier une figure par l'empreinte qu'elle donne :

Un chef suprême déclare une guerre injuste au chef des îles environnantes dont les tribus lui étaient soumises.

Une levée de boucliers s'organise pour la résistance. Chacun s'arme de son casse-tête et de ses autres armes offensives et défensives. Le commandement est donné au plus vaillant ; le prévaricateur est poursuivi à outrance, battu et mis en déroute, lui et les siens. Le chef qui avait forfait à l'honneur ne doit son salut qu'à une fuite honteuse et précipitée.

Après la victoire, le vainqueur rassemble toutes les tribus, il fait un signe : ce signe est tellement impérieux, qu'à l'instant un profond silence s'établit.

Droit, le front élevé, la bouche dédaigneuse, le chef plonge son regard dans la profondeur des forêts... Sa main tendue prend la direction... puis, d'une voix frémissante, il jette ces paroles aux échos de l'immensité : " Où est-il celui qui se croyait un arbre de fer (*un toa*), où est-il ?... Il a fui lâchement de peur d'être broyé comme un reptile.

" Orgueilleux, les sentiments que nous avions pour toi ne sont plus ; ta félonie les a anéantis.

" Quand ton cœur avait l'œil ouvert sur nos tribus, ta vie était notre vie, ta volonté notre volonté ; nous étions comme des roseaux qui nous inclinions sous le moindre souffle de ta parole.

" Quand ta main s'étendait sur nos têtes pour en éloigner tous nos maux, nous étions tous comme des traits ; le moindre de tes désirs était pour nous comme l'impulsion qu'un bras nerveux imprime à un arc tendu, et alors, comme des traits, nous fendions l'air pour aller frapper tes ennemis au cœur."

Puis se tournant vers les tribus assemblées autour de lui, il ajouta :

" Le superbe !... il se croyait un tronc à jamais enraciné

dans la terre de nos tribus, sa félonie a détaché le tronc de ses racines. Il nous a tous méconnus, eh bien ! qu'il tremble ! il n'est plus rien pour nous, si ce n'est l'extrême désolation." Et tous de s'écrier : " Oui, oui, sa félonie a transformé nos sentiments, sa félonie l'a perdu..."

Le chef reprit : Et vous, racines remplies de force et de verdeur, puisez une sève nouvelle dans la terre régénérée de nos tribus, de nos tribus dont vous êtes pour jamais la puissance et l'honneur.—Soyez bénies, vous, les tribus fidèles, vous qui avez appelé, pour le mettre à votre tête, le descendant de vos anciens chefs, celui qui vous aime et qui vous connaît tous par vos noms ; par vos noms qui chantent si bien vos vertus. Gardez-les, gardez-les tous, ces noms, ils sont mérités :—*Vent impétueux*, je t'ai reconnu à la promptitude de ta course ; c'est toi qui, au milieu de la mêlée, as soufflé sur nos ennemis pour les disperser comme la poussière du chemin.—Et toi ; *Coursier intrépide*, rien n'égale ton élan ; tu voles plus vite encore à la victoire qu'au combat... —Et toi, qu'on appele l'*Oiseau rapide*, ton aile fend l'air plus vite, que la flèche du chasseur ; tu vises le but d'un coup d'œil assuré et fonds avec la rapidité de l'éclair sur la proie désignée à ton courage ; je vous reconnais tous, Votre valeur a frappé l'ennemi au cœur et l'a effacé de nos tribus. Sa case sera à jamais détruite, et le *toa* qui s'était cru inaltérable sera réduit en poussière et jeté à tous les vents." Après un instant de silence, le chef reprit :

" Enfants de nos vaillantes tribus, que nos rhythmes, en livrant au vent du ciel les chants (*lau*) du triomphe, annoncent à tous notre heurenx retour, et que chacun, dans sa case, aille raffermir ses membres ennoblis par de si glorieuses fatigues."

A la parole du chef, les tribus s'éloignèrent par groupes en entonnant un *lau* qu'on ne peut oublier quand une fois on l'a entendu. Le chant, puissant d'abord, allait en s'éteignant ;... puis on n'entendit plus que quelques sons lointains qui s'effaçaient d'instant en instant dans l'épaisseur des forêts... puis les sons s'éteignirent tout à fait pour faire place au bruissement des feuilles qu'agitait le souffle léger du soir... puis, enfin, le calme, le silence, le repos absolu. Tout

dormait dans la nature, les astres seuls veillaient pour éclairer une nuit magnifique, comme il y en a tant en Océanie.

Cette digression nous a paru utile pour bien faire connaître la nature du sol que notre héroïne a foulé pandant un quart de siècle et plus. Nous allons maintenant donner la parole aux faits; leur éloquence, pour être simple et réservée, n'en parlera pas moins puissamment aux âmes sur lesquelles ils auront été projetés.

III

Quand, en 1845, Mademoiselle Perroton, sous une divine inspiration avait pris la résolution de dépenser sa vie pour les sauvages de l'Océanie, l'accomplissement d'un tel projet paraissait absolument impossible. On y voyait des obstacles insurmontables. Ceux qui connaissaient le mieux ces contrées cherchèrent à ébranler son courage.

Un saint religieux, qui a toujours été admirable de dévouement pour les archipels du Grand Océan, crut cette entreprise au moins prématurée, et ne put prendre sur lui de la conseiller. Mademoiselle Perroton n'eut pour elle qu'un pauvre cordelier, comme nous le verrons plus loin, qui connaissait les trésors de charité qui reposaient au fond de cette âme et savait combien elle tenait à dépenser ces trésors.

Arrivée à Wallis—nous n'en avons rien dit encore—la divine messagère eut de grandes épreuves à supporter; mais, s'étant, au début de la campagne, armée pour le combat, les épreuves la trouvèrent debout et prête à entrer dans la lice.

La première qu'elle rencontra, la plus grande peut-être qu'elle eut à supporter, ce fut l'isolement, dans un pays où elle ne connaissait pas un mot de la langue; l'isolement auquel elle fut condamnée par nos missionnaires eux-mêmes: la prudence chrétienne le commandait ainsi.

Pendant ces épreuves, qui durèrent dix années environ, notre vaillante missionnaire—ce nom lui convient à tous les titres—se fit tellement tout à tous, qu'elle parvint à faire comprendre que le temps n'était pas éloigné, où les femmes pourraient être appelées à coopérer au travail de la régénération des sauvages de ces contrées.

Dès son arrivée dans l'île, elle se fit aimer de toutes les femmes et de tous les enfants pour qui elle était merveilleuse de dévouement. En gagnant l'affection de toutes les mères par les soins qu'elle prodiguait aux enfants, Mademoiselle Perroton contribua pour une large part à faire aimer par ses chers sauvages, la religion qui fortifiait son courage et que nos missionnaires avaient répandue dans l'île.

Oui, par son héroïque charité, elle montra qu'il était possible d'appeler dans les archipels de l'Océanie des femmes, des religieuses; d'y créer, d'y fonder des monastères, que l'heure de Dieu en était venue : l'heure des grandes et sublimes choses, des grands et sublimes dévouements. Inspirée de Dieu, elle devint elle-même, par son exemple, selon la parole d'une supérieure dans un institut, *la grande inspiratrice de l'œuvre de Notre-Dame des Missions.* Cette œuvre a été fondée en 1860, et fut, dès son origine, appelée à seconder le zèle des missionnaires. Dieu a béni ses commencements, les a développés, et aujourd'hui elle dirige des écoles et s'exerce à d'autres œuvres de charité en Océanie et en Nouvelle-Zélande où elle possède plusieurs couvents.

Mademoiselle Perroton a donc montré que tout était possible et, comme d'illustres devanciers, pour prouver le mouvement, elle s'est mise à marcher.

Une lettre qu'un éminent religieux a bien voulu nous écrire, fera mieux connaître encore les difficultés qui ont assailli, à son début dans la carrière, celle qui, dans la vigne du Seigneur, devait fournir un si bon, un si fructueux labeur ; cette lettre nous a donné de précieux renseignements ; nous bénissons la main qui nous l'a écrite. Notre premier travail sur l'Océanie en a été l'occasion, nous en extrayons les principales parties :

“ Monsieur, l'excellent docteur Montargis, tout plein des souvenirs de cette grande campagne et encore sous le charme des exemples généreux de Mademoiselle Perroton, vous parla avec enthousiasme de son admirable dévouement : cela ne me surprend pas, il ne fit qu'esquisser les grands traits de la vocation de Mademoiselle Perroton, et vous, Monsieur, sous le charme de cette allocution, vous avez reproduit, dans un travail que vous avez publié, vos impres-

sions d'admiration en face d'un sacrifice vraiment héroïque. Mademoiselle Porroton connut le commandant Marceau à Lyon, en 1845, pendant quil faisait les préparatifs de sa grande campagne. Elle s'ouvrit à un père capucin, son confesseur, du désir qu'elle sentait de se consacrer aux missions de l'Océanie ; elle consulta aussi un de mes confrères, qui lui déclara que le temps n'était pas encore venu d'envoyer des religieuses dans ces missions ; qu'étant libre et seule, elle ne pouvait partir que sous sa responsabilité et celle du commandant Marceau, s'il était d'avis de l'emmener. Je la vis une fois encore et lui donnai quelques renseignements pour se rendre au Havre. Comme Maristes, nous fûmes entièrement étrangers à sa détermination ; personnellement, je fus très frappé de l'énergie de sa volonté. Elle avait cinquante ans environ.

“ Au Havre, où je la retrouvai l'avant-veille de son départ, j'admirai le caractère de cette vaillante Lyonnaise ; ceux qui la virent partagèrent mes impressions et lui témoignèrent un profond respect.

“ Pendant le voyage qui dura de longs mois et eut bien des épreuves, nul ne fut plus admirable de patience et de courage que Mademoiselle Perroton.

“ L'*Arche d'Alliance* arriva à Wallis vers la fin de septembre 1846.—Pendant longtemps, Mgr Bataillon s'opposa au débarquement de Mademoiselle Perroton. Il craignait en recevant une femme européenne dans cette île, d'aviver encore davantage les abominables calomnies que les missionnaires protestants débitaient avec rage contre nos missionnaires, dans les archipels de Tonga et de Samoa. Le prélat redoutait d'autant plus ces calomnies sur les néophytes que nous avions dans les îles Tonga et Samoa, que les communications étant à peu près nulles, il était plus difficile ou comme impossible aux indigènes de savoir ce qui se passait à Wallis.

“ Toujours craintif, Mgr Bataillon tint mademoiselle Perroton à l'écart dans un isolement qu'elle supporta avec une courageuse patience. Cela ne l'a pas empêchée de rendre de grands services à la mission et aux jeunes filles de Wallis d'abord et de Futuna, où elle fut envoyée plus tard.

" Cette situation anormale de cette grande chrétienne préoccupait Mgr d'Enos. Revenu en France pour les affaires de sa mission, il lui chercha des compagnes appelées à poursuivre son œuvre. C'est moi-même qui conduisis à Futuna, en 1858, trois Lyonnaises, sœurs tertiaires de notre société. L'une resta à Futuna avec Mademoiselle Perroton, qui prit le nom de sœur Marie du Mont-Carmel ; les deux autres furent établies à Wallis. La congrégation de Notre-Dame des Missions les a agrégées, et elle a trois établissements dans ces missions, savoir : à Tonga, à Apia, et à Wallis..."

Ces précieux renseignements prouvent surabondamment les difficultés que sœur Marie du Mont-Carmel, à qui nous donnerons désormais ce nom, rencontra en arrivant à Wallis. Son cœur ne connut un seul instant la défaillance. Nous avons fait connaître sa première installation ; comment à la recommandation du vaillant commandant Marceau le grand chef de l'île Wallis lui fit construire une case, et comment aussi il lui donna sa fille pour compagne. Cette case si simple, si primitive, cette pirogue abandonnée, montée en forme de lit, cette mousse abondante qui devait lui servir de matelas, cette mousse que les animaux immondes, les pourceaux, pour les appeler par leur nom, venaient lui disputer, lui ravir, nous avons fait connaître tout cela.

Le docteur Montargis, qui l'a vu construire, est encore émerveillé de la promptitude et de l'adresse que les bons Océaniens déployèrent à ériger ce premier abri que l'envoyée de Dieu trouva dans ces îles lointaines.

Le bon docteur, notre ami, après de si longues années, croit voir encore Amélia, cette fille du grand chef, si belle, si intelligente, si dévouée surtout, il la voit le cœur rempli d'émotions, couchée à terre sur une simple natte, à côté de celle qu'elle a si bien comprise. Elle lui est présente à la mémoire, au point d'en esquisser les traits, les regards ; il voit encore le maintien qu'elle avait pris pour donner la bienvenue à cette grande chrétienne, qui allait devenir comme un trait d'union placé par la divine Providence pour ne faire qu'un, de la charité chrétienne et des habitants de l'île.

Plus tard, un vénérable missionnaire de la Société de

Marie, le P. Junillon, construisait à Wallis avec l'autorisation de Mgr Bataillon, une modeste case près de l'église Notre-Dame. Le P. Junillon n'aura pas de peine à reconnaître que les sauvages sont plus exercés à ces travaux d'architecture agreste, que ne pourrait l'être le plus saint et le plus vénérable des missionnaires. . . . .

Sœur Marie du Mont-Carmel vécut donc douze années seule, avec Dieu et ses chers sauvages. Le bon docteur, durant les heureux jours qu'il passa à bord de l'*Arche d'Alliance*, lui avait indiqué les principales règles de l'hygiène, la préparation et l'usage des médicaments les plus usuels, toutes choses qui l'ont aidée puissamment à se faire comprendre et admirer des Océaniens, dont elle guérissait les indispositions, voire même les maladies. La docteur n'a rien oublié, rien omis de ce qui pouvait être utile à celle qu'il avait si bien appris à connaître. Il savait trop combien une âme soulagée est disposée à recevoir les avis, à admirer et embrasser même les croyances de ceux qui ont calmé nos douleurs et cicatrisé nos blessures. . . . .

Si l'on pouvait douter de la reconnaissance des Océaniens, on n'aurait qu'à en lire l'expression dans la vie du commandant Marceau, écrite par un P. mariste. Il y a dans ce livre des lignes brûlantes. Le Père, parlant des bonnes sœurs, dit que leur présence toujours agissante et affectueuse, est un continuel apostolat qui opère de rapides métamorphoses, et une source d'espérance pour l'avenir de la religion et de la famille, dans ces contrées jadis si inhospitalières.—Oui, aujourd'hui, dans ces mêmes contrées, les bonnes sœurs sont reçues avec vénération et tendresse comme si elles descendaient du ciel. Lorsqu'elles arrivent, on les porte en triomphe. Les hommes leur baisent les mains avec le plus profond respect, et les femmes, les Wallisiennes, ont les paroles les plus expressives pour témoigner leur reconnaissance, leur joie et leur bonheur. . . . .

" Toi, disait l'une d'elles à un Père missionnaire, toi, tu " es venu pour nous, c'est bien ; toutefois, on voit des " hommes voyager ; mais des femmes !... quitter leur patrie, " leurs parents, des femmes tout quitter pour Wallis, c'est " admirable, c'est surnaturel ! Pour moi, je n'aurai jamais " ce courage. "

Une femme encore ! ah ! celle-ci, c'est Amélia, la fille du grand chef, la première compagne de notre héroïne, que nous avons contemplée à l'aurore de ses jours, alors qu'elle traversait les forêts pour porter le pain quotidien au grand évêque, que la faim réduisait à toute extrémité... Formée dès son jeune âge, presque au sortir de l'enfance, à la grande école, à l'école du respect, du dévouement et de la charité, la noble Amélia est entrée à pleines voiles dans cet élément qui, aujourd'hui, fait sa force, alimente sa joie et embrase sa vie.

Désignée par ses vertus, elle a été nommée présidente d'une congrégation qui affirme d'une manière effective les sentiments des Wallisiennes. En souvenir du navire précieux qui leur a apporté sœur Marie du Mont-Carmel, cette pieuse confrérie est désignée sous le nom de *Aléka*, l'Arche (l'*Arche d'Alliance*). Nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire.

Après douze années de résidence à Wallis, sœur Marie du Mont-Carmel fut envoyée à Futuna pour y répandre, là aussi, les flots de sa charité.

Nos missionnaires avaient déjà fournie une rude et laborieuse campagne dans cette île où il restait tant à faire, dans cette île où naguère encore les habitants n'avaient plus rien d'humain.

Il faut lire ces récits qui font frémir d'horreur. Pour bien juger du chemin parcouru, il est bon de retourner quelque peu en arrière, afin de fixer son regard sur le monstrueux abîme au fond duquel s'agitaient ces affreux cannibales.

« Avant l'introduction du christianisme,—c'est le visiteur général de la Société de Marie qui parle,—Futuna était l'effroi du navigateur, et si j'excepte les Viti, je ne connais point d'île dont on puisse citer des horreurs comparables. On nomme un chef qui a mangé lui-même tous les membres de sa famille. Ce monstre avait les allures cauteleuses et perfides du tigre. Lorsqu'il apparaissait, sa vue seule glaçait d'épouvante. Il avait alors des paroles douces, pleines d'amitié pour rassurer la victime qu'il avait choisie ce jour-là. Quand il était parvenu par ses caresses à la tranquilliser, il se jetait sur elle à l'improviste, la terrassait et la dévorait.

Nihuliki, le même qui a ordonné la mort du P. Chanel, surpassait encore ce chef en férocité, et la plume se refuse à décrire les actes monstrueux dont il s'est rendu coupable. Il a tué sa propre mère, et, après avoir mangé ses yeux, son cœur et les morceaux qu'il jugeait plus friands, il a dépecé et divisé son cadavre pour en faire d'horribles présents aux habitants de chaque vallée !!!

“ De 1810 à 1815, un seul chef détruisit, anéantit des tribus entières. Environ à la même époque, la fureur de ce repaître de la chair humaine, la rage du cannibalisme en vint au point que la guerre ne suffisant plus aux abominables festins de Futuna, on se mit à faire la chasse au sein de sa propre tribu ; qu'ils fussent amis ou ennemis, ils étaient tués sans distinction, et des mères faisaient rôtir pour leur repas le fruit de leurs entrailles. Les Futuniens eux-mêmes avouent que si la religion de Jésus-Christ n'était venue rapprocher les cœurs, mettre fin à leur guerre et les changer en d'autres hommes, avant peu l'île serait devenue déserte. De 4000, la population était descendue à 800. Un Père, le P. Chevron, a vu un vieillard qui a seul échappé au four dans un village de 300 âmes.”

Elle savait tout cela, celle qui avait si résolûment embrassé, avec le plus grand amour, la croix de son divin Maître, la croix où a coulé le sang qui a racheté le monde de tous les crimes. Que lui importait le lieu, le pays, le climat ! Ce que voulait sœur Marie du Mont-Carmel, c'était des âmes à embraser du feu qui la dévorait elle-même, c'était des âmes à aimer jusqu'à la folie de la croix. Elle savait bien que les pauvres Océaniens avaient encore des défauts, elle le savait, et c'est pour cela que cette grande âme se proposait de les aimer et de n'en déployer que plus de charité, afin de bien leur faire comprendre la bonté de Dieu, et de leur inoculer en quelque sorte, à l'aide de ce sublime langage, la majestueuse grandeur de la sainte Eglise, notre mère, et l'absolue nécessité pour chacun et pour tous d'en devenir des enfants fidèles, soumis et respectueux.

Sœur Marie du Mont-Carmel savait admirablement le don de Dieu, elle l'avait abondamment reçu et excellait dans l'art de le répandre. A l'aide de ce don sublime, l'enseigne-

ment de la sainte Eglise qui passait par sa bouche, s'infiltrait, s'imprimait dans les âmes, dans les âmes que son immense charité avait subjuguées. Son action était puissante, elle était irrésistible. Il en est toujours ainsi quand la nature humaine s'efface, s'annihile en quelque sorte, pour laisser agir dans l'âme ainsi dégagée, la nature divine qui opère alors des merveilles, des miracles de grâce.

Tout parlait donc en cette vaillante chrétienne qui s'était si pleinement donnée à l'œuvre des missions, et tout aussi devenait un sujet d'enseignement pour celle dont la charité avait tout embrassé.

Qu'elle était belle à voir, cette divine messagère, alors qu'à l'ombre des forêts elle se trouvait entourée d'une foule immense qui semblait un nombreux troupeau cherchant à épier le moindre signe de son pasteur pour aller, en quelque sorte, au devant de sa volonté avant que la parole ne l'ait exprimée !

Comme elle bénissait Dieu alors des ineffables consolations qu'il se plaisait à répandre dans son âme ! Dans ces moments délicieux, elle semblait inspirée, et sa parole devenait brûlante : c'était comme un jet de flamme qui partait de ses lèvres pour aller embraser d'amour tous ceux qui l'entouraient.

Oui, elle était belle à voir quand, la croix du missionnaire à la main, elle expliquait à ses chers sauvages les inénarrables souffrances du Fils de Dieu, du divin Crucifié qui, pour sauver tous les hommes, s'était en quelque sorte incarné dans la douleur, s'était fait l'homme de douleur ! Aussi, était-ce merveille comme, sous sa parole, la science des saints pénétrait tous ces vieux mangeurs d'hommes. Ils étaient, ces anciens cannibales, remplis d'émotion, quand, pour bien leur faire comprendre la grandeur des souffrances du bon Maître, notre vaillante sœur leur expliquait ces lamentables paroles du prophète : *O vous tous, qui passez dans le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur !*

Alors, quand celle qui avait si souvent bu à la source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle en avait quelque peu désaltéré les enfants de son âme, elle les congédiait pour continuer sa course à travers les ronces et les épines, afin de ramener au

bercail les brebis égarées ou attardées dans le chemin. Elle allait partout, pénétrait dans toutes les cases, pour y panser toutes les plaies et cicatriser toutes les blessures. Rien ne saurait égaler l'ardeur qui embrasait l'âme de cette femme, et tous sentaient, les plus vaillants missionnaires eux-mêmes, qu'elle était un puissant secours ménagé par la Providence, pour les îles de l'Océanie. Quel bien na-t-elle pas fait et quel sacrifice ne s'est-elle pas imposé pour accomplır la mission qu'elle avait reçue de son divin Maître ? Depuis son arrivée dans ces lointaines contrées, du premier au dernier jour, elle n'a cessé d'élever son regard au ciel pour dire et redire à ce bon et diviu Maître : Seigneur, parlez, votre servante écoute... . . . . . .

Ces belles et majestueuses scènes de la forêt se renouvelaient bien parfois ; dès qu'elle apparaissait, tous accouraient pour l'entendre parler des choses de Dieu qu'elle savait si bien rendre accessibles à ces bons insulaires, qui étaient d'ailleurs avides de sa parole. Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait un vieillard qui versait d'abondantes larmes, c'était celui qui avait porté le premier coup au vénérable P. Chanel ; le tigre altéré de sang était devenu un doux agneau. Cet anthropophage, ce cannibale qui jadis avait frappé au cœur le divin envoyé, recevait aujourd'hui—ô bonté inénarrable de Dieu ! — recevait, par la divine Eucharistie, ce même Dieu, ce même Christ, qu'il avait tant persécuté et en haine de qui il avait frappé. . . . . .

Quand, après ces heures de sublime grandeur, les enfants de toutes ces tribus, heureux et contents, se retiraient pour regagner leurs cases, sœur Marie du Mont-Carmel se recueillait... puis, levant les yeux au ciel, elle semblait, dans un élan d'amour, sourire doucement à la divine Providence.. Parfois cependant, un nuage de tristesse venait obscurcir son front et voiler son angélique regard !... — Alors, tremblante comme la feuille agitée par le souffle du soir, elle s'agenouillait au pied de son crucifix, gardait quelques instants un profond silence... puis, d'une voix remplie d'angoisses, on l'entendait dire tout bas : Mon Dieu ! ayez pitié de moi !... . .

Un secret dominait cette âme, l'agitait et la faisait parfois

pâlir d'épouvante ! Depuis son arrivée en Océanie, de longues années s'étaient écoulées, et toutes avaient été dépensées avec un héroïque dévouement au service de la grande cause qu'elle avait embrassée.

Le glorieux combat livré par cette vaillante chrétienne était un sujet d'admiration pour tous, elle seule tremblait !

Quel était ce mystère ? Une épreuve peut-être ?... une nouvelle épreuve ?... Oui, une épreuve !... Dieu, dans sa bonté, les permet, ces épreuves, afin que les âmes, qu'il a choisies pour opérer de grandes choses, n'aient aucun retour sur elles-mêmes, et se jettent jusqu'à leur dernier jour, par crainte de la justice, dans les bras de la miséricorde.

Une lettre datée de Futuna, adressée à notre bienveillant ami, le docteur Montargis, par madame la supérieure de l'institut de N. D. des Missions, nous a révélé le secret de notre héroïne et la fin de ses épreuves. Quelques lignes de cette lettre précieuse en diront plus et mieux que que nous ne saurions le faire ; nous sommes trop heureux d'ailleurs d'avoir à les offrir à nos lecteurs :

A Monsieur Montargis, docteur en médecine, à Paris.

« Vous devez être un peu étonné de mon long silence, depuis près de deux ans que je vous ai dit adieu et que je suis partie de Lyon, avec deux de nos chères sœurs et Sa Grandeur Mgr Bataillon. Ce n'est pas que j'aie oublié de vous écrire, à vous, qui êtes si dévoué pour nos missions, mais les devoirs impérieux et si multipliés de cette visite générale de nos monastères, joints au mal de mer qui ne me permet pas d'écrire à bord, m'ont mise dans l'impossibilité de vous donner plus tôt de nos nouvelles. Aujourd'hui même, je ne puis vous dire, qu'en gros, un mot des principales choses qui intéressent votre charitable dévouement, remettant à mon retour en France, à la fin de cette visite générale, pour vous parler plus en détail.

C'est de la cellule de notre bonne sœur Marie du Mont-Carmel que je vous écris, mademoiselle Perroton, que vous avez connue sur *L'arche d'Alliance* et que vous avez laissée à Wallis où elle est restée douze ans. Elle a quitté Wallis pour venir ici, où je l'ai trouvée morte depuis huit mois, après une vie du plus grand dévouement dans cette mission

lointaine et si difficile. En tout, elle a passé vingt ans dans ces deux îles, Wallis et Futuna, à élever les jeunes filles sauvages, et, aidée de la grâce de Dieu, à les rendre de vraies chétiennes.

“ Vous le savez, c'était une personne d'un mâle courage, qui a soutenu non-seulement les jeunes sœurs qui l'ont entourée de leurs soins ces deux dernières années, mais souvent, très-souvent aussi, les missionnaires eux-mêmes... Car ici, pour certaines âmes surtout, dans une île aussi reculée et en dehors des communications ordinaires, l'isolement avec tout son cortége de souffrance se fait parfois fortement sentir.

“ Les deux dernières années de la vie de cette bonne sœur ont été grandement éprouvées par des peines intérieures multipliées qui ont rendu son âme plus humble, et toujours plus abandonnée aux desseins de Dieu. A cela est venue se joindre une paralysie qui l'a retenue toute la dernière année dans son lit. Elle avait demandé à Notre-Seigneur la grâce d'avoir sa connaissance jusqu'à la fin ; il la lui a accordée. En même temps, il lui a ôté la crainte si grande qu'elle avait depuis si longtemps de la mort et du jugement, pour faire place à une humble et douce confiance dans laquelle elle s'est endormie, assistée des sacrements, des prières de nos missionnaires et des sœurs qui demeuraient avec elle. Elle était âgée de soixante-treize ans., etc. ”

Dans les faits que nous avons esquissés à trop grands traits sans doute, il est consolant de voir comment les grandes âmes marquées pour le sacrifice savent entrer dans cette voie et franchir généreusement la montée de ce redoutable mais fructueux calvaire. Une fois entrées dans cette aride carrière, rien ne les rebute, rien ne les arrête, ni la longueur du chemin, ni les difficultés qui y sont semées et s'y rencontrent à chaque pas. Déchirées par les ronces et les épines ou violemment battues par les ouragans déchaînés, elles vont toujours en avant sans se laisser arrêter, ni par les vents, ni par les orages. Dès que l'arène du sacrifice s'ouvre devant elles, elles s'élancent dans la lice pour livrer, sous l'œil de Dieu, le grand, le bon, le fructueux combat, le combat qui affirme une fois de plus leur sublime vocation, qui l'affirme et la couronne.

Dans ces luttes gigantesques, rien ne saurait égaler la générosité du vainqueur, si ce n'est la joie du vaincu... Mais pourquoi parler de vainqueurs et de vaincus. Ce langage ne peut trouver ici sa place. Après de pareils combats, il n'y a ni morts, ni mourants, ni blessés sur le champ de bataille. Là, aucune haine ne survit au combat, et la charité qui a fait la force du vainqueur, fait encore, après la victoire, la joie et le bonheur de celui qui s'est rendu à discrétion.

Il faut cependant dire toute la vérité.—Oui, il y a parfois des morts sur ce champ de bataille, mais ils ne sont pas tombés des rangs des vaincus. Oh! non, ceux-ci sont restés debout : aucune arme meurtrière n'a été dirigée contre eux et les vainqueurs ont seuls arrosé de leur sueur et de leur sang l'arène du combat ; arène qui est devenue le glorieux témoin de leur fructueuse et immortelle victoire.

Là, dans cette armée du Christ, il n'y a ni bruit de paroles, ni vaines déclamations, ni rien même qui y ressemble. Divinement inspiré, le soldat chrétien marche au but, sans jamais se laisser arrêter par les piéges d'une triste et honteuse défaillance. Le but à atteindre, le seul qui puisse exciter une généreuse ambition, c'est le triomphe de la vérité. Quand on a le bonheur de la posséder, on aspire à la propager, à la répandre. Dans ce but, un cœur ardent cherche par tous les moyens possibles à l'inculquer. Il l'indique, la propose, l'enseigne, et au besoin l'affirme en souffrant et mourant pour elle.

....

....

SAINT-JOSEPH DU CONGO.

[Du *Messager de St-Joseph.*]

LETTRE DU P. CARRIE.

Vous savez que c'est sous la protecton spéciale de saint Joseph qu'est placée notre chère mission du Congo. Aussi apprendrez-vous avec intérêt, j'en suis certain, nos progrès en dépit des obstacles de tout genre, nos espérances au milieu des épreuves, et notre confiance inébranlable en saint Joseph. Priez-le donc de guider nos pas et de féconder nos travaux.

I. — DE LANDANA A M'BOMA.

Je vous ai dit comment nous allions avancer vers l'intérieur et fonder d'abord une mission permanente à M'Boma. Elle se compose d'un personnel de vingt-cinq à trente personnes et de cinq ou six corps de bâtiments. En même temps nous reprenons la mission de Saint-Antoine, si merveilleusement conservée après une interruption séculaire. Nous y avons installé un bon catéchiste, animé d'un grand zèle et jouissant d'une grande influence dans le pays, en sa qualité de fils du dernier roi défunt. Il est visité chaque mois par un missionnaire de M'Boma. ....

Après avoir installé la mission de M'Boma, je suis revenu à Landana par terre et à pied. J'ai voulu expérimenter ce mode de voyage, reconnu impraticable dans la plupart des régions africaines. La distance est d'environ 30 lieues ; nous l'avons franchie sans fatigue. Ces communications peuvent donc se faire sans trop de difficultés, au moins dans la saison sèche. Et voilà qui prouve évidemment que le climat de Congo est beauconp moins débilitant et moins malsain qu'on ne se le figure. Ces pays, surtout vers l'intérieur, sont certainement les meilleures contrées de l'Afrique, et comme climat et comme richesses. Il n'est donc pas étonnant qu'elles

excitent aujourd'hui à un si haut degré l'attention des nations civilisées. Nous assistons sans nul doute à l'aurore d'un brillant avenir.

II. — M. STANLEY.

M. Stanley a sa première station à Vivi. Il vient d'y terminer tous ses préparatifs de départ pour l'intérieur; et peut-être poussera-t-il jusqu'à la côte orientale. La route vers Stanley-Pool s'avance : trois de ses petits vapeurs sillonnent le Congo, sur des espaces différents, d'une extrémité à l'autre. Il a reçu dernièrement quatre officiers belges pour l'aider dans ses travaux, et de plus un grand nombre de bêtes de somme et de chariots. Espérons que prochainement la voie vers le continent mystérieux sera ouverte aux missionnaires, comme aux voyageurs et aux négociants.

III. — LES EFFORTS ET MÉSAVENTURES DES RÉVÉRENDS.

Le *Révérend* MacCall a quitté la mission protestante de Palabala, et prenant la route de M. Stanley, l'a devancé vers Stanley-Pool. Cet homme représente l'Angleterre ; c'est bien le type *anglais* : il faut qu'il soit le premier à ce poste avancé. Il nous l'avait dit en passant à M'Boma. Qu'il s'en aille donc et qu'il serve les prétentions du petit amour-propre britannique. Son départ rend à la mission de M'Boma le calme jadis trop troublé par les prodigalités du ministre de l'erreur. Vous raconterai-je quelques-unes des mésaventures de ces *apôtres* d'un nouveau genre, trop nombreux, hélas ! et bien trop appuyés dans ces régions ? C'est d'abord une *ministresse* (ce mot est-il français ? du moins est-il protestant) qui s'est aperçue de certaines escapades peu édifiantes de son apostolique époux. La fuite, dans sa pensée, voilera son déshonneur. Mais, à Noki, les émissaires lancés à sa poursuite l'ont rejointe et ramenée au giron conjugal.

Ces messieurs aiment le revolver. Il leur en arrive parfois malheur, témoin ce pauvre maladroit qui vient de se fracasser l'épaule ; témoin cet autre qui a failli tuer un Européen à M'Boma.

Il n'y a pas longtemps encore, un autre *Révérend* logeai

également, par inadvertance sans doute, une balle de revolver dans le ventre d'un missionnaire de San-Salvador. Si l'on ajoute à cela la mort de l'un de leurs premiers compagnons, tombé du haut de leur mât de pavillon, on reconnaîtra que ces malheureux ont leur bonne part de tribulations. Avouons cependant qu'elles ne ressemblent pas beaucoup à celles de saint Paul et de saint François-Xavier.

J'ai fait allusion plus haut à une sorte de course, ou partie engagée, pour savoir qui arriverait le premier à Stanley-Pool. M. Mac-Call s'était élancé courageux dans l'arène, comme un solide cheval de course. Mais il eut un concurrent redoutable dans l'intrépide Révérend Combet. L'enjeu, du reste, était attrayant : c'était ni plus ni moins, qu'un beau vapeur offert par un riche Anglais au victorieux. Déjà prenait son essor notre aigle courageux, emporté sur ces deux ailes agiles, l'*honneur* et le *profit*. Pourquoi faut-il que de si beaux débuts aient été entravés, de si riches espérances déçues ! Il a suffi qu'une tribu lui ait montré quelque hostilité pour que toute sa suite l'ait campé là, au milieu des sauvages. Son compagnon de mission lui demeura fidèle. Mais à Ma-Kouta ils sont accueillis à coup de fusil et de sabres. C'était le moment où les ailes eussent été le plus nécessaires. Quelle que fut la rapidité de leur fuite, le Révérend Combet reçut une balle quelque part, qui n'est pas la poitrine, et son compagnon un coup de sabre. Vous croyez que le Révérend Combet s'est déconcerté ? Détrompez-vous. Soit amour-propre personnel ou national, soit tout autre motif, que nous voudrions croire motif louable, il veut, dit-on, reprendre son voyage. Il lui en tient. Il aura le *vapeur !*

IV. — ET LES CATHOLIQUES ?

Quoiqu'il en soit, le protestantisme se promènera bientôt en vapeur et en triomphateur à travers l'Afrique, grâce au Congo et à ses affluents du nord et du sud, grâce surtout aux largesses incalculables et incompréhensibles de ses sectateurs. Et les nations catholiques le verront ; et les vrais catholiques laisseraient triompher ainsi le drapeau de l'erreur ; et ils ne se lèveraient pas pour rendre à la croix sainte

du Sauveur l'honneur et l'empire qui lui sont dus ! Cela est-il possible ! Mais non ! il n'en sera pas ainsi ! Il est impossible que le démon, après avoir été maître de ces vastes contrées par les horreurs du fétichisme, en garde encore l'empire par les apôtres de l'erreur. Les catholiques comprendront l'obligation qu'il y a aujourd'hui de s'imposer des sacrifices pour l'honneur de Dieu et de la vraie Religion, et pour le salut de tant de millions d'âmes ! Ils comprendront que s'ils ne peuvent directement et par eux-mêmes travailler à une œuvre si méritoire, ils le peuvent et le doivent faire par les mains des missionnaires, qui ne soupirent qu'après l'heure et les moyens de s'élancer dans le champ du combat, pour arracher au démon ses innombrables victimes.

V. — LA LETTRE DU ROI DE CONGO.

Je vous envoie communication d'une lettre que le roi de Congo m'écrivait dernièrement.

Elle est écrite en portugais, et je vous en donne la tarduction française :

« San-Salvador, du Congo, 13 juillet 1880.

« Illustrissime et Excellentissime Seigneur Landana.

« Nous, roi catholique du Congo et seigneur dom Pedro V,

« Eprouvons une grande satisfaction et un grand plaisir à faire demander des nouvelles de votre royale santé, ainsi que de celle de toute votre illustre maison. Quant à nous, au moment où nous écrivons cette lettre, nous jouissons, grâce à Dieu, ainsi que toute la population de ce royaume du Congo, d'une bonne santé.

« Nous avons reçu en son temps votre longue lettre, et si nous avons tant tardé à vous répondre, c'est à cause de la mortalité qui a régné dans ce royaume et des maladies qui viennent d'éprouver notre propre maison.

« J'ai compris tout ce que Votre Excellence me dit dans sa lettre, et en conserve le souvenir.

« Quant aux missionnaires anglais qui sont ici, ils nous prêchent la parole de Dieu pour enseigner à notre peuple le chemin du Ciel. Du reste, ce n'est pas seulement ici, au Congo, que ces Anglais remplissent ce ministère, mais bien dans toutes les parties du monde.

“ Les missionnaires me disent qu'ils ne sont point venus poûr enlever la couronne au roi du Congo, mais uniquement pour nous affermir dans la foi du Christ Notre Seigneur.

“ Nous sommes très-surpris que Votre Excellence n'ait pas eu le souci d'envoyer ici des prêtres pour prendre soin de l'église de San-Salvador et continuer à enseigner les peuples de ce royaume du Congo. Pour nous, nous savons parfaitement que du temps de nos prédécesseurs, le roi dom Joad Ier et son fils dom Alphonse Ier, les chrétiens du Congo n'ont jamais manqué de prêtres. C'est pourquoi nous ne vous comprenons plus.

“ Il est nécessaire, et je l'espère avec respect de Votre Excellence, de nous envoyer quelques prêtres qui viennent soutenir les autres dans le service de Dieu.

“ Que Dieu garde Votre Excellence de nombreuses années.

“ Je suis votre ami très-respectueux et obligé.

“ Signé : Dom Pedro V, *roi du Congo.* ”

Voilà donc un royaume éclairé de la lumière du pur Evangile de Jésus-Chrit, le voilà s'obscurcissant sous le voile ténébreux de l'hérésie, le voilà qui passe au protestantisme, uniquement parce qu'il n'a pas de prêtres catholiques pour le maintenir dans la vraie foi. Est-ce tolérable ? Le cœur catholique le peut-il supporter ?

VI. — L'ESCLAVAGE.

J'ai vu dernièrement un négociant établi à Pointa-Pedra, à l'extrême nord de notre préfecture apostolique. Il m'a raconté des choses lamentables et atroces sur le marché des enfants dans cette localité.

“ Les noirs, me dit-il, viennent fréquemment jusqu'aux factoreries des Européens vendre cette triste *marchandise* qu'on appelle l'*esclave.* Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est le sort réservé aux petits enfants : ces monstres humains les jettent au fond de leurs pirogues, ces pauvres petits êtres arrachés aux bras maternels. Puis, à la factorerie, ils les en arrachent brutalement en les saisissant tantôt par une jambe, tantôt par un bras, et vous les présentent ainsi, comme ils le feraient d'un canard ou d'une poule.

“ Si ces innocentes créatures ne sont pas rachetées, ce qui arrive le plus souvent, elles périssent; car elles ne doivent plus revoir le village qui les a vues naître, ni se réchauffer sur le sein qui les a allaitées.

“ Elles sont rejetées au fond des forêts pour y être la pâture des tigres, dans les eaux de la rivière ou de la lagune, fourmillière de caïmans, ou enfin inhumainement massacrées

“ Le prix de ces enfants est pourtant bien minime. Il ne dépasse pas le prix d'un cabri ou d'un canard, un ou deux galons de tafia, de 2 à 4 francs.

“ Mais comment faire pour sauver ces pauvres enfants pour la terre et pour le Ciel? Il faudrait être sur les lieux ou dans les environs, avoir une crèche et des nourrices. Et pouvons-nous y penser, nous qui ne pouvons même pas avoir, faute de ressources, une seule maison de religieuses, qui cependant nous seraient, à Landana, de première nécessité?

“ Oh! non, non, l'Afrique n'est pas connue, et par suite ses misères ne sont pas assez secourues. L'attention des nations chrétiennes doit se tourner aujourd'hui tout particulièrement vers cette partie du monde la plus nécessiteuse et la plus délaissée. Il semble pourtant que son tour soit arrivé enfin, puisque toutes les autres ont passé avant et profité du bienfait de la civilisation chrétienne et de la générosité des fidèles. A vous donc, âmes généreuses, nous faisons entendre ce cri d'une lointaine, mais profonde détresse:

“ Au secours!! au secours!! Sauvez-nous, car nous aussi nous sommes les enfants de Dieu, les rachetés du Calvaire!!”.

P. Carrie,
Missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit
et du Saint Cœur de Marie.

MISSION DE SÉNÉGAMEBI.

(*Messager de Saint-Joseph.*)

LETTRE DU R. P. GUIGRAND.

Je pense vous être agréable en vous donnant quelques détails sur la chrétienté naissante de Fadioute.

A quelques kilomètres de Joal, à l'embouchure d'une rivière salée, s'étale une gracieuse petite île qui n'est séparée de la terre ferme que par un étroit chenal. Là, est entassée une nombreuse population de Sérères plus attachés à leur îlot que les Auvergnats ne le sont à leurs montagnes. Chaque jour on les voit partir sur leurs pirogues, avec leur fusil, inséparable compagnon, pour aller, souvent à de grandes distances, cultiver les champs, couper de la paille, des branches et des feuilles de palmier, qu'ils emploient à construire leurs cases ou à confectionner des corbeilles et des nattes. Les femmes montent aussi en pirogue, particulièrement pour chercher de l'eau à Joal, et elles manient ces frêles embarcations avec autant de dextérité que les hommes. Le couscous, le mil, le riz, le gibier, quelques fruits de la forêt et le poisson qu'ils pêchent au harpon avec une adresse remarquable, voilà à peu près toutes leurs ressources alimentaires.

Quant à leur religion, il me serait assez difficile de vous en rendre compte ; je sais seulement qu'ils ont un jour de repos dans la semaine et même deux, le lundi et le jeudi, avec quelques fêtes dans le courant de l'année. Ce qui les recommande particulièrement à l'intérêt du missionnaire, c'est qu'on ne trouve chez eux ni la polygamie, ni les préjugés fanatiques et abrutissants des sectateurs de Mahomet. On assure même qu'ils ont pour ces derniers une horreur telle, qu'ils évitent leur compagnie. Pour rien au monde, un habitant de Fadioute n'entrerait dans une pirogue avec un musulman.

Il nous a été donné de réaliser enfin les désirs des missionnaires, nos devanciers, en implantant la foi parmi ces gens simples et droits. Dans le courant de l'année dernière, un catéchiste de Joal fut désigné pour les visiter régulièrement et les instruire des vérités de notre sainte religion. Il s'y rendait chaque jour, et le P. Diouf, indigène, l'y accompagnait, lorsque ses occupations le lui permettaient. Dès les premières visites, un grand nombre de jeunes gens se présentèrent pour entendre la bonne nouvelle, ils exprimèrent hautement leur satisfaction et promirent de revenir. Ils ont tenu parole, mieux encore, ils ont amené de nouveaux auditeurs avec eux ; et, se soutenant, s'encourageant les uns les autres, ces bons jeunes gens ont apporté aux catéchismes une application toujours croissante. Aussi, n'a-t-on pas hésité à construire une chapelle avant même d'avoir conféré le saint baptême à un seul catéchumène. Quoiqu'elle n'ait que dix mètres de long sur six de large, elle n'en est pas moins un vrai monument pour cette pauvre île. On la voit de loin avec sa croix qui surmonte le pignon et apparaît comme le signe du triomphe remporté sur satan. On a bâti à côté une maisonnette destinée au missionnaire, et un peu plus loin deux cases pour nos sœurs indigènes.

Vers la fin de juin, la chapelle se trouvait à peu près achevée, et l'on fixa la cérémonie de la bénédiction au 24 du même mois, fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Quelques jours auparavant, nons avions reçu de France une caisse contenant des vases sacrés et des ornements destinés, suivant les indications d'une charitable bienfaitrice, au premier sanctuaire qu'on bâtirait dans la mission. Le don arriva bien à propos et on l'expédia sans retard à Fadioute. Le débarquement de la caisse avec différents autres objets avaient déjà excité la curiosité des habitants ; mais vous dire leur admiration en voyant déballer de telles richesses, me serait impossible. Vous pouvez difficilement vous figurer les exclamations et les gestes expressifs qui accueillirent successivement ces objets extraordinaires pour eux. Les deux chasubles, blanche et rouge, la croix d'autel, les chandeliers, soulevèrent tour à tour l'admiration de la foule réunie. Ce fut bien autre chose lorsqu'on découvrit un grand tableau

de saint François-Xavier, patron désigné de la nouvelle chrétienté. Alors les femmes, les enfants s'enfuient effrayés ; les hommes, plus braves, se groupent autour du magique portrait.

L'un d'eux, dans la force de l'âge et aussi remarquable par sa haute stature que par sa force musculaire, saisit le tableau et déclare que c'est lui, et lui seul, qui aura l'honneur de le porter à la chapelle. Cet homme est père de famille, c'est un des plus fervents catéchumènes, bien qu'il ait de la peine à apprendre et à retenir les prières et les vérités chrétiennes qu'on lui enseigne. Mais rien ne lui coûte, dit-il, pourvu qu'il obtienne la grâce du baptême. A peine a t-il déposé son fardeau, que la foule s'empresse d'entrer à sa suite.

—Il est vivant ! il est vivant ! s'écrie-t-on de toutes parts en considérant le grand apôtre des Indes.

—Mais que fait-il donc ?

—Il est à baptiser, répond le P. Diouf qu'on harcelait de questions.

—Ah ! il baptise... Mais c'est un noir qu'il baptise ! s'écrie un des plus habiles de la bande.

—Oui, oui, à la bonne heure ! c'est un noir !

La chapelle était envahie ; tous voulaient voir cette image vivante ; puis ils sortaient, en répétant leur cri ordinaire d'admiration devant les produits de l'art ou de l'industrie d'Europe :

—Oh ! comme les blancs sont habiles !

On retira ensuite des caisses les deux anges adorateurs. Nouvelles exclamations, et nouvelle série de questions.

—Sont-ils frères ?

—Certainement, ils sont frères, car ils se ressemblent.

—Ont-ils encore leur mère ?

C'était un enthousiasme général.

Enfin les préparatifs étaient achevés, et le jour de la bénédiction de la chapelle arrivé. Mais pendant la nuit, la première pluie de l'année, pluie toujours si impatiemment attendue, avait détrempé les champs. Le signal des semailles était donné. Aussi, dès le matin, tous les hommes du village de N'gazobil, avec des calebasses ou des sacs rempli de mil,

attendaient, devant notre chapelle de Saint-Joseph, pour faire bénir le grain qu'ils allaient confier à la terre. Evidemment il ne fallait plus compter sur une grande assistance. Cependant tout était prêt ; on ne pouvait pas retarder davantage.

Trois Pères de la mission de Saint-Joseph partirent donc dès le matin avec une partie des enfants. La marée était haute et nous n'étions pas sans crainte pour la traversée du marigot de Fadioute, qui, en certains endroits, est très-profond. La pirogue où nous prîmes place avec nos deux confrères de Joal et quelques soldats, fut la plus exposée. L'inexpérience des passagers qui ne savaient se tenir en repos, donnait à notre pilote de sérieuses inquiétudes. A chaque coup de pagaye, l'embarcation chancelait et menaçait de chavirer. Force nous fut de retourner, de relâcher sur le bord et de chercher un autre bateau pour partager la charge. Cependant, nous n'étions que dix, tandis qu'à notre place, vingt habitants de Fadioute auraient passé sans broncher. Enfin, nous touchons à l'Ile, et nous descendons au milieu des saluts joyeux de la foule. Les enfants se pressent autour de nous, sans s'inquiéter de la simplicité presque originelle de leur costume ; tous nous accompagnent jusqu'à la demeure préparée aux Pères.

Il était neuf heures lorsque la cérémonie commença. La messe est célébrée avec toute la pompe possible. Un harmonium portatif, touché par un de nos jeunes musiciens, mêlait ses doux accords aux chants graves de la liturgie. Bientôt l'hostie sainte est élevée pour la première fois au milieu de cette pauvre île, plongée jusqu'ici dans les ténèbres, mais qui voit enfin briller sur elle l'aurore du salut. Vous dire les sentiments, les émotions que j'éprouvais me serait impossible. Un prêtre indigène offrait l'agneau sans tache pour cette population, dont il est devenu l'apôtre; au pied de l'autel des lévites indigènes unissaient leurs vœux pour la conversion de leurs compatriotes, et avec eux priaient aussi de tout leur cœur des religieuses indigènes de la Congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie, qui, par un vœu spécial, ajouté au trois vœux ordinaires de religion, s'engagent à tra-

vailler à la conversion des noirs de l'Afrique (1). Il y avait aussi des soldats et à leur tête le chef de Joal revêtu de son manteau rouge, marque distinctive de sa dignité. Tous imploraient les miséricordes et les bénédictions du ciel sur cette terre qui promet une riche moisson. Le respect, la joie et l'admiration éclataient dans leur tenue et dans tout leur extérieur.

Voilà pour la dédicace de l'édifice matériel, celle de l'édifice spirituel allait commencer.

Le 1er juillet, le P. Diouf baptisa un jeune homme qui dès lors se regarda comme l'auxiliaire du missionnaire. Le soir même, après le départ du Père pour Joal, et sans qu'il eût donné aucun ordre, la chapelle se remplit de noirs, et le nouveau chrétien se mit à faire réciter les prières et le catéchisme. Il aurait voulu que tout le monde fût chrétien, et il avouait ne point comprendre comment on pouvait vivre sans chercher à le devenir.

Il est un trait intéressant que je veux vous citer. Le chef de l'île de Fadioute, vieillard au moins septuagénaire, avait été frappé et émerveillé du manteau rouge du chef de Joal ; il pria donc le P. Diouf de lui en procurer un semblable, disant qu'il saurait lui en témoigner sa reconnaissance.

Le Père, heureux de cette ouverture, promit de faire droit à sa demande, mais, ajouta-t-il, à une condition.

— Laquelle ? demanda le chef.

—Elle est facile, elle ne te coûtera rien, et il n'y a que toi qui puisses me l'accorder. La voici : c'est que tu fasses proclamer dans l'île que le dimanche sera dorénavant un jour de repos.

Le chef convoqua en réunion extraordinaire les notables ou les anciens qui constituent son conseil, et leur exposa la chose. Il plaida si bien en faveur du missionnaire, que tous les conseillers finirent par se rallier à son avis.

Une seule voix s'éleva d'abord pour combattre la proposition, en s'appuyant sur la coutume et les traditions des ancê-

(1) La petite Congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie, composée de religieuses indigènes de la Sénégambie, a été fondée par Mgr Kobès, le 24 mai 1858, jour où l'Eglise vénère l'auguste Mère de Dieu, sous le titre de Secours des Chrétiens, dans le but de travailler à la conversion des noirs de l'Afrique, par la prière, la pénitence et les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Cet Institut, béni et loué par Pie IX, est devenu, par la ferveur de ses membres, un instrument de grâces et de salut pour cette partie de l'Afrique.

tres, dont le respect est si enraciné et si puissant parmi nos Africains.

—Mais, répondit le P. Diouf, vous n'y pensez pas : c'est le roi de Sine qui vous a imposé le lundi. Voulez-vous encore appartenir au roi de Sine, et lui faire acte de soumission?

Il avait touché la corde sensible ; personne ne souleva plus de difficulté, et le dimanche fut proclamé jour de repos dans l'île à la place du lundi.

Le nombre des catéchumènes va toujours croissant Le P. Diouf, qui ne quitte plus Fadioute depuis quelque temps, peut à peine suffire aux catéchismes. Les hommes partis dès trois heures du matin pour leurs travaux dans les champs, à plusieurs lieues de distance, n'ont rien de plus pressé, en revenant le soir, que de se rendre à l'instruction.

Cependant, comme le bien ne s'accomplit jamais sans que l'ennemi s'efforce de l'entraver, on avait essayé d'effrayer les jeunes gens, en leur disant qu'ils ne trouveraient plus à se marier s'ils devenaient chrétiens. Mais ils n'ont fait que rire d'une pareille menace, et ils ont su la tourner contre ceux qui la faisaient en répondant que bientôt, au contraire, la femme qui ne serait pas chrétienne ne rencontrerait plus de mari. De fait il n'y a pas encore à Fadioute une seule femme baptisée ; mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de catéchumènes parmi elles ; car elles mettent autant de zèle et d'ardeur à se faire instruire que les hommes, et les Sœurs sont occupées tous les jours, du matin au soir, à leur faire le catéchisme. D'ailleurs ce n'est pas du côté des femmes qu'il y a à craindre des difficultés.

"—Mais, votre femme ne sera pas contente si vous devenez chrétien, disait-on à l'un d'eux.

"—Tiens ! répondit l'insulaire d'un air étonné, il ne manquerait plus que cela ! Je veux aller au ciel, et je tiens absolument à ce qu'elle y aille aussi bien que moi."

Au point où en sont les choses, il est plus que probable qu'on sera obligé d'agrandir considérablement la chapelle dès l'année prochaine, ou mieux on bâtira une église, comme à Joal ou à Sainte-Marie de Gambie. Déjà les jeunes gens se préparent à réunir les matériaux.

P. Guigrand,
Missionnaire du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BELLEY,

Prêtre et Missionnaire à St-Prime du lac St-Jean, à Monseigneur de Chicoutimi.

St-Prime, 9 février 1881.

Monseigneur,

.... Depuis mon voyage à Chicoutimi j'ai été visiter les colons de Attikouapéo, dans le canton Parent.

Je ne saurais vous dépeindre, Mgr, toute la joie, tout le bonheur de ces pauvres mais courageux colons en voyant le missionnaire au milieu de leurs familles : ils riaient, ils pleuraient, celui-ci m'offrait sa maison, celui là son temps et ses services et tous dans leurs joyeux transports ne savaient que faire pour me témoigner leur reconnaissance. Je n'aurais jamais imaginé, avant de l'avoir vu de mes yeux, que la seule visite d'un prêtre put procurer autant de consolation et autant de bonheur dans ces âmes chrétiennes. Comment rester impassible en présence de pareille scène ? Malgré nous, l'émotion s'empare de notre cœur et se trahit par de douces et d'abondantes larmes.

Pauvres familles ! comme l'éloignement du prêtre et le manque des offices divins les jours de dimanche et de fête, leur causent d'ennuis et de regrets. C'est bien là, du reste, la cause du découragement d'un grand nombre. Il est donc grandement à désirer qu'un prêtre soit spécialement chargé de la visite des nouveaux centres de colonisation. Soutenus par les conseils du prêtre, fortifiés par les secours de notre sainte religion, les colons ne seront plus tentés d'abandonner des terres qu'ils ont ouvertes à la culture au prix de tant de sacrifices et de pénibles labeurs.

Usant de la permission que vous m'avez donnée, j'ai célébré la sainte messe dans la maison d'un M. Hébert, cousin de M. le curé de Kamouraska. A voir le petit autel si propre, orné avec tant de goût, que cette brave famille avait élevé dans leur modeste maison, il fallait oublier que l'on était perdu au fond des bois. Mais ce qu'il y avait de plus admi-

rable et de plus touchant pour moi, c'était la piété, la dévotion manifestées par ces braves gens pendant la sainte messe et la ferveur des prières qu'ils faisaient monter vers le ciel. Oh ! qu'elle est vive la foi de nos chers compatriotes, que les sentiments religieux sont profondément enracinés dans leur cœur......

Je reçois toutes les semaines des lettres me demandant des informations sur les terres du lac St-Jean. Ainsi, sans m'en douter, je suis devenu un homme important. Mais je me consolerai de ce petit contre-temps si la colonisation peut progresser selon vos justes désirs......

Agréez,

F. X. BELLEY, Ptre.

MISSIONS D'AFRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES.

Lettre du R. P. Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Gabon, au R. P. Hubert, de la même Congrégation, supérieur du séminaire de Cellule.

" Sainte-Marie du Gabon.

" Mon Très-Révérend Père,

" Ce fut le mercredi 2 janvier que je dis adieu au supérieur de Dakar, le R. P. Lassedat, pour prendre passage sur la *Dives*, navire de guerre français, qui se rendait au Gabon. Le commandant du navire, fort heureusement pour moi, était un chrétien des mieux trempés. Chaque jour il assistait à ma messe dans son salon qu'il faisait orner tout exprès, et une fois il me la servit en l'absence du matelot, mon sacristain ordinaire. C'est vous dire que, sous ce rapport, je n'avais rien à désirer. Les officiers de l'état-major à la table desquels je me trouvais furent aussi pleins d'amabilité pour moi.

" Nous partîmes de Dakar vers trois heures et nous perdîmes bientôt de vue le cap Vert, ainsi nommé probablement parce qu'il n'est pas vert du tout et qu'il n'y a que des dunes de sable au commencement desquels est située la morne ville de Dakar. Aussitôt, je commençai mon ministère et je devins aumônier pour un mois. Matin et soir, à bord des navires de guerre français, on fait une courte prière, pendant laquelle tous, officiers, passagers et matelots, doivent se découvrir et garder le silence. La même règle s'observe lorsqu'on hisse le pavillon français et lorsqu'on le descend.

" Pendant les huit premiers jours, il n'y eut rien de bien

saillant, sinon une douche que je reçus et qui me fit prendre la position horizontale, parce que je n'avais pas fermé le sabord de ma cabine par un roulis assez fort. Le 9 janvier nous aperçûmes le cap des Palmes, où Mgr Le Berre avait fait naufrage en 1870. Puisque je parle de Mgr Le Berre, vous allez vous demander pourquoi il n'était pas avec moi sur la *Dives*. C'est une omission que je vais réparer immédiatement en ouvrant une parenthèse.

" Notre vicaire apostolique voulait en effet partir par ce navire ; mais, apprenant qu'il n'avait pas son chargement et que peut-être il faudrait attendre jusqu'à la fin de janvier, Sa Grandeur se décida à prendre une voie plus rapide mais moins commode. Mgr Le Berre était pressé d'arriver, surtout à cause du départ du Supérieur, que sa santé forçait à rentrer en France. Il prit un petit bateau pêcheur qui le conduisit jusqu'en Gambie. Là il trouva un vapeur qui allait à Sierra-Leone où le Prélat comptait attendre le paquebot anglais, pour se rendre directement au Gabon. C'était une dépense de 700 à 800 fr. ; mais il fallait arriver.

" La navigation entre Dakar et le Gabon est des plus paisibles. La mer est presque toujours unie comme une nappe d'huile, mais cela n'empêche cependant pas le roulis. Le navire marchait tantôt à la voile, tantôt à la vapeur, selon que la brise était ou non favorable. Mais ce qu'il y avait de plus gênant, c'est que le soleil d'Afrique se faisait sentir d'une manière par trop incommode. Les cabines ressemblaient à des étuves, surtout la mienne placée près de la machine. La première nuit, après un véritable bain de vapeur, je résolus de m'installer sur le pont. A part la pluie qui tombait quelquefois à torrents pendant cinq à dix minutes, les nuits étaient splendides. Quelquefois la mer, par l'effet de la phosphorescence, ressemblait littéralement à une vaste nappe de feu, et l'on pouvait voir le sillage du navire à plus de trois kilomètres. Les marsouins, qui gambadaient en suivant le bateau, faisaient briller le phosphore comme mille perles étincellantes, puis soudain, tout rentrait dans la plus profonde obscurité...

" Le 11 janvier, nous arrivâmes à Grand-Bassam. Ce lieu, avec le cap des Palmes, a dévoré, en deux années, plus de

vingt missionnaires. Je pensais à eux et je leur demandais d'intercéder pour toute cette partie des 300 lieues de côtes qui est maintenant sans ouvriers apostoliques. Il est triste de voir ces millions de noirs privés de tout secours et plongés dans l'abrutissement et la dégradation. Là, on sent combien est grand le besoin de prêtres pour porter la bonne nouvelle à ces pauvres âmes abandonnées.

“ Le 13, nous arrivâmes au puissant royaume d'Assini, dont Amatifou est le roi. Le navire venait là à cause d'un Français, qui avait été volé par des sujets de ce monarque. Mais celui-ci avait déjà réglé l'affaire. Le voleur et son complice, découverts, avaient caché les objets dérobés dans une case à l'insu de cinq noirs qui l'habitaient. Le roi les fit venir tous les sept devant lui et, sans autre forme de procès, leur fit trancher la tête. La justice, vous le voyez, se fait sommairement dans ces pays.

“ Le jour de notre arrivée, le roi envoya dans sa pirogue son porte-canne pour apporter une lettre au commandant. Le messager, me voyant habillé autrement que les autres, me prit pour le commandant; je lui montrai cet officier, et alors commença la cérémonie pour la remise de la lettre. Il la prit entre ses dents, s'empara d'un tam-tam, et le frappa à coups redoublés, pendant que les grands de la cour, venus avec lui, l'accompagnaient de force hurlements, en exécutant sur le pont une danse des plus pitoresques. Tout l'équipage était pris d'un fou rire, et certes il y avait de quoi. Au bout d'un quart d'heure, la musique cessa, et celui qui portait la lettre entre ses dents, la présenta ainsi au commandant. C'est la manière la plus polie de présenter une missive. Avis aux facteurs de France. Comme les affaires étaient terminées, on chauffa pour partir. Entendant du bruit, les députés d'Amatifou regardèrent par l'ouverture qui se trouve au-dessus des machines. Au même instant, un vigoureux coup de sifflet, accompagné de jets de vapeur, se fit entendre. Aussitôt, les députés, saisis de terreur, prirent la fuite, s'emparèrent des cordages qui descendaient à la mer pour amarrer les embarcations, et tous dégringolèrent dans l'onde salée avec une rapidité effrayante. On leur fit des signes d'amitié et on leur donna de petits présents pour les calmer;

mais ils n'étaient guère rassurés, et l'un deux s'écriait : “ Ah ! diables français ! ”

“ Nous fîmes encore différentes escales le long de la côte : je n'en étais pas fâché, car je pouvais voir le pays. Depuis Sierra-Leone jusqu'à Fernando-Po, la côte est base, uniforme, sans végétation et toujours sans le moindre accident de terrain. On voit de nombreux villages de noirs et l'on ne peut s'empêcher de gémir en pensant que ces pauvres âmes n'ont personne qui s'occupe d'elles.

“ Le 17e janvier, nous arrivâmes au célèbre et terrible royaume de Dahomey, dont Abomey est la capitale. Nous mouillâmes devant Whydah. En apercevant un navire de guerre, les guerriers dahomiens montèrent dans leurs pirogues et vinrent à bord pour nous saluer. Ils se montrent très polis pour les blancs qui sont en grand nombre, mais pour ceux qui sont isolés et pour les noirs qui entourent leur innombrable tribu, ils sont d'une férocité sans exemple. Ils sont, du reste, trop célèbres dans l'histoire des martyrs d'Afrique, et l'on éprouve une terreur involontaire en approchant de cette côte inhospitalière qui a déjà dévoré tant de prédicateurs de l'Evangile. La nature même semble sous l'empire du démon, et l'on dirait qu'elle se joint à la férocité des hommes pour faire de ce royaume un lieu d'épouvante. Les requins sont par centaines en cet endroit et, dans l'espace de deux mois, ils ont mangé dix-sept noirs dont les pirogues avaient chaviré. Le jour où nous arrivâmes, un requin enleva d'un seul coup les deux mains d'un nègre qui se lavait sur le rivage. La mer est toujours mauvaise en cet endroit ; pour aborder, il faut traverser trois vagues successives qui, même en temps calme, s'élèvent jusqu'à cinq et six mètres : c'est ce qui explique pourquoi les barques chavirent si souvent. Les requins se tiennent toujours prêts à saisir la proie qui tombe à la mer. Pendant que nous étions là, ils venaient par bandes se promener autour du navire, et ils se précipitaient sur tout ce que l'on jetait du bâtiment. Un matelot lavait son balai ; aussitôt un requin prend cette proie peu digestive, et le matelot dut la lui abandonner. On vit partir le monstre ayant encore dans la gueule le manche du balai qu'il n'avait pu avaler.

“ Il existe à Whydah un temple des serpents très-fréquenté et très-honoré par les indigènes. Ceux-ci ne tuent jamais les reptiles ; ils les respectent au contraire, les prennent doucement et les portent dans le temple qui en contient des milliers à l'état libre. S'il arrive à quelqu'un d'être piqué, il s'estime heureux de mourir ainsi. Une mère, dont l'enfant venait d'être saisi par un énorme serpent, se prosterna pour l'adorer, et, lorsque son enfant eut été dévoré, elle eut soin de porter le reptile dans le temple consacré à cet effet. On dirait vraiment que le démon cherche à unir la malédiction prononcée contre les malheureux enfants de Cham à celle qui a été portée contre le serpent et contre la première femme, pour les enfoncer davantage dans l'esclavage et l'abrutissement.

“ Le roi des Dahomiens réside toujours, lorsqu'il n'est pas en guerre, à Abomey, sa capitale. Il est d'une férocité inouïe et, s'il ne fallait ajouter foi au récit de témoins oculaires, l'on ne pourrait jamais croire toutes les atrocités auxquelles il se porte.

“ L'année dernière, un lieutenant de vaisseau voulut voir par lui-même si tout ce que l'on racontait était véritable. Il sollicita et obtint du roi la permission d'aller à Abomey. Personne en effet ne peut, sous peine de mort, entrer dans la ville ou en sortir sans l'autorisation du roi.

“ Pendant le séjour dans la capitale, on est prisonnier, et l'on ne peut changer de place que selon le bon plaisir du monarque. L'époque des coutumes sanglantes approchait, et, chaque jour, on immolait quelques victimes humaines. L'officier en manifesta son mécontentement ; mais on lui dit que, s'il parlait encore, le roi lui ferait sur-le-champ trancher la tête. Les exécutions partielles continuant toujours, l'officier se crut suffisamment renseigné et demanda à partir. On lui répondit qu'il en aurait la permission dans quelques jours. Cette autorisation n'arrivant pas, il la sollicita du roi. Au bout de huit jours, on lui signifia que, séjournant dans la ville, il n'en pourrait sortir qu'après la célébration des grandes coutumes. Enfin, après deux mois d'attente, le moment solennel arriva. Sur une immense plaine, couverte de milliers de spectateurs, le roi entouré de ses officiers était

accompagné du lieutenant français que l'on avait forcé à aller à la cérémonie. 3,000 esclaves et 3,000 bœufs ou moutons étaient rangés sur deux lignes, alternativement un homme et un animal. Le roi se promena quelques instants au milieu de cette allée vivante ; puis, faisant un léger signe avec son bâton royal, les 6,000 têtes tombèrent au même moment. Les guerriers dahomiens se précipitèrent alors sur les victimes et mangèrent la chair sanglante des animaux. Ce ne sont pas des histoires inventées à plaisir, c'est la réalité ; et la même scène se renouvelle chaque année. Voilà un échantillon de ce qui se passe au sein de cette Afrique mystérieuse. Le pauvre officier français en perdit l'esprit ; il croit toujours voir tomber devant lui des milliers de têtes, et pousse des cris d'horreur.

“ Chaque année, pendant six mois et sans aucun prétexte, le roi de Dahomey fait la guerre à ses voisins, uniquement pour avoir des esclaves à immoler aux coutumes sanglantes. Les guerriers ont la tête hérissée de petits morceaux de bois pointu qu'ils fixent dans leurs cheveux ; un léger morceau d'étoffe à la ceinture complète leur habillement. Ils sont tatoués, et ils portent sur le corps de larges cicatrices qu'ils se font eux-mêmes pour se rendre plus terribles. Ils y réussissent passablement, et ceux que j'ai vus n'étaient certainement pas faits pour inspirer beaucoup de sympathie. Ce qu'il y a de plus féroce chez eux, c'est le bataillon des femmes. Ces amazones font à cheval des courses effrénées et lancent avec une merveilleuse adresse les flèches empoisonnées. Très-habiles à manier le lacet, elles emploient ce moyen habituellement pour avoir des prisonniers. Si les Dahomiens sont battus et n'ont pas de captifs, le roi prend simplement 3,000 de ses sujets pour victimes, et ceux-ci sont arrivés à un tel degré de stupidité qu'ils s'estiment heureux d'être choisis pour le sacrifice.

“ Celui qui apprend au roi une mauvaise nouvelle, est sûr d'avoir immédiatement la tête tranchée ; aussi tout le monde, excepté le roi, connaît les affaires du royaume. Les Anglais actuellement se préparent à lui faire la guerre à cause d'un tribut qui n'a pas été payé ; mais personne n'ose l'en avertir, de peur d'avoir la tête coupée. Pour un geste, pour une pa-

role désagréable, la mort immédiate. L'année dernière, l'un des principaux chefs militaires vint demander au roi des cordes en plus grand nombre pour attacher les prisonniers : " Nous sommes, dit-il, les plus courageux de tes guerriers." En entendant ces paroles, la femme qui commandait les amazones entre en fureur et dit que son bataillon seul pouvait se vanter d'être le plus valeureux ; le guerrier, comprenant sa fausse position, se prosterne aux pieds du roi et se couvre de poussière pour demander pardon ; mais, sur un signe du monarque, sa tête tombe aux applaudissements des terribles amazones.

" Voilà les atrocités qui s'exercent encore de nos jours et d'une manière aussi barbare au Dahomey. Il y aurait à citer des milliers d'exemples semblables malheureusement trop vrais; ceux-là suffisent pour montrer à quel degré d'avilissement peut descendre un peuple sans les lumières de notre sainte religion. Aujourd'hui enfin quelques missionnaires de Lyon ont commencé à évangéliser ce malheureux pays ; mais ils éprouvent d'immenses difficultés à cause du fétichisme. On n'ose guère les attaquer là où ils sont, à cause des navires français et anglais qui viennent alternativement.

" Le 22 janvier, nous quittâmes cette côte inhospitalière pour nous rendre directement au Gabon. Pendant cette dernière partie de la traversée, rien ne vint nous distraire de la monotonie de la navigation, si ce n'est la vue de l'île du Prince et des milliers de poissons volants qui suivaient le navire.

" Enfin le dimanche 27, deux mois après mon départ de Paris, nous étions en vue du Gabon. Les premières habitations qui se présentent en entrant dans le large fleuve du Gabon sont celles de la mission, et je récitai le *Te Deum* de tout mon cœur et avec grande joie. Je touchais donc au terme de mes plus chers désirs, caressés depuis si longtemps. Bientôt je vis s'avancer vers nous le canot de la mission et les PP. Delorme, Gachon et Herzog arrivèrent à bord de la *Dives*. Après les premières salutations, ils me demandèrent Mgr Le Berre. "—Mais, leur répondis-je, il doit être arrivé " depuis quinze jours." Ils me dirent que non. J'étais très-étonné de son absence, et mes confrères ne l'étaient pas

moins. Enfin, il fallut bien se convaincre que notre vicaire apostolique n'était ni à la mission, ni à bord de la *Dives*, et nous descendîmes dans le canot.

" La nouvelle de l'arrivée de Mgr Le Berre s'était rapidement répandue, et déjà j'entendais sur le rivage les cris de " vive Monseigneur !" J'allais avoir une ovation. En effet, tous les noirs s'empressèrent d'accourir, mais ils reconnurent bientôt que ce n'était pas leur père. Je passai sous l'arc de triomphe qui n'était point préparé pour mon honorable personne, et je goûtai le bonheur de pouvoir enfin me dire missionnaire.

" Nous ne pouvions nous expliquer comment le prélat ne se trouvait pas encore au Gabon, lorsque, le mercredi suivant, un trois-mâts français tout pavoisé entra en rade. Nous soupçonnâmes la présence de Mgr Le Berre. Armés de la longue-vue, nous vîmes que les pavillons signalaient un évêque à bord. Aussitôt nous nous dirigeâmes vers le *Daguerre*, qui nous amenait en effet notre vicaire apostolique, le R. P. Gaëtan pour le Congo et le Fr. Théophane pour le Gabon. J'allai au-devant de l'évêque qui fut fort surpris de me voir arrivé avant lui. La frégate française tira onze coups de canon et les noirs de toutes les tribus accoururent en foule. Pahouins, Pongoués, Boulous, Bongas, Bakalais, tous se pressaient sur le passage de Monseigneur, tous voulaient le voir : c'etait une vraie marche triomphale, et longtemps ces bons noirs entourèrent leur Père pour avoir sa bénédiction.

" Le petit vapeur qui avait conduit le prélat de Gambie à Sierra-Leone avait échoué deux fois et ne s'était retiré que très difficilement. Mgr Le Berre comptait bien prendre le paquebot anglais, mais ce paquebot étant en retard d'un mois, il dut s'embarquer sur le voilier français portant déjà à son bord des membres de notre Congrégation. Voilà ce qui explique le retard de l'évêque. Du reste, sous le rapport des communications, nous sommes bien au bout du monde. Nous avons reçu en mai les lettres parties de France en janvier et en février.

" Voici mes différentes occupations. Je suis d'abord chargé de la musique instrumentale et de la musique vocale, et je

dois dire que mes élèves me satisfont pleinement. Le succès que nous obtenons sous ce rapport fait l'admiration de tous ceux qui viennent visiter la mission. J'ai des élèves qui à première vue peuvent jouer un morceau de musique ; d'autres, sans être aussi forts, donnent cependant des résultats satisfaisants. Pour le chant, je suis aussi très-content.

" Dernièrement un grand chef de la tribu guerrière des Pahouins s'est présenté à la mission avec ses habits royaux qui sont des plus primitifs. Il venait demander des missionnaires et il causait avec Mgr Le Berre et le R. P. Delorme. Tout à coup il entend la musique ; aussitôt il court à toutes jambes et se précipite au milieu des musiciens. Au bout d'une demi-heure, je lui demande s'il en a assez. Il me répond : "—*Gnéné péhé* (encore, toujours)." Il ne voulut partir que lorsque tous les instruments furent rentrés dans leurs boîtes. On lui donna une vieille paire de bottes et un vieux chapeau à haute forme qui fait l'admiration de tous ses officiers.

" Voilà pour le côté charmant, mais il y a le revers de la médaille. Je suis en même temps économe !!! Etre économe en France, c'est quelquefois difficile, mais on arrive à se tirer d'affaire. Etre économe en mission, la question change considérablement. Chaque matin, je mets mon esprit à la torture pour savoir comment je nourrirai les 300 personnes dont je suis chargé, avec rien dans la caisse, rien dans les magasins. Lorsque je vais exposer à Monseigneur ma situation critique, Sa Grandeur me répond paisiblement : "—Mais, " mon Père, il n'est pas difficile de nourrir son monde avec " de l'argent et des provisions ; ici votre charge d'économe " consiste à avoir le talent de vous ingénier pour nourrir " vos trois cents personnes avec rien." Et j'ai beau m'ingénier, je ne trouve rien. Alors, je dis à mon saint Joseph : " —Si pour midi nous n'avons pas ce qu'il faut, comment " pourrons-nous vivre ?" Et mon bon pourvoyeur nous apporte à point ce dont nous avons besoin.

" Déjà beaucoup de chefs pahouins, boulous, bengas, etc., sont venus pour chercher des missionnaires : hélas ! nous avons la douleur de ne pouvoir satisfaire à toutes ces demandes. Dans les postes cependant, on établit des catéchistes

et on leur enseigne la nécessité du baptême. De cette manière, un bon nombre se sauvent.

" Il y aurait là-dessus à raconter beaucoup de traits qui montrent les bonnes intentions et la simplicité de ces pauvres noirs. Un jour, une vieille femme, qui savait son catéchisme, allait mourir dans un village éloigné. Un noir s'approcha d'elle et lui administra le saint baptême. Ce brave homme, qui avait vu les missionnaires donner l'extrême-onction, s'imagina qu'il pouvait en faire autant ; il court au village, rapporte de l'huile de palme dans le creux de la main et en arrose consciencieusement toute la figure de la bonne femme. Puis le lendemain, il arrive triomphant à la mission pour raconter ses exploits. On lui fit comprendre la différence des deux sacrements, et il promit de ne plus recommencer.

" Les principaux obstacles à la religion sont le fétichisme et la polygamie. Il faut travailler constamment pour les détourner de leurs fétiches. Ils immolent quelquefois leurs propres enfants pour faire des fétiches et apaiser leur Dieu ou se le rendre favorable pour la chasse et la pêche. Ils portent à leur cou et avec une grande vénération tout ce qui a appartenu aux blancs, et surtout aux missionnaires. S'ils peuvent avoir une dent, ils la gardent toujours afin de bien manger. Lorsqu'un missionnaire ou une religieuse meurt, on met de grosses pierres et on fait de la maçonnerie autour du cercueil ; sans cette précaution, en effet, les noirs enlèveraient les ossements et se les partageraient pour en faire des fétiches. Nous agissons ainsi depuis qu'on a soustrait la tête d'une sœur pendant la nuit qni suivit son enterrement.

" Le baptême produit sur les noirs un effet visible, et il suffit de les regarder dans les yeux pour distinguer ceux qui sont baptisés de ceux qui ne le sont pas. On remarque chez les enfants, même avant l'âge de raison, de curieux effets Quand le missionnaire va dans les villages, l'enfant baptisé court vers lui sans peur, tandis que le petit païen se sauve et crie à tue-tête, et cela d'une manière générale, au grand étonnement des parents païens.

" Aujourd'hui, nous avons de vraies consolations dans nos villages chrétiens ; tout se fait à la manière des anciens temps, et c'est devant Mgr LeBerre que l'on règle toutes les

difficultés. Il y a aussi beaucoup à attendre des villages païens qui ne fréquentent pas les Européens. Ceux-ci donnent trop souvent le scandale au lieu du bon exemple.

" La principale tribu est celle des Pahouins : ils viennent de l'intérieur et sont arrivés au nombre de 150,000 au moins sur les rives du fleuve du Gabon. C'est une peuplade robuste, guerrière, vivant de chasse et de pêche, et se prêtant assez facilement aux différents travaux de culture. Pour la chasse, ils se servent de sagaïes, sorte de longues flèches qu'ils lancent à la main avec une adresse merveilleuse. Ils les emploient pour chasser le tigre, l'éléphant, le chacal, l'antilope, etc. Nous avons ici un certain nombre d'enfants pahouins, et ce sont eux qui donnent les meilleurs résultats pour le travail manuel et le travail intellectuel, car cette tribu est de beaucoup la plus intelligente de toutes.

" Pour visiter nos différents postes et faire les courses apostoliques, nos grandes routes sont les rivières, nos voitures sont poétiquement remplacées par des pirogues d'un seul morceau creusées dans un tronc d'arbre. Il est vrai que l'on chavire quelquefois, mais on est bien vite sec avec une chaleur de 40°. Le fleuve du Gabon mesure près de 3 lieues en largeur, et les plus gros navires peuvent le remonter à plus de 20 lieues. On dirait une mer, et les vagues y sont souvent très-fortes. Le P. Gachon s'y aventure intrépidement et va fréquemment visiter les postes de la rivière Mondad.

" Comme moyen de locomotion, nous avons aussi un antique et solennel cheval dont j'ai à peu près le monopole, car il n'entend pas aller dans les forêts ; il veut suivre seulement la route, et comme il n'y en a qu'une petite de 3 kilomètres pour se rendre chez les Sœurs, les autres Pères ne peuvent guère se servir de lui. Il y a quelque temps, son ardeur guerrière s'est réveillée ; je l'avais enfourché pour faire une commission chez les Sœurs ; il eut peur d'un orage et il commença une course qui devenait inquiétante pour le cavalier. A un moment il se cabra, sauta dans un fossé et revint à la mission avec la rapité d'un train express. Heureusement je suis bon cavalier (c'était la deuxième fois de ma vie que je montais à chaval), et je rentrai sain et sauf.

" Nous avons aussi quatre beaux ânes pour le service de

la propriété. Ils ont l'inconvénient de ne pas vouloir passer les ponts, et dernièrement un attelage de deux ânes s'arrêta net devant un tel obstacle. Malgré les sommations sur les reins, ils r. fusèrent d'avancer. Je les fis dételer ; le conducteur et moi, nous les hissâmes dans la charette, et, le pont une fois traversé, on les attela de nouveau et tout marcha pour le mieux.

" L'établissement principal de Sainte-Marie du Gabon est bien installé. La chapelle, au dire des voyageurs, est la plus belle église qui existe sur cette côte. Les logements sont en pierre, et c'est grâce à cela que le chiffre de la mortalité a considérablement diminué pour les missionnaires du Gabon. Nous avons des plantations qui sont en voie de prospérité ; et, nous le savons, si l'on pouvait trouver des ressources dans le pays même, ce serait pour nous un immense avantage Avant l'arrivée des missionnaires, il n'y avait pas un cocotier dans le pays ; aujourd'hui il y en a plus de 60,000 pieds.

" Le coco est délicieux à manger ; outre la rafraîchissante boisson qu'il fournit, on peut en extraire une huile excellente ; avec les feuilles, les noirs recouvrent leurs cases ; avec les filaments, ils font des tissus très-fins. Nous avons aussi le caféier, l'arbre à pain, l'avocatier, le manguier, le cacaoyer, le bananier, le sapotillier, le papayer, etc., tous arbres qui prospèrent et donnent des fruits continuellement. Mais, pour la nourriture substantielle, nous sommes parfois fort embarrassés. Enfin nous avons confiance en Dieu, et pourvu que nous ne mourrions pas de faim, c'est le principal.

" AUGOUARD, *de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Gabon.*"

Conversion d'un ministre protestant.

[Les Missions Catholiques.]

Le R. P. Delbosc, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, écrivait de Tananarive, le 10 octobre 1879, au R. P. Bouniol, à Toulouse :

Les missionnaires de Madagascar viennent de voir se réaliser ici, avec des circonstances remarquables, ces paroles de Notre-Seigneur : " J'ai d'autres brebis, qui ne sont pas encore dans ce bercail ; il faut que je les y amène." C'est là la promesse ; le Bon Pasteur l'a exécutée, il l'exécute et il l'exécutera jusqu'à la fin des temps. Il se sert pour cela des apôtres, des saintes femmes, êtres ordinairement faibles.

Mais voici la merveille : le loup lui-même est quelquefois pris, et le Bon Pasteur trouve dans son cœur infiniment miséricordieux le moyen de transformer un loup dévorant en un mouton tout-à-fait docile. C'est ce que vous verrez dans ce récit d'une conversion aussi édifiante qu'extraordinaire. Le néophyte dont il s'agit ici a reçu au baptême le nom de Michel. Je lui laisse le soin de raconter lui-même sa conversion au catholicisme et je ne fais que traduire sa narration.

" Il y a environ douze ans que la grâce me sollicitait de me faire catholique. L'instrument dont le bon Dieu se servit fut la sœur Athanase, si dévouée aux pauvres malades. En soignant ma mère, elle ne cessait de nous exhorter à quitter l'erreur pour embrasser la vérité. Je ne me rendis pas de suite ni sans résistance ; mais la crainte de l'enfer dont la Sœur nous menaçait me suivait partout.

" Vers la même époque, plusieurs paroles de l'Ecriture sainte me frappèrent, entre autres ce que N.-S. dit des vierges volontaires. Comme je ne comprenais pas ce texte, j'en demandai l'explication à un de mes amis, ministre protestant américain à Madagascar, M. Street. Cet ami répondit à mes

questions avec une certaine hésitation que c'étaient les prêtres, les religieux et autres, en si grand nombre dans le catholicisme. Cette explication me fit faire un pas de plus vers la vérité.

" Je lisais une autre fois le texte de saint Paul sur la virginité et sur l'usage de ce monde périssable, et alors mes larmes coulaient en pensant au bonheur de l'apôtre et des prêtres catholiques.

" Un jour, m'ouvrant à quelques amis, je leur dis que je voulais vivre dans le célibat. Ils m'en détournèrent, disant *qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, que Dieu lui a donné un aide semblable à lui*, etc., etc. Ce ne fut qu'au bout de trois ans de lutte que je me décidai à me marier.

" Une autre fois je causais avec le P. Ailloud, qui me conseilla de faire souvent cette prière : *Mon Dieu, faites-moi la grâce de suivre la Religion où se trouve le salut.*

Je le lui promis et je tins parole, tout en continuant à persécuter les catholiques.

" Cependant, j'examinais les cinq religions qui se trouvent à Tananarive (catholicisme, anglicanisme, luthéranisme, secte des indépendants, quakerisme) et je penchais pour les luthériens. J'essayai même plusieurs fois d'aller étudier chez eux ; mais toujours il y eut des entraves. Je reconnais maintenant la main de Dieu dans tout cela ; car je faisais toujours la prière que m'avait conseillée le P. Ailloud. Aujourd'hui je remercie Dieu de tout mon cœur, parce que je suis du nombre de ceux qu'il aime.

" Je dois dire que ce qui m'attirait le plus vers le catholicisme, c'était moins la vérité de la religion que mon admiration sincère pour ceux qui embrassent si généreusement la virginité.

" Toutefois je repoussais encore la grâce ; je faisais mon possible pour étouffer la voix intérieure qui m'appelait. Et même j'essayai de dissuader un jeune homme qui voulait étudier chez les catholiques. N'ayant pas réussi, je le voyais de temps en temps, et il ne manquait pas de m'attirer vers lui dans les conversations que nous avions ensemble. Pour moi, je résistais toujours, réfutant de mon mieux les raisons qu'il m'apportait. Vains efforts ; la vérité triomphait insensiblement de toutes mes résistances, et mon cœur n'y tenait plus.

" Sur ces entrefaites, Dieu permit que la vie des saints me tombât entre les mains. En la lisant, je me disais à moi-même : Ne pourrais-tu pas faire ce qu'ils ont fait ?

" J'appris ensuite qu'à Rome on conserve les instruments de la passion, les reliques de saint Pierre et de saint Paul, etc., et que là se sont opérés et s'opèrent encore des prodiges sans nombre.

" D'un autre côté j'avais lu la *Vie* de Luther écrite par les Protestants et la réfutation qu'en ont faite les catholiques, et je me disais : Les Protestants avouent que Luther, lié par le vœu de chasteté, quitta le catholicisme à cause, disait-il, de la conduite désordonnée du clergé. Mais alors même que la mauvaise conduite du clergé serait un fait avéré, me disais-je, était-ce une raison pour Luther de violer ses vœux et de se séparer de l'Eglise ?

" Puis faisant un retour sur moi.même, je me disais : C'est peut-être par que je suis le disciple de Luther que je ne puis parvenir à la virginité. Cette vertu ne se trouve en effet dans aucune secte protestante ; on la trouve uniquement chez les catholiques.

Un jour que j'étais plus tourmenté que de coutume, je fis cette prière : *Mon Dieu, si ces pensées qui m'obsèdent viennent du mauvais esprit, rendez mon cœur plus froid que la glace, faites que je ne pense plus au catholicisme. Que si, au contraire, le catholicisme est la vraie religion dans laquelle se trouve le salut, enflammez mon cœur de plus en plus, et accordez-moi la grâce d'embrasser la vérité que j'entrevois.*

" Dieu ne fut pas long à m'exaucer, car mes bons désirs ne firent que s'accroître, et je reconnais maintenant que Dieu écoute infailliblement un cœur qui le cherche sincèrement. Grâces lui soient rendues pour toutes les bénédictions dont il m'a comblé.

" Une chose qui me frappa grandement, c'est le respect des catholiques envers Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie. Mon étonnement était extrême quand j'assistais soit au salut, soit à la messe.

" Le moment était venu de mettre à exécution les bons désirs de mon cœer. Il s'agissait de me dégager de la secte des Indépendants, où j'occupais une position élevée : on

m'avait confié le soin de sept temples. Je choisis des hommes pour me remplacer dans la prédication et dans l'administration; je refusai poliment une maison que mes ouailles voulaient construire pour moi, et, à partir de ce moment, mon corps seul restait chez les Indépendants, mon cœur était ailleurs.

" Cependant le démon essaya de me livrer un dernier assaut, il m'attaqua sur le culte de la sainte Vierge et des saints; mais Dieu soutint mon courage, et je pus enfin recevoir le baptême, suivi de la confirmation. Les expressions me manquent pour dire la joie qui débordait de mon cœur le lendemain du jour où j'eus le bonheur de participer à ces augustes mystères. J'attends que le bon Dieu m'accorde une dernière grâce, celle de me faire prêtre afin de pouvoir efficacement travailler au salut de mes compatriotes."

Avant sa conversion, d'autres disent sa défection, Michel, vous l'avez lu, avait sous sa dépendance sept temples dont la secte l'avait chargé. Sans avoir une grande dose de perspicacité, on pouvait prévoir que cet évènement jetterait l'alarme dans le camp des loups, ses anciens camarades. Il fallait, sinon détruire, du moins atténuer l'effet que ce changement de religion ne pouvait manquer de produire parmi les ouailles.

Voici ce qui se passa d'après le récit du *Teny soa*, publication mensuelle qui s'imprime à Tananarive aux frais de la Société des Missionnaires de Londres.

" Les assemblées (chrétientés) d'Amoronkay vivent dans une espèce de séquestre au bord de la forêt, n'ayant à peu près personne pour les instruire, car les ministres désignés pour les administrer parviennent difficilement à s'habituer dans le pays. Même l'un d'entre eux a échoué complètement, et est parti pour embrasser une foi toute différente. En conséquence, les habitants de ces endroits sont extrêmement à plaindre, et les missionnaires ont pensé, etc."

La suite de l'article raconte les efforts tentés pour remettre ces populations dans leur assiette. L'état-major de la secte ne crut pas déroger à sa dignité en entrant lui-même en campagne; à ses yeux, l'affaire était si grave qu'il fallait mettre en ligne la grosse artillerie. Une guerre d'escarmouche eût été insuffisante. En conséquence, les trois

fortes têtes de l'endroit, trois prédicateurs en renom de la Cour, partirent le 13 avril avec une nombreuse escorte, munis des instructions de la Reine et du premier Ministre. Le lendemain, 14 avril, les sept temples délaissés eurent la consolation d'entendre la parole de ces vénérables apôtres chargés de raffermir leur foi chancelante.

Tout cela était bien, mais ce n'était pas assez. "Le lundi 15 avril, dit la publication déjà citée, on vit comme une grande foire en rase campagne : c'étaient toutes les populations de la région accourues au rendez-vous que leur avaient donné les trois prédicateurs." Encouragements de la part de la Reine et du premier Ministre, avis paternels, exhortations pressantes de ne pas quitter la foi, rien ne fut épargné. Après cela, l'on se sépara, la population rentra dans ses foyers, et les trois apôtres volèrent à de nouveaux exploits. Il y avait à craindre en effet que le découragement ne gagnât aussi les contrées voisines.

Donc le mardi 15 avril, nouvelle réunion à Tanamalaza, réunion plus nombreuse encore ; neuf assemblées y assistaient. Là on répéta à ces nouveaux auditeurs ce qu'on avait dit à ceux de la veille, et cela fait, l'expédition apostolique rentra à Tananarive.

Pour nous, nous continuons à défricher le champ qui nous est confié, sans nous inquiéter outre mesure de la bourrasque soulevée par la conversion de Michel. La condition faite aux apôtres du Sauveur est aussi la nôtre *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Aurons-nous le bonheur de voir s'accomplir la suite de ces paroles : *Venientes autem venient cum exultatione...* ? Il est permis de l'espérer, pourvu qu'avec l'aide de vos prières nous soyons entre les mains du bon Pasteur des serviteurs dociles. Depuis la conversion de Michel, en effet, d'autres aussi bien importantes se sont opérées. Peut-être nous sera-t-il donné un jour de vous en faire le récit.

Quant à notre Michel, que nous avons traité de mouton, c'est plutôt un agneau par sa docilité, sa simplicité et son zèle à s'instruire et à amener à la vertu ses anciens amis.

Daigne le bon Pasteur lui accorder la grâce, objet de tous ses vœux, de devenir berger après avoir été loup.

ÉTATS-UNIS.

[Les Missions Catholiques.]

Nous lisons dans le *Nouveau-Monde*, journal canadien.

Les Indiens ne cessent de demander au gouvernement des Etats-Unis de leur envoyer des missionnaires et des instituteurs catholiques. Les agents du bureau indien font la sourde oreille ; ils veulent protestantiser les sauvages, et ne se découragent point de leur insuccès. Mais l'Eglise catholique redouble d'efforts pour arracher les Indiens au poison des sectaires, et les dames de Washington font un pressant appel aux missionnaires.

Le *Times* de Chicago, un journal qui ne peut être soupçonné de *romanisme*, s'exprime ainsi à ce sujet :

" La grande majorité des *faces pâles* pensera sans doute que Red Cloud était bien exigeant dans ses réclamations pour quelques collines stériles qui ne seraient probablement d'aucune valeur pour les blancs. Il a fait cependant une demande qui paraît très raisonnable. Il désirait qu'à l'avenir des prêtres catholiques fussent envoyés pour les enseigner. Lone-Horn, un autre chef influent, n'est pas moins énergique dans les demandes de missionnaires catholiques. Une douzaine d'autre chefs firent des discours dans le conseil sur le même sujet. Ils pouvaient différer entre eux sur beaucoup de matières, mais ils étaient unanimes dans leurs réclamations à n'avoir, dans l'avenir, que des maîtres catholiques.

" Les Indiens ont acquis une certaine expérience du mérite de leur religieux instructeurs, et ils sont compétents pour les apprécier. Nous ne voyons pas que le catholicisme, considéré d'une manière abstraite, soit la meilleure forme de religion ; mais il nous semble merveilleusement adapté à certains peuples individuellement et collectivement. Si l'In-

dien demande cette qualité de nourriture spirituelle, pourquoi lui donner une pierre qu'il rejettera ? Autant qu'on a pu le reconnaître, les Indiens ont fort peu de goût pour certaine espèce de nourriture très appréciée de la race blanche.

" Que les Indiens aient, comme les autres Américains, les bénéfices de la religion qui leur plaît, et il en résultera un heureux effet.

" Quiconque a étudié l'histoire des Indiens, quiconque observe la vie des Indiens aujourd'hui, ne peut méconnaître ce fait palpable : *c'est qu'aucune forme de protestantisme n'a procuré un bien matériel aux aborigènes de ce pays.* Le protestantisme peut leur assurer des bénédictions pour la vie future, mais généralement il ne leur en donne aucune dans celle-ci, *et leur enlève le peu de bien-être dont ils jouissent.*

" Dans toutes les contrées catholiques d'Amérique, la condition des Indiens est plus favorable qu'aux Etats-Unis, où leurs instructeurs ont été généralement protestants. En dehors de ce fait, il est conforme à la doctrine de la souveraineté populaire et de la véritable démocratie, de permettre aux Indiens de régler leurs affaires religieuses selon leur manière de voir."

Tel est l'aveu que la vérité arrache au *Times* de Chicago. Il faut qu'elle soit bien éclatante, et que l'injustice dont on se rend coupable envers les Indiens, soit bien criante.

BY 2815 .Q2A35

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

QUINZIÈME NUMÉRO—OCTOBRE 1881

SOMMAIRE.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1881

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1881

(NOUVELLE SERIE)

QUINZIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1881

Permis d'imprimer :

† Edouard-Chs, Evêque de Montréal.

LETTRE ENCYCLIQUE

EN FAVEUR DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.[1]

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DU MONDE CATHOLIQUE, EN GRACE ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

LÉON XIII, PAPE,

Vénérables frères,

Salut et bénédiction apostolique,

La cité sainte de Dieu, qui est l'Eglise, n'étant limitée par aucune frontière, a reçu de son fondateur une telle force que chaque jour *elle élargit l'enceinte de sa tente et elle étend les peaux de ses tabernacles.* Or, bien que ces accroissements des nations chrétiennes soient dus principalement au souffle intérieur et au secours de l'Esprit-Saint, extérieurement toutefois ils s'opèrent par le travail des hommes et à la façon humaine.

En effet, il convient à la sagesse de Dieu que toutes choses soient ordonnées et menées à leur fin par le moyen qui se rapporte à la nature de chacune d'elles. Mais ce n'est point par le secours d'une seule espèce d'hommes ou d'œuvres que se fait cette accession de nouveaux citoyens à la Jérusalem terrestre. Car tout d'abord ceux là sont au premier rang qui prêchent la parole de Dieu, et c'est ce que Jésus-Christ

Nous croyons faire plaisir aux associés de la Propagation de la Foi en leur communiquant aujourd'hui la magnifique Lettre Encyclique de Notre Très Saint Père le Pape, en date du 3 décembre dernier, en faveur de l'œuvre si importante de la Propagation de la Foi.

nous a enseigné par ses exemples et ses préceptes. C'est aussi sur quoi insistait l'apôtre saint Paul en ces termes: *Comment croira-t-on à celui qu'on n'aura pas entendu? Et comment entendra-t-on sans quelqu'un qui prêche? Donc la foi vient de l'audition, et l'audition s'obtient par la parole de Jésus-Christ.* Mais cette fonction appartient à ceux qui ont été consacrés régulièrement à cet effet.

Or, ces prédicateurs reçoivent surtout aide et secours de ceux qui ont coutume soit de leur fournir les ressources tirées des choses extérieures, soit de leur obtenir les grâces célestes par des prières adressées à Dieu. C'est pourquoi l'Evangile loue les femmes qui *donnaient de leurs biens* à Jésus-Christ prêchant le royaume de Dieu, et saint Paul atteste qu'à ceux qui annoncent l'Evangile, il a été accordé par la volonté de Dieu qu'ils vivent de l'Evangile. Semblablement, nous savons que Jésus-Christ, parlant à ses disciples et à ses auditeurs, leur a donné cet ordre : *Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson*, et que ses premiers disciples, à la suite des apôtres, avaient coutume de s'adresser à Dieu en ces termes : *Accordez à vos serviteurs de publier votre parole en toute confiance.*

Ces deux sortes de secours qui consistent à donner et à prier ont cela de particulier, qu'étant très utiles pour étendre plus au loin les frontières du royaume des cieux, ils peuvent facilement être procurés par tous les hommes de quelque rang qu'ils soient. En effet, quel est le chrétien de si petite fortune qui ne puisse offrir une faible obole, et quel est l'homme, si occupé de grandes affaires qu'on le suppose, qui ne puisse quelquefois prier Dieu pour les messagers du saint Evangile! Or, les hommes apostoliques ont toujours eu coutume de fournir ces sortes de secours, et spécialement les Pontifes romains, à qui incombe surtout le souci de la propagation de la foi. Néanmoins, les moyens de se les procurer n'ont pas toujours été les mêmes, mais ils ont été divers et variés, selon la variété des lieux et la diversité des temps.

A notre époque, on se plait à poursuivre les entreprises difficiles en associant les conseils et les forces de plusieurs, aussi avons-nous vu partout se fonder des Sociétés ; quelques-

unes ont même été établies dans le but de propager la religion dans certaines contrées. Mais celle qui brille entre toutes les autres, c'est la pieuse association qui a pris naissance en France à Lyon, il y a près de soixante ans, et qui porte le nom de *Propagation de la Foi.* Tout d'abord elle eut pour but de venir en aide à certaines Missions d'Amérique; mais bientôt, comme le grain de sénevé, elle grandit et devint un arbre immense, dont les branches portent au loin le feuillage, et aujourd'hui elle étend son action bienfaisante à toutes les missions, sur tous les points de la terre. Cette illustre institution a été promptement approuvée par les pasteurs de l'Eglise et honorée par eux d'abondants témoignages d'éloges. Les Pontifes romains Pie VII, Léon XII, Pie VIII, nos prédécesseurs, la recommandèrent vivement et l'enrichirent d'indulgences.

Elle fut favorisée avec beaucoup plus de sollicitude encore et embrassée avec une charité vraiment paternelle par Grégoire XVI qui, dans sa lettre encyclique, publiée le 15 août de la quarantième année de ce siècle, a porté sur cette institution le jugement que voici : "C'est une œuvre assurément très grande et sainte, que Nous estimons très digne " de l'admiration et de l'amour de tous les bons, celle qui est " soutenue, accrue, fortifiée par les modiques offrandes et " les prières quotidiennes adressées à Dieu par chacun des " fidèles; celle qui a été fondée pour subvenir aux ouvriers " apostoliques, pour exercer envers les néophytes les œuvres " de la charité chrétienne et pour délivrer les fidèles de " l'assaut des persécutions. Et il faut croire que ce n'est " pas sans une disposition particulière de la Providence " qu'en ces derniers temps elle ait été d'un si grand avantage et d'une si grande utilité pour l'Eglise. En effet, " lorsque l'ennemi infernal assaille l'épouse bien-aimée du " Christ par des machinations de toutes sortes, il ne pouvait " rien lui arriver de plus opportun que de voir les chrétiens " fidèles s'enflammer du désir de propager la vérité catholique, et unir les efforts de leur zèle et de leurs ressources " pour s'efforcer de gagner tout le monde à Jésus-Christ." Après avoir ainsi parlé, Grégoire XVI exhortait les évêques à travailler avec soin, chacun dans son diocèse, pour qu'une

institution si salutaire prît chaque jour de nouveaux accroissements.

Pie IX, de glorieuse mémoire, ne s'écarta pas des traces de son prédécesseur ; car il ne laissa échapper aucune occasion de favoriser une Société si méritante, et d'augmenter encore sa prospérité. En effet, par son autorité, de plus amples priviléges d'indulgences pontificales furent conférés aux associés ; la piété des chrétiens fut excitée à venir au secours de cette œuvre, et les principaux de ses membres, dont on avait constaté les mérites singuliers, furent revêtus de diverses marques d'honneur ; enfin, certaines institutions, qui s'étaient adjointes à elle pour la seconder, furent hautement louées et exaltées par le même Souverain Pontife.

Dans le même temps, grâce à l'émulation de la piété, deux autres Sociétés se fondèrent ; l'une s'appela *la Sainte Enfance de Jésus* et l'autre *Ecoles d'Orient*. La première se proposait de sauver et d'amener aux habitudes chrétiennes les malheureux enfants que leurs parents, poussés par la paresse ou la misère, exposent inhumainement, surtout dans les pays chinois, où cette coutume barbare est plus en usage. Ce sont ces enfants que recueille avec tendresse la charité des fidèles, qu'elle rachète parfois et qu'elle s'efforce de laver dans les eaux de la régénération chrétienne, afin qu'ils grandissent, avec l'aide de Dieu, pour l'espoir de l'Eglise, ou tout au moins que, s'ils viennent à mourir, le moyen leur soit donné d'acquérir le bonheur éternel.

L'autre Société que nous avons mentionnée s'occupe des adolescents et cherche, par tous les moyens, à leur inculquer la saine doctrine, en même temps qu'elle veille à écarter d'eux les périls de la fausse science à laquelle ils sont souvent exposés en raison de leur imprudente curiosité d'apprendre.

Du reste, l'une et l'autre Société viennent au secours de la Société plus ancienne qui porte le nom de Propagation de la Foi, et, unies avec elle par un pacte amical, elles conspirent au même but en s'appuyant aussi sur l'aumône et les prières des nations chrétiennes ; car toutes ont pour objet d'amener, par la diffusion des lumières de l'Evangile, le plus grand nombre possible de ceux qui sont en dehors de

l'Eglise à connaître Dieu et à l'adorer, avec celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. C'est donc avec raison que notre prédécesseur Pie IX, ainsi que nous l'avons indiqué, a loué dans des lettres apostoliques ces deux institutions et leur a libéralement octroyé de saintes indulgences.

Ces trois Sociétés ont donc fleuri avec la faveur marquée des Souverains Pontifes et n'ont jamais cessé de poursuivre leur œuvre avec un zèle sans rivalité; aussi on les a vues produire d'abondants fruits de salut, aider puissamment notre Congrégation de la Propagande à soutenir la charge des missions, enfin prospérer au point de donner pour l'avenir l'heureux espoir d'une plus ample moisson. Mais les orages nombreux et violents qui ont été déchaînés contre l'Eglise dans les contrées depuis longtemps éclairées par la lumière évangélique ont causé du dommage même aux œuvres destinées à civiliser les nations barbares. Beaucoup de causes, en effet, sont venues diminuer le nombre et la générosité des associés. Et certes, quand tant d'idées perverses, répandues dans le peuple, aiguisent les appétits terrestres et bannissent l'espérance des biens célestes, qu'attendre de ceux qui ne se servent de leur esprit que pour désirer, et de leur corps que pour se procurer le plaisir? Ces hommes-là demandent-ils avec instances à Dieu de se laisser toucher et d'amener par sa grâce victorieuse à la divine lumière de l'Evangile les peuples assis dans les ténèbres? Subviennent ils aux prêtres qui travaillent et combattent pour la foi? Le malheur des temps est venu aussi diminuer les dispositions généreuses des personnes pieuses elles-mêmes, soit que l'étendue de l'iniquité ait refroidi la charité de beaucoup, soit que la gêne domestique, les perturbations politiques, sans compter la crainte de temps plus mauvais encore, les aient rendues pour la plupart plus économes et moins disposées à l'aumône.

Par contre, de nombreuses et lourdes nécessités accablent et pressent les missions apostoliques; le recrutement des ouvriers évangéliques deviendra chaque jour plus difficile, et il pourra ne pas s'en trouver d'aussi nombreux et d'aussi zélés pour remplacer ceux que la mort a enlevés, que la vieillesse a accablés, que le travail a brisés. Car nous

voyons les familles religieuses d'où sortaient un grand nombre de missionnaires, dissoutes par des lois iniques, les clercs arrachés de l'autel et astreints au service militaire, les biens de l'un et l'autre clergé partout mis en vente et condamnés.

En outre, de nouvelles routes ayant été ouvertes, par suite d'une exploration plus étendue des lieux et des peuples, vers des contrées tenues jusque-là pour impraticables, des expéditions multiples de soldats du Christ se sont formées et de nouvelles stations ont été établies; aussi demande-t-on aujourd'hui beaucoup d'ouvriers pour se dévouer à ces missions et leur apporter un concours opportun.

Nous passons sous silence les difficultés et les obstacles nés des contradictions. Souvent, en effet, des hommes fallacieux, des semeurs d'erreurs, se donnent pour des apôtres du Christ et, abondamment pourvus des ressources humaines, entravent le ministère des prêtres catholiques, se glissent à leur place ou élèvent chaire contre chaire, et par leurs efforts rendent douteuse la voie du salut à ceux qui entendent annoncer la parole de Dieu autrement par les uns et les autres. Plût à Dieu qu'ils ne réussissent point dans leurs artifices! Mais combien il est regrettable que tels et tels qui ont en dégoût de pareil maîtres ou qui ne les ont jamais connus et qui aspirent après la pure lumière de la vérité, n'aient souvent pas un apôtre pour les instruire de la saine doctrine et les amener dans le sein de l'Église! Petits enfants, ils demandent du pain, et il n'y a personne pour leur en donner; les pays sont comme une moisson blanchissante, et cette moisson est riche mais les ouvriers sont peu nombreux et ils le seront peut-être encore moins.

Puisqu'il en est ainsi, vénérables frères, Nous estimons qu'il est de notre charge de stimuler le zèle pieux et la charité des chrétiens, pour qu'ils s'efforcent, soit par leurs prières soit par leurs aumônes, d'aider l'œuvre des missions et de favoriser la propagation de la foi. Le bien qu'on se propose, les fruits à recueillir, montrent l'importance de cette sainte entreprise. Elle a, en effet, pour objet direct la gloire du nom de Dieu et l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre; elle est aussi un bienfait inappréciable pour ceux

qui sont tirés de la fange du vice et des ombres de la mort; car, non-seulement ils deviennent aptes au salut éternel, mais ils sont amenés de la barbarie et d'un état de mœurs sauvages à la plénitude de la civilisation. De plus, elle est pour ceux qui y participent grandement utile et fructueuse, puisqu'elle leur assure les richesses spirituelles, leur fournit un sujet de mérite, et leur donne, pour ainsi dire, Dieu comme débiteur.

Vous donc, vénérables frères, qui êtes appelés à partager notre sollicitude, Nous vous exhortons de plus en plus à vous efforcer unanimement de venir en aide avec zèle et ardeur aux missions apostoliques, mettant en Dieu votre confiance et ne vous laissant effrayer par aucune difficulté. Il y va du salut des âmes pour lequel notre Rédempteur a donné sa vie et nous a confié à nous évêques et prêtres l'œuvre sainte de compléter son corps. C'est pourquoi, en restant chacun au poste où Dieu nous a placés et à la garde du troupeau qu'il nous a confié, efforçons-nous ardemment d'apporter aux saintes missions les secours qui, Nous vous l'avons rappelé, sont en usage depuis le commencement de l'Eglise, à savoir la prédication de l'Evangile aidée par la prière et les aumônes des fidèles.

Si donc vous connaissez des hommes zélés pour la gloire de Dieu et en même temps disposés et aptes à partir pour ces saintes expéditions, encouragez-les, afin que la volonté de Dieu étant bien connue et manifestée, ils n'écoutent point la chair et le sang, mais se hâtent plutôt de répondre à l'appel du Saint-Esprit. Auprès des autres prêtres, des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, de tous les fidèles enfin confiés à vos soins, insistez pour qu'ils méritent par leurs prières incessantes d'obtenir le secours divin en faveur des semeurs de la parole de Dieu. Que ceux qui prient invoquent la Vierge, Mère de Dieu, qui a la puissance de détruire tous les monstres des erreurs, et son très pur époux, que plusieurs missions se sont déjà donné pour gardien et pour protecteur, et que dernièrement le Siège apostolique a établi patron de l'Eglise universelle; et aussi les princes et tout le collège des apôtres, d'où est partie la première prédication de l'Evangile dans l'univers entier; enfin, tous les hommes

éminents en sainteté qui ont consumé leurs forces dans ce ministère ou ont répandu leur vie avec leur sang. Qu'à la prière suppliante s'ajoute l'aumône, dont l'efficacité est telle qu'elle fera de ceux qui sont le plus éloignés et le plus occupés d'autres choses, les coadjuteurs des hommes apostoliques, les associés de leurs travaux et de leurs mérites. A notre époque, beaucoup souffrent de gênes de famille, mais qu'aucun fidèle pour cela ne se décourage ; la cotisation demandée pour cette œuvre ne peut être à charge à personne, quoiqu'avec beaucoup de petites souscriptions mises en commun on arrive à se procurer des ressources assez considérables.

Que chacun donc, sur vos exhortations, vénérables frères, considère que sa libéralité bien loin de lui nuire lui profitera, parce qu'on prête à Dieu en donnant à l'indigent ; aussi la pratique de l'aumône a-t-elle été appelée la plus fructueuse de toutes les opérations. En effet, si, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, celui qui aura donné un verre d'eau froide à l'un des plus petits, ne perdra pas sa récompense, il aura certes un très grand mérite celui qui, par la moindre obole offerte aux saintes missions et par des prières, exerce des œuvres de charité, œuvres à la fois nombreuses et variées, que les Saints Pères ont proclamées divines entre toutes, puisque par elles on devient l'auxiliaire de Dieu pour le salut du prochain.

Nous sommes assuré, vénérables frères, que, réfléchissant à ces choses, et enflammés par vos exhortations, tous ceux qui se glorifient du nom de catholiques, ne manqueront pas à ce devoir de piété qui Nous est tant à cœur. Oui, leurs efforts pour l'extension du royaume de Jésus-Christ ne se laisseront pas vaincre par le zèle et l'habileté de ceux qui travaillent à propager la domination du prince des ténèbres.

Dans cette espérance, priant Dieu d'être proprice aux pieuses entreprises des nations chrétiennes, Nous vous donnons très affectueusement dans le Seigneur comme témoignage de notre spéciale bienveillance, la bénédiction apostolique, à vous vénérables frères, au clergé et au peuple confié à votre vigilance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 décembre, MDCCCLXXX, la troisième année de Notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Diocèse de St-Germain de Rimouski.

St-Edouard des Méchins, 29 mars 1881.

A Monseigneur de Rimouski,

Monseigneur,

Permettez-moi de vous donner un aperçu de la manière dont votre missionnaire des Méchins emploie son temps.

Après avoir visité mes voisins (vous savez par quels chemins) et leur avoir prêté mon faible secours auprès de leur peuple, je me suis occupé de ceux qui me sont confiés et qui voient pour la première fois un prêtre résidant au milieu d'eux. Pour satisfaire leur avidité, j'ai commencé par une petite retraite, avec deux instructions par jour, aux Capucins. Ayant fait accomplir le devoir pascal en ce lieu, je me suis acquitté de la même tâche aux Méchins, puis aux Grosses Roches. Après un jour et demi de travail et au plus fort d'une tempête, j'ai été appelé pour une femme qui se mourait dans le bas des Petits Méchins. Parti à minuit à travers les neiges qui bouchaient les chemins, je n'ai été rendu qu'à sept heures.

Mon début a été aussi laborieux que je pouvais le supposer; mais j'ai grande compassion de ces braves gens. Toute la nourriture d'un bon nombre consiste dans des patates et de la soupe à l'orge; quelques-uns font de la galette avec une espèce de sarrazin, à l'amertume duquel on ne s'accoutume qu'à la longue. Néanmoins, les gens ont du courage: ils ont placé d'assez beaux bancs dans la chapelle de St-Edouard; j'avais donné un modèle, et chacun a fait le sien. J'ai fait transporter sur place le bois nécessaire à la construction d'une grange, dont le pauvre missionnaire aura l'usage vers le milieu de juillet. Comment ne pas être content d'une population aussi bien disposée? Je n'ai qu'un signe à faire et l'on s'empresse d'exécuter ce que je demande. Il

y a parmi eux du zèle pour l'instruction ; dans son rapport annuel, M. l'inspecteur Bégin a mis l'école des Capucins en tête de toutes les écoles élémentaires de son district. J'en suis tout fier ; mais je suis affligé d'un autre côté de voir le petit encouragement donné à ces pauvres municipalités par le département ; dix et quinze piastres ne sont certainement pas assez.

Les habitants des Capucins m'ont causé une surprise. Dans une de mes missions, j'avais demandé s'il serait possible de construire une petite sacristie qui servirait en même temps de logement au curé. Eh bien ! dès le lendemain de mon départ, le bois était rendu sur le terrain ; vingt-quatre heures après il était taillé ; et, au bout de huit jours, l'édifice était levé, couvert en bardeaux, les planchers finis. Cette sacristie a 18 pieds sur 12 : on y fait une petite chambre. Il paraît que l'on a un poële à y mettre, et le tout a été payé par souscription ; les bancs de la chapelle de St-Paul sont loués.

---

8 mai.

Je sors du bois extrêmement fatigué ; mais il faut que je rende compte de mon expédition.

Avec quatre vieux trappeurs, accoutumés à parcourir la forêt dans leurs chasses, j'ai passé huit jours à l'exploration de l'intérieur de ma mission. J'ai couché tantôt sur la neige, tantôt dans une cabane faite par mes hommes. et je ne me suis jamais mieux porté. J'ai marché à la raquette aussi bien que mes guides, sauf le premier jour, où je faisais mon apprentissage. Je crois bien avoir diminué d'une vingtaine de livres durant ce voyage, mais je pouvais faire ce sacrifice sans danger.

Voici le résultat de mon examen de la contrée : Depuis le quatrième rang jusqu'aux Chickchocs le terrain est uni ; on ne peut imaginer une plus belle vallée. Il s'y formera des paroisses comme il n'y en a pas dans tout le diocèse. J'ai visité du pays, j'ai vu en particulier l'Etat du Minesota que l'on appelle le grenier des Etats-Unis, et je n'ai trouvé nulle part un meilleur sol. Les hommes qui m'accompagnaient et que j'ai choisis exprès pour cela sont les premiers à expri-

mer cette opinion. Rien n'est plus beau que ces terres : dans l'espace de onze milles, je n'ai pas vu une élévation, pas un monticule. Il y a quelques cours d'eau, de jolis lacs ; le bois est très gros, et je crois sincèrement qu'il ne serait pas très difficile de passer en charrette dans cette magnifique forêt, les arbres étant éloignés les uns des autres. Au pied des montagnes, j'ai trouvé un défrichement ou abattis de deux milles de long sur un demi-mille de large, causé sans doute par une trombe. C'est là que j'ai pu mieux constater la richesse du sol. Pas une roche pour ainsi dire ; les essences sont l'épinette, le bouleau, le cormier, l'aulne et le méri sier dans certains endroits. J'ai vu aussi de magnifiques érablières.

Pour que ces terres se prennent, il faut que le gouvernement les fasse arpenter. Une fois ce territoire bien connu, les colons s'empresseront de s'y rendre, je n'en ai aucun doute. En attendant cet accroissement de population, voici le recensement de mon petit troupeau :

A St-Edouard des Méchins	259	âmes.
A St-Paul des Capucins	144	"
Aux SS. Sept Frères des Grosses-Roches	215	"
	618	"

J'ai l'honneur, etc.,

Louis Paquet, Ptre., missionnaire.

Sheldrake, côte du Labrador, 25 mars 1881.

A Monsieur le Grand Vicaire Langevin,

Monsieur,

Vous me demandez des détails sur mes missions : je profite d'un moment d'arrêt et du départ de la malle pour vous les fournir.

A Ste-Marguerite et aux Sept-Iles, il y a une chapelle bâtie pour les sauvages : mais la mission pour les blancs s'y donne aussi. La population est de quatre vingt-huit personnes. Les 28 enfants en âge d'aller à l'école sont ins-

truits par un maître sorti de l'école normale; les pères de famille ont fait une souscription, et le gouvernement ajoute une petite somme sur le fonds des municipalités pauvres. Cet octroi est en grande partie dû à la recommandation de M. le juge O'Brien, qui a rendu témoignage, dans son rapport officiel, à la bonne volonté et au peu de ressources de la population.

La chapelle de la Rivière-au-Tonnerre est à présent convenable, et on y peut faire la mission l'hiver aussi bien que l'été; la population qui s'y réunit des postes voisins est en tout de cent-deux personnes.

Je puis en dire autant de la chapelle de la Rivière-à-la-Pie (Magpie); elle est terminée et sert à une population de cent soixante-une âmes.

Les vingt-cinq familles qui résident à la Rivière St-Jean ont eu le zèle de rendre leur chapelle propre au culte: elles ont aussi du succès pour la pêche. " C'est une des plus importantes stations de pêche de toute la côte, et une bonne école régulièrement organisée y a été tenue pendant deux ans," suivant que l'a constaté M. O'Brien dans son rapport. Population 175 âmes.

A Betchouan, la pauvreté a empêché jusqu'à présent la construction d'une chapelle; la mission se fait dans une maison particulière, quoiqu'il y ait 68 communiants. Il y a une école fréquentée par 23 enfants. M. O'Brien mentionne le fait remarquable que le maître, M. Couture, a 34 ans de services scolaires, et il ajoute " qu'il est très compétent." D'après mon recensement, il y a 108 personnes dans ce poste.

A la Longue-Pointe, il n'y a pas non plus de chapelle; les 46 communiants se réunissent dans une maison ordinaire pour la mission; je compte ici 83 âmes sans y comprendre les protestants.

Sur l'Ile d'Anticosti, il n'y a vraiment que deux postes, à part les familles des gardiens des différents phares. Le principal poste est celui de la Baie des Anglais, où il y a 225 catholiques, qui ont bâti une chapelle. J'aime à citer ici ce que dit M. O'Brien de l'école du lieu: " C'est à la Baie des Anglais, dit-il, à deux milles de l'extrémité ouest de l'Île, que se trouve l'école fondée en 1878. L'instituteur est un Jersais catholique, M. Frs. Cabot. Je ne saurais trop louer la bonne tenue

des enfants fréquentant cette école, au nombre de 52. La bâtisse scolaire est spacieuse et avantageusement située au centre du village ; le mobilier, livres, cartes, etc., ne laissent rien à désirer, M. Cabot à l'air très compétent et sa classe est la seule dans tout le comté de Saguenay où les deux langues française et anglaise sont enseignées. Les enfants ont une bonne méthode de lecture et leurs cahiers d'écriture indiquent beaucoup de progrès d'une année à l'autre."

Le second poste est celui de l'Anse aux fraises, où sont desservies les familles dispersées sus la côte. La population est de 141 ; l'école est tenue par une maîtresse et fréquentée par 26 enfants. Cette mission a aussi l'avantage de posséder une chapelle.

Il n'y a pas plus de 6 familles catholiques dans les autres endroits de l'Ile.

Moisie a bien diminué depuis que les usines sont abandonnées; il n'y a plus que 119 âmes. La chapelle a été transportée de l'autre côté de la rivière dans le courant de l'hiver.

A Sheldrake la mission se fait encore dans une maison particulière pour les gens de ce poste et de la Petite-Rivière ; j'y compte 102 âmes, plus quelques protestants. L'un d'eux s'est converti au catholicisme dans le cours de l'année, un autre avait fait son abjuration l'année précédente. Je serais heureux de les voir tous ouvrir les yeux à la lumière ; ils ne sont pas nombreux sur la côte.

Aux Sept Iles	3	familles.
A la Rivière au Tonnerre	7	"
A la Rivière St-Jean	1	protestant.
A la Longue Pointe	14	"
A Sheldrake	9	"
A la Baie des Anglais	58	"
A la Pointe du Sud-Ouest	24	"
A la Baie du Renard	99	"

J'ai fait dans l'année 74 baptêmes et 8 sépultures, en sorte que l'augmentation de la population a été de 66, sans compter les nouvelles familles arrivées. J'ai célébré 15 mariages et j'ai fait faire la première communion à 10 enfants.

Voilà le résultat de mon travail dans ces missions si difficiles ; je prie Notre Seigneur de le faire fructifier.

R. Beaumont, Ptre., missionnaire.

Lettre du Révérend Père Arnaud, O. M. I.

Betsiamis, Janvier, 1881.

A Monseigneur Dominique Racine, Evêque de Chicoutimi.

Monseigneur,

Dans l'ouvrage que Monsieur Arthur Buies vient de faire paraître sur le Saguenay, ce bon monsieur ne nous accuse de rien moins que de vols et de déprédation. Je ne veux point, Monseigneur, me faire le panégyriste des missionnaires Oblats qui ont travaillé avec tant de zèle et de désintéressement dans ce vaste champ du Saguenay, qui forme aujourd'hui la plus grande partie de votre diocèse. Votre Grandeur connait depuis longtemps les œuvres de nos Pères. Je veux seulement rassurer les lecteurs des annales et leur dire ainsi qu'aux âmes généreuses de la Propagation de la Foi: que la vie et les actions du missionnaire seront toujours nobles et grandes comme toutes les œuvres catholiques.

Pour l'explication de notre sujet, remontons à l'origine. C'est en 1844, que nos Pères furent envoyés dans le Saguenay pour y exercer le Saint-Ministère. C'était alors le temps héroique. Le Saguenay venait d'être ouvert à la colonisation. Ses riches pinières et ses terres arables, qui s'étendaient à perte de vue, y attiraient un nombre considérable de personnes toutes désireuses d'y faire fortune. On peut diviser en deux classes ces nouveaux colons qui se précipitent pêle-mêle dans cette nouvelle contrée où ils peuvent trouver la réalisation de leur rêve: 1o les familles qui se trouvaient à l'étroit dans leur paroisse, ou qui voulaient agrandir leurs biens afin d'établir leurs enfants; 2o ceux qui sont toujours à la recherche de la fortune, des émotions, qui ne se plaisent que dans les changements et les aventures. Dans cette dernière catégorie, plusieurs venaient cacher dans les

montagnes du Saguenay une vie pas mal scabreuse. Les hommes changeaient de place, mais partout où ils allaient, ils portaient leurs vices. Remarquez qu'à cette époque aucun code de lois n'avait été promulgué dans cette contrée qui passait alors pour le bout du monde et la Sibérie du Canada. La seule loi en vigueur, c'était la raison du plus fort ; tel était l'état de Chicoutimi et de la Grande Baie lorsque nos Pères y apparurent.

Heureusement que le R. P. Jean-Baptiste Honorat, ou le Père Supérieur, comme on l'appelle encore, fut le plus fort, et sut, par son ascendant, maîtriser cette population. Il ne me convient pas de faire ici son éloge ; on pourrait me taxer de partialité. Le bon Père a passé cinq ans dans le Saguenay en y faisant le bien. Il a été recevoir au ciel la récompense de ses mérites. Les deux PP. Flavien et Eusèbe Durocher, qui ont été ses compagnons de fatigues et de peines, l'ont suivi quelques années après dans la tombe. Un autre de ses compagnons quitte ce champ de bataille, après avoir parcouru le Saguenay, dans tous les sens, couchant bien souvent à la belle étoile, n'ayant qu'un biscuit dur, ou un morceau de pain d'orge à manger. Il dit un jour à son Supérieur : Père, je suis à présent aguerri aux veilles, à la fatigue et à la faim ; je puis faire un trappiste. Peu de jours après, il prenait le chemin de l'Europe, allait s'enfermer au monastère d'Aiguesbelle pour y faire son noviciat. Ce jeune missionnaire Oblat devenu trappiste était envoyé quelques années plus tard en Afrique au monastère de Staouli (en Algérie), où il mourut rempli de mérites, en envoyant ses derniers adieux et sa dernière prière au Canada. C'était notre père Pierre Fisette. Un cinquième Père de cette petite phalange, qui a arrosé aussi le Saguenay de ses sueurs et qui est allé recevoir au ciel la récompense de ses œuvres, c'est le P. Sallaz, mort il y a quelques années à Buffalo. Les survivants sont : les PP. Médard Bourassa, A. Garin, H. Grenier, E. Cauvin, H. Pinet, Ls Babel et votre humble serviteur.

Nous nous sommes tous connus au Saguenay, et je puis certifier à Votre Grandeur, comme à tous les lecteurs des annales et aux membres de la Propagation de la Foi, qu'aucun de nous n'a pris, ni détaché la moindre parcelle soit de la cha-

pelle de Chicoutimi, soit de celle de Tadoussac. On est par conséquent bien loin d'avoir commis toutes les déprédations dont nous accuse monsieur Arthur Buies dans son ouvrage, à la page 153

De plus, je puis assurer à l'historiographe du Saguenay que nos Pères n'ont jamais célébré la Ste. Messe dans la chapelle sauvage de Chicoutimi, par la raison bien simple qu'elle était toute en ruine, les chassis brisés, les portes dépendues, les planchers défoncés. Il y pleuvait et neigeait dedans comme dehors. La pierre sacrée, un tableau de St. François-Xavier, le tabernacle et quelques autres débris de l'autel, furent transportés par monsieur Gagnon, alors curé, dans la nouvelle chapelle que ce monsieur venait de faire construire. Si, outre ce que je viens de mentionner, il y avait des tableaux de prix, des livres, des régistres, une précieuse argenterie etc., etc., nous n'en avons jamais entendu parler, encore moins vu... il faut avouer que tous ces objets étaient bien mal placés dans une chapelle ouverte à tout le monde comme le fait observer M. Buies, (page 153) " où " les étrangers qui débarquaient à Chicoutimi, s'empres- " saient d'aller la contempler, et ceux qui connaissaient quel- " que chose des anciennes missions du Canada, quelque " fussent leurs croyances religieuses, n'oubliaient pas de met- " tre dans leurs sacs quelques fragments de pierres ou au- " tres objets appartenant à la chapelle."

Ce sont justement ceux qui n'ont rien mis dans leur sac, et qui loin de détacher la moindre parcelle ont fait tout leur possible pour conserver ces vieux souvenirs des temps anciens, qu'on accuse de vol et de déprédation.

Dans l'hiver 1850 et 1851, je fus envoyé deux fois à Chicoutimi par le R. P. Durocher, pour conférer avec M. Gagnon, curé du lieu, des moyens à prendre pour restaurer la vieille chapelle.—A cette époque, les voyages se faisaient en raquette à travers la Grande Savane. Ce bon Monsieur ne voyait pas la nécessité de rétablir cette masure qui tombait en ruine. A quoi bon deux chapelles si rapprochées l'une de l'autre ? me répondit-il ; je ne veux pas faire ici comme vous avez fait pour St-Alexis et St-Alphonse—mes instances furent vaines. Je pense que son véritable motif était de ne pas

attirer les sauvages près des habitations des blancs; il savait combien le contact des gens des chantiers était pernicieux à nos pauvres sauvages, ce qui certainement n'aurait pu être évité si la chapelle avait été rétablie à son état primitif.

Une grande scierie appartenant à la maison Price-MacLeod avait été construite sur le terrain Sauvage. L'établissement n'ayant pas de place suffisante pour déposer ses nombreux madriers, loua de monsieur Gagnon, curé de Chicoutimi, pour la somme de $50 ou $60, tout le terrain adjacent à la chapelle.

Deux ou trois ans après, cette vieille chapelle, toute recouverte de mousse comme d'un vêtement, tombait de vétusté. Elle avait abrité sous son toit les premiers chrétiens de l'église naissante de Chicoutimi. C'est dans ce petit sanctuaire que tant de sauvages infidèles avaient abjuré leurs erreurs et étaient devenus enfants de Dieu par le baptême. C'est près d'elle, à l'ombre de la croix, qu'ils voulaient que leurs corps fussent déposés, lorsqu'ils auraient rendu leur dernier soupir. Ils voulaient, disaient-ils, dormir près de leurs Pères, les robes noires, qui leur avaient enseigné le chemin du ciel, plusieurs Pères Jésuite savaient été enterrés dans ce petit sanctuaire). Aussi tous les printemps, à la fonte des neiges, lorsqu'ils quittaient leurs terres de chasse, pour venir échanger leurs pelleteries au poste de traite, ils ne manquaient jamais d'aller s'agenouiller dans la chapelle et sur les tombes de leurs ancêtres. C'était pour eux un lieu sacré, un lieu protecteur. Ce n'est qu'à regret qu'ils l'ont abandonné, n'y trouvant plus de place où ils puissent dresser leur tente.

Ce qui les frappa tous d'étonnement, lorsque la chapelle s'affaisa sur elle-même, c'est que le temps était magnifique ; le soleil dardait ses rayons brillants et semblait se mirer dans les eaux limpides du Saguenay, pas le moindre vent pour en rider la surface, ni agiter les feuilles des arbres. Et cette chapelle avait résisté aux tempêtes les plus furieuses et pendant de si longues années ! Je pleurais, me disait un vieux chef, témoin oculaire, tous mes souvenirs d'enfance se présentèrent à mon esprit, et je pensais ensuite : c'est ainsi que finira notre nation !... le pauvre vieux a été presque prophète !...

Disons à présent un mot de l'état dans lequel nous avons trouvé la chapelle de Tadoussac, lorsque nous fûmes chargés de cette mission à cette époque éloignée.

Voici ce qu'en dit le R. P. Médard Bourassa dans une lettre adressée à notre Supérieur, en réponse à certaines accusations portées contre nous. Je lui laisse la parole.

" MONTE-BELLO, 25 octobre 1880.

" *Mon Révérend Père*—Pardonnez-moi mon long silence à " la vôtre du six courant ; mes occupations multiples, quel- " ques absences et un peu de paresse sont autant de causes " qui m'ont fait négliger un devoir qu'il m'est si doux de " remplir, celui de venger la mémoire de mes chers compa- " gnons qui ne sont plus. Je dois donc vous dire, mon R. " P., qu'en effet j'étais au nombre des quatre Oblats qui " se rendirent au Saguenay en automne 1844. Je me sou- " viens bien d'avoir visité la chapelle de Tadoussac en " passant à ce poste ; la chose était facile puisque cette cha- " pelle ne fermait pas à clef. L'autel m'a paru convenable, " mais le tabernacle en était ouvert. Cette chapelle conte- " nait-elle des tableaux et autres choses précieuses ?... Je ne " m'en souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir " remarqué à la sacristie quelques restes de barrettes et de " surplis et voilà tout. S'il y avait une cloche, la chose est " possible, mais ce dont je suis bien certain c'est que nous ne " l'avons pas fait sonner, et encore moins enlevée à cette " première visite.

" Pour ce qui concerne la chapelle de Chicoutimi, je ne " l'ai jamais visitée ; c'était à cette époque une misérable " masure ouverte à tous les vents et croulant de tous côtés. " Maintenant on est à se demander comment de telles ruines " pouvaient contenir les trésors dont parle M. Buies, aban- " donnés là par les RR. PP. Jésuites depuis près de cent ans " avant l'arrivée des RR. PP. Oblats au Saguenay ?...

" Tant qu'à l'enlèvement de la cloche de Tadoussac, ce " haut fait, s'il a eu lieu, a été accompli à mon insu, et me " paraît tout aussi légendaire que le fait que l'on raconte au " sujet de cette même cloche qui sonna toute seule à la mort " du R. P. Labrosse. A. M. BOURASSA."

Dans l'hiver de 1849, je quittai St-Alexis pour aller faire les missions du bas du fleuve; dans ce temps heureux c'était un luxe que de pouvoir faire quelques milles de chemin en traîne. Ma chapelle portative me servait de siège, mes raquettes attachées fortement aux bâtons de la traîne nous servaient de dossier, la botte de foin qui devait nourrir le cheval dans le voyage protégeait nos pieds contre la neige et un vent glacial. Après une journée de marche sur le Saguenay, où nous fîmes rencontre d'une bande de caribous qui ne paraissaient nullement effrayés de notre présence, nous arrivâmes à neuf heures du soir à l'anse St-Jean. C'était là le terminus de voiture de luxe, et je devais à l'avenir, pour poursuivre mon chemin et me rendre dans les lieux où l'obéissance m'envoyait, devenir moi-même la bête de somme.

J'essayai de traverser à Ste-Marguerite, mais le mauvais état de la glace, où je faillis perdre un des hommes qui m'accompagnaient, nous força à rebrousser chemin. Nous prîmes le parti le plus sage, mais non le moins fatiguant: nous fîmes l'ascension des montagnes et nous traversâmes à la Rivière-au-Canard.

A Tadoussac, je ne trouvai absolument rien dans la chapelle, excepté un autel nu et trois tableaux; heureusement que j'avais ma petite chapelle portative qui contenait tout ce qui était nécessaire.

Pendant que nous avons été chargés de la mission de Tadoussac, nous nous sommes efforcés de mettre la chapelle dans un état convenable; pour cela nous l'avons réparée de notre mieux, y faisant poser une nouvelle couverture ainsi qu'un lambris. Pour l'agrandir, nous fîmes disparaître la petite sacristie qui se trouvait derrière l'autel dans le rond point, et bâtîmes celle qui existe aujourd'hui en dehors et adossée au rond point. Nous réparâmes le cimetière qui n'avait pas de clôtures. Nous construisîmes le petit presbytère qui sert actuellement de résidence au curé. Nous plaçâmes dans la chapelle trois ornements, un calice, un ciboire, surplis, aubes, etc., tout ce qui était indispensable pour le culte. Voici, à présent, comment monsieur Buies raconte les choses:

“Cette chapelle contenait en outre une précieuse argen-

" terie que les Oblats ont emportée, se croyant le droit de le " faire, vu qu'ils avaient succédé aux Jésuites dans les mis- " sions du Saguenay; mais cet acte a soulevé contre eux de " vives protestations. A Tadoussac, où ils essayèrent de le " répéter (le vol), les habitants faillirent faire une émeute. " Ils s'élancèrent jusque dans la rivière Saguenay, à la " poursuite des Oblats, et leur arrachèrent entre autres " objets la cloche de la chapelle."

Ce bon monsieur, ou plutôt ses complaisants informateurs, n'auraient pas dû s'arrêter en si beau chemin, et, puisqu'ils étaient en veine de raconter nos faits et gestes, ils auraient dû dire qu'avec l'argenterie que nous avions volée, nous avions acheté un (bâtiment) corsaire et des armes, qu'avec les cloches dont nous avions dépouillé les chapelles nous avions coulé des canons, et qu'après avoir exercé le métier de pirates et de brigands dans le Saguenay, nous sommes encore la terreur de la Côte Nord que nous parcourons tous les ans!...

Voici, je pense, ce qui donna lieu à la fameuse histoire de la disparition de la cloche de Tadoussac, dont on nous accuse : Lors de l'établissement des chantiers de l'Anse-à-l'Eau, une population nombreuse et flottante vint se grouper à cet endroit. M. Price y fit bâtir une chapelle pour les travaillants. M. Lazare Marceau y fut nommé premier missionnaire et y résida jusqu'au moment où cessèrent les travaux; la population disparut et le missionnaire fut envoyé dans un autre poste. Tandis que la chapelle de l'Anse-à-l'Eau regorgeait de monde durant les beaux jours du chantier, la vieille chapelle de Tadoussac restait déserte et n'ouvrait ses portes qu'à quelques rares visiteurs avides de souvenirs ou à quelques sauvages qui venaient s'agenouiller dans ce sanctuaire où ils avaient été faits enfants de Dieu, et prier pour leurs morts.

Lorsque j'arrivai à Tadoussac en 1849, les deux chapelles étaient également pauvres et désertes. Monsieur Marceau, en partant de l'Anse-à-l'Eau, avait, avec l'autorisation de Mgr l'Archevêque, emporté tous les ornements et objets du culte ; il ne restait plus que la cloche de cette chapelle. De plus, l'établissement de M. Price réclamait une balance de

$160 pour travaux et matériaux fournis à cette chapelle. Après avoir exposé à Mgr Turgeon que la vieille chapelle de Tadoussac pourrait servir longtemps encore au culte et qu'elle était plus que suffisante pour la population d'alors, Sa Grandeur fit cession de celle de l'Anse-à-l'Eau en paiement de la somme réclamée. La cloche fut transportée dans la chapelle de Tadoussac où elle resta deux ou trois ans. Durant cet intervalle, j'écrivis de nouveau à Sa Grandeur (nous étions alors en frais de bâtir sur la Côte Nord une chapelle pour nos Sauvages) pour lui demander l'autorisation de prendre une des cloches de Tadoussac. Voici, autant que mes souvenirs me le permettent, les paroles de Sa Grâce: "Je consens bien volontiers à ce que vous preniez une des deux cloches qu'il y a actuellement à Tadoussac; il n'est que juste que celle qui a été donnée pour les Sauvages, et qui les a appelés si souvent à la prière, continue encore sa sainte fonction. C'est pourquoi vous pouvez la transporter au lieu que vous désignez." La cloche en question fut descendue du petit clocher et remplacée par celle qui venait de l'Anse-à-l'Eau. Elle resta jusqu'au mois de mai dans la chapelle. J'envoyai alors des Escoumains, où nous résidions, deux Montagnais, Flavien Moreau et Germain Estlo, avec la lettre de Mgr l'Archevêque pour aller chercher la cloche en question. Je n'ai pas gardé la copie de la lettre de Sa Grandeur, car j'étais loin de m'attendre à ce qui arrive aujourd'hui, mais je pense qu'on peut en trouver le double dans les archives de l'archevêché. Mes Sauvages présentèrent la lettre, mais on ne daigna pas même la regarder. Je ne fus pas peu surpris de les voir revenir bredouille. "Et la cloche," dis-je ?... "Ils n'ont pas d'esprit, me dirent-ils; ils ne doivent pas aimer la prière, car ils n'ont pas voulu recevoir la lettre du Grand Priant que tu nous avais donnée,— leur bouche parle mal, car ils disaient: il n'est pas le maître, l'évêque, cela nous appartient, et ils nous ont fermé au nez la porte de notre chapelle dont ils se disent à présent les maîtres..." Je restai plusieurs mois avant de retourner à Tadoussac, A mon retour, la cloche avait disparu. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Voilà toute l'histoire.

Avant de terminer cette lettre déjà bien trop longue, permettez-moi, Mgr, de relever une nouvelle inexactitude qui me tombe sous les yeux. A la page 105, en décrivant le zèle des colons à pourvoir aux besoins des prêtres, M. Buies dit : " La liste de souscription fut bientôt remplie, M. Price sous-" crivant en tête lui-même pour la somme de cent dollars, " qu'il continua à payer jusqu'au départ des Pères Oblats, " qui eut lieu en 1853." Ici encore la bonne foi de l'historien a été surprise, comme il pourra s'en convaincre en consultant les livres de comptes de M. Price et de M. MacLeod ou les documents de nos Pères Bourassa, Garin, Perret, qui étaient chargés de la comptabilité des Pères au Saguenay. La vérité me force à dire que nous n'avons jamais reçu *un centin* des colons à titre de souscription ou annuité, ni de M. Price. Je suis heureux et remercie même M. Arthur Buies de l'opportunité qu'il me donne en cette occasion de rendre un témoignage public de reconnaissance à M. Price et à ses agents pour tous les bons procédés à notre égard ; je veux dire la même chose à chacun des bons habitants de St-Alexis et de St-Alphonse qui se sont montrés si sympathiques aux jours d'épreuve qu'il plut à la Providence de nous faire passer...

Je ne doute nullement que M. Price et ses agents n'aient contribué au soutien des missionnaires qui nous ont remplacés dans les différentes missions du Saguenay, mais les RR. PP. Oblats étaient en dehors...

Pardonnez-moi, Monseigneur, toutes ces digressions. Je crois bien que la meilleure réponse et la plus chrétienne aurait été le silence ; mais je ne voulais pas que nos fidèles frères fussent scandalisés. Je la devais aux lecteurs des *Annales* afin de ne pas tromper leur attente ; je la devais aussi pour l'honneur de mes frères morts au champ de bataille et qui ne peuvent plus se défendre ; je vous la devais surtout, Monseigneur, vous qui aimez tant vos missionnaires et qui êtes si fier de leur bonne réputation.

Comptant sur votre bienveillante indulgence,
Je me souscris, de Votre Grandeur,
le fils très dévoué et très obéissant,

CH. ARNAUD, O.M.I.

MISSIONS D'AFRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES.

Lettre du R. P. Delorme, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à Mgr Le Berre, évêque d'Archis, vicaire apostolique des Deux-Guinées.

" Saint-Paul de Dongila, le 16 janvier 1880.

" Monseigneur,

" Je vous aurais envoyé plus tôt le rapport que vous me demandez sur notre petite mission de Saint-Paul, si je ne me tenais toujours en garde contre les jugements précipités. Aujourd'hui, il me semble avoir les renseignements suffisants pour ne rien dire d'exagéré, et je vais essayer de répondre en quelques mots à votre légitime désir.

" Grâce à Dieu, nous voilà suffisamment installés pour quelque temps, au moins jusqu'à ce que le nombre des enfants que nous entretenons nous oblige à augmenter nos constructions. Une belle case en planches, avec un rez-de-chaussée et un étage ; une autre magnifique case en bambous qui tiendra lieu de chapelle ; des salles destinées à l'instruction religieuse des catéchumènes, une autre salle qui servira en même temps d'étude, de réfectoire et de dortoir, que faut-il de plus pour commencer ? Aussi, Monseigneur, les Pahouins en sont-ils heureux et fiers ; et hier encore le roi Shoké me chargeait d'être auprès de vous l'interprète de ses sentiments les plus reconnaissants, pour nous avoir envoyés dans son village. " Tu verras, me disait-il, que les enfants seront " assidus à ton catéchisme et à ton école ; tu en auras plus " que tu n'en voudras, et les gens de Dongila seront fidèles " à venir prier avec toi dans ta chapelle."

En effet, nous le constatons avec bonheur, tous les diman-

ches et les jours de fêtes, notre chapelle peut à peine contenir tous ceux qui assistent aux saints offices ; et le jour où nous aurons des enfants internes, elle sera insuffisante. C'est pour nous une véritable consolation de voir les dispositions de ces Pahouins de Dongila, qui, avant notre arrivée chez eux, étaient la terreur des autres villages de la rivière Como. Ils ne manquent pas de se rendre chaque jour au chapelet, récité pour la conversion du pays et les bienfaiteurs de la mission. Cette assiduité à prier la très-sainte Vierge ne s'est pas démentie, depuis que nous sommes à Saint-Paul. Du reste, Monseigneur, vous avez été témoin vous-même de ces réunions ; nos noirs n'ont point oublié les paroles que vous leur avez dites sur la dévotion envers cette bonne Mère.

" Depuis que nous avons une salle de catéchisme bien installée, les enfants et les jeunes gens de Dongila s'y rendent assidûment tous les jours. Il n'y a à résister que les vieux polygames, les noirs qui ont plusieurs femmes. Ceux-là ne veulent ni catéchisme, ni aucune sorte d'instruction religieuse. Si parfois je leur fais des reproches, ils me répondent simplement : " Si tu nous donnais du *tabac* et de *l'eau-*" *de-vie*, nous irions t'écouter ; mais tu ne nous donnes rien." —Cependant ils laissent toute liberté à leurs enfants et à leurs femmes. Je connais même tel ou tel de ces vieux endurcis qui amènent leurs enfants jusqu'à la chapelle et puis s'en retournent, sans vouloir entrer eux-mêmes. Ils reconnaissent donc que la religion est bonne ; mais ils sont trop avides des biens de la terre, pour consentir à renoncer à la dot qu'ils ont dû payer pour avoir leurs femmes ; car, chez les Pahouins, comme chez tous ces peuples, c'est l'homme qui donne la dot pour la femme qu'il épouse ; et elle s'élève parfois à une valeur de 600 francs et au-dessus.

" La polygamie sera donc le principal obstacle à la conversion des Pahouins. Et malheureusement elle est profondément enracinée chez eux, plus peut-être que chez les Pongoués. Chez les Pahouins, un homme n'est considéré qu'autant qu'il a plusieurs femmes ; on se moque de celui qui n'en a qu'une. Les femmes sont l'occasion de tous les combats qu'ils se livrent sans cesse les uns aux autres. Ce matin

encore, le tam-tam de guerre est venu jeter l'alarme dans le village de Dongila. Ce sont les Pahouins de la rivière d'Ashango qui ont surpris les femmes de Dongila, pendant qu'elles étaient dans leurs jardins, occupées à faire la cueillette des bananes. Deux d'entre elles ont été enlevées et emmenées captives. Et la cause de cette guerre est un polygame de Dongila qui n'a pas achevé de payer une petite fille qu'il garde pour la consolation de ses vieux jours. C'est déplorable. Si du moins les femmes devenaient libres à la mort de leurs maris, un grand nombre d'entre elles s'en réjouiraient. Mais pas du tout. La femme est une chose qui passe du frère au frère, ou aux membres de la famille ; et c'est là encore une coutume bien difficile à détruire ; elle sera longtemps un obstacle au christianisme en ce pays.

" Une autre difficulté, c'est l'antipathie et la jalousie des diverses tribus les unes contre les autres. Si les Pahouins formaient une nation unie, ils composeraient vraiment un peuple redoutable, vu leur grand nombre. Mais l'union fait complètement défaut entre eux, à tel point que les tribus déjà en rapport avec les Pongoués et les Européens du littoral, depuis quelques années, regardent comme sauvages celles plus nouvelles qui journellement s'avancent de l'intérieur, et leur suscitent toutes sortes de difficultés. Or, ces tribus, chez les Pahouins, sont très-nombreuses, et elles portent chacune un nom différent. Ainsi, une pirogue, descendant le fleuve, passe-t-elle devant un village riverain, immédiatement on lui demande d'où elle vient où elle va. Si elle refuse de répondre, ou si elle est reconnue comme appartenant à une tribu ennemie, aussitôt des coups de fusils sont tirés de part et d'autre.

" Dans les environs de Saint-Paul, nous comptons 9 tribus et 2 villages, ce qui donne une population de 14,500 habitants environ. Dans ce nombre ne sont point compris les Pahouins de la rivière Rhemboué et de la rivière Maga.

" Je n'ai pas encore visité ces deux rivières. Mais, l'an dernier, dans une assemblée de chefs, présidée par notre brave roi Shoké, pendant le mois de mai, il a été statué que tous les Pahouins, quelle que soit la tribu à laquelle ils appartiennent, pourraient venir impunément à Dongila ;

depuis lors, nous sommes l'objet de fréquentes visites. Nous voyons parfois de ces vieux chefs à la barbe grise et aux cheveux roux, dont la conversation n'est pas sans intérêt. Ils nous disent qu'ils ont longtemps vécu; qu'ils viennent d'un pays si éloigné dans l'intérieur, qu'il faudrait marcher durant l'espace de 300 lunes pour y arriver; que les Pahouins sont nombreux comme les blancs, mais que Dieu ne les aime pas autant, puisqu'il ne les a pas faits aussi riches qu'eux. Ils nous promettent de nous envoyer leurs enfants, afin de leur apprendre la manière d'acquérir beaucoup de richesses. Quelques-uns d'entre eux, en considérant notre case en planches, nous disent, avec leur simplicité native, qu'avec toutes ces planches nous aurions mieux fait de faire des *caisses* pour les leur vendre, et mieux encore pour les leur *donner*. Car ils regardent comme un objet des plus précieux une caisse fermant à clef, lors même qu'elle serait vide. Enfin les Pahouins sont des êtres souverainement avides des biens de la terre, et par suite de rusés voleurs. Malheur à nous si, partant pour une course apostolique, nous laissions notre demeure sans un fidèle gardien. Nous serions bien sûrs, à notre retour, de la trouver enfoncée et vide des objets propres à exciter la cupidité. C'est pour ne pas avoir assez bien pris nos mesures à ce sujet, que nous avons déjà été victimes de pareils accidents.

“ Vous me demandiez, Monseigneur, ce qu'il en est des croyances religieuses de nos Pahouins. Ils admettent l'existence d'un Dieu créateur du monde, qu'ils appellent ici *Agnama*. Ils ont aussi une idée vague d'une vie future, puisque interrogés sur ce qu'ils deviennent après la mort, ils répondent qu'ils vont vers Dieu, ou dans le lieu où se trouvent leurs pères. Mais ils ne paraissent pas avoir la notion d'une récompense et d'un châtiment dans l'autre vie, selon le bien ou le mal qu'ils auront fait. Ils n'ont aucun culte pour adorer la divinité ; d'après eux, elle ne s'occupe nullement de leur sort et ils n'ont à en attendre ni bien ni mal.

“ Tous les malheurs qui leur arrivent, tels que la maladie, la mort, ils les attribuent aux maléfices et aux sortilèges de leurs ennemis. Ces sorts ou maléfices, sont désignés sous le nom d'*Evoushé*. De là le recours à certains individus consi-

dérés par eux comme sorciers et qu'ils appellent *Ngans*. Ainsi, quelqu'un tombe-t-il malade? Aussitôt on fait venir le *Ngan* qui déclare la présence d'un sort jeté par un ennemi. Et pour délivrer le patient, il prescrit le plus souvent, le sang d'un bélier ou d'une poule, qui doit être bu tout chaud. Si la maladie n'est pas grave, ce qui arrive souvent, le rusé Ngan n'a pas de difficulté à se tirer d'affaire. Après quelque breuvage administré au milieu des chants et au bruit du tam-tam, il se retire triomphant et applaudi par ses crédules clients. Si au contraire le mal est sérieux, et continue à empirer, il affirme que le poison dangereux vient des parents du malade. Alors il n'y a plus de remèdes à donner. Quelquefois, avant de déclarer cette dernière cause du mal, si le malade est un polygame, il accuse l'une ou l'autre de ses femmes de l'avoir empoisonné. La malheureuse est aussitôt saisie, mise aux fers et châtiée de la manière la plus cruelle. Depuis que je suis à Saint-Paul, j'ai dû intervenir une fois, et faire délivrer une femme ainsi maltraitée pour un prétendu empoisonnement.

" Rien de plus curieux que les différentes formes sous lesquelles le *Ngan* ou féticheur désigne le poison qui doit donner la mort au malade. Tantôt c'est un crabe qui mange le cœur; tantôt c'est une petite grenouille qui circule de l'estomac au larynx; tantôt c'est un petit monstre qui n'a que le ventre, une bouche et deux yeux rouges, lequel étant placé sur une table, après avoir été extrait du malade ou du défunt, se met à gober les mouches qui voltigent autour de lui. Telles sont les sottises que ces *Ngans* s'en vont débiter partout, et qu'il est très-difficile de déloger des têtes de nos sauvages. Ils sont très intéressés dans leur fourberie, car ils savent se faire bien payer. C'est un proverbe dans ce pays que nul médecin ne va à sa besogne sans un sac.

" Comme chez les Pongoués, les *Ngans* ou féticheurs pahouins distribuent aussi des fétiches. C'est ordinairement un peu de poussière noire, tirée des restes des morts, qu'ils enferment dans de petits cornets gardés avec soin dans la case ou portés sur soi. D'autres fois ils se font introduire cette poudre sous l'épiderme au milieu du front ou bien sur la poitrine ou sur la nuque. Tous ces fétiches n'ont pas la

même vertu: l'un est pour protéger la case, l'autre pour préserver des malheurs ou des accidents ; un autre enfin est pour rendre invulnérable dans les combats, etc.

" Les Pahouins ont la plus grande confiance dans leurs fétiches.— " Malheureux, disais je un jour à un jeune homme de Dongila, qui partait avec ses compagnons pour aller attaquer un village voisin, tu vas te faire tuer, ils sont beauboup plus nombreux que vous.— Ne crains pas, Père, me répondit-il, les balles ne sauraient m'atteindre." Et il me montra une corne d'antilope, dans laquelle était renfermée son fétiche de guerre. Un autre jour, passant devant un village, j'entendis plusieurs coups de fusils tirés dans la forêt, accompagnés de chants et du bruit du tam-tam de guerre. Je demandai à un de nos chrétiens élevé à Sainte-Marie du Gabon, ce que signifiait cela.— " Ce sont les Pahouins, me dit-il, qui se préparent à aller attaquer un village ennemi. Le *Ngan* leur donne le fétiche qui les rend invulnérables, et ces coups de fusils que tu entends, ce sont eux-mêmes qui les tirent les uns contre les autres, à bout portant, et aucun ne reçoit la moindre blessure." Je descendis alors de ma pirogue, me dirigeant du côté d'où partaient les détonations. Mais, aussitôt, les Pahouins qui montaient la garde, vinrent m'arrêter et m'empêchèrent d'aller plus loin. C'est là le fétiche de guerre du pays, et on met en lui pleine et entière confiance. En vain s'efforcerait-on de leur prouver qu'un grand nombre d'entre eux, possesseurs du même talisman, ont été tués ; ils ne veulent pas croire qu'une mort pareille puisse les atteindre.

" Les Pahouins, dit-on, n'ont pas d'esclaves ; mais chez eux les femmes sont traitées comme telles et pis encore. En effet, s'agit-il de les engager dans l'état du mariage, on ne tient aucun compte de leur volonté, de leurs goûts et de leurs inclinations. Les jeunes filles sont, dès le bas âge, promises à tel ou tel, et bientôt vendues par leurs pères à celui qui a livré la dot la plus avantageuse ; puis elles passent impitoyablement de la maison paternelle dans celle de leur fiancé, pour y être élevées et formées selon les goûts de la famille. Cet usage donne lieu à de grands et tristes désordres. Car ces jeunes filles, ne se sentant souvent dans la

suite aucune affection pour l'individu dant elles devront partager le sort, profitent de la première occasion pour s'évader, ce qui provoque des guerres interminables. Quelquefois leur dépit va si loin qu'elles ne craignent pas d'attenter à leur vie, comme cela est arrivé il n'y a pas bien longtemps à Dongila. Une jeune femme, dans son désespoir, est allée s'étrangler dans la forêt. Vraiment, à voir la manière dont les femmes sont traitées chez les Pahouins, je ne serais pas loin d'ajouter foi à une certaine histoire que j'ai déjà entendu répéter plusieurs fois. D'après ce récit, il y aurait au centre de l'Afrique une nation dans laquelle les femmes exterminent à leur naissance les enfants mâles. Quelques-uns seulement seraient épargnés.

" Aux femmes sont réservés tous les travaux pénibles, tels que la culture des jardins, la cueillette des bananes, les soins du ménage, etc. Et ces jardins étant souvent à une grande distance du village, ce n'est pas une petite affaire d'y aller chercher journellement les bananes et le manioc qui doivent servir à l'entretien de la famille. Ces femmes presque nues placent sur leur dos des fardeaux que nos robustes paysans de France auraient de la peine à porter. Aussi ce qui fait tout le prix de la femme chez les Pahouins, c'est uniquement la force musculaire. Plus elle est capable de soutenir de lourdes charges, plus elle est belle et digne d'être recherchée.

" La plupart des hommes sont souverainement fainéants; ils ne connaissent que leur fusil et leur vin de palmier. A ce vin ils mêlent une écorce très amère, qu'ils appellent *orvalè*, afin de le rendre plus fort et plus enivrant. Deux fois le jour, le matin et le soir, nous les voyons, ici à Saint-Paul, se diriger par bandes du côté de la forêt, d'où ils reviennent plus ou moins ivres de leur boisson chérie. Le reste du jour se passe à fumer le tabac, à causer, à fourbir les fusils. Quelques-uns, il est vrai, vont à la chasse; alors la chair des sangliers est partagée entre tous les vieux du village. Telle est généralement la vie des hommes de Dongila et des bourgs environnants. Ceux de l'intérieur sont, dit-on, plus industrieux; je veux bien le croire.

" Mais, me demandera-t-on peut-être, l'ivoire, le bois rouge,

l'ébène, le caoutchouc, objets du commerce en ces pays, ne sont-ce pas les hommes qui exploitent tout cela? Non. Ici encore la plus grande partie du travail est faite par les pauvres femmes. Les hommes croient s'être beaucoup occupés lorsqu'ils ont coupé les arbres; mais les fendre, les porter au village, tout cela n'est pas fait par eux. Et cependant, le prix de tous ces produits appartiendra exclusivement aux maris qui ne laisseront à leurs femmes que de pauvres haillons pour se mettre autour du corps. Les hommes, il est vrai, ne sont guère mieux vêtus. Les tissus précieux sont soigneusement gardés dans des caisses, et serviront à se procurer une nouvelle femme.

" Mais c'est surtout à la mort d'un polygame que les femmes ont à souffrir. Soigneusement renfermées dans la case du défunt, on se charge de le leur faire pleurer bon gré mal gré. Chaque homme du village vient, à son tour, leur infliger, au besoin, une bonne bastonnade, leur enfoncer dans le corps des bambous pointus, leur injecter dans les yeux du jus de citron, leur faire endurer, en un mot, toutes sortes de mauvais traitements!

" Je pourrais encore, Monseigneur, vous raconter bien d'autres détails sur les mœurs de nos Pahouins; mais ce que je vous ai dit est suffisant pour vous montrer que nous n'avons à espérer un bien véritable et durable qu'avec les enfants. Notre mission, c'est de créer une génération nouvelle, et nous n'y parviendrons que par l'éducation donnée par nous aux garçons, et par les Sœurs aux jeunes filles. Ce sera une œuvre de grande patience et de nombreux sacrifices; mais le bien ne se fait partout qu'à ce prix.

" Le ministère est d'ailleurs très difficile à exercer chez ces peuples. Nous n'avons d'autres routes que les criques et les rivières, d'autres moyens de transport que nos pirogues. Nos voyages et nos courses apostoliques doivent s'effectuer sous un soleil brûlant, souvent accompagné de pluies torrentielles, les quatre mois de saison sèche exceptés, et au milieu des innombrables moustiques et fourous (1), qui ne permet-

(1) Insecte à peine visible, mais causant une singulière démangeaison.

tent pas de prendre un peu de repos durant la nuit; ajoutons à cela de grandes privations occasionnées nécessairement par ce genre de vie apostolique.

“ Cependant le bon Dieu a béni nos travaux de cette année. Outre les malades que nous avons fait transporter dans nos hôpitaux du Gabon, et dont beaucoup sont morts après avoir été instruits et baptisés, je relève sur notre registre 86 moribonds baptisés ; 4 mariages bénits ; 16 enterrements de chrétiens. Nous aurons pour Pâques un certain nombre d'enfants et d'adultes suffisamment instruits pour recevoir le saint baptême.

“ Je termine cette lettre déjà bien longue, me réservant un autre jour de vous parler de nos écoles.

“ Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect et de ma vive rconnaissance pour m'avoir envoyé chez les Pahouins.

“ P. Delorme,
Missionnaire apostolique du Saint-Esprit
et du Saint-Cœur de Marie.”

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre de M. A. Bouchard, Prêtre, Missionnaire Apostolique, à M. H. Têtu, Ptre, Aumônier, Archevêché de Québec, Canada.

KHARTOUM, 6 mai 1881.

Révérend et bien cher Monsieur,

Dans ma dernière lettre je vous disais que je vous écrirais longuement par le prochain courrier. C'était bien mon intention, mais le missionnaire propose et les circonstances disposent. Il ne faut pas m'en vouloir, car si vous saviez ce que c'est que la vie du missionnaire de l'Afrique centrale, vous seriez tout surpris que l'on trouve le temps d'écrire, surtout le pauvre malheureux supérieur qui ne sait vraiment pas où donner la tête. Comme je vous l'ai dit dans ma dernière, j'ai reçu l'argent de la Propagation de la Foi du Canada. Je me suis empressé de le faire savoir à notre évêque, Monseigneur Comboni, qui se trouve en ce moment au Cordofan en visite de son immense vicariat. Sa Grandeur, je suis bien triste de le dire, n'est pas très bien; sa dernière lettre me disait qu'il n'avait jamais autant souffert en Afrique par suite du manque d'eau. Les secours de mes bien-aimés compatriotes sont arrivés bien à propos, car dans le moment nos missionnaires meurent de soif au Cordofan, et il faut beaucoup d'argent pour avoir un peu d'eau. Ici, à Khartoum, nous avons au moins l'eau en abondance; ce qui me fait plus de peine, c'est de voir souffrir notre évêque et vénéré père et de ne pas pouvoir partager ses souffrances; c'est là une croix bien lourde. S'il m'était donné de me transporter sur les rives du beau St-Laurent, si je pouvais me faire entendre de mes bien-aimés compatriotes, je crois que le bon Dieu me ferait la grâce de toucher les cœurs en faveur de la malheureuse Afrique centrale et de ses missionnaires, qui n'ont pas même un peu d'eau pour étancher leur soif. Si

l'on savait ce que c'est que la soif sous le brûlant soleil de l'Afrique, je suis certain que les secours nous arriveraient en abondance. Avec ces secours, nous pourrions construire des citernes qui consoleraient nos missionnaires déjà accablés de souffrances, en leur donnant l'assurance de ne pas mourir de soif. Dans ma dernière lettre, je disais à notre évêque que je comptais sur mon pays pour des secours. Je ne crois pas avoir été téméraire, car je connais mes compatriotes et je suis certain qu'avant longtemps les missionnaires et les noirs de l'Afrique centrale auront éprouvé leur inépuisable charité, et élèveront vers le ciel leurs mains suppliantes pour demander à Dieu de bénir ce noble pays dont le souvenir fait battre d'un légitime orgueil le cœur de ses enfants, dans n'importe quelle partie du monde Dieu et le devoir les appellent. Je vous envoie une lettre de notre évêque adressée aux Canadiens (1); elle vous fera connaître mieux que je ne pourrais le faire la triste position de nos frères du Cordofan. Je vous prie de la publier dans vos belles *Annales*, si elle arrive à temps. Monseigneur, notre évêque, m'a dit bien des fois : fais donc venir des prêtres canadiens à notre secours. Hélas ! que puis-je faire ? Qu'ai-je à promettre, sinon des souffrances indicibles avec la perspective d'une mort plus ou moins prompte sous le soleil brûlant de l'inhospitalière Afrique centrale ! La pensée de voir ici des prêtres canadiens fait battre mon pauvre cœur d'une bien douce joie. On a beau avoir tout sacrifié et être prêt à donner sa vie à chaque instant, au souvenir de la patrie, un enfant du beau Canada, quoique brûlé par le soleil d'Afrique, sent son cœur battre de joie et ses yeux inondés de bien douces larmes. Ne croyez pas, bien cher Monsieur, que je regrette le peu que j'ai fait pour Dieu. Nous avons sans doute des souffrances, mais nous avons aussi de bien précieuses consolations. Quand, le soir, le missionnaire rentre brisé de fatigues et mourant de faim et de soif, s'il vous était donné de voir la joie céleste qui brille dans ses yeux, vous verriez que son âme est inondée de bonheur ; si vous lui demandiez ce qui le soutient, il vous répondrait qu'il vient d'ou-

(1) Voir cette lettre plus loin.

vrir le ciel à des pauvres petits noirs qui, sans lui, n'auraient jamais connu Dieu et qui, maintenant au nombre des anges, prient pour lui. Après une telle journée, le missionnaire ne s'occupe pas si son lit est la terre recouverte d'une natte ou non ; il s'endort d'un sommeil bien doux, et, le jour suivant, il recommence sa rude vie jusqu'à ce que le bon Maître dise : c'est assez, viens te reposer, viens jouir de l'éternité de bonheur promise à ceux qui ont tout laissé pour me suivre. Alors ce soldat du Christ s'endort du sommeil du juste, les missionnaires vont en pleurant déposer dans l'humble cimetière de la mission ce pauvre corps qui, un jour, se relèvera brillant de gloire et d'immortalité. Vous pourrez dire au bon Monsieur qui a promis 150 francs pour acheter un enfant noir, que j'ai déjà trouvé un très-beau petit noir très intelligent et qui promet beaucoup. Il a douze ans et s'appelle Farage, ce qui veut dire vide. C'est bien vrai, il est vide de la grâce de Dieu, mais bientôt il sera chrétien ; et, comme le désire son généreux libérateur, il portera le nom de Pierre et, je n'en doute pas, sera un excellent chrétien. Je vais faire mon possible pour envoyer la photographie du petit à son généreux libérateur. Combien de personnes au Canada trouveraient 30 piastres par an sans se priver du nécessaire afin de racheter un enfant nègre ! Combien de dames, dans mon pays, dépensent pour une seule soirée plus qu'il ne faudrait pour tarir bien des larmes et sauver bien des âmes ! Quelle consolation sur leur lit de mort si elles pouvaient dire à Dieu : je me suis privée des joies éphémères de ce monde pour procurer votre gloire ; maintenant, Seigneur, assistez-moi. Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité enverrait ses petits anges pour les conduire au séjour du bonheur et de la gloire pour toute l'éternité.

Pardon, mon cher Monsieur, si je vous attriste par le récit des souffrances des pauvres noirs de l'Afrique centrale. La bouche parle de l'abondance du cœur et c'est un besoin irrésistible de s'ouvrir quelquefois. Transportez-vous en esprit ici, le soir, lorsque épuisé de fatigues et d'anxiété le missionnaire va se reposer un peu au milieu de ses chers petits noirs qui n'ont que lui d'espérance en ce monde. Voyez ce missionnaire presser sur son cœur une troupe de

petits noirs qui l'appellent Abouna (Père) ; comme il est heureux et comme son cœur se dilate à la vue de sa nombreuse famille qu'il a arrachée aux griffes de Satan. Sans doute, vous diriez : vous êtes heureux. Vous auriez raison, car si le corps souffre, l'âme est inondée de cette joie que le monde ne connaît pas.

Je suis obligé de terminer, car la nuit est très-avancée et je n'ai plus d'huile dans ma lampe, je suis obligé de tirer la mèche à chaque instant. Je vais, avant de m'étendre sur ma natte, adresser au bon Dieu une prière pour vous et pour tous nos autres bienfaiteurs du beau Canada ; et pendant quelques heures, je vais oublier les contrariétés qui m'attendent à mon réveil.

Priez et faites prier pour la pauvre Afrique centrale, pour ses missionnaires et en particulier pour votre humble et reconnaissant serviteur.

A. Bouchard, Ptre, Miss. Apost.

Autre Lettre du même au même.

Khartoum, 2 Août 1881.

Révérend et bien cher Monsieur,

Je profite du premier courrier pour venir vous remercier de votre honorée lettre et des trois billets inclus.

En attendant que je puisse trouver un moment pour écrire à M. Lagacé pour le remercier de sa charité, je vous prie de lui présenter mes respects et mes sentiments de la plus vive reconnaissance, et aussi ceux du petit nègre qui lui doit la liberté du corps et de l'âme. Comme je crois vous l'avoir dit déjà, j'ai trouvé un charmant petit noir voilà déjà assez longtemps. Il est très-intelligent et surtout très-bon et très-reconnaissant. J'espère qu'il sera baptisé bientôt, et bien entendu qu'il portera le nom de Pierre. Il n'y avait que trois jours que j'avais appris la triste nouvelle du désastre de Québec. Votre bonne lettre m'a un peu consolé, car ce n'est pas aussi considérable que ce que l'on m'avait dit ; il ne s'agissait rien moins que de la destruction entière de la haute-ville. Je me doutais bien qu'il y avait de l'exagération, car

l'on disait qu'il y avait 63 églises de détruites. Je ne connais pas beaucoup Québec, mais il me semble qu'il n'y a pas 63 églises dans la haute-ville seulement. Je n'ai pas besoin de vous dire que je partage la juste douleur de mes compatriotes si éprouvés.

Comme il est probable que l'on fera des loteries pour venir au secours de tant d'infortunés, j'ai pensé que vous voudrez bien recevoir de moi un objet sans valeur sans doute, mais c'est tout ce que j'ai : c'est une tabatière en argent dont un grand du pays m'a fait cadeau. Comme je vous l'ai dit, c'est un objet de peu de valeur, mais venant d'un pays sauvage où les arts et métiers sont inconnus, l'on sera curieux de voir le travail des noirs du Soudan. Je suis certain que, même au Canada, si l'on n'avait pas plus d'outils et d'instruments qu'en ont nos nègres, l'on serait embarrassé d'en faire autant. Je vous enverrai cette tabatière par le prochain courrier. Vous devez avoir reçu une relation de notre évêque, Monseigneur Comboni, au sujet du manque d'eau au Cordofan. Il l'avait aussi envoyée aux Annales de la Propagation de la Foi à Lyon. Monseigneur m'a aussi envoyé une longue relation au sujet d'une jeune fille blanche qu'il y a à la Mission de Cordofan. Comme cette relation est en italien, il m'a fallu beaucoup de temps pour la traduire, car j'ai si peu de temps libre. J'ai envoyé une copie de cette relation à Lyon et je me propose de vous en envoyer une aussitôt que possible (1). Dans le moment, je commence à aller mieux, mais pendant plus d'un mois, j'ai été assez gravement malade, contre mon habitude, de sorte que, forcément, j'ai négligé une quantité de travail qu'il me faut faire maintenant, et je ne suis pas fort comme autrefois, et avec la chaleur affreuse que nous avons depuis quatre grands mois, il est bien difficile de reprendre des forces. Nous avons notre part de tribulations ici cette année : la santé laisse beaucoup à désirer ; nous avons tous été malade et dans le moment il n'y a absolument qu'un seul qui se porte bien à la mission, c'est un frère récemment arrivé du Caire. Au Cordofan, les missionnaires ont souffert horriblement de la soif, et ils ont

(1) Voir cette lettre plus loin, à la page 234.

été plus de trois mois sans pouvoir laver le linge. Vous imaginez ce qui en est résulté. Maintenant c'est la saison des pluies au Cordofan, les missionnaires respirent un peu. Monseigneur Comboni, notre évêque, est parti du Cordofan pour retourner à Khartoum ; voilà trois jours qu'il est en voyage. S'il n'a pas d'accidents, il sera ici dans une douzaine de jours.

Monseigneur a fait un voyage très important ; il s'est avancé beaucoup dans l'intérieur du pays, jusqu'aux montagnes du Golfan où il a ouvert une station ; il a fait une carte du pays que personne n'avait encore visité. Après le retour de Sa Grandeur, je vous écrirai plus longuement. Si Dieu me donne la santé, je me propose de vous donner des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis en rapport. J'ai bien la bonne volonté, mais les forces me manquent ; mais grâce à Dieu, le courage reste toujours le même.

Vous m'aviez demandé si M. Mazer, missionnaire dans l'Inde, était Canadien-Français ou Irlandais. Il me semble que j'ai oublié de répondre à cette question, je vais donc répondre aujourd'hui. M. Mazer est Canadien-Français de Montréal, mais il a été élevé aux Etats-Unis où ses parents avaient émigré lorsqu'il était tout petit. Si j'ai bonne mémoire, il a étudié au collège de Ste-Hyacinte une année ou deux. Il était à Mill-Hill depuis une année lorsque j'y suis arrivé, et nous avons été trois ans ensemble. Je dois terminer, car les forces me font défaut ; quand j'ai écrit une heure je suis épuisé de fatigue. Je me recommande à vos bonnes et saintes prières ; j'en ai tant besoin pour obtenir de Dieu la grâce de remplir fidèlement mes nombreux devoirs, et pour obtenir miséricorde quand il me faudra, peut-être bientôt, me présenter à son redoutable tribunal.

Croyez bien, cher monsieur, que je ne passe pas un jour sans demander à Dieu qu'il se charge de ma dette de reconnaissance envers vous, et qu'un jour je vous retrouve dans le beau ciel ; ce n'est que là que vous connaîtrez toute la reconnaissance de votre humble serviteur.

A. Bouchard, Ptre, Miss. Apost.

LETTRE DE MGR COMBONI.

Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, écrit d'El-Obeid, le 16 avril 1881 :

“ Je suis arrivé à El-Obeid, capital de Kordofan, le 5 avril à neuf heures du matin. J'ai été émerveillé de trouver une église nouvelle plus haute, plus vaste, plus belle que la maison du gouverneur qui passe ici pour un monument. La toiture et la façade sont à peu près terminées, mais une partie de la nef à l'intérieur et les murs à l'extérieur ne sont pas encore enduits de chaux faute d'eau.

“ Le manque d'eau c'est la grave question, question annuelle, question toujours en suspens. Avec de l'argent on peut en tout temps trouver quelque chose à manger ; mais, pour boire, il faut beaucoup d'argent et cette année même les deux établissements ont souffert de la soif. La dépense de l'eau s'élève à quinze, vingt, vingt-cinq francs par jour selon les mois. Plus le soleil devient brûlant, plus le prix de la boisson est élevé. Quel crève-cœur quand la supérieure des sœurs vient dire aux missionnaires : “ Nous ne pouvons pas préparer la nourriture des enfants ;” ou quand on s'écrie : “ Père, j'ai soif !” Il faut alors aller trouver le gouverneur pour se faire donner un peu d'eau qu'on paie quinze ou vingt centimes le litre.

“ En Europe, il est difficile d'avoir une idée des tribulations à endurer dans ces régions arides et brûlantes ; il faut les avoir souffertes soi-même pour être convaincu. Si, certains jours, l'eau pour boire manque, comment faire pour les mains et le visage ? Heureux quand les missionnaires et les sœurs ont conservé dans la cuvette l'eau avec laquelle ils se sons lavés la veille ! Quelquefois elle devra leur servir de boisson ! Et quand il faut laver le linge des missionnaires, des sœurs et des enfants (filles et garçons), la dépense est doublée pour une semaine.

“ La construction et la réparation des maisonnettes des deux établissements augmentent encore nos dépenses. Impossible de se mettre à l'œuvre pendant la saison des pluies

qui dure de deux à trois mois ; il faut que tout soit prêt auparavant, parce qu'au Kordofan les maisons sont faites de terre sablonneuse, et si le toit n'est pas bien en ordre et les murs enduits de terre mêlée aux excréments des animaux, l'eau pénètre et ruine la maison. - L'année dernière, comme l'église était en construction, il a été impossible de s'occuper des deux établissements, et quand les pluies sont venues, il a fallu ouvrir le parapluie dans les chambres. Or, sous peine de voir tout s'effronder, nous devons cette année penser à nos maisons.

A El-Obeid, beaucoup de Coptes aimeraient à nous confier leurs enfants, mais pour cela on doit bâtir des écoles. Or, l'eau manque et il faut la payer à des prix impossibles. En attendant, le bien ne se fait pas.

" Il y aurait un moyen de remédier à tous ces inconvénients : la création de puits ou de citernes. La citerne est préférable, parce que les puits doivent avoir une profondeur de 35 mètres au moins, et chaque année il faut les creuser encore. A 30 mètres, on trouve un granit qu'il est impossible de briser sans la poudre.

" Une citerne qui fournirait tous les ans l'eau nécessaire pour étancher la soif, laver le linge et réparer les maisons doit coûter une somme considérable. Il faut, en effet, des briques cuites et du ciment. Or, les briques cuites coûtent 20 francs le mille, le ciment quinze francs le quintal. La citerne devant contenir environ 300 mètres cubes demanderait de 50 à 60,000 briques et un certain nombre de quintaux de ciment, sans compter la main-d'œuvre. Quelle somme !

" Ah ! quelle peine j'éprouve quand je pense à mes pauvres missionnaires, sœurs et enfants, souffrant de la soif neuf mois de l'année, battus de la pluie les trois autres mois ! Quelle consolation j'éprouverais si je voyais une bonne fois de l'eau en quantité suffisante !

Dans ces temps de désolation, il y a beaucoup de souffrances à soulager, mais on trouve dans le Canada des cœurs d'une charité intarissable. Puissent-ils avoir pitié de nous et s'attendrir sur nos tribulations.

BLANCHE LERMINA

OU UNE JEUNE CHRÉTIENNE DE LA NIGRITIE

PAR

MGR COMBONI, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis plus de quatre ans, les missionnaires d'El-Obeïd, capitale du Kordofan, comptent, parmi leurs néophytes, une jeune fille d'une quinzaine d'années. Bien que née de parents nègres, cette catéchumène a, par une singularité curieuse, le teint blanc et rose. Son nom primitif est Lermina ; selon l'usage de la mission, on lui conserva comme nom de famille et on lui donna au baptême sainte Blanche pour patronne. Ce fut le 3 juin 1879, que dom Fracaro, supérieur du Kordofan, régénéra cette enfant dans les eaux baptismales.

Blanche Lermina est originaire du pays des Nambias à l'ouest du haut Nil, entre le premier et sixième degré de latitude nord, au milieu des tribus anthropophages des Ynam-Ynam (peut-être Nyam-Nyam), à quelques semaines de marche du Dar-Fertit. Elle est petite, mais robuste et bien conformée. Son type est celui de la race éthiopienne ; sa peau est extrêmement dure. Son teint est beaucoup plus blanc que celui des femmes d'Europe (1) ; ses cheveux sont blonds, mais laineux, comme ceux des nègres. Ses yeux sont d'une couleur bleue pâle qui se rapproche du blanc : elle voit beaucoup mieux la nuit que le jour ; en pleine obscurité elle s'acquitte parfaitement de tous ses travaux.

Son père, Ninghina, et sa mère, Gen-Jidi, sont absolument noirs. De ses deux sœurs, l'une l'est aussi, l'autre est d'un rouge tirant sur la couleur des Abyssins. Son père, féroce

(1) En 1858, Mgr Comboni, se trouvant dans la tribu des Sfic sur les frontières occidentales du fleuve Blanc, entendit parler d'un pays appelé Dor, situé beaucoup plus vers l'intérieur et entouré de tribus de nègres noirs comme l'ébène, au milieu desquelles sont des naturels parfaitement blancs. Ces nouvelles lui furent confirmées plus tard par M. Ange Castelbolognèse, qui disait avoir visité ce pays de Dor en compagnie de M. Jules Comet.

giallaba (négrier), qui s'est enrichi en volant et en vendant de pauvres esclaves, perdit sa fille par de justes répréșailles. Pendant qu'il était dans un pays lointain occupé à la chasse à l'homme, des concurrents lui ravirent son plus cher trésor.

Après un voyage de plusieurs mois à travers des forêts peuplées de lions et autres bêtes féroces, Lermina arriva près de Bahr-el-Ghazal. Elle fut capturée par les soldats du gouvernement et transportée au Dar-Four où elle fut présentée à Son Excellence Gordon-Pacha, gouverneur du Soudan. Ce haut fonctionnaire, passant à El-Obeïd, la confia à notre mission.

Blanche Lermina assure que son pays des Nambias est arrosé par de beaux fleuves et que la végétation y est extraordinairement belle : le citron, le raisin, la banane, la grenade, la tomate, le froment, le sésame, le maïs, les oranges, les fèves, la patate sucrée croissent dans ses campagnes.

On se sert de buffles comme monture. On trouve aussi des bœufs, des moutons, des chèvres, des zèbres, des giraffes, des autruches, des oiseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de toutes couleurs, mais on n'y connaît ni ânes, ni mulets, ni chevaux, ni chameaux, ni dromadaires. En revanche, les éléphants, les lions, les léopards et les serpents, etc., y foisonnent. De nombreux Giallabas, qui font la chasse à l'homme, parcourent sans cesse la contrée et se volent réciproquement leurs esclaves; aussi vit-on au pays des Nambias dans des craintes continuelles.

La langue maternelle de Blanche s'appelle ismiri-zandi. Cet idiome me semble d'origine sémitique. Il est monosyllabique comme le denka-ika et le barika, idiomes parlés par un grand nombre de tribus situées entre le troisième et le douzième degré de latitude nord. Blanche comprend encore la langue des Den-Kaitra, mais elle ne la parle pas. Elle a de fréquents entretiens en ismiri-zandi avec une ancienne esclave, sa compagne de captivité, qu'elle voudrait gagner au catholicisme. Cette esclave est au service d'un de nos catholiques d'El-Obeïd.

Après cette digression géographique et philologique, revenons à notre néophyte.

D'une intelligence très ordinaire, elle eut beaucoup de peine à apprendre le catéchisme. Mais, du jour où elle fut instruite des vérités de notre sainte religion, elle devint fervente catholique. Elle a pour la très sainte Vierge une dévotion spéciale et la veille de ses fêtes elle ne prend aucune nourriture.

Son humilité est admirable : plusieurs fois sa maîtresse l'a invitée à manger le pain des Sœurs, bien inférieur à celui d'Europe, mais préférable au millet, nourriture de l'orphelinat. Blanche a toujours refusé.

"Il ne convient pas, dit-elle, qu'une pauvre esclave, comme moi, mange le pain des Sœurs qui sont libres.

"Mais, lui faisait-on observer, du moment que vous avez reçu le saint baptême, vous êtes libre comme les Sœurs.

"Sans doute, répliquait-elle, je suis libre parce que j'ai eu le bonheur de devenir chrétiennes ; mais je suis née païenne, et il ne convient pas que je partage la nourriture des Sœurs qui ont toujours été chrétiennes ; pour moi, le pain des noirs suffit et je serai heureuse d'être la servante des bonnes religieuses."

Parfois son naturel sauvage se trahit encore lorsqu'elle se trouve aux prises avec une difficulté ou que ses compagnes brisent par maladresse quelque objet confié à sa garde ; elle se trouble, s'irrite et sa colère lui donne l'air d'une bête féroce. Mais bientôt la pensée de Dieu la calme, elle redevient douce et patiente.

Pour les petits nègres et pour les malades, Blanche est d'une charité sans borne : elle se prive en leur faveur.

Mais la plus belle vertu qui orne son âme, c'est son angélique pureté. Bien qu'elle ait été témoin, à la maison paternelle et pendant son esclavage, de scènes révoltantes, elle n'a rien perdu de sa simplicité et de sa candeur originelles. L'admiration que lui inspirent les religieuses, qui renoncent aux joies de la famille pour se consacrer tout entières au bonheur de leur prochain, lui a fait concevoir la généreuse pensée de les imiter. Elle a déjà refusé deux fois des propositions de mariage. Gordon-Pacha, ayant reçu des provinces de l'équateur un jeune blanc de la même race que Lermina, conçut aussitôt la pensée de l'unir à son ancienne

protégée. Il l'envoya à El-Obeïd et les soldats du gouvernement le conduisirent à la mission ; mais, malgré toutes les instances, Blanche ne voulut pas voir son jeune compatriote. Dom Léon Losi, missionnaire de grande expérience, lui offrit un autre parti ; elle refusa également. " A l'exemple des Sœurs, elle a choisi, dit-elle, Jésus-Christ pour son unique époux ; elle veut vivre avec les religieuses et rester toute sa vie l'humble servante de ces femmes de Dieu."

" Puissions-nous, dit en terminant Mgr Comboni, conserver de longues années pour notre édification à tous et l'accroissement de notre sainte foi dans l'Afrique centrale, cette vierge si généreuse et si pure, qui paraît avoir échappé à la malédiction portée contre les fils de Cham. C'est la fleur la plus brillante, la plus parfumée et la plus délicate qu'ait jamais produite la mission de la Nigritie."

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Lettre de M. Octave Drapeau, Ptre, Missionnaire, à M. H. Têtu, Ptre, Aumônier, Archevêché de Québec.

STE-ANNE DE RISTIGOUCHE, 30 mai 1881.

Cher Confrère,

A votre demande, je vous adresse ces quelques lignes pour les Annales de la Propagation de la Foi, si vous jugez qu'elles méritent d'y figurer. La mission de Ristigouche n'offrant, suivant moi, rien d'intéressant actuellement, vu que les mœurs et coutumes sauvages sont presque complètement disparues, j'ai cru opportun de m'enquérir, auprès des plus vieux sauvages, des traditions suivantes qui pourront peut-être intéresser les lecteurs des annales.

L'ECUREUIL BLANC.

La tribu des Micmacs avait coutume de se rencontrer avec une autre tribu amie, sur une île à quelque distance de Ristigouche. Lors de l'une de ces visites, des enfants Micmacs s'amusant avec des petits compagnons de l'autre tribu, virent un écureuil blanc. Chaque parti se met à réclamer la possession de l'animal: une dispute s'engage, un combat s'ensuit, un enfant est tué. Les deux tribus tiennent conseil sur ce malheureux événement. On décide que pour conserver la paix un combat sera livré seulement entre trois jeunes gens de chaque parti, et que les vaincus seront considérés comme appartenant au parti coupable du meurtre. Le combat se livre, mais contre l'attente des conseils, la mêlée devient générale. Il en résulte une guerre de quarante ans, sur les bords de la rivière qui a été nommée pour cette raison, rivière de la Longue Guerre (Ristigouche).

Le Dieu.

La pointe de terre occupée aujourd'hui par M. Ferguesson, N. B., était autrefois habitée par un village indien très populeux. Un jour se présente dans le village, un individu se faisant passer pour dieu. On l'entoure d'une profonde vénération ; on lui élève une cabane avec le plus grand soin. Cette grande nouvelle se répand dans le pays d'alentours, et les sauvages viennent en foule rendre hommage à ce nouveau dieu. Dans une assemblée de plusieurs mille, un vieillard se lève au milieu de l'assistance, et apostrophant ce dieu, il lui dit. " Toi tu n'es pas Dieu, on ne voit Dieu qu'après la mort ; toi, tu es un homme comme nous, tu as une femme et des enfants." " Mes frères, dit-il, en s'adressant à ses camarades, si vous ne le tuez pas aujourd'hui, demain il aura pris la fuite " Le lendemain matin, on cherche le dieu, et il n'était plus ;—le diable l'avait emporté, ajouta le vieux sauvage rapportant ce fait.

Mowak.

Un sauvage extraordinaire gardait la pointe de la mission, s'en prétendait le roi, et en défendait l'approche à tout être humain. Il s'appelait Mowak. Il avait une taille de sept pieds et demi de haut ; sa voix puissante se faisait entendre jusqu'au fond de la Baie, et retentissait à plusieurs milles dans la forêt. Il s'occupait à faire des ouvrages en pierre D'une force sans pareille, et d'un caractère féroce, il était redouté de tout le monde. Apprenant que huit familles sauvages campées à l'embouchure de la rivière Matapédiac, voulaient s'emparer de sa pointe, il se dirige vers elles la fureur dans l'âme, et massacre tout, hommes, femmes et enfants. Dans la suite, il organise au village des Micmacs une expédition de deux cents hommes, qu'il conduit sur les bords d'un grand lac. Et là, il les met à mort, croyant diminuer le nombre de ses ennemis, et mieux conserver ses possessions. Deux victimes seulement, des Oreilles-Coupées, échappent au carnage, et viennent raconter ces tristes exploits. De retour à sa pointe, le Mowak reçoit une balle qui le perce d'outre en outre. Se couchant près d'un ruisseau, il

introduit dans sa blessure de l'eau qui suivant la direction de la balle, s'échappe par l'autre plaie. C'est dans cet état que deux indiennes le trouvent et le prennent sous leurs soins.

Une fois guéri, le terrible Mowak disparaît dans la forêt pour faire la guerre aux sauvages, sans craindre nullement la mort. Rendu près de Québec, il fait son dernier exploit : il étouffe un bœuf dans ses bras. Poursuivi sans doute par la crainte, il n'a plus été revu.

STATISTIQUES.

Ames	415
Communiants	300
1re communion	17
Confirmés l'été dernier	38

Bien à vous,

OCT. DRAPEAU, Ptre. Miss.

Léon XIII et la Propagation de la Foi.

LETTRE DU R. P. VICTOR JOUET, MISSIONNAIRE DU S. C.

Rome, 14 juillet 1881.

Très-Révérend Père supérieur,

Avant de vous raconter l'audience si bonne et si encourageante accordée par S. Sainteté Léon XIII à notre cher Père Durin, permettez-moi de noter un petit incident qui a probablement sa part dans les desseins de la divine Providence. Samedi matin, à la messe, la pensée nous vint tout à coup *qu'une belle bannière du Sacré Cœur bénite par le Saint-Père, pour la mission, attirerait des grâces particulières sur nos missionnaires*... Mais où la trouver? Comment la faire faire en quelques heures?...Nous attendions notre audience d'un moment à l'autre... après mille combinaisons toutes inutiles, notre bon ange gardien nous fit songer aux Sœurs de Saint-Vincent *de la Bocca Della Verita*, qui ont toujours été si pleines de zèle pour nos œuvres... Nous allons les trouver, et quel n'est pas notre étonnement lorsque la R. Mère assistante, en nous voyant, et avant que nous lui ayons fait connaître le motif de notre visite, nous dit en souriant: " *Oh, mon* " *Père, depuis ce matin, à la messe, j'ai une pensée qui ne me* " *laisse pas de repos... Figurez-vous qu'il m'est venu en tête* " *d'offrir une belle bannière du Sacré-Cœur à vos Pères qui vont* " *en Nouvelle-Guinée.... Mais je veux la leur donner aussi jolie* " *que possible, et vous allez me dire comment il la faut faire?..*"

Vous suppléerez vous-même, T.-R. Père supérieur, au reste de la conversation qui serait certainement bien intéressante mais trop longue à reproduire... la grande difficulté était que les bonnes sœurs demandaient *deux mois* pour confectionner ce petit cadeau, et que nous voulions la chose *tout de suite...*

Après bien des combinaisons et propositions irréalisables, on se souvient qu'il y a dans la communauté une très riche bannière du Sacré-Cœur... mais c'est un trésor de famille... c'est une pieuse sœur guérie par Pie IX qui l'a brodée, et qui est morte en 1878, dans les sentiments de la plus admirable piété... impossible de se défaire de ce souvenir... N'importe ! nous insistons si bien pour voir ce précieux travail, qu'on finit par nous l'apporter au parloir. Dès lors, le doute n'est plus possible pour nous ; cette bannière est évidemment faite pour la Mission... Elle représente Notre-Seigneur marchant au milieu d'une moisson couverte d'épis dorés ; Notre-Seigneur présente son divin Cœur avec un regard si attendrissant, un sourire si doux, et un geste si expressif, qu'on ne saurait mettre sur ses lèvres adorables d'autres paroles que celles-ci : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.... abondante est la moisson, en petit nombre les ouvriers...* (Luc, 10, 2). C'est le Sacré-Cœur de Jésus missionnaire appelant des moissonneurs à sa suite... Comment cette bannière ne serait-elle pas pour les missionnaires du Sacré-Cœur?... La raison était si évidente, que ce ravissant chef-d'œuvre d'art et de piété nous a été offert avec la plus grande générosité... et le mercredi 13 juillet, à 8 heures et demie du soir, nous avions notre audience tout-à-fait particulière... nous nous sommes rendus au Vatican avec la bannière du Sacré-Cœur, au grand étonnement des gardes et des camériers, et avec elle nous sommes entrés dans les appartements de Sa Sainteté... Le Pape était assis sur son fauteuil ; Il a souri aimablement en voyant entrer chez lui ce noble étendard que portait, non sans trembler un peu d'émotion, le bon Père Durin...

"...*Très saint Père*, avons-nous dit alors, après avoir fait " les prostrations et baisé les pieds du Souverain Pontife, " *voici le Père qui a été choisi par Notre T. R. Père général et* " *accepté par la Propagande, pour être Supérieur des Missions* " *de la Mélanésie et Micronésie ; il ne veut point partir pour ces* " *lointaines contrées sans recevoir la bénédiction de Votre Sain-* " *teté. Ce sera sa plus grande consolation et sa plus grande* " *force... Supérieur et fondateur de notre maison à Watertown,* " *il a tout quitté pour répondre aux désirs de ses supérieurs et*

" *au vœu du Vicaire de Jésus-Christ, et sur votre parole il par-*
" *tira pour l'Océanie avec deux de nos Pères.*

— " *Je suis très content que la Société des Missionnaires du*
" *Sacré-Cœur ait accepté cette mission... Il faut aujourd'hui,*
" *plus que jamais, tourner ses regards vers les contrées barbares*
" *et leur envoyer des prédicateurs... Allez sans crainte, c'est*
" *l'Eglise qui vous envoie. Votre présence seule fera du bien.*
" *Les sauvages eux-mêmes en vous voyant venir de si loin, ne*
" *pourront s'empêcher d'admirer l'esprit de dévouement et de*
" *sacrifice qui anime les Missionnaires... le bon Dieu bénira*
' *votre courage, mais ne vous exposez pas trop, soyez pru-*
dents..."

Le Saint-Père paraissait très-ému et très-animé en disant ces paroles. Nous restions fascinés sous ce regard plein de majesté et nous sentions que c'était bien Dieu lui-même qui nous investissait par son vicaire de cette grande mission.

" *Vous partez trois seulement et cela suffit, aujourd'hui,*
" *mais il y en a d'autres qui se préparent?*

— " *Oui, Très Saint-Père, parmi nos enfants de la Petite-*
" *Œuvre, nos novices et nos scolastiques, il y a d'ardentes aspi-*
" *rations vers l'apostolat, mais il y aura encore à attendre pour*
" *avoir de nombreux missionnaires....*

" *Ici, à Rome, notre scolasticat augmente, et la maison main-*
" *tenant terminée va nous permettre de recevoir un plus grand*
nombre de jeunes religieux..."

Ici le Saint Père daigna renouveler l'expression de cet intérêt paternel qu'il porte à notre cher petite Société et à nos enfants de Rome en particulier, et revenant au R. P. Durin, il lui dit :

" *Vous êtes donc né en Amérique?*

— " *Non, T. S. Père, j'étais supérieur en Amérique, mais je*
" *suis français et du diocèse de Moulins....*

— " *Oh! je connais bien, et j'aime beaucoup Mgr de Dreux-*
" *Brézé, c'est un grand évêque, je l'ai bien apprécié au Concile.*

— " *T. S. Père*, reprit le Père Durin, *c'est à Monseigneur de*
" *Moulins que je dois l'attachement inaltérable que je professe*
" *pour le Saint-Siége, il a su nous inspirer la soumission la plus*
" *grande et le dévouement le plus entier envers le Souverain*
" *Pontife....*

— " *Eh bien, ajoute le Saint Père, cela vous portera bonheur.*
" *Ne craignez rien. Nous prierons pour vous... Il y a partout*
" *des méchants, il y a partout des épreuves, mais avec le Sacré*
" *Cœur de Jésus, vous pourrez triompher de tout. Et quelles*
" *sont vos ressources ?...*

— " *Très Saint Père, nous n'avons absolument rien....*

Le Pape sourit et nous dit alors : " *la Propagande et la Pro-*
" *pagation de la Foi viendront un peu à votre secours ; nous*
" *avons fait dernièrement une encyclique adressée à tous les*
" *évêques du monde et par eux à toute la chrétienté, pour re-*
" *commander aux fidèles l'Œuvre de la Propagation de la Foi,*
" *et notre but en faisant cet appel a été surtout d'attirer de plus*
" *grandes charités en faveur des missions nouvellement établies*
" *et des missions les plus difficiles....*"

— " *T. S. Père, osâmes-nous lui dire, quel nom Votre Sainteté*
" *désire-t-elle que l'on donne au premier sauvage baptisé par les*
" *missionnaires du Sacré-Cœur.*

— " *Vous appellerez le premier,* Léon, *le second,* Joachim, *le*
" *troisième,* Joseph, *et vous nous enverrez, n'est-ce pas ? des*
" *nouvelles de la mission et des rapports sur ses progrès... Et*
" *cette belle bannière, qui l'a faite ?*

— " *T. S. Père, c'est une sœur de St-Vincent, guérie par Pie*
" *IX, et morte quelques années après, bien saintement.*

Le Saint Père prit alors la bannière, l'admira en détail, la trouva magnifique. " *Elle ravira tous les sauvages... je vais la*
" *bénir pour qu'elle vous aide à remporter beaucoup de conqué-*
" *tes sur ces chères âmes.*"

Et en disant ces paroles, il daigna la prendre entre les mains, la bénir, et la remettre entre les mains du cher Père Durin, comme le symbole de son apostolat...

Mous nous retirâmes bien émus et bien contents.—Toutes les paroles du Pape résonnaient jusqu'au fond de notre âme... une surtout ne cessait de revenir sur nos lèvres, le Saint Père l'avait dite avec tant de majesté et d'autorité :— " *Ne craignez rien, c'est l'Eglise qui vous envoie...*" Que cette parole est consolante ! Notre Seigneur disait à ses apôtres : " *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé...* et à son tour le successeur du Prince des apôtres nous appelle et nous envoie, et la parole du Pape c'est la parole de l'Eglise...

Puisse le récit rapide de cette audience, intéresser nos chers associés, et leur inspirer l'idée de venir par leurs prières et leurs aumônes, au secours de cette immense mission abandonnée depuis vingt-cinq ans...et au secours des Missionnaires et des sauvages qui n'oublieront ni sur la terre ni dans le ciel leurs généreux bienfaiteurs et leurs généreuses bienfaitrices !

Une dernière parole, elle est de Léon XIII, dans son admirable encyclique du 3 décembre 1880, et elle s'adresse surtout à nos vénérés confrères dans le Sacerdoce, et aux jeunes séminaristes animés de l'esprit apostolique : " *Si vous con-*
" *naissez des hommes zélés pour la gloire de Dieu, et en même*
" *temps disposés et aptes à partir pour ces saintes expéditions,*
" *encouragez-les, afin que la volonté de Dieu étant bien connue et*
" *manifestée, ils n'écoutent point la chair et le sang, mais plutôt*
" *qu'ils se hâtent de répondre à l'appel du Saint-Esprit...* Spiri-
" tus Sancti vocibus obtemperare festinent."

Votre enfant dévoué in C. Jesu,

Victor Jouet,
Miss. du S.-C.

MISSIONS D'ASIE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

Lettre de Mgr Laouënan, des Missions-Etrangères de Paris, vicaire apostolique de Pondichéry, à M. Hamel, chanoine honoraire de Saint-Brieuc, directeur diocésain de l'Œuvre :

" Les associés de la Propagation de la Foi peuvent être assurés que leurs aumônes ne sont pas stériles. Je n'ai pas besoin, pour en fournir la preuve, de sortir des lieux dont je fais en ce moment la visite pastorale. Quand j'y vins pour la première fois en 1848, il y a trente-deux ans, je voyageai plusieurs jours sans trouver une église et un chrétien; toute cette partie du vicariat, sur une longueur du nord au sud d'environ 120 kilomètres, et une largeur presque égale de l'est à l'ouest, était confiée à un seul missionnaire et ne comptait que cinq ou six stations, avec six ou huit mille chrétiens. Aujourd'hui, nous avons plus de trente-cinq mille fidèles, partagés en neuf districts, avec autant de missionnaires, et vingt-cinq à trente églises ou chapelles. De quelque côté que vous vous dirigiez, vous rencontrez fréquemment des chrétiens; du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils accourent et, se prosternant à terre, ils vous saluent par la formule d'usage: " Gloire à Dieu, Père."

" Des progrès analogues se constatent dans toutes les parties de la mission. Dans la province de Salem, qui compte près de deux millions d'habitants, il n'y avait, à la même époque, qu'un seul missionnaire pour huit à dix mille fidèles; aujourd'hui, nous y avons dix ou douze missionnaires, avec vingt-cinq ou trente mille chrétiens. Pour tout résumer d'un mot, lorsque le Saint-Siége m'a imposé, en 1868, la charge de cette mission, le chiffre des néophytes était d'environ 112,000; il dépasse aujourd'hui 180,000.

" Ces changements, que j'admire moi-même, sont dus manifestement à la droite du Très-Haut ; néanmoins, c'est justice de reconnaître que les aumônes de la Propagation de la Foi en ont été, après Dieu, le principal instrument ; ce sont ces aumônes qui nous permettent d'entretenir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques, de travailler à la formation d'un clergé indigène, de multiplier les écoles et les catéchistes, de construire dans les centres principaux des églises, des chapelles et d'humbles presbytères, de soulager un peu les pauvres qui forment la très-grande majorité de notre troupeau ; car, il est vrai de le dire, aujourd'hui, comme du temps de saint Paul, il n'y a, parmi nos chrétiens, ni beaucoup de riches, ni beaucoup de nobles ; c'est dans les classes indigentes que se recrutent généralement les néophytes.

" A ce propos, permettez-moi d'exprimer ici l'admiration continuelle que j'éprouve en considérant non seulement cette prédilection particulière de Dieu envers les humbles et les pauvres, mais la puissance merveilleuse de son action en eux. Humainement parlant, ils semblent avoir plus à perdre qu'à gagner en se faisant chrétiens, et surtout en se faisant catholiques. Généralement, ils sont, en effet, dans une sorte d'esclavage, ou tout au moins dans une étroite dépendance à l'égard des propriétaires et des chefs de leurs villages ; sans terres qui leur soient propres, et écrasés de dettes usuraires, ils sont obligés, pour vivre, de travailler à la merci de leurs créanciers et de leurs maîtres. Ceux-ci, restant païens, leur deviennent ordinairement hostiles, quand ils se font chrétiens ; ils les insultent, les maltraitent, leur refusent du travail ou ne leur laissent aucune liberté d'accomplir leurs devoirs religieux. Excités et soutenus par ces maîtres, leurs propres parents païens les repoussent, les vexent de toutes manières. Ajoutez qu'ils sont dispersés çà et là, loin du prêtre, loin de l'église, sans soutien, sans consolation. Ainsi, le district où je me trouve aujourd'hui n'a pas moins de 35 kilomètres du nord au sud, et presque autant de l'est à l'ouest ; il compte environ huit mille cinq cents chrétiens, disséminés en plus de cent villages, et n'a qu'un seul missionnaire. Outre l'église centrale, il existe

bien sept ou huit petites chapelles dans les endroits principaux, que le prêtre visite tour à tour ; mais, dans l'intervalle, les pauvres chrétiens sont privés de la messe, des instructions, de la présence et des encouragements de leur Père. D'autre part, ils sont continuellement tentés et harcelés par les offres d'argent que font les agents protestants répandus dans le pays, et dont tout le zèle, toute l'ambition, consiste à pervertir les catholiques.

“ Comment ces pauvres gens, qui ne sont pas assurés le matin d'avoir de quoi manger le soir, qui n'ont pour couvrir leur nudité que des haillons indescriptibles, ont-ils le courage et l'énergie d'affronter ces persécutions, de résister à ces tentations, de persévérer dans la foi malgré l'isolement dans lequel ils se trouvent forcément ? Dieu seul, évidemment, les anime. Ce ne sont, à coup sûr, ni les promesses que nous leur faisons, ni la valeur des secours que nous leur distribuons ; pauvres nous-mêmes, nous ne pouvons donner que de notre indigence, et nous ne leur promettons que les biens éternels ; cependant, c'est à la religion catholique qu'ils viennent, c'est là qu'ils restent envers et malgré tout.

“ Il y a trois ou quatre jours, nous arriva de loin un homme de caste honorable, baptisé il y a un an avec sa femme et ses petits enfants. Son frère, avec lequel il partage la maison paternelle, avait muré la porte qui donne sur son logement, afin de n'avoir aucune communication avec lui ; le chef du village menaçait de saisir son champ et de confisquer ses deux vaches, son unique avoir. Il eut soin de les amener avec lui, afin qu'on ne s'en emparât point durant son absence, et il se confessa et reçut les sacrements. Pour comble d'épreuve, Dieu l'a affligé d'une maladie qui l'a tout défiguré ; les païens lui répètent sans cesse que ce sont leurs dieux qui le frappent ainsi pour le punir de sa défection. Pourtant, au milieu de ces afflictions, il reste calme et ferme, fidèle à sa foi, confiant en la Providence. Après avoir été fortifié par les sacrements, il est retourné à son village.

“ Le même jour se présentait un protestant, qui a deux frères protestants comme lui ; tous les trois sont dans une

situation prospère, grâce aux largesses et aux dons des ministres. Ils venaient cependant nous communiquer leur désir secret d'entrer dans l'Eglise catholique ; ils savent que cette démarche peut causer leur ruine, et cette crainte bien naturelle les fait hésiter ; mais ils finiront par en triompher.

" Quelques catholiques, accablés par la misère et les dettes, attirés par les promesses des ministres, succombent à la tentation ; mais, en même temps, ils perdent la paix de l'âme et restent sans sécurité ; les enfants qui leur naissent, ils les envoient secrètement baptiser par le missionnaire catholique ; dès qu'ils sont malades eux-mêmes, ils appellent le prêtre pour se confesser et recevoir l'extrême-onction ; car, me disaient naivement quelques-uns dernièrement rentrés au bercail, si cette religion fournit de quoi vivre, elle ne vant rien pour mourir.

" Que de fois, en présence de tant de misères, de besoins et de persécutions, regrettons-nous de n'être pas, nous aussi, riches et puissants, afin de soutenir nos pauvres néophytes, de les protéger, de les rendre indépendants ! Mais il vaut sans doute mieux, pour leur salut et pour la gloire de Dieu, que les choses restent comme elles sont. Si nous étions riches, si nous pouvions distribuer des secours à pleines mains et sous toutes les formes, comme les ministres protestants, notre sainte religion deviendrait aux yeux du peuple une religion d'argent ; Dieu nous retirerait sa grâce, ou ne nous l'accorderait qu'avec parcimonie ; la foi, qui justifie et qui fortifie, manquerait à nos néophytes ; ils ne verraient, dans le catholicisme, qu'un moyen de vivre et de s'enrichir, et finalement ils perdraient leurs âmes, aussi bien que dans le paganisme et l'hérésie.

" Au reste, tout cela est l'affaire de Dieu, plus encore que la nôtre, et chaque jour nous pouvons le reconnaître, il sait mieux que nous la manière d'attirer les âmes qu'il a choisies et prédestinées. A 35 kilomètres d'ici, vivent une dizaine de familles, comptant de quarante à cinquante personnes. Séduites par les promesses, elles avaient renoncé à l'idolâtrie et embrassé le protestantisme. En retour, le ministre leur avait distribué d'assez fortes sommes pour acheter des terres et des bestiaux. Ce sont des gens de castes honorables,

et par conséquent n'ayant jamais eu, auparavant, de relations sociales avec les parias. Le ministre les oblige d'abord à manger, avec les parias, de la viande de bœuf préparée par ceux-ci ; puis il essaya de persuader à leur chef, qui était encore célibataire, d'épouser une jeune fille de cette classe méprisée. Il s'y refusa ; mais déjà tous étaient souillés, aux yeux de leurs parents païens, de trois crimes abominables : et, à partir de ce moment, personne ne voulut plus communiquer avec eux. Les voilà donc excommuniés, exclus de la société et de la famille, privés de l'eau et du feu, et partant fort embarrassés de leur situation. Que faire et devenir? Ils ne trouvaient aucune issue. Sur ces entrefaites, quelques-uns de leurs parents païens, qui demeurent dans un autre village où il y a un grand nombre de catholiques des mêmes castes, leur suggérèrent la pensée d'embrasser le catholicisme, parce que, disaient-ils, le baptême les délivrerait des souillures qu'ils avaient contractées, et les prêtres catholiques laisseraient chacun vivre paisiblement dans sa caste ; ils leur promettaient, à cette condition, de reprendre avec eux les relations antérieures.

" Nos pauvres gens prêtèrent l'oreille à cet avis, et, après s'être assurés de l'assentiment de toute leur famille, ils vinrent nous prier de les recevoir. Il y a un an qu'ils se présentèrent à moi, comme je passais ici même, et qu'ils me racontèrent leur histoire. Je les accueillis avec bienveilveillance ; mais il existait un obstacle : les sommes d'argent avancées par le ministre protestant et qu'il fallait rendre. Ils auraient voulu que nous fissions les frais de cette restitution. Je m'y refusai, en leur disant qu'il ne me convenait pas de les acheter, comme avait fait le ministre. Cette parole ne les a pas découragés, par la grâce de Dieu ; ils ont maintenant remboursé au pasteur protestant ce qu'ils avaient reçu de lui, et ont demandé un catéchiste pour les instruire et les préparer au baptême......

" Anxiétés et tristesses, consolations et encouragements, voilà les mots qui résument notre vie. Anxiétés et tristesses, de voir tant d'âmes qui se perdent autour de nous, tant de bien à faire, tant de maux à réparer, tant de misères à secourir, tant de travaux et d'œuvres à entreprendre et à

exécuter pour étendre et affermir de plus en plus le règne de Jésus-Christ, sans avoir les moyens d'y correspondre ; consolations et encouragements, en voyant la manière merveilleuse dont le bon Dieu supplée à notre pénurie et à notre insuffisance, amène et garde lui-même dans le bercail les brebis qu'il a choisies et prédestinées. Honneur, louange et bénédiction lui en soient rendus dans les siècles des siècles !

" En ce moment, je suis poursuivi par une autre préoccupation : une partie considérable du vicariat, et en particulier les districts dont je fais la visite pastorale, sont menacés ou même déjà affligés par une nouvelle famine ; les pluies d'hiver, qui tombent surtout en octobre, novembre et décembre, ont été insuffisantes partout, et nulles en un grand nombre de localités ; par suite, les récoltes ont été mauvaises ou ont complètement manqué. La misère est donc très-grande parmi le petit peuple dont se composent principalement nos chrétientés. Voici ce que m'écrit à ce sujet un de mes confrères, à qui j'avais demandé des nouvelles de son district et du voisinage :

" Quoique nous ne soyons encore que dans le mois de janvier, les étangs sont déjà à sec, et l'on est obligé de tirer de l'eau des puits pour abreuver les troupeaux. Que sera-ce dans un ou deux mois, si Dieu ne nous envoie de la pluie ? Ajoutez qu'en plusieurs localités, il est tombé sur les bestiaux une maladie qui en fait périr un grand nombre. Tout espoir de faire une récolte de riz étant perdu, on comptait au moins sur le *varagau*, espèce de petit millet qui exige peu d'humidité ; on en avait semé partout ; mais les pluies ayant complètement manqué, tout a été perdu. Je ne sais de quoi et comment vivront nos chrétiens. Ces jours derniers, quelques-uns me disaient :

" Cette année, nous mourrons tous. Lors de la grande
" famine, nous avons pu acheter du grain avec le prix de
" nos bijoux et de nos bestiaux. Nous n'avons plus rien ; le
" peu qui nous restait, les agents du gouvernement anglais
" nous l'ont enlevé pour solder les arriérés de nos impôts.
" Comment pourrons-nous vivre ?

" Le nombre des districts du vicariat qui sont désolés par

cette sécheresse s'élève à quatorze, avec une population chrétienne d'environ cinquante mille âmes.

" Comment ferai-je moi-même pour subvenir aux besoins de tant de monde ? Je n'en sais absolument rien. La grande famine, en augmentant le nombre de mes enfants spirituels, a en même temps angmenté considérablement mes charges. Le gouvernement anglais avait, jusqu'à présent, fourni à l'entretien d'environ 450 orphelins des deux sexes qu'il nous avait confiés ; il nous a retiré ce secours. Pourtant il a fallu doubler les catéchistes pour soigner les nouveaux chrétiens, construire beaucoup de nouvelles églises et chapelles ; toutes nos ressources sont engagées. Confiant en la Providence qui nous donne chaque jour tant de prenves de sa paternelle bonté, je distribue entre les missionnaires des districts éprouvés tout ce dont je puis disposer. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Trois ou quatre mois au plus. Et après ?... Après, *sauvami sittam* (la volonté de Dieu) comme disent nos Indiens. Dieu sait mieux que nous ce qui est avantageux au salut de ces peuples, et il nous viendra encore en aide, je l'espère, comme il l'a fait si abondamment pendant la grande famine."

† FRANÇOIS, *évêque de Flaviopolis,*
vic. apost. de Pondichéry."

MISSIONS D'OCÉANIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Lettre du R. P. Hillèreau, de la Société de Marie, au R. P. Poupinel, de la même Société.

" Nouméa, 6 février 1880.

" *Mon Révérend Père*,

" Au lendemain du terrible cyclone qui a ravagé la Nouvelle-Calédonie, je viens vous raconter nos désastres, convaincu que vous lirez ce récit avec un douloureux intérêt.

" La journée du samedi 24 janvier 1880 restera comme un souvenir néfaste dans les annales de Nouméa. Ceux qui ne voient dans les évènements humains et le désordre des éléments rien que de très naturel et de très explicable aux yeux de la raison et de la science, sont libres de chercher à leur gré les causes de cette effroyable perturbation ; mais ils ne nous empêcheront pas de monter plus haut et de reconnaître la main de Dieu qui s'appesantit sur notre colonie déjà si éprouvée. Que de désastres, en effet, depuis 3 ans ! La faillite, la banqueroute, la dépréciation des mines, l'insurrection canaque, les inondations après la sécheresse, les sauterelles, le cyclone enfin... Que Dieu ait pitié de nous, et que les hommes, éclairés par tant de douloureux évènements, deviennent meilleurs !

" Dès le vendredi, 23 janvier, les gens expérimentés concevaient de graves inquiétudes et prédisaient un terrible coup de vent ; mais on les laissait dire sans montrer la moindre émotion. Cependant le samedi matin, les plus incrédules commencèrent à ouvrir les yeux ; le baromètre baissait d'une manière effrayante ; la marée ne suivait pas sa marche régulière, et le vent changeait à chaque instant de direction. Nous étions réunis à l'évêché, quand tout à

coup, à neuf heures, le faîtage du toit se souleva avec fracas sous la violence de l'orage et tomba lourdement à terre. Le reste de la matinée se passant sans autre accident, nous nous rassurâmes un peu. L'évêché, construit depuis trois ans à peine, nous paraissait inébranlable. Il est sans doute, comme vous le savez, très exposé à cause du point élevé qu'il occupe sur la colline, mais il nous semblait devoir résister à la tempête. Au reste l'Ange du Vicariat ne nous protégeait-il pas ? Après avoir consolidé les portes et les fenêtres, et fermé les serrures à double tour, nous descendîmes, le R. P. Pionnier et moi, à l'église paroissiable afin d'y prendre les mêmes précautions. Agenouillés devant l'autel, nous priâmes l'Hôte divin du tabernacle de veiller sur son temple en péril, et nous sortîmes pour nous rendre à la cure, et de là remonter à l'évêché.

“ En ce moment la circulation dans les rues est impossible ; les débris des toits, les branches de cocotiers, des planches, des ustensiles de cuisine tourbillonnent pêle-mêle dans les airs. C'est une tempête effroyable !

“ Arrivé jusqu'à l'évêché, je me hâte de m'abriter sous la grande porte d'entrée avec nos enfants indigènes. Il serait imprudent de se hasarder à l'intérieur ; car la toiture gémit, les tuiles tombent comme la grêle et dans leur chute brisent et traversent les plafonds. Tout à coup un grand et magnifique sapin, un des plus beaux ornements de l'enclos, est soulevé ; les enfants poussent un cri d'effroi ; car l'arbre se penche et s'abat avec un craquement sinistre sur la chambre du P. Montrouzier qui n'était pas encore sorti. Heureusement, le coup fut amorti par la véranda qui entoute la maison. La chute de cet arbre a même été toute providentielle ; le sapin a sauvé l'habitation en la couvrant pour ainsi dire de son corps et en l'appuyant sur le sol par son poids énorme.

“ Le P. Montrouzier put sortir sain et sauf, et nous respirions un moment lorsque, soudain, un bruit terrible domine la tempête : ce sont les tuiles qui, cette fois, se détachent en bloc, et enfoncent la toiture de zinc. La pluie, par cette énorme crevasse, entre à flots dans les appartements. Nous nous précipitons dans les corridors, dans le salon ; l'eau a

pénétré partout et endommagé les tables, les livres, les tableaux. Pour comble de malheur, un volet du salon s'ouvre avec violence; à tout prix, il faut le refermer, sans quoi nous sommes perdus; mais comment s'y prendre? J'appelle au secours en retenant la fenêtre de l'intérieur, tandis que trois de nos jeunes gens, aidés du concierge, vont ressaisir le volet. Par bonheur, il y eut en ce moment quelques minutes de relâche dont nous profitâmes pour consolider la fenêtre et regagner notre abri sous la porte d'entrée.

"Notre petite chapelle en planches était encore intacte; je me dirigeais de son côté pour sauver le Saint-Sacrement et le déposer dans ma chambre, lorsque la tempête se déchaîna avec une nouvelle fureur. Trois fois je vis ce petit édifice se soulever sur sa base. Nous nous mîmes à prier, les enfants et moi, demandant à Dieu quelques minutes de répit, et nous attendîmes pendant une heure. Comme une heure est longue en pareille circonstance! Pendant ce temps les persiennes, les plaques de zinc, la véranda de l'étage supérieur volaient en éclats autour de nous et allaient s'abattre à une centaine de mètres. La provision de projectiles est épuisée: il pleut toujours, le vent ne s'apaise pas; mais qu'importe? Je me dirige, non sans peine, du côté de la chapelle; le jeune Hilarion m'y a précédé sans s'apercevoir que je le suis, et il y entre avant moi; s'approcher du tabernacle renversé, le saisir, se précipiter vers la porte (car la toiture menace de tomber), l'emporter dans ma chambre, ce fut pour lui l'affaire de quelques instants. Je rentre aussitôt avec ce brave jeune homme. Je voulus m'assurer immédiatement de l'état intérieur du tabernacle; car je craignais de trouver le ciboire ouvert et les saintes espèces çà et là. Quel ne fut pas mon bonheur! Le ciboire était intact; il s'était seulement penché, sans s'ouvrir, sur une des parois du tabernacle. Un fait bien remarquable, mon Révérend Père, c'est que dans toutes nos chapelles et églises, à l'évêché, à la presqu'île Ducos, à l'île Nou, à Païta, partout, les saintes espèces ont été respectées.

"A quatre heures du soir, la bourrasque se calma un peu. Le P. Pionnier, qui était resté au presbytère, vint m'annoncer que sa maison n'avait pas trop souffert. Je lui répondis

en lui montrant nos ruines, nos meubles entièrement perdus, la chambre du R. P. Provicaire saccagée. Notre pauvre église paroissiale, protégée par les bâtiments qui l'entourent, a été relativement épargnée ; nous pourrons continuer d'y célébrer les divins offices, bien qu'elle soit en fort mauvais état, la toiture et la façade ayant été gravement endommagées.

" Vers cinq heures et demie, le calme reparut enfin, lentement et comme à regret ; on eût dit que l'ange de la justice, en remettant son épée dans le fourreau, voulait encore jeter un regard de colère sur ce champ de désastres. Dieu veuille que ce soit un adieu définitif !

" Le presbytère, situé beaucoup plus bas que l'évêché, avait aussi beaucoup moins souffert ; c'est là que nous nous réunîmes tous vers la fin de cette terrible journée. Le P. Pionnier était heureux de donner un asile aux pauvres *naufragés*, comme il nous appelait : ce qui était bien vrai, puisque nos chambres étaient pleines d'eau.

" Dans cette longue lettre, je vous ai jusqu'à présent entretenu de nos dommages particuliers. Un passage du *Moniteur*, journal officiel de la colonie, vous fera connaître les malheurs publics : " L'aspect de la ville est navrant ; on dirait " que nous avons supporté un long siège ; des maisons sont " par terre, d'autres n'ont plus de toits ; toutes portent le " témoignage de leur lutte contre le fléau ; les docks des " transports maritimes, dans lesquels étaient déposés des " approvisionnements pour une valeur considérable, se sont " effondrés, en détruisant sous leurs décombres la plus " grande partie des marchandises ; d'autres magasins, en- " tièrement découverts, ont perdu aussi la plupart des valeurs " qu'ils renfermaient. C'est par millions que l'on peut comp- " ter les pertes de la seule ville de Nouméa.

" Ce spectacle si profondément triste pour les habitants " qui assistaient à la ruine de leur fortune, à la chute de leurs " maisons, était rendu plus épouvantable encore, s'il est pos- " sible, par l'aspect qu'offrait la rade. La mer était déchaî- " née par l'impétuosité de la tempête qui déjouait la sécu- " rité, pourtant exceptionnelle, de nos rades. Les habitants " semblaient oublier leurs angoisses personnelles pour sui- " vre du regard les bâtiments qui soutenaient une lutte im- " possible."

" Pendant ce temps, plusieurs bateaux échouaient ; seize victimes disparaissaient dans les flots ; les navires à vapeur, malgré tous leurs feux allumés, se tenaient à grand'peine sur leurs ancres ; un gros vaisseau anglais, en voulant changer de mouillage, coulait à fond un côtier. La *Calédonienne*, navire de l'Etat, chassait sur ses ancres et tirait le canon d'alarme sans qu'on pût aller à son secours ; il allait se briser sur les récifs, lorsqu'une rafale, le rejetant au large, le remit flot. J'aime à voir une protection toute spéciale de Dieu sur ce bâtiment dont le commandant et l'équipage nous ont donné si souvent des preuves de leur esprit chrétien. *La Croix du Sud*, malgré ses feux et ses ancres, étaient jetée à la côte ; trois chaloupes à vapeur échouaient. Plusieurs autres bateaux ont péri, et nous ne connaissons pas tous les sinistres.

" Maintenant, vous vous demandez sans doute avec anxiété ce que sont devenues nos stations de Saint-Louis et de la Conception pendant la tourmente. Nous n'osions pas nous interroger nous-mêmes, tant étaient vives nos appréhensions. Impatient, je me rendis à cheval dès le lendemain matin à St-Louis, d'abord pour informer de nos malheurs le R. P. Provicaire, puis pour rapporter au plus tôt des nouvelles. Vous savez que la Conception est à 8 kilomètres, et Saint-Louis à 16 kil. de Nouméa. Quel spectacle lamentable tout le long du chemin ! les arbres dépouillés de leur écorce, arrachés, brisés ; les toitures pêle-mêle, çà et là.

" En passant près du camp de Montravel dont je suis chargé, mon premier regard fut pour ma pauvre chapelle ; hélas ! il ne restait qu'un pan de mur. Même spectacle au camp de la Vallée des Colons. Le service religieux est donc impossible dans ces deux stations, jusqu'à ce que les ruines soient relevées.

" Mais quelle ne fut pas ma surprise en arrivant près de la Conception ! De loin tout me paraissait intact ; et de fait, grâce à Dieu, les dégâts étaient presque insignifiants. La mer, il est vrai, avait envahi le village et renversé quelques cases d'indigènes ; elle avait même, par extraordinaire, pénétré jusque dans notre jardin ; mais le vent, arrêté et brisé par la montagne, n'avait pas eu assez de violence pour causer de grands ravages.

" —Et Saint-Louis? m'écriai-je.

" —Presque rien, me répondit le P. Thomassin ; je viens " de recevoir cette bonne nouvelle."

" Oh ! béni soit Dieu, qui a bien voulu épargner cette station ! Nous avons là des constructions importantes, qui abritent 125 garçons et une centaine de jeunes filles. Quelles pertes irréparables, dans quels embarras nous serions aujourd'hui, si le cyclone y avait été aussi terrible qu'à Nouméa !...

" Je me remis bientôt en route pour Saint-Louis ; quand j'arrivai, le R. P. Provicaire était déjà à cheval, se disposant à partir pour Nouméa. Mieux que nous il connaît les charges qui pèsent sur le vicariat, mieux que nous il peut sonder la profondeur de nos désastres, et pourtant de son cœur brisé par l'angoisse, mais rasséréné par la foi, ne sortit pas une plainte. " Dieu soit béni en toutes choses, nous dit-il ; mieux " valent ces souffrances que d'autres..." Et en effet, pour le cœur du missionnaire, il y a quelque chose de plus affreux que les ruines matérielles : les ruines morales et la perte des âmes.

" Nous nous mîmes bientôt en route pour Nouméa en emmenant avec nous le P. Rosier, directeur de nos travaux : il va avoir une rude tâche ! Tristes, préoccupés, nous chevauchions en silence, lorsque tout-à-coup, nous voyons s'avancer à notre rencontre Jérémie, un de nos enfants de l'évêché. Il est chargé d'une missive pour le R. P. Fraysse, qui la parcourt rapidement et me regarde tout ému. " —Encore un malheur, me dit-il, ce sera le plus cruel pour nous : le P. David, parti pour la Dumbea dans la journée d'hier, n'est pas rentré chez lui ; on me fait dire de Païta que personne ne sait ce qu'il est devenu." Vous n'ignorez pas que le P. David est, depuis plus de six mois, curé de Païta, à 30 kil. de Nouméa.

" Je n'hésitai pas un instant : je priai le R. P. Provicaire de me prêter son cheval, plus frais et plus dispos que le mien ; et je partis au galop dans la direction de la Dumbea, dont nous n'étions éloignés que de onze kilomètres.

" Les moindres événements prennent des proportions colossales dans notre esprit, quand nous sommes sous le coup

d'une douloureuse appréhension ! J'allais donc toujours de l'avant et de plus en plus inquiet, lorsque je rencontrai un voyageur que j'interrogeai. " —Le Père, me dit-il, est venu hier à la Dumbea pour un mariage. La cérémonie s'est faite au milieu de l'ouragan ; le vent était si fort qu'il a fallu fermer porte et fenêtres pour sauver la maison ; et que le Père, pour y voir clair, a dû s'approcher d'un volet, percé de petits trous à jour. La noce a fait maigre chère, ajouta mon interlocuteur ; le P. David a déjeuné d'une boîte de sardines, après quoi il est parti. " —Vous pensez si ce récit, à moitié comique, était fait pour me rassurer. Quelle imprudence ! aller faire un mariage à une telle distance, par un temps pareil ! Sans doute, me disais-je, le missionnaire doit être toujours prêt, et toujours tout à tous ; mais quelle nécessité de s'exposer de la sorte ? Je ne vous cache pas que je maugréais un peu contre le cher P. David. J'en étais là de mes pénibles réflexions lorsque je rencontrai le courrier de Païta. " —Avez-vous des nouvelles du curé de Païta ? lui criai-je de loin ; savez-vous si le Père est rentré chez lui ?" Ce fut le Frère Ulbert qui me répondit du fond de la voiture. " —Tout va bien. Le Père a célébré la messe chez les Sœurs ce matin. Son église a été renversée par l'ouragan, mais il a pu sauver le tabernacle. A son retour de la Dumbea, il n'a pu traverser la vallée qui sépare l'Eglise du presbytère, parce que la rivière avait débordé."

" Je termine en ajoutant les nouvelles qui nous sont parvenues de quelques stations. Les désastres sont immenses.

" Lifou.—A *Chépénéhé*, la maison du Résident et les autres bâtiments ont perdu leurs toitures ; les trois quarts des cases canaques sont détruites, la moitié des cocotiers arrachée.—A *Eaeho*, l'église est renversée. La statue en fonte de N.-D. de Lourdes, pesant 4,000 kilogr., enlevée du clocher qui lui servait de piédestal, a écrasé la chapelle de Mékéléponne ; elle n'a pas été brisée.—A *Nathalo*, les écoles des frères et des sœurs ont subi de grands dommages ; l'église est complètement détruite, ainsi qu'une partie des cases ; on a perdu là un tiers des cocotiers et beaucoup de plantations d'ignames.—A *Gatcha*, l'église est démolie ; les maisons ont presque toutes été renversées ; les dégâts sont considérables.

“ Nous ne savons encore rien d'OUVÉA ni de MARÉ; le cyclone a dû y faire de grands ravages, car les marins prétendent qu'il est venu de là.

“ Le P. Chapuy nous écrit de l'île OUEN une lettre navrante et sublime de résignation: “ L'ouragan a passé chez nous avec “ toute sa fureur; je n'ai plus d'asile, plus d'ateliers, plus de “ magasin, plus de maison, plus d'ornements, plus de livres, “ pas même de bréviaire. L'église seule a tenu bon, mais elle “ a perdu sa belle toiture en tuiles. Le vent et la mer sem- “ blent s'être entendus pour nous faire le plus de dégâts pos- “ sible. Sans notre petite cave, qui heureusement est vou- “ tée, nous étions perdus. Je n'ai plus rien; je suis littéra- “ lement, tantôt brûlé par le soleil, tantôt trempé par la “ pluie, égrenant mon chapelet qu'un enfant a retrouvé.”

“ A *Ouraïl*, les cases ont été détruites. A la presqu'île *Ducos*, la chapelle et un grand nombre de maisons ont été emportées.

“ Nouméa, qui se trouvait au centre du cyclone, a été beaucoup plus maltraité que l'intérieur de l'île. Le gouvernement a fait des pertes immenses. Si le phare est resté debout, ses dépendances ne sont plus qu'une ruine. Le lazaret est en grande partie ruiné; les bâtiments fort considérables étaient terminés depuis peu de temps. M. le gouverneur anime et soutient les courages; il a fait mettre 60,000 fr. à la disposition des habitants les plus nécessiteux de la ville; 40,000 fr. seront repartis à l'intérieur. C'est un premier secours; nous espérons que la mère-patrie viendra généreusement en aide à la colonie.

“ Veuillez prier et faire prier pour nous dans toute la Société. Le vicariat de la Nouvelle-Calédonie passe par de terribles épreuves, mais nous restons pleins de confiance et de courage au milieu de nos immenses malheurs. Que Dieu inspire aux pieux associées de la Propagation de la Foi la pensée de venir à notre aide! Comment réparer tant de ruines sans le secours de leurs aumônes?

“ S. HILLÉREAU, *S. M.*”

Une lettre du R. P. Fraysse, aujourd'hui vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, annonce qu'un second cyclone est venu, le 10 février, aggraver la situation dans laquelle la première tempête avait mis la mission.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

Lettre du R. P. Deltour, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Natal, au R. P. Martinet, de la même Congrégation.

BASUTOLAND, ROMA, 1er décembre 1879.

" Mon Révérend et bien chèr Père,

" ... Ici comme partout ailleurs, il n'y a pas de roses sans épines. Connaissant les Cafres comme vous les connaissez, vous n'aurez pas de peine à croire que le calice d'amertume déborde quelquefois.

" A les prendre tels que les a faits la nature, ces pauvres Cafres sont esclaves de tous les vices. Et comment en serait-il autrement, héritiers qu'ils sont de la faute originelle et déshérités du bienfait de la révélation ? Ils sont menteurs, paresseux, voleurs et voleurs pleins de ruse, voraces jusqu'à la gloutonnerie. Quant aux autres vices, est-il nécessaire d'en parler ? Ne suffit-il pas, pour en comprendre l'étendue, de connaître, d'une part, la dépravation commune à tous les hommes, de l'autre, de considérer qu'il n'y a ici, dans ces ténèbres du paganisme et sous un ciel de feu, pour faire contrepoids aux passions, ni pudeur naturelle, ni honnêteté publique ? Partout évidemment où la morale chrétienne est ignorée ou repoussée comme trop sévère, le mal ne connaît pas de bornes. Ajoutez à tout cela un orgueil excessif, et vous aurez la peinture peu flatteuse, mais ressemblante de cet *animalis homo* que nous rencontrons ici sur tous les chemins et qu'il s'agit de convertir, c'est-à-dire de rendre fidèle à Dieu et aux hommes, humble, sobre, chaste, reconnaissant, laborieux et ami de la vérité.

" Voilà assurément un terrain bien ingrat. Trop souvent la semence n'y produit rien, pour les raisons énumérées par Jésus-Christ lui-même dans la parabole évangélique. Quel-

ques grains seulement tombent sur une bonne terre, et encore ne donnent-ils pas toujours le centuple. A vrai dire, l'œuvre est difficile, la tâche est faite pour déconcerter celui qui n'aurait pas des vues de foi très-élevées, très-indépendantes par conséquent du succès, et qui ne serait pas uniquement conduit par l'amour de Dieu dans toutes les démarches de son zèle.

" Le Cafre, très-ingénieux pour les choses matérielles, saisit difficilement les spirituelles ; il est toujours porté à faire des rapprochements grossiers et inadmissibles. La grâce travaille visiblement quelques âmes, mais elle n'en triomphe qu'à la longue. Au lieu de conversions en masse, nous n'avons guère que des conversions isolées et malheureusement assez rares ; aussi le nombre des catholiques augmente-t-il bien lentement. Les premiers baptisés, il est vrai, s'affermissent dans la foi et ont fondé des familles catholiques : cela seul constitue un progrès incontestable ; mais qu'ils sont loin d'avoir cet esprit foncièrement chrétien qui fait de l'homme un être vraiment nouveau, cette foi vive qui inspire la crainte et l'amour de Dieu.

" Le paganisme est extrêmement difficile à déraciner dans ces natures avilies. Toute la puissance de la parole, des exemples et même de la régénération spirituelle par le baptême ne suffit pas à l'extirper complètement. Presque toujours un Cafre reste païen par quelque fibre secrète de son être, par quelque idole profondément dissimulée, ignorée peut-être, au plus intime de son cœur ; et dans l'occasion cette mauvaise disposition se révèle. Dans les pays chrétiens, les enfants paraissent marqués en naissant des caractères de la prédestination à la vie surnaturelle ; héritiers de la foi des parents et régénérés bientôt dans les eaux du baptême, ils semblent n'arriver à l'existence que pour devenir des enfants de Dieu ; pour eux le christianisme est comme une seconde nature. La même loi d'héridité, mais dans des conditions tout inverses, produit dans la famille cafre des effets désastreux. J'ai vu des enfants, encore incapables de distinguer le bien du mal, leur main droite de leur main gauche, danser des danses païennes avec un art infernal que l'esprit d'imitation ne suffirait pas à expliquer s'il ne s'y mê-

lait une sorte de possession satanique décuplant les aptitudes et les inclinations à la pratique du mal. Il est vrai qu'une éducation chrétienne, si elle prend l'enfant au premier âge, vient encore aisément à bout d'étouffer ces germes abominables ; mais il est certain que le mal existe à l'état de poison inoculé dans le sang, et tout ce qu'il est permis de conclure, c'est que l'éducation religieuse est le meilleur moyen d'y apporter remède ou de l'extirper.

" Quoique très endurcis, nos païens sont néanmoins quelquefois inopinément vaincus par la grâce.

" Vous souvient-il d'une excursion que nous fîmes un jour, à cheval, vers le sommet de nos montagnes? Arrivés par des sentiers tortueux et abrupts en présence d'une immense grotte, dont le toit abritait un village païen, le chef de l'endroit, médecin et sorcier de grande réputation, portant à son cou quantité d'osselets magiques, vint nous saluer en avant de sa hutte, nous présenta fort courtoisement à ses deux femmes et nous fit les honneurs de son village. Sur votre invitation, j'adressai un pressant discours au vieillard pour l'engager à se convertir et à embrasser la foi des Romains. Je parlai de mon mieux, mais sans succès, comme il était naturel de nous y attendre. Deux ans plus tard, il perdit la seconde de ses deux femmes : c'était un obstacle de moins à sa conversion ; néanmoins il ne se sentit pas encore touché. Il fallait un motif dont le caractère léger de ce peuple peut seul expliquer l'efficacité. Le bon homme avait, dans son nombreux bétail, une belle jument qui mit bas un poulain à trois jambes, ce fut pour lui un argument décisif. Il vint à la mission, disant que Dieu avait fait un prodige pour l'avertir et l'amener à nous. Il entra en relations avec les Pères, fut admis au catéchuménat, reçut l'instruction nécessaire et enfin fut baptisé après les épreuves accoutumées. Aujourd'hui, c'est un parfait chrétien, qui, non content de la grâce reçue, attire après lui les membrs de sa famille. Déjà quatre de ses enfants sont entrés dans les rangs des catéchumènes.

" Dieu, il me semble, se joue ainsi de notre sagesse : d'abord, afin de prévenir nos découragements, puisque l'obstination la plus désespérante peut cesser au moment où on y pense le moins, et ensuite afin de nous apprendre à compter sur sa grâce et non sur nos raisonnements.

“ Nous avons actuellement plus de trente catéchumènes qui n'aspirent qu'au baptême et qui s'efforcent de s'en rendre dignes. Nous ne sommes point sortis encore cependant d'une situation fort modeste. Le registre de Roma porte 635 baptêmes. Ajoutez à ce chiffre celui de Saint-Michel et de Saint-Joseph de Korokoro qui est de 200, vous aurez le nombre total de nos baptisés. Parmi eux 40 environ, regrettant les oignons d'Egypte, ont regardé en arrière ; 100 autres, pris surtout parmi les enfants, ont paru devant Dieu. Il nous reste donc à peu près 700 catholiques. Qu'est-ce que cela, en comparaison des milliers de païens qui nous entourent ? C'est tout juste de quoi nous remplir de joie et nous récompenser de nos travaux au delà de leur mérite, puisqu'une âme a coûté le sang d'un Dieu. C'est aussi de quoi nous tenir dans l'humilité et toujours en haleine, puisque tant d'autres restent à conquérir.

“ Vous me demanderez, sans doute, si ce petit nombre de catholiques offre des garanties de persévérance, s'ils sont bons chrétiens, s'ils ont une foi éclairée et solide. A toutes ces questions je ne pourrais répondre qu'en faisant les réserves nécessaires.

“ Le Cafre est un être à part. Un rien l'abat, un rien le relève. Inconstant et léger, il déroute toutes les prévisions qu'on peut hasarder sur son compte. Je puis cependant répondre hardiment que nos chrétiens ont la foi et qu'ils en font généralement les œuvres. Or, les œuvres de la foi ici se doivent entendre dans un sens plus rigoureux qu'en France. Un cafre doit faire plus qu'un Européen pour se maintenir dans la bonne voie. Il faut qu'il se confesse, qu'il prie, qu'il communie souvent. Aussi, nous ne regardons comme bons chrétiens que ceux qui assistent les dimanches aux prières publiques, qui se confessent et communient tous les mois. Or, par la grêce de Dieu, la grande majorité agit de la sorte ; plusieurs même se confessent tous les quinze jours ; tous les dimanches, quelques-uns, hommes et femmes, s'approchent de la sainte Table. Enfin, nos principales fêtes de l'année sont vraiment belles et pieuses.

“ Pour arriver à ce résultat consolant, mais trop limité, la tâche est assez absorbante. Il faut les réprimander souvent,

et toujours nommément, autrement ils ne comprendraient pas; employer des comparaisons sans nombre tirées de leurs mœurs, de leurs usages ou du spectacle de la nature: c'est là ce qui les éclaire et ce qui les touche; déclarer la guerre, une guerre à outrance, de tous les jours et de menus détails, au paganisme et à ses pratiques. Si nous ne descendions pas jusqu'aux particularités les plus minimes, nous verrions nos catholiques eux-mêmes conserver en toute tranquilité de conscience les usages les plus condamnables.

" La sorcellerie, chez eux, est inséparable de la médecine. Ils ont une connaissance assez étendue des propriétés des plantes; mais ils ne savent pas en faire l'emploi dans une juste mesure. Ils administrent leurs remèdes à si fortes doses que, bien souvent, ils tuent avec une substance qui aurait pu guérir. A la prescription du remède ils joignent toujours celle d'un sacrifice. C'est une chèvre, un mouton, un bœuf qu'il faut immoler aux mânes des ancêtres, et comme les ancêtres ne se lèvent pas pour consommer la victime, c'est le sorcier-médecin qui en profite. Il y a, dans les cérémonies qui se pratiquent en ces occasions, quelque chose de grand et quelque chose aussi de tout à fait ridicule, le sentiment religieux de l'âme naturellement chrétienne et les inventions absurdes d'une imagination égarée. Au missionnaire de discerner le bon du mauvais, d'utiliser l'un et de combattre l'autre. Voici un échantillon des supplications qui accompagnent le sacrifice: " Allons! dieux de chez nous: aidez-" nous, guérissez ce malade. Qu'y a-t-il donc entre vous et " nous? Quelle faute avons-nous commise? Venez à notre " aide: secourez-nous. Nous vous en supplions." N'y a-t-il pas là un hommage au " Dieu inconnu " et ne devons-nous pas, à l'exemple de saint Paul, nous emparer de cette vague aspiration pour amener au Dieu véritable nos aréopagites du Basutoland?

" Les ancêtres jouent un grand rôle dans tous les évènements qui intéressent la famille cafre. C'est à eux que ces pauvres gens donnent le nom de *dieux* et qu'ils attribuent la bonne et surtout la mauvaise fortune. Un enfant est-il malade, c'est sa grand'mère, ou bien tel autre de ses aïeux, qui réclame cette faible créature: il faut l'apaiser par un

sacrifice. Si l'enfant vient à mourir, il faudra user de ruse pour préserver les jours d'un second. On lui donnera un nom capable d'effrayer la divinité insatiable, ou bien on changera les vêtements de son sexe jusqu'à ce qu'il ait grandi.

" Les Cafres ne manquent pas d'esprit, mais ils n'en attribuent pas beaucoup à leurs dieux, c'est-à-dire à leurs morts. Je ne sais si je vous ai jamais parlé de la cérémonie d'un enterrement païen ?

" Les Cafres se débarrassent bien vite de leurs morts. Un cadavre leur suggère des pensées trop noires pour qu'ils en puissent longtemps supporter la vue. Quand il meurt quelqu'un au village, si c'est un personnage marquant, on renverse un pan de mur du parc aux bœufs (1) et l'on creuse en cet endroit une fosse à peu près circulaire et suffisamment profonde. Après le coucher du soleil, on apporte le cadavre préparé d'avance. Il est accroupi, tenant sa tête dans ses mains et ficelé, dans cette situation, avec des soins minutieux et de puériles précautions. Cette préparation est d'autant plus facile, que le corps du cafre conserve toute sa souplesse et sa flexibilité jusque dans les bras de la mort (2). Le cadavre est ainsi déposé dans la fosse, de telle sorte que la tête soit au niveau du sol, la face tournée vers l'Orient, " car c'est de là, disent-ils, que sont venus nos pères." Dans sa nouvelle demeure, le défunt ne doit pas rester sans nourriture. S'il venait à en manquer, il reviendrait parmi les vivants les inquiéter et leur nuire. En conséquence ils jettent dans la fosse quelques grains de *mabélé* et de maïs, quelques haricots et quelques pepins de courge, plus un paquet de chiendent. On ferme la tombe avec une dalle et on rétablit le mur démoli. Désormais, ce mort sera un dieu, gardien du troupeau de ses enfants.

(1) Il faut savoir que le parc aux bœufs est commun pour tout le village, dont il occupe le centre. Son enceinte, de forme circulaire, est assez généralement en pierre. C'est là que les bœufs sont ramenés à la tombée de la nuit.

(2) Nous laissons au P. Deltour la responsabilité de son assertion. Sans vouloir contredire ce qui n'est nullement impossible, nous nous permettons seulement de demander si on a bien observé le fait et si la hâte qu'ont les Cafres d'ensevelir leurs morts n'est pas la raison pour laquelle on remarque de la flexibilité dans leurs membres jusqu'à ce moment là.

" Tout n'est pas fini là. Le Cafre qui a touché un cadavre est un homme impur ; il ne peut plus travailler à son champ, manier la pioche ; il faut le purifier, lui et la tombe.

" Peu de jours après l'enterrement, on offre, dans le village, un sacrifice matinal. Avant le lever du soleil, un bœuf est immolé à l'âme du défunt ; c'est une sorte d'expiation pour le mort et pour les vivants. Chaque membre de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, prenant dans sa main une partie des excréments trouvés dans les intestins de l'animal, crache dessus, la jette contre la tombe, tous disant ensemble : " Dors pour nous le sommeil de la mort."

" Dans ce pêle-mêle de rêveries absurdes et de pratiques ridicules auxquelles on ne peut penser sans rougir, et d'autres encore dont je ne parle pas, il ne serait pas impossible de trouver, en y regardant de près, quelques lambeaux de vérités, quelques traces de vieilles traditions. Quand il n'y aurait que la croyance à l'immortalité de l'âme au fond de toutes ces erreurs, je trouve que nos chers Basutos sont moins éloignés de la saine philosophie et surtout sont plus prêts du salut que vos académiciens matérialistes et athées.

" Depuis quelques jours, nous avons le bonheur de posséder Mgr Jolivet au milieu de nous. Mais les instants sont comptés, et Sa Grandeur doit repartir mardi prochain pour Sainte-Monique et pour Natal, où Elle veut absolument arriver avant Noël.

" Veuillez agréer, etc.,

" J.-M. Deltour, O. M. I."

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

Dans la guerre du Zuzuland, guerre qui a passionné si vivement l'opinion publique en général et surtout en Europe, les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée ont montré, comme aumôniers des troupes anglaises un dévouement auquel la presse a rendu un solennel hommage. Nous croyons intéresser les pieux associés de la Propagation de la Foi en citant quelques pages du journal du R. P. Baudry. Elles renferment des détails intéressants sur un des épisodes les plus émouvants de cette longue guerre.

Extraits du journal du R. P. Baudry, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire dans le vicariat de Natal, aumônier militaire des troupes anglaises.

" Ma première visite en arrivant au fort Evelyn a été pour l'hôpital, où j'ai trouvé une vingtaine de malades. Parmi eux il y avait un Marseillais que j'avais connu à Durban et qui s'était engagé comme volontaire. Il y avait aussi dans le fort un Breton, que je n'ai pas pu voir, parce qu'il était de patrouille. Le fort est admirablement bien situé sur une colline et, grâce aux travaux qu'on y fait, il devient de jour en jour plus formidable. La garnison se compose de deux cents hommes; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre la place.

28 juin.

Camp d'Ingwanigwana.—Enfin je suis arrivé à mon poste sain et sauf, me voici au milieu de ceux dont je vais partager le genre de vie, les fatigues et les dangers. Quoique la distance qui sépare les deux camps ne soit que de 16 milles, il nous a fallu presque toute la journée pour la parcourir. La route devient de plus en plus difficile. Ce n'est qu'une suite de montagnes et de ravins, offrant une marche pénible à des mules déjà épuisées; heureusement qu'elles ont le pied sûr, autrement on n'avancerait qu'au milieu d'une succession d'accidents. De tous côtés on ne rencontre que des *kraals* (villages cafres) réduits en cendres ; quelques-uns fument encore, et à mesure que nous nous rapprochons du principal corps d'armée, on constate d'une manière plus évidente les ravages de la guerre. Heureusement que tous les kraals sont abandonnés. Les hommes en état de porter les armes ont rejoint Cetywayo ; les femmes et les enfants sont allés se réfugier dans les montagnes, loin de la route suivie par

l'armée. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre sont des chiens qui rôdent dans la solitude. Des compagnies de vautours de grandeur prodigieuse leur disputent les restes des bœufs morts ou mourants. J'ai eu plusieurs fois l'affreux spectacle de dix à douze de ces vautours dévorant des bœufs tombés de lassitude sur le chemin et trop épuisés pour continuer la route. Il était pénible de voir ces pauvres bêtes essayer, à l'aide de leurs longues cornes, de se délivrer de ces oiseaux voraces, et ne pouvant y réussir. Leurs mugissements plaintifs disaient assez l'atrocité de leurs souffrances. J'ai bien regretté en plusieurs circonstances que les volontaires qui nous accompagnaient n'aient pas fait usage de leurs armes pour mettre fin à ces tortures.

" 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul.—Malgré la solemnité de la fête, je n'ai pu dire la sainte messe, n'ayant ni autel ni ornements avec moi. J'ai laissé ma chapelle à Dundee, et Dieu sait quand et si je la retrouverai jamais. J'ai cependant eu un service religieux. M. Coar, l'aumônier anglican, vint me dire ce matin d'un air impérieux qu'il avait fixé midi et demi pour mon service, et que l'ordre du jour en faisait mention. Comme je comptais beaucoup sur cette fête pour entendre les confessions, j'allai trouver le chef d'état-major, et lui demandai s'il n'y avait pas possibilité de changer l'heure. " Certainement, me répondit-il ; quel moment voulez-vous fixer ?" J'indiquai dix heures. Il dressa donc un nouvel ordre du jour, et je me préparai à adresser quelques mots à ces braves gens.

" A dix heures, tous les catholiques appartenant au 13e, au 80e et au 90e régiment, un certain nombre d'artilleurs, etc., environ 400 ou 500 hommes, se réunisssaient autour de moi, sur le versant de la colline regardant Ulundi. Rien de plus simple et cependant rien de plus imposant. Je m'agenouillai au milieu de ces braves, qui se tinrent debout, la tête découverte, l'arme au bras, et le livre d'office sous les yeux. Je récitai quelques prières qui furent suivies avec le plus grand recueillement. Comme je l'ai dit, c'était la fête de saint Pierre et de saint Paul ; je m'inspirai donc naturellement du souvenir de la vie et de la conversion de ces deux saints. Il me serait bien difficile de redire le petit sermon que

j'adressai à mon auditoire. Il y a des circonstances qui donnent à la parole une autorité et un entrainement qu'elle serait loin d'avoir par elle-même dans des moments moins solennels. L'ennemi avait été aperçu le matin même, nous étions évidemment à la veille d'une grande bataille. J'invitai donc vivement les soldats à venir se réconcilier, afin que, s'ils devaient tomber sous la sagaie des Zoulous, ils pussent au moins mourir la conscience en paix. Mes paroles furent comprises et firent du bien, car depuis ma rentrée sous la tente du major jusqu'au soir à huit heures au couvre-feu, je fus assiégé par des soldats qui voulaient se confesser. Je n'eus que le temps de dire mon office, mon chapelet et de prendre une petite réfection. Que d'heureux mon ministère fit ce jour-là ! Ces braves me prenaient la main et la baisaient avec respect, en disant : "Maintenant, Père, je ne " crains plus rien. Auparavant, j'étais continuellement tour-" menté et craignais de mourir, mais je suis heureux, et ver-" rais même la mort avec plaisir." N'est-ce pas une preuve de plus que la religion rend brave ?

" 30 juin.—Ce matin, à huit heures et demie, nous nous mettions en marche. J'ai été émerveillé de la rapidité avec laquelle cette masse immense d'hommes, de chevaux, de bœufs, de wagons, s'est mise en mouvement. Aussitôt que la colonne se fut ébranlée, j'enfourchai mon humble coursier et piquai des deux pour aller faire la connaissance du commandant des chevau-légers de Natal. J'appris qu'il était en tête de la colonne. C'est un bien brave homme et un bon catholique. Je chevauchais à ses côtés et nous causions tranquillement, quand on aperçut deux Zoulous envoyés en estafette. L'un était porteur d'une lettre fixée au bout d'une baguette selon l'usage des indigènes du pays, l'autre avait en main une longue épée. C'étaient de nouveaux messagers de Cetywayo.

" Pendant que le commandant se dirigeait vers le courrier, je m'avançai vers celui qui portait l'épée. L'idée me vint alors que ce pouvait bien être celle dont était armé le Prince impérial quand il fut tué. Je priai donc un volontaire, qui l'avait déjà arrachée des mains du Zoulou, de me la passer, et je reconnus tout de suite l'N gravée sur le

pommeau. Jusque-là les deux Zoulous n'avaient su que penser, ils tremblaient de tous leurs membres, et leur figure serait devenue pâle, si leur teint d'un noir bien foncé ne s'y fût opposé ; mais lorsqu'ils virent que j'avais reconnu l'arme et que tous les volontaires s'étaient groupés autour de moi pour considérer et toucher cette épée de Napoléon Ier, victorieuse dans tant de batailles, ils cessèrent d'avoir peur. Le commandant envoya la lettre et l'épée au général en chef, et moi je continuai ma route, tout fier d'avoir été le premier à découvrir cette arme précieuse que l'on croyait perdue pour toujours.

" Je viens de profiter d'une petite halte pour aller visiter un kraal abandonné, mais non détruit. Pour éviter tout danger et toute surprise, j'ai commencé par en faire le tour et m'assurer qu'il était bien évacué. D'autres nous y ont déjà précédés, car je remarque des signes de pillage : ce sont des pots de terre brisés, des courges écrasées, du maïs répandu de tous côtés. A l'intérieur je trouvai des peaux de bœuf, qui devaient probablement servir de nattes, des haillons, des gourdes, et une petite tabatière en paille tressée, que j'emportai comme souvenir de ma visite. Je pris également un paquet de millet que mon cheval mangea à belles dents pendant que j'écrivais mes notes.

" Après souper, un soldat vint me remettre un billet du directeur du transport ; il me demandait où et quand il pourrait me parler pour régler une affaire de conscience. Comme j'étais libre alors, je me rendis près de lui, et le trouvai étendu sous un abri formé par deux couvertures. C'était tout le luxe que les officiers pouvaient se permettre, encore beaucoup n'en avaient pas autant, tandis que moi j'avais un bon wagon, bien fermé, avec une paillasse et un oreiller. Celui qui m'avait fait demander était un converti du protestantisme, de nouveau retourné à ses premières erreurs. Il me pria de faire cesser ses remords et de le recevoir dans l'Eglise catholique, ce que je fus heureux de faire. Sa confession une fois finie, la joie rentra de nouveau dans son cœur, et il ne savait comment me témoigner sa reconnaissance.

" 1er juillet. Bords du White-Umbelosi. — Cette fois-ci,

nous sommes réellement en présence d'un nombre considérable d'ennemis. Toute la journée on a été en vue du Kraal royal, et l'on a aperçu des régiments entiers de Zoulous, allant de kraal en kraal. Notre marche a été excessivement pénible, à travers un pays accidenté et couvert d'arbrisseaux épineux. Nous avons fait une foule de petites haltes pour donner aux wagons le temps de se rassembler. Dans un endroit si dangereux et en présence de l'ennemi, il était bon de se disperser, et cependant la ligne de bataille, grâce aux wagons, avait bien 2 à 3 milles de long. Deux compagnies de sapeurs ouvraient la marche et frayaient à coups de hache un passage au milieu de ces petits arbres et de ces broussailles. Pendant ce temps je me tenais un peu partout, afin de me montrer aux soldats catholiques et de profiter des haltes pour entendre leurs confessions.

“ Sur les trois heures de l'après-midi nous arrivions à un demi-mille de la rivière. J'étais dévoré de soif, je suivis donc quelques volontaires qui s'y rendirent pour se rafraîchir. Je n'avais point songé à l'imprudence de cette action. Du côté opposé, se trouve une haute colline boisée, qui commande le seul passage possible. Je revenais tranquillement, quand j'entendis des coups de fusil. Messieurs les Zoulous s'étaient embusqués sur la colline et ouvraient sur nos imprudents volontaires un feu bien nourri. Cet accident dérangea les plans arrêtés d'avance. La colonne du général Wood devait, à son arrivée à la rivière, la traverser et camper sur la hauteur, mais l'attaque imprévue de l'ennemi fit changer la tactique.

“ Aussitôt l'ordre fut donné de former le *laager* à l'endroit même où nous étions ; ce fut l'affaire d'environ trois quarts d'heure, quoiqu'il y eût à couper et à transporter de gros arbres ; mais tout le monde travailla, et nos Cafres mêmes, dont j'avais précédemment remarqué la paresse, se montrèrent très-empressés à fermer avec des épines les interstices laissés entre les wagons.

“ Le général en chef renvoya alors les messagers qui étaient venus apporter l'épée du prince impérial, et fit dire à Cetywayo que, s'il ne s'opposait pas au passage de la rivière, on ne brûlerait pas ses kraals ; il lui donna jusqu'au 3 juillet à midi pour préparer sa réponse.

" 2 juillet. — A minuit moins le quart, la nuit dernière, nous eûmes une fausse alerte, un coup de feu partit dans la direction des postes avancés, et en moins de trois minutes tout le monde était debout, sans ordre donné.

" Je dormais tranquillement dans mon wagon, quand j'entendis les soldats s'écrier : " Les voici, les voici, ces vilains noirs ! " A la manière dont ils criaient et au désordre qui régnait dans les rangs, je crus que les ennemis étaient déjà sous les wagons, aussi je ne fus pas longtemps à sauter à bas du hamac (nous nous couchions toujours tout habillés et même bottés) ; mais dans ma précipitation je me sentis tirer par la barbe ; c'était mon révérend compagnon qui, moins agile que moi, cherchait un point d'appui quelconque pour l'aider à sortir de son lit. Quand je fus sur pied, je vis tout le monde à son poste, le fusil en joue et prêt à faire feu, mais pas un Zoulou. J'offris de nouveau ma vie au bon Dieu, et je me mis à parcourir les rangs des soldats. Tous paraissaient contents de pouvoir enfin se mesurer avec l'ennemi, mais l'ennemi ne se montra pas. En revenant vers mon wagon, j'eus l'explication de cette alerte. A l'endroit où nous campions, il y a beaucoup de cactus dépouillés de leurs feuilles inférieures jusqu'à la hauteur de 5 à 6 pieds. Une des sentinelles avancées prit un cactus pour un Zoulou et fit feu. Les Cafres auxilliaires, qui l'entendirent, abandonnèrent promptement leurs postes pour se retirer à toutes jambes vers le laager. Les autres sentinelles les prirent pour des Zoulous, et de là l'alarme générale.

" Je rentrai alors dans mon wagon, où je fus bientôt rejoint par le révérend Coar, qui tempêtait contre les Cafres, qui avaient ainsi troublé son sommeil pour rien, et il souhaitait, dans son dépit, que la sentinelle fût, pour punition, privée de sommeil pendant huit jours. Tout le monde se recoucha alors, et au bout de quelques minutes la plupart avaient oublié l'incident et étaient plongés dans un profond repos.

" Ce matin les sapeurs sont à l'œuvre, ils déboisent un petit côteau afin d'y braquer deux canons. Dans la journée j'ai encore entendu quelques confessions. Vraiment ces pauvres soldats font preuve de bonne volonté et de foi bien

vive, en consentant à se confesser en se promenant avec moi de long en large, étant à chaque instant coudoyés par les passants, ou bien accoudés dans mon wagon à deux pas du ministre protestant. La grâce du bon Dieu les a touchés, qu'il en soit à jamais béni !

“ Il est quatre heures du soir, la musique joue un air joyeux. C'est le signal pour faire rentrer dans le laager tous les bœufs et chevaux qu'on laisse paître pendant la journée.

3 juillet. — Je viens de voir les premières victimes de la guerre, ce sont de pauvres blessés couverts de sang. La lutte est commencée. A midi, S. M. Cetywayo n'ayant pas encore daigné répondre au général, on s'est décidé à agir. Les deux canons placés sur la petite colline déboisée les jours précédents commencèrent à vomir la mitraille. Un silence morne fut la seule réponse. Au même moment, tous les corps à cheval partirent dans une direction opposée et traversèrent la rivière à un gué que l'on avait découvert la veille. Après quelques minutes d'anxiété, on les aperçut escaladant la colline et courant à toute bride dans la direction d'Ulundi. Pas un ennemi, pas un coup de feu. Quelques soldats s'emparent de la position et y établissent un piquet, les autres se dirigent vers le kraal. Déjà ils l'atteignent et vont y pénétrer quand ils sont accueillis par une vive fusillade. Les Zoulous, en tacticiens habiles, s'étaient cachés dans leurs huttes et attendaient nos cavaliers de pied ferme. Il y aurait eu témérité à une poignée d'hommes, environ 300, de vouloir résister à plus de 15,000 ennemis, tous armés de bons fusils. Le colonel faillit perdre la vie dans cette rencontre, car il fut entouré de Zoulous, et ce ne fut que grâce à sa dextérité à manier le sabre qu'il put s'en débarrasser. Voyant que toute résistance serait inutile, il se hâta d'examiner le terrain, ce qui était sa mission principale, choisit un campement qui pût être avantageux à l'armée anglaise en cas de besoin, et fit sonner la retraite. Deux hommes ont été tués dans cette reconnaissance et trois grièvement blessés. Tous supportent leurs souffrance avec courage et résignation. Quoique aucun d'eux ne soit catholique, voyant l'apathie du chapelain protestant, j'ai cru devoir leur offrir quelques consolations, qu'ils ont reçues avec reconnaissance.

" 4 juillet, onze heures du matin.—Une bataille vient de se donner. J'en suis sorti sain et sauf : *Deo gratias!* Mais quel feu! quel tapage assourdissant! quelle fumée! C'est quelque chose de vraiment effrayant.

" Je regrends mon récit où je l'ai interrompu hier. J'avais remarqué, après la reconnaissance, que mon révérend compagnon ne tenait pas trop à suivre les troupes désignées pour marcher vers Ulundi et qu'il aurait préféré rester dans le fort. Je le voyais rôder autour de la tente du général, et je croyais bien qu'il cherchait un prétexte pour être dispensé de la corvée. Il vint me dire que, n'ayant pu voir le général, il lui avait fait remettre une note relative aux aumôniers. Le soir donc, dans l'ordre du jour pour le lendemain, je lus : " Les aumôniers resteront dans le fort. " Ce fut pour moi un contre-temps désagréable qui m'empêcha de dormir. Aussi ce matin, à quatre heures, j'étais debout ; je me dirigeai vers la tente du général, et le priai de me laisser accompagner les troupes, assurant que ma présence leur inspirerait de la confiance et du courage et les aiderait à bien mourir. " Je sais, je sais, dit le général, aussi serai-je heureux de vous voir nous suivre." C'est tout ce que je demandais. L'ordre du jour fut aussitôt changé, et je me disposai, tout joyeux, à me mettre en marche. J'annonçai cette nouvelle aux soldats, qui en furent enchantés. Je ne sais si la joie de partir me fit parler plus haut que d'habitude, le fait est que mon révérend apprit qu'en dépit de l'ordre du jour de la veille j'allais suivre les troupes. Il se leva aussitôt, et vint me dire quelques instants après que, puisque je partais, il avait prié le général de le laisser partir aussi, et qu'on avait obtempéré à sa demande.

" A six heures donc les deux colonnes, à l'exception d'environ deux cents hommes laissés pour garder le fort, s'ébranlèrent dans la direction de la rivière, chaque soldat portant sur soi des provisions pour trois jours, consistant en biscuits et viandes conservées. Cinq ou six wagons de munitions nous suivaient. Contrairement à mon attente, nous passâmes le fleuve sans coup férir. Ce fut l'affaire de dix minutes. Malgré le froid du matin, les soldats entrèrent dans la rivière avec de l'eau jusqu'aux genoux. Au delà on se

forma en carré. Chaque côté du carré avait trois lignes de profondeur ; la cavalerie se déployait dans la plaine tout autour ; les lanciers fermaient la marche. C'est dans cet ordre que nous avançâmes pendant environ vingt minutes à la recherche des Zoulous, lesquels ne donnaient aucun signe de vie. On avait ordonné de ne pas détruire les kraals et surtout de ne pas les brûler, la fumée qui en résulterait pouvant gêner nos opérations. Mais cet ordre, soit qu'il n'eût pas été transmis, soit qu'il le fût trop tard, ne put être exécuté, et nous eûmes à peine passé le premier kraal, qu'une fumée noire et épaisse nous indiqua qu'il était en feu.

“ Après avoir dépassé le deuxième kraal d'environ 500 à 600 mètres, nous fîmes halte en face d'une petite maison en briques qui avait servi de magasin à un marchand catholique. Les murs seulement restaient debout ; mais dans l'intérieur il y avait un cadavre, celui d'un des soldats tués la veille dans la reconnaissance. Pendant que les ingénieurs abattaient les murs de la maison, quelques soldats se mirent à creuser une tombe pour y déposer les restes de leur camarade. Au moment où ils remplissaient ce devoir fraternel, on entendit du côté opposé une fusillade terrible. Les Basutos, nos alliés, venaient de découvrir les Zoulous cachés dans des ravins boisés, et c'était sur eux que se dirigeait ce feu de peloton. Il n'y avait pas de temps à perdre. Un des murs de la maison, en tombant, recouvrit la fosse ; le clairon sonna ; et en un instant tout le monde fut à son poste.

“ Aussitôt que le premier coup de fusil fut tiré, on vit une foule de petis feux s'allumer comme par enchantement dans les ravins des montagnes qui nous entouraient, et en même temps sortir du kraal royal des masses épaisses de Zoulous. Le sol en était tout noir. Les Basutos, qui avaient découvert l'ennemi, se replièrent lentement vers le carré, en déchargeant leurs carabines ; mais aussitôt que les Zoulous eurent atteint leur kraal, ils se cachèrent derrière leurs huttes, et de là ouvrirent un feu bien nourri sur les Basutos. Dès lors, la lutte n'étant plus égale, ces derniers durent se replier promptement sur le carré. L'artillerie commença alors à tonner. Plusieurs bombes furent lancées au milieu de ces masses noires et durent faire de grands ravages. Les Zou-

lous un peu surpris se dispersèrent ; mais, en espaçant leurs rangs, ils continuèrent ae marcher vers nous rapidement. En même temps, nous aperçumes des flancs des montagnes sortir des milliers de guerriers. Moins de douze minutes après le premier coup de fusil, nous étions complètement cernés par au moins 25,000 ennemis. Nous étions à peiné 5,500. Heureusement que nous avions une bonne position, une petite élévation dans une large plaine.

" Aussitôt que la cavalerie fut rentrée dans le carré, la bataille s'engagea sur toute lá ligne. Elle ne fut pas longue, mais elle fut terrible. Les soldats épuisèrent leurs soixante-dix cartouches, et le feu des Zoulous était aussi bien nourri que celui des Anglais. Je crus bien que je ne sortirais pas vivant de ce carré. Au milieu de ces nuages de fumée et de poudre, il était bien diffictle de distinguer les blessés ; beaucoup étaient atteints et continuaient néanmoins à se battre. Les chevaux paraissaient effrayés et on les voyait trembler de tous leurs membres. J'aperçus dans la bagarre un petit jeune homme de Durban qui s'était engagé comme interprète et qui était affolé de peur. Quoiqu'il fût protestant, il me suivait partout, pensant peut-être qu'il serait plus en sûreté à mes côtés. Enfin, le feu se ralentit, et les Zoulous commencèrent à se replier. Un hourra s'éleva de nos rangs. Ce fut le signal de la fuite de l'ennemi. Aussitôt, le carré s'entr'ouvre et laisse passer les lanciers et tous les corps à cheval, qui se précipitent à la poursuite des fuyards.

" Les pertes, de notre côté, furent peu considérables. Nous n'eûmes à déplorer que quelques morts, un seul était catholique. Je l'enterrai sur place. Il y eut environ quatre-vingt-dix blessés, dont plusieurs très-dangereusement. Tous sont maintenant là couchés par terre ou sur des lits de sangle et supportent leurs peines avec la plus grande patience. Il y a environ une quinzaine de catholiques parmi eux. J'ai entendu la confession de ceux que je croyais en danger ; j'ai aussi donné des consolations à tous indistinctement.

" La poursuite dura une heure, après quoi les cavaliers revinrent ayant chassé les ennemis jusque dans les montagnes. Les Zoulous se groupèrent sur les sommets et, de là, semblaient nous défier encore, quand on fit avancer une

grosse pièce d'artillerie qui leur envoya plusieurs abus. Cette manœuvre produisit snr eux l'effet d'une pierre lancée au milieu d'une fourmilière; les Zoulous se hâtèrent de disparaître.

" On s'avança alors, toujours dans le même ordre, vers le kraal royal, où l'on déjeuna, puis les curieux allèrent visiter le château de S. M. Cetywayo. C'est un palais en planches couvert en feuilles de tôle, et composé de quatre petite pièces. En fait de meubles, on ne trouva que des bouteilles vides, ce qui prouve que Sa Majesté ne dédaignait pas la boisson des blancs. Pendant le combat, le roi s'était tenu à couvert, derrière son kraal. En voyant ses troupes fuir, il avait rétrogradé au plus vite dans les montagnes. Chacun alors se mit à la recherche d'un souvenir. Je fis comme les autres, et fus assez heureux pour me procurer un bouclier blanc, des assagaies, des balles, de la poudre, etc. Fier de ces trophées et remerciant Dieu, je repris avec les troupes le chemin du camp que nous avions quitté le matin. Les blessés, portés sur des litières, souffraient horriblement pendant la route. Vers les quatre heures du soir, nous rentrions dans nos positions. Ainsi s'est terminée cette glorieuse journée du 4 juillet; elle a été une belle réparation des défaites subies précédemment par l'armée anglaise.

" Baudry, o. m. i.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

ÉTATS-UNIS.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CAROLINE SEPTENTRIONALE.

Lettre de Mgr Gross, vicaire apostolique de la Caroline septentrionale, à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

"Wilmington, 20 mai 1880.

"Messieurs,

"...C'est le 3 mars 1868 que S. S. Pie IX, ému par les sollicitations du concile général de l'Eglise des Etats-Unis tenu à Baltimore, érigea la Caroline du Nord en vicariat apostolique et en confia l'administration à Mgr Gibbons, élevé depuis au siège métropolitain.

"Le zèle du prélat pouvait se déployer dans un vaste champ; car l'Etat de la Caroline septentrionale comprend 50,000 milles carrés, étendue à peu près égale à celle de l'Angleterre, et sa population est de 1,200,000 habitants, la plupart écossais, anglais ou allemands d'origine. A son arrivée, Mgr Gibbons ne trouva que 800 catholiques, dispersés dans tout le vicariat et, pour auxiliaires, il n'avait que trois prêtres. Ses moyens d'action étaient donc bien inférieurs à la tâche qu'il devait remplir. Il ne suffisait pas en effet de pourvoir aux besoins de quelques centaines de catholiques; il fallait encore accroître le troupeau par des conversions nombreuses.

"Le premier soin de Mgr Gibbons fut d'augmenter le nombre de ses prêtres. Il visita diverses missions jusque-là peu importantes; il établit des écoles dans les centres catholiques et fit venir les sœurs de la Merci pour instruire les

jeunes filles. Grâce à la générosité d'un prêtre qui lui offrit une vaste ferme, il fonda un monastère de religieux Bénédictins et un collège florissant pour les garçons. Sous l'impulsion de son zèle apostolique, de nouvelles missions prirent naissance et quelques années après, ce pays, qui jusque-là n'avait été qu'un désert au point de vue spirituel, commença à fleurir et à porter des fruits. Outre les nombreuses familles gagnées à la religion et disséminées en divers endroits, il y a maintenant trois paroisses uniquement composées de convertis. Les quelques prêtres de Mgr Gibbons, animés par la piété et le dévouement de leur chef, ont obtenu une riche moisson.

" On est étonné de voir les sentiments admirables de ce peuple; son respect pour la religion est illimité. L'incrédulité ouvertement professée partagerait la honte qui s'attache d'ordinaire à l'immoralité publique. Ainsi, il y a deux ans, l'élection d'un sénateur de l'Etat fut annulée pour cause d'infidélité. Il n'y a pas de district qui n'ait un local destiné aux réunions du culte.

" Permettez-moi de vous raconter quelques traits édifiants.

" Un des prêtres avait visité une partie du pays où aucun missionnaire n'avait pénétré avant lui, et il avait converti une famille composée de douze personnes. Maintes fois, le chef de la maison avait fait l'éloge de la piété de ses ancêtres. Un jour qu'ils visitaient ensemble le cimetière, le missionnaire lui dit :

" —Je suppose que tous vos parents, qui sont enterrés ici,
" ont reçu au moins le sacrement de baptême ?

" —Oh non ! répond le converti : aucun peut-être ne l'a
" reçu.

" —Comment ? Ils étaient religieux et ils ont fait si peu
" de cas de ce sacrement ?

" Sans doute, ils croyaient au baptême; mais ils n'ont pas
" voulu le recevoir des mains des prédicants pour ne point
" s'associer à leur secte. Ils ignoraient la vraie foi ; mais
" ils savaient bien que les sectes dissidentes du protestan-
" tisme ne pouvaient être l'Eglise du Christ."

" J'ai parlé de trois paroisses uniquement composées de néophytes. Dans la conversion de l'une d'elles, le doigt de

Dieu s'est montré visiblement. Cette mission possède à Newton-Grove une église dédiée à saint Marc. En 1871, un médecin de cette localité, éloignée d'une centaine de milles de toute chapelle catholique, lut dans le *New-York Herald* un sermon de l'archevêque, Mgr J. Mac-Closkey. Assailli depuis longtemps par des doutes sérieux, il fut profondément impressionné par ce discours qui n'était qu'un exposé solide et lumineux des principes du catholicisme. Comme il ne connaissait aucun fidèle, la pensée lui vint d'écrire une lettre avec cette seule adresse : " A l'un des prêtres catholiques de Wilmington." La missive fut remise à un ecclésiastique de la ville ; une correspondance active fut échangée de part et d'autre et, quelques mois après, cet homme de bonne volonté faisait sa profession de foi avec tous les membres de sa famille entre les mains de Mgr Gibbons. Cette conversion émut le district de Newton-Grove ; on attaqua vivement le nouveau catholique, dont les affaires souffrirent même considérablement ; mais il demeura intrépide. Bien mieux, il résolut de communiquer aux autres le don divin qu'il avait reçu. Entouré de parents et d'amis, il commença par les instruire, et tous, les uns après les autres, entrèrent dans l'Eglise.

" Il sut profiter pour faire le bien de l'autorité que lui donnait son habileté professionnelle. Assis au foyer de familles où n'auraient pu être admis ni un prêtre, ni même un simple fidèle, il expliquait d'un ton animé et sincère les principes de notre foi et réfutait vigoureusement les odieuses calomnies dont elle est l'objet. Il achetait des brochures de propagande et les distribuait. Enfin, grâce à lui, le missionnaire put faire une première visite à Newton-Grove. Il prêcha en plein air ; malgre le froid intense, une nombreuse assemblée voulut entendre de sa bouche la parole divine. On régla alors que, tous les deux mois, il y aurait un service régulier dans le comté. Toute la population s'y rendait. Ignorants et curieux entouraient par centaines le prêtre ; ils voulaient le voir et l'écouter. On éleva d'abord une espèce d'abri provisoire pour le culte. Mais, pour ne pas exposer les mystères sacrés au ridicule en les célébrant devant un peuple encore imbu des idées protestantes, le missionnaire

offrait le saint sacrifice dans la maison du principal converti, et les nouveaux fidèles y assistaient pieusement. Le dimanche, à onze heures, avait lieu le service public, consistant en prières, chants, lecture de l'Ecriture sainte et un long entretien sur quelque point de la doctrine catholique. On continua ainsi pendant plus d'un an, et les familles entraient les unes après les autres dans le bercail de Jésus-Christ.

" Cependant le démon ne pouvait pas céder la place sans combat. Les sectes s'unirent donc pour arrêter les progrès de la foi naissante, tinrent des assemblées tumultueuses où le catholicisme était tourné en dérision et interdirent au peuple d'assister aux cérémonies et de lire des livres papistes. Vains efforts, les esprits, ignorants mais sincères, voulurent s'éclairer et suivre les inspirations de leur conscience. Après la conversion d'un certain nombre de familles, on bâtit une église et une école. Le noble médecin eut encore l'honneur de commencer l'entreprise ; il offrit une somme considérable, et en peu de temps le temple fut terminé et consacré. Mgr Gibbons vint, et il administra le sacrement de confirmation aux heureux néophytes. La plupart, appartenant à la partie la plus respectable de la population, possèdent de vastes fermes. Leurs bons exemples, leur instruction personnelle et leurs familles nombreuses contribueront sans nul doute à gagner à l'Eglise le district tout entier.

" Une autre mission, de fondation récente, doit son origine à quelques colporteurs irlandais qui s'établirent dans un endroit où aucun catholique n'avait encore résidé. Ils s'allièrent aux familles du pays et appelèrent un prêtre pour les instruire et leur administrer les sacrements. Lorsqu'un certain nombre de catéchumènes eurent été baptisés, une église et une maison d'école furent construites.

" Aujourd'hui, neuf missionnaires seulement sont occupés au ministère évangélique dans le vicariat. Des conversions s'opèrent de tous côtés et les stations se multiplient. Les prêtres, hélas ! ne peuvent accorder aux paroisses les soins nécessaires à cause de l'immense étendue de chacune d'elles. Celle de Wilmington, par exemple, a une longueur de 300 milles.

" Outre les blancs, nous avons des nègres au nombre de

plusieurs centaines de mille ; tous vivent dans une ignorance déplorable. Nous désirerions pouvoir les confier aux soins des Pères de Saint-Joseph qui consacrent leur vie exclusivement à cette œuvre. Présentement nos noirs catholiques assistent aux offices avec les blancs ; mais ceux qui ne sont pas encore convertis refusent de fréquenter l'église, parce que la disposition du local ne permettant pas de les séparer des blancs, ils craignent l'antipathie de ces derniers. Pour atteindre cette race abandonnée et dégradée, naguère encore soumise au joug de l'esclavage, il faudrait un clergé spécial qui pût lui donner tout son temps et toute son attention. Nous ne pouvons faire, hélas, en leur faveur, que ce que nous permettent nos faibles ressources et le nombre limité de nos prêtres.

" Laissez-moi vous dire en finissant que, si des conversions ont eu lieu dans cet Etat, si la mission possède des ouvriers, nous en sommes redevables surtout aux secours pécuniaires que vous nous avez accordés. Dieu vous a choisis pour être les coopérateurs de son œuvre ; humainement parlant, elle aurait échoué sans votre généreux concours. Au nom de Dieu, au nom des milliers de catholiques du vicariat, veuillez recevoir les remerciements dus à vos libéralités.

" J'ai l'honneur de me dire

" Votre obéissant serviteur en J.-C.

" † Mark S. Gross,

" *Vicaire apostolique de la Caroline du Nord.*"

HOUPÉ MÉRIDIONAL (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

Le R. P. Benjamin, des Mineurs Observantins, missionnaire au Houpé méridional, écrivait de Kin-tchéou-fou, le 15 *avril* 1880:

D'autres vous auront appris la mort de M. Aymeri, procureur des lazaristes ; c'est un homme qui a droit à notre reconnaissance. Nous avons fait un service solennel pour le repos de son âme, et Sa Grandeur a prié ses missionnaires de dire une messe à la même intention.

Le jour de Pâques, nous avons eu une alerte. A peine étions-nous à table nous nous aperçumes que le feu était à une maison voisine. Le vent nous envoyait une fumée épaisse, et les flammes menaçaient de nous condamner à un départ précipité. Déjà Monseigneur s'apprêtait à mettre en lieu sûr les archives et les objets principaux. Heureusement le vent donna aux flammes et matières en feu une autre direction. Nous allâmes ensuite nous prosterner aux pieds du saint sacrement. Au bout de quelques instants, tout danger avait disparu ; grâce à la divine Providence, nous en avons été quittes pour la peur.

Nous avons failli, ces jours-ci, avoir un martyr. Quelques familles de Pe-li-tso s'étaient converties, il y a un an ; elles envoyèrent en février dernier une ambassade près de Monseigneur pour qu'il leur accordât un missionnaire. Sa Grandeur, accédant à leurs désirs, chargea de cette nouvelle station le P. Joachim Lo, prêtre indigène. Celui-ci se mit aussitôt en route, guidé par ses chrétiens; il arriva le 25 du même mois à sa destination. La famille Jang le reçut avec joie.

Les premiers jours se passèrent en paix : le Père ne s'occupait que de son ministère, instruisant les nouveaux convertis, leur expliquant le catéchisme et leur apprenant les prières.

Le temps libre était employé à satisfaire la curiosité des païens et à prêcher les vérités de notre sainte religion. Tout allait à merveille, aussi le démon jaloux de ce triomphe, envoya ses émissaires. Le 18 mars, une centaine d'individus arrivèrent avec leurs barques. Mettant pied à terre, ils vinrent s'amuser devant la résidence du Père. C'était un jeu superstitieux et immoral destiné à apaiser le dragon et les mauvais génies de l'eau. Un instant après, cessant de jouer, ils se présentèrent à la famille Jang pour demander des sapèques et pour la forcer à leur préparer à manger. La famille Jang refusa poliment, affirmant qu'elle adorait le vrai Dieu et qu'elle ne pouvait concourir à encourager des jeux défendus.

Grande colère des païens. Le Père tâcha de les calmer et s'appuya sur l'approbation de l'empereur et sur l'autorisation donnée de prêcher librement l'Evangile dans tout le céleste empire.

Il lui fut répondu qu'on ne l'admettait nullement dans cette contrée et qu'on ne permettrait jamais que quelqu'un l'embrassât, que celui qui le ferait sentirait leur vengeance, qu'il fallait enfin que lui, missonnaire, partît au plus vite, autrement, on le chasserait à coups de bâton.

Obeir à une injonction aussi injuste eût été une faiblesse, c'était fermer tout accès pour l'avenir au missionnaire et à la religion. Plein de zèle pour le salut des âmes, il resta et continua à enseigner avec bonté les chrétiens et les païens, faisant tous ses efforts pour réfuter les calomnies et les erreurs. Le feu qui n'était pas éteint, couvait sous la cendre. Les esprits malveillants saisirent une autre occasion.

Le 2 mars, le tambour appela le peuple à la fête populaire du Dragon, pendant laquelle on promène une pièce de soie rouge découpée en forme de serpent. De toutes parts on accourt, les rangs se grossisent, une agglomération de 600 personnes se forme et se met en marche. L'agitation commence et cette troupe furieuse se dirige vers la maison habitée par le missonnaire. Plusieurs hommes se ruent avec rage sur la grande porte qui en ferme l'entrée et essayent de l'enfoncer. Le tambour animait cette masse furibonde. La porte cède, on pénètre dans l'intérieur, les cloisons sont brisées, notre pauvre missionnaire se trouve au milieu d'une

populace enragée. Très peu avaient vu le prêtre, et comme il était assis à sa table pour écrire une lettre, les uns disaient c'est bien lui, les autres soutenaient que non. Pendant ce temps, le peuple avide de butin enlève les caisses, le lit, les ornements. Les plus cruels tombent sur le Père, l'accablent de coups, enfin le saisissent par les cheveux, l'entraînent hors de la maissn, le jettent à terre, lui arrachent ses habits, le frappent, lui lancent des pierres; une en particulier très grosse manque de lui briser l'épine dorsale. Le pauvre Père s'évanouit. Alors, deux vieillards demandent grâce, finissent par calmer las esprits et dispersent peu à peu les persécuteurs.

Tous croyaient que le missionnaire aurait succombé; le Seigneur heureusement veillait sur lui; après quelques heures de repos, il reprit connaissance, il lui semblait sortir d'une longue léthargie. Tout étant rentré dans le silence, on lui donna des habits pour se couvrir, puis on le porta dans sa maison où il revint de ses émotions.

C'était fini, il était nécessaire de songer à la retraite pour ne pas s'exposer à une nouvelle scène plus funeste, C'est pourquoi, profitant des ténèbres de la nuit, le Père tout meurtri par les coups, gagna les rives du fleuve, monta en barque et descendit chez Monseigneur.

Sans perdre de temps, Sa Grandeur porta plainte aux autorités civiles; l'accueil fut fort gracieux, les promesses brillantes, mais rien ne fut fait. Après un mois et demi, nous en sommes au même point. Les malfaiteurs se vantent de leur victoire, et nous perdons notre prestige.

Pour cette raison, je me suis adressé au consul français, car j'espérais obtenir par ce haut fonctionnaire réparation et justice. Hélas ! une seconde lettre, en date du 19 mai, m'apprend que le mandarin n'a pas tenu ses promesses. Il a fait simplement remettre au Père Joachim cent ligatures. Il a fait ensuite saisir Jang, qui avait donné l'hospitalité au Père, lui a reproché d'avoir introduit le missionnaire, de s'être fait chrétien, puis il l'a jeté en prison. On vient de brûler la maison d'un autre fidèle. Vous comprenez nos tristesses.

NOUVELLES.

[Les Missions Catholiques.]

Chine —Mgr Cosi, vicaire apostolique du Chan-tong, nous écrit de Zi-nan-fou :

" En revenant du synode épiscopal dans la capitale du Chan-si, j'ai visité plusieurs chrétientés, dans lesquelles j'ai trouvé un grand nombre de néophytes bien instruits.

" Sui-kia-se, la première station où je me suis arrêté, est une ville de la préfecture de Lao-liu. Quelques habitants de cette importante localité étant venus à Zi-nan-fou pour s'instruire de la doctrine chrétienne, se décidèrent à embrasser la vraie foi et me demandèrent un prédicateur pour leurs compatriotes. J'envoyai le P. Mathieu Hu ; à son arrivée beaucoup d'habitants se firent inscrire parmi les catéchumènes. Mais un païen puissant, furieux de ces conversions, fit venir des ministres anglicans qui ouvrirent une école et bâtirent un temple. La famine arriva sur ces entrefaites. Grâce aux sommes énormes qu'ils recevaient du comité de secours de Shang-haï, les protestants se gagnèrent un grand nombre de prosélytes. Ils nourrissaient les habitants de plus de trente villages, et les pauvres affamés, pour plaire à leurs bienfaiteurs, se disaient leurs adhérents. Mais, lorsque la disette fut finie, les secours de Shang-haï n'arrivant plus, les néophytes se dispersèrent : les uns retournèrent au paganisme, d'autres se firent catholiques. Une vingtaine seulement restèrent fidèles aux prédicants, parce qu'ils recevaient d'eux un salaire. Parmi eux se trouve un apostat qui faisait autrefois l'école aux enfants catholiques et qui touche chez les ministres un fort traitement. La main de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur lui. Peu à peu, il a été obligé de vendre tout son avoir et il est aujourd'hui complètement ruiné. Ce malheureux avait deux enfants déjà baptisés. Il y a deux ans, son second fils, âgé de dix-huit ans, tomba gravement malade et fit une mort effrayante. Quelques heures avant d'expirer, il criait que le diable se tenait près de son lit et voulait l'emmener.

L'aîné, qui avait assisté à la mort de son frère, s'est converti.

" Une autre chrétienté, celle d'Ubedou, doit son commencement à de jeunes étudiants. Le P. Philippe, passant par ce pays, s'arrêta dans une pagode pour se reposer. Beaucoup de curieux vinrent le voir et il se mit à leur prêcher. Cette instruction détermina plusieurs jeunes gens à se faire chrétiens. Ils reçurent le baptême et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'autres. J'ai administré, dans cette localité, le sacrement de la confirmation à quatre-vingt personnes......"

—

Etats-Unis. — Le *Baptist Weekly*, de New-York, contenait dernièrement cet aveu :

" Les prêtres papistes les plus distingués par leur savoir et leur influence, se portent partout où le catholicisme est le plus faible, dans les contrées les plus désolées, acceptant volontiers les difficultés et la pauvreté, pour peu qu'ils puissent servir la cause à laquelle ils se consacrent tout entiers."

La feuille protestante ajoutait :

" On ne trouve pas chez les prêcheurs baptistes un tel zèle. Faut-il donc avouer que " l'erreur et la superstition " ont plus de puissance que la lumière du pur Evangile pour susciter d'admirables dévouements ? "

Le *Freeman's Journal*, de New-York, citant ce passage, demande si le *Baptist Weekly* croit sérieusement qu'un ministre avec femme et enfants s'exposera de gaieté de cœur à l'insalubrité des climats, à la misère, à l'isolement, aux tortures, à la mort. " Qui a, dit-il, jamais entendu parler d'un Marquette, baptiste ; d'un de Smet, presbytérien ; d'un François-Xavier, méthodiste ? Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Que l'on nous montre donc le martyrologe protestant ? Le *Baptist Weekly* n'est pas assez cruel pour vouloir qu'un jeune missionnaire nouvellement marié s'en aille évangéliser le centre de l'Afrique, ou passer sa lune de miel au milieu d'une tribu d'Indiens, décimée par une fièvre contagieuse. Quel mobile peut le pousser à s'exposer à la mort ? Prendre soin de sa famille, n'est-ce pas son premier devoir ? Le *Baptist Weekly* est bien étourdi en attendant de lui le magnanime désintéressement d'un prêtre papiste."

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

SEIZIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1882.

SOMMAIRE.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1882

(NOUVELLE SERIE)

SEIZIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

Permis d'imprimer :

† Ed.-Chs, Evêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des Recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1881.

(45me année.)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique et Notre-Dame de la Garde	$212.94
Archevêché	10.00
Grand Séminaire	18.45
Petit Séminaire	6.22
Hotel-Dieu	27.00
Dames Ursulines	38.57
Hôpital-Général	36.50
Sœurs de la Charité	8.00
Sœurs du Bon Pasteur	8.00
Porté	365.68

Rapporté	$365.68
St Patrice	
St Laurent du Hâvre	22.00
Faubourg St. Jean	145.00
St. Roch (y compris un don de $25.00)	557.06
St Sauveur	250.91
Ecole des Frères de St Sauveur	70.00
Ecole Normale	19.08
Asile des Aliénés	60.00
Porté	$1489.73

CAMPAGNES.

Rapporté	$1489.73
Agapit St	38.55
Agathe St	44.31
Alban St	40.00
Alexandre St	16.00
Ambroise St	38.25
Anastasie Ste	6.00
Ancienne Lorette	79.00
André St	19.68
Ange Gardien	78.00
Anges Sts de la Beauce	3.80
Anne Ste de Beaupré	42.25
Anne Ste de la Pocatière	110.00
Anselme St	135.90
Antoine St	34.48
Antonin St	15.00
Apollinaire St	19.42
Aubert St	12.00
Augustin St	237.58
Porté	2459.95

Rapporté	2459.95
Basile St	23.00
Beaumont	39.66
Beauport	289.88
Bernard St	33.25
Berthier	26.65
Buckland	9.90
Cajetan St	6.00
Calixte St de Somerset	72.30
Cap Santé	31.50
Cap St Ignace	99.14
Casimir St	58.00
Catherine Ste	29.00
Charles St	74.00
Charlesbourg	84.15
Chateau-Richer	
Claire Ste	55.00
Collège de Ste Anne	7.00
Côme St	5.00
	$3403.38

Rapporté............	$3403 38
Croix Ste....................	118.20
Couvent de Jésus-Marie..	18.50
Cyrille St........	5.00
David St	51.54
Denis St	58.69
Deschambault	57.71
Ecureuils......................	17.00
Edouard St de Frampton.	8.00
Edouard St de Lotbinière	22.20
Eleuthère St................	5.00
Elzéar St.....................	20.65
Emmélie Ste................	2.00
Ephrem St...................	11.00
Etienne St...................	2.50
Eugène St....................	2.00
Evariste St...................	22.45
Famille Ste..................	38.00
Félix St du Cap Rouge....	10.46
Ferdinand St	14.12
Ferréol St....................	28.00
Flavien St.....................	16.00
Foye Ste	40.10
François St. de Beauce...	18.00
François St J. O............	26.42
François St R. d. S........	60.00
Frédéric St...................	36.00
Georges St...................	25.50
Germaine Ste..............	4.50
Gervais St...................	59.00
Gilles St.......................	8.00
Grondines...................	73.00
Hélène Ste..................	16.04
Hénédine Ste (y compris un don $50)..............	75.50
Henri St	83.43
Honoré St....................	15.75
Inverness.....................	40.00
Isidore St.....................	46.30
Ile aux Grues...............	52.36
Islet (y compris un don $75.00).....................	168.15
Jean Chrysostôme St.....	32.95
Jean St des Chaillons....	42.31
Jean St. I. O. (compris un don $200)............	376.00
Jean St. Port-Joly.........	86.00
Jeanne Ste	48.00
Joachim St..................	69.15
Porté...........	$5434.86

Rapporté............	$5434.86
Joseph St de Beauce......	108.87
Joseph St de Lévis........	107.00
Julie Ste........................	24.85
Justine Ste...................	12.00
Kamouraska.................	36.00
Lambert St..................	34.00
Lambton.....................	120.00
Laurent St..................	00.00
Laval et Lac Beauport....	7.50
Lazare St....................	38.45
Léon St	7.75
Lévis..........................	224.38
Lotbinière *.................	100.00
Louise Ste...................	19.00
Magloire St..................	1.25
Malachie St..................	5.70
Marguerite Ste............	8.00
Marie Ste....................	41.60
Michel St....................	95.00
Mont-Carmel...............	4.30
Narcisse St..................	4.35
Nicolas St....................	87.50
N. D. de Montauban......	6.53
N. D. du Portage..........	23.00
Onésime St..................	2.50
Pacôme St...................	12.00
Pamphile St	2.00
Paschal St..................	109.50
Patrice St de Beaurivage.	
Paul St de Montminy.....	12.00
Perpétue Ste...............	2.06
Pétronille Ste..............	30.00
Philippe St de Néri........	20.30
Pierre St de Broughton...	13.50
Pierre St I. O..............	150.00
Pierre St R. d. S...........	37.00
Pointe aux Trembles.....	70.00
Portneuf	35.00
Raphael St..................	14.16
Raymond St.................	30.00
Rivière du Loup............	36.75
Rivière Ouelle..............	12.00
Roch St des Aulnaies.....	42.65
Romuald St..................	110.00
Sacré Cœur de Jésus......	8.45
Sacré Cœur de Marie.....	5.58
Sébastien St.................	
Sévérin St....................	9.35
Porté............	$7316.69

* M. Joseph Noel de Lotbinière a aussi légué pour la Propagation de la Foi une somme de $870.48 qui ne figure pas dans ce rapport.

Rapporté	$7316.69	Rapporté	$7536.41
Sillery	29.50	Tite St	5.60
Sophie Ste	18.00	Ubalde St	5.60
Stoneham	9.72	Valcartier	11.00
Sylvestre St	29.00	Valier St	44.00
Thomas St	133.50	Victor St	7.60
Porté	$7536.41		$7610.21

Montant des contributions	$7610.21
Dons et intérêts	465.23
Arrérages tels que marqués dans le compte-rendu de l'année dernière	37.40
Total de la recette de 1881	$8112.84

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec pour l'année commençant le 1*er octobre* 1881, *et finissant le* 1*er Octobre* 1882.

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque	$1060.00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi	1000.00
Annales françaises et anglaises	450.00
Pour vases sacrés, ornements, etc	786.84
Missions sauvages du Saint-Maurice	400.00
Missions des Naskapis	600.00
Mission de l'Afrique Centrale	100.00
" de Saint-Adrien	100.00
" d'Inverness	51.00
" de La Patrie	100.00
" de N.-D. de Lourdes	100.00
" de Saint-Nérée	90.00
" de Saint-Samuel	100.00
" de Saint-Pamphile	130.00
" de Saint-Zacharie de Metgermette	240.00
Missionnaire de Saint-Adolphe par Stoneham	60.00
" de Saint-Adrien et de Saint-Alphonse	100.00
" de Sainte-Anastasie	100.00
" d'Ashford par Saint-Onésime	30.00
" de Saint Côme	25.00
" de Saint-Eleuthère	200.00
" d'Inverness	150.00
" de Sainte-Justine	180.00
" du Lac Beauport par Laval	50.00
" de Laval	150.00
" de Leeds par Inverness	25.00
" de Saint-Magloire	120.00
" de Saint-Marcel par Saint-Cyrille	100.00
Porté	$6597.84

	Rapporté	$6597.84
Missionnaire	de Saint-Martin par Saint-Georges	25.00
"	de N.-D. de Lourdespar Ste-Julie	25.00
"	de N.-D. de Montauban	100.00
"	de Saint-Pamphile	80.00
"	de Saint-Paul de Montminy	100.00
"	de Sainte-Perpétue	250.00
"	de Saint-Pierre-Baptiste par Inverness	25.00
"	de Saint-Philémon par Saint.Paul	45.00
"	de Saint-Samuel par Saint-Sébastien	30.00
"	du Sacré Cœur de Marie	100.00
"	du Sacré Cœur de Jésus	30.00
"	de Stoneham	155.00
"	de Tewkesbury par Valcartier	50.00
"	de Saint-Tite	50.00
"	de Saint-Ubalde (deux ans)	300.00
"	de Valcartier	100.00
"	de Ste-Rose de Watford par Ste-Germaine	50.00
	Montant alloué	$8112.84

RÉSUMÉ.

Recette de 1881	$8112.84
En caisse de l'an dernier	5000.00
Total	$13112.84
Montant alloué pour 1881-82	8112.84
Reste en caisse	$5000.00

H. TETU, Ptre,
Aumônier.

QUÉBEC, 30 Décembre 1881.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1881.

Argent en mains au 31 *Décembre* 1880 *pour faire face aux dépenses de* 1881............................$5137.01.

Payé.

Au Miss. de St-Michel des Saints......	$100 00
" Ste-Marguerite.	125 00
" Chertsey	100 00
" St-Hippolyte....	100 00
A l'Eglise de St-Hippolyte.	100 00
" Ste Clotilde.......	50 00
" Ste-Emmélie	100 00
Au Miss. de Ste-Emmélie..	125 00
" St-Côme	125 00
" St-Damien.....	125 00
" St-Donat.......	125 00
A l'Eglise de St-Donat......	200 00
Au Miss. de Rawdon..	75 00
" Ormstown	100 00
" Ste Béatrix....	100 00
" Hinchinbroke.	150 00
" St-Calixte......	75 00
A porter.....................	$1875 00

Report............................	$1875 00
Au Miss. de Dundee	100 00
" Ste Julienne.	75 00
" St-Colomban..	200 00
" B. Alphonse...	100 00
" Ste-Lucie......	125 00
" Lachute	100 00
Aux PP. Oblats...............	800 00
A Caughnawaga	200 00
Aux Missions du N,-O	100 00
A la Miss. de Madawaska.	50 00
A l'Œuvre des Tabernacles	100 00
A Mgr de Sherbrooke.......	150 00
Dépense sur propriété de M. Berthelet.....................	1027 00
Impression et expédition des Annales.................	271 36
Total...................	$5273 36

Dépenses	$5273 36
Avoir...	5137 01
Déficit..............................	$ 136 35

Détail des aumônes transmises par les Eglises et Communautés de la Ville de Montréal.

Notre-Dame	$411 00
St. Pierre.........................	410 00
Cathédrale	112 42
St. Jacques à Montréal.....	82 50
N.-Dame de Grâce.	80 35
Frères des Ecoles Chrét.....	74 00
St. Joseph à Montréal......	62 00
Séminaire de Philosophie..	45 60
Hôtel-Dieu	37 25
St. Henri à Montréal.........	14 45
Sacré-Cœur (rue Ontario)..	12 00
A porter..................	$1341 57

Report....................	$1341 57
St. Patrice à Montréal......	10 65
St. Jean-Baptiste..............	8 80
Grand Séminaire.	8 50
Intérêt de différents legs...	433 21
Legs de M. F. X. Caisse	100 00
Legs d'aumônes du Jubilé.	100 00
Legs de M. Marchand......	50 00
Bal. du legs de M. Leduc..	39 64
Legs de M. H. Moreau	4 00
Total..................	$2096 37

Détail des aumônes transmises par les parois. et Comm. de la Campagne.

Varennes (2 ans)	200 90	Report	$3055 98
Boucherville (2 ans)	200 00	Ste Théodosie	20 50
St Rémi (2 ans)	157 72	St Jean	18 00
L'Assomption	155 76	Hemmingford	17 23
St Barthélemi	145 00	Sherrington	16 90
St Roch	143 00	St Ambroise	16 16
Verchères	123 00	St Edouard	15 93
Ste Anne de Plaines (2 ans	120 00	Côteau du Lac	15 40
Terrebonne	110 45	Ile Perrot	15 00
L'Epiphanie	100 00	St Paul l'Ermite	15 00
St Constant	81 00	St Calixte	14 40
Laprairie	80 62	St Laurent	14 00
Mascouche	79 90	St Vincent (Ile Jésus)	13 80
Lanoraie	78 00	Ste Marthe	13 00
Ste Thérèse (2 ans)	75 37	St Hermas	13 00
Berthier	74 00	St François de Salles	12 00
Ste Geneviève	60 00	Ste Julie	12 00
St Cyprien	57 00	Ste Martine	12 00
Ile du Pas	55 59	St Urbain	12 00
St Lin	54 65	St Zotique	11 25
St Alexis	53 92	St Esprit	10 55
St Jacques de l'Achigan	51 00	Ile Bizard	10 52
Lachine	48 80	Rivière des Prairies	10 00
St Louis de Gonzague	46 60	St Jean de Matha	10 00
Ste Cécile	44 93	St Martin	10 00
Joliette	44 85	St Anicet	6 50
Ste Philomène	41 50	St Eustache	6 25
St Thomas	40 00	St Jean Chrysostôme	6 00
St Félix	38 00	Ste Mélanie	6 00
Lachenaie (2 ans)	36 55	Longue Pointe	6 00
St Jacques le Mineur	36 35	St Clet	5 50
Sœurs de Ste Anne	36 00	St Valentin	5 47
Lavaltrie	35 00	Ste Dorothée	5 09
St Bruno (2 ans)	32 53	Couvent de Longueuil	5 00
Ste Elizabeth	31 00	Ste Adèle	5 00
Sault au Récollet	31 00	St Benoit	5 00
St Sauveur	30 20	Ste Monique	4 85
St Sulpice	30 00	Ste Béatrix	4 00
Longueuil	29 25	St Télesphore	3 65
Pointe aux Trembles	29 20	Ste Agnès de Dundee	3 00
Collége de L'Assomption	26 00	Chateauguay	2 50
St Michel	24 85	Ste Agathe	2 00
St Etienne	23 00	St Damien	1 00
Ste Scholastique	21 75	Asile de la Providence	1 00
St Jérôme	20 89	Les Cèdres	1 00
St Hubert	20 85		
A porter	$3055 98	Total	$3469 43

Recettes de la ville	$2096 37
do de la campagne	3469 43
	$5565 80
Déficit du dernier exercice	136 35
En caisse au 31 décembre 1881	$5429 45

Paroisses qui n'ont pas transmis leur montant.

Bienheureux Alphonse
St-André d'Argenteuil
Ste-Anne du Bout de l'Ile
Ste-Anne à Montréal
Annonciation du Lac des Deux-Montagnes
St-Antoine Abbé
St-Augustin
St-Basile
St-Bernard de Lacolle
Ste-Brigide à Montréal
St-Clément de Beauharnois
St Colomban
St Côme
St Paul de Joliette
Ste Cunégonde
St Cuthbert
St Donat
Ste Emmélie
Côteau St Louis
Sault St Louis
St Gabriel de Brandon
St Gabriel à Montréal
St Hippolyte
St Janvier
St Isidore
Pointe Claire
Chambly
Huntingdon
Ste Julienne
Ste Justine de Newton
Lachute
St Liguori
St Luc
St Lazare
Rigaud
Lacadie
Ste Marguerite
St Malachie d'Ormstown
Ste Marthe
St Michel des Saints
Vaudreuil
Hochelaga
St Norbert
Rawdon
Hinchinbrooke
Patronage de St Joseph du Lac
Cote St-Paul
St Philippe
St Placide
St Polycarpe
Repentigny
St Régis
Ste-Rose
Ste Sophie
St Stanislas de Kostka
Chertsey
St Thimothée
Contrecœur
St Vincent à Montréal
Le Gésu

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

Liste des contributions à l'œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1881.

Ste-Monique	$212	79
Les Trois-Rivières	174	29
La Baie du Febvre	143	30
St-Thomas	106	00
La Rivière du Loup	102	67
Maskinongé	100	00
Nicolet	81	00
Séminaire de Nicolet	3	03
St-Léon	72	62
St-Grégoire	63	59
Warwick	62	43
Champlain	57	10
St-Maurice	50	60
Ste-Gertrude	50	25
Yamachiche	49	00
St-Justin	47	84
St-Stanislas	44	25
St-François du Lac	42	00
Ste.Geneviève	33	60
Batiscan	33	00
St-Michel	32	00
Bécancourt	30	09
Gentilly	29	50
St-Zéphirin	28	07
Ste-Angèle	26	00
Durham (L'Avenir)	25	00
St-Guillaume	22	50
St-Pierre les Becquets	20	00
Kingsey	20	00
St-David	19	00
St-Germain	19	00
St-Cyrille	18	75
Ste-Ursule	18	72
St-Barnabé	17	00
St-Etienne	15	52
Ste-Perpétue	15	50
St-Norbert	14	00
Ste-Sophie	14	00
Pointe du Lac	13	60
Drummondville	13	00
St-Bonaventure	13	00
Porté	$1953	61

Rapporté	$1953	61
St-Albert et Ste-Elizabeth	11	95
St-Boniface	11	80
Ste-Eulalie	11	73
St-Sévère	9	66
Ste-Brigitte	8	30
St-Narcisse	8	79
St-Léonard	7	75
Stanfold	7	00
St-Tite	7	00
St.Christophe	6	94
Mont-Carmel	6	82
Tingwick	6	00
St-Luc	6	00
Ste-Hélène	5	70
Ste-Victoire	3	88
St-Paul de Chester	3	65
St-Pie	2	00
St-Valère	1	50
St-Jean de Wickham	1	00
St-Louis de Blandford	0	45
Ste.Anne de la Pérade	0	00
St-Célestin	0	00
St-Prosper	0	00
St.Didace	0	00
St-Fulgence	0	00
St-Elie	0	00
Ste-Flore	0	00
St-Paulin	0	00
Cap de la Magdeleine	0	00
Forge de St-Mauriee	0	00
Ste-Clothilde	0	00
St-Eugène	0	00
Ste-Thècle	0	00
St-Alexis	0	00
St-Wenceslas	0	00
Dons particuliers. Une personne de Béceancout	8	00
Do de Ste-Geneviève	3	00
Prêtres	8	00
Total	$2100	53

Emploi des fonds reçus pour la Propagation de la Foi dans le diocèse des Trois Rivières pour 1881.

Diocèse de Sherbrooke	$410 00
Impressions et voyages	200 00
Annales de la Propagation de la Foi	120 00
Aides à quelques prêtres	100 00
Missions du St-Maurice et Mékinac	100 00
St-Aimé de Kingsey	45 00
St-Albert et Ste-Elizabeth	80 00
St.Alexis de Hunterstown	50 00
Ste-Angèle de Laval	26 00
Ste-Brigitte des Saults	65 00
Ste-Clothilde de Horton	100 00
St-Cyrille de Wendover	30 00
St-Elie de Caxton	60 00
St-Etienne des Grès	40 00
St-Eugène de Grantham	75 00
Ste-Eulalie d'Aston	70 00
St-Félix de Kingsey	30 00
St-Jean de Wickham	70 00
St-Louis de Blandford	70 00
St-Paulin	55 00
Ste-Perpétue	75 00
St-Rémi de Tingwick	75 00
Ste-Sophie de Lévrard	30 00
Ste-Thècle	80 00
St-Valère	40 00
Montant des sommes allouées	2096 00
Balance en caisse le 31 décembre 1881	4 53
Montant de la recette	2100 53
Balance de l'année précédente	1 40
	2101 93
Sommes allouées	2096 00
Balance en caisse le 31 décembre 1881	5 93

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

PROPAGATION DE LA FOI EN 1881.

Recette.

St Antoine	$120 00	Report	$1005 74
St Denis	112 00	St Pie	17 45
Belœil	71 00	St Georges	17 00
St Hyacinthe	61 26	St Judes	16 64
St Alexandre	53 38	St Charles	15 00
St Césaire	48 80	Roxton	15 00
Ste Rosalie	44 00	St Robert	14 50
N.D. de St Hyacinthe	40 58	Laprésentation	13 00
St Athanase	39 00	St Roch	12 50
St Jean Baptiste	37 00	St Marcel	12 36
St Ours	35 00	St Mathias	12 00
St Simon	35 00	St Barnabé	8 00
Ste Angèle	33 35	N. D. du Richelieu	8 00
St Aimé	32 75	St Damase	6 65
St Grégoire	32 40	Ste Anne	6 25
St Théodore	31 45	St Louis	4 85
St Dominique	28 37	St Paul	4 42
St Sébastien	26 25	Ste Victoire	4 20
St Hugues	26 00	St Valérien	4 00
St Marc	23 00	St Joachim	3 00
N. D. des Anges	22 00	St François Xavier	2 50
Upton	18 10	Dunham	1 00
St Hilaire	17 55	St Liboire	1 00
Milton	17 50		
A porter	$1005 74	Total	$1205 06

Dépense.

Au diocèse de Sherbrooke	$859 50
Annales	59 00
Visite Pastorale	38 80
Impressions	140 50
Contrats	7 26
Eglise de St Armand	100 00
	$1205 06

J. A. GRAVEL, V. G.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.

EXERCICE DE 1881.

Recette.

Ste Rose du dégelé	
Notre-Dame du Lac	
St Louis du Ha Ha..........	0 90
St Honoré......................	
St Modeste	4 50
St Epiphane.......................	1 63
St François Xavier..........	3 75
St Georges de Cacouna.....	30 00
St Arsène.........................	24 00
St Jean Bte de l'Ile Verte..	32 89
N. D. des Sept Douleurs, Ile Verte	6 64
St Paul de la Croix..........	1 07
St Clément	1 63
St Eloi	14 57
Notre Dame des Neiges, Trois Pistoles...............	50 67
St Jean de Dieu..................	2 50
Ste Françoise....................	0 43
St Matthieu........................	5 75
St Simon	15 00
St Fabien	12 00
Ste Cécile du Bic...............	28 00
Notre Dame du Sacré Cœur	
St Germain de Rimouski...	97 29
Grand Séminaire............	5 07
Petit Séminaire	1 35
Ste Anne de la Pte-au-père	4 04
Ste Blandine de Macpès ...	
St Anaclet.........................	18 18
St Donat...........................	
Ste Luce............................	12 53
St Gabriel	3 46
Ste Flavie	50 25
St Joseph de Lepage..........	1 27
Ste Angèle de Mérici (reçu le 13 janvier 1882)	26 80
St Moise............................	2 43
St Octave de Métis..........	11 00
L'Assomption de McNider.	14 50
St Ulric	
A porter.	$484 10

Report..............	$484 10
St Jérôme de Matane........	23 29
Ste Félicité	2 00
St Norbert du Cap Chat....	2 00
Ste Anne des Monts	1 70
St Maxime de Mont Louis.	
Ste Cécile de Cloridorme...	0 90
St Martin de la Rivière au Renard........................	2 00
St Albert de Gaspé	2 50
St Alban du Cap Rosier....	
St - Joseph de l'anse au Griffon........................	8 00
St Patrice de Douglastown	5 48
St Georges de Malbaie......	1 63
St Pierre de Malbaie	
St Michel de Percé	
St Joseph du Cap d'Espoir.	1 50
L'Assomption de la Grande Rivière	3 70
Ste Adélaide de Pabos......	
St Dominique de New-Port	0 95
St Georges de Port Daniel.	2 00
St Godefroi........................	7 00
La Purification de Paspébiac	2 17
St Bonaventure...................	3 80
St Charles de Caplan	3 00
Sts. Anges Gardiens de Cascapédiac	2 00
Ste Brigitte de Maria........	
St Joseph de Carleton.......	
St Jean l'Evangéliste.......	6 81
Ste Anne de Ristigouche...	
St Alexis de Matapédiac...	3 00
Sault au Cochon	2 50
St Elisée de Betsiamits......	7 97
Notre Dame de Betsiamits.	10 00
St Pierre de la Pointe aux Esquimaux......................	
Notre Dame de Nataskouan	8 68
Total des contributions..	$598 68

Rapporté	$598 68
Intérêts sur dépôts	14 16
Balance de 1880	2 40
Effets revendus	16 75
Secours dus et non payés	50 00
Total	$681 99

Dépense.

Curés et Missionnaires	$440 00
Visite épiscopale—aide	84 00
Ornements et vases sacrés	126 30
Annales, fret, etc	39 96
Total	$710 26
Déficit	28 27
Total	$681 99

AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DE M. BOUCHARD, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Khartoum, 20 août 1881.

Révérend M. H. TÊTU, Ptre,
Archevêché de Québec, Canada.

Révérend et bien cher Monsieur,

Pour le coup, vous allez dire qu'il ne faut pas se fier à la parole des missionnaires. Vous avez raison, mais si vous connaissiez bien la vie des missionnaires d'Afrique, vous verriez qu'ils n'ont pas toujours tort en ne remplisant pas leurs promesses. Au moment où je me disposais à vous écrire, le gouverneur-général du Soudan me faisait savoir qu'il mettait un bateau à vapeur à ma disposition pour me conduire à la rencontre de notre digne évêque, Monseigneur Camboni, qui, revenant du Cordofan, devait, après dix jours de marche dans le désert, arriver à Torrael-Gader sur le fleuve blanc, à environ cinq lieues de Khartoum. Je profitai de l'offre généreuse du gouverneur, ce qui me permit de me reposer et de changer d'air ; ce n'était pas sans un grand besoin, je vous assure. Un de mes compagnons était gravement malade ; je l'amenai avec moi et après avoir attendu pendant trois jours à Torrael-Gader, nous vîmes arriver Monseigneur Comboni épuisé de fatigue après le voyage vraiment désastreux qu'il venait de faire. Depuis mon retour à Khartoum, j'ai été tellement surchargé d'occupations que je n'ai pas trouvé un seul moment pour vous écrire. Aujourd'hui même je vous écris à bâtons rompus et au milieu du vacarme affreux que font un grand nombre de noirs et d'Arabes qui travaillent devant ma porte.

Monseigneur Comboni me dit qu'aussitôt qu'il sera mieux,

il vous écrira une longue lettre. Moi-même, je voulais vous envoyer certains détails sur la vie que l'on mène au Soudan, mais je dois y renoncer pour le moment; car, outre mes devoirs multiples, je suis jour et nuit constamment au chevet du pauvre confrère que j'avais amené avec moi et qui, loin de se rétablir, s'en va rapidement à la mort. Un miracle seul pourrait le sauver; nous le demandons avec larmes au Dieu de toute miséricorde, afin qu'il nous épargne la perte la plus douloureuse qu'il nous soit possible de faire en ce moment. Le cher malade est le plus saint et le plus habile missionnaire que j'aie connu: rempli de talents, dans une année il a appris presque parfaitement l'arabe, chose qui ne s'est jamais vue. Chacun de nous serait heureux de mourir à sa place.

J'espérais qu'un autre supérieur serait nommé à Khartoum, mais mon espoir a été trompé et il me faut encore porter ce fardeau trop lourd pour mes faibles épaules. Que la volonté de Dieu soit faite! Je ferai mon possible et Dieu fera le reste et même le tout. Nous sommes peu nombreux et nous écrasons sous le fardeau. Si vous connaissiez quelques-uns de vos confrères qui eussent la vocation de missionnaires, vous nous rendriez un grand service en les dirigeant ici; vous pouvez leur promettre bien des souffrances, mais aussi de bien douces consolations. L'ouvrage ne leur manquera pas, il y a ici plus de cent millions d'âmes à convertir et à conduire au ciel. Quelle belle moisson! O mon Dieu! envoyez-nous des ouvriers pour travailler à votre vigne.

Je vous envoie la tabatière que je vous ai promise dans ma dernière lettre; ne considérez pas, je vous prie, la valeur de l'objet offert, mais le cœur de celui qui le donne. Je suis forcé à regret de terminer, car le courrier doit partir dans quelques instants.

Je me recommande à vos prières: soyez assuré que chaque jour je prie Dieu de vous combler de ses plus abondantes bénédictions.

Votre reconnaissant serviteur,

A. Bouchard, Ptre,
Miss. Apost.

Lettre que Monseigneur Comboni écrivait un mois avant sa mort.

Khartoum, 30 septembre 1881.

...... J'aurais bien des choses à écrire sur cette mission de l'Afrique Centrale, mais je n'en ai pas le temps et je passe maintenant par de bien cruelles épreuves. Il y a quelque jours, nous avons célébré la messe et l'office des morts pour un de mes missionnaires, Mathieu Moran, Polonais, que j'avais moi-même élevé au sacerdoce. Le catafalque n'était pas encore enlevé et j'apprenais la mort d'un autre de mes missionnaires, Antonio Dabale, que j'avais acheté en Orient en 1861 et qui avait été élève de la Propagande. Il venait de succomber aux fièvres typhoïdes dans la capitale du Kordofan. Hier matin nous célébrions encore l'office et la messe *de requiem* quand une dépêche arriva m'annonçant la mort de Sœur Maria Colpo, de mon institut de Malbes, un peu au-delà du Kordofan. Elle est morte comme une sainte et comme une héroïne, s'en allant avec joie et bonheur aux noces de l'agneau. Qu'allons-nous devenir ?

Eh bien ! ce matin, j'ai ordonné de laisser le catafalque dans l'église, car je m'attends à d'autres baisers venant de la main aimante de Jésus qui montre une plus grande sagesse en nous envoyant des croix qu'il n'en a montrée en créant les cieux.

Au Kordofan, durant dix mois, j'ai dû dépenser entre quarante et cinquante francs par jour à l'achat d'une eau sale pour empêcher les gens de mourir de soif. Cette année, pour la première fois depuis la création du monde, après trois mois de pluie, il n'y a pas une seule goutte d'eau dans les puits. O mon Jésus ! Quelle croix pour un évêque missionnaire ! Mon doux Jésus, nous n'avons pas assez de sagesse pour comprendre ces choses. Si nous pouvions savoir pourquoi Dieu en agit ainsi avec nous ! Mais nous devons le bénir et le louer, parce que tout ce qu'il fait est véritablement bon.

Au milieu des sauvages tribus de la Nubie qui ne connaissent d'autres modes pour leur costume que celle de nos pre-

miers parents avant leur chute, j'ai lu et médité avec un grand bonheur la vie de sainte Angèle, publiée en 1871, et je l'ai fait lire, relire et relire encore à mes religieuses qui sont dans cette mission barbare. Jamais vie de saint ne m'a si heureusement impressionné. Quelle généreuse et sublime charité! Et comme l'auteur fait bien ressortir cette charité! Sainte Angèle Mérici est un sublime modèle de charité pour les sœurs de charité. Je voudrais que tous les vicaires apostoliques et tous les missionnaires pussent lire cette vie admirable afin d'apprendre à remplir leurs cœurs de ce feu sacré dont brûlait le cœur de Sainte Angèle Mérici...

† DANIEL,
Evêque et Vic.-Apost. de l'Afrique Centrale.

LETTRE DE M. BOUCHARD.

Khartoum, 14 octobre 1881.

Révérend M. H. TÊTU, Ptre,
Archevêché de Québec, Canada.

Mon cher monsieur,

Je ne vous écris que quelques lignes pour vous annoncer tous les malheurs, toutes les tristesses qui sont venus fondre sur nous depuis ma dernière lettre. Dieu nous a éprouvés d'une manière terrible; en dix-sept jours nous avons perdu cinq membres de la mission, je me trompe, quatre membres et la tête. Imaginez, si vous le pouvez, que dans l'espace de dix-sept jours j'ai enterré un frère laïque, une religieuse, un missionnaire prêtre, un autre vicaire général, et dix heures après avoir rendu les derniers devoirs à ce dernier, j'ai enterré l'Evêque et le père de tous nos missionnaires de l'Afrique Centrale. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une douleur plus grande pour un prêtre que celle d'enterrer son évêque. Tous les membres de la mission sont morts ou malades; je suis le seul qui soit capable de marcher, et je ne sais si je pourrai le faire bien longtemps après toutes les fati-

gues et toutes les souffrances que j'ai subies. Voilà quinze nuits que n'ai pas fermé l'œil, toujours entre les morts et les mourants. J'ai été éprouvé au point de laisser l'autel où je célébrais pour un mort, pour aller assister un autre confrère qui, une heure après, rendait le dernier soupir ! Priez, oh ! priez pour moi, car sans un secours de la divine Providence je vais succomber sous le poids de tant de sacrifices. Me voilà administrateur général de la mission qui se trouve réduite à sept prêtres dont trois presque hors de combat. Au moment où Monseigneur Comboni a été frappé comme par la foudre, il écrivait une lettre à Monseigneur l'Archevêque de Québec pour lui demander trois ou quatre prêtres. Miné par les fatigues et les épreuves de toutes sortes, il ne put résister à la maladie et en huit heures, tout fut fini ; il mourut dans mes bras le dix du présent mois, à dix heures du soir. Je ne sais ce que nous allons devenir, mais je crains que nous ne soyions obligés de nous retirer si, comme il est plus que probable, la mission passe à d'autres mains. Je vous écrirai dès que j'aurai un moment à moi. En attendant, je vous demande le secours de vos prières pour nos chers morts et pour les malheureux qu'ils ont laissés dans les larmes. Priez surtout pour

Votre humble serviteur,

A. Bouchard, Ptre
Miss.-Apost.

MISSIONS DU SAINT-MAURICE.

Lettre du Révérend Père Guéguen, O.M.I., à M. H. Têtu, Aumônier de l'Archevêché.

Témiskamingue, 30 décembre 1881.

Mon Révérend monsieur,

Je m'empresse de me rendre aux désirs de notre Révérend Père Supérieur et de vous donner quelques détails sur nos missions du Saint-Maurice. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir rien de nouveau, rien qui puisse intéresser beaucoup les lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi.* Venant de parcourir un pays que j'ai déjà visité quatorze fois, je crains de vous ennuyer en vous redisant uniquement les noms des portages, des lacs et des rivières, et des postes où j'ai fait la mission. Mais je réjouirai certainement les cœurs des bienfaiteurs de nos œuvres en leur disant que la plupart de nos sauvages ont montré cette année de meilleures dispositions que les années précédentes. Les Sauvages du Grand Lac en particulier, ceux que les Anglais désignaient sous le nom de *Wild Indians*, autrement dit *La bande des farouches*, ont montré un tel empressement à venir trouver le missionnaire que j'aurais voulu me multiplier pour être tout entier à chacun d'eux. Ils sont au nombre de cent environ, tous baptisés, mais bien ignorants, quelques-uns seulement sachant leurs prières. Jusqu'ici, la mission une fois terminée, ils retournaient à leurs sorcelleries et à leurs superstitieuses pratiques et abandonnaient les exercices de piété recommandés et enseignés par le missionnaire ; mais cette année, grâce à Dieu, il n'en a pas été ainsi et les consolations et la besogne n'ont pas manqué. Ces pauvres sauvages voulaient apprendre à prier, à lire, à chanter, et j'étais seul et je n'avais que quelques heures à leur consacrer. Arrivé au Grand Lac le 25 de mai, je dus partir le 7 de juin pour aller dire un petit bonjour à mes sauvages de Wasswanipi et de Mékiskan qui se préparaient à descendre à *Rupert's House* avec leurs pelleteries. C'est alors que je me suis écrié : voyez comme

la moisson est grande, mais le nombre des ouvriers est petit. Il y a déjà longtemps que les Sauvages du Grand Lac possèdent une sorte de chapelle, qui hélas! menace ruine ; ils se proposent de se mettre à l'œuvre dès l'année prochaine pour élever un nouveau temple plus digne du Dieu que nous servons. Ils ont beaucoup de zèle, un goût et une aptitude remarquables pour la menuiserie et s'ils avaient quelqu'un pour les diriger, ils pourraient faire quelque chose de passable. Ces pauvres sauvages espèrent recevoir la visite pastorale de leur Evêque, Monseigneur Duhamel, qui aura besoin d'avoir bon cœur et bonnes jambes s'il veut visiter les endroits les plus reculés de son vaste diocèse. Les Sauvages de la Baie d'Hudson le recevraient avec la plus vive allégresse et la présence parmi eux de celui qu'ils appellent le Gardien de la Prière serait sans aucun doute l'occasion d'un renouvellement et d'un accroissement de ferveur dans le service de Dieu.

J'ai parlé de la Baie d'Hudson—je vous prie de vous transporter du Grand Lac à Wasswanipi situé à environ 500 milles de cette Baie. J'y arrivai le 17 juin seulement. Au débarcadère, vous voyez M. Wilson, nouveau commis de ce poste, arrivé l'été dernier pour remplacer M. Angus McLeod qui se montrait toujours si bon pour le missionnaire et qui a tant fait pour ces missions. Ensuite voyez cette file de gros gaillards, à la figure rayonnante. Vous les prendriez tous pour de bons catholiques heureux de revoir leur missionnaire et leur pasteur. Hélas! vous vous trompez, un bon tiers appartiennent à l'Eglise Anglicane; mais exilés dans ces lointains parages, tous sont heureux de recevoir la visite de quelqu'un venant des pays civilisés. Parmi ces sauvages, il y a de fervents catholiques qui commençaient déjà à s'inquiéter et à trouver que leur missionnaire était en retard ; ils ne voulaient pas descendre à la mer sans avoir reçu le pardon de leurs péchés et sans avoir vu l'eau sainte du Baptême régénérer l'âme de leurs pauvres petits enfants. Aussi était-ce de tout cœur que tous, hommes, femmes et enfants venaient serrer la main de la *Robe noire* et la saluaient d'un air reconnaissant. Tous firent leur mission avec empressement et bonheur. Mais leur joie fut troublée par la conduite d'un

protestant marié à l'une de nos catholiques. Il s'était soumis à toutes les prescriptions de l'Eglise catholique, promettant de laisser sa femme entièrement libre au sujet de sa religion et de faire baptiser tous ses enfants par le prêtre; et, l'an dernier en effet il remplissait sa promesse en faveur de son premier enfant. Mais cette année, il n'a pas voulu consentir à ce que son second enfant reçut le baptême, et pour appuyer son refus, il a osé dire qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner tous ses enfants à l'Eglise catholique. Cependant, c'était une des conditions exigées pour son mariage, il l'avait acceptée, il avait promis d'y être fidèle devant tous les catholiques assemblés dans la chapelle. Nouveau fait qui montre combien l'Eglise a raison de défendre les mariages mixtes et combien l'on a raison de craindre, même après les promesses de la partie protestante. Mais laissons là ces pauvres frères égarés qui voudraient nous enlever encore quelques-uns des nôtres et rendons-nous au plus vite au Saint-Maurice, à notre chapelle de Montachin, espérant nous y reposer comme pendant les beaux jours de cette mission. Chemin faisant, nous débarquons un instant pour faire visite à cette humble demeure perchée sur ce coteau[1]; c'est le poste de Kékiskan appartenant à l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson; nous n'y trouvons que deux personnes: la femme d'un de nos engagés et l'une de ses filles, le commis et ses hommes sont allés à Wasswanipi porter leurs pelleteries. "Hier encore, nous dit-on, il y avait ici deux familles sauvages qui ont quitté le poste pour ne pas mourir de faim." J'aurais pourtant voulu les voir; car parmi les membres de ces familles, il y a un vieux chef qui était bien malade. En quittant ce poste, nous nous efforçâmes de signaler notre présence à ceux qui étaient partis, en tirant force coups de fusils, mais tout fut inutile et nous ne pûmes découvrir ceux que nous cherchions. Si le Gouvernement faisait envoyer des provisions non seulement aux malades et aux infirmes mais encore à ceux qui crèvent de faim, nous pourrions faire beaucoup plus de bien à ces pauvres enfants des bois.

Enfin nous voici à Wemontachin; mais hélas! quelle douleur! Point de sauvages à l'exception de trois à quatre famil-

les; de plus l'on me dit que les Sauvages de Manawan ne viendront pas et qu'ils ont l'intention de se réunir aux Abénaquis établis autour de la colonie de M. Brassard. Ce serait certainement pour leur malheur; ils y trouveraient probablement plus de boisson que d'instruction. Sans doute ils pourraient recevoir de belles instructions en français, mais à quoi bon? ils ne les comprendraient pas. Et comment pourraient-ils se confesser facilement n'y ayant personne pour bien les comprendre et pour leur donner les avis convenables? L'on rapporte aussi que les Sauvages de Coucoucam ne suivront pas non plus les exercices de la mission. Pourquoi? Je n'en sais rien. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie quand après avoir passé huit jours dans des inquiétudes de toutes sortes, ayant autour de moi à peine la moitié des sauvages du Manawan, je vis arriver tous les sauvages de Coucoucam et deux heures plus tard tous ceux de Manawan! Deux familles seulement retardèrent jusqu'à la veille de mon départ.

Vous vous rappelez certainement, monsieur, ce que je vous écrivais à propos des ravages causés par la boisson vendue depuis quelques années aux sauvages du Saint-Maurice. Eh bien! j'ai été heureux de constater une amélioration immense sous ce rapport; nos sauvages n'ont pas été empestés par ces liqueurs maudites qui sont un véritable poison pour eux.

Le missionnaire n'eut qu'à se louer de ses ouailles pendant la mission et à rendre grâce à Dieu qui opérait dans les âmes par son ministère des fruits abondants de salut. Les retardataires s'excusèrent de ne pas être venus dès le commencement des exercices, la maladie les en avait empêchés. Tous se conduisirent en bons et fervents chrétiens et la joie brillait sur tous les fronts quand, à la clôture de la retraite, nous fîmes une belle et solennelle procession. Oui je puis dire avec bonheur que la mission de Wemontachin a repris le rang qu'elle occupait jadis parmi les autres et j'espère qu'elle le gardera toujours.

Je ne puis faire le même compliment aux Sauvages de la Barrière qui se sont laissés tenter par des marchands de boisson, leur ont vendu leurs pelleteries à un prix vil et dangereux et qui ont été ensuite abandonnés pendant l'été sans aucune ressource et ne sachant que faire pour ne pas

mourir de faim. Heureusement pour eux, le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson a eu la générosité de leur ouvrir son magasin et de leur procurer la nourriture nécessaire moyennant la promesse d'être plus fidèles à l'avenir envers cette honorable compagnie. Le bon Dieu a réveillé la foi de ces pauvres sauvages en leur infligeant un châtiment terrible et en enlevant presque subitement sept à huit de leurs frères ; c'est la mort plus encore que la famine qui les a fait rentrer en eux-mêmes. Aussi le missionnaire n'eut-il qu'à se féliciter des bonnes dispositions de ces malheureux.

Comme vous l'avez-vu dans les rapports précédents, il y a une chapelle très convenable à la Barrière ; il n'y manque qu'une chose fort désirée : c'est une cloche. Les Sauvages la demandent à grands cris ; espérons qu'ils la mériteront par leur bonne conduite et par la fuite des vendeurs de boissons enivrantes.

J'ai le regret de vous annoncer que le clocher de Wemontachin est dans un état pitoyable ; un peu plus et la cloche l'abandonnait l'été dernier pour rappeler aux fidèles qu'il est temps de penser à autre chose qu'à boire et à manger. Hélas ! ces pauvres sauvages ont trop pensé à boire les années dernières ; voilà pourquoi ils sont maintenant ruinés et bien peu en état de rebâtir leur église.

Je termine ce rapport en vous disant que les bois présentaient cet été un épouvantable aspect. Pendant près d'un mois, nous avons voyagé presque au milieu des flammes, et, le soir, quand nous campions, nous étions obligés de monter la garde pour ne pas devenir la proie de cet élément destructeur. Je crois vous faire plaisir en vous disant que la plus grande partie du pays que je parcours est très favorable à la culture et pourrait servir un jour à la colonisation. Plusieurs fois j'ai pensé que le chemin de fer du lac St-Jean aux Piles hâterait beaucoup ce moment si des Piles il était dirigé sur le Matawan de M. Brassard pour de là joindre la nouvelle colonie de M. Labelle ; ensuite il irait vers le désert, puis traversant ainsi le haut des rivières, il pourrait se prolonger jusqu'au lac Témiskamingue.

J'ai l'honneur d'être, Révérend Monsieur,

Votre très-dévoué serviteur,

J. P. Guéguen, O.M.I.

Diocèse de St. Germain de Rimouski.

ST-ELIZÉE DE BETSIAMITS, 26 OCT. 1881.

A Monseigneur de Rimouski,

Monseigneur,

Je vous dois un compte un peu détaillé de mes missions : je vous mentionnerai d'abord la visite faite par Monseigneur l'Evêque de Chicoutimi à la demande de Votre Grandeur.

Le zélé Prélat est arrivé au milieu de nous, dimanche dernier, par un temps assez peu propice. J'aurais bien voulu que les démonstrations extérieures, suggérées par le respect et l'esprit de foi, eussent dédommagé le représentant de Jésus-Christ et le vôtre de l'inclémence de la température. Si mes bons travailleurs n'ont guère été à même de suivre l'impulsion de leur cœur, je crois au moins que les excuses présentées par leur missionnaire ont été agréées par le bienveillant Evêque.

D'ailleurs que pouvais-je présenter ? une chambre à coucher de neuf pieds sur douze, et deux autres appartements de même dimension, y compris la cuisine ; une sacristie de huit sur douze. La petite chapelle est bien propre, la voûte peinturée et les murs tapissés élégamment. MM. Girouard et Beaudet, auxquels appartient le chantier de bois, retirent de leurs employés la somme nécessaire pour ces dépenses. Un presbytère est en construction, et le ménage du missionnaire a été acheté moyennant une souscription de $100, collectée à Québec par M. Girouard. Ce monsieur et M. Dupuis, son assistant, s'opposent à l'ivrognerie de toutes leurs forces. On trouve beaucoup de générosité parmi ces employés du chantier dont le nombre varie de 100 à 300 ; M. Majorique Bolduc, chapelain de Ste Anne de la Pointe au Père, vient de l'éprouver ; ayant traversé à Betsiamits pour acheter du bois dont il a besoin pour son presbytère, ces braves gens ont souscrit entre eux la belle somme de trente-deux piastres. Ils soutiennent une école qui contient 26 enfants.

Dans mes autres postes, j'ai trouvé ample matière à exer-

cer mon zèle. Aux Ilets Jérémie il n'y a que deux familles de blancs. Aux Petites Iles, le terrain serait propre à l'agriculture, mais il n'y a que cinq familles. Il serait nécessaire d'avoir une école, mais le nombre d'enfants n'est que de 13 : que faire ? A la Pointe aux Outardes, où la population est de 50 âmes, nous pourrons, grâce à la bonté de M. le Surintendant, ouvrir une école. L'institutrice est rendue et aura 22 enfants sous ses soins. A Manicouagan, il se trouve une famille isolée composée de 16 personnes. La terre est bonne, et ces gens élèvent de beaux troupeaux de vaches et de moutons. A Godbout, je peux faire la mission des blancs dans la chapelle des sauvages : c'est bien à propos, puisque j'y compte 45 âmes. A la Pointe des Monts, j'ai l'avantage d'être reçu par M. Fafard, gardien du fort, homme actif et entreprenant. Il n'y a pas de doute que s'il y avait de la terre sur son rocher, il saurait en tirer des produits. Ce brave chrétien use de son crédit auprès de la bourgeoisie, ce qui est encore mieux, pour bâtir une chapelle à la Trinité ; il craint seulement que Votre Grandeur ne l'approuve pas entièrement. Son grand désir, pour ce qui le concerne, serait de garder chez lui un missionnaire qui desservirait les postes depuis Godbout jusqu'aux Sept Iles inclusivement. Ce projet me sourit, Monseigneur, vu que les communications sont très difficiles, surtout en hiver, entre Betsiamits et Godbout : c'est dans ce portage que le Rév. Père Lacasse a éprouvé des peines qu'il raconte si gaiement qu'on est porté à les prendre pour une récréation ; mais, en réalité, c'est toute autre chose.

A la Pointe et Baie de la Trinité, lieu très fréquenté pendant l'été, pour la pêche, par des bâtiments de toute sorte, se trouve un traiteur de pelleteries, M. Poulin. Le concours d'étrangers durant la moitié de l'année me fait désirer qu'on y construise une petite chapelle de 36 pieds sur 30. On pourrait, ce me semble, utiliser, pour cet objet, le bois de l'ancienne chapelle des Ilets à Caribou qui est abandonnée. Madame Bilodeau, dont le mari est maître de poste, offre de faire l'école aux Ilets ; il faudra lui donner $55. M. le surintendant veut bien accorder $20 ; il faudra trouver $35 pour compléter le salaire. Les sept familles qui demeurent ici sont bonnes, mais pauvres.

A la Pointe aux Anglais, je trouve cinquante âmes ; l'établissement du magasin de M. Croteau a facilité à la population l'acquisition des provisions nécessaires. Je souhaite que ce soit un moyen de décourager les misérables vendeurs de boisson, qui achètent le poisson pour quelques coups de whisky et réduisent les gens à la famine.

Le missionnaire trouve une maison bien hospitalière à l'Ile aux Œufs chez M. P. Côté. Dans un des appartements du phare, ce digne homme a dressé de ses propres mains une chapelle, où l'on peut chanter la grand'messe avec accompagnement d'harmonium. Je porte les vases sacrés et ornements avec moi ; je serais heureux d'y déposer les choses absolument nécessaires pour la célébration des saints mystères. Les prêtres, dont quelques-uns y arrêtent durant l'été, profiteraient de cet avantage, et en feraient jouir leurs hôtes.

A la Rivière Pentecôte et aux Cailles-Rouges, 24 enfants seraient capables de fréquenter une école ; il faudrait un secours sur le fonds des pauvres municipalités. J'attends une réponse du département de l'instruction publique à ce sujet. Si l'on ouvre un chantier de bois cet automne, les pauvres pêcheurs de cette localité auront moins de misère.

Je résume tout ce que mon cœur voudrait dire ici par ces seuls mots : Otez de la côte le luxe et la boisson, et vous en ferez des gens instruits de leur religion, des saints......

Avant le passage de Mgr l'Evêque de Chicoutimi dans les postes de l'ouest, Monsignor Guay a confirmé partout en remontant dans les missions de l'est. Que de grâces le St-Esprit a répandues dans les cœurs ! C'est à moi de les y conserver !

La pensée que je suis chargé de 612 âmes m'inquiète ; mais je me rassure un peu en me rappelant que je les conduis dans la voie du salut sous votre sage direction. En attendant les avis que Votre Grandeur voudra bien me donner, je demeure avec bonheur et amour,

Son très humble et obéissant serviteur,

ALPHONSE BENOIT COTÉ,
Missionnaire.

LABRADOR.

La relation contenue dans les lettres suivantes de Mgr Chs Guay, Protonotaire Apostolique *ad instar*, complète les renseignements fournis dans la précédente livraison des *Annales* par un missionnaire du Labrador. Pendant que Mgr l'Evêque de St-Germain de Rimouski visitait une partie de son diocèse sur la rive Sud du St-Laurent, son délégué, Mgr Guay, en visitait une autre partie sur la côte nord, et Mgr l'Evêque de Chicoutimi donnait la confirmation dans les postes les plus voisins de son diocèse, à l'Est de la rivière Portneuf.

Nataskouan, 25 Juin 1881.

A Monseigneur l'Evêque de Rimouski,

MONSEIGNEUR,

La navigation de Québec à la Pointe-aux-Esquimaux, par le bateau, a été de 36 heures, et de la Pointe-aux-Esquimaux à Nataskouan, par goëlette, de 24 heures.

J'avais l'intention de faire de suite la mission de Nataskouan en attendant une bonne occasion pour me rendre ensuite au Blanc-Sablon; mais le *Stella Maris*, magnifique bateau à vapeur français (de S. Malo) doit partir demain matin pour la Baie des Châteaux, quinze lieues plus bas que l'extrémité de votre diocèse, je profite de cette excellente occasion pour me rendre à Blanc Sablon, où le bateau nous déposera. De cette manière je serai de retour à Nataskouan dans un mois; cette époque sera préférable pour la mission, parceque les gens seront alors moins occupés à la pêche.

Il se prend beaucoup de poisson depuis quatre jours et tout le monde est très-occupé; ce commencement fait espérer une saison fructueuse. Mais vous savez combien peu il est possible de compter sur ce moyen de vivre, tout abondant qu'il soit dans les années favorables.

POINTE-AUX-ESQUIMAUX, LE 13 JUILLET 1881.

Je viens de terminer toutes les missions que je devais donner dans la desserte de M. Chalifour depuis Blanc Sablon ; partout j'ai administré la confirmation. J'ai aussi visité la Pointe-Est de l'île d'Anticosti et Betchouan.

Comme les pêcheurs de la Pointe ne sont pas arrivés de leur expédition, je vais parcourir de suite les missions de M. Beaumont, qui m'accompagne jusqu'à la rivière Ste-Marguerite ; je retournerai à l'Ile d'Anticosti, ne m'étant pas rendu la première fois à la Baie des Anglais, et je terminerai par la Pointe-aux-Esquimaux.

J'ai laissé à Nataskouan M. Chalifour qui m'avait accompagné jusque là.

Aujourd'hui, dimanche, après la grand'messe chantée à la Pointe, nous partons pour Mingan, afin d'y donner les vêpres aux Sauvages, et demain nous ferons la mission à la Longue-Pointe.

Les jours sont bien employés et la Providence nous continue ses faveurs ; entre autres, celle de l'abjuration de deux protestants.

Voici le résultat de ces trois premières semaines. Commençant par l'Ile Verte, à 4 milles de Blanc-Sablon. j'y ai confirmé 7 personnes. Durant l'été, il y a sur cette Ile grand nombre de pêcheurs catholiques ; le gardien du phare, M. Couillard de Beaumont, m'a représenté la nécessité de la présence d'un prêtre, qui aurait une ou deux chambres à son usage, et pourrait convertir une des salles en chapelle. M. Couillard offre de donner au missionnaire, outre ce logement, sa pension gratuitement. Ce missionnaire pourrait desservir les habitants de l'Ile au Bois, à 4 milles à l'Est de l'Ile Verte, les familles de Blanc-Sablon, de Forteau, de l'Anse-au-Loup et de *pied noir*, postes du diocèse du Havre-de-Grâce, visités par le prêtre de Nataskouan, et fréquentés pendant l'été par beaucoup de pêcheurs.

A l'Anse des Dunes, où le Père Pinet, O. M. I., fit construire une petite chapelle en 1858, j'ai confirmé 24 personnes ; les communiants de ce poste ne sont qu'au nombre de 20, mais les familles de Blanc-Sablon sont venues suivre la mission.

Je n'ai confirmé personne au Bassin du Labrador, où se trouvent 4 familles catholiques et 3 protestants; mais aux Belles-Amours, où s'étaient rendues les trois familles de *Five-Leagues*, j'ai administré ce sacrement à 9 personnes. Le même nombre à *Pigeon Island*, où je trouvais réunies les familles de la Baie-au-Saumon et des Iles Brûlées. A six milles dans l'intérieur, le long de la rivière St-Paul, existe un petit collège protestant, tenu durant l'hiver par un ministre et son instituteur : le nombre des élèves est de 40. Aux Iles Brûlées, il y a un petit cimetière bien enclos. Celui de la Baie-au-Saumon est commun aux catholiques et aux protestants; mais presque chaque tombe est entourée d'une clôture séparée.

A Chética, j'ai confirmé cinq personnes, et à St-Augustin, deux. Les Sauvages ont un cimetière dans le haut de la rivière, près du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Point de confirmation à la Pointe à la Baleine Est, à la Tabatière ni à la Baie des Moutons.

Dans ce dernier endroit, il y a 15 familles protestantes et un ministre résident. La seule famille catholique qui y demeure est composée de cinq personnes.

Il n'y avait personne à confirmer à Nitagamiou, ni à la Pointe au Mourier, où ne se trouvent que trois familles; ni à Watagastic et Kekaska, où le nombre de familles est le même. La chapelle de Kékaska est abandonnée.

Je n'ai pas visité la Romaine, mais j'ai confirmé 4 personnes à Itamamiou.

A Nataskouan, le bon port a fait grouper les pêcheurs: deux cent quatre-vingt-une âmes sont rassemblées autour d'une jolie chapelle terminée, et pourvue de tout ce qui est nécessaire, mais déjà trop petite pour la population. La chapelle fut bénite en 1861 par M. Magloire Fournier; j'y ai confirmé 23 personnes. Quarante-neuf enfants fréquentent l'école, la seule qui existe sur la côte depuis Nataskouan jusqu'à Blanc-Sablon.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil au Mont-Joli, qui tranche un peu sur la monotonie de toute la contrée environnante et son terrain sablonneux, j'ai repris le bateau qui devait me déposer à la porte de M. Gillis, le curé de St-Pierre

de la Pointe-aux-Esquimaux, chez qui je viens de mettre un peu d'ordre dans mes notes.

1er Aout 1881.

Je viens de terminer la dernière partie de ma mission.

De Nataskouan, je suis traversé à l'Ile d'Anticosti, où j'ai passé deux jours. A la Pointe Est, j'ai confirmé trois personnes dans la famille du gardien du phare ; à la Baie du Renard, se trouvent quinze familles protestantes et un seul catholique.

Ma station suivante a été à la belle mission de Betchouan, dont la population est de 167 âmes et où j'ai confirmé 21 personnes. J'ai trouvé ici tout ce qui est nécessaire pour le culte ; les gens construisent actuellement une maison d'école. En me rendant à Mingan, je suis arrêté à la Pointe-aux-Esquimaux, où l'on a chanté une grand'messe dont j'ai profité pour donner une instruction. Après avoir chanté les Vêpres à Mingan où il n'y a que 5 communiants lorsque les Sauvages sont dans les bois, je me suis mis en route.

Le lendemain j'ai confirmé 22 personnes à la Longue-Pointe, poste où sont réunis 83 catholiques et 5 protestants.

La rivière St-Jean, où je me suis rendu ensuite, est un poste important de pêche, habité par 163 personnes et où j'ai donné la confirmation à 40 d'entre elles. La chapelle demande beaucoup d'ouvrage pour être terminée. Celle de Magpie est terminée à l'extérieur ; elle sert à une population de 172. Cinquante-six ont reçu la confirmation.

Dans l'après-midi du 21 juillet, j'ai été confirmer vingt personnes à la Rivière au Tonnerre, poste de 105 personnes, qui avait été bien éprouvé dix jours auparavant par un incendie. Le village entier à l'exception de la chapelle avait été réduit en cendres.

A Sheldrake, dont la population est de 86, j'ai confirmé cinq personnes.

De Sheldrake à Moisie, la distance est de 41 milles. Le 23 j'ai confirmé 14 personnes dans la chapelle de Moisie, qui a

été transportée à l'Est de la Rivière depuis que l'usine a été abandonnée. La population est réduite à 114 âmes.

J'avais 15 milles à parcourir pour me rendre aux Sept Iles, poste occupé par des montagnais au nombre de 75 ; j'y ai confirmé 15 personnes.

Trouvant une occasion favorable, j'ai été faire la visite de la Baie aux Anglais, sur l'Anticosti. On y voit une jolie chapelle, une école et un cimetière auprès du phare, c'est-à-dire à deux milles du village ; la population est de 290, sur laquelle j'ai confirmé 58 personnes. Les protestants sont au nombre de 50.

A cinq milles de ce village, à l'Anse aux Fraises, sont établies 88 personnes ; malheureusement la chapelle a été brûlée le 6 février dernier. J'ai réuni néanmoins les gens et donné la confirmation à 23. Les instances de M. Malouin et des habitants de ces deux villages pour obtenir un prêtre résidant sur l'Ile, m'ont beaucoup touché ; le missionnaire trouverait son logement et sa pension gratuitement au phare, dont M. Malouin a la garde.

Ce missionnaire aurait aussi la charge des autres catholiques dispersés et, entre autres, des trois familles de la Baie de Gamache ; son domaine, en comprenant toute l'Ile, embrasserait un territoire de quarante lieues sur dix. De là, je suis retourné à la Pointe-aux-Esquimaux, qui peut passer pour le chef-lieu de tous les établissements. Population de 925 âmes ; bonne église bien finie, presbytère très confortable, deux écoles en opération, fréquentées par 159 enfants ; tout se réunit pour faire oublier à cette population son isolement, au moins pendant l'hiver.

J'ai donné ici la confirmation à 140 personnes, ayant atteint, durant la mission entière, le chiffre de 521.

En récapitulant, je trouve que j'ai visité 13 chapelles et une église. Le nombre total des enfants qui vont à l'école est de 268, sur une population de 2893.

J'ai l'honneur de me souscrire,

Monseigneur,

Votre très dévoué serviteur,

CHS. GUAY,

Protonotaire Apostolique.

Lettre de la Révérende Sœur Charlebois, Assistante,

A LA

RÉVDE MÈRE SUP. DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

HOSPICE ST-JOSEPH, LAC LABICHE, 25 MAI, 1880.

Très honorée et bonne mère,

Votre cœur si bon désire recevoir de mes nouvelles et apprendre, surtout, comment j'ai supporté les fatigues et incommodités de mon voyage de mars dernier ; je ne puis donc laisser nôtre mission du Lac Labiche sans vous écrire longuement.

La divine Providence m'a visiblement protégée dans toutes les circonstances fâcheuses où je me suis trouvée, ce qui me donne l'espérance de remplir jusqu'au bout la mission que vous m'avez confiée.

Durant les dernières semaines que je passai à St-Albert, je fis quelques visites. Les familles Hardisty et Wood nous reçurent avec une politesse et une affabilité des plus sincères. Quelques jours plus tard, je visitais la jolie ferme que nos chères sœurs tiennent de la libéralité du généreux monsieur A. Larocque. Cette terre fournira bientôt le pain à leurs orphelins, si, comme je l'espère, la divine Providence leur vient encore en aide. Bref, ces deux promenades me disposèrent un peu à entreprendre le pénible voyage du Lac Labiche, que je redoutais fort, puisqu'il me fallait voyager par des froids bien grands, des chemins quasi impraticables et, pardessus tout, coucher sept nuits à la belle étoile.

Le premier mars, tout étant prêt pour le départ, je fis, le cœur bien gros d'émotion, mes adieux à nos chères sœurs de St-Albert, emportant de mon séjour au milieu d'elles les plus doux souvenirs, comme la plus grande satisfaction ; j'emmenais avec moi ma sœur Ste Geneviève pour lui pro-

curer la consolation si légitime de v pour la dernière fois sa chère sœur aînée, ma sœur Le... y, qui devait s'embarquer pour Athabaska. La supérieure et ma sœur Guénette nous accompagnèrent jusqu'à Lourdes, à six lieues de Saint-Albert. Le Rév. Père Leduc et monsieur Chatelain, ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, eurent l'obligeance de nous y conduire dans leur voiture. Le froid était si intense que je me gelai le ...n. Nous couchâmes à Lourdes. Le lendemain (2 mars embrassai pour une dernière fois mes chères sœurs St-B...ch et Guénette et nous nous séparâmes. Je ne vous dis rien, chère Mère, du dernier adieu, son seul souvenir me fait mal au cœur. Une pensée, cependant, me fortifie dans ces combats de la nature, c'est qu'un jour viendra où nous nous réunir... là-haut, et puis, alors nous ne nous séparerons jamais de Celui pour lequel nous combattons !

Je me mis en route par un froid de 35 degrés. Je m'abandonnai alors au bon vouloir Divin et je me trouvai dans une grande paix. Ce qui vous surprendra autant que moi, chère Mère, c'est que tout âgée que je suis, j'ai bien moins souffert du froid, etc., que ma jeune compagne. Après sept jours de marche, nous arrivâmes enfin chez nos chères sœurs du Lac Labiche.. Il était environ huit heures du soir. J'avais été annoncée pour le 15 ou le 20 du même mois, je n'étais donc guère attendue ce soir-là ; aussi la surprise de nos chères sœurs n'eut d'égale que la joie et la consolation qu'elles eurent à se précipiter dans mes bras. Elles y revinrent à plusieurs reprises pour s'assurer, disaient-elles, qu'elles n'étaient point sous le charme d'un songe ; de semblables scènes font vite oublier les fatigues du plus dur voyage ; aussi me ressentis-je peu de celles que je venais d'essuyer, et qui auraient dû naturellement me mettre à bout de force. Oh ! qu'il fait bon, ma chère Mère, d'être témoin du bonheur de nos chères sœurs missionnaires lorsqu'il leur est donné de recevoir une visitatrice. Il faut voir de ses yeux ce qui se passe, dans ces moments de doux et religieux épanchements, pour comprendre les grandes consolations qu'une visite leur apporte !... Nos chères sœurs ont beaucoup vieilli. Je crois que l'insalubrité de leur maison en est la principale

cause. Vraiment je ne comprends pas comment on puisse habiter une demeure si malsaine ; mon premier devoir a donc été de prendre toutes les mesures possibles pour que leur maison subit, durant la belle saison, les réparations les plus urgentes. Maintenant la bonne supérieure parviendra-t-elle au but si légitimement désiré ? Je l'espère, malgré toutes mes craintes à ce sujet. La main d'œuvre est si rare dans ce pays, et le prix du travail est si élevé, les moyens si minimes ; enfin, je compte sur la divine Providence, qui n'a jamais manqué aux filles de notre Mère Youville !...

Lorsqu'en 1871 je visitais pour une première fois cette mission, l'école et l'orphelinat étaient à leur début, les quelques enfants, internes et externes, avaient encore toutes les allures et manières sauvages. Aujourd'hui, je remarque avec étonnement et satisfaction que les enfants élevés et instruits par nos sœurs ne le cèdent guère, sous le rapport de la civilisation et de la bonne tenue, à nos enfants des pays civilisés ; on comprend, ce me semble, ce que ces esprits et ces cœurs incultes doivent coûter de dévouement et d'abnégation aux personnes qui se chargent de leur éducation et instruction. Aussi j'aime à penser à la belle couronne que nos chères sœurs exilées se tressent en élevant si bien ces enfants. Puisque j'en suis sur cette matière, j'anticipe sur les événements pour vous parler de l'examen scolaire des enfants qui fréquentent les classes de nos sœurs ainsi que de leurs orphelines, auquel j'assistai avec un grand intérêt. Je fus agréablement surprise d'entendre ces enfants répondre si bien aux diverses questions qui leur furent posées, dans les langues française et anglaise, sur la grammaire, l'arithmétique et l'histoire sainte. La lecture française et anglaise manuscrite attira l'attention de tous. J'étais si satisfaite de ce que je voyais, de ce que j'entendais, que j'aurais désiré que les bienfaiteurs de nos missions du Nord vissent, par eux-mêmes, le bien auquel ils contribuent par leur libéralité ! A la fin de l'examen, le Rev. Père Grouard, Sup. de cette mission, exprima publiquement sa satisfaction. Monsieur Traill, juge de paix et Bourgeois de ce poste, prit aussi la parole pour prodiguer des louanges à l'établissement. Ce bon monsieur professa hautement son estime

pour nos chères sœurs, depuis surtout qu'elles se sont dévouées à soigner toute sa famille atteinte en même temps des fièvres scarlatines. Sa dame les aime singulièrement et croit qu'elle leur est redevable de la vie. Leur fils aîné, charmant enfant âgé de 10 ans, fréquente les classes de nos sœurs. Il remporta plusieurs prix justement mérités : ce qui causa un sensible plaisir à monsieur et à madame Traill. Ce bon monsieur donna $9.00 pour récompenser ces enfants, et Mr Prudens $5.00.

Comme je sais, chère Mère, que tout ce qui se rattache aux missions que je visite vous intéresse vivement, je n'omettrai rien de ce que je croirai devoir vous faire plaisir. L'industrieuse activité de nos pauvres sœurs a apporté une grande amélioration dans l'ensemble de leur établissement. Le poêle de leur communauté, qui chauffe en même temps leur dortoir, est si artistement entouré de fer blanc, que je crus que le travail était celui d'un homme du métier. Je fus agréablement surprise d'apprende que nos chères sœurs seules avaient fait cet ouvrage. Je remarquai plusieurs petites armoires, drôles par leurs formes, mais qui servent avantageusement à nos sœurs pour mettre en sûreté et avec ordre leur petit avoir. Ces meubles ont été en partie fabriqués par nos sœurs, avec les caisses que nous leur envoyons de temps en temps. Ce petit aperçu vous montre, chère Mère, que rien ne se perd chez vos filles missionnaires. Je plaisantais un jour sur la scrupuleuse économie qui préside à tout ; à quoi une des sœurs répartit gaiement : " La pauvreté réelle est la meilleure économie." En visitant leur lavoir, misérable *bicoque* ouverte à tout vent, je ne pus retenir mon exclamation de triste surprise. Nos sœurs se mirent à rire et elles me dirent : Oh ! ma Mère, nous sommes comme des reines maintenant. Je ne proférai pas un mot pour ne pas trahir l'émotion de mon cœur. Comment se fait-il qu'au milieu de continuelles et si dures privations, nos sœurs soient si gaies, si résignées et si sincèrement attachées à leur œuvre de dévouement ! Plus que moi, chère Mère, vous connaissez le secret de leur vrai bonheur, qu'elles puisent auprès de Notre-Seigneur au sacrement de son amour, ainsi que dans toutes les instructions religieuses qui ne leur manquent pas ici-bas !

Dans le courant de chaque hiver, nos sœurs admettent, outre leurs pensionnaires et orphelines, un certain nombre de jeunes filles et vieilles sauvagesses éloignées de la mission, que nos sœurs préparent à recevoir le baptême, etc. La plus âgée des sept jeunes filles qu'elles ont eues pendant mon séjour ici avait 16 ans, la plus jeune 12 ans. Une d'elles a demandé à rester à la mission, ce qui lui fut accordé ; sa conduite est très édifiante. Si le local le permettait, que de bien on pourrait faire à ces pauvres jeunes files, etc.

Ici comme à St-Albert, je visitai la belle propriété que le généreux M. A. Larocque a encore achetée pour nos sœurs de cette mission. Ce lot de terre, une fois défriché et cultivé, leur sera une grande ressource pour continuer et développer leurs œuvres de charité ; mais pour atteindre ce but si désirable, la divine Providence a besoin de leur venir en aide. Le séjour que j'ai déjà fait dans quelques-unes de nos maisons du Nord-Ouest m'a fait comprendre la pénible position dans laquelle se trouvent nos chères sœurs lorsqu'elles sont forcées de refuser, faute de moyens, d'admettre dans leur établissement de pauvres orphelines, de jeunes filles abandonnées, de vieilles femmes délaissées. Leurs sacrifices, leurs privations continuelles ne sont rien, comparés à cette peine que je partage avec elles en priant Notre-Seigneur d'inspirer aux âmes généreuses et riches de leur venir en aide......

Notre départ du Lac Labiche était fixé au 24 mai ; mais en ce pays plus qu'en tout autre : "L'homme propose et Dieu dispose." Le printemps a été si tardif que le lac n'est pas encore navigable. Aujourd'hui, (27 mai) la glace brisée s'y promène au gré des vents ; nous ne partirons donc pas avant le 7 ou 8 juin ; les eaux des rivières et des lacs sont excessivement montées. On nous dit que nous aurons, par conséquent, moins de difficultés à sauter les rapides qui sont nombreux d'ici à Athabaska.

Ces pages sont probablement les dernières que je vous adresserai d'ici. Je ne manquerai pas de vous écrire dès mon arrivée à notre mission d'Athabaska.

Adieu, chère Mère, soyez, je vous en supplie, sans inquiétude à mon sujet ; ma santé est bonne maintenant et, Dieu aidant, je me rendrai certainement au McKenzie, et puis

j'espère vous revoir encore ici-bas. En attendant ce plaisir, veuillez croire, chère Mère, à mon respect comme à ma plus sincère affection pour vous et pour toutes nos chères sœurs. Personne n'est oublié dans mes faibles prières.

Votre toute dévouée fille,

SŒUR CHARLEBOIS, Assistante.

ITINÉRAIRE DE LA RÉVDE SR. CHARLEBOIS,

ASSISTANTE DE L'ÔHPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL,

DU LAC LABICHE A ATHABASKA.

COUVENT DES SAINTS ANGES, ATHABASKA, 15 juillet 1880.

Ma Très-Honorée Mère,

Connaissant l'affection toute naturelle que vous portez à vos chères filles, je ne doute pas que votre pensée ne se tourne souvent vers elles, surtout vers celles que l'obéissance conduit en ce moment *si loin*, *si loin* de vous, Bonne Mère, et de notre Communauté. Vous avez sans doute appris, avant aujourd'hui, notre arrivée à Athabaska le 30 juin, vers les sept heures du soir. Ma sœur assistante désirant nous consacrer entièrement les trop courts instants qu'elle doit passer dans cette mission, se voit privée du plaisir de faire elle-même le récit de notre voyage depuis le Lac Labiche jusqu'ici ; elle me charge de la remplacer. J'accomplis avec bonheur cet acte d'obéissance, tout en regrettant qu'une plus habile plume n'ait été choisie ; mais je m'adresse à une Mère qui accueillera, j'en suis persuadée, avec son indulgence accoutumée, cette petite narration.

Ce fut le 7 juin, après avoir reçu la bénédiction du Saint Sacrement, donnée par le Père Grouard, supérieur de la mission, que nous nous arrachions aux fraternels embrassements de nos chères sœurs. Le long séjour que nous avions fait

parmi elles, ma sœur Massé et moi, nous ayant donné l'avantage d'apprécier leurs bonnes qualités, principalement leur tendre charité, rendit cette séparation encore plus déchirante. Oh ! vous le savez, bonne mère, quelles cruelles émotions ces adieux font éprouver au cœur de la pauvre missionnaire du Nord, puisqu'ils sont pour ainsi dire sans retour. Il est plus facile de le supporter que de le décrire. D'ailleurs, je sens que pour m'acquitter le plus habilement possible de la tâche qui m'est imposée, il vaut mieux détourner les yeux de cette scène qui devra se renouveler bientôt pour moi ; je n'aime pas à assombrir ainsi l'avenir. Je vais plutôt m'occuper de ce qui fait le sujet de cette circulaire. Nous nous embarquions donc vers les cinq heures du soir à bord d'une barge de la mission (espèce de chaloupe longue de 32 pieds sur 9½ pds de large). Toute la population était sur le rivage. Après avoir pris place sur la barge, le guide ordonna à seize rameurs de se mettre à l'œuvre, et comme le temps était très calme, nous nous vîmes en peu de temps séparées de nos chères sœurs par une certaine distance. Ma sœur assistante ne voulut plus regarder en arrière, car elle avait le cœur trop *malade*. Nous campâmes ce soir-là à la Pointe à la Butte, vers 7½ heures ; le lieu n'était pas favorable pour un campement, mais nous dûmes nous résigner. Les émotions, les *maringouins*, et le tintamare que firent nos gens une partie de la nuit, ne nous permirent pas de sommeiller beaucoup ; aussi le lendemain au premier signal du lever qui eut lieu à 3½ heures, nous étions sur pieds. Après avoir pris une tasse de thé et fait les préparatifs voulus, nous partîmes vers 4¾ heures. Vers dix heures, nous arrivâmes à la Grosse Roche, à l'entrée du premier rapide ; tous descendirent et se dispersèrent dans le bois pour se munir de perche. Le guide et le plus habile de ses hommes partirent avec la plus petite des deux barges qu'ils brisèrent sur les roches, ce qui fut cause qu'ils ne revinrent que vers 1 heure. Pendant qu'ils raccommodaient leurs barges, nous prîmes le devant par terre, préférant faire le trajet à pieds que de sauter ce rapide. Le lendemain (9 juin), nous fûmes arrêtées par la pluie une partie de la journée ; nous marchâmes une heure environ, puis nous fîmes halte. A peine

étions-nous arrêtées, que trois de nos gens montèrent dans un arbre avec leurs haches et commencèrent à couper les branches à quelques pieds de la cime. Ne pouvant deviner leur intention, ma sœur assistante demanda au guide pourquoi ils s'exposaient ainsi ; celui-ci lui répondit qu'ils étaient à nous préparer à chacune un *mai.* (Usage qu'ils suivent avec les évêques, les pères, etc.) Ils clouèrent sur chacun de ces arbres une petite planchette où étaient inscrits nos noms, le quantième du mois, et l'année. A notre départ, qui eut lieu vers 6 heures, ils tirèrent trois coups de fusils accompagnés de *hourras* en notre honneur. Ma sœur assistante les régala d'un peu de *peppermint* sucrée qu'ils prirent avec plaisir.

10 juin. Comme nous n'avions qu'une petite distance à parcourir dans la petite rivière Labiche, nous espérions entrer bientôt dans la rivière Athabaska ; mais ici comme partout ailleurs, l'homme propose et Dieu dispose : notre barge se trouva tout à coup *bloquée.* A peine nos gens, après bien des efforts, étaient-ils parvenus à lui donner une autre direction, qu'elle toucha de nouveau les roches, se brisa et laissa entrer l'eau en abondance par l'ouverture. Il était 9 heures du soir quand nous sortîmes de ce mauvais pas

11 juin. Toute cette journée fut employée à réparer cette barge. Nous ne dûmes marcher que vers 4 heures de l'après-midi. Après quelques instants nous laissions la petite rivière Labiche. Nous eûmes ce soir-là une grande inquiétude au sujet de ma sœur assistante qui, au moment de prendre son repos, sentit une vive douleur vers la cheville du pied ; nous craignîmes que ce ne fut un commencement de rhumatisme inflammatoire. Grâce à la prévoyance de notre bonne sœur Devins, qui lui avait donné à son départ un remède dont elle se servit alors, elle se trouva un peu mieux, et le lendempid (12) elle put se rendre au lieu du départ. Nous prîmes ce jour-là notre déjeûner sur la barge, pendant que celle-ci descendait le courant sans le secours des rames. Vers 4 heures de l'après-midi nous nous arrêtâmes pour camper, car le temps s'était assombri et nous étions menacés de la pluie ; il plut en effet toute la nuit.

13 juin, dimanche. Le temps s'étant mis au beau, nous

nous préparâmes à partir vers 10 heures ; après avoir dit le chapelet avec nos gens et chanté l'*Ave Maris Stella*, nous ne marchâmes que deux heures. Le soir nous étions dans notre tente de très bonne heure ; vous n'eussiez pu retenir vos larmes, ma Mère, en voyant ma Sœur-Assistante, la figure et les pieds enflés, ainsi blottie sous la tente. Pour nous, cette vue affligeait nos cœurs.

14 juin. Nous fumes éveillées par le tonnerre ; il pleuvait, il grêlait et le vent soufflait avec une telle violence, que nous craignîmes de voir notre tente enlevée ; heureusement que cette tempête s'apaisa bientôt.

15 juin. Vers 3 heures de l'après-midi, nous passâmes à l'endroit où le corps du bon frère Alexis, qui a été assassiné par un iroquois en 1878, a été retrouvé. Il y a sur le bord de la grève une petite croix en bois qui indique cet endroit.

Nous campâmes ce soir-là à l'entrée du grand rapide, et, contre l'habitude, ce fut cette fois sur l'île, ce qui épargna beaucoup de fatigue à nos gens.

16 juin. Nous nous rendîmes à l'autre extrémité de l'île, qui a un mille de long environ. On s'empressa de monter notre tente ; car c'était le lieu de notre campement pour ce jour. Quant au site, ce fut le plus beau que nous rencontrâmes dans notre voyage. Dans l'après-midi, les barges furent traînées par terre. Voici la manière dont s'est fait ce transport : tous les hommes, excepté trois, étaient attelés deux à deux avec des colliers de cuir. Nous ne pûmes retenir nos larmes en les voyant, leur vue nous rappelant, qu'en 1867, nos chères sœurs de McKenzie durent en faire autant. Quel douloureux souvenir !

18 juin. Nous laissions l'île vers 11 heures du matin et nous sautions la partie du rapide qui nous restait à franchir. Comme nous touchions le rivage, un de nos hommes tomba d'épilepsie. Nous campâmes à la pluie ce soir-là. Un petit incident qui arriva dans la nuit et qui nous fit bien rire ensuite, vint faire diversion aux sombres pensées que faisaient naître les éléments. En effet, le tonnerre grondait assez fortement, et le vent soufflait avec tant de violence, qu'il enleva le prélart qui couvrait notre tente. Ce fut à cette occasion, que nous prîmes, après le danger passé, une petite récréation.

Ma sœur Massé, ayant aperçu une lueur, sortit aussitôt en costume de nuit pour appeler au secours; il paraît que cet accoutrement ne lui allait pas à *merveille*, car les deux hommes qui étaient accourus à ses cris de détresse, restèrent tellement stupéfaits à sa vue, qu'ils ne pensaient plus au danger; et ce ne ne fut que quand ils la virent se diriger vers le feu, qu'ils comprirent. Un d'eux disait le lendemain: " Cette pauvre sœur me faisait tant *piqué* (pitié) avec son bonnet, que je ne m'apercevais pas du danger qui les menaçait."

19 juin. Nous sautâmes ce jour-là plusieurs rapides, et nous arrivions à la grande cascade vers 3½ heures p. m. Il était 7½ heures du soir quand la dernière barge fut amenée. Nous campâmes là et nous reçumes pour nous délasser la visite d'un certain nombre de *maringuoins*, tellement gros et cruels, que nous n'en avions pas encore rencontré de semblables.

20 juin.—Réveil à 3½ h., départ vers 4½ h. Nous sautâmes le *Rapide River* vers 6 heures. Le guide nous avoua qu'après le grand rapide ce fut le plus dangereux que nous eûmes à passer. Nous arrivâmes vers 8 heures du matin au Fort Murray, où nous devions rencontrer de grandes déceptions; car nous fûmes obligées d'y attendre les barges qui n'arrivèrent que le 28. A cela vint s'ajouter la nouvelle du départ du Rév. Père Laity, Sup. de la mission d'Athabaska, que nous espérions rencontrer à ce fort, mais qui fut obligé de partir après huit jours d'attente, ayant épuisé ses provisions; puis enfin le départ du guide et de ses gens que nous aurions aimé retenir au milieu de nous jusqu'à l'arrivée des barges, car il nous en coûtait de rester à peu près seules dans ce fort. Mais la crainte de voir leurs provisions s'épuiser et l'impossibilité où nous nous trouvions de nourrir 17 hommes nous fit résigner à leur départ. Nous eûmes pour habitation une maison que Mme McCaulay, dame du Bourgeois, nous offrit; cette maison, située près de la leur, contenait un seul appartement avec une cheminée et trois châssis dont les vitres étaient remplacées par un coton, à l'exception d'un où il s'en trouvait trois. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois avoir vu à Montréal des maisons plus artistement bâties que celle-ci; tout de même nous étions bien aises d'y faire notre demeure.

28 juin.—Enfin il plut à Dieu de mettre un terme à notre longue attente en nous envoyant en ce jour les barges qui devaient nous conduire directement à Athabaska. Inutile de vous dire, Très Honorée Mère, que les préparatifs furent bientôt faits. Aussi, vers 3 h. de l'après-midi, nous étions déjà sur ces barges que conduisaient vingt hommes.

29 juin.—A 2½ h. du matin nous fîmes notre oraison qui fut, je crois, bien fervente, au moins tout contribuait à la rendre telle : le calme, la solitude, le doux murmure des eaux et le chant des oiseaux ; puis, ajoutez à cela les sentiments de reconnaissance qui nous animaient envers la divine Providence qui venait de réaliser notre désir ; enfin la pensée de nous jeter bientôt dans les bras de nos chères sœurs de la mission qui nous attendaient depuis si longtemps. Tous ces motifs étaient en effet assez puissants pour nous faire prier avec ferveur. Oh ! qu'un moment de bonheur fait oublier bien des peines ! Il me semble voir ici la manière dont Dieu agit, en particulier, pour la pauvre missionnaire du nord. Il n'est pas pour elle de sacrifice, quelque grand qu'il soit, qui ne soit suivi d'une consolation encore plus grande qui lui ôte, non-seulement l'amertume de ce sacrifice, mais qui lui fait pour ainsi dire oublier le sacrifice même. Amour donc et confiance envers cette divine Providence, puis continuons notre récit. Nos gens s'éveillèrent à 6 h. et prirent aussitôt les rames. La chaleur fut accablante toute la journée.

30 juin.—C'est bien en ce jour que nous devons répéter avec reconnaissance le *Deo Gratias*, puisque ayant pris vers 1¼ h. le Lac Athabaska, nous pouvions, après quelques instants, découvrir la mission ; le cœur battait bien fort alors, surtout le mien, ma Mère. Qu'il en soit béni ! Je lui renouvelle avec joie ce double sacrifice que je lui ai fait de ma *pauvre personne*, pour la consacrer toute entière à son service et à sa gloire. Ce ne fut que vers 7 h. que nous arrivâmes, et encore fallut-il faire un trajet d'un mille et demi à pied, ce qui nous aurait été épargné si le rivage, vis-à-vis la maison de nos sœurs, n'eût été encombré par une grande quantité de bois de grève que le courant avait apporté. Le Rév. Père Laity, qui était venu à notre rencontre, nous ap-

planit les difficultés de la route en voulant bien se faire notre guide. Je m'arrête ici un instant, car l'émotion causée par la vue de nos chères sœurs St-Michel des Saints, Brochu et Fournier, qui viennent se précipiter dans nos bras, me rend incapable d'exprimer ce qui se passa alors en chacune de nous. Tout ce que je puis dire, c'est que nous fîmes le reste du trajet en savourant notre bonheur, qui nous fit bientôt oublier notre fatigue. Nous entrâmes dans l'église pour y adorer Notre-Seigneur et le remercier de la protection visible qu'il nous avait accordée pendant ce voyage, et le prier de nous bénir à notre arrivée sur la terre d'exil. Les enfants, au nombre de 21, dont 7 garçons et 14 filles, ainsi que nos deux bonnes filles et quelques personnes des environs nous attendaient au sortir de l'église. Toutes les figures paraissaient rayonnantes de joie. Un bon souper qui consistait en viande sèche et une galette, nous fut servi ; et il était très tard lorsque nous pûmes nous livrer au repos.

Dans une autre circulaire, je vous parlerai des premiers jours qui ont suivi notre arrivée ici.

En attendant, veuillez, ma Très Honorée Mère, croire aux sentiments toujours aussi affectueux que respectueux que conserve sans cesse pour vous,

Votre soumise fille,

Sœur Lemay.

Nous croyons que les Associés de la Propagation de la Foi liront avec un grand intérêt les quelques lettres qui vont suivre. Elles sont adressées à Monsieur J. O. Routhier, Vicaire-Général du Diocèse d'Ottawa, par Monsieur Jean-Baptiste Proulx, Prêtre du Séminaire de Ste-Thérèse, qui a eu l'honneur d'accompagner Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque d'Ottawa, dans sa visite pastorale aux missions lointaines de Mattawan, de Témiscamingue et d'Abbitibi, dans le cours de l'été dernier.

MGR DUHAMEL A MATTAWAN.

---

31 juillet 1881.

MONSIEUR LE GRAND-VICAIRE,

A moment du départ, vous m'avez demandé de vous tenir au courant des principaux incidents de ce voyage que Mgr d'Ottawa vient d'entreprendre pour aller visiter ses missions lointaines de Mattawan, de Témiscamingue et d'Abbitibi. Je ne faisais pas réflexion alors qu'en voyage, dans le canot ou sur les grèves, il reste bien peu de loisir pour tenir la plume. Mais n'importe, je l'ai promis, je tiendrai ma promesse; seulement je vous avertis que j'écrirai *currente calamo*, et votre bonté si connue voudra bien tout excuser.

Comme vous le savez, Mgr Duhamel a quitté Ottawa lundi, 25 juillet, à 11 heures a.m., par le Canada Central, accompagné de mon *individu* que je n'ai pas besoin de vous introduire, et de M. J. Robert, ecclésiastique. Après avoir salué, en passant, M. Rouvier, curé de Renfrew, et M. Faure, curé de Pembrooke, il s'arrêta pour la nuit à *McKey's Station*, où le Rév. P. Déléage, directeur de la mission de Mattawan, était venu le rencontrer. Sa Grandeur fut l'hôte des employés du Syndicat du Pacifique, qui rivalisèrent entre eux de respect et d'empressement. Comme mardi se trouvait être la fête de sainte Anne, Monseigneur tenait à dire la sainte messe. Un autel est improvisé dans le réfectoire de

M. Gosselin, et les divins mystères sont célébrés au milieu d'une assistance peu nombreuse, mais pieuse et recueillie. A 4 hrs p.m., les chars déposaient Sa Grandeur à *Kloc's Mills*, le terminus actuel du Canada Central, et vers 7 heures le petit steamboat, (capitaine Mulligan), qui portait l'évêque et sa suite, était en vue de Mattawan. Malgré les incertitudes et les menaces d'un ciel pluvieux, toute la population en habits de fête attendait sur le rivage; une fanfare jetait dans les airs ses joyeux accords, et la mousquetterie faisait redire aux échos des montagnes l'allégresse générale. La foule tombe à genoux pour recevoir la bénédiction de Sa Grandeur, puis se relève pour l'accompagner à la chapelle du couvent où il y eut sermon en français et en anglais. Monseigneur parla, en termes éloquents, sur l'obligation qu'il y a d'aimer Dieu de tout son cœur, puis, s'inspirant de la fête du jour, il exhorta ses auditeurs à toujours accroître en eux leur dévotion envers la bonne sainte Anne. Il leur annonça que le lendemain il partait pour la mission du lac Talon, et que, par conséquent, la visite épiscopale à Mattawan n'aurait lieu qu'à son retour, samedi et dimanche. La cérémonie se termina par la bénédiction du Saint Sacrement.

Mattawan est situé au confluent de la rivière de ce nom et de l'Ottawa. Il y a vingt ans ce n'était qu'un rocher recouvert d'une épaisse forêt; les voyageurs et les hommes de chantier étaient les seuls habitants qui, pendant une saison de l'année, fréquentaient ces rivages. Aujourd'hui Mattawan est un joli village, renfermant environ soixante-dix familles; les maisons en sont propres et coquettes. On y voit une résidence des RR. Pères Oblats, un couvent, un hôpital, une église catholique, une église protestante, et une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres. Le gouvernement d'Ontario a fait bâtir sur la rivière Mattawan, pour les piétons et les voitures, un beau pont d'environ six cents pieds de longueur. Deux missionnaires y résident habituellement; pour le moment ce sont les RR. PP. Déléage et Eméry. Leur zèle s'exerce sur une étendue de pays de plus de soixante-dix milles, ils ne peuvent suffire à l'ouvrage; ils auraient besoin d'assistance, il est à espérer qu'on pourra la leur procurer avant longtemps. Au couvent cinq reli-

gieuses de la communauté des sœurs de charité d'Ottawa dispensent l'éducation à une centaine d'enfants, filles et garçons ; leur hôpital, cette année, a donné des soins à cent cinquante patients. L'église catholique est située sur le sommet d'une colline qui domine tout le village ; elle a dû être agrandie de moitié, elle a maintenant 80 pieds de long sur 30 de large. Toutes ces améliorations se sont faites par souscriptions volontaires, plusieurs paroissiens, paraît-il, se sont montrés d'une très grande générosité. Mais personne n'a plus fait pour l'avancement du Mattawan qué M. Noah Timmins. Son activité et son esprit d'entreprise ont créé ce village au matériel ; son esprit de foi et sa charité lui ont assuré depuis longtemps les secours de la religion. Pendant sept ans sa maison et sa table ont été la maison et la table du missionnaire. Honneur à ce brave citoyen !

Mercredi, à 8 heures a.m., nous partions pour la mission du lac Talon, en long bâteau, six rameurs, capitaine à l'avant, gouvernail à l'arrière ; les rames frappent l'eau en cadence. En avant, et vogue la galère. Le Rév. P. Déléage nous accompagne ou plutôt nous conduit ; il nous intéresse fort en nous donnant des explications et des détails curieux sur les lieux et les choses. Nous voyageons en *gentlemen*. M. Wortington, intendant général dans cette partie du pays pour le syndicat du Pacifique, par une faveur spéciale, a eu l'obligeance de mettre ses bâteaux et ses hommes à la disposition de Monseigneur. La mission se trouve à 24 milles en remontant la rivière Mattawan, c'est l'affaire d'une journée pour s'y rendre. Il serait trop long de vous énumérer, pour aujourd'hui, tous les incidents qui sont venus diversifier ce voyage, tous les points de vue pittoresques qui se sont offerts à nos regards étonnés. Qu'il me suffise de vous dire que nous avons remonté dix rapides, que nous avons fait six portages, que nous avons admiré, dans leur solennelle grandeur, deux chutes aux eaux bouillonnantes. Nous avons traversé dans sa longueur le lac Champlain ; on dit que le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle-France a hiverné dans ces parages ; ce serait sans doute lors de sa troisième expédition contre les Iroquois dans l'hiver de 1615 à 1616. Nous avons passé à l'extrémité du lac Talon ; ce nom vient-il des anciens

missionnaires qui l'auraient donné à un lac de l'ouest en souvenir de ce grand intendant qui fit tant progresser la colonie sous le gouvernement de M. de Courcelles? C'est là peut-être un fait d'histoire bien connu, je l'ignore. Je me propose de l'éclaircir lorsque je serai retourné à ma bibliothèque. Nous ne pouvions nous défendre des souvenirs du passé qui semblaient, à chaque instant, se réveiller sous nos pas. La Mattawan était le chemin des missionnaires jésuites se rendant au pays des Hurons; les Pères Brebeuf, Lalemant, Jogues et Daniel ont donc frappé ces ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ces rivages, leurs pieds ont foulé ces sentiers! C'était aussi le chemin aux *pays d'en haut;* que de fois, le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs de bois, ces forêts et ces montagnes ont répété leurs chants! Et mon esprit se berçait en de douces rêveries.

Pan! pan! pan! Un coup de fusil, deux coups de fusil, trois coups de fusil. Nous voici rendus au fond de lac Cabaska. Une trentaine d'hommes attendent Sa Grandeur sur le rivage, et le reconduisent jusqu'au chantier de M. Smith, le *boss* d'une section du chemin de fer du Pacifique. Pendant près de deux jours que Monseigneur fut leur hôte, Monsieur et Madame Smith se sont montrés d'une politesse, d'une prévenance digne de tout éloge. Cette mission renferme plus de quatre vingts familles, presque toutes canadiennes, établies là depuis environ deux ans. La terre est très fertile, on y voit toutes sortes de bois francs, la moisson présente la plus belle apparence. Le fond de terre est une terre jaune recouvrant une couche de glaise; le climat, dit-on, est très favorable à la culture. Il faut remarquer que Mattawan est situé sur la même latitude que Trois-Rivières, et, comme il se trouve plus à l'ouest, je serais porté à croire que la belle saison y commence aussi tôt et y finit aussi tard qu'à Montréal; toujours est-il que ces jours-ci nous avons une chaleur tropicale. Le Syndicat du Pacifique, qui a acheté le Canada Central, continue cette ligne de chemin de fer jusqu'à Challenders, au nord du lac Nipissing, et les chars se trouvent à passer à travers la mission du lac Talon. Le pays, sans être plat, n'est pourtant pas montagneux, c'est une contrée dans le genre des Cantons de l'Est, ou bien, je

suppose, dans le genre des terres situées sur les bords de la *Rouge à M. Labelle.* Enfin c'est un pays tout à fait propre à la colonisation; et il serait à souhaiter que les Canadiens, au lieu d'émigrer aux Etats-Unis, s'emparassent, tandis qu'il en est encore temps, de ces belles terres, et assurassent ainsi le Haut de l'Ottawa à l'influence française et catholique.

Le jeudi, 28 juillet, fut un jour de fête pour tout le canton à deux lieues à la ronde. Tous avaient revêtu l'habit du dimanche, aucun catholique ne se serait permis de travailler sur la ligne du chemin de fer, les colons arrivaient de huit milles du fond des bois. Ils ont bâti cet été même une jolie chapelle, de 50 pieds sur 30, couverte en bardeaux; la petite église se remplit littéralement. Il y eut messes à differentes heures, confirmation, confessions, instructions l'avant-midi, instructions l'après-midi. J'ai prêché, il va sans dire; Monseigneur pour sa part a fait quatre ou cinq sermons en français et en anglais. Ces pauvres gens, qui n'ont pas souvent l'avantage d'assister aux offices de l'église, se montraient si avides de la parole de Dieu qu'il n'y avait pas moyen de les rassasier. Avant de se séparer d'eux Monseigneur les félicita sur leur empressement à élever une maison pour le culte divin, il espérait qu'avant longtemps ils seraient en état de faire vivre un curé résident. " Défrichez vos terres, ajouta-t-il, que ce soit là le but de tous vos travaux, vous gagnerez plus qu'à travailler au service des étrangers. Reculez la forêt, et bientôt vous vivrez à l'aise, libres, heureux sur vos propriétés. Soyez en garde contre le blasphême, ce péché malheureux qui attire les malédictions de Dieu sur les établissements naissants; fuyez l'ivrognerie et le luxe qui ont ruiné tant de familles et les ont réduites à la pauvreté." Monseigneur baptisa la nouvelle mission du nom de Sainte Philomène.

Vendredi, Monseigneur dit la messe à 5½ hrs a.m., et donna la bénédiction papale, la chapelle était encore remplie. Puis nous prîmes le bateau pour le retour, nous descendions le courant, le voyage fut bien moins pénible que l'avant-veille. Nous ne fîmes que trois portages, nous sautâmes les autres rapides. C'était toute beauté de voir notre bateau emporté avec la rapidité de la flèche, bondissant comme un taureau

à l'épouvante au milieu des flots écumants ; de voir les vagues s'élancer en courroux et venir se briser sur les flancs de notre esquif ; de passer sur le bord de l'abîme, d'effleurer un récif, de contourner un écueil. Le cœur bat, la bouche se tait, la respiration est suspendue ; un saisissement s'empare de tout votre être : c'est sublime. A 7 heures p.m. nous étions à Mattawan. Monseigneur fit son entrée solennelle, les chemins étaient balisés de jeunes pins aux têtes arrondies, tous les fusils du pays étaient dehors, jamais de ma vie je n'ai entendu résonner sur le timpan de mes oreilles une semblable mousquetade.

Hier et aujourd'hui, 30 et 31 juillet, nous avons donné les exercices d'une véritable mission : deux sermons dans l'avant-midi, deux sermons dans l'après-midi, confessions, préparation des enfants à la confirmation, visite au cimetière, etc. Monseigneur, dans ses instructions, a insisté surtout sur les marques qui distinguent la véritable église de Jésus-Christ, sur la mission que l'Eglise a reçue d'enseigner, sur l'importance qu'il y a d'avoir de bonnes écoles catholiques. Ce matin toute la paroisse en masse, hommes, femmes et enfants, est venue chercher Monseigneur à la maison des Pères ; la procession, croix en tête, au bruit de la fanfare, a défilé par les principales rues du village, a traversé le pont de la Mattawan, et a serpenté sur le flanc de la colline pour se rendre à l'église, la nef s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule, près d'une centaine d'hommes ont dû rester à l'extérieur ; l'église était ornée de tentures de diverses couleurs et de couronnes de verdure ; la messe du second ton fut chantée par un chœur bien exercé, il y eut cérémonies de la confirmation, messe pontificale, bénédiction papale ; jamais Mattawan n'avait vu tant de splendeur.

Le Rév. P. Pyan, supérieur de ces missions, est arrivé du lac Témiscamingue ; demain nous remontons avec lui dans son canot d'écorce. Je me recommande à vos bonnes prières afin que je n'aille pas au fond de quelque rivière servir de pâture aux poissons. Monseigneur était parti très inquiet au sujet de la santé de M. l'abbé Duhamel ; les nouvelles qu'il a reçues à son retour du lac Talon l'ont grandement soulagé. J'espère que vous êtes remis des fatigues de votre jubilé ;

pour moi, le grand air, la solitude des forêts, le grandiose de ces paysages et l'obligeance de Monseigneur d'Ottawa vont me procurer de toutes les vacances qu'un professeur puisse souhaiter, la plus belle, la plus agréable et la plus utile.

Croyez que je demeure toujours avec la plus haute considération,

Votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

MGR. D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

TÉMISCAMINGUE, 2 août 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Voyez-vous là-bas, sur ces eaux, ces deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre et ferment le lac presque entièrement ; sur l'une s'élève un fort de la compagnie de la baie d'Hudson, sur l'autre une chapelle et une couple de maisons : c'est la mission de Témiscamingue. Au soleil couchant, notre canot, voile déployée, bannières au vent, glisse sur la crête des vagues et fait son entrée solennelle dans le port. Les canotiers chantent : *En roulant ma boule, en roulant ;* deux volées de coups de fusils saluent Sa Grandeur, tous les sauvages, hommes et femmes, sont à genoux sur le rivage. Les Rév. PP. Laverlochère et Mourier, les Pères Blais, Cahill et Labigarré sont là, au débarcadère, pour recevoir Monseigneur, et tous ensemble nous nous rendons à la maison des Pères, où nous attend la plus douce, la plus franche et la plus joyeuse hospitalité. Mais n'empiétons pas, chaque chose en son temps, la visite pastorale n'aura lieu à Témiscamingue qu'au retour d'Abbitibi ; donc, au retour les détails sur cette mission.

Vraiment, nous avons un temps fait exprès : beau soleil, grand air, bon vent, pas trop de maringouins, force bonne humeur, pas de brûlots, brise délicieuse, etc. ; un orage hier, à l'improviste, sans nous avertir, nous est bien tombé sur le dos, mais c'était pour rafraîchir la température. Nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que le voyage continue comme il a commencé.

Monseigneur a quitté Mattawan hier vers 8 h. a.m. Pour faire honneur à Sa Grandeur, le capitaine Mulligan mit son vapeur à notre disposition pour remonter la caravane jusqu'au pied d'un rapide, à deux milles environ audessus du village, les principaux citoyens de l'endroit, ainsi que les Pères de la mission, avaient pris place à bord. Le vapeur ne monte pas plus haut ; à la tête du rapide, nous nous installâmes dans notre nouvelle embarcation, un grand canot d'écorce, mesurant 30 pieds de long sur 5½ de large, pimpant, frais peinturé, conduit par huit gaillards d'Algonquins à l'œil vif et au bras nerveux, portant sur la pince le drapeau blanc avec le monogramme de Marie. On y avait préparé des sièges hauts et larges, aussi confortablement qu'on aurait pu le faire dans un salon ; nous étions assis trois de front et il y avait de la place pour un quatrième. Outre les huit rameurs, nous étions sept passagers, sans compter un quart de sucre et tout le bagage, ce qui faisait un poids de pas moins de 3,000 livres. Quand on pense qu'une pareille charge n'est séparée de l'abîme que par quelques planchettes, quelques écorces et un peu de gomme ; quand on songe que le moindre obstacle caché suffirait pour ouvrir une voie d'eau dans les flancs de ce frêle esquif, il y aurait de quoi faire frissonner, si l'on ne savait que ces canots peuvent porter jusqu'à 6,000 livres et si l'on ne connaissait l'habileté et l'expérience des sauvages sur les lacs, les rivières et les rapides. Voyez comment ils plongent et retirent leurs avirons lestement, comme les coups sont vigoureux, comme ils frappent les eaux en cadence ! L'homme de l'avant, le regard fixe comme un lynx, semble sonder les profondeurs de la rivière ; celui de l'arrière, debout à son poste, en deux coups d'aviron, au besoin, fait tourner le canot bout pour bout.

Les rapides sont nombreux ; nous faisons portage, c'est-à-dire que nous transportons nos individus à l'autre bout des rapides, par terre, à pied, par un sentier généralement battu, de ce temps-ci bordé de framboises, de bluets, de fruits de toutes sortes. Ces portages ont cinq arpents, dix arpents, le plus long a un mille et demi. Ces marches, aux différentes heures de la journée, au lieu d'être un inconvénient, ne servent qu'à délasser nos jambes fatiguées. Pendant ce temps-là les

hommes montent le canot *à la cordelle.* Ils s'attellent les uns à la suite des autres à une longue corde et ils courent sur les grèves, sautent de cailloux en cailloux, grimpent par dessus les arbres renversés et passent à travers les broussailles pendant que deux de leurs compagnons restés dans l'embarcation, avec leurs avirons ou de longues perches, la tiennent droite au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les écueils. Dix fois par jour ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais ils n'en font aucun cas; pourvu que le soir ils aient un bon feu pour faire sécher leurs habits et une bonne tasse de thé pour se fortifier, c'est tout ce qu'ils demandent.

Le temps passe le plus agréablement du monde. Nous avons deux compagnons de voyage tout à fait charmants, le Rév. P. Pyan, supérieur de ces missions d'en haut, missionnaire chez les Sauvages depuis vingt ans, et M. Rankin, bourgeois de la compagnie de la baie d'Hudson à Témiscamingue, qui a parcouru ces parages en tous sens, depuis les bords du lac Supérieur jusqu'aux glaces du Labrador. Chacun raconte son histoire, " qui a beaucoup vu a beaucoup à dire aussi," l'une donne naissance à l'autre, c'est un vrai feu roulant, il y en a de toutes les couleurs, des sérieuses et des badines. Monseigneur, pour sa part, en a plein son sac, il est inépuisable.—A propos d'histoire, savez-vous la réponse ingénieuse que donnait samedi dernier un enfant de la confirmation, à Mattawan. Monseigneur lui demandait : " Qu'est-ce qu'un évêque ? "—" Un évêque, répond l'enfant, c'est un homme qui compte." Pas si bête, le petit ! pour le récompenser, le P. Pyan a exigé qu'on lui donnât une image.

Monseigneur a entrepris, je crois, de baptiser tous les lieux que nous rencontrons. Si j'ai le malheur de demander : quel est ce lac ? de suite il répond : c'est le lac à la coqueluche.—Quelle est cette rivière ? c'est la rivière étrange.—Quelle est cette île ? c'est l'île aux écureuils.—Quel est cet autre lac ? c'est le lac surprenant.—Quel est ce rapide ? c'est le rapide excentrique—J'en prends et puis j'en laisse ; parfois. en secret, j'en appelle au témoignage de nos rameurs. Vous

savez que j'ai emporté toute une bibliothèque ; jusqu'ici j'ai lu *Les plaidoyers de MM. Hamel et Lacoste*, ainsi que *Les sociétés secrètes*, par Claudio-Jannet. Du reste, pour ne pas nous ennuyer, nous n'aurions qu'à nous coucher nonchalamment sur nos siéges et à considérer le panorama qui se déroule sous nos yeux, cette rivière dont l'aspect et les beautés varient à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes tantôt à la pente douce, tantôt coupées à pic, dont les flancs sont couverts d'arbres aux espèces les plus différentes et aux couleurs les plus variées; oh! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la considère dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur.

L'heure du repas arrive souvent dans ces contrées, aujourd'hui elle est revenue cinq fois; "oh! oh! oh! à terre!" murmure le sauvage de l'avant. Chacun saute sur la grève, l'un allume le feu, l'autre court chercher du bois, l'autre fait rôtir ou brûler les grillades, l'autre prépare le thé, un thé fort comme de la lessive, un thé rouge noir, vous diriez un rhum de la Jamaïque. Il se boit sans lait et sans sucre, il n'en est que meilleur. Y a-t-il rien de si bon que de savourer un gros morceau de lard, assis sur une roche, avec une assiette sur les genoux. Nos estomacs sont *inrassasiables*. Allez demander à M. Latour, de Hull, qui fait chantier sur la Chippewa, ce qu'il en coûte de pain, de beurre et de sirop pour rencontrer des appétits comme le nôtre.

Le lac Témiscamingue se décharge dans l'Ottawa par une succession de rapides qui portent le nom générique de Long Sault; il peut avoir sept milles de long. Ici l'aspect change complètement, les payages sont moins grandioses, mais ils ils sont plus coquets, les rives sont basses, les montagnes s'éloignent quelque peu pour former le fond du tableau; à leur pied s'étend une plaine où croissent çà et là des pins isolés, on y voit des prairies avec leur tapis de gazon, les grèves sont de sable, les baies sont verdoyantes, des arbres de moyenne taille descendent leurs branches jusqu'à la surface des eaux. L'œil se repose avec délices sur cette agréable variété.

Vers 5 hrs., en prenant le Long Sault, le canot donna sur

une pierre et se fit une large déchirure, on aurait pu y passer un chapeau. Quel contretemps ! Un blanc se serait découragé, du moins il aurait sacré, tempêté, blasphémé. L'enfant des bois est plus calme que cela, il est plus raisonnable. Vite de jeter le bagage sur les pierres, de tirer le canot à sec et d'examiner la blessure ; puis les voilà à rire, à rire et à rire encore. Ils avaient été sérieux toute la journée, cet accident les mit en bonne humeur. Il est admirable de les voir travailler ensemble, pas une dispute, pas une remarque, pas un reproche, pas d'avis à temps et à contre temps, chacun obéit sans mot à l'*homme de l'avant* qui est considéré comme le chef de l'expédition. Sur ses ordres on court dans le bois pour lever une écorce de bouleau, un second allume le feu, un troisième apporte la poèle avec la gomme d'épinette. Tout le monde met la main à l'œuvre. Poser une pièce au canot, l'enduire de gomme, la recouvrir d'un morceau de toile, y déposer une seconde couche de gomme liquefiée, ce fut l'affaire d'un instant. Une heure après le naufrage, le vaisseau était radoubé, et nous remontions le courant à force d'avirons.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit vers le milieu du Long Sault, au rapide des *Fourneaux*, sur une côte de gravier, à l'ombre de grands pins, trois tentes furent dressées. Après souper, vers 10 hrs., un sauvage cria : anamiawin, anamiawin ! la prière, la prière ! tous tombent à genoux autour du feu qui s'en allait mourant, et dont les flammèches en serpentant montaient se perdre dans l'obscurité des airs. Un d'entre eux entonne l'*Ave Maris Stella* en sauvage, les autres répètent et les échos de la nuit répondent ; puis la prière se fit aussi en Algonquin et elle se termina par le chant d'un cantique. Chacun se retire à son lit, nous sous nos tentes, les sauvages à la belle étoile ; la nuit est fraîche, il y a peu de maringouins, nous nous endormons au bruit monotone du Sault bouillonnant.

" Lève, lève," il n'est que 4 hrs. ; à 7 hrs. nous sommes sur les bords du grand lac. Témiscamingue veut dire *eau profonde* ; en effet, paraît-il, il n'en cède pas pour la profondeur au lac Supérieur lui-même. Depuis sa décharge jusqu'ici, c'est-à-dire sur un espace de quarante-cinq milles,

on dirait plutôt une grande rivière, large d'un mille à deux milles ; mais en remontant à la tête du lac, sa largeur devient plus considérable, elle est de huit milles environ. Les rangées de montagnes qui l'encaissent courent du sud-ouest au nord-est, et le lac coule du nord au sud, en sorte qu'il coupe la chaîne des Laurentides, non à angle droit, mais sur le triangle, ce qui donne une foule de points de vue magnifiques. Vous apercevez au loin devant vous sept à huit tronçons de montagnes aux croupes arrondies, couchés régulièrement les uns à côtés des autres, et séparés par des baies plus ou moins profondes. Sur le côté est, la nature a été fortement bouleversée, on y voit des rochers abrupts de plusieurs centaines de pieds de hauteur dans le genre de ceux que les touristes admirent dans le Saguenay. En remontant le lac, sur la droite vous rencontrez la rivière Chippewa, qui décharge les eaux et descend les billots du grand lac Chippewa, et sur la gauche la rivière de Montréal. D'où lui vient ce nom ? est-ce de la haute montagne qui s'élève sur ses bords ? ou bien cette rivière était-elle pour les voyageurs qui venaient de la baie d'Hudson le chemin pour descendre à Montréal ? Pour moi *sub judice lis est.*

Cet après-midi le vent était bon, nos sauvages coupent un petit cèdre de dix-huit pieds et en font un mât qu'ils fixent au canot avec des cordes ; ils y hissent une grande voile de quinze pieds sur sept ; puis

> Filez, Filez, O mon navire,
> Car le bonheur m'attend là-bas.

Les avirons sont tirés de l'eau et dorment sur les siéges ; le canot se balance mollement sur la vague, c'est charmant.

Il est près de minuit, avec votre permission je vais aller prendre mon sommeil. Nous partons demain pour Abbitibi, le P. Pyan nous conduit, il est aujourd'hui le grand missionnaire des sauvages dans cette partie du pays. M. Rankin nous accompagne, j'en suis bien content, c'est un vrai gentilhomme, et un compagnon tout à fait plaisant dans le voyage. Le grand et beau canot qui nous a amenés de Mattawan est une faveur de son obligeante bonté ; il nous faut le laisser ici pour en prendre un plus petit, afin de faire plus

facilement les portage de la hauteur des terres ; ce second canot est encore fourni par M. Rankin—Nous avons souvent parlé de votre pèlerinage à la bonne Sainte-Anne, et tous ici souhaitaient qu'il ait été un succès—Bonsoir et au revoir.

Je demeure avec la plus grande considération, M. le Grand Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

MGR. D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

MISSION D'ABBITIBI, 7 août 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Nous sommes arrivés à Abbitibi, hier samedi, à six heures du soir, nous avions quitté Témiscamingue mercredi. La distance entre ces deux missions est d'environ cent cinquante milles, à travers lacs et rivières ; nous l'avons parcourue en trois jours et demi, ayant couché trois nuits sous la tente. Nous sommes ici les hôtes de la compagnie de la Baie d'Hudson, et le bourgeois du *poste*, M. Henderson, se montre plein de déférence pour Sa Grandeur.

Mercredi, à 2 h. p. m., deux steamers en écorce de bouleau nous attendent dans le port, je dis deux, car nous eûmes la bonne fortune d'avoir jusqu'au bout M. Rankin pour compagnon de voyage. Monseigneur, M. Rankin et moi, nous montons dans le *Stella* ; le Révd P. Pyan et M. Robert prennent place à bord de l'autre embarcation qui n'est pas encore baptisée. Le beau grand canot qui nous a montés de Mattawan se nomme *Chief* ; ces noms sont inscrits en lettres enluminées sur le haut de la pince reluisante de peinture et de verni. Voulez-vous faire connaissance avec notre équipage, je vais vous le présenter. D'abord, à tout seigneur tout honneur, à l'avant se trouve notre pilote O'Guishon, puis à l'arrière, notre gouvernail, W. Cromaty ; nos rameurs sont Masinikijik, ce qui veut dire *Nuages au firmament*, Joachim et Jean Wabékijik, c'est-à-dire *Ciel sans nuages*, enfin un jeune métis, Pierrot Thivierge. Dans l'autre canot, sous la direction de Pien (Pierre) Pénassi et de W.

Pétras, rament M. Harry, le fils de M. Rankin. qui fréquente les écoles de Toronto et qui vient à Abbitibi pour faire un tour de vacances, M. W. Clauston, commis du fort à Témiscamingue, J. Stanger, M. Thompson et J. Polson, tous trois métis écossais. Tous ces rameurs ont le bras vigoureux. A chaque coup d'aviron vous sentez sous vous le canot s'élancer et bondir ; du matin au soir les deux pilotes ont l'œil fixé à dix pas à l'avant, et debout à l'arrière, les deux gouvernails, un grand aviron à la main, rament avec une aisance et une dignité que vous ne pouvez vous lasser d'admirer.

Il fait chaud, le soleil darde ses rayons sur nos têtes, nous voguons à l'ombre de nos parapluies. M. Rankin fait faire à ses hommes un détour de quelques milles pour aller montrer à Monseigneur une mine d'argent et de plomb ; c'est là, paraît-il, une grande marque de déférence de la part du bourgeois; "car, remarque le P. Pyan, c'est la première fois à ma connaissance que M. Rankin a dévié de la ligne droite." MM. Wright et Currier, d'Ottawa, ont acheté ces gisements miniers et y ont fait exécuter certains travaux d'excavation, mais la mine ne peut guère payer tant que le transport du minerai sera aussi difficile; si jamais un chemin de fer se construit de Nipissing à Pemikan, à la tête du lac Témiscamingue, alors elle pourrait fort bien donner à ses entreprenants propriétaires des rendements considérables.

Nous cinglons toute l'après-midi vers le nord, le lac va toujours s'élargissant, la nappe d'eau finit par avoir huit à neuf milles d'une rive à l'autre ; au soleil couchant nous entrons dans une baie sur les bords de laquelle se trouvent de grandes prairies naturelles. Les Frères Verret et Moffat y sont à faire leur foin, ils en couperont vingt-cinq tonnes qu'ils mettront en mulons, et au premier vent favorable, sur un grand chaland ils le transporteront à la mission à 20 milles plus bas. Nous entrâmes dans la baie en faisant retentir les échos d'alentour des anciennes chansons canadiennes ; du reste ce n'est pas la première fois, et ce ne sera pas la dernière. Dans ces pays d'en haut, ces chants semblent être l'accompagnement indispensable du voyage ; tous les connaissent, Français, Anglais, Sauvages. M. Rankin n'a pas chanté une seule chanson anglaise, mais il ne s'est pas passé

un jour sans qu'il n'ait répété *En roulant ma boule; Allouette, jolie Allouette; Par derrière chez ma tante*, etc. Nos Sauvages ont chanté *Un canadien errant* traduit en leur langue ; mais le plus souvent ils entonnaient l'*Ave Maris Stella* ou de pieux cantiques.

A 9 h. nous arrivons chez M. Angus McBride, employé de la compagnie. Plusieurs familles de métis écossais sont là réunies ; il y a prière du soir en commun, à la belle étoile ; tous comprennent l'anglais, M. Robert commence son ministère en récitant le chapelet. On nous offre à coucher dans une maison ; mais instruits par une dure expérience, nous préférons dormir sous la tente, sur le haut de la côte, rafraîchis par la bise du lac. Le lendemain, à 5 h., Monseigneur dit la messe dans une maison préparée à cet effet ; deux jeunes sapins étendent leurs branches audessus de la table transformée en autel ; des bouquets de fleurs sauvages répandent leur parfum ; les femmes, comme aux jours de Moïse, ont apporté leurs joyaux et leurs bijoux pour orner le tabernacle du Seigneur et les colliers de perle pendent aux branches verdoyantes ; les deux drapeaux flottent à la porte, et la maison s'emplit d'une foule pieuse, avide d'assister aux saints mystères et de contempler leur évêque, la plupart pour la première fois. Après la messe, Monseigneur leur donna, en anglais, des conseils pleins d'à-propos pour leur conduite chrétienne au milieu des devoirs et des obligations de la vie ; puis nous continuâmes notre route. Une grande chaloupe montée par une trentaine de personnes nous reconduisit jusqu'au premier rapide, à un mille plus haut.

Nous venons de reprendre le cours de l'Ottawa et nous sommes arrivés au pied du *Rapide des Quinze*, c'est-à-dire des quinze portages. Quinze fois il nous faut débarquer, décharger sur la grève, porter à bras bagage et canot, puis rembarquer pour aller débarquer de nouveau, quelquefois seulement à cinq arpents plus loin. Le plus long de ces portages peut avoir un mille, d'autres n'ont guère qu'une centaine de verges. Une fois, afin de raccourcir la route, nous quittons la rivière pour aller tomber, par un portage impossible, dans le lac L'épervier ; puis, au moyen d'un second portage, nous revenons à l'Ottawa. Les côtes en général sont basses, et

tout à fait agréables dans leurs détours, dans leurs caprices et bizarreries. Nous avons traversé la chaîne des Laurentides qui continue à s'étendre vers l'ouest du côté du lac Supérieur ; du lac Témiscamingue à Abbitibi nous ne rencontrons qu'une seule montagne, et encore passons-nous à une journée de marche de ce pic isolé. Le *rapide des Quinze* peut avoir comme quatorze milles de longueur; nous l'avions attaqué à 7 hrs. du matin, et il était 6 hrs du soir lorsque nous pûmes nous reposer, nous laver les pieds et prendre notre souper à la tête du dernier portage. Ce fut là la plus dure journée du voyage ; cependant nous n'étions pas trop fatigués, et Monseigneur a supporté ces marches à travers les rochers et les arbres renversés aussi bien que n'importe lequel d'entre nous.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages. Trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent leur canot et le chargent sur leurs épaules, l'embarcation pèse près de trois cents livres ; deux marchent en avant, un en arrière ; ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre ; nous avions peine, complètement alléges, à y transporter nos individualités. Les autres s'attèlent au bagage ; ils s'appuyent sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et à l'autre extrémité ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins ; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, ainsi chargés comme de vrais mulets ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent tout le porter d'un seul coup, et à chaque rapide ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez tous gais, contents, de bonne humeur ; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas ! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage.

A sept heures nous laissons l'Ottawa sur la droite, et nous continuons notre route dans le lac des Quinze. Il peut avoir cinq lieues de long sur deux ou trois de large. Jamais de

ma vie je n'ai vu plus belle soirée. L'air est calme, le temps est frais ; le soleil se couche en colorant d'or et de pourpre les quelques nuages qui flottent à l'horizon, au-dessus de nos têtes le ciel est d'azur ; il souffle une toute petite brise qui se joue dans nos cheveux et fait flotter nas pavillons, cependant les eaux du lac sont unies comme un miroir, le canot glisse, vole sur la surface liquide ; au loin, tout autour, les arbres semblent se confondre avec les ondes et forment une ceinture de verdure sombre. Personne ne parle, nous n'entendons que le bruit cadencé des avirons. Couchés au fond de nos canots, nous nous délassons des fatigues du jour, nous contemplons, nous méditons. Pour moi, plongé dans une douce rêverie, je me disais : Que Dieu est grand et que ses œuvres sont admirables ! La hache de l'homme n'a jamais dévasté ces forêts, je vois cette grande nature telle que la vit Cartier quand il aborda pour la première fois sur nos rives. Que ne puis-je rester longtemps dans ces solitudes, loin de tout travail pénible, loin des hommes et de leurs discussions acerbes. Ici l'esprit se repose et jouit.—Gare ! gare ! gare ! crie l'homme de l'avant ; nous abordons sur une belle grève de sable jaune.

La nuit fut aussi belle que le jour. Pendant que nos hommes étaient à préparer les tentes, j'allai m'asseoir, pour réciter mon chapelet, sur le sommet d'un énorme caillou. La lune laissait tomber sur le lac une longue traînée d'argent ; le silence m'enveloppait de toute part, je n'entendais que le bruissement des feuilles dans la forêt, que le clapotis de la vague sur le rivage ; puis bientôt monta vers le ciel la voix douce et sonore des sauvages qui soupiraient leur cantique avant la prière du soir. J'allai me coucher le cœur enivré de suavité et mon sommeil fut rempli de rêves couleur de rose.

Le lendemain le charme n'était pas fini. Nous partîmes à 4 heures. L'air était tout pur, frais et délicieux, l'aurore empourprait l'orient, aux lueurs d'un demi-jour incertain les îles semblaient sortir du sein des eaux ; les herbes et le feuillage imprégnés de la rosée du matin nous envoyaient leurs exhalaisons embaumées. Enfin le soleil se leva radieux comme un roi sur son trône et laissa tomber sur nous des flots de lumière et de chaleur.

A 7 hrs. nous abordions un rocher nu, sec et aride, Monseigneur était à jeun, il tenait à dire la messe ce jour-là qui est l'anniversaire de sa première communion et de sa confirmation, de plus l'église célébrait la fête si touchante de Notre-Dame des Neiges. Une tente est dressée sur le galet, la messe ne peut se dire en plein air, le vent éteindrait les lumières. Nous nous découvrons, nous tombons à genoux, les sauvages récitent des prières à haute voix, ils jettent dans les airs les notes joyeuses de leurs plus beaux cantiques, pendant que l'évêque, au fond de la tente, murmure les paroles du saint sacrifice ; comme autrefois le grand prêtre dans les mystères et le secret du sanctuaire, Monseigneur est presque entièrement caché à nos regards. C'est bien dans une semblable circonstance que l'on peut dire que nous adorons notre Dieu en esprit et en vérité ; son temple est ce vaste univers qui est l'ouvrage de ses mains ; le soleil en est la lumière et le flambeau ; il a tendu les cieux au-dessus de nos têtes comme un pavillon ; en ce moment les décors de son autel sont ces eaux argentines qui baignent les pieds de ce rocher, ces îles verdoyantes qui nous environnent, et là-bas ces immenses forêts qui ferment l'horizon et forment le fond de ce sublime tableau.

Emporté par ces beautés de la terre et du ciel, j'ai oublié de vous dire que vers 6 hrs. nous étions passé, au moyen d'un portage, du lac des Quinze dans le lac Barrière. A 10 hrs. nous entrons dans la rivière Ennuyante. Certainement celui qui l'a baptisée de ce nom a péché par calomnie ; car cette belle petite rivière, large d'environ cent pieds, serpente à travers une épaisse forêt d'épinettes et de cèdres odorants ; et pour un espace de trois lieues nous naviguons entre deux murailles de feuillage et de verdure. Du reste l'ennui se serait-il présenté que M. Rankin l'aurait chassé de suite en sortant de son sac à tout mettre quantité de journaux de toute sorte, le *Globe*, le *Scientific Journal*, le *Canadian Illustrated News*, etc., et n'avais-je pas pour me défendre la Biographie de Mgr Plessis par l'abbé Ferland ?

A midi nous entrâmes dans le lac Long. En effet il n'est pas très large, mais il mérite bien son nom, il est long, très long, surtout quand on le traverse dans toute sa longueur par

une pluie battante. Les côtes en sont hautes, ce ne sont pourtant pas des montagnes, il n'y en a plus dans ce pays-ci; elles s'élèvent en amphithéâtre, au bas croissent des bouleaux et des trembles au feuillage d'un vert tendre; plus haut, en arrivant au sommet, domine une rangée d'épinettes et de cyprès au feuillage sombre. Nous étions à admirer ce mélange et cette disposition de couleur et de verdure, lorsque tout à coup les nuages crevèrent et laissèrent tomber sur nos têtes une pluie fine et glacée qui eut bientôt refroidi notre admiration. Il plut jusqu'au soir, cependant nous n'eûmes pas trop à souffrir, nous avions un grand prélart long de vingt-deux verges, qui couvrait en même temps nos bagages et nos personnes jusqu'au cou, la tête se trouvait à l'abri du mauvais temps sous le parapluie; même je mis la mienne, avec les coffres, sous le prélart, et je m'emdormis bercé dans mon canot comme l'enfant dans son berceau.

Ce prélart bienfaisant était une nouvelle faveur de M Rankin. Ce bourgeois est un *chief factor*, c'est-à-dire un des dix qui forment dans le pays le conseil du gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson; il a gagné ses épaulettes à force de travail, de persévérance et d'énergie. Il est très agréable par sa conversation, ses histoires et ses chansons. Pour les réparties il n'y avait que Monseigneur qui put lui tenir tête; il y a longtemps que j'ai jeté ma langue aux chiens et que j'ai abandonné la partie. Ce monsieur connait tous les missionnaires depuis le Labrador jusqu'au lac Supérieur, plusieurs même sont ses amis intimes. Certainement le plaisir d'avoir passé plusieurs jours en sa compagnie, restera un des plus beaux souvenirs de notre voyage.

Après avoir fait un portage dans la boue (ce qui n'est pas plaisant pour ceux qui ont perdu leurs claques) et après avoir traversé un petit lac aux eaux blanchâtres, nous arrivons à la hauteur des terres où nous campons un pied dans la province de Québec, l'autre dans le territoire de la Baie d'Hudson. Il fait froid, il pleut toujours, les maringouins sont enragés, les brûlots brûlent, l'herbe est trempée de rosée, la terre est humide et les pieds aussi; il faut faire de la *boucane* pour chasser les chiens de maringouins, nous étouffons dans la fumée, en vérité ce n'est pas encourageant

d'aller se mettre au lit dans cet état. Heureusement que la bonne humeur a résisté au mauvais temps. Nous devons être heureux, disait Monseigneur, de souffrir quelque peu, afin de mieux comprendre quelles sont les misères et aussi quel est le mérite de ces pauvres missionnaires qui passent leur vie dans ces pénibles voyages. Le lendemain samedi, de gros nuages noirs nous menaçaient de nouvelles ondées, mais le soleil se levant les eut bientôt dissipés, il réchauffa l'atmosphère et nous donna un jour fait à souhait, dont nous jouîmes d'autant plus que nous avions craint la pluie davantage. Nous étions comme ce malade qui, après s'être tordu dans les douleurs de la colique, disait : " Oh ! que j'aime cela, les coliques, moi ; oh ! que j'aime cela !—Eh ! pourquoi donc ?—On est si bien quand elles sont passées."

Samedi, à 5 h. a. m., portage de la hauteur des terres. De m'entendre énumérer tous ces portages, vous êtes peut-être plus fatigué que nous ne l'étions nous-mêmes à les faire Voyons, allons, courage, je vais vous les énumérer tous d'un seul coup, et ce sera fini. A 5 h. nous traversons un lac qui n'a pas de nom ; à 7 h. nous entrons dans la rivière *Serpent* qui déroule ses méandres à travers les joncs et les roseaux ; à 8 h. nous voguons sur le *Lac des îles* ; à 10 h. par deux portages, nous arrivons à une rivière d'un arpent de large, qui nous conduit vers midi au lac Champlain ; à 4 h. p. m., nous sautons du lac Champlain par le portage *de la dance* dans une rivière qui porte ses eaux au lac Abbitibi, le terme de notre voyage.

Le Lac des Iles est on ne peut plus pittoresque. A chaque pas, le paysage change, vous découvrez de nouveaux chenaux, vous apercevez de nouvelles îles, vous diriez une toile qu'on déroule sous vos yeux. Voyez là-bas ces îlots, à la forme ronde, couverts de bois ; voyez ces cyprès qui çà et là élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes coniques ; ne dirait-on pas autant de clochetons gothiques ? ne dirait-on pas transportées dans ces déserts, de nouvelles cathédrales de Milan ?

Le lac Champlain est une belle nappe d'eau de quatre à cinq lieues de long sur une couple de large, autant du moins que les îles permettent d'en juger. Un assez fort vent soufflait de l'avant, la houle était grosse, de longues vagues

à la crête blanchissante, battaient les flancs de l'esquif, le canot léger dansait sur les flots ; quel plaisir quand il n'y a pas de danger, de se sentir ainsi balancer au-dessus de l'abîme ! La tradition locale rapporte que Champlain visita ces parages, c'est le troisième lac qui porte son nom. Il n'est que juste que par tout le pays on trouve comme empreint dans le sol le souvenir de cet homme de bien dont le génie a eu tant d'influence sur les destinées et le développement du Canada.

La rivière qui conduit au lac Abbitibi est large, droite, bien boisée ; elle n'a pas de nom, Monseigneur me dit : " Pourquoi ne lui en donnerait-on pas un ? appelons-la *Ste Thérèse*, qu'en dites-vous ? " — " J'y consens volontiers, Monseigneur, à la condition que ce lac, à la hauteur des terres, qui n'a pas de nom, non plus, s'appelle le *lac Duhamel.*" Il ne nous reste plus maintenant qu'à avoir dans nos intérêts un géographe ou un arpenteur du gouvernement pour faire entrer ces noms dans le domaine de la légalité, de la publicité et de la postérité.

Voyez-vous à l'embouchure de la rivièse Sainte-Thérèse cette armée de canots et cette forêt de pavillons : c'est la nation toute entière des sauvages d'Abbitibi qui vient au devant de Sa Grandeur. Mais je vous relaterai cette réception dans ma prochaine missive ; il se fait déjà tard et cette lettre doit partir demain matin par M. Rankin qui s'en retourne de suite à Témiscamingue. Nous ne partirons d'ici que mercredi. Nous sommes tous en bonne santé. J'ai oublié de vous dire ce qui est arrivé à M. Robert sur le lac Barrière. En dormant il a cogné un clou en dehors du canot, et son chaqeau est tombé à l'eau ; vite le steamboat a viré de bord, et l'on a pu pêcher ce pauvre couvre-chef, avant qu'il eut complètement sombré. Nous avons plusieurs aventures de ce genre que je vous raconterai de vive voix, l'histoire d'une certaine claque, d'un certain parapluie, d'un certain talon de botte, etc.

Au revoir, et croyez que je demeure avec le plus grand respect, Monsieur le Grand Vicaire,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

J. B. Proulx, Ptre.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

Abbitibi, 9 aout 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Nous quittons Abbitibi une journée plus tôt que je vous l'avais annoncé dans ma dernière lettre. Nous partons aujourd'hui mardi, 9 août, à deux heures après-midi et nous devons nous trouver à Témiscamingue samedi soir.

Je reprends le fil de ma narration là où je l'ai interrompu. Donc toute une flotte de canots d'écorce nous attend à l'entrée du lac ; il y en a une quarantaine, montés par plus de deux cents sauvages ; à l'avant et à l'arrière de chaque canot s'agitent, à l'extrémité de longues perches, des pavillons de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Dans ce pays, pas de fête complète si on ne brûle quelques livres de poudre ; en conséquence, Monseigneur est salué par des décharges cent fois répétées. Le Rév. P. Nédelec et le bourgeois du fort, M. Henderson, serrent la main à Sa Grandeur, et nous prenons le chemin de la mission, à petits coups d'aviron dans une marche lente et majestueuse. Tous les esquifs s'avancent de front comme des soldats alignés pour l'exercice, aucune pince n'empiète sur sa voisine, seulement le canot-amiral, celui de l'évêque, en marque d'honneur, a le pas sur les autres d'une dizaine de pieds. Les squaws et leurs jeunes filles manient l'aviron comme les hommes. Tout près de nous un enfant de deux ans était attaché par des lacets sur sa planche ; pour l'empêcher de pleurer sa mère lui avait mis dans les mains un petit aviron d'un pied et demi, et le marmot nageait tout joyeux dans l'intérieur du canot. Chez nous on amuse les enfants avec des petits chevaux et des poupées, ici avec des avirons, c'est bien là ce qu'on peut appeler de la couleur locale.

Nous avons une demi-lieue pour nous rendre à destination et de loin, nous apercevons près des eaux, sur une presqu'île qui s'avance dans le lac, la chapelle dont le clocher en ferblanc brille aux rayons du soleil et le fort de la compagnie de la Baie d'Hudson. La maison du bourgeois est une habitation bien convenable, avec une galerie sur le front à demi cachée derrière une rangée de trembles plantés avec symé-

trie ; devant la porte principale se trouve un jardin où l'on voit oignons, navets, choux de siam et gadeliers avec leurs grappes en maturité ; à côté se trouvent six grosses bâtisses qui servent de magasins, de hangars et de logements pour les engagés de la compagnie. A trois arpents de là trône la chapelle sur une élévation qui domine le fort, on y arrive par une pente rapide et les galets par leurs couches superposées servent comme de marches naturelles. Elle a 42 pieds sur 20, et à l'arrière est accolée une petite sacristie dont le missionnaire fait sa résidence pendant les jours de la mission. Au-dessus du fort, en signe de réjouissance, flotte le drapeau anglais, ce drapeau rouge que le commerce de la puissance britannique promène par toute la terre, *rule Britannià over land and over seas ;* devant la chapelle flotte le drapeau français, cet antique protecteur du droit et de la faiblesse, dont la mission est de monter la garde aux portes du Vatican. Hélas ! que les temps sont changés ! mais espérons que bientôt reviendront des jours meilleurs.

Pendant que je me perds dans mes descriptions le canot a filé ses nœuds et nous voici arrivés au quai de la compagnie. Monseigneur revêt le *magna cappa*, et, comme c'est la première fois qu'il visite cette mission, il s'avance sous un dais préparé pour la circonstance ; le chemin est bordé de balises ; les sauvages, après être sautés sur la grève, courent s'agenouiller sur le passage de Sa Grandeur, puis ils suivent en procession chacun portant sa bannière ou son pavillon. Le Révd Père Nédelec attend avec l'eau bénite à la porte de l'église, et Sa Grandeur fait son entrée solennelle au chant du *Te Deum*, selon toutes les cérémonies prescrites au Rituel romain. Le petit temple est pimpant de propreté, des branches de sapin le tapissent à l'extérieur, et l'intérieur est orné de guirlandes de verdure qui courent sur les murs. Pour un endroit si éloigné au fond des bois, je puis dire sans exagération que c'est un petit bijou ; la voûte, toute neuve, est en planche d'épinette, la nef est séparée par deux rangées de colonnes, les fenêtres en ogives ont leurs vitreaux de couleur, l'autel est paré de jolis bouquets artificiels, et le petit clocher possède sa cloche dont la voix argentine appelle à la prière.

Nous avons nos appartements à la maison du bourgeois, Monseigneur, M. Robert et moi ; les deux Pères Oblats couchent à la sacristie, mais ils viennent prendre leurs repas avec nous. M. Henderson s'est montré d'une politesse qu'on ne peut surpasser. Sa maison et sa table ont été mises à la disposition de l'évêque et de sa suite. Un quai considérable et dispendieux avait été construit à l'occasion de la visite épiscopale, et pour aller au devant de Sa Grandeur le grand canot de la compagnie avait revêtu une toilette toute fraîche. Depuis trois jours c'est grande fête au fort, et, pour leur permettre d'assister aux offices religieux, tous les employés ont reçu congé. Parmi ces serviteurs de la compagnie on remarque un vieux Canadien de Sorel, au type antique, du nom d'Aubichon, qui est dans ce pays depuis quarante-cinq ans ; il pleurait de joie en s'agenouillant aux pieds de Monseigneur. Je dois mentionner aussi M. Miller, garde-magasin, homme de confiance, tout à fait dévoué aux intérêts de la mission.

Lundi, après souper, vers 8 heures, Monseigneur alla présider la prière du soir, ce qu'il fit aussi dimanche et samedi. Les sauvages commencent par chanter un cantique, ils récitent des prières, ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux cantiques. Ils aiment à chanter, et ils chantent bien ; les hommes et les femmes assis, les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épître, alternent à tour de rôle. La plupart ont à la main leur livre de prière, ils savent tous lire à l'exception de quelques vieillards. Ces sauvages sont habillés à l'européenne, la seule différence qu'il y a dans leur costume avec celui des gens de nos campagnes, c'est que les femmes en général se recouvrent la tête d'un mouchoir. Ils sont habillés proprement, on n'en voit point en haillons. Ils se tiennent bien dans l'église, et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce qu'est le temple du Seigneur.

Il y a 371 sauvages attachés à cette mission, ils sont présents pour la plupart ; quelques-uns cependant ont dû rester au fond des bois, dans leur pays de chasse et de pêche, faute de vivres pour faire le voyage. La paroisse est grande, plusieurs centaines de milles carrés, et il n'est pas facile à un

moment donné de rassembler tous les paroissiens. Les sauvages sont campés sur la grève entre le fort et l'église, ils ont dressé leurs tentes de toile blanche, çà et là, sans ordre, les canots sont renversés sur le rivage ; vous diriez l'armée des Héllènes qui, après avoir tiré ses carènes sur la plage troyenne, est assise sous les murs d'Ilion. L'habitation n'est pas grande, huit pieds sur huit ; le ménage n'est pas considérable, un coffre, quelques couverts, une poêle, une marmite ; rien de plus commode quand il faut partir ; dans un quart d'heure un propriétaire a plié bagage et il emporte tout son avoir au fond de son canot. Quand il veut se passer de toutes les superfluités des coutumes et de la civilisation, il est extraordinaire comme l'homme peut vivre de peu. Comme ces jours-ci sont des jours de repos complet, sans travail, il est intéressant de considérer à la porte de leurs tentes les femmes qui jasent, les enfants qui jouent et les hommes qui fument leur pipe solennellement, heureux comme des rois sur leur trône. Je souhaiterais autant de tranquillité d'esprit et de contentement de cœur au czar des deux Russies.

Dimanche à 10 hrs. a.m., il y eut messe pontificale avec diacre, sous diacre, prêtre assistant, maître de cérémonie. Vous pouvez vous imaginer si ces pauvres enfants des bois ouvraient de grands yeux, la plupart n'avaient jamais vu un évêque. La richesse des habits, l'éclat des couleurs, la grandeur des cérémonies, la *magna cappa*, la mitre, la crosse, tout les jetait dans l'admiration. Pendant la messe le peuple ne chante en latin que la réponse au *Dominus vobiscum* et, comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison*, ; tout le reste, *Gloria*, *Sanctus*, *Agnus Dei* se chante en sauvage. Immédiatement avant l'office Monseigneur lut en sauvage son sermon d'entrée, il commençait en ces termes : " Nid nidjani-
" sitok saiakienagok migwetch nin ina kige Manitou iki
" chawenimetch kitchi pi wabaminagok" ; ce qui veut dire : Mes enfants que j'aime, merci je dis à Dieu par qui j'ai été favorisé de venir vous voir. Les sauvages ont bien compris Sa Grandeur, et ils étaient heureux d'entendre leur premier pasteur leur parler dans leur langue. Dans une circonstance semblable un sauvage se plaignait au Père en disant :

" Pourquoi Monseigneur ne nous parle-t-il pas hors de l'église, il est savant en sauvage"—"Il sait lire, répond le Père, il ne sait pas parler"—Comment çà ! moi, j'ai appris à parler avant que d'apprendre à lire." Et il ne pouvait comprendre comment l'on peut lire une langue qu'on ne sait pas.

Dans l'après-midi, à 4 hrs., il y eut procession solennelle du saint sacrement. Un reposoir avait été préparé avec des branches de sapin dans une prairie à quelques arpents de la chapelle. La bannière de la Sainte Vierge marche en tête, suivent sur deux lignes les femmes, les petits garçons, puis les hommes ; vient ensuite sous le dais le saint sacrement porté par Monseigneur ; de chaque côté du dais marche une escouade de soldats improvisés qui de temps en temps nous étonnent les oreilles de leurs détonnations. Au reposoir le *Tantum ergo* est chanté en sauvage, on revient par le même chemin. Certainement le Rév. Père avait raison d'être fier de l'ordre et de la décence qui avaient régné pendant toute la cérémonie.

La procession fait époque dans la vie du sauvage, il y tient, sans elle la mission ne serait pas complète. Tout le monde y assiste. Cette fois une femme paralysée de ses jambes, pour ne pas y manquer, était portée sur le dos de son mari; le spectacle pouvait paraître un peu comique, mais il n'en était pas moins édifiant. Cette pauvre femme demandait sans doute pardon de ses peccadilles passées. Elle avait été sorcière, et encore une sorcière de première force, puisque tout infirme qu'elle était elle réussit à ensorceler un jeune homme qui la maria. Elle ne s'en tint pas là, elle persuada à son beau-frère, plus jeune qu'elle d'une vingtaine d'années, de l'enlever dans toute la force du terme, et pendant des années, hiver et été, il la porta à travers les rochers et les forêts. La mort du premier mari est venue rétablir les choses dans leur ordre, et, depuis, l'ancienne sorcière mène une vie tout à fait édifiante. C'est bien à de tels époux que s'applique cette parole du Maréchal de Saxe qui disait : "Je soutiens qu'il n'y a que six sacrements, car tout le monde doit savoir que le mariage et la pénitence n'en font qu'un."

Dimanche soir, à la prière, les protestants firent demander à Monseigneur s'il voulait bien leur donner une instruction

en anglais. Sa Grandeur le fit volontiers et en termes on ne peut plus heureux. Elle expliqua cette verité, que c'est Jésus-Cerist qui nous instruit, il le fait par les saintes écritures ; mais comme le dit saint Jean, tout n'est pas dans l'écriture, Jésus nous instruit encore par la tradition; et c'est l'Eglise qui, de même qu'elle nous conserve les écritures, nous transmet la tradition pure et intacte.

Lundi et mardi matin, à la messe de 7 hrs., Monseigneur donne la confirmation. Avant et après la cérémonie, au milieu d'un profond silence et de l'attention la plus grande, ii fait les remarques de circonstance en lisant son *masanaigon*, c'est-à-dire son papier. 90 sauvages reçoivent, avec piété, le sacrement qui fait les forts ; la plupart sont des personnes d'un certain âge, ou des vieillards. Car, en général, ici les enfants ne font pas, comme chez nous, leur première communion à dix ou onze ans ; leur intelligence ne s'ouvre que plus tard aux choses d'en haut, ils n'ont pas d'occasions fréquentes de s'instruire, et le missionnaire, avant de les admettre à la sainte table, leur laisse le temps de former leur vie aux habitudes chrétiennes. Cependant il est à remarquer que dans cette mission il n'y a plus un seul infidèle.

Lundi après-midi, Monseigneur fait la visite dans toutes les tentes, partout il est reçu à genoux. Pendant ces trois jours, chaque fois que Sa Grandeur se rendait à la chapelle ou en revenait, il était édifiant de voir grand nombre de sauvrages se précipiter sur son passage et s'agenouiller pour recevoir sa bénédiction, ils ne se relevaient qu'après avoir fait un grand signe de croix. A ceux qui ont été confirmés le matin ou qui doivent l'être le lendemain, Monseigneur donne un chapelet, une médaille aux petits garçons et une image aux petites filles. Il fallait voir si ces pauvres gens étaient contents et de la visite et du présent ; de toutes les bouches on entendaient *migwetch*, *migwetch*, merci, merci. Le lendemain tous les petits garçons que nous rencontrâmes portaient leur médaille attachée au cou.

Le dernier exercice de la mission, cet avant-midi, a été une grande messe de *requiem*, suivie de la visite à la paroisse des morts, au cimetière. Pendant notre séjour ici il s'est fait quatre baptêmes et deux mariages. Il y aura noce ce soir.

Deux sauvages sont venus demander au bourgeois s'il avancerait à crédit ce qu'il faut pour faire fricot ; sur sa réponse affirmative ils sont allés de tente en tente demander à chaque chef de famille ce qu'il fournirait pour le repas. L'un a promis une loutre, l'autre une martre, un autre un castor, etc. De plus, ce soir, paraît-il, outre que la marmite bouillera, il y aura *nimiwire :* c'est-à-dire grand bal. Les sauvages ne dansent plus la guerre ni la médecine, mais quand l'occasion s'en présente,—comme plus d'un Canadien,—ils ne ne dédaignent pas de dancer la noce. Cependant, depuis qu'ils sont chrétiens, leurs danses sont devenues simples et modestes ; et ils ne connaissent ni la valse ni le polka.

Cette mission d'Abbitibi doit remonter bien haut; sans doute elle a vu dans ses commencements les anciens Pères Jésuites. Après la conquête elle a été visitée par les Messieurs de Saint-Sulpice ; M. Bellefeuille y était certainement en 1838. Depuis M. Poiré et le défunt Grand-Vicaire Moreau ont poussé leurs courses apostoliques jusqu'ici. On voit avec plaisir le portrait de ce dernier appendu aux murs de la sacristie. Les RR. PP. Oblats se sont chargés de la mission en 1844 ; le premier qui y soit venu est le P. Laverlochère, ce vétéran entre les missionnaires de la Baie d'Hudson. Il ne trouva ici absolument aucun édifice religieux. Le cahier des baptêmes, mariages et sépultures porte les signatures des RR .PP. Déléage, Pyan, Lebret, Guéguen et Nédelec. Le P. Nédelec est le missionnaire actuel de ce poste, il le visite depuis treize ans ; c'est un apôtre plein de zèle, d'activité et de mouvement. L'été il se rend à Abbitibi et descend jusqu'à Albany sur la Baie d'Hudson à environ quatre cent milles plus au nord, et l'hiver il fait les missions des chantiers. Il aime ses sauvages, et il pousse loin pour eux sa charité et sa condescendance. Il ne veut pas qu'on les gronde. "Avec des reproches, dit-il, on n'en fait rien de bon. Le sauvage ne connaît pas l'impatience, et elle lui déplaît fort chez les Blancs. Au contraire on le relève et on le soutient avec des bonnes paroles et du sucre."

Tous les printemps, au commencement de juin, les sauvages d'Abbitibi sortent de leurs bois et viennent au Fort de la compagnie vendre leurs pelleteries, c'est le temps de la

mission. Ils restent campés autour de la chapelle pendant une quinzaine de jours, et ils y resteraient volontiers plus longtemps si le missionnaire n'était appelé ailleurs pour porter les mêmes secours spirituels à une autre partie de son troupeau. Ce sont pour lui quinze jours d'un travail incessant. Il s'agit d'entendre les confessions, d'instruire les enfants, d'instruire les adultes, de faire les baptêmes, de bénir les mariages, d'enseigner à lire et à chanter : pas de repos ni le jour ni la nuit. Après ces deux semaines d'exercices spirituels, fortifiés par la parole de Dieu et le pain eucharistique, les sauvages reprennent le chemin de leur pays de chasse. Ils ont chacun leur part de la forêt sur une étendue de vingt à quarante milles carrés; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs comme un habitant connaît les lignes de sa ferme. La pêche et toute chasse nécessaire pour le soutien de l'existence sont libres partout; mais pour la chasse des pelleteries précieuses, personne ne doit empiéter sur le terrain de ses voisins. Après qu'ils ont satisfait aux exercises de la mission, les Pères aiment mieux les voir dispersés dans la forêt que réunis en village. Ils vivent tranquilles seuls avec leurs familles dans leurs wigwams, et par cet isolement ils échappent à bien des périls, surtout à l'ivrognerie et aux fréquentations dangereuses. Vraiment Dieu a pour ces sauvages fidèles des grâces toutes spéciales; il est étonnant que n'ayant l'occasion de voir le missionnaire qu'une seule fois par année, ils puissent se conserver aussi bien dans la foi et la pratique du bien. La prière du cœur simple et humble pénètre les nues. Le divin pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent; Il les conduit dans de gras pâturages.

C'est bien ici, sur le théâtre même de leurs travaux, que l'on comprend mieux les sacrifices qu'ont à faire ces courageux missionnaires. Voyager par tous les temps pendant des mois entiers, recevoir sur ses épaules les pluies d'orages et les tempêtes, marcher tout le jour avec des habits mouillés, dormir sur la terre humide durant les nuits froides du printemps et de l'automne, être exposé à la voracité d'une nuée de maringouins, faire de rudes portages à travers les montagnes, ou bien dans l'eau jusqu'aux genoux, vivre seul

loin de la société de ses frères : voilà quelques-unes des souffrances qu'entraîne après elle la vie apostolique dans ces forêts. Cependant au milieu de ses privations le missionnaire paraît joyeux, content, heureux ; c'est que le bonheur a sa source, non dans les jouissances extérieures, mais dans la paix du cœur et le repos de la conscience. Les hommes ont été rachetés au prix des souffrances et du sang d'un Dieu ; les apôtres ont converti le monde par leurs labeurs et leur martyre ; dans l'économie de la Providence rien n'est changé. Aujourd'hui encore, il n'y a que les sacrifices, les souffrances et la mort aux espérances de ce monde, qui puissent amener les peuples infidèles des ténèbres de leurs erreurs aux lumières de la foi.

Sur ce, je demeure, comme toujours, avec le plus profond respect, M. le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. Proulx, Ptre.

Au Rév. J. O. Routhier, V.G.,
Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

(*A suivre.*)

TOUS MORTS DE FAIM

EXCEPTÉ UNE

OU LE RÉCIT D'UNE SAUVAGESSE.

C'était un soir du mois d'août. Un vieux missionnaire levait tranquillement sa main pour bénir une famille sauvage agenouillée sur le rivage du Golfe St-Laurent, à l'endroit appelé les Sept-Isles. Elle était composée de huit personnes: un bon vieux et sa bonne vieille, un bon époux et sa bonne épouse, plus quatre bons enfants. Tous baisent le crucifix du prêtre, jettent un dernier regard sur leur chapelle chérie, puis les deux petits canots d'écorce de bouleau, qui contiennent personnes et bagage, s'ouvrent en tremblant sur l'onde leur petit chemin.

L'automne et l'hiver sont passés. Le printemps est revenu, le missionnaire est à son poste: ses chers sauvages reviennent des terres. De l'un des canots qui arrivent débarque une femme en pleurs; aucun enfant ne se presse autour d'elle, la voix de son époux n'est plus là. Le missionnaire a tout compris même avant que les brûlantes larmes qui s'échappent des yeux de cette femme affligée, soient venues inonder sa main qu'elle baise avec respect.

La prière du soir se dit dans la chapelle et la femme sanglotte. Les voûtes de la chapelle viennent de répéter le dernier chant de l'âme des sauvages: " Jésus qui êtes mort pour les enfants des bois, ayez pitié d'eux. " La foule se disperse, mais une femme, assise sur les talons, roulant son chapelet dans ses mains, attend...... Elle veut voir " la robe noire " et verser dans le cœur de l'Apôtre le trop plein du sien.

Elle commence son récit:

Au nom du Père et du Fils et du St-Esprit.

Ecoute, robe noire, les choses pénibles que j'ai à te raconter: L'an dernier, ici, sur ce banc de sable, tu t'en souviens,

tu nous bénissais huit, mon père, ma mère, mon époux et mes quatre enfants. Excuser l'abondance de mes larmes, elles me font du bien. Nous partîmes pour gagner nos terrains de chasse. L'hiver fut bien sévère. Bien des lunes ont passé sur ma tête, mais jamais encore je n'avais vu les arbres se fendre sous l'action du froid. Retirés sous notre tente de bouleau, nous avons eu bien froid, bien froid......et bien faim pendant plus d'un mois. La lune d'avril apparaît enfin et nous amène des jours, j'allais dire, plus doux, malheureuse que je suis......le froid avait cessé, mais la faim, oui la faim dont tu as toi-même senti les rigueurs pendant cinq jours, continua à nous tourmenter. Comme tu le sais nous n'avions ni farine, ni lard. Il fallait vivre de chasse et de pêche. Or le poisson ne mordait pas à la ligne et le caribou ne paraissait pas dans les plaines.

La mort nous avait comptés—nous étions huit, oui huit. Puis ici la Sauvagesse regarda autour d'elle comme pour chercher des êtres qu'elle avait coutume d'y voir. Elle continua après un instant. Un samedi matin, nous partîmes comme de coutume pour aller parcourir les bois. Je revins fatiguée et rentrai la première au logis ; deux de mes enfants dormaient : ils ne devaient plus se réveiller qu'au son de la trompette de l'Ange qui bientôt viendrait chercher leurs âmes. La grande Ourse marquait minuit quand mon mari entra dans notre cabane, mon père et ma mère étaient encore dans les bois. Quelle nuit ! père, quelle nuit ! ! Deux enfants à l'agonie, un époux brisé par la fatigue et la douleur, une bonne mère, oui ! une bonne mère et un tendre père probablement sous un arbre de la forêt, dans les étreintes de la mort.

Le vent commença à souffler du grand Nord, les étoiles disparurent sous des nuages gris et la neige tombant à travers notre cabane, vint éteindre les derniers reste d'un feu qui ne devait plus se rallumer. Je tremblais de tous mes membres, la faim, le froid, l'anxiété, la peine m'accablaient Ma fille—elle n'avait que douze ans—s'approcha de moi—me prit les mains dans les deux siennes et me dit : (ici, il y eut une longue pause et le missionnaire n'était pas celui qui pleurait le moins) : maman donne-moi tes mains, je vais les

réchauffer dans les miennes; ne pleure pas tant, grand papa et grand'maman sont au ciel où nous irons bientôt.

—Ma fille, dis-je, nous n'avons rien à manger.

—Mais, maman, pour aller au ciel, nous n'avons pas besoin de nourriture.

Après qu'elle eut dit ces paroles, je sentis sa tête s'affaisser sur ma poitrine, ses mains tranquillement tombèrent des miennes, sa respiration devint gênée, puis je n'entendis plus rien......le froid de la mort couvrait ses membres roidis. Deux heures plus tard, j'appelais vainement ma fille qui n'était plus. Elle venait de cesser d'avoir faim.

C'était la première victime que deux autres à l'agonie devaient suivre probablement bientôt.

Cent fois durant cette nuit, je crus entendre des pas...... mon père ?...ma mère peut-être ? mais rien que le craquement des branches et le sifflement de la bise.

Mon époux était morne, ses yeux roulaient des pleurs; une fois, il voulut dire un mot et les sanglots coupèrent sa voix. Il les réprima, puis il resta muet comme la tombe.

Le matin il partit; j'aurais voulu le suivre; je ne le pus; mes membres étaient raides comme ceux de l'enfant chérie qui était ensevelie près de moi et dont j'étais moi-même le linceul. Mon mari s'éloigna et ce bon époux qui avait partargé mes joies et mes peines ne devait plus revenir. En vain je regardai, en vain j'attendis...mes yeux ne virent rien et mes oreilles n'entendirent que le bruit de la tempête qui passait au-dessus de moi.

Le soir du même jour, un de mes enfants fit un mouvement; je retournai la tête, ses yeux me cherchèrent une dernière fois... puis un long soupir... puis plus rien : il venait de mourir.

Je ne pleurai pas pourtant, mes yeux étaient secs; je ne te cacherai rien, père; mon cœur n'eut pas même une émotion : ma sensibilité, la sensibilité d'une mère, était épuisée et je tombai dans une espèce de sommeil. Je vis mon père et ma mère morts dans le bois, je vis mon époux gelé raide mort sur le milieu d'un lac qu'il voulait traverser. Dans sa main, il tenait un lièvre et une perdrix qu'il avait tués, de l'autre, son fusil, son crucifix était sur sa poitrine et sa

tête penchée semblait offrir à ses lèvres de le baiser. Quelqu'un alors me secoua, je ne vis personne, mais père, je ne mens pas, quelqu'un me secoua. Je m'éveillai en sursaut. L'agonie des deux enfants qui me restaient se prolongeait encore. Je me sentis forte. Je chaussai mes raquettes. Le ciel était serein, les arbres chargés de neige; je reconnus le chemin que j'avais vu la nuit dans ma léthargie. Je traversai le lac que je désirais tant voir. Un monceau de neige s'élève au milieu: j'y cours, j'y suis, moins deux pas. Que ces deux pas furent difficiles à faire! Je n'osais remuer cette neige. Je me marque du signe de la croix, je m'agenouille ...... puis...... tu comprends le reste, père; mon mari était devant moi, tel que je l'avais vu pendant mon sommeil. Je voulus le tourner; son bras roidi me présenta le lièvre et la perdrix que sa main morte tenait. Il voulait être bon jusqu'après sa mort.

Dieu me donna la force de le traîner sur le rivage du lac, je voulais qu'il eût plus tard une sépulture chrétienne. Le missionnaire bénira sa fosse, pensai-je. Oh! Père, quand tu monteras la rivière Manicouagan, n'oublie pas d'aller bénir sa tombe qui se trouve à quelques milles de la troisième chûte.

Je revins en toute hâte à ma tente, j'avais un lièvre et une perdrix, puis de la poudre, un fusil, je pouvais faire du feu et préparer du bouillon à mes enfants. Tout fut inutile. Ils étaient mourants; mais, père, une mère ne se décourage pas, elle entretient l'espoir jusqu'au dernier soupir. Je suis là près de mes enfants, tenant en main ma *mikuan* d'écorce, quand la détonation d'un coup de fusil vint frapper mes oreilles; Du secours! pensai-je; le bruit venait du sud-ouest et les chasseurs devaient être à quelques pas. Sans réfléchir, je sortis de ma cabane, et descendis la côte pour les appeler. Plusieurs fois, je criai; point de réponse. J'avançais toujours sans m'en rendre compte, je descendais le versant d'une côte. Je ne voyais aucune piste, aucun son ne répondait à mes cris de détresse. Je songeai alors à retourner de toute vitesse vers mes enfants. Hélas! père, Dieu exigeait encore un sacrifice. La course rapide que j'avais faite venait de m'enlever le peu de forces qui me restait. Je voulus gravir la montagne, je roulai sur la neige dans le fond d'un ravin.

Mes enfants ! père, mes enfants ! Mets-toi à ma place ; mais non, tu ne le peux, tu n'es pas mère, toi. Deux enfants étaient mourants au sommet d'une montagne au bas de laquelle je me voyais demi morte. Au pied de cette haute colline je vis que j'étais sur la glace de la rivière Manicouagan à plus de trente lieues de la première habitation.

Une nuit froide se préparait, mes jambes et mes pieds étaient enneigés, je ne sentais rien, le froid m'avait paralysée, je me voyais mourir... mourir à quelques cents pas de deux enfants dont les petits cœurs battaient encore. Me trompai-je ? je crus les entendre m'appeler au sortir de leur sommeil léthargique : " Maman. Maman ! où es-tu ? Un peu de bouillon va nous redonner la vie." Du bouillon, j'en avais préparé pour eux et tout absorbée dans ma douleur, je n'avais pas même songé à en prendre. La faim ne peut jamais être aussi forte que l'amour. Le regard tourné vers le haut de la montagne, rendue immobile plus par la douleur encore que par le froid, je sentis la glace de la mort parcourir mon être. Deux soupirs encore, je serai morte...... et mes enfants vivent encore. Un voile funèbre se répandit sur mes yeux, mon oreille entendit le bruit de personnes qui parlaient...... puis je perdis connaissance.

Oh ! père, qu'arriva-t-il alors ? Deux chasseurs étaient à l'aventure dans les bois, ils avaient levé un ours qu'ils poursuivaient sur la rivière : le voici ! s'écria l'un deux, il est là écrasé sur la glace. Mets-en joue, compagnon, et tire droit au cœur. Le fusil est à l'épaule, le doigt sur la détente..... une...... deux...... trois...... tah ! le chien venait d'écraser la capsule qui n'était point bonne.

L'un des deux sauvages, regardant attentivement, dit demi tremblant : Par mon arc ! ce n'est pas un ours. Grand Dieu ! qu'est-ce ? Rapide comme la flèche, il s'élance vers l'objet entrevu : Quoi ! un être humain ! une de nos compatriotes ! ! Puis me relevant la tête pour la laisser retomber lourdement sur la glace, il s'écria d'une voix de délire : Catherine ! ma sœur Catherine ! ! Et l'écho des montagnes répéta à l'oreille de mes enfants : Catherine ! ma sœur Catherine !......

C'était le lundi soir. Vingt-quatre heures plus tard, mes yeux s'ouvrirent ; j'étais dans une cabane, une belle-sœur

était agenouillée près de deux petits enfants ensevelis, le corps de l'un n'était pas encore refroidi...... Je restais seule pour en pleurer sept.

Mon frère planta une croix près du lac, y plaça au pied mon époux, quatre enfants, mon père qu'il retrouva dans le bois. Ma mère, ma bonne mère ne fut point vue depuis : les Anges n'ont pas voulu nous montrer l'endroit où ils la gardent.

" Demain, Robe noire, tu voudras bien dire la messe pour eux tous et j'espère y communier. Je veux aller les rencontrer dans le cœur de Jésus, j'ai tant de choses à leur dire, en attendant que je puisse converser avec eux au ciel ! " Catherine se leva, essuya ses larmes, puis alla s'agenouiller devant la grande croix du cimetière.

ZACH. LACASSE,
O. M. I.

P. S.—Ce récit n'est pas légendaire. Catherine vit encore et est mariée en secondes noces à Dominique Saintonge que tous nos marins du Golfe connaissent.

Z. L.

Les Missions de l'Afrique Equatoriale(1)

[Missions catholiques de Lyon]

LETTRE DE MGR LAVIGERIE, ARCHEVEQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE POUR LES MISSIONS DE L'AFRIQUE EQUATORIALE.

Origine des missions de l'Afrique équatoriale.—Apostolat catholique sur le littoral africain.—Exploration dans le centre du continent.—L'association internationale africaine de Bruxelles.

TUNIS, 26 décembre 1880.

Vous avez sollicité de moi un rapport sur les missions de l'Afrique équatoriale récemment confiées à la Société des missionnaires d'Alger. Je ne puis que me rendre à votre désir, heureux de vous exprimer ainsi publiquement ma gratitude et celle de nos missionnaires.

Je regrette seulement la hâte avec laquelle je suis contraint de faire ce travail, au milieu de mes courses et de mes travaux. C'est de Tunis, où j'ai visité notre établissement de Saint-Louis de Carthage, et au moment de partir pour Malte, que je vous l'adresse. Je vous donne ce récit, comme il se présente à moi, ne cherchant que l'exactitude, la simplicité et la clarté. Je commence par ce qui a trait à l'origine même et à la création de ces missions. Je vous parlerai ensuite des principaux faits de leur récente histoire et des espérances qui en doivent naître. Enfin, je vous en ferai connaître les difficultés et les périls.

I

Les missions de l'Afrique équatoriale sont nées, il y a trois ans à peine, du mouvement providentiel qui dirige, depuis le commencement de ce siècle, vers le continent africain, les efforts du monde civilisé. Ces missions en sont, en effet, comme la conclusion et le couronnement logiques.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour

(1) Nous avons déjà donné quelques détails sur ces intéressantes Missions de l'Afrique Equatoriale. (Voir les *Annales* Nos. 7 et 10.)

voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées, dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces barbaresques. A l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte ont renoncé à leur antique piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes de l'Atlantique la République dite de Libéria. L'Angleterre a créé au sud la grande colonie du Cap. Les Hollandais ont fondé les républiques d'Orange et du Transvaal. Enfin, les traités conclus entre le sultan de Zanzibar et la Grande Bretagne assurent aux Européens la liberté des transactions, depuis la terre de Natal jusqu'à l'entrée de la Mer Rouge.

Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Eglise y développait ses légions pacifiques. Les fils de saint François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte, le pays des Gallas ; ceux de saint Vincent de Paul dans l'Abyssinie ; les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal, partout où la charité et le dévouement héroïques que leur a inspirés leur saint fondateur, peuvent faire aimer et bénir le nom catholique. Les Missions Africaines de Lyon sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomey ; celles de Vérone, avec Mgr Comboni, dans les provinces récemment conquises du sud de l'Egypte. Les Pères de la Compagnie da Jésus, à Madagascar et au Zambèze. Les Oblats de Marie, à Natal. Le clergé d'Irlande et d'Angleterre, dans la colonie du Cap, celui du Portugal au Benguela, celui d'Espagne au Maroc, celui de France en Algérie. En un mot, aucun point des trois côtes que baignent la Méditerrannée, l'Océan Atlantique et l'Océan Indien n'échappe à ce siége immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham, et on ne peut douter, à tous ces signes, que nous n'assistions à l'un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations.

Mais si les rivages de l'Afrique étaient tous occupés par

les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas de même de l'intérieur. Il semblait au contraire leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie cette hardie tentative. C'est seulement depuis vingt années que le voile qui couvrait ces régions inconnues a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides, Burton, Cameron, Speke, Nachtigal, Schweinfurt, et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres, ma plume n'a pas besoin de les écrire. On s'est bientôt passionné pour les découvertes et pour le courage de ces voyageurs et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive.

Jusque-là, toutes les tentatives sur l'intérieur de l'Afrique étaient isolées. Chaque nation, chaque Société savante, chaque individu agissait d'après ses vues propres. En 1876, à la suite de la publication des voyages de Livingstone et de Stanley, S. M. le roi des Belges conçut la pensée d'une association internationale qui relierait et dirigerait tous ces efforts. Voici comment ce prince traçait lui-même à cette Société le programme de son action :

" Ouvrir à la civisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, disait-il dans le disconrs d'ouverture de la première conférence, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès... Il faut donc convenir, ajoutait-il, de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à cette noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès, c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir."

Ainsi, en Europe, l'Association internationale africaine de Bruxelles se proposait de provoquer le concours de toutes les nations civilisées et d'obtenir leur contribution volontaire. Ce premier résultat a été immédiatement poursuivi. Des assemblées savantes ou même politiques, des princes, et à leur tête le roi des Belges lui-même, avec une générosité persévérante et vraiment royale, ont préparé le budget de ce qu'ils appelaient une croisade contre la barbarie.

J'insiste sur ces points, quoiqu'ils puissent paraître au

premier abord, étrangers à mon sujet. Ils sont mon sujet même. Car on ne comprendrait pas bien l'origine et l'organisation des missions de l'Afrique équatoriale, si on ne connaissait ces détails. C'est, en effet, pour ne pas se laisser devancer par des Sociétés étrangères que le Saint-Siège a réglé, comme il l'a fait, ce qui concerne ces missions. Le champ d'action qu'il leur a tracé est exactement le même que celui qu'a déterminé, pour ces explorations, l'association de Bruxelles. Ce champ est " limité, ce sont les termes même du programme de cette Société, à l'orient et à l'occident par les deux mers; au midi, par le bassin du Zambèze; au nord, par les conquêtes du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant." Cette région, qui s'étend du dixième degré de latitude nord au quinzième degré de latitude sud, est précisément, comme je le dirai tout à l'heure, celle où les missions de l'Afrique équatoriale sont établies.

De même l'Association de Bruxelles se proposait de créer tout d'abord, en Afrique, des centres d'exploration et d'influence ou, comme elle les appelle, des stations scientifiques et hospitalières, sur certains points plus importants.

" De ces stations (ce sont les propres paroles de la déclaration officielle de l'association), les unes devront être établies en nombre très restreint sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique, aux points où la civilisation européenne est déjà représentée, à Bagamoyo et à Loanda, par exemple. Elles auraient le caractère d'entrepôts destinés à fournir aux voyageurs des moyens d'existence et d'exploration. Elles pourraient être fondées à peu de frais, car elles seraient confiées à la charge des Européens résidant sur ces points.

" Les autres stations seraient établies dans les centres de l'intérieur les mieux appropriés pour servir de bases aux explorations. On commencerait par les points qui se recommandent, dès aujourd'hui, comme les plus favorables au but proposé. On pourrait signaler, par exemple, Oujiji, Nyangwe, Kabébé, résidence du roi, ou un endroit quelconque situé dans les domaines du Muatayamvo. Les explorateurs pourraient indiquer plus tard d'autres localités où il conviendrait de constituer des stations de ce genre.

" Laissant à l'avenir le soin d'organiser des communications sûres entre ces stations, la conférence exprime surtout le vœu qu'une ligne de communication, autant que possible continue, s'établisse de l'un à l'autre océan, en suivant

approximativement l'itinéraire du commandant Cameron. La conférence exprime également le vœu que, dans la suite, s'établissent des lignes d'opération dans la direction nord-sud. "

Comme je le dirai plus bas, ce sont ces mêmes points que les missionnaires d'Alger ont reçu la charge d'occuper, lorsqu'ils ne sont pas évangélisés déjà, comme ceux du littoral, par d'autres congrégations religieuses. La raison de cette identité de résolutions est toujours la nécessité pour l'Eglise de ne pas se laisser prévenir, dans ces régions neuves encore, mais qui bientôt devaient se trouver ouvertes aux influences de l'Europe.

L'Association internationale de Bruxelles, en effet, entreprenait avec une rare ardeur la réalisation de son programme. Des officiers de l'armée belge, des savants de la même nation répondaient à l'appel de leur roi, pour affronter tous les périls. Plusieurs ont déjà payé de leur vie leur courageuse initiative. Mais ceux qui tombent sont bientôt remplacés. Ce ne sont plus même des explorateurs isolés, ce sont des expéditions véritables. L'or n'est pas plus épargné que les hommes. Aussi, sous cette impulsion vigoureuse, une ligne non interrompue de stations s'établit à l'orient, depuis Zanzibar jusqu'au Tanganika ; là, les explorateurs belges ont fondé leur établissement central de Karéma, tandis qu'à l'occident Stanley remonte le cours du Congo, en formant des comptoirs sur ses rives. Le jour est donc proche où les représentants de l'Association internationale africaine, venant de l'Océan Atlantique, les autres de l'Océan indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves africains, le Nil et le Congo.

On ne peut le nier, c'est là une grande entreprise, plus grande encore que celles qui tendent à percer les continents pour rapprocher simplement les distances, car, ici, des peuples entiers, ensevelis dans la mort, seront appelés à la lumière et à la vie.

Mais cette œuvre, la conférence de Bruxelles ne peut la réaliser qu'à demi ; elle ne peut, pour mieux dire, que la préparer. En ouvrant les routes de l'Equateur africain aux

explorateurs et aux marchands, elle les ouvre à l'Evangile, et ce sera là, sans qu'elle l'ait cherché, sa gloire immortelle. L'Association internationale africaine ne s'occupe, elle l'a solennellement déclaré, d'aucune religion. Comment le ferait-elle ? Les membres qui la composent appartiennent à tous les cultes. La plupart mêmes sont protestants. Plusieurs ont affiché la libre-pensée. Sans s'opposer à la prédication du christianisme, en déclarant même qu'ils accorderont leur protection et leur concours matériel à ses envoyés, ils en font dans leurs projets abstraction complète et annoncent qu'ils borneront leurs efforts à la science, au commerce et à l'industrie.

C'est dans ces termes qu'en 1877 la question de l'Afrique équatoriale se posa devant le monde chrétien et devant le Saint-Siége apostolique.

Pie IX et l'Afrique centrale.—Commencement de la Société des Missionnaires d'Alger.—M. Girard et les trois premiers novices.

Pie IX était à la fin de sa longue carrière. C'était la dernière année de cet immortel pontificat qui avait vu " toutes les extrémités des choses humaines." Le regard du vieux et saint Pontife se portait avec tristesse sur le monde catholique et la haine de l'impiété semblait vouloir tout lui ravir, lorsque pour la première fois le cardinal Franchi, préfet de la Congrégation de la Propagande, appela son attention sur les travaux de la conférence de Bruxelles et sur l'avenir nouveau qui se préparait pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pie IX en comprit sans peine toute l'importance. Il ne s'agissait de rien moins que d'un pays presque aussi grand que l'Europe et dont quelques-uns estimaient la population à cent millions d'âmes. Le chiffre pouvait sans doute être contesté ; mais on apprenait tout d'un coup avec certitude que l'intérieur de l'Afrique équatoriale, jusque-là représenté comme un désert stérile et mortel, avait au contraire des populations denses et agglomérées, des richesses naturelles sans nombre, des paysages enchanteurs. En beaucoup de lieux, le climat était salubre et tempéré, grâce à l'élévation des plateaux, au voisinage des grands lacs et des

hautes montagnes, quelques-unes couvertes de neiges éternelles. Il était évident que, dans de semblables conditions, l'Afrique équatoriale allait être envahie, non moins évident que les protestants, qui avaient pris l'initiative et qui dominaient par le nombre dans la conférence de Bruxelles, allaient tenter de s'établir dans ces régions. Déjà les bulletins des sociétés évangéliques de Londres et de New-York, annonçaient tout un plan de conquêtes et promettaient des subsides qui s'élevaient à plus de cinq millions par année ; autant pour une seule mission que l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour le monde entier.

Le grand Pape qui allait mourir, mais dont l'âme conservait toutes les ardeurs généreuses, comprit les dangers d'une telle situation. Il vit aussi l'obligation providentielle imposée au Saint Siége d'y pourvoir sans délai, " car c'est à la vérité dont l'église est dépositaire, disait-il, et non à l'erreur qu'a été dite la grande parole : " Allez et enseignez toutes " les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et " du Saint-Esprit." Par son ordre, la Sacrée Congrégation de la Propagande s'adressait donc, vers la fin de 1877, aux chefs des principales missions de l'Afrique, pour leur demander les renseignements utiles à la réalisation des pensées du Saint-Père. Les prélats consultés, et j'avais le bonheur d'être de ce nombre, furent unanimes à reconnaître la nécessité de ces missions nouvelles et l'urgence de leur fondation dans les lieux où la Société internationale africaine allait établir ses centres d'action.

Mais ici, une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressources nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse ? Les congrégations, déjà établies en Afrique, ont chacune d'immenses régions à évangéliser et toutes leurs forces sont absorbées par les œuvres déjà commencées ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble et à la dernière venue des sociétés apostoliques du continent africain. J'ai nommé la Société des Missionnaires d'Alger.

Beaucoup de lecteurs des *Missions Catholiques* ignorent absolument son histoire. Ils partagent sur elle des erreurs

plus ou moins accréditées et la confondent souvent avec les Missions africaines de Lyon. Puisque c'est notre petite Société que, malgré sa faiblesse, la Providence a choisie pour être l'instrument de ses desseins dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, je vous demanderai la permission de vous en dire quelques mots. Cela rentre tout à fait dans l'ordre de vos publications, puisqu'il s'agit d'une œuvre uniquement vouée aux travaux de l'apostolat.

La Société des missionnaires d'Alger a commencé, il y a douze ans, en 1868. Elle est née comme d'elle-même, des charges imprévues que nous imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue ; je cherchais donc vainement dans son sein des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos asiles et de nos orphelinats arabes et je regrettais de ne ne pas trouver une société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour que je méditais sur ces pensées, je vis entrer chez moi le supérieur de notre grand séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *père éternel*, à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait lui aussi, depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant par les armes de la France chrétienne les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la vérité et la justice, c'est-à-dire l'Evangile de Notre-Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées et que c'était la seule espérance de les voir réalisées, qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de mission. Ce jour-là donc, ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, digne en tout d'un tel père, entrant chez moi avec trois élèves de son séminaire, me dit :

“ —Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour “ l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le com- “ mencement de l'œuvre que nous avons désirée.”

Je le vois encore courbant sa tête blanche, s'agenouillant avec ses trois séminaristes et me demandant de bénir et d'accepter leur dévouement. Je les bénis, en effet, plein à la fois d'étonnement et d'émotion, car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre qui répondait à mes préoccupations du moment me paraissait comme surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les interrogeai longuement, je fis, comme je le devais, toutes les objections possibles. Ils y répondirent, et mon consentement fut enfin donné pour un essai à titre d'épreuve.

C'est ainsi que l'Œuvre a commencé bien humblement par les éléments en apparence les plus faibles : un vieillard déjà près de la tombe, trois jeunes gens, trois enfants qui entraient à peine dans la vie.

J'étais incapable, je l'ai déjà dit, de m'occuper moi-même de l'œuvre de leur formation et il fallait cependant, pour une vocation spéciale, les séparer du grand séminaire. La Providence me fournit tout elle-même, en envoyant à Alger, pour y chercher un climat plus doux, deux saints religieux, morts tous les deux aujourd'hui. L'un appartenait à la Compagnie de Jésus, l'autre à la société des prêtres de Saint-Sulpice (1). Ils me demandaient en ce moment même une occupation compatible avec leurs forces ébranlées. Je leur confiai nos trois séminaristes dans une pauvre maison de louage située sur les hauteurs d'El-Biar qui dominent Alger vers le sud. Là, autrefois, l'armée française, venant de Staouéli, força ce vieux nid de pirates musulmans à mettre fin à la lutte et à ouvrir au monde civilisé les portes de la barbarie. Tel fut le premier noviciat. Je le rappelle, parce que je suis touché, et vous le serez, je pense, comme moi, de voir réunis autour du berceau de nos œuvres africaines, un fils de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité, un fils de saint Ignace, l'apôtre de la foi, un fils du vénérable M. Ollier, l'apôtre de la sainteté ecclésiastique, comme pour indiquer par avance à nos missionnaires les trois vertus les plus nécessaires à leur apostolat.

Ces commencements durèrent une année. Depuis, un

---

1 Le R. P. Vincent et M. Gillot, directeur au grand séminaire de Nantes.

autre religieux de la Compagnie de Jésus, un homme de Dieu, lui aussi, dont je n'écris le nom qu'avec vénération et reconnaissance, le R. P. Terrasse, actuellement *socius* du Provincial de Lyon, prit la direction du noviciat définitif. Enfin, après six ans, les missionnaires dont la règle est aujourd'hui autorisée par le Saint-Siège et la société reconnue par l'Etat, se gouvernèrent eux-mêmes par des supérieurs choisis dans leur sein et sous mon autorité paternelle. Leur maison-mère est à la Maison-Carrée, près d'Alger.

En 1877, époque où fut soulevée la question des missions de l'Afrique équatoriale, leur nombre s'était déjà multiplié. Ils comptent en effet près de cent prêtres et un certain nombre de Frères. Aujourd'hui le noviciat des Frères et des Pères, le scolasticat et l'Ecole apostolique où se préparent les futurs missionnaires ne renferment pas, à eux quatre, moins de cent trente postulants.

D'autre part, les orphelinats de l'Algérie, dix ans après la famine, voyaient, chaque jour, diminuer le nombre des enfants adoptés par nous et qui parvenaient à l'âge d'homme. Nous pouvions donc songer à d'autres œuvres.

C'est dans ces circonstances que Pie IX daigna jeter les yeux sur notre petite Société pour les missions de l'intérieur. Il avait vu à Rome deux de nos missionnaires l'année précédente. J'avais eu l'honneur de les lui présenter moi-même et il les avait comblés des marques de sa bienveillance souveraine. Je me rappelle avec quelle effusion il les bénit, lorsqu'ils lui dirent qu'ils faisaient humblement entre ses mains le sacrifice de leur vie, pour le salut de notre pauvre Afrique. Il se souvint de cette parole, au moment où il cherchait des apôtres pour une entreprise si périlleuse.

A cette nouvelle, nos missionnaires répondirent par un cri de reconnaissance et d'amour. Déjà trois d'entre eux avaient généreusement versé leur sang l'année précédente, dans le Sahara, sur la route de Tombouctou, où ils allaient porter la foi. Mais ce souvenir, au lieu d'abattre le courage, n'excitait qu'une émulation nouvelle et une sainte jalousie.

Ferveur et sentiments admirables des missionnaires d'Alger.—Adresse au Saint-Père.—Création par S. S. Léon XIII de quatre centres de missions dans l'Afrique équatoriale.—Premier départ pour le Nyanza et le Tanganika.—Arrivée à Zanzibar de la caravane apostolique.—En route vers les grands lacs équatoriaux.—Mort du R. P. Pascal.— Difficultés du voyage.

Toutes les histoires ont leurs époques héroïques,aussi bien celles des sociétés religieuses que celles des sociétés humaines. Nos missionnaires sont encore dans ce temps-là. C'est l'observation que me faisait dernièrement un homme éminent, supérieur général d'une congrégation religieuse, qui prêchait une retraite à leur maison-mère. Il s'étonnait de la sévérité de leurs règles et du courage avec lequel elles sont suivies : Dormir sur la terre nue ou sur une planche, être pauvrement vêtu, se contenter de la nourriture la plus grossière et la plus frugale, supporter les ardeurs du climat, maintenir au milieu de tout cela une régularité constante,persévérer durant les huit jours de leurs exercices dans la prière et dans le plus absolu silence. " Voilà, me disait ce bon supé" rieur,—qui avait voulu se mettre à leur ordinaire, même " au réfectoire, et qui s'en repentait un peu, je crois,—ce " que l'ardeur des premiers temps peut seule faire supporter."

Lorsque les missions de l'Afrique équatoriale leur furent proposées, les prêtres de la Société voulurent mettre personnellement leur dévouement et leur vie aux pieds du Souverain Pontife. Ils le firent dans cette adresse qui n'est pas indigne des premiers temps de l'Eglise :

" Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les prêtres mis" sionnaires soussignés, membres de la Société des Missions " d'Alger, la supplient de leur accorder sa bénédiction " paternelle.

" Ils viennent tous, Très Saint Père, vous offrir leurs " cœurs, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie s'il le faut, " pour les missions de l'Afrique équatoriale, pour défricher " ce champ nouveau,redoutable sans doute à la nature, mais " où, avec l'appui de Dieu, la grâce pourra faire de si abon" dantes moissons.

" Tous, Très Saint Père, ils n'ont qu'un seul désir, aller, " sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de " ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie

" qu'ils n'ont pas encore entendue et mourir en les servant,
" sachant que ceux qui abandonnent pour Notre-Seigneur
" tout ce qu'ils ont sur la terre, recevront le centuple dès ici-
" bas, en consolation et en grâce, et ensuite la vie éternelle.
" C'est dans ces sentiments, Très Saint Père, que nous
" supplions Votre Sainteté d'agréer l'entier sacrifice que
" nous lui faisons de nos personnes, de notre vie pour le
" salut de la pauvre Afrique équatoriale."

Parler ainsi, je le sais, n'est pas difficile ; mais lorsque les paroles sont suivies par les actes, lorsqu'on sait qu'en moins de deux ans, sept d'entre ceux qui avaient signé cette lettre ont tenu ce qu'ils avaient promis et ont été les victimes de leur charité, en remerciant Dieu de leur mort comme d'une grâce ardement désirée, on ne peut s'empêcher d'envier leur sort.

C'est au mois de janvier 1878 que deux missionnaires d'Alger furent chargés de porter à Rome l'expression de ces sentiments et d'y recevoir les ordres du Saint-Père. Mais déjà le Pontife, à l'appel duquel ils venaient répondre, était près d'obtenir la récompense de ses luttes et de ses vertus. Pie IX mourut au moment où il allait signer le décret déjà préparé par la Propagande, pour la création des missions de l'Afrique équatoriale. Nous avons la confiance qu'il prie pour elles dans le ciel.

C'est notre Saint-Père le Pape Léon XIII qui, par un rescrit daté du 24 février, quatre jours seulement après son élection au souverain pontificat, réalisa le projet de son prédécesseur. Héritier de sa puissance, il le fut aussi de sa sollicitude pour les pauvres peuples de l'intérieur de l'Afrique. L'organisation ainsi commencée fut complétée par des décrets de la Propagande. Quatre centres de missions destinés à devenir dans la suite autant de vicariats apostoliques ont été ainsi successivement créés : le lac Nyanza, le lac Tanganika, Kabébé, capitale des Etats de Muata-Yamvo, et l'extrémité nord du cours du Congo. C'étaient, comme on le voit, les centres mêmes où les exploirateurs européens se proposaient de fonder leurs stations.

En même temps qu'il assignait un si vaste champ à leur zèle, le souverain Pontife demandait à votre Œuvre et à

celle de la Sainte-Enfance de fournir à ces nouveaux apôtres les subsides nécessaires à leur long voyage, à leur premier établissement, ainsi qu'à l'adoption et à l'éducation de jeunes noirs infidèles. Vous répondites à cet appel, Messieurs, avec un empressement qu'expliquent votre foi et votre haute intelligence d'une situation si exceptionnelle. Et aussitôt votre décision connue, Léon XIII ordonna que le premier départ de missionnaires aurait lieu sans plus de retard, afin de prévenir l'envahissement de l'hérésie.

C'est le 25 mars, un mois à peine après avoir reçu leur mission du Saint-Siége, que nos premiers missionnaires partirent pour Zanzibar. Ils étaient au nombre de dix : cinq pour la mission du lac Nyanza, cinq pour celle du Tanganika. Puisque vous voulez garder le souvenir de ce qui concerne la fondation de ces missions, vous me permettrai de vous donner leurs noms et ceux de leurs diocèses d'origine.

C'étaient donc, pour le Tanganika : le P. Pascal, du diocèse de Mende, le P. Deniaud, du diocèse de Nantes, le P. Dromaux, du diocèse de Cambrai, le P. Delaunay, du diocèse d'Angers, le Fr. Augier, du diocèse de Belley ; pour le Nyanza : le P. Livinhac, du diocèse de Rodez, le P. Girault, du diocèse d'Angers, le P. Lourdel, du diocèse d'Arras, le P. Barbot, du diocèse de Bayeux, le Fr. Amance, du diocèse de Rodez.

Je n'écris ces noms qu'avec respect, comme on écrivait dans les premiers temps de l'Eglise, ceux des confesseurs et des martyrs. Un seul d'entre eux a succombé, jusqu'à ce jour, il est vrai, car la mort a beaucoup plus épargné cette première caravane que celle qui l'a suivie ; mais tous ont souffert pour Notre-Seigneur ce que souffrent les martyrs : la maladie, la faim, les angoisses, les embûches, et l'on peut dire de chacun d'eux ce que la sainte Eglise dit de l'un des saints de notre France : " *Quem etsi gladius persecutionis non abstulit, tamen martyrii palmam non amisit.*"

Reçus à Zanzibar comme des frères par les Pères du Saint-Esprit, qui ont fait à Bagamoyo des œuvres admirables, nos Pères durent y préparer la caravane qui allait les conduire jusqu'à Tabora. Ils furent aidés puissamment

par le Procureur de leur Société, le P. Charmetant, qui les avait accompagnés et qui devait, lui aussi, contracter, dans ce voyage, la maladie qui l'a contraint de renoncer à la vie active des missions. Leurs lettres de Zanzibar ne tarissent pas d'éloges sur la charité des Pères du Saint-Esprit et en particulier sur celle du très regretté P. Horner, enlevé depuis, si prématurément, à l'affection de ses frères et de ses néophytes :

" Le R. P. Horner, écrit le Père Livinhac, nous a reçus comme un père reçoit ses enfants. Cet homme a une âme vraiment apostolique. Tous les autres Pères du Saint-Esprit sont aussi pleins de bonté et de prévenance pour nous. Ils ont voulu nous loger dans leur maison durant les quelques jours que nous avons eu à passer ici. (1)"

Le 19 juin, ils quittaient Zanzibar. Voici comment ils exprimaient les sentiments qui remplissaient leurs cœurs au moment du départ :

" Nous voilà donc en route pour notre mission. Une vie nouvelle commence. C'est l'apostolat tel que l'ont connu les apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indignité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Eglise dans ce monde barbare et encore à peu près inconnu. Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras, comme ces fidèles de la Macédoine que saint Paul vit en songe.

" Quelle mission sublime, mais redoutable ! C'est le sujet de nos méditations et de nos entretiens; et nous offrons à Dieu, par avance, pour le succès de la grande œuvre qu'il nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre vie même, s'il croit bon de nous la demander. En levant les yeux sur la bannière du Sacré-cœur qui marche devant nous, dans ces plaines brûlées par le soleil, nous prions ce Cœur-Sacré de verser à flot, sur ces contrées arides, l'eau et le sang qui furent répandus sur le Calvaire pour ces races infortunées, et de ne pas laisser plus longtemps entre les mains de Satan, son ennemi, tant de nations et tant de royaumes (2)."

Je ne les suivrai pas dans ce long voyage. Déjà les *Missions catholiques* en ont publié le journal. C'est là qu'on peut

(1) Lettre du R. P. L. Livinhac, de Zanzibar.

(2) Journal des Missionnaires.

se faire une exacte idée de leurs difficultés et de leurs épreuves. Le cardinal préfet de la Propagande, qui est un bon juge, m'écrivait, après l'avoir lu, qu'ils avaient poussé le zèle jusqu'à l'héroïsme. Ceux de vos associés qui ne connaissent pas ces pages si simples et par cela même si pleines d'un poignant intérêt, peuvent se procurer aisément, pour les lire, votre bulletin des *Missions*. Je veux seulement déposer en passant une fleur, je veux dire une marque de mon souvenir paternel, sur la tombe du premier martyr de la charité dans cette mission où il sera suivi, où il a déjà été suivi par tant d'autres. Je vous écris le jour même de la fête de St-Etienne, et l'Eglise l'honore d'un culte spécial, précisément parce qu'il a été son premier martyr. Le P. Pascal, supérieur de la station du Tanganika, était vraiment la victime désignée. C'était un saint consommé, malgré sa jeunesse, consommé par l'humilité, la charité, la pureté évangélique, le zèle qui le dévorait. Il est mort, comme Moïse, avant d'entrer sur la terre après laquelle il avait soupiré. C'est le 18 août, deux mois seulement après avoir quitté Zanzibar, qu'il a succombé, à l'extrémité de l'Ougogo, entouré de ses frères et faisant à Dieu, pour le salut des pauvres noirs, le sacrifice de sa vie.

" Nous n'en pouvions croire nos yeux, écrivait un de nos missionnaires, quoique nous eussions vu souffrir chaque jour le P. Pascal, quoique nous eussions assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous espérions que le bon Dieu le conserverait à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu, que sa sainte volonté soit faite ! Notre consolation est de penser que, du haut du Ciel, il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires et surtout celle de souffrir et de gagner des âmes. Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes de notre cher et vénéré confrère (1)."

C'est dans ces sentiments et à travers ces épreuves que les neuf missionnaires survivants arrivèrent au terme de leur

(1) Journal des missionnaires.

voyage ; ceux qui se rendaient au Tanganika, à la fin de janvier 1879 ; ceux qui se sont établis dans l'Ouganda, sur les bords du lac Nyanza, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix mois depuis leur départ d'Alger, les seconds *un an*, *deux mois* et *vingt-cinq jours*. Ces chiffres montrent en partie ce que renferment d'obstacles les missions de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ils montrent aussi ce qu'élles demandent de sacrifices et de ressources, et combien vos allocations, si considérables qu'elles paraissent à quelques-uns, restent encore au-dessous des besoins.

Aucun autre mission dans le monde ne peut être, sous ce rapport, comparée aux nôtres. Cela tient non-seulement aux distances, mais encore et surtout à l'impossibilité de se servir d'animaux de transport dans l'Afripue équatoriale. Les bœufs, les chevaux, les mulets, les ânes domestiques eux-mêmes y périssent par la morsure d'une mouche venimeuse, la tzétzé. On ne peut les suppléer que par des hommes. Or ceux-ci doivent porter, durant plus d'une année, comme on vient de le voir, non-seulement tout ce qui doit servir à l'établissement des missions, mais encore les objets d'échange néeessaires pour se procurer pendant le même temps la nourriture de chaque jour,payer le *hongo* ou impôt de passage aux roitelets barbares, et vivre ensuite jusqu'à ce qu'une caravane partie de la côte et voyageant par les mêmes procédés ait pu vous ravitailler. C'est la nécessité que doivent subir et que subissent tous les voyageurs. Nos Pères avaient donc avec eux, en partant de Zanzibar, plus de cinq cents nègres, car aux porteurs il fallait encore joindre des noirs armés pour protéger la caravane contre les bandes de *Rougas-Rougas* ou brigants qui peuplent certaines forêts.

(*A suivre.*)

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DIX-SEPTIÈME NUMÉRO, JUIN 1882.

SOMMAIRE.

PAGES

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1882

(NOUVELLE SERIE)

DIX-SEPTIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Diocèse de St. Germain de Rimouski.

DOUGLASTOWN, 25 février 1882.

Monseigneur,

Connaissant l'interêt que vous prenez à la prospérité de nos écoles, je désire informer Votre Grandeur de ce que j'ai fait dans ce sens depuis que vous m'avez chargé de Douglastown. Quand j'arrivai, l'école de *Sandy Beach* venait d'être fermée pour l'hiver, faute de moyens; celle de *Seal Cove* devait aussi être arrêtée pour l'hiver. Je fis à cette dernière un examen public, grande nouveauté qui attira les commissaires, nombre de curieux et beaucoup de parents, je fournis des récompenses et prodiguai les éloges.

L'effet que je me proposais était produit : les commissaires me prièrent de faire aussi un examen public aux deux autres écoles en opération ; je le leur promis pour Noël.

Il fallait exciter l'émulation chez les enfants ; j'introduisis le système des bons points pour conduite, assistance, récitation. Chaque vendredi un état des bons points de la semaine est dressé, et le lendemain le *premier* l'apporte au curé. C'est un moment de triomphe ; aimable réception, récompense à l'heureux vainqueur, et encouragement de toute sorte. Le lundi distribution des places en classe par le curé d'après la liste, puis nécessairement louange aux diligents et...... réprimande aux paresseux : pendant toute la semaine la liste reste affichée. Enfin les catégories sont qualifiées : il y a les bancs des *gentlemen*, ceux du *people* et ceux de la *rabble*. Bientôt, j'en suis sûr, nous serons obligés de nous contenter des deux premières catégories.

Pour couronner les moyens d'émulation, j'ai créé la *Douglastown Bank*, qui n'est pas incorporée, mais dont le capital est en points gagnés, qui circulent au pair sans difficulté. Les billets sont de cinq espèces, et les maîtresses

font les fonctions de *caissières*, chacun des déposants ayant la faculté de voir à loisir l'état de ses finances.

Il ne fallait pas laisser accumuler les fonds trop longtemps : Noël fut le jour choisi pour réaliser les profits.

Des prix, fournis par le président de la banque et ses amis, même des personnes de Québec et de Montréal, furent étalés : les yeux des enfants flambaient à la vue des images bien enluminées, l'admiration de leurs parents égalait la leur. On imagine aisément qu'aucun enfant ne manquait ; la séance commença par un examen dirigé de manière à faire briller les plus capables, ce qui donna une haute idée et des institutrices et des enfants. Les mères surtout ne cachaient pas leur joie d'avoir de si grands savants sans s'en douter.

L'encan suivit immédiatement : on fixa le *maximum* des enchères à dix piastres. L'empressement était incroyable, et dans leur inexpérience des affaires, plusieurs se trouvèrent à ne pouvoir compléter le paiement de leur achat ; de là des regrets et quelques larmes furtives. Mais je fis revenir la gaieté en encourageant tous ces capitalistes ruinés à faire de grands efforts pour rétablir leurs dépôts, de manière à faire de nouveaux achats à la vente d'été. Je jouissais du bonheur de ces chers enfants, et leur promis de plus belles récompenses encore au mois de juin, sans parler d'un banquet dans l'intervalle.

Au jour fixé, tous furent fidèles au rendez-vous, nous étions soixante-douze. Les convives avaient apporté chacun tartes, gâteaux, tourtières confectionnées par leurs bonnes mères ; il y avait du thé à discrétion. Le curé s'était chargé de la tire, article très prisé.

Après le banquet, chant, danse, sauts, cris même, tout ce qui ne sentait pas de mal était toléré. Quelle joie sincère et sans mélange !

La même fête à l'autre école, puis vacance de deux semaines. Nous avons obtenu pour résultat que les enfants étudient même le soir, et les parents sont émerveillés de leur ardeur. Comme récompense extraordinaire, j'ai réservé une promenade en voiture pour le plus méritant.

Je compte pour rien tout ce trouble, pourvu que je fasse aimer l'école, que les enfants aient de l'ambition, et me

soient attachés. Je songe même à un grand pic-nic, si la banque a des fonds solides en juin ; les chers enfants en sont prévenus et n'auront garde de l'oublier.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous parler maintenant de notre société de tempérance organisée par mon prédécesseur. J'ai été heureux de son existence et me suis appliqué à l'encourager. M. Van-de-Moortel, mon cher voisin de Gaspé, m'a prêté main-forte, en venant donner une superbe lecture ; le nombre des membres sera bientôt, je l'espère, de cent-cinquante.

Dernièrement la société a fait les frais de la sépulture d'un de ses membres pauvre, ce qui a produit un très bon effet.

Je crois apercevoir une disposition à prendre les terres laissées jusqu'à présent sans culture ; le gouvernement, pour favoriser ce mouvement, a fait délimiter en octobre dernier les 4e et 5e concessions. Ce sont des terrains fertiles, et j'ai l'espoir qu'ils seront bientôt pris, comme la troisième qui est toute concédée. Il y a déjà cinq habitations, et une belle route est ouverte jusqu'au quatrième rang.

Donc pas de raisons d'émigrer de la part de ceux qui veulent former de bons établissements ; pour soutenir leur courage, j'ai retenu deux lots destinés à l'école et à la chapelle qui sont les premiers besoins.

Les voyages périodiques de mes paroissiens et leur séjour autour de l'Ile d'Anticosti m'ont suggéré la pensée de leur assurer les secours religieux, et le moyen de communiquer de temps en temps au moins par lettres avec leurs familles. Je demande donc et fais demander par requête au gouvernement fédéral de faire arrêter le vaisseau portant les malles à la côte nord, au moins à un poste sur la côte nord-est de l'Ile. Le missionnaire pourrait ainsi s'y transporter plus souvent et à des époques fixes. J'espère que Votre Grandeur voudra bien user de son influence afin que le subside demandé dans ce but soit accordé ; ce ne sont pas seulement les pêcheurs de Douglastown qui sont intéressés dans cette affaire, mais ceux de St. Thomas de Montmagny et d'ailleurs.

Je me flatte que Votre Grandeur approuvera l'organisation d'une conférence de St. Vincent-de-Paul, dans mon village ;

elle est composée de six membres seulement. Les pauvres sont peu nombreux, et les secours recueillis par les soins des associés suffisent pleinement à leurs nécessités. La conférence a commencé à fonctionner en novembre dernier.

Bénissez, Monseigneur, ces petits commencements du ministère que j'ai été chargé d'exercer dans cette paroisse sous la protection du grand St. Patrice.

Je demeure, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. X. Bossé, *Curé.*

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.

Un jeune frère, originaire de Rimouski, qui a été envoyé par ses supérieurs à la mission de la Providence, dans le Vicariat Apostolique d'Athabaska, dirigé par Mgr Faraud, a écrit à son évêque d'origine des détails très intéressants. Mgr Langevin veut bien nous communiquer cette lettre, qui donne une idée des sacrifices et des travaux que s'imposent les plus humbles missionnaires pour contribuer à répandre le règne de Jésus-Christ.

L. J. C. et M. I.

Mission de la Nativité d'Athabaska,
1er janvier 1881.

Monseigneur,

Je ne veux pas tarder à vous donner des détails sur mon voyage, puisque Votre Grandeur a bien voulu exprimer le désir d'avoir des nouvelles d'un pauvre petit frère comme moi.

Je commence à mon départ de St. Boniface. Nous nous mettions en route le 12 mai, sous la garde de la Providence ; il fallut traverser des marais, des rivières, des lacs et faire mon apprentissage. Au lac Labiche, nous réparâmes nos forces par un peu de repos ; nous en avions besoin pour tra-

verser les deux lacs et les deux rivières qui devaient être parcourus sur deux embarcations, un esquif et un canot d'écorce. Que de cascades et de rochers où nous aurions infailliblement fait naufrage, sans l'habileté de Monseigneur Clut qui dirigeait la caravane ! Déjà le canot avait été se briser sur une roche et était plein d'eau ; le *devant-de-canot* et le guide se jettent à l'eau. Mgr reste avec deux frères, et à force d'énergie on touche le rivage. Quelques instants de plus dans ce courant furieux nous étions entraînés au milieu des rochers et perdus sans ressources. J'ai couru presque le même danger dans l'esquif, tant le courant avait été grossi par les pluies continuelles. Nous en fûmes quittes pour la perte de deux rames ; rendus prudents par les dangers que nous avions courus, nous fîmes une halte au lac Athabaska, pour ne le traverser qu'après un repos de deux heures. Nous arrivions enfin à la mission vers neuf heures du soir. Mgr Faraud nous y attendait depuis longtemps. Vous pouvez croire avec quelle joie il reçut Mgr Clut et sa suite.

Un grand bonheur m'était réservé quelques temps après : je fus admis, le 15 août, à prononcer des vœux pour cinq ans. Oh ! que je me sentais heureux d'être Oblat de Marie Immaculée, et pour toujours, au moins en autant que mon cœur est concerné.

Mission de la Providence, 1 déc. 1881.

Puisque vous avez bien voulu lire avec quelqu'intérêt ma première lettre, je vous donnerai aujourd'hui, comme Votre Grandeur le désire, des détails sur les peuples qui nous entourent et mes occupations ordinaires, sous la direction de mes bien-aimés supérieurs.

Vers le milieu de mai dernier, je fus envoyé au fort Smith, où se trouvait le Révd. Père Toussard pour donner la mission aux Sauvages Montagnais. Après un séjour de treize jours en ce lieu, je suivis le Révd. Père, qui se rendit au lac des Esclaves dans une barge de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Nous reçumes l'accueil le plus gracieux du Rév. Père Dupin et du bon frère O'Connell. Au bout de dix-huit jours, le lac s'était dépouillé de son manteau d'hiver, et je montais en canot avec deux sauvages pour continuer ma

route vers la mission de la Providence, qui m'était assignée comme résidence. Ce trajet me prit six jours, et j'arrivai sans être le moins du monde attendu. Je fus reçu comme un frère bien-aimé et un enfant de la maison.

Cet établissement, le plus important et le plus central de tout le district, possède trois grands corps de logis : l'évêché, la maison des sœurs, et l'église encore inachevée, mais de belles proportions.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que les champs qui nous entourent, produisent du blé, de l'orge et surtout des patates, principale ressource de la maison des sœurs, qui nourrit de 40 à 50 enfants.

L'été est bien court ; mais ici comme à Athabaska, cette saison est utilisée pour la culture. En outre deux hommes sont continuellement employés à la pêche.

Aussitôt les patates chaussées, nous sommes occupés pendant trois semaines à la fenaison. Vient ensuite la récolte des patates ; puis la pêche du 25 septembre au 10 ou 15 octobre. Les uns prennent le poisson sur le Mackenzie, les autres sur le *grand lac des Esclaves* ; c'est à cette station que j'ai été occupé. Mais la glace étant venue trop vite, nous avons été obligés de lever les rets après une pêche moyenne.

Le retour à la mission a été accompagné de fatigues excessives, parce qu'aux dangers des rapides se joignaient ceux des glaces que charroyait la rivière.

En hiver l'occupation d'un frère est le bûchage, le charroyage du bois et le soin des animaux. A ces soins se joignent, pendant que l'on construit des édifices, l'équarrissage, le sciage et le transport des matériaux ; un frère fait tous les métiers. Il faut aussi transporter les provisions de viandes, et si elle est épuisée avant le printemps, il faut retourner au lac faire la pêche sous la glace, chaque voyage prend trois jours.

Maintenant je veux vous parler de la population qui nous entoure ; elle est toute catholique, à l'exception du commis du fort et d'un de ses engagés. Les sauvages appartiennent à la tribu des Esclaves, quelques-uns sont encore infidèles parce qu'ils n'ont pas eu jusqu'à présent le moyen de se faire instruire. Je sens un grand bonheur, Monseigneur, de con-

tribuer par mon humble travail, quoique d'une manière indirecte, au salut de ces enfants de la forêt; mon cœur en ressent une consolation continuelle.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'hommage de mon profond respect,

P. E. M. LaRue, O.M.I.

Lettre de Sa Grandeur, Monseigneur H. J. Faraud, Evêque d'Anemour, Vicaire Apostolique d'Athabaska-McKenzie, à Mgr Edouard Chs. Fabre, Evêque de Montréal.

MISSION DE N.-D. DES VICTOIRES,
LAC LA BICHE, 3 septembre 1881.

Monseigneur,

Je prends la liberté de vous écrire pour attirer votre attention sur une œuvre de charité, qui, je le sais, ne saurait vous être indifférente.

En 1867 je conduisis une petite colonie de sœurs grises sur les bords inhospitaliers du fleuve McKenzie. Comme le lieu était bien choisi et d'ailleurs confié à la Providence, ces nouvelles plantes prirent bientôt racine et y prospérèrent merveilleusement. Qui dira le nombre d'orphelins préservés de la mort, élevés par ces chères sœurs, le nombre de malades soignés, et celui plus grand encore des enfants, garçons et filles, qui ont reçu là une instruction et une éducation soignées ?

Le climat, quoique froid, est sain, et, chose assez surprenante à cette latitude, le sol y est très fécond et le temps des chaleurs assez long pour pouvoir compter sur d'assez abondantes récoltes, Le fait est que depuis que les sœurs sont là elles n'ont jamais entièrement fait défaut. Outre la fertilité du sol on trouve des pêches abondantes et quoique les bêtes fauves, qui peuplent les forêts, ne soient pas toujours fidèles au rendez-vous, on les trouve en général en nombre suffisant, parfois aussi elles deviennent très nombreuses et permettent de se procurer une nourriture assez abondante et saine sinon toujours très succulente.

Grâce donc à ce concours heureux, ce qui est rare ailleurs, il était possible d'entretenir un personnel assez considérable.

Il s'est élevé souvent à 50 et 60 personnes durant ces 14 dernières années. La mission de la Providence est donc la merveille du nord. Notez que c'est le seul orphelinat, la seule école qui existe dans le vaste district du McKenzie.

Les sœurs se sont toujours dites parfaitement heureuses dans leur position. J'ai toujours cru qu'elles l'étaient. La difficulté des lieux et les ressources bornées du vicariat ne permettent pas de leur procurer du luxe ; mais j'ai veillé avec un soin scrupuleux jusqu'ici à ce que le nécessaire, l'utile et même l'agréable ne leur manque jamais. Nos bonnes sœurs, que je sache, n'ont jamais laissé échapper une plainte. Elles voyaient avec bonheur leur établissement prospérer, le protestantisme tenu en échec et ne faire que des tentatives avortées pour s'opposer à leur œuvre. Aussi elles ont toujours pratiqué elles-mêmes les plus sublimes vertus, prédication muette mais éloquente, qui s'étend au loin.

Le seul défaut que j'ai toujours trouvé à cet établissement c'est qu'il coûtait trop cher et absorbait un peu plus que sa part de nos faibles ressources. Satisfaits de si beaux résultats j'étais et nous étions tous résolus de nous soumettre aux plus grandes privations et de faire les plus grands sacrifices pour l'entretenir. Ces dispositions de notre part n'ont pas changé, mais les circonstances sont telles que je ne saurais fournir à toute la dépense sans nuire essentiellement à toutes les autres missions et sans en supprimer plusieurs. L'idée m'est donc venue de recommander cette sainte œuvre à Votre Grandeur, dans la pensée que, puisque vous avez une œuvre diocésaine de la propagation de la foi, vous pourriez peut-être nous faire une petite part. C'est du reste une œuvre entièrement canadienne ; les sœurs sont canadiennes et tous les enfants métis élevés à l'école sont nés de parents canadiens.

Pour entretenir cette œuvre dans son état de prospérité actuelle, il faut compter sur une dépense annuelle de 3 à $4,000. En restreignant un peu le nombre des enfants et faisant par ailleurs quelques petites réformes économiques, on pourrait à la rigueur l'entretenir avec $2,500, non compris les frais de voyage. C'est la somme que j'avais fixée ces dernières années et quoiqu'elle ait toujours été dépassée,

le directeur intelligent de cette mission est entièrement convaincu qu'elle peut suffire. Ceci admis il faut parvenir à trouver cette somme, voici nos ressources : les sœurs ont un capital qui produit annuellement $300, j'en ajouterai moi-même $800, le gouverneur de la Kisiskatchewin en a promis $150, total $1,250, c'est-à-dire la moitié de ce qui est rigoureusement nécessaire. Si donc l'œuvre de Montréal pouvait y ajouter quelques centaines de piastres, il est plus que probable que nombre de personnes charitables qui ont toujours pris un grand intérêt à cette œuvre se prêteraient volontiers à compléter la somme.

Je ne m'excuse point, Monseigneur, de la demande que je viens de vous faire : l'œuvre de Dieu est en péril et c'est notre œuvre à nous tous. Il est difficile de se faire une idée exacte en pays riche et. civilisé et très chrétien des embarras que présente une œuvre de charité en pays sauvage sans ressources locales.

35 ans et plus se sont écoulés depuis que je missionne, j'écrase sous le poids de la fatigue et sous les étreintes de la maladie, il me semble que si je voyais l'existence de l'œuvre qui nous occupe assurée, je mourrais heureux.

Veuillez, Monseigneur, ne pas m'oublier dans vos mementos et agréer

Mes plus respectueux hommages,

† Henri Ev. d'Anemour, O.M.I.

Mgr d'Ottawa dans les Missions sauvages [1]

Témiscamingue, 14 août 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Nous voici de retour au grand Témiscamingue, en bonne compagnie, en plein petit Canada ; car nous trouvons ici réunis cinq Pères et cinq Frères de la société des Oblats de Marie Immaculée. Des circonstances incontrôlables ont exigé quatre jours pour revenir, au lieu de trois que nous avions pris pour aller, ce qui a fait de notre voyage d'Abbitibi à Témiscamingue une vraie promenade d'amateurs.

Mardi à 2 h. p. m., Monseigneur se rendit à la chapelle et fit ses adieux à ses enfants qu'il aime beaucoup *Ni Nidjanisitok*. Nous récitons l'itinéraire pour attirer sur nous le regard de Dieu et la protection des anges ; puis après avoir salué le bourgeois, les employés de la compagnie et tous les sauvages réunis sur la grève, nous descendons dans le *Stella* qui se balance sur la vague. Deux coups d'avirons nous poussent au large, et nous partons en agitant nos chapeaux en signe d'adieu, au bruit des échos et des tonnerres que répètent cinquante décharges de fusil. Oui, adieu ! bons sauvages ; contents, heureux de la visite de votre évêque, fortifiés par les dons du Saint-Esprit, retournez dans vos pays de chasse, et que, au premier printemps la prochaine mission vous retrouve réunis autour de votre *mékatéokonaié*, autour de votre *Robe Noire*, dans l'enceinte de votre jolie chapelle.

Notre canot partait seul, M. Rankin avait dû retourner dès lundi matin. A 5 h. nous avions remonter la rivière par nous baptisée *Sainte Thérèse* et nous étions arrivés au portage de la danse. En mettant le pied sur le rivage, nous apercevons une patte d'ours encore toute fraîche fixée à l'extrémité d'un bâton avec une écorce de bouleau sur laquelle

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No. 16, p. 45.

il est écrit : " M. Rankin a tué un ours à la nage dans la rivière, avec une hache et un couteau attaché au bout d'une perche. A tous ceux que les présentes regardent, avis est donné de faire attention à l'autre côté du portage. " Là se trouvait à l'adresse de Monseigneur une lettre sur papier cachetée dans une enveloppe en écorce, elle était conçue en ces termes : " To His Lordship Bishop Duhamel, Dancing Portage — Mr. Rankin presents his compliments to his Lordship and party, and hopes they will kindly accept the humble offering of a fellow voyageur—Good Abbitibi mutton — Dancing Portage." L'original de cette lettre sera conservé dans les archives de l'évêché d'Ottawa. Soigneusement déposés sur des écorces de bouleau, sous un abri de feuillage, nous trouvâmes deux gros quartiers de ce mouton d'Abbitibi qui, pour les repas suivants, fournit à notre cuisine des grillades succulentes et d'excellents bouillis.

Pour revenir d'Abbitibi comme pour y aller, ce sont dans le voyage les mêmes charmes et les mêmes agréments. Canot qui glisse léger sur la surface des eaux, conversations agréables, réflexions plus ou moins philosophiques, discussion sur un point de théologie, lectures distrayantes, récitation du saint office sous le regard de Dieu au sein d'une grande nature, flots de lumière versés par un soleil prodigue, vastes nappes d'eau sur ces lacs aux rivages lointains, rivières capricieuses, saults blanchissants d'écume, îles pittoresques, rochers aux formes bizarres, côtes découpées en dentelles de verdures ; air délicieux, fraîches matinées, souffle de la bise, journées chaudes et vivifiantes, exhalaisons embaumées des cèdres et des sapins odorants, repas champêtres sur les pierres du rivage ; courses effrénées dans les bouillons irrités des rapides, marches à l'ombre sous une voute de feuillage dans une route facile ou par un sentier abrupte ; soirées calmes et tranquilles, silence des bois profonds, ciel brillant d'étoiles, lune qui reluit sur le miroir des grands lacs, tableaux mystérieux, arbres altiers qui mirent leurs têtes superbes dans les eaux transparentes, feu qui pétille à travers les ombres, chant pieux des cantiques et prière du soir, échos sonores qui chantent et prient avec nous, sommeil au grand air, quelques fois gouttelettes de pluie qui tombent monotones

sur la toile de la tente pendant que vous reposez chaudement enveloppés dans vos couvertes ; enfin c'est une réunion et une variété d'incidents et de beautés naturelles qui récréent le regard, reposent l'esprit et réjouissent le cœur.

Nous filons toujours. La hauteur des terres, en cet endroit, se trouve être la limite entre la province de Québec et la province d'Ontario, ou plutôt le territoire qu'Ontario prétend s'annexer. L'hiver dernier la ligne a été tirée par un parti d'arpenteurs envoyés conjointement par le gouvernement des deux provinces-sœurs. Là aussi se termine le royaume du pin blanc qui règne en maître dans toute la vallée de l'Ottawa. De l'autre côté de la ligne, sur les bords du lac des îles, du lac Champlain et du lac Abbitibi, les arbres ont perdu de leur hauteur et de leur grosseur ; et il en est ainsi, parait-il, jusqu'à la Baie d'Hudson. On trouve bien encore ça et là des épinettes aux proportions considérables, mais elles font exception. A la hauteur des terres aussi fini la patrie des orignaux pour faire place à celle des caribous qui poussent leurs troupeaux voyageurs jusqu'aux glaciers de la mer du nord. Le bon Dieu qui a donné un pays à chaque peuple, semble avoir fixé une zone particulière pour être le domaine de chaque race d'animaux sauvages. Il a voulu que toute la terre fut habitée.

Nous arrivons jeudi à 6 h. p. m., au lac des Quinze. Il est statué, parait-il, que nous naviguerons sur ce beau lac, toujours dans une auréole de poésie et de soleil couchant. D'abord je dois réparer une calomnie que je me suis permise à son endroit : je vous ai dit dans une lettre précédente qu'il avait quatre lieues de long, ceci doit s'appliquer à la seule baie que nous traversons ; quant au lac lui-même il a une longueur de pas moins, me dit-on, de soixante milles. La bise du soir, après les chaleurs de la journée, rafraîchissait nos fronts brûlants, et notre canot dansait sur la lame. Il faisait bon, au sein de ces paysages enchanteurs, sous les reflets de cette douce lumière, de lire " La descente des Iroquois dans l'île d'Orléans, " Le rêve d'une jeune Huronne " et quelques pages " d'Evangeline." Je m'applaudis de la bonne idée que j'ai eue de faire une trouée dans votre bibliothèque avant de partir. Nous avons "Tout pour Jésus," par

Faber; "Biographie de Mgr Plessis," par Ferland ; " Les Canadiens de l'Ouest," par Tassé ; " Les sociétés secrètes," par Claudio Jannet ; " Philosophie de l'histoire contemporaine, " par le P. Deschamps ; " Les libertés populaires au moyen-âge, " par Guérin ; " Les massacres de la commune, " par Guérin ; " Les plaidoyers de MM. Hamel et Lacoste en faveur de l'Université Laval " ; " Fabiola, " par Wiseman, et les " Essais poétiqnes, " par Lemay, etc. Ces livres sont étalés sur le bagage dans le canot, il y en a pour tous les goûts ; Monseigneur, je crois, a entrepris de les dévorer tous. Il n'y a rien d'agréable comme ces lectures de voyages, libres, nonchalantes, faites entre deux conversations, interrompues sans scrupules pour comtempler une haute montagne qui porte sa tête dans les nuagès, ou un lac immense aux rives inconnues.

Le sol autour du lac des Quinze, du lac Barrière, le long de la rivière Ennuyante, est uni, sans montagnes, sans rochers, tout à fait arable, il m'a paru d'excellente qualité ; les bois qu'il produit sont le pin blanc, l'épinette, le cèdre, le sapin, le tremble et le bouleau ; en plus d'un endroit j'ai vu de l'érable et du mérisier. Ces terres sont-elles propres à la culture et à la colonisation ? Je n'en doute pas ; des personnes qui sont depuis longtemps dans ce pays l'affirment. Remarquez que nous ne sommes pas ici plus au nord que le lac Saint Jean, la saison d'été est aussi longue qu'à Québec, les fermes qui sont ouvertes sur les bords du lac Témiscamingue produisent toutes sortes de légumes et de céréales. Qui sait si dans cinquante ans la race canadienne n'aura pas étendu ses rameaux jusque dans cette partie de son domaine, si ces beaux lacs ne seront par entourés de riches campagnes aux moissons dorées, si ces rivages ne seront pas bordés de villages florissants et de villes superbes, si ces eaux ne seront pas sillonnées par des bateaux à vapeur qui écouleront les produits d'un commerce considérable.

Ces forêts ne connaissent pas encore les coups de la hache destructive, les chantiers ne sont pas arrivésjusqu'ici. Cependant dernièrement les marchands de bois ont acheté des limites jusqu'à la hauteur des terres, et ils se proposent de les exploiter Même afin d'éviter le rapide des Quinze où

les billots seraient exposés à tant de retards et d'accidents, on parle de pratiquer un canal, en s'aidant du cours de quelque rivière, depuis le lac des Quinze jusqu'au lac Témiscamingue. L'hiver dernier des arpenteurs du gouvernement seraient venus explorer le terrain dans ce but.

Jamais je ne passai de meilleure nuit qu'à la tête des Quinze. La tente est dressée sur la pierre, une couverte est étendue sur ce solide matelas, la valise sert de traversin, sur la valise on met un oreiller, et sur l'oreiller sa tête. Puis enroulé dans une chaude couverte, sur ces *Témiscaming feathers*, comme disait le grand Vicaire O'Connor, sur ce duvet de Témiscamingue, vous dormez jusqu'au matin du sommeil du juste ou, ce qui est tout un, du sommeil du missionnaire.

Vendredi à 8½ hrs. a. m., nous entreprenions le premier portage des Quinze, et à 5 hrs. p.m., notre canot se balançait fièrement au pied du dernier rapide, nous avions pris deux heures de moins que pour monter. Aussi nous avions pour nous le courant et une température plus fraîche ; de plus nous sautâmes quelques rapides, la frêle embarcation bondissant sur la vague écumante. Une fois entr'autres une vague irritée s'élance par dessus bord, et voilà du coup les les lits, les pains, la blague à tabac et le *census* du P. Nedelec à la nage au fond du canot.

A l'avant dernier rapide nous trouvons sur la côte, dans une enveloppe en écorce de bouleau, une nouvelle lettre à l'adresse de Monseigneur. " Steamship *Chasseur* H. B. line, homeward bound, passed here wednesday 9.30 a. m., all well. *Engines* working admirably. Full steam on, lots of coal, Captain." H. B. line veut dire : ligne de la compagnie de la Baie d'Hudson. M. Rankin, en souvenir sans doute del'heureuse chasse qu'il avait faite sur la rivière Sainte-Thérèse, venait de baptiser son beau canot neuf du nom de " Chasseur."

Pour nous, nous ne vîmes aucun ours. Le seul ennemi de la race humaine que nous rencontrâmes sur notre passage est un serpent qui traversait à la nage la rivière Mattawan ; il déroulait, comme aurait dit Virgile, ses anneaux tortueux sur la surface de l'onde. Mais il ne dardait aucunement sa langue sifflante dans sa gueule béante, et il ne s'attaqua à

aucun Laocoon ; au contraire, par tous les moyens il cherchait à s'enfuir, lorsque notre gouvernail, un parent sans doute de l'homme de la fable, lui cassa la tête de son aviron, en lui faisant cette harangue ;

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais.

Deux fois au pied des rapides, pendant que les hommes transportait le bagage, avec une ligne nous prîmes notre déjeuner. De temps en temps nous apercevions au fond des baies des bandes de jeunes canards qui prenaient leurs ébats. Nous aurions bien aimé les voir à la broche ou au fond de la marmite, mais la difficulté était de les approcher. Une fois nous entreprîmes d'en poursuivre une couvée, la mère en tête, à la vitesse de douze milles à l'heure. Enfin après une course effrénée, au moment où nous croyions les tenir, les coquins nous échappèrent, les uns en se perdant dans le bois, les autres en plongeant sous les eaux ; et un seul tomba sous les coups des avirons. Nous renonçâmes à la chasse, le métier ne payait pas. De temps en temps aussi, des mauves au blanc plumage nous suivaient sans crainte et sans défiance, voltigeant autour de notre canot. Trois fois nous aperçumes planant au haut des airs un aigle aux ailes étendues qui poursuivait sa course majestueuse. On nous montra tout-à-fait à la tête d'une épinette élevée, en coiffant le sommet comme d'une énorme couronne, le nip aérien où le roi des airs nourrit ses jeunes aiglons. Cependant, en général, nous n'entendons que peu gazouiller la gente ailée ; et ces immenses solitudes nous paraissent enveloppées dans un silence profond, vaste et morne.

Vendredi nous passâmes la nuit à l'endroit où l'Ottawa se jette dans le lac Témiscamingue. M. McBride mit généreusement sa maison à notre disposition ; mais, comme il faisait chaud, nous préférâmes dormir sous la tente. La nuit fut splendide, j'eus tout le loisir d'admirer la lune argentée et les étoiles scintillantes ; tous les brulots du pays, je crois, s'étaient donné rendez-vous dans notre tente. A deux heures, ne pouvant plus tenir en place, je me levai et j'attendis le

jour en me promenant sur le rivage silencieux. Au lever du soleil, Monseigneur célébra la sainte messe dans la même maison où il l'avait dite quelques jours auparavant.

Autour de chez M. McBride il y a une trentaine de familles écossaises, métisses et sauvages. Une dizaine de fermes sont en opération. Monseigneur reçut la visite de deux jeunes Burwash, autrefois de Saint Eugène, qui ont pris des terres dans les environs et qui sont très contents de leur sort. La terre est excellente, la moisson a la plus belle apparence, déjà les blés sont parvenus à leur maturité. Tout près d'ici, sur les bords de la rivière La Loutre et de la rivière Blanche, il y a de l'espace pour jeter dix paroisses, et pourquoi pas vingt? Le gouvernement est sur le point de faire arpenter deux townships qui sont déjà marqués sur la carte, le township Guigue et le township Duhamel. Un steamboat doit naviguer sur le lac dès l'année prochaine; il sera sans doute destiné surtout à remorquer le bois qui sortira des chantiers, mais en même temps il servira à écouler les produits de ces fermes lointaines.

Au fond du lac Témiscamingue arrivent en trépied trois grandes rivières de trois côtés différents, l'Ottawa au milieu, la rivière Blanche sur la droite et la rivière La Loutre sur la gauche. La rivière Blanche a trois embouchures, dont l'une porte le nom de rivière du Diable, c'est ici que la ligne entre Ontario et Québec quitte le cours de l'Ottawa, pour gagner la hauteur des terres. Pour raccourcir notre route, nous remontons la rivière du Diable pour descendre ensuite la rivière Blanche proprement dite. En considérant cette terre d'alluvion et les bois francs qui ombragent les rivages, nous aurions pu nous croire transporter dans une campagne des environs de Montréal; et après avoir voyagé si longtemps à travers les pins et les épinettes nos yeux se reposaient agréblement au spectacle des ormes, des frênes et des chênes au feuillage sombre et luxuriant.

Nous vînmes dîner dans une île à trois milles de Témiscamingue. Les sauvages se proposaient de venir au devant de Monseigneur avec une grande pompe; mais l'homme propose et Dieu dispose. Il s'éleve un fort vent du large, et il est impossible aux canots d'ordinaire dimension de s'aven-

turer sur la houle, seul le " chasseur " de M. Rankin peut tenir la mer, le voici venir à notre rencontre avec le bourgeois à bord. Le spectacle est vraiment grandiose, le lac est sombre, de grosses vagues d'au moins six pieds de hauteur se suivent à perte de vue en renversant leurs sommets blanchissants, vous diriez une armée de chevaux blancs au galot agitant leur crinière. Le canot monte, descend, monte encore et *recule avec le flot qui l'apporta.* Il est beau de voir William Cromalty, avec son œil d'aigle, debout à l'arrière du canot, son grand aviron à la main, prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers ; au milieu du silence solennel il dit un mot et tous les avirons se modèrent, il prononce un monosyllabe bref et sec, tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, nagent et travaillent dru et fort. Cromalty a la conscience de sa position, il sait qu'il a dix vies entre ses mains. Mais ne crains rien, pilote, tu portes César et sa fortune.

Toute la mission attend à genoux sur la grève, deux cents pavillons flottent au vent, la mousqueterie ébranle les airs, et une forte odeur de poudre dit comme c'est grande fête à Témiscamingue. La procession se met en marche, nous avançons entre deux rangées de jeunes érables, nous passons sous des arches de verdures faites avec des branches d'érable. L'érable est partout bienvenu.

Du Canada, c'est l'érable chéri,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

Allons ! assez pour aujourd'hui ; je remets à ma prochaine lettre les détails de la visite et la description de cette belle mission.

A revoir bientôt.

Je demeure toujours avec la plus haute considération, Monsieur le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. Proulx, Ptre.

Au Rév. J. O. Routhier, V. G.,
Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

Témiscamingue, 16 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Nous partons cet après-midi à 3 h., et avant que nous nous embarquions, je vais, toujours pour obéir à votre désir, coucher sur le papier la relation de ce que, depuis trois jours, j'ai vu et entendu au grand Témiscamingue.

Témiscamingue est l'un des plus beaux sites que l'on puisse imaginer. Deux pointes s'avancent dans le lac en face l'une de l'autre et le traversent presque entièrement, ne laissant entre elles qu'un chenal de cinq ou six arpents; aussi les sauvages appellent-ils cet endroit *opatchionang*, ce qui veut dire *détroit*. Sur la pointe est se trouve le fort de l'honorable compagnie, sur la pointe ouest la mission catholique. La maison des Pères et le couvent sont bâtis à une petite distance de la grève, de manière à laisser devant la porte l'espace pour un jardin potager où, à cette époque de l'année, s'étalent des fleurs de toutes variétés et de toutes couleurs. A deux arpents en arrière sur une petite élévation se dresse la chapelle dominée par une colline à la croupe arrondie, couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la colline on voit un oratoire auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipice; ce sentier me rappelle la promenade qui circule autour des bâtisses du Parlement, à Ottawa. En arrière encore s'élève une large montagne aux énormes assises qui domine à son tour la colline de toute sa tête élevée De la chapelle vous avez une vue libre sur le lac d'un côté à 6 milles de distance, de l'autre côté à 22 milles; et tout autour l'horizon est borné par des baies profondes et des mamelons verdoyants.

La chapelle toute neuve, bâtie seulement depuis trois ans, a 50 pieds sur 25; elle est couverte en bardeaux et sa flèche élancée, étincelant aux rayon du soleil, se voit de loin sur les eaux du lac. La cloche qui pèse 500 livres, trois fois par jour, redit l'angelus aux échos d'alentour. Les murs de l'église, à l'intérieur, sont imités en pierre de taille, la voûte en est élancée, les châssis sont en couleurs et représentent

des sujets bien choisis ; le jubé possède un harmonium dont les sons mélodieux relèvent la solennité des fêtes religieuses, l'autel est construit dans le style gothique et au-dessus de la plus haute flèche trône, comme une reine, une belle grande statue de Marie Immaculée. A raison de la circonstance, un trône pour l'évêque avait été préparé vraiment somptueux, grâce à la générosité de la famille Rankin qui avait mis à la disposition de l'église tout ce que le magasin du fort renferme d'étoffes précieuses ; de chaque côté de l'autel le crayon du F. Débigarré avait fait ressortir des colonnes et des pilastres élégants ; enfin le petit temple était orné avec un goût délicat qui indiquait que la main des religieuses avait passé par là.

Avec leur permission je vais vous présenter aux maîtres de céans : d'abord au Rév. Père supérieur, le P. Pian, qui a deux maisons sous son autorité, celle de Temiscamingue et celle de Mattawan, et dont la juridiction s'étend sur une paroisse vaste comme un royaume. En second lieu, voici le bon, doux, affable Rév. P. Laverlochère, si bien connu par toute la province de Québec, " le fondateur des missions de la baie d'Hudson qui est revenu en 1868 à Témiscamingue sur l'ordre de ses supérieurs pour y passer le reste de ses jours au milieu de ses chers sauvages, et pour les édifier par sa patience et sa résignation à la sainte volonté de Dieu au milieu de ses longues et pénibles infirmités " (ces dernières paroles sont extraites de l'*Album des Familles*, numéro du 1er janvier 1881.) Trois autres Pères appartiennent aussi à cette maison : le Rév. P. Mourier qui, après avoir fait connaissance avec ces missions dès 1867, depuis trois ans est revenu à ses premiers amours ; le Rév. P. Nédelec qui visite les missions d'Abbitibi, de la baie d'Hudson, du fort William et de Golden Lake, et du Rév. P. Guéguen, qui visite le Grand Lac, le lac Barrière ainsi que les missions du haut de la Gatineau et du haut du Saint-Maurice. Ce Père a eu l'occasion de traduire les avis que donnait Monseigneur, il parle le sauvage avec une facilité vraiment extraordinaire. Deux Frères scholastiques, les F.F. Blais et Cahill, résident ici depuis deux ans pour trouver la santé dans le grand air du lac et des montagnes, mais en même temps ils savent se rendre

utiles, le F. Cahill entre autres choses est chargé de l'école des petits garçons. De plus cette maison possède trois Frères convers, les F.F. Moffatt, Verrette et Débigarré. Tout le monde sait que ces bons Frères, en s'occupant des travaux matériels et extérieurs, pendant que les Pères courent après les brebis du Seigneur à travers les forêts, sont un véritable trésor pour les missions. Ici, sous la haute direction de leur supérieur, il font marcher deux fermes où l'on récolte jusqu'à 600 minots de patates, 200 minots de blé, 150 minots de pois, etc. Quel secours inappréciable pour ces missions où les dépenses de voyage et de toute sorte sont si considérables.

Dimanche, à 6 hrs., il y eut messe pontificale, avec prêtre assistant, diacre et sous-diacre d'honneur, diacre et sous-diacre d'office ; M. Robert s'acquittait à merveille de ses fonctions compliquées de maitre des cérémonies. Aux balustres s'élevait un pain bénit à sept étages. La messe du second ton fut chantée par un cœur bien exercé, l'harmonium accompagnait. La nef était remplie d'une foule compacte, le chœur ressemblait à celui d'une cathédrale. Aprés le chant du *Gloria*, il y eut une ordination, la première que voyait cette mission lointaine, le P. Cahill reçut les ordres moindres. L'assistance recueillie suivait avec le plus grand intérêt ces cérémonies nouvelles pour elle et remplies de si profondes significations. Du haut de son trône, la statue de la Vierge immaculée, tendant ses mains vers lui, semblait sourire à son oblat. Après la messe on fit la procession solennelle du Saint-Sacrement. Le reposoir avait été préparé au sommet de la colline, dans cette petite chapelle que Monseigneur affectionne particulièrement, et où, il y a cinq ans, il administra le sacrement de confiamation et dit la messe jusqu'à trois fois. Le chemin avait été balisé ; d'ailleurs les arches qui bordent la route, étendant leurs branches audessus de nos têtes, forment sur tout le parcours une arche continue de feuillage et de verdure. La procession, bannières déployées et croix en tête, déroule ses replis dans le sentier tortueux au chant des hymnes et des cantiques, et grimpe à pas lents la pente rapide. L'oratoire était tapissé de branches dérable et l'autel était orné de fleurs naturelles. La foule s'agenouille en face du reposoir. De là nous voyons

à nos pieds la chapelle, l'établissement des Pères, le **Fort** et la plaine liquide bordée de ses paysages enchanteurs. Le spectacle était d'une grandeur indicible quand, après le *Tantum ergo*, l'évêque se retourna, tenant l'ostensoir entre ses mains, pour faire par 3 fois le signe de la croix sur la foule prosternée. Jésus Eucharistique, du haut de ce trône bâti au sommet d'un rocher, de cette nouvelle montagne de Sion, semblait jeter un regard de complaisance sur les travaux des dévoués missionnaires et bénissait avec amour cette terre autrefois infidèle et aujourd'hui si chrétienne.

Au retour de la procession, le Saint-Sacrement fut exposé pour l'exercice des Quarante-Heures, et toutes les heures du du jour et de la nuit il resta dans l'église nombre d'adorateurs qui priaient et chantaient. Le soir l'autel étincelait de lumières, de fleurs et de couronnes artistement disposées; toute la mission se pressait dans la chapelle devenue trop étroite pour contenir la foule, l'évêque présidait; et pendant plus d'une heure, récitation du chapelet, cantiques, amendes honorables, doux soupirs de l'harmonium, c'était une succession non interrompue de prières à haute voix et de chants pieux. Plongé comme dans une atmosphère de dévotion, qui ne se serait senti touché jusqu'au fond du cœur? Quel changement! me disais-je; quelques années passées, ces pauvres sauvages étaient plongés dans l'ignorance de l'idolâtrie et dans les horreurs des superstitions les plus grossières; aujourd'hui ils connaissent les secrets et ils goûtent les douceurs de la piété! Quels sujets de mérites pour les apôtres qui leur ont apporté la bonne nouvelle! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* Quelles sources de bénédictions pour la congrégation religieuse dont ils sont les membres et les enfants.

Lundi et mardi matin Monseigneur donna la confirmation à 98 personnes. Les sauvages de Témiscamingue me paraissent avoir un air de civilisation que n'ont pas ceux de l'intérieur. Ils vivent plus près du missionnaire. Ils ont avec lui des rapports plus fréquents; et de plus, l'on sent que l'influence bienfaisante de la religieuse a passé sur ces existences primitives et en a modifié les habitudes. Outre l'entretien de l'église et de la sacristie, outre le soin d'un hôpital et la

visite des malades à domicile, les sœurs de la Charité soutiennent une école qui, l'été, est fréquentée généralement par 60 à 70 écoliers et écolières ; même au temps de la mission, le nombre s'en élève jusqu'à une centaine. Mais ce sont des oiseaux voyageurs, l'hiver, au temps de la chasse, il n'est pas facile de les retenir en cage. Pourtant plusieurs resteraient volontiers à l'école si on avait les moyens de les entretenir et de les nourrir. Quelle patience ne faut-il pas à ces bonnes maîtresses pour communiquer, comme en se jouant, les éléments de la science et les vérités de la religion à ces intelligences jeunes, neuves, trop souvent impatientes du joug et presque toujours inconstantes dans leur assiduité. Les religieuses aussi élèvent des orphelines, lesquelles, en se mariant, retournent dans les forêts, au milieu des leurs, et elles apportent avec elles des semences de piété, d'ordre et de politesse qui produisent, avec le temps, les fruits et les résultats les plus satisfaisants. Les femmes ici portent le chapeau, mais il est simple et uni, et il ne change pas de forme, paraît-il, avec les quatre saisons de l'année.

Lundi à midi nous allons prendre le dîner au fort où Mademoiselle Ella Rankin fait avec grâce les honneurs de la maison. M. Rankin a conservé les vieilles traditions de politesse franche et aisée qui distinguaient à un haut degré les anciens officiers de l'honorable compagnie. Le fort de Témiscamingue est environné d'une palissade qui peut avoir deux ou trois arpents de circonférence ; une petite colline en arrière le domine de son sommet couvert de pins. La maison du bourgeois est peinturée avec élégance, devant s'étend une verte pelouse au milieu de laquelle s'élève un arbre aux branches étendues, le chêne de Saint-Louis, où, dans les beaux jours, l'aimable *Chief Factor* prend le thé avec ses amis ou bien traite les affaires de son vaste commerce. Les autres bâtisses du fort, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchies à la chaux, ce qui donne un grand air de propreté à l'établissement. On nous fit visiter un vieux magasin qui remonte, dit-on, à plus de cent ans d'existence et qui a dû voir les jours de Murray ou de Carleton.

A notre retour du fort les petits garçons du F. Cahill et les petites filles de Sr Colombe attendaient Sa Grandeur à la

porte du presbytère, les parents faisaient cercle derrière leurs enfants. Monseigneur, assis dans un fauteuil sur la galerie, reçut leurs hommages ; une petite canadienne et un petit sauvage lui présentèrent, chacun à leur tour, un bouquet avec une adresse bien préparée et bien récitée. Monseigneur, après leur avoir donné des conseils appropriés à leur âge, leur distribua des médailles, les mères apportaient leurs poupons dans leurs bras, il en sortait de partout ; le P. supérieur était surpris qu'il y eut tant d'enfants dans la mission, le généreux donateur en fut quitte pour douze douzaines. La petite séance avait commencé par une chanson en français, elle termina par ce chant latin : *Vivat Pastor noster.* Tout le monde sait que les sauvages manquent de la lettre *v* dans leur alphabet, ils prononcent plus facilement, paraît-il, la lettre *b*. C'était un plaisir d'entendre les petits malheureux chanter à tue-tête, avec ensemble et entrain : *Bibat Pastor noster.*

Suivit une cérémonie bien étrange et qui nous amusa fort. Il s'agissait de donner un nom à Monseigneur et à ceux qui l'accompagnent. D'abord les chefs tiennent conseil, ils nous examinent des pieds à la tête, et, après mure délibération, ils s'arrêtent sur le nom à donner. Puis un d'entre eux vous prend par la main et vous nomme de votre nom nouveau, la foule le répète, il vous nomme trois fois, la foule répète trois fois ; ensuite, sautant et dansant à vos côtés, il lâche un grand cri : hou ! hou ! hou ! la foule reprend hou ! hou ! hou ! la danse augmente en activité, les cris en intensité, jusqu'à ce qu'enfin ce soit une véritable tempête. Quand vous êtes descendu de dessus la sellette, la même cérémonie recommence en l'honneur d'un autre ; si vous le pouvez, *risum teneatis amici.* D'abord le chef de Témiscamingue nomme Sa Grandeur, il l'appelle *Wiaseohkang*, " celui qui répand la lumière " ; ensuite le chef de la Chippewa baptisa M. Rankin *Kitchisdjibik*, " la grande racine ", parce que le puissant bourgeois, dans sa richesse, va chercher au loin la nourriture qui soutient les pauvres sauvages. Puis vint mon tour, le chef de Témiscamingue me donna le nom *Aiamiemijawkwaang*, " le saint temps clair," ou, dans un sens moins mystique, ce qui signifie " le bon vive-la-joie." Enfin

quatre principaux d'entre les sauvages nommèrent M. Robert, la R. Sœur Christine, Mademoiselle Ella Rankin et le jeune Rankin, bébé de deux ans. M. Robert fut appelé *Kisisouabikon*, "la fleur du soleil"; la Sœur Christine, *Ojawatch*, "la feuille verte"; mademoiselle Rankin, *Okimakijigok*, "la reine du jour," et le bébé, *Kamiskwawa*, "celui qui tient la plume." Pour terminer la cérémonie, le chef de Témiscamingue fit une harangue en paroles imagées dans laquelle il remerciait Sa Grandeur d'être venue porter la joie et la lumière chez ses enfants d'*Opatchsinang*. Monseigneur répondit, le P. Guéguen interprêtait; il termina sa réponse en annonçant que M. Rankin s'unissait à lui pour donner à tous les sauvages un grand festin. Toutes les bouches répétaient à demi-voix : Oua ! oua ! oua ! Migwetch. On ne reçoit pas un nom pour rien, il faut bien payer le baptême. La joie était au comble.

Mardi, après la déposition du saint sacrement et une grande messe chantée pour les défunts, eut lieu la visite au cimetière. Le champ des morts est situé de l'autre côté du lac, près du fort, où l'on voit encore l'ancienne chapelle bâtie par M. Bellefeuille. On se rend en procession au rivage ; Monseigneur, revêtu de la chappe noire et mitre blanche en tête, prend place sur un siége dans un grand bateau. En un instant le détroit est couvert de canots qui vont, viennent, se croisent en tous sens pendant que tous, hommes, femmes et enfants chantent le *Miserere* en sauvage. Arrivée sur l'autre rive, la procession se reforme et monte au cimetière, qui s'étend sur le flanc de la colline, bien arrangé, proprement clôturé et ombragé çà et là par de jeunes pins toujours verts. Au milieu s'élève la grande croix noire sur un tertre destiné à la sépulture des Pères Missionnaires. "Après avoir passé, me disait le Rév. P. Laverlóchère, la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne dormir et reposer avec eux."

Au retour du cimetière, Monseigneur fit ses adieux aux sauvages. Il les félicita sur la bonne volonté qu'ils avaient montrée en aidant à la construction de leur chapelle. Il leur dit que, d'après ce qu'il avait vu à Témiscamingue et à Abbitibi, il serait heureux de rapporter aux associés de la Propa-

tion de la Foi que leur argent et leurs sacrifices n'étaient pas perdus. Il les mit en garde contre les tentations de l'orguil, les séductions de la vanité et les superfluités de la toilette. Enfin, il leur rappela que le seul moyen qu'ils avaient de se soutenir dans le bien pendant les longs mois qu'ils passaient loin de leurs missionnaires, était en général le recours fréquent à la prière, et en particulier la dévotion à notre bonne mère la Vierge Marie.

Si vous désirez, Monsieur le Grand Vicaire, connaître plus à fond cette mission et son histoire, je vous renvoie à un travail bien pensé et bien écrit qui a paru dans l'*Album des Familles,* 1er janvieir, 1881. En voici quelques extraits qui reviennent à mon sujet et qui me paraissent tout à fait intéressants :

"Les seules notes qu'on ait pu retrouver au sujet de la mission de Témiscamingue remontent à 1835, alors que M. Bellefeuille, prêtre de Montréal, y fit une mission qu'il renouvela en 1836, 1837 et 1838. En 1839, M. Poiré, autre prètre de Montréal, et en 1841, M. Moreau, aussi de Montréal, vinrent successivement évangéliser les pauvres sauvages, les pauvres enfants des bois."

......"Le R. P. Laverlochère, en 1844, fut le premier Oblat missionnaire de Témiscamingue et de la baie d'Hudson, lequel a su si bien raconter autrefois, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, ses voyages, ses missions, ses travaux et ses aventures parmi les sauvages qu'il visita successivement avec les Pères Clément, Garin, Armand, Pallier, jusqu'en 1852, époque où, accablé de rhumatismes et d'infirmités, il fut obligé de laisser à d'autres le soin des pauvres sauvages qu'il avait tant aimés."

"Après lui, nous voyons successivement apparaître sur le même théâtre, les Pères Déléage, Pian, Lebret, Mourier, Guéguen, Nédelec, Poitras et Prevost qui ont tour à tour défriché leur part du vaste champ confié au zèle de leur congrégation. En 1862, on sentit enfin la nécessité de se fixer définitivement au milieu des sauvages dont la profonde misère et l'incessante prière appelaient à grands cris la présence des missionnaires."

........"C'est le 11 mai 1863 que le R. P. Pian arrivait à

Témiscamingue pour jeter les fondements de cette rési dence si nécessaire et désirée depuis si longtemps. " Avec " l'aide d'un sauvage, écrit ce bon Père, et quelquefois " des commis du poste de la compagnie de la baie " d'Hudson, cette petite résidence mesurant huit mètres " sur six, se trouva terminée et en état de recevoir les Pères " Lebret et Mourier le 12 octobre 1863, jour où nous sommes " entrés dans cette nouvelle demeure. Pour tout meuble " nous n'avions qu'un banc : nous couchions sur le plancher, " les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire " une chute. Si Ste. Thérèse avait visité notre maison, elle " n'y aurait certainement rien trouvé de contraire à la pau- " vreté." (*Lettre du R. P. Pian*, 1er mars 1864.)

Je puis ajouter que ces traditions et ces habitudes de pauvreté évangéliques se sont conservées à Témiscamingue ; le mobilier n'y est pas somptueux, les chambres ne renferment pas les trois chaises permises par la règle ; au réfectoire il n'y en avait qu'une, elle était pour l'évêque et les autres s'asseyaient sur de longs bancs comme à l'école.

" En 1864, au mois d'août, S. G. Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, voulut bien venir bénir, au nom du bon Dieu, cette nouvelle résidence et en même temps donner la confirmation aux sauvages qu'évangélisaient les Pères. Après le départ de Sa Grandeur, le P. Pian ne resta pas les bras croisés. Avec un petit Canadien qu'il avait à son service, puis un petit sauvage et le vieux l'Ecrevisse qu'il avait engagé cet automne, il réussit à faire des billots, à scier de la planche et à travailler si bien la nouvelle allonge que, le 25 mars 1865, il y avait une autre chapelle dans le haut de la nouvelle pièce ; l'autel et le tabernacle étaient prêts. Le dimanche, 26 mars, les Pères célébrèrent pour la première fois le saint sacrifice de la messe dans la nouvelle chapelle. . . .

" Mais les Pères ne se bornaient pas à améliorer le côté matériel de leur mission. Ils savaient qu'ils avaient des âmes ignorantes à instruire, des orphelins à recueillir, des malades à soigner. Pour cela il leur fallait des coadjutrices, des sœurs de Charité. Le R. P. Pian s'adressa donc à Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, pour cette affaire importante qui éprouva d'abord de grandes difficultés, mais enfin que le bon

Dieu couronna d'un plein succès ; car en 1866, le 17 octobre, le R. P. Pian remontait d'Ottawa à Témiscamingue accompagné de deux bonnes sœurs Grises, sœurs Raisenne et Vincent. Dès leur arrivée il fallut s'occuper de construire une nouvelle maison. Le R. P. Pian se mit aussitôt à l'œuvre pour faire préparer le bois de la maison neuve qu'il fit élever dans le courant de l'été."

Le couvent aujourd'hui renferme quatre religieuses qui s'y dévouent à toutes les œuvres de leur vocation. Sœur St. Antoine, la supérieure, sœur St. Vincent, sœur Colombe de Jésus, et sœur Christine de Jésus."

" L'année 1876 fut une année mémorable pour Témiscamingue, honoré à cette époque de la visite de Mgr Duhamel, digne successeur de Mgr Guigues, décédé en 1874, et du R. P. Soulier, envoyé par le R. P. Supérieur Général de la congrégation en qualité de visiteur de la province du Canada."

C'est donc pour la seconde fois que Mgr Duhamel visite cette mission. Je me félicite de l'heureuse fortune que j'ai eue de l'accompagner. Outre les agréments d'un voyage incomparable j'ai pu voir de mes yeux les prodiges qu'enfantent dans ces solitudes, loin du regard des hommes, le zèle et le dévouement apostoliques ; et sur le théâtre de leurs travaux, j'ai appris à admirer et à aimer de plus en plus ces infatigables missionnaires qui cultivent, dans la vigne du Seigneur " un champ dont la longueur embrasse 1,800 milles, c'est-à-dire 600 lieues, et dont la largeur n'est pas moins de 600 milles, 200 lieues. Les principaux postes qu'ils parcourent sont les missions du Saint-Maurice, d'Abbitibi, de la baie d'Hudson, du fort William, de Golden Lake ; sans compter les postes secondaires des lacs Keepawe et Timagoming et Matawagamang."

Je ferme ma lettre ; j'entends les préparatifs du départ, je vois par la fenêtre toute la population en émoi. Nous partons donc pour le retour. En attendant le plaisir de vous revoi croyez que je demeure toujours, avec la plus haute considération,

Monsieur le Grand-Vicaire,

Votre très dévoué et obéissant serviteur,

J. B. Proulx, Ptr

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

MATTAWAN, 18 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Mardi, 16 août à 8 h. p-m., nous faisons nos adieux au grand Témiscamingue et à la colonie des dévoués missionnaires au milieu desquels nous avons passé trois jours d'un si pieux et d'un si doux repos. Nous échangeons l'aviron pour la rame et nous prenons place à bord d'un bateau ; équipage et passagers, nous sommes au nombre de vingt-sept, trois doivent débarquer à la Chippewa, les vingt-quatre autres continuent leur route jusqu'à Mattawan. Nous avons le plaisir d'avoir encore pour compagnons de voyage les R.R. P.P. Pian et Nédelec, ainsi que M. Rankin qui veut se montrer aimable jusqu'au bout. Vingt canots, tous pavoisés, nous accompagnent à trois milles de distance, jusqu'à la *Pointe à la barbe*, et un vieux sauvage, rieur et narquois comme un vieux manitou, voyant que je tressaille à chaque détonation, au grand amusement de tous, prend plaisir à me décharger son fusil dans les oreilles. Le *Stella,* qui semble regretter de se séparer de nous, porte à son bord les religieuses et *Okimakijigok*, "la reine du jour."

Autrefois, les bourgeois de la compagnie, après de longs voyages à travers les rivières, les marais et les sables, souvent couverts de boue et de poussière, avant d'arriver au milieu des leurs, pour pouvoir se présenter dans un état convenable à leur dignité, s'arrêtaient à une certaine distance du fort pour faire leur toilette et se raser la barbe ; de là le nom significatif de *Pointe à la barbe* qu'on retrouve sur un si grand nombre de lacs par tout le territoire du Nord-Ouest.

Enfin, le moment de la séparation et des adieux est arrivé. Le bateau s'arrête, tous les canots, les uns après les autres, rasent notre bord, et chaque sauvage donne une forte poignée de main à Monseigneur en disant : *bojou*, *bojou.* Nous nous éloignons en agitant nos mouchoirs, j'ai vu couler plus d'une larme. Adieu ! pieuse mission, ton image restera gravée parmi mes plus beaux souvenirs. J'ai découvert sur tes bords des secrets de dévouement, des secrets de charité et des mystères de sacrifice que le monde ignore. Il fait du

bien au cœur de constater que dans l'Eglise catholique l'apostolat est toujours vivace et fructueux.

Le soir, le soleil se coucha encore une fois dans sa gloire. Le lac, à l'endroit où nous étions, pouvait avoir un mille de large, il était profondément encaissé entre deux rangées de très hautes montagnes ; la partie du ciel que nous voyons au-dessus de nos têtes était d'un azur prononcé, les eaux étaient noires, les flancs des montagnes sombres, nous étions plongés dans une demi obscurité. Mais à l'occident le jour règne encore, et par derrière les sommets un foyer invisible illumine le firmament. Les nuages font miroiter l'éclat de l'or et du rubis ; l'œil se repose en contemplant ces flocons de laine trempés de pourpre, ces draperies flottantes, ces tentures moëlleuses et transparentes ; quelle variété, quelle richesse de couleurs ! tableau indescriptible où se font ressortir mutuellement des masses d'ombre et des jets de lumière. Le jour continue d'éclairer les régions supérieures, et la nuit, s'étendant sur les ondes, nous a enveloppés de son voile ténébreux. Nous respirons délicieusement à pleins poumons, et nous nous disons qu'une soirée comme celle-là ne serait pas payée trop cher, quant même elle serait achetée au prix de toute une semaine de voyage, de travail et de fatigue.

A 8 h. nous sautons à terre à l'embouchure de la Chippewa, chez M. Latour, entreprenant commerçant de bois de Hull, qui fait ici de belles affaires et qui a, comme dit M. Rankin, le cœur large comme la montagne. Une quarantaine d'hommes se chauffent autour du feu de la cambuse. Nous nous mêlons à eux, nous jasons comme de vieilles connaissances, nous parlons des paroisses *d'en bas*, il y en a de toutes les parties du pays. J'en rencontre un qui a été élevé à Sainte-Scholastique et qui est le neveu de M. Sévère Graton, de Sainte-Therèse. Ces pauvres gens paraissent enchantés de cette visite inattendue. Après le souper, Monseigneur récite la prière et le chapelet, puis il fait une courte allocution. S'inspirant d'un accident qui, le jour même, avait failli être fatal à l'un d'entre eux, il leur rappelle qu'il nous faut toujours être prêts à paraître au tribunal de Dieu et que pour cela nous devons vivre loin du péché, dans un état cont nuel de grâce sanctifiante.

Ici nous changeons d'embarcation, le R.P. Pian en ayant besoin d'une plus considérable encore pour pouvoir remonter ses provisions d'hiver. M. Latour lui prête son grand bateau, il a dix pieds de large et 66 de long, avec poupe et proue relevées. La pince est effilée en alène, c'est un vrai poisson armé. L'espace ne nous manque pas, nous nous installons confortablement. Seize rames se lèvent ensemble et retombent en cadence. *Vogue, vogue ma nacelle*, vogue jusqu'à minuit. Le ciel est pur, les étoiles brillent au firmament, il n'y a pas de lune, la voie lactée s'étend au-dessus de nos têtes, l'étoile du nord nous regarde comme l'œil de la nuit, nous considérons la grande ours, nous croyons apercevoir la queue de la comète, et, sans nous en rendre compte, nous voilà à naviguer en plein système de Copernic. Du ciel nous tombons, je ne sais comment, dans le champ des anciennes superstitions des sauvages avant qu'ils eussent reçu les lumières de l'évangile, puis nous passons aux superstitions non moins ridicules des peuples civilisés; de là la transition était facile aux histoires de revenants et de loups-garous. Je ne suis pas très fort dans la science des astres, mais pour les revenants, je n'en crains pas un. Je n'ai pas manqué pendant le voyage de conter "*Pototoum, pototoum, pototoum.*" Cependant j'ai eu pitié de mes honorables auditeurs et l'histoire n'a pas duré plus d'une heure et demie.

Désirez-vous connaître notre nouvel équipage, je puis tous vous les nommer, je connais leurs noms par cœur; bien plus, dans quelques jours je pourrai vous faire admirer leurs mâles figures; car, en arrivant à Mattawan, le Père Pian a fait prendre leur portrait sur une même carte, et il en a fait présent d'une copie à Monseigneur ainsi qu'à moi. D'abord à la tête du bateau, chef de l'expédition est *Wavate*, ce qui veut dire l'*Eclair de chaleur*; au gouvernail se tient debout Michel *Pichou*, c'est-à-dire Michel *Le chat*. Sont pendus sur les rames *Pien-Pines*, *Jean et Joachim Wabekijik*, (*ciel sans nuages*), *Pierrot*, *J. Polson*, *W. Pines*, *J. Kiny*, *Angus*, *J. Langevin*, *Cyrille*, *Stanis*, *Pon* (Paul), *Jimmy et John*. Les cinq premiers sont de vieilles connaissances, ils étaient de l'expédition d'Abbitibi et manient la rame aussi bien que l'aviron. Pendant tout le cours du voyage, celui qui a eu l'honneur d'être le

cuisinier épiscopal est Pierrot Thivierge, un jeune métis de dix-huit ans, orphelin élevé par la mission, un vrai Vatel.

A minuit nous nous étendons sous la tente. A 2 h. "lève! lève! *all aboard!*" J'ouvre un œil et je vais continuer au fond du bateau le sommeil commencé sur la grève. A 6 h. nous prenons le déjeuner chez M. Saucier, un canadien de Lévis, qui tient sur les bords du lac une station de repos pour les gens de chantier, juste en face de Pemikan, le terminus probable du chemin de fer projeté entre Népissingue et Témiscamingue. La bonne canadienne de femme, toute fière d'héberger son évêque, nous reçut avec une politesse franche et cordiale. Au moment du départ elle dit à Monseigneur : " J'ai appris que vous aviez reçu d'Angleterre des petits orphelins que vous a envoyés Mgr Manning, si vous vouliez nous en donner un, nous serions très contents, mon mari et moi, et nous tâcherions de l'élever bien chrétiennement." O charité, que tu es admirable! Nous nous rembarquons, et à 10 h. nous sommes à la tête du Long Sault.

J. B. Proulx, Ptre.

(*à suivre.*)

Les Missions de l'Afrique équatoriale[1]

[Missions catholiques de Lyon]

LETTRE DE MGR LAVIGERIE, ARCHEVÊQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE POUR LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

(*suite*)

Arrivée des missionnaires aux grands lacs équatoriaux.—Mission de Tanganika.—Extraits de lettres des RR. PP. Augier, Dromaux, Deniaud,—Mission du Nianza.—Mtésa, roi de l'Ouganda.—Le ministre protestant Mackaï.—Lettre du R. P. Lourdel.—Demandes de collaborateurs; difficultés de l'apostolat.

Parvenus dans leur mission, grâce à la protection de Dieu, après avoir traversé sains et saufs les dangers auxquels succombaient dans le même temps plusieurs expéditions européennes, et en particulier celle du malheureux abbé Debaize, les missionnaires songèrent à entreprendre leur œuvre.

Au Tanganika, c'est à Oujiji, la principale ville des bords de ce lac, qu'ils s'étaient établis en arrivant. Grâce aux lettres de recommandation de Saïd-Bargasch, le sultan de Zanzibar, ils ont reçu en apparence bon acceuil des marchands arabes qui en sont les maîtres et qui en ont fait l'entrepôt de leur commerce. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils y manqueraient, à cause de l'influence qu'y exercent les musulmans, de la liberté nécessaire, et bientôt ils entreprirent l'exploration des contrées qui bordent le lac, pour y trouver un centre plus favorable. C'est dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji, qu'ils se sont fixés et qu'ils ont commencé leur apostolat, en rachetant et en élevant de jeunes enfants infidèles.

---

(1) Nous avons déjà donné quelques détails sur ces intéressantes Missions de l'Afrique Equatoriale. (Voir les *Annales* Nos. 7, 10 et 16.)

Les détails qu'ils nous donnent dans leurs lettres sont pleins d'intérêt et aussi d'espérances :

" L'Ouroundi, écrit le P. Augier, est accidenté. Une " chaîne de montagnes non boisées le traverse du nord au " sud. La population est très nombreuse et encore simple. " Elle est timide au point de s'enfuir au moindre signe de " notre part.

" Le P. Dromaux et moi avons parcouru les environs avec " beaucoup de plaisir. Le pays est très cultivé. Partout " du manioc, partout des bananiers et des cases en foule. Il " y a aussi des patates et beaucoup de haricots.

" Bien qu'il y ait quelques marais, l'Ouroundi paraît " beaucoup plus sain qu'Oujiji. En outre, il n'y a pas un " seul Arabe."

" Nous progressons peu à peu, écrit[1] plus tard le P. Dro- " maux, dans l'établissement au pays des Ouroundis. Notre " maison ou plutôt notre cabane est faite. Pauvre indus- " trie que la nôtre ! Elle a produit un hangar muré et cou- " vert en paille. On a laissé un côté ouvert pour l'air et la " lumière. Ce côté, qui a une longueur de 25 mètres, est " fermé, la nuit, au moyen de nattes qu'on relève le jour. " Les indigènes accourent de loin, témoignent une grande " admiration et restent longtemps en contemplation devant ce " monument. Nous avons des chèvres, des moutons, bientôt " des vaches. Nous défrichons. Je me mets d'une main " toute novice, mais hardie, à semer de grands terrains de " riz et de blé. Le blé n'est cultivé que par deux Arabes à " Oujiji. Il est d'un prix qui ne permet d'en acheter que " pour ensemenser et faire des hosties. Les Arabes ne " sèment leur blé que vers la saison sèche. Ils sont donc " obligés de faire arroser, ce qui exige un très grand travail. " Aussi nous avons essayé d'un autre système.

" Mais ce qui est l'objet bien plus intéressant de notre " culture, ce sont nos enfants rachetés. Nous avons été " heureux de commencer notre mission par eux. Ils nous " donnent de grandes espérances, sont très dociles sous tous " les rapports, et ne montrent encore pas de défauts sérieux.

---

(1) Lettre du P. Augier, de l'Ouroundi, sur les bords du Tanganika.

“ Une chose est à craindre, c'est qu'ils s'enfuient ; ce qui
“ est arrivé pour un enfant et un homme, et cela sans
“ raison aucune.”

“ Nous en avons actuellement trois plus petits, à qui nous
“ pensons apprendre à lire, et quatre qui, dans quelques
“ années, pourraient former un commencement de villages
“ chrétiens dans l'Afrique équatoriale.

“ Le terrain ne manque pas ici. On créerait des royaumes
“ sans trouver de concurrents dans le terrain qu'on voudrait
“ prendre.”

Peu à peu le centre de l'action des Pères tend à s'étendre.

“ Les Wabikari, nos voisins, écrit encore le R. P. Deniaud,
“ qui, malgré leur réputation de voleurs et d'ennemis de
“ tout étranger, nous avaient si bien accueillis à notre arrivée,
“ nous envoient deux messagers pour nous prier d'aller nous
“ fixer chex eux. Leur sultan nous promettait tout ce que
“ nous voudrions si nous accédions à ses désirs.

“ La proposition était très engageante assurément ; mais
“ ce district est tellement bas qu'il ne nous a pas semblé sage
“ de nous y établir avant d'être acclimatés. La rive droite
“ du Mourembué, au contraire, nous paraissait beaucoup plus
“ salubre. Nous répondîmes par de bonnes paroles aux
“ envoyés de Bikari et par la promesse de rester toujours
“ leurs amis.”

Sur les bords du Nyanza, le centre de la mission semblait indiqué et comme imposé d'avance. Tandis que les autres contrées de l'équateur africain sont divisées entre une foule de petites tribus ou confédérations, toujours en guerre les unes contre les autres, les régions qui entourent le lac Nyanza sont soumises, soit directement, soit à titre de tributaires, à un prince noir qui fait exception parmi les souverains de cette partie de l'Afrique. Mtésa, roi de l'Ouganda, rendu célèbre par les récits de Stanley, qui ne sont pas toujours, il faut le dire, des modèles d'exactitude, a un gouvernement, une armée, un royaume qui en font le plus puissant des chefs de l'Afrique équatoriale. Il était donc impossible de songer

(1) Lettre du R. P. Dromaux, de Roumoungué, dans l'Ouroundi.

(2) Journal du P. Deniaud.

à s'établir au lac Nyanza, sans avoir la faveur ou du moins le consentement de ce prince, et c'est vers la capitale de ses Etats que le R. P. Livinhac et ses compagnons avaient pour instructions de se diriger tout d'abord.

Malgré l'opposition d'un prédicant anglais nommé Mackai, qui se trouvait déjà dans l'Ouganda, et qui fit tout, par ses calomnies ou ses accusations perfides, pour empêcher Mtéza d'admettre des catholiques et des Français, nos Pères reçurent un accueil favorable et l'autorisation de s'établir à Roubaga, capitale du pays. Il est vrai que je les avais chargés de présents qui devait être magnifiques aux yeux d'une Majesté barbare. Le sauvage cherche surtout ce qui brille, sans trop se préoccuper de la forme et de la fraîcheur des objets. J'avais donc eu la pensée de faire visiter, à Paris, le marché du Temple, au moment du départ de notre caravane, et d'y faire acheter les dépouilles de nos grandeurs déchues. On ne se figure pas ce qu'on y trouve, grâce à nos révolutions, d'habits de sénateurs ou de ministres, neufs encore ou peu s'en faut. J'en fis faire à bon compte une collection pour le roi Mtéza et sa cour. Je me rappelais le succès qn'avait eu, dans une mission de l'Amérique du nord, un habit de suisse de paroisse, de la paroisse de Saint-Sulpice, si je ne me trompe, un habit rouge à la française, chamarré d'or, comme vous savez. Il fut donné au chef sauvage d'une peuplade récemment devenue chrétienne. Quel ne fut pas l'étonnement du vénérable missionnaire de voir, à la procession du Saint-Sacrement qui avait lieu bientôt après, le chef indien se présenter fièrement revêtu, pour tout costume, c'était en été, de son habit à la française, à la tête de ses sujets qui l'entouraient de leurs témoignages d'admiration. Le succès de nos habits de ministres a été le même sous l'Equateur où il était encore plus favorisé par la température.

Mtéza n'a pas voulu être en reste de générosité avec les Pères.

“ Sous le rapport matériel, nous devons encore rendre à
“ Dieu, nous écrit le P. Livinhac, de grandes actions de
“ grâces. Mtéza a été très généreux à notre égard. Il nous
“ a donné environ un hectare de bon terrain planté de bana-
“ niers, une trentaine de bœufs. De temps en temps il nous

" fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires à la cons-
" truction d'une habitation assez grande pour nous loger
" tous. Selon l'usage du pays, cette habitation sera faite
" avec des poteaux, des roseaux et de l'herbe. Elle ne diffè-
" rera des huttes que par sa forme plus ou moins Européenne.

" Mais Mtéza ne s'est pas borné à ces bienfaits matériels. Il a laissé aux missionnaires la liberté de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Déjà, comme au Tanganika, ils ont jeté les bases d'un orphelinat où les premiers enfants nègres rachetés par eux de l'esclavage forment les prémices de leur apostolat. Les adultes répondent aussi à leur appel et viennent les écouter dans leur pauvre demeure, comme les païens de Rome venaient entendre saint Paul. Plusieurs ont déjà demandé à entrer dans l'Eglise, et des baptêmes solennels de catéchumènes ont eu lieu, cette année, suivant l'usage antique, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte.

Le roi Mtéza et les grands de sa cour ont voulu eux aussi entendre la bonne nouvelle. Ils ont demandé que les Pères expliquassent devant eux la doctrine de l'Eglise. Ils ont provoqué le prédicant Mackai à réfuter la prédication catholique. Ils ont déclaré celle-ci préférable. Mais jusqu'ici tout en est là. Un obstacle en apparence insurmontable empêche Mtéza et ses ministres d'embrasser le chistianisme : c'est la polygamie. Le roi a mille femme; les grands, à proportion.

" Nous avons déjà une quinzaine de catéchumènes, écrit, il
" y a dix mois, le P. Lourdel (2). Ici, comme partout, la grâce
" agit sur les pauvres en premier lieu. *Bienheureux les pau-*
" *vres!* Les grands trouvent leur paradis au milieu de leurs
" troupeaux de femmes et ne s'inquiètent pas des récompenses
" éternelles que le Seigneur a promises aux justes."

Mais ce qui est impossible au cœur de l'homme devient possible et facile avec la grâce de Dieu. Or la grâce s'obtient par la prière. Est-ce trop présumer de la charité de vos associés que de leur demander de se souvenir auprès de Dieu du roi Mtéza et de ses noirs?

---

(1) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga, dans l'Ouganda.

(2) Lettre du P. Lourdel à la supérieure des carmélites d'Arger.

A la vue de la moisson qui semblait s'offrir à eux de toutes parts, les missionnaires du Nyanza, comme ceux du Tanganika, n'ont eu qu'un désir, celui d'étendre leur action et de fonder autour d'eux des centres nouveaux d'apostolat et de charité. Ils le désiraient d'autant plus que le protestantisme redouble ses efforts, pour s'établir partout à la fois, grâce aux ressources immenses dont il dispose. Ils ne cessaient donc de demander à leurs supérieurs de nouveaux apôtres pour créer des stations nouvelles.

" Si nous étions en nombre suffisant, écrivait du Tanga-
" nika le R. P. Deniaud, nous pourrions fonder immédiate-
" ment trois ou quatre postes et devancer les ministres pro-
" testants qui, eux aussi, cherchent un endroit pour y établir
" des missions. Envoyez-nous donc bientôt des confrères (1).

" Du Nyanza, le P. Livinhac adresse la même demande,
" il insiste surtout pour que les missionnaires nouveaux soient
" bien préparés. Dites seulement à ceux qui vous manifes-
" teront le désir de venir, qu'ils se préparent à leur mission
" en travaillant de toutes leurs forces à acquérir un grand
" esprit de foi, qui leur fasse voir Dieu en tout et tout en
" Dieu, et un grand amour de la croix, qui leur fasse préfé-
" rer les privations au bien-être. Ce qu'on a à souffrir en
" Kabylie et dans la plupart de nos maisons ne donnent pas
" l'idée de ce qui est réservé aux missionnaires de l'Afrique
" équatoriale (2)."

Et un peu plus loin, l'humble supérieur ajoute, en s'adressant au Père directeur du Noviciat :

" Quel bien on ferait ici, si l'on était des François Xavier !
" Mais hélas ?... Faites des saints François Xavier, mon bien
" cher ami, et envoyez nous-les. Tâchez surtout de nous
" trouver un bon supérieur. Il lui faut trois qualités que je
" n'ai pas : grande sainteté, grande douceur et grande fer-
" meté (3)."

Les Pères insistaient ainsi, parce qu'il ne pouvaient, à cause de leur nombre, avoir dans chaque mission qu'une station

(1) Lettre du R. P. Deniaud, d'Oujiji, sur le Tanganika.

(2) Lettre du R. P. L. Livinhac, de Roubaga.

(3) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga.

unique. Ils n'étaient dans l'une que cinq, et dans l'autre, par suite de la mort du P. Pascal, que quatre missionnaires.

" J'ai omis de vous dire, en effet, qu'une de leurs règles essentielles ne leur permet pas d'être moins de trois ensemble dans une résidence : " Jamais, dans aucun cas et sous " aucun prétexte, quel qu'il soit, disent leurs constitutions, " les missionnaires ne pourront être moins de trois ensemble, " Pères ou Frères, lorsqu'ils iront en mission. On refusera, " plutôt que de manquer à cette règle, les offres les plus avan- " tageuses, les plus urgentes, et l'on renoncera plutôt à l'ex- " istence de la Société qu'à ce point capital."

C'est donc là comme le caractère propre de notre petite Société. Ceux qui savent les difficulté et les périls des missions en pays infidèles, se rendront aisément compte de cette prescription et de sa formule absolue. Aussi n'avons nous pas consenti, pour l'Afrique équatoriale, à une exception même temporaire. Et cependant l'envoi d'un missionnaire dans l'intérieur nous coûte 30,000 fr. au moins, si nous ne voulons pas l'exposer à une mort certaine. Mais nous avons considéré que notre devoir de protection spirituelle et temporelle vis-à-vis des membres de notre chère Congrégation, nous interdisait absolument de leur faire courir les chances redoutable de l'isolement durant la vie et peut-être même à la mort. Nous avons voulu donner à eux et à ceux qui leur succèderont, cette garantie absolue qu'ils trouveraient toujours l'appui et les secours nécessaires à leur âme, en même temps qu'ils chercheraient à sauver celle de leurs frères. C'est la prière de l'Apôtre Saint Paul : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.*

Deuxième caravane de missionnaires.—Les auxiliaires laïques.—Huit victimes. — Admirables sentiments des Pères d'Alger. — Troisième caravane apostolique. — Etat actuel des missions de l'Afrique équatoriale.

Quinze mois après le départ des premiers missionnaires, une nouvelle caravane en amenait dix-huit autres de Bagamoyo à Tabora. Tous n'étaient pas prêtres, néanmoins, dans cette troupe apostolique ; six membres laïques l'accompa-

gnaient en qualité d'auxiliaires, et c'est ici le lieu d'expliquer en quelques mots comment ils s'étaient adjoints à la mission.

Les Pères qui avait formé la première caravane, nous avaient fait part de leur difficulté à conduire les noirs si nombreux qui portaient leurs bagages et objets d'échange, et encore plus les askaris ou hommes armés qui devaient les défendre contre les *Rougas-Rougas.* Ils ne pouvaient se résigner à remplir des fonctions qui ne convenaient pas à des apôtres. Ils émettaient, dans leurs lettres, la pensée que d'anciens zouaves pontificaux se trouveraient heureux de sacrifier, encore une fois, leur vie à la cause de Dieu. Merveilleuse fécondité du dévouement catholique! A peine cette pensée fut-elle connue, par la publication de la lettre d'un de nos Pères, que de toutes parts, de Belgique, de France, d'Angleterre, d'Amérique même, des demandes nous furent adressées par d'anciens officiers ou d'anciens soldats de Pie IX. La Belgique tint le premier rang. Six auxiliaires furent agréés pour accompagner la caravane et parmi eux figuraient quatre de ses fils. Deux ont déjà succombé victimes de leur foi et de leur courage.

Missionnaires et auxiliaires partirent ensemble d'Alger à la fin du mois de juin 1879. Je les vois encore, avant le départ, rangés autour de l'autel de la cathédrale pour la cérémonie touchante des adieux. Je relis avec attendrissement les paroles que je leur adressai. :

" Oh ! qu'ils seront beaux, pour les enfants des noirs, ces " pieds qui descendent de leurs montagnes, meurtris des bles- " sures du chemin et couverts de sa poussière, pour leur " assurer enfin la paix ! Oh ! qu'ils sont beaux, aux yeux des " chétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds " qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de " tant de douleurs, et avec quel respect, M. T. C. F., nous les " devons embrasser ce soir." Hélas ! je ne savais pas être aussi bon prophète. Moins d'une année après, huit d'entre eux avaient payé de leur vie leur dévouement héroïque. Huit tombes prématurément ouvertes, qui renferment les restes de mes enfants, et auxquelles je ne puis songer sans un mélange de joie et de douleur! De douleur, en pensant que tant de jeunesse, de sainte ardeur, de pureté, de foi, sont

perdues pour la terre, pour la grande mission qu'ils allaient accomplir ; de joie, en me rappelant qu'ils servaient un Maître qui ne se laisse pas vaincre en générosité et qui les a placés près de lui parmi ses apôtres et ses martyrs ! La Providence avait d'abord ménagé notre faiblesse. La première fois, elle avait donné à nos missionnaires un succès inespéré, en les faisant arriver, sauf un seul, jusqu'au terme et en abaissant devant eux tous les obstacles. Cette fois, elle nous montrait les périls et semblait accuser notre imprévoyance, de crainte que nous ne fussions tentés de nous énorgueillir d'un premier succès et pour nous faire sentir qu'il ne venait que de Dieu.

Ceux qui ont survécu à ces terribles épreuves, sont arrivés aujourd'hui à leur destination et se trouvent réunis à leurs confrères du Nyanza et du Tanganika. De concert avec eux, ils travaillent à l'établissement de stations nouvelles.

Mais loin de décourager les Pères d'Alger, les épreuves de la seconde caravane n'ont fait qu'enflammer leurs cœurs ! Je suis obligé, chose rare en tout temps, plus rare encore en ce temps d'universelle apathie, de modérer, de condamner leur soif de dévouement et de sacrifice, de leur adresser des reproches sur cette ardeur immodérée de leur courage et de leur foi, de la traiter même de folie ; folie de la croix, que vous connaissez, Messieurs, parce qu'elle se reproduit dans toutes les missions de la terre, devant laquelle on s'agenouille en esprit, même lorsque la prudence oblige de la contenir par devoir.

Quinze nouveaux missionnaipes sont donc partis encore, au mois de novembre 1880, tous pleins de ces sentiments. Ils sont à Zanzibar où ils se préparent à s'acheminer vers l'intérieur.

En somme depuis deux ans et demi, la société des Missionnaires d'Alger a envoyé quarante-trois missionnaires dans l'Afrique équatoriale. Les centres de mission du Tanganika et du Nyanza sont établis et viennent d'être érigés, par le Saint-Siège, en provicariats apostoliques. Ceux du Haut-Congo septentrional et des Etats de Muata-Yamvo ne tarderont pas à l'être, si Dieu daigne bénir nos efforts. L'œuvre de l'apostolat est commencée. La parole sainte s'annonce. Les premiers fidèles de ces églises naissantes ont reçu le

baptême. Leurs premiers apôtres les ont fécondées de leurs sueurs et de leur sang. Notre-Seigneur a préparé son œuvre. Il la fera, si nous n'y mettons pas d'obstacle.

Tel est le résumé de notre histoire, bien jeune encore, puisqu'elle n'embrasse pas trois années. Telles sont nos espérances. Mais le tableau ne serait pas complet, si je ne vous parlais des difficultés qui nous attendent. Il faut que vous les connaissiez pour nous aider à les vaincre par vos sympathies et par vos prières.

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : le mahométisme, le protestantisme, la polygamie, le climat.

Parmi les obstacles qui s'opposent aux missions de l'Afrique équatoriale, il y en a quelques-uns que j'ai indiqués dans le courant même de mon récit et sur lesquels je ne reviendrai pas, parce qu'ils leur sont communs avec un grand nombre d'autres missions, particulièrement en Afrique. A ce titre ils sont donc déjà connus de vos associés. Ce sont les efforts du mahométisme, ceux du protestantisme et enfin la polygamie.

Le mahométisme ne compte néanmoins encore, dans ces régions lointaines, qu'un très petit nombre d'adhérents, à peine quelques centaines. Ce sont des marchands arabes, marchands d'esclaves pour la plupart. Terrassé et presque mourant en Europe, le mahométisme ne cesse de faire, parmi les populations de l'Afrique, des progrès redoutables. Il s'impose à elles par la violence. Il crée des provinces et des royaumes, et on compte que, depuis cent ans, il n'a pas courbé sous son joug de fer moins de cinquante millions d'âmes. L'Afrique équatoriale ne manquerait pas de subir le sort des contrées qui l'entourent, si ces populations barbares étaient abandonnées à elles-mêmes. Or, les peuples gagnés au mahométisme seront pendant des siècles perdus pour nous. La religion musulmane est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Elle donne aux plus profonds besoins du cœur de l'homme, aux besoins religieux, une sorte de satisfaction par la portion de vérité qu'elle conserve, et en même temps elle ouvre à ses passions toutes les bar-

rières, elle légitime tous les désordres des sens, elle déifie la force brutale. Comment arracher les âmes à son empire ? Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès qui sont les conséquences de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental : "L'ombre d'un "Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il traverse." Elle arrivait, cette ombre funeste, dans l'Afrique équatoriale, au moment même où nos missions y étaient établies. Nos Pères l'ont trouvée au Tanganika et aux Nyanza, dans la personne des Arabes esclavagistes. Nos dernières nouvelles nous apprennent que ceux-ci ont su habilement profiter, au Nyanza, de l'attachement de Mtésa à la polygamie et des craintes d'invasion que lui inspire l'Egypte pour le détourner d'embrasser le catholicisme. Ils lui promettent de lui laisser toutes ses femmes et de lui garantir ses Etats, s'il se fait musulman. Mtésa paraît fort indécis. Il a fait ouvrir une mosquée à Roubaga. Il y est allé lui-même ; néanmoins il n'a pas enlevé la liberté de prédication à nos Pères, qui sont joujours ses médecins.

Le protestantisme, de son côté, dispose d'immenses ressources. Il couvre l'Afrique de ses envoyés, et partout sous l'équateur africain, nos Pères les trouvent en face d'eux. Mais le péril est presque plus apparent que réel. Ces envoyés de l'hérésie sont le plus souvent d'honnêtes ouvriers ou d'honnêtes marchands qui trouvent à satisfaire ainsi leurs goûts pour les aventures, pour le commerce ou pour la science. Un seul jusqu'ici, le prédicant Makai, s'est montré ouvertement hostile à la mission catholique. Je l'ai cité plus haut, à l'occasion de l'arrivée de nos missionnaires dans l'Ouganda. Tous les autres à Mpouapoua, au Tanganika, dans l'Ouganda même, ont été pleins de bienveillance et de cordialité. Il n'est pas une lettre où nos Pères ne parlent de ces dispositions avec étonnement et reconnaissance.

" Je dirai un mot, nous écrit le P. Deniaud des bords du Tanganika, de la mission anglaise d'Oujiji. Lors de notre arrivée, la station se composait de deux membres. Le supérieur était mort depuis six mois, presque immédiatement après avoir établi leur mission. Dès que ces deux messieurs

apprirent notre approche, ils nous envoyèrent des lettres où les propositions les plus obligeantes nous étaient faites. Ils se mettaient entièrement à notre disposition. Ils nous offraient de recevoir nos bagages chez eux et de partager avec nous leur propre demeure. Nous ne crûmes pas devoir accepter, et nous répondîmes le plus tôt possible à toutes leurs politessses. Depuis lors ils ne se sont pas démentis ; ce sont toujours les mêmes égards, la même amabilité. Du reste, je crois pouvoir certifier qu'aucun d'eux n'est ministre. L'un, le supérieure actuel, était, il me semble, officier de marine. Ici, il s'occupe surtout de science. Il navigue souvent sur le lac : il en étudie les bords pour en dresser la carte. L'autre parait être un ouvrier et se livre à des travaux manuels (1) ".

Le P. Livinhac écrit dans le même sens, de la mission de l'Ouganda, à l'un des ses confrères :

" Dans nos lettres, il est parlé de l'opposition que nous ont faite les protestants. Comme on parle souvent d'une manière générale de cette opposition, sans nommer personne, on pourrait croire que tous nous ont été hostiles, ce qui serait regrettable ; car tous, au contraire, ont été très aimables pour nous, à l'exception de M. Makai qui n'est, je crois, qu'un ouvrier sorti de quelque école des arts et métiers et qui pense probablement gagner dans l'estime de ses supérieurs de Zanzibar ou d'Angleterre en nous combattant. Je vous prie donc, mon Révérend Père, de veiller à ce qu'on n'imprime rien contre les procédés vis-à-vis de nous des ministres protestants en général ; mais que si l'on veut parler de ce qui s'est passé ici, on nomme " M. Makai (2)."

Dans une autre lettre, datée d'Oujiji, le R. P. Deniaud revient sur tous les bons offices rendus aux missionnaires par les deux ministres protestants. Ils ont continué à se montrer aussi obligeants, aussi pleins d'égards, et il termine en disant : " il ne manque à ces deux bons jeunes gens que d'être catholiques."

Qu'ajouter à de semblables témoignages, sinon que nous

---

(1) Lettre du R. P. Deniaud, d'Oujiji sur le Tanganika.

(2) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga.

devons tous hâter, par nos prières, le moment où l'union sera complète dans la même foi et dans la charité de Notre-Seigneur, et où l'Angleterre, qui si visiblement se rapproche de la vérité, recevra la récompense des vertus naturelles qu'un si grand nombre de ses fils ont conservées.

J'ai aussi parlé plus haut de la polygamie. Je n'ai rien à ajouter, sinon que l'Eglise qui a triomphé de la corruption grecque et romaine, tout aussi profonde que celle des noirs, ne doit pas désespérer de la vaincre. Elle a eu, dans les premiers siècles, ses postulants, ses catéchumènes qui attendaient le baptême jusqu'à la mort, précisément parce qu'ils ne pouvaient rompre les liens dans lesquels ils étaient engagés, et à la fin elle a formé des générations de vierges. Elle saura avoir dans l'Afrique équatoriale une semblable patience et purifier peu à peu ce sang corrompu.

Mais, en dehors de ces difficultés communes à presque toutes les missions de l'Afrique, il y en a d'autres qui sont vraiment spéciales à celles de l'équateur. J'en vois quatre principales : le climat, l'indifférence religieuse, l'esclavage et le manque de ressources nécessaires. Hâtons-nous d'ajouter que l'expérience nous a prouvé qu'avec le secours de Dieu et celui de la charité catholique, aucun de ces obstacles n'est insurmontable.

Le climat. Il est surtout meurtrier dans la région qui s'étend depuis les côtes jusqu'aux grands lacs. Là, les terres sont basses, souvent marécageuses, grâce à la *masika* ou saison des pluies et aux torrents d'eau qu'elle fait déborder sur les plaines. Aussi les miasmes et les fièvres terribles qu'ils occasionnent se développent-ils avec une rare intensité sous l'action du soleil des tropiques. Pas un seul de nos missionnaires n'y a échappé. Leurs journaux et leurs lettres, durant leurs longs voyages, parlent constamment de ce sujet.

“ Nous commençons à faire usage de notre pharmacie, écrit le P. Deniaud, dès les premiers jours du voyage. La fièvre de l'Afrique équatoriale, causée par les miasmes que forme la masika, est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent suivi d'un froid intense et d'une courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque

toutes les nuits se passent en visions morbides. Le remède qu'il faut promptement administrer, consiste en une forte purgation invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal revient, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde, et quelquefois même enlève la faculté de penser."

Quelques jours après, le P. Livinhac écrivait : " Nous sommes presque tous atteints de la fièvre. Aujourd'hui, six Pères sont malades. Puissent ces petites épreuves tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes (1)."

Le P. Pascal qui devait en mourir, en parle comme un autre François d'Assise : " Nous avons tous été visité *par notre chère sœur la fièvre*, écrit-il de Kitoundi. Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations. C'est une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang (2)."

Ce sont les mêmes sentiments qui dominent dans les autres lettres des Pères :

" Cette lettre, Monseigneur et très vénéré Père, m'écrit l'un d'eux, ne vous donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. Je dois vous dire que les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque chose pour lui ! (3) "

Ce n'est pas seulement la maladie, c'est la mort qu'amène rapidement la fièvre tropicale. La moindre imprudence peut être suivie d'une issue funeste. Un excès de fatigue, une marche forcée et plus encore une station prolongée au soleil, un refroidissement pendant la nuit, une chute dans les marais, qui causeraient ailleurs des indispositions légères, sont mortels sous l'équateur africain. Les noirs seuls bravent

(1) Lettre du R. P. Léon Livinhac, de Meswa.

(2) Lettre du P. Pascal, de Kitoundi.

(3) Lettre de Kouihara dans l'Ounyamyembé.

impunément les poisons qu'on y respire, saturés qu'ils en sont sans doute depuis leur enfance, comme l'ancien Mithridate. Mais je me hâte d'ajouter que nous avons aujourd'hui la preuve que les terres basses seules sont dangereuses pour la vie des Européens. Sur les montagnes et les hauts plateaux où les eaux trouvent un écoulement facile, la fièvre n'existe pas. Aucun de nos missionnaires n'a succombé, ni même n'est tombé gravement malade, après avoir atteint la région des grands lacs. Tous ceux que nous avons perdus jusqu'ici sont morts durant le voyage, entre la côte et les hauts plateaux ou en arrivant à leur destination, de la maladie qu'ils avaient contractée. Leurs lettres nous donnent encore à cet égard des renseignements multipliés. Elles vantent la salubrité du pays, sa beauté et même sa température que les Pères trouvent moins chaude que celle de l'Algérie.

" L'Ouroundi, écrit le P. Dromaux, nous présente un grand avantage. Il est plus sain que l'Oujiji. Il a des montagnes et des collines assez élevées. Nous y avons l'air du lac qui est très bon. Aussi je suis à peu près remis des fatigues du voyage. Il y a plus d'un mois que je n'ai pas eu la fièvre.

" C'est dommage que je n'aie pas le don de la poésie, dit-il ailleurs, pour vous décrire notre station. Je vous écris à l'ombre d'un arbre touffu, sur le penchant d'une colline, à 50 mètres du rivage. Devant nous, les eaux paisibles du Tanganika avec une multitude de barques de pêcheurs. Au-delà on aperçoit un peu dans la brume la pointe de la grande île Mouzimou et même les montagnes de la rive opposée. A droite, à gauche, de toutes parts, des champs bien cultivés de manioc entremêlés de bananiers ou de palmiers à huile ; dans le lointain, derrière nous, de hautes montagnes ayant des habitations à leurs pieds, mais inhabitées et même souvent nues dès les premières élévations ; une chaleur médiocre, moins de 30 degrés dans l'intérieur, et au dehors 24 ou 25 degrès, grâce à une brise venant du lac (1)."

Il en est de même dans l'Ouganda : " Il y a un mois que

(1) Lettre du P. Th. Dromaux, de l'Ouroundi.

les Pères sont venus me rejoindre ici, écrit de Roubaga le P. Lourdel. Les santés sont bien meilleures. Le pays est sain. Le climat est moins chaud qu'en Algérie, 25 degrés centigrades à l'ombre. Cependant à certains moments le soleil est brûlant. Les pluies sont assez fréquentes, ce qui permet de semer en tout temps (1)."

Le problème qui s'était posé, dès l'origine, à savoir : si le climat de l'Afrique équatoriale ne serait pas un obstacle insurmontable pour la vie de nos missionnaires et par conséquent pour l'établissement de leurs missions, est donc aujourd'hui résolu. Il est certain que la région des hauts plateaux, c'est-à-dire, le territoire propre de leurs missions, est salubre et dans des conditions bien supérieures à celles du littoral. Le temps seul du voyage demeurera périlleux pour la santé et pour la vie des missionnaires. Mais là encore les dangers pourront être diminués par les leçons de l'expérience. Sans doute, nous n'éviterons pas tous les malheurs, mais nous les diminuerons dans la juste mesure, assez pour échapper aux catastrophes, pas assez pour enlever aux missionnaires le mérite de leur dévouement et de leur sacrifice.

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : l'indifférence religieuse des noirs.

L'indifférence religieuse des noirs de ces contrées est le second obstacle qui semble s'opposer au succès de la mission. Elle est plus grande, en beaucoup d'endroits, que celle qui a été signalée sur d'autres points de l'Afrique où les pratiques religieuses, empreintes même quelquefois du plus cruel fanatisme, sont en honneur parmi les noirs. Cette indifférence est telle que, selon la plupart des voyageurs, les nègres de l'Equateur africain n'ont de culte d'aucune espèce et manquent même de l'idée d'un Etre suprême. Cette assertion, contraire à la grande loi morale qui régit tous les peuples même barbares, et à la preuve que les théologiens et les philosophes en déduisent, avec raison, pour l'existence de Dieu, m'avait singulièrement ému, je l'avoue. J'avais donc

(1) Lettre du P. Lourdel, de Rougaba, dans l'Ouganda.

appelé sur ce point, dans mes premières instructions, l'attention de nos Pères. Je m'empresse d'ajouter qu'ils ont constaté, de la manière la plus formelle, la croyance de tous les nègres de leurs missions à des esprits supérieurs qu'ils redoutent et qu'ils honorent de leurs invocations et de leurs sacrifices. Ces peuples pratiquent donc une sorte d'idolâtrie grossière, mais qui n'est certainement pas l'athéïsme.

" Un jour que, durant notre voyage, m'écrit le P. Livinhac, nous faisions demander à un chef deux hommes pour nous accompagner au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortiléges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre, afin d'avoir un heureux voyage ; que d'ailleurs ce jour-là était un jour néfaste.

" Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu de Waoouri, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, pratique des sortiléges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvres. Autour du brasier sont rangés plusieurs pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est la cause.

" Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyage, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilége.

" Durant un ouragan très-fort qui eut lieu au mois d'avril, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au Manangoua pourquoi on avait battu les tambours. " *Daoua ia bacidi*, nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête."

" Nous avons vu dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du tembé, en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers.."

Dans une lettre qu'il nous adressait du lac Tanganika, au mois de septembre dernier, le P. Deniaud constate les mêmes croyances, par des détails vraiment curieux. Il nous fait le

récit d'un voyage entrepris par lui sur ce lac, ou plutôt cette mer intérieure, car elle a plus de 200 lieues de longueur, d'une tempête qu'il a essuyée et de la terreur visible de ces noirs, et il ajoute :

“ Enfin nous atteignons le cap Cabogo que l'on ne passe pas impunément, d'après les indigènes, à moins que ceux pui conduisent les barques n'offrent des présents à l'esprit qui habite ce *mouzimou* (rocher). Au moment où une barque approche du mouzimou, la demeure de l'esprit, un des marins se présente à l'avant du bateau, tenant en mains quelques rangs de perles ou un peu d'étoffe. S'adressant alors à l'esprit, il le prie d'apaiser son courroux et de lui être favorable. Cela fait, il jette à la mer le présent qu'il lui destinait et retourne à sa place. Reprenant alors leurs rames, tous entonnent un chant et poussent avec ardeur la barque loin du terrible rocher, convaincus que l'esprit apaisé rendra la navigation favorable et qu'ils atteindront sans difficultés le cap Kongwé qui se dresse devant eux dans la direction du sud. ”

Mais si leur croyance à un monde surnaturel est désormais incontestable, l'ignorance et par suite l'indifférence de ces pauvres noirs n'en est pas moins réelle. C'est là qu'est l'obstacle véritable. Elever ces esprits et ces cœurs qui n'ont d'autres pensées que celles de la terre, leurs chasses, leurs pêches, leurs dances, leurs amusements d'enfant, au désir d'une vie supérieure, à la pratique des vertus qu'elle impose, est une œuvre laborieuse. Mais elle n'est pas impossible. Les missions de l'Océanie l'accomplissent pour des populations qui ne sont pas plus civilisées. Les Pères du Saint-Esprit le réalisent pour les enfants à Bagamoyo. Nos Pères commencent à le voir pour les enfants qu'ils ont rachetés et qu'ils élèvent. Quant aux adultes, la chose est plus difficile ; mais il n'est rien, encore une fois, que ne surmonte la grâce de Dieu, cette grâce qui des pierres mêmes peut susciter des fils d'Abaham. Nos premiers néophytes, baptisés cette année même, en sont la preuve, au témoignage du P. Livinhac, qui nous donne, à cet égard, dans ces dernières lettres, les plus consolants détails.

Il ne faut donc pas se préoccuper des apparences. Partout

la nature humaine a les mêmes instincts profonds, indestructibles. Partout elle cherche Dieu, ses consolations, son secours, surtout lorsqu'elle est dans la souffrance; et, à ce titre, qui doit l'appeler davantage et plus se réjouir de l'avoir trouvé, que ces populations infortunées sous le poids des maux qui les accablent et de celui qui explique et résume tous les autres, l'esclavage?

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : l'esclavage ; détails horribles sur la traite des noirs; énormité des dépenses pour ces missions.

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre, qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle, bien entendu, de ce qui se fait, au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue sur certains points par la suppression de la traite maritime, elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Et, pour le dire en passant, la destruction de l'esclavage est le coup le plus terrible que l'on puisse porter au mahométisme. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut en effet vive sans esclaves. Voilà pourquoi, dans les régions de l'Afrique dont je parle, et en particulier l'Afrique équatoriale, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins, qui pénètrent chez les nègres idolâtres.

Les Etats barbaresques, et je le dis en rougissant, l'Algérie elle-même, l'Egypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont le point de départ de ces tristes expéditions. Souvent elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de

femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des nègres de l'intérieur sont cernés, tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Les nègres, qui n'ont pas d'armes à feu, ne se défendent presque jamais, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres ; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné, hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre vingts et cent journées de marche.

Alors commence pour eux une série d'inénarrables misères. Tous les esclaves sont à pied ; aux hommes qui paraissent les plus forts et dont on pourrait craindre une révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice ; sur leur cou on place des cangues à compartiment, qui en relient plusieurs entre eux.

On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ces conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup sur la nuque des victimes qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet assitôt en marche. L'épouvante a douné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête épuisé, le même spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent,

ils passent avec leur barre derrière ces malheureux et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de de manger et de dormir.

Mais quel sommeil ! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leurs tranchent les muscles des bras et des jambes à coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, le long de la route, attachés l'un à l'autre par leurs cangues, et ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire, avec vérité, que, si on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée !

On calcule que, chaque année, *quatre cent mille* nègres sont les victimes de ce fléau !

Enfin, on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore de ce qui a été capturé au départ.

Là commencent des scènes d'une autre nature, mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme, et quand l'affaire est réglée, ils appartiennent corps et âme à celui qui paie. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré

leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur le champ la religion du musulman qui les achète ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux honteuses exigences. Enfin leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent : nul n'est tenu de rendre compte de ses esclaves.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont arrivés auprès de ceux qui les emploient comme serviteurs, ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité ; on craindrait autrement qu'ils ne mourussent avant l'heure. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades de façon à ne plus pouvoir servir, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent mourir au cimetière.

Telle est l'esclavage dans son épouvantable horreur !

Qu'on interroge les missionnaires de Zanzibar, ils auront tous, comme moi, entendu et vu ces infamies. Pour l'Afrique équatoriale, nous avons le témoignage non moins explicite des explorateurs protestants. Je ne citerai que celui du plus célèbre d'entre eux, de Livingstone. O y remarquera les mêmes impressions d'effroi que j'ai trouvées moi-même chez nos pauvres enfants : " Quand j'ai essayé, dit-il, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très-loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération ; mais, à parler franchement, le sujet ne permet pas qu'on exagère. *En surfaire les calamités est une pure impossibilité.* Le spectacle que j'ai eu sous les yeux des incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier avec le temps les souvenirs les plus pénibles ; mais les scènes de la traite se représentent, malgré moi, et, au milieu de la nuit, me réveillent en sursaut."

Et je le répète, les calculs les plus exacts ne portent pas à moins de quatre cent mille par année les victimes de cet abominable commerce. En vingt-cinq années, qui paraît la moyenne de la vie africaine, cela fait dix millions ; dix millions d'hommes, actuellement vivants, voués à la vie et à la mort que je viens de décrire !

Je me suis étendu sur cette description, que j'ai renouvelée souvent dans mes écrits, parce que je ne connais rien de plus

propre à exciter la pitié des chétiéns de l'Europe pour ces peuples infortunés, et aussi parce que rien ne fait mieux sentir les obstacles auxquels viendra se heurter le zèle de nos missionnaires. Qu'attendre de populations ainsi décimées, pressurées, torturées, et qui étendent elles-mêmes chaque jour le cercle de leurs maux? Qu'attendre surtout de ceux qui entretiennent ce trafic infâme et qui en bénificient? Nos Pères l'ont éprouvé déjà. Ils n'auront pas de plus rudes adversaires. Les marchands d'esclaves et leurs pourvoyeurs comprennent que le règne, de l'Evangile sera la fin de leurs richesses. Ils n'épargnent rien pour l'empêcher. Les dernières nouvelles du Nyanza nous en sont une preuve. Ce sont eux qui excitent contre nous l'esprit du roi Mtéza. Mais ici, il faut compter sur l'appui du monde civilisé qui ne laissera pas toujours protester sa parole et qui saura détruire la traite sur les marchés de l'intérieur, comme il l'a détruite sur ceux du littoral. En attendant, les missionnaires useront de prudence et surtout de charité, s'abstenant de susciter des colè res funestes par des démonstrations impuissantes, faisant appel au monde chrétien, et cherchant à adoucir les maux cruels dont ils sont témoins.

Enfin, et c'est par là que je termine, la dernière difficulté et en un sens la plus grande de notre mission, c'est l'énormité des dépenses et l'impossibilité où nous sommes d'y subvenir. On comprend aisément que pour de tels voyages, pour de telles œuvres, pour de telles misères, des sommes immenses sont nécessaires. Jusqu'à l'heure présente et en moins de trois années, nous avons dû dépenser plus de huit cent mille francs, et rien n'est fait encore, pour ainsi dire, sinon d'être arrivé et de s'être fixé sur le sol. A côté de nous, du reste, les Sociétés de missions protestantes attribuent plus de cinq millions par an à l'Afrique équatoriale.

Je compte donc sur votre Œuvre, Messieurs, pour nous conserver vos aumônes et les augmenter même dans la proportion des besoins. Je ne compte pas moins sur la foi de vos associés pour vous fournir ce que vous donnerez à nos missions. *Celui qui honore les prophètes*, est-il écrit dans les livres saints, *reçoit la récompense des prophètes ;* celui qui honore l'apôtre aura droit aussi à sa récompense.

(*Fin.*)

Trois Martyrs dans la Mission du Tanganika.

[Missions d'Afrique]

Une dépêche télégraphique de Zanzibar est venue confirmer des bruits qui couraient depuis déjà quelques semaines sur le massacre de trois missionnaires du Tanganika.

Nous n'avons encore aucuns détails. A peine les noms des trois victimes nous sont-ils connus. A la date du 3 octobre dernier, le nom seul du Père Deniaud (Toussaint), nous avait été transmis par le télégraphe. Depuis, des renseignements complémentaires nous ont appris que les compagnons de sa glorieuse mort sont : le P. Augier (Louis) et M. D'Hoop (Félix), un des zouaves auxiliaires venus de Belgique, pour continuer auprès des apôtres de l'Evangile, leur vie de dévouement à la cause de l'Eglise.

Voici l'émouvante lettre adressée par Mgr l'Archevêque d'Alger au père et à la mère du R. P. Deniaud, le jour même où la nouvelle de sa mort nous est parvenue :

Alger, le 4 octobre 1881.

AU PÈRE ET A LA MÈRE DU R. P. DENIAUD, *missionnaire d'Alger, mis à mort, avec deux de ses confrères, dans la mission de l'Afrique équatoriale, où ils allaient porter la foi.*

Une dépêche télégraphique de Zanzibar nous appporte aujourd'hui même la confirmation des bruits qui couraient depuis déja quelques semaines. Votre cher fils n'est plus ; avec deux de ses compagnons dont le nom est encore inconnu, il a donné sa vie pour Dieu et pour ses frères.

Cette nouvelle va faire couler vos larmes, ces larmes saintes que Dieu a mises dans le cœur des pères et des mères, sur la tombe de leurs enfants. Pleurez-le donc, ce fils de votre tendresse, mais pleurez-le comme des chétiens doivent pleurer un martyr, car il est le martyr de sa foi, de son héroïque charité pour ses frères. Cette mort sanglante qui vient arrêter sa course à peine commencée, il l'avait prévue,

il l'avait désirée comme la récompense de ses travaux et la marque suprême de son dévouement pour les pauvres Noirs. Cette mort, nous n'en savons pas encore les détails : nous ne la connaissons que par quelques lignes du télégraphe qui ne nomment même pas ceux dont le sang a coulé avec le sien. Nous savons seulement qu'il a été mis à mort par ces pauvres barbares auxquels il allait porter la Foi.

D'après ce que nous connaissons déjà, nous croyons qu'il a été la victime de la haine aveugle que les Arabes mahométans, établis dans l'intérieur de l'Afrique pour le commerce des esclaves, ont vouée à ceux qui viennent combattre et abolir cette infâme industrie. Dans la crainte de voir cesser leurs profits sacrilèges, les traitants ont ourdie des complots pour la perte des européens qui pénètrent dans l'Afrique équatoriale, et principalement contre les missionnaires. Et ce sont les noirs eux-mêmes égarés par la calomnie, qui deviennent leurs instruments et leurs complices. Les dernières correspondances de nos Pères nous signalaient ce péril et nous priaient d'en instruire les puissances chrétiennes. Nous commencions déjà les démarches demandées, lorsque la nouvelle du massacre de trois d'entre eux, sur les bords du Tanganika, nous est parvenue.

Ils sont donc tout ensemble LES MARTYRS DE LEUR FOI ET LES MARTYRS DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. Si nous ignorons, d'ailleurs, jusqu'ici les circonstances précises de leur mort, nous connaissons les sentiments qui les ont menés au-devant d'elle ; nous connaissons, en particulier, ceux de votre cher fils, et je ne crois pouvoir mieux faire, pour assurer vos espérances et honorer sa mémoire, que de reproduire ici ses propres paroles. Elles sont en tout dignes d'un apôtre.

Vous savez ce qu'avec ses frères il écrivait à Pie IX lorsque ce grand Pontife faisait, dans le principe, un appel à leur Société pour ne pas laisser devancer l'Eglise par l'hérésie et la libre-pensée dans les régions de l'Afrique équatoriale :

" Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, disaient-ils, les " prêtres missionnaires soussignés, membres de la Société " des missions d'Alger, La supplient de leur accorder Sa béné- " diction paternelle.

" Ils viennent tous, Très Saint-Père, vous offrir leurs cœurs,

“ leurs souffrances, leurs travaux, LEUR VIE, s'il le faut,
“ pour les missions de l'Afrique équatoriale, pour défricher
“ ce champ nouveau, redoutable sans doute à la nature,
“ mais où, avec l'appui de Dieu, la grâce pourra faire de si
“ abondantes moissons.

“ Tous, Très Saint-Père, ils n'ont qu'un seul désir : aller,
“ sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de
“ ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie
“ qu'ils n'ont pas encore entendue, et MOURIR EN LES SERVANT,
“ sachant que ceux qui abandonnent, pour notre Seigneur,
“ tout ce qu'ils ont sur la terre, recevront le centuple dès
“ ici-bas, en consolation et en grâce, ensuite la vie éternelle.

“ C'est dans ces sentiments, Très Saint-Père, que nous
“ supplions votre Sainteté d'agréer l'entier sacrifice que nous
“ lui faisons de nos volontés, de nos personnes, DE NOTRE VIE,
“ pour le salut de l'Afrique équatoriale. ”

Votre fils était l'un des premiers à signer cette lettre, digne des premiers temps de l'Eglise ; il était l'un des premiers à joindre l'exemple à la parole. Il partait, il y a bientôt quatre ans, avec la première caravane, et voici ce qu'il écrivait encore au moment où il entrait dans cette Afrique équatoriale où il devait mourir, car c'est lui qui rédigeait le journal des missionnaires :

“ Nous voilà donc en route pour notre mission. Une
“ vie nouvelle commence. C'est l'apostolat tel que l'ont
“ connu les Apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indi-
“ gnité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du
“ christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son
“ Eglise dans ce monde barbare et encore à peu près inconnu.
“ Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes
“ nous tendent invisiblement les bras, comme ces infidèles
“ de la Macédoine que saint Paul vit en songe.

“ Quelle mission sublime, mais redoutable ! C'est le sujet
“ de nos méditations et de nos entretiens, et nous offrons à
“ Dieu, par avance, pour le succès de la grande œuvre qu'il
“ nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, NOTRE
“ VIE MEME, s'il croit bon de nous la demander.”

Les épreuves ne leur ont pas manqué. Je l'ai dit à plusieurs reprises ; la Mission d'Afrique équatoriale est peut-être en

ce moment, la mission qui présente le plus de difficultés, de périls et de souffrances. Que d'occasions de mérite, lorsqu'on les supporte comme il faut ! Or, voici ce que je trouve encore dans une lettre de votre cher fils :

“ Cette lettre, Monseigneur et Très Vénéré Père, ne vous “ donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. “ Je dois vous dire qu'au fond, les épreuves par lesquelles il “ a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien “ à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions “ moins prié, nous serions moins détachés des choses de la “ terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc “ béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque “ chose pour lui ! ”

Tels sont les sentiments qui l'animaient, ceux dans lesquels il a passé près de quatre années parmi des fatigues sans nombre, ceux dans lesquels ses frères et lui ont reçu la mort.

Y eut-il jamais des motifs plus certains d'espérance, et comment de telles souffrances et une telle fin n'assureraient-elles pas la vie éternelle ?

Mais ce n'est pas seulement eux qu'ils ont ainsi glorifiés. Leurs sentiments, leurs sacrifices glorifient l'Eglise tout entière qui les leur inspirait, et notre France chétienne dont ils étaient les fils. Quel contraste ! Pendant que, dans notre patrie, l'impiété se déchaîne et couvre d'outrages la Foi, ses institutions, ses ministres, ceux-ci l'honorent, sur tous les points du globe, par leur héroïsme et par leur amour. Vous avez lu ces lignes déjà publiées par les *Annales des Missions d'Alger*. Elles sont extraites du *Journal* de votre fils, et à elles seules elles suffiraient pour rendre sa mémoire sacrée à tout ce qui porte, dans le monde, le nom de Français et le nom de chrétien :

“ Une autre pensée, écrivait-il, se mêle dans nos cœurs à “ celles de la Foi : la pensée de la France, notre chère patire, “ de tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien “ d'entre nous qui ne la reverront pas, cette France qui “ nous est d'autant plus chère qu'elle est plus malheureuse “ et que nous en sommes séparés ! C'est pour elle aussi que “ nous allons travailler. Nous sommes les premiers Fran- “ çais qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous,

" allons porter sa langue et son influence dans les profon-
" deurs africaines. D'autres nous suivront un jour, et cette
" route pacifique que nous allons tracer, où peut-être nous
" laisserons nos tombes, sera poursuivie par les conquérants
" pacifiques de notre France. l'Angleterre, l'Amérique, l'Alle-
" magne l'ont précédée ; elle ne pouvait manquer plus long-
" temps à ce grand rendez-vous de l'humanité et de la civili-
" sation. Nous voici pour tenir sa place. Nous lui sacri-
" fions aussi par avance tout ce qui nous est cher et NOS VIES
" MEME. Nous appartenons à toutes ses provinces et nous
" les représentons ainsi toutes, dans cette entreprise du
" dévouement et de la Foi. Si nous y périssons, qu'elle se
" souvienne seulement que dix de ses enfants, de ses prêtres,
" sont morts obscurément en pensant à elle et en l'aimant
" jusqu'à la fin. "

Heureux père, heureuse mère d'un tel fils ! Heureux de lui avoir inspiré des sentiments si sublimes, de l'avoir formé à de telles vertus, de lui avoir préparé une telle mort ! Car que sont quelques jours de plus sur une terre comme la nôtre ! Et il vivra éternellement, désormais dans un monde où l'on ignore les tristesses d'ici-bas.

Il vivra aussi dans notre souvenir et surtout dans le souvenir des missionnaires d'Alger, ses frères. Leur premier mouvement, comme le mien, a été de rendre grâce à Dieu d'un sacrifice si héroïque ; le second, de jurer de les venger ; et leur vengeance, ce sera de partir plus nombreux encore et de porter enfin à ces barbares qui ont tué leurs frères la vie et le pardon du ciel !

Et vous, père et mère de ce martyr de la charité, vous trouverez dans votre foi la force d'aider ceux qui lui succèderont de vos vœux et de vos prières, et d'avoir part ainsi aux mérites de votre enfant.

Veuillez me croire, dans ces sentiments, votre très dévoué et respectueux serviteur,

" † CHARLES,

" Archevêque d'Alger, délégué apostolique "

Massacre de trois Missionnaires de la mission du Sahara et du Soudan.

On écrit d'Alger aux " *Missions Catholiques* " le 10 Janvier 1882 :

La jeune Société des Missionnaires d'Alger vient encore de voir trois de ses membres verser leur sang pour leurs frères. Les RR. PP. Richard, du diocèse de Nantes, Morat, du diocèse de Chambéry, et Pouplard, du diocèse d'Angers, ont été cruellement mis à mort par les Touaregs, sur la route de R'ât, où ils se rendaient pour y fonder une mission nouvelle. Ces Pères avaient quitté R'damès dans le commencement du mois dernier, et c'est le second jour seulement après leur départ de cette ville qu'ils ont été assasinés. Une dépêche de R'damès, envoyé au Gouverneur de Tripoli et arrivée dans cette ville le 4 janvier, a apporté cette douloureuse nouvelle qui parvenait simultanément à Alger par la voie d'Ouargla et de Biskra.

On n'a pas encore de détails sur ce massacre. On sait seulement qu'une bande de Touaregs s'en est rendue coupable et que, parmi ceux-ci, se trouvaient un certain nombre des assassins de la caravane Flatters.

Les Missionnaires d'Alger, établis à R'damès, n'en savaient pas eux-mêmes davantage. Au moment où ils ont écrit leurs dernières lettres, ils annonçaient seulement que trois des meurtriers avaient été arrêtés et étaient gardés en prison par le Pacha turc de R'damès. Eux-mêmes ne pouvaient sortir de cette ville, où ils résident depuis plusieurs années, dans la crainte de tomber entre les mains des bandes de Touaregs, qui cernent les environs.

Il n'est pas douteux que les excitations dont les Musulmans de l'Afrique du Nord sont l'objet, de la part de la Turquie, depuis ces derniers mois, ne soient pour beaucoup dans cette entreprise criminelle.

Aussitôt après le massacre de la colonne Flatters, Mgr. l'archevêque d'Alger, supérieur de la Congrégation des Missionnaires à laquelle appartenait les trois prêtres qui viennent ainsi de trouver la mort, avait donné l'ordre formel aux Pères de R'damès de surseoir à tout voyage dans le Sahara, et il avait renouvelé cette défense à l'époque de la campagne de Tunis. On ne pouvait douter, en effet, que des Missionnaires et des Français ne fussent exposés à de grands dangers dans ces circonstances, à cause du redoublement de haine contre la foi et contre la France, qui règne parmi les tribus musulmanes de l'intérieur.

Les Missionnaires de R'damès s'étaient conformés à ces ordres. Mais l'apaisement matériel s'étant fait, dans ces derniers temps, en Tunisie et dans la Tripolitaine, et les assurances des plus formelles de la part des chefs de la caravane qui devait les conduires à R'ât, leur ayant été données sur la tranquilité ce ce pays, ils écrivirent à leurs supérieurs pour annoncer leur prochain départ et se crurent autorisés à partir, avant d'avoir reçu une réponse.

Leur intention, comme le savent les lecteurs des *Missions catholiques*, était de se rendre, par R'ât, dans le Soudan païen où de nombreuses populations plongées dans tous les abrutissements du fétichisme, attendent encore leurs premiers apôtres. Ils avaient gagné la confiance absolue des Musulmans de R'damès et d'une portion des Touaregs eux-mêmes, par l'exercice de la plus persévérante charité. C'était uniquement ainsi qu'ils leur prêchaient l'Evangile, cherchant à faire disparaître les préjugés hostiles. Ils y avaient si bien réussi que les notables de R'damès avaient fait demander, il y a dix-huit mois, à M. Féraud, consul-général de France à Tripoli, de les faire remplacer par d'autres missionnaires également charitables, s'ils venaient à les quitter pour s'enfoncer dans l'intérieur, ainsi qu'ils en manifestaient l'intention.

Les *Missions catholiques* ont publié, l'année dernière, le récit d'un long voyage du R. P. Richard, dans le pays des Touaregs. Il y avait été accueilli à merveille, et on lui avait fait promettre d'y revenir. Mais alors les circonstances étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. La haine

du nom de chrétien est portée à son paroxysme dans le Sahara et le Soudan mahométan, par les prédications des marabouts et par les publications de Constantinople, qui pénètrent jusque-là. Aussi, depuis le Maroc jusqu'en Egypte, tout est, en ce moment, livré au plus aveugle fanatisme.

C'est de cette haine que les trois missionnaires d'Alger ont été les victimes. Ils avaient fait généreusement, avant le départ, le sacrifice de leur vie, et de leur côté il ne manquait rien aux dispositions que l'Eglise demande pour un véritable martyr, ni la foi, ni l'amour porté jusqu'au plus complet dévouement.

La Société des Missionnaires d'Alger, si rudement éprouvée dans ses missions de l'intérieur de l'Afrique, " les plus difficiles et les plus périlleuses sans contredit de toutes les missions catholiques, à l'heure présente ", comme le disait avec raison, dans sa lettre publiée par les *Annales*, du mois de mai dernier, et par les *Missions catholiques*, Mgr l'archevêque d'Alger, ne s'est pas laissé abattre par ce nouveau coup. A la première nouvelle de la mort de trois autres de ses membres, la communauté de la Maison-Carrée s'est réunie pour le chant du *Te Deum*, et comme cela avait eu lieu déjà trois fois dans des circonstances analogues, tous ses membres ont juré de venger leurs Frères, en allant travailler au prix des mêmes périls et, s'il le faut, des mêmes souffrances, au salut de ces pauvres peuples à la résurrection desquels ils se sont voués.

Mgr Lavigerie, qui se trouve actuellement à Tunis, s'est associé lui-même de loin, avec sa sollicitude paternelle, à cette cruelle épreuve. Il a renouvelé les conseils de prudence et de sagesse qu'il avait déjà donnés à ses missionnaires. Il leur a expressément défendu de renouveler leur tentative de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le Sahara, tant que dureraient les excitations dont la Tunisie est actuellement le prétexte.

Les autres nouvelles des missions continuent à être bonnes. Dans l'Afrique équatoriale, règne la tranquilité la plus complète.

Nous reproduisons la lettre touchante que S. G. Mgr l'archevêque d'Alger a adressée aux membres du conseil de la Société des Missionnaires d'Alger :

CARTAGE, LE 14 JANVIER 1882.

MES CHERS ENFANTS,

Je vous ai fait connaître par le télégraphe notre nouvelle et cruelle épreuve. Les PP. RICHARD, MORAT, et POUPLARD viennent de verser leur sang pour ces pauvres peuples dont ils s'étaient faits les Apôtres et qu'ils avaient déjà comblés de bienfaits. Il n'a rien manqué à l'amertume et à la gloire de leur mort, comme il n'avait rien manqué aux dispositions généreuses avec lesquelles ils s'étaient voués à des Missions si difficiles et si périlleuses.

Ce sont les Touaregs, ces mêmes Touaregs qui avaient versé le sang de nos trois premiers martyrs, les PP. Paulmier, Ménoret et Bouchand qui ont répandu celui de leurs frères. Ils les ont inhumainement massacrés, un jour à peine après leur départ de R'damès. Dès que j'aurai reçu le récit détaillé de leur fin bienheureuse, que m'annoncent les Missionnaires de la Tripolitaine, je vous en ferai part, mais rien ne peut ajouter à ces simples mots : *qu'ils sont morts pour l'amour de leur Dieu et pour celui de leurs frères.*

Trois des assassins ont été arrêtés par les ordres du Pacha turc de Tripoli, et notre représentant dans cette régence s'est déjà proposé de poursuivre énergiquement la punition de leur crime. Je l'ai fait prier, mes chers enfants, en votre nom et au mien, d'épargner ces malheureux, ne voulant point exercer d'autre vengeance vis-à-vis des coupables, que celle de nous dévouer encore davantage, s'il se peut, pour retirer ces pauvres peuples d'une telle barbarie. Je suis certain que vous approuverez ce sentiment, qui est celui de notre commun Maître pardonnant à ses bourreaux du haut de la croix, et celui qu'ont maintenant dans le ciel, nous n'en pouvons douter, ces trois douces victimes.

Nous laisserons donc les choses suivre leurs cours, continuant à ne demander, dans l'intérieur de l'Afrique, d'autre protection que celle de Dieu, et ne voulant point créer d'embarras à la France dans un moment et dans un pays où elle a déjà tant à combattre.

C'est dans le même sentiment que je vous renouvelle à tous, mes chers enfants, les conseils de prudence, que je vous ai donnés à tant de reprises. Certes, j'admire l'abnégation généreuse de nos trois martyrs, car je crois pouvoir leur donner ce nom dans le sens où le permet l'Eglise. Je l'admire d'autant plus que, dans les moments actuels et avec les surexcitations furieuses du fanatisme musulman, dont les effets se font sentir depuis les frontières du Maroc jusqu'à celles de l'Egypte, c'était courir au devant d'une catastrophe presque certaine que de prendre, pour aller à R'ât, la route du pays des Touaregs. Mais vous connaissez les recommandations expresses de Notre Seigneur. S'il annonce des persécutions à ses disciples, il leur conseille de fuir, lorsque le danger les menace, et non point d'aller au devant de lui. Il y a sans doute, dans l'histoire de l'Eglise, d'illustres exemples d'une générosité héroïque qui cherche l'occasion de donner à Dieu cette suprême marque d'amour. Mais il y en a d'autres, et non moins illustres, qui nous offrent un enseignement contraire, et ceux-là ont pour eux la parole même de l'Evangile.

Je vous écris de Carthage, à quelques pas du lieu où saint Cyprien a souffert la mort. Certes, il est grand parmi les martyrs et cependant il n'a cessé de se soustraire au péril, jusqu'au jour où il a cru sa conscience engager à relever, par le témoignage de son sang, la foi de son troupeau.

Vous devez faire de même, mes chers enfants. J'ignore encore les circonstances qui ont décidé nos trois missionnaires à entreprendre leur voyage à R'ât. Ils ont eu, sans doute, des assurances qui leur ont permis de ne pas croire à un danger prochain et de penser que la défense que je leur avais faite, il y a un an, n'avait plus sa raison d'être. Aussi n'est-ce pas à eux que je m'adresse. Je ne puis rappeler leurs noms désormais, que pour les bénir, ou pour les prier. C'est à vous, c'est à vos supérieurs en particulier, que je donne ces conseils de ma sollicitude paternelle. Voilà déjà *dix des vôtres*, qui *en moins de six ans*, ont versé leur sang dans l'intérieur de notre pauvre Afrique, sans compter ceux qui y sont morts de souffrances et de fatigues. Il faut que les expériences du passé servent à modérer le zèle de leurs successeurs et à le rendre plus patient.

Mes chers enfants, heureuse la société d'hommes apostoliques, qui, dans ces temps de lâcheté et d'égoïsme universels a besoin qu'on l'arrête, pour ne pas courir au martyre! Ce sentiment si généreux est digne de l'admiration des hommes et des bénédictions de Dieu ; mais moi, je manquerais à tous mes devoirs de Père et de Pasteur si je ne contenais ces élans, et si je ne vous imposais, *même sous peine de péché, s'il est nécessaire*, de ne pas vous exposer volontairement *au danger grave et certain*. Je l'ai fait pour ceux qui ont pris, les derniers, le chemin de l'Afrique Equatoriale. Je suis décidé à le faire, désormais, pour tous. Il n'y aura encore que trop de cas où toute la prudence humaine pourra se trouver en défaut. Mais nous aurons, du moins, vous et moi, rempli notre devoir.

Et maintenant soyons assez généreux pour triompher de notre tristesse. Sans doute, nous devons pleurer, vous, sur vos frères, moi, sur mes fils et des fils si dignes de mon respect et de ma tendresse ; mais nous devons surtout nous réjouir de ce que leur mort est comme l'aurore d'un avenir meilleur pour une race si tristement déchue.

Je vous ai demandé de chanter l'hymne de l'action de grâces. Qu'il sorte vraiment de vos cœurs! Je l'ai récité avant vous, et j'ai été singulièrement touché des sentiments dont il mettait l'expression sur mes lèvres. Goûtez-en vous-mêmes la douceur.

Louez Dieu de ce qu'il associe vos Frères au chœur glorieux des Apôtres! Louez-le de ce qu'il a couronné par le martyre leur vie d'innocence et de pureté! Louez-le de ce qu'ils sont, par leur dévouement, l'honneur de l'Eglise notre Mère et l'honneur de leur patrie qui est la nôtre.

Te gloriosus Apostolorum chorus.

Te Martyrum candidatus laudat exercitus.

Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.

Hélas! nous avons tous besoin de miséricorde et de pardon. Demandons à Notre Seigneur que le sang versé pour son amour s'unisse au sien pour nous servir d'expiation et de justice :

Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

Terminons en demandant grâce pour cette pauvre race africaine si longtemps maudite, et au salut de laquelle nous nous sommes voués.

Miserere nostri, Domine, miserere nostri.

Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te.

Ne nous laissons pas troubler enfin, par les difficultés et par les périls. C'est au nom de Dieu que vous avez entrepris cette œuvre. Que vos cœurs montent vers Lui pour le prier d'affermir votre confiance. Rappelons-nous la parole du grand Docteur africain : *Sanguis martyrum semen christianorum !* et qu'elle confirme plus que jamais nos invincibles espérances :

In te, Domine, speravi : non confundar in æternum !

Je m'associe encore une fois à vous, mes chers enfants, pour cette action de grâce et pour ces prières, et il me semble que, du haut du ciel, nos martyrs s'y associent avec moi.

C'est là que nous irons les rejoindre un jour et que tout ce que nous aurons souffert, selon la parole de saint Paul, ne sera rien qu'un songe qui passe, en présence de la bienheureuse éternité.

† CH. ARCHEVÊQUE D'ALGER, ADMINISTRATEUR DE CARTHAGE, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE MASSACRE DES MISSIONNAIRES DU SAHARA.

Témoignage officiel rendu aux missionnaires par le Kaïmakam turc de R'damès.

“ Une lettre écrite de R'damès le 23 décembre et arrivée à Alger, aujourd'hui même, donne quelques détails plus précis sur la mort des trois Pères et sur les circonstances qui l'ont précédée. Elle est écrite en arabe ; en voici la traduction :

“ Le dimanche matin, 18 décembre, les trois missionnaires “ se sont mis en route. Ils avaient loué douze chameaux à “ des Touaregs et sont partis avec eux. Aussitôt que le Kaï-“ makam en fut informé, il fit monter des hommes à cheval

“ pour les accompagner jusqu'à ce qu'ils aient dépassé la
“ bourgade de Tonnin, située à environ deux kilomètres de
“ R'damès. Là, les Pères ont remercié les cavaliers de la
“ conduite qu'ils leur avaient faite, et en les congédiant, ils
“ ont continué à marcher pour leur compte sur la route me-
“ nant à Ouargla. Il y avait avec eux les Touaregs *Khadjin*
“ *et Menghassati*, *Idda*, et *Aïça ag Chikh*, tous trois de la
“ même tribu ; il y avait aussi avec eux un nègre. Trois
“ jours après, Saïah ben bou Saïd, son frère Hamma, et Mo-
“ hammed ben Rekik sont revenus et ont annoncé que les
“ Pères missionnaires ont été tués, pendant la nuit de mer-
“ credi à jeudi (21 au 22 décembre), par les Touaregs qui les
“ accompagnaient. Ceux-ci avaient été précédemment re-
“ joints par sept autres Touaregs, parmi lesquels le nommé
“ Mohammed bou Khedi el Foughassi. Le meurtre a eu
“ lieu à Mareksan, à une journée de marche de R'damès.
“ Les assassins ont enlevé tout ce que les missionnaires em-
“ portaient avec eux, et ils ont laissé les chameliers Cham-
“ bâas s'en retourner avec leurs armes et leurs chameaux.”

“ La même lettre ajoute que les trois missionnaires survivants de la station de R'damès avaient voulu quitter cette ville pour se rendre à Tripoli ou à Ouargla, après le massacre de leurs confrères, mais qu'ils en ont été empêchés par les bandes de Touaregs qui couvrent le pays. A R'damès même, ils n'ont rien à craindre, car ils y sont entourés du respect de tous ceux qui ont appris à les apprécier. Voici comment s'exprimait, il y a quelques mois, à cet égard, un homme qui connait à fond le pays :

“ J'ai eu plusieurs fois occasion de signaler combien ces
“ Pères missionnaires s'étaient fait aimer des populations de
“ la ville et des environs de R'damès. Leur porte était ou-
“ verte à tous ceux qui réclamaient leurs soins. Ils faisaient
“ de la médecine et distribuaient gratuitement des médica-
“ ments, sans jamais prononcer un mot donnant à supposer
“ qu'ils avaient des intentions de prosélytisme dans ce milieu
“ musulman. Ils se réservaient de faire cette œuvre chez les
“ peuplades du Soudan, but qu'ils cherchent à atteindre.

“ Leur première station dans cette voie est R'damès, où
“ ils sont parvenus à se gagner les sympathies générales

“ depuis bientôt quatre ans. Enhardi par ce succès, le Père
“ Richard songeait à R'ât, la deuxième étape. Un jour que
“ des gens de R'damès me parlaient de ce projet, ils me
“ dirent carrément : “ Nous avons trop besoin de vos mis-
“ sionnaires, maintenant, et nous ne les laisserons pas par-
“ tir, si on ne les remplace pas par d'autres.” Ce témoignage
“ n'a besoin d'aucun commentaire ; il prouve assez le prestige
“ acquis au nom français par ces modestes pionniers de la
“ civilisation.”

“ Avant de quitter R'damès, les trois missionnaires qui viennent d'être massacrés, avaient demandé au Pacha turc une lettre de recommandation pour leur voyage. En voici le texte ; elle confirme pleinement l'appréciation qui précède :

“ M. Richard, appartenant à l'ordre religieux des Pères
“ Missionnaires, est venu ici, du pays de l'illustre gouverne-
“ ment français, il y a environ quatre ans, avec ses compa-
“ gnons. Durant son séjour à R'damès, lui et les autres
“ Missionnaires ont toujours fait le bien, et personne n'a
“ jamais eu à porter la moindre plainte pour des préjudices
“ qu'ils auraient causés. Au contraire, ils ont soigné les
“ malades et distribué des médicaments, toujours gratuite-
“ ment, à tous ceux qui se présentaient à eux. Aujourd'hui
“ le susdit M. Richard demande à partir pour entreprendre
“ un voyage en compagnie de ses confrères, MM. Pouplard
“ et Morat. Nous leur avons remis un écrit signalant leur
“ situation, afin qu'elle soit à la connaissance de quiconque
“ lira le présent acte. Ils entreprennent le voyage de leur
“ plein gré et sans contrainte. Le présent est remis entre
“ leurs mains, afin que personne ne les empêche d'exécuter
“ leurs projets de voyage.

“ A la date du 25 de moharrem 1299 (17 décembre 1881).”

De leur côté, les trois missionnaires avaient dû donner au Pacha ou Kaïmakam une sorte de décharge écrite. En voici les termes :

“ Nous, qui avons apposé nos signatures au bas du pré-
“ sent, nous sommes présentés aujourd'hui au kaïmakam
“ de R'damès pour y faire la déclaration suivante. Nous
“ sommes de la nationalité de l'illustre Gouvernement fran-
“ çais et nous appartenons à l'Ordre religieux des Pères

" Missionnaires. Depuis que nous résidons dans cette loca-
" lité de R'damès, il ne nous est jamais rien advenu de
" désagréable de la part de l'autorité locale, pas plus que des
" habitants, et nous sommes toujours satisfaits de nos rela-
" tions. Voulant entreprendre un voyage, nous déclarons
" que, s'il nous arrive quelque chose ou que nous rencon-
" trions des dangers, on n'aura pas à s'en prendre à l'auto-
" rité. Pour établir cette irresponsabilité de l'autorité, dé-
" clarée par nous, afin qu'on ne réclame pas à elle pour ce
" qni nous toucherait, nous avons donné le présent docu-
" ment en écriture arabe et en écriture française.

" A la date de moharrem 1299 (décembre 1881)."

Malgré ces deux actes, ou plutôt à cause de l'étrange précaution prise par le dernier, les soupçons sur la complicité des Turcs, dont je vous parlais dans ma précédente lettre, semblent se confirmer. On nomme même celui qui aurait préparé et fait exécuter le crime, et qui se serait enfui immédiatement après, dans la zaouïa de Zerboub, l'un des lieux d'asile les plus vénérés du Sahara.

" Le Consul général de France à Tripoli, M. Féraud, manifestait l'intention de poursuivre les coupables. Mgr l'Archevêque d'Alger lui a écrit pour le supplier de n'en rien faire. Ses missionnaires et lui-même ne demandent pas de vengeance. Ils pardonnent, selon l'exemple donné par le Divin Maître, aux meurtriers de leurs frères, et, dans un sentiment de patriotisme, ils ne veulent pas que la France se crée, à leur occasion, quelque embarras que ce puisse être.

" C'est le 22 décembre, pendant la nuit, que les trois Pères ont été tués par sept Touaregs qui sont venus les assaillir en plein désert. C'était trois jours avant Noël, *dies Natalis*, nom que l'Eglise donne aussi au jour de la mort de ses martyrs, parce que c'est alors qu'ils naissent à l'éternité bienheureuse."

AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DE M. BOUCHARD, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

VÉRONE, 12 février 1882.

RÉVÉREND M. H. TÊTU, PTRE,
Archevêché de Québec, Canada.

Révérend et bien cher monsieur,

Vous serez sans doute surpris de voir que j'ai quitté l'Afrique et que je vous écris de Vérone. J'étais loin de songer moi-même à ce voyage si dangereux pour moi au milieu de l'hiver ; après avoir passé trois années sous un ciel de feu, je suis nécessairement devenu très-sensible au froid ; mais j'espère que le bon Dieu qui m'a déjà tant de fois préservé saura bien encore me donner sa toute puissante protection et la santé dont j'ai besoin pour remplir ma mission. Au reste, que sa sainte volonté soit faite ! Voici ce qui a nécessité mon voyage en Europe : Après la mort de notre vénérable évêque, arrivée 24 heures après celle du Vicaire Général, l'administration provisoire du Vicariat est tombée sur mes faibles épaules. Connaissant mon incapacité, j'avais écrit à Rome immédiatement pour exposer la triste situation où nous nous trouvions et la nécessité de nommer un administrateur, en attendant la nomination d'un nouveau Vicaire Apostolique. Mais mes confrères et moi avons cru qu'il serait mieux d'envoyer quelqu'un à Rome pour donner de vive voix toutes les explications et tous les détails nécessaires ; l'état de la mission était des plus critiques et il était bien difficile de le faire connaître par lettres. Alors je fus choisi pour aller exposer au Saint Siège les besoins pressants de l'Afrique Centrale. Etant supérieur à Khartoum, résidence principale de la mission, j'étais supposé les mieux connaître que les missionnaires qui se trouvent dans des postes éloignés. De plus, ma santé étant plus que compromise, il était devenu nécessaire de m'éloigner de Khartoum pour quelques mois au moins.

Je me mis en route le 5 novembre et, après un long et pénible voyage, j'arrivais à Rome le 7 janvier. Le Cardinal Préfet de la Propagande, prévenu de mon voyage en Europe, avait nommé un des missionnaires administrateur provisoire de la Mission. Pendant les 12 jours que je passai à Rome, je pus terminer avec Son Eminence les affaires du Vicariat et je suis maintenant à notre séminaire de Vérone, où, malgré le froid, ma santé commence à se refaire un peu. Je dois vous dire que je ne suis pas sans inquiétude pour l'avenir de la mission de l'Afrique Centale. Le nouveau chef n'est pas encore trouvé et il sera difficile d'en trouver un, m'a dit le Cardinal Siméoni, car des difficultés de toutes sortes et surtout le climat meurtrier découragent les plus intrépides. Le nombre des missionnaires est réduit à huit en tout, six prêtres et deux frères. Malheureusement, le séminaire de Vérone ne peut guère nous venir en aide, car il n'a que sept novices et ils sont tous en première année de théologie. Si quelques prêtres ne viennent pas d'ailleurs à notre secours, qu'allons-nous devenir ? Chaque année, en moyenne, quatre à cinq prêtres missionnaires succombent sur le champ de bataille de l'Afrique Centrale et je suis à me demander qui pourra les remplacer. A ces difficultés, il faut joindre les difficultés pécuniaires ; vous avez pu voir par la lettre du regretté Mgr Comboni ce qu'il en coûtait pour ne pas mourir de soif au Cordofan ; mais vous pouvez difficilement vous faire idée de toutes les dépenses que nous avons à faire tous les jours pour nos voyages et pour notre entretien. Cependant je suis loin de perdre courage. Si la mission, comme je n'en ai aucun doute, est vraiment l'œuvre de Dieu, elle subsistera et réussira en dépit de tous les obstacles.

En attendant que Rome se prononce et nous donne un nouvel évêque, mes supérieurs désirent que je reste en Europe pour refaire ma santé et aussi pour aller demander des secours pour la mission. Il y a quatre ans, j'avais fait en France des collectes qui avaient donné d'excellents résultats; je retournerai sous peu dans ce pays qui est encore le soutien de toutes les bonnes œuvres, et j'espère recevoir plus que la première fois. Il me suffira de faire connaître l'éten-

due de notre misère pour que les âmes généreuses en soient touchées et s'efforcent de nous venir en aide. Je me propose de vous envoyer une relation de mon voyage, et puisque vous me dites qu'au Canada l'on s'intéresse beaucoup à tout ce qui regarde notre chère Afrique Centrale, je tâcherai de vous donner tous les détails que je pourrai afin de satisfaire les charitables membres de la Propagation de la Foi.

Vous trouverez ci-inclus deux photographies de Monseigneur Comboni, l'une pour Monseigneur l'Archevêque à qui vous voudrez bien présenter mes plus humbles respects, et l'autre pour vous.

Je serai très heureux de recevoir de vos bonnes nouvelles. Veuillez adresser vos lettres au *Seminario Africano, Via del Seminario, No. 12, Verona, Italia.*

Je recommande à vos bonnes prières notre Mission et,

Votre humble et reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD, Ptre,
Missionnaire Apostolique.

MONSEIGNEUR DANIEL COMBONI.

Mgr Daniel Comboni, évêque de Claudiopolis *in partibus infidelium* et vicaire apostolique de l'Afrique Centrale, est mort dans sa résidence de Khartoum, le 10 octobre 1881.

Les fatigues extraordinaires d'une excursion de quatre mois à El-Obéid, à Délen et sur les montagnes des Noubas avaient ruiné la santé du grand apôtre de la Nigritie, et il était rentré à Khartoum, le 9 août, à bout de forces. Sa robuste constitution avait reçu une atteinte si profonde qu'il ne devait pas s'en relever. Pendant plusieurs semaines, ses nuits se passèrent sans sommeil et ses journées, employées à l'expédition d'une volumineuse et importante correspondance, tant avec l'Europe qu'avec les différents postes de la mission, étaient peu faites pour calmer le feu intérieur qui le dévorait.

Malgré la diminution des forces, qui lui interdisait de se rendre à l'église, l'énergique prélat continua de célébrer la

messe dans sa chambre jusqu'au 5 octobre. Puis son indisposition s'aggrava; une fièvre violente se déclara pendant trois jours; mais le 8, Sa Grandeur se trouva beaucoup mieux. Le 9, un de ses prêtres, le Père Jean-Baptiste Fracaro, malade lui aussi depuis quelque temps, rendit son âme à Dieu; le lendemain, Mgr Comboni, n'écoutant que son cœur, se traîna avec peine jusqu'à la résidence des religieuses, vivement affligées de la mort du missionnaire, pour leur porter des consolations. Lui-même n'avait plus que peu d'heures à vivre.

En revenant de cette paternelle visite, il dut s'aliter pour la première fois; jusque-là, en effet, l'héroïque évêque avait reçu, pour ainsi dire debout, tous les assauts de la maladie. A dix heures du matin, la fièvre fit des progrès effrayants.

Mgr Comboni avait souvent étudié les symptômes et la marche fatale de cette implacable maladie, qui lui avait ravi un si grand nombre de ses fils bien-aimés. Il se sentit perdu. Il fit approcher de sa couche tous ses chers compagnons d'apostolat et, ému jusqu'au fond de l'âme, il demanda à chacun pardon pour les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donné. Il reçut ensuite les derniers sacrements au milieu des larmes et des sanglots de sa famille spirituelle et de ses amis de la ville. Puis de ses mains défaillantes, il bénit les intrépides missionnaires qui partageaient ses fatigues, "les fils de son cœur" comme il les appelait, les absents et les présents, chacune des stations de son vicariat, et tous leurs bienfaiteurs. Enfin, il renouvela le sacrifice de sa vie, déjà tant de fois offert, pour la conversion de la Nigritie. Dans l'intervalle des accès, il faisait des recommandations suprêmes, nommait affectueusement les personnes qu'il avait connues. Puis il perdit la parole. Vers les dix heures du soir, il vomit du sang en abondance, et quelques instants après il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Toute la nuit, dit la lettre qui a apporté ces tristes détails, on entendit des gémissements dans Khartoum; catholiques, schismatiques, musulmans, tous pleuraient la mort de "l'évêque des noirs."

Le 11 octobre eurent lieu les funérailles de l'illustre

défunt. Le gouverneur général, les consuls en uniforme et toutes les autorités de la ville y assistaient; deux brigades de soldats rendaient les honneurs funèbres. La dépouille mortelle de Mgr Comboni a été descendue, après l'absoute, dans la chapelle mortuaire où était déjà enseveli le Père Maximilien Ryllo, de la Compagnie de Jésus, premier provicaire apostolique de la Nigritie. (1846-1848).

Ainsi est mort dans toute la force de l'âge, usé prématurément par d'excessives fatigues et les ardeurs dévorantes du climat, le premier vicaire apostolique de l'Afrique Centrale. Mgr Daniel Comboni était né à Limone de Saint-Jean (diocèse de Brescia), le 15 mars 1831. Elevé à l'institut du P. Mazza à Vérone, il se prépara au sacerdoce d'abord dans l'intention de se vouer aux périlleuses missions du Japon; mais, en 1849, un missionnaire de l'Afrique Centrale, de passage à Vérone, fit de l'État de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham. Huit ans après, en effet, nous le trouvons sur les bords du Nil blanc; les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau.

Instruit par son expérience personnelle de la nécessité de préparer par une acclimatation progressive les missionnaires de la Nigritie, Mgr Comboni fonda en 1867, au Caire, des établissements pour ses auxiliaires. Il avait déjà créé à Vérone deux instituts pour faciliter le recrutement des prêtres et des religieuses nécessaires à sa mission.

Le 21 mai 1872, il fut nommé pro-vicaire de l'Afrique Centrale. A cette époque commence la prospérité de la mission, qui, fondée en 1846, avait jusque-là, ce semble, tué plus d'ouvriers apostoliques qu'elle n'avait donné de néophytes à la sainte Eglise. Les stations du Kordofan, du Djébel-Noubas et de Berber furent fondées, celle de Khartoum agrandie, et le prélat préparait de nouvelles conquêtes lorsque la mort l'a frappé. Depuis le 31 juillet 1877, Mgr Comboni était évêque de Claudiopolis *in partibus* et vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.—(*Annales de la Propagation de la Foi, Lyon.*)

Deux Missionnaires dans la Nigritie

A NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

[Nous venons de recevoir un numéro des *Annales de l'Archiconfrérie* de Notre Dame des Victoires de Paris que le Rév. P. Bouchard a eu l'obligeance de nous adresser. Il contient un article et une lettre fort intéressants sur les Missions de l'Afrique Centrale que nous nous empressons de communiquer aux lecteurs des Annales.]

I.—Nous avons eu l'occasion d'entretenir plusieurs fois nos associés sur la partie des Missions de l'Afrique centrale, confiée aux religieux de l'Institut de Vérone. Le passage à Notre-Dame des Victoires, en 1880, de Mgr Comboni, fondateur de l'Institut de Vérone, et vicaire apostolique du Soudan et de la Nigritie, avait puissamment servi à augmenter nos fraternelles sympathies pour cette intéressante Mission. Aussi, il y a quelques mois, quand les feuilles religieuses nous annoncèrent la mort de Mgr Comboni, avons-nous éprouvé une bien sensible douleur.

Les lettres qui apportèrent en France cette triste nouvelle étaient signées par le R. P. Arthur Bouchard. Originaire du Canada, le P. Bouchard est attaché, depuis plusieurs années, à l'institut de Vérone, et missionnaire de l'Afrique centrale. Il venait de recevoir le dernier soupire de Mgr Comboni, et avait enterré, en treize jours, cinq membres de la Mission. Lui-même n'avait échappé à la mort que par une espèce de miracle.

Il nous était réservé, pour les premiers jours de mars de recevoir la visite du R. P. Bouchard. Nommé administrateur de la Mission de Nigritie, il avait dû venir au plus tôt, en Europe, pour informer le Saint-Siège de tous les événement dont il s'était trouvé l'infortuné témoin. Un de ses confrères, missionnaire au Cordofan, le R. P. Vincent Marzano, l'accompagnait.

Il était bien juste que nous fissions au R. P. Bouchard et à son compagnon un sympathique accueil. Nous les avons

invités à prendre part à nos réunions du samedi matin, 4 mars, et du lendemain dimanche. Dans chacune de ces réunions, le R. P. Vincent Marzano voulut bien nous faire entendre quelques-uns des chants qu'il a composé pour les nègres ; ceux qui sont intitulés : *Voix de l'esclave et Consécration à Marie*, nous ont particulierement frappés. Bien entendu, nos meilleurs prières, dans ces réunions, ont été offertes pour la Mission de la Nigritie si douloureusement affligée en ce moment, et toutes nos quêtes ont été consacrées à cette sainte œuvre. L'argent recueilli servira plus spécialement à l'achèvement d'une citerne, dont les Révérends Pères veulent doter la Mission. Elle portera le nom de citerne de Notre-Dame des Victoires. Ce sera un immense bienfait pour la Mission ; la privation d'eau est, dans ces régions constamment desséchées par le soleil, le plus grand obstacle à l'établissement des missionnaires. Le P. Marzano emploiera aussi une partie de nos modestes offrandes à élever un autel, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, dans l'église qu'il vient de construire lui-même, avec le concours de ses nègres, à El-Obeid, capitale du Cordofan.

II. — Quelques jours après la visite des deux Missionnaires à Notre-Dame des Victoires, nous avons reçu du R. P. Bouchard, la lettre suivante que nous sommes heureux de communiquer à nos associés.

Paris, 15 mars 1882.

Vénérable Monsieur et cher bienfaiteur,

Avant de quitter Paris et bientôt l'Europe, pour retourner dans ma chère mission de Nigritie, permettez-moi de venir vous exprimer mes sentiments de profond respect et d'éternelle reconnaissance, pour vos bontés envers moi et votre admirable charité envers la pauvre et désolée mission de l'Afrique centrale, dont je suis l'indigne missionnaire. Je désirerais vivement aussi remercier les membres de votre admirable Archiconfrérie pour leur charité ; mais comme il m'est impossible de le faire, j'ose vous prier de vouloir bien être mon interprète auprès d'eux, si c'est possible. Soyez

certain, vénérable monsieur, que chaque jour mes faibles prières seront offertes pour vous et pour vos charitables päroissiens. Je ferai mieux, je ferai prier nos chrétiens, surtout nos chers petits noirs, afin que Dieu répande sur vous et sur vos pieux associés ses plus abondantes bénédictions.

En retour vous voudrez bien vous souvenir de nous auprès de Notre-Dame des Victoires, surtout dans vos belles réunions du dimanche que nous n'oublierons jamais. Oh! comme il fait bon dans ce sanctuaire béni. Comme le missionnaire est heureux de venir prier Marie dans l'endroit où elle se plaît à manifester, d'une façon si éclatante, sa puissance et sa bonté ! Là, au pied de son autel, il sent augmenter encore son courage et le désir de faire connaître cette divine mère de Jésus à tant de malheureux qui n'en ont jamais entendu parler.

Si le temps me le permettait, je vous rapporterais plusieurs traits de la puissante intercession de la sainte Vierge en faveur des pauvres noirs de l'Afrique centrale. En voici un entre mille.

Il y aura bientôt trois ans, une jeune négresse de dix-sept à dix-huit ans, venue des provinces de l'Equateur, vint se réfugier à la Mission. A peine entrée, elle fut émerveillée de voir comme ses compagnes, déjà chrétiennes, étaient heureuses et bien traitées. Les compagnes ne manquèrent pas de lui dire que leur bonheur venait de ce qu'elles étaient chétiennes ; elles lui parlèrent de la religion, de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, La pauvre esclave était saisie d'admiration. Quand on lui eut dit qu'elle même pourrait un jour être chétienne, aimer Dieu et sa sainte Mère et être aimée d'eux, elle n'eut plus qu'un seul désir celui de mériter d'être baptisée. Elle se mit à pratiquer les plus belles vertus d'une manière bien édifiante, et son application pour apprendre le catéchisme et les prières était extraordinaire. Toute la journée elle se faisait répéter les prières et elle ne pouvait pas se rassasier de dire l'*Ave Maria*.

Comme elle était très forte et très laborieuse, on l'employait, en compagnie d'une autre jeune fille très bonne chrétienne, à broyer entre deux pierres le grain dont on fait l'es-

pèce de bouillie qui, en Afrique, remplace le pain. Pour récompenser sa compagne, laquelle tout en travaillant, lui enseignait les prières et la doctrine chrétienne, elle lui donna ses anneaux d'oreilles qui étaient en or,—c'est le plus grand sacrifice que puisse faire une jeune négresse. Il y avait à peine un mois qu'elle était à la Mission que déjà elle suppliait le supérieur de lui administrer le saint baptême.

Ce dernier lui disait d'attendre afin de se mieux préparer. La pauvre négresse retournait à son travail en pleurant, et quand elle avait quelques moments libres après les repas, elle allait à l'église prier la sainte Vierge de lui obtenir le bonheur d'être bientôt sa fille.

Notre Dame exauça les prières de cette admirable catéchumène qui ne désirait que d'aimer Dieu et sa sainte Mère, et de les voir bientôt au ciel. Six semaines après son entrée à la Mission, un jour qu'elle travaillait en récitant ses prières, elle tómba à la renverse. Sa compagne vint immédiatement à son secours ; elle vit que la malade rejetait un flot de sang par la bouche ; une veine venait de se rompre dans son estomac. Aux cris de sa compagne, les sœurs accoururent et voyant l'état de la jeune fille, elles firent appeler les missionnaires. le R. P. Bonomi, alors supérieur de la Mission et moi, nous arrivâmes au même instant. La malade ne pouvait plus parler, mais par signes elle fit comprendre qu'elle désirait le saint baptême. Le Révérend Père Supérieur lui dit quelques mots, et comme le temps pressait, lui administra le sacrement régénérateur. Jamais de ma vie je n'oublierai ce moment. A peine l'eau sainte eut-elle purifié cette âme si bien disposé, que la figure de la nouvelle chrétienne prit une expression angélique. Elle pressa le crucifix sur ces lèvres, et quelques minutes aprés son âme s'envola au ciel, nous laissant dans l'admiration des miséricordes de Dieu et de la puissante intercession de sa sainte Mère.

Il y a, sans doute, beaucoup de souffrances en Afrique, mais il y a aussi de bien douces consolations. Quel bonheur d'arracher quelques âmes à Satan qui règne presqu'en maître dans la pauvre Afrique centrale. Dans ces moments de joie céleste, le missionnaire s'écrie comme saint Paul : " Rien ne me séparera de la charité de Jésus-Christ, ni la faim, ni la

persécution, ni la tribulation, ni la mort." Telle était la devise de notre regretté vicaire apostolique, Mgr Comboni. Vous qui avez été son ami, et tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le vénérable évêque, vous savez ce qu'il y avait en lui de charité pour les âmes et d'amour pour Jésus-Christ... Fondateur de l'institut de Vérone, il pouvait se promettre, après les premières épreuves, de brillant succès. Dieu l'a appelé à lui presque subitement et dans toute la force de l'âge. Comme Elie, il a laissé son manteau à ses fils et il priera pour sa chère Mission. Oh! oui, j'en ai la douce conviction, il obtiendra de Dieu que le jour de la miséricorde arrive bientôt pour les malheureux enfants de Cham, qui, depuis tant de siècles, gémissent sous le poids de la plus lamentable des malédictions.

Pardonnez-moi, vénérable Monsieur, d'avoir été si long: j'ai pour excuse votre zèle pour le salut des âmes, votre sublime dévotion à la sainte Vierge, l'intérêt que vous portez à toutes les missions et en particulier à celle de l'Afrique centrale, parce qu'elle est la plus malheureuse.

Encore une fois, vénérable Monsieur et cher bienfaiteur, veuillez agréer les sentiments de profond respect et de reconnaissance de votre humble serviteur,

A. Bouchard,
Prêtre, missionnaire apostolique de l'Afrique centrale.

MISSIONS D'ASIE

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon]

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CORÉE.

Lettre de M. Robert, missionnaire apostolique en Corée, à M. Armbruster, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Corée, le 11 août 1881.

" Bien cher Directeur,

" Je viens d'achever la longue et difficile administration du district qui m'a été confié par notre cher provicaire, M. Blanc, et comme je suis en vacances, je m'empresse de vous donner de mes nouvelles.

" En Corée, la règle est qu'on ne fait pas la visite des chrétientés pendant les mois de juin, juillet et août. A cette époque, en effet, les néophytes sont absorbés par les travaux des champs, par le commerce et les autres industries ; il est alors très difficile de les rassembler et plus difficile encore au missionnaire de voyager pendant les chaleurs et les pluies de l'été.

" D'ailleurs, après huit ou neuf mois d'une administration pénible, on a besoin de repos, je vous l'assure, on est rompu de fatigue et, si l'on ne prenait les précautions nécessaires, la santé ne tarderait pas à subir les conséquences fâcheuses d'un zèle imprudent.

" Bref pour en revenir à ma dernière tournée d'administration, je vous dirai qu'elle s'est passée sans accidents sérieux, grâce à une protection toute spéciale de la divine providence. Commencée à la huitième lune de l'année dernière (octobre 1880), elle a duré huit longs mois, pendant lesquels j'ai parcouru une distance de plus de 400 lieues, dans un pays inhospitalier et par des chemins dont on ne peut se faire une idée ; j'avais parfois de la neige jusqu'à la ceinture. En effet, l'hiver

dernier, la neige est tombée avec une telle abondance que, dans les plaines, elle atteignait une hauteur moyenne de deux pieds et, dans les ravins où le vent l'avait amoncelée, il y en avait jusqu'à deux ou trois mètres d'épaisseur. Pour compléter le tableau, ajoutez un froid glacial de 21 à 25° au dessous de zéro.

" Au mois de janvier (1881), vers le ving-et-unième jour, j'ai failli rester en route, tant le froid était intense. Je me rendais à une petite chrétienté du district de S., le vent soulevait des tourbillons de neige, elle m'entrait dans la bouche et me coupait la respiration. Ma barbe n'était plus qu'un énorme glaçon qui me montait jusque dans les narines, et je serais mort en chemin, si les chétiens que j'allais visiter, avertis à temps, n'étaient venus à mon secours.

" J'en fus quitte pour avoir les pieds gelés. Lorsque je voulus quitter ma chaussure, la chose me fut impossible, les bas se trouvaient pris avec les sandales de paille et la peau des pieds, de sorte qu'on fut obligé de faire dégeler le tout sur des charbons ardents, ce qui me causa une extrême douleur.

" Mais, qu'importe !... d'ailleurs, je ne tardai pas à être guéri ; la peau des pieds, cependant, tomba entièrement par deux ou trois fois, et il est bien sûr que je me souviendrai longtemps de cette journée.

" Bref, je ne m'étends pas davantage sur mes petites peines ; grâces à Dieu encore une fois, j'ai pu suffire à la besogne et escalader les montagnes les plus escarpées, afin de procurer le bienfait des sacrements à tant de chrétiens qui sont allés y chercher un asile pendant la persécution.

" Dans ces contrées perdues, presque inaccessibles, ces pauvres néophytes sont réduits à la plus grande misère, n'ayant pour toute nourriture que des glands et des pommes de terre. Malgré leur extrême pauvreté, ils sont, néanmoins, tous très gais, tous contents, puisque leur position actuelle leur permet d'imiter de plus près l'exemple de notre divin modèle, qui, le premier, leur a appris à se soumettre en tout à la volonté de Dieu.

" Le nombre de mes confessions s'élève à 2,000 et j'ai donné le baptême à 72 adultes. Vous voyez que N. S. semble

bénir notre chère mission et, cette année surtout, bien des des brebis, délaissées depuis la persécution, sont rentrées au bercail. Remerciez avec moi cette divine bonté et prions-la ensemble de continuer à jeter un regard de miséricorde sur cettte portion de sa vigne, afin que les conversions deviennent de plus en plus nombreuses et que le royaume de Jésus-Christ prenne une nouvelle extension. En Europe, l'Eglise est bien éprouvée ; mais ici, au contraire, la situation s'améliore, les adorateurs du vrai Dieu augmentent en nombre et tout nous fait espérer, pour un avenir prochain, des jours meilleurs.

" Le trait suivant vous fera voir qu'en Corée, comme ailleurs, nous avançons vers le siècle du progrès et que sous peu, Dieu le veuille ! nous pourrons nous consacrer librement à l'exercice de notre ministère. Dernièrement, un de mes confrères revenait de faire l'administration d'une chrétienté voisine lorsque, sur le soir, à deux lieues de sa demeure, il fut rencontré par une bande de satellites lancés à la poursuite des voleurs, très nombreux dans ces parages. A l'auberge où se trouvaient les sbires du gouvernement, les porteurs du Père furent reconnus par un portefaix des environs comme étant potiers de leur état et habitants de tel village, par conséquent, selon l'étiquette coréenne, inhabiles à accompagner un noble. Ce portefaix ayant fait part de ses soupçons aux satellites, ceux-ci se rendirent le lendemain au village qui leur avait été désigné et demandèrent à le visiter, sous prétexte qu'on y cachait un chef de voleurs.

" Il ve sans dire que notre confrère fut bientôt découvert et, comme on le traitait de brigand, il se déclara européen, demanda aux satellites s'il avait ordre de s'emparer de sa personne, et, sur leur réponse négative, il leur enjoignit d'aller en référer au gouverneur de la province. Deux d'entre eux se mirent donc en route, tandis que les autres gardaient le missionnaire.

" Pendant les trois jours qui s'écoulèrent avant le retour des deux envoyés, notre confrère donna les sacrements à tous les habitants du village. Les satellites assistèrent avec dévotion à la sainte Messe, et les païens des environs vinrent par milliers voir l'européen. Cependant il ne se

produisit ni trouble, ni manifestation fâcheuse. Les geôliers improvisés du Père empêchaient la foule de pénétrer dans sa chambre pendant qu'il entendait les confessions; ensuite, quand le missionnaire avait achevé, il venait de lui-même se promener au milieu des païens, leur disant de le bien regarder, qu'il était un homme comme eux, avec des yeux, des oreilles..., etc.

" Enfin, contre toute attente, les satellites envoyés auprès du gouverneur étant de retour, ils prirent tous ensemble congé de notre confrère, lui firent leurs adieux et allèrent même jusqu'à lui témoigner le désir de devenir eux-mêmes chrétiens ; ils se retirèrent enfin sans avoir fait le moindre dégât. Le gouverneur leur avait intimé l'ordre de laisser l'Européen tranquille. Un fait de ce genre est un bon signe, c'est le seul qui se soit jamais produit en Corée.

" Dans une autre province, un missionnaire fut, durant le cours d'une pénible et dangereuse administration, reconnu par des lettrés et des ouvriers qui se contentèrent de dire : " Oh ! c'est un noble Européen ! "

" Un autre confrère a été plus heureux, au mois de décembre dernier ; comme il entrait dans une auberge où il devait passer la nuit, l'aubergiste, après l'avoir bien considéré, dit à ses gens : " J'ai beaucoup voyagé et j'ai vu très-souvent ce noble à la capitale. " Ils en ont bien ri.

" Malgré cela, nous sommes loin de nous laisser aller à l'imprudence, nous gardons toujours le plus strict *incognito*, soit dans nos voyages, soit dans nos résidences d'été ; car, bien que notre situation se soit améliorée et que le gouvernement paraisse animé de meilleurs dispositions, nous avons, cependant, toujours à redouter le zèle indiscret de certains mandarins, qui continuent de nous être hostiles. Le fait suivant vous montrera combien nos craintes à cet égard sont justifiées.

" Au mois de mars, nous avons eu un commencement de persécution à Paik-tchyen ; voici à quelle occasion. Un jeune néophyte de cette ville, qui avait été instruit par un médecin, Ni Paul, et que j'avais baptisé au mois de décembre dernier, voulut faire partager son bonheur à sa femme et se mit à l'instruire. Il s'adressait mal ; cette femme feignit de

vouloir embrasser la foi et, quand elle fut bien au courant de tout ce qui se passait, elle conçu le dessein de dénoncer les chrétiens, " afin d'anéantir cette secte diabolique, " ce sont ses propres paroles. Dans ce but elle alla accuser un néophyte de la ville, nommé Pak François, qui fut immédiatement arrêté et conduit au prétoire ; mais le mandarin était absent. Le médecin Ni Paul, apprenant l'arrestation de son ami, alla lui-même, par excès de ferveur, se livrer en disant que Pak François était son maître, que c'était lui qui lui avait appris à connaître et à aimer la religion et qu'il était résolu de mourir avec lui.

" D'abord on ne l'écouta pas, on le renvoya même ; mais les prétoriens se ravisèrent et allèrent faire une perquisition chez lui. Ils y découvrirent quantité de livres de religion, écrits soit en chinois, soit en coréen, avec un bréviaire que j'y avais laissé en dépot. Ni Paul, considéré dès lors comme un chef de la secte qu'on voulait anéantir, fut arrête et conduit au mandarinat.

" Jusqu'a ce jour, Pak et Ni n'ont pas été rendus à la liberté. On vient même de me rapporter qu'ils ont eu à subir plusieurs tourments à la préfecture. La ferveur bien connue de ces deux néophytes me fait espérer qu'ils resteront fermes au milieu des supplices. Néanmoins nous devons prier pour eux afin que le bon Dieu leur accorde la force nécessaire pour gagner la palme du martyre.

" On lira plus loin la relation que, sur l'ordre des missionnaires, Ni Paul a faite de son arrestation, de ses interrogatoires et de sa délivrance.

" Ni Paul a un père, vénérable vieillard aux cheveux blancs et presque aveugle ; outre un enfant qui lui est né depuis son arrestation, il lui reste encore deux filles, une de quinze ans et l'autre de sept. Pak François n'a que sa femme et un fils de dix-huit ans. Tous se sont réunis dans une seule maison afin de pouvoir s'entr'aider. Ils ont été vite à bout de ressources, et ils ne font plus qu'un seul repas par jour. Et encore quel repas ! Nous leur avons envoyé quelques secours.

" Les autres chrétiens de la même localité ont dû se disperser et fuir au plus vite, leur position est on ne peut plus

critique. Ayant perdu presque tout ce qu'ils possédaient, ils errent çà et là, mendiant leur nourriture de chaque jour, sans savoir au juste où s'établir. L'un d'eux, Song Jean, aurait été dit-on, saisi par les satellites à Kok-san et tellement mutilé qu'il lui serait désormais impossible de reprendre son travail et de pourvoir à sa subsistance. Il a été relâché toutefois.

" Toutes ces misères tiennent sans doute à ce que le démon aura voulu se venger du succès de notre dernière administration (1) et Dieu aura permis cette épreuve afin de mettre nos chrétiens en garde contre une espérance trop prématurée de la liberté de la religion en Corée. C'est une leçon pour eux et pour nous, leçon qui doit nous faire prendre toutes les précautions nécessaires pour notre sécurité et celle de nos néophytes.

" En fait de politique, hier soir un courrier m'a annoncé l'arrivée des navires russes, anglais, américains et japonais dans le fleuve de la capitale, mais je ne sais encore si ce bruit est fondé (2), attendu que les Coréens aiment à faire courir des nouvelles à sensation. Toutefois, si c'était vrai, nous pourrions peut-être espérer une ère meilleure.

" A Séoul, il paraît que les Japonais font merveille, ils forment les Coréens à l'art de la guerre. On a choisi 80 soldats dont on a confié l'éducation à l'attaché militaire de l'ambassade japonaise. Jusqu'à ce jour, tout s'est borné aux exercices de bras, de jambes, demi-tour à droite, par le flanc gauche... etc. Les curieux abondent et c'est à qui fera les plus beaux *cancans*. Les uns trouvent cela joli, d'autres disent que c'est bête et inutile ; les plus *malins* faisaient, les premiers jours, courir le bruit que les Japonais enseignaient le *Htyen-tjyou-ak*, c'est-à dire à faire le signe de la croix, à se frapper la poitrine, etc...

" On vient aussi de me raconter qu'ayant entendu dire que,

(1) Malgré les difficultés et les périls de l'administration des chrétiens en Corée, les missionnaires ont pu, au prix des plus grandes fatigues, entendre plus de 8,000 confessions et donner le saint baptême à 352 adultes.

(2) Les navires, dont il est parlé, étaient tous japonais. Les escadres étrangères n'ont pas cette année, malgré leurs chances de succès, renouvelé les tentatives qu'elles avaient faites sans résultats l'année dernière.

du lieu où leurs corps avaient été enterrés, près de la porte de l'ouest, à la capitale, les chrétiens massacrés pendant la persécution, criaient justice contre les ennemis de la religion, le roi aurait ordonné de faire de nombreux sacrifices afin d'apaiser les âmes de ces infortunés. Ce récit fait dire aux païens que le roi va se faire chrétien, ou plutôt qu'il est déjà chrétien et que les adorateurs du Maître du ciel peuvent maintenant lever la tête et chanter victoire. Je vous donne naturellement ce récit sous toute réserve.

" Quoiqu'il en soit, le pays est en état de fermentation, les lettrés de la province Lyang-san se sont soulevés dernièrement et sont venus à la capitale manifester devant le palais du roi, déclarant qu'ils ne voulaient pas des étrangers et qu'il fallait exterminer les Japonais qui ne font qu'un avec les Européens. La protestation a été rejetée, les chefs emprisonnés et envoyés en exil. Néanmoins, beaucoup de Coréens demeurent obstinément hostiles aux étrangers et s'opposent à l'ouverture de leur pays : " Mieux vaut mourir, disent-ils, " que de communiquer avec des étrangers. Nous avons de " la poudre, de bons chasseurs, des soldats, etc..., qu'on les " tue tous et qu'on les extermine jusqu'au dernier... " Cependant, les idées de tolérance gagnent du terrain et le parti favorable au progrès devient de jour en jour plus puissant.

" Que résultera-t-il de tout de tout cela ? Je l'ignore. En tout cas, ce que le bon Dieu voudra, quand il le voudra et comme il le voudra ! En attendant l'accomplissement de sa sainte volonté ici-bas, restons toujours unis, prions l'un pour l'autre, et espérons en Celui qui est tout puissant et qui d'un seul acte de sa volonté, peut apaiser la tempête et mettre un terme aux efforts des méchants. Je finis ma lettre en me recommandant plus que jamais à votre bon souvenir devant Notre-Seigneur et Marie, notre Mère à tous. Obtenez pour moi la grâce de travailler longtemps encore à cette portion de la vigne qui m'a été confiée.

" A. Robert. *mis. ap.* "

Deux enfants sauvages.

Une famille sauvage quitte un jour le fort Naskapi pour aller se fixer près du lac Manawan, et y vivre de chasse et de pêche pendant quelques semaines. Nous sommes à la période des longs jours. Le crépuscule et l'aurore se rencontrent, et, pendant plus de 15 jours, la nuit cherche en vain à envelopper de ses ténèbres cette partie du Canada qui, au même moment, salue, à l'occident le coucher du soleil et, à l'orient, le lever de l'aurore. Quatre personnes composent cette famille indienne : le père, la mère et deux enfants dont le plus vieux a six ans. La vie se passe bien paisible à l'ombre de leur petite tente de caribou. Chaque matin le père, à l'aide de son petit canot d'écorce, va faire une visite à son rets de *babiches* de caribou, dont les mailles de cinq pouces doivent contenir quantités de gros poissons. La pêche finie, il s'en revient sous sa tente, s'étend sur ses branches de sapin, se tourne sur le côté gauche, mange un poisson, puis se tournant sur le côté droit, en mange un autre, puis il bâille, tâche de s'endormir, puis ensuite de dormir ; qu'il réussise ou non, les machoires vont toujours leur petit train, et chair et arêtes de poisson disparaissent dans le gouffre de son estomac. La femme travaille, elle travaille le matin, elle travaille le midi, elle travaille le soir, elle travaille presque la nuit entière. Il faut préparer les peaux de caribou pour les habits, elle doit aller au loin chercher du bois pour la cuisine, et nous ne devons pas oublier que c'est à elle seule de veiller sur les enfants.

Les petits enfants jouent dans le sable de la grève ; des petits Canadiens de leur âge feraient des fours ; eux font des chaussées, des trappes ; avancent leurs petites mains en glissant pour imiter la loutre et se font presser les doigts par la baguette disposée de manière à écraser leur loutre imaginaire qui, généralement, meurt du premier coup. Il faut être bien ferme pour ne pas aimer à réussir du premier coup !

Leur vie est donc bien tranquille. Pas de bateaux à vapeur, pas de chemin de fer du Nord ou du Sud, pas de journaux qui viennent leur parler de l'huile St. Jacob ; pas d'élections, n'attendant par conséquent aucune place du gouvernement ; pas de boissons, ne pouvant enivrer personne ni

acheter les consciences " pour le plus grand bien de notre Patrie commune, pour conserver intactes les traditions d'une sainte politique, " ces peuples évangélisés, pratiquant notre sainte religion, seraient les plus heureux mortels du dix-neuvième siécle. Un proverbe dit : le bonheur qu'on veut avoir en ce monde gâte celui qu'on a. Ces paroles ne doivent pas être à l'adresse des sauvages qui se contentent de bien peu. Un peu de caribou, du poisson et une écorce de bouleau pour faire un canot, voilà toute l'ambition des Rothschild des bois plus heureux, jouissant d'une meilleure santé et vivant plus vieux que ceux de Londres. Mais fermons la parenthèse et revenons à notre famille.

Un matin, le père va voir à ses rets. Il les soulève tranquillement. Elles pèsent plus que de coutume, quelques gros poissons sont capturés ; il faut donc y aller prudemment, car le lac est agité sous l'effet d'un gros vent. Tout à coup une houle plus forte que les autres vint soulever le canot et le jeter contre les " flottants " du rets. L'embarcation tourna et l'homme, mêlé dans les rets, disparût. Le vent entraîna le canot, la perche qui indiquait l'endroit où se trouvaient les filets le suivit, et le poids du pêcheur noyé a probablement entraîné le rets au fond du lac.

Les deux enfants dorment dans la cabane.

La mère est dans les bois cherchant quelques branches sèches ....

Le plus vieux des enfants se lève, il voit son petit frère qui joue dans les cendres du foyer, il se met à jouer avec lui. Le jour s'avance, le plus jeune des enfants pleure et demande à manger et son petit frère de répondre : " Maman s'en vient, tiens, regarde là-bas sur la montagne, elle recueille de belles petites graines rouges pour bébé." Et les enfants de recommencer à jouer. Un quart d'heure se passe. Nouveaux cris de la part du cadet, que son petit frère cherche en vain à calmer. A la porte de la cabane, se trouvaient quelques poissons de la pêche de la veille. Poussés par la faim et par l'instinct de leur conservation, les enfants mangèrent ces carpes crues. Le plus vieux, debout près de la porte de la cabane, promenait des regards inquiets autour de lui. De temps à autre il appelait sa mère, sa faible voix ne recevait pas de réponse—A son tour il se mit à pleurer et pleura amèrement, de bien cuisantes larmes inondaient ses petites joues et sa mère n'était pas là pour les essuyer. Epuisé par ses cris et ses pleurs abondants, il succomba à la fatigue. Combien de temps dormit-il ? il ne le sait pas. A son réveil, il trouva son petit frère couché près de lui, les yeux rougis par les larmes ; il avait donc bien pleuré lui aussi.

Il regarde autour de lui :—papa, maman ; point de réponse. Son père n'y est pas, sa mère n'est point revenue.

Il sort de la tente et s'aventure à travers un sentier qui conduisait à une haute montagne. Il appelle sa mère, l'écho lui renvoie le mot qui se perd dans le lointain. Il retourne en toute hâte vers son petit frère: petit frère, viens vite chercher maman qui est à cueillir de belles graines rouges pour nous autres. Le petit enfant, souriant, part en tenant la main de son frère.. Ils suivent un sentier bien battu gravissant péniblement une montagne; l'aîné s'arrête plusieurs fois pour crier à sa maman. Le moindre bruit qui se fait entendre lui jette à l'oreille le nom de sa mère; il regarde de tous côtés, mais rien que la profonde solitude.

Le plus jeune s'arrêtait de temps à autre pour manger des graines sauvages; l'aîné, malgré son jeune âge, commençait à réaliser sa position. D'abondantes larmes coulent de ses yeux, il n'ose plus crier, il craint de contrister son petit frère qui, tout joyeux, s'avance certain de rencontrer sa mère dans sa promenade. Le soleil va disparaître, un vent, glacial souffle du Nord, l'atmosphère se refroidit et une brume épaisse enveloppe la terre. Maman! Maman! où es-tu? L'écho même ne répond plus.

Le frère aîné promène des yeux hagards sur son petit frère que la fatigue a jeté sur la mousse. Celui-ci las de pleurer et de demander à manger s'endort de fatigue. L'aîné est debout, sa tête s'agite continuellement, se tourne de côté et d'autre, ses yeux cherchent quelque chose, son petit cœur bat avec violence, son œil est humecté de larmes, mais l'enfant est silencieux, pas un bruit, si ce n'est, de temps à autre, un soupir longtemps comprimé qui s'échappe de sa poitrine. Il tremble de tous ses membres, la fatigue l'accable, mais il tient son œil toujours grand ouvert: sa mère va peut-être passer! Un bruit se fait entendre. Maman, est-ce vous? dit-il, d'une voix tremblante et à peine intelligible. Pour réponse un cri rauque qui vint déchirer son oreille. Un hibou, perché sur un sapin rabougri, fit entendre son chant lugubre. Il faut avoir été perdu dans la profondeur de nos forêts et avoir entendu, au milieu du silence de la nuit, les notes discordantes, le cri de mort de cet oiseau nocturne, pour se faire une idée de la frayeur qu'il peut causer.

Supposez-vous étendu sous votre tente; le silence le plus parfait règne autour de vous, le battement de votre cœur est le seul bruit qui parvienne à vos oreilles; tout à coup, sans transition aucune, un bruit épouvantable, semblable à celui d'une voute qui s'écroulerait, déchirant l'air en tous sens, vient vous fouetter l'oreille. Malgré vous, vous bondissez de votre couche et instinctivement vous portez la main au-dessus de votre tête comme pour parer un accident.

L'enfant, quoiqu'habitué à ce son étrange, s'écrase sur son

petit frère en poussant un cri aigu. Ce dernier se réveille; il est transi de froid, il appelle sa mère et crie : j'ai faim, j'ai faim. Son aîné essaie de lui fermer la bouche et de lui faire comprendre qu'une grosse bête va les dévorer. Le plus jeune redouble ses cris.

Un long temps s'écoule et la "grosse bête," ne crie plus. D'ailleurs le soleil levant a dissipé la brume dans les airs et le frère aîné, tenant par la main le plus jeune, le conduit cueillir et manger des graines rouges.

Quant à lui, il mange à peine, il n'en a pas le temps, il regarde et regarde toujours de tous côtés. Sa mère est donc allée bien loin puisqu'elle met tant de jours à revenir.

Quand il peut déterminer son petit frère à marcher, il s'avance en suivant un chemin bien battu qui n'est autre qu'un sentier de cariboux si nombreux dans le nord du Labrador. De temps à autre, il porte dans ses bras son petit frère, il ne veut pas s'arrêter, il a tant hâte de voir sa mère.

Le soleil va disparaître et au cri de : Maman! Maman! viens donc vite, tes deux petits enfants se meurent;... pas de réponse.

Un objet noir cependant paraît dans le sentier. Mû par le désir, disons mieux, la nécessité de trouver quelqu'un ou quelque chose, le frère aîné s'avance avec précaution. L'objet est immobile, et placé de manière à barrer le passage des piétons. Il hasarde un faible cri, pas de réponse. Il fait quelques pas, laisse le sentier, décrit en marchant une ligne courbe; il veut voir cet objet de côté. Il avance.... s'arrête... contemple un moment, puis recule, il venait de reconnaître un être humain gisant sur le sol. Il entend les gémissements de son petit frère; il est sourd à ses cris; il est préoccupé, sa jeune intelligence lui fait entrevoir un malheur. Est-ce maman qui est étendue dans le chemin? Est-ce que maman serait morte? se disait l'enfant. Ah! non, elle dort, elle est tombée de fatigue. Il s'approche avec défiance. Maman, dormez-vous? maman! Il voit son petit frère qui s'avance dans le sentier, il aime mieux attendre et lui laisser le soin d'éveiller leur mère, car s'il fallait qu'elle ne s'éveillât plus.

Le plus jeune enfant, âgé d'environ deux ans, par l'habitude du regard, reconnait sa mère, il bat ses petites mains, accélère le pas, un sourire paraît sur ses lèvres, une joie indicible dans son regard, des cris entrecoupés par des soupirs de bonheur s'échappent de sa poitrine depuis si longtemps malade.,, Pauvre petit! que fais-tu? Remercie Dieu d'être si jeune! Ton tendre âge va t'épargner de constater un bien grand malheur. Il s'approche de sa mère, il lui passe ses petites mains dans la figure, veut l'éveiller. Maman! maman! il la tire par son habit, par ses cheveux; puis il regarde

son petit frère comme pour lui demander du secours, et il recommence de nouveau mais sans succès! Sa mère est morte! Il voit un vase d'écorce rempli de fruits sauvages que sa mère lui apportait; il commence à manger, sa petite tête appuyée sur la poitrine de sa mère et s'endort bientôt.

Le plus grand, ou mieux, le moins petit des deux frères, s'était approché et se tenait immobile à une dizaine de pas de sa mère; il attend... elle ne peut être morte, elle va bientôt ouvrir les yeux, lui parler et l'amener à la cabane. Le soleil est disparu sous l'horizon pour reparaître bientôt, mais de gros nuages interceptent la clarté de l'aurore. Le tonnerre gronde au loin, les animaux sauvages errent dans la plaine et cherchent une crevasse de rocher ou un bouquet de sapins pour aller s'y enfoncer. L'enfant regarde, il voit les nuages courir dans le ciel et, déchirés en tous sens sous la violence du vent, prendre la forme de monstres menaçants qui tournent au-dessus de sa tête prêts à s'abattre sur lui. Comme il tremble, ce cher enfant! il n'y peut plus tenir, un cri de mourant s'échappe de ses poumons et les deux mains tendus vers sa mère, il court se jeter dans ses bras. Maman! Maman! c'est moi.... Un coup de tonnerre est la seule voix qui réponde à l'appel, il pousse un cri, se ferme les yeux et se cache la figure sous les bras de sa mère. Il entend marcher. Il pousse brusquement son petit frère qui s'éveille. L'espérance renait tout à coup dans son âme. Le souvenir de son père vint frapper pour la première fois son esprit. Tant qu'il crut compter sur sa mère celle-ci lui suffisait; maintenant que sa mère ne répond plus à ses caresses, il pense à son père, son père qu'il croyait parti pour une chasse lointaine, son père absent si souvent de la cabane pour cinq ou six jours, c'est peut-être lui qui revient. Anxieux, il relève la tête, son petit frère suit son mouvement.

Il pousse un cri de terreur; une ourse suivie de deux petits se dresse à deux pas de lui dans le sentier. Elle cherche un gîte pour ses oursons, elle voit un obstacle dans le chemin, elle entend un cri, elle croit qu'on en veut à la vie de ses petits, elle ne se contente pas de se mettre en défense, elle attaque. Elle s'avance à pas lents mais mesurés, ses griffes labourent la terre, sa gueule ouverte laisse tomber l'écume de la rage, son gosier laisse échapper des hurlements affreux; elle est à la distance voulue, appuyée sur ses pattes de derrière, elle allonge le cou, étend les griffes de ses pieds de devant et se dispose à broyer sous ses dents aiguisées le premier ennemi qui s'offrira à sa fureur.

Pauvres petits enfants! qu'allez-vous devenir! Lecteurs! entendez-vous leurs cris? "Maman! maman! aie... aie... Maman! Tantôt leurs petites mains s'agitent machinalement

devant leur figure pour repousser l'ennemi, tantôt leurs petits bras entourent le cou de leur mère, ils pressent leur poitrine contre la sienne; ils voudraient s'y cacher. " Maman! Maman! défends-nous, crièrent-ils d'une voix déchirante."

L'ourse pose une de ses pattes sur l'épaule de l'enfant, puis recule tout à coup de quelques pas. L'odeur cadavérique l'a repoussée. L'on sait jusqu'à quel point les animaux sauvages ont horreur des cadavres. Elle ne s'avoue pourtant pas vaincue. Elle recommence de nouveau l'attaque, mais cette fois-ci de côté.

Les petits enfants, toujours au cou de leur mère, passent par dessus sa poitrine, et, les yeux sur le féroce animal, se pressent près d'elle. Le plus âgé, lui, lève le bras pour s'en servir comme d'une défense. L'ourse hurle et engueule ce membre qui le menace ; ses mâchoires ne se contractent pas, il semble qu'elles ont touché un poison, et l'animal épouvanté, rebondit en arrière.

L'ennemie commence alors à tourner à distance autour du cadavre, s'arrêtant de temps à autre.

Les petits enfants, rivés au cou de leur mère, deviennent immobiles. Le vent augmente, l'ourse se jette par terre, se frotte le museau contre la mousse, hume l'air, se lève en grognant et disparait suivie de ses petits à travers les ravins.

Les deux enfants ne crient plus, ne remuent plus, leurs petits bras, enlacés autour du cou de leur mère, l'étreignent ; tous trois sont immobiles.

Un coup de fusil se fait entendre près de l'endroit où gisent cette morte et ces mourants.

L'ourse avait été aperçue par un chasseur Naskapi en embuscade près du sentier des caribous. L'animal blessé à mort tombe dans la route, ses petits rebroussent le chemin, le chasseur les poursuit, et tout à coup il s'arrête effrayé devant un cadavre. Il considère les traits de cette personne morte, il la reconnait; en examinant les enfants, il voi d'abondantes sueurs inonder leur visage et constate qu'ils respirent encore. Il les saisit dans ses bras, ce sont deux masses inertes, les chargent sur ses épaules et, sans perdre une minute, il se hâte de regagner sa tente. Son épouse venait d'achever de disposer des branches de sapin sur le sol, car cette famille ne faisait que d'arriver en ce lieu, quand il se présenta devant elle chargé de son double fardeau. On ramena les deux enfants à la connaissance.

Le plus vieux ouvrit de grands yeux, et regardant autour de lui, il poussa un cri perçant, puis cacha sous la couverte ses petits membres tremblants. Quand on voulait le toucher il s'écriait : maman! maman!

Le plus jeune resta longtemps malade, mais l'effet de la

peur dura moins longtemps et eut des suites moins funestes que chez son frère. Ce dernier resta presque idiot. On ne pouvait l'approcher, le moindre bruit le faisait trembler. Il fut quelques mois sans parler, puis, à force d'instances, on parvint à avoir pour toute réponse, aux nombreuses questions qu'on lui adressait, les mots entrecoupés suivants : papa parti... maman dans le bois... l'Esprit gronda en l'air... maman morte... Une grosse bête—pas dévorés... bien peur... Son regard avait quelque chose de vague, d'insaisissable. Lorsqu'il était seul près du rivage d'un lac, ses grands yeux effarés, auxquels la douleur et la peur avaient enlevé toute expression de vie, se promenaient constamment de côté et d'autre ; ils cherchaient encore.

Cet enfant, privé de son intelligence, cherche encore sa mère. La reverra-t-il ? Elle était infidèle, lui et son petit frère furent baptisés par un missionnaire. Le plus jeune est mort et s'est envolé au ciel, l'aîné, mort à la vie de l'intelligence, laissera cette terre pour l'y suivre.

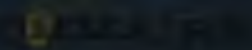
Oh ! œuvre admirable de la Propagation de la Foi, qui permet au missionnaire d'aller faire des saints dans les contrées les plus reculées !

Si l'on comprenait bien le prix d'une âme ! Le dieu des ivrognes demande chaque année des millions qu'on lui jette en bondissant de joie ; le Dieu des âmes se contente de bien peu. Chrétiens, une obole à la belle œuvre de la Propagation de la Foi.

ANNALES

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC



MONTRÉAL



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1882.

(NOUVELLE SERIE)

DIX-HUITIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1882.

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

Permis d'imprimer :

† Edouard-Chs., Evêque de Montréal.

Mgr d'Ottawa dans les Missions Sauvages [1]

(*Suite et fin*)

MATTAWAN, 18 Août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Le Long Sault se compose de six rapides consécutifs: la *Tête du sault*, le *rapide de l'île*, le *rapide plat*, le *rapide croche*, les *fourneaux* et le *pied du sault*; il peut avoir sept milles de long, et il n'en cède en rien, ni pour la rapidité, ni pour la violence, ni pour les caprices, au sault Caughnawaga, entre Lachine et Montréal. Trois hommes se sont noyés au printemps dans le *rapide de l'île*, presque tous les ans il y périt quelqu'un, ce n'est pas rassurant. En haut du *rapide croche*, il y a un remou si fort, surtout au temps des grandes eaux, que celui qui se laisse entraîner dans ses anneaux ne peut en sortir que difficilement. Un jour, c'est-à-dire un soir, le Rév. P. Nédelec trouva un pauvre malheureux qui tournoyait depuis le matin: impossible de passer à travers cette chaîne de courant qui le promenait malgré lui dans la circonférence du cercle. Nous avions pris une heure pour monter le Long Sault. Nous le descendîmes, je crois, en une demi-heure.

" Ce n'est plus une rivière qui nous entraîne, c'est un fleuve, mais un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejaillit en gerbes d'écume. Milles obstacles se dressent devant les vagues effarées, mais elles sautent par dessus en hurlant et rien ne les arrête. Cà et là se présentent des impasses effrayantes, des abymes pleins d'attractions, des tourniquets effroyables, des embûches périlleuses........

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, Nos. 16, p. 45, 17, p. 109.

Autour de nous quel bruit! quel fracas! quel tourbillon! Singulière mobilité que celle de l'eau qui, coulant sur un lit tourmenté, manifeste les mêmes convulsions que si elle était soulevée par la tempête. Les courants se déchaînent et le mouvement accroît leur puissance. Ils se rencontrent, ils se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges profondes tous les objets passant à la surface. Tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des milliers de gouttelettes qui jaillissent comme des étincelles. Tantôt ce sont des chocs de houles et de contre-houles, des bouffées de vagues irritées qui nous montent à la figure, des gouffres profonds qui mugissent à nos côtés et qui nous engloutiraient au moindre écart, ou pour un coup d'aviron manqué." Cette page est de Monsieur votre frère, Son Honneur le juge Routhier, extrait de son charmant petit livre *En canot*, et cette description des rapides du Saguenay peut s'appliquer à la lettre aux rapides du haut de l'Ottawa.

Notre bateau se lance au milieu des bouillons et est emporté avec la rapidité de la flèche, il fournit une course effrénée. Les mains saisissent fortement la planche du siège, le regard se fixe sur l'abime, les lèvres sont muettes et le cœur palpite d'émotion. Chaque fois que le bateau, comme pour s'effondrer, descend dans une cave, les sauvages poussent du fond de leurs poitrines un cri de joie sourd, et le frisson vous passe par tout le corps. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur un rocher, déjà elle n'est plus qu'à quelques pieds, mais soudain Wawate et Pichou, d'un coup d'aviron, l'ont virer bout à bout, et elle continue sa route sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant et descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop. Nos guides sont devenus d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante ; l'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont debout à leur poste. Leur commandement est bref et sec, leurs mouvements sont vifs et saccadés; ils se penchent sur la rame,

ils se baissent, ils se relèvent, d'un bond ils sautent d'un bord à l'autre du bateau. Puis quand le pas périlleux est passé, quand l'abîme est franchi, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur la rame, le poing sur la hanche, triomphants ils sont sublimes. Une fois dans ma vie j'aurais désiré être guide de grand canot, c'aurait été pour sauter le Long Sault.

Restaient encore le rapide *de la Montagne*, le rapide *des Erables* et la *Demi-charge*. Aux *Erables* les vagues bondissent, s'entrechoquent, se brisent ; notre esquif, tête baissée, se jette au milieu du conflit. Une vague furieuse arrive en flanc, saute par dessus bord, nous enveloppe d'un voile humide, et laisse cent galons d'eau au fond de l'embarcation. Il était comique de voir la triste figure que faisait l'un des passagers. A genoux au milieu du bateau, les mains jointes, murmurant des prières, il reçoit sans broncher l'avalanche sur les épaules, tout en poussant un cri de désespoir et en faisant une grimace des mieux conditionnées. Le regard effaré, il reste à genoux dans un demi pied d'eau, tranquille, résigné, attendant trois autres vagues qui se préparent à en faire autant. Heureusement le bateau emporté à toute vitesse, est déjà loin du danger. *L'éclair de chaleur* et le *Chat* rient à cœur-joie et tout l'équipage s'en tient les côtés. Si vous me demandez quel est ce brave, je vous répondrai que la charité chrétienne me défend de le nommer, d'autant plus que, comme disent les anglais, *charity begins at home*. Du reste, quant à tous ceux qui ont montré des visages impassibles et flegmatiques, j'aurais bien voulu voir ce qu'ils ressentaient au fond du cœur.

A 9½ hrs notre bateau, glissant au milieu des ombres, accoste au quai de M. Timmens. Sa Grandeur était attendue. En un instant une procession aux flambeaux s'organise, le jour revient au milieu de la nuit, et accompagné d'une foule compacte nous nous rendons à la maison des Pères à la lueur des torches vacillantes. Monseigneur remercie les citoyens de leur empressement et de leur délicate attention, et bien volontiers nous allons rendre au sommeil ce que nous lui avons dérobé la nuit précédente.

Ce matin Monseigneur a donné la confirmation à une

dizaine de personnes qui n'ont pu se rendre lors de son passage il y a quinze jours. C'est la troisième fois depuis trois semaines que Mattawan reçoit la visite de son premier pasteur. Ça lui sera sans doute une source de bénédiction qui le fécondera au spirituel comme il se développe rapidement au matériel. Vers 1860, en se rendant dans ses missions catholiques des chantiers, le Rév. P. Reboul passait par Mattawan pour la première fois ; il n'y avait guère alors qu'une couple de maisons. En 1869 le P. Nédelec y hiverna ; en 1870 il fut décidé qu'on y ferait une résidence permanente, le Rév. P. Poitras fut le premier directeur, ayant le Rév. P. Nédelec pour compagnon. Pendant quatre ou cinq ans encore les Pères furent les hôtes de M. Timmens. En 1874 ils bâtirent la maison qui est occupée aujourd'hui par l'hôpital ; ils l'habitèrent jusqu'à l'année dernière alors qu'ils élevèrent à quelques pas de là un joli presbytère en brique à deux étages. Deux Pères seulement, les PP. Déléage et Emery, résident habituellement à Mattawan pour desservir une étendue de pays de plus de soixante-dix milles carrés ; ils sont obligés de se multiplier pour faire face à tous les besoins. C'est bien le cas de répéter que la moisson est abondante et que les ouvriers sont peu nombreux.

Les Sœurs de Charité d'Ottawa vinrent s'établir à Mattawan dans l'hiver de 1876. Celles qui y exercent aujourd'hui leur zèle dans les fonctions d'institutrices, de gardes malades et de sacristines pour l'entretien de l'église, sont Sœur St Jean, supérieure, et Sœurs Saint-Alexis, Sainte-Susanne, Sainte-Thècle et Marie Denise. L'hôpital de Mattawan est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers ou sur la ligne du chemin de fer. Il ne se passse guère de semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs ne tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient ou non en état de payer leur pension trouvent chez ces bonnes Sœurs un asile pour abriter leur infortune et des mères pour soulager leurs souffrances. Depuis le premier janvier de cette année, l'hôpital a ouvert ses portes à 150 malades et 15 actuellement y occupent des lits. Jusqu'ici cette institution n'a eu d'autres ressources que le dévouement des religieuses, le secours des

Pères et les charités du public ; il est à espérer que, reconnaissant enfin les service incalculables qu'elle rend à cette partie du pays, le gouvernement d'Ontario lui accordera sa part des argents destinés aux œuvres de charité et de bienfaisance.

Nous sommes à l'ancre. Les chars qui devaient nous conduire à Deux-Rivières, à vingt-cinq milles d'ici, ont jugé à propos de ne pas marcher aujourd'hui ; le *stage* qui aurait pu le remplacer a trouvé bon de se briser, et il n'y a plus d'autres grosses voitures dans le village, toutes étant employées sur la ligne du chemin de fer. Cependant on a pu trouver un petit *buggy* pour conduire Monseigneur à destination, il est parti seul à 3 h. p. m. Nous le rejoindrons demain si nous le pouvons.

Des lettres qui nous attendaient ici ont donné sur l'état de M. l'abbé Duhamel des nouvelles qui sont loin d'être rassurantes, ce sera un nuage à l'horizon pour le reste du voyage. Ce bon monsieur reçoit les secours de bien nombreuses prières dans toutes ces missions ; partout on fait de ferventes neuvaines pour le rétablissement de sa santé. J'espère que la vôtre se soutient toujours, vous en avez grandement besoin pour pouvoir rencontrer ces occupations multipliées qui vous assaillent de toutes parts. Pour moi, ce voyage m'a reposé tout à fait, et je retourne parfaitement rétabli, étant du reste parti malade aucunement.

Je demeure avec la plus haute considération, Monsieur le Grand-Vicaire, votre tout dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. Proulx, Ptre.

Au Rév. J. O. Routhier, V. G.,
Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

Mgr d'Ottawa dans les Missions Sauvages.

Fort William, 23 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Nous avons quitté Mattawan, M. Robert et moi, mardi matin ; le Rév. Père Nédelec nous accompagnait, en route

pour le fort William et Golden Lake, où il va donner ses missions annuelles. Il nous faisait peine de dire adieu au Rév. P. Emery qui nous avait si bien reçus, au bon Père Pian et à l'aimable M. Rankin qui depuis trois semaines étaient nos inséparables, ainsi qu'à la solitude des forêts, aux grands paysages des lacs, aux émotions des rapides et au *far niente* du canot, pour entrer dans la servitude des *stages*, des steamboats, des wagons de chemin de fer, enfin dans le bruit et le brouhaha de la civilisation.

La voiture qui nous conduit à *Rocky Farm* est chargée à deux étages, elle n'a que trois sièges et nous sommes douze passagers bien comptés. Nous faisons quatre milles, crac, voici une roue de cassée. O! que nous étions bien mieux dans notre écorce de bouleau! J'ai constaté avec surprise et plaisir que sur tout le parcours de la route, une distance de sept milles, les terres sont prises, la plupart par des Canadiens-français, et les fermes sont en opération. Le sol est certainement montueux et rocailleux, mais le grain de terre est bon, et cette année la récolte est à pleine clôture (toutefois là où il y a de la clôture). Bravo! Canadiens, en avant! abattez la forêt, et comme dit M. Sulte :

Frappez d'estoc, frappez de taille
Les troncs aux flancs retentissants :
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défits toujours renaissants.

A 9 h. nous prenons les chars à *Rocky Farm*. A 10 h., dix-sept milles plus loin, Monseigneur embarque à Deux-Rivières; il y a donné ce matin la confirmation, s'y étant rendu la veille à 10 h. la nuit. L'actif surintendant du Pacique depuis Pembroke jusqu'à Nipissingue, est à bord. C'est lui qui nous a fourni si généreusement les hommes et les bateaux pour monter au lac Talon; aujourd'hui il veut encore payer sa dîme à Sa Grandeur, et il lui accorde un passage gratis pour elle et pour sa suite.

A midi nous descendons à *Rockliff*, dix-neuf milles plus bas que Deux-Rivières, à la petite chapelle isolée au milieu des pins, qui voit passer à sa porte les trains du Pacifique et

voit couler à ses pieds, les eaux profondes de l'Ottawa, en face d'une énorme montagne qui, sur la rive opposée, porte sa tête jusque dans les nues. Le soir il y eut prière, sermon en anglais et en français, et samedi matin messes, instructions dans les deux langues, confirmation et bénédiction papale. A 9 h. le bateau de M. Furniss, métis écossais, nous descendait jusque chez lui pour dîner, puis de là au rapide des *Joachims*. Après un portage d'un mille, nous montons dans le steamboat du capitaine Thibodeau qui devait nous transporter au Fort William, distance de Rockliff de quarante milles environ Pendant quatre heures d'une navigation on ne peut plus agréable, assis tranquillement sur le haut du bateau, nous pûmes admirer à loisir la grande rivière qui allongeait devant nous ses rives aux sites pittoresques. Nous passâmes au pied d'un rocher, le *Roc de l'oiseau*-haut de plusieurs centaines de verges, coupé à pic, qui ressemble beaucoup au cap *Trinité* sur le Saguenay. Au sommet le plus élevé de cette montagne, creusé dans le roc, se trouve un petit lac aux eaux limpides, très poissonneux, dit-on; c'est là un lieu de pique-nique pour les partis de plaisir de la ville de Pembroke.

A 6 h. nous accostons à fort William, les sauvages se pressent en foule sur le quai, et les éternels fusils, avec leur *pan*, *pan*, *pan* répétés, me crispent les nerfs et me cassent les oreilles. La paroisse de *Sheenboro* s'est transportée au devant de sa Grandeur, et nous partons accompagnés d'une longue suite de voitures et à 7 h. nous entrons au presbytère de M. Shalloe, à trois milles dans les terres en arrière du fort William. Monseigneur passe deux jours à *Sheen* et y donne tous les services d'une mission. Je vous ferai grâce du détail de ces trois dernières visites, le tout s'étant passé comme à l'ordinaire en pareilles circonstances. Qu'il me suffise de vous dire que ces braves gens se faisaient un devoir et un honneur de rendre à leur évêque tous les services qu'il était en leur pouvoir. Entr'autres méritent mention honorable M. Fournier à Deux-Rivières, et MM. Hennessey, O'Reilly et McIntyre à Rockliff. A Sheenboro les paroissiens se sont portés aux différents offices avec un empressement vraiment édifiant.

Le fort William est situé à une vingtaine de milles au-

dessus de Pembroke, du côté de la province de Québec, sur une pointe qui s'avance dans un lac, où l'œil ravi aperçoit une foule d'ilots charmants qui semblent avoir été jetés cà et là comme autant de corbeilles de verdures. C'est un ancien poste de la compagnie de la baie d'Hudson ; il est devenu il y a une dizaine d'années la propriété de M. McCuley qui a fait élevé à la place du vieux magasin, devenu la proie des flammes, une nouvelle bâtisse en briques beaucoup plus considérable. A une petite distance du fort, dans une prairie d'un gazon court et uni, s'élève la chapelle propre et blanchie à la chaux ; devant la porte les eaux du lac viennent baigner une grève d'un sable fin, jaune comme une poussière d'or ; en arrière la forêt épaisse forme un cercle et une couronne de feuillage. Ce bois est composé de pins rouges, fluets, serrés, élevés ; au pied des arbres le sol est net comme sur la main, il n'y croit pas la moindre petite herbe ; là règne au milieu même du jour une demi obscurité mystérieuse, l'air est saturé d'exhalaisons parfumées. C'est sous cet ombrage délicieux que les sauvages ont dressé leurs maisons de toile blanche pour y couler tranquilles les huit jours consacrés à la mission et à la prière.

Le Rev. P. Nédelec n'était pas venu avec nous à Sheenboro, il était resté au fort William pour préparer ceux qui devaient être confirmés. Dimanche après-midi je reçus de lui un billet conçu en ces termes : " Cher monsieur, j'envoie un jeune homme pour vous chercher. Vous m'avez promis de venir à mon aide, promesse oblige. Votre présence me sera non seulement agréable, mais utile, même presque nécessaire, vû les circonstances. Nous avons eu grand'messe ce matin, l'Eglise était pleine, bonne apparence. Beaucoup de sauvages, ils sont venus de presque toutes les rivières des environs. Bonne volonté, beaucoup de zèle de la part de tout le monde, sauvages, canadiens, irlandais. Nous avons vêpres à 3 h. Dites à Monseigneur que je l'attends vers 3½ h. demain. Confirmation à 7 h. mardi matin ; raison : plusieurs veulent profiter du passage du steamboat pour monter. Respects à Sa Grandeur, des saluts aux confrères, n'oubliez pas M. Robert. Tout va bien, *dicite justo quoniam benè.* Le mouvement est donné au dehors et au dedans, l'important

est de le maintenir. Sur ce, adieu! Votre tout dévoué en J. C.—J. M. Nédelec, Ptr., O. M. I."

Je me rendis à l'invitation. C'est là que j'ai vu de mes yeux ce qu'il faut d'activité à ces bons Pères pour conduire une mission qui ne revient qu'une fois par année et qui ne doit durer que quelques jours. Il s'agit ici de faire le catéchisme en sauvage, en français, en anglais, d'entendre les confessions dans les trois langues, de préparer le chant des messes et des cantiques, de faire réparer le linge de l'église, de veiller à la propreté et à l'ornementation du temple, d'activer et de diriger le travail de ceux qui préparent les chemins, etc., sans compter que sur ces entrefaites il peut vous tomber sur les bras quatre baptêmes, un mariage, l'abjuration d'un de nos frères séparés, et que sais-je ? Le pauvre Père trouve à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. En toute justice pourtant, je dois lui rendre ce témoignage qu'il sait assez se multiplier, voir ici et là, se donner du mouvement pour faire face à tous les besoins.

Lundi, à 3½ h. p. m. Monseigneur arrivait chez M. McCule. Toute la mission en procession se porte à sa rencontre, l'armée attend sous les armes. Il est beau de voir le capitaine, solennel, faraud, avec ses galons rouges, son gilet ceinturé de nervures bleues, son chapeau au cordon vert, et son bâton de commandant au bout duquel flottent attachés de longs rubans rouges, verts et blancs. Sa Grandeur est saluée d'une décharge générale, puis le long du trajet un feu de tirailleurs de temps en temps nous agace les oreilles. Nous nous avançons bien gardés entre deux files de soldats, le chemin est balisé d'une double et d'une triple rangée de petits cèdres et de jeunes pins. A la porte de l'église une nouvelle décharge ébranle la voute du temple et nos cerveaux endoloris. La chapelle, toute reluisante de blancheur et de peinture nouvelle, a été ornée avec soin ; des couronnes de verdure pendent à la voute, l'autel ressort au milieu d'une parure tout-à-fait originale : sur un fond de tapisserie, comme dans un blason sur un champ d'argent, sont semées des fleurs d'or et d'azur, ont été attachées avec goût des *feuilles d'automne* de toutes les couleurs, rouge vif, rouge tendre, rouge incarnat,

rose, pourpre, jaune, vert, verdâtre, vert d'émeraude, vert pré, etc., enfin toutes les teintes, toutes les nuances se trouvent mariées dans la plus agréable et la plus délicate des variétés. Monseigneur fit son entrée avec tous les rites prescrits. J'emporte dans ma valise, comme pièce de curiosité, le goupillon qui a servi à l'office de ce jour-là ; il est fabriqué, non sans art, par la main d'une *squaw*, avec une certaine espèce de mousse. Je le déposerai dans notre musée, au milieu des antiquités, avec cette inscription : Goupillon en " queues de rat," *don généreux* du Rév. Père Nédelec.

Les sauvages sont au nombre, je crois, d'environ trois cents. Dans cette mission comme dans toutes les autres, il y a eu prière du soir, confirmation, grand'messe à 10 heures, bénédiction papale, et cet après-midi à 3 h. adieux en langue sauvage ; c'est probablement pour la dernière fois cette année que Monseigneur parle algonquin. Maintenant nous sommes à attendre l'arrivée du steamboat qui doit nous transporter à Pembroke, mais nous pouvons attendre longtemps sans ennui. Nous nous trouvons ici vraiment *at home*, Monsieur et madame McCule ont reçu Monseigneur avec une cordialité et une politesse toute irlandaise, ce qui n'est pas peu dire. De plus le Docteur Faure, curé de Pembroke, et M. Marion, prêtre de l'évêché, ainsi qu'un certain nombre de citoyens de Pembroke, sont venus jusqu'ici au devant de Sa Grandeur ; et en pareille compagnie l'ennui n'a pas d'entrée possible.

Je touche avec un certain regret au terme d'un voyage qui ne devrait pas finir si tôt. Je viens de passer un mois dans un milieu bien agréable. Pendant treize jours le canot nous a promenés sur les lacs et les rivières, neuf fois nous avons dressé notre tente sur le gazon des prairies ou sur les galets du rivage. Je reviens tout refait, tout renouvelé. Au grand air de la forêt, les poumons se dilatent, l'appétit s'ouvre et s'étend, la poitrine se fortifie. Devant les tableaux de cette nature vierge qui se déroulent sous nos yeux avec une si grande richesse et une si grande variété, l'esprit se repose, le cœur rajeunit, l'imagination s'enrichit. J'ai été grandement édifié de ce que les missions nous ont fait voir, et la vue de tant et de si généreux sacrifices remontent le courage

et l'énergie. J'ai fait dans ces régions lointaines des connaissances dont le souvenir me sera toujours un charme. De plus, je dois l'avouer pour être à ma confusion, le champ de mes connaissances géographiques s'est agrandi et de nouveaux horizons se sont ouverts devant moi. Je n'avais pas d'idés que l'on pût récolter d'aussi belles moissons au nord du lac Témiscamingue, et j'étais sous l'impression que tout ce pays était couvert de montagnes arides et incultes, tandis que, au contraire, c'est une contrée plane et unie comme la vallée du Saint Laurent, et elle m'a paru tout-à-fait propre à la colonisation ; c'est là sans doute un débouché providentiel que le bon Dieu nous réserve dans l'avenir pour le surplus de notre population. En vérité, je dois de bien grands remerciements à Monseigneur l'évêque d'Ottawa qui m'a procuré le plaisir d'un beau voyage, et qui n'a cessé pendant tout le trajet de m'entourer de bonté et de bienveillance.

Demain soir, je l'espère, j'aurai le plaisir de vous serrer la main, et de vous entretenir, non plus sur un papier toujours trop parcimonieux, mais bien en de bonnes et larges conversations.

Je demeure en attendant, avec la plus haute considération, Monsieur le Grand Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur, J. B. PROULX, PTRE.

Le Rév. J. O. ROUTHIER, V. G.
Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

Séminaire de Sainte-Thérèse, 25 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Je vous écris ces quelques lignes non pas pour vous apprendre que, hier après-midi à 2 h. nous étions de retour à l'évêché d'Ottawa, qu'à 3 h. j'avais le plaisir de vous presser la main, et qu'à 8.42 h. je suis entré dans mes pénates ; mais bien pour vous renouveler par écrit l'expression de ma reconnaissance pour tout le trouble que vous vous êtes donné à l'occasion de mes correspondances datées des *pays d'en haut.* Je désire aussi faire parvenir par votre bienveil-

lante entremise mes remerciements à M. le rédacteur du *Canada* qui a bien voulu faire à mes lettres l'honneur de leur ouvrir les colonnes de son journal. De plus, comme les lecteurs de cette intéressante gazette nous ont suivi à travers les lacs, les rivières, les portages et les rapides, je ne voudrais pas les laisser dans l'inquiétude sur notre compte, et après leur avoir communiqué " nos longues erreurs sur la terre et sur l'onde," en toute justice vous devez leur faire savoir que nous sommes arrivés sains et saufs à *Ithaque*.

Un si beau voyage, rempli de tant de charmes et de poésie, devait tout naturellement expirer enveloppé dans un rayon de soleil couchant. Lundi à 6 h. p.m., le steamboat de l'obligeant capitaine Thibodeau nous prenait au fort William pour nous transporter à Pembroke, notre caravane s'était accrue du Docteur Faure et du Rév. M. Marion. Nous nous engageons dans ce dédale d'îles appelées les *Narrows*. Le grand poète national, Crémazie, dans un de ses chants inspirés, parlant de ce qui suivit la chute de nos premiers parents, a imaginé de dire :

Que les archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux.

Mais, en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin,
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant
Firent éclore les Milles-Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Ces archanges, par mégarde, ont dû en laisser tomber quelques-unes dans le lit de l'Ottawa, à la tête du lac des Allumettes ; et elles ont formé cet archipel d'îlots enchanteurs, ces berceaux de verdure qui semblent là-bas flotter sur la surface liquide, ces bouquets de sapins odorants fièrement assis sur leur base de granit, ces touffes ombrageuses de pins gigantesques qui baignent leurs pieds dans les eaux profondes, ces rochers couverts de mousses tendres et verdoyantes, et ceints de leurs larges ceintures de sable d'or, îles charmantes qui, à travers les illusions du crépuscule, se

dressent devant vous comme autant de palais fééríques et de villas enchantées, au milieu desquels circule votre bateau dans des lagunes limpides, longues, étroites, sinueuses.

A 8 hrs., lorsque la vue s'ouvre longue sur le lac, nous aperçumes dans un lointain indécis la ville de Pembroke qui étend sur une côte en amphithéâtre ses quartiers florissants, l'église catholique dont le fini et les proportions sont dignes d'une cathédrale, le grand couvent des Sœurs de la charité, le presbytère vaste et bien bâti, de nombreuses maisons de plaisance, entourées de jardins, de parterres et de massifs d'arbres, qui donnent à la jeune " Reine du Haut de l'Ottawa" des airs, non seulement d'activité et de *go a head*, mais encore d'élégance, de richesse et d'opulence. A cette vue je ne puis m'empêcher de songer à notre ancien confrère et ami qui a failli, dit-on, glisser en Charybde, mais qui n'en est échappé que pour tomber en Scylla. A Pembroke nous fûmes les hôtes du Dr Faure, et nous eûmes grandement à nous louer de sa franche et cordiale hospitalité, ainsi que de la gracieuse réception que firent à Sa Grandeur les dames religieuses du couvent. Le lendemain, 24 août, le vapeur, nous emportant à toute vitesse, nous déposa au lieu du départ à 1½ hr. p. m., après un voyage de 30 jours, 2 hrs., et 30 minutes, le tout bien compté.

Aujourd'hui je me repose délicieusement dans le calme et le silence du séminaire, en compagnie des amis, à l'ombre de nos bocages, en attendant que ces chers élèves reviennent animer la solitude de ces lieux. Votre neveu, Silvio Corbeil, est en retraite avec ses confrères, il sera tonsuré dimanche, la soutane lui va à merveille. Quant vous verrez Monseigneur l'évêque d'Ottawa, veuillez vous faire auprès de lui l'interprête de mon respect profond et de ma plus vive gratitude.

Je demeure pour la vie, avec la plus haute considération, Monsieur le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. Proulx, Ptre.,
Professeur de théologie morale.

Le Rév. J. O. Routhier, V. G., Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

Lettre du Rév. Père Chirouze, O. M. I.

A UN LAÏQUE DE LA VILLE DE MONTREAL, CANADA.

New Westminster, Colombie Anglaise, Canada,
7 juillet 1882.

Mon bien cher Monsieur,

C'est à la veille d'un départ pour un voyage de deux cents milles que je vous trace à la hâte ces quelques lignes destinées à vous remercier de tant de bonté à mon égard ; je suis bien reconnaissant de tous les petits envois que vous avez daigné me faire : *Annales des Missions*, *Missions de Québec*, *Annales Franciscaines*, *Manuel de la Sainte-Enfance*, *Bulletin du Sacré-Cœur*. Tout m'est parvenu. Merci encore une fois, merci. Daigne le Bon Maître vous rendre au centuple le plaisir que vous nous procurez par la lecture de ces feuilles ; je me fais un bonheur de les passer à plusieurs de mes confrères.

La réception des Bulletins du Sacré-Cœur a fait surgir en moi l'idée de vous entretenir de la dévotion de nos chers néophytes envers l'adorable Eucharistie et le Sacré-Cœur de Jésus. Puissent ces quelques mots réjouir votre cœur de chrétien.

Sur les côtes du Pacifique vivent en paix trois tribus de nos Indiens les *Clayamines*, les *Sheashels* et les *Skovamishs*. Ils avaient, sur les ordres de leur missionnaire, été convoqués dans un même lieu pour la Solennité de la Fête-Dieu ; Solennité qui devait être rehaussée cette année par la présence de Sa Grandeur Mgr D'Herbomez, notre vicaire apostolique, et aussi de celle de Monseigneur Durieu, son coadjuteur, accompagné du Rév. Père Martinet, venu de France en qualité de visiteur. Nous fîmes de notre mieux pour recevoir ceux que les Indiens se plaisaient à nommer les *chefs de*

la prière. Le samedi 10 Juin, qui précédait le dimanche dans l'octave du St-Sacrement, était le jour fixé pour la réception de nos illustres visiteurs. Dès le matin de ce jour nos Indiens dirigeaint au loin leurs regards sur la baie de Barra's Inlet, jáloux d'apercevoir au plus tôt le canot qui amenait nos Seigneurs les évêques. Les drapeaux des chefs furent hissés sur les mâts; deux canons d'assez gros calibre, achetés par rencontre à un vaisseau de guerre, devaient faire tous les frais de la fusillade.

A deux heures de l'après midi un cri se fait entendre : les voilà !...A l'instant la cloche du village est mise en branle, les canons fonctionnent. Nos Indiens frémissent de joie. Pendant que le canot s'avance majestueusement à travers les eaux tranquilles de la baie, tout ce peuple se range sur une seule ligne. Au moment où le canot va toucher à terre, trois hourahs formidables s'échappent de toutes les poitrines, c'est le salut de la bien venue! Alors les rangs se resserrent en forme de couronne et tous ces chers néophytes tombent à genoux pour recevoir la bénédiction de nos Seigneurs les évêques. Notre bien aimé Vicaire Apostolique, l'émotion dans l'âme, adresse à ses chers enfants de la forêt des paroles de remerciements, puis en montrant le R. Père Martinet: " Voilà, dit-il, un chef de la prière venu de bien loin, du pays de la France, pour voir tous les priants du Grand Chef d'en Haut et s'assurer de leur dévouement à la prière." Alors un des chefs s'avance et se faisant l'interprète des sentiments de tous les Indiens, il prononce en sa langue un discours à l'adresse de Messeigneurs les Evêques et les missionnaires; le tout fut couronné par la cérémonie indispensable d'une poignée de mains; chacun va à son tour: hommes, femmes, on exceptait même pas les enfants à la mamelle. Le reste de la journée fut consacré à entendre les confessions, travail toujours pénible pour le missionnaire dans de pareilles circonstances, mais la présence de nos chers évêques faisait tout oublier.

Le dimanche, jour de la fête, près de deux cents de nos néophytes s'approchent de la sainte table pour recevoir dans leurs cœurs leur Dieu qui se plait avec les siens et les humbles. Avec quelle admirable piété ils accomplissent cette

grande action ! On croirait assister à une communion des premiers chrétiens. Oui, cher monsieur, nos Indiens font tout ce qu'ils peuvent, selon leur expression, pour faire grand chef Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Le peu d'argent qu'ils gagnent au service des blancs, ils l'emploient à construire et orner leurs églises. Nous possédons tout ce qui est nécessaire pour la procession de la Fête-Dieu : encensoirs pour les thuriféraires, aubes pour les fleuristes, ostensoir, dais, etc...et tout cela acheté avec l'argent de nos fervents chrétiens. Si Dieu regarde avec satisfaction un donateur quelconque, quelle ne doit pas être la joie du Cœur-Sacré de Notre-Seigneur en voyant la générosité de ces pauvres enfants de la forêt à son égard !

Quand la chaleur a commencé à devenir plus supportable on donne le signal de la procession de la Fête-Dieu ; tous s'allignent dans l'ordre le plus parfait. On s'avance en chantant, chaque tribu en sa propre langue. Les fleuristes et les thuriféraires, tous Indiens, exécutent devant le St-Sacrement de gracieuses figures, tel qu'il se pratique dans notre pays de France dans une semblable solennité. Le St-Sacrement, porté par le R. Père Martinet, ferme la marche de la procession, suivent nos deux Seigneurs les évêques, puis tous les chefs des tribus. A la vérité c'était un cortége imposant et nouveau. Deux coups de canons saluent le St-Sacrement. Pas de désordre dans le défilé de la procession, tout se passe avec un recueillement admirable. On arrive au reposoir érigé par nos Indiens ; la verdure et les fleurs en font le principal ornement. Alors les chants et les prières redoublent comme pour solliciter de Notre-Seigneur une abondante bénédiction. Un instant après tous les fronts se courbent et notre Sauveur épanche sur cette multitude les effusions de son Cœur. Le retour à l'église s'effectue dans le même ordre. La journée était finie. Nos illustres visiteurs surabondaient de joie et bénissaient Dieu d'avoir opéré tant de merveilles de grâces au milieu de nos chers néophytes.

Je passe sous silence bien des détails. Un mot seulement sur leur dévotion au Sacré-Cœur. De la dévotion à l'adoble Eucharistie à celle du Sacré Cœur, il n'y a qu'un pas ; aussi Monseigneur Durieu, coadjuteur de Sa Grandeur Mon-

seigneur D'Herbomez, l'a compris et depuis deux ans il a enrôlé deux tribus de nos Indiens dans l'association de la garde d'honneur ; tous ont leurs heures de garde déterminées, et se font un scrupule d'y être fidèles. Ils se règlent sur le soleil pour déterminer les heures et se trompent rarement. On en a vu plusieurs qui, pendant l'exercice de la chasse ou de la pêche, s'arrêtent pour penser à Notre-Seigneur. D'autres s'imaginant être tenus aux heures de garde la nuit comme le jour se lèvent et, à genoux, dirigent leurs pensées vers le Sacré-Cœur. Sans doute ils n'ont peut-être pas comme bien d'autres chrétiens l'intelligence théologique de cette dévotion, mais en réalité par leur ferveur et leur tendre dévotion ils remplissent mieux peut-être le but de cette association.

Je me vois forcé, cher Monsieur, d'abréger cet entretien. Je finis en me recommandant à vos bonnes prières pendant la mission que je vais entreprendre. Les maringoins se préparent à me livrer un terrible combat, ils abondent dans nos pays. Je prie pour vous, cher Monsieur, et suis heureux d'être,

Votre dévoué Serviteur,

EUGÈNE CHIROUZE, O.M.I.

AFRIQUE CENTRALE. (1)

LE R. P. ARTHUR BOUCHARD,

PRÊTRE CANADIEN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, mort le 10 octobre dernier, victime de son zèle, disait à son dernier passage à Rome, ces paroles remarquables : " Le seul peuple qui soit digne et capable de continuer l'œuvre des missions de l'Afrique centrale est le peuple canadien."

Voilà une parole qui parait bien étrange et qui, pour être comprise, demande une explication.—Comment, après une expérience de vingt-cinq ans, Mgr Comboni était-il arrivé à cette conclusion ? C'est qu'il avait vu à l'œuvre un missionnaire canadien-français dont il avait pu apprécier les aptitudes,unies à des forces physiques et une puissance de résistance qu'il n'a trouvées chez aucun autre peuple. Il n'y a que les montagnards tyroliens, dont les habitudes et le climat ont quelque analogie avec les nôtres, qui peuvent souffrir une comparaison.

L'expérience a prouvé qu'il n'y a guère que les hommes des pays froids qui aient une constitution assez forte pour résister au climat meurtrier de l'Afrique centrale. Une preuve frappante de cette vérité c'est que, des quinze missionnaires de diverses nations partis en même temps que le P. Bouchard pour ces missions, il est le seul qui ait survécu ; et non seulement il a pu résister, mais encore il est le premier blanc qui ait échappé aux fièvres de ce pays.

Mgr Comboni, qui connaissait parfaitement l'histoire du Canada, et avait été en rapport avec un bon nombre de Cana-

(1) De l'*Opinion Publique*.

diens, avait même formé le projet de venir au Canada avec le P. Bouchard dans l'intention d'y fonder une école apostolique, dans laquelle il aurait reçu des enfants pauvres donnant des signes de vocation pour la vie de missionnaire, de les y faire instruire et les préparer peu à peu pour la mission de l'Afrique.

Nos lecteurs liront avec intérêt, nous en sommes sûrs, quelques détails sur la vie de notre missionnaire canadien, le P. Bouchard, dons nous donnons aujourd'hui le portrait, et sur les difficiles missions auxquelles il s'est consacré.

Le P. Bouchard, qui est en ce moment au Canada, où il s'occupe de recueillir des aumônes et des sujets pour ses missions, est arrivé à Québec le jour de notre belle fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. Il est parti le 5 novembre dernier de Khartoum, métropole du Soudan Egyptien, située au confluent du Nil blanc et du Nil bleu.

Cette ville, qui ne compte pas moins de 70,000 âmes, est la principale station de toutes les missions de la Nigritie dont l'étendue est aussi vaste que toute l'Europe et qui renferme une population évaluée à 100 millions d'habitants, appartenant presque tous à la race nègre. On aura une idée du dénûment où se trouve cette pauvre mission et du courage qu'il faut à ceux qui s'y consacrent, quand on saura que le P. Bouchard a été obligé, faute de ressources, de traverser seul avec un chamelier et un nègre, l'immense désert qui sépare Berber de Souakim, sur les bords de la mer Rouge.

Il ne faut pas moins de quinze jours de voyage pour franchir à dos de chameau cet affreux désert, brulé par un soleil tropical et infesté de bêtes féroces et de brigands Bédouins.

Le trajet entre Khartoum et Rome, où le Père se rendait pour les affaires de la mission, lui a pris plus de soixante jours.

Les Annales de Notre-Dame des Victoires de Paris expliquent ainsi les motifs qui ont déterminé son voyage : " Il venait " de recevoir le dernier soupir de Monseigneur Comboni et " avait enterré en dix-sept jours cinq membres de la mission. " Nommé administrateur après la mort de l'évêque, il avait " dû venir en Europe pour informer le Saint-Siège de tous " les événements dont il avait été l'infortuné témoin."

Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelé dans la ville Eternelle, il est allé passer quelque temps en France dans l'intérêt de ses missions d'où il est revenu en Canada.

Le R. P. Arthur Bouchard est né à la Rivière-Ouelle, le 4 janvier 1845. Issu d'une famille pauvre et resté orphelin de mère dès l'âge de seize mois, il ne reçut d'abord d'autre éducation que celle de l'Ecole-Modèle de St-Denis de Kamouraska, où son père était allé se fixer. Dès sa plus tendre enfance, il s'était senti attiré vers la vie de missions et c'est la pensée qui l'a toujours poursuivi à travers les divers états de vie qu'il lui a fallu embrasser avant de voir ses vœux accomplis. Après deux tentatives infructueuses au Noviciat des Révds Pères Oblats, d'où il fut obligé de sortir pour défaut de santé, il fut recueilli avec la plus grande charité par les MM. de Saint-Sulpice de Montréal, qui après l'avoir aidé à rétablir sa santé, lui obtinrent son entrée chez un fabricant d'ornements d'église. C'est là qu'il se trouvait lorsqu'il fit la rencontre du Révérend Père Vaughan, fondateur du Séminaire des missions étrangères de Londres, aujourd'hui évêque de Salford. Cet éminent prélat ayant reconnu dans le jeune Bouchard des marques évidentes de vocation, l'invita à se rendre à l'Institut qu'il a fondé à Baltimore pour la conversion des nègres. Après une année de séjour dans cet Institut, il fut envoyé au Séminaire des missions étrangères de Londres, dont nous venons de parler. C'est là que pendant quatre ans, le P. Bouchard compléta ses humanités et commença son cours de théologie qu'il alla terminer à Vérone (Italie). Ordonné prêtre en 1877, il partit pour les missions de l'Afrique centrale. Afin de comprendre quelle est cette œuvre des missions de l'Afrique, à laquelle le P. Bouchard s'est dévoué, écoutons ce qu'en dit Monseigneur Comboni :

" La religion de Jésus-Christ, dit-il, qui est la source du " salut pour les âmes et le fondement de la civilisation pour " les peuples, ne s'est jamais établie d'une manière stable " parmi les tribus sauvages de l'Afrique centrale, malgré les " tentatives courageuses et réitérées qui ont été faites durant " dix-huit siècles.

" Cent millions d'infortunés descendants d'Adam, qui

“ appartiennent en très grande majorité à la race nègre,
“ vivent dans les *ténèbres de la mort*.

“ Sans parler des efforts qui ont été faits dans les siècles “ passés pour l'évangélisation de ces contrées, nous dirons “ que ce fut le pape Grégoire XVI qui fonda, en 1846, le vica- “ riat apostolique de l'Afrique centrale. Pie IX, de sainte “ mémoire, continua l'œuvre de son prédécesseur et envoya “ des missionnaires venus de différentes nations de l'Europe “ qui fondèrent quatre stations importantes, et leur assigna “ pour centre de communication Khartoum, que la position “ géographique et les conditions politiques de son gouver- “ ment destinaient à être le point d'appui le plus avancé des “ Européens dans ces lointaines contrées.”

Après des efforts réitérés et la perte d'un grand nombre de missionnaires tués par le climat, on désespérait de l'avenir de la mission, lorsque la Providence suscita un homme extraordinaire pour être l'apôtre et le restaurateur de cette vigne désolée.

Mgr Daniel Comboni était né au diocèse de Brescia, en Italie, en Mars 1831. D'une famille très pauvre et élevé par charité à l'Institut du P. Mazza, à Vérone, il se prépara au sacerdoce dans l'intention de se dévouer aux périlleuses missions du Japon. Mais en 1849, un missionnaire de l'Afrique centrale de passage à Vérone, fit de l'état de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham.

Huit ans après, nous le trouvons sur les bords du Nil. Les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires en une seule année, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Instruit par son expérience personnelle de la nécessité de préparer par une acclimatation progressive les missionnaires de la Nigritie, Mgr Comboni fonda au Caire, en 1857, des établissements pour ses auxiliaires. Il avait déjà créé à Vérone, où nous avons vu que le P. Bouchard avait terminé sa théologie, deux instituts pour faciliter le recrutement des prêtres et des religieuses nécessaires à sa mission. En mai 1872, il fut nommé provicaire de l'Afrique centrale. A cette même époque commença

la prospérité de la mission qui, fondée en 1846, avait jusque-là, ce semble, tué plus d'ouvriers apostoliques qu'elle n'avait donné de néophytes à la sainte Eglise. Après avoir fondé plusieurs stations dans le cœur de la Nigritie, formé des villages chrétiens et avoir ouvert le ciel à grand nombre de noirs, l'héroïque prélat préparait de nouvelles conquêtes, lorsque la mort l'a foudroyé dans l'espace de douze heures. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est entre les bras du P. Bouchard qu'il rendit sa belle et grande âme à Dieu.

Après la mort de Mgr Comboni, le fardeau de la mission était tombé sur les épaules du P. Bouchard. Celui-ci voyant ses missons dénuées de toutes ressources et ses compagnons d'apostolat décimés autour de lui, tourna tout naturellement sa pensée vers ses compatriotes du Canada, bien convaincu que nulle part au monde il ne trouverait autant de sympathie et d'encouragement.

Le P. Bouchard a été, comme il s'y attendait, accueilli à bras ouverts, et a déjà été recommandé par monseigneur l'archevêque de Québec et par plusieurs autres évêques de la province.

Il se propose de rester au pays jusqu'à ce qu'il ait recueilli les aumônes suffisantes pour son œuvre et quelques compagnons qui voudront bien, comme lui, se dévouer à sa mission.

Ayant eu nous-mêmes l'avantage de rencontrer le P. Bouchard, nous avons recueilli de ses lèvres plusieurs traits dont le récit ne manquera pas de toucher nos lecteurs et de leur inspirer du zèle et de la charité pour cette œuvre sublime.

Qui sait si la providecce ne nous appelle pas à réaliser le vœu le plus cher du saint fondateur de l'apostolat de la Nigritie : celui de voir la mission de l'Afrique centrale devenir une œuvre canadienne !

" Nous avons formé en Nigritie, raconte le P. Bouchard, des villages chrétiens qui sont peuplés de tous les enfants rachetés de l'esclavage et élevés à la mission. Nous en avons un bon nombre dans chaque station, et ce nombre ne cesse d'augmenter.

" Un jour que j'étais allé visiter les chrétiens d'un village un peu éloigné de ma station, nos enfants restèrent seuls pres-

que toute une journée. L'un d'eux, *beau parleur* (il y en a partout, même en Nigritie,) fit un superbe discours à ses compagnons. Il leur dit :

"— Mes amis, nous sommes entourés de musulmans et de païens, qui sait si un jour nous n'aurons pas à souffrir le martyre ? et si nous ne sommes pas habitués à souffrir, nous aurions peut-être le malheur d'apostasier. Si vous le voulez, nous allons voir si nous pouvons souffrir sans nous plaindre. Je propose que chacun se brûle le bras avec un fer rouge.

" L'orateur fut applaudi à outrance, et lui-même comme chef se fit cinq brûlures horribles au bras gauche. Tous, jusqu'aux plus petits, en firent autant. Lorsque j'arrivai le soir et que je vis cela, je les repris sévèrement de leur zèle indiscret, mais en moi-même j'admirai leur courage !

" Un autre de nos jeunes noirs, que nous appellions Alphonse, racheté par nous à l'âge de 7 ans, au nom de la Sainte-Enfance, nous donnait par sa piété exemplaire les plus belles espérances. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre un métier, il choisit celui de forgeron. En peu de temps il devint très habile, et comme il était laborieux, il apprit encore le métier de menuisier. Il rendait de grands services à la mission.

" Arrivé à l'âge de 17 ans, il demanda à se marier, et choisit sa compagne parmi nos jeunes chrétiennes ; tous deux se préparèrent à recevoir le sacrement de mariage par une retraite de huit jours. Peu de temps après le mariage, il partit avec sa femme pour El-Obéid, capitale du Cordofan. Le supérieur de cette station le demandait pour aider à la construction de la plus grande et de la plus belle église qu'on ait érigée dans cette partie de l'Afrique. Il est impossible de dire ce que ce jeune chrétien a fait pour cette église ; c'est merveilleux de voir la puissance de l'esprit de foi sur un noble cœur. A peine l'église était-elle achevée, que le bon Alphonse fut pris de la fièvre. Il appela son confesseur et, après lui avoir fait sa confession générale, il reçut la sainte communion avec tant de ferveur que le missionnaire en pleurait d'attendrissement. Vers le soir, le jeune homme sentit que le moment suprême était arrivé. Il fit apporter son enfant qui avait six mois environ. Il le prit dans ses bras, le bénit et, s'adressant au supérieur de la mission, il lui dit :

Père, je vais mourir : dans peu de temps, je serai devant Dieu, qui, je l'espère, me fera miséricorde. Voici mon enfant, je te le confie. Fais-en un bon chrétien, apprends-lui à bien vivre afin qu'il sache bien mourir. Veille aussi sur ma compagne : elle est jeune, mais elle est bonne. Au ciel je prierai pour vous tous et pour l'œuvre du pays des blancs qui m'a délivré de l'esclavage et m'a fait enfant de Dieu, de Dieu que je vais voir et aimer pour l'éternité. Maintenant le monde n'existe plus pour moi." Prenant alors son enfant et le rendant à sa femme, il dit à cette dernière : " Retire-toi avec notre cher enfant, je ne veux plus m'occuper que de Dieu." La jeune femme se retira en pleurant et le missionnaire donna l'Extrême-Onction au moribond ; quelques instants après, ce parfait chrétien rendait sa belle âme à son Créateur.

" Je l'ai bien pleuré, mais j'ai la douce confiance qu'il est maintenant au ciel."

Une œuvre qui produit de pareils résultats, qui élève des peuples les plus dégradés de l'univers à un tel degré de perfection évangélique, ne mérite-t-elle pas toute notre admiration et tous nos encouragements ?

Nous formons des vœux pour que notre cher et zélé compatriote, le P. Bouchard, réalise les espérances qu'il attend de sa visite au Canada.

LETTRE DU R. P. A. BOUCHARD,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DANS L'AFRIQUE CENTRALE, AU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE ENFANCE.

Paris, 30 mars 1882.

Monsieur le Directeur,

Avant de quitter Paris et bientôt l'Europe, pour retourner dans ma chère mission de l'Afrique centrale, je vous demande la permission de venir vous offrir mes sentiments du plus profond respect et de la plus vive gratitude envers l'œuvre que vous dirigez. Votre bon souvenir me suivra en Afrique et me donnera un nouveau courage pour travailler à la vigne du Seigneur, et en particulier à l'œvre la plus

chère à son divin Cœur, celle de la Sainte-Enfance. J'espère que Dieu voudra bien se servir encore de moi, serviteur inutile, pour contribuer au salut des pauvres petits enfants de la Nigritie.

J'aurais vivement désiré, Monsieur le Directeur, vous donner le compte rendu des baptêmes faits dans notre Mission pendant l'année dernière. J'espérais que les documents m'arriveraient à temps, mais la distance et la difficulté des communications avec nos stations les plus éloignées sont cause de l'impossibilité où je suis de vous les fournir. Je vous donnerai donc simplement un aperçu de l'état actuel de notre Mission.

Vous avez connaissance, Monsieur le Directeur, de la perte immense que nous avons faite en la personne de notre saint et bien-aimé évêque, Monseigneur Comboni, l'apôtre de la Nigritie, qui, le 10 octobre dernier, est allé recevoir au ciel la récompense de vingt-cinq années d'apostolat. Comme vous le savez, il a été emporté en douze heures, par la fièvre pernicieuse. C'est moi qui ai reçu les derniers soupirs du saint Prélat. Lorsque je le vis à toute extrémité, je lui dis : " Monseigneur, le moment suprême est arrivé ; voilà 25 ans que vous combattez les bons combats du Seigneur, et que avez sacrifié votre vie ; renouvelez votre sacrifice, dans quelques instants vous allez recevoir la couronne promise à ceux qui ont tout abandonné pour Dieu." L'apôtre de la Nigritie ne parlait plus, mais il avait parfaitement sa connaissance. Sa grande et noble figure s'illumina d'un rayon de joie céleste, et il nous montra le ciel qu'il regardait avec amour, comme l'exilé qui approche de la patrie qu'il pleure depuis longtemps et qu'il va bientôt revoir.

Sa mort nous a plongés dans la douleur la plus profonde, mais l'assurance que notre père était au ciel nous a soutenus. Nous, missionnaires et sœurs présents à cette mort du juste, nous avons répété son cri de guerre : " La Nigritie ou la mort ! "

A l'exemple de notre père, nous travaillerons avec courage dans la partie de la vigne confiée à nos soins. Sans doute, les obstacles sont nombreux ; mais c'est par la croix que Dieu a racheté le monde ! L'œuvre de la régénération de la

Nigritie sera longue et difficile, mais qu'importe ! Le beau jour de la miséricorde viendra, j'en ai la douce certitude.

Pour régénérer ce pauvre pays, le moyen le plus sûr, pour ne pas dire l'unique, c'est de recueillir des enfants, qu'il faut presque toujours racheter, et de les élever chrétiennement ; puis, de former des villages chrétiens : nous avons le bonheur d'en avoir déjà deux. Dans l'Afrique centrale, les choses ne se passent pas comme dans beaucoup d'autres pays. Là les parents n'abandonnent pas leurs enfants ; ils ne les exposent pas en les vouant à la mort. Mais ils en tirent profit comme ils le feraient d'une chèvre ou d'un mouton. Bien qu'en Europe il soit admis que l'esclavage n'existe plus en Afrique, je pourrais, à cet égard, vous citer des faits déplorables. La prudence me condamne au silence.

Dans deux mois, nous aurons un nouveau chef, successeur de Mgr Comboni ; s'il a comme moi, l'honneur de vous voir, il vous dira combien l'œuvre sublime que vous présidez est chère au cœur des missionnaires de la Nigritie. Le Révérend Père Losi, qui dirige en ce moment notre Mission, écrivait dernièrement à nos Supérieurs de Vérone que la moisson sera abondante cette année : *un grand nombre d'enfants ont été délivrés de l'esclavage* et recevront bientôt le saint baptême. C'est ainsi que Dieu console les pauvres missionnaires de la Nigritie de la perte de leur père bien-aimé, en leur accordant la plus douce des récompenses, le bonheur de sauver des âmes !

Vous savez sans doute, Monsieur le Directeur, que les deux villages chrétiens que nous avons en Nigritie sont peuplés de tous les enfants rachetés et élevés à la Mission. Nous en avons un bon nombre dans chaque station, et ce nombre ne cesse d'augmenter.

J'ai eu le plaisir de vous faire voir la photographie des enfants de la station de Khartoum dont j'étais supérieur. Ces chers enfants nous donnent de grandes consolations.

En terminant, permettez-moi, Monsieur le Directeur, de faire connaître à votre belle Œuvre les besoins immenses de notre Mission si éprouvée. En perdant notre Evêque bien-aimé, nous avons perdu la plus grande partie de nos ressources. Nous autres, missionnaires, nous nous contentons de

peu ; ce n'est pas pour nous que nous vénons implorer votre charité, oh non ! ce n'est pas pour nous, mais c'est pour des centaines, des milliers d'enfants que nous pourrions racheter, afin d'en faire de fervents chrétiens. Je suis certain que votre cœur qui brûle d'amour pour Dieu et pour le salut des âmes, fera une large part aux malheureux enfants de Cham qui, eux aussi, ont coûté tout le sang d'un Dieu.

Maintenant, nous ne pouvons pas faire de brillants rapports, mais, plus tard, de nombreux baptêmes seront notre couronne ; sans doute, les missionnaires qui posent, en pleurant, les fondements de l'Eglise de Nigritie, seront morts à la peine, mais qu'importe, ceux qui sèment dans les larmes auront la même récompense que ceux qui récolteront dans la joie, grâce au zèle religieux de vos pieux associés.

J'espère donc que, cette année-ci, l'Œuvre de la Sainte-Enfance nous fera une plus large allocation que les autres années, et que nous pourrons bâtir les locaux qui nous manquent, agrandir nos écoles, et racheter de l'esclavage un plus grand nombre d'enfants.

Notre reconnaissance vous est et vous sera à jamais acquise. Dites aussi à vos chers associés que nous les aimons bien sincèrement et que nous les faisons aimer par nos enfants nègres. Chaque jour, le matin à la messe et le soir au chapelet, nos chrétiens prient pour leurs bienfaiteurs. Qu'il est beau de voir ces mains, *délivrées des chaînes de l'esclavage par l'Œuvre de la Sainte-Enfance*, s'élever vers Dieu en lui demandant de répandre sur leurs généreux libérateurs toutes les bénédictions du ciel.

LETTRE DU RÉV. PÈRE BOUCHARD

A M. H. Têtu, Ptre, Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Vérone, 28 mai 1882.

Révérend et bien cher Monsieur.

Voilà quelques jours, en rentrant à notre séminaire de Vérone, j'ai trouvé deux lettres de vous, l'une du 6 octobre dernier, contenant un billet de cinq louis sterling, et l'autre du 7 décembre, contenant un autre billet de vingt louis. Il

m'est impossible de vous donner une idée de ma reconnaissance pour votre charité envers notre pauvre mission désolée. J'ai remis ma dette de reconnaissance entre les mains de Dieu et chaque jour je le prie de vous combler de ses grâces de choix. Son Eminence le Cardinal de Canossa m'a dit, lors de mon arrivée à Vérone, qu'il avait écrit à Sa Grandeur, Monseigneur de Québec, pour lui demander la permission de quêter en faveur de la Mission. Hier Son Eminence m'a dit de partir, et demain je vais me mettre en route pour le Hâvre, et vendredi, sous la garde de Dieu, je ferai voile vers notre bien aimée patrie. Vous me direz que c'est une obéissance bien douce que celle qui me donne le bonheur de revoir famille et patrie. C'est vrai, mais je puis vous assurer devant Dieu que si j'étais libre je partirais plus volontiers pour l'Afrique. J'ai bien souffert ma petite part dans ce pays inhospitalier, mais il semble que plus l'on souffre dans un pays, plus on s'y attache. Je n'ai pas pleuré lorsque j'ai laissé ma belle patrie sans espoir de la revoir, mais je dois vous avouer que lorsque j'ai vu s'éloigner les rives de Khartoum j'ai pleuré comme un enfant. L'adieu à ces bons noirs qui m'appellent leur père avait déchiré mon cœur, et j'aurais donné tout au monde pour rester avec eux. Mais le devoir et l'intérêt de la Mission exigeaient mon départ. Je vais donc revoir ma patrie, mais si je savais que mon voyage ne serait pas profitable à mes bien-aimés noirs je n'irais pas, car mon temps ne m'appartient pas, je le dois par devoir et par amour aux malheureux enfants de Cham. Je vais au pays tendre la main en leur faveur. Mes compatriotes vont-ils me rebuter? Non, bien certainement; je connais trop mon pays pour m'arrêter à cette pensée qui serait une injure pour lui. Dans peu j'aurai le bonheur de vous voir et de vous exprimer de vive voix mes sentiments de vive reconnaissance pour tout ce que vous faites pour notre Mission. Comme je n'ai que très peu de temps pour me préparer au départ, je suis obligé de terminer. Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à Monseigneur l'Archevêque. Avec l'espérance de vous voir bientôt, je demeure votre humble et reconnaissant serviteur,

A. Bouchard, Missionnaire Apostolique.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Aussitôt après son retour d'Europe, en 1880, Mgr Clut, coadjuteur du Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie, fit la visite des différentes stations du vicariat. Voici quelques détails sur cette visite qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs des Annales : (1)

" Je partis le 28 mars à quatre heures du matin, tout heureux d'aller revoir les pauvres sauvages, mes premiers enfants spirituels. Le R. P. Pascal qui, depuis cinq ou six ans est devenu leur missionnaire, désireux de faire confirmer ses ouailles, avait vivement sollicité cette faveur et, sachant que j'étais disposé à exaucer sa demande, était venu me chercher. Le frère Larue et Anderson devaient nous accompagner seulement jusqu'à la cache de viande de caribou, c'est-à-dire à mi-chemin des deux missions.

" Nous avions, pour compagnon de voyage, Joseph Mercredi et un orphelin, auquel on avait donné le nom de Bretagne, en souvenir de sa chère patrie. Cet enfant a été abandonné et trouvé, à demi-mort de froid, par une Montagnaise qui le recueillit et le confia ensuite à notre école de la Nativité. Maintenant il accompagne son bienfaiteur, le R. P. Pascal, dans ses courses apostoliques.

" Nous arrivâmes de bonne heure à la grande Ile, à 20 milles de notre point de départ. A peine étions-nous parvenus à la maison de pêche, qu'une affreuse tourmente de neige se déclara et, bon gré, mal gré, nous ne pûmes aller plus loin sans être exposés à nous perdre, car il fallait traverser le lac Athabaska. Force fut donc de coucher à la maison de pêche, où, par circonstances extraordinaires, seize traîneaux à chiens, avec chacun son conducteur, étaient réunis. Ils allaient chercher, les uns de la viande, d'autres du poisson. Ajoutez à ces hôtes, trop nombreux, les trois

(1) Annales de Lyon.

familles de pêcheurs qui habitent la maison, et vous comprendrez notre embarras. La cheminée étant sans cesse remplie de bois pour faire rôtir le poisson, il faisait une chaleur intolérable ! Le R. P. Pascal et moi, auxquels on avait voulu faire les honneurs, avions pour lit quelques planches. La dureté de cette couche et l'atmosphère étouffante de notre gite nous empêchèrent de fermer l'œil.

"Enfin, le 29, de grand matin, nous pouvions quitter ce méchant abri et nous arrivions à la Pointe au Cyprès, où se trouve la cache de viande, dans la matinée du 31 mars. Mais, hélas ! nous nous aperçûmes de suite qu'un ou plusieurs carajoux (gloutons) avaient passé avant nous. Le meilleur était mangé et les voleurs, selon leur instinct ignoble, avaient souillé tout ce qui restait. Ce sera peu flatteur pour nos palais et nos estomacs ; cependant la pauvreté nous obligera de nous en contenter et de n'en pas perdre un morceau.

"Nous dinâmes encore là avec notre Frère et, pendant que lui et son compagnon de voyage chargeaient leurs traîneaux, nous continuons notre route vers Notre-Dame des Sept-Douleurs. A cinq heures du soir, nous et nos coursiers étions passablement harassés de fatigue ; aussi nous nous décidâmes à camper. Le vent était violent et froid ; pour nous protéger, nous nous fîmes un bon abri avec des sapins Pendant que nous étions ensevelis dans nos couvertures, une épaisse couche de neige tomba sur nous. Nous ne nous en aperçûmes qu'en nous éveillant.

"Nous prenions comme de coutume un déjeuner matinal, lorsque deux loups s'approchèrent à une demi-portée de fusil. Nos chiens jettent le cri d'alarme, partent à toutes jambes et poussent la chasse très loin. Comme ils tardaient à revenir, nous craignîmes un moment qu'ils n'eussent été étranglés. Heureusement ils arrivèrent sains et saufs.

"Nous manquions d'une paire de raquettes ; pour y suppléer, nous nous faisons, à tour de rôle, trainer par les chiens ; mais nous allions lentement. Le neige, qui tombait épaisse, ajoutait une forte couche à celle qui recouvrait déjà la glace du lac ; de plus, le vent, toujours très violent, nous donnant en plein visage, nous ne marchions qu'avec de grandes difficultés.

" Le 2 avril, nous approchions de Notre-Dame des Sept-Douleurs. M. J. Mercredi père, directeur du petit poste de la traite des fourrures, avait fait hisser le pavillon de la Compagnie de la Baie d'Hudson et mettre en ligne les quelques blancs et les indiens qui s'y trouvaient. A notre approche, de nombreuses fusillades nous saluèrent. Les visages étaient rayonnants de joie. Ces pauvres gens étaient heureux de revoir le R. P. Pascal et leur ancien missionnaire.

" Le bruit de mon arrivée s'étant répandu, tous les indiens du fond du lac Athabaska accoururent à la mission le 14 et le 15 avril. Plusieurs vinrent aussi d'autres postes, ce qui rendit notre travail considérable. Tout notre temps était employé, soit à confesser, soit à instruire ou à baptiser. Le jour de Pâques, à la messe pontificale, l'enthousiasme était grand; aussi un cantique sur la résurrection et un autre sur l'Eucharistie furent-ils chantés avec beaucoup d'entrain. J'en étais moi.même très-ému. A N.-D. des Sept-Douleurs, il ne reste pas un seul infidèle. Quelques chrétiens vivaient cependant dans le désordre, mais tous, à l'exception d'un seul, se sont reconciliés avec Dieu.

" Comme c'était la première fois que deux prêtres se trouvaient réunis à la mission de N.-D. des Sept-Douleurs, un certain nombre de nos Mangeurs de caribou, dans leur ignorante simplicité, se croyaient obligés de se confesser au Père et à moi. J'en reconnus un bon nombre qui s'étaient adressés aux deux. Comme je leur en faisais l'observation, ils me répondaient quelquefois : " C'est égal, quoique je me sois " déjà présenté au Père, j'aimerais bien me confesser à toi. " Il.y a longtemps que je ne t'ai pas vu et que je n'ai pu être " absous par le Grand-Priant."

" Depuis sept ans, en effet, je n'avais pas fréquenté cette mission et j'ai constaté qu'un grand nombre de mes anciennes ouailles manquaient à l'appel, c'est-à-dire, étaient parties pour l'éternité. Durant les années 1877 et 1878, ces malheureux Indiens ont éprouvé une famine cruelle. Ceux qui ont survécu sont restés si faibles par suite de ce long jeûne, que la moindre maladie les conduit au tombeau.

" Cette famine avait été occasionnée par l'absence complète des caribous ou rennes, et, la chair de ces animaux,

étant presque ici l'unique nourriture, ils ne trouvaient rien pour y suppléer. Les lacs de cette contrée sont, il est vrai, remplis de beaux et excellents poissons; mais ces pauvres sauvages manquent de filets et d'ameçons pour les prendre. N'est-ce pas pitié de les voir mourir de faim aux bords de ces lacs poissonneux, alors qu'avec les engins nécessaires pour la pêche, ils pourraient se procurer une abondante nourriture!

" La Compagnie de la baie d'Hudson devrait, en échange de leurs fourrures, leur vendre des filets et des hameçons; mais elle aime mieux, pour son profit, les obliger à trapper ou à chasser les gros animaux. Si les missionnaires avaient plus de ressources, ils feraient venir du fil à rets en grande quantité et sauveraient ainsi la vie à bon nombre de leurs enfants déshérités des biens de ce monde.

" 18 *avril.*—Ma visite était achevée, car j'avais vu tous les sauvages qui fréquentent ces parages, sauf trois hommes malades qui n'avaient pu venir au rendez-vous; je songeai donc à rentrer à la Nativité. Le 18, un peu après minuit, je me remis en route en compagnie de M. Mac-Farlane, chef du district Athabaska, qui était venu visiter le poste de traite. N'ayant pas de serviteur avec moi, ce bon Monsieur mit l'un des siens à ma disposition. Ce gentilhomme aime les voyages rapides, aussi, choisit-il les coureurs les plus intrépides et, parmi les chiens de la Compagnie, les plus agiles et les plus forts. Ainsi équipé, il marche presque jour et nuit. Je m'étais aussi procuré les meilleurs chiens de la mission; mais, comme ils avaient beaucoup travaillé et peu mangé par suite de la disette du dernier hiver, je ne suivais qu'avec peine mon compagnon de route, je n'arrivais aux haltes pour les repas, ou aux campements, que longtemps après lui.

" Notre voyage se fit d'ailleurs dans la plus mauvaise saison. Le dégel commença de suite après Pâques; les traîneaux ne glissaient plus et nos pauvres coursiers étaient obligés de tirer de toutes leurs forces. Ajoutez à cela un soleil ardent et une chaleur excessive, succédant sans transition à un froid rigoureux, et vous comprendrez nos fatigues. J'étais souvent obligé, pour soulager un peu mes chiens, de marcher dans cette eau glacée où des barques et

des pirogues nous auraient mieux servi comme véhicules. Nous avions, en effet, de six à dix pouces d'eau. Elle entrait dans nos traîneaux, mouillait nos couvertures et nos habits et en augmentait le poids.

" Le dernier jour du voyage, mes malheureux coursiers étaient si harassés que , pour pouvoir suivre, même de loin, M. Mac-Farlane, je dus marcher presque tout le temps dans ces tristes conditions. Aussi, arrivais-je très fatigué à la Nativité. Et comment ne l'aurais-je pas été ? On compte de 160 à 180 milles anglais entre N.-D. des Sept-Douleurs et le fort Chippewayan, à Athabaska. Or, nons n'avions mis que trois jours pour faire ce long trajet. La veille de Pâques, je n'avais dormi que quelques heures et pas du tout le jour de mon départ. Aussi le soleil ardent qui nous brûlait pendant la route m'a calciné et fait enfler le visage. Mes cheveux et ma barbe ont blanchi rapidement et bientôt je pourrai dire comme nos vieux montagnais : "*Sé hi pa yash lantté*... Mes cheveux ressemblent à la neige."

" Isidore, O. M. I.,

" *Ev. d'Erindel.*

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SŒUR ARISTIDE,

RELIGIEUSE DE LA PROVIDENCE,

A SES PARENTS.

PROVIDENCE DU SACRÉ-CŒUR,
MISSOULA, 17 octobre 1881.

Bien chers Parents,

Ce journal est pour l'acquit de ma conscience; je vous avais promis un rapport de mon voyage, je viens aujourd'hui, tant bien que mal, essayer de vous raconter les divers incidents de notre longue course de Montréal à Missoula. Je m'aperçois un peu tard qu'un récit de voyage n'est pas aussi facile que je pensais; mais enfin, *chose promise est due.*

C'était le 19 septembre, vers neuf heures du soir que nous quittions la communauté. Ah! comme ce moment du départ a été pénible pour mon pauvre cœur! c'est alors que j'ai senti combien je vous aime et ce qu'il en coûte pour briser les liens qui nous retiennent à la patrie, et surtout à la communauté, cette autre famille qui nous est si chère! Me voyant en face du sacrifice, j'en mesurai toute l'étendue; et, m'arrêtant une dernière fois dans la demeure de Celui qui s'est fait voyageur pour nous, je lui offris mon pauvre cœur brisé par la douleur, et le priai de bénir notre voyage. Sœur Edwidge et quelques autres sœurs nous accompagnèrent jusqu'aux chars. J'invoquai, au moment de cette dernière séparation, Marie, Mère des Sept Douleurs, qui sembla me dire à l'oreille du cœur: " Quittez tout et vous trouverez tout." Je ne dormis point et je passai le reste de la nuit en esprit avec vous et avec mes compagnes du noviciat.

20 septembre (mardi). Nous traversons le Haut-Canada en longeant le lac Ontario; nous voyons les villes de Toronto, de Buffalo, Port-Huron; c'est là que se fait l'inspection des bagages par la douane; heureusement que nous n'avons pas le déplaisir de voir bouleverser nos malles et sacs de voyage, l'officier se contente de quelques explications que nous lui donnons et continue sa besogne. Aux heures des

repas, nous faisons assaut dans nos paniers si bien fournis; l'abondance et le choix des provisions qu'ils contiennent nous font bien voir que ce sont des sœurs, des mères bien-aimées qui ont présidé à ces petits préparatifs de voyage. Cependant, sans les invitations pressantes de nos chères sœurs Rosalie et Jérôme, qui doivent voyager avec nous jusqu'à Chicago, je leur ferais peu de mal, car je ne me sens pas disposée à manger.

21 septembre. Nous sommes sur le sol américain; adieu, beau Canada! Aurais-je jamais le bonheur de te revoir? Ne sera-ce qu'au ciel, seule véritable patrie, que je vous reverrai, chers parents et tous ceux qui me sont chers?... Vers huit heures un violent contre coup nous fait craindre quelques accidents, les chars arrêtent tout à coup et nous apprenons bientôt qu'un char bagage était resté sur la voie ferrée, et que notre ingénieur, ne l'ayant pas vu assez tôt, nous l'avons heurté et brisé en morceaux. Après un retard de près de quatre heures, causé par les réparations qu'il fallut faire à notre engin, nous nous remettons en route; nous allons plus vite que jamais pour réparer le temps perdu.

Le temps est bien beau et la nature est magnifique; les terrains sont bien cultivés, quelques endroits me rappellent les terres de York et de St-Jacques; nous voyons des champs immenses de ble-d'inde. Nous traversons par intervalles de jolis villages américains; les maisons, de grandeur moyenne, sont pour la plupart blanches et à deux étages; les rues sont larges et bordées d'arbres, ce qui donne à ces villages le plus bel aspect. Vers huit heures du soir, nous entrons dans Chicago. M. O'Brien, frère de ma sœur Jérôme, nous attendait aux chars pour nous conduire chez lui. Nous avions grand besoin de nous reposer et surtout de faire un peu de toilette, car nous étions si sales, si sales! que nous nous faisions peur les unes aux autres. Je n'aurais jamais cru les gens *malpropres* si vertueux; car je considère qu'il leur faut un grand amour de la mortification pour vivre dans cet état.

Après deux jours de repos nous nous remettons en route; mais cette fois nous n'avons plus avec nous nos bonnes sœurs Rosalie et Jerôme. Après nous avoir souhaité un heureux voyage, elles nous donnent rendez-vous au ciel, et les

chars nous emportent avec la rapidité de l'air. Sentant plus que jamais le besoin d'un protecteur nous nous remettons entre les mains de Saint-Joseph, le priant d'avoir soin de nous comme il avait pris soin de Jésus et de Marie dans la fuite en Egypte. Nous prenons notre souper comme nous avions pris nos autres repas depuis notre départ, c'est-à dire, sur nos siéges de voyage. Par ce procédé, nous nous dérangeons moins. Une serviette est étendue sur nos genoux qui nous servent de table, le service est bientôt dressé et ainsi servies nous n'avons pas besoin de moutarde pour exciter l'appétit.

25 (dimanche). Ne pouvant assister à la messe, nous faisons de notre mieux pour sanctifier le jour du Seigneur Pour cela nous nous unissons d'intention à tous les chrétiens qui adorent la victime s'offrant pour nous sur l'autel. Vers 11½ heures nous arrivons à Council Bluffs. Nous avons ici à renouveler nos billets de passage et à faire de nouveau chèquer nos malles. Heureusement qu'en arrivant le conducteur des chars vient s'offrir pour arranger tout notre bagage et nous conduire au dépôt. Nous croyons perdre la tête au milieu de la confusion ; nous rencontrons des gens de toutes couleurs, des *blancs*, des *jaunes*. des *rouges* et des *noirs*. Si ce bon monsieur ne fut venu à notre secours, nous aurions eu certainement beaucoup de difficulté à nous tirer d'affaire. A midi et demi, nous nous partons pour Omaha. où nous serons dans moins de 20 minutes. Là encore il nous faudra acheter des billets de passage, mais nous n'osons nous inquiéter, tant la Providence est bonne à notre égard. A peine montées en voiture, notre premier conducteur vient nous dire : Je m'en vais à Omaha, je verrai à faire rechèquer vos malles et à acheter vos billets. Plus d'inquiétudes ! Vous comprenez si nous sommes contentes. Il nous faut marcher une quinzaine d'arpents à travers les rues de cette ville avant d'arriver au bureau de poste où nous devons acheter nos billets. Notre conducteur prend de là une autre direction. Nous le remercions des services qu'il nous a rendus, lui promettant en retour de prier pour lui. Omaha est l'une des villes les plus progressives de l'Ouest. Ce fut en 1854 que fut bâtie la première maison de cet endroit qui fut

appelé Omaha du nom des sauvages qui l'habitaient. On dit que le premier maître de poste d'Omaha se servait de son chapeau pour transporter les lettres, et que lorsqu'il traversait les vastes contrées d'Amérique, les individus se mettaient à sa poursuite jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint et qu'ils eussent reçu leurs lettres. Petit à petit l'oiseau fait son nid, dit le Proverbe. Le chapeau du maître de poste a donné lieu à une magnifique bâtisse en pierre à quatre étages de 122 pieds sur 66. C'est une des plus belles maisons de la ville ; elle sert à la fois de cour et de bureau de poste. Vers 1 heure nous partons pour Ogden, remerciant Saint-Joseph de nous avoir protégées si visiblement et nous promettant de le faire aimer de tout notre pouvoir.

26. Depuis notre départ d'Omaha nous traversons les vastes prairies d'Amérique ; pendant un trajet de plus de 500 milles nous ne voyons qu'une immense étendue de foin sauvage. Rien de plus beau que le spectacle de cette vaste solitude : on s'y sent plus près de Dieu. Ah ! la nature est un beau livre de méditation pour ceux qui savent y lire ! A mesure que nous avançons et que l'altitude croît graduellement, l'air devient plus froid et la végétation moins abondante ; nous rencontrons de grands troupeaux de bêtes à cornes et çà et là quelques petites maisons sont dispersées le long de la route.

27. Après avoir traversé l'Etat de Nebraska nous arrivons à la fameuse chaîne des Montagnes Rocheuses. Les scènes les plus variées se présentent à nos regards, ce sont des rochers escarpés, des colonnes de sable auxquelles le temps et les orages ont donné mille formes diverses. Nous voyons parfois au milieu de ces montagnes de petites cabanes que nous croirions inhabitées si nous ne voyions dans les chassis quelques misérables tapisseries et un peu de fumée sortir de la cheminée. C'est vers 6 heures du soir que nous arrivons à Ogden, ce poste que nous désirons depuis longtemps. Notre Mère Générale est là, près des chars, pour nous recevoir ; elle est arrivée depuis ce matin vers huit heures. Nous sommes si heureuses, si contentes de lui parler, sa vue nous fait tant de bien, que nous oublions les fatigues du voyage. A sept heures, nous remontons dans les chars pour nous rendre à Melrose, terminus du chemin de fer.

28. Nous nous levons plus gaies qu'à l'ordinaire et la journée se passe joyeusement et rapidement. A 7 heures nous arrivons à Melrose après avoir traversé un pays de sable et de marais. Nous avons donc fini d'être trainées sur les lisses de fer ! C'est avec joie que nous abandonnons la vapeur pour prendre des voitures tirées par des chevaux. Comme nous ne pouvons pas partir par le *stage* de ce soir, à cause du trop grand nombre de passagers, nous prenons le chemin d'un hôtel pour y passer la nuit. N'allez pas vous figurer que nous sommes dans une ville ; il n'y a ni rues, ni maisons proprement dites, le *nom*, c'est la *chose* la plus *remarquable* de l'endroit. Une petite bâtisse qui porte le *titre* d'hôtel nous reçoit : nous n'y sommes pas tout à fait à l'abri. Deux lits aussi peu confortables que l'habitation sont à notre disposition. Nous nous y installons le mieux possible et dormons assez paisiblement. Le matin un bon déjeuner nous est servi, nous faisons honneur aux mets chauds et bien préparés qui nous sont présentés, et nous nous sentons toutes remises, tant nous sommes contentes de ne plus remonter dans les chars.

29. Vers 8 heures nous montons dans le *stage*. C'est une grande voiture couverte, à quatre grandes roues, traînée par quatre chevaux. Nous sommes neuf passagers et tellement pressés les uns contre les autres que nous ne pouvons nous remuer. Il faut avoir soin en montant de prendre la position la plus commode possible, car telles nous nous plaçons en partant, telles nous sommes jusqu'à ce qu'on nous dise de descendre. Le pays que nous traversons est désert et la végétation insignifiante. Vers 1 heure, nous nous arrêtons à une petite maison habitée par une famille française, pour changer nos chevaux. Le temps est aussi froid qu'en novembre, et de temps en temps nous avons des brouillards de neige. A 4½ heures nous descendons à Silver-Bow ; nous en sommes bien aises, car le froid et l'engourdissement commencent à s'emparer de nous.

30. A 3 heures du matin le bagage est remis dans la voiture et à 4 heures nous sommes en chemin. Nous avons pour compagnons de route des voyageurs qui ne paient pas de mine, je vous assure. Comme le costume religieux appa-

rait rarement dans ces contrées, ils nous examinent comme des curiosités. Vers midi nous atteignons Deer Lodge. Grand désappointement ! nous pensions partir aussitôt pour Missoula, et nous sommes obligées d'attendre jusqu'à demain après-midi. Nous nous retirons chez les Sœurs de la Charité qui nous donnent la plus bienveillante hospitalité, nous pouvons nous reposer, faire nos exercices de piété, etc. Il y a dans cette ville une église protestante, et une église catholique qui est fréquentée seulement par une vingtaine de personnes. Le lendemain, 1er octobre, nous laissons vers 5 heures du soir les bonnes sœurs de charité qui avaient été si heureuses de nous recevoir. Nous passons la nuit sur le chemin, la route est très mauvaise et nous ne pouvons aller qu'au pas des chevaux. Heureusement qu'il ne fait pas froid et que nous sommes seules dans la voiture. Nous essayons de nous appuyer les unes sur les autres pour nous reposer, mais essayer faire semblant de dormir, c'est tout ce que nous pouvons faire.

Octobre 2. A l'heure accoutumée nous faisons la prière en commun et le déjeuner se prend dans la voiture. Malgré les petites misères que nous rencontrons, la gaieté est parmi nous. Comme nous nous croyons, à cause des circonstances, en dehors de la règle, nous nous permettons des dissipations qui chassent l'ennui et font oublier les fatigues. Depuis que nous voyageons en *stage* nous avons rencontré beaucoup d'émigrants. Ils ont de grandes voitures couvertes en toile, nous avons compté jusqu'à 16 ou 18 mules pour traîner deux ou trois voitures attachées ensemble. Ils traversent ainsi les prairies ; la nuit ils campent dans les endroits où ils peuvent trouver de l'eau et faire un peu de feu. A 11 heures, nous arrêtons à un petit hôtel pour y prendre le dîner. Nous sommes à 24 milles de distance de Missoula. Quel bonheur ! dans quelques heures notre long voyage sera à son terme et nous serons dans les bras de nos sœurs ! Nous remontons en voiture avec un nouveau courage, mais nous ne pouvons aller aussi vite que nous voudrions à cause des chemins qui sont très mauvais. Nous avons traversé jusqu'à 6 fois la même rivière qui serpente à travers les montagnes. Le courant était fort et l'eau si haute que le moyeu des roues en

était couvert. Ah ! Je m'en souviendrai de Snake river, des chemins remplis de roches, des montagnes que nous avons escaladées avant d'arriver à Missoula : il n'y a pas à s'y tromper, nous sommes dans les Montagnes Rocheuses. Vers 3 heures de l'après-midi, nous découvrons Missoula. Vous ne sauriez croire, chers parents, combien furent vives les impressions que je ressentis en arrivant à ce lieu, théâtre du dévouement de ma chère sœur Monaldi pendant près de six ans et où je devais à mon tour faire aimer le bon Dieu puisque la sainte Obéissance m'y envoyait ! Bientôt nous apercevons le couvent et les sœurs qui viennent à notre rencontre. Notre joie et notre bonheur à toutes ne peuvent s'exprimer.

En entrant dans la maison, nous prenons le chemin de la chapelle. Mon cœur débordait, je remerciai Dieu de nous avoir protégées pendant notre long voyage, je le priai d'accepter le sacrifice que je lui faisais de moi-même pour travailler à sa gloire, et le priai pour vous tous qui pensez à moi en Canada.

Missoula est un petit village d'une centaine de maisons, situé dans une vallée de 40 milles à peu près. Les habitants sont presque tous des blancs. Il y a très peu de catholiques, surtout dans la ville. Il y a une église catholique terminée cet été, et deux églises protestantes.

Le couvent est plus grand que je pensais, il est bâti un peu en dehors de la ville.

Depuis que nous sommes arrivées le temps est très froid et il a neigé plusieurs fois. Hier 16, nous sommes allées faire un tour en sleigh. Et moi qui croyais que ce pays n'avait presque pas d'hiver !

Veuillez prier bien fort pour moi, car plus que jamais je sens le besoin du secours d'en Haut.

Votre enfant qui ne cessera jamais de vous aimer.

Sr Aristide, S. C. P.

MISSION CHEZ LES NASKAPIS.

LETTRE DU REV. P. FAFARD, O.M.I,

A LA SŒUR ARISTIDE,

RELIGIEUSE DE LA PROVIDENCE.

NOTRE-DAME DE BETSIAMITS,
20 Novembre 1881.

MA CHÈRE SŒUR,—Je suis arrivé à la fin d'octobre de ma mission chez les Naskapis. Comme la saison était avancée, j'ai pris le chemin le plus court pour arriver à Notre-Dame de Betsiamits, de sorte que je ne suis pas allé dire bonjour à nos bons parents, qui, paraît-il, s'attendaient à me voir en compensation des sacrifices qu'ils ont faits cet été. Mais le bon Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité a voulu leur imposer ce nouveau sacrifice, afin de leur faire mériter des joies de famille qui n'auront plus de fin dans le ciel.

En arrivant, je me suis empressé d'écrire à Sœur Edwidge et à nos parents pour leur dire que les Naskapis ne m'avaient pas tué, et que j'étais de retour plus vivant que jamais. Comme je ne savais où te trouver et comment t'appeler après ta profession, je demandai à Sœur Edwidge de me répondre au plus tôt pour me dire comment s'appelait "Sœur Machine pas de nom."

Je cessai bientôt de badiner, quand je reçus une copie d'un journal de voyage, signé : Sr Aristide. Je l'ai lu et relu, mon atlas à la main, afin de mieux te suivre jusqu'à Missoula. Puis le déposant sur mon bureau, je ne pus m'empêcher de pousser un long soupir en me disant : "Quelle énorme distance sépare la missionnaire de Missoula et le pauvre missionnaire des Naskapis de la baie de Ungava. J'étais tout

plongé dans cette pensée pénible, lorsque mon bon ange, je crois, m'en suggéra une autre toute pleine de consolation : Mais le cœur de Jésus ne connait pas de distance. Dans ce cœur tout brûlant d'ardeur tu trouveras ta sœur Marie-Louise avec un grand nombre d'âmes qu'elle aura converties par son zèle et son dévouement.

Peut-être, ma bien chère sœur, t'attends-tu à recevoir un journal comme le tien, relatant jour par jour tous les incidents du voyage. Tu aurais bien droit à cela, puisque je ne t'ai encore rien fait connaître de mes missions. Mais je dois avouer tout de suite ma négligence, je n'ai pas pris un seul mot de notes cette année.

Dans mon premier voyage j'avais écrit tous les incidents de chaque jour ; mais ayant perdu mon journal, je n'ai rien écrit cette année, afin de ne rien perdre. C'est un parti sûr, il est vrai, mais bien peu profitable. Je vais cependant essayer de te donner en peu de mots une idée aussi précise que possible de mes missions.

Dans le trop court entretien que j'ai eu avec toi et Sœur Edwidge l'année dernière, je n'ai pas eu le temps de vous parler de mon premier voyage chez les sauvages du Labrador. Qu'il me suffise de te dire que je n'avais vu qu'une partie de ces pauvres enfants des bois, ceux de la baie des Esquimaux. Mais entendant parler des Naskapis de Ungava, en plus grand nombre, me disait-on, que les Montagnais que je venais de visiter, je regrettais de ne pouvoir me rendre au milieu d'eux. Avant mon départ, le printemps dernier, j'exprimai au Rév. Père Provincial mon désir de poursuivre jusque chez ces bons Naskapis. Il voulut bien me le permettre, m'autorisant en même temps à leur donner rendez-vous pour l'été prochain.

Me voilà donc en route, suis-moi avec ton imagination, je vais te faire faire un voyage très varié. C'est à la fin de mai. Je prends les chars à la Pointe Lévis pour me rendre à Halifax. Inutile de te faire la description des paysages. Je retrouve ici les fertiles campagnes de Saint-Cuthbert, comme tu les as retrouvées dans les plaines du territoire américain. Quelques montagnes cependant que nous traversons de temps en temps produisent une agréable variété.

Après deux jours dans les chars j'arrive à Halifax, tout moulu de fatigue.

Je ne fus pas longtemps dans la capitale de la Nouvelle-Ecosse, sans m'apercevoir que ma soutane ne plaisait guère à ses nombreux citoyens. Comme je ne suis pas aussi brave que les bonnes Sœurs de la Providence, qui voyagent partout avec leur costume religieux, je me décidai à prendre l'habit laïque pour continuer mon voyage.

Mais, pour me venger, je me disais tout bas : Quels sont les plus sauvages ou de ces gros messieurs qui ne veulent pas voir le prêtre, ou de nos pauvres Montagnais qui bénissent son arrivée au milieu d'eux ?

Déguisé en laïque, je m'embarque dans un vapeur américain pour faire route vers Terreneuve. Rien de bien particulier pendant la traversée qui dure trois jours. Je me rends immédiatement à Hâvre de-Grâce, afin de chercher un passage à bord des voiliers des pêcheurs terreneuviens qui partent au commencement de juin pour aller faire la pêche à la morue sur la côte du Labrador.

Le capitaine Thoomey, fervent catholique irlandais, veut bien m'accorder un passage gratis à bord de son vaste bâtiment. Pendant tout le voyage, ce bon capitaine a été rempli d'égards pour moi et a fait tout en son pouvoir pour me faire oublier les inconvénients du voyage. Mais que de retards, que d'anxiétés ! Avant de partir de Terreneuve, j'avais appris que des *traders* me devançaient auprès de mes bons sauvages et je craignais qu'ils ne leur procurâssent de la boisson pour avoir leurs pelleteries. Pour comble de malheur nous avions presque toujours du calme ou du vent contraire. Après avoir passé quinze jours sur la mer, nous allâmes nous bloquer dans la glace sans pouvoir arriver à notre destination. Pendant que nous attendions que le vent changeât pour forcer la glace à nous céder passage, trois esquimaux arrivent à nous. L'un d'eux était tellement ivre qu'il pouvait à peine parler. En l'apercevant un sentiment de peine inexprimable traversa mon âme : " Peut-être mes bons Montagnais sont-ils dans le même état que ce malheureux ? Que vais-je en faire ? Comment recevront-ils les instructions du missionnaire, sous l'influence de la boisson ? Je ne puis

plus souffrir aucun retard. Voyant qu'un petit vaisseau pouvait se faire un passage à travers les glaces, je m'en vais trouver le capitaine et lui exposant mon anxiété, je lui demande s'il pourrait me laisser avoir une petite chaloupe et deux hommes pour me rendre au plus tôt à ma destination. Ah! Père, me dit-il, ne vous exposez pas. Attendez jusqu'à demain, et nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire. Le lendemain toujours le même temps et cela peut durer ainsi peut-être huit jours. Alors le capitaine me fait avoir la chaloupe demandée et je pars avec deux Esquimaux et un pêcheur terreneuvien. Nous n'avons pas trop de peine à sortir de la glace et après trois jours et deux longues nuits blanches sous la calotte des cieux, j'ai le bonheur d'arriver au milieu de mes bons sauvages de la rivière Nord-Ouest.

Comme je m'y attendais, les *traders* m'avaient devancé, mais heureusement il n'y avait pas eu d'excès de boisson.

Mon voyage avait duré plus d'un mois. Me voyant si en retard, les sauvages ne m'attendaient plus. Grande fut leur surprise, lorsqu'ils me virent débarquer. Selon l'usage, tous se présentent pour donner la main à la petite robe noire. Les mères de famille présentent tous leurs petits enfants jusqu'au dernier né depuis la dernière visite du missionnaire, et qui, par son air souriant semble déjà reconnaître celui qui l'arrachera au pouvoir de Satan pour le faire enfant de Dieu par le baptême.

Les sauvages de la baie des Esquimaux sont bons et dociles aux enseignements du missionnaire. Ils conservent bien encore quelques restes de leurs anciennes superstitions, mais ils ont bonne volonté de s'en corriger. Comme je leur enseignais d'abandonner ces folles croyances pour ne mettre toute leur confiance qu'en Dieu seul, ils me dirent : Tout ce que tu nous dis est bien vrai, nous en sommes bien convaincus, et tant que tu es avec nous, nous sommes bien déterminés à faire ce que tu nous dis ; mais quand nous serons dans le bois le mauvais esprit va nous tenter de faire ce qui fâche le Grand Esprit et nous succomberons peut-être. Vois-tu, c'est si important pour nous que nous fassions cela ; nos grands pères l'ont fait, et si nous ne le faisons pas nous mourrons de faim. Cet aveu montre combien ces pauvres sauvages

ont à lutter contre leurs traditions superstitieuses pour devenir chrétiens tout de bon ; mais leur bonne volonté de correspondre à la grâce leur fera bientôt remporter la victoire. Le missionnaire n'éprouve aucune difficulté à leur faire admettre les vérités de la foi, et leur obéissance sans bornes prouve qu'ils sont bien pénétrés de cette parole de Notre-Seigneur : Celui qui vous écoute m'écoute. Ils sont tous très empressés à se rendre aux exercices de la mission èt y assistent avec beaucoup de piété et de recueillement.

Il n'y a qu'un seul sauvage qui refuse de voir le missionnaire. Il a été baptisé il y a une dizaine d'années, mais ayant aussitôt repris sa deuxième femme qu'il avait été obligé de laisser pour recevoir le baptême, il a honte de se présenter devant la robe noire. Il a toujours soin de venir en hiver au poste pour vendre sa pelleterie, afin de ne pas rencontrer le prêtre. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est qu'il garde avec lui plusieurs enfants adultes qui se trouvent ainsi privés de la grâce du baptême. C'est aussi ce qui fait le plus de peine aux autres sauvages qui m'ont demandé comment s'y prendre pour les instruire et les baptiser.

Il y a une chapelle bien pauvre, il est vrai, mais ayant cependant, à part des vases sacrés, les objets les plus nécessaires au culte. Aucun peintre n'a encore exercé son art dans cette chapelle, si ce n'est celui qui t'écrit ces lignes, qui, pendant ses moments libres, a peinturé les portes de son mieux, ce qui serait le plus mal d'un véritable peintre. Les sauvages m'ont prié de la faire lambrisser et peindre. Comment veux-tu, me disaient-ils, que nos enfants aient une haute idée de la prière, lorsqu'ils voient une chapelle si misérable. Si elle était bien finie et s'il y avait quelques images, nous aimerions mieux la prière et nous comprendrions mieux. Avec la généreuse assistance de la Propagation de la foi de la province de Québec, j'espère que peu à peu je pourrai satisfaire leurs pieux désirs.

Te parlerai-je maintenant des superstitions des Sauvages ? Sans doute tu en as déjà entendu parler. Je ne t'en dirai donc que peu de mots. Les sauvages tiennent toujours à leur tambour traditionnel qu'ils batteront *avec respect* pour avoir de la chance. Les enfants n'ont jamais la permission de tou-

cher à ce tambour *sacré*. Ce ne sont que les vieillards qui le batteront en certaines circonstances, par exemple, à la naissance d'un enfant pour qu'il soit bon chasseur, quelquefois aussi en temps de maladie, afin de chasser les esprits malins qui, suivant eux, entrent dans le corps des malades pour les faire souffrir.

Avant de partir pour la chasse, ils feront un grand repas qu'ils appellent *makushan*, afin de s'attirer la faveur des esprits protecteurs des animaux. Mais une des conditions essentielles d'un bon *makushan*, est de faire table rase, quelque soit l'abondance. Auraient-ils la viande de 100 caribous qu'ils ne devraient pas finir le *makushan* avant d'avoir tout mangé, sinon les esprits protecteurs des caribous se fâcheraient et les chasseurs courraient risque de n'en plus tuer un seul. Aussi ces repas peuvent durer quelquefois trois ou quatre jours. Le tambour, comme de raison, doit être battu pendant cette cérémonie, mais par un des plus âgés de la tribu et avec respect. Tout d'ailleurs doit se passer dans un silence presque parfait.

Il y a bien encore à la baie des Esquimaux quelques jongleurs qui prétendent avoir des rapports avec le mauvais esprit, se faisant fort de pouvoir indiquer aux sauvages l'endroit où ils pourront faire une bonne chasse ; mais ils perdent beaucoup de leur influence depuis que la religion a fait des progrès chez eux. Cependant, dans les temps de famine, les sauvages ont quelquefois recours à ces jongleurs pour se procurer leur nourriture. L'un d'eux vient me trouver un jour et me dit : Je crois bien que c'est le diable qu'il y a là-dessous, mais toujours est-il qu'il dit bien vrai des fois ; nous allons où il nous dit d'aller et nous trouvons autant de caribous que nous en voulons. Mais ne crois-tu pas, lui dis-je, que si vous voulez servir le mauvais esprit, il puisse vous donner à manger pour vous faire brûler ensuite en enfer ? Vois-donc le premier homme et la première femme, c'est en leur donnant à manger que le démon leur a fait perdre leur place dans le jardin des délices. Mais comme je désirais en connaître davantage sur cette jonglerie, je commence à le questionner :—Mais dis-moi donc, qu'est-ce que font ces jongleurs—Eh bien, dit-il, ils rassemblent les sauvages et leur

font bâtir une petite cabane de pieux qu'ils enfoncent bien solidement jusqu'à 5 ou 6 pieds dans la terre. Cette cabane est en forme de cône. Il n'y a pas de supercherie, tout le monde y travaille et on solide bien tout. Quand la cabane est finie, le jongleur y entre. Qui sait ce qu'il fait et ce qu'il murmure ? Toujours est-il que, au bout d'un instant, la cabane commence à tourner en tous sens ; puis on entend dans les airs un chant mystérieux et charmant, bien plus beau que la voix de l'homme. Ensuite le calme se rétablit et alors le jongleur peut répondre à toutes les questions qu'on lui fait.

Je crois bien, mon père, que c'est le diable qui aide le jongleur, parce qu'il ne peut pas faire tout cela seul. Une fois les sauvages lui ont demandé de dire le *Notre Père*. Si c'est le diable, disaient-ils, il ne voudra pas prier. Mais grande fut notre surprise quand nous l'avons entendu réciter : *Notaninan tshil uashkuts* etc., mieux qu'aucun de nous n'aurait pu le faire. C'est toujours bien difficile à comprendre, ajouta-t-il, d'un air de plus en plus interrogateur. Mais, lui dis je, ne sais-tu pas que le démon est partout le plus grand singe du bon Dieu. Ne crois-tu pas qu'il puisse prier par hypocrisie pour mieux vous attraper? Il n'est pas bien content, va, que vous soyiez priants et que vous serviez le grand esprit. C'est pourquoi il cherche à vous tromper en priant, parce qu'il sait bien que vous l'auriez rejeté à tout jamais s'il n'avait pas fait la prière que vous lui demandiez. *Tapue*, *Tapue*, dit-il, certainement, çà doit être çà.

Il est certain, ma chère sœur, que ces jongleurs font des choses prodigieuses. Je ne voudrais pas avancer que, dans tous les cas, ce soit par l'entremise du démon. C'est cependant ce que croient les sauvages. Quoiqu'il en soit, ce qu'ils font ne vaut certainement pas grand chose. Aussi je fais tout en mon pouvoir pour faire disparaître cette superstition. Heureusement, la plupart se rendent facilement aux avis du missionnaire. Le plus renommé de ces jongleurs a abandonné complètement ce triste métier ; il est maintenant un modèle de piété et de ferveur. Cette conversion ne manquera pas de faire impression sur les sauvages et de les amener tout de bon au service du bon Dieu.

Je m'aperçois, ma chère sœur, que j'ai dépassé les bornes d'une correspondance ordinaire, mais peut-être aimeras-tu à me suivre encore jusque chez les Naskapis qui me sont d'autant plus chers que, vu la difficulté d'aller les visiter, ils sont plus privés des secours de la religion.

Grâce à l'obligeance de M. Fortescue, bourgeois de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui, par les égards dont il entoure nos Pères missionnaires, s'est attiré leur estime et leur amitié, je m'embarquais le 8 août à bord du *Labrador*, bateau à vapeur appartenant à la même compagnie.

La description la plus exacte que je puisse te faire du trajet de la baie des Esquimaux à Ungava peut se résumer ainsi : des montagnes et des rochers, des rochers et des montagnes, et quelques monceaux de glace que nous apercevons çà et là sur l'océan ; puis un vent froid et humide qui nous rappelle le mois de novembre du Canada.

Nous sommes arrêtés deux fois en route pour approvisionner deux postes de la compagnie : Davis Inlet et Nakvak. Le 24 août, fête de St. Barthélemi, nous arrivons à Ungava.

En me voyant débarquer, les sauvages accourent pour me donner la main. Que nous sommes contents de te voir, disaient-ils. Il y a deux malades ici, tu vas les instruire et les baptiser, pour qu'ils puissent aller au ciel. Un bon vieillard se présente avec sa bonne vieille et me dit : Nous n'avons pas encore pu rencontrer la robe noire, mais nous en avons bien entendu parler. Comme nous sommes vieux, nous avons eu peur de mourir et nous nous sommes fait baptiser par les sauvages. Je m'appelle Thomas et ma femme Christine. Je ne sais pas si ce baptême là est bon... mais tu vas nous baptiser, toi, ce sera plus sûr. C'est mon garçon qui est bien malade dans sa tente, tu viendras l'instruire pour le baptiser, avant qu'il ne meurre.

Comme ils me parlaient de ceux qui étaient morts depuis la dernière visite du missionnaire, je leur demandai s'ils avaient un cimetière. Oui, disent-ils, *Aiamie Otsimash*, le petit monsieur religieux (Père Lacasse) nous en a fait un, viens le voir. Après avoir détourné une petite colline, nous arrivons à un petit banc de sable ; quelques petites croix de bois sans inscriptions indiquent l'endroit où gisent les ca-

davres. Alors les parents s'avancent pour me donner les noms des morts, ayant toujours soin d'ajouter : il était baptisé. Qu'il me faisait plaisir de remarquer toute l'importance qu'ils attachent au baptême. Eh bien ! leur dis-je, prions maintenant pour les morts. Tout le monde se met à genoux et je commence à réciter : *Notaninan*, et *Mari statamishkatin*, *Pater* et *Ave* ; mais personne ne peut répondre. Ne savez-vous pas ces prières ? Nous les avons déjà entendu réciter, mais nous les avons oubliées. Ecoutez bien, je vais vous les enseigner de nouveau. Commençons d'abord par le signe de la croix. Regardez-moi bien faire et faites comme moi. Je crois qu'ils auraient désiré être tout yeux pour mieux me suivre. Ils se signent très bien jusqu'à *Ka milo manitoot*, *Et Spiritus sancti*, mais là se présente une difficulté à laquelle je n'avais jamais pensé. C'est que, me trouvant en face d'eux, ce qui était la gauche pour moi, était la droite pour eux, et que me suivant la main qui allait se poser sur mon épaule gauche, ils posaient la leur sur leur épaule droite. Il fallut donc me tourner comme eux en me mettant un peu de côté de manière à être bien vu pour leur enseigner à faire le signe de la croix.

Je commence ensuite à leur chanter quelques cantiques en leur demandant s'ils les savaient. En reconnaissant l'air, ils s'exclamaient : Nous avons déjà appris cela. C'est *Ka Uashkamoest* (Père Arnaud) qui nous l'a enseigné. Je leur en chante un autre. Ah ! c'est *Ka Kushkueltak* (Père Babel), qui nous a montré celui-ci. Mais nous avons tout oublié, tu vas nous enseigner encore. Dès demain, leur dis-je, je commencerai tout de bon ; déjà le soleil est tout bas, je vais vous laisser pour ce soir. Demain matin, je dirai la messe, préparez-vous bien à recevoir Jésus au milieu de vous. Je vais le faire descendre du ciel et il viendra reposer sur l'autel pour vous bénir et vous donner ses grâces. *Mishkatats Usham ni shatshiükonan Jeshus*,—que c'est étonnant comme Jesus nous aime ! se disent-ils en retournant dans leurs tentes.

Mais il faut préparer un logis pour notre hôte divin ; ce sera bientôt fait, grâce à l'obligeance de M. McKenzie, bourgeois du poste, qui est rempli de prévoyances pour moi. Il met à ma disposition son plus grand hangar, me prête le

plus beau drap rouge du magasin et envoie deux de ses engagés pour m'aider à faire la parure. J'arrange bien solidement mon petit autel portatif sur deux tonnes recouvertes d'un drap blanc et déjà tout le monde trouve cela beau. Le moment solennel arrive. Je commence à me revêtir des ornements sacerdotaux. Quel silence ! quel étonnement saisit ces pauvres Naskapis ! Tout attire leur attention, l'aube, le cordon, l'étole, le manipule, la chasuble surtout les ravit d'admiration. Ils sont tout yeux pour suivre toutes les cérémonies de la messe. Que j'étais heureux de les voir si pieux et si attentifs ! Pendant toute la mission, ils ont toujours apporté le même empressement et la même attention.

Je les réunissais quatre fois par jour pour leur enseigner les prières, le catéchisme et le chant des cantiques. Quand je leur demandais s'ils étaient fatigués, ils me répondaient vivement : *mavvats*, *mavvats*, non non, non non, *usham mïluao*, que c'est beau ! Cependant je les gardais généralement une heure et demie chaque fois.

Dans mes moments libres, j'allais aussi instruire dans leurs tentes deux malades pour les préparer au baptême. Ils ont reçu ce sacrement avec les plus beaux sentiments de piété et de ferveur. Ils sont probablement morts maintenant et remercient le bon Dieu de leur avoir envoyé un missionnaire si à temps pour leur ouvrir la porte du ciel. J'en ai baptisé en tout 27 : 14 adultes et 13 enfants, dont quelques-uns avaient jusqu'à 6 ou 7 ans.

Après avoir arraché ces enfants des bois au pouvoir de Satan pour en faire les enfants de Dieu, j'oubliais toutes les fatigues du voyage ; avoir eu vent contraire, avoir été pris par les glaces, avoir éprouvé le mal de mer, tout cela ne comptait pour rien en présence du bonheur que j'éprouvais.

Certainement, ma chère sœur, après avoir été témoin de l'empressement des Naskapis à écouter la parole du bon Dieu, je ne puis m'empêcher de les aimer et de me dévouer à les évangéliser autant que la sainte obéissance me le permettra. Comme ils ne m'attendaient pas cette année, je n'en ai vu qu'une bien petite partie, mais les informations qu'on m'a données me portent à croire que j'aurai bientôt un troupeau nombreux. Ils m'ont déjà demandé de leur bâtir

une chapelle où ils pourraient se réunir tous les étés pour y faire les exercices de la mission. Je leur ai donné rendez-vous l'été prochain pour leur parler à tous et voir ce que nous pourrons faire.

J'espère, ma bien chère sœur, que tu voudras bien prier pour le succès de cette mission si consolante quoique très difficile. Puissent tous les Naskapis connaître bientôt notre divin Sauveur !

Ton affectionné frère,

DÉSIRÉ, O.M.I.

JOURNAL DU VOYAGE

DE SŒUR ASSISTANTE CHARLEBOIS

(DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL)

DEPUIS ATHABASKA JUSQU'A McKENZIE

HÔPITAL-GÉNÉRAL DE LA PROVIDENCE,
7 octobre 1880.

Ma Très Honorée Mère et mes chères Sœurs,

Vous voyez, par la date de ma lettre, que je suis enfin à la Rivière McKenzie, à la si lointaine Providence. Je suis arrivée le 28 août, à 6 heures du soir, juste à temps pour assister au Salut qui se chante tous les ans à l'anniversaire de la fondation. En effet, il y avait exactement 13 ans, à pareil jour et à la même heure, que nos Sœurs s'y étaient rendues. N'est-ce pas là une heureuse coïncidence? C'est le 19 août que j'ai dû faire mes adieux à nos chères Sœurs d'Athabaska. Je n'essaierai pas de vous redire les sentiments de mon cœur en ces occasions, la plume est impuissante à exprimer de pareilles émotions! Vers les dix heures, les trois barges étaient accostées devant le rocher sur lequel est bâtie la mission. Monseigneur Clut nous fit l'honnenr de nous conduire jusqu'au lieu de l'embarcation. Les Révds. Pères, les Sœurs et leurs orphelins s'y rendirent également; une dernière bénédiction de Monseigneur, un dernier regard d'affection à nos chères Sœurs, et nous voila sur les eaux limpides du charmant et pittoresque Lac d'Athabaska.

La brigade se compose de trois barges; dans la première se trouve M. Gaudet, bourgeois canadien et catholique, et le docteur McRae; nous prenons place dans celle de M. McIver. Le docteur nous accompagne, parce qu'il a un bon nombre de Sauvages malades. Presque tous sont atteints de fièvre, maux d'oreilles, etc., et un de ces pauvres Sauvages a été

administré avant notre départ. Une de nos poules nous ayant fait présent d'un œuf, nous l'avons donné à un de nos malades qui en parut fier comme un roi.

20 *Août*.—Nos pauvres Sauvages sont mieux ; mais nous avons beaucoup de pluie, accompagnée de vent très froid. Heureusement, ce vent est favorable et nous permet d'aller à la voile. Nous avançons rapidement. Le paysage devient de plus en plus agréable. A mesure que toute trace de civilisation disparait, les œuvres du bon Dieu paraissent dans toute leur beauté. Ce bon Père a soin de multiplier les points de vue pour nous réjouir, car aucune habitation ne frappe nos regards ; nous ne voyons que les immenses forêts qui bordent les lacs et les rivières que nous traversons. Après avoir quitté le Lac Athabaska, nous sommes entrées dans la rivière du même nom, puis dans celle des Esclaves. Nous avons sauté un rapide assez dangereux. Il pleut toute la journée, aussi nous campons à 6 heures. Tout notre linge est trempé, à l'exception de nos lits. Vais-je ajouter que notre prière ne fut guère plus ardente qu'avait été notre appétit ?' Nous étions si fatiguées, que de suite nous reposâmes dans le Seigneur, sans distraction aucune ; la nuit fut bien employée ! Qu'il est bien vrai de dire que l'homme ne sait pas ce qui l'attend plus tard ! Assurément je n'aurais jamais pensé que je dûsse un jour monter dans une barge, y séjourner et y coucher des mois entiers. Je vous assure que c'est un bien triste métier pour des religieuses ; les scrupuleuses seraient à plaindre. Mais que faire ? c'est l'unique voie pour se rendre dans l'extrême-nord.

21 *Août*.—Grande fête autrefois, à pareil jour, chez les Sœurs Grises. Aussi je n'ai pas oublié notre regrettée Mère Slocombe. Ce matin les hommes firent portage. Chère Mère, si vous les aviez vus, vous auriez été touchée de compassion comme moi. Je ne puis m'accoutumer à voir douze hommes attelés à une barge de quarante pieds sur douze, forçant comme des bêtes de somme pour gravir de longues côtes. Malgré toutes ces misères, ils s'acquittent gaiement de leur tâche, quelque rude qu'elle soit. Les barges sont de nouveau lancées à l'eau. A une heure, nous nous embarquons. Dans l'espace de trois heures nous franchissons trois

rapides dangereux, dont le dernier se nomme "Portage d'Embarras." Il porte bien son nom, je vous assure, car je crois qu'il s'est amoncelé quarante cordes de bois autour des trois ou quatre îles qui le composent. Dans une de ces îles, se trouve une grande quantité de mousse que nos chères Sœurs fleuristes envieraient, surtout notre bonne Sœur Baudry; il y en a de toutes sortes: de la blanche, de la verte entremêlée de feuilles brunes frisées. C'est vraiment charmant à voir. Si j'étais sur mon retour, je n'y tiendrais pas; j'en emporterais pour embellir les bouquets déjà si beaux de notre chère ancienne.

22 *Août.*—Lever à 8 heures. C'est vous dire, chère Mère et Sœurs, que nous n'étions pas à la sainte messe avec vous. Non; aujourd'hui Dimanche, octave de la belle fête de l'Assomption, nous fûmes privées du bonheur d'assister au saint Sacrifice. Nous avons dit le chapelet, fait une lecture à tout le monde, bourgeois en tête; la brigade se compose de trente-quatre personnes, dont trente sont catholiques. Ces bons voyageurs écoutèrent la lecture avec une attention qui m'a vraiment édifiée. Aussi leur bourgeois (M. Gaudet) leur est un exemple vivant par sa bonne conduite et sa fidélité à ses devoirs religieux.

23 *Août.*—A cinq heures du matin nous avions perdu de vue le dit portage et nous entendions dans le lointain le bruit sourd et mugissant du grand rapide. Nous arrivions au portage de la Montagne. Là, nos hommes sont obligés de porter 400 pièces à dos, et de traîner les barges dans une côte aussi à pic que celle de Châteauguay. Vers les 6 heures nous arrivions au fort Smith. Le commis de ce poste est un bon catholique, du nom de Beaulieu. Son assistant est le jeune John Prindell, élève de nos Sœurs de la Providence.

24 *Août.*—Hier soir nous nous sommes couchées à dix heures (dans la barge). Le matin, à quatre heures, après avoir voyagé toute la nuit, nous étions rendues à la Rivière au Sel, ainsi nommée à cause de la saline qui fournit le sel dans le Nord. Le vent favorable nous permit d'aller à la voile, ce qui me procure le plaisir de vous écrire ces quelques détails.

25 *Août.*—Saint-Louis: Grande fête à la chère Maison-

Mère ! Nous avons fêté par cœur, ma sœur Massé et moi, nous unissant à vous, chère Mère, et à toutes vos bonnes Sœurs, bien assurées que vous nous accordiez un souvenir dans vos bonnes prières. Il y a un an ce soir je vous faisais mes adieux pour le Nord. Que de chemin j'ai parcouru depuis ce temps ! Déjà je touche au terme, dans quelques jours je serai enfin à la Providence, mais que c'est loin !

26 *Août.*—Nous voilà donc enfin sur le grand lac des Esclaves ; il a 300 milles de long et 50 de large.

27 *Août.*—Le réveil à trois heures. Un acte d'amour de Dieu est tout ce que nous avons le temps de faire. Vite nous prenons le chemin de la barge. A huit heures, nous faisons halte pour le déjeûner, c'est à la Pointe-au-Soufre, ainsi nommée parce qu'il s'en trouve une grande quantité. Les hommes en prirent pour se faire des allumettes. Nous sommes favorisées d'un bon vent qui fait voler nos barges sur l'eau ; nous en bénissons le bon Dieu. Mais il est bon pour nous de ne pas être peureuses ; car les vagues nous ballottent en tous sens.

28 *Août.*—Nous avons eu un des plus beaux jours pour notre arrivée. Ce matin tous les gens de la brigade étaient debout à 2½ heures. A 3 heures, nous étions en route pour la Providence. Déjà nous sillonnons les eaux du majestueux fleuve MacKenzie. A 4 heures et 35 minutes de l'après-midi, nous apercevons dans le lointain le petit couvent de nos sœurs avec son gentil clocher ; le cœur bat bien fort à la pensée de revoir dans quelques instants des sœurs bien aimées que je n'ai pas vues depuis quatorze longues années. Bientôt le paysage se dessine clairement, nous voyons arriver nos chères sœurs suivies de leurs orphelins, etc. Enfin il m'est donné de serrer dans mes bras ces bien aimées sœurs ! Ai-je besoin de vous dire, bonne Mère, que mon émotion était grande ? Cependant j'ai pu la maîtriser. Rendues au couvent, nous sommes montées à la Chapelle, où un *Laudate* en musique fut chanté par les enfants. Inutile de vous dire, chère Mère, que de nombreuses questions me furent adressées sur votre santé, sur celle de nos chères sœurs du vieux pays, etc., etc. Aujourd'hui encore nos sœurs peuvent à peine croire à la réalité de ma présence au milieu d'elles.

Quelques mots maintenant de ce qui vous intéresse, ma Très Honorée et Bonne Mère.

Cette Maison, comme toutes celles où travaillent vos filles de l'extrême nord, fait un bien immense parmi les enfants ; car c'est par ceux-ci que le pays sera régénéré, si je puis parler ainsi. Nous en avons une preuve dans les enfants des premiers et premières élèves que reçurent nos sœurs. Connaissant par eux-mêmess le bienfait de l'éducation qu'ils ont reçue et qu'ils savent apprécier, ils s'empressent d'envoyer leurs enfants à l'école dès l'âge le plus tendre. J'ai sous les yeux des preuves comme quoi les bons exemples que donnent les anciens élèves produisent d'heureux fruits. En effet, pendant mon voyage, j'ai entendu faire leur éloge par des personnes distinguées. Ce qui vous fera plaisir, chère Mère, c'est que ces jeunes personnes, une fois parties, continuent à écrire à nos sœurs qui, de leur côté, sont heureuses d'entretenir ces petites correspondances propres à les maintenir dans leurs devoirs religieux, etc. Quant aux enfants qui sont actuellement ici, au nombre de 35, je les trouve bien aimables, très intelligents et bien affectueux. Ils sont d'une simplicité charmante. Pour l'instruction, ils sont comme les enfants d'Athabaska dont je vous ai parlé, et desquels j'étais très satisfaite.

Nos sœurs ont à leur service trois orphelins qu'elles ont accueillis à l'âge de quatre ans, dont deux sont de la tribu des Esclaves, et un de celle des Couteaux-Jaunes. Les deux premiers sont employés comme pêcheurs. Vous savez, chère Mère, le grand rôle que joue le poisson à la Providence. Le troisième donne de l'eau pour la maison, et ce n'est pas une petite besogne que celle-là.

Je laisse à ma sœur Ward le plaisir de vous rendre compte d'autres détails de famille, et je termine, ma très Honorée Mère, en vous priant d'agréer l'hommage de mon affection la plus respectueuse ainsi que les vœux que je forme pour votre santé dont il me tarde de recevoir des nouvelles. Que toutes nos chères sœurs trouvent ici l'expression des mille bonnes choses que je leur souhaite à toutes et à chacune d'elles,

Votre très obéissante et soumise fille en N. S.,

Sœur CHARLEBOIS, Assistante.

Lettre de la Révérende Sœur Ward

A LA TRÈS RÉVDE MÈRE SUPÉRIEURE ET AUX SŒURS DE L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

HÔPITAL-GÉNÉRAL DE LA PROVIDENCE,
Rivière Mckenzie, 21 Nov. 1881.

Ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

Aujourd'hui, belle et douce fête de la Présentation de la Sainte Vierge, c'est avec un nouveau bonheur que je viens m'entretenir avec vous; car il vous tarde, ce me semble, d'avoir des nouvelles de la *Providence privilégiée.* Veuillez remarquer que je ne parle pas de l'éloignement ni de la solitude du McKenzie; non! aujourd'hui, les distances ont disparu, l'exil n'en est plus un! Le bonheur le plus parfait est notre partage depuis le 28 Août, jour où nous avons pu serrer dans nos bras et sur nos cœurs votre digne et tant aimée représentante, notre bonne Mère Visitatrice.

Comment vous exprimer notre joie, vous témoigner notre reconnaissance pour une faveur qui en renferme tant d'autres? Veuillez agréer nos sincères remercîments pour toutes les consolations que nous apporte l'insigne bienfait de sa visite. Merci surtout, ma Très Honorée Mère, du sacrifice que vous vous êtes imposé en laissant partir cette bonne Mère pour si longtemps, et cela afin de prolonger le bonheur de vos pauvres enfants du Nord; merci anssi à vous toutes, mes bien chères Sœurs, qui, par vos ferventes prières, avez obtenu à cette vénérée Mère un si heureux voyage. Nous avons eu le bonheur de la voir arriver saine et sauve à notre douce Providence. C'était vers les cinq heures. On avait signalé une barge dans le lointain, et on s'était hâté de nous transmettre l'heureuse nouvelle, car tout le monde savait que nous attendions une grande visite; et c'était à qui nous l'annoncerait le premier. De suite, voilà tout le couvent en

émoi. L'embarcation, encore assez éloignée, se dessinait pourtant assez clairement pour ne nous laisser aucun doute. Bientôt la petite procession se forme : Sœurs, élèves, orphelins s'avancent. Tous sont remplis de joie, et les cœurs battent bien fort ! La petite barge s'approche ; toutefois, il y eut un moment d'hésitation et d'angoisse : *Si notre Mère ne s'y trouvait pas!* se disait-on. Mais un instant après, une voix amie nous rassurait : *Vos Sœurs y sont!* Oui, c'est bien vrai, ce sont elles ! Oui, c'est bien notre Mère que nous avons le bonheur de revoir après une longue séparation de 14 ans ! c'est encore notre chère Sœur Massé attendue depuis si longtemps ! O ma Très Honorée Mère, et vous, mes bien chères Sœurs, veuillez dire avec nous : *Ecce quam bonum*, etc., et avec encore plus de ferveur : *Deo gratias*.

Après que nous eûmes salué notre bonne Mère et ma Sœur Massé, la procession se reforma, et nous nous rendîmes à la chapelle du couvent, où le chant du *Laudate* fit monter au ciel les accents de notre reconnaissance ! Une heure après, nous étions de nouveau réunies au pied des saints Autels, pour le salut solennel qui se chante tous les ans à pareil jour pour l'anniversaire de la fondation ; car c'est le 28 Août 1867, que nous sommes arrivées à la Providence, et notre bonne Mère Visitatrice nous arrivait juste à temps pour en célébrer le 13e anniversaire.

Enfin nous avons pu nous réunir dans notre petite communauté, autour de notre bonne Mère. Avec quel empressement avons nous demandé des nouvelles de notre Très Honorée Mère générale, de nos Sœurs assistantes, de nos chères anciennes, et de vous toutes mes bien aimées Sœurs ! Avec quel bonheur avons-nous reçu et appris chaque petit détail donné avec tant de bonté. La pensée que nos chères voyageuses étaient bien fatiguées mit fin à la conversation pour ce soir-là.

Le lendemain (dimanche) la visite de M. Gaudet, bourgeois de *Good Hope*, qui avait été bien bon pour notre Mère pendant son voyage d'Athabaska jusqu'ici, vint déranger tant soit peu notre programme de réception. Ce bon Monsieur, après avoir pris le dîner, se rendit à la salle de classe, où les enfants, en grande tenue, la reçurent par le chant d'une

joyeuse bienvenue ; puis l'une d'elle lui présenta une adresse pour le remercier des attentions qu'il avait eues pour notre bonne mère pendant son voyage.

Le 30, messe solennelle d'actions de grâce. Nos chers petits enfants chantèrent de tout cœur le *Quid Retribuam.* D'autres chants, non moins pieux, se firent entendre pendant le saint Sacrifice, durant lequel bien des larmes de bonheur furent répandues.

Dans la matinée une petite séance permet à nos orphelins et élèves de présenter leurs hommages et leurs souhaits de bienvenue à notre digne Mère Visitatrice, *à la Mère des Sœurs*, venue de si loin pour les voir. Nos chers enfants, qui sont si affectueux et si démonstratifs, comblent cette bonne Mère de caresses, chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ils sont ravis de sa bonté et expriment leur bonheur et leur admiration sur tous les tons. Ils sont au nombre de 35, et souvent, par leur naïveté, ils sont un sujet d'amusement pour notre bonne Mère. Nous nous étions proposées de la fêter le 21 Octobre, fête de Ste-Ursule ; mais voilà que, le 19, le révérend Père Lecorre, occupé à peindre, pose, par inadvertance, son pinceau sur sa langue, et faillit s'empoisonner. Il devint si malade qu'on fut obligé de le veiller. Notre bonne Mère Visitatrice, craignant un surcroit de fatigues pour nos Sœurs, décida que la fête serait remise au 22 Novembre. Ceci n'arrangeait qu'à demi nos petits enfants. Aussi l'un d'eux, charmant petit garçon de 4 ans, rencontrant quelques instants après notre bonne Visitatrice, lui dit, tout contrarié : " *Ma Mère, c'est pas la fête demain? He bien, moi, j'aime pas—Cécile, sa fête ! rien que la fête de demain que j'aime !* " La fête fut remise, mais la récréation n'en fut que plus joyeuse.

L'année 1880 sera désormais une année mémorable dans nos annales. Je viens de vous parler de l'arrivée de notre bonne Mère, du bonheur que nous goûtons auprès d'elle, de la joie que nous ressentons de la posséder tout un hiver au milieu de nous. Il y a bien là, en effet, de quoi nous remplir de consolations ! et plus d'une, ce me semble, aurait été tentée de dire son *Nunc dimittis ;* mais le bon Dieu ne voulant pas que nous succombions à la tentation, nous

fournit dans l'insigne faveur de l'approbation de nos Constitutions, un puissant motif de zèle pour travailler encore longtemps, ou du moins aussi longtemps qu'il lui plaira, à notre perfection et à l'œuvre qu'il nous a confiée. C'est le 20 Septembre, à 8½ heures du soir, que les lettres contenant cette bienheureuse nouvelle nous sont parvenues. Notre bonne Mère se hâta de nous en faire part, et avant de nous retirer pour la nuit, nous nous rendîmes toutes ensemble à la chapelle pour y réciter le *Te Deum*. Le lendemain, 21, la messe fut dite en actions de grâces et il y eut communion générale.

Nous profitons de la présence de notre Vénérée Mère au milieu de nous pour ne laisser passer aucun congé inaperçu : ainsi cette année nous avons pris le congé de Mgr Fabre et celui de notre dévoué Père Bonnissant. Ce dernier a été fêté avec un surcroit de reconnaissance. Comme c'est une année exceptionnelle sous tous les rapports, notre chère Mère Lapointe aurait bien voulu trouver quelque autre fête qui nous donna congé. Notre bonne Mère Visitatrice lui dit : "Je ne sais ce qu'en dira le bon Dieu." Alors notre Mère Lapointe fit la réflexion suivante avec sa naïveté ordinaire : "Oh, ma Mère, le bon Dieu ce n'est pas un *reprocheur!*" Je vous laisse à penser, ma Mère et mes Sœurs, si nous avons ri !

Le 18 novembre, nous entrions en récollection. Que nous étions heureuses de faire les exercices de ces saints jours sous les yeux de notre Mère ! Les instructions se firent sur le vœu d'obéissance : *Obéissance d'action*, *Obéissance de volonté*, *Obéissance de jugement*. Ces pensées furent admirablement bien développées, et d'une manière toute pratique. Ainsi bien préparées, ce fut avec un redoublement d'amour et de ferveur que nous fîmes notre rénovation. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les figures pendant et après cette belle cérémonie disait bien haut combien chacune était heureuse de renouveler ses saints engagements, et de dire à Notre Seigneur que son joug est vraiment doux et son fardeau léger.

Ce jour, si beau et si cher à nos cœurs, n'était cependant que l'aurore d'un autre non moins beau, ni moins cher.

En effet, nous étions aux premières vêpres de la belle fête de Sainte Cécile. Ainsi après avoir fêté notre divine Mère de notre mieux le matin, en lui promettant de suivre ses exemples avec plus de fédélité, à une heure, nous étions toutes réunies dans notre petite communauté, pour présenter nos hommages à notre bien aimée Mère-Visitatrice. Après nous vint le tour de nos deux bonnes filles, puis celui des petits garçons de notre chère sœur Massé, qui est déjà très attachée à son intéressante petite famille et qui en est toute fière. Quoique le plus vieux n'ait que sept ans et les deux plus jeunes quatre ans à peine, leurs petits dialogues, compliment et chanson étaient bien préparés, et ils ont été exécutés avec un aplomb et une aisance qui auraient fait honneur à un pays plus civilisé que celui que nons habitons. Enfin nos petites filles furent heureuses, elles aussi, de payer leur tribut de respect et d'amour à la vénérée Mère qu'elles aiment tant, et qui les accueille avec tant de bonté et d'indulgence. Après avoir reçu des dragées de cette bonne Mère, et fait leur plus belle révérence, tous se retirèrent joyeux et contents à la pensée du beau congé qui les attendait

Le lendemain toute la communauté des RR. PP. et bons Frères Oblats était réunie dans le petit sanctuaire de notre chapelle. Les deux messes furent dites pour notre bonne Mère et tout le monde communia à la même intention. Le chant fut pieux et le plus solennel possible; on dit que les enfants n'avaient jamais aussi bien chanté. En somme nous eûmes une belle fête, et nous avons remercié le bon Dieu de tout cœur de ce que, dans sa bonté, il fait luire d'aussi beaux jours de temps à autre, jusque dans les coins les plus reculés des forêts du Nord, pour la consolation de ses pauvres enfants. La journée se termina par un joyeux quart d'heure, pendant lequel nous avons joué à la perfection.

La température du McKenzie n'est plus reconnaissable cette année. Pendant quelque temps nous avons cru que la glace ne prendrait pas, tant le temps s'est adouci. Jusqu'à présent nous avons eu très peu de neige, et notre chère Mère en profite pour faire des promenades dans les environs. L'automne, qui a été long et très beau, lui a permis d'en faire plusieurs sur l'eau, tantôt en esquif, tantôt en simple

canot d'écorce. Ces jours derniers, elle a fait une longue promenade en traîneau ; six beaux gros chiens étaient attelés à sa voiture. Voulez-vous savoir leurs noms ? Les voici : Bras fort, Bismark, Sport, Paris, Champagne et Tonnerre.

Nous avons eu un temps magnifique pour les récoltes. L'été a été assez chaud pour faire mûrir l'orge et le blé ; nous avons eu 100 minots d'orge et 30 minots de blé. Les patates sont belles et d'une excellente qualité ; nous en avons eu 1000 minots. Le tout était terminé le 25 septembre. Huit jours avant cette date on était parti pour la pêche, que le bon Dieu a bénie d'une manière visible. Jamais le poisson n'a été si abondant. Depuis plusieurs années, on aurait dit qu'il voulait abandonner nos lacs et nos rivières. On peut en dire autant du caribou ; cet animal s'éloigne davantage tous les ans, et pour se procurer un peu de viande, il fallait payer un prix exorbitant, et l'aller chercher à des distances fabuleuses : douze jours de marche. Il valait autant y renoncer. Les années où les animaux étaient plus nombreux, on ne pouvait jamais se procurer de viande fraîche avant la fin de décembre ou de janvier, et, voilà que cette année, on annonce que les chasseurs ont vu des troupeaux nombreux de caribous, et à peu de distance. Notre chasseur est venu avertir d'envoyer chercher les animaux qu'il avait eu la bonne fortune d'abattre vers la minovembre, et dès le 20 du même mois, les bons Frères partaient pour les transporter. C'est une année exceptionnelle, et nous pourrons répéter, après notre vénérée et sainte Mère d'Youville : " Toujours à la veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais du moins du nécessaire." Puisse cette incomparable Mère nous obtenir ce grand abandon à la Providence qui la caractérisait. Ici plus que partout ailleurs, ce me semble, nous pouvons en faire journellement des actes, et il serait pénible d'en perdre tout le mérite. Veuillez demander cette grâce, mes bien chères sœurs, vous qui pouvez jouir du privilége de prier près de ses restes vénerés, pour vos pauvres sœurs du McKenzie qui, en retour, offriront pour vous quelques petites privations, ne serait-ce que de manger un morceau de chien en votre honneur, et si cela vous répugne trop, au moins une crêpe faite avec la graisse de cet animal !

Vous parlerai-je, en terminant, de la santé de notre chère Mère Visitatrice ? Quoique je sache que cette bonne Mère ne manquera pas de vous en informer elle-même, je suis heureuse de constater qu'elle n'est pas souffrante. Elle dit se trouver mieux qu'à Montréal : il faut avouer que l'air de notre pays d'adoption est des plus salubres et que l'eau y est très pure et très belle..

Je regrette d'avoir à ajouter que notre chère Mère Lapointe ne prend pas de mieux ; elle est même, ces jours-ci, plus souffrante qu'à l'ordinaire. Ma sœur Brunelle est bien inconstante daus le mieux qui s'opère chez elle de temps à autre. Ma sœur Michon, quoiqu'un peu plus forte, se plaint de douleurs universelles. Ma sœur Daigle se fait vieille avant le temps. Ma sœur Massé et moi continuons à mériter un *très bien*, note que nous avons obtenue daus les bulletins précédents.

L'année va bientôt se terminer ; veuillez me permettre d'en devancer l'aurore pour vous présenter, ma très Honorée Mère, les vœux de bonheur et de santé que nous formons chaque jour pour vous et que nous renouvellerons avec plus de ferveur en commençant 1881. Que nos bonnes sœurs Assistantes et chacune de nos bien aimées sœurs trouvent également ici l'expression de la plus fraternelle affection de leurs pauvres sœurs de la Providence, ainsi que les souhaits de perfection et de grâces qu'elles font pour elles toutes.

Ma Très Honorée Mère, quand vous lirez ces lignes, il ne nous restera plus que trois mois à jouir de la présence de cette bonne Mère que vous nous avez envoyée à votre place. L'heure de la séparation, du sacrifice sonnera bientôt. En attendant, nous jouissons, tout en nous préparant à ce moment pénible qui ouvrira des blessures cicatrisées depuis près de quinze ans. Ceci nous prouve combien les joies de la terre, toutes pures, toutes saintes qu'elles soient, sont courtes et éphémères et qu'enfin l'exil n'est point la patrie.

En attendant la réunion permanente et durable qui aura lieu aux pieds du divin Epoux, veuillez me croire avec la plus affectueuse reconnaissance, etc.,

Sœur Ward.

Quelques notes sur le diocèse de l'Ile Vancouver.

Nous empruntons les quelques renseignements qui suivent à une petite brochure publiée à Bruges, l'année dernière, par l'*Imprimerie de St Augustin.*

" Nous commençons, dit cette brochure, par quelques détails sur le titulaire actuel du diocèse de l'Ile de Van Couver.

" Mgr J.-B. A. Brondel, né à Bruges en 1842, fit ses humanités au collège St Louis, en notre ville. Ayant terminé sa rhétorique en 1861, il se rendit au séminaire américain à Louvain, fut ordonné prêtre le 17 Décembre 1864, mais ne partit pour le Nouveau-Monde qu'en Septembre 1866. Comme le Prélat l'a raconté dans une conférence donnée à Bruges, il fut attaché d'abord au diocèse de Nesqualy. M. l'abbé Brondel, en quittant l'Europe, avait pris la route de l'isthme de Panama ; de là il fit voile vers San Francisco, puis il alla plus au nord, pour arriver, la veille de la Toussaint 1866, dans la ville de Van Couver.

" Cette ville située sur le continent (*Territoire de Washington*) n'a rien de commun avec l'île du même nom.

" La *ville* de Van Couver est la résidence de l'Evêque de Nesqualy, diocèse où travaille dans la vigne du Seigneur un autre de nos concitoyens, M. l'abbé Louis Schram, directeur du collège des SS. Anges à Van Couver-City.

" M. l'abbé Brondel demeura une année dans la ville de Van Couver où il fut professeur au collège, tout en s'occupant aussi des autres fonctions du ministère pastoral, sous les auspices de Mgr. Blanchet, Evêque de Nesqualy.

" Envoyé bientôt à Steilacoom, Puget Sound, mission également située dans le *Washintgon territory*, M. Brondel s'y dévoua pendant dix ans à l'évangélisation d'une population de 4000 habitants, dispersés dans une étendue de trente lieues. M. Brondel se fixa à peu près au centre.

" Sur les 4000 sujets de la mission il y avait un millier d'Indiens.

" Le nombre de catholiques, à l'arrivée de M. Brondel, s'élevait à environ 200. Lors de son départ il y en avait jusqu'au delà de 600.

" Après avoir pourvu, par la construction d'un presbytère aux premières nécessités de sa nouvelle situation, M. Brondel éleva successivement deux chapelles, dans deux réservés indiennes, et une chapelle à Olympia, pour les blancs.

" De Steilacoom le jeune prêtre fut envoyé à Wallawalla, centre agricole important, où l'on cultive beaucoup de blé pour l'exportation. Cette mission comptait alors 8000 hab. dont 5000 restaient en ville. La population totale est mainnant de 15,000 âmes. C'est la plus grande mission du diocèse de Nesqualy. Elle est située entre les Cascades de la Rivière Colombie et les Montagnes Rocheuses. Tout ce pays forme un vaste plateau au pied des *Montagnes bleues*.

" Ajoutons que le diocèse de Nesqualy est plus grand que toute la Belgique. Il ne compte cependant que seize prêtres. *Nesqualy* est le nom d'une rivière, sur les bords de laquelle habite la tribu indienne du même nom. Un fort, établi autrefois en ces parages par la Compagnie de la Baie d'Hudson, sert aujourd'hui de ferme.

" M. Brondel demeura seulement quatre mois à Wallawalla, et se rendit alors, à 8 milles de là, au milieu d'une population composée de Canadiens français et d'Indiens.

" Son séjour en ce pays ne dura que huit mois après lesquelles il revint, vers la fin de 1878, dans sa mission de Steilacoom. En 1879 il y construisit deux églises, l'une à Tacoma, l'autre à Olympia, et fut élevé, cette même année, au siége épiscopal de l'*Ile de Vancouver*.

***

" Le nouveau titulaire du diocèse de l'Ile Van Couver, nommé le 26 Septembre 1879, fut consacré à Victoria, capitale de l'île, le 14 Décembre suivant, par Mgr Seghers, Archevêque d'Orégon, assisté de NN. SS. Junger, Evêque de Nesqualy, d'Herbomez, Evêque de Melilopolis, et Lootens, Evêque de Castabala.

" Quelle est la situation exacte du diocèse de Mgr Brondel ? Quelle est son étendue, sa population ? etc.

" Nous tâcherons de répondre successivement à chacune de ces questions sur lesquelles plusieurs de nos amis nous ont souvent demandé des renseignements.

" Et d'abord, un mot sur l'origine du diocèse de l'île Van Couver.

" En 1837 l'Evêque de Québec envoya deux de ses prêtres pour fonder la grande Mission du Far-West. C'étaient le Rév. M. Blanchet, devenu plus tard Archevêque de l'Orégon, et le Rév. M. Demers, décédé premier Evêque de l'île Van Couver, le 28 juillet 1871. Comme le disait Mgr Demers, au 3e congrès de Malines, " des Montagnes Rocheuses au " bord de l'Océan Pacifique, il y a 70 tribus errantes. Sur " ces 70 tribus, il y en a au moins 50 dont les idiomes sont " complètement différents les uns des autres." Et c'est à ces populations si diverses de race que deux pauvres prêtres entreprirent d'annoncer la *bonne nouvelle.*

" Mgr Demers, nommé Evêque de Van Couver en 1847, arriva à Victoria le 21 Août 1854. Il était accompagné de notre concitoyen, Mgr Lootens, alors simple prêtre. En 1847 il y bâtit une petite église et y fit venir des religieuses du Canada pour leur confier l'éducation des jeunes filles.

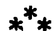
" En 1873, Mgr Seghers, de Gand, succéda au vénéré Mgr Demers, fut consacré le 29 Juin 1873, et devint en 1879 coadjuteur de Mgr Blanchet, Archevêque de l'Orégon, avec droit de succession. Depuis cette époque c'est Mgr Brondel qui occupe le siège épiscopal de l'île Van Couver,



" L'Ile Van Couver appartient, de même que le Canada dont elle dépend, à la couronne d'Angleterre.

" Cette île a une largeur qui varie entre 10 à 15 lieues, sur une longeur de 100 lieues (de 5 kilomètres). Sa population est d'environ 20,000 âmes dont la moitié sont Indiens. Parmi ceux-ci 4,500 sont établis sur la côte occidentale, et sont tous en voie de se convertir. Tous leurs enfants sont généralement baptisés. Parmi les adultes il y en a qui sont déjà catholiques. Toutefois on ne leur permet d'entrer dans l'Eglise qu'au fur et à mesure qu'ils sont suffisamment instruits dans la foi.

“ Des prêtres, dont nous indiquerons plus loin le nombre, sont établis parmi ces pauvres sauvages et travaillent avec ardeur à leur conversion.



“ La vie des Missionnaires de l'île de Van Couver est rude et exige de généreux sacrifices. Seuls civilisés au milieu des Indiens, les prêtres catholiques doivent non seulement tenir leur école et prêcher l'Evangile, mais sont réduits en outre à la dure nécessité de pourvoir à tous les détails de leur existence matérielle. On se figure aisément que pareille vie est dénuée de toute poésie ! Aussi, sans l'intérêt supérieur du salut des âmes qui est un stimulant continuel pour le prêtre, il n'y a point de blancs qui iraient se fixer parmi les sauvages du Nouveau-Monde.

“ Je me trompe ! On rencontre dans certaines tribus indiennes des Américains attirés par un autre mobile que les missionnaires : ce sont des marchands qui exploitent l'ignorance ou la simplicité des sauvages, leur vendent des bagatelles pour des prix considérables, et cherchent ainsi à faire fortune. Heureusement que les prêtres catholiques parviennent souvent à empêcher le trafic malhonnête de ces négociants intéréssés et cupides qui osent se prétendre les ministres de l'évangile,

***

“ Les prêtres du diocèse de Van Couver sont seulement au nombre de onze. Trois d'entre eux sont établis sur la côte occidentale de l'île, parmi les sauvages, à 20 lieues de distance l'un de l'autre. Quatre autres évangélisent la côte orientale, et se trouvent respectivement à 4, 12 et 23 lieues de Victoria, la capitale. Trois ont le centre de leurs occupations dans la résidence épiscopale; enfin, le onzième se trouve dans l'Alaska (ancienne Amérique Russe) à une distance de 230 lieues de l'île de Van Couver.



“ Mgr Brondel réside à Victoria, ville de 6000 habitants, qui est en même temps le siège du gouvernement de la Colombie Britannique, l'une des quatre provinces qui forment l'immense territoire du Canada.

“ Victoria est une ville assez commerçante, et, comme toute cité américaine qui se respecte, elle a ses journaux quotidiens.

“ Les catholiques n'y sont qu'au nombre de 800. Les autres habitants sont surtout protestants. Si peu étendue que soit Victoria, elle offre une image parfaite des divisions sans nombre qui règnent parmi les protestants. Six communautés différentes y possèdent chacune son église. C'est ains qu'il y a là 2 églises épiscopaliennes, dont l'une est épiscopalienne réformée ; 2 églises presbytériennes ; l'église méthodiste et l'église ba[illegible].

“ Toutes ces églises sont en bois, excepté l'une des deux églises épiscopaliennes, qui est construite en fer, grâce à la générosité d'une richissime dame anglaise. L'autre église épiscopalienne a coûté 100,000 francs !

“ A côté de ces églises protestantes, dont l'aspect est assez charmant, nous avons vu la photographie de l'église catholique qui sert de cathédrale. Pauvre cathédrale en vérité ! Comme la plupart des autres églises elle est en bois, et, abstraction faite de ce détail, elle ressemble assez bien à la petite église d'Assebrouck-lez-Bruges.

“ Quelques Indiens habitent à proximité de Victoria, et une quarantaine d'entre eux se rendent tous les dimanches en ville pour y assister à des offices religieux célébrés particulièrement à leur intention.

***

“ L'île de Van Couver est peu éloignée du continent américain. A certain endroit il n'y a entre les deux qu'un bras de mer de 1500 pieds ; ailleurs la distance est de 10 milles, soit environ 3 de nos lieues.

“ Cette île, comme nous l'avons dit, a une population totale de 20,000 habitants, 10,000 Indiens, et 10,000 blancs.

“ Toutefois, ce n'est là qu'une partie du diocèse de Van Couver. L'autre partie est située plus au nord, et apppartient au continent américain. C'est l'Alaska ou l'ancienne Amérique Russe, pays trois fois aussi étendu que la France.

“ L'Alaska fut acheté par les Etats-Unis au gouvernement Russe, en 1867, pour la somme de 35 millions de francs.

Quoique cette contrée soit pauvre et son climat rude, les Yankees ont fait en l'achetant un excellent marché.

"En effet les intérêts de la somme d'achat sont payés annuellement par une Compagnie qui a le droit de tuer périodiquement un certain nombre de phoques sur les îles de Saint Georges et de Saint Paul.

" Couvertes d'un éternel brouillard, ces deux îles sont habitées par un nombre prodigieux de phoques auxquels les hommes n'ont garde de disputer leur domaine. On évalue à dix millions le nombre de ces étranges insulaires. Leurs cris retentissent constamment au loin, comme le bruit d'une formidable tempête.

"Les Indiens de l'Alaska se rendent tous les ans aux îles St Georges et St Paul. Ils sont intéressés à ne pas tuer un trop grand nombre de ces animaux, pour ne point se priver d'une précieuse ressource, et on peut le dire, de leur seul moyen d'existence. En effet, une peau de phoque se vend généralement de 25 à 50 francs.

" La capitale de l'Alaska a été baptisée par les Russes du nom de Nouvelle-Archangel. Aujourd'hui elle a repris son ancien nom de Sitka. Elle n'est peuplé que de 800 haditants presque tous shismatiques, païens ou juifs.

" Mgr Brondel est déjà allé dans l'Alaska, qui se trouve à 230 lieues de l'île Van Couver et fait partie dés régions polaires.

" On ne connait guère que les côtes de cet immense territoire. La population indienne y est de 30,000 habitants. Il y a en outre un millier de blancs.

" Mgr Seghers, le prédécesseur de Mgr Brondel, a parcouru pendant près de deux ans cette vaste partie de son diocèse. Parti en 1877 il examina avec soin ce qu'il pourrait faire pour la conversion des pauvres peuplades de ce pays. Le voyage du courageux apôtre flamand se fit dans les conditions les plus difficiles. Tantôt à pied, tantôt en canot, tantôt en traîneau, Mgr Seghers ne se lassa point de lutter contre toute espèce de désagréments. Couchant aujourd'hui à la belle étoile, au milieu des plus grands froids, le lendemain dans les cabanes indiennes où la fumée le suffoquait, il continua ses courses apostoliques alors même que le ther-

momètre à mercure se gèlait et donnait la mesure d'un froid inconnu dans nos parages.

" Les habitants de l'Alaska, quoique farouches, ont écouté avec respect la parole de Dieu, et il est à espérer que leur conversion s'opérera facilement, dès qu'un certain nombre de prêtres pourront s'établir dans ces lointaines contrées.

***

" Mais quel genre de vie mènent les Indiens du diocèse de Van Couver.

" Généralement ils sont assez actifs et même industrieux ; ils s'occupent de confectionner toutes sortes d'objets dont ils ont besoin, et qu,ils fabriquent souvent avec art. Dans l'île de Van Couver même, ils ont des campements, espèce de villages où sont groupées leurs habitations. Celles-ci sont d'une construction très primitime. Une ouverture dans le toit tient lieu de cheminée.

" Les sauvages ne cultivent que la pomme de terre. *Ils* vivent surtout de poisson sec, mais mangeant quelquefois aussi du gibier, surtout du chevreuil.

" L'île nourrit encore des loups, des ours, des panthères. Point d'ânes : heureux pays ! Les prêtres de la côte occidentale y ont introduit de la côte orientale des bêtes à cornes.

***

" Et maintenant qu'elle est la langue des sauvages ?

" Il existe un idiome que comprennent tous les Indiens qui habitent la côte occidentale de l'Amérique, depuis la Californie jusqu'à Sitka. Mélange singulier de français, d'anglais et de chinook, cette langue, véritable passe-partout, est connue sous le nom chinook ; cependant, le chinook proprement dit était primitivement une langue à part, qui est actuellement bien dégénérée.

" Mgr Brondel nous a montré un recueil de cantiques en chinook, ainsi qu'un vocabulaire composé par feu Mgr Demers.

" Les prêtres missionnaires, qui ont ouvert des écoles pour les sauvages, leur enseignent l'anglais. La connaissance de la langue des blancs relève les Indiens à leurs propres yeux.

Au reste, le manque de livres en chinook rendrait difficile l'enseignement de cette langue. Il est des sauvages qui lisent d'une manière satisfaisante après quatre ou cinq mois d'exercice.

" Différentes tribus ont en outre leur langue propre. L'île de Van Couver compte trois, et la partie sud de l'Alaska deux idiomes tout à fait différents. Quant au nord de ce dernier pays, les renseignements font défaut.

***

" Nous savons que Mgr Brondel a l'intention de placer deux prêtres dans chacune des missions de son immense diocèse. L'excellente disposition des habitants offrira toujours un vaste champ au zèle des nouveaux apôtres.

" Les Sauvages attendent généralement avec impatience le temps où ils auront le bonheur d'écouter la prédication de l'Evangile.

" Lorsque M. l'abbé Brabant, de Courtrai, arriva dans sa mission, en compagnie de Mgr Seghers, les Indiens étaient si favorablement disposés, qu'en un même jour notre compatriote eut le bonheur d'administrer le saint Baptême depuis 8 h. du matin à 5 h. du soir. Il s'agissait des enfants en dessous de sept ans. En un mois ce vaillant prêtre en baptisa 882.

" A côté de ces consolations il y a quelquefois des épreuves.

" C'est ainsi qu'un jour le chef d'une tribu indienne tira traitreusement deux coups de fusils sur M. Brabant qui tomba baigné dans son sang. Accourant aux cris poussés par leur prêtre, les sauvages l'emportèrent chez lui pendant que l'assassin disparut dans le bois voisin. Le pauvre blessé crût que ces derniers instants étaient arrivés. Il parvint cependant à écrire quelques mots, qui, portés à Victoria par un homme de confiance, avertirent l'Evêque de ce qui s'était passé.

" Le gouverneur anglais, justement ému à la nouvelle de ce crime, envoya aussitôt un vaisseau de guerre sur les côtes occidentales de l'île. L'Evêque et un médecin montèrent sur le steamer et arrivèrent chez M. Brabant le 12e jour après l'accomplissement de l'attentat.

" Le missionnaire vivait encore. Les sauvages, grâce à des

moyens dont ils se servent en pareille occurrence, étaient parvenus, contre tout espoir, à empêcher que l'inflammation se mît dans les blessures. Les soins les plus dévoués furent prodigués à M. Brabant, qui ne tarda pas à être hors de danger et à se rétablir complètement.

" Depuis lors le courageux missionnaire a repris son poste dans la même tribu indienne. Son assassin a été trouvé mort au pied d'un arbre, dans le bois où il avait disparu après la perpétration du crime.

" Dans la réunion de *Davidsfonds*, où nous lui avons entendu raconter ce fait, Mgr Brondel ajoutait ceci : " Lorsque je suis allé visiter dernièrement M. Brabant, je lui ai manifesté l'intention de laisser dans sa paroisse un souvenir de mon passage.

" Eh bien Monseigneur, me dit vivement M. Brabant, si vous voulez m'accorder quoi que ce soit, que votre bienfait se fasse en faveur de ce jeune orphelin !

" Et en prononçant ces mots, M. Brabant me montra un enfant dont, disait-il, il soignait plus spécialement l'éducation.

" Mais pourquoi, repris-je, plutôt donner des soins à cet orphelin qu'à tout autre malheureux ?

" Parce que c'est le fils de mon assassin ! me répondit M. Brabant, et cela de la manière la plus naïve, sans songer aucunement au magnifique exemple de charité contenu dans sa noble réponse."

Voilà à peu près en quels termes Mgr Brondel termina, au milieu des applaudissements d'un nombreux auditoire, ce récit tragique qui prouve d'un côté les dangers auxquels s'exposent quelquefois les missionnaires, et de l'autre la charité chrétienne qui les dévore pour le salut des infidèles.

***

Nous terminons ici cette notice où nous avons accumulé sans ordres les détails que nous avons notés à la suite de plusieurs entretiens que nous avons eu l'honneur d'avoir avec Mgr Brondel.

Puissent les catholiques brugeois, puissent tous les catholiques belges s'intéresser en faveur d'une mission sans ressources et si digne à tous égards de nos ardentes sympathies !

MISSIONS D'AFRIQUE.

(*Annales de Lyon.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE SIERRA-LÉONE.

La lettre que nous publions ici est l'œuvre d'un jeune indigène converti du protestantisme par le zèle des missionnaires. Comme son instruction était assez développée, il fut appelé par les Pères du Saint-Esprit à diriger l'école catholique des garçons de la ville de Free-town, et depuis il se consacre avec bonheur à cette œuvre importante. Cette lettre a été écrite par lui dans le but de faire connaître Sierra-Léone aux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Cette mission mérite, en effet, tout intérêt, tant par les difficultés d'un climat des plus pénibles, que par les nombreux obstacles qui s'y rencontrent.

Le centre est à Free-town, capitale des possessions anglaises de la côte occidentale d'Afrique. Les zélés religieux qui s'y dévouent, ont à lutter, pour faire le bien, non seulement contre l'ignorance et les vices des peuples africains, mais encore contre les rivalités d'une foule de sectes protestantes ; car toutes à peu près ont des temples ou des chapelles dans la ville de Free-town. Malgré ces obstacles, l'œuvre de Dieu se soutient et se développe. Durant le cours de l'année dernière, il y a eu un bon nombre de baptêmes d'adultes.

Outre l'établissement central qu'ils possèdent à Free-town, les Pères du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie en ont fondé un autre un peu au-dessus, sur la rivière du Rio-Pongo, qui donne aussi l'espérance d'une abondante moisson.

LETTRE

D'UN NOIR CONVERTI DE SIERRA-LÉONE

AUX ASSOCIÉS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

(*Traduction de l'anglais*).

Free-town, 1er décembre 1881.

" Chers Frères en Notre-Seigneur,

" Permettez à un converti de Sierra-Léone, de vous communiquer quelques détails concernant la mission catholique. Puissé-je faire connaître à ceux qui nous envoient leurs frères et leurs fils, le bien réalisé chez nous par les disciples du Vénérable Père Libermann !

" Placés par Dieu dans un pays de prédilection, vous ne pouvez vous imaginer quel grand et rude labeur ces Pères

ont à accomplir auprès de nous ; car, outre les chaleurs excessives des tropiques et l'insalubrité du pays, ils ont à lutter contre des ennemis encore plus forts et plus redoutables. Ici, le démon règne en maître et, pour captiver les âmes, il a appelé à son aide, après le paganisme, le protestantisme.

" La mission principale se trouve à Free-town, capitale de la colonie anglaise de Sierra-Léone. Le recensement de cette année donne à la ville 21,000 habitants, noirs indigènes, dont 15,000 appartiennent à différentes sectes protestantes. Les catholiques s'élèvent à un millier. Presque tous sont des hérétiques convertis par nos missionnaires, depuis leur arrivée dans le pays en 1864. Ce nombre augmente tous les jours, malgré les persécutions et les imputations mensongères de nos ennemis. Cette année, plus que jamais, le divin Maître a comblé de succès nos courageux apôtres : c'est ainsi que, le samedi saint, vingt-quatre personnes, soit protestantes, soit païennes, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, eurent le bonheur de recevoir le baptême ; et soixante néophytes augmentèrent encore notre Eglise naissante. Parmi eux se trouvaient quatre enfants juifs d'un père originaire d'Allemagne et d'une mère négresse africaine.

S'il fallait vous dépeindre les peines de nos missionnaires pour instruire ces pauvres gens, leur patience à toute épreuve, on serait obligé d'écrire de grandes pages. Tout est à faire avec ces noirs abandonnés. Les jeunes gens savent pour la plupart lire le catéchisme, mais aux vieillards il faut enseigner, en patois anglais, les principales prières, et vous concevez combien de fois on doit les répéter, car leur mémoire n'a jamais été cultivée. Grâce à Dieu, on arrive à d'heureux résultats.

" Pendant l'année, nos fêtes se célèbrent aussi solennellement que possible. Nous n'avons pas, sans doute, des églises aussi grandes et aussi riches que les vôtres, encore moins des ornements étincelants d'or et d'argent ; mais nous pouvons affirmer que nos solennités sont impatiemment attendues et regardées comme de vrais jours de bonheur.

" Les protestants eux-mêmes, poussés d'abord par la curio-

sité, se pressent en si grand nombre devant l'église, que plusieurs milliers de personnes ne peuvent y pénétrer. L'ornementation, le chant, les cérémonies de l'office, tout les émeut et leur plaît. Quelquefois même ils répètent joyeusement avec nous les refrains de nos cantiques anglais. Plus d'un s'en retourne le cœur inquiet et se demande pourquoi il n'est pas catholique, puisque le culte est si attrayant et porte tant à la dévotion.

" Comme nous vous le disions plus haut, les protestants se comptent par milliers ; cela provient de ce que les anglais, lors de la prise de cette colonie, en 1804, nous ont envoyé immédiatement des ministres pour prêcher l'Evangile.

" Ils possèdent aujourd'hui à Free-town une grande cathédrale desservie par un évêque anglican européen, soixante autres temples environ et une trentaine d'écoles. Dans la même colonie, il y a, en outre, une dizaine de villages, tous peuplés d'indigènes protestants et leur clergé se compose au moins de cent pasteurs noirs. On conçoit aisément que, grâce surtout à la pratique facile de la religion réformée, ils arrivent à faire de nombreux prosélytes.

" Nos missionnaires ont opéré des prodiges. Ils ont élevé, dès le début, une église en pierre, de soixante pieds de longueur sur vingt-six de largeur. C'est la plus belle et la plus importante de tout le vicariat apotolique ; mais elle est beaucoup trop étroite et l'on essaie de trouver des ressources, afin d'en construire une plus grande. Il faudra au moins 50,000 francs, somme relativement considérable ; mais on doit se rappeler que le bois, la chaux et les pierres sont excessivement chers. Où trouver cet argent ? Nous n'avons, nous, que notre pauvreté. Nos Pères comptent sans doute, comme toujours, sur la charité des chrétiens du monde catholique, sur les aumônes de la Propagation de la Foi.

" Outre cette église, ils ont bâti deux belles écoles, où les enfants sont reçus gratuitement sous la direction des frères de la même Congrégation et des Sœurs de St-Joseph de Cluny. Chacune de nos classes est fréquentée par cent trente élèves environ.

" Nous ne pouvons assez remercier ces âmes dévouées, qui, malgré le climat meurtrier de Sierra-Leone s'efforcent

“ pareille, si vous me promettez de l'honorer pendant toute
“ votre vie ; car Dieu n'aime pas qu'on méprise son image,
“ pas plus que vous n'aimeriez voir la vôtre peu respectée
“ de vos sujets.”

— “ Je comprends et vous promets de l'honorer beaucoup,
“ beaucoup.”

“ Le Père lui suspend alors au cou une petite croix avec une chaîne de cuivre jaune. Il la saisit aussitôt, la presse à différentes reprises sur ses lèvres pour la baiser et reste longtemps dans l'admiration du précieux bijou. Il allait se retirer quand il aperçut dans la cour un groupe d'enfants.

— “ D'où viennent ces enfants, dit-il ?

— “ Ils sont à nous, reprend le Père, leurs parents nous
“ les ont confiés, afin que nous leur apprenions la religion
“ du Dieu des chrétiens et que nous leur donnions une
“ bonne éducation.”

— “ De quels pays sont-ils ?”

— “ Les uns sont de Sierra-Léone et les autres appar-
“ tiennent à différentes tribus avoisinant notre colonie.”

— “ Restent-ils longtemps chez vous ?”

— “ Oui, généralement jusqu'à l'âge de vingt ans; alors
“ nous cherchons à leur trouver une position qui puisse leur
“ fournir des moyens de subsistance.”

— “ Et qui vous paie pour vos peines et vos fatigues ?”

— “ Le bon Dieu seul nous paiera un jour au ciel.”

“ Surprise !

— “ Moi aussi, j'ai des enfants, des petits et des grands,
“ n'en adopteriez-vous pas un ?”

— “ Oui ; mais à certaines conditions !”

— “ Lesquelles ?”

— “ Que vous nous laissiez la liberté de l'élever comme
“ nous l'entendrons ; de plus, que vous nous permettiez de
“ lui faire adorer le Dieu des chrétiens.”

— “ Quant à cela, pas de difficultés. Aussitôt qu'il sera
“ entre vos mains, vous pourrez en disposer à votre gré et
“ même l'envoyer en France, si vous le désirez, afin de lui
“ apprendre le français.”

“ Trois mois s'étaient écoulés quand le roi Comboli se présenta de nouveau à la mission, portant sur ses épaules un

long manteau de soie, ornés de figures variés. Il tenait par la main un gentil garçon noir, âgé de cinq ans environ."

" Voici l'enfant que je vous ai promis, dit-il aux Pères; " l'acceptez-vous? "

" Oui, certainement, répondent les Pères. " Et on courut aussitôt chercher un vêtement pour couvrir l'enfant. Le roi en fut dans l'admiration.

" Quelques semaines après, il revint voir son fils; et quand il l'aperçut dans son bel accoutrement, et avec la gaité et le bonheur peints sur le visage, il ne put s'empêcher d'être ému jusqu'aux larmes.

— " Veux-tu revenir avec moi, lui dit-il? "

— " Oh! non, papa, répondit l'enfant. je suis bien ici, je veux rester ici."

" Le petit Edouard (c'est le nom qu'on lui a donné depuis son baptême) demeurera sans doute encore une quinzaine d'années à la mission et à la charge entière des Pères; car, il faut le dire en passant, les rois de l'Afrique ne sont guère généreux, quoiqu'ils jouissent d'un pouvoir illimité sur leurs sujets et qu'ils possèdent les richesses du pays.

" Parmi les protestants convertis durant l'année qui vient de s'écouler, se trouvent deux chefs appartenant à un gros village du nom de Murray-Town, situé à une lieue de distance de Free-town. Peuplés de 2,000 habitants indigènes environ, tous protestants, ce bourg possède deux écoles et deux temples. Jusque-là on avait ignoré la religion catholique; mais la divine Providence a daigné jeter également un rayon de lumière sur une partie de la vigne.

" Un matin, l'un des personnages se présenta chez les Pères et leur fit part de son intention bien arrêtée de se faire catholique, alléguant comme prétexte qu'il ne croyait pas que les nombreuses sectes du protestantisme pussent être toutes à la fois dans la vérité. Un des Pères l'instruisit et lui fit abjurer son erreur deux mois plus tard. En outre, il l'engagea fortement à faire de la propagande; ce dont le nouveau converti s'acquitta à merveille : au bout d'un mois, il avait gagné à notre cause quatre autres prosélytes, dont deux étaient des pères de famille. L'élan était donné, il fallait en profiter sans délai. Le 30 mai, ces néophytes, accom-

pagnés de quatre ou cinq autres protestants bien disposés, vinrent, après la grand'messe du dimanche, se présenter au R. P. Blanchet pour le prier d'ériger dans leur village une église ou une chapelle, en lui faisant entendre que bon nombre embrasseraient le catholicisme. Le Père les reçut avec bonté et leur promit de faire son possible afin de construire au moins une chapelle provisoire. Mais où trouver les fonds indispensables ? D'un côté on ne pouvait pas compter sur la générosité des habitants de la localité, vivant eux-mêmes péniblement du travail de leur pêche ; d'un autre côté la somme allouée, chaque année, à la mission par la Propagation de la Foi est, comme partout, employée à des destinations prévues. On comptait sur la Providence et l'on mit le projet entre les mains de la sainte Vierge et de saint Joseph.

" L'œuvre de Dieu était décidée et en bonne voie ; mais le démon, jaloux du bien que l'on se proposait de faire, parvint à provoquer contre les catholiques la haine des pasteurs et de quelques autres notables qui réclamèrent ainsi dans un journal du pays, le *West african Reporter :*

" Nous apprenons de tous côtés, qu'une mission catholi-
' que est en voie d'être fondée dans notre village. Comme
nous avons ici déjà deux églises, l'une appartenant aux mé-
" thodistes africains, et l'autre aux Wesleyens, nous consi-
" dérons la fondation d'une nouvelle comme étant plutôt un
" préjudice qu'un avantage."

" Dans leurs temples, les ministres tonnèrent également, du haut de la chaire ; mais les esprits finirent peu à peu par se calmer. Alors les Pères crurent le moment opportun et, en moins de deux mois, l'église était achevée. C'est une simple maison de bois, reposant sur un soubassement de pierre, et couverte d'un toit de zinc. Elle a quarante et un pieds de longueur sur vingt de largeur. A l'intérieur, une cloison transversale sépare le bâtiment en deux parties. D'un côté, se trouve la chapelle, et, de l'autre, la sacristie et une chambre pour le missionnaire. Construite sur le flanc d'une colline, au bord de la mer, cette chapelle, quelque modeste qu'elle soit, présente néanmoins un aspect très convenable. On a choisi le 16 Juin, fête du Très-Saint-Sacre-

ment, pour en faire l'inauguration, afin d'attirer sur les catholiques de l'endroit une bonne part des bénédictions que Notre-Seigneur daigne, en ce jour de louanges et d'adoration, répandre sur l'Eglise.

" De nombreux protestants, attirés à la cérémonie par la curiosité, étaient dans l'admiration de tout ce qui s'était déroulé d'émouvant et de solennel devant leurs regards. Les paroles qu'ils entendirent de la bouche du prédicateur suffirent pour leur faire avouer leur grande ignorance par rapport à notre sainte religion. Quelques-uns vinrent trouver le Père et demandèrent à être instruits, et le dimanche suivant, ils attendirent avec impatience l'heure de la grand'-messe. Malheureusement, aucun missionnaire ne put aller le matin à Murray-Town ; le soir, seulement, le P. Lutz s'y rendit avec l'intention d'y passer la semaine. Il était sept heures lorsqu'il arriva. Quant il gravit la montagne, un groupe de protestants le suivirent et lui demandèrent s'il n'y avait pas grand'messe ce soir là...

" Hé quoi ! à cette heure-ci ! Non, mes amis, leur répond " le prêtre ; ce n'est que le matin que nous pouvons chanter " la grand'messe ; mais si vous le désirez, nous aurons un " meeting. Allez à la chapelle et tenez-vous prêts."

" Arrivé à l'endroit indiqué, il suspendit à un arbre une petite cloche et donna le signal. Au bout d'un quart d'heure, la chapelle était pleine de protestants ; car, comme on vous l'a dit il n'y avait alors que cinq convertis dans le village. Ne pouvant donner le salut, faute d'hostie consacrée, et aussi parce que ces gens n'étaient pas encore instruits sur les mystères, le Père n'eut qu'un parti à prendre, c'était de monter sur le marchepied de l'autel et d'expliquer quelques articles de notre sainte foi. Il le fit avec un si grand succès que la plupart des auditeurs ne purent s'empêcher de manifester leur satisfaction par des signes réitérés. Bien des préjugés disparurent de leurs esprits. Après l'instruction, il lut les prières du soir, que tous, insdistinctement, prosternés par terre, écoutèrent avec le plus grand recueillement. Il allait se retirer, quand, en se retournant, il vit son auditoire s'asseyant de nouveau.

" Que veulent-ils encore, se dit-il à lui-même ? "

" Pensant qu'ils étaient avides d'entendre parler de notre religion, il leur fit un autre discours, puis il les congédia, après les avoir exhortés à venir, les jours suivants, apprendre quelques cantiques. Le lendemain, il recommença son ministère. Tous les soirs, il tint un meeting, qui consistait dans l'explication de quelpues points de notre foi. Il leur apprit à faire la génuflexion et le signe de la croix, et les instruisit sur l'usage de l'eau bénite, de l'encens, etc.; car il faut vous dire en passant, qu'ils sont très curieux de savoir quelle signification nous attachons à ce qui fait partie de notre culte. Ce qu'ils ne comprennent pas est considéré comme de la superstition. C'est ainsi qu'ils croient que nous brûlons des cierges sur l'autel afin de souhaiter du mal à notre prochain.

" Aujourd'hui la plupart de leurs préjugés sont tombés et tous désirent que nous construisions une école. Comme ils ont une haute opinion de notre enseignement, ils sont disposés à nous envoyer leurs enfants. Ceux-ci serviront plus tard d'intermédiaires pour nous amener les parents. Ah ! que de bien à faire parmi ces âmes abandonnées. Continuez donc à assister nos missionnaires de vos aumônes et de vos prières.

" Au Rio-Pongo, rivière située à cent milles au nord de Sierra-Léone, le R. P. Gommenginger a fondé, il y a trois ans, une autre mission. Jusqu'alors il n'y avait eu aucun prêtre catholique dans ce pays, où vivent des milliers de pauvres noirs et un grand nombre d'esclaves. Vous ne pouvez pas vous imaginer dans quel état de misères et d'abandon se trouvent ces derniers. Chaque jour, il arrive sur la rivière une cargaison à vendre, à un sac de riz par personne. Vous comprenez aisément comment les missionnaires doivent souffrir à la vue de ces scènes déchirantes.

" La divine Providence a répandu, jusqu'à présent, d'abondantes bénédictions sur cette partie de sa vigne. Dès le début, les Pères ont bâti, outre la chapelle, une école pour y instruire les enfants païens et en ont recueilli plus de quarante. Presque tous sont baptisés, plusieurs même ont fait la première communion. Quelques-uns ont fait de tels progrès, qu'ils sont arrivés, avec l'assistance d'un Père, à tra-

duire le catéchisme français, ainsi que quelques portions du saint Evangile en langue *sousou* à l'usage de leurs compatriotes. Ils sont pleins de bonne volonté et dociles aux ordres de leurs pères adoptifs.

" Chers frères en N. S., continuez à nous envoyer des missionnaires pour aider à développer ces œuvres. La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. Nous ne saurons jamais vous remercier assez de votre charité, mais soyez bien sûrs que nous ne vous oublions pas devant Dieu.

" En finissant, vous me permettrez d'ajouter que celui qui écrit ces lignes vous doit une reconnaissance toute particulière; car, faut-il vous le dire, il était autrefois ardent protestant. La Providence a fait franchir les mers à un enfant de l'Alsace, au Père Gommenginger, pour m'ouvrir les yeux et me ramener dans le vrai chemin du ciel. Grâces en soient rendues à Dieu d'avoir ainsi daigné jeter ses regards sur un pauvre noir africain.

" Agréez, mes chers frères, l'assurance des sentiments de reconnaissance que je vous exprime, au nom de tous les catholiques du vicariat apostolique de Sierra-Léone.

" Marie Bernard Jonos,

" *Instituteur indigène à Free-town.*"

MOURAIAH LE CHÉIK D'IAMBAAN.

Le Messager de St-Joseph.

(NOUVELLES.)

I.— LA PROVIDENCE.

Notre établissement de *la Providence*, au-dessus de Saint-Denis de Bourbon, était une conquête sur le torrent du *Butor*. Trois Pères, vingt cinq Frères et six Sœurs s'y dévouaient, en 1866, à soigner les âmes et les corps de trois cents jeunes condamnés au pénitencier, deux cent trente jeunes créoles soustraits au vice et formés au travail et à la vertu dans une florissante école agricole et professionnelle, et deux cents vieillards, infirmes, incurables, débris infortunés de l'esclavage.

Mgr Fava, Mgr Duboin et la Mère Madeleine, qui. avec M. Hubert de l'Île, M. de la Grange et le conseil général de la colonie, fondèrent cette œuvre, où tous les besoins et toutes les souffrances trouvaient leurs remèdes, l'appelèrent *la Providence*. Le citoyen Laserve n'était pas l'ami de l'établissement. Le citoyen Demahy n'en était pas le médecin. Cela n'empêchait pas toutes les misères corporelles et morales d'y trouver des soins maternels, et les pauvres âmes, la clef qui ouvre la porte du Paradis.

Hâtons-nous de dire que *tout cela* n'existe plus. Ne peut-on pas se passer de la *Providence*, quand on a la *République*?

Peut-être bien que non, car ce n'est pas tout à fait la même chose......

C'est dans la partie adossée à la colline, ombragée par les vieux manguiers, les cocotiers et les flamboyants, à l'hospice des vieillards et infirmes, que va se passer l'histoire dont nous donnons le touchant récit.

II.— LE VIEILLARD.

Nous sommes au grand jour de la fête de Saint Josehp, 1866. C'est la fête patronale de l'établissement. Les drapeaux et les bannières sont déployés, les tambours battent le defilé, la musique militaire, sous la direction du Frère Dosithée, exécute sa sortie de la grand'messe.

En rentrant à la communauté, nous trouvons, étendu sous la vérandah, un vieillard accablé de fatigue et de besoin. Les gros grains de chair qui, en forme de chapelet, lui décorent le front et le nez, annoncent un Iambaan. Leur dimension très développée accuse un sang généreux.

— Quoi ça vous y fait là, mon enfant ?

— Vous li Père, vous ?

— Moi-même li Père. A cause ?

— Zaut' y dit comme ça vous lé bon. Moi vini pour vous y soigné moi. Moi Vié, moi na pi cacab tarvail.

Dans ce style créole, l'infortuné continue son discours. Il nous fait entendre que, ne pouvant plus gagner son riz, il s'est vu jeter dans la rue par un maître impitoyable ; qu'on lui avait conseillé de gagner *la Providence ;* qu'il demandait fort peu de chose, au demeurant, une poignée de riz pour sa nourriture, un *langouti* pour couvrir sa nudité, une natte pour son repos de la nuit. Il concluait en ces termes :

" Ou admettez-moi chez vous, ou vous creuserez ici ma fosse ; car je ne quitte pas votre seuil."

Ce cercle de Popilius nous émut moins que jadis Antiochus Epiphane.

Nous n'avions pas besoin de pareilles injonctions. C'était saint Joseph qui nous amenait ce malheureux, il fut accueilli au nom de saint Joseph.

— Arrive, mon vieux, dit le Frère Narcisse, en le menant au vestiaire, et commençons d'abord par le *langouti*, le reste viendra ensuite.

III.— LE CHANT D'IMPRÉCATION.

Quelques minutes après, Mouraïah entrait à l'hospice. On a bien vite appris que le nouveau *frère* est un Iambaan. Ceux de sa nation, quittant les frais ombrages des grands cocotiers, se portent à la rencontre du *frère* que saint Joseph leur envoie. Voici que Mouraïah est reconnu ! Aussitôt retentit un hurlement sauvage. On saisit les harpes agrestes suspendues aux branches des cacaoïers, et voici une sérénade, mélange bizare et affreux de chants, de sons cacaphoniques et de danses convulsives.

" Malédiction sur Niomboz, le vil esclave, qui a les pieds au front et le front aux pieds.

“ La main de Niomboz tremble en lançant la zagaïe, sa dent seule ne tremble pas quand il dévore, comme un chacal, les restes du lion. Et le Iambaan le foule aux pieds!

“ L'œil de Niomboz est l'œil du caïman fuyant dans les eaux. Il n'a jamais soutenu le regard du Iambaan, qui le foule aux pieds.

“ Le souffle de Niomboz est infecte comme celui du tangue qui vit sous terre. Et toi : O Iambaan, fuis le sentier où a passé Niomboz ; il est empoisonné, et garde-toi même de le fouler aux pieds.

“ Malédiction à Niomboz, serpent du Zambèze, qui a le front aux pieds et les pieds au front ! Gloire au grand chef Mouraïah, roi des invincibles Iambaans !”

IV.— EN ROI.

Cet accueil inusité ne laissait pas de nous intriguer. Qu'est-ce donc que Mouraïah, le chef Iambaan ? Voici ce qu'il nous fut donné de découvrir :

Vers 1825, la lutte était acharnée entre les tribus rivales des Iambaans et des Niomboz, pour savoir à qui resterait la souveraineté du Zambèze. La victoire se déclara pour les plus braves, et Iambaan, maître de la capitale ennemie, célébrait la nuit sa victoire du jour. Les fêtes étaient sanglantes et passionnées. Les vainqueurs partageant avec leurs divinités les dépouilles opimes, buvaient le sang dans le crâne des vaincus. Un horrible incendie éclairait cette scène de cannibales.

Cependant le chéik Niomboz, fugitif, avait cherché protection et appui sous le drapeau portugais de la capitainerie de Mozambique. Quelques bataillons se mettent en marche pour venger sa querelle ; une fusillade imprévue surprend les Iambaans victorieux, et change bien vite leurs lauriers de triomphe en noirs cyprès de deuil : lugubres revers de la fortune !

Le chéik Mouraïah et ses féaux guerriers sont saisis, chargés de chaînes, livrés à un vaisseau négrier qui vient les vendre sur le marché de Bourbon.

A lui, aussi, comme à Porus, il fut demandé de quelle façon il voulait être traité ; et, comme l'ancien roi de l'Inde,

il avait répondu : En roi ! Mais, ô dérision du sort, implacable infortune ! son acquéreur était un planteur positif, qui l'obligea à échanger l'arc et la zagaïe du guerrier, et même le sceptre royal, contre la pioche vulgaire de l'esclave. Ses bras royaux se ployèrent à faire leurs cent trous à la journée pour y planter la canne à sucre. Ce fut le temps *margosse, le temps de l'amertume.*

1848 vint lui rendre la liberté ! Mais quel usage faire de cette liberté ? Adresser un appel à ses féaux guerriers d'autrefois, dispersés aux quatre vents de l'Ile, tenter *un retour de l'Ile d'Elbe*, récupérer le trône d'Iambaan, prendre une revanche éclatante qui anéantirait à tout jamais le nom de Niomboz ?

Hélas ! sans vaisseaux, sans capitaines, sans rames et sans finances, il fallut renoncer à toute espérance de restauration.

Et même sans asile et sans pain, force fut à Mouraïah de subir les exigences de Sarda Garriga, et de louer encore ses bras royaux. Ce n'était plus l'esclavage, c'était une servitude tout aussi dure et de plus sans entrailles de compassion.

Dix-sept ans de travail avaient totalement épuisé ses forces, lorsqu'il vint se confier en dernière ressource, à la sollicitude de *la Providence*. C'est ici qu'il retrouvait un groupe de ses anciens guerriers, et les féaux d'autrefois qui, l'ayant reconnu et salué par le bruyant accueil décrit plus haut, savent enfin le traiter en roi !

V.— LE CHRÉTIEN.

Loin de nous la pensée de gêner ces tardives marques de respect. Elles eurent leur libre cours. Mais il fallut pourtant adoucir ces cœurs, si pleins du fiel de la malédiction.

Aux chants patriotiques dut succéder le catéchisme.

— O Chéik, tu étais grand et puissant sur les rivages africains.

— Oui, et redouté au loin dans les terres aussi. J'avais des guerriers dont la flèche ne manquait jamais le cœur. J'avais des troupeaux de chèvres que tu n'aurais pas pu compter, encore que tu sois très savant.

—Eh bien ! grand chef Mouraïah, ta couronne de Iambaan tu n'espères plus la recouvrer. Tes richesses du continent tu les as perdues. Je puis te donner une couronne resplendis-

sante, un royaume plus beau que le grand royaume d'Iambaan et des richesses plus vastes que toutes celles de l'Afrique. Et les fusils portugais sont impuissants à te les ravir.

— Cela serait-il possible ?

— Oui, moi aussi je veux te traiter EN ROI. Ecoute seulement et apprends bien ce que je vais t'enseigner......

Mouraïah prêta une oreille des plus attentives à la prière et aux enseignements de la religion. En même temps, missionnaires, Sœurs et vieillards priaient pour lui chaque jour aux pieds de saint Joseph, le roi déshérité de la race de David.

Il est difficile de rendre avec quel enthousiasme le chéik goûtait les vérités chrétiennes. Avec quatorze de ses compagnons, dans la chapelle de saint Joseph, des mains de Mgr Duboin, il pût bientôt recevoir le saint baptême, qui fait de nous une *nation sainte*, un *sacerdoce royal.*

N'y eût-il pas alors un excès dans la joie ? Ou bien ne fût-ce pas une épreuve nouvelle que Dieu envoyait à son serviteur ! Toujours est-il que, pendant que Mouraïah se préparait à la sainte communion, nous eûmes la douleur, un beau matin, de constater que la royale maladie de Charles VI avait frappé le chéik d'Iambaan !

Ce fut le cas ou jamais de redoubler nos instances auprès de saint Joseph, afin d'obtenir à notre royal malade les grâces et les lumières qui préparent dignement au royal banquet de Jésus. Cette fois encore le saint Patriarche daigna nous exaucer. En effet, la lucidité revint au grand chéik. Avec bonheur il demanda à s'unir à Jésus. Les fumées de la gloire et des grandeurs humaines s'étaient dissipées sous le souffle de la grâce : l'humilité chrétienne et l'amour du bon Dieu les avaient remplacées. Mouraïah put enfin goûter ce pain céleste qui inonde de délices les âmes royales, *delicias præbens regibus*. Le jour de la première communion arriva. Le grand chef revêtit sa blanche robe baptismale. Ses féaux guerriers l'accompagnèrent au banquet divin.

On eut dit qu'il n'attendait que la communion de Jésus pour s'envoler au ciel. Ce jour, en effet, ne devait pas avoir pour lui de déclin sur la terre.

A peine avait-il reçu la sainte communion qu'il saffaissa sur lui-même. La sœur Marie-Joseph s'en aperçut. Bien

vite elle nous appelle. Nous eûmes à peine le temps de prendre l'huile sainte et de faire une onction, que l'âme du néophyte consommait son union avec Jésus dans l'éternité.

"Que le bon Jésus, dit le P. Moricet, dépose sur le front du grand roi Mouraïah la couronne éternelle !

A. Limbour.

FOURAY-BONDOO

I.

Dans le courant de l'année dernière, se présente, à la mission de Sierra-Léone, un noir âgé d'environ 20 ans. Il porte une longue et belle robe de velours, à la façon des Mahométans, un chapeau de feutre gris et des sandales faites dans le pays même. Sa physionomie et son maintien majestueux décèlent la noblesse de son rang.

— Comment allez-vous, mon père, dit-il en anglais, en s'avançant pour présenter la main ? Excusez-moi, si je viens vous déranger un instant. J'ai entendu parler de la mission catholique, et, depuis, j'ai éprouvé un secret et pressant besoin de vous venir trouver.

— Qui êtes-vous, mon cher ami ?

— Je suis le fils d'un roi du pays des Timanées, et je m'appelle prince Fouray-Bondoo. J'ai été envoyé par mon père, auprès du gouveneur de la colonie anglaise, pour traiter une affaire assez importante. Je profite de cette occasion pour avoir une entrevue avec vous.

— Mais dites-moi, d'abord, où avez-vous appris à parler si bien l'anglais, car je sais que dans votre pays on parle une langue indigène.

— C'est ici, à Freetown même, dans une école du gouvernement. Le gouverneur m'a fait faire les études gratuitement, pendant six années, comptant se servir de mon intermédiaire pour traiter les affaires avec mon père, qui ne comprend pas l'anglais.

— Mais alors, vous êtes protestant, n'est-ce pas ?

— Non, mon père ; j'ai appris, il est vrai, le catéchisme de l'église anglicane, mais je n'ai pas encore été baptisé. Je viens précisément vous trouver aujourd'hui pour vous pro-

poser de m'instruire dans votre religion, qu'on dit être la première, celle-là même qui a été instituée par Jésus-Christ, mais dont j'ignore un grand nombre d'articles fondamentaux.

— C'est avec un vrai bonheur que je cède à vos désirs. Je commencerai à l'instant même, si vous le voulez bien, car vous n'avez sans doute pas beaucoup de temps à passer en ville.

— Il ne me reste, en effet, que la journée de demain, mais je promets de vous revoir à peu près toutes les six semaines.

— Savez-vous les prières, le *Pater*, le *Credo* ? Il faut avant tout, savoir prier Dieu, parce que sans son assistance nous ne pouvons rien faire.

— Ah ! mon père, je savais un peu ces prières, mais je les ai oubliées en partie, depuis que j'ai quitté l'école. Je crois cependant encore pouvoir réciter le *Pater*.

— Voici un catéchisme, dans lequel vous apprendrez ces prières. Vous y ajouterez cette autre dont vous n'avez probablement jamais entendu parler. On l'appelle la *Salutation angélique*, elle commence ainsi : " Je vous salue Marie, etc." Demain matin vous reviendrez me réciter le tout, après quoi, je vous expliquerai quelques autres articles de notre religion. Si vous savez bien votre leçon, je vous donnerai un livre de prières et quelques autres objets qui vous feront beaucoup de plaisir.

Là s'arrêta notre première entrevue.

II.

Le lendemain, le jeune homme revint à la mission, tenant dans ses mains un rouleau de papier d'affaires. Il venait de chez le gouverneur, et il était prêt à s'embarquer pour retourner dans son pays.

— Eh bien, mon cher ami, lui dit le Père, avez-vous appris le catéchisme, selon que nous en sommes convenus ?

— Oui, mon père.

Puis il récita sans hésiter, d'un bout à l'autre, " *Je crois en Dieu*, *Notre Père* et *je vous salue, Marie.*"

— A la bonne heure ! Je constate avec plaisir que vous êtes sincère dans vos paroles, et que je peux compter sur vous.

Après l'avoir instruit ensuite pendant toute une heure,

sur différentes questions de la religion, en particulier sur la signification du chapelet, le père lui offrit un livre de prières, un chapelet, quelques images de Jésus, Marie, Joseph et un flacon d'eau bénite. Il lui recommanda, en outre, d'instruire ses compatriotes et surtout ses parents, encore tous païens, dans la religion expliquée en ce catéchisme. Le prince promit de le faire, puis se retira.

III.

Six semaines après son départ, arrivèrent à la mission quelques noirs porteurs d'une lettre, et le père lut avec une surprise mêlée d'admiration les lignes suivantes, écrites en très bon anglais :

" Mon cher père,

" Je suis heureux de vous apprendre que je suis arrivé chez moi, depuis quelques semaines, et que je me porte bien à présent. Je désirais vous écrire tout aussitôt après mon retour, mais voici ce qui a accasionné mon retard :

" Mon cousin fit à un chef du pays un rapport de plaintes contre certains mauvais sujets. Ceux-ci furent, en conséquence, rigoureusement punis. Pour se venger du châtiment qui leur a été ainsi infligé, ils résolurent de faire un mauvais parti à mon cousin ; mais ne trouvant pas facilement un moyen d'exécuter leur odieux dessein, ils jugèrent à propos de s'attaquer à moi-même et de faire retomber sur moi les mauvais traitements destinés à mon parent. Voici donc ce qui se passa :

" Après vous avoir quitté, à Freetown, je me rendis à l'embarcation de Clinestown, et nous partîmes à dix heures du soir. Après avoir ramé pendant quelques heures, ces hommes, dont j'étais loin de soupçonner les mauvais desseins, retirèrent les rames et refusèrent d'aller plus loin. Au lieu de jeter l'ancre, ils laissèrent la piroque aller au gré des flots. Lancée, un moment après, contre les roches appelées salmanarank, cette piroque se brisa en mille morceaux. Tous sautèrent aussitôt à l'eau et nagèrent vers la terre. Quant à moi, ne sachant pas nager, je pus heureusement m'accrocher à un morceau de planche, et tout ce que

je fis dans ce moment de danger imminent, fut de réciter tantôt une partie du *Credo*, tantôt *l'Ave Maria*, jusqu'à ce qu'un pêcheur de Vellingtown, nommé Smith. qui passa par hasard dans cet endroit, me recueillit et me sauva la vie.

" De tous mes effets, je ne pus sauver que le flacon d'eau bénite que je tins tout le temps en main. Votre adresse ainsi que les autres objets sont tombés à l'eau.

" Je me porte bien à présent et ma famille aussi. Je n'ai pas oublié les bons conseils que vous m'avez donnés, et je m'occupe à présent à instruire les gens qui m'entourent, selon que vous me l'avez recommandé. Vous verrez bientôt quelques-uns d'entre eux avec une lettre de ma part.

" Je suis tout vôtre. " Prince Fouray-Bondoo."

IV.

Qui n'admirerait les mystères de la divine Grâce sur ce pauvre prince infidèle?

Comment ne pas se rappeler l'eunuqne de la reine Candace, dans la partie orientale du grand continent africain, à une distance de dix-huit siècles? Et puis ce salut par le *Credo* et *l'Ave Maria*, n'est-ce pas la foi opérant des miracles par Marie? Et quand la lumière de la vérité aura brillé dans tout son plein éclat aux yeux de cette nation, par ce cathécumène devenu apôtre avant même d'être chrétien, comme l'illustre saint Martin, ne pourra-t-on pas dire encore que l'Etoile radieuse qui l'a sauvé des flots ne l'aura réservé que pour répandre sur les siens la *lumière éternelle qu'elle a jadis répandue sur le monde, Jésus-Christ notre divin Seigneur: Lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum.*

Joseph Lutz,
Missionnaire du Saint Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie.

Une famine chez les sauvages.

L'événement se passe au Canada, dans les forêts qui se trouvent en arrière de Mingan, éloigné de Québec de 150 lieues. Nous sommes en 1873.

Le Rév. Père Arnaud avait fini sa mission. Les sauvages, au nombre de 70 familles, avaient pris le chemin de la forêt aussitôt après que le Père leur eut donné une dernière bénédiction. Ils apportaient un peu de farine, justement assez pour leur permettre de se rendre à leur terrain de chasse. Là ils espéraient vivre comme ils ont toujours vécu—de la viande des bêtes des bois.

L'automne arrive avec ses frimas et ses neiges : la chasse des animaux à fourrure réussit à merveille—tout fait présager un heureux hiver. On célèbre pieusement et joyeusement la fête de Noël—le sauvage au milieu de ses bois ne l'oublie jamais. L'étoile du firmament marque minuit. Chacun tombe à genoux ; le beau cantique : "Nikamotuatao Jeshos ka iliniout—Chantons Jésus qui vient de naître," sort de toutes les poitrines. Les montagnes se le répètent l'une à l'autre, et la nature, qui paraissait ensevelie sous son manteau de neige, semble renaître tout à coup à ce moment solennel.

Février apparaît, et avec cette lune arrivent les craintes. Le porc-épic est devenu rare, la perdrix blanche a pris son vol vers d'autres lieux, il ne reste plus que le caribou. Le caribou. ..mais les loups, la terreur de cet animal, les loups, dont les pistes sont nombreuses, ne l'ont-ils pas chassé bien loin ?

Nos bons sauvages, disséminés sur un espace de plus de 80 lieues, sont à chercher les grands marais où cet animal séjourne généralement dans l'hiver. Le caribou n'y est pas. Un mois se passe. Grand Dieu ! Quel mois ! ! Ceux qui ont passé par de telles misères sont seuls capables de s'en faire une idée.

Tuer une perdrix, un lièvre, chaque jour, ou tous les deux jours, voilà à peu près tout le résultat de la chasse d'une cabane qui compte trois ou quatre familles.

Vous les représentez-vous, lecteurs, ces pauvres sauvages, grelottant de froid, marchant pendant des journées de tempête, au milieu des bois ou traversant de grands lacs, et revenant le soir, tristes et abattus, sans avoir une bouchée de nourriture pour apaiser leur faim ? Voyez-les placer la main sur leur cœur, pour en comprimer les battements, quand leurs petits enfants crient : papa ! pourquoi ne nous donnes-tu pas à manger ? Es-tu fâchée contre moi, maman ? Si tu savais comme j'ai faim !...tu ne réponds pas seulement... Pour toute réponse, la mère humecte de l'abondance de ses larmes les froides branches de sapins qui la séparent d'une couche de neige de six pieds.

Le lendemain, le père, plus heureux, apportera un lièvre ou une perdrix et dix ou douze personnes se partageront ce peu de nourriture.

Le mois de mars va finir, et déjà, à la hauteur des terres de Mingan, trente-trois personnes, dont vingt-deux dans une seule cabane, sont mortes de faim. Elles sont là, étendues sur leurs branches de sapins ; la mère tient encore sur son cœur un enfant qui lui aura survécu d'un jour. Oh ! mère généreuse ! avant ton dernier soupir, accole sur ton sein maternel cet enfant auquel tu veux prolonger la vie aux dépens de la tienne !

Dix-neuf personnes sont dans une cabane d'écorce de bouleau. Depuis deux mois, elles ont fait à peu près une cinquantaine de repas et bu quelques cuillerées de bouillon. Dix d'entr'elles sont endormies sous l'effet de la faiblesse. Elles respirent encore, mais sans un secours prompt, elles devront se réveiller dans l'éternité. Il en reste neuf qui ne sont pas privées de tout sentiment, mais dont huit sont incapables de sortir, voire même de se tenir assises.

Le dix-neuvième, Pierre Waosholno, part un matin pour la chasse. En lui reposent les dernières espérances humaines des malades. Il dispa-

rait, on n'entend plus ses pas, mais à chaque instant l'oreille surexcitée de ces gens affamés croit entendre un coup de fusil qui serait l'annonce de la fin de leurs maux. Une demi-heure se passe. Quelle fut longue cette demi-heure! Un bruit se fait entendre à l'extérieur de la cabane. Serait-ce un secours qui arrive? Hélas! Pierre Waosholno, dominé par le froid, vaincu par la faim, terrassé par la faiblesse, s'en revient, en se traînant sur les genoux. C'en est fini, dit le vieux Piel Manikapo: Compagnons de chasse! adieu. Préparons-nous à paraître devant le Grand Esprit.

Après avoir prononcé lentement ces paroles, il s'étendit sur des branches de sapin, se croisa les bras sur la poitrine, pressa sur ses lèvres l'image du Divin Crucifié, puis se ferma les yeux. Il venait de s'ensevelir vivant. Immobile comme un cadavre, il attendait venir sans peur le moment de la mort.

Une femme chrétienne, la femme forte de l'évangile, voyant revenir mourant leur dernier espoir humain, ne perdit point courage. Quand tous les secours de la terre nous manquent, dit-elle, c'est alors que Dieu montre sa puissance. Elle prie, cette bonne Catherine, elle a déjà prié vingt-quatre heures à genoux, soutenue par deux courroies de peau de caribou. Voyez, lecteurs, comme elle regarde fixement la vieille image enfumée qui est suspendue aux perches de la cabane. C'est l'image de notre bonne Mère qui est au ciel. Ecoutons la prière qu'elle lui fait.

" Bonne Vierge Marie! La Robe Noire nous a dit que tu étais notre " bonne Mère, et je l'ai toujours cru; eh bien! montre toi telle, nous " voulons de quoi manger. Toi qui accordes des grâces pour nourrir " l'âme, à plus forte raison, tu peux soulager le corps. Montre-toi notre " Mère. Tu dois être meilleure que moi, et cependant moi, la dernière " de tes enfants, pourrais-je me décider à refuser de donner à mon " enfant un peu de nourriture qu'il me demanderait ?

"—Vierge Marie! Regarde les bêtes des bois, le caribou est farouche. " craint l'homme, mais si vous voulez attenter à la vie d'un de ses petits, " on verra cette mère craintive devenir tout-à-coup féroce et donner sa " vie pour sauver celle de son petit. Bonne Mère, voyez la louve, cet " animal repoussant, grossier, la louve pourtant donnera mille vies, si " elle les a, pour protéger ses petits. Et toi Mère de Jésus, n'es-tu pas " aussi notre Mère? Ne sommes-nous pas tes enfants? Si la louve donne " sa vie pour les siens, sera-t-il dit que la Vierge Marie ne voudra pas " même donner une bouchée de nourriture à ses enfants qui l'aiment? " Marie écoute-moi: nous avons besoin de voir la Robe Noire, nous ne " voulons pas, nous ne devons pas mourir ici."

Le vieux Piel Manikapo, jusque là immobile, enseveli, ouvre un œil, se dresse tout-à-coup sur son séant et s'écrie: " Camarades! les caribous viennent, mon oreille exercée ne me trompe pas, entendez-vous ce bruit qui se rapproche?"

La bonne Catherine prie toujours.

Pierre Waosholno, étendu à l'entrée de la cabane, d'une main tremblante saisit son fusil,—son bras défaillant peut à peine le soulever. Soudain, un caribou—oui, un caribou se présente à la porte de la cabane. Mu par une curiosité qu'on chercherait en vain à expliquer, de sa tête il relève la peau de caribou qui ferme l'entrée de la hutte, et immobile il compte les têtes de la famille. Pierre presse la détente, et l'animal tombe à l'endroit même sur la neige. Hâte-toi Pierre, hâte-toi, brave chasseur, de t'accoler les lèvres sur la plaie saignante de l'animal, humecte-les de sang, prends des forces, car d'autres caribous t'attendent. Ils sont là six encore qui attendent la mort.

Pierre recharge son fusil et abat un deuxième animal, puis un troisième, et sans qu'un seul ne bouge, il se rend ainsi jusqu'au septième—sept caribous sont morts, et alors Catherine cesse de supplier pour commencer à remercier Celle qui était véritablement la Mère de ces pauvres sauvages abandonnés.

Lentement, mais sûrement, les malades revinrent à la santé, et à petite journée parvinrent à se rendre près de leur petite chapelle bien-aimée. Tous ils s'agenouillèrent devant la statue de la Sainte-Vierge, lui offrirent leur présent en chantant en chœur ce refrain admirable:

Marie! oh! qu'elle est bonne!